

LE

MONDE ILLUSTRÉ

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE — 5635

LE

MONDE ILLUSTRÉ

Directeur : M. PAUL DALLOZ

Administrateur : M. A. Bourdilliat. — Secrétaire : M. E. Hubert

PARTIE LITTÉRAIRE

MM. Pierre Véron, Jules Noriac, Monselet, L. Enault, Lorédan Larchey, Eugène Muller, de Lajarte, A. de Lasalle, Petit-Jean, Xavier Aubryet, Édouard Thierry, Paul de Saint-Victor, Élie Berthet, Champfleury, Gustave Claudin, François Coppée, Albert Delpit, Louis Dépret, Paul Féval, Charles Joliet, Pierre le Hestre, Olivier Merson, Maisonneufve, Charles Yriarte, Wilfrid de Fonvielle, P.-L.-B. Sabel, etc., etc.

PARTIE ARTISTIQUE

Dessins : MM. Karl Bodmer, Gustave Doré, Godefroy-Durand, Lix, Dick, Duvivier, Vierge, Lavée, Yon, Cham, Bertall, de Bérard, Bertrand, Bocourt, G. Bordèse, de Beaurepaire, F. Chifflart, Hubert Clerget, Crafty, Daubigny, Deroy, Férat, Ferdinandus, Gobin, Grandsire, Giacomelli, Harpignies, Ed. Hubert, Gustave Janet, P. Kauffmann, Lalanne, Lancelot, Lançon, L.-O. Merson, Montbard, de Montaut, Edmond Morin, de Neuville, Jules Noël, Pelcoq, Petit, Pirodon, A. Provost, E. Riou, Robida, Ryckebusch, Sahib, Sellier, H. Scott, Thérond, Urabieta, Valnay, Van Elven, Yan'Dargent, etc., etc.

Gravures : MM. Robert, Chapon, Thomas, Jonnard, Joliet, Méaulle, Moller, Daudenarde, Bellanger, Peulot, Huyot, Anseau, Dumont, Dutheil, Coste, Guzman, Tauxier, Tourfaux, Roch, Regnier, etc., etc.



TOME XXXIX

ORNÉ DE NOMBREUSES GRAVURES

JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE

1876

PARIS

DIRECTION ET ADMINISTRATION : QUAI VOLTAIRE, 13

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE
20e Année. N° 1003 — 1er Juill. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. E. HUBERT.



SUISSE. — Le quatrième centenaire de la bataille de Morat. — Passage du cortège historique dans la grande rue de Morat.

(Dessin de M. Scott, d'après le croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

Cette semaine, je ne suis pas heureux. Par ce temps d'orage, j'ai eu la mauvaise fortune d'être désagréable à deux hommes qui ne m'ont rien fait.

Si ces deux hommes étaient des hommes ordinaires, j'en prendrais mon parti; mais ma malechance est si grande, que je me trouve avoir affaire à deux dompteurs : un dompteur de bêtes et un dompteur d'hommes.

C'est le dernier qui m'inquiète; aussi vais-je tout de suite en finir avec le premier.

Vous souvient-il que, dans ma dernière causerie, je parlais de Delmonico, le dompteur noir qui avait fait courir tout Paris aux Folies-Bergère? Je racontai que cet homme célèbre avait été en Amérique et que son directeur, pour provoquer une attraction mémorable, avait imaginé des affiches sur lesquelles on lisait :

A dix heures précises
le dompteur Delmonico
sera
dévoré par ses lions.

Je disais comment, à dix heures précises, le dompteur avait été lancé dans l'arène, comme un simple chrétien de la vieille Rome, et littéralement dévoré par ses pensionnaires.

J'ajoutais que le prétendu dompteur n'était qu'un simple nègre en baudruche bourré de saucisses.

C'était si bête que, naturellement, tous les journaux du monde ont répété cette facétie et que M. Delmonico, qui n'a jamais été en Amérique, n'est pas content du tout.

Il y a de quoi.

Non-seulement Delmonico n'a pas été en Amérique, non-seulement il n'a pas été dévoré en effigie ou en charcuterie, mais il est là qui attend les nombreux engagements qu'on ne peut manquer de lui offrir, et il craint, à juste titre, que ses correspondants, le croyant dans l'autre monde, ne le viennent point chercher en celui-ci.

J'avertis donc ces derniers que l'intrépide dompteur est là, et j'espère que la publicité de cette déclaration effacera au delà le tort qui pouvait résulter pour lui de l'histoire des saucisses.

Maintenant que je me suis exécuté de bonne grâce, je prie M. Delmonico de croire que je suis complétement incapable d'avoir inventé cette histoire. Sauf les saucisses, elle est dans tous les journaux du Nord américain, d'où il résulte qu'il y a là-bas de faux Delmonico, comme il y avait ici de faux Blondin; ce n'est pas ma faute, mais bien celle de la renommée du célèbre dompteur : c'est un des mille désagréments de la célébrité.

Heureux ceux dont on cherche à prendre la personnalité, la gloire les a touchés de son doigt.

∿∿ Il y a seize ou dix-sept ans, j'eus l'occasion de faire connaissance avec un grand garçon, intelligent et distingué. Nous n'avions pas été présentés. Nous nous étions rencontrés dans un café du boulevard.

Lui m'avait passé du sel, moi je lui avais offert du vinaigre, et nous aurions été quittes et pas du tout amis si un incident quelconque ne nous eût fait engager une conversation banale.

Le lendemain, nous nous rencontrions à la même table, et nous n'étions pas éloignés du tutoiement parisien, lorsque, par hasard, je demandai son nom à mon nouvel ami.

— Alexandre Dumas fils, me répondit-il avec un aplomb merveilleux.

J'habitais alors rue de Clichy. Dumas, le vrai, avait ses écuries dans la maison; je le voyais tous les jours. Je demeurai abasourdi, à ce point que je n'osai dire à mon interlocuteur ma façon de penser. Je remis ça au lendemain.

Mais je réfléchis; je voulus voir jusqu'où irait l'aplomb de ce garçon, qui n'était pas un sot et qui ressemblait beaucoup en effet à l'auteur de *Diane de Lys*.

Nos relations durèrent un mois. Les femmes qui venaient déjeuner avec lui l'appelaient mon petit Alexandre, et il faisait des mots; c'était complet.

Un matin, je vis arriver chez moi ce faux Smerdis, qui, après quelques mots en l'air, m'emprunta dix louis.

Je jugeai que la plaisanterie avait assez duré et je lui dis :

— Cher monsieur, je ne me suis jamais trompé sur votre identité; tenez, voici le vrai Dumas qui monte dans son poney-chaise et qui va au bois; si je n'avais connu de vue le fils du roi des romanciers, j'aurais bien vite été fixé quand vous m'avez raconté comment vous aviez fait *la Dame aux camélias*.

Le pauvre garçon était à la torture. J'ajoutai lentement : Et puis entre nous, cher monsieur, si vous étiez réellement Alexandre Dumas fils, c'est moi qui vous emprunterais dix louis.

∿∿ Ce garçon, que j'avais cru terrifier, se mit à rire et m'avoua la vérité.

Une dame l'avait pris pour Dumas, et il s'était laissé faire, y trouvant de grands avantages; mais il n'exploitait ce nom déjà grand qu'au café du Congrès, et il me supplia de ne pas lui en vouloir autrement.

Il était le vicomte de R..., son père était député. Lui, avait mangé beaucoup d'argent et était pourvu d'un conseil judiciaire. Il était atteint par une maladie qui ne pardonne jamais. Je ne voulus pas faire comme la maladie, mais je le revis peu. Un an après, Mme P..., la mère d'une de nos plus belles *prima donna*, me dit qu'il était mort. Elle ajouta sentencieusement :

— Je lui avais toujours prédit qu'il finirait mal.

∿∿ J'ai beau m'attarder, il me faudra toujours arriver à me disculper avec mon second dompteur; pas de faiblesse.

Vous savez qu'à propos de sainte Germaine, de Toulouse, je vous avais annoncé que, sur la proposition d'un de ses membres, M. Nassans, le conseil municipal de Toulouse avait nommé une commission chargée d'examiner s'il était opportun d'élever ou de n'élever point un monument consacré à cette sainte et commandé à Falguière.

Le docteur Nassans me fait l'honneur de m'adresser à ce sujet une lettre trop longue pour être reproduite ici. Je regrette d'autant plus de ne pouvoir insérer cette lettre, qu'elle ne manque ni d'intérêt, ni d'esprit, et aussi parce qu'elle est on ne plus aimable à mon endroit.

Toute la question, du reste, se résume en ces mots :

« A Toulouse, en 1873, une Commission rempla-« çait un conseil municipal dissous. Quelques « jours avant de mourir et de se voir remplacée par « un nouveau conseil élu, cette Commission (no-« vembre 1874) faisait à un comité de souscripteurs « l'abandon d'une de nos places, au mépris de tou-« tes les formalités voulues par la loi. »

C'est de cette décision que M. Nassans et ses collègues en appellent; rien de mieux.

Socialement, la loi est au-dessus des religions, puisque chacun peut choisir sa religion et que la loi est unique pour tous.

∿∿ Ceci établi et réparation étant faite au docteur Nassans, je me demande pourquoi l'honorable conseiller s'est adressé de préférence, pour rectifier le fait, à un simple chroniqueur d'un journal illustré, au lieu de demander cette rectification aux grands journaux qui ont publié et commenté le fait, alors que je n'avais fait qu'en parler à un point de vue tout à fait sans conséquence, comme il appartient à l'un des causeurs d'un journal pittoresque.

Si le docteur Nassans a voulu me donner à croire que mon opinion lui importe, je le remercie sincèrement; s'il a compté sur ma bonne foi et mon empressement à rendre hommage à la vérité, je le remercie encore; mais, hélas! je suis tenté de croire que nos grands confrères politiques ne sont pas parvenus jusqu'à lui, et que l'énorme publicité du *Monde illustré* m'a seule valu cet honneur.

∿∿ Théophile Sylvestre est mort.

Il avait cinquante-quatre ans. Comme il était très-brun, ceux qui le connaissaient depuis longtemps lui eussent donné quelques années de plus. C'était un garçon vif, énergique, un peu sauvage dans ses attitudes.

Son *Histoire des peintres vivants* avait fait grand bruit et il avait été le lion du jour pendant toute une semaine, ce qui est beaucoup à Paris.

Une espèce de mystère l'entourait, et bien des gens, qui ne sont pas timides, le regardaient avec effroi.

Il était violent, et quand il en voulait à quelqu'un, il trouvait des mots pointus comme un poinçon et il les enfonçait d'une main sûre.

Proclamant son républicanisme tout haut et avec véhémence, alors que l'Empire était dans toute sa gloire, il passait pour avoir un grand courage.

Un soir que nous nous promenions avec Gustave Bourdin, notre ami regretté, il nous exposa des doctrines si radicales pour le temps, qu'encore aujourd'hui M. Naquet en serait étonné.

Bourdin était un brave et honnête garçon, républicain de vieille souche, et quoiqu'il fût très-avancé, il ne put s'empêcher de lui dire :

— Voyons, ne t'emportes pas, et surtout ne crie pas; il y a là des gens qui nous épient.

— Et qu'est-ce que ça me fait, s'écria Silvestre; je me moque de ces mouchards comme de l'an quarante. Ce que je vous dis là, je le disais, hier, à l'empereur.

∿∿ Il nous quitta, et nous restâmes silencieux.

— Comment! il le disait hier à l'empereur! demandai-je à Bourdin; qu'est-ce que cela veut dire?

— Ah! fit le digne garçon, il a dit ça pour blaguer les passants.

C'était une explication comme une autre.

A quelques jours de là, je retrouvais Bourdin.

— Eh bien, lui dis-je, Silvestre avait dit vrai; il voit souvent l'empereur.

— Qu'en sais-tu?

— On me l'a dit.

— Qui?

— Oh! quelqu'un qui le sait.

— Mais qui?

— Un membre de la famille impériale.

Bourdin me quitta sans me dire bonjour, et pendant trois ou quatre mois il ne m'adressa pas la parole.

Bourdin avait toujours été pour moi un ami fidèle. C'était mon plus vieux camarade dans les lettres. Il m'avait baptisé d'un nouveau nom en m'ouvrant les portes du *Figaro*, et il ne me parlait plus; j'étais navré. N'y tenant plus, je lui demandai une explication.

— Ma foi, mon cher, me dit-il, tu vois de si drôles de gens...

— La vérité, c'est que Silvestre, le farouche démocrate, et Napoléon III étaient au mieux.

Les gens qui veulent tout expliquer racontaient qu'ils s'étaient connus à Londres et en Italie dans les sociétés secrètes.

∿∿ Désirant en avoir le cœur net, je questionnai Henry de La Madelène, qui était un des plus vieux camarades de Silvestre.

— Eh bien, fit l'auteur de *Silex*, que veux-tu savoir?

— Est-il vrai que Silvestre connaisse l'empereur?

La Madelène devint grave et me répondit :

— C'est probable, il connaît tout le monde.

Je m'en allai, voyant qu'il ne voulait pas m'en dire plus long. Il me rappela.

— Ne t'occupe jamais de Silvestre. Il n'aime pas qu'on mette le nez dans ses affaires; et si tu as des raisons pour ne pas te brouiller avec lui, n'écris jamais son nom avec un Y : c'est une des choses qu'il ne pardonne pas.

~ Silvestre a peu produit, et c'est vraiment dommage : c'était un prosateur remarquable, vif, serré, sachant suivre une ligne logique, même dans l'absurde. Voyant parfois de très-haut, et sachant beaucoup, il était né pour faire un historien de premier ordre. Il savait cela, et pourtant il n'entreprit jamais un de ces ouvrages qui font vivre à jamais le nom d'un homme. Que lui manqua-t-il pour accomplir ce dessein longtemps rêvé? Je l'ignore.

~ La censure vient encore de faire parler d'elle. On dit, je ne sais jusqu'à quel point cela est vrai, que les directeurs de théâtres, consultés sur l'utilité du maintien de cette institution, auraient demandé qu'elle soit conservée. Les directeurs ont bien fait.

La censure, ou commission d'examen, est une institution parfaitement utile. Les directeurs de théâtres sont heureux de l'avoir, pour se garantir eux-mêmes, et je m'empresse d'ajouter que les auteurs lui doivent plus d'une obligation.

Ce mot « censure, » si gros et si redoutable pendant la Restauration, ne fait plus peur à personne.

Il est, au ministère des beaux-arts, un petit salon vert où se réunissent tous les jours quatre ou cinq hommes distingués et animés du plus grand désir de ne mécontenter personne. Ils lisent attentivement les manuscrits des pièces nouvelles, et, ceci fait, ils appellent les auteurs « dans leur sein, » et, avec la meilleure grâce du monde, la courtoisie la plus parfaite, ils leur font les observations qu'ils jugent nécessaires touchant la morale et la politique.

On finit toujours par s'entendre, et si les auteurs étaient francs, ils avoueraient qu'ils doivent à ces représentations bienveillantes de n'avoir pas, en vue d'un succès de mauvais aloi, chiffonné d'une façon inconvenante la tunique de la morale.

Ceci reconnu de bonne foi, et après avoir admis la nécessité de la commission d'examen, il faut reconnaître qu'il y a un vice dans l'institution; elle juge en premier et en dernier ressort, et c'est un mal.

Comment! la cour d'appel de Paris, c'est-à-dire un tribunal composé des hommes les plus éminents de France, peut voir, sans en être diminuée, ses arrêts cassés par la cour suprême, alors qu'elle a jugé la loi en main des faits pertinents, et la censure, qui n'obéit qu'à une loi mal définie, et qui n'a à juger que sur des faits impertinents, est souveraine dans ses appréciations! Ce n'est ni logique, ni juste.

~ La censure est supportée par cette seule raison que ceux qui l'exercent sont des hommes distingués; mais que demain il vienne à leur place trois imbéciles, — en France, tout arrive, — cette institution deviendra lourde et difficile à supporter, et... on ne la supportera pas ou on la réglementera autrement.

La commission d'examen a eu cette rare fortune, comme on dit dans les discours académiques, de compter parmi ses membres les hommes les plus aimables du monde.

M. Émilien Paccini, qui est aujourd'hui à la retraite, avait exercé longtemps sans parvenir à se brouiller avec un auteur dramatique. Nul mieux que lui ne savait trouver des tours de phrase aimables pour arriver à la coupure qu'il désirait.

Quand, malgré son éloquence, il ne parvenait pas à son but, il s'écriait :

— Eh bien, cher maître, c'est possible; oui... en effet... Je ne dis pas... la chose est discutable; mais si vous ne voulez pas faire ce sacrifice au nom de la raison, faites-le pour l'amour de moi.

Et on faisait volontiers le sacrifice pour ne pas contrarier ce galant homme, toujours prêt à être agréable à autrui.

On voit que l'oppression était fort supportable.

Avant lui, c'était M. Planté, un brave et digne homme qui avait au milieu de la figure une manière de sabot qui lui servait de nez; mais quel homme aimable! Élève de Prudhomme et de M. de Coislin, il noyait ses appréciations dans un flux de paroles si considérable, qu'on finissait par penser qu'au milieu de tout cela il devait y avoir bien de bonnes raisons.

Ce que ce brave homme dépensait d'adjectifs qualificatifs est incroyable!

Souvent, il faut bien l'avouer, il y en avait tant, tant, qu'ils se détruisaient les uns les autres, ou s'accouplaient d'une si étrange façon, qu'on ne pouvait s'empêcher de rire.

Le bon inspecteur riait aussi, sans se douter de ce qui provoquait l'hilarité.

H. C. eut-il à se plaindre de M. Planté? Je l'ignore; toujours est-il qu'il fit une lettre qui était le pastiche le plus horriblement réussi de la manière de M. l'inspecteur. Cette lettre avait quatre pages; en voici quelques lignes.

M. Planté était censé écrire à un directeur de chemin de fer, pour lui recommander un jeune homme. Inutile de dire qu'on lisait cette lettre avec les gestes et les inflexions de voix du bonhomme, très-faciles à imiter :

« Cher maître (si j'ose m'exprimer ainsi),

« J'ai l'honneur, connaissant votre pouvoir suprême et aléatoire, de vous recommander un jeune homme appartenant à une famille excellente, honorable et réprouvée. Il se recommande, du reste, par lui-même, sa figure est avenante et patibulaire. Il a servi, notamment à Solferino où il fut remarqué pendant la bataille où il s'est couvert d'opprobre. Il ne peut rentrer dans le service actif, parce qu'une balle qui lui a fracassé la cuisse gauche l'a rendu complétement ingambe, etc., etc. »

C'était chargé, mais ressemblant.

Malgré cette manie *épithétophile*, M. Planté était un homme entendu et de bon conseil en matière dramatique.

~ Une bonne histoire normande :

Mme de X... va faire quelques emplettes à la ville voisine, et en rentrant à l'hôtel elle trouve son cocher ivre comme la barrique à Robespierre.

La nuit s'avance; la dame, qui ne craint rien au monde, fait atteler, laisse son cocher cuver son vin dans l'écurie de l'hôtel, et la voilà partie sur les grand'routes en compagnie de sa femme de chambre. La nuit devient noire, on presse le cheval.

Tout à coup un choc terrible, la voiture est brisée. Maîtresse et femme de chambre sont envoyées à dix pas, heureusement sans aucun mal.

Quant au cheval, il a roulé dans le fossé avec ce qui reste de la voiture.

L'auteur du mal est un brave Normand qui n'a pas mis de lanterne à sa charrette dans laquelle il dort comme un bienheureux.

Le réveil fut dur, mais naturellement la charrette avait résisté.

— Comment! s'écrie la dame qui n'est pas longue à se remettre, vous dormiez sans lanterne?

— Mais, ma bonne dame, y a pas besoin d'chandelle pour dormir, bien sûr.

— Bon; mais vous voyez de quoi vous êtes cause?

— C'est ben plutôt vous qui aviez deux lumières qui auriez pu faire attention.

— Vous êtes en contravention; donnez-moi votre nom et votre adresse.

— Ah! ma bonne dame, je ne serai pas assez bête pour ça, vous pensez bien.

— Je vous retrouverai.

— Pas sûr.

— Dussé-je aller dans toutes les fermes et dans tous les marchés de Normandie, je vous reconnaîtrai.

— Vous dites ça.

— Je le ferai. Aidez-moi à dépêtrer mon cheval.

— Ah! pour ça, non. Vous voulez me faire arriver de la peine, et vous voulez que je vous rende service! Plus souvent.

— Eh bien, soit, j'oublie vos torts; aidez-moi.

— A la bonne heure, voilà qui est parler.

Notre homme, non sans effort, débarrasse le cheval, et, laissant les deux femmes sur la route, il part au grand galop, sans dire ni bonjour ni bonsoir.

— Manant! s'écrie l'irascible dame, je le retrouverai!

Le lendemain, fidèle à sa promesse, elle va explorer tous les pays environnants : rien.

Sans se lasser, elle continue le jour d'après et le jour suivant.

En rentrant dans sa villa, le soir du troisième jour, elle demande à ses gens s'il n'est venu personne.

— Non, madame la baronne, répond le valet de chambre. Ah! pourtant si, il est venu un paysan qui aurait bien voulu voir madame la baronne.

— Quel homme est-ce?

— C'est un paysan; il a dit que si madame la baronne sortait encore demain, elle serait bien aimable de vouloir bien lui laisser un petit pourboire; c'est lui qui a retiré du fossé le cheval de madame, le soir où elle a versé.

~ Histoire anglaise :

Mme la marquise de La V..., qui parle anglais comme lord Byron, a toujours une femme de chambre anglaise, qu'elle a soin de prendre dans une famille convenable et avec les renseignements les plus sûrs.

Cette fois, la marquise avait eu la main heureuse. Miss Grace était la perle des dames de compagnie, simple, modeste, instruite, musicienne, douée d'un physique des plus agréables — ce qui est bien quelque chose, rien n'étant plus odieux que de vivre avec des gens laids. — Enfin, miss Grace avait tout pour elle.

Dernièrement, elle entre chez sa maîtresse, et d'un air confus, elle lui dit :

— J'ai le regret d'annoncer à Mme la marquise que je suis forcée de quitter son service.

— Que me dites-vous là! s'écrie la grande dame, surprise et affectée, ne vous trouvez-vous pas bien ici?

— Ah! très-bien, madame.

— Depuis deux ans, n'ai-je pas fait pour vous ce que je devais faire?

— Plus que je ne méritais.

— Quelqu'un vous a-t-il manqué de respect?

— Non, madame la marquise.

— Ne gagnez-vous pas assez?

— Vraiment si, madame la marquise.

— Avez-vous le mal du pays?

— Certes, non.

— Alors pourquoi me quitter; où trouverez-vous une condition meilleure?

— Ah! madame la marquise peut-elle croire que je la quitte pour entrer ailleurs? ah! nulle part je ne serais aussi bien que chez Mme la marquise.

— Alors, qu'allez-vous faire?

— Madame, répond miss Grace, les yeux baissés, mais d'un air naturel, je vais me faire cocotte.

JULES NORIAC.

CONSTANTINOPLE. — **Le sultan Mourad V se rendant pour la première fois au sclamlek (prière), à Sainte-Sophie.** (Croquis de M. Ananian.)



1. Top-Capou où fut interné Abd-ul-Aziz et sa famille. 2. Kiosque de Bagdad. 3. Sainte-Sophie. 4. École de médecine de Gul-Hani. 5. Iles des Princes. 6. Le mont Olympe. 7. Fanaraki. 8. Hôpital italien. 9. Top-Hané. 10. Fondoukly.

ÉVÉNEMENTS D'ORIENT. — **Constantinople.** — **La Pointe du Sérail, vue prise de Galata.** — (D'après le croquis de M. Hayette.)



SUISSE. — Le centenaire de Morat. — Les chefs de l'armée confédérée reçoivent les couronnes de la victoire aux portes de Morat. — (Dessin de Lix, d'après le croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)

NOS GRAVURES

Le centenaire de Morat

CETTE grande fête commémorative, ce jubilé quatre fois séculaire, a, pour la Suisse, une signification particulière. Ce que les Suisses ont fêté à Morat, ce ne sont pas les gloires militaires, ni le triomphe des bourgeois sur la féodalité, c'est l'esprit de dévouement et d'abnégation de ceux qui, il y a quatre siècles, se battaient sous les murs de la petite ville assiégée. L'histoire de notre pays est intimement liée à ce grand événement, qui changea les destinées physiques de la plus grande partie des États de l'Europe. Louis XI, qui convoitait la Bourgogne, brouilla le duc avec les Suisses; car, jusqu'ici, le vaste et puissant duché fournissait aux Suisses des vins exquis, des céréales et une quantité de produits.

Les familles nobles de Bourgogne avaient toujours auprès d'elles, en qualité de pages, les fils des premières familles des cantons suisses.

Le Téméraire Charles monta sur le trône, et les bons rapports s'affaiblirent pour dégénérer en lutte ouverte; on sait qu'elles se terminèrent, après trois déroutes successives, par la mort du duc, qui périt à Nancy. Son cadavre, méconnaissable, fut relevé par quelques valets et emporté le 5 janvier 1477. Le duc René de Lorraine, en voyant le corps inanimé de son persécuteur, s'écria en langage du temps :

« Cher cousin, vos âmes ait Dieu, vous nous avez fait moult maux et douleurs. »

Morat est une petite ville entourée de murs dominant un lac pittoresque; elle est située à six lieues de Berne, dans le canton de Fribourg.

Sous les pommiers des vergers, les contingents qui vont prendre part au cortège historique sont venus camper, ils ont dressé leurs tentes, et là, dans un pittoresque assemblage, ils attendent l'heure du défilé. Tous ces héros bariolés, trop chaudement équipés, font cependant bonne figure sous leurs heaumes et leurs lourdes cuirasses. Ils rappellent par leur tenue les simples paroles du chroniqueur :

« Tous hommes de martial visage faisant peur, et pourtant plaisir à voir. »

Ils sont arrivés, ces contingents aux costumes variés, de toutes les contrées du pays, de tous les baillages d'alors, qui à pied, à cheval, ou par les trains et les bateaux à vapeur.

Le jeudi 22 juin, ils se réunissaient, à dix heures, sur la route de Berne, et formaient une colonne interminable; ils se rendaient, musiques en tête, sur l'emplacement où roulaient éperdues, il y a quatre siècles, les phalanges de celui qui, peu de mois auparavant, répandait la terreur en Europe.

Là, sur un plateau, se prononcèrent les discours officiels, modestes, simples et empreints d'un caractère élevé qui convient à la solennité. Dans le fond du tableau, des coteaux boisés sont disposés en amphithéâtre; c'est là que se trouve la chapelle de Cressier, modeste édifice sur la façade duquel on lit, en vieil allemand : « C'est là que MM. les confédérés se sont réunis, qu'ils ont fait leurs prières, lorsqu'ils eurent honteusement battu, devant Morat, le duc de Bourgogne. C'est pourquoi cette chapelle a été élevée à saint Urbain. Dieu donne à ceux qui sont tombés dans la bataille la vie éternelle. Ainsi arrivé le 22 juin 1476. »

Dans le bas du coteau et sur le bord du lac s'élève un grand obélisque de granit au sommet duquel on a placé une couronne de chêne. Tout autour des oriflammes flottent au vent. Les troupes sont venues se masser en carré autour des estrades et de la tribune et c'est là que le Président de la Confédération a prononcé de graves paroles, de sérieuses recommandations qui trouveront de l'écho dans tout le pays.

Peu après, le défilé a commencé, les chevaliers bardés de fer, précédés par les tambours et les fifres, jouant des airs de l'époque, les fanfares, les vieux drapeaux effrangés, vieux comme le temps, tombant en loques, les longues couleuvrines des Bourguignons; tout cela a défilé devant une foule innombrable, aux acclamations de la foule. Un spectacle saisissant est celui de la distribution des couronnes aux vainqueurs. Là, au pied d'un donjon antique, à l'entrée de la ville, adossée à des murailles noircies par le temps, trouées par les gros boulets de pierre des Bourguignons, une estrade avait été élevée. Onze dames en costumes de l'époque, d'une rigoureuse exactitude, comme, du reste, tout l'ensemble des costumes, onze châtelaines aux hautes guimpes garnies de voiles et de dentelles, attendaient les héros et leur remettaient la couronne du vainqueur.

C'était un spectacle splendide : les clairons et les fifres évoquaient d'antiques souvenirs, les chevaux se cabraient, les tambours roulaient; les cuirasses, dans un cliquetis cadencé, formaient une immense harmonie; la châtelaine couronnait le chevalier, et par moment les hommes d'Uri, coiffés de têtes de taureaux, tiraient des énormes cornes ce son rauque et lugubre qu'entendit le Téméraire et qui angoissa son cœur. « Je suis perdu! » dit-il, lorsque la brise lui apporta les sons lointains du cor des montagnes.

Morat s'était pavoisé; c'est une ville originale, aux fontaines et aux maisons antiques. Les siècles ont passé sans apporter aucun changement à l'extérieur de cette bizarre cité.

Toutes les fêtes ont une fin; les héros, harassés, allèrent puiser dans le repos une provision de forces pour le lendemain, car la plupart des contingents devaient accepter l'invitation que leur avait faite la ville de Berne.

Ils arrivaient en effet vendredi près des grands bois qui entourent la ville fédérale, et là, sous les arbres de l'avenue, la ville avait fait préparer aux guerriers une collation généreuse. Là, sous le dôme de feuillage, tous ces groupes aux costumes variés, aux cuirasses brillantes, aux chausses rayées, aux coiffures couvertes de plumes, formèrent les groupes les plus pittoresques.

A midi, le cortège défilait dans la ville de Berne, la capitale de la vieille république guerroyeuse. On se serait cru reporté à quatre siècles en arrière en voyant cette masse armée passer sous ces hautes portes qui ont gardé tout le cachet de ces temps passés, dont le souvenir est invoqué d'une façon saisissante par l'ensemble de cette fête, préparée avec tant de patience et qui a su allier la vérité à l'austérité.

Événements d'Orient

LES drames terribles et sanglants se succèdent actuellement en Turquie avec une effrayante rapidité, et son histoire menace de devenir une continuelle tragédie. Trois ministres égorgés en un jour, le jugement sommaire et l'exécution du meurtrier, sont des événements peu ordinaires, même à Stamboul, à l'ombre du vieux sérail, qui a vu tant de drames sanglants s'accomplir dans l'enceinte de ses sombres murailles.

Dans la soirée du 15 juin dernier, il y avait conseil des ministres au konak de Midhat-Pacha à Stamboul; vers minuit, un officier nommé Hassan-Bey, et que les gardes avaient laissé librement passer grâce à son uniforme d'officier d'ordonnance, ouvre brusquement la porte de la pièce où se tenait le conseil, et, une fois entré, la referma immédiatement à clef. Se retournant et tirant de sa poche un revolver, il tua successivement Husseïn-Arni-Pacha, ministre de la guerre; Rachid-Pacha, ministre des affaires étrangères; Ahmet-Aga, l'homme de confiance de Midhat Pacha, et blessa Ahmet-Kaïsserli-Pacha, ministre de la marine.

Les secours arrivaient cependant, et notamment les zaptiehs du corps de garde voisin. Hassan eut encore le temps de tuer un *yaver* (aide de camp), entrant le premier, et un zaptieh.

On se rendit enfin maître de ce forcené, qui cherchait à atteindre Midhat-Pacha, et on le traîna en prison.

Un détail intéressant sur l'assassin : un ex-professeur de l'École militaire raconte que dans un carrousel, donné à l'École, Hassan-Bey avait abattu un œuf d'un coup de pistolet. Notez qu'il tirait étant monté sur un cheval lancé au galop. Ce fait explique suffisamment la réussite du coup hardi qu'il a exécuté; car on ne pourrait autrement s'expliquer comment ce jeune homme, surexcité, la rage au cœur, aurait pu avoir une telle sûreté de main avec une arme aussi peu précise que le revolver.

Circassien d'origine, Hassan était le frère d'une des femmes de l'ex-sultan, morte il y a quelques jours. Voyant son avenir brisé, suspendu de ses fonctions d'aide de camp du prince Youssouf-Izzeddin-Effendi, à la veille d'être envoyé à Bagdad, il mit à exécution le projet hardi qu'il nourrissait, dit-on, depuis longtemps.

Quelques jours après cette horrible boucherie, Hassan-Tcherkess-Bey fut condamné à mort et pendu le 7 juin, à l'aube, à un gros platane qui s'élève au centre de la place du Sultan-Bayazid, juste en face le ministère de la guerre (seraskerat). L'assassin était seulement vêtu, ce jour-là, d'une chemise ensanglantée vers le côté gauche du dos, d'un pantalon de toile blanche et d'une paire de chaussettes. Un mouchoir avait été roulé au-dessus de la corde qui lui serrait le cou. Hassan était un homme de trente-cinq à trente-sept ans, plutôt maigre et de taille au-dessus de la moyenne. Les traits, fortement altérés par le supplice qu'il venait de subir, accusaient cependant une certaine férocité, et son cou long et démesuré donnait à son cadavre un aspect hideux.

Pendant deux jours entiers, le corps de Hassan resta exposé aux regards de la foule, que maintenait un cordon de soldats rangés autour de l'arbre. Après quoi le cadavre fut détaché et jeté à la fosse commune.

Nous donnons également, dans ce même numéro, deux autres dessins sur Constantinople, et qui reposeront de ces scènes de massacre. Le premier nous montre le sultan Mourad V se rendant, pour la première fois, au selamlek (prière), à Sainte-Sophie. Un régiment d'infanterie de la garde formait la haie de la porte de Top-Capou à celle de Sainte-Sophie, contre chacune desquelles se tenait une musique militaire. Le sultan arriva à midi moins le quart, précédé par les ministres de la guerre, de la police et de la marine. Quand Mourad V, monté sur un magnifique cheval blanc très-simplement harnaché et entouré par quelques officiers marchant à pied, parut à la porte de Top-Capou, la foule cria : *Vacha* (vivat). Il portait, ce jour-là, un caban noir à capuchon; ses mains étaient gantées de blanc, et, à son fez, pendait le gland militaire.

Notre autre dessin représente la vue de la pointe du Vieux-Sérail, où débarquait, le 30 mai dernier, l'infortuné Abd-ul-Aziz, chassé de son palais de Dolma-Baktché; il trouvait là, peu de jours après, un trépas dont on n'a pu arracher encore le voile qui le recouvre.

Une kermesse au moyen âge

TOUS nos lecteurs se rappellent encore les gracieux sonnets de M. Adrien Dézamy accompagnant les reproductions en photogravure des principaux tableaux du Salon dernier, et que la maison Goupil avait réunis en un magnifique et artistique album.

Cette année, MM. Goupil se préparent à traiter de la même manière le Salon actuel. Aussi donnons-nous une véritable primeur en reproduisant ci-dessous le gracieux sonnet de M. Dézamy, qui accompagne le frais et pittoresque tableau de M. Adrien Moreau.

C'est la kermesse du printemps!...
Les villageois aux gaîtés franches
Dansent en plein air, sous les branches,
Comme on dansait au bon vieux temps.

Avec des rires éclatants,
Les gars, en habits des dimanches,
Enlacent les robustes hanches
Des filles aux jupons flottants.

Quelle fête!... comme on s'amuse!...
Sur le gazon, la cornemuse
Entraîne les couples joyeux;

Et, dans ces cœurs naïfs et tendres,
Le soleil d'or — ce dieu des Flandres —
Verse l'amour du haut des cieux.

ADRIEN DÉZAMY.

Les voyages d'études autour du monde

ON s'occupe beaucoup en ce moment des voyages autour du monde, qu'une Société, dirigée par les hommes les plus distingués et placée sous le patronage de sociétés savantes, organise pour donner à des jeunes gens riches un complément d'instruction pratique.

Nous n'avons pas à faire l'éloge de cette excellente idée qui rencontre d'unanimes sympathies, et dont l'exécution rendra assurément de grands services.

La carte de l'itinéraire du premier voyage, qui aura lieu l'an prochain, selon toute apparence, montrera à nos lecteurs que c'est bien là un voyage sérieux, complet, et non pas un de ces tours de force auxquels la plume humoristique de M. Jules Verne sait donner tant d'intérêt.

Un artiste de talent, M. Henri Zuber, ancien officier de notre marine nationale, a bien voulu nous communiquer un dessin du navire des Voyages d'études autour du monde, qu'il a pris soin d'exécuter d'après les plans mêmes du bâtiment (dus à notre illustre ingénieur M. Dupuy de Lôme). C'est la reproduction de ce dessin que nous publions aujourd'hui.

Nous aurions voulu montrer également les emménagements de ce magnifique navire, où tout sera installé de manière à rendre le voyage agréable et l'étude facile; mais l'abondance des matières nous oblige à y renoncer, au moins provisoirement.

Nous ne terminerons pas cette courte notice sans rendre hommage à l'intelligente initiative que des hommes tels que MM. F. de Lesseps, E. Levasseur, Ed. André, Hipp. Passy, Bischoffsheim, Levalley, ont prise pour doter la France d'une institution utile, œuvre toute de progrès et d'actualité, et à laquelle chaque année apportera de nouveaux éléments de prospérité.

COURRIER DU PALAIS

La jurisprudence. — Utile et agréable. — Les transactions. — Le chantage. — L'orphelin malade. — A qui ne l'aura pas. — Le secret professionnel. — L'idée d'un directeur. — Il n'y a qu'un Melchissedec. — Fâcheux hasard. — Les affiches sont faites pour être lues. — Ce sont les journaux qui gagnent. — Un journal à créer. — Une idée de Petit-Jean. — Les bons avis perdus. — Les chineurs éternels. — S'il est un conte usé, commun et rebattu. — Ne pas causer avec les passants. — Dernière édition du récit.

A la bonnne heure! Je me sens à mon aise, n'ayant pour ce courrier rien de lugubre, rien de sanglant à vous raconter. Commençons par mes petites remarques de jurisprudence. Je vous assure que c'est quelquefois amusant... je parle de la jurisprudence, bien entendu.

Les Parisiens sont impitoyables quand ils se promènent dans les champs; cela a été dit, démontré, et même quelque peu exagéré pour les besoins de la cause. Ils picorent, ils pillent, ils ravagent, et les pauvres bons paysans des environs de Paris, — Dieu sait jusqu'où s'étend maintenant le rayon des environs de Paris! — ces bons paysans, dis-je, ont trouvé le moyen de se faire un petit revenu, basé sur cette propension légère et fâcheuse du Parisien. Vous connaissez le tarif, j'en suis sûr : trois francs pour une cerise, cinq francs pour une pomme; deux francs pour une carotte ou un navet, et ainsi du reste. J'ai vu, de mes yeux vu, à une quinzaine de lieues de Paris, payer un grappillon de raisin noir quinze francs!

Eh bien, que les bons paysans y prennent garde; le tribunal correctionnel de Périgueux vient de rendre un jugement qui range ces *transactions* parmi les *chantages*, et les déclare prévus par l'article 405 qui punit l'escroquerie. Ce bon paysan, qui, du reste, en remontrerait aux plus rapaces, était enchanté quand ses domestiques lui prenaient quelque chose; il mettait son silence à prix et le prix était de quelques centaines de francs; des enfants blessent ses pigeons, il consent à ne pas porter plainte à condition qu'on lui payera 500 fr. par pigeon blessé et 1,000 fr. par pigeon mort. Sans cela, il livrera les coupables à toutes les rigueurs des lois! C'est ainsi que le père d'un de ces bambins, effrayé des conséquences, a bel et bien payé 800 fr. par suite d'une *transaction*.

La transaction dans ces conditions, a dit le tribunal, devient chantage quand, par la menace de porter plainte, on a obtenu une réparation excessive; la loi, ajoute le jugement, serait trop facilement éludée, s'il suffisait, pour s'affranchir de toute responsabilité pénale, de colorer du titre de transaction des spéculations de cette nature.

Après tout, le mieux serait encore de respecter absolument les récoltes; mais c'est égal, cette jurisprudence a son prix.

Puisque j'ai commencé par les tribunaux de départements, continuons ma tournée. Nous sommes, s'il vous plaît, devant le tribunal civil de Toulon, et nous voyons la commission de l'hôpital qui plaide contre une sage-femme. Celle-ci avait fait des démarches pour faire admettre aux enfants assistés un petit enfant de treize mois; or, le secrétaire s'était absolument refusé à convoquer les membres du conseil pour statuer sur cette demande avant que la sage-femme n'eût fait connaître la mère de l'enfant. — C'est impossible, avait répondu l'accoucheuse, la mère a abandonné son enfant après m'avoir recommandé de le faire inscrire sur les registres de l'état civil sous les noms de « Paul-Joseph Villermain. » Elle m'a fait promettre de garder son secret, et je ne puis le trahir! L'orphelin se trouvait donc repoussé et la maladie faisait des progrès; la sage-femme le porta à l'hôpital où il guérit. Mais voici qu'à présent l'hôpital veut forcer la sage-femme à le reprendre ou à payer 1 fr. 50 par jour; celle-ci refuse en disant : « Je ne suis ni sa mère, ni sa tutrice, et le fait de vous avoir porté un enfant malade ne constitue, de ma part, aucun engagement. » Le tribunal a repoussé la demande de la commission de l'hôpital, et a dit dans son jugement qu'en gardant le secret professionnel, la sage-femme n'avait fait que remplir son devoir, et que, par conséquent, l'hôpital était mal fondé à lui reprocher d'avoir, par son silence, mis un obstacle insurmontable à l'admission de l'orphelin aux enfants assistés.

En revenant de Toulon, arrêtons-nous à Montereau; c'est précisément sur la ligne du chemin de fer, et voyons ce qui se passe au tribunal de commerce. Il paraît que les habitants de Fontainebleau se montrent un peu trop indifférents aux choses dramatiques, et que la troupe théâtrale, — la compagnie, si l'on veut, — qui dessert cette localité, a besoin de faire preuve d'autant d'imagination que de zèle pour stimuler ces spectateurs trop lents à envahir les places et peu disposés à forcer les portes du bureau de location. Cependant, le 16 avril dernier, le directeur eut une idée; il mit bravement sur son affiche : « *La fille de madame Angot;* M. Melchissedec, du Théâtre-Lyrique, remplira le rôle d'Ange Pitou. » Il est vrai que M. Melchissedec fait partie de l'Opéra-Comique; mais l'Opéra-Comique étant en somme un théâtre lyrique, la confusion était possible. Hélas! M. le directeur avait compté sans les promenades en forêt, sans la pêche à la ligne, sans les délicieux paysages de Valvins, des Plâtreries, de Samois, qui attirent tout doucement à la villégiature les plus incorrigibles Parisiens. M. Melchissedec était beaucoup moins loin qu'on aurait pu le supposer. Il voit l'affiche, il s'étonne, et il fait sommation au directeur d'avoir à supprimer son nom à l'instant même, ce que le directeur se garda bien de faire. « Apprenez que vous ne vous nommez pas Melchissedec tout seul; il y a au Théâtre-Lyrique un artiste nommé Laurent, dont Melchissedec est le pseudonyme. » Voilà ce qu'il a fait plaider.

M. Melchissedec ne demandait à titre de dommages-intérêts que l'insertion du jugement à intervenir dans dix journaux à son choix et aux frais du défendeur, et le tribunal, attendu que le sieur Laurent, qui ne se nomme pas Melchissedec, n'a même pas figuré dans la représentation du 16 avril, n'a pas pu admettre l'excuse tirée de la bonne foi, et a ordonné l'insertion dans un journal de Fontainebleau et dans un journal de Paris.

Comme il serait bon et utile qu'il existât un journal que tout le monde fût forcé de lire! c'est une idée qui m'est venue bien souvent et dont je crois avoir eu la primeur. Que de choses dites, redites jusqu'à en devenir banales, usées, qui n'ont pas encore pénétré dans la partie de la population à laquelle elles seraient les plus utiles. Nous tous qui racontons les choses du Palais, nous avons décrit cent fois, mille fois, le vol *à l'américaine*, le vol au *chinage* et bien d'autres bons tours de MM. les larrons, dont l'invention remonte parfois à trois ou quatre siècles; avis perdus; le vol à *l'américaine* est tous les jours encore pratiqué avec succès; tous les *chineurs* exercent fructueusement leur industrie; je n'en veux pour preuve que la présence, devant la 9e chambre correctionnelle, en qualité de témoins, bien entendu, de tous ces domestiques économes, de tous ces commis et employés qui sont venus raconter tous invariablement la même histoire. Et remarquez que ceux qui avaient déposé les premiers riaient aux larmes de la déclaration des autres. Oh! il faut être juste, MM. les *chineurs* sont des escrocs perspicaces et physionomistes; toutes ces victimes, sans exception, étaient des Parisiens de trois ou quatre mois au plus, ce qui ne constitue pas encore l'âge de l'expérience parisienne. — Voulez-vous que je raconte l'histoire pour la mille et unième fois? Soit! je tâcherai d'être très-bref.

— Monsieur, dit un passant à un autre passant en l'abordant le chapeau à la main, voulez-vous faire à la fois une bonne action et une bonne affaire? J'ai acheté, en arrivant à Paris, une montre et une chaîne en or pour 375 francs. J'ai été longtemps sans place, mon argent s'est épuisé, j'ai dû mettre la chaîne et la montre au Mont-de-Piété, et comme j'avais un emploi en vue, je n'ai emprunté dessus que 50 francs. Aujourd'hui, je reçois la nouvelle que mon père est au plus mal; il faut que je parte ce soir même pour mon pays et je n'ai plus d'argent pour faire le voyage; j'aime mieux faire profiter de cette bonne occasion un particulier qu'un usurier; voulez-vous la reconnaissance pour 60 francs?

Ici, nous admettons que la victime hésite; mais un troisième monsieur qui passe s'arrête et dit au premier : « Vous avez l'air désespéré, monsieur, que vous arrive-t-il donc? » — L'histoire est recommencée. — « Voyons la reconnaissance, dit le nouveau venu. Parfaitement en règle, s'écrie-t-il, excellente affaire; je vous en offre 80 francs! — Jamais, reprend le scrupuleux vendeur, jamais je ne me dédis; je l'ai offerte à monsieur pour 60 francs, c'est lui qui l'aura; mais, pour plus de sûreté, allons faire vérifier la reconnaissance chez un commissionnaire. »

Dans l'escalier du commissionnaire, on rencontre un quatrième monsieur fort bien mis qui annonce qu'il est trop tard, que le bureau est fermé, ce qui le contrarie beaucoup, car il vient de loin. On cause, et l'histoire lamentable est racontée une troisième fois.

— Voyons la reconnaissance? parfaitement en règle; excellente affaire! J'en offre cent francs.

— Jamais je ne me dédis... etc... etc...

Enfin, la victime paye 60 francs une reconnaissance altérée, qui lui donne droit à une montre en argent avec chaîne de cuivre; valeur, 8 francs.

Voilà le tour du *chinage;* mais, par exemple, je déclare que je viens de le raconter pour la dernière fois.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ces vendeurs si intéressants et ces messieurs qui passent par hasard et si fort à propos étaient sur le banc des prévenus, et qu'ils ont été condamnés, les uns à quinze mois, les autres à deux ans de prison.

PETIT-JEAN.

UNE SEMAINE

AVEC LES INSURGÉS DE L'HERZÉGOVINE

(suite)

Le soir, nous étions à Grakowo, d'où le lendemain nous nous lancerons à travers les montagnes, vers cette terrible vallée de la Duga, où le sang coule et coulera encore à flots.

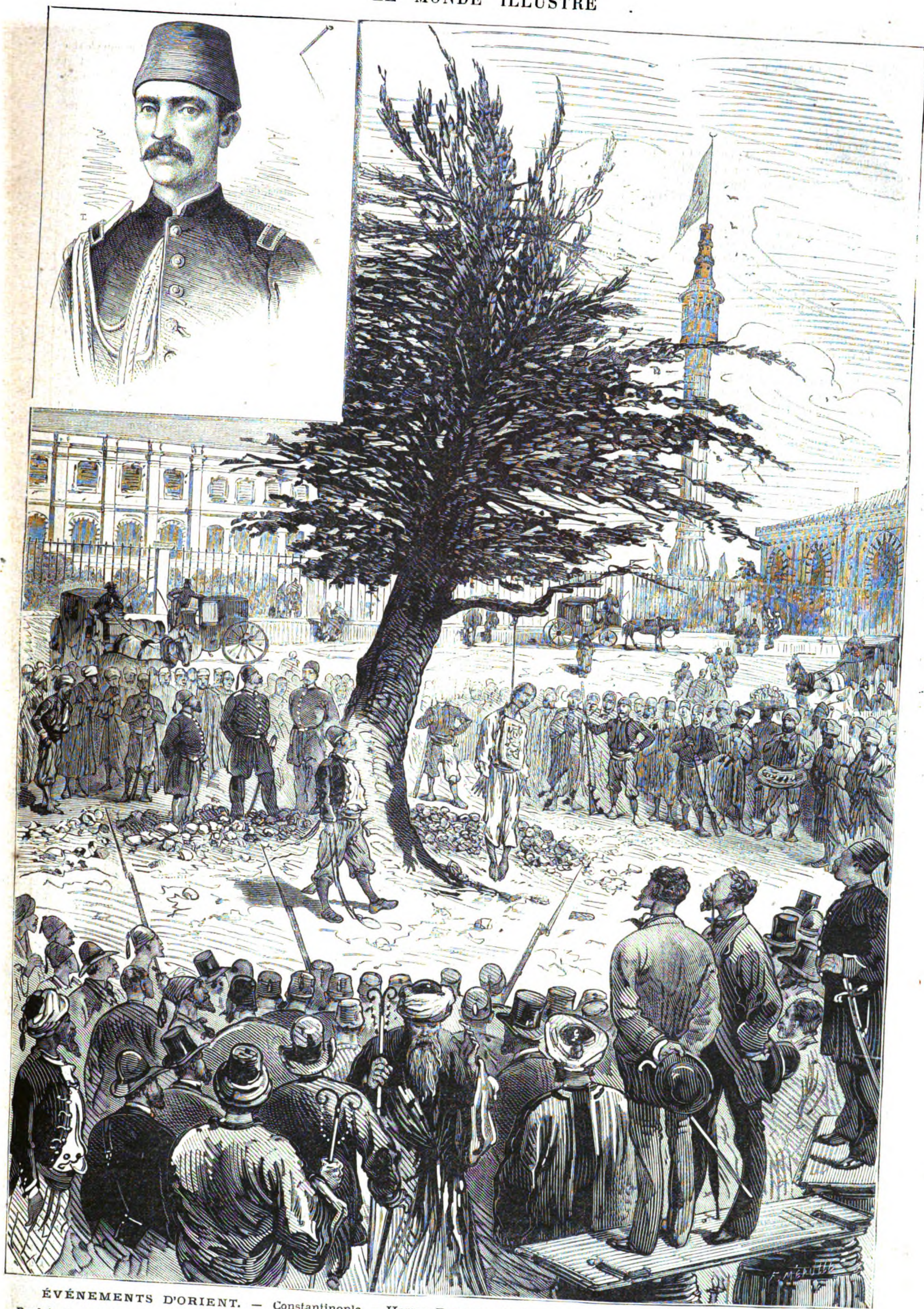
C'est à Grakowo qu'il faut faire un dernier adieu aux choses de ce monde. Nous couchons neuf dans une chambre, les gens du logis à terre et nous dans des lits; nous avons fraternisé avec des capitaines de compagnies et des commandants de bataillons qui se rendent sur le théâtre de l'action.

Le mercredi 26 avril, à l'aube, nous quittions ces braves gens de l'endroit, emportant leur bénédiction et des souvenirs aussi vivants que cuisants, et nous nous lancions bravement dans l'Océan de rocailles qui s'ouvre devant nous. Les rochers sont là, capricieux et dentelés, barrant le passage ou faisant la haie, se dressant anguleux ou formant des saillies adoucies; partout où un peu de terre se présente, elle est accaparée par des buissons de coudriers, des touffes de chèvrefeuille sauvage odoriférant, d'une magnifique couleur jaune. Puis ici et là un poirier sauvage jette sur notre passage une pluie de pétales, neige étoilée d'avril. Les rossignols chantent dans les gorges; c'est ravis que nous retenons nos chevaux, pour écouter un instant le virtuose ailé qui égaye ces tristes solitudes, tandis que, de loin en loin, un coucou fuyait devant nous, répétant sans cesse sa complainte lugubre. Quel paysage imposant! La solitude partout, et au loin de sombres arêtes qui forment de grands blocs aux confins de l'horizon.

Nous cheminions à travers les obstacles sans cesse



SALON DE 1876. — *UNE KERMESSE AU MOYEN AGE.* — **Tableau de M. Adrien Moreau.** — (Reproduction de M. Pélissier, d'après photographie de MM. Goupil.)



ÉVÉNEMENTS D'ORIENT. — Constantinople. — Hassan-Bey, assassin des ministres. — (D'après la photographie de M. Kargopoulo.)
Pendaison du meurtrier, place du Sultan-Bayazid, le 7 juin. — (Dessin de M. Férat, d'après les croquis identiques de MM. Hayette et Ananian, nos correspondants.)

renaissants, sous un ciel de feu; sur le sommet des plateaux, au-dessous de nous, quelques vallées, des ruines de chaumières rasées par les Turcs, et au milieu du paysage, loin de toute habitation, on voyait se dresser une petite église grecque, oasis spirituelle au milieu du désordre matériel. Le soir, une pluie fine nous arrête; on entend gronder les chiens à moitié sauvages. C'est une pauvre chaumière; on nous offre de l'eau, des œufs; nous payons avec un billet de cinq florins. Tout l'argent turc et autrichien est loin de faire le compte; une grande fille nous offre un petit ours de six semaines, badin et lourd. Mon compagnon de route rit à se tordre, moi aussi, les gens en sont confus; ils égorgent un chevreau et nous l'emportons. Quelle nuit! quelle journée! Traverser des contrées où viennent parfois rôder des patrouilles de bachi bozougs, des agas, marcher sans relâche dans les broussailles pour reposer les chevaux exténués, mourir de soif. Quand la poussière calcaire des rochers dessèche la gorge, ne voir devant soi que des murs qui succèdent aux murs et vous attristent par leur monotonie continue!

Le 27 avril, nous changions de climat : une tourmente de neige nous assaille, nous traversons des pics; des loups et des ours ont laissé sur la neige les traces de leur passage; ils courent, ces fauves des forêts, à la suite des armées se repaître des chairs mortes.

Tout à coup un spectacle superbe s'offre à nos yeux. Une vallée riante et fertile est là devant nous. C'est Nikschisch et les gracieux dessins de sa rivière qui brille comme un collier de brillants au cou de la belle. Et, de tous côtés, nous voyons des bandes d'hommes armés qui descendent vers le fond de la vallée; c'est là qu'est le camp de ces intrépides insurgés dont on parle tant. Quelle animation régnait dans ce camp, au moment où nous franchissions les derniers ravins, où nous relevions une dernière fois nos chevaux exténués. Mon compagnon de voyage va droit au centre du camp, où un modeste toit de feuillage abrite des bagages; un grand feu, entretenu par d'énormes arbres morts, brille et fume.

Voici Peko Pablovitch, le chef des insurgés, et ses seconds Sotschitza, le jeune et intrépide Herzégovinien. Péko a quarante-six ans, c'est un homme énergique qui ne sait ni lire ni écrire; il embrasse Monteverde et, par reconduction naturelle, je suis embrassé, et ainsi d'une douzaine d'officiers à grandes moustaches, aux allures franches et loyales.

Que de choses à communiquer à ces braves qui vivent loin du monde! Que de nouvelles à leur donner! Le soir, à minuit, nous étions tous accroupis autour d'un feu énorme, buvant un excellent café que nous avions apporté, fumant le chibouk de l'amitié.

Pendant qu'au loin, des groupes de guerriers chantaient les vieilles ballades slaves, on allait, le lendemain, se mesurer avec les Turcs.

(*A suivre.*) A. MEYLAN.

LE SALON DE 1876

VI

MM. Toudouze, — Berne-Bellecour, — Bergeret, — Salzedo, — Brunet-Houard, — Chérot, — L. Brown, — Makowsky, — Médard, — N. Saunier, — Mlle Beernaert, — Mme Lavillette, — MM. Sauvaige, — Appian, — J. Noël, — Defaux, — P. Colin, — Poirson, — Maurice Leloir, — A. Hirsch, — Hanoteau, — Pasini, — Bernier, — Auguin, — Olive, — Coroenne, — Joris, — Mathey, — Durangel, — Wagrez, — Chalot, — Ronot, — A. Bourgeois, — Cabanel, — Henner, — P. Dubois, — Bastien-Lepage, — Carolus-Duran, — Baudry.

CEUX des lecteurs du *Monde illustré* que les choses d'art ne trouvent pas indifférents et qui veulent bien s'intéresser à nos articles, savent quelles circonstances nous ont, cette fois, obligé à suspendre notre labeur annuel. Le journal a pris soin de les en instruire. Or, pendant cette interruption, le temps a marché, et depuis plus d'une semaine le Salon est fermé aux visiteurs. Nous voilà donc contraint de beaucoup abréger notre tâche. En vérité, n'est-il pas désormais inutile de venir parler tableaux et statues à des oreilles sinon sourdes, du moins penchées déjà vers d'autres rumeurs? Les travaux sur lesquels s'exercerait notre examen n'étant plus sous les yeux du public, à quoi bon s'étendre en critiques dont il n'est plus possible de reconnaître ou de contester la valeur? Poursuivons donc, à pas pressés, notre besogne. Mais quel ennui de ne point donner satisfaction entière à tant d'artistes dont les ouvrages mériteraient une analyse sérieuse et attentive!

La *Mort d'Agamemnon*, sujet traité par M. Toudouze, offrait, par le caractère des personnages et le style de la scène, de précieuses ressources à l'étude. Agamemnon est étendu inanimé sur le bord de la cuve où il se baignait, lorsque Clytemnestre, son épouse adultère, l'assassina de compagnie avec Ægisthe. Assise de face auprès du cadavre, les yeux dilatés par la joie, les narines frémissantes, respirant avec ivresse les vapeurs tièdes et fades du sang, Clytemnestre s'appuie sur une hache, instrument du forfait, et son amant se glisse à côté, rampant comme un fauve : il regarde sa victime, le vaillant Atride, qui avait, disait-on, la poitrine semblable à celle de Neptune et le visage de Jupiter. La composition a de l'allure, l'agencement décèle de l'originalité, de la hardiesse; intéressantes et imprévues, les lignes se développent avec ampleur et remplissent bien la toile. Pour être tout à fait remarquable, il ne manque à cette peinture — le jury l'a, du reste, très-justement récompensée — qu'un coloris moins monotone et plus robuste, qu'une exécution plus ferme, d'un accent plus décidé.

Je citerai, hélas! sans m'y arrêter, comme des morceaux auxquels le public a accordé ses légitimes faveurs, la *Desserte*, de M. Berne-Bellecour, remplie de pièces d'argenterie d'un éclat, d'un reluisant singuliers; les *Figues*, de M. Bergeret, très-savoureuses et d'une grande fraîcheur d'exécution; l'*Intérieur de forge*, par M. Salzedo; l'*École de tir*, de M. Brunet-Houard; l'*Église des Carmes*, de M. Chérot; la *Marée montante* et le *Voyage sentimental*, de M. Lewis Brown; le *Tapis-Saint*, de M. Makowski, — certes, les bonnes choses n'y sont pas rares; — les *Éclaireurs*, où M. Médard a dépensé, au profit d'une mise en scène fort intelligente, un talent recommandable à tous égards; le *Passe-temps du seigneur*, composé avec esprit, d'une coloration délicate, plaisant à plus d'un titre, auquel fait tort, malheureusement, une facture insuffisante ou négligée, — c'est à vous, M. Saunier, que ce discours s'adresse; — les *Paysages*, de Mlle Beernaert, une débutante, à ce que je crois. — Du premier effort, Mlle Beernaert franchit la distance qui sépare l'élève de l'artiste. Mais lui en coûterait-il beaucoup de rechercher maintenant une touche moins cotonneuse et une couleur plus franche, plus solide? Il ne lui en faudrait peut-être pas davantage pour se faire désormais une belle place au soleil. Où en étais-je? à la *Grève du Lohic*, par Mme La Villette, qui ne s'est point endormie sur ses lauriers de l'an passé. Peinture sincère, effet mordant, impression piquante de la nature, faire et dessin encore indécis sur les premiers plans, en peu de paroles, tels sont les mérites et les faiblesses de cette *Grève du Lohic*. J'en dirai à peu près autant des toiles de M. Sauvaige, *A Wissant* et le *Retour de la promenade*. Il y a là un rayon de vérité et de poésie, un sentiment de calme et de grandeur capables de faire naître la nostalgie chez tous ceux qui préfèrent, au moins l'été, les plages de l'Océan aux villes envahies par le bruit et la civilisation. Avec un supplément d'exécution, les ouvrages de M. Sauvaige sortaient du pair.

Assurément ce n'est pas sans jeter un regard de regret en arrière que je me borne à signaler les deux toiles vénitiennes de M. Appian et la *Plage* que M. J. Noël a émaillée de gaies figurines, les *Paysages* de M. Defaux et ceux de M. P. Colin, le *Sauvetage* de M. Poirson et les *Marionnettes* de M. Maurice Leloir, le *Premier trouble*, par M. A. Hirsch, l'*Eau qui rit*, par M. Hanoteau, lequel choisit presque toujours avec goût des motifs charmants de grâce familière. M. Hanoteau sait beaucoup et peint bien. L'*Ordre d'écrou* et le *Harem à la campagne* sont de fort jolis ouvrages de M. Pasini. Un beau paysage, c'est celui de M. Bernier, intitulé *Une Ferme en Bannalec*. Je n'en ferai point une description minutieuse. Disons seulement que cette ferme est adossée à des arbres de haute futaie qui croisent leurs troncs, enchevêtrent leurs branches, confondent leurs feuillages, savant pêle-mêle coloré par les teintes chaudes et silencieuses d'un beau soir d'automne. Je ne crois pas que M. Bernier ait jamais été mieux servi par son remarquable talent. M. Auguin a souvent mieux fait que cette année. M. Olive n'est pas en progrès sur le dernier Salon. Avez-vous vu le *Coin d'atelier* exposé par M. Corvonne? Il est vraiment agréable. L'artiste rencontre souvent la couleur et le dessin. Je lui souhaite de rencontrer également un jour le succès! A coup sûr, la *Rentrée des orphelines*, par M. Joris, est un tableau très-heureusement conçu et exécuté.

A toutes les époques, l'art difficile du portrait a été traité en France avec une habileté supérieure, et pas un pays ne pourrait dresser une liste de portraitistes — peintres, dessinateurs, graveurs ou sculpteurs, — aussi bien fournie en noms illustres que celle qui commence, chez nous, à la fin du moyen âge, pour se poursuivre sans lacunes, sans défaillances, jusqu'au temps où nous sommes. A proprement parler, c'est un art national Chaque Salon, d'ailleurs, continue cette tradition glorieuse, sinon avec un éclat constamment égal, de façon, cependant, à maintenir incontestable notre supériorité, en ce genre, sur les autres écoles.

J'ai déjà parlé de quelques-uns des portraits de cette année. Il importe d'en signaler plusieurs autres. Celui de M. Mathey, entre autres, inscrit au catalogue sous le nº 1419. Il est composé dans le sentiment personnel à l'artiste que l'on avait remarqué déjà au Salon précédent; la pose ne saurait être plus aisée, l'œuvre est peinte avec beaucoup de largeur. L'accent du portrait de M. Durangel n'est pas d'une distinction exemplaire; néanmoins, ce cadre a droit à des éloges. J'ai remarqué un portrait bien exécuté et très-ressemblant, par M. J. Wagrez, et une tête, d'une facture solide et franche, par M. Chalot. Le portrait de Mlle J. B..., par M. Ronot, et celui de Mlle de G..., par M. U. Bourgeois, sont aussi de bons morceaux de peinture. Souvent M. Cabanel a fait mieux que cette année, car l'effigie de Mme la vicomtesse de L... est certainement inférieure à bien d'autres du même peintre, dont les connaisseurs n'ont pas perdu le souvenir. Le joli est l'ennemi du bien et du beau. Je crains que M. Cabanel ne sacrifie trop à cette pâleur de tons, à cette douceur de pinceau en faveur auprès des gens du monde, mais qui compromettent les qualités les plus saines et les plus sérieuses. A force de viser à l'agréable, on arrive souvent à oublier que les chairs les plus soyeuses, du grain le plus fin, recouvrent toujours des muscles, des nerfs, des os.

D'un art sobre et discret, les portraits qui sortent du chevalet de M. Henner ont souvent la valeur d'œuvres destinées à figurer un jour dans quelque riche galerie. Le portrait de Mme Karakéhia est de cet ordre particulièrement distingué et je regrette de ne pouvoir, faute de place, expliquer certaines inflexions de modelé, certaines qualités de tons spéciales, certain jeu de lumière qui donnent tant de prix à cette calme et douce effigie. Je regrette également de consacrer quelques lignes seulement à M. Paul Dubois, honoré le même jour, fortune sans exemple, comme sculpteur et comme peintre, d'un double triomphe. Je parlerai prochainement des statues qui ont valu à M. Dubois la médaille d'honneur, et je me borne à dire que la toile intitulée *Portraits de mes enfants*, récompensée d'une première couronne, comme goût, sentiment, caractère, dessin et peinture, est une pièce excellente.

M. Bastien-Lepage n'a pas obtenu, cette année, autant de succès qu'au Salon de 1875. Il a donné bien des soins, pourtant, à l'effigie de M. Wallon, il y a mis, cela ce voit, tout son savoir, tout son zèle, toute sa conscience. Peines inutiles! l'œuvre est de celles qui laissent le public indifférent et qui n'éveillent aucune sympathie durable. Mais il ne faut désespérer de rien : l'artiste est jeune, et homme à prendre promptement une éclatante revanche.

Il s'en faut que M. Carolus Duran soit, lui aussi, en bénéfice cette année. Les portraits qu'il expose aujourd'hui résument ses défauts plutôt que ses qualités, et l'on se demande, non sans inquiétude, ce que l'avenir peut réserver à un artiste qui gaspille sa jeunesse et son temps sur des œuvres à ce point lâches et énervées. M. Carolus Duran s'engage sur une pente mauvaise. Ses premiers travaux l'ont rendu populaire. Mais quoi! la popularité ne saurait dispenser du choix des lignes, ni de la logique du dessin, ni de l'achèvement particulier des morceaux, ni de la tenue générale de l'œuvre, ni de la vérité des attitudes, ni de l'ambition de faire le mieux possible. Eh bien, trouve-t-on cela, ensemble ou séparément, à grosse ou à petite dose, dans le portrait de la marquise A...? Où est le contour correct?

où est l'attache savamment exprimée? où sont la finesse, la fluidité et la souplesse du modelé? où est le charme du coloris? où est l'harmonie des tons? où est enfin la lutte courageuse avec la nature que l'on puisse, sans embarras, saluer de ses suffrages? Non, le peintre ne paraît pas s'être soucié un instant de ces conditions impérieuses, et il s'est contenté d'une pratique hâtive, témoignant de la sorte, d'une insouciance étonnante, d'une confiance absolue, inouïe en son mérite. Et pourtant, il y a dans M. Carolus Duran l'étoffe d'un grand artiste. Mais il faudrait qu'il se résignât à consulter naïvement, avec candeur, la nature et les maîtres; il faudrait surtout qu'il eût l'énergique volonté de résister, sans jamais faiblir, aux séductions de la flatterie. Son salut est à ce prix. Les applaudissements l'ont troublé. Pendant qu'il en est temps encore, puisse-t il se recueillir, reprendre possession de lui-même, s'arrêter sur la voie funeste qu'il suit en ce moment et cesser de descendre!

Qu'on en soit assuré, ce n'est pas de gaieté de cœur que je viens d'écrire ce qui précède. Cependant la situation exigeait des paroles sévères. Le devoir d'un critique vigilant n'est-il pas de dire à l'artiste malade, dont l'état inquiète et empire à vue d'œil : Mon ami, croyez-moi, il faut vous soigner?

Mais je ne veux pas laisser le lecteur sur une note aussi aigre, aussi discordante, et, pour finir, je joindrai mes louanges à toutes celles qu'a recueillies le beau portrait que M. Baudry a peint de Mlle D... Outre le mérite de la ressemblance, ce portrait a celui d'être parfaitement composé. L'attitude est simple, les mains se réunissent avec grâce, et le blanc du fichu de mousseline et le bleu turquoise de la robe font valoir le teint chaud et les cheveux bruns du modèle. Certes, l'exécution n'a pas été poussée bien avant; mais que de grâces dans le dessin et la couleur! quelle intensité de vie expriment le regard et le sourire! et sur l'ensemble règne une distinction naturelle et de bon goût. Oui, l'œuvre est exquise, d'une harmonie rare, d'une fleur de ton délicieuse. A certains égards, c'est la meilleure effigie de ce Salon.

OLIVIER MERSON.

THÉATRES

PORTE-SAINT-MARTIN : Reprise de *Louis XI*, drame en cinq actes et en vers, par Casimir Delavigne. — *La Tragédie de sainte Agnès*, par le sieur d'Aves.

Le souvenir de *Louis XI* est intimement lié en moi au souvenir de son créateur Ligier. Ses intonations bordelaises, ses gestes brusques et courts, sa jovialité sinistre, son masque féroce et qu'on eût dit détaché des portraits de la populaire histoire de France de Le Ragois, tout est encore aussi présent dans ma mémoire, aussi net qu'il y a vingt ans. Ligier a mis sur ce rôle une empreinte ineffaçable, et, comme on dit en style bourgeois, Casimir Delavigne lui a dû une fière chandelle.

C'est aujourd'hui M. Taillade qui joue Louis XI, et il est juste de convenir qu'il a quelques-unes des qualités de Ligier, en outre de celles qui lui sont personnelles. Son énergie farouche, sa diction saccadée, le feu sombre de son regard, le portent naturellement vers les persónnages monstrueux. Oreste, dans *les Erinnyes*, Philippe II, dans *Don Juan d'Autriche*, avaient déjà donné sa mesure. Il a remporté aujourd'hui un très-grand succès sous la casquette à médailles du roi-renard.

La pièce de Casimir Delavigne est adoptée depuis longtemps par le public; nous n'avons pas à recommencer son procès. Quelqu'un qui n'aimait pas ce poëte de transition et de compromis, dont on a peut-être exagéré l'habileté dramatique, s'est amusé à résumer les invraisemblances qui encombrent le premier acte seulement.

C'est d'abord Comines qui vient, avant le jour, lire ses *Mémoires* à vingt pas du château de Plessis-les-Tours; première invraisemblance. C'est ensuite Coitier qui, pour causer avec lui de choses que tous deux savent parfaitement, envoie promener le roi qui l'attend; deuxième invraisemblance. Marie arrive toute seule à quatre heures du matin; son père ne lui demande pas où elle a couché; troisième invraisemblance. Nemours, après avoir attendu quinze ans, rentre en France pour assassiner un roi qui se meurt, et qui, en effet, sera mort le lendemain; quatrième invraisemblance. Enfin, il veut recevoir l'absolution de François de Paule, et au lieu de se confesser dans une chambre, ce qui est la chose la plus facile du monde, il vient se confesser à la porte du château; cinquième invraisemblance.

Le public d'hier n'a pas pris garde à toutes ces invraisemblances. On lui en a fait voir tant d'autres depuis quelque temps! — Il me reste à souhaiter que la reprise de *Louis XI* aide la direction de la Porte-Saint-Martin à franchir la période difficile des chaleurs. Après *Louis XI*, ce sera le tour des *Bohémiens de Paris*.

Un amateur de Rouen, M. J. Deschamps, vient de faire réimprimer à petit nombre *la Tragédie de sainte Agnès*, par le sieur d'Aves (1615), une pièce devenue sinon introuvable, du moins rarissime. Si c'est pour faire une niche à Corneille, je crains que M. Deschamps n'ait pas complétement atteint son but. « Nous sommes tout porté à croire, dit-il, que l'auteur de *Polyeucte*, quand il a composé le rôle de Pauline, s'est souvenu de *la Tragédie de sainte Agnès*; en tout cas, il est impossible de n'être pas frappé, dans une lecture comparative des deux pièces, des grandes analogies de situations et de pensées qui s'y rencontrent. »

Des analogies, soit; l'histoire en fourmille. Mais M. Deschamps est-il sûr de ne pas aller un peu loin lorsqu'il ajoute que dans l'œuvre du sieur d'Aves il se présente parfois *de beaux vers qui ne dépareraient pas les pièces de Corneille?* Voici un échantillon, pris très au hasard, de la manière du sieur d'Aves :

CENSORIN.

Mais dittes, je vous prie, est-ce pour mariage
Que vous allez aimant cette jeune beauté,
. . . . ?

MARTIAN.

C'est pour le mariage, ainsi que je l'espère.

CENSORIN.

L'avez-vous fait sçavoir à monsieur vostre père?

MARTIAN.

Non encore, je n'ose.

CENSORIN.

Et le sujet pourquoy?

MARTIAN.

Pour ce, hélas! que je crain qu'il ne soit contre moy.

CENSORIN.

Comment, de vostre bien prend-il donc fascherie?

MARTIAN.

Non, mais il ne veut pas qu'encor je me marie.

CENSORIN.

N'importe, ne laissez de luy communiquer,
Car jamais de respect il ne luy faut manquer.

Le seul mérite de ces vers est la naïveté; aussi n'est-ce qu'à titre de curiosité bibliographique qu'on peut accepter *la Tragédie de sainte Agnès*. J'aurais désiré quelques renseignements sur le sieur d'Aves ou tout au moins sur sa famille, sur son origine. Il faut croire que M. Deschamps n'a rien trouvé puisqu'il n'a rien donné.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

De quelques maisons de Paris qui intéressent l'histoire de la musique, notamment de celle où est né Hérold.

Il existe à Paris une « Société de compositeurs de musique ». Quelque jour, nous pourrons en crayonner l'histoire, ne fût-ce que pour montrer au public indifférent et distrait comme quoi elle ne doit pas être confondue avec la Société des musiciens, ou celle des auteurs et compositeurs dramatiques.

Le petit cénacle en question compte une trentaine de membres, dont trois ou quatre sont célèbres, tandis que les autres, en attendant mieux, ne jouissent encore que d'une certaine notoriété.

Les réunions se tiennent périodiquement dans un local de la rue de Richelieu. Rien n'y manque de ce qui peut constituer une académie; il s'y trouve un président, un vice-président, un archiviste, un trésorier. Et, les soirs de séance, les sociétaires s'occupent positivement de musique, soit en médisant des directeurs de théâtres qui leur font faire antichambre, soit en exécutant quelque quatuor classique ou moderne, voire même inédit.

Henry Monnier en serait étonné; mais il faudrait qu'il s'y accoutumât. C'est lui, en effet, qui, un jour, fit une réponse sans réplique à un naïf béotien lui demandant si, dans les assemblées d'artistes auxquelles il assistait, « on cultivait les beaux-arts »? — « Jamais de la vie! Nous parlons même de toute autre chose... Est-ce que, quand des tailleurs se réunissent, c'est pour s'amuser à faire des gilets ou des paletots? »

La société de la rue de Richelieu est donc très-active, très-militante; elle met au concours la composition de morceaux de musique de chambre, ou bien elle se fait lire des mémoires sur des questions d'archéologie ou d'esthétique.

Sa dernière inspiration est de tout point louable; elle a pris, nous dit-on, l'initiative de faire graver une inscription sur la maison où est né Louis-Joseph-Ferdinand Hérold.

Quelques personnes savaient, mais tout un chacun sera désormais à même d'apprendre que l'auteur de *Zampa* et du *Pré-aux-Clercs* a vu le jour le 28 janvier 1791, au n° 30 de la rue des Grands-Augustins, actuellement rue d'Argout.

Les Parisiens sont à portée de faire comme nous, et de se rendre en pèlerinage à ce lieu natal du plus grand des compositeurs français.

Aussi ce n'est pas à eux que nous parlons en ce moment; c'est à nos amis de la province, dont il importe de ruiner les illusions.

La maison d'Hérold ne ressemble point à un palais, et la fée Mélodine, qui y est venue un soir pour toucher un enfant de sa baguette, n'a pas dédaigné de passer par une porte étroite, de s'engager dans un couloir sombre et de monter un escalier de l'aspect le moins fastueux.

Quatre fenêtres de face; cinq étages de hauteur; murs nouvellement recrépis au plâtre; deux boutiques au rez-de-chaussée, dont une occupée par un charcutier et l'autre par une corsetière; le tout à quatre pas de l'infâme petite rue Soly. Tel est le signalement de cet immeuble, qu'un morceau de marbre, avec inscription en lettres d'or, va bientôt proposer à la dévotion du dilettantisme.

Le génie, comme on le voit, naît un peu au hasard.

Mais pendant que nous sommes là à faire des évocations de souvenirs, le nez tendu devant une muraille banale, nous pouvons bien pousser un peu avant nos rêveries. Il nous est facile, par exemple, de nous figurer Hérold enfant achetant son premier cervelas chez le charcutier son voisin.

Ce détail biographique est misérable, convenons-en; mais nous vivons dans une époque si affamée d'informations et si curieuse de vétilles historiques, que nos recherches doivent porter sur tout et partout. Ou bien nous manquerions au public, notre maître.

Ladite charcuterie semble, en effet, installée là de longue date. Son enseigne est à la vieille mode; elle consiste dans un chapelet de saucissons en bois tourné et peint en rouge, qui, retenus par la partie supérieure seulement, se balancent au moindre vent.

Mais laissons ce qui se mange pour revenir à ce qui s'écoute.

La Société des compositeurs a donc eu une ingénieuse et généreuse idée. Mais elle doit la mener plus loin. Halévy, Adam, Berton, Monpou sont aussi Parisiens, et on pourrait rechercher le lieu exact de leur naissance.

Je ne serais pas en état aujourd'hui de présenter un travail complet sur les maisons de Paris qui intéressent l'histoire de la musique. Mais je puis toujours donner ces indications : Grétry a demeuré longtemps rue Poissonnière; Méhul est mort rue des Petites-Écuries; Adolphe Adam est mort rue de



1. Le déjeuner dans la forêt de Berne. 2. Cérémonie sur le champ de bataille. 3. Camp du contingent de Neufchâtel. 4. Couleuvrines prises aux Bourguignons. 5. La coupe de Charles le Téméraire. 6. La chapelle du Cressier. 7. Allant à la fête.

SUISSE. — Le quatrième centenaire de la bataille de Morat. — Souvenirs de la fête. — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Bachelin.)



RUSSIE. — Saint-Pétersbourg. — S. Ém. le métropolitain de Kijew, récemment décédé, sur son lit de parade. — (Dessin de M. G. Janet, d'après le croquis de M. Gust. Broling, notre correspondant à Saint-Pétersbourg.)

Buffault; Meyerbeer est mort au rond-point des Champs-Élysées, et Auber dans sa maison de la rue Saint-Georges, n° 24.

Mais comme le temps est au beau, continuons notre promenade.

Je signalerai encore à nos dévoués poseurs de plaques une belle occasion de déployer leur zèle pieux. Il est une maison du boulevard que tout le monde connaît, sans se douter qu'elle a été hantée par les dieux protecteurs de la musique : c'est celle sous laquelle est pratiquée l'entrée du passage Jouffroy; c'est l'ancienne ambassade de Turquie, convertie, au commencement de ce siècle, en « maison de rapport, » et qui a été habitée par Rossini, Boieldieu et Carafa.

Carafa y a composé *Masaniello;* Boieldieu, *la Dame Blanche;* et Rossini, *Guillaume Tell.* Un peu de marbre, S. V. P., au-dessus de la porte.

Je voudrais encore un écriteau dans un coin de Paris, qui me semble digne d'attention. Le prolongement de la rue Chauchat, auquel on travaille depuis quelques semaines, passe sans façon sur les anciens terrains de l'Opéra.

Là, où on aurait souhaité un temple expiatoire dédié à Orphée, s'élèvent tout tranquillement des maisons bourgeoises. Et il se fait que celles du côté pair de la rue sont alignées sur le tracé de la rampe du vieux théâtre. D'où il résulte que les immeubles de gauche (en allant au boulevard) se trouvent bâtis sur l'emplacement de la scène; ceux de droite sur la salle proprement dite. Quant à la chaussée, elle traverse de part en part le lieu où était installé l'orchestre.

Il ne peut paraître exorbitant de demander que le souvenir de tout ce qui s'est fait de glorieux dans cet endroit, soit rappelé sur la pierre. Les façades des maisons sont d'ailleurs encore aux mains des architectes et des maçons. Et quand viendront les locataires que l'on attend, il faut que ces honnêtes particuliers sachent bien qu'ils respirent un air que les gosiers enchantés de Nourrit, de Duprez, de Falcon et de Levasseur ont fait vibrer; qu'ils foulent une terre que Taglioni a effleurée de son pied.

Notre Paris, que je vois couvert d'inscriptions commémoratives, serait intéressant à léguer aux générations à venir.

Les siècles passés n'ont pas eu de ces attentions pour nous; de là bien des erreurs ou des hypothèses dans nos connaissances archéologiques.

Vous savez l'histoire de ce gamin, chargé de promener un riche Anglais dans Paris, et qui l'arrête devant une masure du quartier des Halles, en lui disant :

— Tenez, mylord, voilà encore une des maisons où est né Molière!

ALBERT DE LASALLE.

VOYAGE CIRCULAIRE EN SUISSE

Les touristes qui désirent visiter une partie de la Suisse, l'Oberland Bernois, le lac de Genève, trouveront aux gares des chemins de fer de l'Est et de Lyon, au bureau central, rue Basse-du-Rempart, n° 50, aux bureaux succursales du chemin de fer de Lyon, et à l'Agence des chemins de fer anglais, boulevard des Italiens, n° 4, des billets à *prix réduits,* valables pendant **un ou deux mois, avec arrêt facultatif :**

En France : dans toutes les villes du **parcours de la** ligne de l'Est, et sur la ligne de Lyon, à Fontainebleau, Dijon, Mâcon et Culoz;

En Suisse : à Bâle, Olten, Lucerne, Alpnach, Brienz, Giessbach, Interlaken, Thun, Berne, Fribourg, Lausanne et Genève.

Cet attrayant voyage peut s'effectuer en partant par la ligne de Paris à Belfort et à Bâle, et en revenant par celle de Lyon à Paris, ou bien dans le sens inverse.

Les billets valables pendant un mois sont de 150 fr. 45 pour la première classe et de 117 fr. 05 pour la seconde; les billets valables pendant deux mois coûtent 164 fr. pour la première classe et 127 fr. 25 pour la seconde.

Nous recommandons particulièrement les déjeuners du *Grand-Hôtel :* 4 fr., vin, café et liqueurs compris. *Diners* de la *Table d'hôte* à 6 fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le *Grand-Hôtel* sont admises à ces deux tables.

VILLÉGIATURES ET BAINS DE MER

Paris se dépeuple avec une étonnante rapidité. Ces dernières chaleurs ont hâté le départ des retardataires pour les différentes villes d'eaux, les stations de bains de mer. Dans leur précipitation à fuir la poussière et l'air empesté des villes, plus d'une femme a dû laisser inachevés ses préparatifs de toilette. A celles donc qui, surprises par l'élévation subite de la température, n'ont songé qu'à fuir, nous rappelons que la maison de l'*Union des Indes,* 1, rue Auber, expédie partout ses collections d'échantillons de cachemire de l'Inde et de foulards. Avec l'aide d'une femme de chambre ou d'une ouvrière, une femme un peu adroite peut confectionner elle-même les plus ravissants costumes, en se servant de ces étoffes qui, chacune dans un genre différent, est le dernier mot de l'élégance et du bon goût. Le véritable cachemire de l'Inde, par exemple, celui qui révèle son authenticité par sa marque de fabrique, la lisière chinée à jours, n'a point de rival pour les toilettes de voyages, de bains de mer. Il sert à tous les usages, suivant qu'on emploie telle ou telle qualité, et fait, suivant son épaisseur et sa teinte plus ou moins foncée, des costumes du soir ou du matin, pour les temps frais ou pluvieux, de casino et de promenade. Il s'accommode de toutes les garnitures, plissés et biais de faille, effilés de laine ou de soie, et s'en passe même très bien; deux ou trois piqûres remplacent très-bien toute autre garniture. Le foulard, lui, est destiné aux toilettes plus habillées; il remplace absolument la faille, infiniment trop lourde, trop chaude pour cette saison. Du reste, le foulard actuel n'a plus du foulard d'autrefois que le nom. Ce sont des tissus variés, souples, brillants, moelleux, à dessins, à raies, brochés, nattés, croisés, avec lesquels on peut combiner une foule de variantes de la mode actuelle. Nos grandes couturières savent bien quel parti on peut en tirer; elles ne font guère autre chose actuellement que des robes de ce genre. *Une Parisienne.*

L'exposition permanente de l'Usine Carré au Jardin d'acclimatation est une des curiosités les plus intéressantes de cet établissement. M. Lichtenfelder nous fait admirer dans la serrurerie artistique des œuvres d'élégance que nous ne soupçonnions pas.

Parmi ces nouvelles inventions réunissant l'originalité aux plus ingénieuses conditions de confort, nous remarquons avec les sièges élastiques, connus sur les promenades de nos principales villes, un banc également élastique en acier, auquel s'adapte une tente suspendue au moyen de deux tiges légères.

Puis un parloir d'été délicieux, retraite contre la pluie, le soleil et les fâcheux, à bon droit appelé *causeuse.* Trois fauteuils élastiques en acier s'y meuvent autour d'un petit guéridon traversé par un grand parasol, qui peut être entouré d'un rideau discret.

Vous trouverez à l'Usine Carré (41, avenue de la Grande-Armée) la collection la plus variée de serres d'une architecture agreste, kiosques, jardinières, suspensions, volières, grilles, etc.

PROBLÈME SYLLABIQUE DU CAVALIER

uen	le	fit	pa	crois	ga	vers	ne
sant	rant	mais	pas	ce	u	je	zettes
rant	suis	mur	un	ris	cu	des	dans
mu	plai	ga	ses	pa	pa	le	re
cettes	troi	ris	rend	mer	vingt	mur	on
pour	rer	re	ra	ris	mur	qua	six
loc	lan	as	lors	tre	sept	en	mu
su	que	a	mil	tou	rant	dun	cent

(On a supprimé les accents et les apostrophes.)

L'Opinion (journal de six pages) publie des problèmes d'*échecs*, de *dames*, de *carrés magiques*, du *cavalier*, des *anagrammes*, etc. — Demander numéro d'essai par carte postale adressée rue Coq-Héron, 5, Paris.

GOUPIL ET Cie, ÉDITEURS-IMPRIMEURS,
rue Chaptal, 9, Paris.

SALON DE 1876

Reproductions photographiques des principaux ouvrages exposés au Palais des Champs-Élysées par les artistes vivants.

MODE DE PUBLICATION :

(Deux éditions de formats différents seront publiées simultanément.)

1° ÉDITION GRAND IN-FOLIO, publiée par planches séparées, au prix de **6** ou de **10** fr. la planche.

2° ÉDITION PETIT IN-FOLIO, publiée par livraisons de 10 planches, au prix de **10** fr. la livraison.

HUITIÈME LIVRAISON

E. Brisset : *A la dernière marche.* — H. J. Burgers : *La surprise.* — V. Chevilliard : *Souliers neufs.* — A. Gaudefroy : *Maudite botte!* — J.-R. Goubie : *Voyage de noces.* — V.-R. Juglar : *Une première affaire.* — E. Médard : *En éclaireurs* (*Décembre* 1870). — A. Pascutti : *Un baiser par surprise le jour de sa fête.* — L.-A. Schneider : *Escarmouche.* — E. Aizelin : *Orphée descendant aux enfers* (*Sculpture marbre*).

JARDIN D'ACCLIMATATION (BOIS DE BOULOGNE)
Entrée : semaine, 1 fr. ; dimanche, 50 cent.
Concerts dimanches et jeudis à 3 heures.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET Cie
35, *Quai des Grands-Augustins, Paris.*

LECTURES POUR LA CAMPAGNE

Ouvrages du prince J. LUBOMIRSKI

FONCTIONNAIRES ET BOYARDS :

1re partie. *Tatiana*. 1 vol.	3	50
2e partie. *Muller*. 1 vol.	3	»
3e partie. *Schelm*. 1 vol.	3	»
Un Drame sous Catherine II. 1 vol.	3	»
Un Nomade. *Safar Hadji*. 1 vol.	3	»
Souvenirs de la vie militaire en Russie. 1 vol.	3	»
Baron de WOGAN		
Six mois dans le Far West. 1 vol. Portraits.	3	50
Du Far-West à Bornéo. 1 vol.	3	»
Le Pirate malais. Récits de voyages. 1 vol.	3	»
CH. D'HÉRICAULT		
Mémoires de mon oncle (1787-1794). 1 vol. in-12.	3	»
Les Cousins de Normandie. Roman pastoral sous la Terreur. 1 vol.	3	»
Thermidor. Paris et la banlieue en 1794. 2 vol.	6	»
Mme THURET.		
Mademoiselle de Sassenay. 2 vol. in-12.	7	»
Le Comte d'Elcairet. 1 vol. in-12.	3	»
Belle-Mère et Belle-Fille. 1 vol. in-12.	3	»

ETABLISSEMENT THERMAL de
LUCHON
LE PLUS BEAU DES PYRÉNÉES
(Chemins de Fer d'Orléans et du Midi)
Sources sulfureuses très-nombreuses, à température et minéralisation différentes, prescrites avec succès contre : les maladies chroniques de la peau et des muqueuses, les manifestations de la scrofule, le rhumatisme.
TRAITEMENT SPÉCIAL CONTRE les MALADIES de la GORGE et du LARYNX
TRAITEMENT DES MALADIES DES FEMMES
Sites admirables. — Excursions dans les montagnes.
Musique 2 fois par jour. — Bals, Salons, Jeux, Chasses.
On trouvera des notices et tous renseignements au dépôt de la Société, à Paris, boulevard Haussmann, 46

Récompense nationale de **16,600** francs
Grande Médaille d'OR
Médaille Exposition Paris 1875

QUINA-LAROCHE
ÉLIXIR
Reconstituant, Tonique et Fébrifuge

Très-agréable au goût, ce Quina contient tous les principes des trois quinquinas (rouge, jaune et gris). Contre le manque de *forces* et d'*énergie*, *affections de l'estomac, âge critique, fièvres rebelles*, etc.

Le même FERRUGINEUX un sel de fer, très-assimilable, combiné au QUINA LAROCHE, procure les globules rouges au *sang pauvre*, par *suites de couches*, etc.

PARIS, 22 et 15, rue Drouot, *et les Pharmacies.*

EAU d'OREZZA, contre anémie, chlorose, gastralgies, etc. — **Consulter les Médecins.**

D. LEONARDT & Co, à Birmingham.
Dépôt, 79, boulevard Saint-Germain, à Paris, et chez tous les Libraires et Papetiers.

UNIVERSAL PEN

Bec recourbé, acier superfin.
La boite : **3** fr.
1345 1346 1347
E.-F. F. M.
Boite en métal.

PLUME Sévigné, trois pointes.
Nos 3, E.-F.; 2, F.; 1, M. La boite **2** fr. **50**



CEINTURE contre le mal de mer.
CEINTURE de sauvetage.
CEINTURE pour monter à cheval.
CEINTURE pour soutenir l'abdomen.
CHARBONNIER, fabt, r. St-Honoré, 376. Assomption.



NEUFALINE nettoie gants, étoffe, chapeaux d'hommes. 1 gr. flac. avec inst., 1 fr. 25. Chez les pharms et princ. details, qui procureront au même prix. Vente en gros, 7, rue de Jouy, Paris.

SURDITÉ et BRUITS
guéris **sans opération.** Doctr **GUÉRIN,** R. Valois, 17. 1h à 2h
Traite aussi par correspondance. *Guide du Traitement*, **2** fr.

AVIS AUX MÈRES DE FAMILLE
TAMAR INDIEN GRILLON
Fruit laxatif rafraîchissant, *le plus agréable purgatif des Enfants*, rétablit les fonctions journalières chez les personnes sédentaires ou alitées, n'a pas les inconvénients des autres purgatifs irritants : aloès, podophyle, jalap, scammonée, etc. : 2 fr. 50 la boîte.
Paris, Ph. GRILLON, 25, r. Grammont, et toutes pharmacies.

VIANDE ET QUINA
L'Aliment uni au plus précieux des toniques.
VIN AROUD AU QUINA
Et à tous les principes nutritifs solubles de la **VIANDE**
LE FORTIFIANT PAR EXCELLENCE
DES PHTHISIQUES, ANÉMIQUES, ENFANTS DÉBILES,
Convalescents, Vieillards, Personnes délicates.
5 fr.—Phie AROUD, à Lyon, et toutes Phies.

VIENT DE PARAITRE — 2e ÉDITION
L'ART DE BIEN PLACER SON ARGENT
Devant les embûches toujours tendues au capital français, ce livre, le seul pratique et le plus complet paru à ce jour, est indispensable aux capitalistes pour *augmenter et surtout conserver* leur fortune.
Envoi franco, contre **1** fr. timb.-poste adressés à **G. Pache, 1**, rue du Quatre-Septembre, PARIS.

CACHEMIRE DE L'INDE pr Robes, seul dépôt en Europe l'**Union des Indes, 1, r. Auber.**

CRÊME DES FÉES — POUDRE DES FÉES
SARAH FELIX

DEUX NOUVEAUX PRODUITS
pour l'**HYGIÈNE** de la **PEAU** et la **BEAUTÉ** du **VISAGE**
Propagés par Mme **SARAH FÉLIX**
et qui doivent inaugurer une véritable
REVOLUTION DANS L'ART DE LA PARFUMERIE

Ces deux produits qui, contrairement à ceux de ce genre, pourraient être absorbés par les voies digestives, sont incomparables pour donner à la peau : **Blancheur, Transparence, Eclat.** — Ils sont souverains contre les *Affections de la peau, Couperose, Gerçure, Boutons, Taches de rousseur, Brûlures*, etc. — Ils sont recommandés aux dames, aux jeunes filles, et aux hommes. — La **Crême des Fées** ne rancit jamais et se conserve indéfiniment.

BIEN LIRE LE PROSPECTUS & LE MODE D'EMPLOI

EAU DES FÉES
Sans rivale pour la RECOLORATION des CHEVEUX, POMMADE DES FÉES
A LA PARFUMERIE DES FÉES, Me SARAH FÉLIX, 43, r. Richer Paris

Voulez-vous être toujours
JEUNE & BELLE
vous ne pouvez obtenir ce résultat qu'avec la
VELOUTINE VIARD
seule poudre qui, sans altérer la peau, donne au teint
Éclat, fraîcheur et velouté de la jeunesse.
5 *bis*, rue Auber; pour le gros, 15, r. Molière

EN VENTE
A la librairie du *Monde illustré* et de la *Revue de la Mode*
13, quai Voltaire
et chez tous les libraires
LA FEMME
chez elle
ET DANS LE MONDE
par Mme MARIE DE SAVERNY
Un élégant volume in-8° (impression de luxe)
PRIX **5** FRANCS
(Ajouter 50 c. pour recevoir franco.)
Adresser les demandes à l'administrateur du Monde illustré *et de la* Revue de la Mode, *13, quai Voltaire, à Paris.*

EAU GAULOISE
A BASE DE GLYCÉRINE ET D'ARNICA
Pour l'Hygiène et la RECOLORATION des Cheveux et de la Barbe
Entrepôt Général à Paris, **4, RUE DE PROVENCE,** *Paris*

PÂTE ÉPILATOIRE Enlève radicalement tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Pr. : **10** fr. — CÉLÈBRE **CRÈME DE LA MECQUE** (40 ans de succès), Cold-cream perfectionné pour blanchir, adoucir la peau, effacer les rides et les taches du visage. **Prix : 5 fr. — Mme DUSSER, 1, rue J.-J.-Rousseau, au 1er, Paris.**

ANNONCES
DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

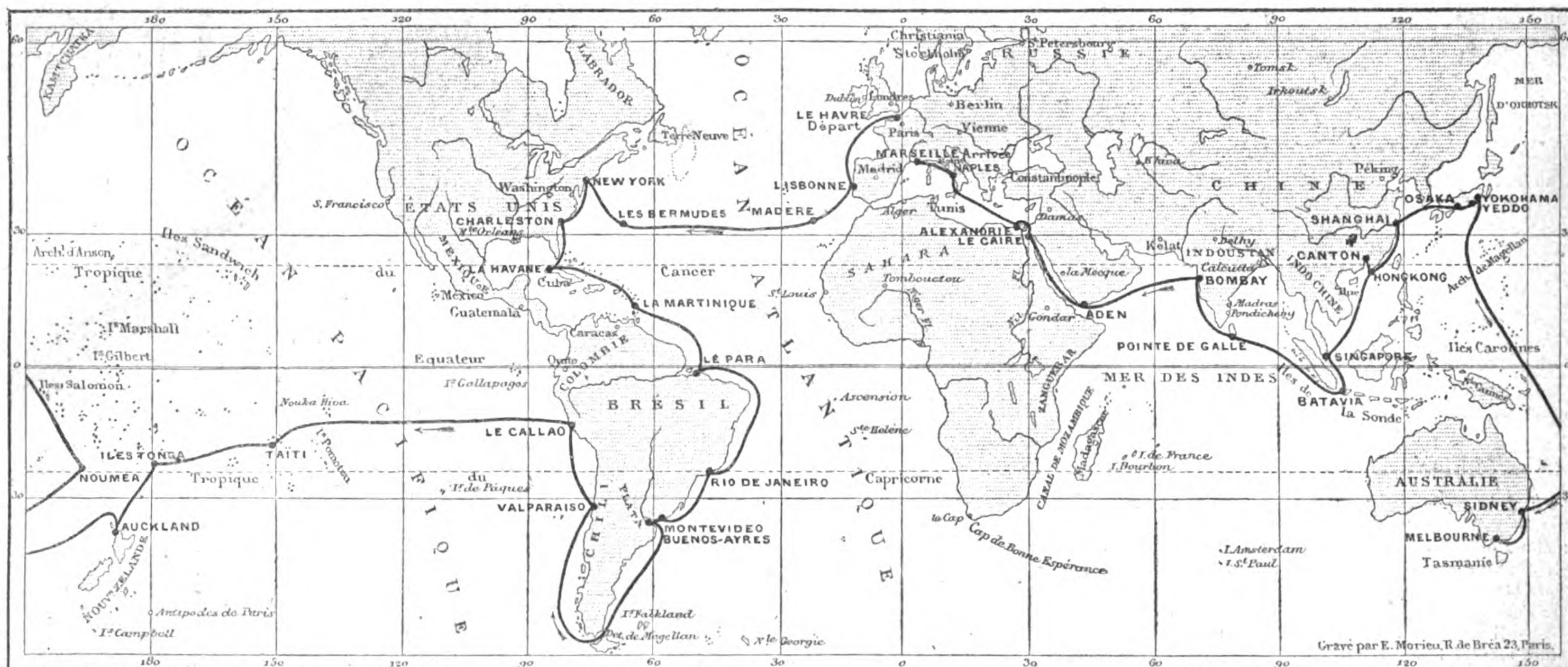
ADJon, sr *baisse de m. à pr. et sr une ench.*, en la ch. des not. de Paris, le mardi **18** juillet **1876**, D'UNE
MAISON à PARIS Bd St-MARTIN, 10
Revenu : 6,460 fr. — Mise à prix : 65,000 fr.
S'ad. à Me AUBRON, notaire, 18, avenue Victoria.

MAISON DE CAMPAGNE, au TREMBLAY, rue du Viaduc, CHAMPIGNY-SUR-MARNE, A ADJUGER, *sur une enchère*, en la chambre des not. de Paris, le 4 juillet 1876. — Cont., 5,750 mèt. — Jouissance immédiate. — Mise à prix : 25,000 fr. — S'adresser à Me VIAN, notaire, rue de Turbigo, 1, ou à M. LANGET, rue aux Ours, 43.

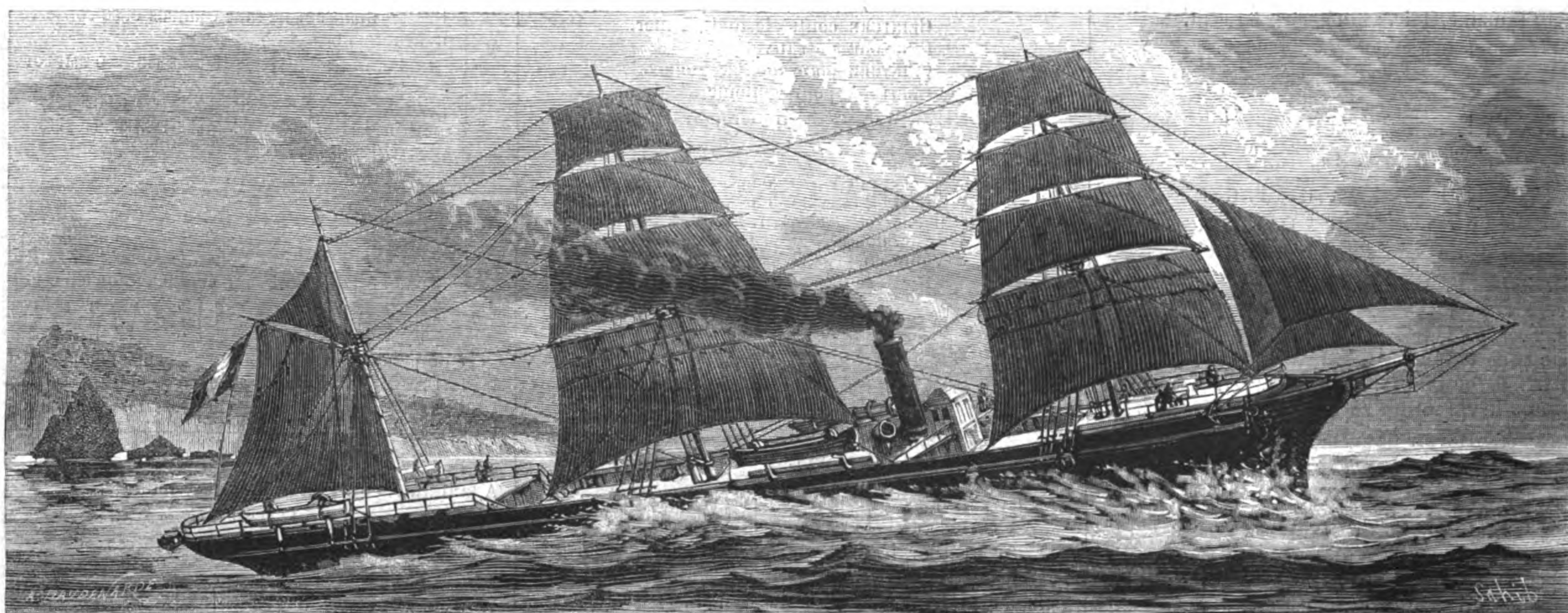
Étude de Me LÉON MASSE, avoué à Paris, rue Gaillon, no 14.
VENTE, *sur licitation*, au Palais de Justice, à Paris, le samedi 8 juillet 1876, en onze lots, de :
Une MAISON sise à PARIS-BATIGNOLLES, AVENUE DE SAINT-OUEN, 44, et VILLA SAINT-MICHEL, 1.
Revenu net : 9,949 fr.
Mise à prix : 110,000 fr.
MAISON sise MÊME AVENUE, 42, et VILLA SAINT-MICHEL, 2.
Revenu net : 8,221 fr.
Mise à prix : 80,000 fr.
MAISON VILLA SAINT-MICHEL, 4. Revenu net : 3,622 fr.
Mise à prix : 35,000 fr.
MAISON VILLA SAINT-MICHEL, 6. Revenu brut : 4,025 fr.
Mise à prix 45,000 fr.
SIX LOTS de TERRAINS, dépendant de la VILLA SAINT-MICHEL.
Mise à prix : 14,000 fr. pour chacun des cinq premiers lots; contenance : 350 mèt. — Pour le sixième lot, mise à prix : 7,000 fr.; contenance : 175 mètres.
MAISON D'AGRÉMENT avec JARDIN, à PARIS-PASSY, RUE DU RANELAGH, 51.
Revenu net : 1,896 fr. — Mise à prix : 40,000 fr.
S'adresser, à Paris, à Mes Masse, Lortat-Jacob, avoués, et Mes Baron et Potier de la Berthellière, notaires.

HOTEL avec JARDIN, 2,194 m. 77 c. aven. du MAINE, no 19, et TERRAIN r. de l'Arrivée, 8 *bis*. 368 m. 26 c. en 2 LOTS, *qui seront réunis pour servir à l'habitation particulière, maison d'éducation ou de retraite* ou à *l'industrie*.
FERME de la CHARBONNIÈRE, p. Rambouillet, 41 h. 81 a. louée 2,400 f. net, A ADJer, *sur une ench.*, en la ch. d. not. d. Paris, 25 juillet 1876. M. à p. Hôtel 120,000 f. Terrain 80,000 f. Ferme 60,000 f. S'ad. à Me ROBIN, not., r. Croix-d.-Petits-Champs, 25; et à M. Hautefeuille, fermier de la Charbonnière.

Étude de Me LE BRUN, avoué à Paris, rue du 29 Juillet, no 3 (succr de Me Quatremère).
VENTE, au Palais de Justice, à Paris, le samedi 15 juillet 1876, à deux heures,
D'UNE USINE POUR FABRICATION DE GLUCOSE et RAFFINERIE DE MELASSE, sise à Paris (13e arrondissement), avenue Fortin, située entre les nos 166 et 168 de l'avenue de Choisy et passage Pagès, qui porte le 170 sur l'avenue de Choisy ensemble le matériel servant à l'exploitation de l'usine, ledit matériel estimé 36,000 fr.
Contenance : 744 mètres environ.
Mise à prix : 40,000 fr.
Entrée en jouissance immédiate.
S'adresser, pour les renseignements :
1o Audit Me Le Brun et à Me Delessard, avoués à Paris ;
2o Et à M. Moncharville, syndic de la faillite Bouvet fils et Cie, 40, rue de Provence, à Paris.



Itinéraire du premier voyage d'études autour du monde en 1877. — Distance parcourue : environ 14,000 lieues marines.



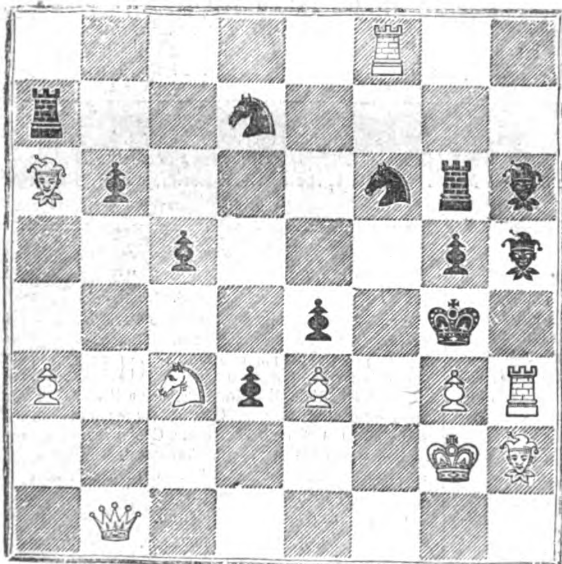
Le bâtiment de la Société des voyages d'études autour du monde.

Vitesse, 13 nœuds. — Longueur, 85 m. — Puissance de la machine, 1,200 chevaux indiqués. — (Réduction d'un dessin de M. Zuber, exécuté d'ap. les plans de M. Dupuy-de-Lôme.)

ÉCHECS

PROBLÈME N° 611

CAFÉ DU GRAND BALCON, A BÉZIERS



Les Blancs font mat en quatre coups.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

RÉBUS





Explication du dernier rébus : L'incinération des corps, si discutée depuis deux ans, se pratiquait chez les Romains.

Ont deviné le dernier rébus : L'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; le Petit café du Parc des Princes; café de l'Epoque, à Paris; Café de la Concorde, à Dijon.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20e Année. N° 1004 — 8 Juill. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. E. HUBERT.



SERBIE. — Le général Zach, chef de l'état-major général de l'armée serbe. — Costumes de l'armée serbe en campagne.

(Dessin de M. Gustave Janet, d'après les croquis de M. Théobald Wortitsch, officier de l'armée serbe.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

Je vous avouerai que j'ai eu un moment l'idée, pour écrire cette chronique, de me coiffer d'un fez et de m'insinuer un revolver à la ceinture.

C'est la tenue de rigueur du *monsieur qui part pour Belgrade*, et le *monsieur qui part pour Belgrade* est l'actualité du moment.

On ne rencontre que lui sur les boulevards. Permettez-moi de vous le présenter comme un type des plus curieux.

Ce qu'il fait dans les intérims, c'est-à-dire dans l'état ordinaire, personne ne le sait au juste.

Journaliste, il ne l'est pas en réalité ; car il a quelque peu oublié d'apprendre la grammaire. Rentier, il voudrait bien l'être, mais pour cela il ne lui manque que les rentes.

La vérité est qu'il flâne la vie à l'aide de ressources plus ou moins interlopes. Mais, pour se donner une raison d'être, aussitôt qu'éclate un conflit armé sur quelque coin du globe, voilà qu'il boucle sa malle et qu'il arpente les boulevards en prenant des attitudes.

Quand je vous dis qu'il part pour Belgrade!

Il a des commandes de huit ou dix journaux. Rien que cela! Il a des lettres de recommandation pour toutes sortes de princes en *co* et de généraux en *witsch*. Il sera sur tous les champs de bataille, il verra tous les dangers face à face, il recevra les confidences de tous les hauts personnages. Oh! si vous l'entendiez pérorer devant les habitués de son café! La guerre d'Orient, c'est lui.

Après quoi, dans deux, trois ou quatre mois, il reparaît flamboyant et rehaussé de quelque ruban étrange. Et il n'en faudra pas davantage pour lui permettre de mener au retour, pendant des années, sa vie mystérieusement inutile.

En réalité, il aura passé les trois ou quatre mois dans une banlieue de Paris. Mais le truc réussit toujours, et M. Alphonse est un de ceux qui le pratiquent volontiers.

Nota. Ne pas confondre, bien entendu, avec les véritables journalistes qui font réellement de la presse militante et vont courir de sincères dangers pour l'honneur de leur profession.

Ceux-là partent sans exhibition préalable.

Que dis-je, ils sont déjà partis.

∿∿ C'est un métier qui n'est pas rose, savez-vous bien, que celui de *reporter militaire*, quand on veut le remplir consciencieusement.

Demandez plutôt à notre ami Charles Yriarte, qui, au Maroc, contracta une maladie dont il souffrit pendant quatre ans et dont il faillit mourir. Demandez à ceux (et il en est plusieurs) qui ont reçu des blessures sur le champ de bataille pour avoir voulu suivre de trop près les péripéties du combat.

En Herzégovine même, le mois dernier, le correspondant d'un journal anglais a été pris par les insurgés et adossé au mur pour être fusillé. Une minute de plus, c'en était fait, quand un ordre supérieur vint le sauver.

En Amérique, ils ont même une amusante et cynique façon d'exploiter la réclame au péril.

Un échantillon

Pendant la guerre de 1870, c'était naturellement, entre toutes les feuilles des États-Unis, une lutte de renseignements et d'annonces.

Or, un matin, en se réveillant, les bons Yankees lurent sur toutes les murailles une gigantesque affiche ainsi rédigée :

THE INTERNATIONAL-TIMES
est de tous les journaux américains
le plus consciencieux,
le plus exact,
le plus renseigné.
La preuve, c'est qu'il est LE SEUL, LE SEUL, LE SEUL
qui vienne de voir
un reporter
BLESSÉ ET AMPUTÉ SUR LE CHAMP DE BATAILLE DE GRAVELOTTE.

La réclame fit fureur et le tirage monta de cinquante mille.

Espérons que nos confrères qui sont là-bas n'auront pas besoin de recourir à d'aussi violentes extrémités pour chauffer la clientèle française.

∿∿ L'Amérique, du reste, n'opère pas que chez elle, en fait d'annonces excentriques et pyramidales.

Cette semaine, chacun a pu lire dans un journal parisien cette splendidissime nouvelle :

« La saison sera splendide à Saint-Malo.

« Parmi les notabilités que nous attendons, nous noterons le célèbre dentiste américain ***, qui a loué le plus bel appartement de la ville. »

Honneur à l'inventeur!

Il a, je crois, trouvé une formule inédite qui ne peut manquer de faire école.

Cette saison des eaux qui promet d'être superbe, parce qu'un dentiste s'installe dans le pays, quelle merveille! Les imitateurs se piqueront assurément d'honneur, et nous lirons prochainement :

« Le *high-life* n'en est plus à chercher une résidence d'été.

« Cette année, tout ce que la France possède d'élégances et d'illustrations s'est donné rendez-vous sur la plage de X...

« On annonce encore deux notabilités nouvelles : le duc de Santa-Guadiana et Duclampier, notre éminent artiste pédicure.

« Duclampier, seul inventeur de la *Pâte des Houris*, fondante et émolliente, pour la destruction radicale des cors, a loué une villa qui ne lui coûte pas moins de 2,225 francs par mois, sans le service.

« Il sera le lion de la saison. Il aura tout le monde à ses pieds... et réciproquement. »

Athéniens, applaudissez! — s'il vous plaît d'être traités comme des Béotiens.

∿∿ *Ecce iterum...*

Il reparaît toujours sans jamais paraître.

Il, c'est l'Hippodrome des Champs-Élysées. Cette fois, on entre dans des détails tout particuliers sur son programme d'ouverture.

La pantomime qui en fera les frais doit, à ce qu'on annonce, s'appeler *l'Enlèvement des Sabines*.

Hum! le sujet est légèrement scabreux. Heureusement que la censure exigera qu'une partie de l'épisode se passe à la cantonnade. Pour le surplus, nous assisterons, paraîtrait-il, aux phases mouvementées de toute l'aventure, y compris la reproduction du célèbre tableau de David, avec des vêtements plus habillants.

Cette façon de métamorphoser l'Hippodrome en cours d'histoire animée ouvre des horizons : faire l'éducation d'un peuple par la cavalcade et les tableaux vivants; instruire par le maillot, c'est neuf!

Voir ses souvenirs du *De Viris illustribus* incarnés en la personne de figurants et de figurantes à deux francs la séance, quelle source d'émotions!

J'en palpite d'avance.

Nous pourrons voir aussi *Romulus tetant une louve apprivoisée*. Domptage et histoire. Quelle délicieuse combinaison!

Curtius sautant dans le gouffre est encore un thème précieux. Decius représenté par un clown, et sa monture par un cheval dressé en liberté!

Ah! nous avons du plaisir et de l'instruction sur la planche.

∿∿ Nilsson viendra-t-elle à Paris l'hiver prochain?

Nilsson a-t-elle juré de ne jamais plus faire entendre un son aux ingrats Parisiens?

La question est double. Elle a deux réponses.

En ce qui concerne l'hiver prochain, il y a négative. Des engagements antérieurs ne sauraient permettre à la diva suédoise de venir créer le rôle de Virginie qui lui a été offert.

Il faut reconnaître, d'ailleurs, que ce rôle-là a été déjà offert à trop de monde, depuis la Patti jusqu'à M[lle] Heilbronn. Nilsson fait-elle bien? Il n'y aurait pas de raison vraiment pour qu'elle s'enthousiasmât en l'honneur de cette création, qui lui est proposée après cinq ou six refus d'autrui.

Mais si nous passons au second point d'interrogation, c'est une tout autre affaire.

Nilsson n'a nullement jeté à Paris un anathème définitif. Elle adore la ville qui lui a donné la première l'investiture glorieuse. Elle a conservé une sincère reconnaissance pour le public parisien qui a fait sa renommée.

On a pu être vivement peiné quand, à l'époque où le nouvel Opéra s'est ouvert, ont surgi des complications sur lesquelles il est inutile de revenir. Mais ce chagrin est déjà loin, heureusement, et nous entendrons très-certainement Nilsson de nouveau.

Quand?

L'année de l'Exposition universelle.

Voilà, croyons-nous, où en est la question Nilsson, comme disent ces messieurs de la diplomatie.

∿∿ Une mode qui va se propageant.

Nous voulons parler des dîners périodiques, fondés sous les noms les plus bizarres entre artistes, écrivains, savants, etc.

Cela a commencé par le monde des acteurs.

Du temps de Grassot, il y eut le dîner des *Gnouf-Gnouf*, puis le dîner de la *Gousse-d'Ail*, et bien d'autres.

Les littérateurs ont suivi l'exemple, s'annexant ensuite des notabilités des genres les plus divers.

En ce moment fonctionnent une trentaine de ces dîners, en général mensuels. Nous citerons celui qui a pour président Carolus Duran; principaux habitués, Henner, Falguière, Mercié, Sully Prudhomme, Claretie, Louis Leroy, etc., etc. Titre : *la Macédoine*. Domicile : le restaurant Beaurain.

Un autre, dont le doyen est Ricord, réunit Meilhac, Halévy, Gérome, Sarcey, About, Cham et une foule d'autres. Domicile : un cabinet de Brébant

Un troisième, exclusivement artistique celui-là, tient ses agapes dans un restaurant de la rue de Lille. Il porte le bizarre intitulé de *Dîner de l'Hippopotame*. Les invitations et cartes des menus sont invariablement ornées d'un portrait de ce peu gracieux amphibie.

J'en pourrais énumérer bien d'autres, car, je l'ai dit, ces attroupements gastronomiques vont se multipliant de plus en plus. Quelques-uns même transportent, l'été, leurs cénacles intimes dans les environs de Paris, sous la tonnelle verdoyante.

Je comprends parfaitement le plaisir qu'on peut trouver à ces rendez-vous à la fourchette; mais, ce que je comprends moins, c'est que l'on pousse ce goût jusqu'à s'exposer à l'humiliation d'un *blackboulage* pour y être admis.

Notez que quelques-uns de ces dîners ont des prétentions à l'exclusivisme le plus rigoureux. On a vu des postulants y être refusés jusqu'à trois et quatre fois de suite, après vote solennel.

Car on vote, tout comme s'il s'agissait de la candidature d'un député.

Que dites-vous de la ténacité d'un candidat qui, après avoir été laissé de côté une première fois, s'obstine à faire partie d'une réunion dans laquelle, d'après les résultats des scrutins antérieurs, il est sûr de posséder une petite collection de bons ennemis bien déterminés?

Parlez-moi (et c'est la nouvelle que je voulais enregistrer) du dîner qui vient de se fonder sous le nom de *la Tomate*.

A la bonne heure! Celle-là a des statuts précis et pose des conditions catégoriques aux postulants. *La Tomate*, qui tiendra séance à Bercy, est une réunion d'amis de la dive bouteille.

Nul n'y sera admis sans que son culte pour le bourgogne et le bordeaux soit, en quelque sorte, at-

testé sur sa figure par un nez que tout autre chose que la timidité aura fait rougir.

D'où le titre de *Dîner de la Tomate*.

Parmi les adhérents, figurent déjà deux vaudevillistes, un sculpteur, trois peintres, quatre médecins, cinq hommes de lettres, dix propriétaires.

A Londres, il y a une institution de cette espèce plus curieuse encore : c'est le *Dîner des veufs*. On n'est admis à en faire partie qu'après avoir au moins perdu deux femmes.

Où la gastronomie va-t-elle se nicher?

∿∿ Un journal annonçait, l'autre jour, que le ministre de la guerre serait dans l'intention d'interdire désormais les steeple-chase militaires.

Cette mesure serait motivée par de graves accidents survenus aux dernières courses de Rouen.

Pour notre part, nous croyons que tout le monde devrait applaudir à cette interdiction.

Nous n'examinerons pas un côté de la question qui pourtant a bien son importance : nous ne nous demanderons pas si le prestige de l'uniforme ne courre pas risque d'être diminué, lorsque nos vaillants officiers se donnent en spectacle, et en spectacle payant, en somme, puisqu'un prix d'entrée est perçu sur les champs de courses.

Tenons-nous-en au côté péril.

En vérité, ceux qui ont noblement consacré leur vie au service du pays n'ont, en quelque sorte, plus le droit de la risquer dans ces tournois futiles d'amour-propre; qu'ils la gardent pour des occasions meilleures.

Chaque jour, du reste, le nombre des gentlemen riders va diminuant.

Lors de l'inauguration en France des courses d'obstacles, ce fut une fureur parmi les jeunes gens. Mais tant d'accidents se produisirent, que, peu à peu, l'ardeur se refroidit.

Ce fut surtout la mort affreuse de M. de Saint-Germain, à Spa, qui coupa court au sport actif. Quelle fin épouvantable!

S'en aller à l'étranger sous forme de partie de plaisir et ne rentrer en France que couché entre les quatre planches d'un cercueil! Tout cela en pure perte et sans aucune utilité pour personne.

Laissons les jockeys à leur selle,
Laissons les roses aux rosiers.

∿∿ Une exécution capitale a eu lieu, lundi, à Bordeaux.

Naturellement, c'est l'opérateur de Paris qui s'est transporté là-bas, en vertu de la nouvelle centralisation de la guillotine.

Le *Figaro* racontait à ce propos que, dans l'hôtel où il était descendu, l'exécuteur des hautes œuvres s'est fait inscrire sous ce titre :

— M. Roch, fonctionnaire public, et ses aides.

La formule n'est pas dépourvue de charme.

Toutefois, un ancien collègue et prédécesseur de M. Roch avait imaginé quelque chose de mieux comme euphémisme.

Cet ingénieux personnage exerçait à Versailles. Or, pour pouvoir circuler sans faire connaître exactement sa profession, tout en ne la dissimulant pas, il s'était fait faire des cartes sur lesquelles on lisait :

X...
Coupeur.

Dame, c'était vrai tout de même!

∿∿ Quand nous serons à cent nous ferons une croix. La skatingnomanie prend des proportions épidémiques. Ce *delirum* à roulettes ne s'avise-t-il pas d'envahir à présent le terre-plein du Pont-Neuf.

Au rendez-vous des fluxions de poitrine!

La musique, qui avait essayé d'envahir le même local, a donné définitivement sa démission. Le Vert-Galant (on prononçait *Gu'lant* au quartier Latin) ne sera bientôt plus qu'un lointain souvenir.

C'était une des excentricités de Paris que cet établissement lyrique-aquatique, sur lequel la Seine venait se promener régulièrement tous les ans.

Il est vrai que d'ordinaire ses promenades ayant lieu l'hiver, étaient sans inconvénient pour les consommateurs.

Une fois pourtant, la crue s'avisa d'opérer en plein été. Vous jugez de l'effroi du patron.

On avait placé, à droite et à gauche, en amont, des garçons chargés de surveiller les progrès de l'eau. Pendant les entr'actes ils donnaient à la clientèle des renseignements rassurants.

Vous savez l'usage établi dans un certain nombre de buffets de chemins de fer, où l'on vous crie :

— Messieurs, vous avez encore huit minutes!

C'était quelque chose d'analogue, au Vert-Galant, où les garçons criaient :

— Messieurs, la Seine est encore à trente centimètres du niveau des tables!

La crue ne persista pas, malheureusement. Je dis malheureusement, parce qu'il eût été pittoresque de voir, pour une fois, le public prenant un bain de pieds inattendu avec sa demi-tasse.

Le skating du Pont-Neuf trouvera-t-il meilleure chance que la popote musicale à laquelle il succède?

Poser la question n'est pas la résoudre.

Espérons, dans tous les cas, que l'enceinte du patinage sera munie de garde-fous suffisants. Voyez-vous un patineur trop ardent s'en allant terminer son rond de jambe dans la rivière?

Cette fureur patinante est tout à fait sans exemple. Jamais on ne vit une mode se propager avec cette frénésie.

Un de ces jours, je m'attends à voir paraître à la porte des maisons des écriteaux ainsi conçus :

BEL APPARTEMENT A LOUER
avec
UN SUPERBE SALON
pouvant servir de skating intime

∿∿ Toujours le tombeau d'Auber.

Au moment où les restes de Bellini sont revendiqués par sa patrie, la presse française s'est de nouveau occupée de la dépouille mortelle d'un des maîtres de la musique française.

Le provisoire se prolonge, et Auber repose dans un caveau-omnibus, sorte d'hôtel meublé de la mort, où l'on attend que l'on ait une tombe à soi.

Nous avons dit déjà combien monstrueux nous paraît cet abandon, combien révoltante cette indifférence. Nous ne saurions avoir changé d'opinion. Mais il faut bien le dire, le caractère d'Auber n'est pas sans exercer une influence posthume sur les impressions d'aujourd'hui.

On admirait le musicien, on n'aimait pas l'homme.

J'entends par là que son égoïsme connu ne lui avait pas créé dans le public ces sympathies personnelles et convaincues qui entraînent une nation.

Tenez, prenons un exemple.

Supposons que Dumas père fût resté sans tombeau, ce qui n'est pas. Est-ce que, huit jours après, toute la France n'aurait pas souscrit, dans un élan spontané, pour lui en donner un?

C'est qu'Alexandre Dumas avait ce je ne sais quoi qui met une célébrité en communication affectueusement intime avec ceux-là mêmes qui ne le connaissent pas; c'est qu'il avait une force d'expansion à laquelle on ne pouvait rester insensible.

Auber, au contraire, replié sur lui-même, glaçait, au lieu de réchauffer. Dumas était populaire, Auber n'était que célèbre.

N'en doutez pas, là est le vrai motif de l'insouciance avec laquelle on entend dire qu'il est là-bas dans un coin délaissé.

Après avoir constaté les motifs de cette insouciance, je n'en persiste pas moins contre elle; que l'homme ait été personnel et réfrigérant, peu importe. Il s'agit d'un hommage à rendre au talent et non à l'individualité.

C'est bien plus pour la France que pour Auber que nous insistons. La mémoire du compositeur éminent ne saurait être diminuée par ce dédain inique. C'est le renom de notre pays qui peut en être atteint. Ne laissons pas dire à l'étranger que nous ne savons pas honorer ceux qui nous honorent.

∿∿ Le doyen des écrivains publics vient de passer de vie à trépas.

Encore une profession qui disparaît — et qu'il n'y aura certes pas lieu de regretter, puisque sa disparition sera comme une attestation donnée au progrès de l'instruction publique.

Ce n'en étaient pas moins de bien curieux types que ces déclassés de l'échoppe que leur métier mettait à même de pénétrer tant de secrets.

Que d'épanchements ils recevaient! que de bonnes d'enfants leur confiaient les angoisses de leur cœur, avec prière de transmettre, en sa caserne, à Mars, sapeur au 101e, les soupirs de Vénus, nourrice sur lieu!

Parfois aussi les hasards professionnels les mettaient en contact avec une clientèle de tout autre espèce, et plus d'un écrivain public fut en rapport involontaire et inconscient avec des notabilités du crime.

Ce qui arriva précisément au père Dumont, le bon homme que l'on a enterré l'autre jour, et qui exerçait en dernier lieu dans la rue Monge, après avoir été, dit la chronique, valet de chambre de Lamartine.

Un jour (il y a de cela quelques années), un jeune homme se présente chez lui.

Le jeune homme vient lui demander d'écrire pour lui, en Alsace, une lettre à une famille de sa connaissance, pour l'inviter à venir à Paris le plus vite possible.

— Vous ne savez donc pas écrire? fit le père Dumont, assez surpris, en entendant parler son client, qu'il eût à ce point ignorant.

— Non, fit l'autre sèchement et en lui lançant un regard étrange.

Le père Dumont écrivit la lettre, qui partit et qui figura depuis lors au dossier d'une cause célèbre.

Elle était adressée à Mme Kinck.

Le client s'appelait Troppmann.

∿∿ A quoi pense la maladie?

A-t-elle donc juré de frapper l'une après l'autre toutes les favorites du public et de découronner le théâtre?

C'était tout dernièrement le tour de Mlle Sarah Bernhardt, frappée en pleine scène. Puis Mlle Chapuy, la charmante artiste a été prise à son tour. Les dernières nouvelles sont heureusement rassurantes. Mlle Chapuy a pu revenir de Londres, et l'air natal la rétablira complétement.

Maintenant c'est Mlle Croizette qui est atteinte en pleine vogue.

Enfin, Mlle Tallandiera, du Gymnase, est aussi éloignée de la scène par une grave et persistante indisposition.

Le mal manque décidément de galanterie.

C'est le cas de rappeler ce quatrain, attribué à M. de Jouy, et qui fut jadis adressé à Mlle Mars, qui avait été forcée de garder le lit pendant plusieurs semaines :

Eh! quoi! deux mois passés sans que votre mal cède!
D'Esculape quels sont les ténébreux desseins?
Ah! si les bravos, Mars, pouvaient être un remède,
Nous serions tous vos médecins.

∿∿ Sur le carnet d'un philosophe, cette définition par laquelle je terminerai :

AGE : Le plus ancien des jeux de cache-cache.

PIERRE VÉRON.

Nous sommes partout où l'intérêt se porte; aujourd'hui, tous les yeux étant tournés vers la Turquie, nous n'hésitons pas à donner tout un numéro d'Orient. Il y manque une carte du théâtre de la guerre, dont nous remettons la publication pour la rendre plus exacte et plus complète.

Les documents que nous reproduisons dans ce numéro nous sont envoyés par nos zélés correspondants disséminés sur toute la presqu'île des Balkans; ils continueront à nous renseigner fidèlement. Nous envoyons, en outre, un correspondant spécial pour suivre les opérations militaires; de cette façon, nos abonnés seront, sinon vite, du moins sûrement renseignés sur tout fait important.

Nous n'abuserons pas, néanmoins, de l'Orient; fidèle à son titre, le *Monde illustré* ne saurait oublier qu'il est l'histoire en images du globe entier.

Notre rédaction, au milieu de tous ces événements, plus ou moins malheureux, conservera son caractère alerte et spirituel; nous y ajouterons même quelques grains de poésie que veut bien nous promettre M. Albert Delpit, l'auteur sympathique de l'*Invasion* et du *Repentir*, ouvrages couronnés par l'Académie française. Voir plus loin, sous le titre général : *Les Dieux qu'on brise*, la première de ces poésies : *A un enfant*.





S. M. le roi George et S. M. la reine des Hellènes.

M. CASIMIR PÉRIER

—

M. Casimir Périer (Auguste-Victor-Laurent) était né à Paris, le 20 août 1811. Il était le fils du célèbre ministre de la monarchie de Juillet, mort en 1832.

Il entra à vingt ans dans la carrière diplomatique. Élu député de Paris, en 1846, il siégea sur les bancs des conservateurs libéraux. Il fut envoyé à l'Assemblée en 1849 par les électeurs de l'Aube. A la suite du 3 décembre 1851, il resta dans la retraite jusqu'en 1869. Ses travaux lui ouvrirent les portes de l'Académie des sciences morales et politiques.

Élu député en 1871 dans l'Aube, les Bouches-du-Rhône et l'Isère, M. Casimir Périer opta pour l'Aube. Il fut un des plus énergiques soutiens de M. Thiers. Appelé au ministère de l'intérieur, le 11 octobre 1871, après la mort de M. Lambrecht, il conserva ses fonctions quatre mois. Il fut de nouveau chargé du portefeuille de l'intérieur le 19 mai 1873. Ce ministère n'eut que cinq jours d'existence.

Lorsque la Constitution du 25 février 1876 eut créé une catégorie de sénateurs inamovibles, il fut élu le *dix-septième* par 347 voix. Il y a un mois, une violente attaque de goutte le mit pendant plusieurs jours dans une situation désespérée. Il y a deux jours il fut obligé de s'aliter de nouveau, et il est mort le 6 juillet.



M. CASIMIR PÉRIER, décédé à Paris le 6 juillet.

LE ROI ET LA REINE DE GRÈCE

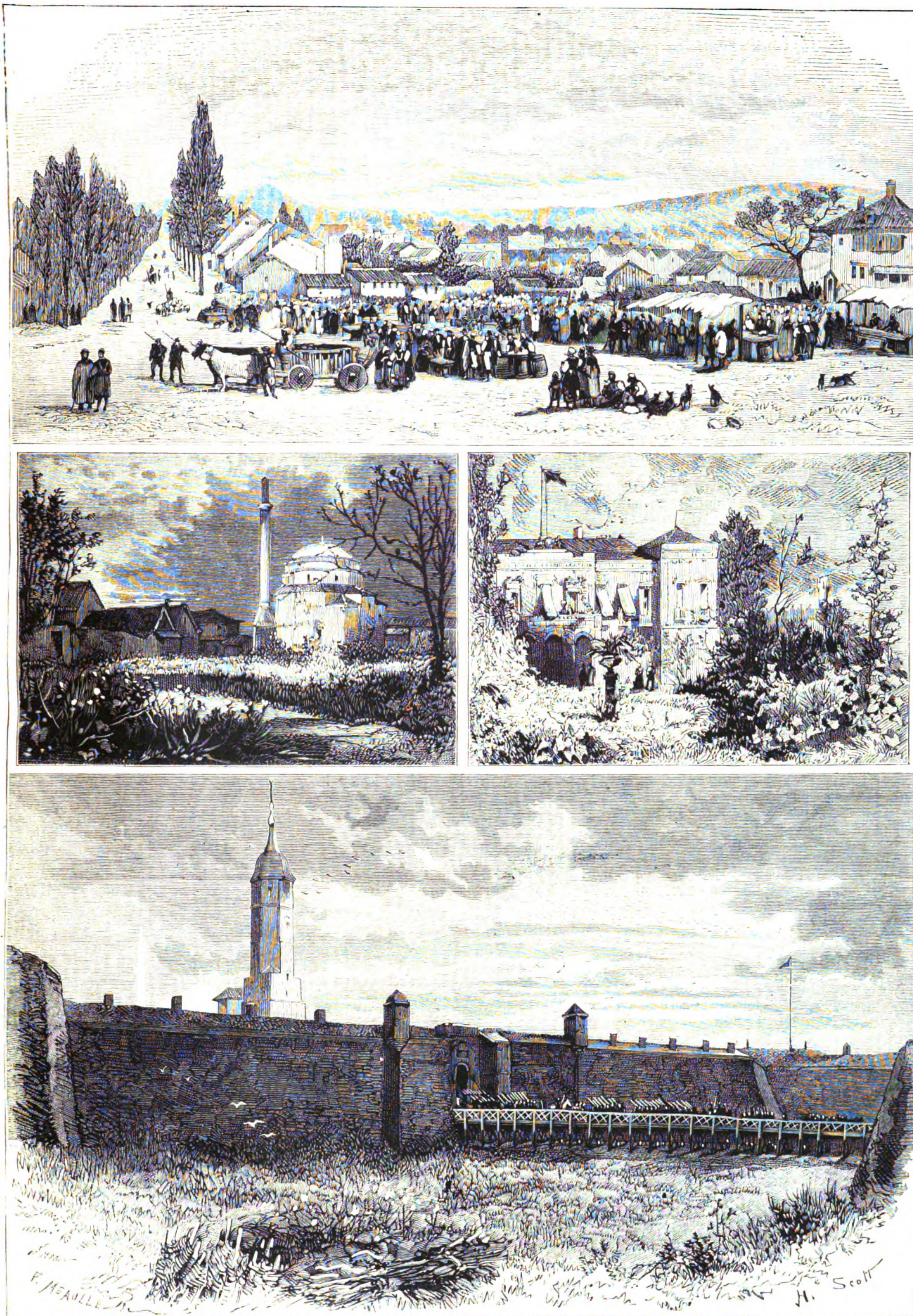
—

George Ier, roi de Grèce, né le 24 décembre 1845, et second fils du roi de Danemark Christian IX, était amiral danois, quand l'Assemblée nationale grecque le proclama, en 1863, roi des Hellènes.

Les premières années de son règne ont été signalées par un différend avec la Turquie, qui devint, à la longue, une cause d'agitation pour l'Europe. Il eut pour origine, à la fin de 1866, les encouragements donnés par les Grecs à l'insurrection crétoise, malgré les représentations de la France et de l'Angleterre. Attribuant à son concours la résistance prolongée de la Crète, les Turcs suspendirent les relations diplomatiques et commerciales avec le gouvernement d'Athènes, jusqu'en janvier 1869.

Le roi George Ier a épousé, en 1867, la grande-duchesse Olga, fille du grand-duc Constantin de Russie et nièce d'Alexandre II. Il en a eu un fils, né le 21 juillet 1868, et à qui on a proposé de donner le titre de duc de Sparte.

Leurs Majestés sont en ce moment à Paris.



SERBIE. — Belgrade. — Vue générale de Belgrade, prise de la place du Marché. — Le vieux qnartier turc. — La résidenee du prince Milan. L'ancienne forteresse turque (Dessin de M. Scott, d'après les croquis de Ch. Yriarte.)

NOS GRAVURES

Événements d'Orient

SERBIE

Malgré les vues et l'entente diplomatique des grandes puissances européennes, la Serbie, entraînant avec elle le Monténégro, vient de déclarer la guerre à la Turquie. A l'heure où paraîtront ces lignes, les armées serbes auront franchi la frontière ottomane et le sang aura déjà coulé.

Aujourd'hui nous croyons devoir intéresser nos lecteurs en leur présentant le portrait du général Zach, chef d'état-major général de l'armée serbe, avec les principaux types de ces troupes.

Bientôt nous recevrons de M. Dick, notre envoyé spécial en Serbie, des documents du plus grand intérêt.

La Serbie possède, en temps de paix, une armée active forte de 60,000 hommes. En temps de guerre, le pays peut mobiliser près de 110,000 hommes. Ces troupes sont assez bien exercées et armées de fusils ancien système transformés et se chargeant par la culasse. L'uniforme, d'une extrême simplicité, rappelle beaucoup celui de nos chasseurs à pied.

Le Serbe est sobre et possède un caractère énergique et belliqueux qui doit en faire un excellent soldat. Les officiers possèdent une instruction militaire de beaucoup supérieure à celle des officiers turcs. Beaucoup parmi les premiers ont fait leurs études à Paris, d'autres à Vienne ou à Berlin. Quant au reste, ils sortent de l'école militaire établie à Belgrade.

Le général Zach est d'origine croate; depuis longtemps au ssrvice de la Serbie, il est devenu, grâce à son patriotisme, à son instruction et à son courage, un des meilleurs officiers de ce pays. On lui doit l'École d'état-major et la fonderie de canons de Kraguiewatz, la ville la plus importante de la Serbie après Belgrade, sa capitale. Pendant longtemps il a dirigé, avec le grade de colonel, l'École des officiers dont il est le fondateur. Depuis la mort du général Blasnawatz, le seul général que possédât, en temps de paix, l'armée serbe, ce grade n'avait été offert à personne; ce n'est que tout récemment, et à cause des circonstances dans lesquelles se trouvait le pays, que le prince Milan a donné un successeur au général Blasnawatz, l'ancien régent de Serbie, dans la personne du général Zach.

Notre seconde gravure représente le départ de Belgrade du prince Milan Obrenowitch, départ qui s'est effectué au milieu d'une foule enthousiaste.

Nous donnons également, dans ce numéro, quelques vues de Belgrade, ville ouverte, située sur le Danube et dominée par une forte et redoutable forteresse; ainsi que les principaux types des populations bosniaques et bulgares.

Incendie de Salonique

Le grand bazar de Salonique vient d'être complètement brûlé pendant les fêtes publiques de l'avénement au trône de Mourad V. Nous reproduisons, ci-dessous, un fragment de la lettre de notre correspondant, ayant trait à ce sinistre événement.

« Salonique est en grande liesse depuis trois jours. Tous les bâtiments de la rade ont arboré le grand pavois, et s'illuminent chaque soir dès que tombe la nuit; les navires turcs brûlent des feux de Bengale; ils se distinguent entre tous par un grand luxe de fanaux et de salves d'artillerie.

A terre, tous les minarets sont couronnés de feux et de longs cordons de lumière s'étendent sur les quais, où dernièrement étaient plantées les potences. En ville, il se fait grand bruit; on pousse dans les mosquées de terribles hurlements en l'honneur d'Allah; les bazars turcs, illuminés, présentent l'aspect d'une animation originale; les gens se promènent vêtus de leurs plus brillants costumes, et les rues sont, comme dans nos fêtes de campagne, ornées de guirlandes de feuillage, de lampions et d'une profusion de girandoles en papier.

Aujourd'hui, troisième jour de réjouissances, le feu prend dès l'aube à un coin du bazar; les vieilles petites rues noircies, couvertes en planches, les vieilles petites cases de bois flambent comme de la paille; les Turcs deballent pêle-mêle leurs tapis, leurs narguillés, toutes leurs marchandises orientales. Au lever du jour, tout un grand quartier brûle, avec une flamme rouge et d'immenses colonnes de fumée.

Les bâtiments français et étrangers débarquent leurs hommes et leurs pompes; une bande de juifs, accourus pour voler dans la bagarre, ont maille à partir avec les matelots, qui les battent comme plâtre. Ces derniers grimpent sur les toits et commencent à démolir; ils parviennent à circonscrire le feu et s'en rendent maîtres avant l'arrivée des secours indigènes. A dix heures, il ne reste plus que des brasiers éteints et de la fumée.

Demain, messe pour le consul de France; après-demain, service à l'église grecque pour le consul d'Allemagne. Des affiches, bordées de noir, placardées à tous les coins de la ville, annoncent la cérémonie.

JULIEN V....

Chevaux marocains offerts au Maréchal de Mac-Mahon

Dans notre avant-dernier numéro, nous avons donné les principaux types de l'ambassade marocaine qui vient de séjourner près de trois semaines à Paris. Avant de quitter notre capitale, l'ambassadeur Si-El-Hadj-Mohamed-El-Zebdi a offert au maréchal de Mac-Mahon, et au nom de son maître, l'empereur du Maroc, dix chevaux du pays. Ces magnifiques bêtes, à tous crins et aux muscles d'acier, « véritables buveurs de sable, » sont de toutes couleurs : gris pommelé, blancs, noirs, alezans et bais. Lors de leur présentation, elles étaient enveloppées d'une couverture en brocart de soie rouge, toute brodée d'ornements marocains tressés en fils d'or; une cordelière de soie à glands d'or servait de sangle, et le bridon était couvert d'ornements identiques.

LES DIEUX QU'ON BRISE

I

A UN ENFANT

Comme je regardais ton sourire joyeux,
Comme je te voyais, un rayon dans les yeux,
En chantant ta chanson t'asseoir sous ma fenêtre,
Je me suis dit, enfant, que tu venais de naître
A peine, et que pourtant, à vous qui commencez,
Dieu gardait tout le prix de nos labeurs passés.
Un jour tu seras homme, et la pensée amère
Ridera le front blanc que caresse ta mère...
Tu connaîtras alors nos douleurs d'aujourd'hui!
Quand ton insouciance à jamais aura fui,
Tu rêveras de rendre à sa splendeur première
Notre œuvre de progrès, de force et de lumière!

O mon enfant! alors, rappelle-toi ceci :
Dans ce monde moderne où l'homme a réussi
A semer le froment moins nombreux que l'ivraie;
Dans ce monde où le mal est la royauté vraie,
Il est deux mots en qui tout doit se résumer,
Car savoir les comprendre est pouvoir les aimer.
Ils renferment en eux la pensée éternelle.
Ce que l'humanité sent de puissance en elle
Lui vient de ces deux mots bénis et respectés :
Dieu, — Patrie : — à son front elle les a portés,
Pour toujours faire d'eux comme un mot d'ordre immense
Du siècle qui finit au siècle qui commence.

Regarde! quel que soit le peuple, jeune ou vieux;
Qu'il soit pauvre en héros ou fécond en aïeux;
Triomphant ou vaincu, païen ou catholique;
Que ce soit Rome avec sa fière République,
Athène avec son luxe, ou Sparte avec ses rois;
Ou l'Irlande, pensive au milieu de ses bois;
Ou l'Espagne, appuyée au glaive de Pélage;
Que ce soit la Bretagne, où dans chaque village
Du soc de la charrue on sait forger un fer;
Regarde! que ce soit sur le bord de la mer
Comme Naples, qui dort sur son golfe couchée;
Dans la montagne, ainsi que la Suisse, penchée
Sur l'onde de ses lacs éternellement bleus;
Partout, enfin, partout, en tous temps, en tous lieux,
Chaque peuple a gardé dans son âme aguerrie,
Avec l'amour de Dieu l'amour de la patrie!

Mon fils, rappelle-toi mes paroles toujours :
Rien au monde n'est grand hors de ces deux amours!
Et comme quelques-uns te diront le contraire,
Apprends ce que les Dieux qu'on brise peuvent faire!
Faut-il te la conter cette histoire d'hier?
Il est des jeunes gens qui partent, chaque hiver,
Et qui s'en vont au loin, hélas! bien loin de France.
Ils avaient, eux aussi, l'avenir, l'espérance;
Ils auraient pu rester dans leur pays, vivant
Dans le labeur tranquille et jamais décevant,
Connaissant le bonheur profond de la famille..
Non, ils ont dédaigné ce qui plaît, ce qui brille,
Et fuyant les honneurs que nous rêvons pour nous,
Ils portent aux païens le pain sublime et doux.
Le danger leur est joie, et l'exil leur est fête.
La fièvre, le soleil torride, la tempête,
Ne comptent point pour ces apôtres du devoir!
Ils savent cependant qu'ils n'ont à recevoir
Aucun prix de leur œuvre inconnue au vulgaire;
Et chaque jour ils vont, continuant la guerre
Qu'ils ont seuls déclarée au nom du genre humain,
Jusqu'à ce que la mort les atteigne en chemin!
Et quelle mort!... Je vais te conter l'une d'elles :
Un jeune prêtre était aux mains des infidèles :
Ils l'entouraient, hurlant, menaçant... — Le héros
Au milieu de leurs cris priait pour ses bourreaux!
Et comme un soldat fait en un jour de bataille,
Il semblait redresser encor sa haute taille,
Afin de dominer leur troupe, ayant besoin
De faire voir encor son crucifix plus loin!
« — Abjure ou tu mourras! » disaient-ils.
Mais le prêtre
Montrant du doigt le ciel qu'ils osaient méconnaître,
N'était pas venu là pour craindre de souffrir...
Il le savait... C'était son métier de mourir!
Et quand un mot, un seul, l'aurait sauvé sans doute,
Sans hésiter, il but la douleur goutte à goutte!

Mon enfant, c'est son Dieu qui le rendait si fort,
Qu'il eût une âpre joie à savourer la mort!
Les martyrs d'autrefois, dont le sang a fait Rome,
Avec leur cœur puissant revivaient dans cet homme.

Est-ce tout? Pas encor. Je l'ai bien vu jadis,
Lorsque nous nous battions étant un contre dix,
Dans nos rangs, la plupart inspiraient leur courage
Par l'éducation, le devoir, l'entourage,
La crainte d'avoir l'air de trembler, — par l'honneur
Qui parlait assez haut pour écraser la peur!
Mais quand le plomb, le fer sifflaient à son oreille,
Pourquoi le paysan arrivé de la veille
S'offrait-il au danger qui nous menaçait tous?
Il ne possédait pas cependant, comme nous,
Ou l'éducation qui forme à la souffrance
Ou le respect humain que n'a point l'ignorance :
C'est vrai; mais lui pour qui le monde était borné
Par les maisons du bourg où son père était né,
Lui qui ne connaissait rien de ce qu'on admire,
Lourd, inculte, grossier, sachant à peine lire,
Il avait dans le cœur sans même le savoir
Ce vague sentiment plus fort que le devoir,
Ce sens inconscient d'un idéal sublime,
— L'amour de la patrie, — hors lequel tout est crime
Quand le pays, couvert d'ennemis triomphants,
A, pour vivre, besoin du sang de ses enfants!

O mon fils! tu n'auras rien autre chose à dire,
Quand tu verras nier, insulter ou maudire
Ces dieux à qui le monde a dressé des autels,
Ces dieux qui sont les vrais, puisqu'ils sont immortels;
Car ces croyances-là, que tous ont respectées,
En France seulement trouvèrent des athées!
Donc, pour les mieux défendre au moment du combat,
Rappelle-toi toujours le prêtre et le soldat,
Et quoi que le vulgaire ou le méchant te dise,
Mon fils, courbe le front devant les dieux qu'on brise!

ALBERT DELPIT.

Juillet 1876.

CORRESPONDANCE AMÉRICAINE

Philadelphie, 16 juin 1876.

Avant d'entrer dans l'examen détaillé de l'Exposition, et de faire des comparaisons utiles aux intérêts de nos fabricants, je crois devoir vous parler d'une grave question dont la solution favorable rendrait à nos exposants l'espérance qu'ils avaient de couvrir les frais énormes qu'ils ont

faits en vendant et livrant leurs articles exposés, qu'ils auraient en double, à la condition de les remplacer aussitôt vendus. La demande de cette faveur a été adressée au nom des exposants français par la commission française à la commission américaine. Malheureusement, la division de la commission américaine en deux branches distinctes, celle du comité des finances et celle de l'organisation générale, constitue un conflit d'autorité et de prétentions contraires qui complique les questions les plus simples et rend l'accord presque impossible pour la solution des plus graves questions.

Il est donc difficile de prévoir le sort de cette demande, comme de bien d'autres qui dépendent d'un bon vouloir qui ne s'est guère montré jusqu'alors; cependant on attend une réponse favorable.

Les Américains, en général, ne doutent jamais de leurs aptitudes en toutes choses; c'est un principe, et ceux qui composent la commission américaine, gens excellents, d'ailleurs, très-capables de diriger de grandes affaires privées, croient toujours mieux faire que ce qui a été fait par d'autres avant eux, et ils n'admettent pas qu'il faut, pour conduire à bien une œuvre aussi colossale, suivre la voie tracée par l'expérience; aussi n'ont-ils pas voulu écouter les conseils de ceux qui pouvaient leur en donner d'utiles. En les suivant, ils auraient évité bien des écoles et des embarras qui leur ont été prédits et dont ils ne sont pas sortis.

Malgré leurs erreurs, l'œuvre reste en elle-même grande et magnifique, et son succès ne saurait être douteux aujourd'hui. Quelles que soient les déceptions de nos exposants, je tiens à soutenir leurs espérances et à les mettre en garde contre les prophètes de malheur, qui se réjouiraient d'avoir prédit un échec. Les lettres personnelles que je reçois, celles qui m'ont été communiquées me prouvent qu'il y a beaucoup de gens, surtout parmi ceux qui se sont abstenus, prêts à dire : Nous vous l'avions bien dit que cette Exposition américaine serait une farce gigantesque; vous n'avez pas voulu nous croire, et vous voilà maintenant bien punis de votre crédulité.

Malgré les dépenses énormes supportées, malgré même le mauvais vouloir de la commission américaine envers les commissions étrangères, et plus particulièrement peut-être envers la commission française, j'engage les exposants à ne pas se laisser aller à un découragement anticipé; il faut qu'ils songent qu'il y a à peine une semaine que tout est en ordre dans leur section.

Le 4 juillet sera la véritable ouverture de cette Exposition gigantesque, et ils verront alors les acheteurs sérieux, et les mois d'août, septembre et octobre justifieront leurs espérances.

On m'a reproché bien souvent mes illusions au sujet de cette Exposition et d'avoir encouragé bien des exposants à y prendre part. Ces illusions, je les conserve toutes, et de plus j'ajoute que si ceux qui seront venus en Amérique, d'après mes conseils, pour connaître les immenses ressources industrielles et manufacturières du pays, qu'ils s'en féliciteront et qu'ils en emporteront des enseignements utiles.

Ceux qui, au contraire, y seront venus sans avoir voulu rien apprendre, ni rien voir, s'en iront en disant que c'est un pays impossible, parce qu'ils n'y auront pas trouvé leurs habitudes. Si nos fabricants de meubles, par exemple, visitaient les établissements de New York, de MM. Pottier et Slymus, de M. Marcotte et de dix autres encore, qui ont leurs égaux dans différentes villes des Etats-Unis, ils prendraient en souci les progrès immenses faits par cette industrie aux États-Unis.

Je souhaite que la première visite des ouvriers français délégués soit pour un de ces établissements, pour celui de MM Pottier et Slymus, le plus grand de tous, et je suis certain qu'après ils voudront en voir d'autres tout aussi intéressants pour eux dans d'autres industries, et qu'ils rentreront en France plus savants que leurs maîtres qui n'auront rien vu.

Je commencerai donc l'examen des produits américains par l'industrie des meubles qui, à mon avis, tient le premier rang parmi celles que je ferai entrer en comparaison avec nos produits français. Je m'empresse de dire que cette industrie, bien américaine sous tous les rapports, emploie beaucoup d'ouvriers et d'artistes français, mais qu'elle a une supériorité incontestable dans le traitement des bois bruts avant leur mise en œuvre, et que des parties trop négligées par nos fabricants, comme les ferrements et les serrures, sont très-soignées par les Américains.

Quant aux meubles, ils sont tous appropriés au besoin du confortable pour lequel ils sont faits.

En 1878, les meubles américains auront une grande faveur; j'en préviens nos plus grands maîtres pour qu'ils se préparent à la lutte.

Dans ma prochaine lettre, je vous parlerai des autres industries qui doivent appeler notre attention.

AM. LUTTON.

COURRIER DU PALAIS

Les vacances judiciaires. — Les pères et les enfants en vacances. — L'antique usage et la polémique. — Une histoire éternelle. — L'ivrogne et sa femme. — Les coups de couteau. — La sorcière du moyen âge. — L'enfant à qui on a jeté un sort. — Souvenirs de la magie noire. — Pratique de sorcellerie dans une maison isolée. — La publication des bans. — La veuve et son fiancé. — Le rival éconduit. — La question des cadeaux. — Le mariage ne se fera pas. — Simple histoire qui finit mal. — Un grand procès civil. — A huitaine.

La discorde est dans le camp judiciaire, et c'est toujours la grosse question des vacances qui en est la cause. Je vous ai parlé, à propos des fêtes de Pâques, de l'idée mise en avant par un journal spécial des tribunaux; il demandait, dans un article fort bien raisonné, que le commencement et la fin des vacances de Pâques, pour les magistrats, les avocats et tous les gens du Palais, coïncidassent avec les limites du congé donné aux enfants à cette occasion.

La proposition fut suivie de succès, et le garde des sceaux modifia dans ce sens ce qu'on appelle l'antique usage. La question se représente pour les grandes vacances judiciaires de septembre et octobre; le journaliste vient de recommencer la campagne qu'il avait faite déjà au mois d'avril dernier, et encore, il y a deux ans environ, dans la seconde quinzaine d'août; il disait, et il dit encore avec raison, qu'il est désolant de voir les enfants partir seuls avec leurs mères, soit pour la campagne, soit pour les bords de la mer, quand le pèr est encore retenu pour quinze ou vingt jours au Palais. Au mois d'octobre, la même séparation se produit, mais en sens inverse; c'est l'enfant qui revient à son lycée quand le père a encore quinze ou vingt grands jours de repos à dépenser. Total : un bon mois au moins est perdu pour les joies de famille. Pourquoi les vacances ne commencent-elles pas au 15 août pour finir au 15 octobre?

Pourquoi? pourquoi? Parce que c'est l'usage, l'antique usage, la bonne vieille coutume du bon vieux temps, et que, si l'on avance seulement de dix jours l'ouverture des vacances, le Palais est perdu, la justice est perdue, la France est perdue! Voilà, en résumé, ce que répond un autre journal, non moins judiciaire; en vérité, il faut avoir bien envie de faire de la polémique.

Quand je vous disais que tout recommence et, malheureusement, recommence toujours! Je ne veux pas vous fatiguer de la longue et terrible histoire que vous avez peut-être lue dix fois dans mon courrier, avec d'autres noms : Breton est un garçon boulanger âgé de quarante-trois ans. En 1866, il s'est marié et, au bout de quelques mois, naturellement, il a rendu sa femme malheureuse. Il est ivrogne, bien entendu, il cesse de travailler, et comme sa femme, qui a trois enfants, fait un petit commerce de marchande des quatre saisons, il se fait nourrir par elle, il lui prend son argent pour aller au cabaret; sa façon de lui venir en aide dans ses travaux consiste, quand elle traîne sa voiture dans les rues de Paris, à la suivre en lisant son journal; elle a demandé sa séparation de corps, et alors ce malheureux, à qui l'on va retirer sa victime et sa pourvoyeuse, l'obsède, la persécute, la maltraite et la menace de la tuer. Il en est à sa troisième tentative et, cette fois, les blessures sont d'une gravité telle que la pauvre femme a échappé à la mort par miracle. A l'audience de la cour d'assises de la Seine, il a invoqué, pour excuse, un motif de jalousie que repoussent tous les documents de la cause et tous les témoignages. Il a été condamné à dix ans de travaux forcés et dix ans de surveillance.

Encore une cause qui n'est pas neuve, que celle qui s'est déroulée devant la cour d'assises de Lot-et-Garonne. Nous voilà en pleine sorcellerie; les pratiques les plus absurdes, les évocations les plus grotesques, se mêlent dans cette affaire à la brutalité la plus sauvage. Chose rare pourtant, les accusés, des paysans, paraissent avoir agi avec une bonne foi qui offre quelque chose de plus monstrueux encore. La femme Bataillh, la *grande Rose*, comme on l'appelle, serait une sorcière convaincue; c'est une femme sombre, exaltée, ascétique, une vraie sorcière du moyen âge. Déjà une fois, son fils étant malade, elle l'a couvert de compresses d'eau froide, puis brûlant vingt-trois fagots et grillant à ce brasier les pattes d'un chat, elle a, pendant toute une nuit, attendu l'apparition des mauvaises gens qui, selon elle, avaient jeté un sort à l'enfant; heureusement, le maire est intervenu amenant un médecin; il était temps, l'enfant allait mourir.

Cette fois, elle s'imagine qu'on a jeté un *sorcillon* sur sa belle-sœur; or, celle-ci était malade par suite d'une piqûre d'épingle qui avait causé d'assez graves désordres. Avec l'aide de son mari et de son frère, hommes grossiers et ignorants, qu'elle a, pour ainsi dire, ensorcelés et qui croient aveuglément à sa science noire, Rose attire dans la maison isolée qu'elle habite la mère et la tante de la malade. Pour elle, ce sont ces femmes qui ont jeté le sorcillon, et pour les obliger à réparer le mal, il n'est pas de mauvais traitements qu'on ne leur fasse subir. Bataillh, le mari, les couche en joue avec un fusil chargé; Dupeyrat, son frère, le mari de la malade, et Rose elle-même, armés qui d'un bâton, qui d'une pelle à feu, accablent de coups les victimes. La tante, âgée de soixante-seize ans, est morte deux jours après cette scène épouvantable qui a duré plusieurs heures.

Devant la cour, la grande Rose est loin d'être convaincue qu'elle a eu tort; et cependant le jury a pris, sans doute, en pitié ces trois malheureux que l'ignorance et la superstition ont rendu criminels, et son verdict a permis à la cour de condamner la femme à quinze mois d'emprisonnement, le mari à huit mois de la même peine; quant à Dupeyrat, son intelligence, plus que bornée, lui a valu un acquittement.

Un ouvrier mineur, nommé Françon, se met en route, un beau soir, pour Saint-Etienne; il marche bras dessus bras dessous avec la veuve Meunier, sa logeuse; ils vont demander, à la mairie de Saint-Etienne, la publication de leurs bans. Malheureusement, cet heureux voyage, égayé par l'espérance d'un avenir couleur de rose et les châteaux en Espagne, est brusquement interrompu par une fâcheuse rencontre. Il paraît que la veuve avait déjà formé les mêmes projets avec un nommé Pobbe; mais, toute réflexion faite, elle avait éconduit Pobbe, donnant la préférence à Françon. Or, c'est Pobbe que les deux fiancés trouvent sur leur chemin, et celui-ci, remarquant que la perfide veuve porte une robe qu'il lui a donnée dans des temps plus heureux et qu'il lui a vingt fois vainement réclamée, se jette sur elle et met la robe en lambeaux. Françon veut défendre sa future.....

Hélas! ce n'est pas devant un tribunal civil, ni même devant un tribunal correctionnel que vient se dénouer cette histoire si simple. Françon a tiré son couteau et il a porté un coup mortel. C'est donc devant la cour d'assises de la Loire qu'il vient rendre compte de son action, et il a été condamné à deux ans de prison pour coups ayant occasionné la mort sans intention de la donner.

Voilà, sans doute, beaucoup trop d'affaires criminelles pour une seule chronique; mais vous savez, ô lecteurs! que je ne choisis pas les causes. Un grand procès civil vient d'être, pour la troisième fois, entamé devant la cour d'appel de Paris, 1re et 2e chambres réunies : c'est la demande en interdiction présentée contre la princesse Isabeau de Beauveau-Craon par sa mère, veuve de M. Henri-Étienne Victurnien de Beauveau, prince de Craon et du Saint-Empire. Me Oscar Falateuf a soutenu la demande, mais, au moment où j'écris ce courrier, sa plaidoirie n'est pas encore terminée. Je dois donc remettre à la semaine prochaine le résumé de ce débat, dont, du reste, tout le monde connaît à peu près déjà les antécédents. On se rappelle qu'en 1869, à l'audience de la 1re chambre du tribunal, après avoir entendu la plaidoirie de Me Durier, avocat de la princesse mère, la princesse Isabeau, présente à l'audience, se leva tout à coup et demanda à fournir elle-même ses explications, et elles furent d'une lucidité telle qu'au milieu de la vive émotion produite par cet incident



CONSTANTINOPLE. — **Le caïque impérial salué par la flotte, à son arrivée au palais de Dolma-Baktché.** — (Dessin de M. Scott, d'après une photographie et le croquis de M. Ananian.)



SERBIE. — Belgrade. — Départ du prince Milan pour la frontière. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Th. Worlitsch.)

inattendu, elle put terminer par ces mots : « Vous « avez pu croire à la réalité des allégations dirigées « contre moi ; après m'avoir entendue, pouvez-vous y « croire encore ? »

Donc, à la semaine prochaine, si toutefois le procès est terminé.

PETIT-JEAN.

UNE SEMAINE

AVEC LES INSURGÉS DE L'HERZÉGOVINE

(Suite et fin)

Il faisait jour à peine ; de toutes parts on se hâte de faire les derniers préparatifs. Péko et ses officiers, Monteverde et moi nous montons à cheval, et notre corps d'armée prenait, en passant au camp de Sotschitza, un verre de rakia, le coup de l'étrier avant la bataille.

Jamais je ne vis un spectacle plus empoignant, plus splendide. Devant notre colonne, et poussé par nos guerriers, cheminait en trottinant un troupeau de cent bœufs ; un petit taureau noir, en tête, mugissait furieux ; puis venaient, dans un pêle-mêle pittoresque, les gens de la Nevesigne, leur gros turban rouge enroulé autour de la tête ; les Crivocheïs, avec leur tunique toute brochée de boules d'argent ; les Monténégrins, au bonnet noir à fond rouge broché d'or. Et, au milieu d'eux, Péko et Sotschitza, calmes, fusil en bandoulière, bavardant sur l'issue de la journée.

Soudain, au débouché des forêts, nous voyons sous nos yeux la forteresse de Prieseca et ses gros canons noirs qui semblent nous regarder. Mais tout est silencieux dans la contrée, pas un cri ne part du fort, et nos gens trottinent rapides, renversant sur leur passage un petit mur que les Turcs ont élevé naguère. A six heures, nous étions échelonnés sur un coteau ; 3,000 hommes en tout ; quelques femmes sont venues apporter à leurs maris du pain et de la *castina*, espèce de viande sèche et dure.

Les adieux sont simples. Monteverde m'annonce que nous allons, si cela me convient, occuper la montagne qui domine la droite de Prieseca, à moins, me dit-il, « que vous ne préfériez rester avec les bagages. »

Je saute à bas de cheval et nous grimpons, au nombre de 1,200, les coteaux couverts d'arbres morts. Un gourdin d'une main, album de l'autre, je saute de pierre en pierre pour me maintenir à la tête de la colonne. Vers neuf heures, nous occupions les sommets de la forêt. Un silence de mort règne partout, le cœur bat à se rompre en ces moments-là. Sotschitza inquiet, carabine en main, regarde à travers les arbres ; soudain un bruit sec se produit, un coup de feu part, puis dix, puis vingt, puis cent. Ce sont les Turcs qui ont pris les devants. Et, pendant que les coups s'approchent à cinquante pas de nous, Sotschitza donne l'ordre de la retraite. On roule, on glisse, on se pousse sur les rocs et dans les bruyères. Chaussé d'opankis, je glisse vingt fois, car, pour opérer une descente, il faut avoir l'habitude de cette chaussure. Dix minutes après, la colonne a fui, et je me trouve au fond d'un petit ravin. En me retournant, je vois deux bachibojougs courir autour de mon réduit ; l'un d'eux m'ajuste. Il se passa quelque chose d'indicible dans mon esprit ; toute ma vie se présenta comme une vision ; un sentiment de regret envahit ma pensée ; puis, l'instinct de la conservation reprenant le dessus, je me précipitai à terre en appelant à mon secours :

— Péko ! Monteverde !

Le coup partit.....

Je ne remuai pas un membre, tenant mon gourdin serré sous moi, prêt à défendre ma tête ; un petit bruit frappa mon oreille, puis le silence ne fut plus interrompu que par des coups de feu se perdant dans l'éloignement. Je relevai la tête. Rien d'insolite autour de moi ; je palpai mes membres ; rien d'étrange ni de douloureux. Un sentiment de bien-être m'envahit. Je me glissai en rampant jusqu'au bord du fossé. A deux cents pas sous les arbres, un *nizam*, burnous descendu sur la tête, l'arme en arrêt, regardait devant lui, je redescendis au fond du ravin, où je me blottis ; puis, peu après, je rampai entre les broussailles, sautant de roc en roc, épiant au loin les profondeurs du bois. Pendant trois heures, j'errai à l'aventure ; c'est alors qu'au loin je vis les nôtres, derrière leurs tranchées, aux prises avec les colonnes turques.

Il faudrait des volumes pour raconter les phases d'une bataille, les émotions de la lutte, les balles qui sifflent et brisent les branches, les obus qui éclatent dans les ravines, les blessés qui partent en trébuchant, marquant sur le rocher jaune de grosses traces rouges. Le soir, des feux brillaient partout ; sur les hauteurs et dans la plaine, les clairons turcs sonnaient victoire, l'armée des musulmans avait passé. Toute la nuit, ce fut, autour des feux, une vie incessante ; l'homme, pris de fièvre, semble un être insensible à la fatigue. J'avais perdu album, argent, bonnet, j'étais nu-tête ; mon aventure était l'objet de l'attention de tous. Péko m'embrassa, et le brave fit chercher dans les bagages un vieux bonnet d'astrakan qu'il me posa sur la tête avec la plus franche bonhomie, aux rires des officiers russes volontaires et des chefs insurgés. Que de lazzis sur ce grand bonnet glorieux, que je conserve comme un précieux souvenir !

Mais le lendemain la bataille recommença ; les Turcs, massés sous Prieseca, au lieu de sortir rapidement du défilé, sonnaient vers neuf heures de tous leurs clairons ; de fortes colonnes de Monténégrins arrivèrent et les salves recommencèrent. Cachés dans les ravins qui dominent le défilé, nos gens ajustaient d'épaisses masses, qui lâchaient des bordées furieuses et se lançaient en avant en poussant des cris sauvages. C'est un spectacle effrayant et qui intimide le plus brave, car un nuage couvre les buissons, le vacarme est épouvantable, et, à travers des arbres, des formes se meuvent, au milieu du bruit, les clairons sonnent. Pendant deux jours, ce fut comme un ouragan. Le dimanche, vers cinq heures, les Turcs passaient, et la forteresse de Prieseca lançait ses derniers obus dans les ravins de la montagne et des colonnes d'insurgés poursuivaient, vers Gazko, les derniers bataillons turcs, laissant ici et là des morts et des blessés, sur lesquels se ruaient les bandes.

Cette même nuit, nous quittions le camp ; on allait partager le butin, on comptait les ennemis tombés, les nez en faisaient foi ; on les jetait au feu, où, se tordant, ils disparaissaient en cendre, produisant une légère fumée.

Au retour, et pendant quatre jours et trois nuits, nous courûmes les vallées, couchant ici et là autour des feux. Derrière Nikschisch, nous allions tomber dans une embuscade turque, la garnison d'un fortin allait nous couper la retraite : un brave Monténégrin, du haut d'un rocher, nous signala le danger, il accourut pour nous guider, et quand nous voulûmes le récompenser, il se refusa à rien accepter : « Ce serait une honte pour Lako Savitsch, » nous dit-il.

Du haut de la montagne nous vîmes à nos pieds le petit fortin d'Osdrintza, dans lequel rentraient des cavaliers et des fantassins, ceux qui avaient tenté de nous couper la retraite. Monteverde prenait grand intérêt à la retraite, sa tête ayant été mise à prix par les Turcs, pour 2,000 ducats.

Peko Pablovitsch, le chef des insurgés herzégoviniens, nous avait priés de nous détourner de notre route pour porter à sa vieille mère des nouvelles de sa santé. Nous venions de rentrer dans le Monténégro, nous traversions la belle vallée de la Zeta. Un fleuve coule à pleins bords, puis disparaît sous le sol ; au loin, à l'horizon Danilograd la future capitale du Monténégro se détache en blanc vers la frontière de l'Albanie ; à gauche de nous le couvent d'Ostroy avec son poste de surveillance, à droite, nous entrons dans un monde nouveau et trottinons pendant des heures dans un labyrinthe d'odoriférants buissons de chèvrefeuille. C'est un merveilleux coin de terre plein de couleurs et de vie : les oiseaux gazouillent, des merles au bec jaune, des sansonnets, des tourterelles aux pattes roses fuient devant nous de branche en branche ; puis au sommet d'une montagne, l'horizon de pierres recommence.

Le lendemain, à l'aube, nous étions en vue de la montagne où, parmi quatre ou cinq chaumières, s'élève la modeste habitation de Peko Pablovitsch. Jamais je n'oublierai cette visite. Le neveu de Péko marchait devant nous, ouvrant la marche. Il nous avait dit : « Allez rapidement, cela fait plus d'effet. » Toujours théâtrals ces gens. Nous étions annoncés par un exprès : devant la modeste baraque toutes les femmes et les enfants attendaient, les hommes sont au camp. Les enfants étaient propres, beaux, l'œil hardi ; l'aïeule, c'est-à-dire la mère du chef, nous embrassa les mains, la bru de Péko, une belle femme de trente ans, avança timidement et déposa un baiser sur nos manches, les autres femmes se tenaient respectueusement en arrière de nous qui, bonnets en mains, fûmes reçus sur de petits bancs très-bas, où on nous apporta le café et le feu pour nos pipes. Quel empressement respectueux, que de paroles échangées ! Je ne comprenais pas malheureusement, mais voici quelques paroles échangées. L'aïeule avait l'œil humide : « Dis à mon fils qu'il ne s'expose pas, qu'il laisse aller les autres ! » — « Oui, mais là où ton fils va les autres y vont, et là où il ne va pas les autres n'y vont pas ! » — « Alors, laisse-le faire comme il voudra. »

On nous servit du vin, une poule frite dans du beurre rance, des œufs cuits durs, du beurre et un gros pain lourd. Une heure après, nous partions emportant la bénédiction de ces gens ; je jetai un dernier regard dans la maison du chef, dans cette salle enfumée, sans fenêtres, antique, aux murs de laquelle se dessinaient de vieilles armes des siècles passés plaquées de nacre, d'or et d'argent. Monteverde glissa pour les enfants cinq pièces d'or d'Autriche, l'aïeule les considéra avec étonnement, comme des bijoux, et nous partîmes rapidement, un peu émus par ce spectacle étrange. J'avais eu le temps de dessiner la petite maison du plus intrépide chef de l'insurrection. L'après-midi de ce jour nos chevaux exténués tombaient dans la montagne, il fallut les abandonner, c'était près d'un hameau au-dessus de Maklian. Pendant six heures nous sautâmes de rochers en rochers jusqu'à Cettinje. Le lendemain nous arrivions, au lever du soleil, à Cattaro. Sur le pont du bateau qui nous emportait vers Raguse, mon intrépide compagnon de route, proposa la dissolution du contrat et me tendit la main. « Hein ! me dit-il, comment trouvez-vous l'aventure ? » Je la serrai : « J'ai fait, lui disje, deux campagnes de journaliste pendant la guerre d'Espagne, mais ce n'était, il faut l'avouer, que de l'opéra-comique. »

A. MEYLAN.

THÉATRES

VARIÉTÉS : *Les Jolies filles de Grévin.* — PALAIS-ROYAL : Reprise de *Gavaud, Minard et Cᵉ.* — *Triolets à Nini*, par M. Grangeneuve, dits par M. Mounet-Sully. — *Au pays des cigales*, un volume, par M. Camille Allary.

Les auteurs dramatiques ont de nombreux priviléges ; ils ont même celui de dispenser la gloire, a un moment donné. Un matin, les habitants de Paris lisent sur l'affiche d'un théâtre : *Les Jolies filles de Grévin.* Les bien informés, et c'est le plus grand nombre, passent et sourient. « Nous savons ce que c'est, » disent-ils. Mais il y en a d'autres qui ne savent pas ce que c'est. Nous écrivons surtout pour ceux-ci, et aussi pour nos lecteurs qui habitent la province et l'étranger. Or, d'après l'affirmation éclatante de MM. Beauvallet, les auteurs de la pièce des Variétés, M. Grévin est un homme qu'il faut connaître ; ce n'est pas même *monsieur* Grévin ; c'est Grévin tout court — et tout magnifiquement. Des rangs de la notoriété, le Grévin en question passe immédiatement au rang de la célébrité. Il a suffi pour cela du vouloir et d'une inspiration subite de MM. Beauvallet. Moins heureuse, la critique n'opère de ces transformations qu'à force de temps et de patience. Encore sa voix s'éteint-elle souvent dans le désert, et ses lauriers ne se posent-ils parfois que sur des tombes !

Heureux, trois fois heureux Grévin ! Il a, de son vivant, cette consécration qui part d'un théâtre et qui se répand si facilement et si rapidement sur le monde entier. Désormais, il ne sera plus permis d'ignorer Grévin, — et ce sera tant mieux, car Grévin est un dessinateur charmant, qui a poussé l'esprit du crayon jusque dans ses dernières limites. Son principal mérite est de n'être pas un imitateur ; il a ses femmes à lui, ou plutôt, comme le dit fort justement et fort ingénieusement l'affiche des Variétés, ses *jolies filles*. Cette nuance valait la peine d'être indiquée. Grévin est exclusivement, en effet,

le peintre de la jeunesse, j'oserais presque dire de l'adolescence. Il est moins universel, moins varié que Gavarni; jusqu'à présent il semble s'être attaché à la reproduction des mœurs du petit monde interlope : petites, toutes petites actrices; petites, toutes petites femmes de chambre, et le reste, — un fretin frétillant.

Les jolies filles de Grévin sont facilement reconnaissables; elles ont un air de famille, ou plutôt une marque de fabrique, car elles sont un produit, le produit d'une civilisation excessive et que rien ne déconcerte, pas même le ridicule. L'artiste n'a besoin que de quatre ou cinq coups de crayon pour les camper; on peut dire qu'elles sont faites avec rien ou avec presque rien. Sans doute, le procédé est parfois trop visible, trop uniforme; c'est presque toujours la même tête qui se retrouve sur les mêmes épaules, la même figure chiffonnée, le même petit nez busqué, le même regard couvert, allongé et frangé, la même bouche ironique de petitesse, la même mine boudeuse; mais est-ce bien la faute à Grévin si les variétés de la Parisienne, si nombreuses autrefois, tendent maintenant à se confondre dans un type unique?

La première représentation des *Jolies filles de Grévin* aura lieu pendant que ces lignes seront livrées à l'impression. Mon compte rendu se trouve ainsi ajourné à la semaine prochaine. Les indiscrétions des journaux spéciaux m'ont appris que la pièce participait un peu du vaudeville et beaucoup de l'opérette. Darcier, Hervé, Serpette, Hubans, d'autres encore, ont composé tout exprès des morceaux de musique. Elles chantent, les filles de Grévin; elles dansent, elles font tout ce qui concerne leur état. Nous aurons de quoi parler.

En attendant, signalons au Palais-Royal une bonne reprise de *Gavaud, Minard et Cie*, une des premières comédies qui commencèrent la réputation de M. Gondinet. Geoffroy y a un de ses meilleurs rôles.

Quelques faits épars pour terminer.

M. Mounet-Sully, le sociétaire du Théâtre-Français, n'est pas aussi noir et aussi farouche qu'il en a l'air. Lorsqu'il ne joue pas la tragédie, il se plaît à réciter dans les salons, ou dans quelque représentation au bénéfice d'un confrère, une pièce de vers toute simple et toute souriante, qu'il m'a été donné d'entendre un de ces derniers soirs. *Les Triolets à Nini*, par M. Grangeneuve, sont une page arrachée au livre des amours de la vingtième année; on y trouve des détails tour-à-tour gracieux et émus; — exemple :

On m'a dit que nous vieillirions,
On me l'a dit, sur ma parole!
Même plutôt que nous croyons,
On m'a dit que nous vieillirions.
Ris avec moi, Nini, voyons!
Cette idée est-elle assez folle!
On m'a dit que nous vieillirions,
On me l'a dit, sur ma parole!

Dieu! que ce doit être ennuyeux
D'être un vieux et d'être une vieille!
C'est donc vrai que l'on devient vieux!
Dieu! que ce doit être ennuyeux!
Perdre les dents, presque les yeux,
Être tout chauve, et dur d'oreille...
Dieu! que ce doit être ennuyeux
D'être un vieux et d'être une vieille!

Les écrivains provençaux nous débordent, je ne peux résister au torrent. Mistral, Alphonse Daudet, Paul Arène, Jean Aicard, Horace Bertin, nous ont valu cette inondation. Voici venir aujourd'hui un nouvel amant de la « gueuse parfumée », comme l'évêque Godeau appelait la Provence. Il a bel air et vaillante humeur; son nom est Camille Allary; son livre a pour titre : *Au pays des cigales*. Ceux qui aiment la chanson de cette grosse mouche doivent être contents depuis quelques années. M. Camille Allary a réuni une douzaine de petits contes : *Mon oncle l'abbé, la Confession d'une hirondelle, le Tambourinaire de Cassis, la Légende des trois larmes*, etc., etc., qui se font remarquer par un accent de sincérité et une couleur brillante. Je ne suis pas inquiet de l'avenir de M. Camille Allary.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE DE L'OPÉRA : Reprise du *Freyschütz*, opéra en trois actes, traduction de M. E. Pacini, musique de Weber, avec les récitatifs de Berlioz.

L'OPÉRA vient de rentrer en possession du *Freyschütz*; ce qui devait arriver.

Le chef-d'œuvre de Weber n'a, en effet, que trois actes, et il est fort commode de l'avoir toujours sous la main pour commencer le spectacle les soirs de ballet.

L'expérience n'a-t-elle pas prouvé que la danse ne suffit pas à intéresser, de huit heures à minuit, un auditoire qui a apporté ses oreilles aussi bien que ses yeux? Si charmantes que soient nos danseuses, à la longue il peut devenir insupportable de les voir se faire des signes comme si elles étaient élèves de l'abbé de l'Épée, et n'ouvrir jamais la bouche que pour montrer leurs dents blanches.

Enfin les opéras pouvant servir de lever de rideau sont très-rares; on n'en connaît guère plus de quatre ou cinq auxquels il faut toujours revenir : *le Comte Ory, le Philtre, Lucie de Lammermoor, le Freyschütz.....*

Il y aurait aussi la *Stratonice*, de Méhul, et il est même question d'en donner une prochaine reprise. Nous dirons ce qui nous semblera de cette tentative après audition à la scène; car *Stratonice* ne nous a encore passé que sous les yeux dans la bibliothèque du Conservatoire.

Mais il faut en prendre son parti. Ces opéras de petite dimension sont, pour la plupart, de style bigarré. L'opéra-comique s'y est infiltré. Et *le Freyschütz* en est là; on y trouve de petits couplets mignons à côté de pages d'une énergie sauvage. Tout s'y passe comme dans la vie réelle, où la tristesse et la gaieté alternent en se faisant contre-poids, et non comme dans la vie factice du théâtre; car on sait que devant les quinquets, et en vertu de la classification des genres, il ne peut se produire que des événements tragiques ou plaisants, sans coïncidence possible.

C'est donc à choisir : place Boïeldieu, on file des madrigaux, on se dit mille choses gracieuses en musique; au boulevard des Capucines, les mêmes sept notes de la gamme servent à exprimer les plus odieux sentiments qui soient dans le cœur de l'homme et de sa compagne infidèle.

Mais je crois qu'en y mettant de la prudence, on peut tempérer ce qu'il y a de trop absolu dans ces délimitations. Il est certain que cette Annette babillarde du *Freyschütz* paraît une bien petite demoiselle dans la maison des *Huguenots* et de *Guillaume Tell*. Le cadre de l'Opéra semble disproportionné encore avec des gentillesses telles que l'épithalame du troisième acte, et même les couplets de Kilian.

Pourtant, il n'y a peut-être dans ces manières de sentir que le résultat d'une habitude dès longtemps prise et qui est réformable. Il faudrait que nous pussions nous détendre parfois les nerfs en jouissant d'un spectacle gracieux donné en dépit de l'usage sur une grande scène. Qui sait? Une fois ces nouveaux errements acceptés, on pourrait peut-être nous donner à l'Opéra *la Flûte enchantée*, de Mozart, cette encyclopédie de la musique qui embrasse tous les genres, depuis le motet religieux jusqu'au couplet de vaudeville.

Ce que nous en disons n'a que la valeur d'un avis personnel, sans prétendre s'imposer comme une vérité. Peut-être aussi sommes-nous sous l'impression du plaisir ressenti lundi dernier à l'Opéra; car si la reprise du *Freyschütz* n'a pas été sans reproches quant aux détails de l'exécution, elle est encore fort louable à la prendre dans son ensemble.

La musique de Weber qui a tant d'accent, de mordant, et qui est d'un pittoresque si intense, ne peut que gagner à être chantée dans les décors prestigieux de l'Opéra. Weber était un paysagiste à sa manière et il peignait en notes visibles la nature au milieu de laquelle il faisait mouvoir les héros de ses drames. Dans *Freyschütz*, le lieu de la scène, la forme du terrain, l'état du ciel, l'heure qu'il est, le préoccupent autant que les amours d'Agathe et du chasseur Max. Ce sont les modèles qu'il a devant lui et qu'avec un art souverain il sait rendre par les voix nuancées de l'orchestre.

Le premier décor, qui est de M. Daran, représente un site montagneux avec un village à mi-côte, ou, pour être plus exact, à tiers de côte. Il est d'un très-grand effet, et l'allée d'ormes qui débouche sur la gauche du théâtre en faisant repoussoir, donne une très-belle perspective à tout l'ensemble du paysage. On souhaiterait seulement que le village se détachât plus en clair sur le flanc de rochers auquel il s'accroche. La forêt du troisième acte, qui est du même peintre, est aussi exécutée avec un grand sentiment de vérité. Il est même à remarquer que les arbres en sont verts, avantage dont étaient privés depuis quelque temps les végétaux qui poussaient sur la scène de l'Opéra.

Mais le tableau capital de cette exposition est celui de « la gorge aux loups, » avec ses entassements de roches écroulées, ses chemins suspendus au-dessus des abîmes, son torrent et toutes les horreurs diaboliques du repaire du Samiel. MM. Lavestre et Despléchin, auteurs de cette composition saisissante, ont poussé l'effroi aussi loin qu'il est possible de le faire avec de la toile et des pinceaux.

Le ténor Sylva, à qui est dévolu le rôle de Max, a bien dit sa partie, très-dominante d'ailleurs, dans le grand ensemble du premier acte. Puis sa voix s'est fatiguée, et il a été obligé de ralentir tous ses mouvements. Ce défaut s'est surtout fait sentir au grand air en *mi* bémol, qui ne réclame point tant d'emphase dans le débit. Mlle Baux, que nous avons déjà entendue dans *la Juive*, chante le rôle d'Agathe, qui convient à sa belle et vibrante voix, encore qu'il soit trop difficile eu égard au point d'avancement où en sont ses études. Le grand air du second acte, tableau aux changeantes couleurs, réclame une cantatrice de haut savoir et d'expérience consommée. Mlle Daram rend avec beaucoup de gentillesse et d'esprit son personnage d'opéra-comique. Quant à Gailhard, il est presque sans reproche, et on l'a rappelé avec beaucoup d'entrain pour la façon dont il a dit l'air scabreux qui termine le premier acte.

Les choristes ont dit d'une façon vigoureuse le fameux chœur des chasseurs. Nous ne pouvons leur reprocher que de trop marquer les nuances indiquées, de souligner avec une intention exagérée les oppositions de piano et de forte.

Les récitatifs ajoutés par Berlioz ont cela de remarquable qu'on ne les remarque pas. Nous avons combattu trop souvent le prétendu réformateur de la musique française, pour ne pas lui tenir compte de sa discrétion et du tact respectueux dont il a fait preuve dans cette occurrence.

Le divertissement de « l'invitation à la valse » est réglé avec infiniment de goût. C'est toute une petite comédie pleine de péripéties imprévues et amusantes. Vestris disait, en se rengorgeant d'un air profond, « qu'il voyait bien des choses dans un menuet. » Le chorégraphe Saint-Léon en voyait tout autant dans une valse de Weber.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO : L'Opéra prépare les reprises de *Robert-le-Diable* et de *la Reine de Chypre*. — A l'heure où nous écrivons, nous ne savons encore rien de l'Opéra-Comique. Pas de nouvelles, mauvaises nouvelles. — *La Confession de Rosett* et *On demande une femme de chambre*, les deux opérettes de notre ami Pierre Véron, et qu'il a fait jouer chez lui cet hiver, ensuite à Monaco, viennent d'être éditées avec tout le luxe typographique qui convient à leur gentillesse littéraire et musicale. — A. L.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

M. Fortuné du Boisgobey est un de nos romanciers qui méritent une attention particulière. Il a eu ce rare bonheur d'être classé, du jour au lendemain, parmi nos meilleurs conteurs.

De même que Dumas, le père, il nous a donné des romans historiques : *Les Collets noirs, l'As de cœur*, entre autres, publiés dans la *Petite Presse*; mais il a procédé autrement que le cher grand homme. Dumas faisait de l'histoire à sa façon, M. du Boisgobey ne s'en écarte pas. A cette différence près, ses héros sont

TURQUIE. — Salonique. — Incendie du bazar. — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Julien Viaud.)



TURQUIE. — Salonique. — Vue d'un minaret. — (D'après le croquis de M. J. Viaud.)

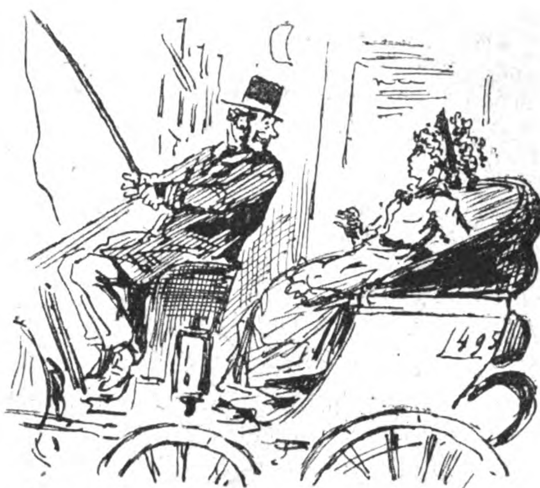
REVUE COIMQUE, PAR CHAM



TRAIN PARLEMENTAIRE

— Dépêchez-vous! plus que ce petit coin à droite!

— Tromper mes électeurs! jamais!



— Cocher, vous allez me conduire...

— J'ai fini ma journée! je vas vous conduire chez moi.



— Un emplacement pour l'Exposition de 1878! pourquoi qu'ils n'utilisent pas le terrain de la politique?



COLLATION DES GRADES

Collation bien ordonnée commence d'abord par soi même.



AUX INSTITUTEURS

L'art d'améliorer sa position

— Vous ne savez pas vos leçons! vous m'apporterez chacun deux cents têtes de hannetons.

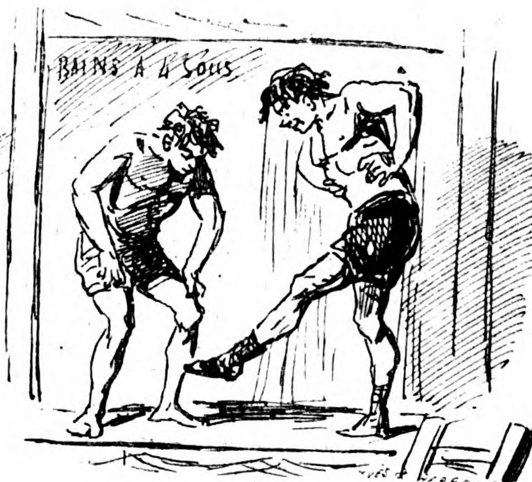


— Tiens, ma femme, tu n'aimes pas la politique, je t'ai abonnée au *Journal de musique.*

— Quel bonheur! tu vas m'acheter un piano pour le lire.



— Ne vous préoccupez pas! je suis dans un cirque! je passe à travers.



— Où que t'as trouvé ces bottines?

— Un monsieur que j'ai rencontré au fond?



LA LEÇON DE NATATION

— Faut d'abord que j'étudie la qualité de votre souffle, je vas vous laisser un quart d'heure au fond.

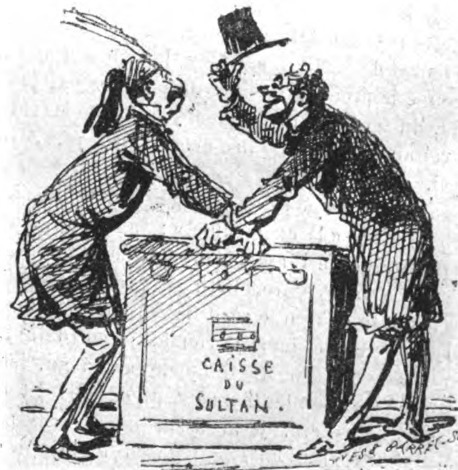


— Tenez, monsieur! le petit de Mme votre sœur!

— Ah! sapristi! un neveu! c'est pas un Turc, j'espère?



— Mais je ne vous plains pas du tout! un gaillard qui n'aura jamais de belle-mère!



— Permettez, part à deux! je suis actionnaire de l'emprunt turc.

tout aussi intéressants que ceux de l'auteur de la *Reine Margot*. Lecture faite des deux romans précités, on jurerait que M. du Boisgobey a conspiré avec les « Collets noirs » et acheté des « Missisipi » sur le dos d'un bossu. Je ne serais nullement étonné qu'un jour ou l'autre on prît *les Collets noirs* et *l'As de cœur* pour des « mémoires du temps » et qu'on les consultât.

En présence de l'incontestable succès qu'ils ont obtenu, on aurait pu croire que l'auteur continuerait ce genre, mais il a tenu à prouver que « son arc avait plusieurs cordes. » Abandonnant tout à coup l'histoire, il entre bravement dans le domaine de la fantaisie. Avec une facilité surprenante, il passe « du grave au doux, du plaisant au sévère. » *La Tresse blonde* et *le Coup de pouce* en sont la preuve. Puis, vient une étude de mœurs parisiennes. *Les Mystères du nouveau Paris*, qui ont obtenu un si brillant succès dans le *Petit Moniteur*.

Après Eugène Suë, il fallait être singulièrement audacieux, ou bien sûr de soi, pour oser montrer Paris dans sa nudité. Cette fois, le proverbe latin a eu raison. *Audaces fortuna juvat.*

Dans cette étude, M. du Boisgobey donne libre accès à sa verve, — une verve endiablée, — à son esprit mordant, mais toujours juste. Gredins de bouge et gredins de salons, femmes de haut et de bas étage, gommeux imbéciles, clodoches immondes, il dépeint à miracle cette « cour des Miracles. » Langage, mœurs, coutumes et costumes, sont saisissants d'exactitude. On dirait un immense dessin signé Gavarni. Il a été d'un réalisme effrayant, mais non comme on l'entend aujourd'hui.

On pourrait appeler les réalistes des « chirurgiens de lettres. » En effet, plus un sujet est en décomposition, plus ils se plaisent à l'étudier. Ils vont chercher la femme dans le ruisseau, l'homme dans la fange; avec un talent qu'on ne saurait nier, ils les dissèquent, et, lorsqu'ils ont mis à nu toutes leurs plaies, ils présentent au public un mémoire malsain, prouvant — ou tendant à prouver — que la nature humaine est la pire de toutes les natures.

M. du Boisgobey n'est point tombé dans ce défaut. Tout en étant réaliste, il reste toujours écrivain de bon ton. Sa plume est un emporte-pièce, mais la main qui la guide reste gantée. A côté de ce monde, et comme pour nous consoler de ses mœurs, il oppose des types honnêtes et sympathiques, de charmants amoureux qui chantent l'éternelle chanson de l'amour avec une justesse d'intonation remarquable. En résumé, si les *Mystères de Paris*, d'Eugène Suë, ont passionné le public, les *Mystères du nouveau Paris*, de M. du Boisgobey, ne le passionneront pas moins. Dans les premiers, il y a un grand dévergondage d'imagination, des personnages forcés et un style souvent lâché; dans les seconds, outre « la folle du logis » qui fait des siennes, le style est pur, correct, les personnages sont d'une grande vérité.

J'allais mettre le mot *fin* à cette critique qu'à regret le manque d'espace m'oblige à faire courte, lorsque je reçois un volume intitulé : DU RHIN AU NIL, *carnet d'un Parisien* (1) paru dans *la Mosaïque* et signé : Fortuné du Boisgobey.

Honni soit qui mal y pense! Je me suis toujours méfié des récits de voyage.

En raison de cette méfiance, j'avoue humblement — péché avoué est à moitié pardonné — que je posai sur ma table le *Carnet d'un Parisien* et mis sur sa couverture cette note : « A lire ». Puis, songeant aux œuvres précédentes de M. du Boisgobey, le remords me saisit. J'ai coupé le premier feuillet, du premier j'ai passé au second, du second au troisième, j'ai dévoré les suivants, j'arrivai au dernier chapitre et, ma foi! je... recommençai.

J'avais précisément envie de visiter Berlin « la laide », Vienne « la charmante »; la merveilleuse galerie de Dresde, le Pirée, Stamboul, Constantinople, Jérusalem, la mer Noire, Bethléem, l'Orient enfin, et, après avoir lu et relu le récit de M. du Boisgobey, je m'écriai : « A quoi bon! je connais aujourd'hui Berlin, Vienne, Athènes, Constantinople, Jérusalem, les Allemands, les Grecs et les Turcs. A quoi bon! Et le jour où Paris m'ennuiera, je m'embarquerai dans mon... fauteuil, le *Carnet d'un Parisien* à la main, je referai le même voyage, d'autant plus charmant que j'aurai pour compagnon de route l'auteur des *Collets noirs*. »

(1) C. Decaux, éditeur.

Un mot, le dernier.

Prenez *l'Homme sans nom*, début de M. du Boisgobey dans le *Petit Moniteur*, suivez-le jusqu'à son voyage du Rhin au Nil, et vous trouverez toujours les qualités d'un romancier supérieur, faites pour captiver la curiosité de la foule et pour plaire également au goût des liseurs. A tous les attraits de la curiosité excitée, il joint le charme d'un sentiment qui pénètre. C'est en quoi ses ouvrages se distinguent de tant de récits d'aujourd'hui, mécaniquement agencés, sèchement compliqués, où les faits tournent comme des rouages, qu'une larme ne vient jamais détremper.

RENÉ BRUNESŒUR.

Le sixième numéro du JOURNAL DE MUSIQUE, qui paraît aujourd'hui, contient :

MUSIQUE : *La Mer*, rêverie, musique de Beethoven; *La Valse des étoiles*, musique d'Offenbach.

TEXTE : Causerie de la semaine. — Trois curiosités musicales. — Le Pyrophone. — Album anecdotique. — Nouvelles de partout. — Petite correspondance.

Un numéro toutes les semaines, 40 centimes.

Abonnements (Paris et départements) : un an, 18 fr.; — six mois, 9 fr.; — trois mois, 4 fr. 50; — un mois, 1 fr. 50.

Adresser les demandes à M. Bourdilliat, administrateur du *Journal de musique*, 13, quai Voltaire, à Paris.

Les portraits de MM. THIERS, VICTOR HUGO, MIGNET, PATIN, DUC DE NOAILLES, NISARD, font partie des vingt-six magnifiques gravures que donne la série de **JUIN** de la **Mosaïque** qui vient d'être mise en vente. Cette série contient en outre la valeur d'un volume de texte par les meilleurs écrivains, et ne coûte que **60** centimes et **70** centimes *franco* par la poste.

Adresser les demandes à l'administration, 11, quai Voltaire, à Paris.

La **Mosaïque**, dont le succès s'affirme chaque jour davantage, vient encore de recevoir un précieux encouragement. Outre la souscription du ministère de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, elle vient d'être adoptée par la commission générale des bibliothèques scolaires de France et par la commission de l'enseignement primaire de la Seine, pour être donnée aux distributions de prix.

SOLUTIONS D'ÉCHECS

Solution du problème n° 609

1. C 5 R	1 F. pr. C (A)
2. C 4 D, éch. déc.	2 R pr. C (1) (2)
6. D 8 TR, échec et mat	
(1)	
	2. R 5 F
3. D 8 CD, échec et mat.	
(2)	
	2. R 3 F
3. D 6 R, échec et mat.	
(A)	
	1. Autre coup
2. C 4 CR, avec ou sans échec, suivant le coup des Noirs.	
	2. *ad libitum.*
3. D 7 F ou F 3 D, échec et mat.	

Solutions justes : MM. Pradignat; L. de Croze; F. Signoud; le docteur A. Barrier, à Lavoulte; le café Central, à Péronne; le Cercle de l'Isle-sur-le-Doubs; Kassioph; les amateurs du café du Balcon, à Béziers; le lycée de Malaga; le Grand café Serin, à Angers.

Autres solutions justes du problème n° 608 : MM. le docteur A. Barrier; le café Astre, à Sigean; le Lycée de Malaga; L. de Treville; le Cercle de Château-la-Vallière.

Solution du problème n° 610.

1 D 8 TD	1. R 5 R ou 5 C (A)
2. CD 6 FR, échec	2. R *ad libitum.*
3 D 4 R ou pr. P, ou 1 TR, suivant le coup joué par les Noirs, échec et mat.	
(A)	
	1. R 3 R ou 3 C
2. CD 6 FR	2 R *ad libitum.*
3 D 4 ou 8 R, échec et mat.	

Solutions justes : MM. F. Signoud; Kassioph; E. Lesauce; L. de Croze; Constant, café Andreani, à Bastia; le café Astre, à Sigean; Misseleux; le Café du Balcon, à Béziers; le capitaine A. G. Boutigny, du 143e de ligne; le docteur A. Barrier; le Béarnais du café de la Renaissance, à Sarlat; le café Central, à Péronne; G. Faure; Em. Frau; le Grand café Serin, à Angers; le lycée de Malaga.

P. JOURNOUD.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

MAISON A PARIS N° 17, RUE D'ARCOLE
A ADJUGER, *même sur une enchère*, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 25 juillet 1876, à midi.
Revenu net : 11,757 fr. — Mise à prix : 150,000 fr.
S'adr. à Me FOVARD, not., boulev. Haussmann, 94.

ADJ^ON. *sur une ench.*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 25 juillet, d'une MAISON R. DUPHOT, 9, et R. S^T-HONORÉ, n°s 392 et 394. Rev. net : 61,883 fr. — M. à pr. : 840,000 fr.
Moitié du prix pourra être conservé pour être payé au Crédit foncier.
S'ad. à Me Fovard, notaire, boul. Haussmann, 94.

ADJUDICATION le 2 juillet 1876, à midi, en la chambre des notaires de Paris, place du Châtelet,
DE LA TERRE
DE LA
BEUVRIÈRE
sise communes de Dancé, Verrières et Saint-Pierre-la Bruyère, canton de Noce et commune de Saint-Germain, canton de Remelard, arrondissement de Mortagne (Orne), composée de CHATEAU, Parc, Bois, Ferme, Moulin à eau, etc...
Contenance totale : 144 hectares 63 ares, 37 cent. env.
Mise à prix : 350,000 fr.
S'adresser pour les renseignements : à NOGENT-LE-ROTROU (Eure-et-Loir),
A Mes Leclanche et Doullay, avoués.
A PARIS, à M. Meranda, rue du Cherche-Midi, 21 ; M. Debard, rue Jacob, 41 ;
Et aux notaires, Me Hatin, rue Saint-Honoré, 231 ;
Me Vian, rue de Turbigo, 1 ;
Me Deschars, rue de Grenelle-Saint-Germain, [illegible] ;
Me Meignen, r. St-Honoré, 370, *dép. de l'enchère.*

VASTE ET BEAU DOMAINE VINICOLE EN MÉDOC dit CHATEAU MARTINENS près Margaux (Gironde), A ADJUGER, *même sur une enchère*, en la chambre des notaires de Paris, le 25 juillet 1876.
Contenance : 60 hect. environ d'un seul tenant.
Environ 450,000 *pieds de vignes en plein rapport.*
Rev. brut ann. : 100,000 f. — Frais génér. : 40,000 f.
Mise à prix : 400,000 fr.
Dû au Crédit foncier : 170,000 fr.
S'adr. sur les lieux, et aux notaires, Me Brachet, à Margaux ; Me Rozat, à Bordeaux, et Me G. Magne, à Paris, rue de Bellechasse, 14, *dépositre de l'ench.*

ADJUDICATION, *sur une enchère*, en la ch. des notaires de Paris, le mardi 18 juillet 1876, D'UNE MAISON A PARIS 45, RUE TRUFFAULT
Revenu brut : [illegible] f. — Mise à prix : 30,000 fr.
S'ad. à Me PÉAN DE ST-GILLES, not., r. de Choiseul, 2.

ADJ^ON, *s. une ench.*, en la ch. des not. de Paris le 25 juillet 1876, DE 2 MAISONS A PARIS (8e arrondissement).
L'une rue CLAPEYRON, n° 1, et rue de MOSCOU, n° 24.
Revenu : 21,950 fr. — Mise à prix : 300,000 fr.
L'autre rue CLAPEYRON, n° 3, et rue de MOSCOU, n° 26.
Revenu : 18,500 fr. — Mise à prix : 250,000 fr.
S'adr. à Me PÉRARD, notaire, rue Saint-Honoré, 217.

HOTEL avec JARDIN, 2,494 m. 77 c. aven. du MAINE, n° 19, et TERRAIN r. de l'Arrivée, 8 *bis*, 368 m. 25 c. en 2 LOTS, *qui seront réunis pour servir à l'habitation particulière, maison d'éducation* ou *de retraite* ou à *l'industrie.*
FERME de la CHARBONNIÈRE, p. Rambouillet, 41 h. 81 a. louée 2,400 f. net, A ADJ^er, *sur une ench.*, en la ch. d. not. d. Paris, 25 juil et 1876.
M. à p. Hôtel 120,000 f. Terrain 50,000 f. Ferme 60,000 f.
S'ad. à Me ROBIN, not., r. Croix d.-Petits-Champs, 25 ; et à M. Hautefeuille, fermier de la Charbonnière.



Chevaux offerts par l'ambassadeur du Maroc au maréchal de Mac-Mahon. — (D'après nature, par M. Ferdinandus.)

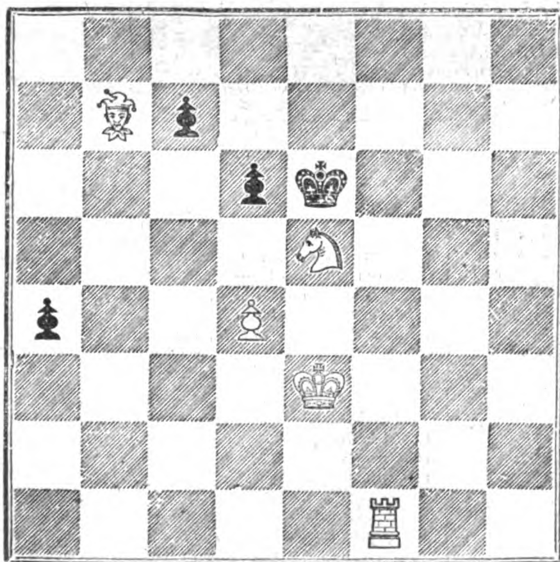
ERRATA

Dans sa précipitation à nous informer du drame de la place du Sultan Bayazid, à Constantinople, notre correspondant aurait commis quelques légères erreurs. Nous ne demandons pas mieux que de les rectifier. D'après Messoud-Effendi, un autre témoin oculaire, qui arrive de Constantinople, ce n'est pas *après deux jours*, mais *le lendemain* du crime, qu'Hassan fut exécuté, et il ne resta que *deux heures* exposé à la potence. Enfin, son corps ne fut pas enterré à la fosse commune, car les criminels eux-mêmes ont droit à un tombeau en particulier, en Turquie, où le respect de la mort est tel que *toute* sépulture est perpétuelle.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 612

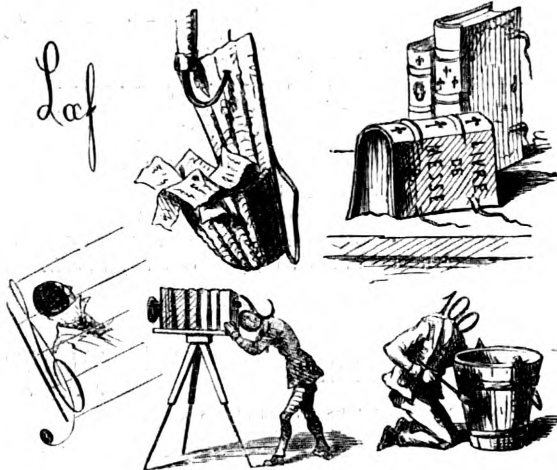
COMPOSÉ PAR M. CONRAD BAYER



Les Blancs font mat en cinq coups.

(Voir les solutions page 30)

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

On se souviendra longtemps du débordement de la Seine en 1876.

Ont deviné le dernier rébus : L'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; Bagot, à Paris; Boule-d'Or, à Paris; le Petit-Café des Ganaches, à Paris; Petit-Café du Parc des Princes; un colon de l'Ermitage; café Chaurreau, à Courseau.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE
20e Année. N° 1005 — 15 Juill. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



MONTENÉGRO. — Un papas prêchant la guerre contre les Turcs. — (Dessin de M. Gustave Janet, d'après le croquis de M. Bemanh B.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

DÉCIDÉMENT les Français sont un peuple naïf, et les Parisiens sont encore plus naïfs que les Français.

Ce qui les a le plus frappés dans les affaires d'Orient, auxquelles ils prennent un grand intérêt, sans savoir pourquoi, ce n'est ni cet empereur qui s'en va sans tambour ni trompette s'ouvrir les veines dans un coin, ni l'avénement de son successeur, ni l'assassinat des ministres, ni le coupable pendu haut et court, ni la terrible puissance des softas, ni la rapidité de l'invasion des Serbes, ni leur alternative de succès et de revers; rien de cela ne les touche. Il est vrai qu'ils ont vu partir des empereurs autrement empereurs qu'Abd-ul-Aziz, des empereurs qui partaient au grand jour en faisant leurs adieux dans la cour du palais où Christine de Suède se croyait à ce point chez elle qu'elle y faisait assassiner son favori dans les corridors; pardon, dans les galeries. Ils en ont vu revenir bien d'autres qui faisaient plus de bruit que Mourad et qui ne se faisaient pas tant prier pour prendre le sabre.

Les ministres, les ulémas, les hauts fonctionnaires, ils les fusilient de temps en temps contre un mur, sans trop appréhender l'arbre patibulaire.

Ils font trembler les softas, et ils appellent les rencontres de Seniza et de Yavor du bouillon *aux Serbes*.

Dans tout ce ramassis de *révolutionnarités*, ces révolutionnaires par excellence n'ont été étonnés que d'une chose, c'est de voir le ministre de l'instruction publique servir de chef d'état-major à son prince.

Tout aussitôt les Parisiens sont partis d'un grand éclat de rire. Pourquoi?

Ont-ils pensé à ce pauvre M. Bourbeau, qui manquait de prestige, à M. Mège, un homme modeste, mais travailleur consciencieux? Ont-ils songé à M. Simon?

Peut-être ont-ils pensé aux trois, puisqu'ils ont ri comme quatre.

Pourquoi M. Simon, par exemple, ne deviendrait-il pas général de division et chef d'état-major? Jusqu'à présent, il est devenu tout ce qu'il a voulu, et peut-être même ce qu'il ne voulait pas, député, ministre, académicien et sénateur. Quand on a fait ce chemin-là depuis le 4 septembre, il n'y a pas de raison pour s'arrêter. Ce serait à désirer la guerre pour voir s'accomplir ce merveilleux événement.

Réflexion faite, il vaut mieux ne pas avoir la guerre et être privé à tout jamais du bonheur de voir M. Simon en culotte de peau.

Au demeurant, l'étonnement des Parisiens n'a rien de justifié. Sans aller bien loin, M. de Salvandy, qui a laissé tant de bons souvenirs dans l'administration et dans les lettres, avait porté les armes dans sa jeunesse, et MM. Chateaubriand et Lamartine, semblables au Camoëns, avaient été poëtes et soldats, ce qui ne les empêchaient pas d'être des ministres pleins d'autorité.

Sans compter que je sais de par le monde quelques généraux et beaucoup de colonels qui en remontreraient à beaucoup de ministres de l'instruction publique que je ne veux pas nommer, parce qu'ils sont assez incapables pour revenir un jour ou l'autre.

Ceci soit dit sans aucune intention malveillante. De l'avis de tous les gens compétents, un des meilleurs ministres de la marine française a été M. Ducos, de Bordeaux, qui avait dû à son nom tout girondin les premiers succès de sa carrière parlementaire. Son mérite personnel et son honnêteté lui valurent les autres, qui furent nombreux. Eh bien, je crois, Dieu me pardonne, que le plus long voyage de M. Ducos avait été la traversée de Bordeaux à Royan.

M. Ducos n'était ni amiral, ni contre-amiral, ni vice-amiral, ni simple capitaine de vaisseau, comme M. Verninhac de Saint-Maur, dont l'avénement fut un événement. Non, M. Ducos était un simple marchand de vins; comme il était riche, on disait un négociant, et quand il fut ministre, on supprima le mot négociant qu'on remplaça par celui d'armateur; c'était un pas vers la marine.

Quand cet honnête homme politique devint ministre de la marine, on vit à Bordeaux un spectacle étrange : tous les marchands de vins de la ville, et Dieu sait s'ils sont nombreux, portaient un costume bleu qui n'était pas sans ressemblance avec celui des officiers de marine, et, armés d'un porte-voix, on les entendait crier dans leur chais :

— Larguez les margaux à bâbord!

— Arrimez les léoville pour les descendre dans la cale!

— Virez les grave à tribord!

— Renflouez futailles!

— Amenez les factures!

Et quand on leur demandait les motifs de ces bizarres agissements, ils répondaient :

— Hum! nous sommes dans un temps où l'on ne sait pas ce qui peut arriver.

Il arriva que les marins qui n'avaient rien dit dans l'espoir de voir un bourgeois piquer une tête dans l'eau salée et s'en aller en faisant une effroyable grimace, voyant que ce bourgeois ne piquait rien et restait sans faire la grimace, les marins, dis-je, jurèrent, mais un peu tard, qu'on ne les y reprendrait plus. Depuis ce temps, ils veillent à ce que personne en dehors d'eux ne vienne s'asseoir sur ce banc de quar... ante mille francs, et d'où l'on s'en va facilement quand le gros temps arrive.

A la bonne heure, voici des nouvelles vraiment parisiennes : un duel et un enlèvement, on se croirait revenu au bon vieux temps.

Voici ce que l'on raconte sur le duel. A peu de chose près, la même version a été racontée partout, mais je ne la garantis pas autrement, n'ayant pas été témoin du fait.

Une dame bien connue, peut-être faudrait-il dire fort connue, a eu l'idée de donner une fête de loups, renouvelée du bal d'Enghien.

La fête des loups, c'est, on le sait, un bal dans un jardin où les dames sont masquées, ce qui est assez dur pendant la chaleur.

Le principal attrait des fêtes masquées, c'est qu'on ne sait pas du tout avec qui l'on peut se trouver en aventure galante, avec la femme de son bottier, ce qui pourrait être agréable si la femme est jolie, mais ce qui deviendra désagréable, tôt ou tard, parce que le mari, qui aura eu vent de la chose, tout se sait, ne manquera pas de vous faire des bottes trop étroites, — rien de plus juste, — il est dans son droit.

La plupart du temps les intrigantes, j'entends les femmes qui intriguent, n'intrigueraient pas du tout si leur visage n'était couvert; on ne s'étonnerait guère de voir qu'elles savent tout, parce qu'on sait, du reste, comment elles l'ont appris.

Ces dominos sont le contraire des Bourbons, qui n'avaient rien appris et rien oublié; elles apprennent tout et n'oublient rien, parce qu'elles savent que, tôt ou tard, un secret rapporte.

Le rêve de ceux qui vont dans ces fêtes était autrefois d'y trouver des actrices. Autrefois l'actrice était un produit mixte qui tenait de la femme du monde par l'esprit et par la grâce, et, à l'autre femme, par un laisser-aller bon enfant qui, sans aller à l'extrême, rompait la glace avec gaieté.

Aujourd'hui il n'y a plus d'actrices; l'actrice est une race perdue à jamais, comme l'alète et l'aphanet.

J'entends une personne dans le cercle qui dit :

— S'il n'y a plus d'actrices, comme dit ce monsieur, qui donc joue la comédie?

— Eh bien! mais, ce sont les comédiennes et les grues. Or, ni l'une ni l'autre de ces deux variétés ne se rapproche de l'actrice, type à jamais disparu. Un jour je vous dirai pourquoi.

Les jeunes savent bien cela; aussi ne vont-ils plus aux fêtes des loups pour chercher des actrices. Ils savent la grue sur le bout du doigt, et ils savent aussi que les comédiennes ont d'autres rôles à apprendre que celui qui consiste à dire en nasillant :

— Je te connais, tu es d'Alençon, tu attends l'héritage de ton oncle de Raisinsec, et Nana de Valembreuse a eu des bontés pour toi.

Aussi ne vont-ils à la fête des loups que dans l'espoir bien incertain d'y rencontrer une femme du monde qui aura voulu voir « ce que c'est. »

Il faut le dire à la louange des femmes du monde, elles ne sont pas curieuses, ou du moins elles ne sont pas curieuses de fête des loups.

Cela est si vrai, qu'en en reconnaissant une, une seule dans le tas, un jeune gentleman ne put s'empêcher de s'écrier :

— Tiens! madame de Hunetelle!

Un autre gentleman, entendant ce cri échappé à l'étonnement, prétendit que M. X... venait de compromettre une femme, et lui envoya des témoins.

L'affaire a eu lieu heureusement sans grand dommage.

Il faudrait cependant s'entendre une bonne fois.

En France, depuis 1789, on a tout réformé, tout changé, tout modifié, tout, excepté les lois touchant le point d'honneur.

Il est constant pourtant que les mœurs ont tellement changé, que l'honneur lui-même s'est déplacé.

Il n'y a qu'une sorte d'honnêteté, mais il y a plusieurs façons d'envisager le point d'honneur.

Autrefois, il était admis que le masque d'une femme était aussi sacré que la face d'un homme. C'était fort bien à une époque où la femme ne quittait son masque que dans l'intimité; mais aujourd'hui c'est bien différent : le masque n'est même plus un accessoire de toilette, c'est un accident de cinq francs qu'une femme du monde achète une fois en sa vie, le jour où par ennui elle a la déplorable idée de vouloir « voir ce que c'est. »

Or, un gentleman peut bien oublier une des règles de la bienséance puérile et honnête, et, emporté par une stupéfaction bien légitime, s'écrier :

— Tiens! madame Hunetelle!

Remarquez qu'il y a une autre règle du point d'honneur français qui blâme tout gentilhomme qui, sans en avoir l'autorité ou sans en être prié, se fait le champion d'une femme :

Qui la défend trop bien l'insulte davantage,

a dit le poëte.

En effet, grâce à la colère sans seconde de son défenseur, voici Mme de Hunetelle assez généralement compromise, tandis qu'elle aurait pu n'être compromise que particulièrement.

Il va sans dire que nous ne jugeons ou ne préjugeons rien, et que ces réflexions sont tout à fait générales. A la version publique viennent toujours s'ajouter une foule de détails intimes qui modifient essentiellement les faits, comme dans toutes les affaires possibles. Les témoins seuls, et la justice après, ont le droit de se prononcer.

Nos lecteurs savent depuis longtemps que nous sommes partisan du duel; mais nous reconnaissons sans effort que ces règles, adoptées dans des temps chevaleresques et, plus tard, par les magistrats du point d'honneur, qui se déclaraient incompétents

quand les combattants n'étaient pas nobles, que ces règles, disons-nous, ont besoin d'être revisées entièrement.

Ce serait une noble tâche pour les membres du Jockey-Club, qui représentent la fine fleur de la bonne société française, d'écrire, entre deux courses, *les lois de l'honneur français à la fin du dix-neuvième siècle.*

Vous êtes-vous jamais rendu compte de ce que pouvait être un théâtre l'été?

Quel que soit ce que vous avez pu imaginer, vous êtes resté au-dessous de la vérité.

Le supplice de la *chambre de chauffe*, si magistralement décrit dans l'admirable livre de *Jack*, par Alphonse Daudet, ne donne qu'une faible idée des tortures et des souffrances des pauvres comédiens.

Dans la plupart des théâtres de Paris, les loges d'acteurs ont la dimension d'un caveau de famille au Père-Lachaise ou à Montmartre; on y tiendrait six, mais à la condition d'être couchés les uns sur les autres, ce qui ne laisserait pas que d'être un peu gênant. Joignez à cela deux becs de gaz, et vous commencerez à comprendre.

La lampe à esprit-de-vin qu'on allume dans une boîte où est renfermé un pauvre diable couvert de rhumatismes, brûle dix à quinze minutes, de façon à ce que le *rhumatisme* ne cuise qu'un peu; les deux becs de gaz sont allumés pendant cinq ou six heures. Il est vrai que, lorsque le sujet est habillé, grimé, fardé et poudré, on baisse les becs; alors le pauvre diable ne cuit plus : il mijotte.

Pour comble de malheur, l'été on ne joue que des pièces à costumes. Voyez-vous un infortuné obligé de s'affubler d'un costume de velours chargé de broderies et parfois accompagné d'un manteau, d'un baudrier, d'une épée et de grandes bottes, sans compter une incommensurable perruque dont le front commence au sourcil et où la bourse finit au milieu du dos?

Avant de revêtir tout cela, l'artiste a dû raser sa barbe de comédien, c'est-à-dire la barbe la plus récalcitrante du monde; il s'est couvert le visage de cold-cream; puis, après l'avoir essuyé méthodiquement, il se pose sur la figure une horrible pâte qu'on appelle le blanc de théâtre, pour le distinguer de ceux qui contiennent moins de matières nuisibles, de poisons moins actifs.

Après le blanc, le rouge; après le rouge, le bleu; après le bleu, le bistre; après le bistre, la pommade des lèvres : c'est épouvantable! Enfin l'heure est venue de sortir tout harnaché de la loge; le pauvre artiste pense avec envie au soldat qui a été frappé d'insolation à la porte des Tuileries : il avait de l'air, au moins, celui-là! Patience!

La toile se lève; il n'y a pas dix personnes dans la salle, et un vent humide pénètre sur le théâtre; le comédien songe aux bronchites aiguës. Si c'est un chanteur, il voit sa famille sans pain.

L'air empesté produit par le mouvement du rideau et par les fenêtres du paradis, traîtreusement ouvertes par mesdames les ouvreuses, ne dure pas longtemps.

Les neuf spectateurs s'épongent sans vergogne. La scène commence :

UN DOMESTIQUE (*annonçant*) : M. le chevalier de Sérigny.

LA MARQUISE (*à part*). — Le chevalier! mon ennemi intime! Que peut-il me vouloir? Jouons serré.

LE CHEVALIER. — Ma présence vous surprend, marquise? ne le niez pas.

LA MARQUISE. — En effet, chevalier. Je ne m'attendais pas... (*bas*) Dieu de Dieu qu'il fait chaud!

LE CHEVALIER (*bas*). — Ne m'en parle pas; ça me coule dans le dos. (*Haut.*) Marquise, je vais jouer avec vous cartes sur table.

LA MARQUISE (*à part*). — Il va mentir. (*Haut.*) Je vous écoute. (*Bas.*) Regarde donc cette salle, si ça ne fait pas pitié : ils sont huit!

LE CHEVALIER (*bas*). — Neuf! (*Haut.*) Vous détestez Mme de Pompadour?

LA MARQUISE. — Que vous importe! (*Bas.*) Bon! en voilà un qui dort!

LE CHEVALIER (*bas*). — Je le comprends (*Haut.*) Vous conspirez contre elle.

LA MARQUISE. — Monsieur le chevalier, vous oubliez que vous parlez à la marquise de Coulange! (*Bas.*) Bon! en voilà un qui ôte son habit!

LE CHEVALIER (*bas*). — Je le comprends aussi, celui-là. (*Haut.*) Je n'oublie rien, marquise, et je viens vous sauver.

LA MARQUISE (*bas*). — Il ôte son gilet.

LE CHEVALIER (*bas*). — Je comprends ça aussi.

LA MARQUISE. — Me sauver! vous voulez rire, je pense.

LE CHEVALIER. — Ne perdons pas de temps; vous avez reçu des papiers compromettants de M. de Coulange...

LA MARQUISE (*à part*). — Je suis perdue; (*bas*) en voilà encore un qui quitte son paletot.

LE CHEVALIER (*bas*). — Si je pouvais en faire autant. (*Haut*). Le roi vient de signer une lettre de cachet; croyez-moi, ne perdons pas de temps, je viens vous sauver. Les exempts retardés par la neige qui couvre les chemins... (*Les huit spectateurs éclatent de rire.*)

LA MARQUISE (*bas*). — Ils s'amusent! (*Haut*). Ah! chevalier, comment reconnaître tant de dévouement?

LE CHEVALIER (*bas*). — Tu m'offriras un bock. (*Haut*). Fuyons, s'il en est temps encore.

UN EXEMPT (*entrant*). — Au nom du roi, je vous arrête.

LA MARQUISE. — Perdue! perdue!

LE CHEVALIER. — Pas encore! (*Il tire son épée.*) A nous deux, monsieur le suppôt!

Les spectateurs, émus par la situation, s'épongent avec frénésie, et le dernier, qui, par respect humain, avait gardé sa jaquette, se sépare de ce vêtement gracieux.

L'acte finit tant bien que mal, et il faut recommencer cinq fois de suite à sauver la marquise, qui ne se décide à être sauvée qu'à minuit moins un quart.

Or, il faut que vous sachiez que le chevalier, comme tous les comédiens qui se respectent, habite l'été Asnières, Bois-Colombes, Nogent ou Joinville-le-Pont.

On comprend bien que ces braves gens, qui vivent sous un ciel de carton, dans des forêts en toiles dont le gaz est le soleil, que ces braves gens, dis-je, avaient soif de la vraie nature.

A minuit moins un quart, le chevalier quitte habits de velours et perruque, épée et maquillage, et à minuit dix le voilà parti en courant pour ne pas manquer le train de minuit trente-cinq.

Il arrive essoufflé à la gare, et cinq minutes après il est à la station. A peine a-t-il repris son souffle qu'il lui faut marcher un quart d'heure ou vingt minutes avant d'arriver sous son toit. Enfin, assis dans son fauteuil, il soupe tout en racontant à sa femme les trente-cinq francs de recettes et les divers degrés de cuisson auquel il a été exposé; enfin il va se coucher; il est deux heures du matin; sans les cousins, il laisserait ouverte la fenêtre de la petite chambre où il étouffe.

Le lendemain, le chevalier se lève à midi; il ne peut sortir à cause du soleil qui darde d'aplomb. A quatre heures, il dîne, et à cinq heures et demie, au moment où il pourrait «prendre le frais», il faut monter en chemin de fer et aller au théâtre sauver la marquise en suant à grosses gouttes, et recommencer le lendemain.

Pauvre chevalier! il devrait la prendre en haine, cette marquise; eh bien, non, on ne sauve pas impunément une jolie marquise quatre-vingt-dix fois de suite.

Aussi sa femme n'est pas bien contente. N'est-ce pas plus de tourments qu'il n'en faut pour un homme seul : cuire le soir, cuire le jour, avoir une femme qui bout de jalousie? mais le bon comédien a pour tous ces maux une consolation suprême : c'est sa maison de campagne, sa villa, le rêve de toute sa vie, son cottage!

Sa maison de campagne qui lui fait supporter et oublier toutes ses misères, et pourtant jamais il n'y a vu lever ou coucher le soleil.

Ah! si. Un jour de vendredi saint, le théâtre faisant relâche par ordre, il a pu y passer une journée entière; mais ce jour-là le soleil ne s'est pas levé, et par conséquent il n'a pu aller se coucher.

Pauvre chevalier!

Un bruit sinistre était venu assombrir bien des visages. Sans bien se rendre compte de la gravité du fait, quelques journalistes aux abois avaient annoncé que l'Exposition universelle de 1878 était ajournée indéfiniment.

Le *Journal officiel* a démenti le fait; mais, comme beaucoup de gens ne lisent pas la feuille du Gouvernement, il est du devoir de tous ceux qui disposent de deux lignes dans un journal de démentir ce faux bruit, dans l'intérêt des exposants de province et de l'étranger, et aussi dans l'intérêt du succès de cette gigantesque entreprise qui, on ne saurait se le dissimuler, aura à vaincre bien des obstacles politiques et matériels.

Il y a quelque temps, Eugène Chapus, l'élégant chroniqueur du *Sport*, ou peut-être Bachaumont, un diseur spirituel, annonçait qu'une révolution venait de s'accomplir dans la toilette des femmes : il ne s'agissait de rien moins que de proscrire les fleurs artificielles au profit des fleurs naturelles.

Les fleuristes parisiennes se sont mises à rire de tout leur cœur, car cette question n'était pas nouvelle; on a fait bien des tentatives pour arriver à ce résultat gracieux. Mais, si rien n'est beau que le vrai, si le vrai seul est aimable, le faux seul est solide et facile à employer.

En province, en revanche, les jeunes filles ont pris la chose au sérieux, et ont des chapeaux garnis de fleurs naturelles. Rien de plus gai et de plus joli quand elles sortent de la maison; mais quand elles reviennent après deux heures de promenade, rien de plus triste à voir que ces fleurs effeuillées orner ces jeunes fronts.

On cause beaucoup de deux jeunes personnes riches dont l'aînée a dix-huit ans, la plus jeune dix-sept; leur père, un des plus riches châtelains des environs de Paris, a été obligé de requérir la police : les deux jeunes filles, oiseaux ennuyés de leur cage dorée, avaient pris leur vol vers l'Angleterre.

C'est sur cette terre chaste et pudique que les deux fugitives avaient été cacher leur coup de tête.

La police, qui n'est pas sensible, a ramené les enfants prodigues sous le toit paternel, où elles sont rentrées, mais pas honteuses et pas confuses du tout, et jurant beaucoup trop tôt et trop fort qu'on les y reprendrait à leur majorité.

Ceci est une histoire vraie qui, malheureusement pour une honnête famille, n'est plus un secret pour personne.

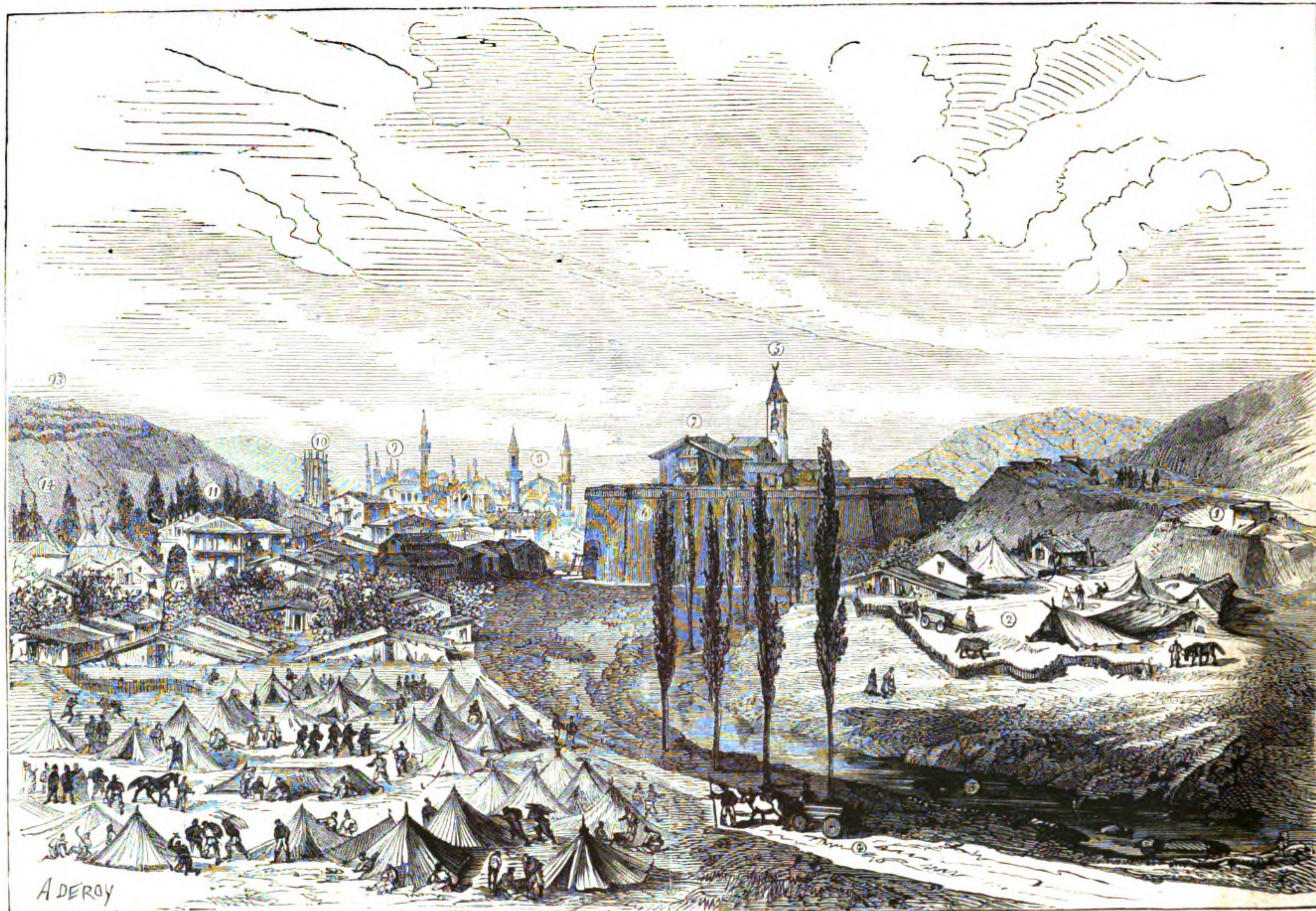
Cette escapade, dont les héroïnes sont si peu repentantes, avait pour héros deux garçons jardiniers

Pouah! c'est à vous dégoûter des fleurs!

JULES NORIAC

AVIS

M. Dick, qui a fait pour nous la campagne du nord de l'Espagne et que nous avons envoyé en Serbie, nous télégraphie son arrivée à Belgrade. Il se rendra, si possible, sur le théâtre de la guerre. Nous prions donc nos abonnés de patienter en attendant ses croquis dont on connaît l'exactitude.



1. Fortin en terre. 2. Bohémiens tziganes. 3. Nischawa, rivière. 4. Route de Sophia. 5. Horloge. 6. Forteresse. 7. Conak. 8. Quartier turc. 9. Quartier bulgaro-serbe. 10. Église bulgare en construction. 11. Quartier bulgaro-serbe. 12. Tour des Crânes. 13. Redoute en terre. 14. Tcherkess hors la ville.

TURQUIE. — Nisch. — Vue prise du côté de la route de Sophia. — (Dessin de M. Deroy, d'après le croquis de M. Bianconi.)



TURQUIE. — Philippopoli, chef-lieu du sandjak, située dans le pays dévasté par les Tcherkess et les Bachi-Bouzouks. (D'ap. croq. de M. Bianconi.)



HERZÉGOVINE-MONTÉNÉGRO. — Une semaine avec les insurgés. — Pages détachées de l'album de M. Meylan.
Voir l'explication des numéros page 38. — (Dessin de M. E. Morin.)

NOS GRAVURES

ÉVÉNEMENTS D'ORIENT

Conflit turco-serbe

Nous publions aujourd'hui une carte du théâtre de la guerre relevée de celle de M. Kieper. C'est la carte la plus exacte et la plus récente que l'on connaisse.

Grâce à la collaboration de M. Bianconi, employé supérieur dans la régie turque et qui connaît le pays à fond, nous avons pu détailler ladite carte sous le rapport de la configuration du terrain, et les annotations qui y sont jointes seront d'une grande utilité aux personnes qui veulent suivre les opérations des armées belligérantes serbes, turques et monténégrines.

Les dépêches arrivées ces jours derniers sur le mouvement des armées turco-serbes étaient trop contradictoires pour permettre de se faire une idée exacte de la situation.

Cependant, aujourd'hui, on est à peu près certain que les troupes ottomanes ont eu du succès à Zaïtchar, à Yavo (Novo-Varosch) et Ak-Palanka.

Le général Leschanin, retranché derrière le Timok, n'a pu résister aux attaques réitérées d'Osman-Pacha. Les retranchements de la ville ont été finalement emportés d'assaut, et les troupes serbes s'étant retirées, sont obligées de défendre les passages de Lukovitza qui couronnent le Malo-Timok. Abdul Kérim et Osman, s'ils ne sont arrêtés dans les défilés, peuvent d'un jour à l'autre prendre à revers l'armée de Tchernaïeff qui opère à Nisch.

Sur un autre point, les affaires des Serbes ne semblent pas aller mieux. Le général Stratimirowitch, qui commandait l'avant-garde de Tchernaïeff, s'était porté vers Ak-Palanka pour se rendre maître de la route qui conduit à Sofia, mais il a été repoussé par les Turcs; les troupes serbes auraient même été débandées. Cet échec doit influer beaucoup sur les opérations de Tchernaïeff autour de Nisch. Il ne reste plus à ce général, pour éviter l'attaque simultanée des généraux turcs, qu'à exécuter un coup de main et à se rendre maître de la position de Nisch, occupée encore par Eyoub-Pacha. Une dernière dépêche annonce, en effet, qu'une grande bataille est engagée de ce côté, mais qu'on n'en connaît pas les résultats.

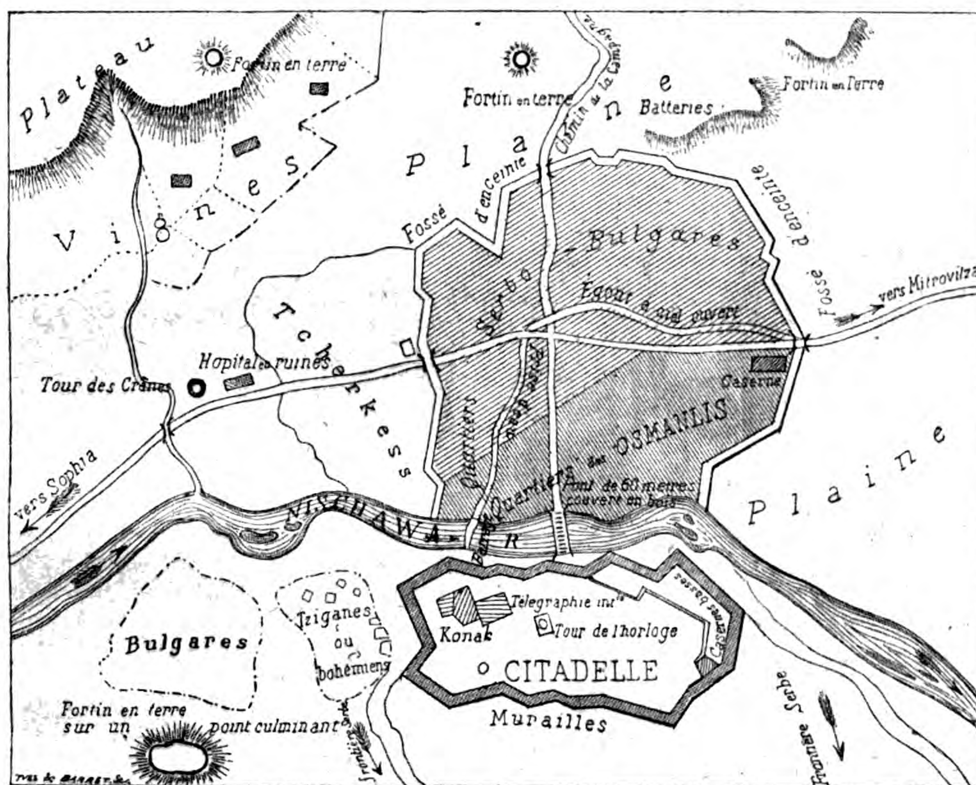
Le colonel Antich, qui opère vers Novi-Bazar, a eu un succès; mais l'échec du général Zach, à Novo-Varosch, atténue considérablement son fait d'armes, et, à cette heure, les dépêches annoncent qu'il a été forcé de se mettre sur la défensive et de secourir l'aile gauche menacée de Zach. Le général Kanko-Olympitz, qui commande en Bosnie, n'a pu s'emparer de Bielina; cette place a, en effet, résisté au bombardement et à l'incendie de ses faubourgs.

Le prince Milan est obligé, dit-on, d'abandonner Alexinatz, assez bien défendu, pour se reporter à Paratjin; quant au siége du gouvernement serbe, il sera transféré à Kraguïewatz.

Nisch

Comme on vient de le voir par le résumé des événements qui précède, la ville de Nisch devient un des points les plus intéressants de la campagne qui commence. Nous sommes donc très-heureux de pouvoir publier, grâce aux albums de souvenirs de voyage de M. Bianconi, la vue et le plan de cette curieuse ville.

Nisch est situé dans une plaine unie, limitée au nord par la *Nischawa*, qui sépare la ville de la citadelle. Les berges de la rivière, à droite, se redressent brusquement, et, par une rampe assez forte, forment de ce côté, qui est aussi celui de la frontière serbe, un plateau assez haut qui se rattache aux contre-forts des petits Balkans.



Plan de la ville de Nisch.

La citadelle est au pied de ce mamelon. C'est un polygone irrégulier. Les préaux sont à 15 mètres environ au-dessus du niveau de la Nischawa; les murailles sont épaisses, mais mal entretenues. Une quinzaine de canons, ancien système, se trouvaient, il y a peu de temps encore, dans les embrasures, sur leurs affûts en bois pourri; on nous dit qu'ils ont été remplacés par des krupps; il n'y a aucune casemate; un petit corps de bâtiment est réservé au logement des hommes de garde.

Dans ce fort est situé le konak du gouverneur; adossé à ce bâtiment, il s'en trouve un autre réservé aux bureaux de la télégraphie internationale. Un peu plus loin se trouve la tour de l'Horloge, qui marque et sonne les heures à la turque.

On communique avec la ville par un pont en bois qui franchit la Nischawa. Ce pont a près de soixante mètres de long; il est couvert par un toit en planches.

Le quartier turc est là tout près de la forteresse; là aussi sont des bazars, couverts par des toitures en planches, comme partout en Turquie.

Le quartier musulman est séparé du quartier des Bulgares et des Serbes turcs par une assez large rue très mal entretenue et qui est la continuation de la route de Sofia.

Nisch est une ville comme toutes celles de la presqu'île des Balkans, c'est dire que les maisons sont basses et petites, construites en bois et en briques cuites au soleil, revêtues d'un enduit de terre glaise, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Quelques-unes sont blanchies à la chaux et peintes ensuite avec des couleurs bleues et rouges. Les ruelles sont étroites, sales et défoncées. Les eaux, n'ayant pas d'écoulement, restent stagnantes et ne disparaissent que par l'évaporation.

L'égout collecteur est dans le quartier raïa; naturellement, il est à ciel ouvert, comme toujours en Turquie.

Il y a quelques petites églises orthodoxes; actuellement, on en construit une assez grande.

La ville est entourée d'un étroit fossé, qui, presque partout, est comblé par les immondices ou par les eaux stagnantes.

En dehors de ces fossés, il y a aussi quelques habitations misérables; la plus grande partie est occupée par les *Tcherkess*, lesquels, suivant leur tempérament pillard, *s'établissent* toujours auprès des centres habités par les malheureux travailleurs bulgares; leurs ignobles huttes en chaume et en boue sont établies aux abords de la route (suivant une autre de leurs habitudes prévoyantes).

C'est là que se trouve la Tour des Crânes.

Cette tour, haute de dix mètres environ, ayant trois à quatre mètres de diamètre, n'est composée que de crânes, comme son nom l'indique. Elle est très-ancienne; on nous a dit qu'elle avait été construite avec les têtes décharnées des Serbes qui périrent dans une bataille contre les Turcs, du temps de Douchan.

Sur la rive opposée de la *Nischawa*, il y a aussi un campement de Tziganes ou Bohémiens nomades, autre espèce de bandits. Ces êtres misérables, dignes émules des Tcherkess, sont, comme ces derniers, le fléau des raïas.

Les deux plateaux qui enserrent la ville sont couronnés par quatre fortins en terre. Le plus considérable et le mieux défendu est celui qui est situé sur la rive droite de la Nischawa, à un kilomètre de la forteresse.

On a dû transformer ces défenses depuis l'insurrection serbe, car, il y a de cela six mois, deux ou trois pièces à longue portée auraient suffi pour détruire les prétendues fortifications de Nisch.

Philippopoli

La ville de Philippopoli est un chef-lieu d'un sandjak; située sur et entre deux cônes qui surgissent brusquement de la plaine, elle attire aujourd'hui les regards de toute l'Europe, à cause des massacres et des sauvageries qu'exercent aux alentours les tcherkess et les bachi-bouzouks.

Tous les journaux ont mentionné ces faits regrettables; quoique le pays soit sans communications, les faits ne sont plus mis en doute. Les fanatiques musulmans, poussés par les prédications des ulémas et des muftis, n'obéissent plus au gouvernement central.

Les rapports consulaires d'Andrinople, adressés aux gouvernements respectifs, confirment les odieux massacres de Yamboli, Philippopoli, Gabrova, Hermanly, etc.

Le *Daily-News* assurait même que plus de vingt mille Bulgares, femmes et enfants, avaient déjà péri, et que cent vingt villages des cazas de Philippopoli et de Tirnova, avaient été incendiés par les pillards tcherkess et les sauvages bachi-bouzouks.

Bosnie-Herzégovine

Nous avons déjà publié une série des intéressants croquis rapportés par M. Meylan de son voyage dans les provinces insurgées. Nous savons qu'ils ont eu autant de succès que le récit de : *Une semaine avec les insurgés de l'Herzégovine*, du même auteur, que terminait notre dernier numéro. Nous avons donc prié M. Meylan de vouloir bien nous détacher quelques nouvelles pages de son album, qui seront encore les bienvenues.

Le n° 1 représente Simonitsch et Péko Pablovitsch, chefs insurgés, faisant une reconnaissance. — Le n° 2 est le monastère d'Ostraz, dans la vallée de la Zésa, où était établi le quartier général de l'armée qui devait envahir l'Herzégovine. — Le n° 3 nous montre les sentinelles des insurgés enveloppées de leur stucka et échelonnées dans les montagnes autour de la vallée de Nikschisch. — Le n° 4 représente un camp de pauvres réfugiés entre Gravosa et Raguse. — Le n° 5 est particulièrement intéressant, parce que c'est une scène de mœurs du Monténégro. Le prince, avant son départ pour la frontière, se promène dans Cettinge, et rencon-

tre un convalescent insurgé de l'hôpital russe, qu'il interroge sur les derniers combats. Nicolas est accompagné du vieux chancelier fumant le chibouck, de l'archimandrite et de ministres et sénateurs en tunique blanche. Des gendarmes veillent à l'entour, vêtus de tuniques de flanelle et de culottes bleues. On voit dans un coin un officier turc déserteur, dessiné sur le fait, qui se promenait tranquillement à Cettinge, armé de son sabre bancal. — Le n° 6 ce sont des femmes monténégrines apportant des vivres et des munitions au camp insurgé. — Le n° 7 a besoin d'explication; on se demande ce que tient à la main l'insurgé qui est debout. Hélas! c'est horrible, mais, il faut bien le dire, ce sont les nez taillés sur la face des ennemis, car on ne fait pas de quartier dans cette guerre. Les colonnes turques, malgré toutes les précautions, sont souvent surprises; alors de tous les rochers, de toutes les gorges les coups partent, jetant la confusion dans la troupe. C'est alors que l'insurgé du Balkan s'élance sur son ennemi; la lame recourbée de son terrible handjar pénètre jusqu'à la garde dans le corps du musulman, qui tombe en criant : Allah! La tête est détachée du corps; en deux coups, le nez de la victime est arraché. Après le combat, on se réunit autour des feux de bivouac; on compte les ennemis tués par le nombre des nez arrachés. C'est un procédé de comptabilité sommaire et sanglant. Le compte fait, on jette au loin ou dans le feu ces restes sanguinolents, cette peau, garnie quelquefois de poils de moustache, et on termine la journée par des chansons et ballades célébrant la gloire et la vaillance du vieux peuple slave, opprimé aujourd'hui, mais affranchi demain peut-être. — Le n° 8 est un détail des habitations, sans cheminées ni fenêtres. L'espèce de tour en tresses de bois, à côté, est destinée à faire sécher le maïs. Ce poste de pandours monténégrins a été pris près de Sliva et domine la vallée de Niksichisch. — N° 9. Portrait de Sotschitza, commandant un corps herzégovinien. — N° 10. C'est, en action, la taillade des nez que nous avons contée plus haut. — Enfin le n° 11 est un bivouac dans la vallée de la Douga. On y mange mal, paraît-il, et notre correspondant, qui en faisait partie, le 27 avril, regrette que nous l'ayons gardé pour la bonne bouche.

Bulgarie. — Voici l'énumération par numéros des types de la gravure ci-contre :

1 et 2. Bulgares des environs de Sophia. — 3. Jeune fille bulgare de Samakoff. — 4. Jeune fille bulgare de la campagne de Samakoff. — 5 et 6. Tatars, arabadjis ou charretiers des environs de Tatar-Bazardjik. — 7. Père et fils bulgares; bakals, boutiquiers de Sophia. — 8. Jeune fille herzégovinienne. — 9. Bulgare des environs de Dimotica. — 12. Albanais. — 13. Bey des environs de Prizrend. — 14. Jeune Bulgare, paysan des Balkans. — 15 et 16. Jeunes filles, paysannes bulgares des environs de Sophia, Pirot, Radomir, Dubnitza. — 17 et 18. Jeunes filles bosniaques des environs de Travnik et de Serajevo. — 19. Serbe de Kagruewatz. — 20. Bakal bosniaque de Schamatz. — 21. Femme serbe des environs de Jagodina et Alexinatz. — 22 et 23. Femmes bulgares de Philippopoli et Eski-Zagra.

Exposition de Philadelphie

LES DEUX COLOSSES

Nous sommes un peu détournés de l'Exposition de Philadelphie par les troubles qui viennent agiter de nouveau l'ancien continent; nous ne pouvons cependant, sans manquer à notre mission, omettre une aussi gigantesque manifestation du travail et de l'industrie.

Parmi les nombreux documents qui nous sont communiqués par notre correspondant spécial, nous avons choisi les deux plus saisissantes expressions du génie américain.

C'est d'abord la fameuse machine Corliss, le moteur principal, l'âme de ces innombrables mécanismes qui s'agitent en tous sens avec un bruit infernal dans la grande galerie des machines.

On sait que, lors de l'inauguration de l'Exposition par le président Grant, accompagné de l'empereur et de l'impératrice du Brésil, le moteur géant dormait au milieu de tous les autres engins, à qui il doit donner la vie; sans doute, il ne voulait pas troubler de ses mugissements la faible voix de l'homme parlant au monde. Mais bientôt la foule s'amasse autour de ses flancs, le cortége s'avance au milieu du plus grand silence, puis le président touche de sa main la machine au moyen d'un simple levier; alors le colosse siffle, se meut et met tout en mouvement autour de lui avec un bruit étourdissant, que vient couvrir de ses acclamations la foule enthousiaste, plus étourdissante encore.

Nous n'avons qu'essayé de rendre cette scène indescriptible en publiant notre gravure; elle servira néanmoins à en perpétuer le souvenir.

Le moteur Corliss se compose de deux machines à balancier, les plus grandes construites jusqu'ici suivant les principes combinés de Watt et de Wolf. Elles ont 13 mètres de hauteur, pèsent 900,000 kilogrammes, et leurs volants, de 10 mètres de diamètre, ont un poids de 70,000 kilogrammes. Chaque balancier pèse 22,000 kilogrammes. Ces machines réalisent une force de 1,400 chevaux vapeur pouvant être élevée à 2,800. L'ensemble est monté sur une plate-forme de 18 mètres de diamètre constituée par un massif de briques, énorme rocher artificiel reposant lui-même sur des fondations profondes, étendues, et recouvert de plaques polies d'acier et de tôle.

Ce superbe monument de l'industrie est bien l'expression du génie créateur et osé des Américains.

Une des plus grandes curiosités de l'Exposition, après la « machine Corliss, » est certainement le réservoir, ou « tank », situé dans une annexe du Machinery Hall. C'est une chose nouvelle dans les expositions.

Supposez une vaste pièce d'eau de 60 pieds sur 160, avec une épaisseur de 10 pieds pour la couche d'eau, à laquelle se relient toutes les machines hydrauliques qui y déversent les eaux dont elles se sont servies.

A l'extrémité sud de ce réservoir, une chute d'eau de 35 pieds de haut sur 40 pieds de large forme comme un immense rideau liquide et sert de fond à cette curieuse scène.

Dans le dessin, toutes les machines fonctionnent.

A droite, vous voyez un drapeau américain tenu, par la violence du vent qui sort d'un ventilateur, dans une position verticale.

Des jets d'eau dans toutes les directions donnent à cet endroit, toujours plein de fraîcheur, un attrait pour le public.

Les photographies ne peuvent pas être prises facilement et il n'y en a pas encore représentant cette étrange scène, que le *Monde illustré* sera le premier à publier.

Lourdes

Nous venons de voir ce que peut produire le travail; nous voudrions pouvoir montrer ce que peut faire la foi religieuse, en décrivant les pieuses fêtes qui viennent de se célébrer à Lourdes, avec le concours de près de quarante prélats et de cinquante à soixante mille catholiques. La consécration de la basilique de Notre-Dame-de-Lourdes, par Mgr le cardinal archevêque de Paris, et le couronnement par Mgr Meglia, nonce apostolique, de la statue de Notre-Dame de Lourdes, tel était le but de la réunion, sur les rochers de Messabieille, de ces milliers de pèlerins.

Le dimanche 2 juillet eut lieu la première cérémonie, avec une pompe religieuse que n'avait jamais connue, dans sa vieille cathédrale de Paris, Mgr Guibert, qui officiait pontificalement et donnait solennellement, à la fin de la messe, la bénédiction papale à l'immense foule prosternée.

Le lendemain, 3 juillet, fut consacré aux fêtes extérieures, car le couronnement de la Vierge, comme le montre notre gravure, avait lieu sous un immense reposoir en forme de dais, dressé à l'esplanade du Rosaire. Favorisés par un ciel à demi couvert, les fidèles purent suivre la magnifique procession qui partait de la maison épiscopale pour venir se grouper autour de l'autel du couronnement. Tous les visages brillaient d'allégresse sur le passage triomphal de l'image de la Vierge de Lourdes, précédée d'un nombreux clergé et suivie des grands dignitaires de l'église; mais quand, après la messe pontificale et le sermon de Mgr Pie, Mgr Meglia, entouré des pontifes et dominant un flot humain de soixante mille têtes, déposa sur la belle statue la riche couronne d'or et de diamants, ce fut une émotion universelle qui se manifesta par de pieux vivats.

Nous regrettons que l'espace nous manque pour nous étendre davantage sur cette manifestation religieuse qui intéresse un bon nombre de nos abonnés; ceux-là nous sauront gré, sans doute, d'avoir joint à notre si petit dessin pour une si grande fête, la reproduction photographique de la couronne de Notre-Dame-de-Lourdes, que veut bien nous communiquer M. Mellerio, l'habile orfèvre qui en est l'auteur. On sait que cette couronne provient de dons pieux et qu'elle peut avoir une valeur matérielle de 40,000 francs. (1)

Nous n'insisterons pas non plus sur le miracle dont tous les journaux ont parlé : la guérison d'une pauvre vieille femme de Poitiers, âgée de soixante et un ans, qui marchait péniblement depuis dix-neuf ans, et qui retrouva ses forces après ses ablutions dans la piscine. Cette guérison merveilleuse s'étant produite pendant la messe pontificale, le bruit s'en répandit aussitôt dans la foule et en augmenta l'enthousiasme et la joie.

A Saint-Louis du Sénégal

Il y a longtemps que nous n'avons parlé de notre colonie d'Afrique, et, en présence d'un croquis très précis de M. E. Mautin, capitaine d'infanterie de marine, nous avons pensé qu'il ne serait pas indifférent à tout le monde de savoir comment un gouverneur quitte la colonie qu'il dirigeait et quels sont les honneurs qu'on lui rend.

Le palais dit du Gouvernement, la tenue des troupes, le costume des naturels ont bien aussi un certain attrait. Nous profitons donc du départ de M. le colonel Valière, qui laisse tant de regrets là-bas, pour jeter un petit coup d'œil sur cette terre qui est nôtre.

CORRESPONDANCE AMÉRICAINE

Philadelphie, 25 juin 1876

J'ai hésité longtemps à vous faire l'aveu de mon embarras, et c'est pourquoi j'ai un peu retardé ma correspondance sur l'Exposition.

Je vous ai promis un compte rendu fidèle et impartial, et je ne puis le faire ainsi sans constater l'infériorité de la section française dans son ensemble, depuis que l'arrangement complet de toutes les sections m'a permis de juger équitablement. Cela m'est pénible, mais je préfère renoncer à vous écrire que de vous cacher ma pensée et de parler contre ma conscience, en vous cachant la vérité.

Une lettre de M. Barbedienne, président de la Société des bronzes de Paris, adressée aux membres du jury français de l'Exposition de Philadelphie, et qui a été publiée ici, en commençant par expliquer les abstentions des fabricants français par la crainte qu'ils ont eue que leurs modèles ne fussent contrefaits, en les exposant, a manqué son but principal, qui devait être de poser carrément la question de la *contrefaçon* par laquelle elle se termine.

Tout le monde sait très-bien ici que les contrefacteurs disposent de nos modèles avant même leur entrée dans le commerce français; il était donc inutile de revenir sur ces abstentions et de chercher à les justifier ici. Ces abstentions sont jugées de plus en plus regrettables; lorsque l'on voit, par exemple, l'immense succès de la splendide exposition d'orfévrerie d'Elkington, de Londres; celle de Tyfani, de New-York, et celles de dix autres, fort belles aussi, on regrette amèrement l'abstention de la maison Christofle et de n'avoir même pas un spécimen à montrer dans cette industrie, qui est une des gloires de la France.

Lorsque l'on voit la bijouterie française représentée par une seule maison, dont la petite exposition est fort belle sans doute, mais très-insuffisante pour soutenir la lutte contre les maisons anglaises, américaines et d'autres encore, qui ont développé un luxe inouï d'installations et de richesses manufacturières;

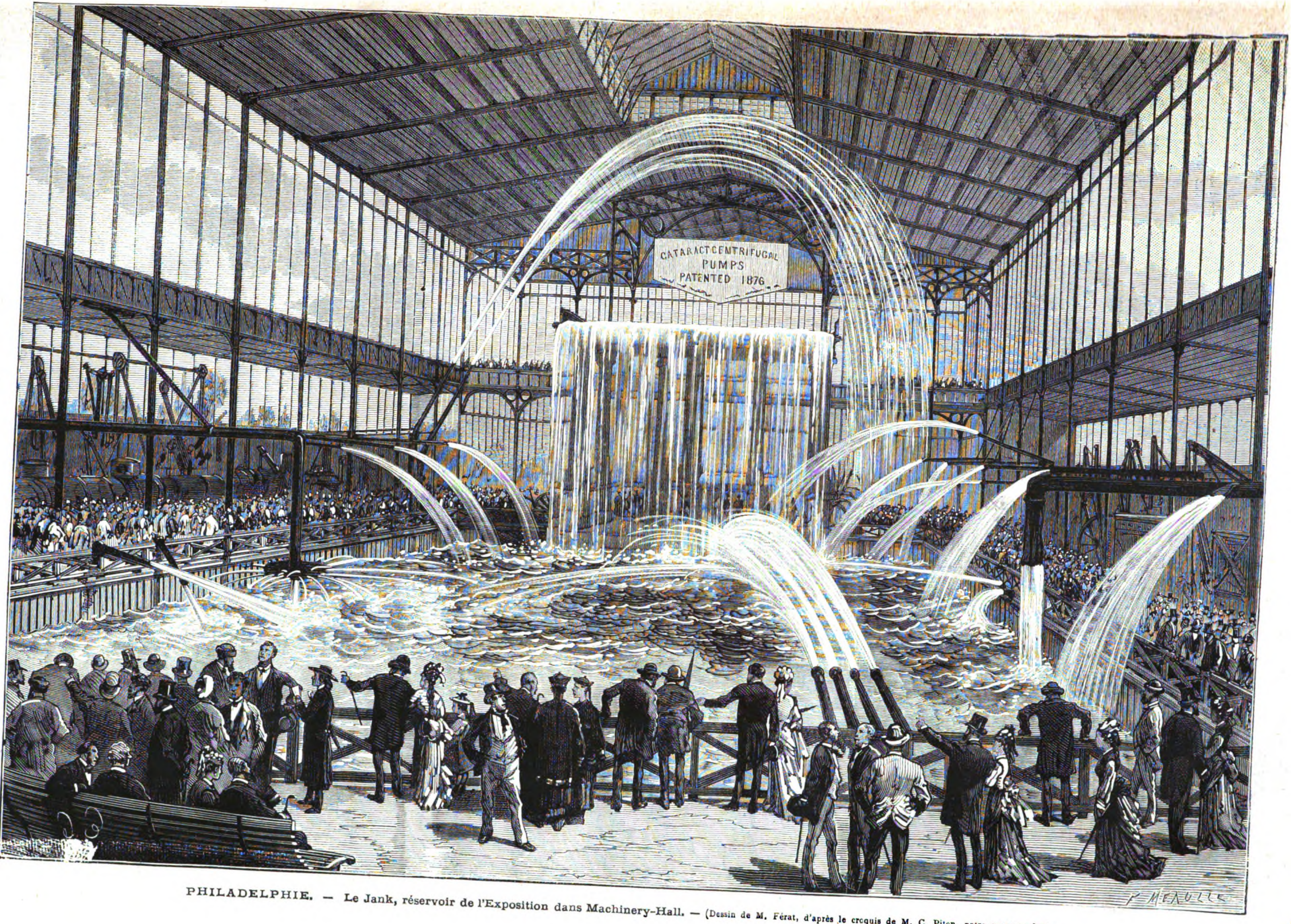
Lorsque l'on voit par l'absence totale de nos meubles, qui sont aussi une de nos industries les plus importantes de notre commerce d'exportation, nos fabricants ne pas combattre les maisons américaines qui ont révélé une puissance ignorée dans cette fabrication, sous tous les rapports, de pureté du style et du fini

(1) Ladite couronne est complètement en or, rehaussé de cinq cents diamants environ. Afin d'utiliser toutes ces pierres, on les a placées aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de la couronne.



LES BALKANS. — Types des provinces insurgées. — Papas bulgare des environs de Nisch. — S. S. Michel, métropolitain de Serbie. — Bulgares des deux sexes, etc. — (Voir la liste, page 39)

(Dessin de M. Vierge, d'après les photographies de M. Michaïlidis, de Sophia, et communiquées par M. Bianconi.)



PHILADELPHIE. — Le Jank, réservoir de l'Exposition dans Machinery-Hall. — (Dessin de M. Férat, d'après le croquis de M. C. Piton, notre correspondant.)

du travail, on ne peut, dis-je, que faire d'amères réflexions.

Je reviens donc à la question de la contrefaçon. Il faut que les membres du jury français profitent des grandes assises auxquelles ils assistent pour poser carrément la question de contrefaçon et la faire juger et condamner comme elle mérite de l'être, comme une chose odieuse et révoltante. Il est impossible qu'une semblable demande, énergiquement faite par un jury composé des hommes les plus distingués et les plus honorables de tous les pays, n'obtienne pas une favorable réponse.

Une autre question, également d'économie sociale et de politique étrangère, devra être prochainement résolue. C'est celle du tarif douanier qui touche aux plus hauts intérêts économiques du pays et cause la stagnation des affaires en Amérique.

Ces deux questions se touchent l'une et l'autre. La question du tarif ne peut être résolue sans que celle de la contrefaçon le soit d'une manière absolue, autrement la crainte de voir entrer en France des articles contrefaits avec des droits réduits, par réciprocité, devront faire renoncer à toute modification des tarifs. — LUTION.

LES DIEUX QU'ON BRISE

II

LÉGENDE

Après avoir fini le monde,
Voyant l'homme souffrir, un jour
Dieu fut pris de pitié profonde :
Il créa la Mort et l'Amour.

« — Allez, consolez les misères,
« Soyez remède à tous les maux,
« Dit-il. J'ai fait de vous deux frères :
« L'Amour et la Mort sont jumeaux! »

Et marchant l'un auprès de l'autre,
Ils allèrent en liberté,
Accomplissant l'œuvre d'apôtre,
Qu'espérait d'eux l'humanité.

Pour guérir le monde où nous sommes,
Faisant leur éternel chemin,
Ils allaient à travers les hommes,
Tenant leurs carquois à la main,

D'où les flèches sortaient sans cesse,
Ne frappant jamais au hasard :
Donnant l'amour à la jeunesse,
Apportant la mort au vieillard.

Or, par un soir d'été superbe,
Se sentant fatigués tous deux,
Séduits par la fraîcheur de l'herbe,
Qui montait vivace autour d'eux,

Bercés par la brise qui pleure,
Le front tourné vers l'Orient
L'Amour et la Mort pour une heure,
S'endormirent en souriant.

Le temps passait. La lune blanche
Éclairait leurs traits radieux.
Un chêne avait courbé sa branche,
Pour en couvrir les jeunes dieux;

Et leurs carquois, dans l'herbe sombre,
Semblaient plus lumineux encor :
Comme des vers-luisants sans nombre
Y scintillaient les flèches d'or.

Tout à coup, dans cette nuit pleine
De parfums âcres et charmeurs,
Un lion rugit dans la plaine,
A quelques pas des deux dormeurs.

Ils s'éveillent troublés, et vite
Ramassant leurs carquois, ils vont
S'apprêter à prendre la fuite
Dans les sentiers du bois profond.....

Mais l'effroi les tient, leur main tremble,
Les armes tombent de leurs doigts,
Et voilà que se mêlent ensemble
Les flèches d'or des deux carquois.

Comment pouvoir les reconnaître?
Elles se ressemblaient si bien,
Qu'en les regardant, chaque maître
Ne sut pas distinguer son bien;

Lors faisant chaque part égale,
Ils les partagèrent entre eux ..
— C'était donc une loi fatale
Que l'homme ne fût pas heureux,

Car, depuis, notre vie est faite,
Selon les caprices du sort,
Et les flèches que l'amour jette,
Hélas! donnent souvent la mort!

ALBERT DELPIT.

COURRIER DU PALAIS

La suite du procès en interdiction. — Ses antécédents. — Les articulations. — Toujours le spiritisme. — La plaidoirie de Me Gatineau. — Terreurs non imaginaires. — La liberté individuelle. — Conclusions du ministère public. — Arrêt. — Un nouveau mode de suicide. — L'ami trompé. — Comment les servantes s'excusent. — Les conseils de prison. — L'accent de la vérité. — L'affaire de Bois-Colombes. — Il faut attendre. — Encore des pick-pockets.

Le procès en interdiction intenté par Mme la princesse de Beauvau-Craon mère contre la princesse Isabeau de Beauvau-Craon, sa fille, a été plaidé cette semaine, comme nous vous l'avions annoncé, par Me Oscar Falateuf, qui a conclu à l'infirmation du jugement rendu au mois de juin de l'année dernière.

Nous vous avons dit déjà qu'en 1869 un premier procès avait été soulevé dans les mêmes conditions, nous vous avons rappelé l'éloquente réponse faite par la princesse Isabeau elle-même et la décision qui fut la suite de ce merveilleux incident. En 1875, nouveau procès dans lequel se trouvaient reproduites, par Mme la princesse mère, toutes les articulations qui avaient figuré dans les conclusions de 1869. Ces articulations, vous les connaissez par les comptes rendus et, d'ailleurs, en feuilletant la collection du *Monde illustré*, vous les retrouveriez dans mes chroniques de cette époque. La princesse Isabeau avait foi dans le spiritisme; elle aimait les chiens, elle en faisait coucher quatre ou six dans sa chambre; elle craignait d'être empoisonnée, elle faisait analyser son vin; elle avait des hallucinations, elle quittait la France; elle s'enfuyait à l'étranger, à Londres, à Bruxelles; elle était assailli de terreurs imaginaires, elle voyait partout des agents de police la poursuivant pour l'enlever, pour la faire enfermer, etc.

C'est Me Gatineau qui a plaidé pour la princesse Isabeau, et il l'a fait avec un tact parfait, car cette défense, si elle demandait de grands ménagements, exigeait aussi une certaine fermeté. La loi ayant dit qu'un « état habituel d'imbécillité, de démence, de fureur » doit être prouvé pour qu'il y ait lieu de prononcer l'interdiction, l'issue de ce procès n'était pas douteuse, et le texte du jugement de première instance aurait pu devenir une brève, mais suffisante réfutation. Mais Me Gatineau a fait mieux, il a montré sa cliente ayant tous les charmes de l'esprit et de l'intelligence; il nous a lu d'elle des lettres où, sans doute, l'amertume, l'exaltation et même l'excentricité percent quelquefois, mais toujours pleines de cœur et même de raison. L'honorable avocat nous a montré aussi le procès en interdiction commençant précisément quand la princesse Isabeau songe à réclamer la fortune de son père. Eh! sans doute, elle était en proie à des terreurs! Mais il a démontré que les terreurs n'étaient pas complètement imaginaires, et que, quand elle fuyait de Paris à Londres, de Londres à Bruxelles, se disant entourée d'ennemis, craignant d'être enfermée malgré elle, un pavillon avait été loué pour elle dans une maison de fous, et qu'elle y aurait été bel et bien cloîtrée, si, à ces persécutions bien réelles, elle n'avait opposé que de l'indifférence.

Enfin, à l'audience du 10 juillet, Mlle Isabeau de Beauvau Craon s'est présentée devant la cour, et, sur l'invitation de M. le premier président, elle a lu une courte déclaration rédigée par elle avant l'audience. Nous y remarquons le passage qui, selon nous, est tout le procès :

« En effet, c'est être bien criminel que de vouloir ab-
« solument et injustement ravir la liberté, cette liberté
« si chère à tous, et que Dieu lui-même daigne respec-
« ter en nous accordant la jouissance et l'entière dis-
« position de notre libre arbitre. Songez et frémissez
« à l'idée de tout ce qui peut se passer dans ces mai-
« sons (dites réservées aux fous). Là, nul n'y pénètre,
« et l'on est confié à des personnes aussi rudes qu'in-
« téressées. Cet attentat, cette sorte d'assassinat moral
« a été d'intention commis contre moi! »

Cette fois, ce n'était qu'une lecture faite simplement. M. l'avocat général Ducreux a pris ensuite la parole; il a rappelé cette parole de M. le conseiller d'État Emery : « Pour que l'interdiction soit prononcée, il faut que la raison ne soit plus qu'un accident dans la vie de l'homme. » Il s'est demandé pourquoi dans cette cause, parmi les éléments du procès, ne figurent aucun document scientifique, aucun rapport médical; il se demande aussi ce que Mme la princesse-mère a fait pour tenter un moyen curatif dont le résultat eût pu être d'éviter cette ressource extrême, dans une famille, de faire interdire l'un de ses membres. Son affection pour sa fille ne semble pas lui avoir inspiré un de ses appels touchants en face desquels le cœur se fend et ne résiste pas.

Conformément aux conclusions remarquables de M. l'avocat général, la Cour a confirmé le jugement de première instance.

Une audience du conseil de guerre de Clermont-Ferrand a révélé un fait qui n'est peut-être pas tout à fait sans précédent, mais qui cependant est heureusement bien rare. Un soldat du 105e régiment de ligne, nommé Pierre Saison, avait au régiment un ami, un véritable ami; c'était un camarade nommé Phélong. Ce dernier était souffrant depuis quelques jours; il paraissait en proie à une mélancolie persistante. Saison cherchait à le consoler et lui persuadait qu'il guérirait bientôt. — Non, je suis loin d'aller mieux, reprit Phélong, et il ajouta en riant : Un ami qui voudrait me rendre un grand service ne pourrait mieux faire que de me tirer un coup de fusil. Saison, qui à ce moment nettoyait son arme, met son ami en joue, fait jouer la gachette, et s'écrie en riant à son tour : — Eh bien, te voilà mort! En ce moment, il fut appelé au dehors pour affaire de service; il sortit, laissant là son fusil. Quand il revint, Phélong lui dit : — Allons! encore une fois, ajuste-moi, et cette fois ne me manque pas. Le malheureux Saison, sans défiance et bien certain que le chassepot est vide, recommence la plaisanterie. Hélas! pendant son absence, Phélong avait pu glisser une cartouche dans le fusil; le coup partit et le tua raide. Et ce ne fut pas tout : le soldat Saison devait comparaître devant un conseil de guerre. Un acquittement, dont personne ne doutait, du reste, a été prononcé à l'unanimité et est venu calmer un peu le désespoir qui le domine depuis ce jour fatal. Phélong ne pouvait-il pas trouver une autre forme de suicide? Quel souvenir il laisse à son ami! C'est presque une action cruelle qu'il a commise là; mais y a-t-il réfléchi? c'est bien douteux!

Je vous ai parlé, il n'y a pas bien longtemps encore, à propos d'une affaire soumise à la cour d'assises de Paris, de l'excuse que trouvent la plupart des servantes pour se justifier quand elles sont accusées de vol. Rien de plus simple : leur maître les a séduites, et l'argent, les bijoux, les effets d'habillement ou de linge qu'on leur reproche d'avoir volés deviennent autant de cadeaux qu'elles ont reçus sans scrupule en leur qualité de servante-maîtresse. Dans l'affaire à laquelle je viens de faire allusion, M. le président de la cour d'assises disait que ce moyen de défense est une tradition de prison, ce que nous croyons très-fermement pour notre compte. Eh bien! la tradition voyage. Nous la retrouvons dans le département de la Charente-Inférieure. Marie-Anne Tissus était la servante d'une limonadière de Jonzac, Mme Lumineau; celle ci s'aperçoit qu'on lui a volé 600 francs; elle en parle au commissaire de police, et la servante, pressée de questions, avoue qu'elle est la coupable, elle indique même la cachette, dans laquelle on retrouve 330 francs. Mais, plus tard, le thème est changé; devant le magistrat instructeur, et jusqu'à l'audience inclusivement, la servante soutient que le fils de sa maîtresse est son amoureux, et que c'est lui qui a détourné cet argent pour le lui donner; si elle a fait un aveu, c'est parce que Hippolyte (le jeune homme) le lui avait conseillé, en lui promettant de la faire mettre en liberté. Le jeune homme proteste et jure ses grands dieux que tout cela est une fable, et Marie-Anne alors s'écrie : « O Hippolyte, pouvez-vous m'abandonner ainsi! »

Si Marie-Anne a appris dans les prisons le rôle qu'elle vient de jouer à l'audience, ses conseillers sont des gens bien dangereux, car elle avait un accent pénétré, les larmes inondaient son visage..., et puis, malheureusement, il paraît que M. Hippolyte a fait quelques folies; enfin, le verdict du jury a été négatif, et la ser-

vante est sortie acquittée du banc de la cour d'assises.

Aujourd'hui, devant la cour d'assises de la Seine, a commencé l'affaire dite de Bois-Colombes. C'est là une de ces histoires passablement noires et qui, en raison d'un côté mystérieux, ont le privilége de passionner le public; mais au moment où je termine ce courrier, l'interrogatoire de l'accusé Gervais est à peine terminé. Vous n'avez pu manquer de connaître par les journaux le crime qui lui est reproché : il aurait tué et enterré dans sa cave une femme qui demeurait chez lui et qui avait apporté un mobilier d'une certaine importance, des bijoux, de l'argent et quelques valeurs mobilières. Quelques jours après la disparition de cette femme, Gervais se mariait avec une jeune fille de dix-huit ans.

Mais je vois que je me laisse entraîner à commencer un récit dont le dénoûment n'existe pas encore; je ferai donc mieux de le conserver pour pouvoir vous l'offrir complet la semaine prochaine.

Le tribunal correctionnel a jugé et condamné cette semaine deux pickpockets, l'un Anglais, l'autre Américain, à ce qu'ils prétendent, du moins.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que les honorables gentlemen et nobles ladies qui voyagent pour cette importante branche d'industrie font en France des apparitions moins fréquentes.

Se réservent-ils pour la prochaine grande Exposition? C'est possible.

PETIT-JEAN.

THÉATRES

PALAIS-ROYAL : *la Partie d'échecs*, comédie en un acte par M. Paul Ferrier; l'*Ombrelle*, vaudeville en un acte, par M. Saint-Agnan. — VARIÉTÉS : *les Jolies filles de Grévin*, fantaisie parisienne en quatre actes et sept tableaux, par MM. Léon et Frantz Beauvallet.

M. Paul Ferrier a décidément la main à ces petits actes légers et ingénieux dont le Gymnase a laissé perdre la tradition. *La Partie d'échecs* du Palais-Royal vaut *Chez l'avocat* de la Comédie-Française; c'est le même enjouement, avec cette insouciance de l'idée morale que comporte et qu'excuse jusqu'à un certain point l'ancien terroir de la Montansier. Étant donné un vieux bonhomme épris du noble jeu d'échecs, lui donner successivement pour partenaires dans une seule partie tous les personnages de la pièce, sans qu'il s'aperçoive un instant de leur substitution, — tel est le problème que M. Ferrier s'est appliqué à résoudre. Pendant cette partie étonnante, les susdits personnages s'en vont, à tour de rôle, dans certain bosquet écarté où se joue la comédie des rendez-vous, renouvelée de l'allée des marronniers du *Mariage de Figaro*. Pour que rien ne manque à ce rapprochement, on retrouve là, sous des costumes bourgeois, le comte Almaviva, la comtesse, Suzanne, et même Antonio.

On sera déjà tout disposé au rire lorsque j'aurai dit que l'Almaviva (lisez Boisramé) de *la Partie d'échecs* est représenté par M. Lhéritier, ce comédien fabuleux qui a créé un emploi nouveau au théâtre: l'emploi des ramollis. Suzanne, c'est Mlle Lemercier, et la comtesse, c'est Mlle Cléry (ancienne noblesse), deux femmes charmantes, deux actrices agréables. M. Raimond joue Antonio et le joue rondement. Quant au joueur impassible, qui pourrait rendre des points à la fois au joueur d'échecs de Maenzel et au juste d'Horace, il s'appelle Luguet sur l'affiche. Luguet, c'est tout dire.

« Où avez-vous été élevée, mademoiselle? — Aux Petits-Oignons, monsieur. » Telle est la question et telle est la réponse échangées entre un habitué et une habituée du bal Bullier dans *les Jolies filles de Grévin*, cette pièce des Variétés sur laquelle je me suis engagé à revenir. Cette citation suffit à donner la mesure du style qui y domine. La vérité n'en est pas moins que la « fantaisie parisienne » de MM. Léon et Frantz Beauvallet est amusante et a réussi. J'y vois ou je crois y voir autre chose que ce que le public y a vu; j'y devine une tentative dans le sens de la comédie aristophanesque. Le mot est peut-être bien fort pour une œuvre aussi frivole. Mais le tableau de la brasserie de l'Avenir, mais quelques scènes qui se passent sous le vestibule du bal Bullier, mais d'autres détails empruntés à la vie d'aujourd'hui, surpris sur le vif, me font persister dans ma croyance. Il y aurait tout profit, selon moi, à ce que ce genre d'esquisses se propageât et devînt à la mode, dans des proportions réglées par le goût. Cela sortirait d'abord le théâtre de l'opérette où il est momentanément embourbé; ensuite, cela entraînerait forcément la disparition de certaines conventions scéniques et d'une foule de rengaines qui menacent de s'éterniser.

De ces rengaines-là, il en reste certainement beaucoup encore dans *les Jolies filles*; mais j'ai dit l'impression générale qui résulte de la pièce. Elle est jouée avec un incontestable entrain par une troupe composée en partie d'artistes que la fermeture des autres théâtres a mis en disponibilité, comme de simples sous-préfets. Ce sont MM. Dailly, Gobin, Chelles, Courcelles, etc., et un assez grand nombre de dames et demoiselles. Mme Céline Montaland remplit deux rôles, celui d'une femme du monde (le faubourg Saint-Germain est prié de ne pas y regarder de trop près) et celui d'une étudiante. Elle a de l'exubérance et de la finesse, deux qualités qui sembleraient devoir s'exclure.

Dirai-je qu'on a repris *la Fille de madame Angot*, non plus aux Folies-Dramatiques, mais au Théâtre-Historique? Et pourquoi pas? Mme Angot appartient depuis longtemps à l'histoire. C'est égal, la brave femme peut se vanter d'avoir la vie dure.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

LES CENDRES DE BELLINI

« L'art n'a pas de patrie! » Celui qui le premier a formulé cet axiome a cru clore d'un coup une discussion qui, depuis longtemps, échauffait les bons esprits.

Allons! soit (mais pour aujourd'hui seulement) : « L'art n'a pas de patrie! » Toujours est-il que les artistes en ont une. D'où il découle qu'ils ont aussi des compatriotes, lesquels se montrent ordinairement très-friands de leur gloire.

Nous savons bien, quant à ce qui est de nous, que nous fussions resté muet sur les honneurs funèbres qui vont être rendus aux cendres de Bellini, sans la certitude, aujourd'hui acquise, que notre Auber aura (enfin!) un tombeau digne de lui et de la nation qui l'a produit.

L'admiration que nous professons pour *Norma* n'en eut pas été moins grande, et le coin du cœur que nous gardons à *la Somnambule* lui eut été réservé comme par le passé. Seulement, *cuique suum!* chacun eut enterré ses morts.

La nouvelle qui s'est répandue que M. Lefuel travaillait au mausolée d'Auber, nous délie donc de l'espèce d'obligation où nous étions d'observer le silence sur la prochaine exhumation des restes de Bellini.

Tout le monde ne sait pas, assurément, que Bellini dort depuis plus de quarante ans en terre française. Il était arrivé à Paris en janvier 1834 pour achever sa partition des *Puritains*, et la faire chanter au Théâtre-Ventadour.

Les Puritains furent, en effet, exécutés l'année suivante par ces virtuoses incomparables qui avaient nom la Grisi, Rubini, Tamburini, Lablache, et dont la génération qui nous a précédé nous a conté les prouesses.

Le succès fut très-grand. Les acteurs portèrent Bellini en triomphe sur la scène; Louis-Philippe le fit, séance tenante, chevalier de la Légion d'honneur; en rentrant chez lui, il trouva encore le brevet d'une autre décoration que lui envoyait le roi de Naples.

C'en était trop pour sa nature impressionnable et fébrile. Tant de bonheur en un jour est un accablement. Le pauvre musicien ne tarda pas à être pris d'un mal dont il avait déjà subi plusieurs atteintes. L'air de la campagne lui fut ordonné, et il se réfugia à Puteaux dans une maison amie.

Pour nos lecteurs lointains, qui ne seraient pas familiers avec la topographie parisienne, Puteaux est un village situé sur le chemin de fer de Versailles, et qui fait face au bois de Boulogne dont il est séparé par la Seine.

La maison habitée par l'auteur des *Puritains* était située rampe de Neuilly, n° 19 *bis*.

C'est là qu'après tout un été de souffrances, et malgré les soins les plus actifs, il s'éteignit le 23 septembre 1835. Il succombait, comme Meyerbeer trente ans plus tard, à une prosaïque affection d'entrailles.

Rossini, roi de la mélodie, est mort, comme Louis XIV, d'une fistule; Donizetti a été emporté dans un accès de folie extatique; Hérold, comme Chopin, s'en est allé par la phthisie; Adolphe Adam par une rupture au cœur... Ces façons de quitter la vie ne choquent pas trop les survivants dans l'idée qu'ils ont pu se faire de Rossini, de Donizetti, d'Hérold, de Chopin ou d'Adam. Mais avoir, comme Bellini, trouvé des accents angéliques pour peindre la passion, la jeunesse, la sérénité du ciel, tout ce qui est poésie et extase, et puis être tué par la maladie dont l'Argan de Molière souffrait en imagination, c'est être victime d'un sort cruellement ironique.

L'auteur de *la Somnambule* avait trente-quatre ans et non trente-trois, comme le disent la plupart de ses biographes. (Nous nous en rapportons au livre si exact que notre confrère Arthur Pougin a publié sur *Bellini*.) Il était né, en effet, à Catane, le 1er novembre 1801.

Le service funèbre fut célébré dans l'église des Invalides. Les cordons du poêle étaient tenus par Rossini, Paër, Carafa et Cherubini.

On porta ensuite le corps en grande pompe au Père-Lachaise, dans le lieu dit « bosquet des musiciens », et c'est là qu'il repose à côté de ceux de Boieldieu, de Méhul, de Nicolo, de Chopin, de Catel, d'Hérold, d'Habeneck, de Gossec, de Panseron, etc.

Son tombeau a été élevé par souscription sur les dessins d'Abel Blouet.

Henry Heine a laissé de Bellini un portrait à la plume qui peut trouver ici sa place; et on ne se plaindra pas de la longueur de la citation, c'est un portrait en pied : « L'auteur de *Norma* était un être svelte et élancé, ayant des mouvements gracieux et presque coquets; toujours tiré à quatre épingles; figure régulière, allongée, rosâtre; cheveux blond clair, presque dorés, frisés à boucles légères; front noble, élevé, très-élevé; nez droit; yeux pâles et bleus; bouche bien proportionnée; menton rond. Ses traits avaient quelque chose de vague et sans caractère, comme le lait, et cette face laiteuse tournait quelquefois à une expression aigre-douce de tristesse...

« Le jeune maestro semblait vouloir étaler dans toute sa personne une douleur molle et flasque. Ses cheveux étaient frisés avec une sentimentalité si rêveuse, ses habits se collaient avec une langueur si souple autour de ce corps élancé; il portait son jonc d'Espagne d'un air si idyllique, qu'il me rappelait toujours ces bergers que nous avons vus minauder dans les pastorales avec la houlette enrubannée et la culotte de taffetas rose. Sa démarche était si demoiselle, si élégiaque, si éthérée! Toute sa personne avait l'air d'un soupir en escarpins.

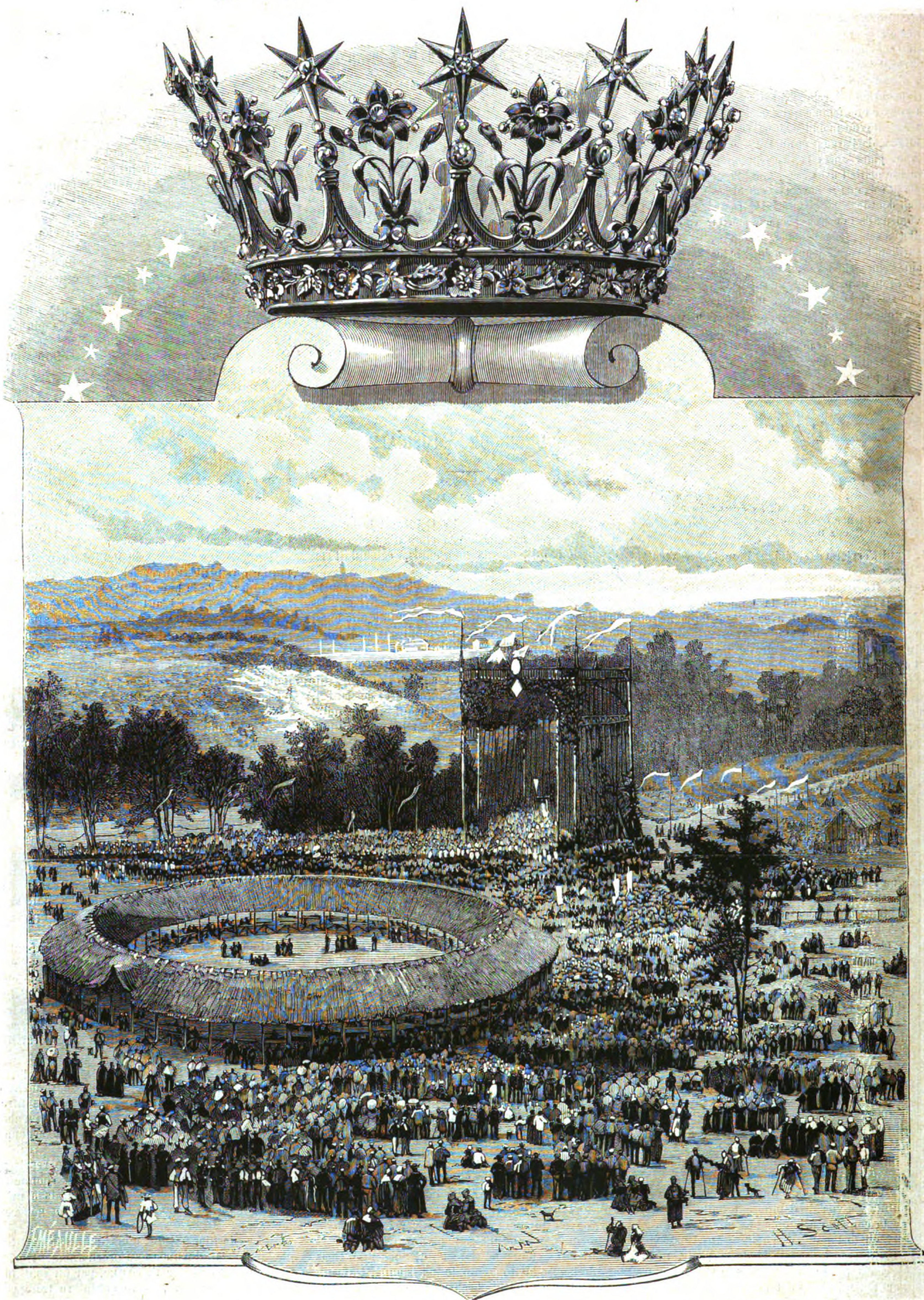
« Il a eu beaucoup de succès auprès des femmes, mais je doute qu'il ait fait naître une grande passion. Pour moi, son apparition avait quelque chose de plaisamment gênant, dont on peut tout d'abord trouver la raison dans son mauvais langage français... Je ne devrais pas qualifier ce langage de mauvais; mauvais est ici trop bon. Il faudrait dire effroyable! à faire dresser les cheveux! »

Enfin, vers l'année 1865, il est venu à la pensée de quelques-uns de ses compatriotes de ramener en Sicile les cendres de Bellini. Des démarches furent faites, et nous ne savons trop pourquoi elles n'aboutirent pas, malgré l'assentiment du gouvernement français.

Mais les négociations viennent d'être reprises et semblent devoir, cette fois, être menées à bonne fin. Une souscription pour subvenir aux frais a même été organisée dans notre magnanime et généreux Paris.

C'est ce dernier fait qui nous donne la certitude que le tombeau d'Auber sera prochainement érigé; car comment accepter l'idée que, par un sentiment de courtoisie exagéré, notre argent se tromperait ainsi de route?

ALBERT DE LASALLE.



LOURDES. — **Le couronnement de Notre-Dame de Lourdes, le 2 juillet.** — (D'après la photographie de M. Viron.)
La couronne. — (D'après la photographie communiquée par M. Mellerio, orfèvre. — Dessin de M. Scott.)

AFRIQUE. — Saint-Louis du Sénégal. — Départ pour la France du colonel Valière, gouverneur du Sénégal.
(Dessin de M. Vainay, d'après le croquis de M. P. Mantin, capitaine d'infanterie de marine.)

AMÉRIQUE. — Philadelphie. — La machine Corliss, moteur principal du Machinery-Hall. — (Dessin de M. Férat, croquis de Piton.)

QUELQUES CHIFFRES CURIEUX. — L'industrie des pianos produit 50 millions par an, et cela, depuis soixante ans!... Qui ne connaît le succès, la richesse des célèbres maisons Erard, Pleyel, de Paris, Broadwood, de Londres.

L'orgue est appelé au même développement que le piano; il va dans les salons, et, de plus, à l'église, à l'école.

La Société des Orgues d'Alexandre père et fils, en 1875, a livré 20,000 orgues.

Les portraits de MM. THIERS, VICTOR HUGO, MIGNET, PATIN, DUC DE NOAILLES, NISARD, font partie des vingt-six magnifiques gravures que donne la série de **JUIN** de la **Mosaïque** qui vient d'être mise en vente. Cette série contient en outre la valeur d'un volume de texte par les meilleurs écrivains, et ne coûte que **60** centimes et **70** centimes *franco* par la poste.

Adresser les demandes à l'administration, **11**, quai Voltaire, à Paris.

La **Mosaïque**, dont le succès s'affirme chaque jour davantage, vient encore de recevoir un précieux encouragement. Outre la souscription du ministère de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, elle vient d'être adoptée par la commission générale des bibliothèques scolaires de France et par la commission de l'enseignement primaire de la Seine, pour être donnée aux distributions de prix.

Nous recommandons particulièrement les déjeuners du *Grand-Hôtel* : 4 fr., vin, café et liqueurs compris. *Dîners* de la *Table d'hôte* à 6 fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le *Grand-Hôtel* sont admises à ces deux tables.

Touristes et voyageurs, habitants des plages, baigneurs et baigneuses, vous tous enfin qui allez vous exposer aux ardeurs dévorantes d'un soleil dangereux, aux intempéries des saisons, aux vents, à la poussière, gardez-vous de partir sans emporter avec vous le *Rowland's Kalydor!*

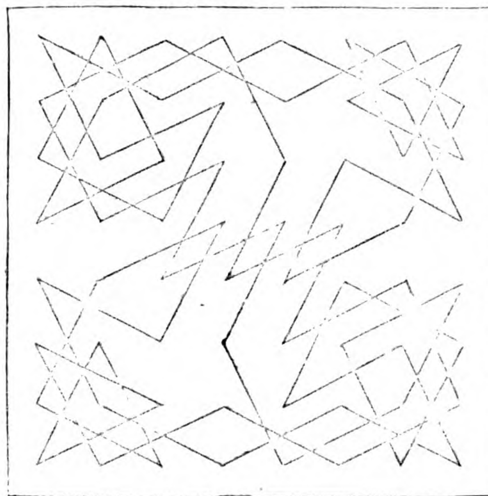
Cette préparation exquise est la plus rafraîchissante que l'on puisse désirer, et la plus efficace pour combattre les altérations de la peau. Grâce à son application, rougeurs, plaques jaunes, boutons et taches de toute nature disparaissent comme par miracle; en un mot, la peau acquiert, par l'emploi du *Rowland's Kalydor*, une beauté incontestable et la fraîcheur des jeunes années.

Ce produit est vendu chez tous les pharmaciens et parfumeurs de France. A Paris, on le trouve chez Guerlain, 15, rue de la Paix; Roberts, 33, place Vendôme; Hogg, 2, rue Castiglione; Swann, 12, rue Castiglione; et C. Fay, 9, rue de la Paix.

AVIS. — Toutes les personnes qui tiennent à être bien gantées doivent exiger que leurs gants soient cousus par les *surjeteuses* de MORIN, de Grenoble (Isère). Cette couture est incomparablement supérieure à toutes les autres, elle est très-solide, très-souple et très-mince.

Un jeune homme bachelier es-lettre, licencié en droit, sachant le piano, désire accompagner en voyage ou à la campagne, pendant les vacances, une famille dans laquelle il donnerait des leçons. «Ecrire à M. D. D. Z. Bureau restant, 4, rue de Tâcherie.»

SOLUTION DU DERNIER PROBLÈME SYLLABIQUE



Lorsque, pour assurer à l'octroi ses recettes,
L'an mil sept cent quatre-vingt-six,
D'un mur on entoura Paris,
Un plaisant fit ce vers dans une des gazettes
(Le *Mercure*, je crois, mais n'en suis pas garant) :
Le mur murant Paris rend Paris murmurant.

Solutions justes : MM. X. Sellival; Fidelio; J. Harmony; Ad. Tuniot; Termes du Broca; le café de Nantes, à Paris; A. C., à Montrouge; Cl. Gerard; le cercle de Villedieu; le café de Châteaudun, à Paris; Ern. Dufay; P. L. B. Sabel; Bagot; Bienborenault; L. de Croze; Pascal Charrier; D. A. P. D. Tourcoing; Mme T. de Marine-Villa; de Paoli; G. Tellier; E. Poncet; le Petit-Café de Gamaches; le cercle commercial, à Marseille; Brochard fils; F. Mangeot; café Harpin, à Bar-le-Duc; le cercle de la Renaissance, à Alençon; Mlle Hortense Amiot, à Vineuil; A. Lecoq; de la Mothaye; le vieux du café Frezier, à Longwy; M. B. et E. B, les amis de la Soirée du Samedi; Edm. M. et Jul. S.; Mmes J. Vavon et L.; le café Quelquejeu, à la Ferté-Vidame; E. L. Durand; Mme Louise Gambaré; G. Leroy, café Danzier, à Brest; le café Central à Tarare; Emm. de Millery; Désiré de la Soupe de la Mèche; Minos; Jocelyn; H. Kabbleisch; G. L., à Nogent-sur-Marne; le cercle catholique de Rouen; Cachemire; le grand café Serin, à Angers; le café du Palais-de-Justice, à Genève; E. Simonard; un clerc de notaire, à Ygrande; A. P., du cercle d'artillerie, à Valence; l'hôtel de la Couronne, à Château-Salins; Boule-d'Or; Joncour; le capitaine Fravega; le café du Centre, à Tournus; L. Maubert; Tilleurs, Bigorres et Sapeurs, à Nevers; le café Chabrus, à Roanne; Serpent; un abonné, signature illisible; une demoiselle de Bourg-la-Reine, et les habitués du café Perdereau; le café des Arts, à Sedan G. L., à Saint-Amand; Ach. Prieur; G. Benezech; Mme Gabillaud; Kassioph.

SOLUTIONS DE RÉBUS

Ont deviné le dernier rébus : MM. Mathay; le Café du parc des Princes; l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; P. C., café de Paris; Bilboquet; le docteur Gaujot; le Cercle philologique de Sarlat; café de la Comédie, à Nîmes; cercle de Bruyères-en-Vosges; Grand café Serin; Paul Giroud; L. Grenouillet; Tuchetel; Café central, à Tarare; Petit café de Gamaches; les abonnés du Salon de coiffure de la maison Journet; Minos, café de l'Europe, à Calais; C. S. M.; Cercle commercial, à Marseille; Ernest Sabathier; un habitué du café de la Ville, à Toulouse; le Cercle de Tonnay-Boutonne, le comte Perdreau de Puyricard, à Marseille; Pipetty, à La Mandier; les abonnés de la maison Pagès; café Chourreau, à Coursan; le Cénacle du Louvre, à Aix-en Provence; l'Ulysse du café Foix, à Châlon-sur-Saône; A. Colombaud, à Saint-Vallier; Paul Darrot, café Bonnet, à Thiers; Y-ô Bô; Charles Merckel; Toby, à Gray; les habitués du Salon de coiffure Cachon, à Marseille; le Détective; café Gaulier, à Cadillac-sur-Garonne.

Ont deviné l'avant-dernier rébus : MM. les officiers du cuirassé *la Valeureuse*; le Cercle lillois; la tribu des Pieds-Noirs de Genève.

GOUPIL ET Cie, ÉDITEURS-IMPRIMEURS,
rue Chaptal, 9, Paris.

SALON DE 1876

Reproductions photographiques des principaux ouvrages exposés au Palais des Champs-Élysées par les artistes vivants.

DIXIÈME LIVRAISON

P.-L. Aclocque : *le Fumoir de l'Assemblée nationale au palais de Versailles.* — F.-A. Bridgman : *Prière dans la mosquée, au Caire.* — E. Buland : *Daphnis et Chloé.* — G. Castiglione : *Petite fête chez un artiste.* — F.-A. Delobbe : *la Vierge et l'Enfant-Jésus.* — J.-J. Henner : *le Christ mort.* — A. Pascutti : *Une Noce en Dalmatie.* — A. Pasini : *Un Ordre d'écrou* (souven. d'Orient). — J. Worms : *le Départ pour la revue.* — A. Mercié : *David avant le combat* (stat. marb.).

ONZIÈME LIVRAISON

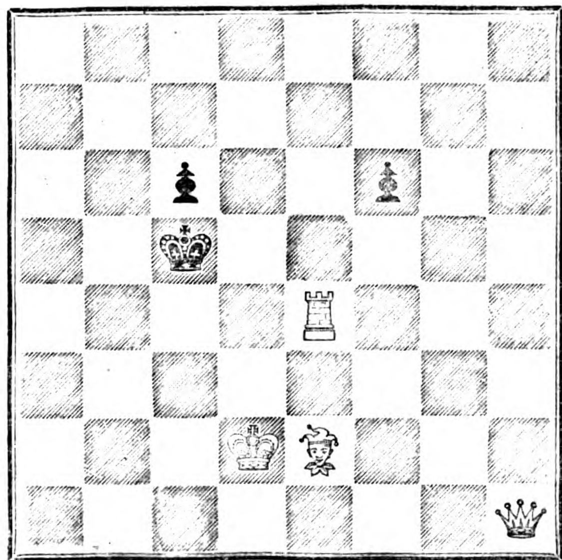
M. Blum : *l'Amateur.* — J. Caraud : *la Petite fermière.* — A. Jourdan : *les Trois amis.* — V.-R. Jugiar : *Entre amis.* — L. Perrault : *Saint Jean, le précurseur.* — J.-E. Saintin : *la Soubrette indiscrète.* — F. Schutzenberger : *Jeanne d'Arc entend ses voix.* — A. Serres : *Angelica.* — J. Verhas : *« Puis je entrer? »* — P. d'Épinay : *David* (statue marbre).

ÉCHECS

PROBLÈME N° 613

COMPOSÉ PAR M. MENZIES

(*Collection of Englisch chess Problems.*)



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 611.

1. D pr. PD — 1 P pr. D (Var.)
2. P 4 R — 2 C pr. P
3. C 1 D — 3 *ad libitum.*
4. C 3 R, échec et mat.

(A)

— 1. T pr. F
2. D 1 D, échec — 2. R 4 F
3. D pr. C, échec — 3. R 4 R
4 P 4 C, éch. déc. et mat.

(B)

— 1. P 4 C
2. C pr. PR — 2. R 4 F
3 P 4 C, échec — 3 *ad libitum*
4 C 2 F ou pr. PF ou D 6 D, échec et mat.

(C)

— 1. P 5 F
2. F pr. P — 2. C pr. T
3 D 1 F, et mat le coup suivant.

(D)

— 1. C 4 R
2 D pr. P, échec — 2. C pr. D
3 F 2 R, échec et mat le coup suivant.

(E)

— 1. F pr. T
2. D 1 F — 2. C 4 R
3. T 4 T, échec et mat le coup suivant.

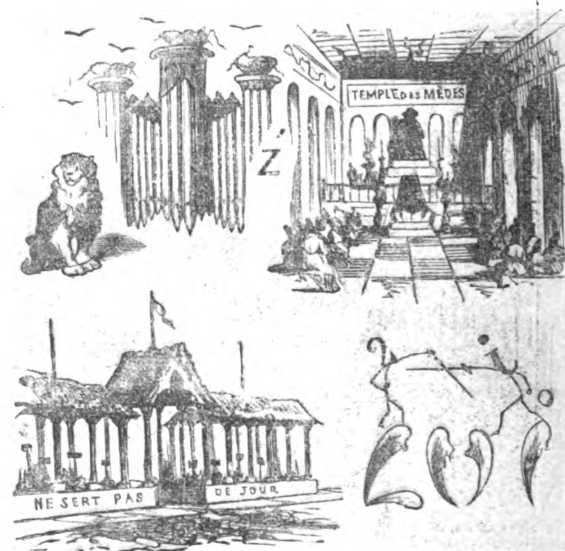
(F)

— 1. C pr. T
2. D 1 F — 2. T pr. F
3. C pr. P, et mat le coup suivant.

Solutions justes : MM. L. de Croze; Alf. Lansquenet; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs; le café Central, à Péronne; le café Astre, à Sigean; Kassioph; le docteur A. Barrier.

Autres solutions justes du problème n° 610 : MM. L. de Tréville; un inconnu; le Cercle de Carvin; le Cercle de l'Isle-sur-le-Doubs. P. JOURNOUD.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La photochromie, c'est la photographie colorée sans pinceau.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

ADJON, *s. une ench.*, en la ch. des not. de Paris, le 25 juillet 1876, DE 2 MAISONS A PARIS (8e arrondissement).
L'une rue CLAPEYRON, no 1, et rue de Moscou, no 24.
Revenu : 21,950 fr. — Mise à prix : 300,000 fr.
L'autre rue CLAPEYRON, no 3, et rue de Moscou, no 26.
Revenu : 18,500 fr. — Mise à prix . 250,000 fr.
S'adr. à Me PÉRARD, notaire, rue Saint-Honoré, 217.

ADJUDICATION le 2 juillet 1876, à midi, en la chambre des notaires de Paris, place du Châtelet,
DE LA TERRE
DE LA
BEUVRIÈRE
sise communes de Dancé, Verrières et Saint-Pierre-la Bruyère, canton de Noce et commune de Saint-Germain, canton de Remelard, arrondissement de Mortagne (Orne), composée de CHATEAU, Parc, Bois, Ferme, Moulin à eau, etc...
Contenance totale : 144 hectares 63 ares, 37 cent. env.
Mise à prix : 350,000 fr.
S'adresser pour les renseignements : à NOGENT-LE-ROTROU (Eure-et-Loir),
A Mes Leclanche et Doullay, avoués.
A PARIS, à M. Meranda rue du Cherche-Midi, 21 ; M. Debard, rue Jacob, 41 ;
Et aux notaires, Me Hatin, rue Saint-Honoré, 231 ;
Me Vian, rue de Turbigo, 1 ;
Me Deschars, rue de Grenelle-Saint-Germain, 9 ;
Me Meignen, r. St-Honore, 370, *dep. de l'enchère*.

MAISON A PARIS-BATIGNOLLES, R. TRUFFAULT, *formant petit hôtel avec jardin*, A ADJUGER, *sur une ench.*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 25 juill. 1876. *Jouiss. imméd.* M. à pr. : 35,000 f. S'ad. à M *Delaunay*, b. Haussmann, 18, av. midi, et à Me GEORGES ROBIN, not., r. J.-J.-Rousseau, 14.

CHATEAU du 16e SIÈCLE et TERRE de CRASVILLE-LA-ROQUEFORT (Seine-Infre) à 6 kil. de la mer (VEULES), cont. 100 h., A ADJUGER, sur mise à prix de 160,000 fr., le 2 août 1876, en l'étude de Me THURRIER, not. à Pavilly, près Rouen.

MAISON BOULEV. MONTMARTRE, No 3, *où est exploité l'hôtel Doré et des Panoramas*, A VENDRE, *même sur une enchère*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 18 juillet 1876, à midi.
Revenu net : 43 000 fr. — Mise à prix : 600,000 fr.
Prêt du Crédit foncier : 380,000 fr.
S'ad. à Me DELAUNAY, not., Chaussée-d'Antin, 44.

ADJON, en la ch. des not. de Paris, le mardi 8 août 1876, D'UNE PROPRIÉTÉ sise à St-MAUR-LES-FOSSÉS (Seine), rue du Pont-de-Creteil, 31 *bis*. Cont. : 568 m env. M. à p. : 18,000 f. S'adr. à Me LAMY, not., rue Royale-St-Honoré, 10

MAISON A PARIS No 17, RUE D'ARCOLE
A ADJUGER, *même sur une enchère*, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 25 juillet 1876, à midi.
Revenu net : 11,757 fr. — Mise à prix : 150,000 fr.
S'adr. à Me FOVARD, not., boulev. Haussmann, 94.

Étude de Me Maurice DUSSOL, avoué licencié à Périgueux, rue Bourdeilles, no 6 (successeur de M. Souffron).

VENTE SUR LICITATION
En Trois Lots avec réunion des deux premiers
DU CHATEAU
ET DE LA
BELLE TERRE DE PUYDEMEAUX
Sis commune de Lachapelle-Montbrandeix, canton de St-Mathieu, arrondissement de Rochechouart (Haute-Vienne).
CONTENANCE APPROXIMATIVE : 320 HECTARES
Adjudication devant le tribunal civil de Périgueux, audience des criées, du VINGT-SEPT JUILLET 1876, à onze heures et demie du matin.
Les frais de poursuites seront payables en déduction du prix dans la huitaine de l'adjudication.

COMPOSITION DES LOTS — MISES A PRIX

1er LOT

Composé 1o d'un château en très-bon état, écurie, remise, et divers corps de bâtiments servant à l'exploitation.
Terrasse, jardin anglais, jardin potager, parc magnifique au milieu duquel se trouve un grand étang très-poissonneux.
2o Du domaine de la Reserve.
3o Du domaine de la Porte.
4o Du domaine du Haut-Puydemeaux.
5o Du domaine du Bas-Puydemeaux.
6o Du domaine de Las Vergnas.
7o Du domaine du Rat.
Mise à prix ; 160 000 fr.

2e LOT

1o Du domaine du Haut-Sallas.
2o Du domaine du Bas-Sallas.
Mise à prix : 70,000 fr.

3e LOT

Ce lot est composé de diverses parcelles détachées, d'une contenance d'environ dix hectares.
Mise à prix : 2,000 fr.

NOTA. — Après les adjudications partielles, les premier et deuxième lots seront mis aux enchères en bloc ; si cette épreuve donne un résultat supérieur, elle sera définitive ; dans le cas contraire, les adjudications partielles prévaudront et seront seules valables.

Les cheptels s'élevant environ à 16,000 francs et les immeubles par destination sont compris dans la vente.

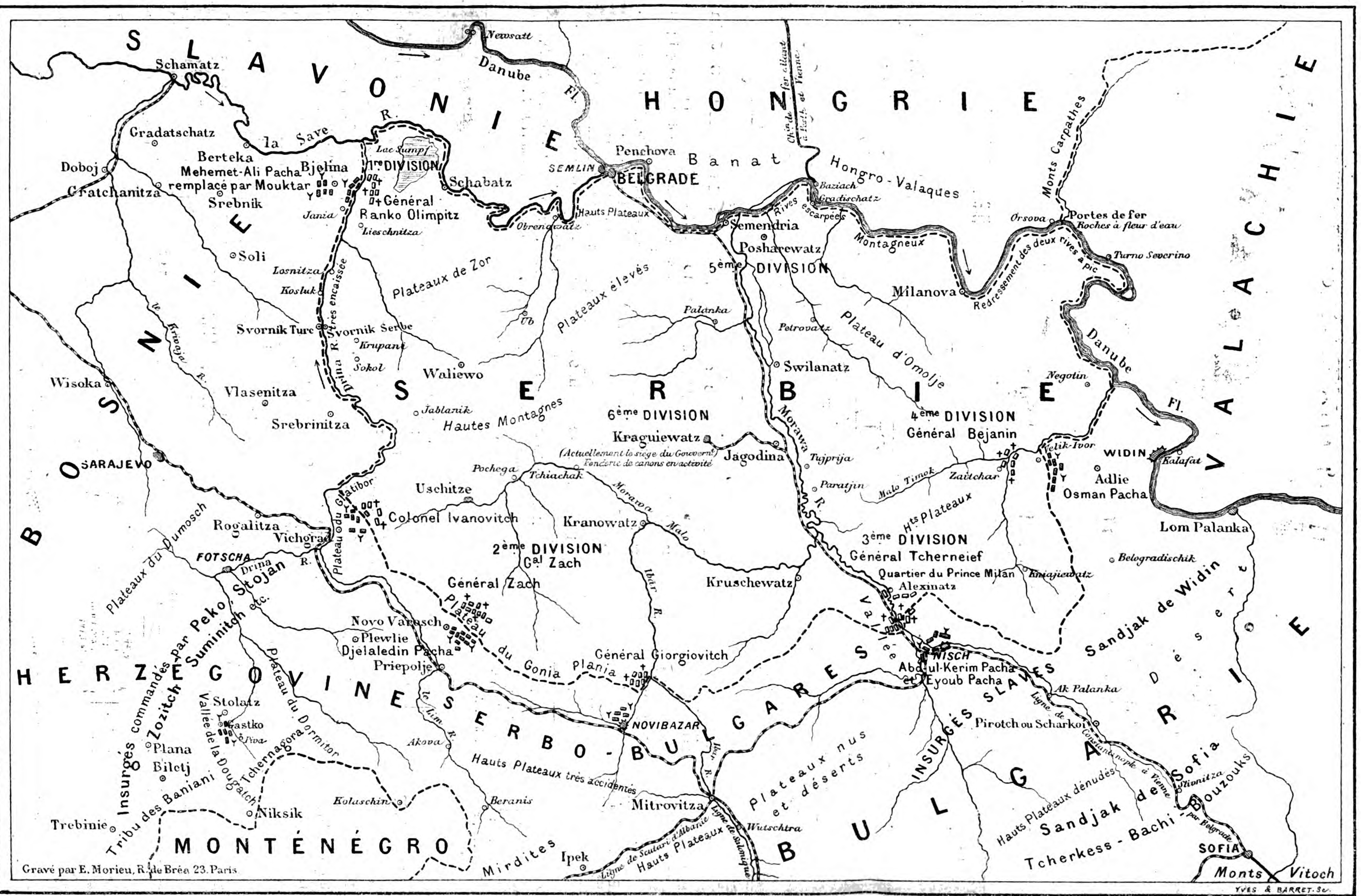
Total des Mises à prix : 232,000 francs.

Pour extrait :
M. DUSSOL, *avoué poursuivant*.

Sadresser pour les renseignements : 1o à Me DUSSOL, avoué poursuivant ; 2o à Me SAUMANDE, avoué colicitant constitué en remplacement de Me Pouyaud ; 3o Et sur les lieux, pour visiter la propriété, à M. DENIS, régisseur.

HOTEL avec JARDIN, 2,494 m. 77 c. aven. du MAINE, no 19, et TERRAIN r. de l'Arrivée, 8 *bis*. 368 m. 26 c. en 2 LOTS, *qui seront réunis pour servir a l'habitation particulière, maison d'éducation* ou *de retraite* ou a *l'industrie*.

FERME de la CHARBONNIERE, p. Rambouillet, 41 h. 81 a. louée 2,400 f. net, A ADJer, *sur une ench.*, en la ch. d. not. d. Paris, 25 juillet 1876. M. à p. Hôtel 120,000 f. Terrain 50,000 f. Ferme 60,000 f. S'ad. à Me ROBIN, not., r. Croix d.-Petits-Champs, 25 ; et a M. Hautefeuille, fermier de la Charbonnière.



Carte du théâtre de la guerre en Orient, d'après Kieper, avec annotations de M. Bianconi. — Les doubles lignes pointillées indiquent les tracés d'études des chemins de fer projetés.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr. ; — Six mois, 13 fr. ; — Trois mois, 7 fr. ; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20e Année. N° 1006 — 22 Juill. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. É. HUBERT.













CONFLIT TURCO-SERBE. — Belgrade. — La milice au camp de Topchidéré. — (Dessin de M. Lix, croquis de M. Schonberg, actuellement en Serbie.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

Vous voyez un homme fortement troublé. C'est même ce trouble qui me servira d'excuse, si, par hasard, vous trouviez surprenant l'audace dont je vais faire preuve en vous entretenant de mes petites affaires. Il est vrai que ces affaires-là sont aussi les vôtres, ainsi que vous pourrez en juger.

Or donc, je me disposais à aligner les six colonnes de cette chronique, et pour ce, je m'entraînais en parcourant les journaux, quand mon regard tomba sur la causerie médicale d'une feuille quotidienne autant que politique.

Vous savez que depuis quelque temps c'est une mode passée dans les mœurs littéraires que de venir ainsi parler toutes les semaines au public de rhumatismes, de bronchites, d'accidents cholériformes, de plaies, de bosses et de toute sorte de jolies choses faites pour nous mettre en joie.

Cette fois, le rédacteur médical avait laissé sommeiller les horreurs; son article était consacré à l'usage de la viande crue.

Je ne vous cacherai pas que la question m'intéresse personnellement, mon médecin m'ayant démontré par des raisonnements lumineux que la santé du corps, et par conséquent la santé de l'esprit, ne peuvent être entretenus que par ce système providentiel et réconfortant. Je lus avec avidité.

O angoisse! ô déception! Le littérateur médical prouvait, à l'aide d'une foule d'arguments qui lui paraissaient irréfutables, que la viande crue est un fléau de l'humanité; que, loin de rien guérir, elle engendre une foule de maladies spéciales; qu'enfin ceux qui s'y adonnent sont destinés à se détériorer physiquement et moralement dans le plus bref délai.

J'en demeurai abasourdi. Il y avait de quoi! Et je me sondai pour bien me rendre compte du degré de détérioration auquel je me trouvais arrivé.

C'est, vous en conviendrez, une chose étrange que cette perpétuelle contradiction de la médecine expérimentant et délaissant tour à tour toutes les méthodes.

Hâtez-vous, disait jadis un docteur spirituellement sceptique, hâtez-vous de prendre ce remède pendant qu'il guérit.

On a érigé cette boutade en principe. Il y a maintenant pour tout traitement l'ascension, le plateau et la dégringolade : c'est réglé d'avance. Première période : un médecin découvre ou importe un procédé nouveau, tous les moutons de Panurge bêlent à l'unisson. Les autres médecins se dépêchent d'adopter le procédé, afin de paraître aux yeux de leur clientèle se tenir au courant des progrès de la science. C'est l'ascension.

Seconde période : Le plateau.

Il y en a comme cela pour trois ou quatre ans d'exploitation paisible. Le remède s'ordonne de routine. Il paraît avoir une renommée solidement assise. C'est le moment précis que les malins choisissent pour entreprendre de le démolir, et la troisième période commence.

Un savant s'était fait une réputation en découvrant les vertus du spécifique; un autre savant se fera une réputation en découvrant ses vices.

Ah! cela va vite, je vous assure. Il faut entendre déblatérer l'entrepreneur de démolitions :

— Pauvres malades crédules, vous vous êtes laissés berner. Dieu seul sait ce que ce système absurde lui a expédié de victimes. Et patati et patata...

Pour ne parler que de la viande crue, j'ai appris, dans l'article qui m'a si fort décontenancé, que je m'exposais, en me livrant à cette consommation, à être dévoré moi-même par la trichine, par le ténia, par toute une légion de vers affamés, prenant sur le vif des à-compte sans avoir la patience d'attendre le cimetière.

Toutefois, une réflexion m'a reconforté.

Je me suis dit que, preuves en mains, la statistique atteste qu'on ne meurt ni plus ni moins avec toutes les méthodes qui se succèdent en se narguant. Le mal qu'elles font parvient donc à s'équilibrer mystérieusement.

Allons, mangeons notre beafsteack cru et mettons-nous à la besogne.

∿∿ D'autant plus qu'un réconfortant n'est pas surperflu par la chaleur qui court et qui nous fait un Paris aussi asphyxiant que morne.

Mais ne nous plaignons pas trop cependant; que dirions-nous si nous étions à la place des malheureux professeurs qui ont en ce moment pour mission de juger les concours du Conservatoire?

Quarante-cinq degrés de chaleur et trente-huit morceaux de piano, voilà le bilan de la journée. Il faut qu'il y ait des grâces d'État tout à fait spéciales pour ceux qui sortent victorieusement de pareilles épreuves sans y laisser une partie de leurs facultés mentales.

Rossini, une seule fois (et il n'eut pas envie de recommencer), avait accepté de faire partie d'un de ces jurys si cruellement laborieux.

Le premier soir, il rentre chez lui exaspéré.

— Quelle journée!

Et il tombe dans un fauteuil. On cherche à le réconforter.

— Non, tout de suite, une feuille de papier que j'envoie ma démission. J'ai bien vu que je ne suis pas l'homme qu'il faut. Tous mes collègues écoutaient sans entendre; moi, j'entendais sans écouter.

C'est Auber aussi qui trouva ce joli mot qu'on a depuis attribué à d'autres.

Le matin d'une séance, il déjeunait avec un de ses amis.

On apporta le café.

— Non, pas aujourd'hui, dit Auber, cela m'empêcherait de dormir pendant l'examen.

Peut-être est-ce un peu là le secret de la grâce d'État dont je parlais plus haut.

Je n'en plains pas moins sincèrement ces martyrs du dièze et du bémol. Si encore leur supplice servait à quelque chose. Mais la stérilité des concours, depuis quelques années, est là pour prouver qu'ils souffrent en pure perte.

Quelques rumeurs favorables circulent cependant sur les résultats de 1876. On parle d'une belle voix de femme et d'un ténor qu'on élève à la brochette.

Hélas! on nous en a tant fait de ces promesses qui n'ont pas été tenues! Je demande à voir avant de croire.

∿∿ A défaut de virtuoses, nous aurons du moins des phénomènes.

D'abord, un géant chinois qui vient pour s'exhiber dans un café-concert. Il paraît que ce personnage, monté en graine, laisse bien loin tous ceux qui l'ont précédé, y compris le géant du café Mulhouse.

Parmi les exercices qu'il exécute, on cite celui-ci : Il écarte les jambes, et un cheval de moyenne taille passe sous lui sans le déranger.

Nous aurons aussi l'homme-salamandre que les réclames précèdent. A ces réclames-là, j'ai le regret de pouvoir opposer un souvenir. L'homme-salamandre n'est qu'une seconde édition, qu'une reprise. Nous avons déjà vu au Cirque, il y a une quinzaine d'années, un pauvre diable qui, à l'intérieur d'une cage de fer, se promenait au milieu de brandons enflammés, muni d'un appareil qui le rendait incombustible.

Il eut même une fin sinistre en Belgique, l'homme-salamandre premier du nom.

Un jour qu'il se montrait, une fissure se déclara dans l'appareil. Il commença à brûler et à pousser des cris. Mais l'orchestre de la baraque jouait avec rage; la grosse caisse, le piston et les autres instruments couvraient complétement les cris du malheureux.

On le vit à la fin, trébucher, puis tomber. On comprit qu'un accident était arrivé. Mais la cage de fer était brûlante. Impossible de la mouvoir. Il fallut aller chercher des pinces de fer.

Lorsqu'on retira l'homme-salamandre de sa carapace, il était cuit absolument comme un gigot qui sort de la rôtissoire.

Espérons que son successeur aura des destinées moins tragiques.

∿∿ Il s'est jugé cette semaine un procès qui soulève incidemment une question d'intérêt public.

L'honorable colonel Lambert ayant été injurié au Palais-Royal, par le contrôleur des chaises que l'on dispose pour la musique militaire, a poursuivi son insulteur devant les tribunaux et l'a fait condamner. Il a eu cent fois raison et ce n'est pas là-dessus qu'il peut y avoir controverse.

Mais le point de départ de l'affaire a été celui-ci :

L'honorable colonel avait pris et payé deux chaises placées l'une à côté de l'autre. Il s'était assis sur la première, il avait posé sur la seconde son chapeau, ses gants, sa canne ou tout autre accessoire de toilette.

Bref, l'un des siéges représentait le nécessaire, l'autre le superflu commode.

La question qui se pose est la suivante : Peut-on, même en les payant, quand on est seul, prendre dans un lieu public plusieurs places?

Il va sans dire qu'aux Champs-Élysées, par exemple, où le nombre des siéges est illimité, c'est sans inconvénient. Mais au contraire, dans un endroit où ce nombre est restreint, si chaque personne prend deux chaises, on diminue de moitié le nombre des auditeurs assis.

Poussons les choses à l'extrême : supposons un original qui viendrait payer toutes les chaises et empêcher tout le monde de s'asseoir ce jour-là. Il serait peut-être dans son droit.

Mais ce serait peut-être le cas d'appliquer l'axiome : *Summum jus summa injuria.*

De même au théâtre. Si un spectateur payait deux rangées de fauteuils d'orchestre, pourrait-il priver du spectacle ceux qui viendraient après lui solliciter un billet?

Encore une fois, il ne s'agit pas des chaises qu'on peut prendre dans un jardin public pour mettre sous ses pieds. Il s'agit de siéges spécialement disposés dans une sorte d'enceinte et exclusivement affectés aux amateurs de la musique quotidienne.

Un fait qui rentre dans le sujet se produisit à Paris, il y a quatorze ans.

Un jour, vers deux heures de l'après-midi, un excentrique monta dans l'omnibus de l'Odéon. A la station, il appela le conducteur et voulut lui payer toutes ses places pour qu'il ne laissât monter personne avec lui.

Le conducteur refusa; l'autre fit dresser procès-verbal et intenta un procès à la Compagnie.

Elle le gagna haut la main.

Comme on le voit, il y a là un problème d'une solution délicate, abstraction faite, bien entendu, de la forme grossière employée par l'homme du Palais-Royal vis-à-vis du brave colonel.

Peut-être ne serait-il pas inutile de fixer les incertitudes par une réglementation définitive et affichée bien en évidence, avec l'agrément de la préfecture de police.

∿∿ Comme tous les ans, c'est dans toute la presse un tolle général contre les bibliothèques parisiennes qui se ferment successivement pour cause de vacances.

Voilà pourtant une réforme bien simple à accomplir. On la réclame avec obstination depuis bien

longtemps. Rien! La routine abusive suit son cours. Il serait si aisé de ne pas priver les milliers de travailleurs d'un instrument de travail indispensable, en organisant un service de vacation comme on fait pour les tribunaux.

De la sorte, chaque bibliothèque, pendant les vacances, ouvrirait au moins deux fois par semaine. Ceux des employés qui feraient ce service prendraient leur congé plus tard, quand les autres seraient de retour. Et puis, il faut bien le dire, notre auguste administration compte tant de sinécures de tous les côtés, qu'elle pourrait bien, par exemple, emprunter à de certains ministères, où ils sont absolument inutiles, quelques employés, pour les adjoindre aux bibliothèques dont le personnel est insuffisant.

De toute façon, il est dur de contraindre à une oisiveté de plusieurs semaines les écrivains qui vivent de leur travail et qui, pour ce travail, ont besoin de faire des recherches dans les bibliothèques.

∿∿ Si nous commettions une indiscrétion.

Bah! pourquoi pas?

Dans un de mes précédents courriers, je parlais de l'attraction que le théâtre exerce souvent sur les artistes en général et sur les caricaturistes en particulier.

Je citais l'exemple de Cham, qui délaissait volontiers le crayon pour la plume, et pour qui la confection d'un vaudeville a cent fois plus d'attrait que l'exécution de ses charmants croquis dont la réputation est universelle.

Je parlais aussi du penchant secret de Grévin pour les planches. Ce penchant-là va s'affirmer.

A l'heure qu'il est, Grévin quitte chaque matin Saint-Mandé et s'achemine vers Paris, et s'enferme mystérieusement avec un homme noir.

La discussion est des plus curieuses. Grévin et l'homme noir gesticulent. On dirait qu'ils trament un complot.

Rassurez-vous, ce complot est simplement une féerie dont Grévin a eu l'idée.

L'homme noir est tout simplement l'écrivain spirituel qui répond au nom de Gondinet.

Gondinet et Grévin collaborent. Leur pièce est destinée aux Variétés. Le principal rôle sera joué par Judic.

Faut-il pousser plus loin encore le cynisme de la révélation? Judic jouera le personnage d'une fleur animée (rien de Granville), laquelle fleur sera mêlée aux aventures les plus tapageuses à propos de...

Je ne me reconnais pas le droit d'aller au delà, Grévin ne me le pardonnerait pas.

∿∿ L'Exposition des œuvres d'art commandées par la ville de Paris est close.

Applaudissons à l'idée plus encore qu'au résultat qu'elle a produit jusqu'à présent.

Ce qu'il y a d'excellent dans ce système adopté, c'est qu'il empêchera le favoritisme de présider aux commandes, comme cela se fit trop souvent et trop longtemps.

Il n'y avait pas de contrôle, alors.

On donnait à un artiste tel ou tel travail destiné à tel ou tel monument. Lorsque la toile ou la statue était exécutée, on la plaçait en tapinois dans le fond de la chapelle de l'édifice, qui lui servait en quelque sorte de tombeau. Le public restait étranger à l'affaire. Ceux qui par hasard voyaient isolément toile ou statue pouvaient bien formuler un blâme intérieur et se dire :

— Comment diable accepte-t-on de pareilles croûtes?

Mais il n'y avait aucune sanction. La presse, notamment, qui n'avait pas le temps de courir aux quatre coins de Paris, ne parlait jamais de ces œuvres ignorées, dont la faiblesse bénéficiait de cet incognito même.

Avec les expositions, tout change.

La critique a la parole. Elle montre ceux qui sont dignes des commandes et ceux qui ne les méritent pas. Elle fait, de concert avec l'opinion publique, un triage dont l'administration ne peut se dispenser de tenir compte.

Voilà le progrès. Il est réel.

∿∿ Ces satanés pianistes ne doutent de rien.

Je parcourais, l'autre jour, le catalogue d'un éditeur de musique. Non, vous ne croiriez jamais qu'on puisse aller chercher, pour des morceaux de piano, des intitulés aussi baroques que ceux qui s'y étalaient fièrement.

J'y vis, par exemple, celui-ci :

Danse villageoise en forme d'esquisse.

C'est à se tenir la tête entre les mains pendant des heures. Je ne parle pas des morceaux *caractéristiques*. Il y en a par centaines.

Pourquoi caractéristique? caractéristique de quoi?

Il faut avouer aussi que MM. les pianistes déjà nommés ne sont pas gênés par la modestie. Il n'est question dans leurs catalogues que de *valses brillantes*, que de polkas élégantes. Ils s'adressent à eux-mêmes les épithètes les plus caressantes et les plus enthousiastes.

D'où vient que cet usage soit toléré chez les instrumentistes, quand il paraîtrait si ridicule chez les écrivains?

Entendez-vous la clameur qui s'élèverait pour bafouer l'auteur qui mettrait sur la couverture d'un de ses livres :

Marthe, roman profond.

Renée de Valnay, étude de mœurs étincelante de verve.

On se tordrait de rire, et l'on aurait bien raison

Mais alors pourquoi tolère-t-on que les musiciens proclament leurs œuvres brillantes et célèbrent eux-mêmes l'élégance de leurs compositions?

Affaire d'habitude. Ce mot-là répond à tout parce qu'il ne répond à rien.

∿∿ Une lectrice curieuse (péché d'Ève, parbleu!) m'écrit pour me demander si je puis lui fournir quelques renseignements sur la personnalité d'un auteur dont le nom a été deux fois applaudi en peu de jours sur deux scènes différentes : le Palais-Royal et le Gymnase.

Oui, vraiment, madame.

Ne faut-il pas que le chroniqueur, comme le *Solitaire* de feu d'Arlincourt, sache tout, entende tout, voie tout?

M. Paul Ferrier (c'est l'auteur en question) est jeune, Dieu merci! ce qui lui permet d'attendre pour ses pièces futures des jours meilleurs que les jours caniculaires.

Le physique est fait pour déconcerter absolument les mânes de ce brave Buffon, si ces mânes s'occupent encore de ce qui se passe ici-bas.

Impossible d'imaginer une physionomie plus mélancolique, plus sombre, plus rêveuse que celle de M. Paul Ferrier, qui combine de si gais éclats de rire.

Grand, mince, un peu nonchalant d'allures, noir de cheveux, noir de regard, noir de teint, il ressemblerait beaucoup plutôt a un héros fatal de roman, du genre mis à la mode par Werther, qu'à un faiseur de vaudevilles joyeux. Quand il cherche une situation qui fera pâmer, on dirait qu'il complote quelque ténébreuse machination ou qu'il rumine quelque projet de suicide.

Vous savez, d'ailleurs, que Gondinet, dont je parlais plus haut, n'est pas plus enjoué d'aspect. On dirait que la tristesse est un repos et un refuge pour les gens qui font métier d'égayer leur prochain.

Paul de Kock, de désopilante mémoire, avait l'air d'un spleen ambulant; c'est à peine s'il desserrait les dents une fois dans la soirée quand il dînait en ville.

M. Paul Ferrier, du reste, commença par avoir d'autres visées.

Il débuta comme poëte sentimental. Mais le sentiment est viande creuse à notre époque, et l'on annonce qu'il a sur le chantier une opérette en plusieurs actes.

Elle dévore tout, l'opérette.

On peut, du reste, avoir du talent n'importe dans quel genre. Un vaudeville de Duvert et Lausanne vaut mieux à lui seul que les faisceaux de tragédies poussives qu'a pondues la Restauration.

Ce n'est pas moi qui reprocherai à M. Ferrier le changement de ligne qu'il a opéré.

Rimer n'est pas plus agréable que prêcher dans le désert.

∿∿ On a repris au Vaudeville une comédie charmante : *Un monsieur qui suit les femmes*. Mais si l'esprit de cette fantaisie est resté actuel, on n'en peut dire autant de son sujet.

Il n'est plus dans nos mœurs.

Non pas que nous valions beaucoup mieux qu'il y a vingt ans; mais nos vices ont d'autres modes.

C'est ainsi que le monsieur qui suit les femmes est aujourd'hui un type presque complètement disparu. On a fini par s'apercevoir que c'était de toute façon un jeu de dupe, et que j'avais raison quand je donnais dans le *Carnaval du dictionnaire* cette définition :

Suivre une femme. — Singulière chasse où le gibier ne se laisse atteindre que quand il est corrompu.

Cette chasse-là n'est plus pratiquée que par quelques obstinés, qui font plutôt cela par manie que par goût.

Elle n'était toutefois pas sans donner lieu à d'amusants épisodes.

Je me rappelle entre autres celui-ci que ce pauvre Lambert Thiboust racontait avec sa verve accoutumée.

Un soir, à la sortie des théâtres, Lambert aperçoit sur le boulevard une femme, à l'allure charmante et distinguée, qui marchait avec précipitation.

En flâneur qu'il était, il se met à marcher derrière elle. On s'engage ainsi dans le quartier de la place de l'Europe.

Par instants, la dame semblait se retourner comme pour s'assurer que Thiboust était toujours là, et lui, prenant cette manifestation pour un encouragement, de redoubler d'ardeur dans la poursuite.

Enfin, la dame s'arrête et sonne à une porte; Thiboust s'élance pour lui parler. Mais, elle, le devançant:

— Laissez-moi vous remercier, monsieur.

Thiboust ne comprenait pas.

La dame poursuivit:

— Mon mari devait venir me chercher chez ma mère où j'ai passé la soirée; je ne sais quel motif l'en a empêché, mais je me suis trouvée seule, sans voiture, à cette heure attardée, pour la première fois de ma vie. Je vous ai aperçu; vous m'avez eu l'air d'un galant homme, et, comme j'avais très-peur de rentrer seule dans mon quartier désert, je vous ai pris à votre insu comme sergent de ville.

Ce disant, la dame salua légèrement, et, avec un franc éclat de rire, rejeta la porte cochère sur le nez de Lambert Thiboust abasourdi.

∿∿ Est-ce une gageure?

Tous les ans, lorsque l'été tire à sa fin, on entend annoncer que les travaux de l'Hippodrome sont poussés avec une activité fiévreuse.

Puis, lorsque l'hiver commence, on remet la partie au printemps suivant.

Cette façon d'être toujours prêt au moment où il faut fermer, constitue à l'Hippodrome une spécialité.

Qu'il continue à la conserver, il est certainement bien plus original comme cela, que quand il jouera pour de bon.

On finira par venir voir, comme un spectacle, travailler ces maçons et ces charpentiers qui doivent, en gâchant le plâtre ou en rabotant le bois, chanter sur l'air des *Carabiniers*.

Mais par un singulier hasard
Nous arrivons toujours trop tard.

∿∿ Une nouvelle façon de grossir la carte, imaginée par un hôtelier d'une ville d'eau, que je pourrais nommer.

Un de nos amis descend dans son hôtel et y passe une première nuit dans des démangeaisons!... Le lendemain matin, il dégringole furibond, et, s'adressant au patron:

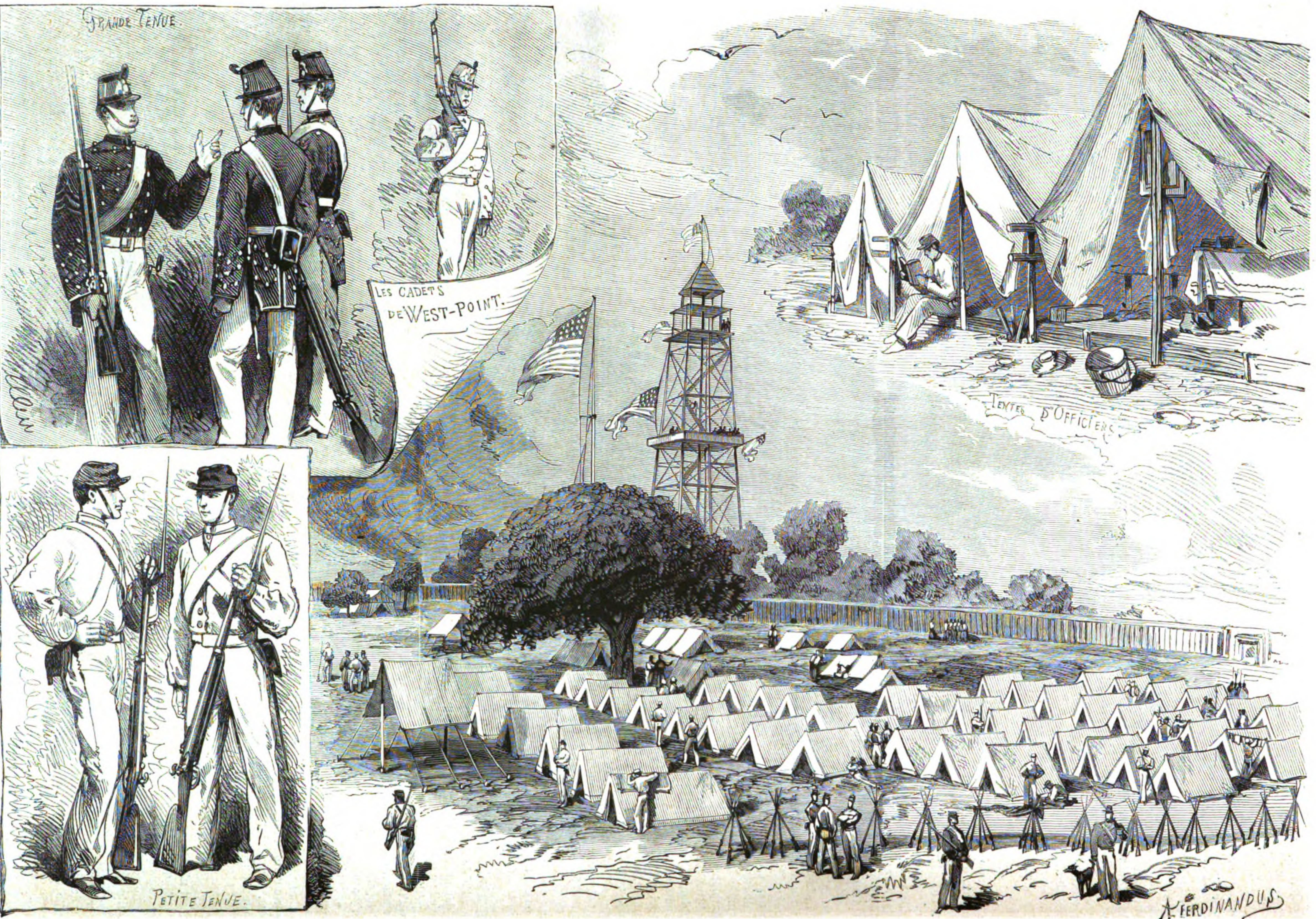
— Mais c'est une horreur! il y a des punaises dans ma chambre.

— Oui, monsieur, répond l'hôte tranquillement.

— Comment, oui?

— Pour les chambres où il n'y en a pas, c'est deux francs par jour de supplément.

PIERRE VÉRON.



PHILADELPHIE. — Les cadets de West-Point à l'Exposition. — Leur uniforme, leur camp, les tentes des officiers. — (Dessin de M. Ferdinandus, d'après un croquis de M. Piton.)



AVIGNON LE 9 JUILLET 1876. — La procession jubilaire des Pénitents gris, instituée par Louis VIII en 1226.
(Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Piquet, directeur de l'École des beaux-arts d'Avignon.)

NOS GRAVURES

CONFLIT TURCO-SERBE

Résumé des événements

Il est plus que jamais difficile de démêler, dans toutes les dépêches contradictoires qui arrivent du théâtre de la guerre, le vrai du faux.

L'ambassade ottomane a communiqué ces jours-ci une dépêche du ministre des affaires étrangères de Stamboul, qui annonce que le général Tchernaïeff a été battu à Ak-Polanka.

D'un autre côté, et en même temps, l'Agence Havas publie une dépêche de son correspondant de Belgrade, lequel prétend que tous les bruits de bataille à Nisch et à Ak Polanka sont dénués de fondement, et qu'il ne pourra y avoir de combats sérieux que dans une quinzaine de jours environ.

Notre impartialité nous commande de mentionner quelques autres dépêches particulières qui annoncent, contrairement à la déclaration officielle turque, que Tchernaïeff a été vainqueur et poursuivrait sa route vers Sophia.

Ce qui paraît certain, c'est que cette guerre d'Orient est atroce; les tcherkess et les bachi-bouzouks rivalisent, affirme-t-on, de fureur et de fanatisme; la pauvre race bulgare déjà si opprimée, si misérable dans ces derniers temps, est actuellement dans un état pitoyable.

A Bazardjik et dans les environs, tout serait dépeuplé, incendié, massacré, selon de nombreuses correspondances.

A Novo-Varosch, les Turcs, enfermés dans la place et attaqués par les troupes du général Zach, auraient mis pêle-mêle dans les retranchements extérieurs les femmes et enfants chrétiens qui se trouvaient dans la ville.

Du côté de Nisch, les tcherkess ont massacré les habitants de plusieurs villages bulgares.

En Bosnie, les chrétiens sont dans des angoisses perpétuelles; si les Turcs sont battus, c'en est fait des pauvres raïas, car les musulmans se vengeront sur eux de leurs défaites.

Tous les correspondants font mention de nombreuses bandes bulgares qui fuient la persécution et arrivent dans les camps serbes; les généraux slaves sont occupés à les organiser pour s'en servir dans leurs reconnaissances et comme corps volants; à cause de cela, on ne signale que très-rarement un mouvement de troupes sérieux.

Les Monténégrins poursuivent leur chemin, ils ne sont plus, dit-on, qu'à trente kilomètres de Mostar; Klek serait en leur pouvoir et le vali de l'Herzégovine, Ali-Pacha, a pu seulement dire que les Monténégrins pénétraient, il est vrai, dans les villages ouverts, qu'ils parcourent aisément toute la campagne, mais qu'ils n'ont pu se rendre maîtres, comme on l'avait annoncé, de Nevesinie, Gatsko et Stolatz.

Mouktar, occupé contre Kanko-Olympitz, a été obligé d'aller secourir Mostar, menacé par les troupes du prince Nikita.

Camp de Topchidéré. — Tcherkess et Bulgares

Avant même que notre correspondant spécial ait pu nous adresser le moindre document, nous recevons de correspondants de bonne volonté de nombreux croquis des pays insurgés; nous ne saurions trop les remercier de leur initiative. Parmi ces croquis, nous en avons choisi deux qui contrastent singulièrement entre eux. Le premier, dû à l'obligeance de M. Schonberg, notre correspondant ordinaire de Vienne, actuellement à Belgrade, retrace, dans quelques-uns de ses détails, le CAMP SERBE DE TOPCHIDÉRÉ, où les réserves du second ban se rassemblent avec un entrain qui est d'un bon augure pour leur cause. On y prépare les munitions les moyens de transport, et, entre temps, l'on boit force rasade à la gloire serbe, on danse même au son de la musette pour se faire les jambes en attendant le signal du départ. Quant à ceux qui laissent au foyer la famille dont ils sont les soutiens, ils font avec courage leur sacrifice à la patrie. Notre gravure représente précisément le père de deux charmants bébés, les bénissant de ses mains avant de prendre l'arme que lui présente sa femme noblement résignée.

L'autre gravure est de celles qu'on hésite à publier; mais nous avons tout lieu de croire à la bonne foi du voyageur qui nous en a donné le dessin, et qui affirme avoir vu cette scène. Nous ne la décrirons pas autrement; on connaît déjà le costume des tcherkess, et les journaux ne retentissent depuis huit jours que de leurs cruautés contre les pauvres populations bulgares, et de l'impuissance du gouvernement turc à les réprimer.

Ici, les tcherkess utilisent les bras de ceux qu'ils croient suspects de rébellion à se fortifier dans leurs positions et, pour les conduire à la corvée, les attachent quatre à quatre les mains liées derrière le dos avec une corde qui leur passe en même temps autour du cou; de cette façon, la corde du cou servant de bride, ils ne peuvent essayer de fuir sans s'exposer à être étranglés. Nous ne parlerons pas du fouet qui complète l'analogie du traitement des Bulgares insurgés avec celui des bêtes de somme. Est-ce tout? On dit bien pis; mais notre voyageur n'a vu que cela.

Les cadets de West-Point à l'Exposition de Philadelphie

On sait que cette institution militaire correspond, en Amérique, à notre École de Saint-Cyr. Ç'a donc été une véritable attraction pour les visiteurs de l'Exposition que l'arrivée de cette jeune troupe d'élite et son campement dans l'Exposition même.

Les cadets de West-Point sont arrivés le 28 juin et se sont installés, en présence d'une foule énorme, au pied de George's-Hill, à l'ouest de la fontaine catholique et du Machinery-hall. Il y a environ 150 tentes dans l'enclos réservé, entouré d'une barrière, et le tout a l'aspect du camp de l'École, à l'exception des arbres, qui ne sont pas aussi nombreux ici. Les officiers sont : le général Neall, commandant; les capitaines Fisk, Thornington, Springett, Gordon; l'adjudant Maney et le quartier-maître Hunter.

On compte en tout 297 cadets. Les exercices consistent en une inspection générale à huit heures du matin, après laquelle on monte les gardes. De neuf heures à une heure et de deux à cinq, on leur permet de visiter l'Exposition, et, à six heures, a lieu la retraite. La plus stricte discipline militaire est observée dans le camp, qui est un modèle d'ordre et de soin.

M. Piton, notre dévoué correspondant, a pris ses croquis dès le 29 juillet. Si l'on calcule la durée de la traversée et de l'expédition, nos abonnés américains verront que nous leur offrons une véritable primeur.

La procession jubilaire des Pénitents gris

La procession jubilaire des Pénitents gris d'Avignon, instituée par Louis VIII en 1226, vient d'avoir lieu dans cette ville, le dimanche 9 juillet. La fête a été splendide. M. Piquet, directeur de l'École des beaux-arts d'Avignon, déjà connu de nos lecteurs, a bien voulu nous envoyer un croquis d'après nature fait à la hâte, mais très-exact, de l'imposante cérémonie présidée par Mgr l'archevêque d'Avignon, à l'instant où la procession s'est groupée devant le palais des Papes pour recevoir la bénédiction du Saint-Sacrement. C'est le moment où le R. P. Marie-Joseph des Récollets prononce une allocution du haut de la première rampe du rocher des Dons, placé sur la conque d'une fontaine qui lui servait de chaire.

L'origine et l'histoire de ces fêtes, qui n'ont lieu que tous les vingt-cinq ans, sont trop curieuses pour que nous n'en prenions quelques extraits dans la notice historique d'un journal de la localité.

ORIGINE DE LA PROCESSION

Il faut remonter au treizième siècle, à la guerre contre les Albigeois, pour rencontrer l'origine des Pénitents gris.

Les Albigeois s'étaient renfermés dans Avignon, où ils avaient organisé leur défense. Louis VIII partit en guerre, en 1226, pour les combattre, et fut suivi par un certain nombre d'évêques et de seigneurs.

Une armée nombreuse vint camper sous les murs d'Avignon. Les Albigeois engagèrent les habitants à se défendre; ceux-ci résistèrent, en effet, pendant trois mois avec une rare intrépidité, mais ils furent enfin obligés de se rendre.

Pour célébrer plus dignement sa victoire, selon les vœux du pape Honorius III, Louis VIII voulut réparer publiquement les erreurs des Albigeois condamnées par plusieurs conciles.

Ce fut le 14 septembre 1226 qu'eut lieu cette solennelle réparation. L'évêque d'Avignon porta le Saint-Sacrement à une chapelle bâtie hors des murs de la ville; le roi assista à la procession revêtu d'un sac couleur de terre, ceint d'une corde, la tête nue et un flambeau à la main, suivi d'une foule considérable.

Pendant tout le temps que Louis VIII resta à Avignon, le Saint-Sacrement fut exposé dans la chapelle. Les habitants d'Avignon suivirent l'exemple que le roi leur donnait, et c'est alors qu'une compagnie se forma sous le nom de *Pénitents gris*.

On l'appelait aussi la *Confrérie des disciplinés*, parce que tous les vendredis, ses membres se rendaient à la chapelle de la Croix pour se déchirer le corps par de sanglantes disciplines.

Louis VIII se déclara le fondateur de cette confrérie; l'évêque d'Avignon donna aux confrères des règles qui furent confirmées par le cardinal-légat.

Telle est l'origine de la procession des Pénitents gris; elle remonte, on le voit, à plus de six cents ans.

Une telle institution qui avait eu un roi pour parrain et un pape pour approbateur ne pouvait manquer d'être illustrée par un miracle. Le miracle eut lieu en 1433.

En l'an 1433, des pluies continuelles firent déborder le Rhône, la Durance et la Sorgue; tous les quartiers bas de la ville se trouvèrent inondés.

Le 29 novembre, l'eau pénétra dans la chapelle des Pénitents gris et l'inondation marcha si rapidement que l'on craignit une submersion de la niche de pierre dans laquelle le Saint-Sacrement était déposé.

Pour prévenir tout accident, les Pénitents se décident à monter en bateau et à se transporter jusqu'à la chapelle. Mais quel n'est pas leur étonnement de voir, à leur arrivée, que les eaux sont montées à droite et à gauche le long des murailles et qu'elles se sont ensuite partagées pour laisser un libre passage qui conduit à l'autel!

Le miracle de la mer Rouge venait d'être accompli une seconde fois.

La nouvelle du miracle se répandit aussitôt et la foule arriva bientôt pour s'en convaincre.

Pour en éterniser la mémoire, la confrérie décida que le jour anniversaire du miracle serait consacré à une fête particulière dans la chapelle. Cette fête est célébrée de nos jours encore et on chante toujours le cantique que Moïse entonna après le passage de la mer Rouge.

L'histoire de la confrérie des Pénitents gris est remplie de faits intéressants et peu connus.

Pendant plus de deux siècles, les confréries n'entraient dans leur église qu'après avoir quitté leurs souliers. Aujourd'hui encore, quand ils s'assemblent, ils prennent à la porte de la chapelle trois petites chandelles de cire et vont baiser le bois sacré de la croix renfermé dans un reliquaire d'argent. Ils portent deux de ces chandelles qui sont à droite et à gauche de l'hôtel et mettent la troisième sur un chandelier où brûlent trois flambeaux.

Pendant plusieurs siècles, dit un abbé historien, les Pénitents gris prirent soin de nourrir les prisonniers et d'ensevelir dans leur cimetière ceux qui mouraient sur le gibet.

Plusieurs papes ont fait partie de la confrérie.

Des personnages illustres en ont aussi fait partie : citons le prince de Condé, le prince Guillaume d'Orange, des cardinaux, des archevêques, des évêques, des prélats, des généraux, des diplomates, des savants, etc...

La seconde procession des Pénitents gris eut lieu en 1695, au milieu d'un grand concours de population.

La troisième eut lieu en 1728. On vit rarement splendeurs pareilles et affluence plus considérable; plus de dix-sept quintaux de cire blanche y furent distribués.

La quatrième procession eut lieu en 1751; ce fut à cette époque que l'on décida de recommencer cette solennité tous les vingt-cinq ans.

La cinquième procession eut lieu en 1776. Plus de 30,000 étrangers y assistaient.

Vers la fin du dix-huitième siècle, l'église des Pénitents gris fut fermée et vendue par ordre de l'autorité révolutionnaire. L'édifice tomba entre les mains d'un honorable habitant de la ville qui l'avait acheté par spéculation et qui s'empressa de le revendre.

Il fut acheté par dix anciens Pénitents gris et rendu aux confrères en 1815.

Les pratiques dévotes des Pénitents avaient cessé pendant tout ce temps, mais l'édifice était intact.

La sixième procession eut lieu en 1826. Plus de soixante mille étrangers y assistaient.

La septième procession eut lieu en 1851. Elle surpassa en pompe et en magnificence toutes celles qui l'avaient précédée.

La huitième procession a eu lieu le 9 juillet et a été non moins brillante que les précédentes, si l'on en peut juger par notre gravure.

Terminons cette rapide notice historique par quelques mots sur l'église qui sert de lieu de réunion aux Pénitents gris et d'où est partie, le 9 juillet, la grande procession.

L'église est située rue des Teinturiers, sur le bord du canal de la Sorgue. La partie la plus ancienne de l'édifice date de la fin du quatorzième siècle. On voit sur ses murs quelques toiles très-remarquables et des inscriptions qui rappellent les faits les plus importants de l'histoire de la Confrérie.

Mohammed II, le 29 mai 1453

Nous ne nous doutions pas, au moment où M. Benjamin Constant voulut bien nous autoriser à reproduire son grand tableau du *Père des croyants entrant dans Constantinople en cendres*, tableau qui obtint un grand et légitime succès au Salon de cette année, que les événements lui donneraient de plus un semblant d'actualité. Nous n'en ferons pas la critique; M. Merson s'en est chargé dans l'un de ses premiers numéros du Salon de 1876 (1).

Nous ne nous permettrons même pas de développer les réflexions que nous suggère cette entrée triomphale des sectaires du Coran dans la grande cité chrétienne, il y a plus de quatre cents ans. L'histoire dira quel a été l'effet de cette domination sur le plus beau pays de l'Europe, et la Providence en marquera seule le terme, malgré les efforts des peuples soumis ou révoltés et les secrets desseins de la diplomatie.

Le livret du Salon dit ceci :

« Mohammed II, ayant appris que Constantinople était « au pouvoir de ses troupes, y fit son entrée vers le « milieu du jour, par la porte Saint-Romain, entouré « de ses vizirs, de ses pachas et de ses gardes. Sa mar- « che fut triomphale. »

C'est un thème bien laconique, sur lequel M. Benjamin Constant a brodé, avec beaucoup de grandeur et d'éclat, une grande page de l'Islam.

Dieppe

Les concours de musique et d'agriculture se multiplient à l'infini depuis quelques années, et sont partout l'occasion de fêtes et réjouissances qu'il ne nous est pas toujours possible de représenter, malgré les nombreux documents qui nous sont adressés. Nous faisons aujourd'hui exception en faveur de la ville Dieppe, où la présence de cent cinquante sociétés philharmoniques, mettait l'autre dimanche, la cité sens dessus-dessous et attirait des milliers de voyageurs. C'est que la fête n'était pas seulement officielle; la municipalité n'avait pas seule présidé à ses préparatifs, les habitants s'en étaient mêlés et avaient transformé la ville, déjà si pittoresque. Dans la grande rue particulièrement, où un arc de triomphe, d'un goût parfait, avait été dressé, les fenêtres disparaissaient littéralement sous les guirlandes de feuillage et de fleurs. Le soir, le spectacle était féerique dans cette même grande rue transformée, pour ainsi dire, en jardins ou allées de parc éclairées par des milliers de lustres et de lanternes vénitiennes. Nous ne parlerons pas de la distribution des médailles, sous la présidence de M. Ambroise Thomas, sur une estrade dressée sur la plage, non loin du Casino, et séparée de la rue par des bosquets. On pénétrait dans cette enceinte par un nouvel arc de triomphe surmonté de la statue de sainte Cécile. Le spectacle de ces nombreuses bannières et de cette foule innombrable au bord de la mer bleue sous un ciel magnifique et celui de cette soirée féerique, sont de ceux que n'oublieront pas les hôtes des braves habitants de Dieppe.

(1) Salon interrompu par la maladie de notre excellent collaborateur, qui nous a prié, quoique rétabli, de le dispenser d'apprécier des tableaux que le public n'a plus sous les yeux.

Le miracle de Saint-Palais

Il vient de se passer, à Saint-Palais, chef-lieu de canton des Basses-Pyrénées, dans le cœur du pays basque, un événement singulier qui rappelle les apparitions fameuses de Lourdes et de la Salette et qui fait le plus grand bruit.

Il y a quelques semaines, un petit garçon de douze ans, Jean Lamareinx, fils d'un boucher, allait chercher des moutons dans une ferme située à deux kilomètres du bourg, au delà du bois de la Hire, lorsqu'il vit ou crut voir apparaître une femme vêtue de noir, avec une sorte de casaque blanche et une coiffure de la même couleur.

L'apparition se tenait sur le bord du chemin, à l'endroit où l'on a improvisé un petit autel avec une planche, une statuette de la Vierge et quelques cierges.

« *Je suis*, dit-elle en français, *l'Immaculée conception !* »

Puis elle ordonna ensuite, en langue basque, à l'enfant d'aller se laver et boire dans le ruisseau qui coule auprès d'un champ planté de châtaigniers, et parut s'envoler sur un de ces arbres, le plus gros.

Lorsque le petit garçon eut fait ce qui lui était commandé, l'apparition, sans doute pour éprouver son obéissance, lui dit d'avaler quatre petits cailloux, ce qu'il fit; alors elle lui recommanda de venir faire sa prière chaque matin au même endroit, lui promettant que tous ceux qui, ayant la foi, boiraient de l'eau de la source seraient guéris de leur maux, qu'elle lui apparaîtrait encore et que la dernière fois elle ferait un miracle.

Chaque matin, l'enfant va faire ses dévotions au chemin creux, où l'accompagne une foule tous les jours plus nombreuse, de paysans, de bourgeois, de prêtres, de religieuses, de croyants et de curieux. Trois fois déjà, suivant lui, la Vierge lui est apparue, et elle doit lui apparaître une dernière fois. L'apparition lui a recommandé de faire baiser un cierge aux assistants, et c'est à qui s'en approchera. La première fois, soit fatigue, soit émotion, l'enfant s'est trouvé mal. C'est un garçon de petite taille, mais bien portant; on a remarqué pourtant sa pâleur durant cette cérémonie et l'altération de ses traits lorsqu'il croit voir l'apparition. L'autorité a demandé un rapport officiel sur ces faits singuliers que je vous raconte tels qu'on me les raconte ici. Voici un croquis des lieux où se ferait l'apparition. Il sera curieux de le retrouver dans la collection du *Monde illustré*, si l'on bâtit là un jour un sanctuaire et qu'il y vienne de nombreux pèlerins.

Le Skating-Club du faubourg Saint-Honoré

Le *Monde illustré* a été le premier à représenter ce genre de sport qui nous vient des Anglais, et qui, passant le détroit, faisait déjà fureur l'été dernier à Boulogne sur-Mer. Notre gravure d'alors représente une troupe d'élégantes se livrant en plein air à l'exercice favori du patin à roulettes sur un terrain préparé. On eût dit alors *skating* ou *rink*, que l'on n'eût pas été compris, et l'on ne se doutait pas davantage de ce que pouvait être un Skating-Club. Aujourd'hui, ces mots n'ont plus besoin d'être traduits, les rinks abondent à toutes les extrémités de Paris, et l'on s'y ébat à qui mieux mieux. Le Skating-Club, seul, est au centre de la capitale, il s'est installé, il y a quelques mois, au n° 30 de l'aristocratique et riche faubourg Saint Honoré, dans une sorte d'oasis de verdure; ses élégants salons de conversation, son rink en plein air qu'il sera toujours temps de couvrir pour l'hiver, entouré de corbeilles de fleurs, est fréquenté depuis lors par le meilleur monde.

Toutes les précautions sont d'ailleurs prises pour cela; car il ne suffit pas de payer pour passer le portique pittoresque que représente notre gravure de ce numéro, il faut, pour les *lundis, mercredis* et *vendredis*, avoir une carte personnelle que délivre le comité formé à cet effet à toute personne honorable qui en fait la demande. C'est ainsi que les jeunes filles et les familles peuvent, sans redouter de contact douteux, faire au grand air un exercice utile et se procurer un innocent plaisir.

Les *mardis* et *samedis* sont réservés à la Société du Skating-Club, dont le comité, choisi parmi les membres de l'Union, du Jockey-club et du Cercle des patineurs, représente la fine fleur du monde comme il faut.

Les *jeudis* et *dimanches*, il n'est exigé aucune carte ni aucune formalité; cependant, pour conserver à la réunion son caractère de bon ton, l'entrée en est refusée à toute dame qui n'est pas accompagnée.

Aussi, à quelque heure du jour ou de la soirée que vous y alliez, vous ne vous trouvez pas plus déplacé que dans les salons des hôtels voisins. Pendant que maris ou enfants glissent et tournoient, on voit les épouses et les mères travailler tranquillement sous les arbres à l'ouvrage commencé, et les autres spectateurs causer par groupes, comme dans leur propre jardin.

Le soir surtout, en cette saison, ce séjour est fort agréable. Un grand nombre de candélabres, garnis de globes dépolis, entourent l'enceinte et l'éclairent brillamment; l'orchestre est conduit de main de maître par M. Léon Dufils; le glacier Tortoni tient un excellent buffet. Joignez à cela un grand confortable dans les siéges de toutes sortes, des cabinets de toilette admirablement tenus, et enfin l'usage des fameux patins Plimpton, et l'on n'aura plus qu'à féliciter les honorables directeurs, qui sont des Anglais, d'avoir su fonder cet établissement unique en son genre, et permis au beau monde de s'y divertir franchement sans souffrir de la chaleur.

LES DIEUX QU'ON BRISE

III

LE VAISSEAU

C'est un vaisseau battu par l'orage implacable.
Les ancres de salut se brisent sur leur câble;
Le grand mât écrasé se couche sur le pont.
Le capitaine appelle, et nul ne lui répond :
Le fracas du tonnerre étouffe ses paroles;
Et dans le désespoir de leurs angoisses folles,
Les matelots perdus ne voient de tous côtés
Que la mer et le ciel, ces deux immensités!
Tout à coup, au milieu du déchirement sombre
D'un éclair, qui flamboie en ensanglantant l'ombre,
Le capitaine, au loin, voit le port qui l'attend.
« — Terre! terre! » dit-il. Et ce cri qu'on entend
Ranime l'espérance et le besoin de vivre.
Le pilote, qui pense au chemin qu'on va suivre,
S'élance au gouvernail, naguère abandonné;
Et chaque matelot, après l'ordre donné,
Muet, contemple l'homme auquel le ciel confie
Le labeur effrayant qui peut sauver sa vie.
Mais, soudain, une vague écrasante s'abat.
On n'entend que les cris du terrible combat
Que livrent à la mort les hommes qu'elle entraîne;
Et quand le flot vainqueur, roulant sa proie humaine,
Redescend lentement à l'abîme affamé,
Le pilote est de ceux sur qui tout s'est fermé.
C'est la fin. Le vaisseau, que nulle main ne guide,
Tel qu'un cheval fougueux qui ne sent plus la bride,
S'emporte, et devant lui court par bonds effarés,
On dirait qu'il a peur des cris désespérés
Des matelots, devant la mer qui veut sa dîme.
Puis il touche aux rochers, tourbillonne et s'abîme.

Ainsi vont à la mort, leur éternel enjeu,
Les vaisseaux sans pilote et les peuples sans Dieu!

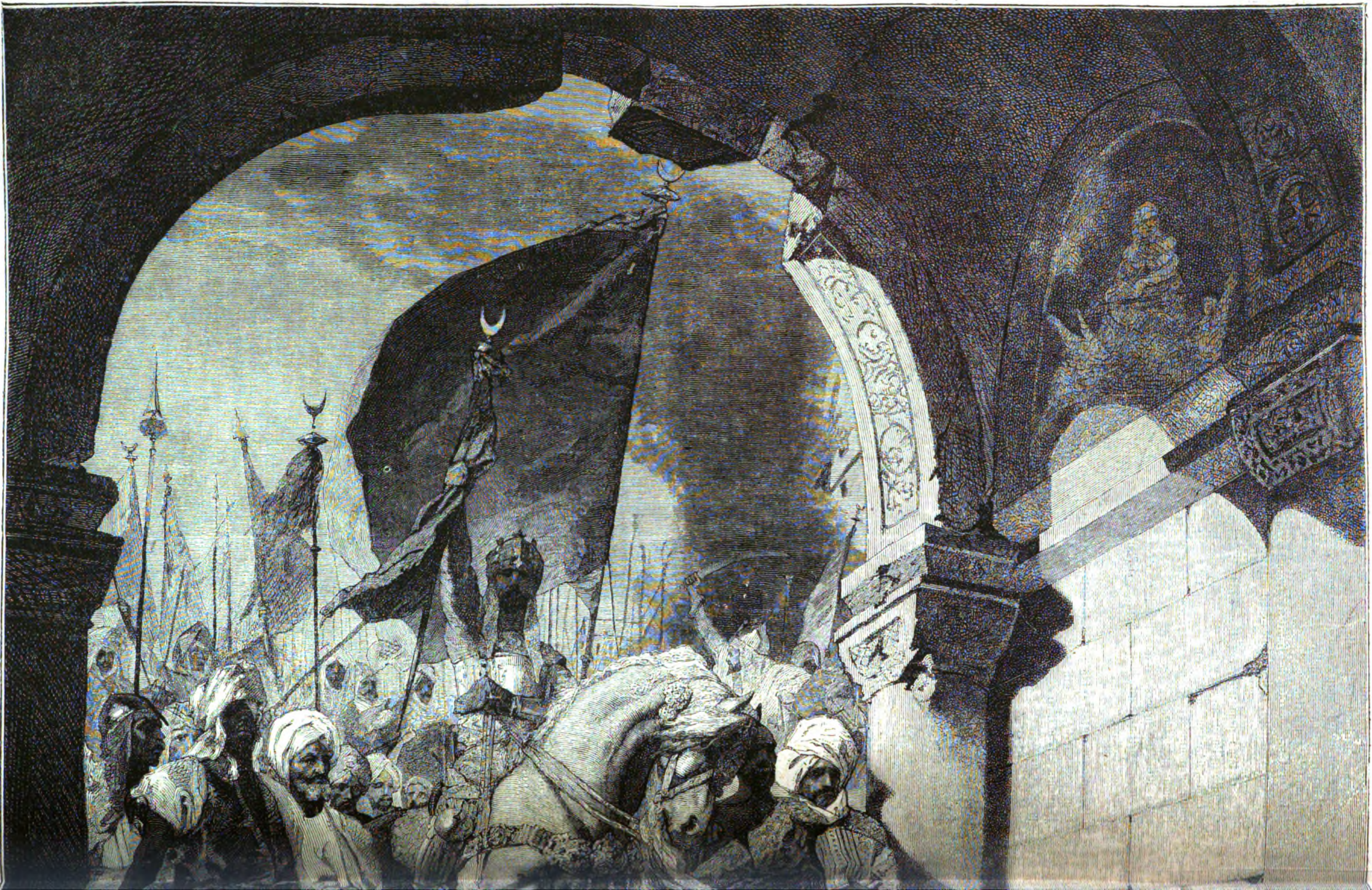
ALBERT DELPIT.

ERRATUM

De la pièce de vers du numéro de samedi dernier.
(Page 42. — Vers 47.)

Au lieu de : ... *Et voilà que se mêlent...*

Lire : ... Et voilà qu'ils mêlent.





Bureaux : 13, quai Voltaire.

ENTRÉE DE MOHAMMED II A CONSTANTINOPLE, LE 29 MAI 1453.

Tableau de M. Benjamin Constant. — Gravure de M. Froment.

COURRIER DU PALAIS

Le crime de Bois-Colombes. — Un type de notre époque. — Les dernières ressources. — Un procès à oublier. — Les voyages de M. Ernest et de Mlle Julia. — Belgique et Angleterre. — La justice française est partout. — Mariage à refaire. — Un herboriste condamné par défaut. — Pourquoi? — Motifs plausibles. — Une question nouvelle. — Les pharmaciens parties civiles. — Le droit et l'équité. — La justice et le sentiment. — Un mot impossible au-dessus de 40 degrés.

Il faut donner la première place au « crime de Bois-Colombes, » c'est l'événement judiciaire de la semaine. Je vous en ai bien dit quelques mots dans mon dernier courrier; mais quelques mots ne suffisent pas pour faire connaître l'étrange personnalité de l'assassin qui vient de comparaître devant la cour d'assises de la Seine. Gervais est un homme de quarante-sept ans, d'une taille au-dessus de la moyenne, robuste et hardi; ses cheveux sont grisonnants, mais sa barbe et ses moustaches sont restées rouges; ses traits sont accentués, son regard est dur; son costume est celui de l'ouvrier qui est arrivé à l'aisance, mais qui conserve ses habitudes primitives. Il est intelligent, habile même; il parle bien et il s'exprime mal, c'est-à-dire qu'il discute sans embarras, avec une certaine opportunité de phrases; mais l'expression en est souvent ambitieuse, emphatique, cherchée, et trouvée dans ce que l'on pourrait appeler le vocabulaire des équivalents. Il est impossible de dire que cet homme est calme, et cependant il est tranquille. Il nous est maintenant, moins que jamais, permis de dire qu'il paraît fort de son innocence; mais il paraît au moins avoir la conviction qu'il échappera à l'accusation terrible qui pèse sur sa tête. Gervais est un de ces ergoteurs qui puisent leur force dans leur ignorance même; il ne croit pas que l'on puisse lui prouver qu'il est coupable, il croit fermement à la vraisemblance de ses explications. Il est maçon et il est devenu propriétaire, — pas pour longtemps, — mais enfin il a fait bâtir et il croit à la supériorité de sa position sociale.

Il faudrait, pour analyser et faire comprendre cette personnalité, aujourd'hui si commune, la plume soigneuse d'un des plus habiles physiologistes; — crime à à part, — c'est un type de notre époque de transition; mais, comme criminel, c'est un monstre achevé. Il a maltraité son père, âgé aujourd'hui de soixante-douze ans; il a souhaité sa mort, et il ne le lui a pas caché; père lui-même, il a fait de ses deux fils de dangereux rôdeurs, aujourd'hui repris de justice; et sa fille, devenue veuve, est morte en maudissant le père qui avait encouragé son inconduite. Il a encore deux enfants en bas âge qu'il a confiés à l'administration des enfants assistés. — Pauvres petits!

Gervais a perdu sa femme, la mère de ses cinq enfants, en 1872, et, depuis ce temps, il paraît n'avoir vécu qu'à l'aide des plus coupables expédients. Sur la nue propriété des biens dont son père a l'usufruit, il était arrivé à emprunter de quoi faire bâtir sa petite maison de Bois-Colombes. Inutile de dire qu'il n'a jamais remboursé cet emprunt, qu'il n'en a jamais payé les intérêts et qu'il a fait des dettes, si bien que sa maison a été vendue par autorité de justice. Il l'habitait encore, en qualité de locataire et de locataire ne payant pas son modique loyer de 100 francs par an; mais il continuait à se faire passer pour propriétaire. C'était une manie, si ce n'était pas une habileté. On cite trois femmes que, depuis 1872, il a successivement attirées chez lui, soi-disant pour tenir son ménage et soigner ses enfants; il leur faisait apporter leur mobilier et il vivait de leurs ressources. Lui et ses deux fils triomphaient de toutes les résistances par la menace et la brutalité. Les deux premières sont parvenues à s'enfuir, à se soustraire à cette exploitation; la troisième a manqué de l'énergie nécessaire pour se retirer de cet enfer; elle est restée dans la maison; elle y était encore, à l'état de cadavre enterré dans la cave, quand la justice l'y a retrouvée. Cette malheureuse femme, que l'on appelait la veuve Bonnerue, avait un mobilier d'une valeur importante, des bijoux, des titres de valeurs industrielles. Gervais, qui venait de demander en mariage une jeune fille de dix-sept ans, fit briller tout cela aux yeux de la famille pour se faire agréer. Il se constituait ainsi, avec sa prétendue maison, et en exagérant la valeur des biens dont son père a l'usufruit, une fortune de 58,000 francs. Seulement, il fallait que la veuve Bonnerue disparût... et en effet elle disparut! L'instruction et le débat nous disent comment. Pendant trois nuits consécutives on avait vu de la lumière dans la cave de Gervais; Gervais creusait la fosse, il y précipitait la pauvre femme, encore vivante peut-être; puis, en arrosant et en tassant les terres, il avait simulé un sol solide.

Devant la Cour, Gervais a soutenu qu'un matin il avait eu une discussion avec la veuve Bonnerue, qu'il lui avait donné « une poussée » sans mauvaise intention, mais que, par malheur, perdant l'équilibre, elle était tombée dans la cave et s'était tuée sur le coup. Alors, il avait eu peur d'être compromis, et, pour cacher cet accident, il avait creusé le trou que vous savez.

Gervais, vous le savez déjà, a été condamné à la peine de mort, et il a entendu prononcer ce terrible arrêt sans émotion apparente.

Je crois n'avoir pas besoin de vous parler des poursuites intentées contre M. Rouvier, membre de la Chambre des députés; je n'ai pas l'habitude, vous le savez bien, de vous raconter ces affaires d'un ordre exceptionnel, et la situation du prévenu ne saurait rien changer aux faits, sur lesquels, du reste, un acquittement est intervenu.

J'aime mieux vous parler du jeune Ernest, qui paraît avoir pris au sérieux le forgeron de Gretna-Green et les mariages de l'autre côté du détroit. Il a fait partager cette superstition à Mlle Julia, et les deux jeunes gens sont allés se marier à Londres, sans publications légales et sans consentement des parents. Aussi le papa de M. Ernest est-il venu demander à la 1re chambre du tribunal civil de la Seine de prononcer la nullité de cette union un peu trop précipitée. C'est par la plaidoirie de son avocat, Me Demange, que nous avons appris les antécédents, plus ou moins sérieux de ce coup de tête. Déjà les deux amoureux, l'année dernière, étaient partis pour la Belgique, et, de Bruxelles, M. Ernest avait envoyé à ses parents les actes respectueux exigés par le code civil. Mais si les actes étaient légalement respectueux, ils n'étaient pas légalement réguliers, car les parents purent former opposition à la célébration du mariage. Sur la demande en main-levée d'opposition de M. Ernest, le tribunal civil de Bruxelles répondit par un jugement négatif, de sorte que l'Angleterre devint la ressource suprême.

Le tribunal de la Seine vient de prononcer la nullité du mariage; où iront maintenant M. Ernest et Mlle Julia? — Passeront-ils les mers? Voilà ce que l'on peut appeler une passion à l'épreuve.

La 9e chambre du tribunal correctionnel a dû statuer, cette semaine, sur une difficulté toute neuve, sur un cas qui, nous disent les anciens, ne s'était pas encore présenté. Le 21 mai dernier, un herboriste était poursuivi pour avoir mis en vente des produits pharmaceutiques sans être muni d'un diplôme de pharmacien, — il était condamné en 500 francs d'amende, mais *par défaut*. Il n'avait pu se présenter devant le tribunal, il était malade, si réellement malade qu'il succombait le soir même. Les délais d'appel n'étant pas expirés, l'action publique était éteinte; mais...

Il faut que vous sachiez que MM. les pharmaciens, quand une contravention de ce genre est soumise au tribunal, ont pris l'habitude de se porter partie civile au nom des pharmaciens les plus voisins du contrevenant et auxquels la contravention a pu porter préjudice en raison de la proximité de leurs établissements. Je n'entends pas les blâmer de cette intervention, — ni non plus leur en faire mon compliment, — c'est leur droit et la jurisprudence l'a consacré; je constate. Or, le tribunal avait condamné le pauvre herboriste à payer 400 francs de dommages-intérêts à deux apothicaires du quartier. Ceux-ci ont levé le jugement et l'ont signifié à la veuve, comme tutrice de son enfant mineur, unique héritier du défunt.

La veuve s'est dit : « Si vous me trouvez bonne pour me demander les dommages-intérêts, il faut que vous me trouviez bonne pour former opposition au jugement qui a été rendu par défaut; » et elle a formé opposition. Mais était-elle recevable, et le droit d'opposition n'est-il pas réservé individuellement au prévenu? Je suppose que, sans être pourvue d'un diplôme d'apothicaire, la veuve de l'herboriste se doutait bien un peu de ce qui est arrivé : l'action publique étant éteinte, le tribunal a, par son jugement, déclaré ne pouvoir conserver compétence pour statuer sur la réparation civile, qui n'est que l'occasion de l'action publique, et la partie civile a été renvoyée à se pourvoir devant qui de droit.

M. Charles Regagnon était coupeur dans la maison de MM. Audibert et Ce. Ses appointements étaient de 2,500 fr. par an, lorsqu'un beau jour il s'avisa de déclarer à ses patrons qu'à l'avenir il entendait être payé, non plus à l'année, mais à tant par coupe et d'avance. La maison tenait à son coupeur, et celui-ci avait formellement manifesté la résolution de se retirer si l'on n'acceptait pas ses conditions nouvelles; la maison passa donc sous les fourches caudines et le traité nouveau fut consenti des deux parts.

D'où venait cette prétention subite du coupeur? Il avait été condamné à payer à son père une pension alimentaire de 360 fr. par année, et, pour assurer le service de cette rente, saisie-arrêt avait été pratiquée au préjudice de Charles Regagnon entre les mains des négociants ses patrons. Le coupeur voulait échapper aux effets de cette saisie, et il ne s'en cachait pas.

Rien de plus douloureux, sans doute, que de voir le droit triompher précisément dans une cause où toutes les sympathies sont pour celui qui a tort. Le maître coupeur refusant des aliments à son père, et imposant à ses patrons des conditions nouvelles pour échapper aux conséquences d'un jugement qui n'avait fait que consacrer les droits les plus sacrés de la nature, est sans doute un plaideur peu intéressant; mais en matière de procès, — hélas! — il faut se défier beaucoup du sentiment comme élément d'appréciation! Qu'auriez-vous dit si le tribunal avait condamné la maison Audibert à payer ce qu'elle ne doit à aucun titre?

En effet, M. Regagnon père a fait plaider devant le tribunal que c'était là un concert frauduleux organisé entre les négociants et leur employé, et qu'après la saisie, portant sur les salaires à venir, les patrons n'avaient plus le droit de modifier leurs conventions. C'était aller un peu trop loin, beaucoup trop loin! Voyez-vous, en thèse générale, un créancier de l'employé disant aux patrons : « Vous ferez ceci et vous ne ferez pas cela! »

Le tribunal de Moissac et la cour d'appel de Toulouse ont successivement repoussé la prétention de M. Regagnon père; et les termes du jugement, comme les termes de l'arrêt, expriment le regret de voir le fils échapper à la plus sainte des obligations!

Plus qu'un mot. Il y a quinze jours au moins que je l'ai entendu sortir de la bouche de M. P... dans la salle des Pas-Perdus; mais j'attendais que la température fût devenue brûlante pour le répéter; la chaleur extrême est ma seule excuse :

—... Et j'ai peur d'être condamné, disait Me B... dans le cours d'une conversation.

— Bah! répondit Me P..., je vous affirme que vous en serez très-heureux.

— Sans doute, le fond n'a pas d'importance, reprit Me B... mais les frais?...

— Précisément, reprit à son tour Me P..., vous serez très-heureux aujourd'hui d'être condamné *au frais!*

Avouez que si le baromètre a baissé le jour où vous lirez cela, j'aurai eu tort de l'écrire.

PETIT-JEAN.

LE FIL D'OR

LÉGENDE

Dans un petit bourg d'Allemagne, posé à droite sur les bords du Rhin, et situé entre Deutz et Mulheim, vivait, il y a plusieurs siècles, maître Fritz, tourneur en bois, qui, veuf depuis longues années, n'avait jamais voulu se remarier pour se consacrer entièrement à l'éducation de sa petite-fille. En le voyant, le dévouement s'expliquait; jamais plus ravissante créature que Martha. C'était le plus séduisant visage de madone que l'on pût voir. Tous, lorsqu'elle passait, s'extasiaient sur sa beauté, relevée par sa bonne grâce et son charmant sourire qu'elle distribuait si généreusement. Enfant, elle commandait tous les jeux sans le vouloir, par le seul fait de sa présence. Jeune fille, elle faisait battre tous les cœurs; c'était à qui

obtiendrait un de ses regards. Maître Fritz, qui ne se lassait de la contempler, avait peine à croire que lui, si lourd, lui, le grand buveur de chopes, avait en toute propriété une fille aussi mignonne, aussi délicate, de si fine race en tout, qu'il fallait envoyer à la grande ville pour avoir des chaussures à son pied. Cependant, il n'en pouvait douter, car les Français n'avaient pas fait invasion dans son pays depuis l'époque de son mariage; et Martha était venue au monde un an juste après qu'il avait épousé Zina, sa mère. Le pauvre bonhomme était donc fier de sa paternité, sans aucun souci, et l'ombre de ces méfiantes pensées qui passent quelquefois, souvent à tort sans doute, sur les fronts masculins, n'avait que faire sur celui haut, large et bombé de maître Fritz. Sa femme, ainsi que le disait si souvent le tourneur, lorsque, attablé en face d'un mooss de bière, il fumait sa pipe, sa femme Zina ne valait pas sa fille. Cette phrase, que chacun connaissait, avait toujours son accompagnement habituel, un gros rire qui faisait trembler les vitres, en secouant le large estomac de Fritz. Sa mignonne déposait alors son tricot, s'avançait vers lui :

— Père, vous l'avez déjà dit.

— Les bonnes choses se répètent, mon enfant.

Et le brave homme de rire encore plus fort.

Maître Fritz était habile dans son état; il s'essayait même à sculpter divers objets d'art qui avaient acquis une certaine renommée. Aussi, lorsque les dames des villes qui étaient proches venaient, avec leurs cavaliers, visiter les ruines du château qui se trouvaient tout près du bourg habité par notre tourneur, elles envahissaient la boutique.

C'était de bonnes journées pour le père Fritz; grande récolte d'argent, et récolte non moins précieuse pour lui, celle de tous les compliments adressés à Martha.

C'était à qui de ces belles dames, de ces beaux messieurs, prendrait la main de Martha pour l'admirer; à qui ferait remarquer son pied qui, disaient-ils en chœur, était celui d'une duchesse.

Ensuite, ils s'extasiaient sur son visage d'un galbe si pur, et ne tarissaient pas d'éloges sur l'éclat humide de ses grands yeux bleus.

En entendant toutes ces flatteuses paroles, Martha devenait tout d'abord rouge comme une cerise en roulant entre ses doigts effilés le bout de son tablier garni de dentelle.

Mais, au bout de quelques minutes, plus familiarisée avec ce grand monde, elle étendait une nappe bien lessivée sur la table, y posait des jattes de crème, du beurre et des fruits. Toute cette élégante société, affamée par la course n'était pas fâchée de goûter ces appétissantes choses et mangeait à belles dents, en riant de même.

Jamais aucun d'eux ne quittait la boutique sans laisser quelques cadeaux à la fille du tourneur, et sans porter un toast à sa beauté et à sa gentillesse.

La visite à la boutique de maître Fritz était donc toujours dans le progamme des touristes, et ce n'était pas, dit-on, ce qui engageait le moins les élégants et hardis cavaliers à venir visiter les ruines. Après le départ de ces oisifs dorés, de ces grandes dames qui considéraient Martha comme un objet d'amusement dû à leur seigneurie, Martha devenait rêveuse, mais non fière, en dépit de leurs paroles flatteuses, qui, en revanche, gonflaient le cœur du pauvre bonhomme de la plus grande joie. Non, la candide enfant conservait la même simplicité et restait tout aussi bonne dans son cœur. Toutes ses compagnes, qui la jalousaient bien un peu pour les visites du grand monde qu'elle recevait, étaient forcément désarmées par sa charmante façon d'agir. S'il arrivait à l'une d'elles, moins bienveillante que les autres, de tenir quelques propos sur Martha, toutes faisaient chorus pour la blâmer, et l'obligeaient à convenir que si la mignonne était la plus belle du pays, elle en était aussi la meilleure.

Dans la maison du tourneur demeurait un de ses petits parents, un garçon appelé Herman. Orphelin à l'âge de huit ans, il était devenu l'hôte de ce simple foyer et le compagnon de Martha, son défenseur au besoin, si elle eût été attaquée. Malheureusement, ce pauvre garçon, qui possédait un excellent cœur, avait un grand défaut dont on verra plus tard les conséquences; il ne savait pas exprimer ses sentiments. Il en était ainsi de son intelligence, que, par timidité, il enfouissait si au fond de lui-même qu'il n'en laissait rien paraître. Si la nature ne s'était pas montrée prodigue de ses dons physiques envers lui, tout au moins elle n'en avait pas été avare. Il était loin d'être laid, et, s'il avait su tirer parti de ses avantages, il serait arrivé à dissimuler la plupart de ses imperfections, et les femmes auraient pu dire de lui en le voyant passer : « C'est un assez beau gars! » Ses yeux, d'un beau bleu clair (peut-être un peu fade), étaient grands, bien fendus, et lorsqu'il se décidait à vous regarder en face, on y voyait jaillir un éclair de bonté. Mais il avait contracté la détestable habitude de les fermer à moitié en parlant, en regardant, sans qu'il eût pour cela l'excuse d'une mauvaise vue. Sa chevelure, d'un blond jaunâtre, était abondante, d'une finesse extrême; malheureusement, par ses soins, elle était chaque jour plaquée sur sa tête avec une telle symétrie, qu'au lieu d'embellir son visage, elle le rendait presque ridicule; ses dents, régulières et blanches, ornaient une bouche grande, aux lèvres légèrement épaisses, mais rouges; sa figure, large, haute en couleur, avait un air de santé tout à fait réjouissant; et le bon et franc sourire qui venait de temps en temps l'animer devait le faire prendre en estime et amitié par tous les hommes et toutes les femmes, même par les fillettes qui dédaigneraient de l'aimer d'amour. Sa taille haute, bien prise, avait des tendances à l'embonpoint; ses pieds et ses mains n'étaient certes pas aristocratiques, mais lorsqu'il mettait sa main dans celle d'un ami, il la serrait avec une telle cordialité, qu'on ne songeait plus à la trouver trop grande. Ses longs et larges pieds faisaient de tels pas, lorsqu'il s'agissait de rendre service à quelqu'un, qu'on pouvait facilement leur pardonner d'être maladroits à la danse. Ce qui n'empêchait pas que, dans toutes les réunions, sa timidité et sa gaucherie le distançaient de tous ses compagnon, qui, joyeux et délibérés, faisaient la cour aux fillettes, et, sous cape, riaient avec elles de l'air décontenancé d'Herman. Le père Fritz, qui, d'un œil attentif, suivait tout ce petit manège, était loin d'en rire, car il avait ses vues. Vous allez bientôt les connaître.

Notre tourneur, qui avait l'esprit positif, songea sérieusement à l'avenir de Martha dès qu'elle commença à grandir, et, ainsi que chez tout bon père soucieux du bonheur de son enfant, cette préoccupation passa chez lui à l'état fixe. En travaillant, fumant ou buvant, il faisait, à l'aide de son imagination, défiler devant lui les plus riches, les plus notables de son bourg. Après avoir examiné scrupuleusement leurs diverses situations, il reconnaissait que le meilleur mari à offrir à Martha était Herman sans contredit. Alors, tout entier à son sujet, il s'écriait :

— Certes, ce n'est pas le fils malingre du bourgmestre que je pourrais opposer à Herman. D'ailleurs, ne sais-je pas qu'il est d'humeur irritable, quinteux même, et enclin à boire. En vérité, ce serait payer trop cher l'honneur de m'allier au bourgmestre.

AMÉLIE PROTIN.

(La suite au prochain numéro.)

THÉATRES

GYMNASE : *Châteaufort*, pièce en trois actes, par Mme la comtesse de Mirabeau; *les Cinq filles de Castillon*, par M. Paul Ferrier. — Les tournées dramatiques et la troupe de M. Talien.

Châteaufort est une pièce du genre brutal, comme *le Mariage d'Olympe*, comme *la Princesse Georges*; une étude du cœur humain vue sous son plus vilain côté. C'est l'histoire d'un gentilhomme qui ruine sa femme et qui est l'amant de sa belle-mère. On assiste pendant trois actes à une série d'infamies sans excuse et sans intérêt, au bout desquelles le triste héros de ce triste ouvrage se fait sauter la cervelle d'un coup de pistolet. Le public a manifesté sa répugnance. *Châteaufort* a probablement disparu de l'affiche à l'heure qu'il est.

Autre chose est des *Cinq filles de Castillon*. Là, du moins, on respire un air salubre, on se sent chez des gens honnêtes, — quoique un peu toqués. Castillon est un père têtu qui veut marier ses cinq filles par ordre d'âge. Un bon jeune homme qui aime la cinquième est obligé de se mettre à la chasse aux gendres; il a déjà pourvu trois d'entre elles, mais la quatrième ne se laisse pas marier aussi facilement. C'est qu'il est aimé secrètement de celle-ci, ce dont il finit par s'apercevoir. — L'auteur des *Cinq filles de Castillon* est M. Paul Ferrier, l'auteur de la *Partie d'échecs*, le dernier succès du Palais-Royal. C'est bien aller en quinze jours. M. Ferrier se moque bravement de l'été, et il a raison; le talent est comme l'amour, *il est de toutes les saisons*, ainsi que chante un vieux refrain.

La fermeture d'un certain nombre de théâtres parisiens a donné le signal des tournées dramatiques.

La *tournée* a remplacé, depuis quelques années, les troupes départementales qui trouvaient difficilement à vivre. Qu'une pièce à Paris ait un succès retentissant, aussitôt une demi-douzaine de comédiens sans engagement, ou indépendants par caractère, se réunissent pour aller demander à l'auteur la permission de colporter les beautés de son œuvre dans les départements. L'autorisation obtenue, les comédiens s'occupent de dresser un itinéraire. On choisit un coin de la France, l'Est ou l'Ouest, le Nord ou le Sud. Il s'agit de visiter le plus de villes possible dans le moins de temps possible. Chaque jour doit amener sa représentation. Habituellement, un d'entre eux prend les devants et part, pour préparer les logements, traiter avec les propriétaires de salles, veiller à l'impression des affiches, voir les journaux, etc., etc.

Rien de charmant, de gai, comme les voyages entrepris par ces groupes amis. L'imprévu y a souvent sa part, et l'on a vu de hauts châtelains de l'Anjou et du Bourbonnais arrêter souvent au passage nos comédiens et nos comédiennes pour leur offrir une ospitalité princière dans leurs résidences historiques. Un théâtre était vitement et facilement improvisé, selon la saison, dans une grande salle lambrissée ou sous la tente d'un rond-point champêtre. De vieilles et magnifiques tapisseries, du temps de Corneille et de Molière, servaient de décorations. Lee familles titrées des environs, convoquées à la hâte, formaient le public. A une telle assemblée, bienveillante et élégante, un proverbe d'Octave Feuillet suffisait, avec une ou deux scènes du *Misanthrope*, — et *la Nuit d'octobre* d'Alfred de Musset. Un souper servi sous les grands arbres terminait la fête avant onze heures. M. de la Roche-Hugon tenait à honneur de verser à boire à Célimène, et Mme la comtesse de la Tour-Servière faisait promettre à Alceste de lui donnsr des leçons de diction lors de son voyage à Paris. De bons lits, larges et moelleux, entourés de rideaux *à sujets*, les recevaient jusqu'au lendemain matin; — et ils se remettaient en route, avec des gazouillements d'oiseaux sur la tête et des rayons de soleil dans les yeux.

Voilà les bonnes fortunes et les aimables aventures qui attendent les troupes à peu près régulièrement organisées, composées en partie d'artistes connus, ayant le prestige d'un nom ou l'autorité d'un talent. A eux les applaudissements des préfectures et des sous-préfectures; à eux les salles pleines jusqu'aux combles, les loges remplies de notabilités :

Madame la Baillive et madame l'Élue;

le commandant de la garnison; le receveur général, sa femme et ses trois demoiselles; le directeur de la douane *qui ne vient jamais au spectacle*, et qui y est venu pour cette occasion; le docteur en réputation, les gros négociants, l'arrière-ban des boutiquiers, le rédacteur du *Phare commercial*, et la jeune *gomme* qui ne jure que par Zulma Bouffar, qu'elle n'a jamais vue.

Cette année, une partie de la troupe de l'Odéon a entrepris une *tournée* sous la conduite de M. Talien, et elle exploite actuellement la plupart des villes de France. Son répertoire se compose de quelques pièces classiques, du *Juif polonais*, d'Erckmann-Chatrian, et d'une comédie de M. Porto-Riche. D'après les nouvelles qui nous en arrivent, ces pèlerins de l'art dramatique reçoivent partout l'accueil le plus sympathique et le plus empressé.

CHARLES MONSELET.



CONFLIT TURCO-SERBE. — Tcherkess conduisant des insurgés bulgares aux travaux de fortification des Turcs. — (Dessin d'un voyageur des Balkans.)



DIEPPE. — Souvenir du concours musical de 150 sociétés philharmoniques. — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Jules Adeline.)

SAINT-PALAIS (Basses-Pyrénées). — Le lieu de l'apparition racontée par le jeune Jean Lamareinx.
(Dessin de Clerget, d'après le croquis de M. S., de passage à Saint-Palais.)

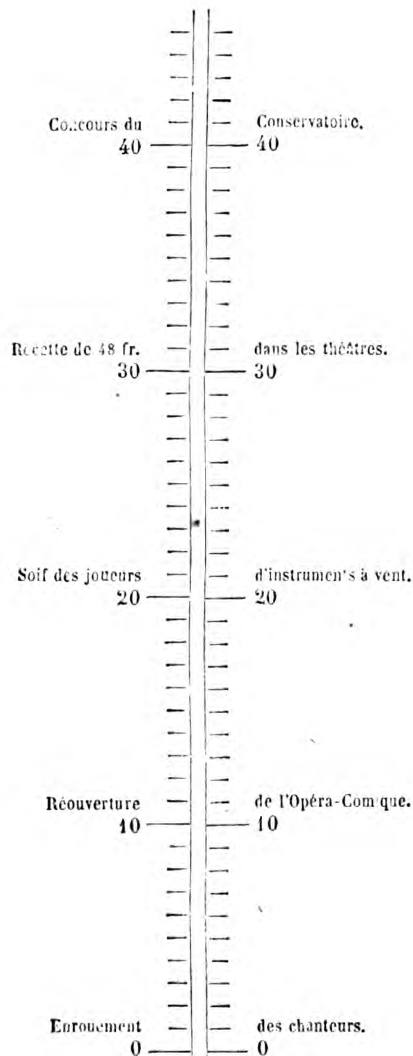
CHRONIQUE MUSICALE

LE THERMOMÈTRE MUSICAL

Les thermomètres sont d'ordinaire chargés d'indications qui n'indiquent rien d'utile à la plupart de ceux qui les consultent. En marge de certains degrés au-dessus de « glace », on lit, par exemple : « Vers à soie », ou bien « Orangers », et je ne sais plus encore quelles autres annotations.

Tous tant que nous sommes, nous n'élevons guère de vers à soie; et quant aux orangers, il nous suffit de savoir que des gens compétents veillent sur ceux des Tuileries et les comblent de soins.

Mais un opticien ferait peut-être fortune s'il construisait des thermomètres à l'usage de chaque corps d'état. Ceux destinés aux musiciens pourraient être établis d'après le modèle ci-dessous :



On ne contestera toujours pas la fixation de la « réouverture de l'Opéra Comique » aux environs de 10 degrés centigrades. Notre joyeux théâtre national est loin d'être frileux; depuis quelques années, il ferme ses portes dès juin, de peur de laisser entrer la chaleur ambiante. Autrefois, quand il était plus jeune et d'un tempérament plus robuste, il donnait *Zampa*, d'Hérold, ou *Zanetta*, d'Auber, ou encore *Giralda*, d'Adolphe Adam, pour inaugurer la saison torride.

Nous avons placé « la soif des joueurs d'instruments à vent » au 21e degré, parce qu'il fallait la mettre quelque part. Mais elle est constante, quelle que soit l'élévation de la température. Il faudrait donc l'écrire parallèlement au tube indicateur et faisant face à tous les degrés à la fois.

Dans tous les cas, je serais désolé qu'on entendît malice à ce que je viens de dire. Je n'ai donc pas voulu faire une plaisanterie; elle serait trop peu récréative. D'ailleurs, je tiens les musiciens d'orchestre pour les meilleurs citoyens qu'on puisse souhaiter.

Pour la plupart, ce sont de bons pères de famille, ayant par état des habitudes de discipline, et vivant de leurs modiques appointements, parfois grossis du produit de quelques leçons. Comptez encore qu'ayant chaque soir à verser les notes de leurs instruments dans le grand tout de l'orchestre, à les confondre dans un brouhaha anonyme, ils se trouvent préservés des entraînements de la vanité. Simples troupiers dans l'armée de la musique, ils sont naturellement plus modestes que les solistes qui marchent en serre-file et se dandinent d'un air capable.

Enfin, y en a-t-il un qui, à votre connaissance, ait jamais passé devant un tribunal pour crime ou délit? Pas un; et c'est au point que la qualité de musicien d'orchestre équivaudrait à un certificat de bonne vie et mœurs.

Je ne serai point contredit par ceux qui leur battent la mesure, et l'on peut aller aux renseignements auprès de M. Deldevez, de l'Opéra; de M. Constantin, de l'Opéra-Comique; de MM. Danbé et Thibaut, du Théâtre-Lyrique.

Toujours est-il que ces braves artistes souffrent par le temps qu'il fait. Ce qu'il y a d'élevé, d'immatériel, de génial dans leur métier resterait à l'état latent sans de grands efforts corporels. Vous figurez-vous cinq actes de *Huguenots* à jouer sur le trombone? avez-vous jamais songé que ces belles notes qui viennent vous émouvoir le tympan avaient d'abord germé dans des poumons humains?

Oui, me dites-vous, je me rends très-bien compte de ce mécanisme, de cet air poussé avec la bouche dans un tuyau de cuivre, et qui se transforme en sons perceptibles.

Votre intelligence, en effet, va jusque-là, et bien plus loin. Mais je doute que votre pensée s'arrête souvent, et avec commisération, sur ce qu'il en coûte à votre prochain pour vous charmer. Si, de temps à autre, on ne vous rappelait pas à la réalité des choses, vous vous laisseriez aller à croire qu'un orchestre donne des sons aussi naturellement qu'un arbre pousse ses feuilles ou que l'eau coule sur les terrains en pente.

Et nous parlons des trombones! la besogne des hauboïstes est peut-être plus assoifante encore. On ne sait pas assez combien il faut pincer les lèvres, se congestionner le visage et se rondir les yeux, pour faire sortir un *ut aigu*, quand le petit misérable s'obstine à rester dans le tube; c'est comme si on voulait lancer avec une sarbacane un pois de trop gros calibre.

Mais ceux qui se livrent à ces travaux tournent le dos au public, qui ainsi n'assiste pas à leur supplice.

Nous avons encore marqué très-haut sur notre thermomètre : « Concours du Conservatoire. » Le point de fixation n'a rien d'exagéré. On imagine très-bien que quand il fait trente degrés de chaleur dehors, il en peut faire quarante dans une petite salle privée d'air, et qui est habitée pendant six heures par neuf cents personnes émues.

C'est pourtant là le haut-fourneau où nous avons retenu notre place pour la semaine prochaine. Plaignez-nous un peu, monsieur l'abonné, qui lirez peut-être notre chronique assis sous un arbre, et au bord d'un ruisseau plus frais que celui du faubourg Poissonnière.

Puisque nous parlons du Conservatoire, il faut que nous disions une chose très-sérieuse (comme si un courant d'air plus tiède venait de nous passer sur la cervelle). Dans le projet de budget qui va être présenté à la Chambre des députés, un supplément de 23,500 francs est demandé en faveur des professeurs du Conservatoire dont les appointements sont mesquins.

En effet, quatre d'entre eux émargent	2,500 fr.
Vingt-deux.	2,000
Cinq.	1,800
Huit.	1,500
Treize.	1,200
Quatre.	1,000
Cinq.	600
Trois	300

Ce qui est bien maigre au prix où est la colophane!

On pourrait, par exemple, avec les nouvelles ressources, organiser un système de primes à distribuer aux professeurs pour chaque élève de leur classe qui serait couronné?...

Mais c'est peut-être trop en dire. Et si vous trouvez que ces bavardages caniculaires sentent le paradoxe, il y a encore une place blanche réservée aux environs du 45e degré de notre thermomètre. Écrivez-y vous-même : *Les journalistes divaguent*.

ALBERT DE LASALLE.

GOUPIL ET Cie, ÉDITEURS-IMPRIMEURS,
rue Chaptal, 9, Paris.

SALON DE 1876

Reproductions photographiques des principaux ouvrages exposés au Palais des Champs-Élysées par les artistes vivants.

DOUZIÈME LIVRAISON

P. Billet : *Jeune maraîchère*. — H. Brispot : *Chantres au lutrin*. — T. Chartran : *Gentilhomme de la cour de Henri II*. — E. Le Roux : *la Lettre de recommandation* — J.-A. Mazerolle : *la Filleule des fées*. — A. Perret : *Une Noce bourguignonne au XVIIIe siècle*. — L. Priou : *Nymphe des bois*. — F. Roeder : *Une Halte de saltimbanques*. — Mme M. Zetterstrom : *Une Visite en passant* (intér. lapon). — A. Mercié : *Fleurs de mai* (buste plâtre).

TREIZIÈME LIVRAISON

J. Ferrier : *David*. — A. Gaudefroy : *Furetage à Bois-Robert* (S.-et-O.). — R. Julian : *Une Académie de peinture*. — H. Leroux : *le Procès d'une vestale*. — A. Nauhuys : *le Réveil*. — M. Poirson : *Saltimbanques*. — G.-C. Saintpierre : *Romance arabe* (*souv. de Tlemcen*). — Mlle J. Samson : *le Déjeuner*. — A.-R. Vinchon : *Marie Madeleine*. — A.-J. Peiffer : *les Hirondelles* (statue plâtre).

QUATORZIÈME LIVRAISON

H.-J. Burgers : *la Favorite*. — J. Denneulin : *Un Repos de chasseurs*. — R.-M. Fath : *l'Été*. — J. Ferrier : *Bethsabée*. — G. Henkes : *la Leçon de piano*. — I. de Léon y Escosura : *Après une longue absence*. — E.-V. Luminais : *les Suites d'un duel en 1625*. — G.-E. Maigret : *Soldats retranchés dans une église*. — J. Zuliani : *la Répétition*. — P. d'Épinay : *Zuleika, la fiancée d'Abydos* (portrait, statuette marbre).

CACHEMIRE DE L'INDE pr Robes, seul dépôt en Europe **l'Union des Indes, 1, r. Auber.**

JARDIN D'ACCLIMATATION (BOIS DE BOULOGNE)
Entrée : semaine, 1 fr. ; dimanche, 50 cent.
Concerts dimanches et jeudis à 3 heures.

EAU d'OREZZA, contre anémie, chlorose, gastralgies, etc. — **Consulter les Médecins.**

ANGLAIS **MÉTHODE ROBERTSON** cours et leçons. H. HAMILTON, 8, rue Chabanais.

LE TRANSPHOGRAPHE nouvl appareil pr copier économiquement : *dessins, photographies et plans.*
LA BOITE complète, 1 fr. 25 fco. Clary, 35, RUE VIVIENNE.

CHOCOLATS
QUALITÉ SUPÉRIEURE
Cie Coloniale
ENTREPOT GÉNÉRAL
Paris, rue de Rivoli, no 132
DANS TOUTES LES VILLES
CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

Récompense nationale de 16,600 francs
Grande Médaille d'OR
Médaille Exposition Paris 1875

QUINA-LAROCHE
· ÉLIXIR
Reconstituant, Tonique et Fébrifuge

Très-agréable au goût, ce Quina contient tous les principes des trois quinquinas (rouge, jaune et gris). Contre le manque de *forces* et d'*énergie*, *affections de l'estomac, âge critique, fièvres rebelles*, etc.

Le même FERRUGINEUX un sel de fer, très-assimilable, combiné au QUINA LAROCHE, procure les globules rouges au *sang pauvre*, par *suites de couches*, etc.

***PARIS, 22 et 15, rue Drouot**, et les Pharmacies.*

ENGRAIS CHIMIQUE HORTICOLE (floral et maraîcher) JEANNEL
L'Engrais Jeannel est plus riche que les meilleurs fumiers et coûte moins cher. — Boîtes (1 fr., 2 fr. et 3 fr. 50) et notice, à la Compagnie Centrale de France, 7, rue de Jouy, Paris. — Envoi gratuit de la brochure.

VIANDE, FER ET QUINA
L'aliment uni aux toniques les plus réparateurs
VIN FERRUGINEUX AROUD
au QUINA et aux principes solubles de la VIANDE
RÉGÉNÉRATEUR DU SANG
Guérit sûrement : Chlorose, Flueurs blanches, Épuisements, Appauvrissemt ou Altération du Sang.
5 fr. — Phie AROUD, à Lyon, et toutes Phcies.

SURDITÉ BRUITS Doctr GUÉRIN, R. Valois 17, Paris 1h à 2h. — **Pas d'opération.** — Traite aussi par correspondance. — *Guide du Traitement*, **2** fr.

8e année.
LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES
Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.
4 fr. par AN — **4** fr. par AN
PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
1 fort volume in-8o.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

EN VENTE
A la librairie du *Monde illustré* et de la *Revue de la Mode*
13, quai Voltaire
et chez tous les libraires

LA FEMME
chez elle
ET DANS LE MONDE
par Mme MARIE DE SAVERNY
Un élégant volume in-8o (impression de luxe)
PRIX **5** FRANCS
(Ajouter 50 c. pour recevoir franco.)

Adresser les demandes à l'administrateur du Monde illustré *et de la* Revue de la Mode, *13, quai Voltaire, à Paris.*

Le Meilleur FIL à COUDRE et le Plus long de Métrage est le
FIL du GOUVERNEMENT
Exiger sur chaque pelote une bande **Tricolore** *avec l'inscription*
FIL du GOUVERNEMENT
Se trouve chez tous les Merciers
Entrepôt à Paris, Bd Sébastopol, 23.

ÉTABLISSEMENT THERMAL de
LUCHON
LE PLUS BEAU DES PYRÉNÉES
(Chemins de Fer d'Orléans et du Midi)
Sources sulfureuses très-nombreuses, à température et minéralisation différentes, prescrites avec succès contre : les maladies chroniques de la peau et des muqueuses, les manifestations de la scrofule, le rhumatisme.
TRAITEMENT SPÉCIAL CONTRE les MALADIES de la GORGE et du LARYNX
TRAITEMENT DES MALADIES DES FEMMES
Sites admirables. — Excursions dans les montagnes. Musique 2 fois par jour. — Bals, Salons, Jeux, Chasses.
On trouvera des notices et tous renseignements au dépôt de la Société, à Paris, boulevard Haussmann, 46

Voulez-vous être toujours
JEUNE & BELLE
vous ne pouvez obtenir ce résultat qu'avec la
VELOUTINE VIARD
seule poudre qui, sans altérer la peau, donne au teint
Éclat, fraîcheur et **velouté** de la **jeunesse.**
5 *bis*, rue Auber ; pour le gros, 15, r. Molière.

MACHINE A PLISSER A TUYAUTER, b. s. g. d. g. Système Jeansaume Perfectionnée par CRESPIN aîné
6 médailles 3 en or et...
DEUX ONT UN ... ECOURS
CRESPIN AINÉ
de Vidouville (Manche), demt à Paris, 11, 13, 15, bd Ornano
MACHINES A COUDRE de tous systèmes, garanties deux ans.
VEND A CRÉDIT MÉNAGE. TOILETTE, etc. — *En Province les* **MACHINES à coudre. MACHINES à plisser et à tuyauter** *sont expédiées à moitié payement. A Paris on donne de plus grandes facilités.* Envoie gratis et franco la brochre explicative.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

Étude de Me Maurice DUSSOL, avoué licencié à Périgueux, rue Bourdeilles, no 6 (successeur de M. Souffron).

VENTE SUR LICITATION
En Trois Lots avec réunion des deux premiers
DU CHATEAU
ET DE LA
BELLE TERRE DE PUYDEMEAUX
Sis commune de Lachapelle-Montbrandeix, canton de St-Mathieu, arrondissement de Rochechouart (Haute-Vienne).
CONTENANCE APPROXIMATIVE : 320 HECTARES

Adjudication devant le tribunal civil de Périgueux, audience des criées, du VINGT-SEPT JUILLET 1876, à onze heures et demie du matin.

Les frais de poursuites seront payables en déduction du prix, dans la huitaine de l'adjudication.

COMPOSITION DES LOTS — MISES A PRIX

1er LOT

Composé 1o d'un château en très-bon état, écurie, remise, et divers corps de bâtiments servant à l'exploitation.

Terrasse, jardin anglais, jardin potager, parc magnifique au milieu duquel se trouve un grand étang très-poissonneux.

2o Du domaine de la Réserve.
3o Du domaine de la Porte.
4o Du domaine du Haut-Puydemeaux.
5o Du domaine du Bas-Puydemeaux.
6o Du domaine de Las Vergnas.
7o Du domaine du Rat.

Mise à prix : 160 000 fr.

2e LOT

1o Du domaine du Haut-Sallas.
2o Du domaine du Bas-Sallas.

Mise à prix : 70,000 fr.

3e LOT

Ce lot est composé de diverses parcelles détachées, d'une contenance d'environ dix hectares.

Mise à prix : 2,000 fr.

NOTA. — Après les adjudications partielles, les premier et deuxième lots seront mis aux enchères en bloc ; si cette épreuve donne un résultat supérieur, elle sera définitive ; dans le cas contraire, les adjudications partielles prévaudront et seront seules valables.

Les cheptels s'élevant environ à 16,000 francs et les immeubles par destination sont compris dans la vente.

Total des Mises à prix : 232 000 francs.

Pour extrait :
M. DUSSOL, *avoué poursuivant.*

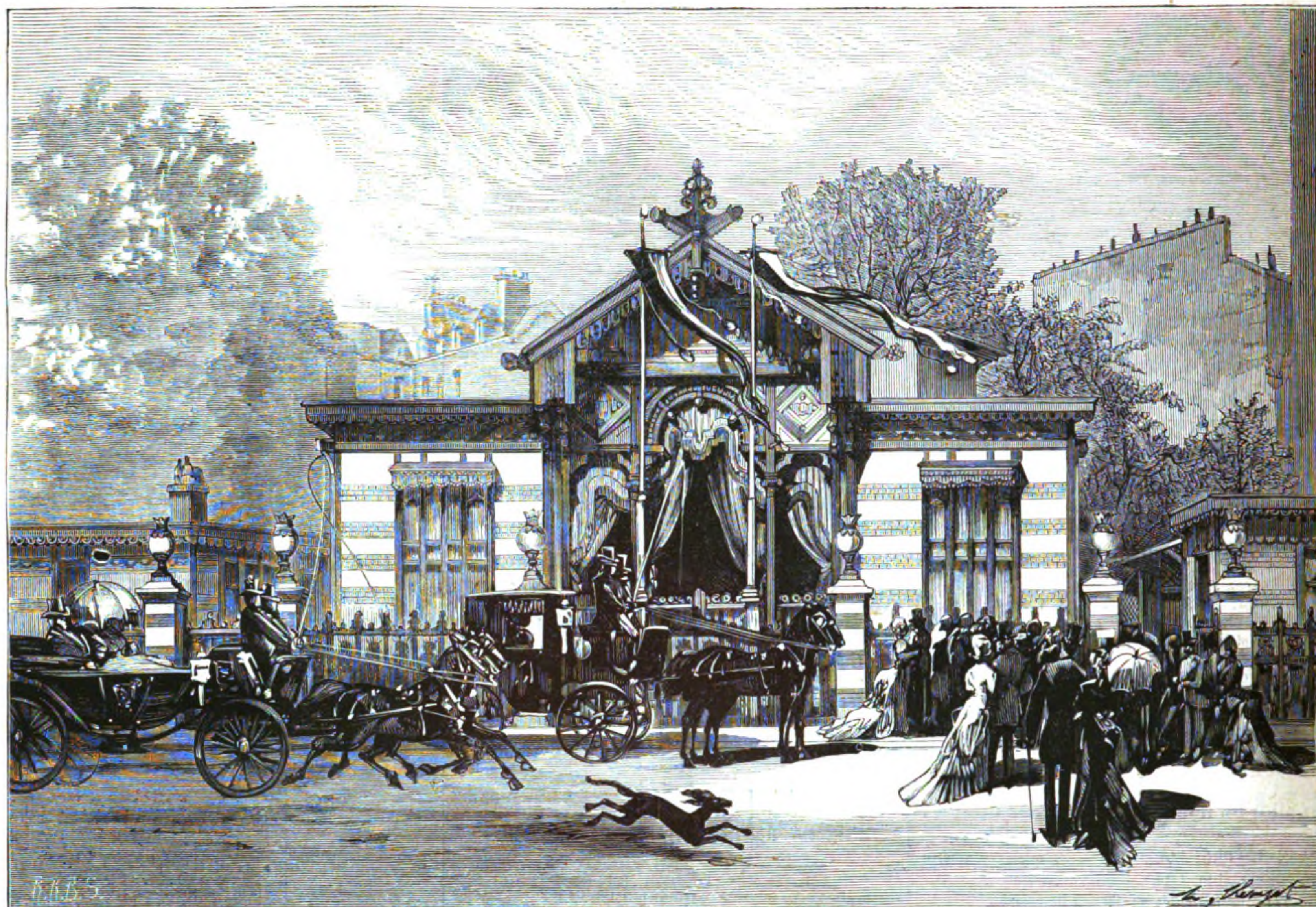
S'adresser pour les renseignements : 1o à Me DUSSOL, avoué poursuivant ; 2o à Me SAUMANDE, avoué colicitant constitué en remplacement de Me Pouyaud ; 3o Et sur les lieux, pour visiter la propriété, à M. DENIS, régisseur.

CHATEAU du 16e SIÈCLE et TERRE de CRASVILLE-LA-ROQUEFORT (Seine-Infre) à 9 kil. de la mer (VEULES), cont. 100 h., A ADJUGER, sur mise à prix de 360,000 fr., le 2 août 1876, en l'étude de Me THURRIER, not. à Pavilly, près Rouen.

ADJON, *même sur une enchère*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 8 août 1876, à midi :
1o PROPRIÉTÉ DE PRODUIT à LEVALLOIS-PERRET, r. Martinval, 2. Cont. : 360m. Rev. brut : 4.900 fr. Mise à prix : 30.000 fr.
2o JOLI PETIT HOTEL à LEVALLOIS-PERRET, r. de Dresde, no 17 présumé. M. à prix : 15,000 fr. S'ad. à Me MAHOT-DELAQUERANTONNAIS, not., r. de la Paix, 5.

ADJON, *même sur une ench.*, en la chambre des notaires de Paris, le 22 août 1876, DE LA
VILLA CHANTILLY près MONTAUBAN (Tarn-et-Garonne).
Propriété du général Woll.
Mise à prix : 60,000 fr.
S'ad. à Me GOUPIL, notaire, quai Voltaire, 23.

PROPRIÉTÉ à SARCELLES (Seine-et-O.), *traversée par la rivière du Petit-Rhône*, — R. DES PILLIERS. — A ADJUGER, *sur une ench.*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 1er août 1876. — Mise à prix : 50,000 fr. — S'ad. à Me BREUILLAUD, not., r. Saint-Martin, 333.



PARIS. — L'entrée du Skating-Rink du faubourg Saint-Honoré. — (Dessin de M. Clerget.)

ÉCHECS

PROBLÈME Nº 614

COMPOSÉ PAR M. HIRSCH

Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème nº 612.

1. P 5 D, échec	1. R pr. C (meilleur)
2. F 6 F	2. P 6 T
3. R 3 D	3. P 7 T
4. F 7 D	4. *ad libitum.*
5. T 5 F, échec et mat.	

P. JOURNOUD.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Lyon organise un service médical de nuit, sur le modèle de Paris.

Ont deviné le dernier rébus : MM. Devanlay-Flogny, à Troyes; P. C., café de Paris, à Vitry-le-Français; Grand café Serin, à Angers; L. M., café Lecour, à Alençon; café Gaulier, à Cadillac-sur-Garonne; Louis de Croze; Martin Maraval.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20e Année. N° 1007 — 29 Juill. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. É. HUBERT.



SUISSE. — Le tir fédéral de Lausanne. — Tireur porté en triomphe. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. A. Bachelin.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

JAMAIS, à aucune époque, on n'a été aussi aimable pour les morts qu'au temps bizarre où nous vivons.

Le premier monsieur qui meurt, n'eût-il rien fait ni rien été en son vivant, a droit à un discours. Si ce monsieur est un citoyen, on lui en donne deux.

Nous avons vu des gens arriver jusqu'à trois. Ce qui est terrible, c'est qu'après de telles avalanches de souvenirs et de regrets, l'orateur ajoute d'une voix émue :

— Adieu, ami, et que cette terre te soit légère!

Ce n'est pas la terre qui pèse le plus.

Ce n'est peut-être pas la religion de la mort qui produit tant d'éloquence. Au fond, celui qui crie son dernier adieu n'est pas fâché de produire son petit effet; tout prétexte à discours est bon, et plus d'un illustre inconnu est arrivé à se faire remarquer rien qu'en passant d'un cimetière à l'autre.

Chacun fait son chemin comme il peut, et il n'y aurait pas grand mal à voir se développer cet usage bavard, si l'on ne craignait de le voir arriver à une déplorable banalité.

Puis, sous prétexte de ne pas laisser partir Lefèvre ou Denis sans lui adresser un éternel adieu, on glisse un mot, puis deux, puis trois, puis cent de politique fantaisiste; si bien que pour peu que cela continue, on ne saura plus au juste si l'on est à une réunion électorale ou au Père Lachaise.

∿∿ A côté de tant de bruit fait autour des médiocrités qui passent de vie à trépas, il n'est pas rare de voir disparaître de grandes personnalités sans que personne y prenne garde.

Ces jours derniers, est mort un homme qui avait attaché son nom à toutes les grandes entreprises du siècle, et c'est à peine si quelques journaux ont dit : M. Henry Fournel est mort.

Ce savant ingénieur, qui avait soixante-dix-sept ans, s'était retiré depuis quelques années, et c'est à peine si la génération présente connaît son nom. La génération présente regarde plus volontiers dans l'avenir que dans le passé et se nourrit plus volontiers d'illusions que d'exemples.

M. Fournel est le premier ingénieur français qui ait sollicité l'autorisation d'établir un chemin de fer.

C'était vers 1833 qu'il adressa cette demande, qui excita les rires et les moqueries des gouvernants et des gouvernés.

S'il faut croire ses contemporains, ce fut aussi M. Fournel qui, après des travaux scientifiques considérables exécutés sur le Nil, parla le premier, ou l'un des premiers, du percement de l'isthme de Suez, entreprise gigantesque qui ne devait s'accomplir que trente ans plus tard.

M. Fournel dirigea le Creusot, publia des ouvrages remarquables, et fut enfin un homme véritablement utile.

Paris, la France entière, l'Europe même s'occupèrent de lui pendant trois semaines, un mois peut-être : ce fut le jour où cet homme distingué apporta toute sa fortune à Ménilmontant pour la plus grande gloire de l'école saint-simonienne.

Il faut bien le dire, un formidable éclat de rire accueillit cet acte de dévouement.

La France échappait à peine aux missions, et toute son attention était portée sur la lutte des classiques et des romantiques, et Lafayette lui ayant donné « la meilleure des républiques », elle s'en contentait.

Après chaque révolution, un peuple éprouve toujours un impérieux besoin de rire. Ce furent les frères de Ménilmontant qui eurent le privilége de provoquer l'hilarité du peuple qui, quelque temps auparavant, avait *fait* « les trois glorieuses. »

∿∿ Ils n'avaient pourtant rien de bien risible, ces jeunes hommes qui avaient le courage et l'honnêteté, l'audace de vouloir fonder une société nouvelle dont le travail était la base, une société où « chacun devait être jugé selon ses œuvres. »

Les saint-simoniens étaient loin, comme on le voit, des partageux, des communistes et des communards; mais tout augmente.

A voir l'imperfection des sociétés anciennes, on comprend aisément les erreurs qu'une société nouvelle peut commettre.

Les disciples de Saint-Simon, tous, du reste, gens remarquables qui ont percé brillamment dans le monde, eurent le tort d'entourer la pratique du dogme nouveau de pratiques assez fantaisistes, il en faut convenir.

Peut être un jour raconterons-nous toutes ces choses bizarres, qui sont devenues intéressantes grâce aux noms devenus illustres de la plupart des pratiquants.

∿∿ Une seule de ces excentricités suffira pour dire aujourd'hui tout ce qu'il y avait de grand et de puéril dans l'église du père Enfantin.

Les saint-simoniens avaient décrété un costume baroque et obligatoire.

Était-ce pour se faire remarquer ou suivaient-ils, en cela, l'exemple des souverains, qui inventent des uniformes élégants pour attirer les engagés volontaires?

Ce costume n'était pas beau, on est forcé d'en convenir; il consistait en un béret rouge, une tunique bleu de ciel et un pantalon blanc.

Voyez-vous d'ici les Rodrigues, les Pereire, les Talabot, Retauret, Félicien David et cent autres, habillés en chanteurs pyrénéens ou en conducteurs de vaches landaises?

Une particularité rendait cet uniforme, simple mais laid, plus disgracieux encore : la tunique bleu de ciel s'attachait par derrière.

Ce renversement de l'habitude n'était pas une erreur, c'était un symbole ingénieux et touchant.

Il était impossible à un adepte de pouvoir se vêtir seul et il devait requérir un aide. Cela, dans la pensée du fondateur, devait graver dans l'esprit des disciples cette sublime vérité que, « en ouvrant les yeux, l'homme a besoin de son frère ».

∿∿ Il faut rendre cette justice aux apôtres de Ménilmontant : par la suite, ils n'oublièrent jamais les devoirs de la fraternité et se tendirent, en tous les temps, une main secourable et dévouée.

Si M. Fournel regretta les exagérations de la doctrine, ce qui n'est pas prouvé, à coup sûr, il ne regretta pas sa fortune, ses frères en religion lui restèrent fidèles.

∿∿ Les anciens saint-simoniens, arrivés à de grandes situations financières ou autres, sans renier absolument les doctrines qu'ils avaient jadis voulu faire prévaloir n'aimaient pas à en entendre parler.

Depuis quelque temps, poussés peut-être par cette loi qui porte les vieillards à tourner la tête en souriant aux erreurs passées de la jeunesse, ils paraissent se complaire dans leurs souvenirs.

Et ce n'est ni sans orgueil, ni sans vanité, qu'ils se rappellent ce temps à jamais envolé où ils étaient vaillants à ce point de braver l'opinion publique et de s'habiller en marchands d'eau de Cologne, pour prêcher l'amour du beau et la fraternité des peuples.

Si bien que je ne serais que médiocrement étonné de voir renaître, un de ces jours, la doctrine, revue, corrigée et considérablement augmentée par quelque badigeonneur plagiaire.

∿∿ Il vient d'arriver en Belgique un léger incident que j'attends en France depuis longtemps, et, le dirai-je, non sans une certaine impatience.

Deux avocats ont fait devant le tribunal d'Anvers une véritable partie de boxe.

Mon confrère Petit-Jean vous dira que l'un d'eux plaidait pour quelques individus, qui, à la dernière émeute, ont cassé quelques carreaux des Pères jésuites, et l'autre pour ces mêmes Pères qui, eux aussi, ont quelquefois le tort de briser les vitres, moralement s'entend.

Pour moi, je ne veux, c'est mon droit, qu'apprécier cette partie de boxe qu'on voit bien rarement, et qui, si l'on n'y prend garde, pourrait bien avoir avant peu le succès du patin à roulettes.

C'est Daumier, je crois, qui a crayonné ces deux avocats qui se disent en riant en sortant de l'audience :

— Vous ai-je assez bien arrangé?

— Vous ai-je assez mal traité?

— Je vous ai jeté de la boue au visage!

— Je vous ai traîné dans cette même boue.

— Je vous ai appelé débauché.

— Moi, je vous ai appelé : la honte de votre sexe.

— Nous avons été sublimes.

Et les deux confrères, riant aux larmes, s'en vont bras dessus bras dessous à la buvette.

∿∿ Voilà, à la vérité, comment les choses se passent tous les jours. Les avocats semblent prendre la funeste habitude d'insulter leur adversaire et celui-ci riposte d'une belle façon.

C'est un usage admis au Palais.

Tandis que les grands maîtres de la parole accablent d'un seul coup l'adversaire vulnérable, les éloquents du dessous injurient à plaisir, et sans jamais trop prouver grand'chose, et surtout sans aucun profit, leurs clients réciproquement stupéfaits de cette pluie d'insolences qui tombent sur eux au moment où ils s'y attendent le moins.

C'est en vain que le président, d'un ton moitié fâché, moitié amical, dit de temps en temps :

— Maître un tel, je vous engage à entrer dans cette voie de modération suivie avec tant d'éclat par le barreau de notre ville, et aussi à ne pas sortir de la question.

Ce à quoi l'avocat répond avec déférence :

— La défense s'incline; elle se conformera aux désirs du tribunal que M. le président vient de manifester en termes si éloquents, et qu'importe, après tout, que mon adversaire soit connu pour un homme de mauvaise vie, qu'importe que son inconduite notoire soit la honte de notre cité et le désespoir d'une honorable famille; il s'agit ici, messieurs, de savoir simplement si, dans l'espèce, nous sommes habiles à former opposition, le délai légal n'étant pas expiré?...

Il est une convention, vieille comme le monde, établie au Palais : les avocats ne sont jamais en cause.

Mais ne peut-il pas se présenter, comme à Anvers, une question religieuse ou sociale, un amour ou une haine, une amitié ou une antipathie qui, à un moment donné, vienne soulever une colère bien naturelle dans l'âme d'un des deux parleurs, et alors...?

∿∿ Voyez-vous d'ici un avocat aimant passionnément une belle veuve à laquelle il a exprimé le plus respectueux dévouement. Cette jeune veuve a un procès qui lui est intenté par la famille de son mari et elle pense que ce qu'elle a de mieux à faire c'est de confier sa défense à l'aimable Cicéron qui, tous les soirs, lui exprime son respect et son admiration.

Qui défendra mieux sa cause que cet homme qui sait que son bonheur peut dépendre du gain de son procès?

Maintenant, supposons — l'hypothèse n'a rien

d'excessif — que la famille du mari ait confié ses intérêts à un avocat, ami intime du défunt; qu'arrivera-t-il?

Je l'ignore; mais il pourrait bien arriver ceci :

— Messieurs, dirait le premier, l'autre jour on vous dépeignait feu notre mari comme un type de loyauté et de chevalerie; malheureusement, il y a bien à rabattre à ce portrait si peu ressemblant; nous aurions voulu jeter un voile sur la mémoire d'un homme qui a donné son nom à notre enfant bien-aimé; mais, hélas! c'est impossible. Notre mari joignait au plus déplorable caractère les vices les plus odieux; nous avions à peine vingt ans lorsqu'il nous a délaissée, après nous avoir abreuvée d'outrages, et, depuis ce temps, déjà éloigné, nous avons dû subir la moitié de toutes les éclaboussures de l'opinion publique que cet homme sans foi, sans honnêteté, avait accumulé sur sa tête : nous portions son nom, il était le père de notre fils! Et c'est quand, sentant venir sa fin prochaine, cet homme indigne a voulu réparer ses torts envers nous, autant qu'il le pouvait faire, que sa famille vient sans vergogne déchirer la dernière volonté d'un mort!

L'ami du défunt réplique :

— Quoi! c'est vous! vous le plus triste spécimen de l'inconduite qui venez nous accuser! Quoi! après avoir donné le triste spectacle de vos défaillances, après avoir scandalisé toute une ville sans oser lever la tête! mais vous serez démasquée. Non, messieurs, l'affaire ne saurait être présentée sous d'aussi mensongères couleurs. La vérité, la voici. Nous allons mourir; notre femme qui, depuis trois ans, ne s'est pas occupée de nous, arrive à notre chevet, les yeux pleins de larmes d'occasion, et nous, qui n'avons jamais connu les artifices, nous croyons à un repentir sincère et nous laissons toute notre fortune à cette femme qui a été la douleur et le déshonneur de notre existence entière, à cette femme qui, oubliant ses devoirs de fille, d'épouse et de mère, n'a pas craint de se rouler publiquement dans la tunique du scandale.

Si toutes ces stupidités injurieuses n'amènent pas des giffles, c'est que la veille on en aura, pour d'autres motifs, épuisé le stock entier; car enfin, malgré leur robe, les avocats sont des hommes comme les autres.

Ils parlent davantage, voilà tout.

∿∿ La semaine a été mauvaise pour les chiens, et plus encore pour les habitants de Paris. Dans la seule journée de samedi, un nombre considérable de gens auraient été mordus.

Je n'entends pas soulever la fameuse question de la muselière; assez de sottises ont été dites à ce sujet.

Je ne veux pas davantage retracer les terribles effets de la rage, je veux tout simplement soumettre à qui de droit un système qui me paraît excellent.

Je sais bien que ça ne servira à rien, mais il faut faire son devoir sans se soucier du reste.

Voici ce système, qui est des plus simples; il m'a été suggéré par un homme infiniment pratique.

Le voici dans toute sa simplicité :

Supprimer la muselière et la corde, et les remplacer par un collier en métal sur lequel serait écrit, d'une façon nette, lisible et solide, le nom du maître de l'animal et sa demeure.

C'est bien simple. Voilà le résultat du système : tout chien sans collier serait abattu sur le-champ.

Un chien qui n'appartient à personne n'est d'aucune utilité et ne paye aucune taxe; en revanche, il est dangereux nuit et jour.

Certes, le collier ne préserverait pas de la rage, mais le maître, devenant responsable de son chien, et pouvant, pour ses méfaits, être condamné à payer des sommes énormes, le maître veillerait attentivement sur la santé de son chien. Au premier symtôme de maladie, il consulterait le vétérinaire, qui prendrait un parti sérieux et énergique.

Il est vraiment bien temps de chercher un remède énergique contre cet état de choses.

Le chien est un animal aimable, mais qui n'est d'aucune utilité, si l'on excepte le chien de chasse.

∿∿ Le chien de garde lui-même, à qui la loi sur l'impôt a fait une concession, comme on en fait aux groupes qui savent aboyer, le chien de garde ne garde rien et mange beaucoup; de plus, il est parfois pour les gens de la maison un hôte bien dangereux.

Le chien de garde ne garde rien. Je le répète et je le prouve.

Il aboie aux passants; après, à quoi cela sert-il? à réveiller son maître dix fois dans la nuit.

Si le maître s'habitue à ce régime, il n'entend plus le chien qui alors devient fort inutile.

Le maître se console en disant :

— Si un voleur entrait la nuit dans la maison, Turc le mangerait.

C'est une illusion.

Les voleurs ne sont pas plus bêtes que les chiens, et ils ne pénètrent dans les maisons qu'après avoir alléché ou empoisonné le chien.

Les gros chiens sont voraces et se précipitent sur les boulettes avec une naïveté pleine de confiance.

∿∿ Un chien vraiment utile, c'est le chien de berger. Comme le brave animal est accablé de besogne, il est très-rare qu'il ait le temps de devenir enragé, et, quand par hasard ce malheur lui arrive, il se rue sur le troupeau; et, jusqu'à un certain point, manger du gigot n'est qu'un crime relatif.

∿∿ Un homme dont on ne saurait nier la compétence, le fameux Vidocq riait à gorge déployée toutes les fois qu'aux environs de Paris il voyait de naïfs propriétaires poser des écriteaux ainsi conçus :

Ici
il y a des piéges
à loups.

Et il riait encore plus fort lorsque, passant auprès de la grille du parc, il apercevait une énorme niche à chien.

Un jour, M. D..., qui avait eu plusieurs fois occasion de remarquer l'hilarité du chef de la police de sûreté, lui en demanda la cause, lui avouant qu'il n'était pas rassuré du tout dans son château d'Ormesson.

— Monsieur le comte, lui répondit Vidocq, je vais vous donner un moyen infaillible d'éloigner les malfaiteurs; mais promettez-moi de ne pas dévoiler ce secret.

— Je promets, répondit M. D...

— Jurez, je vous prie, je vous serai fort reconnaissant.

— Vous avez ma parole, quoiqu'à vrai dire, je ne voie pas trop le motif de cette persistance.

— Monsieur le comte, les voleurs en veulent beaucoup aux gendarmes, savez-vous pourquoi?

— Mais parce que les gendarmes les arrêtent.

— Non. Parce que les gendarmes manquent d'égards envers eux; les voleurs ont cette naïve conviction que ce sont eux qui nourrissent les gendarmes, et que s'il leur plaisait d'arrêter leurs méfaits, les gendarmes deviendraient inutiles.

— Mais c'est assez bien raisonné.

— Certainement, c'est pourquoi je vous supplie de ne pas dévoiler mon secret; vous comprenez que mon importance s'accroît du nombre des vols commis; quand on tremble chez soi, le chef de la police de sûreté devient un grand personnage.

— Je vous comprends.

— Et puis, mon système étant d'une grande simplicité, et partant à la portée de tout le monde, vous me feriez le plus grand tort. Placez simplement une veilleuse allumée, de façon à éclairer un peu la fenêtre la moins apparente de votre maison et dormez tranquille. Jamais un bandit, quelqu'audacieux qu'il soit, ne pénètre dans un endroit éclairé.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas.

∿∿ Ce pauvre Robert-Houdin avait trouvé une combinaison plus sérieuse que celle de Vidocq, il avait organisé, à sa propriété de Blois, tout un système électrique.

Le couvre-feu sonné, il était impossible de toucher à une porte ou à une fenêtre sans provoquer le plus horrible vacarme, on se serait cru dans une immense gare où les fils de vingt voies seraient venu aboutir.

Vous voyez d'ici la tête du malfaiteur à ce bruit insolite.

∿∿ Robert-Houdin, comme tous les gens qui ont amusé le public, aimait fort à étonner son monde. Privé des applaudissements du public, au fond de sa charmante retraite, il s'ingéniait à retrouver quelques applaudissements ruraux qui lui semblaient des échos lointains de son ancienne gloire.

Un jour qu'il faisait démolir un rocher qui gênait sa vue, il vit les ouvriers placer un drapeau noir sur la mine chargée, et préparer la mèche.

— Mes enfants, leur dit-il, on n'est pas plus imprudent que vous; vous n'y entendez rien; venez boire un coup et je vous ferai voir la vraie manière de faire sauter la mine.

Les ouvriers ne se firent point prier.

On leur sert à boire.

— A quelle heure voulez-vous que la mine saute? demanda l'habile mécanicien.

— Mais quand vous voudrez, bourgeois.

— Non, fixez vous-mêmes l'heure, la minute, la seconde.

Et, en disant cela, Houdin sortait de sa poche un chronomètre unique et qu'il avait fait pour lui. Il marquait, outre les heures, les jours, les lunes, les années et, disait le physicien :

— Si j'avais voulu, il marquerait le linge.

Un loustic de la bande regarda la montre et dit :

— Eh bien, m'sieu, allez-y à dix heures trente-cinq minutes et dix secondes.

— Compte bien.

A la dixième seconde, la mine éclata.

Les ouvriers, qui n'avaient aucune notion sur les appropriations de l'électricité, furent tellement étonnés de voir sauter un rocher à cent mètres de distance, qu'ils détalèrent et ne voulurent jamais venir en ramasser les morceaux, craignant encore quelque sorcellerie.

∿∿ Pendant longtemps, les gens du pays ne s'approchèrent de la villa Houdin qu'avec une certaine répugnance. Il fallut toute la bonté de l'homme pour faire revenir les paysans de leur opinion première.

Voyant le mauvais effet de ces miracles *naturels*, Robert-Houdin voulut les expliquer et instruire son canton. Devant une semblable prétention, les vieillards s'insurgèrent, et on parla sérieusement de faire brûler le sorcier.

Heureusement, la visite du préfet vint mettre un terme à cette situation.

Il s'agissait de raccourcir un chemin vicinal; le premier magistrat du département venait prier le physicien de vendre à sa commune une parcelle de terre.

Robert-Houdin donna la parcelle de terre pour rien.

— Allons! dirent les paysans, il n'est pas sorcier.

JULES NORIAC.

AVIS

Comme on le verra par les documents que renferme ce numéro, M. Dick, notre collaborateur, est arrivé à Belgrade et probablement, à l'heure où paraîtront ces lignes, au quartier général du prince Milan ou au camp du général Tchernaïeff. Voilà donc notre service de correspondance assuré de ce côté, et nos abonnés peuvent compter sur les plus fidèles et les plus curieux dessins de ces événements.

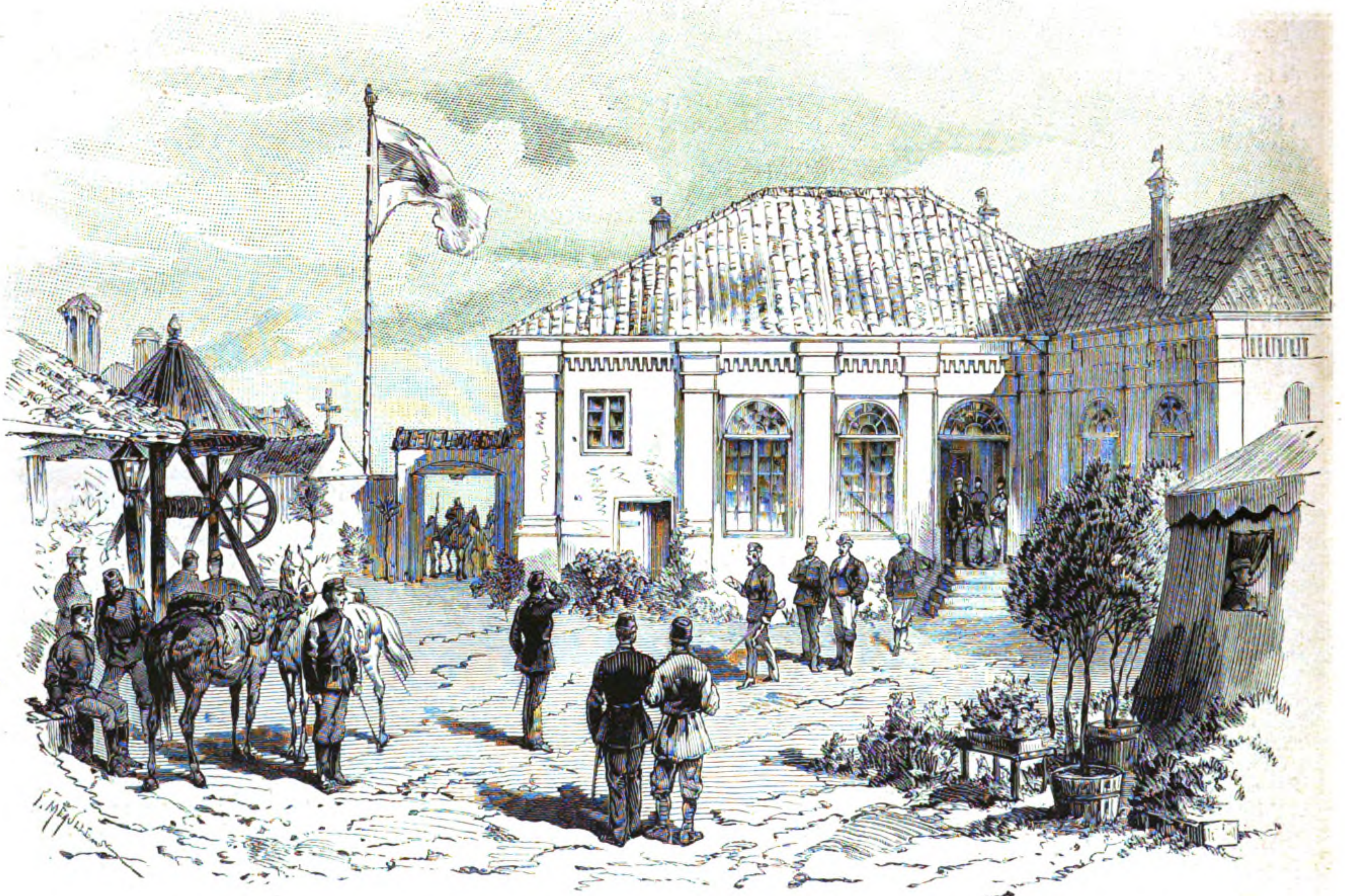
On nous permettra cependant de ne pas trop nous hâter pour ne pas remplir le journal des mêmes sujets et pour reprendre la série interrompue de nos reproductions artistiques du dernier Salon.

Cet intervalle a, du reste, été profitable à nos gravures, qui demandent de grands soins et de grands sacrifices.

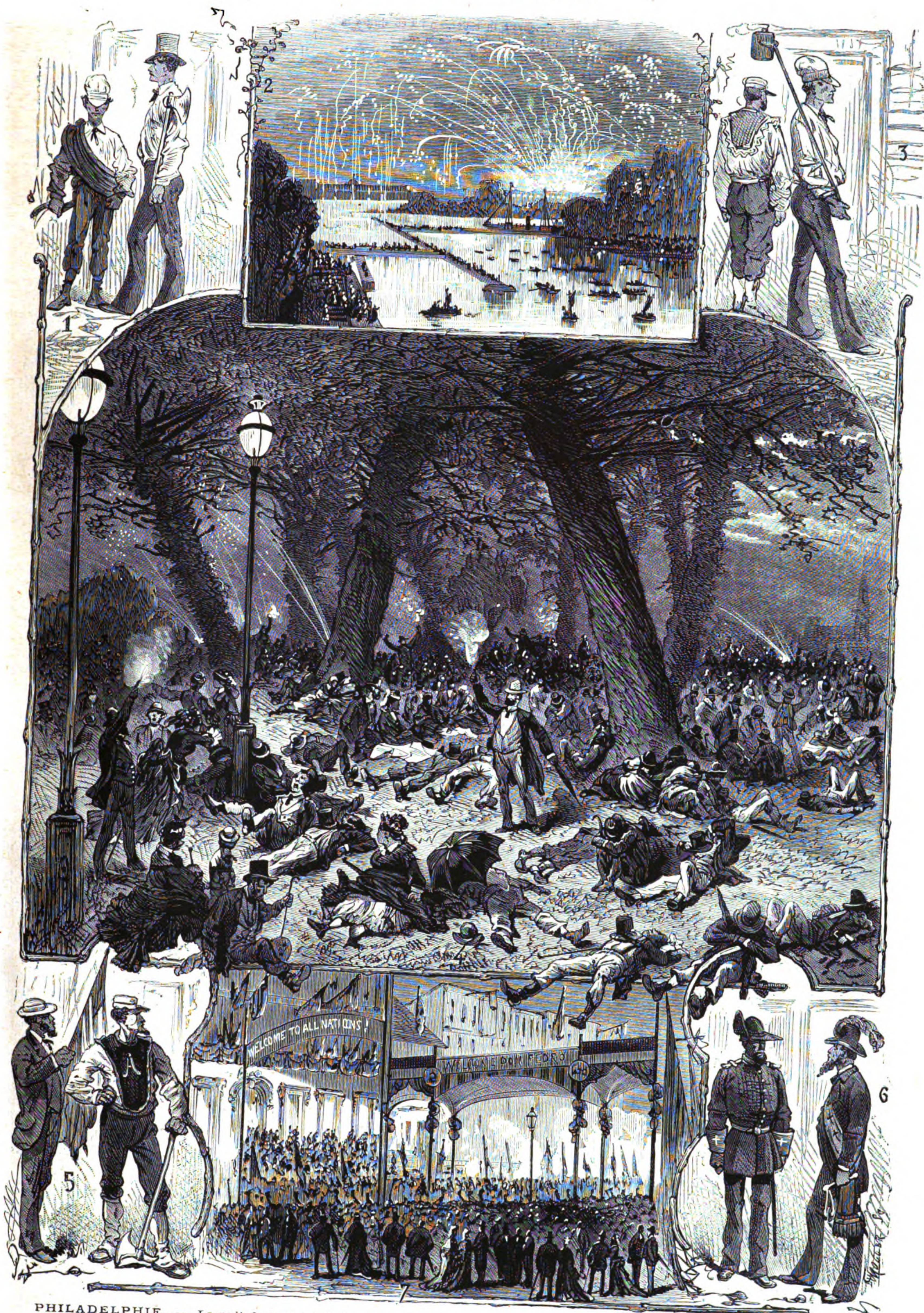
Nous publierons donc dans notre prochain numéro un tableau qui fit sensation et dont l'auteur, M. Sylvestre, fut récompensé par le *prix du Salon* : Locuste essaye, en présence de Néron, le poison préparé pour Britannicus.



Le prince Milan revenant de Tschuprija. — (Dessin de M. Valnay, d'après le croquis de M. Schonberg.)



LE THÉATRE DE LA GUERRE. — Le quartier général du prince Milan à Parachin. — Son habitation.
(D'après le croquis de M. Schonberg, notre correspondant de Vienne, actuellement en Serbie.)



PHILADELPHIE. — La nuit du 3 au 4 juillet. — La procession devant *Continental hôtel*. — Les dormeurs sur l'*Indépendance square*. Feu d'artifice du parc, vu du pont de Callowill. — Types de la procession. — (Dessin de M. Férat, d'après le croquis de M. Piton, notre dessinatsur spécial.)

NOS GRAVURES

Tir fédéral à Lausanne du 16 au 29 juillet.

Les tirs sont suffisamment connus aujourd'hui, ceux de la Suisse particulièrement, pour que nous nous dispensions de faire leur histoire et de les décrire par le menu; rappelons cependant que ces grandes manifestations nationales se renouvellent tous les deux ans, et passent d'un canton dans un autre.

Les tireurs accourent alors de toutes les parties du pays; toutes les races de cette petite confédération se confondent un moment dans la ville qui a l'honneur de posséder le tir fédéral. Lausanne, qui l'avait eu en 1836, pour la dernière fois, a voulu célébrer dignement son retour sur les bords du Léman, elle l'a fait avec autant de patriotisme que de goût.

Trois édifices obligés constituent un tir fédéral : le *stand* ou salle des tireurs, la cantine et le pavillon des prix.

C'est sur les hauteurs de la ville, à Beaulieu, que s'élèvent ces constructions.

La cantine est une masse immense, en forme de carré long, avec portes monumentales et tours carrées à ses angles; l'auteur, M. Cagnet, a su lui donner beaucoup de légèreté et l'orner sans la surcharger.

Le pavillon des prix, œuvre de MM. Wirz et Van-Muyden, est de style oriental; le ciel implacablement bleu dont la fête jouit lui donne une raison d'être; on l'admire sans discuter. Cette rotonde, autour de laquelle court une galerie couverte, et que surmonte une coupole de minaret, renferme les prix exposés au public; le chiffre total de leur valeur atteint la somme de 200,000 francs. Les bannières de toutes les sociétés de tir présentes à la fête flottent sur le pavillon des prix.

Le stand est un parallélogramme allongé, avec un pavillon d'observation au centre.

En face, s'élèvent 160 cibles à 300 mètres et 20 cibles à 450 mètres de distance.

De la place de la fête, l'œil embrasse un immense et grandiose horizon; au-dessous, vers la gauche, Lausanne et les flèches de ses clochers; plus loin, le Léman azuré et la masse imposante des Alpes, du Valais et de la Savoie. Mille bannières de tous les cantons et de tous les pays, celles de la France et de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Angleterre et de l'Amérique, flottent à côté du drapeau fédéral.

La Suisse aime tous les peuples du monde; elle ne convoite de l'étranger que son amitié : « Venez aussi, tireurs de toutes les nations, dit *l'Appel de Lausanne*, venez partager l'allégresse et la reconnaissance de ce petit peuple à qui il a été donné de jouir, depuis tantôt six siècles, des inestimables bienfaits de la liberté. Puissiez-vous tous, de ces belles journées où votre seule rivalité sera celle de l'adresse, remporter, avec les récompenses que nous sommes heureux de pouvoir vous offrir, des sentiments d'estime réciproque et de vraie fraternité. »

Le tir s'est ouvert solennellement le dimanche 16 juillet au matin. Le cortège des tireurs, accompagné du corps des cadets de la ville, des autorités locales, des comités, des sociétés de chant, etc., se met en marche précédé de musiques, au bruit du canon; il se déroule lentement et serpente sous les drapeaux, les fleurs et les acclamations de la foule, par les sinueuses rues de la vieille cité.

Arrivée à la place de la fête, la troupe se masse autour du pavillon des prix pour écouter l'allocution d'un pasteur sur le thème : *Dieu et patrie*.

A midi, banquet à la cantine, toasts, chants. A une heure, commencement du tir; c'est un feu roulant que la nuit seule va interrompre et qui recommencera le lendemain, pendant huit jours consécutifs.

L'adresse des tireurs suisses est proverbiale : la foule se presse autour des plus habiles; quelques-uns font près de deux cents cartons dans une journée. Le chiffre de cinquante cartons donne droit à une coupe; les tireurs qui obtiennent les premières sont l'objet d'ovations chaleureuses; on les enlève de terre, et, portés sur les épaules de leurs camarades, on les conduit à la cantine, où l'on fête la bienvenue de la coupe.

Pendant huit jours, les députations de tireurs arrivent et partent; l'étranger en amène en nombre considérable : c'est Venise, Lyon, Mâcon, Londres, Stuttgart, le Havre, Chambéry, Givors, etc.

Il y a assaut de tir et assaut de discours. On jure mille fois, comme sur un nouveau Grütli, qu'on veut vivre libre, et que la patrie suisse peut compter sur ses enfants au jour du danger.

Dimanche, 24 juillet, culte en plein air sur la place de la fête.

Mardi, clôture et distribution des grands prix.

Ce que l'étranger voit en résumé au tir fédéral de Lausanne, c'est l'intime union de tous les peuples qui composent la Confédération suisse, un patriotisme ardent, un incommensurable amour d'une liberté conquise au prix des plus grands sacrifices. — A. BACHELIN.

La nuit du 3 au 4 juillet à Philadelphie

La ville de Philadelphie, qui a été le berceau de l'indépendance américaine, a tenu à célébrer avec éclat le centième anniversaire du 4 juillet. Elle s'était parée, pour cette occasion, de drapeaux sans nombre et de guirlandes de toutes couleurs, sur lesquelles on pouvait lire les inscriptions les plus variées : « La bienvenue à toutes les nations; la bienvenue à Don Pedro; la bienvenue à Rochambeau, » et mille autres devises flatteuses attiraient tour à tour les regards. Les illuminations non plus n'ont pas manqué pendant la nuit du 3 au 4. Pour jouir complétement du coup d'œil, une foule de personnes s'étaient imaginé de camper toute la soirée sur l'*Indépendence square*, et de rester là jusqu'au lendemain, pour être sûres de pouvoir contempler de leurs yeux le texte original de la Déclaration de 1776, qui, à dix heures du matin, devait être présenté officiellement au peuple. Cette cérémonie a été peut-être la plus émouvante de la journée, si féconde, d'ailleurs, en événements de tout genre.

Nous mentionnerons, entre autres, l'inauguration de la magnifique fontaine que les catholiques américains ont élevée par souscription en l'honneur de l'*Indépendance et de la Liberté religieuse*. Ce monument a été l'œuvre commune des différentes sociétés catholiques de tempérance, qui, chacune, avaient envoyé à Philadelphie de nombreux délégués, plus de 6,000 en tout.

Ces délégués avaient organisé pour ce jour-là une grande procession, où l'on a vu les costumes les plus étranges et les étendards les plus invraisemblables. Nous renvoyons à nos gravures pour les détails, car le manque de place nous condamne à une grande brièveté.

Il ne nous reste plus à parler maintenant que des illuminations de la soirée du 4. Celles-ci promettaient d'être fort belles; mais, malheureusement, la pluie en a beaucoup contrarié l'effet. Nous en dirons autant du feu d'artifice, tiré sur les bords de la Schnylkill, lequel devait durer deux heures et a été fini en 35 minutes. On était obligé d'allumer toutes les pièces au plus vite, avant que l'humidité ne les eût détériorées, et cette hâte a un peu nui à la majesté du spectacle.

A part ce contre-temps, le programme de la journée a été exécuté, en somme, avec le plus grand succès, et les Philadelphiens n'oublieront pas de longtemps la glorieuse date du 4 juillet 1776.

Le conflit turco-serbe

Résumer les événements de la semaine nous semble plus difficile aujourd'hui que jamais, les dépêches étant de plus en plus contradictoires. Nos lecteurs sont, du reste, un peu fatigués de tous ces noms propres de commandants de corps, de villes et de villages qui remplissent les bulletins de victoire des belligérants, et qui finissent invariablement par ces mots : *Une grande bataille est imminente*. Avant d'avoir à enregistrer cette grande action, qu'on dit aujourd'hui commencée sur le Timok, il nous semble utile de constater que les batailles signalées cette semaine par le télégraphe ont toujours lieu à peu près sur les mêmes points et par les mêmes troupes. Il en faut donc conclure que ces batailles ne sont que de simples escarmouches.

Il y a huit jours, les Monténégrins paraissaient vainqueurs près de Nevesinje; les dernières nouvelles leur semblent moins favorables. Moukhtar-Pacha aurait battu le prince Nikita dans le défilé de Birma. Dans les mêmes parages cependant, à Zwornik, deux mille Nizams auraient été exterminés?

Du côté de Widdin, rien de nouveau. Aujourd'hui, 26 juillet, Osman-Pacha se disposerait à attaquer de front le gros de l'armée serbe, attendant de pied ferme sur la rive gauche du Timok.

Quant au général Tchernaïeff, les uns prétendent qu'il a pu enrôler 15.000 Bulgares et soulever tout le pays jusqu'à Sofia, et que sa prétendue retraite n'est qu'un mouvement habile dont on verra bientôt les résultats. D'autres affirment que le ministre de la guerre turc étant entré à Nisch et ayant assuré la position, Tchernaieff abandonnerait Ak-Palanka et Babina-Glava, dans la crainte d'en être chassé par Abdul-Kérim.

Les forces serbes seraient ainsi réduites à la défensive, et il serait de nouveau question d'un armistice que l'enthousiasme des Serbes et le fanatisme des Turcs rendent cependant bien difficile.

On comprend que nous ne donnions tous ces faits que sous la forme dubitative; quand notre correspondant, actuellement en route pour le camp de Tchernaïeff, nous dira : « J'ai vu », nous serons seulement alors sûrs de donner de bonnes informations.

Aussi nous plaisons-nous à reproduire les précieux croquis de Belgrade, que M. Dick a tracés *de visu*, et ceux de M. Schonberg, corrrespondant ordinaire de Vienne, arrivé avant notre envoyé spécial au quartier général du prince Milan, à Parakin.

Il n'est pas besoin de développer beaucoup la description de ces croquis; M. Dick l'a fait dans le *Moniteur universel*, qui n'a pas la ressource du dessin; le moindre examen des yeux en dira plus que deux colonnes de texte.

L'aspect général du camp de Topchidéré, avec la vue de Belgrade et du Danube dans le fond, est pris au moment de la bénédiction du prince et de l'armée par le métropolitain de Serbie, placé sur l'autel dont on aperçoit le couronnement au milieu de la foule. Nous avons cru bon de revenir sur cette cérémonie, longuement décrite par les journaux quotidiens, parce qu'elle est inédite comme gravure.

L'embarquement du prince sur le Danube est également un sujet inédit, beaucoup de gens s'étant figuré le prince Milan partant à cheval à la tête de ses troupes, ou dans sa voiture, comme nous l'avons représenté à la sortie de son palais. Cette voiture le conduisait au ponton d'embarquement, où il recevait les dernières bénédictions du clergé et les acclamations de tout son peuple.

Les galériens traînant un affût de siége de l'arsenal à la forteresse est une des premières choses qui aient frappé notre correspondant. Il est curieux de voir le costume de ces coupables expiant leurs fautes au profit de la patrie.

Les types de berger, de femme du peuple, de femme tzigane et d'enfant serbe ont été choisis dans une cinquantaine de photographies que nous avons sous les yeux, toutes plus curieuses les unes que les autres, mais que, faute de place, nous remettons à plus tard.

Le cabinet du ministre de la guerre nous montre le général Nicolich, recevant un officier des guides du prince Milan, dont le costume, que nous n'avons pu faire vert et rouge, est des plus brillants. Les autres personnages sont des officiers d'état-major. Le portrait du prince Milan, à quinze ans, occupe le fond de la pièce sur une ancienne horloge.

L'arrivée des blessés est, hélas! une scène qui se répète chaque jour à Belgrade où ils sont accueillis avec la plus grande sympathie. On voit d'ailleurs par l'attitude de ceux qui sont libres, au moins de leurs bras, qu'ils ne sont pas découragés, et, nous dit notre correspondant, qu'ils ne demandent qu'à se guérir pour recommencer.

La princesse Nathalie à l'hôpital militaire précise seulement un acte ordinaire de la vie bien connue de

la belle princesse, comme on l'appelle là-bas; aussi admirée pour son gracieux visage qu'adorée pour son inépuisable bonté, la princesse recueille partout les bénédictions des malheureux qu'elle console et qu'elle soulage, et d'un peuple reconnaissant du sacrifice qu'elle fait chaque jour de sa fortune et de sa personne.

Voilà pour Belgrade; nous y reviendrons dans notre prochain numéro, grâce à de nouveaux et remarquables croquis de M. Dick. *Le quartier général du prince Milan*, et l'autre gravure que nous tenons de l'initiative de M. Schonberg, n'étaient accompagnés d'aucun texte. Il faut donc là que nos lecteurs s'en rapportent à un artiste aussi consciencieux qu'habile : le dessin n'est-il pas le langage universel?

L'Exposition internationale de Bruxelles

LES APPAREILS BAZIN

PLUSIEURS journaux ont annoncé le véritable triomphe que M. Bazin (d'Angers) vient de remporter à l'Exposition de Bruxelles. Le jour de l'ouverture, le roi des Belges, accompagné de la reine, du comte de Flandre, de ses ministres, du corps diplomatique et d'un brillant et nombreux état-major d'officiers étrangers, a donné une marque toute spéciale de sympathie à la France en faisant appeler M. Bazin, qu'il a félicité chaudement et à plusieurs reprises sur ses belles inventions. Dans cette lutte toute pacifique, quoique entouré des merveilles des expositions russe, prussienne, anglaise et belge, l'inventeur de l'Extracteur a été bien réellement, ce jour-là, le digne champion de la France. La reine elle-même a voulu féliciter de vive voix notre éminent ingénieur.

Parmi les objets de son exposition, qui tous se rapportent à la marine, figure, en première ligne, l'Extracteur, véritable et grandiose invention qui, pour nous servir de l'expression que nous avons recueillie de la bouche d'un prince de l'art naval, est une des grandes choses de notre époque.

Le comte et la comtesse de Flandre, désireux de revoir en détail l'exposition Bazin, ont honoré, quelques jours après, de leur visite M. Bazin fils, qui leur a donné l'explication et fait la démonstration des œuvres exposées. Après une visite d'une heure, Leurs Altesses se sont retirées en priant M. Bazin fils d'adresser leurs félicitations à son père.

L'Exposition de Bruxelles, placée sous le haut patronage du roi, et ayant comme président d'honneur S. A. R. le comte de Flandre, est due à l'initiative d'une des plus sympathiques et des plus remarquables personnalités de la Belgique, M. le général Renard.

Le camp d'Éventard

NOUS recevons de M. Maunoury, qui veut bien nous servir de correspondant à Angers, une photographie instantanée si curieuse que, malgré le peu d'importance de l'événement (nous avons tant donné de *messes au camp*), nous avons essayé de la reproduire par la gravure. Y avons-nous réussi?

Voici la notice qui accompagnait ce document :

L'autre dimanche, la messe militaire a été célébrée en grande pompe au camp d'Éventard, devant le 10e cuirassiers, à cheval et sans armes. Mgr Freppel officiait, assisté de MM. Bourquard et Pessard, chanoines. Après l'évangile, monseigneur a pris la parole et a fait ressortir, en quelques mots, que l'armée était une école de discipline, d'honnêteté et d'honneur. M. Vézins, curé de la paroisse, et M. Chaplain, aumônier de la garnison, faisaient les honneurs de la cérémonie, qui a été vraiment fort belle. Toute l'aristocratie, ainsi que les familles élégantes d'Angers, y assistaient.

Après la messe, Mgr Freppel et les ecclésiastiques qui l'accompagnaient ont déjeuné au mess du camp, avec MM. les officiers du 10e cuirassiers. Pendant le déjeuner, la musique du régiment a fait entendre les meilleurs morceaux de son répertoire. — MAUNOURY.

LES DIEUX QU'ON BRISE

IV

SUR UNE TOMBE

Le cimetière est loin derrière le village.
Sans doute on a voulu le mettre hors du passage
De tous ceux qui pourraient troubler son grand repos.
A peine, quelquefois, conduisant leurs troupeaux,
Des bergers longent-ils son mur flanc plein de mousse.
— Quel homme ne sent pas une impression douce,
Devant un cimetière égaré dans les champs,
Au milieu d'un fouillis de buissons, pleins de chants
D'oiseaux? — Qui ne s'est dit, devant ces hautes herbes,
Ayant l'odeur des foins qu'on a liés en gerbes :
« C'est là que je voudrais dormir mon grand sommeil... »
Autour l'air est si pur, et le ciel si vermeil!
Et puis on voit la terre y fleurir de bonne heure;
Le lilas, le bleuet et le muguet qui pleure
Y jettent leurs senteurs exquises dans les airs,
Quand partout les jardins sont encore déserts,
Comme si, les faisant l'une à l'autre asservie,
Dieu voulait que la mort aidât toujours la vie.

Or, hier matin, j'y suis entré, le front pensif.
Au bout de quelques pas, je vis derrière un if
Un très-simple tombeau, fait d'une seule pierre.
Je voulus, à mon tour, y dire une prière,
Car un des plus grands noms de ce temps y brillait...

C'est donc là que tu dors, ô Jean-François Millet!

Comme j'ai deviné l'œuvre de ton génie,
Lorsque resplendissait la nature infinie,
Autour de cette tombe où ton corps est couché!
Ce qui t'a mis si haut, bien d'autres l'ont cherché;
Devant ce cimetière inculte de village,
Je t'ai compris : ta brosse eût peint ce paysage
Ainsi que le voyaient, si splendidement beau,
Non les yeux de mon corps, mais ceux de mon cerveau,
Car ta toile eût traduit, à grands traits retracées,
Tout ce qui me venait de songeuses pensées.

Le cimetière, avec son cadre merveilleux,...
Sans doute, un autre eût fait ce tableau pour les yeux ;
Mais toi seul eût rendu l'âpre philosophie
De ce champ de la mort jeté parmi la vie!

Là tant de mouvement, ici tant de repos!
La plaine, la forêt muette, les troupeaux,
Les moissonneurs fauchant les blés-barbus ou l'orge,
Les chants de la fauvette et ceux du rouge-gorge,
Les insectes tapis par milliers dans le foin,
Les seigles élancés qui jaunissent au loin,
Enfin ce travail lent qu'on sent dans le murmure
Éternel, que produit l'éternelle nature...

Certes, c'est bien la vie en son intensité!

Pourtant le cimetière est là, mis à côté...
Et l'on a devant soi cette étrange merveille :
Tout ce qui dort placé près de tout ce qui veille,
Si bien unis qu'on peut les confondre aisément...
Et qu'ainsi l'on en vient à comprendre comment
Le philosophe a dit la phrase qui repose :
Que la vie et la mort étaient la même chose!

ALBERT DELPIT.

Chailly, juillet 1876.

COURRIER DU PALAIS

Les filous ingénieux. — Depuis la flèche et le bouclier. — L'amour nuit aux appréciations. — Qui a donné de mauvais conseils à l'autre? — Le créateur de *la Fortune*. — Il faut qu'une caisse soit ouverte et fermée. — Expérience perdue. — Un vigneron d'Épernay. — Jalousie qui date de loin. — Pauvre famille! — Les pressentiments. — Le coup de fusil. — Un ancien maire. — De chute en chute. — Les coups de revolver. — *The Parisian Skating-Rink*. — Le dieu du jour.

DEPUIS quelque temps, on peut faire cette remarque fâcheuse que les voleurs ne sont pas à court d'imagination; au fur et à mesure que la loi, la justice et la police perfectionnent leur arsenal défensif, les chevaliers d'industrie, les escrocs, les filous, inventent de nouveaux tours; cela rappelle la lutte qui a commencé du temps de la flèche et du bouclier et qui se continue aujourd'hui entre les canons monstres et les blindages; tous les jours le canon augmente sa portée et tous les jours, naturellement, la cuirasse augmente son épaisseur et améliore sa trempe. — Où nous arrêterons-nous?

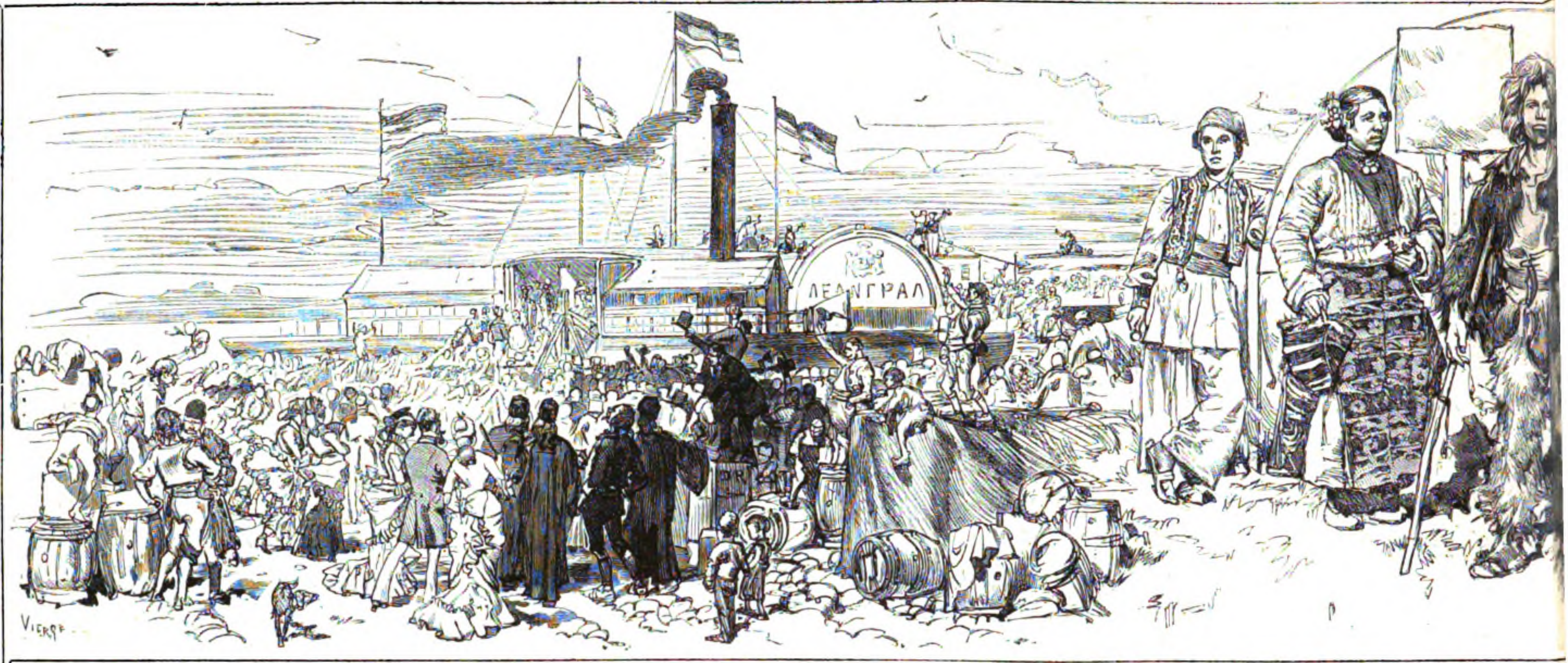
Mais revenons aux escroqueries dont l'administration du Mont-de-Piété a été victime et qui sont d'invention tout à fait moderne. Douillot, un jeune homme de dix-neuf ans, avait une place d'appréciateur dans un bureau auxiliaire; c'est sur son estimation que se trouvait déterminé le chiffre du prêt dans la proportion voulue par le règlement; or, Douillot avait le cœur tendre, et une blanchisseuse de vingt ans, Irma Millot, avait fait sur ce cœur une impression si vive, qu'il ne sut rien lui refuser. Il fut convenu entre eux, le matin, que la jeune fille enverrait à l'engagement tels effets, telles marchandises, tels bijoux, dont elle lui donnait le signalement ou que même, au besoin, elle lui faisait voir. Douillot, ainsi prévenu, estimait à un prix relativement considérable ces objets qui n'avaient aucune valeur. Puis, ensuite, les reconnaissances, qui ne représentaient qu'un gage complétement insuffisant, étaient vendues à des brocanteurs. Cette manœuvre a été pratiquée avec succès quarante fois dans l'espace d'un mois.

Devant la 9e chambre correctionnelle, Douillot prétend que c'est Irma qui lui a fait perdre la tête; mais, de son côté, Irma soutient que c'est Eugène qui lui a donné de mauvais conseils, ce qui n'empêche pas le tribunal de prononcer contre elle six mois d'emprisonnement. — Il est vrai que Douillot est condamné à treize mois de la même peine, et un brocanteur, qui a voulu tremper aussi son pain dans ce potage dangereux, s'en est tiré avec trois mois de prison. — Place à d'autres inventeurs!

Ce qui n'est pas un subterfuge nouveau et original, par exemple, c'est la création d'un journal financier quelconque, avec adjonction d'une maison de banque, d'une *caisse* quelconque. Alexandre Armand avait fondé *la Fortune;* c'est le titre du journal, bien entendu, et quel titre d'heureux augure! Quant à la caisse, c'était la caisse des charbonnages. Les lecteurs du journal devenaient les clients de la caisse; ils envoyaient de l'argent à la caisse pour acheter des titres ou valeurs pour leur compte; ils envoyaient à la caisse les titres qu'ils voulaient vendre, et la caisse imperturbable, toujours ouverte pour recevoir argent ou titres, restait close aux demandes de restitution. Le banquier vendait consciencieusement les titres, n'en achetait jamais et gardait tout l'argent, n'adressant aux clients que des bordereaux magnifiques. Cela dura ainsi jusqu'à ce que les sommes encaissées eussent atteint le chiffre de 70 ou 80,000 francs. Quelquefois, quand un client s'impatientait et produisait sa réclamation un peu trop haut, M. le directeur de la *Fortune* le remboursait... avec l'argent d'une autre dupe.

En vérité, il y a de quoi se mettre en colère contre ces victimes, que pourtant on ne peut s'empêcher de plaindre; ce sont des domestiques, des employés, des petits rentiers, qui ont déjà vu se produire une centaine de catastrophes de ce genre et qui n'en deviennent pas plus prudents. La caisse des charbonnages est morte, vite une autre caisse! Et ils iront encore. Le résultat, c'est une faillite, avec un passif de plus de 100,000 fr.; c'est vingt ou trente victimes qui perdent leurs économies, et pour M. Alexandre Armand, le résultat, c'est deux ans de prison.

La session de la Cour d'assises de la Marne, séant à Reims, a présenté cette bizarrerie que deux affaires s'y sont présentées avec des détails tellement identiques que, le lendemain, je croyais encore m'occuper de la cause jugée de la veille. Miche est un vigneron de l'arrondissement d'Epernay, qui a tué sa femme d'un coup de fusil tiré à bout portant. Les époux Miche ont quatre enfants, un fils au service, deux filles mariées et un jeune garçon de dix-sept ans, et Miche présente au jury cette excuse que sa femme se conduisait mal et qu'il était jaloux; il arrive, avec bien de la peine, à produire deux faits qu'il est seul à raconter et qui remonteraient à 1855. La vérité est que Miche avait pris sa femme en haine, et il est bien permis de supposer que cela avait pour cause le refus qu'elle lui avait fait de lui donner son bien. Il l'injuriait, la maltraitait continuellement et la menaçait de mort à tout instant, et cette malheureuse femme pour échapper à cet enfer a tenté trois fois de se suicider.



Embarquement du prince Milan sur le Danube. Un enfant serbe. Une femme du peuple. U



BELGRADE. — Aspect du camp de Topchidéré pendant la messe e



Les dames serbes soignant les blessés de l'hôpital.

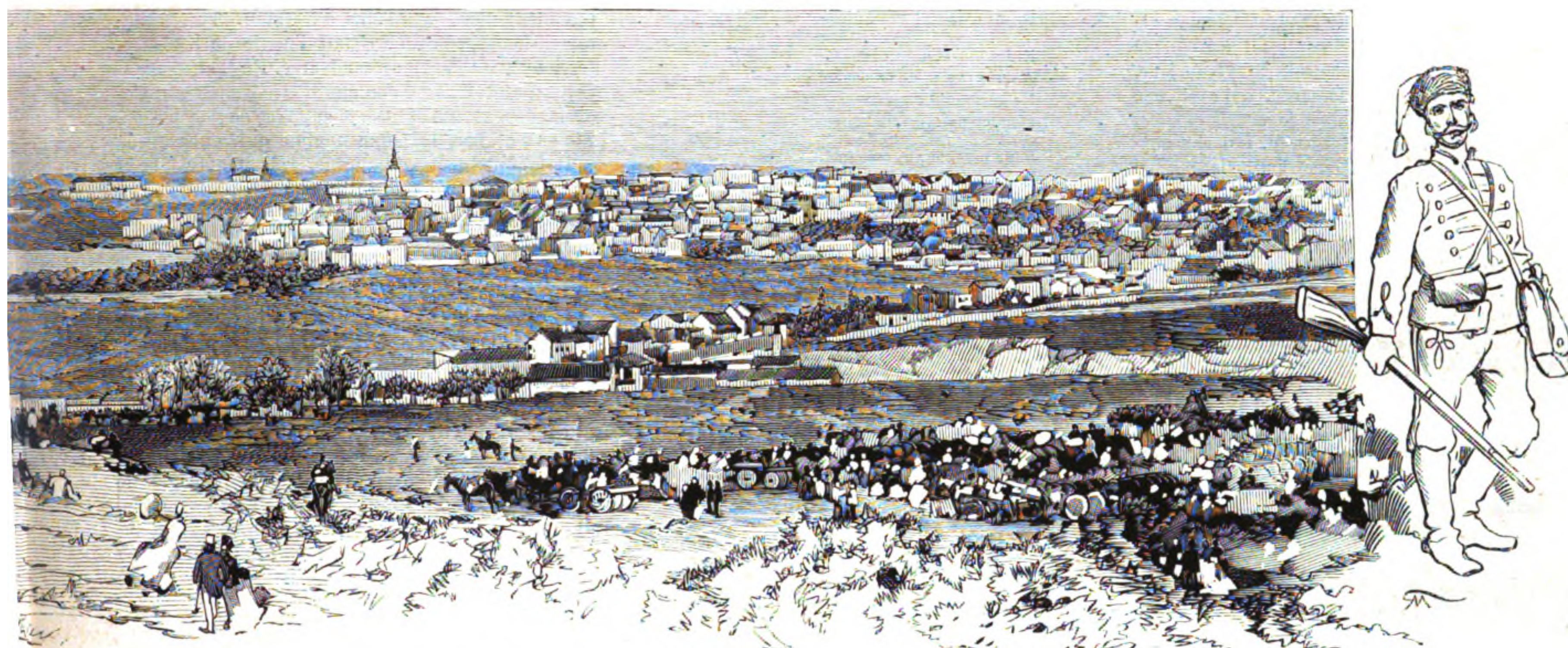


Un convoi de blessés a

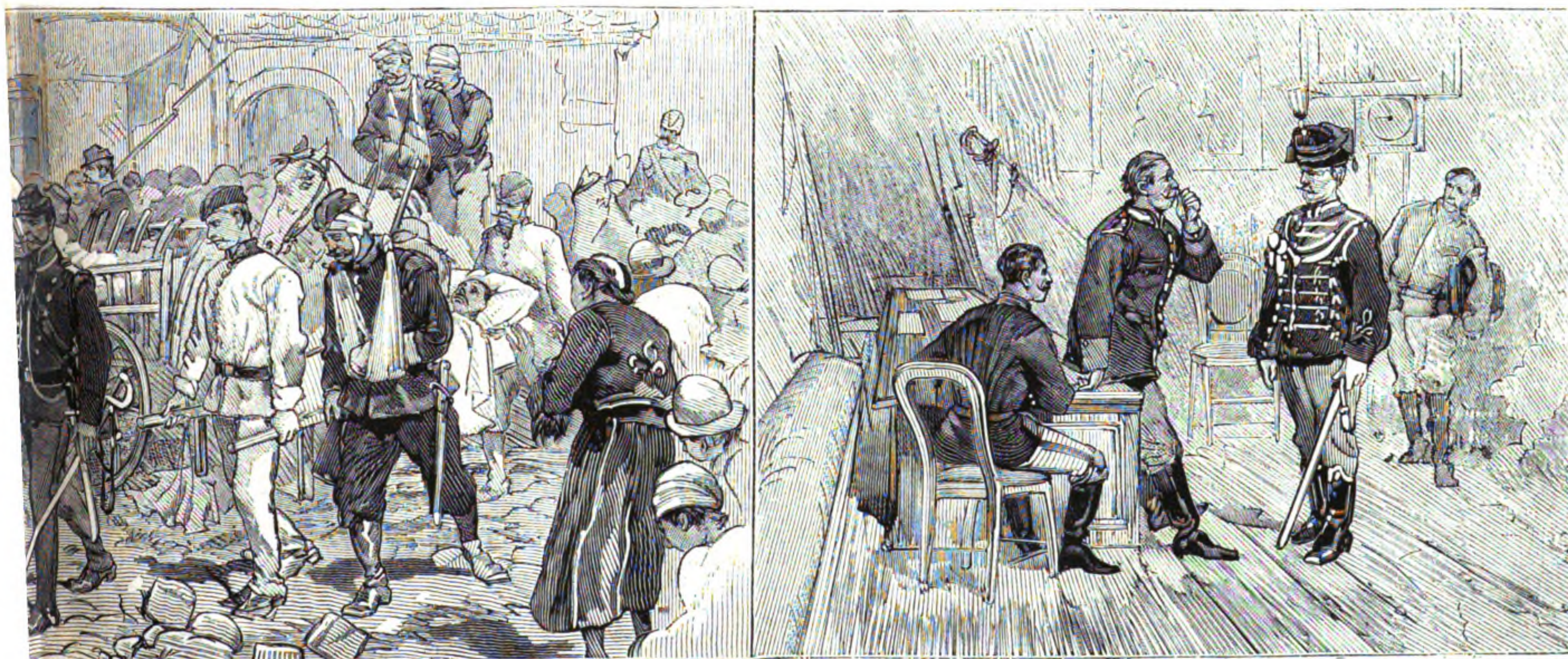
SERBIE. — Belgrade depuis la déclaration de guerre.



Un berger. Une tzigane. Galériens montant un affût pour l'armement de la forteresse.



…et la bénédiction du roi et des troupes avant leur départ pour la frontière.



…és arrivant à Belgrade. Le cabinet du ministre de la guerre.

… — (Dessins de M. Vierge, d'après les croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)

— Non! répond l'accusé quand M. le président lui rappelle ce fait. Non! elle a seulement essayé trois fois de se pendre!

Le fils aîné, qui déjà avait empêché son père d'acheter des pistolets, disait tristement en quittant la maison pour aller rejoindre son régiment : « J'ai bien peur de ne pas revoir ma mère, à mon retour. » Ce pressentiment lugubre n'était que trop fondé : Un jour, une querelle s'élève, le plus jeune fils s'empare des pistolets de son père et s'enfuit; mais à peine a-t-il passé la porte qu'il entend sa mère dire : « Eh bien, feu donc, feu tout de suite! » Un coup de fusil se fait entendre aussitôt, et le jeune homme ne rentre dans la chambre que pour trouver sa mère qui est tombée foudroyée. Il avait emporté les pistolets, mais il avait oublié un fusil qu'il avait chargé lui-même la veille pour tirer des oiseaux. Son père était étendu de l'autre côté de la cheminée, la gorge et la poitrine ouvertes; le sang coulait à flots de trois blessures qu'il s'était faites avec un couteau de boucher.

Miche a été condamné à vingt ans de travaux forcés. Mais j'oubliais ce détail qui peut donner une idée de son caractère et aussi de la timidité des gens de la campagne : Un voisin de Miche avait vendu à perte sa maison pour aller habiter un peu plus loin de cet homme redouté de tous.

Le lendemain, la même cour d'assises avait à juger Bonnart, un homme de soixante-quatre ans; celui-là a tué sa femme, âgée de soixante et un ans, en tirant sur elle, et à bout portant, trois coups de revolver.

Le père de Bonnart avait été pendant toute sa vie maire de sa commune, et Bonnart avait été nommé maire à son tour; il l'a été pendant douze ans. Un jour, cet homme, qui vivait dans l'aisance, qui avait une certaine éducation, qui avait aussi de grands enfants, se mit à boire, et ce jour-là il fut perdu. Il devint sombre, inquiet, il maltraita sa femme journellement, il fut même condamné à deux mois de prison pour ce fait. Comme on le pense bien, sa destitution ne se fit pas attendre, et on découvrit alors qu'il avait à se reprocher des exactions de toutes sortes, des actes déplorables, des incendies même. La gêne vint, puis la misère; M. le maire était devenu un malheureux manouvrier, peu aimé et peu estimé. Sa femme alla se mettre en service dans une commune des environs; mais Bonnart alla tant de fois lui faire des scènes violentes chez ses maîtres, que ceux-ci durent la congédier. Elle revint dans son village, mais elle demeura chez son père, âgé de quatre-vingt-deux ans. Elle y était depuis cinq ans, lorsque Bonnart, qui n'avait cessé de proférer contre elle des menaces de mort, alla la tuer en présence de ce vieillard, impuissant à la protéger. Elle fuyait, mais Bonnart l'atteignit et tira sur elle trois coups de revolver. Il a prétendu devant la cour qu'il avait tiré sur lui-même le quatrième coup, qui, dit-il, a raté. Bonnart n'a même pas droit à cette pitoyable excuse; la quatrième cartouche, examinée par un armurier, ne porte aucune trace de choc : il est donc faux que Bonnart ait voulu se tuer.

C'est une expiation suprême que réclamaient la loi et l'organe du ministère public pour ce crime odieux si effrontément prémédité; mais l'accusé a passé l'âge de soixante ans, et la cour a prononcé contre lui la peine de la réclusion perpétuelle.

Après le vélocipède, le patin à roulettes. Le *Skating-Rink* fait rage, et il s'est fondé une compagnie, une compagnie anglaise, s'il vous plaît, *the Parisian Skating-Rink*, pour construire un palais digne du dieu patin à roulettes. Un immense terrain situé entre la rue Blanche et la rue de Clichy, a été acheté à cet effet; les architectes ont fait les plans, les entrepreneurs ont amené leurs ouvriers; on travaille; mais le terrain en question est borné par des murs mitoyens sur lesquels la Société veut élever des constructions. Sont-ils assez solides pour cela? De leur côté, les propriétaires se sont émus de ce projet : « Nos maisons ne s'écrouleront-elles pas? et s'il faut des travaux de consolidation, à qui incombera la dépense? »

Telles sont les questions posées à la nouvelle Société par les propriétaires, en présence du juge des référés. Les architectes des deux parties ont bien essayé d'arranger l'affaire à l'amiable, mais ils y ont perdu leur temps et les travaux sont suspendus. C'est pourquoi le juge des référés a commis un autre architecte pour répondre aux questions indiscrètes citées plus haut.

Espérons que la présence du troisième architecte mettra fin à tous ces débats, et que, désormais, dans *the Parisian Skating-Rink*, tout marchera..... comme sur des roulettes.

PETIT-JEAN.

SOUVENIR DE JUIN

On se souvient de la charmante pièce de vers de M. Coppée qui accompagnait le nid de fauvettes et les fleurs de *Juin*, de M. Giaccomelli; le poëte était triste, son chant plein d'accents douloureux. Ému de ces plaintes, sans doute, un poëte inconnu de nous, y répond en vers agréables à notre collaborateur, qui veut bien nous autoriser à les publier :

Quand un furieux vent d'orage
Détruit son nid fragile et chaud,
L'oiseau, que rien ne décourage,
Le reconstruit tout aussitôt.

Avec amour pour sa couvée
Il cherche un asile plus sûr,
Et, quittant sa branche élevée,
Il s'abrite à l'ombre d'un mur.

Poëte, ainsi dans ta tristesse
Renaîtront les espoirs nouveaux,
Qui sauront t'enlacer sans cesse
Du fil d'or de leurs écheveaux.

Et les amertumes passées,
Auprès des dons de l'avenir,
Ne garderont dans tes pensées
Que les parfums du souvenir.

Pour tous, la vie est ainsi faite
D'amour, d'espoir et de douleurs,
Et Dieu, dans sa bonté parfaite,
Près de la tombe a mis les fleurs.

C. A.

Nice, 30 juin 1876.

LE FIL D'OR

LÉGENDE

(Suite)

Ces paroles dites, il étendait sa large main dans l'espace pour repousser ce futur mari.

— Le fils de mon ami Karl est beau, il est vrai, d'humeur agréable; de plus, il sait son monde, ayant beaucoup voyagé. Mais, là, peu d'amour du travail, et apparence de richesse seulement.

Et il hochait la tête.

— Celui de la vieille Gertrude, reprenait il, sera riche, mais pauvre santé, et peu d'habileté dans son état. De plus, nombreuse famille à laquelle il faudrait plaire, et je veux que ma mignonne commande toujours. Ensuite, si riche qu'il soit un jour, le sera-t-il autant qu'Herman l'est dès aujourd'hui?

Donc, tout compte fait, aucun de ceux auxquels il avait pu songer n'était aussi riche, aussi docile et aussi habile ouvrier. Mais tout aussitôt le mutisme et la gaucherie d'Herman lui revenant en mémoire, il déposait sa pipe et disait d'une voix triste :

— Malheureusement, tout son esprit est dans ses doigts.

Puis, après un long silence pendant lequel ses pensées avaient fait du chemin à l'avantage de son ouvrier, il ajoutait tout haut :

— Cependant, il y a en lui l'étoffe d'un excellent mari. Il faudra qu'il parle, qu'il devienne aimable; j'y aviserai.

Fritz, qui aimait à répéter ses phrases, affectionnait tout particulièrement cette dernière, depuis que Martha était devenue une grande jeune fille bonne à marier. Seulement, il la prononçait pour la cantonnade. Martha ne l'entendait jamais. Le bonhomme de se dire tous les jours :

— Demain, il faudra qu'elle m'écoute.

Le lendemain arrivait; il échouait ainsi que la veille, et, en voyant le regard limpide et clair de sa fille s'arrêter sur lui, Fritz devenait soucieux et n'osait ajouter :

— M'as-tu entendu?

Le temps passait, notre tourneur n'avançait pas d'une ligne, et il maugréait envers lui-même de son peu de courage à parler plus ouvertement à sa fille.

Herman, de son côté, qui, depuis qu'il avait été admis dans la maison du tourneur, avait affectionné Martha avec tous les sentiments qui se succèdent dans le cœur d'un enfant devenu homme, était si profondément épris qu'il en devenait maigre à vue d'œil. Si la jeune fille, en passant, le frôlait un tout petit peu, il avait des battements de cœur et devenait pâle comme un mort.

Comment arriver à lui dire qu'il l'aimait, lorsque, par un seul de ses regards, elle le pétrifiait? A la danse? Mais il dansait mal, lui meurtrissait les pieds, et toute sa conversation se passait à lui faire des excuses. La mignonne qui, ainsi que toutes les belles filles, avait le cœur compatissant, lui disait qu'il faisait des progrès dans cet exercice; mais il sentait que c'était par pitié qu'elle en agissait ainsi, et sa gaucherie redoublait. Fritz qui surveillait sans cesse notre amoureux, s'évertuait à lui dire d'être plus aimable; plus il l'y encourageait, plus la langue du pauvre garçon devenait muette; ses balourdises augmentaient, ce qui faisait rire les madrés jeunes gens, tout fiers de leur habileté : gaieté qui mettait la mort dans l'âme d'Herman. Aussi, chaque dimanche, lorsque c'était l'heure de la danse, Herman avait l'air d'un condamné. En effet, n'avait-il pas à ajouter à la douleur d'être gauche, maladroit, dépourvu d'agilité, le supplice de voir passer, radieux et fier, le jeune homme qui, enlaçant la taille souple de la mignonne, valsait avec elle et semblait, en tournant ainsi, l'emporter loin de lui, dont le cœur était rempli du meilleur amour? Peut-être était-ce à cause de cela qu'il ne savait et ne pouvait l'exprimer. Le bal terminé, quelques jeunes filles, en compagnie de jeunes garçons, venaient souper chez maître Fritz : c'était l'usage. Ce l'était aussi que celui avec lequel Martha avait dansé la dernière fois lui donnât le bras jusqu'à la maison et prît place à côté d'elle; les autres cavaliers agissaient de même avec leurs danseuses. Herman, qui n'osait pas danser avec les autres filles, de peur de leurs moqueries, et qui se risquait seulement avec la mignonne, s'en revenait solitaire, mais le cœur rempli d'une amère tristesse. Le bonhomme, qui lisait en lui, s'approchait en disant : « Herman, fumons une pipe. » Il refusait dans la crainte de déplaire à Martha : il avait tort, elle ne s'en serait pas aperçue. Pour rentrer à la maison, il fallait traverser un pont qui avait été construit sur un bras du Rhin; souvent alors notre pauvre Herman s'accoudait tristement sur le parapet, regardait l'eau couler, pendant que de grosses larmes s'échappaient de ses yeux. Le père Fritz, qui le voyait s'attarder, l'appelait de toute la force de ses vastes poumons; il revenait. Tous deux se trouvaient alors distancés de ces couples joyeux qui chantaient, riaient, et qui, malgré les interpellations réitérées du tourneur, n'avaient garde de s'arrêter pour attendre notre triste amoureux. On se mettait à table, tous gazouillaient, mangeaient à qui mieux mieux en choquant leurs verres avec une franche gaieté. Herman seul ne parlait pas, sa physionomie était sombre, il touchait aux mets du bout des lèvres et seulement lorsqu'à diverses reprises la mignonne lui en avait donné l'ordre. Voyant cela, Fritz, qui croyait toujours son intervention nécessaire lorsqu'il s'agissait d'Herman, lançait à son ouvrier un vigoureux coup de poing dans le dos pour lui redonner, disait-il, son équilibre.

Le tourneur devenait de jour en jour plus mécontent en voyant qu'il n'avançait pas sur le terrain matrimonial; d'autant plus mécontent qu'il supputait sans cesse les avantages de cette union avec Herman, qui possédait une terre contiguë à la sienne, laquelle était au moins trois fois plus grande; paraissaient ensuite devant ses yeux calculateurs ses trois blanches maisons si proprettes, si bien entretenues, si jolies à voir avec leur encadrement coquet de houblon aux fenêtres et que Herman avait l'honneur de louer aux plus notables du bourg! Alors,

il additionnait, additionnait sans cesse, et sa large figure, toujours si bien enluminée, devenait béate. Là ne s'arrêtait pas ce réjouissant mirage: Herman n'était-il pas bon ouvrier, sobre, rangé, docile, soumis à Fritz, et tendrement épris de sa fille, ce qui se laissait bien voir aux yeux de tous; sauf aux yeux indifférents de notre belle héroïne?

Où trouver un meilleur mari?

Parmi tous les beaux et élégants cavaliers qui entouraient sa fille à la danse, il n'en était pas un seul qui pût, sous quelque rapport que ce fût, égaler Herman?

Notre tourneur, qui était un homme prudent et avisé, résolut alors que ce mariage aurait lieu, bon gré mal gré.

Cette détermination prise, il chercha sans cesse les moyens pour arriver à son but, et crut être dans la bonne voie en conduisant un jour Herman à la grande ville pour le faire habiller tout de neuf, à la dernière mode, dans l'espérance que Martha regarderait au moins ses habits.

Son attente ne fut pas déçue, elle les regarda; seulement le résultat fut complètement opposé à celui qu'il avait souhaité.

La mignonne se mit à rire aux éclats en voyant l'air emprunté de notre amoureux qui paraissait au supplice dans des vêtements d'une coupe différente de ceux qu'il avait portés jusqu'à ce jour, et le bonhomme manqua perdre la tête en voyant que son jeu ne lui réussissait pas.

De son côté, Herman n'avait plus cœur à rien; cependant il ne pouvait se plaindre de Martha, qui le soignait comme un bon frère, lui raccommodait son linge, le lui repassait, le plaçait dans un tiroir, non sans avoir le soin d'y mettre des aromates pour le parfumer. A table, elle lui servait le morceau qu'il préférait, avait grand souci que les mets fussent toujours à son goût; mais en dehors de ces attentions très-touchantes, du reste, son indifférence pour lui était des plus notoires.

Le pauvre garçon la regardait avec des yeux d'où la tendresse s'émanait en vain.

Si Herman était venu lui dire :

— Je suis amoureux de vous!

Elle aurait ri, tout comme le jour, de triste mémoire, où il avait mis ses habits neufs. Il le comprenait, et ne se hasardait pas.

AMÉLIE PROTIN.

(La suite au prochain numéro.)

(La suite au prochain numéro.)

THÉATRES

PORTE-SAINT-MARTIN : Reprise du *Bâtard*, drame en quatre actes, par Alfred Touroude. — CLUNY : Reprise de *Amour et Amourette*. — M. Eugène Moreau.

La première pièce de M. Alfred Touroude est demeurée sa meilleure. Joué dans l'origine à l'Odéon, il y sept ou huit ans, *le Bâtard* vient de passer à la Porte-Saint-Martin où il a été accueilli avec un surcroît de sympathie. Le principal rôle, créé par Berton père, est tenu aujourd'hui avec une grande fermeté par M. Paul Deshayes. — Mais quoi! est-il un chef-d'œuvre qui puisse actuellement triompher de la chaleur?

Reprise aussi à Cluny, reprise d'*Amour et d'Amourette*. Il y a un vieux livre de Le Pays qui s'appelle à peu près comme cela; la pièce de M. Grangé ne ressemble en rien à l'ouvrage de Le Pays. Ce sont les aventures moitié joyeuses, moitié sentimentales, d'une grisette du temps de Louis-Philippe. Une grisette! Louis-Philippe! On voit cela d'ici : la modeste chambre de la jeune ouvrière, la fenêtre encadrée de fleurs, la cage du serin. Mlle Raynard fait de son mieux pour dissimuler l'archaïsme de ce tableau.

M. Eugène Moreau, qui vient d'être emporté si rapidement, appartenait doublement à l'art dramatique. Il avait été acteur et auteur. Comme acteur, je n'en saurais rien dire, car je ne l'ai pas vu; c'est en Russie qu'il a le plus joué. De son séjour dans ce pays il avait rapporté en France une adaptation de la célèbre comédie de Nicolas Gogol : *l'Inspecteur*, qu'il fit représenter à la Porte-Saint-Martin, où elle n'eut aucun succès. M. Moreau était, en outre, membre de la société du Caveau, et, comme tel, obligé à se mettre fréquemment en frais de chansons; une des dernières qu'il ait composées a pour titre : *le Château de la Misère*; en voici quelques couplets qui ne manquent ni de tour ni de grâce :

N'ayant ni poutres ni chevrons,
Une maison pareille à celle
Que possède Cadet Rousselle,
De ses murs cache les affronts
Dans un lacis de fleurs grimpantes,
Fraîches, pimpantes;
Et sous ce manteau verdoyant,
Sa mine est si haute et si fière,
Que chacun dit en la voyant :
C'est le Château de la Misère.

Vous pouvez de ses habitants
Dresser les innombrables listes:
Lettrés, conscrits, savants, artistes,
Tous riches de leurs seuls vingt ans,
Capital sans autre assurance
Que l'espérance!
Lutteurs acharnés, rien n'abat
En l'avenir leur foi sincère;
On rêve d'or sur son grabat
Dans le Château de la Misère.

Dans ce château, croyez-le bien,
Il faut n'avoir, pour vivre en joie,
Ni cheveux gris, ni patte d'oie.
Ce rôle de franc bohémien
N'appartient qu'à la hardiesse
De la jeunesse.
Espoir, gaîté, bon estomac,
Sont un bagage nécessaire
A qui vient pendre son hamac
Dans le Château de la Misère.

Celui qui chantait ainsi, l'année dernière, ne se doutait guère que la mort l'avait déjà marqué du doigt.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

Une représentation de sous-préfecture. — Le plus long spectacle donné à l'Opéra. — Nouvelles couches de dilettantes. — Un tableau du *Freyschütz* pour dix-huit sous. — Les machinistes et les danseuses de l'Opéra.

Je me souviens qu'il y a quelques années, je me trouvais échoué, à huit heures quarante-neuf minutes du soir, dans une sous-préfecture de moyenne importance. L'aventure n'est pas autrement intéressante; j'avais manqué le train.

Mais que faire à pareille heure dans une sous-préfecture dont on ne connaît pas le sous-préfet, ni aucun des habitants lettrés avec qui on pourrait s'entretenir de la localité, de son histoire, de ses besoins et du rendement de ses industries?

Le chef de gare prit pitié de ma détresse, et me donna un renseignement auquel j'étais loin de m'attendre :

« Il y avait spectacle! »

Je me dirigeai donc vers le théâtre. L'affiche, de deux mètres de hauteur, promettait des divertissements nombreux et d'une nature assez discordante. Je n'avais jamais vu annoncés, sur un même morceau de papier jaune, *Guillaume Tell* et *la Grâce de Dieu*. Pour comble de joie, la fête avait même commencé par *le Serpent à plumes*, de mon ami Cham.

Je ne dirai rien de la représentation parce que je ne sais point narrer l'inénarrable. Pour toute édification, on pourra se contenter de savoir que l'acteur qui chantait Gessler dans *Guillaume Tell* était le même qui faisait les grosses grimaces de Désiré dans *le Serpent à plumes*.

Toujours est-il que, malgré de nombreuses coupures qui allégeaient le dialogue, ces dix actes, tenant dans une soirée de province, toujours plus courte qu'une soirée de Paris, constituaient une espèce de tour de force.

Ces choses me sont naturellement revenues à la mémoire devant l'affiche de l'Opéra, qui porte, depuis quelque temps, *le Freyschütz* et *Sylvia* : en tout, non pas dix actes, mais dix tableaux importants.

Voilà, à coup sûr, le spectacle le plus long qu'ait jamais donné l'Opéra, et, à ce titre, il devait être consigné dans ces notes hebdomadaires.

Au premier abord, il ne semble pas y avoir de comparaison possible entre une petite scène besoigneuse et la puissante maison du boulevard des Capucines. Pourtant, de part et d'autre, le problème est d'attirer un certain public qui aime les plaisirs interminables et en veut pour son argent. Au théâtre, comme à table, il y a les gourmands, même les goulus (sans parler des goinfres!... vilain mot que je n'ose écrire qu'entre parenthèses).

Je suis persuadé que quantité de braves gens de Paris qui n'avaient pas encore passé la porte de l'Opéra, se sont offert cette satisfaction après avoir lu la copieuse affiche de ces temps derniers.

Ils trouvaient le prix des places un peu tendu; mais dès l'instant qu'on leur donnait deux spectacles pour le prix d'un seul, ils se sont laissés aller à une petite débauche.

La plupart auront tenu ce monologue : Pour les 9 francs que me coûte un fauteuil de parterre retenu d'avance, j'ai dix tableaux; ce qui fait 90 centimes par tableau. Or, qu'est-ce qu'on a aujourd'hui pour 18 sous?... On fume trois londrès, ou on boit trois chopes, ou on monte trois fois en tramway. Délices médiocres si on les compare à la scène de la fonte des balles du *Freyschütz*, qui, avec son décor et le prestige de la musique de Weber, ne coûte que le même prix. Il n'y a pas à hésiter!

C'est ainsi qu'une nouvelle couche de dilettantes a dû pénétrer à l'Opéra. Ils s'y plairont peut-être assez pour y retourner sans arithmétique préalable, et ce sera un revenant-bon de clientèle.

Il existe, je le sais, un groupe d'amateurs raffinés qui ne tiendrait qu'à la qualité des choses et à qui la quantité fait peur. Le rêve auquel ils osent à peine rêver, serait une représentation exquise de toute façon et qui commencerait à neuf heures pour finir à onze. Mais leur goût trop particulier ne saurait faire loi.

Et puis l'Opéra avait montré au monde ébloui ses marbres, ses dorures, son éclairage; il n'avait pas encore fait briller le talent et la prestesse de ses machinistes. Il fallait que cette partie intéressante du personnel eût son jour de gloire.

Rien ne prouve mieux, en effet, la dextérité déployée dans le service de la scène, que ce spectacle chargé qui commence à sept heures et demie pour finir sans accident à minuit moins dix.

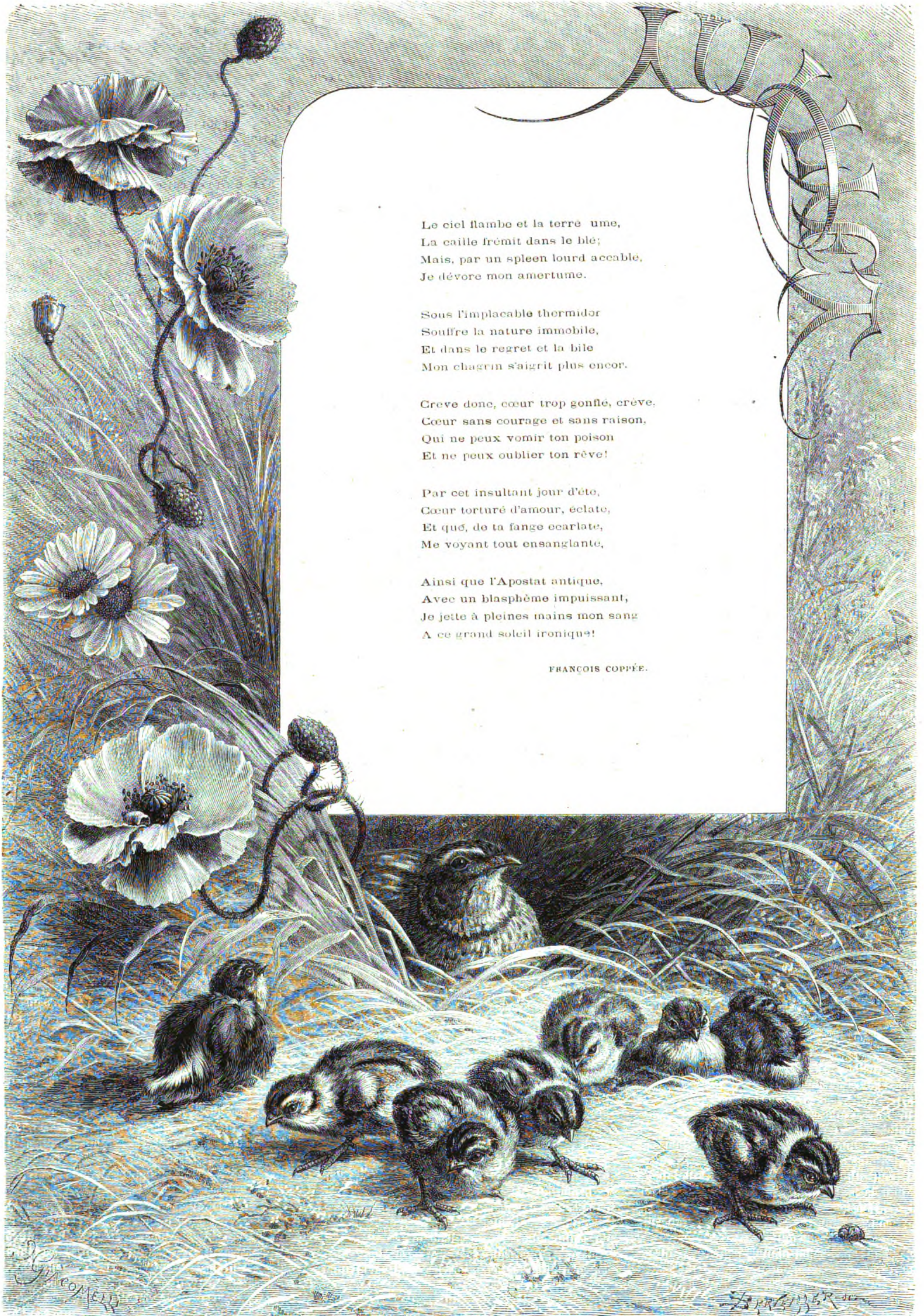
Les personnes qui, malgré leur envie, n'ont jamais visité les coulisses d'un théâtre peuvent cependant avoir l'intuition de ce qui s'y passe quand, dans un entr'acte de huit minutes au plus, il faut mettre en place de lourds décors et des accessoires de toute sorte.

Ces objets compliqués ont beau avoir été préparés dans la journée, il n'en est pas moins vrai que leur fonctionnement instantané demande une adresse et un sang-froid peu communs. D'autant plus qu'à l'Opéra, le matériel s'ajuste de main d'homme; les machinistes n'ayant d'autre secours que celui d'un jeu de contre-poids. Ce n'est pas comme à Vienne, où la besogne (sans être très-simplifiée) s'exécute au moyen de la vapeur.

Par exemple, il y a du labeur pour les danseuses, quand l'Opéra donne *le Freyschütz* suivi de *Sylvia*, et c'est sur elles que je voudrais appeler votre commisération. (Voir notre chronique de la semaine dernière sur les douleurs des braves musiciens de l'orchestre.)

Après avoir valsé au premier acte du *Freyschütz*, il leur faut valser encore au troisième acte. Cela ne serait rien; mais voici venir à la suite un ballet en cinq tableaux qui nécessite des trémoussements extraordinaires, sans compter les changements de costume et de coiffure.

A supposer qu'elles soient blasées sur l'exercice de leur art, ces pauvres demoiselles n'ont que la ressource des conversations à voix basse. L'ami Noriac vous révélait, il y a quinze jours, les chuchotements intimes de deux comédiens en scène. Les danseuses, n'ayant pas de texte à débiter, ont encore de plus grandes facilités pour causer entre elles, malgré la consigne. Avec une bonne lorgnette, vous pourrez les voir remuer les lèvres.



Le ciel flambe et la terre ume,
La caille frémit dans le blé;
Mais, par un spleen lourd accablé,
Je dévore mon amertume.

Sous l'implacable thermidor
Souffre la nature immobile,
Et dans le regret et la bile
Mon chagrin s'aigrit plus encor.

Creve donc, cœur trop gonflé, crève,
Cœur sans courage et sans raison,
Qui ne peux vomir ton poison
Et ne peux oublier ton rêve!

Par cet insultant jour d'éte,
Cœur torturé d'amour, éclate,
Et quó, de ta fange ecarlate,
Me voyant tout ensanglante,

Ainsi que l'Apostat antique,
Avec un blasphème impuissant,
Je jette à pleines mains mon sang
A ce grand soleil ironique!

FRANÇOIS COPPÉE.

JUILLET. — *LES PETITS.* — (Dessin de M. Giacomelli.)



BELGIQUE. — Exposition internationale d'hygiène et de sauvetage. — Le roi et la reine des Belges félicitant M. l'ingénieur Bazin sur son exposition. — (Dessin de M. Gustave Janet.) — Voir l'article page 71.

Ce qu'elles se disent? Je ne suis pas dans leur confidence; d'ailleurs, le bruit n'arrive jamais jusqu'aux fauteuils d'orchestre. Mais je crois que si, pendant le ballet, on logeait un sténographe dans la boîte du souffleur, il ne perdrait pas son temps.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO

Archéologie. — Parmi les plus précieuses antiquités provenant des dernières fouilles autour du temple d'Olympie, on remarque une table en bronze de 55 centimètres de hauteur et 30 centimètres de largeur, couronnée d'un frontispice et encadrée de deux pilastres de l'ordre corinthien; au bas, il y a deux pitons avec lesquels elle a dû être fixée dans son socle en pierre. Sur cette table se trouve une inscription de quarante lignes, où il ne manque pas une seule lettre. Elle indique que l'hospitalité à Elis a été accordée à Démocratès de Ténédos, célèbre lutteur aux jeux olympiques, et que l'on connaît d'après les écrits de Pausanias. Ce frontispice renferme les armes de Ténédos, qui sont une grappe de raisin et une hache double.

Sur un bloc de marbre, déterré au sud du temple, on voit le nom du sculpteur Agéladus, le maître de Phidias.

Enfin, une troisième inscription est gravée sur une lance votive, sacrée par les habitants de Methasse et relative à leur combat avec les Lacédémoniens.

Ces fouilles intéressantes sont poursuivies avec enthousiasme par la petite colonie d'archéologues allemands, qui, d'après leur traité avec la Grèce, ne peuvent pas emporter la moindre trouvaille. Toutes ces antiquités doivent être apportées au musée d'Athènes et rester la propriété exclusive du gouvernement hellénique. Les Allemands n'ont d'autre droit que de faire des photographies de leurs découvertes.

Malheureusement la plaine de l'Alphée, où se trouve Olympie, est un bas-fond marécageux où règnent en été des fièvres paludéennes qui empêcheront la continuation des travaux de recherches. Mais les savants germaniques viennent de recevoir une compensation. Le sultan leur a envoyé de Constantinople un firman qui les autorise à procéder, sous la protection de la Sublime-Porte, à des fouilles à Pergame, dans l'Asie-Mineure; les antiquités que l'on trouvera dans les ruines de la citadelle de Troie appartiendront à l'empire allemand.

— Près de la petite station d'Oos de l'embranchement du chemin de fer qui conduit à Bade, on a découvert il y a quelque temps dans un champ, à deux pieds sous terre, un squelette au pied duquel étaient placés une armure complète en fer parfaitement bien conservée; puis une épée, une hache d'armes, un bouclier, une lance et une flèche. Ces diverses antiquités sont ornées de métaux précieux; on y remarque surtout une plaque en or avec dessins fantastiques, qui est appliquée sur la garde de l'épée, dont le fourreau est recouvert de plaques d'argent doré, avec des pierres fines incrustées. Cette armure, exposée actuellement dans le musée de Carlsruhe, est attribuée à l'époque carlovingienne.

— Dans les fouilles qui ont lieu en ce moment à Rome, vers l'Est, contre le mur Aurélien, on deblaye beaucoup de maçonneries confuses, qui sont des ruines de niches de colombaires. On y a déjà déterré des ossements humains et des crânes. Des centaines d'inscriptions très importantes au point de vue historique, des urnes et des ustensiles de ménage indiquent l'époque impériale. Près de ce chantier, on a formé, dans un local particulier, tout un musée de ces antiquités. L'édilité romaine fait des démarches pour racheter ce cimetière à la Société foncière italienne.

Découvertes. — Le *général Grant* est le nom donné par les Américains du Nord au plus gros des arbres de la forêt pétrifiée signalée par Alexandre de Humboldt, dans l'État de Nevada. On espère pouvoir le transporter à l'Exposition universelle de Philadelphie. Les dimensions de ce colosse de la végétation antédiluvienne dépassent de beaucoup celles des arbres de la Californie, qui sont les plus grands du monde entier. Il a 100 mètres de hauteur et 10 mètres de circonférence.

Les arbres fossiles sont rares; on ne connaît que ceux de la montagne des Géants, de la Bohême et du désert du Sahara, à l'est du Caire.

Les arbres pétrifiés ne ressemblent guère aux arbres vivants; ce ne sont plus que des troncs changés en rocs et qu'on exploite comme les pierres dans les carrières. Cette pétrification remonte à l'époque de la création de la terre. Dans les cataclysmes qui ont précédé les formations actuelles, des forêts ont dû être submergées dans les lacs, renfermant en dissolution du sable qui s'est infiltré, pendant le cours des siècles, dans les cellules du bois, où l'on distingue la représentation exacte des tissus microscopiques.

Nouvelles inventions. — A la suite d'une récente tentative d'assassinat dans le train du chemin de l'Est de l'État de Prusse, ce gouvernement vient d'appliquer dans les voitures de première classe, un signal de secours de nouvelle invention. Cet appareil est contenu dans une petite colonne métallique vissée sur le toit du wagon et relié avec le compartiment des voyageurs au moyen de cordes à tirer et de boutons à presser. un léger contact suffit pour comprimer l'air renfermé dans le gland de la corde ou dans une vessie en caoutchouc du bouton et pour mettre ainsi en mouvement le mécanisme qui fait sonner une cloche placée à côté de cette colonne. En tirant sur la corde on fait partir un coup de feu, on déploie un drapeau rouge ou l'on provoque l'inflammation d'un feu de Bengale; ce signal coûte 130 francs, et 90 francs sans sonnerie; il offre l'avantage d'être indépendant de la composition des trains. Une fois installé il reste en ordre pendant des années sans demander le moindre soin. Chaque voyageur peut, de sa place, donner commodément le signal voulu.

— Le forage des trous de sonde au diamant est dû à l'ingénieur génevois Leschot, qui n'avait en vue que le percement des tunnels. Cette sonde se compose d'une couronne en acier dans laquelle sont enchâssés des diamants noirs du Brésil de la grosseur d'un pois. Cette couronne est vissée à l'extrémité d'un tube en acier qui est relié aux tiges de sondage en fer; une locomobile leur imprime un mouvement de rotation; cette couronne produit une entaille annulaire. Au moyen d'un tuyau en caoutchouc, on fait arriver, sous une forte pression, de l'eau qui rafraîchit la sonde et fait remonter la farine minérale produite par le travail de perforation. Le noyau de pierre restant se loge dans le tuyau qui surmonte la couronne. Quand il a rempli tout le tube, c'est-à-dire à une hauteur de 4 mètres, on le détache de sa base par un léger choc. Outre sa rapidité d'exécution, cette méthode permet d'obtenir des noyaux très-longs, qui indiquent non-seulement la nature des terrains traversés, mais encore l'inclinaison de leurs couches. Un pareil sondage a été exécuté en Irlande.

En quarante jours, on a atteint à une profondeur de 170 mètres à travers le basalte. Aux sondages de Bœmisch-Brode, près de Prague, où l'on recherche la houille, en perçant le grès, on est arrivé à 700 mètres en cent quatre-vingt-dix-sept jours. Dans le seul cas où l'on veuille perforer ainsi des agglomérations à rognons de quartz mal soudés, ceux-ci se détachent du roc et font sortir les diamants de leur alvéole. Il faut alors renoncer à la pierre précieuse et avoir recours au trépan, qui est moins rapide, mais plus sûr.

Statistique. — Il existe 100 millions d'individus parlant la langue arabe, et cependant ils ne possèdent que 14 journaux, avec 6,000 abonnés. L'Égypte y figure pour 3 feuilles, dont la plus importante est le *Baky Mizrick* (L'Événement d'Égypte), publié sous les auspices du ministre des affaires étrangères au Caire. A Beyrouth (Syrie), paraissent : Le *Porteur de nouvelles*, le *Jardin*, l'*Ami du Peuple*. A Constantinople, on voit le *Dschuwaib*, protégé par la Sublime-Porte, et rédigé par les sommités littéraires de la Turquie. A Paris, on avait fondé, il y a quelques années, la feuille arabe : l'*Aigle parisien*, mais qui a disparu. A Bombay, paraît, en lithographie, l'organe des *Parses* ou adorateurs du feu.

Dans les États barbaresques, les journaux sont défendus, et les colporteurs qui cherchent à les y introduire reçoivent la bastonnade. Même au Maroc, qui comprend 6 millions d'habitants, il n'existe aucun journal. Les Persans, qui sont au nombre de 20 millions, n'ont que deux journaux, avec 1,200 abonnés. Leur feuille principale est celle du gouvernement, à Téhéran; elle est lithographiée et distribuée deux fois par semaine.

— L'effectif de la marine de guerre de l'empire d'Allemagne vient d'être arrêté pour 1876, il comprend : 5 frégates cuirassées, 1 corvette cuirassée, 12 corvettes, 7 navires à canons, 4 avisos, 3 frégates blindées à tourelles et 2 corvettes à hélice. L'équipage militaire de cette flotte sur le pied de paix est de 9,068 hommes, à savoir : 83 officiers, 580 sous-officiers et matelots, 7,492 soldats de marine et matelots, 90 officiers mécaniciens, 50 aspirants mécaniciens, 154 matelots aides-mécaniciens, 49 sous-officiers chauffeurs, 550 chauffeurs. La réserve est de 8,600 hommes.

Le neuvième numéro du *JOURNAL DE MUSIQUE*, qui paraît aujourd'hui, contient :

MUSIQUE. — *Le Concerto de Bébé*, œuvre inédite d'Hyda. *Nocturne russe*, traduction française inédite. — *Hymne national serbe*, transcription inédite.

TEXTE. — Le concours du Conservatoire. — Le tombeau de Bellini. — Album anecdotique. — Nos suppléments. — Nouvelles de partout. — Petite correspondance.

Un numéro toutes les semaines, 40 centimes.

Abonnements (Paris et départements) : un an, 18 fr.; — six mois, 9 fr.; — trois mois, 4 fr. 50; — un mois, 1 fr. 50.

Adresser les demandes à M. Bourdilliat, administrateur du *Journal de musique*, 13, quai Voltaire, à Paris.

Nous recommandons particulièrement les déjeuners du *Grand-Hôtel* : 4 fr., vin, café et liqueurs compris. *Dîners de la Table d'hôte* à 6 fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le *Grand-Hôtel* sont admises à ces deux tables.

Un jeune homme bachelier ès lettres, licencié en droit, sachant le piano, désire accompagner en voyage ou à la campagne, pendant les vacances, une famille dans laquelle il donnerait des leçons. «Ecrire à M. D. D. Z Bureau restant, 4, rue de Tâcherie.»

GOUPIL ET Cie, ÉDITEURS-IMPRIMEURS,

rue Chaptal, 9, Paris.

SALON DE 1876

Reproductions photographiques des principaux ouvrages exposés au Palais des Champs-Élysées par les artistes vivants.

QUINZIÈME LIVRAISON

P. Billet : *Une Source à Yport* (*Seine-Infér.*). — G.-R. Boulanger : *Comédiens romains répétant leurs rôles.* — U.-L.-A. Butin : *Femmes au cabestan, à Villerville.* — V. Chevillard : *Une fiche de consolation.* — L. H. Dupray : *Un Régiment de hussards.* — L. Gasser : *la Romance.* — H. Leroux : *les Funérailles de Thémistocle.* — E. Médard : *l'Amour fuyant Psyché.* — E.-A. Rudaux : *l'Involontaire d'un an.* — P. Calvi : *Ariane* (statue marbre).

SEIZIÈME LIVRAISON

C. Baugniet : « *Mon petit neveu* ». — H. de Callias : *la Conquête de la Toison-d'Or.* — J. Chelmonski : *le Dégel en Ukraine.* — G.-J.-V Clairin : *Portrait de Mlle Sarah-Bernhardt.* — A.-C. Corbineau : *Étude de femme.* — A. Mauve : *Vaches.* — E. Renard : *Portrait de la grand'-mère.* — L.-A. Schneider : *Une Découverte.* — J.-N. Sylvestre : *Locuste essaye en présence de Néron le poison préparé pour Britannicus.* — E. Caggiano : *Pain et travail* (statue marbre).

DIX-SEPTIÈME LIVRAISON

J.-N.-H. Aussandon : *les Surprises du jour de l'an.* — E. Bayard : *Distraction d'une courtisane.* — J. Israels : *Intérieur de village.* — J.-L. Machard : *Psyché rendue à l'Amour* (plafond). — F. Maso : *Christophe Colomb.* — M. Munkacsy : *Intérieur d'atelier.* — A. Pasini : *le Harem à la campagne, sur le Bosphore.* — L.-G. Pelouse : *Une Coupe de bois à Senlis.* — J.-A. Rixens : *le Cadavre de César.* — P. Dubois : *la Charité* (statue plâtre).

DIX-HUITIÈME LIVRAISON

E.-H. Blanchon : *Mort de Mahomet.* — A. de Cetner : *Ottocar, roi de Bohême.* — J. Chelmonski : *Devant le maire* (*hiver en Ukraine*), — J. De Vriendt : *la Justice de Baudoin à-la-hache.* — E. Fromentin : *Souvenir d'Esneh* (*Haute-Égypte*). — J.-F.-F. Lematte : *Oreste et les Furies.* — C. Makowski : *le Retour du Tapis-Saint.* — E. Renard : *Puits de Montfarville* (*Manche*). — J.-A. Walker : *le Sifflet de secours.* — L.-A Eude : *Trossulus, petit maître de la décadence romaine* (statue marbre).

ANTIQUITÉS

Vente privée d'une partie d'anciennes *Vitres peintes*, ainsi que d'une image du Sauveur en grandeur naturelle, chef-d'œuvre de *sculpture* en bois, par *Albrecht Durer*, chez A. Froxler à Saint Gall, dépôt d'antiquités et de peintures. (H. 41639.)

EN VENTE

A la librairie du *Monde illustré* et de la *Revue de la Mode*

13, quai Voltaire

et chez tous les libraires

LA FEMME

chez elle

ET DANS LE MONDE

par Mme MARIE DE SAVERNY

Un élégant volume in-8° (impression de luxe)

PRIX **5** FRANCS

(Ajouter 50 c. pour recevoir franco.)

Adresser les demandes à l'administrateur du Monde illustré *et de la* Revue de la Mode, *13, quai Voltaire, à Paris.*

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

CHATEAU du 16e SIÈCLE et TERRE de CRASVILLE-LA-ROQUEFORT (Seine-Infre) à 9 kil. de la mer (VEULES), cont. 100 h., A ADJUGER, sur mise à prix de 360,000 fr., le 2 août 1876, en l'étude de Me THURRIER, not. à Pavilly, près Rouen.

Étude de Me PAUL ROCHE, avoué à Paris, rue de Grammont, 3.

VENTE, au Palais de Justice, à Paris, le mercredi 2 août 1876, à deux heures,

1° D'UNE MAISON SISE A PARIS

RUE MONTMARTRE, 166.

Revenu brut : 36,960 fr.

Mise à prix : 325,000 fr.

2° D'UNE MAISON SISE A PARIS

RUE LAFFITTE, 10.

Revenu brut : 29,402 fr.

Mise à prix : 275,000 fr.

S'adresser à Me Paul Roche, avoué, et à Me Cocteau, notaire, rue de Lille, 37.

VILLE DE PARIS ADJon, *sur une enchère*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 22 août 1876, à midi, D'UN TERRAIN A PARIS, avenue Daumesnil (12e arr.), de 275m 58.

Mise à prix (20 fr. le mètre) : 5,811 fr. 60 c.

S'ad. aux not., Me Mahot-Delaquerantonnais, 5, r. de la Paix, et J.-E. DELAPALME, r. Auber, 11, *dép. de l'ench.*

VILLE DE PARIS ADJon, *sur une ench.* en la ch. des not. de Paris, le 8 août 1876, D'UN TERRAIN RUE MICHEL-BIZOT, *à l'angle de la rue Decaen.* — Contenance : 338 m. 31 c.

Mise à prix (12 fr. le mètre) : 4,059 fr. 72.

S'ad. aux not., Mes J.-E. DELAPALME, r. Auber, 11, et MAHOT-DELAQUERANTONNAIS, r. la Paix, 5, *dre de l'enc.*

ÉTUDE de Me ROUSSEAU, avoué, 10, rue de la Paix (successeur de Me Paul Dauphin).

VENTE, au Palais de Justice, à Paris, le 12 août 1876, d'une

MAISON D'ANGLE A PARIS, rue St-JACQUES, 207, et boulevard de Port Royal, 84.

Revenu brut : 14,700 fr. environ,

Mise à prix : 130,000 fr.

S'adresser à Me Rousseau, dépositaire des baux et titres, et Mes Henriet, avoué, Guedon et Leclerc, notaires.

Étude de Me ALBERT DELAPORTE, avoué à Paris, rue Sainte-Anne, 23.

VENTE, *sur licitation*, au Palais de Justice, à Paris, le mercredi 9 août 1876, à deux heures, en QUINZE LOTS, de :

1° En 12 lots qui pourront être réunis,

GRANDE PROPRIÉTÉ dite LA FERME ANGLAISE sise à BILLANCOURT (Seine), rue de la Ferme, route de Versailles et rue du Vieux-Pont-de-Sèvres.

Superficie environ, 11,700 mètres.

2° AUTRE PROPRIÉTÉ A BILLANCOURT route de Versailles, 73.

Superficie, 1,270 mètres (13e lot).

3° TERRAIN A BOULOGNE-SUR-SEINE rue de Silly.

Superficie, 3,688 mètres environ (14e lot).

4° Gde PROPRIÉTÉ avec jardin, écuries, remises, billard, chapelle, à ÉTRETAT, r. Notre-Dame (Seine-Infer.).

Superficie de 3,400 mètres environ (15e lot).

Mises à prix :

1° Total des 12 premiers lots. .	75,000 fr.
2° Total du 13e lot.	20,000
3° Total du 14e lot	8,000
4° Total du 15e lot.	60,000

S'adresser à Me DELAPORTE, avoué à Paris;

A Me Durant, notaire à Paris;

Et sur les lieux.

Étude de Me DEBLADIS, avoué à Paris, boulevard Saint Michel, 17.

VENTE, au Palais de Justice, à Paris, le samedi 12 août 1876, à deux heures, en quatre lots :

CONSTRUCTIONS, DROIT AU BAIL

AVEC PROMESSE DE VENTE

	Mises à prix
1° MAISON, rue Gérando, 9.	63,000 fr.
Revenu brut : 10,000 fr.	
2° MAISON, rue Gérando 11.	70,000
Revenu brut : 9,000 fr.	
3° MAISON, boulev. Rochechouart, 31.	70,000
Revenu brut : 8,500 fr.	
4° MAISON, boulev. Rochechouart, 33.	52,000
Revenu brut : 7,000 fr.	
Total des mises à prix. . .	255,000 fr.

Les revenus sont susceptibles d'augmentation.

S'adresser, pour les renseignements, audit Me Debladis, *dépositaire d'une copie de l'enchère*;

A Me Benoist, avoué à Paris, place du Théâtre-Français, 4;

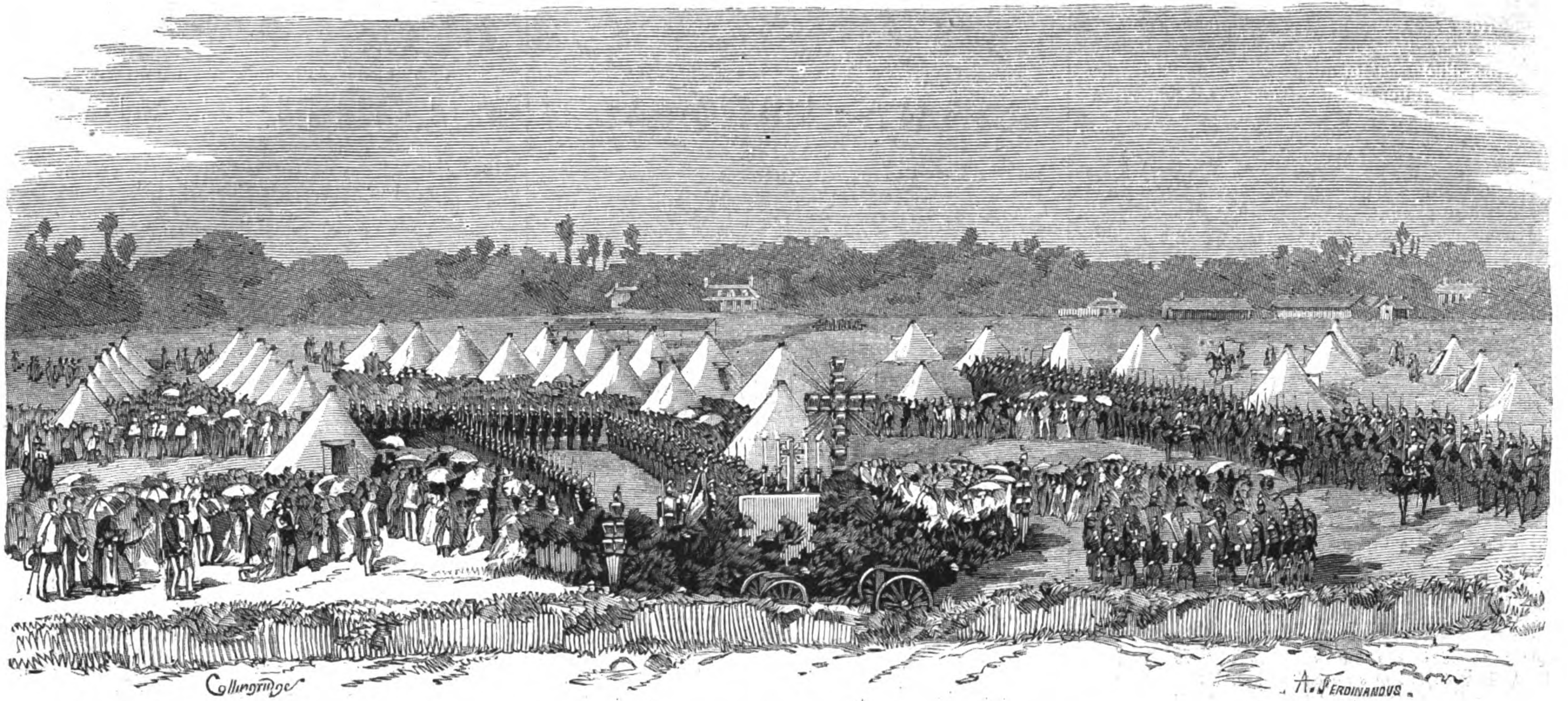
Et à M. Beaugé, syndic, 24, avenue Victoria.

Sur les lieux pour visiter.

Les Annonces et Insertions sont reçues

Chez MM. L. AUDBOURG et Cie, 10, pl. de la Bourse,

et dans les bureaux du journal.



ANGERS. — Messe militaire au camp d'Éventard, célébrée par Mgr Freppel. — (D'après la photographie de M. Maunoury, notre correspondant à Angers.)

Nos lectrices nous demandent fréquemment des renseignements sur les journaux de modes auxquels elles peuvent s'abonner. Nous les engageons à ne contracter aucun abonnement de ce genre avant d'avoir demandé un numéro de la *Revue de la Mode*, qui leur sera immédiatement envoyé pour rien. (Écrire par lettre affranchie au bureau du journal, 13, quai Voltaire.)

La *Revue de la Mode* publie toutes les toilettes nouvelles pour bébés, petits garçons, fillettes et dames, avec de nombreux patrons en grandeur naturelle, qui permettent de les exécuter soi-même ou de les faire exécuter chez soi.

Les modèles choisis chez les meilleures faiseuses de Paris, reproduits par les meilleurs artistes et expliqués dans tous leurs détails, permettent aux femmes de suivre la mode, avec économie et sans déplacement, dans n'importe quel pays, si éloigné qu'il soit.

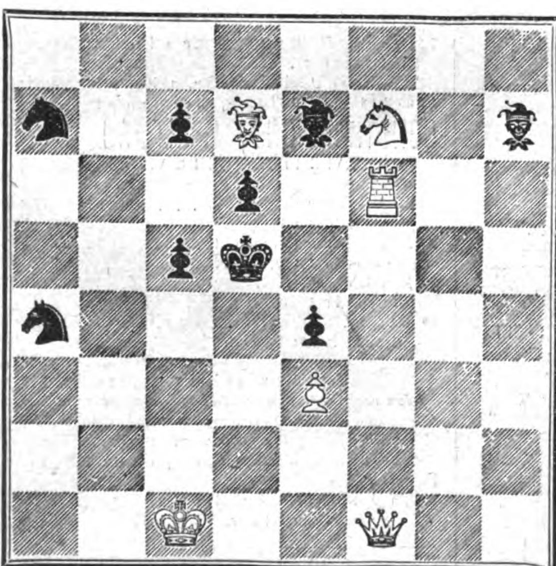
De nombreux ouvrages à l'aiguille et un texte aussi varié qu'agréable à lire, font de la *Revue de la Mode* le journal le plus complet et le plus économique.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 615

COMPOSÉ PAR M. W. COATES

(*Collection of English chess Problems.*)



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 613.

1 D 8 T — 1. R 4 D (A)
2. D pr. P — 2. R *ad libitum.*
3 F 3 F ou D 4 D, échec et mat.

(A)

1. R 3 C
2 D 8 D, échec — 2. R *adlibitum*
3. T 7 R ou D 4 D, échec et mat.

Solutions justes du problème n° 612 : MM. Quéval; Kassioph; L. de Croze; Misselieux; G. Faure; le Grand café du Balcon, à Béziers; L. de Tréville; le café Cauvet, à Cogolin; Lansquenet; le café Central, à Péronne; Em. Frau; le Béarnais du café de la Renaissance, à Sarlat; le Cercle de l'Isle-sur-le-Doubs; G. Garbet; le café Astre, à Sigean; le lycée de Malaga; le docteur A. Barrier; le Cercle de Carvin.

Solutions justes du problème n° 613 : MM. L. de Croze; Misselieux; G. Faure; le café du Balcon, à Béziers; docteur Barrier; le café Central, à Péronne; le café Astre, à Sigean; le capitaine A. G. Boutigny; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs; le Cercle de Château-la-Vallière.

Solution juste du problème n° 609 : M. N. de Khitrowo, à Sébastopol.

Autres solutions justes du dernier problème syllabique du Cavalier : MM. Bouzinac de la Bastide; Ern. Carrière et Alb. Coyomès; le café Sergent, à Montmartre; le Cercle philharmonique de Fuveau; M. J., à Bourg-la-Reine.

P. JOURNOUD.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Dans tout son passé, Verdi n'a point fait mieux qu'*Aïda*

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20e Année. N° 1008 — 5 Août 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne rend pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. É. HUBERT.



CONSTANTINOPLE. — Bande de volontaires turcs se rendant à Béïcos, pour recevoir leur équipement.
(Dessin de M. Férat, d'après le croquis de M. Ananian.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

Pour cette fois, je devrais changer mon titre et appeler cette chronique : *Courrier hors Paris.*

J'ai, en effet, pensé que vous ne teniez pas énormément à ce que je vous racontasse par le menu les concours du Conservatoire.

J'ai supposé aussi que des doléances sur la chaleur ne vous constitueraient pas un régal bien nouveau, la physionomie du Paris d'été ayant été déjà esquissée des centaines de fois.

Cela étant, d'une part, et d'autre part, la Faculté me conseillant une rapide excursion de santé du côté du Dauphiné et de la Suisse, j'ai pris un parti et un billet de chemin de fer.

Et, si vous le voulez bien, nous allons exécuter ensemble un rapide tour de promenade de la gare de Lyon à Interlaken.

Comme d'ordinaire, la principale distraction de la route a consisté entre une lutte à outrance engagée entre une vieille Anglaise de droite et un vieux monsieur de gauche.

La vieille Anglaise, sèche et maigre, gémissait toutes les fois que le vieux monsieur ouvrait le carreau de son côté.

Elle jurait qu'on l'assassinait en la plaçant dans un courant d'air.

Le vieux monsieur, chargé d'embonpoint et haut en couleur, pestait aussitôt que la vieille Anglaise calfeutrait toutes les ouvertures, et prenait le ciel à témoin qu'on voulait sa mort et qu'on le condamnait à l'apoplexie forcée.

Heureusement ce double pronostic ne s'est pas vérifié.

Les deux adversaires sont arrivés à Lyon sains et saufs. S'ils meurent ultérieurement, je fais des vœux pour le repos de leur âme.

— Lyon!... une nuit d'arrêt!

Peu animée pour le moment, la seconde capitale de la France.

Elle imite la première.

Le *tout Lyon* est en route comme le *tout Paris.*

Les théâtres ne jouent que d'une façon intermittente, lorsque passe un artiste parisien.

Les affiches m'annoncent le récent séjour de Berthelier d'abord, de Brasseur et de Lassouche ensuite.

Quant aux cafés-concerts, ils font relâche pour cause de canicule. Rien à voir, rien à entendre. Je file et roule à petite vapeur (la grande ne fonctionne pas sur cette ligne-là) vers le Dauphiné, un pays qui n'a qu'un tort, celui d'être français, sans quoi il serait depuis longtemps aussi célèbre et aussi hanté que la belle Helvétie.

N'est-ce pas le prologue même du poëme alpestre : Tout dans cette nature ne dit-il pas : *La Suisse au prochain numéro?*

J'ajouterai même qu'il y a infiniment plus de charme dans les paysages dauphinois.

Ils ont gardé la grâce tout en ayant déjà la grandeur, tandis que la plupart du temps, en Suisse, celle-ci exclut celle-là.

Par malheur, je l'ai dit et je le répète, le Dauphiné a le tort d'être français, et nous autres Français nous ne savons pas plus faire l'exploitation des beautés de notre pays que nous ne savons coloniser

Voyez comme les étrangers sont, tous sans exception, nos maîtres sous ce rapport.

Dès qu'ils ont un petit coin un peu pittoresque, ils le tambourinent avec tant de fureur que les touristes du monde entier en ont plein les oreilles, et sont bien forcés de passer par là.

Nous autres, nous donnons un démenti au proverbe : *Abondance de biens ne nuit pas.*

C'est, au contraire, parce que nous avons en abondance trop grande les splendeurs de la nature dans notre territoire privilégié que nous nous blasons nous-mêmes d'abord, et qu'ensuite nous négligeons d'attirer les autres.

C'est absurde.

Les peuples voisins se gardent bien d'en faire autant.

Ils s'enorgueillissent même de eurs intempéries.

Je me rappellerai toujours un perruquier de Spa me disant avec une patriotique fierté :

— Monsieur, Spa n'est qu'une toute petite ville... eh bien, l'hiver, il y gèle au moins à six degrés de plus qu'à Paris!

A la bonne heure! voilà ce qui s'appelle faire l'article.

∿∿ Me voici à Grenoble.

Une charmante et coquette ville s'il en fut.

La place Geneste, toute garnie d'orangers (en caisses, bien entendu), a l'air d'une immense gare. On ne voit que partants ou arrivants. Les colis s'accumulent, sur les trottoirs, jusqu'au premier étage des maisons.

C'est que l'on rayonne de là dans une foule de directions, et notamment dans celles d'Uriage et d'Allevard, les deux stations thermales du département.

Je profite d'une heure de répit pour rendre visite au musée de Grenoble. Je conseille à MM. les conservateurs du Louvre d'aller prendre quelques leçons de bonne organisation et d'agencement a la fois élégant et bien approprié.

Récemment construit, ce musée est un véritable bijou architectural. Le malheur, c'est que le public fait à peu près défaut. Le gardien, en nous voyant arriver avec l'ami qui m'accompagne, semble sortir d'un sommeil analogue au sommeil d'Épiménide.

Son regard dit :

— Serais-je le jouet d'un rêve?... Deux visiteurs en semaine!

Et voilà qu'il nous crible de révérences, comme pour nous remercier d'un service.

Un peu plus, pour nous récompenser d'avoir honoré ses solitudes de notre présence, il nous offrirait un bock. Nous lui témoignons, par la majesté de notre attitude, que nous visitons avec désintéressement et sans souhaiter le moindre pourboire.

Il se rendort.

Pendant qu'il repose, nous admirons deux ou trois Philippe de Champaigne de première beauté, un Canaletti magistral.

En fait de toiles modernes, c'est pauvre, par exemple.

Je ne remarque guère qu'un portrait de M. Ribert peint par lui-même et offert à la ville de Grenoble.

A la sortie, le gardien, qui a rouvert les yeux, nous reconduit jusqu'au milieu de la place. Tant de dévouement mérite sa récompense.

Nous laissons tomber, en prenant congé de lui, un « *nous reviendrons* ».

Pour le coup, ce n'est plus de la joie : c'est de l'extase.

Il en reste cloué sur place pendant cinq minutes. Il est encore là debout quand nous tournons le coin de la rue.

∿∿ Les voyageurs pour Allevard!... Présent.

Rien de plus curieux que de suivre le travail du ver à soie fabricant son cocon. Or, les ville d'eaux en voie de formation exécutent un travail analogue.

Petit à petit, elles développent leur œuvre avec la lente patience du bombyx.

C'est le cas d'Allevard.

Le *Guide* veut bien apprendre à ses lecteurs qu'Allevard, il y a seulement une vingtaine d'années, n'était qu'un ramassis de crétins et de goîtreux qui vivaient confraternellement avec leurs bestiaux et leurs enfants dans une seule et même pièce.

Encore était-ce les bestiaux qui avaient le droit de se plaindre!

Ici j'ouvre une parenthèse. Histoire d'aérer un peu la température.

Depuis que je suis au monde (et j'ai de fortes raisons pour présumer que les choses ne se passaient pas différemment avant que j'entrasse en ce globe), depuis que je suis au monde, j'entends vanter sans cesse *l'air pur des montagnes.* Or, il se trouve que les rachitiques les plus écœurants, les monstres les plus difformes, se rencontrent précisément dans les montagnes à l'air pur.

Les ouvriers des villes, vivant dans des bouges sans air, sans lumière, mettent le plus souvent au monde des enfants superbes, tandis que les montagnards, chantés par les romances en *la* bémol, ont des progénitures dont la vue soulève le cœur.

Comme c'est encore encourageant, cela, pour les malades que les médecins envoient dans une localité où le premier regard tombe sur ces échantillons de la décrépitude précoce et de la difformité locale!

Comme on se sent tout de suite la foi dans l'efficacité d'un climat qui produit sur les indigènes d'aussi délicieux effets! Quelle jolie réclame cela fait pour la ville d'eaux si gracieusement dotée!

Eh bien, à Allevard, l'administration, que je ne saurais féliciter de cette ingénieuse combinaison, trouve bon de laisser tout ce que l'endroit possède d'infirmes et de ramollis se ranger en bataille tout le long, le long du chemin qui mène à la source dont les eaux sont censées rendre la santé.

C'est comme si un médecin collait à la porte de sa maison, dans une vitrine, la photographie du cadavre de tous les clients qu'il a laissés trépasser!

Le docteur Niepce, l'habile inspecteur des eaux d'Allevard, un charmant et savant homme s'il en fut, m'a assuré, cependant, que cette exposition permanente des produits du crétinisme tire à sa fin.

Le nombre des infortunés qui tendent la main au public et font là comme un espalier de hideurs, va diminuant tous les jours. Acceptons l'augure.

∿∿ Ce qu'il y a de plus curieux à Allevard, c'est... je me trompe... ce sont trois choses.

La première : la tenue des chevaux.

A Arcachon, le touriste constate, non sans étonnement, que les ânes, très-abondants en cette cité balnéaire, portent tous de petits pantalons attachés avec des bretelles.

A Allevard, les chevaux ont des tabliers bleus.

J'ai interrogé quelques Allevardois. Personne n'a pu me donner l'explication de cette mode bizarre. Je n'ai pas insisté.

La seconde chose curieuse d'Allevard, ce sont les traîneaux. Plaît-il?... Vous me demandez si je me moque du monde en venant parler traîneaux dans une pareille saison? Que nenni! Par exemple, il ne s'agit pas de traîneaux comme ceux que possède Saint-Pétersbourg, et la Suisse, qu'on voit cependant sur les cimes environnantes, reste totalement étrangère à l'événement.

Voici ce dont il s'agit :

Une des excursions favorites de l'endroit est l'excursion de Brame-Farine. On nomme ainsi une montagne que l'on gravit à dos de cheval; mais la pente en est trop rapide pour qu'on puisse recourir au cheval pour le retour. Alors qu'a-t-on imaginé?

On a institué là des *hommes de somme.*

Quel autre nom donner aux malheureux qui font le métier que je vais vous dire?

Une fois qu'on est arrivé au sommet de la montagne, on voit venir des paysans portant sur leur tête une sorte de brancard étrange. Ce brancard, c'est le traîneau qui servira à la descente.

Sur un fond de cordes, on installe des branches coupées et des feuillages. Vous vous asseyez à deux. L'homme se met à tirer, et l'on descend à pic avec une rapidité vertigineuse.

Tantôt on glisse follement sur un pré, aux flancs abruptes, tantôt on sursaute sur un sentier, pavé

d'énormes cailloux, qui ressemblent à des fragments de rochers.

N'importe, le montagnard court toujours, vous emportant à sa suite dans cette descente invraisemblable.

Si le pied lui manquait, le traîneau passerait pardessus sa tête et l'écraserait peut être. Il n'a pas même l'air de s'en soucier. Il vous raconte seulement, si on le presse, qu'un tel, son camarade, est resté, l'an dernier, pendant soixante-cinq jours dans le lit, à la suite d'un faux pas, ou que Pierre a eu les deux cuisses cassées, il y a quatre ans...

Mais, bast!... en avant!... Et le traîneau roule, glisse, rebondit toujours.

Je ne crois pas que nulle part ailleurs on puisse voir rien de plus saisissant et de plus inouï.

On dégringole ainsi treize cents mètres en un quart d'heure.

Vous pensez si la dégringolade suit un mouvement accéléré. Comme on a devant soi d'énormes montagnes pour horizon, on éprouve une impression analogue à celle que causerait une descente dans la nacelle d'un ballon par un jour de grand vent.

Ce qui n'empêche pas les dames du jour, friandes de vives impressions, de s'offrir les traîneaux de Brame-Farine.

Notre *traîneur*, que j'interrogeais, me disait à ce propos :

— Quand une dame se met à crier, je la rassure... et je cours plus vite.

Homéopathe! va!...

∿∿ La troisième curiosité d'Allevard, ce sont les salles d'inhalation.

Imaginez six ou sept pièces au milieu desquelles est installé, pour chacune, un petit jet d'eau qui retombe en cascades minuscules.

L'eau est minérale et fortement imprégnée de soufre, ce qui fait que, quand on pénètre dans l'une des salles, le parfum qui vous prend à la gorge n'est pas précisément celui de la rose. Ah! non! ils rappellerait plutôt les œufs, si avancés pour leur âge, des restaurants à 32 sous.

Là est précisément la vertu curative, à ce qu'il paraît.

Les infortunés malades sont condamnés à venir six ou sept fois par jour s'asseoir dans ces salles pour inhaler les émanations curatives du jet d'eau en question. Des chaises, des tables même, sont disposées pour les *inhaleurs* et les *inhaleuses*.

On cause, on brode, on fait son courrier, on flirte au besoin.

O romanciers en quête d'une nouvelle, je vous recommande ce titre de feuilleton :

Un Amour sulfureux.

Ce titre aurait même l'avantage de rentrer tout à fait dans les données réalistes de notre temps.

Quant à le justifier, rien de plus facile, comme vous l'allez voir. C'est une histoire qu'on se chuchotait à Allevard hier.

Une jeune et charmante dame y était venue récemment. Elle inhalait avec conscience.

Son mari, quelque jaloux qu'il fût, — et il l'était terriblement, — ne pouvait se décider à entrer dans les salles médicinales et à se gorger de soufre pour remplir son rôle d'Othello surveillant Desdémone.

Il se contentait de se promener, pendant toute l'inhalation, dans le vestibule sur lequel donnait la porte de la salle.

Mais l'amour, pendant ce temps-là, pénétrait dans la salle même sous la forme d'un beau jeune homme, qui lui, plus héroïque que le mari, avalait à pleins poumons le soufre dont il avait besoin afin d'avoir cette occasion de se rapprocher de celle qu'il aimait et d'échanger avec elle quelques mots.

Le plus comique de l'aventure c'est que, pour détourner les soupçons, le beau jeune homme eut soin, pendant tout son séjour, de marcher courbé en deux, comme un phthisique de première catégorie.

Le jour du départ seulement, il se redressa, à l'instar de Sixte-Quint jetant ses béquilles.

Le mari, qui le rencontra à la gare et qui remarqua la transformation, va partout répétant depuis lors :

— Ces eaux d'Allevard, savez-vous, produisent des résultats merveilleux. Moi qui vous parle, j'y ai vu un pauvre jeune homme qui pouvait à peine marcher; au retour, il était aussi ingambe que moi... Parole d'honneur!

Elle est bien bonne, n'est-ce pas?

∿∿ En avant!... Voici Chambéry, blotti dans son nid de montagnes.

Rien de particulier, si ce n'est que, comme à Nice, le lit de la rivière est l'endroit qui sert aux ménagères pour faire sécher leur linge

Une enjambée encore et l'on tombe à Genève, la ville cosmopolite, héritière du duc de Brunswick.

Le lac Léman n'a pas perdu l'habitude d'être bleu. La statue de Jean-Jacques Rousseau sommeille toujours sur son fauteuil de bronze, dans la fameuse petite île popularisée par les dessins de Labatière.

En fait de nouveauté, Genève ne possède guère que le théâtre en voie de construction qu'on édifie avec les libéralités posthumes du duc déjà nommé.

La façade est lourde et disgracieuse.

Que ceux qui ont jeté la première ou la dernière pierre à notre Opéra aillent voir comment on peut rater un édifice, et ils reviendront en proclamant que Garnier est grand.

Une des distractions de Genève, en ce moment, est le café à musique. Il y a aussi un *café flottant* (sic) sur le lac. Mais il ne m'a pas paru être fort fréquenté.

En revanche, il y a foule, le soir, au café à musique dont je parlais, et qui mérite, pour sa primitivité, une description spéciale.

N'allez pas vous figurer quelque chose qui rappelle, de près ou de loin, les flots de lumière des alcazars de nos Champs-Élysées. Non. Le café à musique de Genève est un établissement comme tous les autres, installé sur le quai.

Seulement, sur le pavé du quai, *dans le ruisseau même*, on installe, le soir, un piano flanqué de deux pupitres auxquels prennent place un flûtiste et un violoniste.

C'est tout l'orchestre.

Le pianiste est chanteur par dessus le marché. Et les Genevois n'en demandent pas davantage.

Comme ils ont raison au fond!

Comme cette simplicité vaut mieux que les mises en scène fardées et poudrerizées auxquelles nous nous ébattons!

Signalons encore, la présence à Genève d'une ménagerie.

Des affiches annoncent, en grosses lettres, qu'elle appartient à Mme VEUVE Pezon.

Remarquez bien ce *veuvage*. C'est tout l'attrait du spectacle. Car cette dame Pezon, est l'ex-épouse de ce malheureux Pezon qui fut assassiné par son garçon.

La célébrité funèbre du défunt sert à faire la fortune de sa femme.

A quelque chose malheur est bon.

∿∿ Au moment même où je trace ces lignes, on frappe à la porte de la chambre que j'occupe à l'hôtel.

Un monsieur d'une mise irréprochable se présente.

Le monsieur salue profondément. Puis il tire de sa poche des gants blancs qu'il se met en devoir de ganter.

Je le regarde faire avec une vive surprise.

Ce noble étranger viendrait-il pour me demander la main d'une fille dont il suppose que je puis être père?

Sans doute, l'étonnement que cette hypothèse me cause se reflète sur mon visage, car le noble étranger s'empresse de me dire :

— Je viens pour faire la barbe de monsieur.

C'est en effet le perruquier-barbier, dont le *high-life* a pris l'habitude de ne raser qu'avec des gants. C'est évidemment très-correct.

Mais je vous assure, qu'au premier abord, ça déroute.

∿∿ Dans le compartiment qui m'emmène de Genève à Berne, je fais la connaissance d'un type bien inouï.

C'est le monsieur qui fait tout le voyage de Suisse avec un chapeau enveloppé dans un journal.

Lui-même conte son aventure.

Parti de Paris avec un chapeau haute forme, il a fini par céder aux obsessions de sa femme et aux railleries de l'ami qui l'accompagne.

Il a acheté un chapeau de paille.

Mais, cette emplette accomplie, son supplice a commencé; où caser le fameux chapeau noir du départ? Trop avare pour s'en séparer, n'ayant pas de place dans ses malles, le monsieur s'est résigné à poursuivre toute son excursion en tenant à la main le chapeau dans du papier.

Il a ainsi traversé la mer de glace; il a ainsi gravi le mont Anvers. Il visitera ainsi les torrents et les ravins. Si malheur lui arrive, on retrouvera au fond d'un précipice son cadavre étrange serrant encore dans ses doigts crispés cette coiffure enveloppée dans un vieux numéro du *Constitutionnel*

C'est ça qui étonnera les corbeaux!

∿∿ Rien de changé à Interlaken.

La nature y est toujours aussi sublime; la population toujours aussi odieuse.

Contraste révoltant que cette foire de Saint-Cloud, installée dans le site du monde qui semble le mieux fait pour le recueillement, la solitude et les hautes pensées.

Voici, par exemple, le beau, l'adorable lac de Bienn, celui que, pour ma part, je préfère à tous les autres dans ses exquises proportions. Rien de grandiose et de charmant à la fois, même la traversée du lac à la nuit tombante, quand d'un côté les cimes sont argentées par le premier rayon de la lune, tandis que de l'autre elles sont dorées encore par les derniers feux du soleil.

Vous vous prenez à contempler et à méditer, lorsque soudain vous éclate dans les oreilles une abominable musique.

Ce sont des Allemands en délire (ô Wagner, tes concitoyens!) qui soufflent dans des cuivres invraisemblables une valse banale et bête.

Puis vient la *Fille Angot*.

Oui! avec variations pour trombone!...

Et la lune pensive monte toujours à l'horizon.

Horrible!

∿∿ A la fameuse grotte de glace de Grindenwald, on retrouve toujours de même les deux mégères qui grattent une sorte de lyre frénétique en glapissant je ne sais quel refrain.

Toujours au milieu des gorges sauvages, le cantonnier quitte la route qu'il balayait pour aller emboucher un cor des Alpes d'où il tire un beuglement sinistre.

Toujours enfin la mendicité, l'exploitation, les bazars à treize, les cafés à l'instar de Robinson, et le reste.

Pauvre grande Suisse déshonorée par ce mercantilisme, ce bourgeoisisme, cette gamelle!...

∿∿ Mais cette excursion à étapes précipitées vous a fatigué sans doute, lecteur?

Je m'arrête, en cherchant un mot de la fin.

Vous comprenez qu'on n'en a pas toujours sur soi, quand on voyage.

Et mon embarras finirait peut-être par être grand, si le bon hasard ne me venait en aide.

Justement, il me place sous les yeux une petite pancarte suspendue à la porte d'un hôtel helvétique.

On y lit :

PENSION POUR L'HIVER

A

DES PRIX RAISONNABLES

On ne peut avouer plus ingénument que les prix d'été sont atteints d'aliénat on mentale.

Restons-en sur cette candeur exotique.

Nos hôteliers de Paris sont peut-être aussi... hôteliers, mais ils sont moins naïfs.

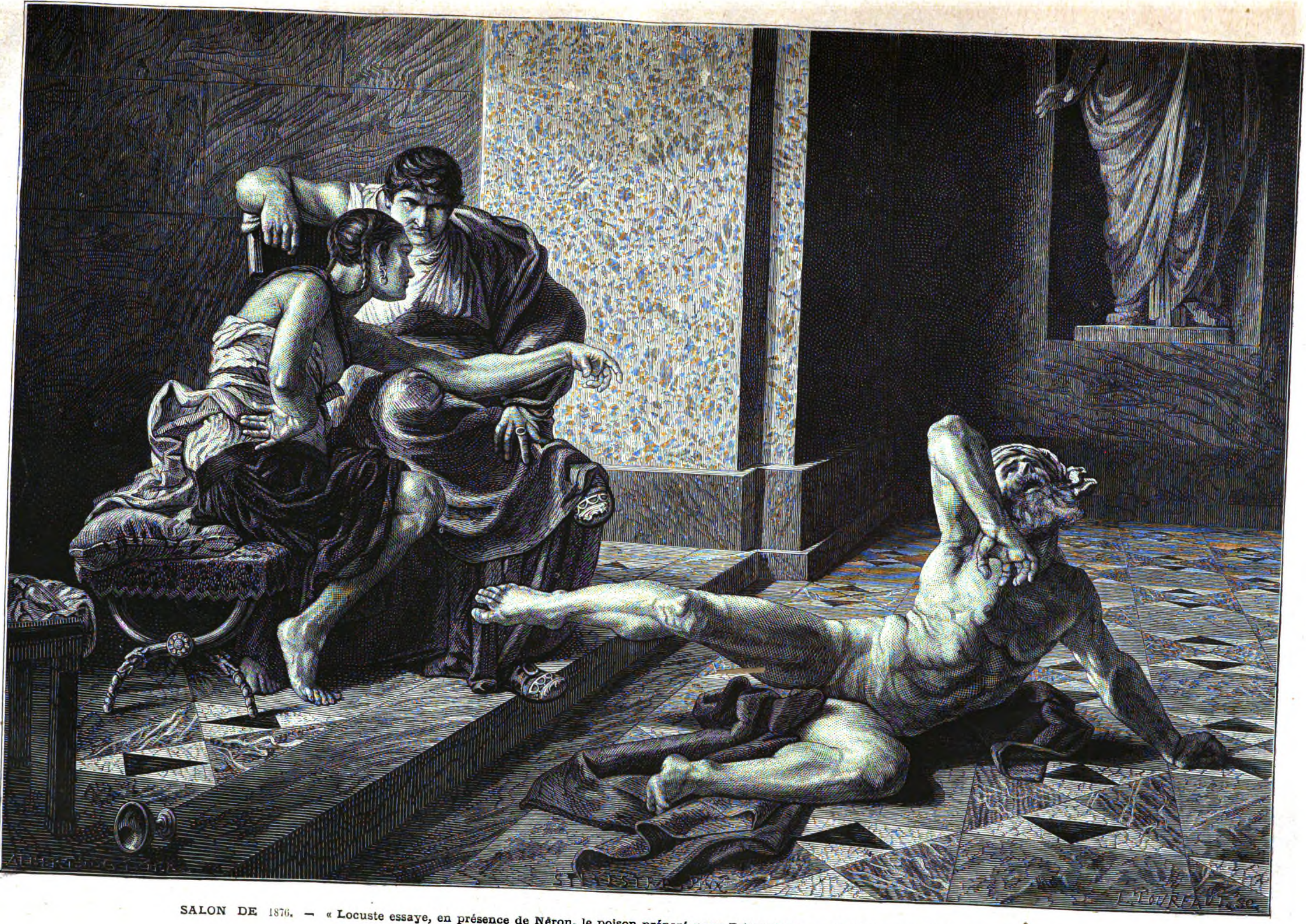
Faut-il les en féliciter?...

PIERRE VÉRON.



ANGLETERRE. — Animaux ramenés des Indes par le prince de Galles.

(Dessin de M. Vierge, d'après les croquis de M. Collingridge.)



SALON DE 1876. — « Locuste essaye, en présence de Néron, le poison préparé pour Britannicus. » — Tableau de M. Sylvestre. (Prix du Salon.)

(Dessin de M. A. Duvivier.)

NOS GRAVURES

CONFLIT TURCO-SERBE

Situation militaire probable au 2 août

On peut être aujourd'hui plus affirmatif que de coutume sur la guerre des Balkans. La semaine aurait été bonne pour les Monténégrins et même les Serbes. Les premiers ont battu les Turcs, commandés par Mouktar-Pacha, à *Verbitza*. Le combat, disent toutes les dépêches qui ont rapporté le fait, aurait été court et sanglant, Quatre bataillons, sur seize qui formaient l'armée de Mouktar, ont pu seuls, paraît-il, s'échapper et s'établir à Bilek. Les Turcs eux-mêmes avouent aujourd'hui *deux mille hommes* morts ou mis hors de combat; un général tué, Selim-Pacha; un prisonnier, Osman-Pacha, qu'il ne faut pas confondre avec celui qui commande sur le Timok; quatre miralaï ou colonels, etc.

C'est un fait d'armes important : le prince Nikita a été acclamé après le combat avec beaucoup d'enthousiasme par les soldats et les paysans.

Les musulmans qui ont survécu et ont pu s'échapper avec leur général en chef au petit village de Bilek, se trouvent aujourd'hui assiégés par les Monténégrins qui veulent poursuivre leurs avantages.

Au dernier moment, on dit les Turcs battus de nouveau à Médun par Bozo Petrovich et le Kutis.

Du côté du Timok, les Turcs auraient aussi été battus. Osman-Pacha, attaqué vivement par l'artillerie serbe établie à Zaïtchar, a été forcé de se mettre à couvert et a reculé son camp plus près de Widin.

Sienitza, au sud-ouest, est assiégé par l'armée commandée par le colonel Antich; les assauts sont meurtriers, disent les dépêches; mais on prétend que la place, mal fortifiée, ne tardera pas à se rendre; ce serait un grand malheur pour les Turcs, car les troupes serbes seraient ainsi maîtresses du passage qui mène en Bosnie.

Ce qui atténue l'importance de ces dernières nouvelles, c'est un télégramme plus récent de Semlin qui dit que *le bruit court* qu'un détachement serbe a été battu à Pandirolo, et qu'alors les positions conquises sur le Timok par le général Leschanin seraient compromises. N'est-ce qu'un bruit?

Ranko-Olympitz est toujours devant Bielina.

Les excès continuent, dit on, en Bulgarie, de la part des irréguliers; on les signale de différents côtés. Près de Roustchouk, trois ou quatre villages auraient été incendiés et les méfaits habituels s'y seraient passés.

Nos propres correspondances sont nécessairement du réchauffé après toutes ces dépêches; mais comme elles accompagnent nos gravures, nous ne pouvons cependant les mettre sous le boisseau. Ainsi M. Schonberg, qui a précédé de huit jours M. Dick à Paracin, nous envoie un combat du 12 juillet, qui est peut-être le premier dont un correspondant ait pu faire le croquis, après le drame, d'après les propres acteurs; il faut bien le relater en quelques lignes :

Combat de Zavortitza. — A trois heures du matin, les Turcs, avec trois bataillons de nizams, un escadron de cavalerie et deux canons krupp, après avoir passé la frontière serbe et incendié le poste Karaul qui s'y trouve, cherchent à occuper la route la plus voisine. Mais arrivent dix compagnies de deux cents hommes de la milice serbe, division Leschanin, qui les tiennent en échec. Pendant deux heures, les Turcs, postés derrière les haies, canonnent les Serbes et ne parviennent qu'à blesser un cheval. Enfin, le combat de tirailleurs commence et dure jusqu'à onze heures. Les Turcs, d'abord très-acharnés à la lutte, finissent par fléchir et se retirent en assez bon ordre jusqu'à leur frontière, où ils se débandent complétement.

Les Serbes auraient eu environ 21 morts et 65 blessés. Quant aux Turcs, 30 morts ont été trouvés le premier jour, et 38 le lendemain.

Pour les blessés turcs, il est assez difficile de s'en rendre compte. Si leur artillerie est la plupart du temps détestable, leur service d'ambulance, paraît-il, est assez bien organisé. Pendant la durée de la lutte, des civières et des voitures d'ambulance suivent les corps engagés; on retire morts et blessés au moment opportun, et ils sont transportés loin de l'action. Cela explique le peu de musulmans qu'on trouve sur les champs de bataille.

Promenade à travers Belgrade. — Nous n'avons pas voulu laisser Belgrade que M. Dick, notre collaborateur, vient de quitter pour Paracin, sans résumer les impressions qu'il a notées dans ce curieux pays. Nous choisissons donc dix pages de son précieux album. Nous nous sommes même amusé à faire reproduire ces pages chacune par un artiste différent. Déjà très-variés par eux-mêmes, ces croquis prennent un caractère plus pittoresque en passant par diverses interprétations artistiques. Faut-il les décrire un à un?

Il nous semble qu'ils disent beaucoup par eux-mêmes; d'ailleurs, la place nous manquerait absolument pour reproduire la très-longue et très-intéressante lettre de M. Dick qui y a trait et qu'a publiée le *Moniteur universel* du 25 juillet.

La bande de volontaires turcs, que représente notre première page, est d'après un croquis très-exact de M. Ananian, l'un de nos correspondants à Constantinople; nous ne saurions mieux faire que de l'accompagner d'une description de bandes analogues que nous trouvons dans les spirituelles *Lettres de Turquie* du *Moniteur universel* :

« Si le gouvernement turc réussit à faire exécuter ses ordres, il est permis d'espérer que nous en aurons bientôt fini avec les défilés de volontaires, qui ressemblent par certains côtés à une descente de la Courtille, mais sont infiniment moins amusants et ont le tort de devenir de plus en plus dangereux pour la tranquillité publique. Voici comment les choses se passent, depuis bientôt quinze jours, à Stamboul et dans les quartiers turcs de Galata. Un drapeau rouge, avec le croissant et l'étoile, était planté sur une table ou fixé au dossier de deux chaises, devant un café turc ou une gargote de troisième classe, fréquentée par les *homals*, c'est-à-dire les portefaix, les *sakas* ou porteurs d'eau, et les ouvriers de toute catégorie. Un aga, quelquefois un mufti, se tenait à côté du drapeau, appelait les passants, et dès qu'il avait réuni autour de lui trois portefaix et quatre gamins, il partait comme une fusée allumée et prêchait en termes enflammés la guerre sainte. Vers la fin de la journée, il avait convaincu de trente à soixante ouvriers sans travail, séduits par la perspective d'une promenade militaire à travers la Turquie et d'une fructueuse excursion en Bulgarie, en Herzégovine et en Serbie. La bande une fois réunie, le racoleur, d'ordinaire coiffé d'un turban énorme, le teint bistré, quelquefois tirant sur l'olive noire, le corps ballant dans les plis de son ample cafetan d'indienne bariolée, se mettait en marche, tenant haut et ferme le rouge drapeau de l'Islam.

« Derrière lui venaient deux tambours, puis une clarinette jouant je ne sais quelle mélodie traînante et mélancolique, et les volontaires suivaient. Autant de *va-nu-pieds*, dans le sens littéral du mot, qui en fez, qui en turban, qui avec un gilet albanais, dont les broderies ont été roussies à tous les soleils, et qui en blouse de toile bleue, les uns en pantalons troués aux deux genoux et souvent ailleurs, et d'autres en larges culottes bouffantes, mais criant misère à plus d'un pli. Le plus souvent, un iman à cheval venait en serre-file et complétait la mascarade. La bande ne s'arrêtait qu'au bureau d'enrôlement où l'on inscrivait dûment les noms de tous ces patriotes, qu'on expédiait ensuite au camp de Reïcos. »

Les animaux du prince de Galles

Les animaux rapportés des Indes par le prince de Galles occupent provisoirement une clôture dans les jardins zoologiques de Londres, et y attirent une foule considérable. Cette collection est intéressante sous beaucoup de points de vue; elle le devient surtout pour nous aujourd'hui que le prince de Galles nous fait l'honneur d'accepter le titre de membre de notre *Société d'acclimatation*, et que le prince voyageur nous promet quelques spécimens de ces animaux pour notre Jardin d'acclimation. On sait que cette collection est composée d'animaux très-jolis et fort rares, dont quelques-uns n'ont pas encore été vus vivants en Europe.

Il y a quatre éléphants, dont un, quoiqu'ayant achevé sa croissance, n'a que cinq pieds de hauteur. On suppose qu'il appartient à l'espèce naine, dont les restes sont découverts dans des cavernes, à Gibraltar. Il y a plusieurs variétés d'antilopes. Le black-buck représenté dans notre gravure est un animal fort joli. Le prince en possède sept, qui forment un attelage charmant. Parmi l'espèce « féline, » on remarque principalement un jeune tigre, appelé « Vixen, » dont la mère a été tuée dans le Népaul, dans une grande battue aux tigres; deux superbes tigresses et deux jeunes tigres apprivoisés. Le matin, on peut voir le « lheetah » (espèce de guépard) se promenant dans le jardin, accompagné de son mahout. On voit aussi sept léopards et panthères, dont quelques-uns sont très-doux.

Il y a aussi beaucoup de chiens (le prince aime les chiens); les plus féroces de tous les animaux de la collection sont certainement les deux chiens sauvages de l'Inde; ce n'est guère qu'endormis que l'on peut les reproduire au crayon; des chiens sans queue; plusieurs variétés de moutons; les moutons de Cashmere, des moutons ayant deux paires de cornes se courbant en sens contraire; un couple de chèvres de l'espèce rare appelée « thar. » Il y a aussi une grande quantité d'oiseaux et d'animaux de moindre dimension.

Cette collection est une immense attraction à Londres depuis le retour du prince.

M. Bardett, qui a accompagné le prince de Galles aux Indes, et qui a eu soin de la collection durant tout le voyage, a très-gracieusement offert à notre correspondant toutes les facilités pour dessiner les animaux. Nous le remercions ici de sa bienveillance et des bons renseignements qu'il a bien voulu nous donner.

Locuste essaye, en présence de Néron, le poison préparé pour Britannicus.

Nous recommençons aujourd'hui, avec le beau tableau de M. Sylvestre, qu'il n'est plus besoin de louer, puisqu'il l'a été par tous, la série de nos reproductions artistiques, pour ne plus l'interrompre, si possible.

On nous a plusieurs fois demandé cette reproduction, mais sans se douter de ce qu'il faut de talent, de soins et surtout de temps pour arriver à obtenir un véritable résultat artistique. M. A. Duvivier est coutumier du fait, et son dessin, parfait, a été admirablement conservé par la gravure de M. Tourfaux. N'ayant plus à refaire la critique dont M. Merson s'est acquitté dans ses premiers numéros du Salon, nous empruntons au magnifique album de photogravure de MM. Goupil le sonnet plein de verve que M. Adrien Dezamy veut bien nous communiquer :

Malheur, Britannicus, à ceux qui le boiront
Ce philtre, savamment distillé par Locuste
Sous les yeux de Néron, dans le palais d'Auguste!
La vipère est moins sûre, et le glaive moins prompt.

Ainsi que dans la plaine un vigoureux arbuste
Sous l'éclair foudroyant plie, éclate et se rompt,
Tel, par lui convulsé des pieds jusques au front,
Tombe, se roule et meurt l'homme le plus robuste.

La vieille empoisonneuse et le César romain
Sont dignes, par Pluton! de se donner la main!..
Et l'on ne sait, dans leur accouplement impie,

Ce qui cause le plus de dégoût et d'horreur,
Du sans-gêne effronté de l'immonde harpie,
Ou de l'œil triomphant du tragique empereur.

ADRIEN DÉZAMY.

Concours pour le prix de Sèvres

(Années 1875 et 1876)

On vient de juger pour la seconde fois le concours institué par arrêté du 18 février 1875 sur la demande du conseil de perfectionnement de la manufacture de Sèvres, et dont le but est de fournir chaque année à notre grande manufacture nationale le modèle d'un vase ou de pièces en porcelaine d'après un programme donné.

Ce concours comporte deux épreuves successives : la première consiste en un dessin géométral à moitié de la

grandeur d'exécution ; à la suite de cette première épreuve, quatre projets sont choisis et les vases exécutés à la manufacture de Sèvres, en plâtre et de la grandeur réelle, sont donnés à leurs auteurs, qui en complètent la décoration, soit en relief, soit en peinture. C'est sur ces plâtres que le concours est jugé définitivement; le prix est de 2,000 francs.

Outre les deux vases ayant remporté les prix en 1875 et 1876 (on peut voir ce dernier dans l'une des salles de l'exposition de tapisseries de l'Union centrale des Beaux-arts appliqués à l'Industrie), nous croyons intéressant de publier quelques-uns de ceux qui ont été le plus remarqués dans ces deux concours.

Le sujet pour 1875 était un vase de 1m.30 de hauteur, destiné à surmonter les piédestaux placés dans les nouvelles travées de la grande galerie de peinture du musée du Louvre.

Le prix a été remporté par M. Mayeux, architecte, dont le vase, d'une sévère élégance, relevé par des ornements en relief d'un excellent style, est, croyons-nous, appelé à produire un grand effet décoratif.

Le vase classé sous le nº 2 est de *M. Lameire.* Moins décoratif peut-être que celui qui a mérité le prix, ce vase nous a semblé plus fait au point de vue de l'exécution en porcelaine; malheureusement, la coloration mate sur le plâtre lui donnait un aspect un peu triste, que l'éclat et la transparence de l'émail eussent certainement corrigé.

Le nº 3, exécuté par *M. Roger*, sculpteur à la manufacture de Sèvres, montre une grande recherche dans la composition et une certaine originalité; il est d'une très-grande pureté de lignes et d'un très-bel ensemble, malgré un peu de lourdeur dans le pied.

Quant au vase nº 4, son auteur, *M. Chéret*, ne nous a pas paru s'être assez préoccupé de la place qui lui était destinée, non plus que de la matière toute spéciale avec laquelle il devait être exécuté; c'est un vase très-remarquable à plus d'un titre, mais qui gagnerait à être fait en métal plutôt qu'en porcelaine.

M. Chéret semble, du reste, s'être parfaitement rendu compte de l'effet produit à l'exposition de l'Ecole des Beaux-arts par son vase de l'année dernière, et il avait su si bien profiter des observations qu'il avait pu faire, qu'il a présenté au concours de 1876, dont le sujet était un vase de 1m.40 destiné à être placé sur les cheminées du grand foyer de l'Opéra, une œuvre remarquable qui a conquis tous les suffrages et qui lui a mérité le prix. La frise du milieu sur fond d'or est d'une excellente composition, pleine de vie et de mouvement; les différents motifs qui viennent compléter l'ensemble de la décoration s'enlèvent en blanc sur fond coloré dans la pâte.

Nous regrettons que le manque de place nous empêche de publier également le vase nº 2 de M. Paul Avisse, l'un des excellents dessinateurs de la manufacture de Sèvres. M. Avisse a su tirer un très-bon parti des ressources variées qu'offre aujourd'hui la décoration sur porcelaine dans son vase dont les figures s'enlèvent en pâtes d'application sur fond coloré, et qui montre un heureux mélange de peinture polychrome, de rehauts d'or et d'ornements en bronze.

Dans ces deux concours, le jury d'examen avait, en outre, à la suite de la première épreuve, mis à part et classé un certain nombre de vases, dont quelques-uns, sans répondre tout à fait aux programmes donnés, étaient excellents sous le rapport de la composition et de l'ornementation, et parmi lesquels l industrie privée a trouvé plusieurs modèles.

COURRIER DU PALAIS

Une grande cause en dix lignes. — Cent fois récidiviste. — Un souvenir de Ch. Dickens. — L'assassin de M. l'abbé Blanquet. — Les combinaisons du criminel. — Précautions inutiles. — Les élections au Palais. — Mº Bétolaud, bâtonnier. — La poésie au tribunal civil. — Les book-makers en France. — La maison de jeu de hasard. — L'amélioration de la race chevaline.

La grande cause de la semaine n'a pas été jugée en France; elle ne fera pas grand bruit, cela est plus que certain, elle occupe dix lignes au plus dans les journaux anglais, et dans les journaux français, qui ont traduit ce compte rendu et y ont consacré une douzaine de lignes. Il n'y a pas eu de plaidoiries, il n'y a pas eu d'avocat poursuivant, il n'y a pas eu de défenseur; trois ou quatre questions du juge de police de Londres, trois ou quatre réponses, aussi significatives que concises, de la part de la délinquante, voilà tout le débat, et une douzaine de mots prononcés par le juge amènent une conclusion — bien digne de l'exorde, comme aurait pu dire Petit-Jean, mon ancêtre. C'est un vrai poëme cependant, un poëme déchirant, un poëme que, dans cent ans, il faut l'espérer, personne ne comprendra plus!

Marie Crawley est une vieille femme de soixante-dix-neuf ans, qui, inculpée de vagabondage, comparaissait devant M. Flowers, juge du tribunal de police de Bow-Street, à Londres, — n'oubliez pas ceci : pour la centième fois — au moins! Elle avait été trouvée dormant dans la rue, la tête sur un pavé; c'est son délit habituel, c'est le seul qu'elle ait jamais connu!

— Je ne veux pas aller aux Work-houses, je ne les aime pas, a-t-elle dit au juge; j'aime mieux retourner à *mes vieilles amies, les rues*; c'est là que j'ai toujours été depuis mon enfance!

Sans vouloir poétiser le vagabondage, sans rappeler même le *Vieux vagabond* de Béranger, ne faut-il pas se dire qu'il y a des esprits qui ne peuvent pas abandonner la tradition de la vie contemplative, de la vie au grand air, et qui, instinctivement, malgré eux, protestent passivement contre la civilisation? A quelles lois de souvenirs transmis obéissent-ils? Nul ne le saurait dire, nul ne pourrait l'expliquer, et cependant beaucoup le sentent et le comprennent, et je n'ai pas besoin d'aller plus loin que le compte rendu lui-même, le juge Flowers l'a compris, comme vous allez le voir.

— Je veux aller en prison, disait la délinquante, mais je ne veux pas aller aux Work-houses!

Cette terreur innée de la maison de charité n'est pas une nouveauté pour nos voisins les Anglais; Ch. Dickens, leur romancier célèbre, que nous appellerions chez nous un grand poëte, dans l'*Ami commun*, a jeté, avec son incontestable puissance d'observateur et de psychologue, un personnage qui explique et justifie cette répugnance. C'est la noblesse d'esprit du pauvre, c'est sa fierté, c'est le contraire de la mendicité; on pourrait dire que c'est la dignité du malheur!

Mais si je ne crains pas d'aller trop loin dans cette théorie, qui est plutôt une excuse qu'un panégyrique, je dois, précisément parce que la place m'est comptée, craindre de donner un prétexe à la paresse et une excuse à l'ivrognerie, m'arrêter en chemin.

Pauvre vieille femme! Si j'étais Anglais ou si je pouvais seulement me faire entendre d'elle, je voudrais lui faire raconter sa vie; ce que j'en sais, c'est qu'elle a soixante-dix-neuf ans et qu'elle est seule, seule au monde; aussi je bénis le juge Flowers.

— Je crois, en effet, que vous préférez la prison au Worke-house, a-t-il dit à l'inculpé, eh bien, je vous acquitte, c'est encore la meilleure manière de vous punir!

Probablement, mes lecteurs ont entendu parler de l'assassinat commis sur la personne de M. l'abbé Blanquet, supérieur du séminaire de Prades, par un Espagnol nommé Secundo. Ce malheureux était un réfugié que le supérieur, par charité, avait pris pour domestique. Secundo était chargé du jardin et il travaillait convenablement. Le crime a été commis sans témoin, et ce que l'on peut en savoir résulte des révélations qu'il a faites, non pas spontanément, non pas poussé par le remords, mais quand la justice a pu appuyer chaque question précise des constatations médicales, — de terribles témoins d'autant plus difficiles à récuser que leurs déductions s'imposent matériellement. Le crime était évidemment prémédité, car chaque parole, chaque action du criminel ne peuvent s'expliquer que par un dessein bien arrêté. Il s'était dit : J'appellerai M. le supérieur au jardin, sous prétexte de le consulter pour certains travaux — tout à fait inutiles d'ailleurs ; une fosse est toute creusée d'avance dans ce cellier; je l'assommerai d'un premier coup et la terre aura recouvert son corps avant qu'il ait pu faire entendre un cri; l'heure et le lieu me promettent le silence et le secret absolus! Puis je dirai que je lui ai confié, à mon arrivée, une somme de 500 francs à titre de dépôt, puis je dirai encore que l'on ne m'a pas payé mes gages, puis.....

Va! rêve, imagine, combine, construis ton plan! Tu pourras tuer, mais tu ne cacheras pas ton meurtre : tu le révèleras toi-même.

La cour d'assises séant à Perpignan a condamné l'Espagnol Secundo à la peine de mort.

Mais revenons à Paris, au Palais où nous avons à proclamer le nom du nouveau bâtonnier nouvellement élu, Mº Bétolaud. Au moment où j'écris ce courrier, tous les noms des membres de l'ordre ne sont pas encore sortis de l'urne. Il est bien inutile d'essayer une biographie de Mº Bétolaud, qui est encore un assez jeune avocat pour se placer tous les jours sur la brèche. Son éloquence un peu dogmatique, un peu froide, même dans ses plus fougueux élans, n'a pas cette impétuosité qui entraîne; mais elle a cette logique qui commande l'attention et la satisfait par la clarté du style, la méthode de la plaidoirie et la netteté du débit.

Je me propose de vous parler, dans ma prochaine chronique, quand l'organe du ministère public aura parlé et que le jugement sera rendu, du procès civil auquel donne lieu la publication des œuvres d'André Chénier. Il est rarement arrivé qu'un procès entre éditeurs ait soulevé un pareil intérêt et causé un pareil bruit. Les échos du Palais ne reviendront pas de longtemps de l'étonnement qu'ont dû leur causer les citations du poëte qui, pour le dire en passant, est assez grand pour n'avoir pas besoin d'être protégé par les éditeurs. Au fond, il y a là une question qui intéresse l'honneur, la dignité et l'avenir de la littérature française; mais il faut, avant tout, rendre justice à MMes Nogent Saint-Laurens, Rousse et Cléry; André Chénier n'aura pas à se plaindre.

Je ne sais, en vérité, si je fais bien de vous parler de l'éternelle affaire des book-makers et des paris sur les courses. Dans l'intérêt de l'amélioration de la race chevaline en France, la loi a fait aux parieurs sur le champ de courses une situation particulièrement favorable; mais en résulte-t-il que, si les Parisiens ne sont pas des particuliers risquant leur argent pour leur propre compte, si ce sont des agents qui provoquent les paris, les centralisent, mettant en rapport des adversaires inconnus les uns aux autres, M. Y... et M. Z..., l'article du code pénal applicable aux maisons de jeu de hasard ne sera pas applicable?

On se rappelle qu'à une certaine époque de nombreuses agences avaient à Paris une installation brillante et bruyante à laquelle un arrêt de la cour a mis fin. MM. les book-makers, prenant un peu trop à la lettre le mot « maison de jeu, » inscrit dans la loi, ont imaginé de faire leurs opérations dans des voitures. Le tribunal et la cour d'appel leur ont appris que les voitures, dans ce cas, sont des maisons — roulantes — Ils viennent, en dernier lieu, de tenter d'opérer sur des tables de café... Hélas! la maison de jeu les poursuit sous toutes les formes; la *maison*, ce n'est pas le bâtiment, c'est l'opération dont elle est le siége. Le tribunal a chassé les book-makers de ce dernier asile.

Je vous fais grâce, bien entendu, des paris mutuels des paris à la cote, des paris... que sais-je? en matière de course, comme en chimie, la nomenclature est la science tout entière, et je ne veux pas vous imposer une étude aussi aridement inutile, pour laquelle, du reste, je serais un professeur fort peu compétent.

Pour cette semaine, voilà tout ce qui vaut la peine d'être raconté, hormis — et cela est toujours sous-entendu — le domaine dans lequel je me suis interdit de pénétrer, et laissez-moi ajouter que, comme distraction, vous n'y perdez pas grand' chose.

PETIT-JEAN.

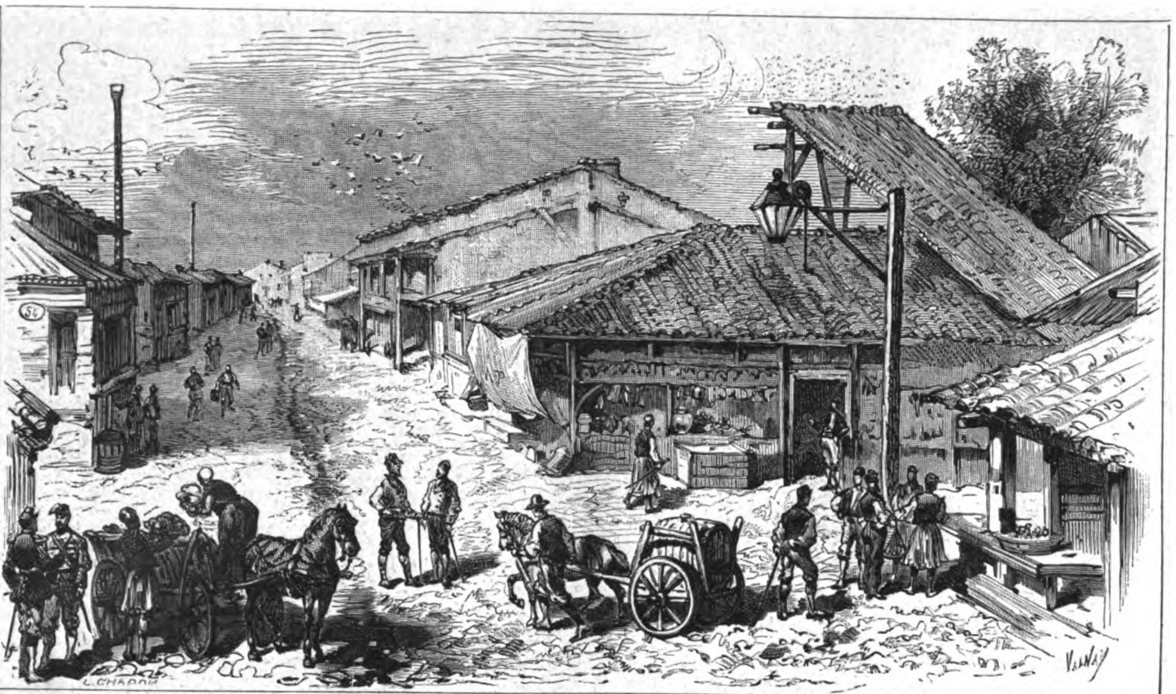
LE FIL D'OR

LÉGENDE

(Suite)

Un jour cependant, plus courageux qu'à l'ordinaire, il ouvrit son cœur à maître Fritz.

— Je l'avais deviné, dit le bonhomme. Pour ma part, je ne demande pas mieux. Il faut le lui dire, et quitter cet air triste qui messied à un amoureux. L'amour, vois-tu mon garçon, c'est la gaieté, c'est la folie; sois fou, les femmes aiment cela. Il serait trop long de t'énumérer toutes les extravagances que j'ai faites pour ma femme Zina; aussi avais-je fini par toucher son cœur, et l'emporter sur tous les beaux du bourg. Si tu le voulais,



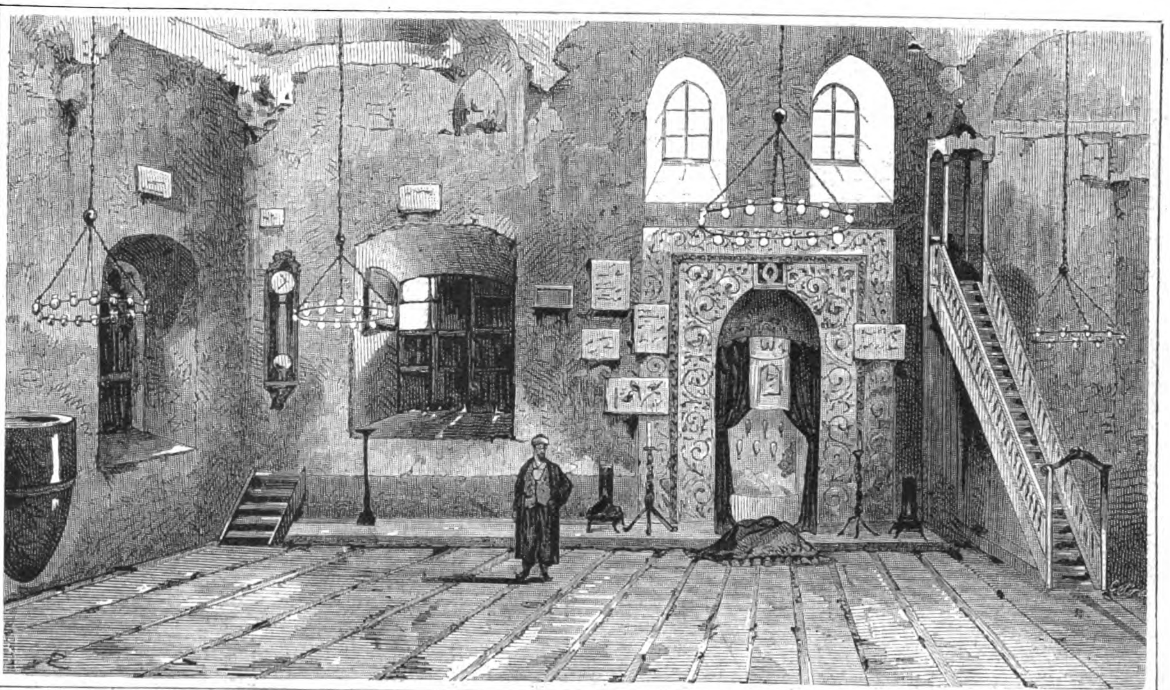
Une rue du vieux quartier turc. — (Dessin de M. D. Valnay.)



La mosquée de Boriah-Djanir. — (Dessin de M. A. Deroy.)

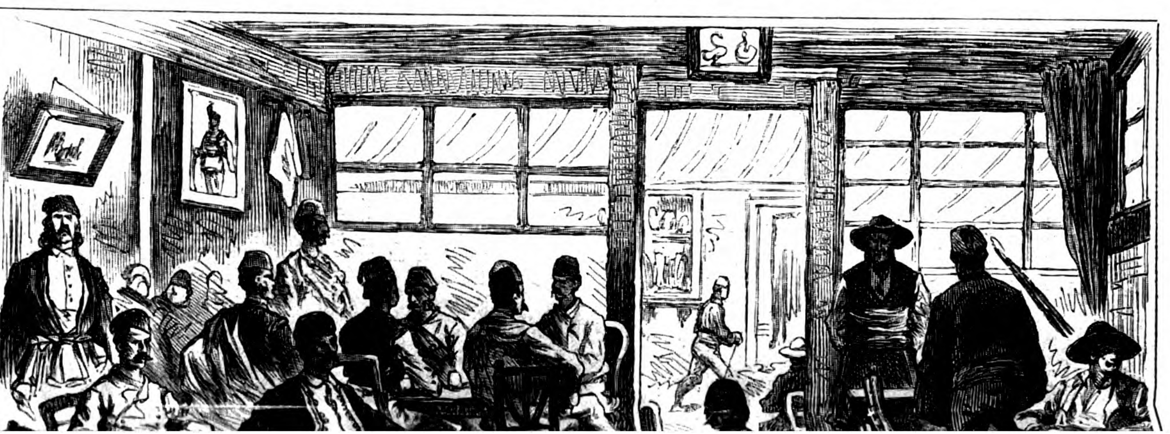


Intérieur d'une maison de la classe ouvrière. — (Dessin de M. E. Morin.)



Intérieur de la mosquée Boriah-Djanir. — (Dessin de M. H. Scott.)







Boutique d'un tailleur albanais. — (Dessin de M. Ferdinandus.)



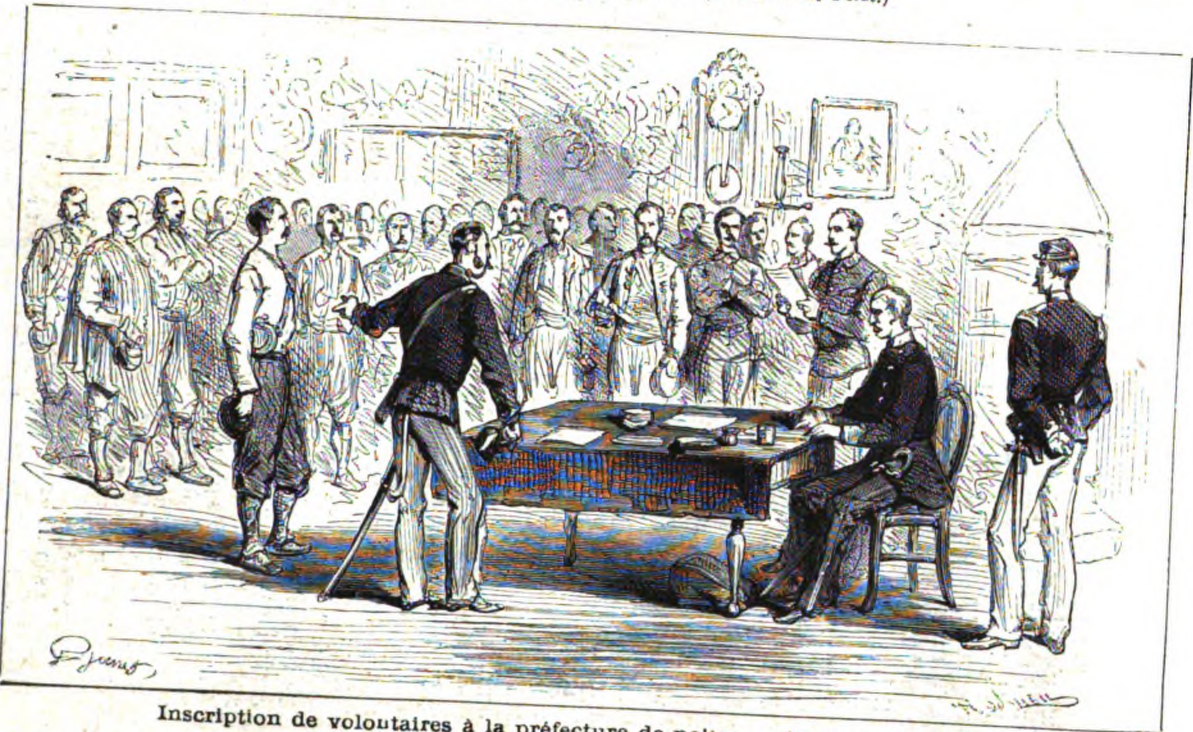
Un café de tziganes. — (Dessin de M. Lix.)



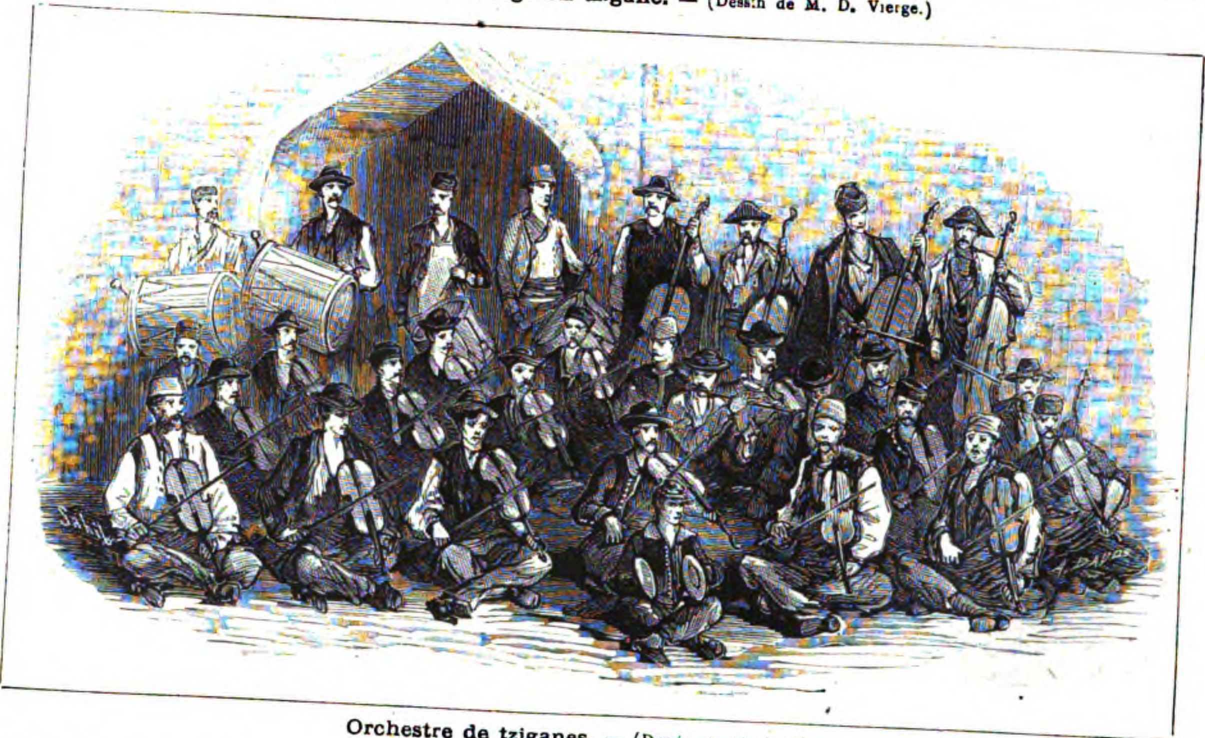
Cuisine d'un café populaire. — (Dessin de M. Férat.)



Intérieur d'un forgeron tzigane. — (Dessin de M. D. Vierge.)



Inscription de volontaires à la préfecture de police. — (Dessin de M. G. Janet.)



Orchestre de tziganes. — (Dessin de M. Sahib.)

DANS BELGRADE. — Un peu de tout. — (Croquis de M. Dick, notre envoyé spécial, reproduits chacun par un collaborateur différent.)

tu serais aussi bien, et mieux qu'un autre, mais tu ne sais pas tirer parti de tes avantages. D'ailleurs, je te le dis encore, sois fou, c'est la meilleure et la plus sûre manière de lui plaire.

— Je le voudrais et ne le puis; je suis fou, mais en dedans.

— C'est là le tort. Ma fille ne peut, en conscience, être touchée de ce que tu ne laisses pas voir; les jeunes filles, je te le répète, sont fières et flattées des extravagances de leurs amoureux, il faut en faire et beaucoup.

— Cela ne me siérait pas, répondit tristement le pauvre garçon.

En effet, sa nature lourde, froide et comprimée depuis sa naissance par l'excès de sa timidité, ne pouvait lui réserver, en pareil cas, qu'un rôle ridicule.

Le soir, lorsque Martha chantait, en filant au rouet, il était dans son coin, les larmes dans les yeux, tant sa douce voix l'attendrissait; mais il n'aurait pu murmurer une approbation, tout se passait en lui; par cela même, tous ses trésors de sensibilité, de sentiments délicats devenaient stériles. Ces larmes, si Martha avait pu voir combien elles venaient du cœur, elle aurait peut-être eu pitié de lui.

Quelquefois, le voyant si morose, elle lui disait :

— Parle, Herman.

Ces deux mots lui arrivaient juste au moment où, après une grande lutte, suivie d'efforts inouïs, il allait oser dire quelque chose : ils tombaient alors sur lui comme une bombe, et le pauvre garçon était frappé de mutisme pendant toute la veillée.

Un soir enfin où le père Fritz avait bu quelques mooss de plus qu'à l'ordinaire, il se hasarda à parler mariage à sa fille, sans la regarder, en allant et venant dans la salle où la mignonne travaillait, et commença ainsi :

— Sais-tu, Martha, que, lorsque viendra la Noël, tu auras dix-huit ans? C'est le bel âge pour marier les filles, faut donc y songer; y as-tu songé?

— Jamais, répondit avec calme la fillette.

— Eh bien, tu as tout aussi bien fait de t'épargner cette peine : j'y ai songé pour toi.

— Ah! bah!

— Oui, j'y ai songé, et de la bonne manière. Je t'ai choisi... devine... Mais non, je préfère te le dire, je t'ai choisi Herman.

— Herman! exclama la jeune fille.

— Herman, oui, Herman; n'est-il pas bien de sa personne? n'est-il pas docile, laborieux et, de plus, le richard du pays? D'ailleurs, en dehors de tous ces mérites, il t'aime!...

En prononçant ces mots, son regard s'arrêta sur celui de la mignonne; voyant son air étonné, il s'empressa d'ajouter :

— Il t'aime, mais oui, il t'aime du bon amour silencieux, profond... Ah! petite sournoise, tu t'en es bien doutée?

Et il la menaça du doigt.

— Mais non, père, jamais; d'ailleurs, moi je ne l'aime pas pour un mari et je veux aimer mon mari.

— En aimes-tu un autre?

— Non.

— Eh bien, c'est tout ce qu'il faut; les grands sentiments tout passionnés ne sont pas nécessaires en ménage. Maintenant, tu l'aimes seulement d'amitié; après le mariage, tu l'aimeras d'amour.

— J'ai grand'peur que non, il ne me plaît pas pour un mari.

— Mais il me plaît à moi, reprit le tourneur avec naïveté. N'aimerais-tu plus assez ton père pour te marier un tant soit peu pour lui?

Martha devint rêveuse, et après avoir poussé un gros soupir :

— Je tâcherai de vous aimer si fort que cela, mais, je vous en préviens, ce sera difficile.

— Essaye, essaye, tu verras, cela viendra tout seul. D'autres t'aimeront peut-être avec plus de brillant, ils te feront des phrases, se jetteront à tes pieds, comme dans les romans, mais aucun, crois-le bien, n'aura le cœur bon, dévoué d'Herman.

— J'y réfléchirai.

Ces mots dits d'une voix émue, elle monta à sa chambre; là, elle se laissa choir sur un escabeau, posa la tête sur son lit et pleura amèrement.

Le lendemain soir, à la veillée, elle éprouva un peu de gêne en se retrouvant auprès de celui que son père lui destinait; mais, comme elle était bonne fille, qu'elle adorait son père, elle s'efforça d'être aimable.

Le pauvre garçon en devint presque fou de bonheur, à son tour chercha à plaire, y réussit presque, tant son désir de se faire aimer était grand.

N'empêche que lorsque la mignonne regagna sa chambre, elle ne put dormir; pendant son sommeil, ses lèvres murmurèrent plus d'une fois :

— Herman est affectueux, dévoué, mais il n'est pas le mari que j'ai rêvé.

Il y avait des jours où il lui semblait qu'elle pourrait l'épouser sans trop de déplaisir, et beaucoup d'autres où le contraire lui paraissait seul possible. Elle pensait qu'il lui serait plus aisé de fuir le pays, d'aller au loin, à l'étranger, sans argent, pour y gagner sa vie, que de se donner à lui.

Les jours s'écoulaient dans ces combats douloureux que le père Fritz ne voyait pas ou voyait avec la ferme espérance qu'une fois mariée, toutes ces répugnances disparaîtraient sous l'impression d'une bonne et douce réalité.

Que pouvait-il comprendre à ce qui se passait dans l'âme délicate de sa fillette, lui, Fritz, le plus grand buveur de chopes du bourg? La mignonne était une perle rare que l'aveugle destin avait laissé choir dans cette humble demeure où nul de ceux qui l'habitaient ne pouvait apprécier sa valeur.

Notre tourneur, inconscient de la situation, allait de porte en porte causer du mariage de Martha, comptant sur ses doigts, non sans un certain orgueil, aux commères ébahies, qu'Herman possédait tel et tel immeuble; qu'il avait de gros sacs d'écus. Ce qui n'empêchait que la majorité du bourg ne pouvait comprendre comment une fille si avenante en tout avait pu se décider à épouser un pareil lourdaud. Les plus indulgentes de dire :

— Il est vrai qu'il est bon et sage.

Mais tout aussitôt elles ne pouvaient se défendre de pousser de grands soupirs, de grands hélas! en pensant à cette union.

En causant du mariage, notre tourneur en fixa la date, conduisit ensuite son futur gendre à la grande ville pour acheter les bijoux, les toilettes destinées à Martha. Et Martha laissait faire.

En attendant, Herman était soumis à de si rudes épreuves, par suite des inégalités d'humeur de Martha, depuis que leur mariage était décidé, qu'il en tomba malade. Le pire, c'est qu'il le devint juste au moment où l'ouvrage donnait fort. C'était ainsi qu'il faisait toutes choses : toujours mal à propos.

Le bonhomme manqua perdre la tête lorsqu'il vit Herman alité. Qu'allait-il devenir? Comment pourrait-il satisfaire aux nombreuses commandes qui lui avaient été faites et pour la livraison desquelles il avait pris époque? Il demanda à tous les échos d'alentour un bon ouvrier; peine inutile, les jours passaient, l'ouvrage s'accumulait, personne ne se présentait. Maître Fritz était si ennuyé qu'il n'avait cœur à rien, pas même à boire ses chopes. Sa préoccupation constante d'avoir un ouvrier égalait presque celle que lui causait le mariage de sa fille.

Un soir, assis tristement devant sa boutique et plus soucieux qu'à l'ordinaire en voyant se prolonger une situation qui paraissait n'avoir pas de terme, il alla jusqu'à s'écrier, sans doute sans avoir réfléchi à la gravité de son exclamation :

— Puisque d'aucun côté ne peut venir un ouvrier, pour me sortir de ce cruel embarras qui me conduit tout droit à ma ruine, faut-il le demander au diable?

Le pauvre homme, après d'aussi tristes paroles, oublia de se signer. Or, à peine venait-il de les prononcer, qu'il vit s'avancer, tout au bout de la longue rue étroite qu'il occupait, un grand jeune homme dont la tournure différait entièrement de celle des jeunes gens du pays.

Qui pouvait-il être?

La bonne fortune (car Fritz avait déjà oublié son évocation) amenait-elle enfin à lui l'être depuis longtemps désiré?

AMÉLIE PROTIN.

(La suite au prochain numéro.)

LES DIEUX QU'ON BRISE

V

LE PREMIER DIAMANT

Quand Ève, la première mère,
Vit Abel, son fils préféré,
Couché près d'elle sur la terre,
Livide, et le flanc déchiré,

Prise d'un désespoir sans borne,
Sa douleur attesta les cieux,
Qui, voyant son angoisse morne,
Mirent des larmes dans ses yeux.

Mais ces larmes silencieuses
Ne coulèrent pas vainement,
Car de ces gouttes précieuses,
Dieu fit le premier diamant.

Et c'est pourquoi, dans la nature,
Le diamant peut seul user
Même la pierre la plus dure,
Que rien autre ne peut briser;

De même, il est des cœurs de pierre,
Insensibles comme un rocher,
Et que les larmes d'une mère
Parviennent seules à toucher!

ALBERT DELPIT.

THÉÂTRES

GYMNASE : *La Crise de M. Thomassin*, comédie en trois actes, par M. Eugène Verconsin. — PALAIS-ROYAL : Reprise de *Célimare le Bien-Aimé*. — AMBIGU : *Le Voyage à Philadelphie*, pièce en trois actes et six tableaux, par MM. Eugène Grangé et Henry Bugnet. — BEAUMARCHAIS : Reprise des *Aventures de Mandrin*; M. Jenneval.

La période critique de M. Thomassin, bon père, bon époux et négociant intègre, se traduit tout à coup, vers l'année cinquantième de sa vie, par un désir féroce de s'amuser. Il se laisse prendre dans les lacs d'une Mme de Valjoli et commet cent folies pour elle, le gros coureur! Il va même jusqu'à lui offrir une collation chez lui pendant l'absence de sa femme et de sa fille; mais le ciel vengeur ramène subitement ces dames au logis. Intrigants et cocottes se dispersent, effarouchés. M. Thomassin reste avec sa courte honte et ses remords. Mais sa *crise* est passée, on lui pardonnera.

Douce petite pièce, telle qu'on l'attendait de M. Eugène Verconsin; petites situations, petits effets, petits mots. Peut-être est-ce trop de trois actes; peut-être aussi les réminiscences ne sont-elles pas assez habilement dissimulées. Mais cela marche, ou plutôt cela trottine spirituellement; cela a même un air de littérature, une faible odeur de style. *La Crise de M. Thomassin* est bien jouée par M. Francès, dans le rôle principal, — et par M. Landrol, naturellement. On n'a jamais vu une pièce du Gymnase sans M. Landrol. La liste des rôles qu'il a créés ne tiendrait pas dans un numéro de ce journal. Depuis bientôt trente ans qu'il est au Gymnase, Landrol joue tous les soirs, Landrol joue tant qu'on veut et tout ce qu'on veut; Landrol joue des vieux, des jeunes, des maris, des amants, des pères, des invalides à la jambe de bois, des rapins, des secrétaires d'ambassade, des préfets, des marchands de chaînes de sûreté, et cela avec le même zèle, la même aisance, le même entrain. Il est infatigable. Et bon partout, bon toujours, — excellent parfois.

Mme Persoons continue à être la plus belle personne du Gymnase; et Mlle Dupuis donne de l'espoir.

En route pour l'Exposition internationale de Philadelphie! C'est l'Ambigu qui nous invite. Mais l'Ambigu, qui n'a pas été précisément élevé à l'école de la prodigalité, fait assez maigrement les choses. On cherche vainement de l'œil un coin de la ville, une perspective, un monument. Rien! rien! C'est-à-dire que la pièce pourrait aussi bien se pas

ser à Périgueux qu'à Philadelphie. En revanche, selon le système des compensations, MM. Eugène Grangé et Henry Buguet, les auteurs du *Voyage à Philadelphie*, ont remplacé l'éclat de la mise en scène par la vivacité de l'action, la splendeur des décors par la gaieté du dialogue, les ballets par des chansons, les jolis costumes par de jolis visages. Le public a accepté avec bienveillance la substitution. Comme apothéose économique, je signalerai le coup de canon du dénouement (un coup de poing sur une grosse caisse). « *V'là le signal du Centenaire!* » s'écrie un des personnages, et tout le monde de manifester son allégresse en levant les bras et en agitant les chapeaux. C'est infiniment moins coûteux qu'une fontaine avec des jets d'eau naturelle éclairée par la lumière électrique, ou qu'une pyramide de femmes déshabillées.

La principale attraction de ce *Voyage*, où l'on voyage si peu, c'est un acte qui se passe dans la salle. Tous les acteurs et toutes les actrices de la pièce, au grand complet, sont mêlés avec les spectateurs, — à l'orchestre, au balcon, aux galeries, dans les loges, au poulailler (ainsi nommé à cause des cris d'animaux qui s'y font entendre). Les interpellations, les quolibets, les calembours partent de tous les côtés; il y a même des détonations de revolver. On ne sait auquel entendre, laquelle regarder. Si cela n'était pas parfaitement réglé, cela serait intolérable. — A cet intermède succède la parodie d'un festival dirigé par un faux Offenbach, représenté avec un certain tact et un accent irrésistible par M. Émile Petit. En dehors de ces deux tableaux, la pièce rentre dans le moule ordinaire des scènes où les maris courent après leurs femmes et où les maîtresses *sèment* leurs amants.

M. Legrenay joue avec une verve tapageuse qui ne déplaît pas le rôle d'un chasseur de buffles, et M. Péricaud s'est fait une tête fantaisiste de détective. Le côté femme est représenté par Mme Bernier et par Mlle Seignard. Ce n'est pas assez.

Il y a encore de beaux jours pour le théâtre Beaumarchais; M. Jenneval, un comédien très-fameux en province, a consenti à y donner quelques représentations. Il joue en ce moment *les Aventures de Mandrin*, un vieux drame qui en vaut un neuf, et où, lui, Jenneval, produit beaucoup d'effet. Paris n'a plus rien à envier à Auxerre ou à Montargis.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

CONCOURS DU CONSERVATOIRE : Chant, opéra, opéra-comique

Nous avons été de faction pendant une partie de la semaine dans la petite salle pneumatique du Conservatoire. C'est un supplice corporel qui nous attend à toutes les canicules, mais avec des compensations intellectuelles plus ou moins grandes selon les années.

Il est vrai que, d'ordinaire, nous ne sommes pas très-assidu aux concours d'instrumentistes; car nous savons que c'est par là que notre Conservatoire brille et que nous n'en pourrions rapporter que l'écho d'applaudissements nourris, continus et d'autant monotones.

Le lecteur ignore peut-être à quel point cette chronique lui serait fastidieuse, si nous en faisions un palmarès complet; si nous y établissions, par séries graduées, une nomenclature des trente-trois pianistes et des vingt-neuf violonistes qui, pendant huit heures d'horloge, ont joué *le même* concerto.

Il faudrait passer ensuite aux virtuoses de la trompette, du basson, de la harpe...; fixer dans des tableaux synoptiques leurs mérites respectifs et relatifs; mettre en note au bas de la page toute sorte de réflexions et de commentaires.

C'est là, sauf erreur, la besogne obligée des journaux spéciaux, lesquels, d'ailleurs, s'en acquittent avec zèle et compétence.

L'important pour nous est donc de savoir en gros que les classes instrumentales du Conservatoire soutiennent leur antique réputation en serrant de près les bonnes traditions qui, de tout temps, ont fait leur renommée. L'excellence de l'enseignement qui s'y donne se démontrerait par la qualité de nos orchestres qui s'y recrutent; et nos orchestres valent bien ceux des autres nations, quoi qu'en puissent penser les personnes qui n'ont jamais voyagé.

Le fait qu'il n'y a pas eu, cette année, de premier prix de violon est un pur accident, unique, croyons-nous, dans l'histoire du Conservatoire, et ne saurait changer l'opinion que nous venons d'exprimer.

Les concours de chant, d'opéra et d'opéra-comique sont d'un intérêt plus immédiat pour la généralité du public, parce que les lauréats en seront prochainement exhibés sur les grandes scènes subventionnées.

Pour ce qui est de cette année, le concours de chant a été jugé sensiblement supérieur à celui des années précédentes. Les voix étaient de meilleure étoffe, le rhythme mieux observé, la sûreté d'émission plus grande, le style plus élevé. C'était comme si un bon vent eût passé sur la maison.

Le jury lui-même, dans sa joie mêlée de stupéfaction, s'est laissé aller à décerner trois premiers prix aux classes d'hommes et deux aux classes de femmes.

En 1875, les élèves hommes avaient obtenu un seul premier prix et les femmes également un premier prix, ce qui permettrait d'établir cette proportion : 1876 est à 1875 comme 5 est à 2.

Mais ces chiffres ne doivent pas être pris dans toute leur rigueur; ils ne mesurent que le succès obtenu par les concurrents, non la valeur réelle de leurs études qui, en un jour de concours, jour d'émotion, peut subir plus d'une sorte de déficit ou de plus-value.

Cependant le bon vent dont je parlais tout à l'heure a tourné quand sont venus les concours d'opéra et d'opéra-comique. C'étaient les mêmes élèves qu'on voyait en lice, mais plus malhabiles à appliquer leur science de chanteur à l'interprétation d'une scène qui exige aussi des qualités de comédien.

Par exemple, il resterait à prouver que ces jeunes artistes ont assez de force d'esprit pour s'emparer du personnage qu'ils représentent, quand ils n'ont à leur disposition aucun des outils de théâtre nécessaires à l'illusion. C'est en habit noir qu'il leur faut jouer indistinctement *Lalla-Rouck, le Songe d'une nuit d'été, Robin des bois, Robert-le-Diable* ou *Sémiramis*. A peine leur permet-on un accessoire caractéristique, tel qu'un bâton pour s'appuyer quand ils font quelque pauvre vieux Géronte qui flageole des jambes.

Je ne m'embarquerai point dans une dissertation philosophique pour prouver comme quoi le costume influe activement sur l'esprit de celui qui le porte. Une simple affirmation suffit, ce nous semble; et il n'est pas besoin de démontrer qu'entre l'acteur habillé et l'acteur en tenue de ville, il y a la distance d'une représentation à une répétition.

Vous figurez-vous une armée faisant la guerre en toilette bourgeoise? Elle perdrait, à coup sûr, une partie de sa force.

Il ne peut donc ressortir que des probabilités de talent, et non des certitudes, de l'épreuve qu'on fait subir aux élèves du Conservatoire. Le jour du concours, ils sont ce qu'ils sont: et puis, trois mois plus tard, lorsqu'on les voit en costume sur les planches de l'Opéra ou de l'Opéra-Comique, personne ne les reconnaît. Il en est qui, après avoir enlevé brillamment un premier prix, ne font que de médiocres choryphées; d'autres, qui avaient conquis avec peine un accessit, deviennent des artistes de premier ordre, qui n'ont plus qu'à opter entre les roubles de la Russie et les dollars de l'Amérique.

En attendant voici quels sont les lauréats de cette année :

Chant. Premiers prix : MM. Queulin, Furst et Maire; Mlles Lafont et Bilange. — Deuxièmes prix : MM. Demasy et Pellin; Mlles Castillon et Puisais.

Opéra. Premier prix : (*néant*). — Deuxième prix : M. Queulin; Mlle Richard.

Opéra-comique. Premiers prix : MM. Maris et Queulin. — Deuxièmes prix : M. Furst; Mlles Mendès et Blum.

Ces noms ne vous disent rien aujourd'hui, mais peut-être les lirez-vous quelque jour en grosses lettres sur les affiches, et alors vous ne pourrez vous retenir de tirer de belle monnaie de votre poche pour entendre chanter ces rares gosiers; (peut-être! peut-être!!)

L'usage est de terminer un article sur le Conservatoire par l'exposition de quelque grand plan de réforme. L'écrivain se donne ainsi des airs de penseur. Il a bien des chances de n'être écouté de personne, mais il chatouille délicieusement son amour-propre.

Nous avons pu, comme un autre, céder à la tentation; mais nous avouons qu'aujourd'hui nous serions retenu par le scepticisme qui nous est venu à l'endroit de toutes les méthodes d'enseignement. Il y a de bons professeurs et de bons élèves; il n'y a peut-être pas de système d'éducation auquel on puisse s'arrêter de préférence aux autres.

A quoi voulez-vous croire?... Vous savez si les chanteurs italiens du dernier siècle ont jeté de l'éclat par le monde. Eh bien! vous allez voir comment on s'y prenait pour les élever. La parole est au docteur Burney, qui passait à Naples en 1770 :

« J'allai ce matin, dit-il, au conservatoire San-Onofrio pour visiter les salles où les jeunes gens étudient, couchent et mangent. Sur le palier du premier étage était un joueur de trompette faisant crier si fort son instrument qu'il était près d'en crever. Au second était un cor beuglant à peu près de la même manière. Dans la salle commune des études était un « concert hollandais », consistant en sept ou huit clavecins, un plus grand nombre de violons et diverses voix, tous exécutant des choses différentes et en différents tons. Sur trente à quarante jeunes gens qui étudiaient dans cette salle, je n'en pus trouver que deux qui jouaient le même morceau. »

Quand M. Ambroise Thomas ou son ponctuel et vigilant secrétaire M. Rety font de mauvais rêves, c'est ce charivari-là qu'ils doivent entendre.

ALBERT DE LASALLE.

LE JOURNAL DE MUSIQUE

Le neuvième numéro du *JOURNAL DE MUSIQUE*, qui a paru la semaine dernière, contient :

MUSIQUE. — *Le Concerto de Bébé*, œuvre inédite d'Haydn. — *Nocturne russe*, traduction française inédite. — *Hymne national serbe*, transcription inédite.

TEXTE. — Le concours du Conservatoire. — Le tombeau de Bellini. — Album anecdotique. — Nos suppléments. — Nouvelles de partout. — Petite correspondance.

Le dixième numéro, qui paraît cette semaine, contient, outre ses pages de texte :

La Polka burlesque, musique d'Offenbach, qui a obtenu un succès d'enthousiasme à Philadelphie.

Sérénade mauresque, musique de Philippot.

ÉCOLE DU JEUNE PIANISTE : *Thème* de Beethoven avec *Variations* d'Émile Artaud, professeur à l'Institut musical.

Un numéro toutes les semaines, 40 centimes.

Abonnements (Paris et départements) : un an, 18 fr.; — six mois, 9 fr.; — trois mois, 4 fr. 50; — un mois, 1 fr. 50.

Adresser les demandes à M. Bourdilliat, administrateur du *Journal de musique*, 13, quai Voltaire, à Paris.

MEMENTO

Découvertes. — Dans un de nos derniers numéros, nous avions annoncé la découverte de mines d'or dans le Collorado. Voici maintenant quelques données sur l'origine de cette exploitation :

En 1859, un chercheur de mines découvrit dans les *montagnes Rocheuses*, à l'ouest de l'État de Collorado de l'Amérique du Nord, un *affleurement* (ou filon, à fleur de terre) de quartz aurifère, dont l'exploitation fut partagée entre plusieurs compagnies; mais elles n'en ont pas tiré grand profit à cause des difficultés d'extraction. Au lieu d'or natif, on ne trouvait qu'un mélange de pyrites et d'or en paillettes, presque invisibles à l'œil nu.

Des inventeurs de procédés métallurgiques se présentèrent en grand nombre, et c'est alors que tout ce monde des mines se divisa en deux camps; dans l'un on expé-



DU THÉATRE DE LA GUERRE. — Combat de Zatvoritza sur la frontière serbe. — Les Turcs repoussés au poste de Karaut incendié. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Schonberg.)

REVUE COMIQUE, PAR CHAM



— Dis donc, si je me donnais des airs?
— C'est facile! et des charmants encore! Abonne-toi au *Journal de Musique.*



— Ma pauvre Zémire, c'était bien la peine de prendre la Bastille!



— Vont profiter de ce temps-là, les gueux qui se nourrissent des sueurs du pauvre peuple!



— Comment, capitaine, vous me cassez de sapeur?
— Vous ne savez pas nager! et les barbues vivent dans l'eau.



BAINS MILITAIRES
Le chef de musique ayant l'autorisation de prendre ses bains chez lui.



— Charmant, ton costume de bain!
— Et, ce qu'il y a de commode, imperméable! je sors de mon bain pas mouillée du tout.



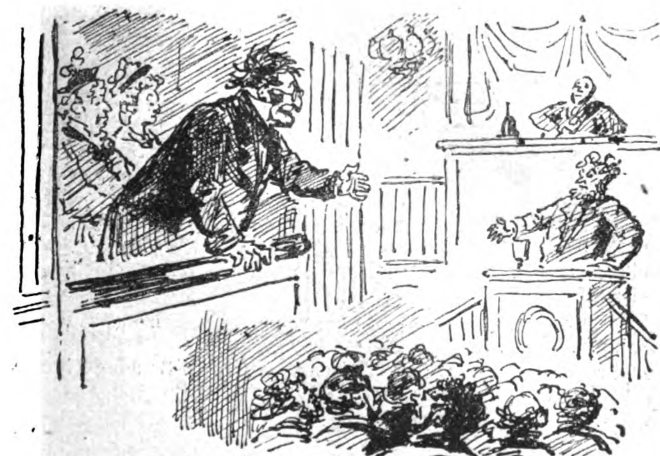
AUX BAINS DE MER
— Vous pêchez les moules? Est-ce facile?
— Faut l'habitude! à voir madame, on s'aperçoit qu'elle n'est pas faite *au moule.*



AUX BAINS DS MER
— Quelle furie! ça n'est plus une mer! c'est une belle-mère!



LE THÉATRE EN ÉTÉ
— Monsieur, on ne vient pas au théâtre dans cette tenue-là.
— Mais puisque je vais dans une baignoire!



— Monsieur! pas de gros mots, je vous en prie! je suis avec ma femme et ma fille, Mlle Prud'homme!



L'ombre de M. de Coislin, l'homme le plus poli de France, venant pleurer sur la tribune française.



30 DEGRÉS A L'OMBRE
— Et on demande un représentant du Sénégal! mais il me semble que le voilà?

rimentait, dans l'autre on attendait le résultat des essais pour en profiter gratuitement. Cet état de choses dura pendant près de dix ans; enfin, n'arrivant à aucune solution pratique, on en revint à la vieille méthode d'amalgamation. Malheureusement, de nouvelles difficultés surgirent; l'eau commença à envahir les mines, et aucune des compagnies exploitant le même filon ne voulut se charger des travaux dispendieux que nécessite l'épuisement régulier au moyen de machines hydrauliques; les galeries furent complétement inondées.

On se mit donc à la recherche des *placers*, à l'instar de ceux de la Californie, et aujourd'hui on en a découvert au pied des montagnes Rocheuses; on y ramasse le *rusty-gold*, ou *or rouillé*, qui présente une coloration assez singulière; il a une teinte grise; il est presque insensible au mercure, et dès lors s'amalgame très difficilement.

Malgré l'abondance de l'or, ce métal se maintient toujours à des prix très-élevés, à cause du salaire des ouvriers, qui est de 20 francs par jour; il n'est diminué de 5 francs que quand les compagnies logent et nourrissent leur personnel dans des hôtelleries construites exprès dans ce but. Une autre cause de la cherté de l'or est l'incertitude de réunir les mineurs en nombre suffisant; dès qu'ils ont ramassé un petit pécule, ils quittent leur chantier et vont à la recherche d'une *laverie*, afin d'y travailler pour leur propre compte. Ces mineurs viennent presque tous du Canada; quant aux Chinois, ils ont été expulsés par esprit de concurrence.

— Les explorateurs des contrées mystérieuses de l'intérieur de l'Afrique viennent de nous en rapporter des détails très-curieux sur la fabrication du fer par les nègres, qui ne vont nullement — comme on l'a cru jusqu'à ce jour — vers les côtes échanger avec les navigateurs européens des plumes d'autruche ou de la poudre d'or contre du fer. Ils fabriquent eux-mêmes cet utile métal. — Leur procédé, quoique élémentaire, donne cependant de bons résultats. Ils ramassent le minerai à la surface du terrain, l'empilent et l'entourent de morceaux de bois et de charbon. Leur soufflerie est très-ingénieuse : deux pots en terre séchée au soleil et munis d'une tuyère sont couverts de peaux de chèvre qu'ils soulèvent et abaissent alternativement pour souffler. Dès que le minerai est amolli, ils le massent en lingots qu'ils portent avec des tenailles sur une enclume et le forgent immédiatement. Ils en forment des fers de lances et des instruments de labour destinés aux femmes, qui, seules, cultivent la terre. La tribu des Latukos, peu connue de nous, s'est acquis une certaine célébrité, parmi le peuple noir, dans ce travail métallurgique. Ces Latukos se distinguent des autres nègres par une particularité assez curieuse; ils ont pour unique vêtement une espèce de bonnet épais, en feutre, confectionné avec des poils d'antilope.

Nouvelles inventions. — Depuis que l'illustre mécanicien Vaucanson a inventé le tambour automate, le joueur de flûte et le canard automate mangeant et digérant, tous les enfants riches font courir dans les chambres des voitures et même des locomotives automates en fer-blanc. Pour que ces véhicules lilliputiens puissent marcher en ligne droite, les jeunes conducteurs de train les dirigent dans les rainures du parquet, qui sont des traces (*tram* en anglais veut dire trace ou bord, et *way* chemin).

Le mouvement est donné par un ressort, avec roues d'engrenages, comme dans une montre.

De pareilles voitures viennent d'être installées sur le tramway de la voie publique à Edimbourg; seulement leur ressort a 18 mètres de longueur; il est remonté avec une machine à vapeur.

La grande difficulté de fabriquer des ressorts assez solides a été vaincue par les célèbres couteliers de Sheffield, qui sont les maîtres dans l'industrie de l'acier.

Mais si ces ressorts se cassent? Alors il arrive ce qu'on voit souvent sur les chemins de fer quand la locomotive se détraque; on appelle une machine de secours; ici, c'est la voiture suivante du tramway qui pousse la précédente jusqu'à la station, où le dommage est vite réparé.

— Le tramway de San Francisco en Californie offre, dans son parcours, une partie en pente de 1 mètre sur 9 mètres et sur une étendue de plus d'un kilomètre. Cette pente ne pourrait pas être gravie par des locomotives, et elle demanderait un trop grand nombre de chevaux. On y emploie donc des câbles en fil de fer qui sont placés dans un tube, sous la chaussée, pour ne pas interrompre la communication habituelle. Dès que l'omnibus du tramway est arrivé au pied de la rampe, un petit chariot y est attelé. De ce chariot passe une espèce de bras en fer, dans la fente du tube, et saisit le câble, qu'une machine à vapeur de la force de 30 chevaux enroule sur un treuil.

Faits scientifiques. — Un conseil donné par la société entomologique de Bruxelles aux collectionneurs d'insectes : garnissez les cadres ou vitrines de vos collections de verre jaune; s'il est possible, que les fenêtres du local où elles séjournent soient vitrées de même, et vous assurerez la conservation des plus vives couleurs de vos échantillons, qui toutefois gagneront encore s'ils sont tenus dans la plus grande obscurité.

— Les essais de naturalisation, et partant de culture, des arbres produisant le quinquina, à l'île de la Réunion, ont, nous assure-t-on, parfaitement réussi. Il a été fait aussi des expériences en Nouvelle-Calédonie ; elles n'ont pas été heureuses; mais, comme cet insuccès est attribué au manque de soins, ces expériences vont être renouvelées. Puissent-elles contribuer à augmenter la production de cette substance, qui se fait de plus en plus rare par le manque de réglementation au pays d'origine où s'exploitent les *chinchouas*.

— Un de nos explorateurs scientifiques les plus distingués, M. Safray, a dû partir de France vers la fin de juillet, en se donnant pour but de visiter la Nouvelle-Guinée, pays dont on ne connaît jusqu'ici que les côtes. Ce voyage nous promet certainement d'intéressantes découvertes.

— Le docteur Grzymala, de Kriva-Ozero (Podolie), affirme qu'il a guéri, ou tout au moins empêché la déclaration de la rage dans tous les cas qui se sont présentés, de personnes ayant été mordues, en leur faisant prendre trois fois par jour 60 centigrammes d'une poudre de feuilles de *Xanthium spinosum*, plante de la famille des *Ambrosiacées*, vulgairement connue sous le nom de *Lampourde épineuse*. Jusqu'à présent, cette plante n'avait figuré que dans l'ancien arsenal pharmaceutique des bonnes femmes, qui lui attribuaient des vertus antidartreuses. L'Académie de médecine, saisie de la question, doit faire faire des essais dans les hôpitaux.

— L'*Eucalyptus*, dont on a tant parlé, depuis quelques années, comme végétal pouvant opérer par dessèchement l'assainissement des contrées marécageuses, aurait, paraît-il, une grande puissance insectifuge.

On conseille d'en mettre quelques branches dans les lieux infestés de moustiques ou de cousins pour être aussitôt débarrassé de ces incommodes visiteurs. Excellente idée peut-être, si cours efficace; mais n'y a-t-il pas à craindre que la forte odeur de citronnelle qu'émettent ces rameaux ne cause des migraines ou même des indispositions plus graves?

Statistique. — Le système décimal français vient d'être prescrit officiellement dans tout l'empire d'Allemagne, et c'est avec une rapidité incroyable que le public l'a adopté. Du soir au lendemain, les chopes, les mooss, etc., ont disparu; dans les grands comme dans les petits établissements, on ne reconnaît plus que le litre, le demi-litre et le quart de litre. Tous les chemins de fer, d'un commun accord, ont aboli la lieue de poste, la lieue décimale, le mille géographique, le mille du Rhin, etc., et ne comptent plus que par kilomètres. Le commerce ne se sert plus que du mètre et du centimètre Pour la superficie, on a le mètre carré que nos savants appellent inutilement : centiare. Pour la capacité, on a le mètre cube, et on a rejeté, comme superfétation, le mot stère. La livre dite décimale est le demi-kilogramme.

La raison de cette propagation si rapide de notre système est très-simple. Les Allemands ont eu le bon esprit d'écarter de l'usage pratique et de l'enseignement tous les termes barbares des subdivisions et des multiples qu'en France même peu de personnes connaissent et qu'on n'emploie jamais, telles que décamètre, décaare, kiliare, dix millilitres, kilostère et ainsi de suite.

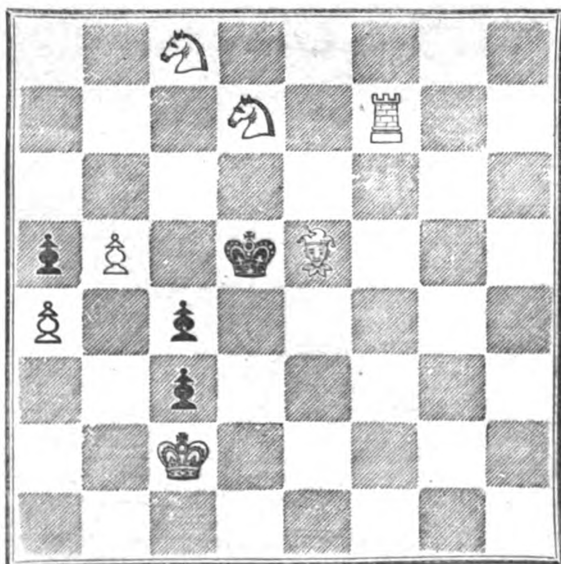
L'unité monétaire est la mark (argent) égale à

ÉCHECS

PROBLÈME N° 616

COMPOSÉ PAR M. J. PIERCE

English chess Problems.



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 614.

1. D 5 F — 1. P pr. D
2. F 2 C, échec — 2. R *ad libitum.*
3. F 7 FD ou C 2 R, échec et mat.

(A)

— 1. F pr. D
2. F 2 C, échec — 2. R *ad libitum.*
3. F 5 CR ou C 2 R, échec et mat.

(B)

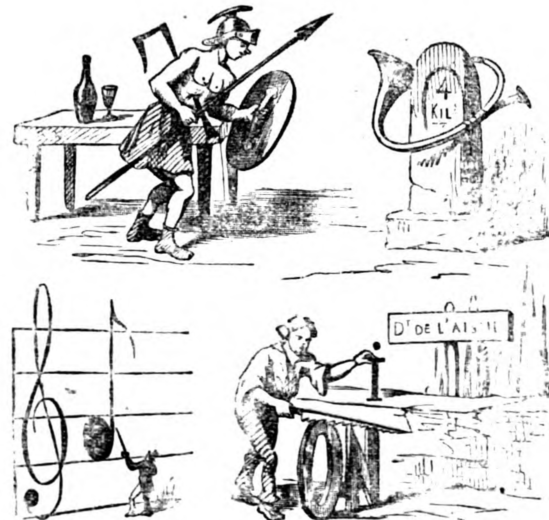
— 1. C pr. T
2. F 2 C, échec — 2. R pr. C
3. D pr. P, échec et mat.

Solutions justes : MM. A. Barrier; G. Faure; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs; le Cercle légitimiste de Blamont-lès-Viette; L. de Croze; le capitaine A. G. Boutigny : A. Misselieux; le café Astre, à Sigean; le grand café du Balcon, à Béziers; Camille; Kassioph; X., à Sennecey-le-Grand.

Autres solutions justes du problème n° 613 : MM. L. de Treville; E. Lafarge; le Cercle de Blamont-lès-Viette; X., à Sennecey-le-Grand; Kassioph; le Café de la Nation, à Nice.

P. JOURNOUD.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

C'en est fait! la scène principale de Rouen est brûlée.

Ont deviné juste : MM. Sommer-Varangot, avocat, à Nancy; le Grand café Serin, à Angers; le Cercle philologique de Sarlat; Nonnotte, au café Vautrier, à Brienne-le-Château (Aube).

1 fr. 25 et divisée en 100 pennigs. Le pennig est en cuivre, la pièce de 5 et de 10 pennigs en nickel; la pièce de 20 pennigs et de 5 marks en argent; celles de 10 et 20 marks en or. Leur module est le module français.

— Le bas prix du travail des Chinois est encore une matière d'un vif intérêt. dans le Far-West, et il est calculé qu'il y a au moins 100,000 sujets du Céleste-Empire en Californie, sans compter ceux qui sont compris dans la catégorie des marchands. En moyenne, ils gagnent 50 livres par an et ils épargnent 30 livres sur cette somme, lesquelles 30 livres, — les Coolies étant amenés hors de leur pays pour pouvoir acquitter leurs dettes, — font retour en Chine, ce qui jette annuellement dans la circulation d'argent de ce pays 3,000,000 de livres sterling. Les Américains s'émeuvent de cet état de choses. Supposez, disent-ils, que les émigrants européens traversent l'Atlantique dans l'intention d'accumuler leurs gains et de les envoyer en Europe, que deviendraient un jour notre richesse nationale et notre population, car assurément les émigrants iraient rejoindre leur argent? Un État ne peut être affermi que par des matériaux permanents et qui s'assimilent, et les Chinois ne sont pas tels!! Cette question est la cause d'une grande excitation en Californie et l'on se propose d'envoyer des délégués au Congrès, pour protester contre cet état de choses.

L'extension prise par l'émigration chinoise peut être imaginée par ce seul fait que le dernier steamer arrivé en Californie a amené 1,000 Coolies et que le plus grand nombre des bâtiments arrivants n'auront à bord, durant six mois, que des Chinois émigrants.

— D'après les *Études statistiques sur la population*, de M. Antony Roulliet, l'Europe aurait 312 millions d'habitants environ.

Voici, d'ailleurs, les chiffres :

PAYS	ANNÉE DE L'OBSERVATION	POPULATION TOTALE
—	—	—
France.	1872	36,102,000
Allemagne (empire d') . .	1875	42,757,000
Autriche Hongrie.	1869	35,904,000
Belgique.	1874	5,336,000
Danemark	1874	1,884 000
Espagne.	1870	16,835,000
Grande-Bretagne.	1871	31,845,000
Grèce.	1871	1,457,000
Italie.	1874	27,336,000
Pays-Bas.	1869	3,579,000
Portugal.	1871	4,367,000
Russie.	1872	82,025,000
Suède.	1874	4,341,000
Norvége.	1870	1,741,000
Suisse.	1870	2,669.000
Turquie.	»	10,005,000
	Total. . .	312,885,000

ÉVENTAILS ARTISTIQUES

L'éventail nacre et dentelle est rentré dans son écrin jusqu'à la saison des bals; il est remplacé par l'éventail colifichet. Nous nous écririons hélas! trois fois hélas! si les femmes de goût n'avaient remédié au mal en demandant à Alexandre, leur fournisseur ordinaire, un éventail d'été dans le genre simple, qui tient de la bergère d'idylle et du marquis à talon rouge.

Alexandre, en maître habile, a éloquemment répondu à l'appel de sa clientèle d'élite. Sur ce motif, qui prêtait si peu, il a composé une délicieuse bagatelle, l'*éventail-duchesse*, dont le prix varie de 10 à 30 fr. Il n'y a presque rien dans cette œuvre mignonne, mais que ce rien est joli! C'est un petit nœud follet en harmonie avec le costume, s'agitant coquettement sur le bout de sa branche, où il est retenu captif par des agrafes d'or. Ce nœud papillonnant, qu'on prendrait pour un oiseau mouche se débattant dans les premières minutes de sa captivité, est l'âme de l'*éventail-duchesse*. (14, boulevard Montmartre.)

CONCOURS

POUR

LES PRIX DE SÈVRES

Vases destinés au musée du Louvre et au nouvel Opéra

ANNÉES 1875 ET 1875

Dessins de M. E. Garnier.



PRIX DE 1875.

Vase de M. Mayeux, destiné à la galerie du Louvre.



CONCOURS DE 1875.

Vase de M. Royer. — N° 3.

Nous avons vu avec plaisir le projet en plâtre du vase de M. Chéret, prix de 1876, dans l'une des salles de l'Exposition de tapisseries anciennes et modernes du palais de l'Industrie. Nos lecteurs ne manqueront pas de l'y trouver, car cette merveilleuse collection va devenir pendant plusieurs mois la grande attraction de Paris.

L'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie a eu là une heureuse pensée, qui peut porter les meilleurs fruits.



PRIX DE 1876.

Vase de M. Chéret, destiné au oyer du nouvel Opéra.



CONCOURS DE 1875.

Vase de M. Chéret. — N° 4.



CONCOURS DE 1875.

Vase de M. Lameire. — N° 2.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numero, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

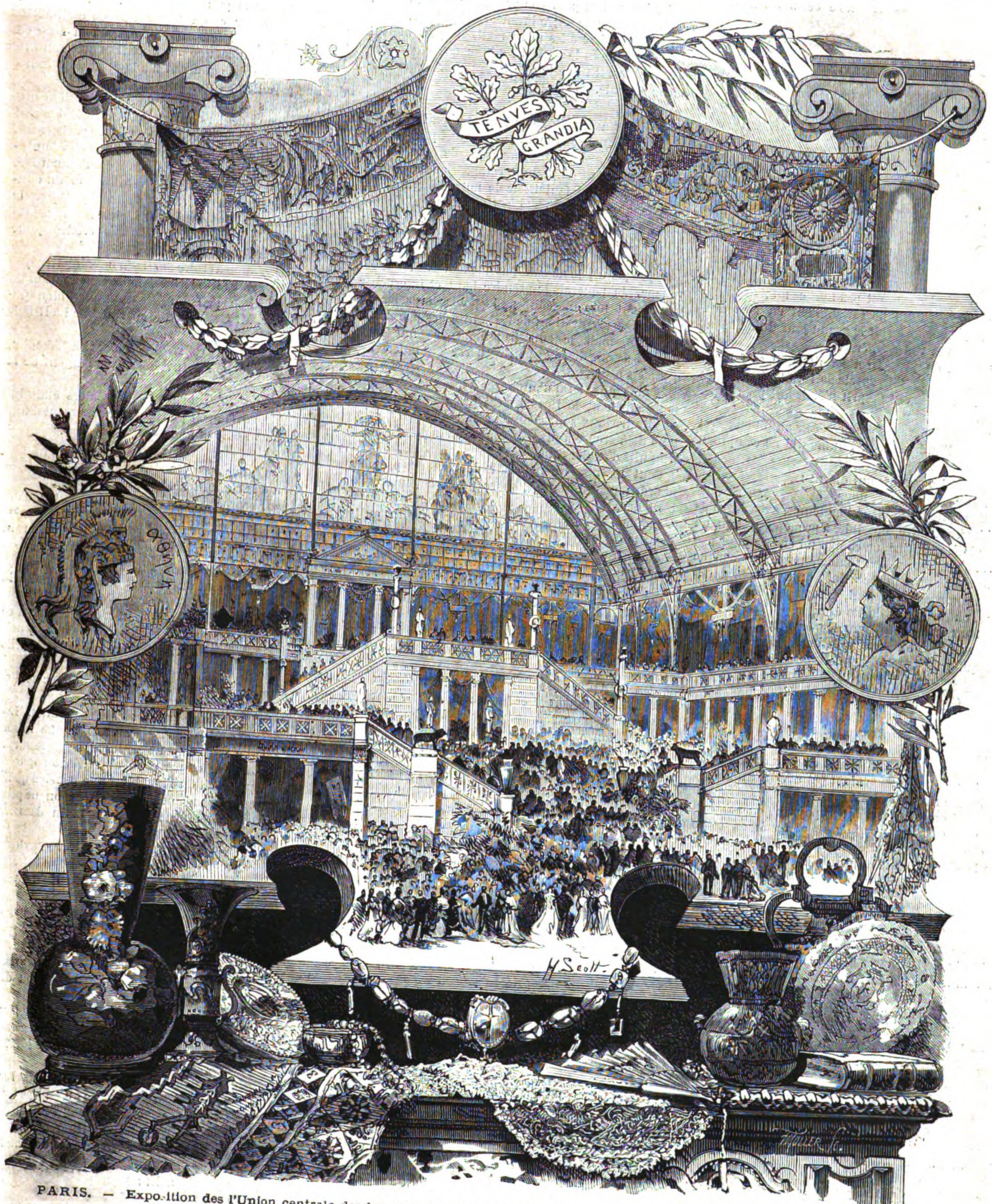
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20e Année. N° 1009 — 12 Août 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la
poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en
timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond
pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. É. HUBERT.



PARIS. — Expo.ition des l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie. — L'escalier monumental. — (Dessin de M. Scott.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

Ceux qui regardent le ciel ont vu cette semaine un beau spectacle; les étoiles déménageaient.

Là-haut le terme ne tombe pas en janvier, avril, octobre et juillet, comme sur notre chétive planète. S'il faut en croire les paysans, qui savent beaucoup et qui ne disent pas tout ce qu'ils savent, et les astronomes qui ne ressemblent en rien aux paysans, le 10 août serait le grand jour du déménagement dans la voûte éthérée.

Ce jour-là, ou plutôt cette nuit-là, il se fait un remue-ménage dont le spectacle serait bien propre à charmer les yeux si l'esprit n'était fort préoccupé.

On veut comprendre.

Il y a bien longtemps que ce désir ambitieux s'est emparé de l'humanité, et l'humanité ne comprend pas davantage.

Viennent les savants qui disent :

— Nous comprenons, nous.

Et ils expliquent tout et longtemps, avec des mots terribles à entendre, horribles à prononcer, et quand ils ont bien expliqué, on comprend encore moins.

C'est assez heureux en somme, parce que chaque savant ayant sa manière à lui, on serait obligé, si l'on en comprenait un seul, de comprendre tous les autres, ou du moins de les écouter, et l'on deviendrait fou comme ce pauvre Eugène R... qui avait perdu sa fortune au baccarat, ou bien idiot comme X... qui y a gagné la sienne.

∿∿ Cependant que les savants s'obstinent à appeler les étoiles des *corpuscules annulaires* et en font des planètes d'occasion, les paysans disent : ce sont des âmes.

« Des âmes ! » le grand mot de ceux qui ne savent pas et de ceux qui ne veulent pas savoir, un mot qui ne signifie rien et qui dit tout.

Quand on est ni savant ni paysan, on a à opter entre les *corpuscules annulaires* et les âmes, et l'on penche tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, suivant que la vie est bonne ou mauvaise, que l'amour sourit ou bien qu'il pleure.

Les indépendants qui démolissent volontiers Dieu ne sont pas durs pour l'âme, et les matérialistes eux-mêmes prennent des airs pleins de bonhomie quand on leur représente qu'il est bien pénible de songer qu'il n'y a rien après cette misérable fosse que do «l'humus pour la postérité.»

Comme ils ne sont pas mauvais au fond, ils expriment le regret de ne pouvoir entrer dans la voie des concessions:

— L'âme, l'âme... oui sans doute, vous avez raison, il serait consolant de songer que... ou d'admettre que... mais que voulez-vous, un esprit bien équilibré ne saurait admettre ce qu'il ne peut ni voir, ni toucher, ce qui ne lui est pas démontré mathématiquement.

— C'est juste, mais alors pourquoi croire aux corpuscules annulaires?

∿∿ Il est une croyance invétérée dans l'esprit des femmes. Elle consiste à croire qu'un vœu est exaucé quand il est conçu et manifesté pendant l'espace de temps si court qu'une étoile met à disparaître.

Il est bien entendu qu'il ne faut pas avoir préparé son vœu d'avance et guetter le ciel pour attendre qu'une étoile file, non. Au moment que le ruban de feu traverse la voûte azurée, il faut penser et dire.

Bien que cette inoffensive croyance soit très-répandue et que, par ces temps de soleil, tout le monde soit dehors, il ne faut pas s'imaginer que les nombreux vœux formés soient très-variés.

Une étoile file, les hommes s'écrient :

— Cent mille francs de rentes!

Les femmes ne parlent pas, mais il suffit de regarder leurs yeux pour comprendre que leurs vœux se portent sur une autre branche de bonheur.

Les vœux aux étoiles ne se réalisent pas, mais il reste aux femmes le souvenir d'une douce pensée; aux hommes, il ne reste que le souvenir d'une convoitise ridicule.

∿∿ Nous avons été les premiers à parler ici du projet de tunnel sous la Manche. Quelques-uns de nos confrères avaient jugé à propos de nous railler un peu, affectant de prendre cette sérieuse nouvelle pour une éclosion fantaisiste de notre imagination. Je dois ajouter que cette petite guerre avait été faite avec tant de courtoisie et d'amabilité, que jamais l'idée n'aurait pu me venir d'en être formalisé.

Aujourd'hui, je ne suis pas fâché d'avoir ma revanche. Je pourrais le prendre haut et interpeller gravement mes incrédules. Je pourrais parler de progrès, de civilisation, de fraternité des peuples et du reste, mais je suis trop honnête pour faire payer les frais de cette petite guerre à mon lecteur, qui n'en peut mais.

Je me contenterai d'annoncer à mes confrères que non-seulement le tunnel n'est pas un rêve, mais que les travaux sont commencés. Du côté français, on a déjà creusé à plus de cent mètres pour établir un puits d'exploration.

Cent mètres, ça n'a l'air de rien au premier abord, mais au second, on se prend à penser que c'est deux fois et demie la longueur de la colonne Vendôme, et l'on se prend à réfléchir qu'un puits de cette dimension n'est pas le premier puits venu.

Jusqu'à présent, tout marche à souhait; on n'a trouvé que des obstacles prévus et vaincus d'avance.

Du côté anglais, on pioche également, et, avant peu, avant peu, vous entendez bien, les deux plus grandes nations du monde se donneront une accolade fraternelle au-dessous de la mer qui les séparait.

Du haut du ciel, leur demeure dernière, Guillaume le Conquérant et le duc de Bedford, régent de France pour son frère Henri V, Bonaparte et Wellington vont se livrer à de singulières réflexions. Qui sait si ces grandes ombres ne s'inclineront pas devant les héros de la paix?

∿∿ Ce qui prouve que l'*affaire* a été reconnue possible, c'est qu'on s'est empressé de la partager, ou du moins on a posé les bases d'un partage anticipé.

Les deux compagnies posséderont naturellement la moitié du parcours.

Cette moitié, dit le *Spectator*, sera mesurée à marée basse.

Cette mesure serait prise à marée haute que ce serait bien la même chose, par cette bonne raison qu'une propriété dont on ne jouirait qu'à marée basse serait une propriété par trop temporaire.

Les dépenses restent afférentes à chaque pays; mais l'exploitation se fera en commun, avec le même matériel et sans transbordement, ce qui ne laissera pas que d'être fort agréable.

Vous plaît-il de savoir que depuis le mois de janvier, il y a eu entre la France et l'Angleterre un mouvement de cent trente mille voyageurs?

Sans compter, bien entendu, les autres voies ; il n'est question que de la voie de Calais à Douvres.

Il est plus que probable que le tunnel terminé, les voyageurs prendront cette voie de préférence à toute autre. C'est donc un millier d'hommes qui tous les jours passeront sous la Manche.

En attendant, le double coque *Castalia* continue le cours de ses succès; ses passagers ignorent le mal de mer. Pourquoi le *Castalia* n'est-il pas venu plus tôt?

On vient quand on peut.

∿∿ Je pense que le moment de crier est venu.

Savez-vous ce que la commission du budget demande à supprimer? Vous ne le devineriez pas: Elle demande purement et simplement la suppression de l'hôtel national des Invalides. Voilà une idée qui ne serait pas venue à des héros.

Supprimer, c'est bien vite dit, mais pourquoi? Sans vouloir employer les grands mots, sans vouloir même rappeler ce qu'on doit à ceux qui ont versé leur sang pour la patrie, ce qui serait bien long; sans appuyer sur ce qu'il y aurait de malhabile dans cette suppression au moment où la France vaincue redemande une armée, il nous semble plus simple de dire que nul n'a le droit de demander une pareille mesure.

Le marquis et la marquise de La Riboisière ont fondé de leurs deniers un hôpital considérable qui rend d'immenses services à la population parisienne. Cette institution pieuse a placé les noms des fondateurs au nombre des bienfaiteurs de l'humanité. Eh bien! que dirait-on si une commission du conseil municipal, venait tranquillement préparer la suppression de l'hospice La Riboisière? L'indignation générale éclaterait, j'aime à le croire, pour l'honneur de l'humanité.

Eh bien! j'aime à croire aussi qu'on admettra que Louis XIV avait le droit de fonder une maison de retraite pour les soldats mutilés, tout aussi bien que Mme Necker, M. Cochin ou le marquis de La Riboisière.

— Bon! diront ceux qui aiment à démolir, Louis XIV a fondé les Invalides avec l'argent de la France.

C'est fort possible; mais son droit alors était incontestable, et il aurait pu employer cet argent d'une façon moins noble et moins utile.

∿∿ Qu'est-ce que les Invalides peuvent bien avoir fait à la commission? On se le demande.

Que leur reproche-t-on? leur nez en argent? Qu'on leur en donne en ruolz.

Est-on jaloux de leur grande marmite? qu'on la supprime et qu'on la remplace par des casseroles plus radicales.

En vérité, il faut en rire, et ne pas prendre la chose sérieusement.

Personne au monde n'a le droit de toucher à ce vieux monument qui, au milieu de nos plus cruels revers, est une consolation, puisqu'il nous rappelle nos jours de gloire.

La gloire du pays n'appartient à aucune commission.

Et qu'on ne vienne pas parler d'économies. Les invalides ne coûtent rien, par cette bonne raison qu'il y a une retenue pour les invalides faite sur la solde de l'armée, et par cette autre raison que les invalides qui habitent l'hôtel ont une pension qu'ils abandonnent, ou en auraient une, car on ne peut laisser un soldat mutilé tendre la main dans les rues.

Que dirait votre cœur, monsieur le rapporteur, si, lorsque vous descendez allègrement du train, vous entendiez, au coin de la rue du Havre, une voix plaintive dire aux passants :

— N'oubliez pas un malheureux soldat, qui a perdu son bras à Reichshoffen ou à Gravelotte.

Oh! je sais bien qu'on va dire qu'on avisera, on est plein de bonnes intentions; mais avisez avant, et nous verrons après ce qu'on doit démolir.

N'y a-t-il pas assez de ruines dans Paris, et faut-il, pour compléter la fête, louer une chambre garnie pour déposer provisoirement les drapeaux d'Iéna?

∿∿ Puis il y a encore de vieux soldats dans l'armée, pas beaucoup, on a fait tout ce qu'on a pu pour en éloigner le plus possible; mais enfin le peu qui reste ne s'est engagé qu'à la condition d'avoir, en cas de malheur, un asile respecté : c'est un contrat, cela.

L'une des parties a dit :

— Allez! et si la mitraille ennemie ne vous tue pas complètement, vous aurez un abri et du pain.

L'autre partie a dit :

— C'est entendu ; en échange, je vais vous donner mon sang et détailler mes membres pour votre sécurité et pour votre gloire.

Et maintenant on viendra dire à ces braves gens :

— Mes amis, tout est changé; allez-vous-en au diable!

Non, non, cent fois non, cela ne se passera pas ainsi dans un pays républicain, dont le chef est un soldat qui a été cent fois assez brave pour entrer aux Invalides.

∿∿ Il me souvient d'avoir vu, jadis, un vieil invalide qui, comme Mentor accompagnant Télémaque, portait une longue barbe blanche qui flottait sur sa poitrine.

Ce vieux brave avait pour habitude, soit par manie, soit par coquetterie, de tenir à la bouche un œillet rouge, un de ces œillets qu'on appelait autrefois sang de Bourbon, comme les dames d'aujourd'hui appellent leurs voiles pourpres des voiles sang de sultan. C'était un vieillard jovial qui riait toujours et qui connaissait tout le monde. Dans le quartier des Champs-Élysées, on prétendait qu'il avait presque cent ans, qu'il avait été soldat aux gardes, puis l'un des héros de la Bastille, puis gendarme de la guillotine, puis soldat de l'Empire.

Tout cela devait être du domaine de la légende, car il s'appelait Maurice tout court, et je n'ai retrouvé son nom sur aucun papier du temps.

Les noms des héros de la Bastille sont connus.

Sous la Restauration, on ne marchanda pas les gardes subalternes qui avaient passé au peuple.

Le contrôle des gendarmes de la Commune existe encore et pas de trace de Maurice.

Ce qui est certain, c'est que le vieux brave était républicain et ne pouvait pas souffrir l'empereur.

— C'était un crâne troupier, disait-il, un vrai général celui-là, il vous aurait démoli la terre entière; mais, ajoutait-il gravement, c'était un despote et un ambitieux qui avait trahi la République, un fils de la Liberté qui avait dévoré sa mère.

— Mais, père Maurice, lui disaient les enfants, c'est lui qui vous a donné cette belle croix d'honneur.

— Je la méritais, répondait dignement le brave homme en racontant ses exploits.

Et quand il avait fini, il ajoutait avec une conviction étrange :

— Il était là bas à Sainte-Hélène, il y était bien, pourquoi l'avoir réveillé pour l'apporter chez nous? Il portera malheur à la maison.

J'ai beaucoup pensé à Maurice depuis quelques jours; le vieux soldat républicain était peut-être prophète.

∿∿ Une dame du meilleur monde, Mme Marie de Saverny, vient de faire paraître un livre à qui je prédis un grand nombre d'éditions. Ce livre s'appelle : *La Femme chez elle et dans le monde* (1). A la place du gracieux auteur, pour bien faire comprendre l'importance et l'utilité de ce livre, j'aurais ajouté en sous-titre : *Guide pratique de la femme honnête*. En effet, jamais conseils ne furent plus complets et plus délicatement donnés.

Mme de Saverny prend la femme dans toutes les stations de la vie, et, avec une grâce charmante, lui dit ce qu'elle doit faire. Ce ne sont ni des conseils, ni des avis, on dirait d'aimables confidences mêlées de récits charmants, murmurés le soir dans une oreille amie par une voix aimée.

Il y a le chapitre *mariage* qui, à lui seul, est un poëme élégant et philosophique, plein de goût et de vérité. Puis viennent *le mari, les enfants, le chez soi, l'économie*, autant de monographies remarquables. Puis la série des conseils où on apprend : comment il faut s'habiller et habiller ses enfants, chose grave et difficile. Une théorie sur *les petites vertus et les petits défauts*.

Un traité sur l'art de plaire qui, pour n'avoir rien de commun avec celui de Gentil Bernard, sera certainement préféré par les femmes distinguées.

Un chapitre des plus fins est celui qui montre la femme dans ses relations sociales, c'est-à-dire les visites et l'art de diriger la conversation, art qui s'en va tous les jours dans notre monde où l'on parle tant et où l'on cause si peu, et enfin un petit chef-d'œuvre de grâce : l'art d'attirer et de fixer ses amis.

La deuxième partie de ce livre est plus pratique; il y est traité de la politesse et du savoir-vivre, de la présentation, de la demande, des visites, du contrat, de la corbeille en matière de mariage. Des deuils, de leur durée, comment on doit les porter, des invitations; comment on y répond ; de l'organisation d'un bal, d'une soirée, d'une comédie de salon, des soirées intimes, des dîners, et le reste.

Mais nous savons tout cela, diront beaucoup de nos lectrices, parce qu'en effet beaucoup le savent ou croient le savoir, mais beaucoup l'ignorent.

D'autres, qui ne l'ont jamais su, pressentent ces mille riens qui distinguent la bourgeoise de la femme comme il faut. Mais il faut une règle en tout, et la règle est là, nette, sérieuse et rendue aimable à étudier, aimable à pratiquer.

∿∿ D'ailleurs, il est bon de remarquer qu'en matière de savoir-vivre, il y a souvent des changements, et telles façons, fort goûtées en 1830, feraient beaucoup rire aujourd'hui.

On se rappelle le bel embarras de ce bon M. de Vivonne, général des galères du roi, faisant une visite à une grande dame provençale.

Un petit laquais lui avait présenté un fauteuil assez étroit. Le général des vaisseaux était gros comme un muid.

M. de Vivonne, après avoir fait les compliments d'usage, se répand en compliments sur un magnifique portrait qu'il a vu en entrant.

— Quel est, demanda-t-il, ce magnifique seigneur peint avec tant d'art? Je ne le connais pas, mais je jurerais mon âme qu'il est fort ressemblant.

La dame se lève à demi, et, après avoir salué, elle dit :

— Ce portrait est celui de M. le comte de La Tour, mon seigneur et maître.

M. de Vivonne devient pâle, puis rose, puis rouge, puis cramoisi; il se tourne, se retourne dans un malaise extrême, et pendant vingt minutes, accomplit les exercices les plus comiques pour se tenir en une certaine posture.

Il vient de se rappeler qu'une des recommandations les plus soulignées du traité de la bienséance interdit à un homme bien né de tourner le dos au portrait du maître de la maison.

Or, le fatal portrait est juste en face de la maîtresse de la maison elle-même, et l'amiral est entre les deux.

Il fallut un prodige d'équilibre et d'attention pour n'être grossier ni envers l'un ni envers l'autre.

Le bon abbé de Montreuil, qui raconte l'anecdote, ajoute naïvement :

« A la peine qu'il prit et aux efforts qu'il fit pour se tenir en la droite ligne sans offenser personne, Mme de La Tour aurait bien connu qu'elle avait affaire à quelqu'un du bel air, si d'ailleurs elle n'eût connu le personnage. »

∿∿ Aujourd'hui, nous n'en sommes plus là : on tourne le dos à tout le monde, excepté aux coquins, sans y attacher d'autre importance; mais la franc-maçonnerie mondaine est bourrée de petits riens, de mille secrets, qui, aujourd'hui plus que jamais, ont une véritable importance.

En effet, tout le monde se ressemble, tout le monde s'habille de même, on vit dans un salon qui ressemble à tous les salons, on mange un dîner qui ressemble à tous les dîners. Au milieu de cette égalité produite plus par l'argent que par la bonne volonté, il est bon d'avoir d'imperceptibles signes de reconnaissance, afin de savoir si l'on est avec ses pairs ou avec des gens qui viennent on ne sait d'où et qui y retourneront demain.

Mme de Saverny est de son temps, elle a compris qu'on lui saurait gré de noter les secrets mondains, et elle s'est mise à l'œuvre, et, au lieu de faire un traité banal, elle a fait un bel et bon livre, bien pensé et bien écrit.

∿∿ J'aurais bien voulu, pendant que je parlais de publications nouvelles, dire quelques mots des volumes que j'ai sous la main. *Le carnet de voyage d'un Parisien* (du *Rhin* au *Nil*), par Fortuné du Boisgobey, un récit original, spirituel et attachant du romancier à la mode; d'un tour de force d'Élie Berthet : *Romans préhistoriques*, et de *la Belle Renée* de Paul Perret. Mais voilà trois noms avec lesquels il faut compter, et trois livres dont on ne saurait parler en passant. Je me réserve de leur consacrer un chapitre entier; en attendant, je me contente de mentionner le grand succès qui a accueilli mes sympathiques confrères. Un mot encore : la *Mionette* d'Eugène Muller, qui était devenue classique, est en train de devenir populaire. Un éditeur intelligent vient de mettre en vente, à un prix minime, un charmant et tout petit volume de cette nouvelle modèle.

∿∿ Les Allemands ont eu une idée assez comique; pour une fois que cela leur arrive, il faut leur en savoir gré.

Ils ont imaginé de faire une exposition de reliques, et, avec une gravité toute germaine, ils ont exposé dans l'ancienne ville libre de Hambourg une foule d'objets ayant appartenu à Schiller.

Jusqu'ici, c'était leur droit, Schiller est le roi des *ennuyeurs*, et à ce titre il mérite bien quelques égards.

Mais où le comique atteint des proportions au delà du Rhin, c'est qu'on a exposé non-seulement des objets ayant appartenu à l'auteur des *Brigands*, mais aussi une foule d'objets ayant appartenu à ses parents ou à ses amis.

Le numéro principal de cette collection, c'est la pendule de la maman de Schiller.

Cette horloge était dans la chambre de la bonne dame le 10 novembre 1759, le jour de la naissance du grand homme, et on fait remarquer aux visiteurs qu'elle marche encore parfaitement, ce qui honore au plus haut point l'horloger qui l'a vendue.

En France, on serait plus malin si l'on faisait une exposition des reliques de Baour-Lormian, de Luce de Lancival, de Népomucène Lemercier ou de M. de Jouy; on aurait bien mis la pendule qui aurait marqué l'heure de la naissance du poëte, mais on l'aurait arrêtée à cette heure-là, ce qui eût été bien autrement surnaturel.

Cette pendule de M'ame Schiller, qui marche toujours comme si rien n'était, n'est-elle pas l'image de l'égoïsme ou de l'insouciance?

∿∿ Quant aux objets ayant appartenu aux parents et aux amis, nous n'aurions pas trouvé cela chez nous.

Si ces objets ne sont pas à vendre, il n'y a pas d'excuses; mais qui sait? les exposants sont peut-être plus forts que nous ne pensons.

Comme un bon exemple est toujours bon à suivre, voici tous les amis et collaborateurs de M. Scribe qui vivent dans le doux espoir de voir leurs tabatières et leurs binocles passer à la postérité.

Notre excellent ami M. Dupin, qui voit plus clair qu'un jeune homme et qui ne prise pas, est en train de choisir celle de ses cannes qui pourra faire le plus d'effet dans l'exposition des reliques de son illustre collaborateur.

Le concierge de l'auteur de *Bertrand et Raton* était un homme d'ordre; puisse-t-il avoir conservé son cordon, qui sera exposé avec la mention suivante :

No 217. — *Le cordon que le portier tirait à l'auteur des* Brigands *ou* les Frères invisibles.

∿∿ Une naïveté du jeune Amaury, qui n'a pas eu de prix au grand concours.

Il arrive au moment où ses oncles examinent un louis faux à l'effigie de Louis-Philippe.

— Tiens, un louis faux! faites donc voir, je n'en ai jamais vu.

Il l'examine longtemps.

— Vous vous moquez, dit-il avec supériorité, il n'est pas faux du tout.

— Mais si.

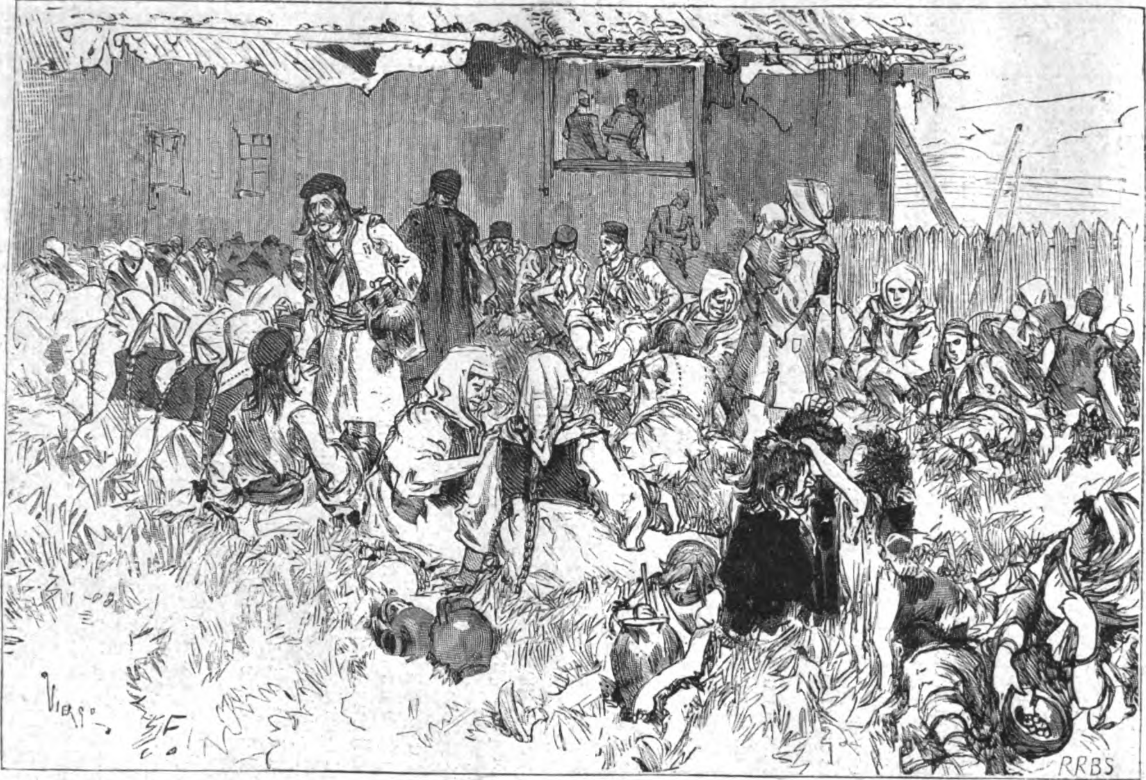
— Mais non.

— Pourquoi?

— Allons donc, je ne suis pas un sot, ce louis est de 1833; s'il était faux, on s'en serait bien aperçu... depuis le temps.

JULES NORIAC.

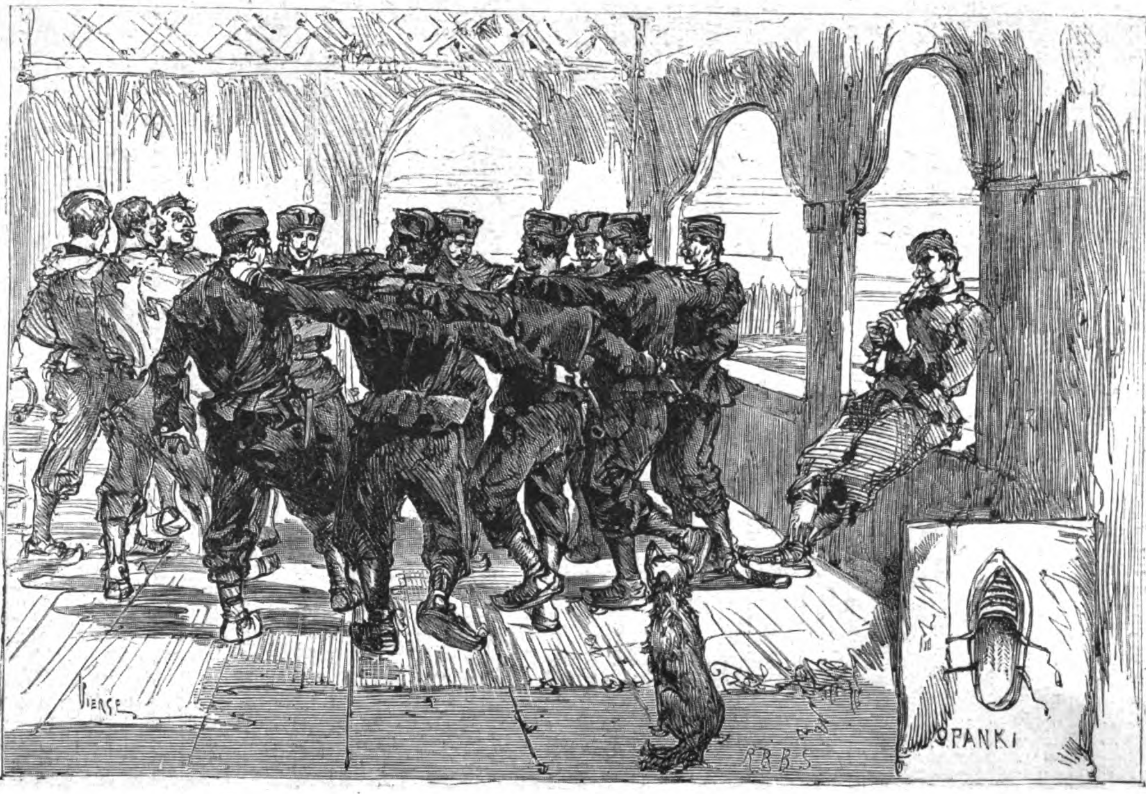
(1) Librairie : 13, quai Voltaire.



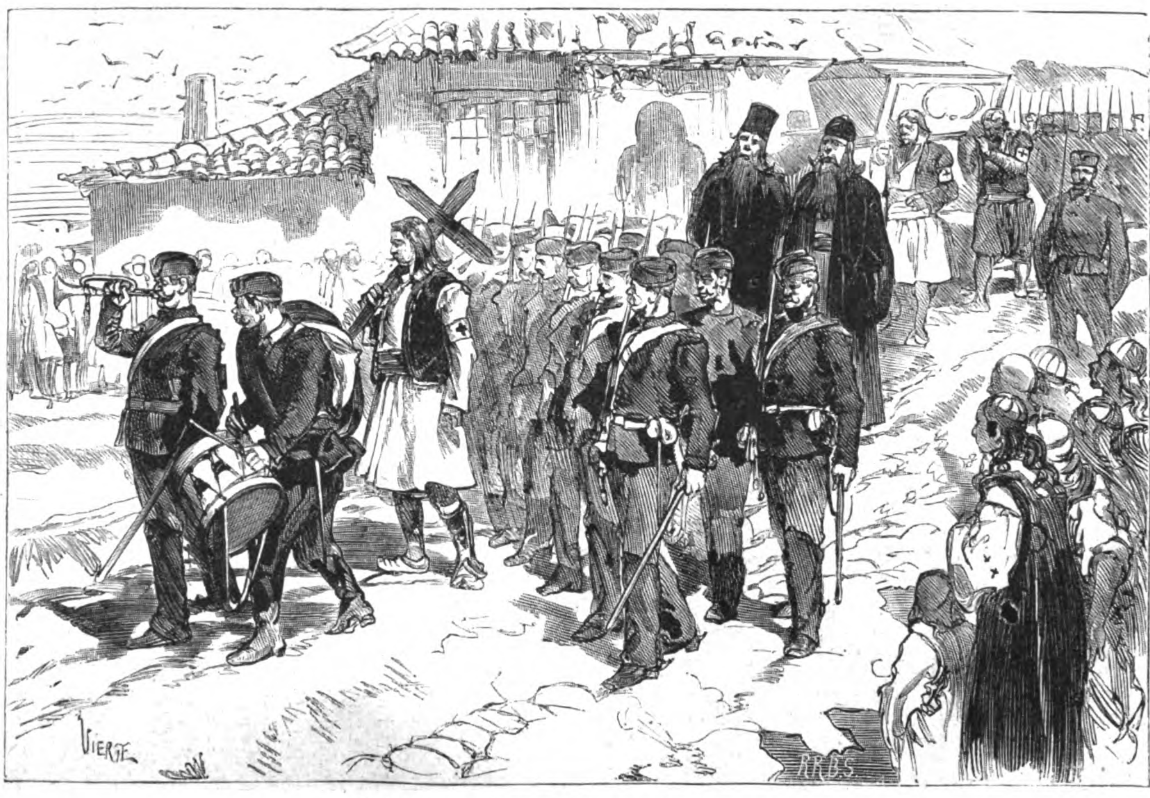
Les survivants de trois villages chrétiens brûlés par les Turcs.



Chefs des convoyeurs militaires de l'armée serbe.



Le Kolo, danse des soldats serbes à Paracin.



Enterrement d'un soldat mort de ses blessures.

SERBIE. — Notes sur Paracin, quartier général du prince Milan. — (Dessins de M. Vierge, d'après les croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)



Prince Humbert. Princesse Dagmar. Czarewitch. La czarine. Duchesse d'Edimbourg. Le czar. Princesse Marguerite.

SAINT-PÉTERSBOURG. — **La famille impériale promenant ses hôtes, le prince et la princesse d'Italie.** — (Dessin de M. G. Janet, d'après le croquis de M. Broling, notre correspondant à Saint-Pétersbourg.)

NOS GRAVURES

EXPOSITION DE L'UNION CENTRALE

AU PALAIS DE L'INDUSTRIE

L'ADMINISTRATION de l'*Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie* a ouvert au public, le 1er août, sa cinquième Exposition au palais des Champs Élysées.

Fidèle à son programme, elle a voulu montrer dans cette nouvelle Exposition toute une branche de l'industrie artistique, et elle a installé au premier étage, dans une longue suite de salles, de nombreux spécimens de tapisseries et tentures qui commencent au quatorzième siècle pour finir aux œuvres actuelles de nos manufactures nationales des Gobelins et de Beauvais.

Ce sont surtout les produits de l'art français que renferme l'Exposition actuelle et l'histoire entière de la manufacture des Gobelins se trouve écrite sur les murs recouverts de tapisseries monumentales, véritables tableaux offrant tous les effets et toutes les difficultés de la grande peinture, et pour lesquelles, à toutes les époques, les plus éminents artistes n'ont pas dédaigné de fournir des cartons, toujours interprétés avec une sûreté de goût, une fidélité et un art parfaits. Parmi les tapisseries les plus remarquables, qui datent du début de cette incomparable manufacture, nous remarquons celles qui reproduisent, d'après *Le Brun*, le *Renouvellement de l'alliance avec les Suisses*, l'*Audience du cardinal Chigy*, et d'autres faits importants de la première moitié du règne de Louis XIV.

Mais il faudrait tout citer dans cette merveilleuse exhibition des œuvres d'une manufacture qui n'a jamais eu de rivale et qui, comme celle de Sèvres, a rendu et rend tous les jours de si grands et de si nombreux services à l'industrie privée. Les organisateurs de l'Exposition ont eu l'ingénieuse idée d'installer dans la salle des produits actuels de la manufacture, un métier où un artiste des Gobelins exécute *à l'envers* — au grand étonnement de la plupart des visiteurs — et surtout des *visiteuses* — une *Pénélope*, d'après un carton de M. Maillart. Les panneaux décoratifs destinés au buffet de l'Opéra et dont quelques-uns avaient figuré, il y a deux ans, à l'Exposition des manufactures nationales, sont également exposés dans cette salle; les cartons de ces figures sont de M. Mazerolles.

Les tapisseries étrangères, notamment celles du seizième siècle, sont également représentées au palais de l'Industrie; nous signalerons surtout celles de la manufacture de Bruxelles, représentant le *Repos de Syphas*, dont la bordure est un chef-d'œuvre de goût, d'arrangement et d'exécution.

L'art des quatorzième et quinzième siècles offre de nombreux spécimens intéressants, grâce à l'obligeance d'aimables collectionneurs chez lesquels l'*Union centrale* est toujours certaine de trouver un bon accueil toutes les fois qu'il s'agit d'aider à la renaissance ou au perfectionnement de l'industrie artistique en France. Nous avons revu la belle tapisserie du quinzième siècle donnée si libéralement par M. Spitzer au musée de la manufacture des Gobelins, et nous espérons que l'Exposition ne se terminera pas sans montrer, de la même collection, les magnifiques tentures rehaussées d'or et de soie dont on a pu admirer quelques spécimens au Palais Bourbon, il y a deux ans, et qui, par suite d'une absence momentanée de leur propriétaire, n'ont pu figurer à l'ouverture.

Dans quelques salles, on a placé, mais en trop petit nombre malheureusement, des meubles recouverts de tapisseries, surtout de celles de la manufacture de Beauvais au dix-huitième siècle, d'un goût si délicat et d'une exécution si parfaite.

Mais les tapisseries ne sont pas le seul attrait de l'Exposition des Champs-Élysées; les directeurs de l'*Union centrale* ont eu l'heureuse pensée de demander à l'administration des Beaux-Arts plusieurs séries des dessins faits par les soins de la commission des monuments historiques, d'après celles des peintures murales des églises du dixième au quinzième siècle qui ont résisté à l'action du temps, et surtout au vandalisme inconscient, beaucoup plus à craindre, des *restaurateurs* du siècle dernier qui les badigeonnaient sans pitié. Ces peintures étaient connues d'un petit nombre d'archéologues seulement, et bien des artistes n'en soupçonnent pas l'importance au double point de vue de l'art et du symbolisme religieux. Nous signalerons surtout les beaux dessins de M. Lameire, d'après les fresques datant du dixième siècle, de l'église de Saint Loup de Naud (Seine-et-Marne); ceux de Saint-Philibert de Tournus et de la voûte de l'hôtel de Jacques Cœur, à Bourges, par M. Denuelle; de la chapelle du Liget (Indre-et Loire), par M. Savinien Petit; les fresques du temple de Saint-Jean, à Poitiers; du palais des Papes, à Avignon, etc. Cette intéressante série est complétée par des dessins admirablement faits, montrant les différences du style architectural dans les diverses contrées de la France jusqu'au seizième siècle.

Nous mentionnerons enfin, avant de quitter le premier étage, les *fac-simile* de mosaïques rapportées de Rome par M. Gerspach, chef de bureau des manufactures à la direction des Beaux-Arts et destinées à l'École de mosaïque, fondée décidément à la Manufacture de Sèvres, et la curieuse collection de bronzes japonais prêtés par M. Bing, qui a envoyé également une série de petits vases en porcelaine, remarquables par la variété et la pureté de leurs formes.

Un escalier monumental, à double rampe, descend à la nef du palais, où se trouvent exposés les produits artistiques de l'industrie moderne. Cette seconde exposition prouve l'heureuse influence exercée par l'*Union centrale*, ses concours, ses savantes conférences, sa bibliothèque et son musée si libéralement ouverts à tous les travailleurs. En effet, nos artistes industriels, à défaut d'une grande originalité, se distinguent au moins par la pureté du style, un choix heureux des motifs d'ornementation et la connaissance parfaite de l'art à toutes les époques.

L'espace nous manque pour mentionner ici les merveilles d'orfèvrerie, de bronzes et de meubles; disons seulement que tous nos grands fabricants tiennent à honneur de se faire représenter dignement aux Expositions de l'*Union centrale*; la céramique surtout, cet art si essentiellement décoratif et qui a pris, depuis quelques années, une si grande extension, y occupe une large place. La nouvelle application des *pâtes colorées* a inauguré un genre de décoration très-brillant qui offre aux artistes une infinité de ressources faciles, mais dont ils abusent trop, il nous semble, pour négliger l'ornementation proprement dite au profit du *tableau* sur plats, jardinières ou potiches; il y a là, à notre avis, une tendance fâcheuse; en outre, la matière sur laquelle on peint, porcelaine ou faïence, est assez riche, assez belle et assez brillante pour ne pas la masquer par des empâtements qui la recouvrent entièrement.

L'art de l'émaillerie est également en progrès sensible; il est regrettable, cependant, de voir tant de *cloisonnés* faits à l'imitation des émaux japonais et chinois; il nous semble que notre art *limousin*, si essentiellement et si exclusivement français, devrait être tenu un peu plus en honneur, et l'on ne saurait trop encourager les artistes qui, comme M Frédéric de Courcy, cherchent à le faire revivre, surtout aujourd'hui où les procédés de photochromie de M. Vidal permettront de répandre dans l'industrie les trésors que nous a légués le seizième siècle.

CONFLIT TURCO-SERBE

La situation militaire

QUOIQUE les nouvelles et les renseignements qui sont parvenus ces jours derniers du théâtre de la guerre ne soient pas complétement d'accord, il n'en reste pas moins avéré que les Turcs, sous le commandement d'Hafiz-Pacha, ont pénétré en Serbie par Pandirolo et Gramada. Un vif engagement a eu lieu après ce premier succès; les troupes serbes, massées dans le village de Gourgousovatz, sous les ordres du colonel Hovatovitch, n'ont pu résister aux assauts réitérés des Turcs. Ceux-ci, à la fin, s'y sont établis, mais les irréguliers qui faisaient partie de la division ottomane engagée dans ce combat brûlèrent et saccagèrent le village selon leur habitude.

Horvatovitch s'est retiré avec ses troupes sur Banja.

On doit avouer que la position conquise par les Turcs est bonne; ceux-ci séparent et interceptent les communications entre les armées de Tchernaïeff, établies à Nich et celles du Timok, sous les ordres de Leschanin. Que font ces deux chefs de corps? Ce dernier, il est vrai, donne de temps en temps signe de vie; mais il n'en est pas de même du général russe Tchernaïeff. Celui-ci, après sa retraite de Babina-Glara et d'Ak-Palanka, n'a plus fait parler de lui. Il a pourtant, et cela n'est nullement contesté, plus de 40,000 hommes sous ses ordres et une bonne artillerie. La bravoure du général n'est pas douteuse; les Serbes sont décidés, en outre, à se battre tant qu'il restera un homme en état de porter les armes, et pourtant, depuis quinze jours, Tchernaïeff est dans l'inaction. Prépare-t-il le plan de quelque bataille? Veut-il attirer les Turcs dans les montagnes et les défilés de Knajewatz, puis les surprendre comme ont fait les Monténégrins à Verbitza? L'avenir nous l'apprendra. Dans tous les cas, cette situation ne peut durer.

Le prince Nikita, Tchiolak-Antich et Doutchich sont les seuls qui font échec aux Turcs. On connaît le résultat de la bataille de Verbitza, où neuf bataillons musulmans restèrent sur le champ de bataille. Aujourd'hui, Mouktar-Pacha, qui s'était échappé avec beaucoup de peine de la bagarre, est obligé de se rendre. Pressé vivement par les troupes du Monténégro, il a déjà demandé à passer, avec les débris de sa troupe, en territoire autrichien.

Les troupes égyptiennes n'ont pas fait merveille, toute une division commandée par le fameux Dervich-Pacha qui allait délivrer *Siénitza*, assiégé, a été décimée par les troupes serbes assiégeantes du colonel Tchiolak-Antich et du papas Douchitz, les deux seuls chefs qui n'aient jamais été battus par les musulmans.

Ranko-Olympitz n'avance ni ne recule; si les Serbes de l'Ouest ne sont pas forcés d'aller au secours de Tchernaïeff et de Leschanin, il est certain que la Bosnie sera bientôt en leur pouvoir comme l'est déjà l'Herzégovine par la retraite de Mouktar-Pacha.

NOTA. — Au moment où nous remettons cette copie à la composition, ce 9 août, les nouvelles sont de plus en plus graves pour les Serbes. Zaïczar, bombardé par les Turcs, serait évacué ainsi que Krijasevacz, et l'armée ottomane marcherait sur Paracin.

C'est de cette dernière ville que M. Dick nous a adressé précisément les quatre croquis (sur quarante reçus peut-être) que nous publions aujourd'hui. Le 30 juillet, notre intrépide correspondant était à Krusevac et nous annonçait son départ pour le camp de Vaukova, en plein territoire turc. La série de croquis de Krusevac est également très-nombreuse et d'un vif intérêt.

Nous ne pouvons songer à publier les longues lettres de M. Dick, qui sont surtout destinées à notre confrère le *Moniteur universel* Outre le manque de place, elles paraîtraient du réchauffé dans un journal hebdomadaire. Le lecteur, en jetant les yeux sur les dessins de M. Vierge, interprète artistique de M. Dick, verra donc ce qu'a vu notre correspondant, car il est d'une exactitude parfaite.

Voici d'abord : *De Paris à Belgrade*; ces croquis choisis au hasard, rendent bien l'idée d'un voyage rapide à travers des pays différents, où l'on a saisi au vol un type, un paysage, un monument. Ce sont de simples fac-simile obtenus par un procédé photographique; les annotations montrent combien ces documents sont fidèles.

Nous donnerons dans le prochain numéro la suite du voyage sous la rubrique de Belgrade à Paracin :

Les chefs des convoyeurs militaires, que l'on trouvera dans la page sur Paracin, donne l'aspect de l'entrée dans cette dernière ville à l'arrivée de notre artiste après un voyage fatigant à travers les convois de vivres et de munitions traînés par des bœufs.

Les survivants de trois villages slaves détruits par les Turcs le 11 juillet est une scène navrante qui se reproduit, hélas! trop souvent. Les malheureux ont vu tout massacrer et brûler autour d'eux et sont venus à travers mille nouveaux dangers demander l'hospitalité chrétienne. Nous assistons, avec M. Dick, à une première distribution d'aliments dans la cour d'une maison de Paracin.

L'enterrement d'un soldat mort de ses blessures à Paracin nous montre la façon toute solennelle dont les Serbes rendent les derniers devoirs à ceux qui meurent pour la patrie.

Enfin, voici la *danse du kolo*. Pour ne pas rester toujours sur des scènes lugubres, il est bon de montrer comment se divertissent les soldats de Belgrade à Paracin. Faut-il, pour compléter le vivant dessin, joindre ici les notes qui couvraient le croquis? « Tout costume bleu; — collet rabattu; — bas de laine en cou « leur; — chaussés d'opank o, dont détail ci-contre; c — flûte du musicien, ciselée de cuivre (!). — Bien « observer les pas et mouvements des bras et des jam- « bes. »

— Assez, monsieur; voilà qui est fait et bien fait.

A bientôt la suite de Paracin et le commencement de Krusevac.

Le prince Humbert à Pétersbourg

L'ACCUEIL tout particulièrement sympathique fait par la famille impériale de Russie au prince héritier d'Italie et à la princesse Marguerite, qui l'accompagnait dans son voyage à Saint-Pétersbourg, a été très-remarqué dans les cercles politiques dont nous ne faisons pas partie; mais il nous appartient de reproduire un fait historique en même temps qu'une scène mondaine d'un certain intérêt. Il n'est pas indifférent, en effet, au public de connaître les coutumes de la cour du czar et de voir ce souverain, le jour même de l'arrivée de ses hôtes, leur faire faire, comme on dit, un petit tour en voiture, comme un châtelain de Normandie promène ses invités autour de son parc et de ses domaines.

C'est à leur retour du bois de Peterof que notre correspondant a saisi au passage le groupe élégant des voitures impériales, dont la première était conduite par Alexandre II, ayant à ses côtés, sur le siége de devant, la princesse Marguerite. L'impératrice, qui dédaigne souvent les fêtes et réceptions officielles, avait voulu être de la partie ce jour-là et occupait l'intérieur de la voiture avec la duchesse d'Édimbourg, sa fille. Le prince Humbert, le czarewitch, la princesse Dagmar, sa femme, occupaient la seconde voiture. Partout, sur le passage des équipages de la cour, la foule manifestait ses sympathies aux futurs souverains de l'Italie par ces saluts pleins de respect et de dignité auxquels les princes ne se trompent pas.

Le monument de Henri Regnault

NAISSANT au pays du soleil, où il puisait ses brillantes inspirations, ces pinceaux dont lui seul avait le secret, Henri Regnault, à la première nouvelle de la patrie menacée, revenait à Paris, s'y enfermait et prenait de ses mains habituées à produire des œuvres immortelles, l'arme inconsciente qui détruit ou qui tue. Plus héroïque ou plus imprudent que ses compagnons, après le suprême combat du 21 janvier 1871, il quittait à regret le champ de la lutte où s'étouffait le dernier soupir de délivrance, et le dernier projectile ennemi, peut-être, venait arrêter dans sa carrière ce jeune artiste qui rayonnait déjà d'un si vif éclat. Aucune mort ne fut plus pleurée. La perte de Henri Regnault et celle de plusieurs artistes entra en ligne avec l'anéantissement de nos armées, les douleurs de l'invasion, l'humiliation de la défaite et la perte de nos chères provinces. On ne saurait donc taxer d'ingratitude la patrie qui met cinq ans avant de dresser un monument à la mémoire de l'élite de ses enfants.

Ce monument est inauguré aujourd'hui, et, de l'avis de tous, il est digne de celui qui l'a inspiré.

On sait qu'il est de tradition à l'École des Beaux-Arts que lorsque l'un de ses élèves meurt, c'est un élève de son année qui est chargé du monument élevé en son souvenir. C'est donc à M. Pascal, assisté de M. Coquart, architecte ordinaire de l'École, qu'est due cette œuvre remarquable d'architecture, d'un style d'une grande pureté et d'une grande couleur. Le marbre et l'or, sobrement ménagé, se jouent admirablement sous les voûtes un peu tristes de la cour du Mûrier, et l'on ne sait si ce n'est plutôt un monument de gloire qu'un monument de deuil.

Le beau buste en bronze est de M. Degeorge, également un des camarades de Regnault. Quant à l'idéale figure qui, sous le nom si vrai et si poétique de *la Jeunesse*, appuyée sur le socle, tend les lauriers d'or à l'artiste disparu, c'est un de ces rêves d'artiste qu'il est difficile de réaliser et que M. Chapu a fixé dans le marbre avec une grâce, une harmonie, une simplicité antique.

A côté de cette œuvre de maître, nous avons voulu placer l'œuvre capitale ou, si l'on aime mieux, l'œuvre la plus retentissante du jeune maître (il l'était déjà) qui l'a inspirée. Nous voulons parler de la *Salomé*, qui fit tant de sensation au Salon de 1870 et que le *Monde illustré*, empêché par les affreux événements qui surgirent, n'avait pu donner à propos.

Nous aurons ainsi payé notre tribut à la mémoire que l'on célèbre aujourd'hui et enrichi notre recueil de deux œuvres qui compteront parmi les meilleures de ce siècle.

Il appartenait à M. Delpit, le jeune auteur de l'*Invasion*, qui laissa lui même ses travaux littéraires pour prendre les armes dans les rangs de la jeunesse parisienne, de chanter un compagnon d'armes; voici donc les vers que lui a inspirés la vue de ce tombeau qu'on couronne aujourd'hui :

H. R

Le vingt janvier, — je me rappelle, —
Quand on nous dit : « Regnault est mort! »
Seul, peut-être, à cette nouvelle,
J'enviai son malheureux sort.

Nous étions à la fin du siége :
Tout espoir avait succombé...
Oui, j'enviai ce lit de neige,
Où le soldat était tombé!

Dans l'église de noir tendue,
Tous avaient désiré venir
Pleurer l'espérance perdue
De ce maître de l'avenir :

Moi, pensif et caché dans l'ombre
D'un pilier de Saint-Augustin,
Je prévoyais qu'en ce temps sombre,
Mourir, c'était l'heureux destin.

« — Ah! mon pauvre cher grand artiste,
« Tu n'as pas souffert jusqu'au bout,
« Pensais je. Le présent est triste,
« Mais au moins la France est debout;

« Reichshoffen, Sedan, les défaites
« De nos régiments écrasés,
« Les ruines qu'elles ont faites
« Sur tous nos triomphes passés;

« Metz vendu, Strasbourg prisonnière,
« L'hiver complice des vainqueurs,
« Ne sont point la douleur dernière
« Qui viendra déchirer nos cœurs!...

« Tu ne verras point, par la ville,
« Errer, le front ensanglanté,
« La hideuse guerre civile,
« Sous un masque de liberté;

« Et succomber l'un après l'autre,
« Le patriotisme et la foi,
« Dieux sans fidèle et sans apôtre,
« Qui bientôt mourront comme toi! »

⁂

Loin d'envier ta fin sublime,
Je devais te plaindre, ô cher mort.
Déserter de la France est un crime!
Lâche qui tombe au moindre effort!

Je devais comprendre et me dire :
Qu'en mourant tu mourais deux fois.
Comme tous, j'aurais dû maudire
Le jour affreux de l'affreux mois.

Français, tu n'as pas vu renaître
Ton pays qu'on croyait perdu :
Artiste, tu n'as pu connaître,
Tout le lustre qui t'était dû;

Tu n'as pas vu, plus belle encore,
Ta gloire incessamment grandir,
Ni poindre la nouvelle aurore,
Qui pour nos fils va resplendir!

Aujourd'hui que ceux de notre âge,
Pleurent sur la tombe où tu dors,
J'ai senti le devoir d'hommage,
Car tu m'étais presque un remords;

Mais avant, qu'en courbant la tête,
J'eusse aussi pour toi prié Dieu,
J'ai désiré que le poëte
T'envoyât son dernier adieu...

Et si tu trouves ô victime,
Que l'œuvre est peu, venant de moi,
C'est qu'il fallait être sublime,
Pour faire un chant digne de toi!

ALBERT DELPIT.

Une Exposition à Nouméa

LES nombreux documents que nous recevons sur cette première exposition de notre colonie mériteraient peut-être un certain développement; mais, à défaut de place, nous les avons groupés dans un ensemble pittoresque, ayant tout à fait le caractère du pays.

Nos lecteurs se débrouilleront dans cette charmante composition de M. Scott, après avoir lu la lettre qui suit de notre correspondant :

« Monsieur le directeur,

« Nous venons d'avoir une exposition de l'agriculture et de l'industrie, voire même des beaux-arts, dans la ville de Nouméa, capitale de la Nouvelle-Calédonie; capitale jeune encore, mais pleine de séve; ville où, à défaut de maisons, les baraques en bois poussent comme des champignons, s'alignant tant bien que mal le long des rues ou courant à travers champs, où les marais se comblent, où les montagnes s'aplanissent; capitale austère où le *comfort* fait parfaitement défaut, où l'on travaille beaucoup et où on ne s'amuse guère; capitale, enfin, arrivée à cet âge ingrat et souverainement désagréable qui sépare l'enfance de la puberté.

« Donc, par ce temps d'expositions plus ou moins universelles, Nouméa s'est réveillée un beau jour atteinte de la contagion. Les Australiens, devant envoyer leurs produits à la *Great Exhibition* de Philadelphie, préparaient à Sydney une exposition préalable où la Nouvelle Calédonie était invitée à figurer. Pourquoi ne pas réunir alors à Nouméa, dans un local convenable, les objets qui devaient partir pour Sydney et créer ainsi une première exposition, peu importante peut-être, mais intéressante à bien des points de vue? D'abord, cela ne s'était jamais vu, et ici nous aimons à innover. *Go ahead*, nous ne sommes pas impunément voisins de l'Australie; et puis, on jugerait ses forces, on verrait de quoi l'on est capable; il fallait enfin sortir de cette apathie à laquelle la Calédonie doit de n'avoir été représentée jusqu'ici à toutes les expositions possibles que par deux carottes de tabac et un bocal de cassonade.

« Grâce à la libéralité du conseil municipal qui vota les fonds nécessaires et à l'amabilité du gouverneur qui mit à la disposition du comité la moitié de son hôtel, cette idée fut promptement mise à exécution, et, ma foi, de l'aveu de tout le monde, cette première tentative donna des résultats auxquels on était loin de s'attendre.

« Je ne veux point vous faire par le menu l'énumération de tout ce que nous avons vu là : ce serait trop long; je vous citerai seulement des photographies admirables. Vous le savez, la civilisation ne marche plus qu'un flacon de collodion à la main : elle a remplacé son vieux flambeau, qui doit être usé depuis le temps qu'il brûle; des terres cuites charmantes, des ouvrages d'ébénisterie fort remarquables, dus au travail des déportés (les déportés travaillent beaucoup et bien) et exécutés avec les bois du pays; des coffrets, des laques, des nacres sculptées, des bijoux en opercules; des liqueurs inédites, des chanvres d'agave, des fruits superbes, des semoules, des fécules, du tabac et du café, du sucre et des gommes de Kaori, de la charcuterie et des souliers de bal, des chapeaux et des plans de navire, des charrues perfectionnées et des ouvrages en cheveux, des armes canaques et des étalons, etc. Bref, il y en avait pour tous les goûts.

« Mais les rois de la fête ont été les minerais qui, dans un avenir prochain, feront, dit-on, la richesse du pays. Il y avait là de superbes échantillons de cuivre et de nickel venus du Diahot et de Canala. Deux récompenses extraordinaires ont été accordées aux exploitateurs de ces mines qui, par leur persévérance et leur intelligente énergie, ont créé des villages et fait rouler des wagons là où était la solitude.

« Une distribution solennelle des récompenses a clos la fête comme il convenait, et, comme on était fort content de soi, on s'est donné rendez-vous pour l'année prochaine à pareille époque. »

La pénurie de premières représentations (et peut-être aussi la chaleur) nous prive aujourd'hui de la collaboration de M. Monselet, qui remet à huitaine son article : THÉATRE.



SALOMÉ

Tableau d'Henri Regnault. — (Dessin de M. Duvivier, d'après la photographie de MM. Goupil.)



LA JEUNESSE

Statue en marbre par M. Chapu, faisant partie du monument élevé à H. Regnault, à l'École des Beaux-Arts. — (Dessin de M. Jules Lavée.)

COURRIER DU PALAIS

Les bizarreries de l'enfance. — Perturbations morales. — Pourquoi volait-elle ? — Dans dix ans. — Que lui dira sa conscience ? — Une dame qui se trompe. — Oubli de quelques circonstances. — Dénoûment inattendu. — Encore l'alcool. — Sans reproche jusque-là. — Condamnation. — Le duel. — Histoire d'une ceinture. — Acquittement.

QUELLES sont les idées qui peuvent passer dans une tête d'enfant? me demandais-je en voyant pleurer cette petite fille de treize ans et demi, assise sur le banc de la police correctionnelle? Elle était prévenue de vol d'une somme de deux mille francs environ au préjudice de ses maîtres; elle avait pris cela de tous les côtés, dans tous les meubles, par sommes grosses et petites. — A quoi pensait elle? A se faire ainsi peu à peu une fortune? Non! on n'a pas de ces précautions à treize ans et demi! — A acheter des robes, des rubans, des bijoux? Pas le moins du monde; elle n'a pas dépensé un centime pour elle. Il faut donc absolument renoncer à expliquer le mobile de ces détournements. Quand on sait comment la petite Élisabeth a employé ces deux mille francs, on se trouve encore plus indécis, plus dérouté. Élisabeth achetait du linge, des vêtements, des provisions qu'elle faisait distribuer aux pauvres, par qui? par sa maîtresse elle-même! « Cela vient, lui disait-elle, d'un homme charitable qui vous prie de donner cela aux malheureux en son nom. » Le monsieur charitable devait toujours venir donner ses indications lui-même, un jour ou l'autre; mais ce jour-là n'arrivait jamais.

Enfin, Élisabeth était devenue pour ses maîtres une acheteuse sans pareille, elle leur apportait du marché les meilleures choses qui ne coûtaient presque rien. « Comment fait-elle? » se disaient ses maîtres, charmés. C'est bien simple, elle se faisait une subvention de l'argent volé.

Il y a là évidemment une de ces perturbations morales si fréquentes chez les enfants de cet âge; on ne peut expliquer ces troubles de l'esprit. Mais enfin, on les a constatés assez souvent pour que l'on ne s'en exagère pas la gravité. La plupart du temps, ils portent sur des détails insignifiants et c'est fort heureux; mais il arrive aussi, quelquefois, que le crime en est la conséquence. L'histoire judiciaire, l'histoire de la criminalité — et c'est un beau livre, un livre utile à faire — vous montrerait à chaque chapitre, un enfant qui met le feu aux maisons, aux granges, aux meules; un enfant qui tue des enfants plus jeunes; un enfant qui verse dans les aliments des substances malfaisantes, etc.

Pauvre petite! si, comme je l'espère encore, sa vie est honnête, comme elle souffrira plus tard à ce souvenir de ses treize ans et demi! A-t-elle menti, n'a-t-elle pas menti quand elle a déclaré qu'elle était conseillée par sa mère? Sa conscience le lui dit et le lui dira bien plus haut encore quand elle aura l'âge du raisonnement; mais jusqu'ici, comment ajouter foi à ces révélations qu'elle rétractait le lendemain chaque fois qu'elle les avait faites la veille? La mère, une pauvre femme, que les meilleurs renseignements sont venus protéger à l'audience, a été acquittée sur le chef de complicité quant aux vols d'argent, mais elle a reçu de sa fille quelques paquets d'épicerie et, de ce chef, elle a été condamnée à trois mois de prison. Cette condamnation peut avoir une influence décisive sur l'avenir d'Élisabeth qui, acquittée comme ayant agi sans discernement, va être envoyée dans une maison de correction pour y être élevée et détenue jusqu'à l'âge de vingt ans, et qui certainement aurait été rendue à sa mère si celle-ci n'avait été reconnue coupable.

Après tout, je ne sais pas pourquoi je m'efforce d'établir une exception; quel est le délinquant, le quasi-délinquant, le simple plaideur même qui peut se vanter de jouir de l'intégralité de son bon sens? Voici, par exemple, une dame qui a formé devant le tribunal civil de la Seine une demande en séparation de corps contre son mari. Il faut nécessairement qu'elle articule des griefs pertinents et admissibles, et elle n'y manque pas. « Mon mari, dit-elle, m'a abandonnée sans ressources dans le pays où il m'a épousée. Nous occupions un rang distingué; mon mari était officier ministériel et il a vendu son office. Il est allé habiter Paris et il s'est mis dans le commerce. Pouah! cela peut-il se souffrir? Je lui ai fait dire à plusieurs reprises que j'étais prête cependant à le suivre et à rentrer au domicile conjugal; je l'ai même mis en demeure de m'y recevoir, mais il a constamment refusé. » Sont-ce là des injures graves de nature à entraîner la séparation de corps?

Présentée ainsi, la requête était sans réplique, et vous voyez déjà le tribunal donnant satisfaction à cette pauvre victime. Hélas! aberration, perturbation d'esprit! La dame n'avait pas menti d'un mot, pas d'une syllabe, tout cela était rigoureusement exact; mais seulement elle avait négligé d'ajouter quelques circonstances sans intérêt pour elle : par exemple, que c'est sa conduite ouvertement scandaleuse qui a forcé le pauvre officier ministériel à vendre sa charge à un prix quelconque pour venir se réfugier à Paris; qu'il se trouve bel et bien ruiné par ce déplacement forcé, et qu'il cherche dans des opérations commerciales à relever sa fortune. De sorte que, bien loin de donner gain de cause à la femme, le tribunal a prononcé la séparation de corps au profit du mari, et comme il est établi que la demanderesse, par son inconduite prolongée et notoire, a obligé son mari à se démettre de ses fonctions et lui a ainsi causé un préjudice, l'a condamnée à lui payer 12,000 francs de dommages-intérêts.

Vous voyez que les troubles d'esprit peuvent coûter cher!

Sapeur du génie, âgé de vingt et un ans, bon soldat jusqu'à ce jour, voilà ce que l'on peut dire en faveur d'Eugène Garnier. Un soir, il se grise; il insulte un lieutenant dans la rue, il le frappe au visage. Un brigadier et un gendarme le poursuivent; mais bientôt on entend le brigadier s'écrier : « Le lâche! il m'assassine! » Un homme, caché derrière un arbre, venait de lui porter en pleine poitrine un coup de la pointe de son sabre. Devant le conseil de guerre, Garnier prétend qu'il était ivre et qu'il ne se rappelle rien de ce qui s'est passé; il ne sait pas si c'est lui qui a frappé le brigadier de gendarmerie. L'alcool peut enregistrer quelques victimes de plus; le brigadier n'est pas encore entièrement remis de la blessure qu'il a reçue il y a trois mois, et le sapeur Garnier est condamné à mort.

La cour d'assises de la Seine a vu se dérouler cette semaine une grosse affaire, une affaire de duel. Le 13 mars dernier, une rencontre à l'épée avait lieu sur le territoire du Luxembourg entre M. Ollivier et M. Victor Feuilherade. Après plusieurs passes dans lesquelles M. Ollivier avait fait preuve d'une grande animation, il s'enferra lui-même dans l'épée de son adversaire, et la mort fut presque instantanée. M. Ollivier avait trente et un ans et il se vantait assez volontiers d'avoir eu onze duels. On le représente comme ayant un caractère fort agressif, et, dans cette circonstance notamment, il avait provoqué son adversaire pour une cause bien futile : lui, homme marié depuis peu de temps, il se battait pour une maîtresse qu'il aimait et qu'il estimait certainement fort peu. Quel fut l'étonnement universel quand on apprit que l'on avait trouvé sur le corps de M. Ollivier une ceinture qui protégeait toute la partie basse du corps!

Le bruit de cette découverte se répandit rapidement et donna même lieu à un procès en diffamation intenté par Mme Ollivier mère contre M. Feuilherade; ce dernier fut condamné à 100 fr. d'amende; mais le ministère public fit des réserves, et l'on comprit qu'une poursuite criminelle aurait lieu. Malheureusement elle a eu pour effet d'établir l'existence de la ceinture portée par M. Ollivier; il l'avait depuis longtemps, il la mettait chaque fois qu'il se battait en duel; il devient aujourd'hui bien difficile de prétendre que ce n'était, de sa part, qu'une précaution contre des accidents herniaires.

M. Victor Feuilherade, ses deux témoins et les deux témoins de M. Ollivier ont donc comparu devant la cour d'assises, et il est inutile de dire que l'affluence était énorme. Toute l'histoire de ce duel, triplement malheureux, a été recomposée par l'acte d'accusation, par l'interrogatoire des accusés, par l'audition des témoins et par les plaidoiries de Me Lachaud, de Me Oscar de Vallée, de Me Bourdillon, de Me Carraby et de Me Cléry.

C'est M. l'avocat général Dubois qui occupait le siége du ministère public; il avait abandonné l'accusation à l'égard de M. Feuilherade et de ses témoins, mais il avait insisté sur la culpabilité des témoins de M. Ollivier. A sept heures et demie, le verdict était prononcé, et c'était un verdict négatif sur toutes les questions.

Je laisse de côté les autres affaires de cours d'assises, qui ne manquent pas d'intérêt, pourtant, mais, pour aujourd'hui, elles me conduiraient trop loin.

PETIT-JEAN.

LE FIL D'OR

LÉGENDE

(Suite)

DÈS lors, il suivit d'un œil anxieux les mouvements de l'étranger; le voyant se rapprocher de sa demeure, son espérance devint presque de la certitude; quelques pas encore, et son sort serait fixé.

Ces quelques pas furent faits; le jeune homme vint à lui et, après avoir considéré avec attention la maison du tourneur :

— Est-ce ici la demeure de maître Fritz?

— Oui; qu'y a-t-il pour votre service?

— Voici.

Ce disant, il tendit une lettre au tourneur.

— C'est de maître Wolf, sculpteur en bois.

— Ah! il s'est enfin décidé à répondre à son vieil ami; je ne savais que conclure de son silence.

— Maître Wolf vient d'être gravement malade et m'a prié de l'excuser auprès de vous.

— L'excuser! l'excuser! entre amis ce n'est pas nécessaire. Est-il maintenant en bonne santé, c'est là l'essentiel?

— Oui, grâce au célèbre docteur Brenner.

— Mille fois tant mieux, reprit notre tourneur, qui pensa que guérison n'avait pu arriver plus à propos pour le tirer d'embarras.

Ce colloque terminé, Fritz ouvrit la lettre; mais, comme il lisait peu et mal l'écriture de main, il s'empressa d'appeler Martha, qui était auprès du malade. La chère mignonne descendit en courant et fut bien étonnée de trouver un aussi beau jeune homme auprès de son père. Pendant que Fritz échangeait encore quelques paroles avec lui, elle le considéra attentivement et put ainsi constater qu'il était mince, élancé, que sa haute taille était surmontée par une tête régulièrement belle, encadrée par une épaisse et luisante chevelure noire; que ses yeux, enfoncés dans leur orbite, étaient noirs également et que leur expression était étrange. Fritz interrompit le cours de ses appréciations en lui disant :

— Lis.

Prenant alors la lettre, son regard rencontra celui si profond de l'étranger, et elle appuya la main sur son cœur, pour y comprimer une souffrance bizarre, inexplicable, qui venait de l'envahir, et lut ce qui suit :

« Cher vieux Fritz, peu s'en est fallu que je ne fasse le grand voyage; ce qui t'explique mon silence. Dès que j'ai repris un peu de forces, j'ai songé à te tirer de l'embarras dans lequel tu te trouves par suite de la longue maladie du fiancé de ta fille. »

Cette phrase choqua Martha. Qu'avait-il à faire de parler de cela? Sous cette impression, elle rougit, et reprit sa lecture avec moins d'attention.

Fritz, qui, depuis quelque temps, avait l'oreille un peu dure, s'écria :

— Plus haut, beaucoup plus haut.

Elle lui obéit, et continua ainsi :

« Je suis heureux de pouvoir te venir en aide en te recommandant l'habile ouvrier Olbert, qui peut recevoir le titre d'artiste sans crainte de le démériter. Tu peux l'admettre chez toi, il est sage, bien élevé, rangé. Tu t'entendras avec lui quant aux questions pécuniaires. Embrasse ta fille qui »

La mignonne n'osa plus continuer en parcourant de l'œil tant de choses flatteuses à son adresse. Son père, qui se douta de la nature de son trouble, prit la lettre; après avoir saisi du regard, à plus d'une reprise, les dernières lignes, afin d'être sûr de lui-même, il lut d'une voix de Stentor :

« Embrasse ta fille, qui, bien certainement, est

toujours la plus sage, la meilleure et la plus belle du bourg.

« Ton ami, Wolf. »

— C'est que tout cela est vrai, dit le bonhomme, attendri par ces charmantes vérités.

Le regard d'Otbert, qui fut vers Martha, le lui dit mieux encore.

— Eh bien! jeune homme, dès ce soir, vous êtes des nôtres; n'avez-vous pas une valise

— Sans doute : ne sachant si je serais accepté, je l'ai laissée à l'hôtellerie.

— Allez la chercher sans retard, c'est l'heure du souper, il ne faut pas le faire attendre.

Otbert, après avoir salué, se mit en route en promettant de revenir bientôt.

Fritz, radieux, prit sa fille sous le bras en lui disant :

— Dieu soit loué! Voilà enfin un ouvrier, et un bon ouvrier, car mon vieux Wolf s'y connaît. Seulement, il n'a pas l'air gai, qu'en penses-tu?

Au lieu de faire une réponse directe à ce que lui disait son père, elle se contenta de murmurer :

— Qu'importe.

Une demi-heure après, ils étaient tous trois attablés.

Martha servit la soupe non sans en renverser un peu sur la nappe, tant elle était émotionnée.

Le commencement du repas fut silencieux, on s'observait de part et d'autre; mais, vers la fin, la conversation avait pris une tournure assez gaie.

Fritz, qui ne se sentait pas d'aise d'avoir ce nouvel hôte, était tout à fait joyeux.

Lorsque la grande horloge sonna dix heures, le tourneur mit une lampe dans la main du jeune homme et lui dit :

— Suivez-moi, je vais vous installer dans votre chambre; demain, je vous ferai faire la connaissance de notre pauvre malade, mais qui va mieux Martha le soigne si bien; il est vrai que c'est son fiancé : ils doivent se marier bientôt.

Le tourneur appuya sur ces dernières phrases. Était-ce un instinct de prudence dont il ne se doutait même pas, qui le faisait agir ainsi? Nul ne le sait.

Martha avait tout entendu et se mit à soupirer.

Cette nuit-là, elle dormit peu. Le matin, dès qu'elle eut ouvert sa fenêtre, elle courut à son miroir. Pour la première fois de sa vie, elle songea à sa beauté pour en être satisfaite.

Jamais, même pour aller à la danse, elle n'avait mieux arrangé ses cheveux sur sa charmante tête..... S'étant si bien coiffée, ne devait-elle pas revêtir d'élégants habits? La Mignonne se fit si belle sans y songer, ou peut-être en y songeant trop, que, lorsqu'elle entra dans la chambre d'Herman, le pauvre garçon sentit tous les démons de la jalousie s'emparer de son cœur. Il savait que le nouvel ouvrier avait été installé, qu'il avait pris sa place à l'atelier; il eut grand peur alors qu'il ne lui prît la plus précieuse.

Aussi ne put-il s'empêcher de dire :

— Martha, pourquoi vous êtes vous ainsi parée?

— Je ne sais pas, répondit la naïve enfant.

En effet, l'amour, sans qu'elle s'en fût doutée, l'avait inspirée!

Pendant que Martha entrait dans un monde d'émotion qui, jusqu'à ce jour, lui avait été inconnu et qui emplissait son cœur d'une de ces joies ineffables qui animent et colorent tout ici bas, Herman souffrait mille tortures.

Otbert était vraiment artiste, ainsi que l'avait écrit maître Wolf. Il travaillait avec une telle ardeur que l'ouvrage disparaissait sous ses doigts.

En peu de jours, Fritz put livrer les commandes en retard, et recevoir, en même temps que leur prix, les éloges sans nombre de tous les clients qui avaient reçu de vraies œuvres d'art sur lesquelles ils ne comptaient pas.

Ces commandes livrées s'éparpillaient au loin; le nom d'Otbert courait de bouche en bouche, non sans être accompagné de toutes sortes de suppositions sur le nouvel ouvrier du tourneur. La boutique de maître Fritz fut donc plus que jamais envahie; les plus grandes dames, voire même celles de la cour (on dit que ce sont les plus curieuses de mystères), voulurent voir ce jeune homme qui leur avait confectionné des objets aussi élégants.

Leur curiosité satisfaite, elles ne s'étonnèrent plus que les œuvres les plus délicates eussent pu éclore sous ses doigts. Ces grandes dames à l'air fier, à la parole hautaine, ne dédaignaient pas de causer avec Otbert, comme s'il eût été leur égal. La Mignonne les écoutait parler avec leur voix devenue douce lorsqu'elles s'adressaient à Otbert, et il lui semblait qu'elle était sotte, malapprise en se comparant à elles. Martha se trouvait presque ridicule dans sa petite robe bien simple, tout étroite, tandis que leurs jupes, en s'étalant avec impertinence sur le parquet, encombraient tout l'atelier.

Pourtant, sa beauté, sans emprunt factice, primait la leur.

AMÉLIE PROTIN.

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE MUSICALE

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE : *Bibliothèque musicale de l'Opéra, catalogue historique, chronologique, anecdotique*, par M. Théodore de Lajarte (1re livraison); in-18. — *Les Annales du théâtre et de la musique* (1re année), par MM. Édouard Noël et Edmond Stoullig; in-18.

Dans un horizon, facile à voir sans lunettes, nous apercevons des gens qui vont, qui viennent; des directeurs de théâtres qui sonnent leurs régisseurs pour leur donner des ordres; des chanteurs qui s'époumonent sur des rôles inédits; des costumiers qui se piquent les doigts à coudre en toute hâte des morceaux d'étoffe; puis encore des imprimeurs passant les nuits à composer de nouvelles affiches, des décorateurs brossant des hectares de toile...

C'est le remue-ménage de la saison d'automne, dont l'heure est proche.

On peut prévoir surtout le grand branle-bas de l'Opéra Comique sous la direction de M. Carvalho; car là, dans cette vieille maison, il y a une vieille poussière à secouer.

C'est dire aussi que les sommaires de nos futures chroniques seront chargés, et qu'il nous reste peu de temps et d'espace pour traiter de diverses publications musicologiques qui peuvent intéresser notre lecteur.

L'archéologie de la musique n'est pas précisément à créer (la bibliothèque spéciale de M. Thoinan contient plus de trois mille volumes!); mais elle est à refaire sur des documents mieux classés et plus sévèrement contrôlés. Cela est si bien senti que de toute part, et comme si les travailleurs obéissaient à un invincible instinct, il se publie des catalogues, des nomenclatures de pièces authentiques, des séries de dates scrupuleusement vérifiées, qui serviront de jalons à la grande histoire. Bien heureux seront les écrivains qui viendront après nous; ils seront dispensés de prendre des notes dans les collections publiques ou particulières; leur travail sera tout préparé par nos livres positifs et substantiels, dont ils n'auront qu'à remplir les blancs.

Voici d'abord une publication d'un intérêt majeur : *le Catalogue de la Bibliothèque musicale du théâtre de l'Opéra*, par M. Théodore de Lajarte, « bibliothécaire attaché aux archives de l'Opéra »

Il faut savoir que dans l'immense palais bâti par M. Charles Garnier, et malgré tout ce qu'il faut y faire tenir de personnes et de choses, on a trouvé un petit coin pour loger les archives du théâtre, sa bibliothèque musicale, ses collections de maquettes. C'est dans la coupole du pavillon latéral qui regarde la rue Meyerbeer, et dans quelques pièces adjacentes, que sont accumulés ces trésors. On les y avait déposés, en partie du moins, dès 1867; circonstance qui les a préservés d'une destruction complète lors de l'incendie de la rue Le Peletier.

Là se trouve (à la disposition des travailleurs et des curieux) : deux cent quarante opéras, possédant tout leur matériel d'exécution; cent dix ballets en partition et avec parties séparées; cent quatre-vingt-quatre partitions sans parties d'orchestre. On y a encore classé la collection dite de la Sorbonne, et qui contient près de deux cents opéras gravés ou manuscrits en différents formats; puis encore quantité de morceaux divers, tels que cantates, pièces politiques, et jusqu'à... des messes!

M. de Lajarte, homme de patience et d'étude, a donc été chargé de faire imprimer l'inventaire raisonné de toutes ces richesses.

La première livraison de son travail a paru. Elle comprend quarante-quatre opéras depuis *Pomone* (1671) jusqu'à *Aricie* 1697.

L'ouvrage aura huit livraisons; les sept premières correspondront à sept grandes périodes des fastes de l'Opéra, dont chacune est désignée par le nom du grand compositeur qui l'a illustrée :

1° *Lulli* (1671-1697); — 2° *Campra* (1697-1733); — 3° *Rameau* (1733-1774); — 4° *Gluck* (1774-1807); — 5° *Spontini* (1807-1826); — 6° *Rossini* et *Meyerbeer* (première partie, 1826-1849;) — 7° *Rossini* et *Meyerbeer* (deuxième partie, de 1849 à nos jours). Une huitième livraison donnera en appendice les œuvres non représentées, les morceaux pour fêtes et concerts, les cantates, etc...

M. de Lajarte fait un chapitre de chacun des opéras du répertoire; il le décrit bibliographiquement, en énumère les rôles, les entrées de ballet, les morceaux les plus célèbres; en compte les reprises avec les noms de chanteurs qui s'y distinguèrent; il en fixe aussi la date. Le tout d'après les papiers du temps qu'il a sous la main.

On ne saurait trop applaudir à un travail archéologique de cette importance, et qui sera définitif, à cause de la conscience que l'auteur y a apportée et de l'exactitude qu'il y a mise.

Mais pour mieux appuyer sur ce que nos éloges ont de sincère aussi, nous ferons à M. de Lajarte une innocente critique à propos de la topographie du Théâtre-Guénégaud, où l'Opéra a été ouvert pour la première fois au public, en 1671.

Cette salle, qui a été habitée depuis par la Comédie-Française, était située rue Mazarine, et non rue Guénégaud, ce nous semble. La rue Guénégaud y menait, lui servait d'avenue et lui donnait son nom disgracieux; voilà tout.

Du reste, les quatre murs du Théâtre-Guénégaud *existent encore!* Je les ai vus, touchés, visités à l'intérieur, et j'y ai retrouvé l'emplacement de la scène et de la salle. Ils n'ont été que très-petitement entamés, il y a une cinquantaine d'années, par la construction du passage du Pont-Neuf.

La blessure est légère, étant établi que l'ombre de M. Haussmann continue à persécuter toutes nos vieilles maisons à souvenirs.

— C'est encore un excellent et presque infaillible outil de recherche que *les Annales du théâtre et de la musique*.

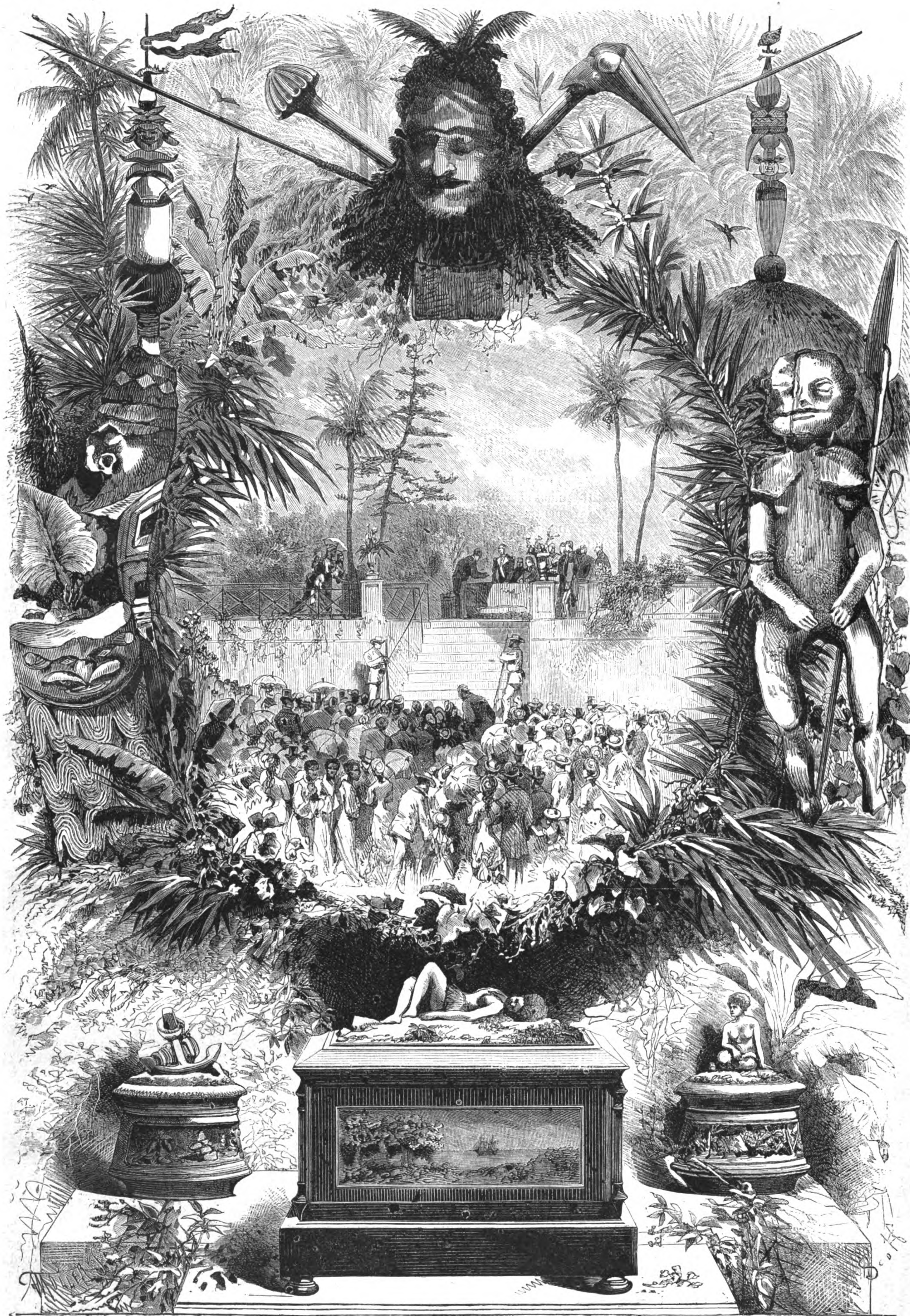
Les auteurs, MM. Édouard Noël et Edmond Stoullig, en ont fait paraître le premier volume, qui embrasse toute l'année 1875. Ils se proposent d'en donner un tous les ans, et la collection de ces annales, déjà intéressante dans le temps présent, deviendra précieuse en vieillissant sur les rayons des bibliothèques.

Rien n'est oublié dans ce livre minutieux et bien renseigné. Pour ne parler que des théâtres qui nous concernent, on y suit presque jour par jour les événements, petits et grands, qui se sont accomplis à l'Opéra, à l'Opéra-Comique, au Théâtre-Lyrique, à la salle Ventadour, aux Bouffes-Parisiens et au Théâtre-Taitbout. Il n'est pas un début de chanteur de troisième ordre qui ne soit constaté à sa date. Toutes les pièces créées ou reprises dans l'année ont leur paragraphe, et elles sont appréciées souvent avec beaucoup de justesse, toujours avec une grande indépendance.

Le tableau est complété par des chapitres-appendices qui traitent des concerts, de la nécrologie, de la bibliographie, de la statistique, de la jurisprudence, etc.

Je vois le chroniqueur musical du *Monde illustré* au vingtième siècle, et je ris un peu en pensant que ses lecteurs lui sauront un gré infini de son érudition quand il racontera la façon dont se comportait notre musique. Tout le mérite de ce rusé écrivain consistera à s'être procuré à l'Hôtel des ventes les livres de M. de Lajarte et de MM. Noël et Stoullig.

ALBERT DE LASALLE.



NOUVELLE-CALÉDONIE. — Exposition à Nouméa. — La distribution des récompenses. — Idoles canaques, masques de guerre, spécimens de sculpture indigène, etc., etc. — (Dessin de M. Scott, d'après le croquis de M. P., notre correspondant.)

DE PARIS A BELGRADE. — Notes de voyage de M. Dick, notre envoyé spécial en Serbie. — (Reproduction de M. Vierge.)

MEMENTO

Archéologie. — Aux environs de la ville de Rendsbourg, dans la principauté de Schleswig-Holstein, on vient de découvrir, à trois pieds sous terre, un cimetière antique. De nombreuses urnes cinéraires y sont placées les unes contre les autres; elles sont confectionnées avec de l'argile et du sable grossièrement mélangés. Plusieurs d'entre elles ont la forme étrusque, ce qui en fait présumer l'origine romaine. Elles renferment toutes de petits objets en bronze et en fer, destinés à attacher les habits; ainsi que de grandes quantités de perles en verre coloré.

Quant à l'époque précise de ces antiquités, elle n'a pas encore été déterminée; cependant elle ne pourrait pas être antérieure à Sylla, le premier Romain dont le cadavre avait été soumis à la crémation. Ce n'est donc qu'après lui que l'usage des urnes funéraires a pu s'étendre chez les peuples soumis à la domination des anciens maîtres du monde.

Nouvelles inventions et créations. — Un congrès des représentants de chemins de fer russes vient d'avoir lieu à Saint-Pétersbourg pour examiner un nouvel appareil de contrôle de la marche des trains. Cet appareil, espèce de compteur enregistreur mis en action par la rotation des essieux, et déjà été essayé pendant quelques mois sur la ligne de Moscou, a donné des résultats satisfaisants.

L'appareil destiné aux trains de voyageurs indique avec une exactitude mathématique :

1° La vitesse des trains sur chaque werste parcouru;

2° L'endroit où le train s'est trouvé dans un moment donné;

3° Le temps d'arrêt du train et du recul, la longueur du trajet de recul et l'endroit où ce dernier a eu lieu;

4° Le moment de l'arrivée et du départ du train à chaque station;

5° La place sur la voie où des chocs ont eu lieu;

6° Enfin le nombre total des werstes parcourus.

L'appareil du train des marchandises, — qui coûte la moitié de celui des convois de voyageurs, c'est-à-dire 500 francs, — n'indique que la vitesse de marche, le temps d'arrêt et le chemin parcouru.

— Il existe, depuis quinze ans, à Manchester, entre plusieurs propriétaires de chaudières à vapeur, une association dont le but est de surveiller ces dangereux appareils, au nombre de 1,700, et de soumettre à une enquête volontaire toute explosion arrivée dans le Royaume-Uni. A cet effet, les inspecteurs de cette association font de fréquentes visites dans les manufactures de leur ressort; ils ordonnent que les chaudières soient débarrassées de leur enveloppe, afin qu'ils puissent vérifier s'il n'y a pas de fissures dans le métal; ils les essayent ensuite au moyen de presses hydrauliques.

Il est avéré que si la surveillance des chaudières est convenablement exercée, soit par des associations, soit par des règlements administratifs, les explosions sont moins fréquentes que si de pareilles organisations n'existent pas.

Ainsi, en Angleterre, où il manque une loi sur la surveillance industrielle, il y a 1 explosion sur 500 chaudières; en Prusse, où il existe des lois spéciales, il y a 1 explosion sur 1,000 chaudières, et 1 explosion sur 10,000 dans les associations. La Suisse en avait formé la première sur le continent; elle comptait à son origine, en 1869, 124 membres avec 228 chaudières; aujourd'hui le nombre des sociétaires est de 430 et celui des chaudières de 788.

Comme la sécurité de ces appareils repose non-seulement sur leur mode de construction et sur la qualité des matériaux employés, mais aussi sur leur fonctionnement, l'association suisse donne l'instruction voulue aux mécaniciens et chauffeurs par des cours théoriques. En outre, elle publie, dans des rapports annuels, le résultat de ses travaux. Cette association vient d'être imitée à Paris.

Statistique. — Les chemins de fer du Pérou datent de 1851; dans cette année fut construite la ligne qui réunit la capitale, Lima, au Callao, port sur l'océan Pacifique. Elle est pour ainsi dire un plan incliné, car elle n'a que 10 kilomètres de longueur, avec une différence de niveau de 145 mètres entre les points extrêmes.

Le réseau péruvien s'est rapidement développé. Trois chemins sont en ce moment la propriété d'une compagnie anglaise; les autres lignes appartiennent à l'État, qui en a confié la construction à des entrepreneurs de l'Amérique du Nord moyennant une somme de 630 millions de francs pour une longueur de 1,600 kilomètres. D'autres chemins, d'une étendue de 800 kilomètres, ont été donnés à des entreprises particulières et dont les dépenses sont évaluées à 120 millions pour le compte du gouvernement de la république.

En dehors de ces lignes en construction, on a projeté un réseau de 2.400 kilomètres, dont la moitié sera exécutée aux frais de l'État et dont l'autre moitié sera concédée. La dépense totale est évaluée à 1 milliard de francs.

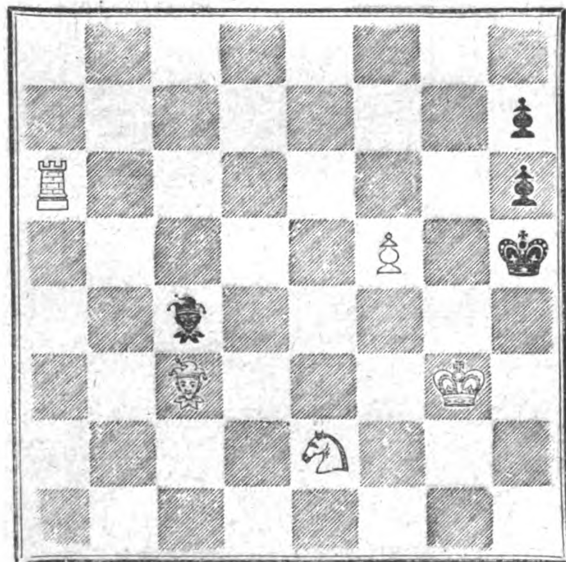
Parmi ces lignes, la plus importante est celle qui relie le Callao au versant oriental de la chaîne des Andes pour aboutir, dans un prochain avenir, à un port de l'Atlantique. On ouvrira ainsi un débouché aux produits agricoles et on développera l'exploitation des mines dont les richesses sont immenses.

Au point de vue archéologique, ces chemins présentent un grand intérêt; ils traversent sur presque tout leur parcours les ruines des villes des Incas, qui témoignent d'une civilisation très-avancée, mais dont le souvenir est actuellement effacé.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 617

CAFÉ DU GRAND BALCON, A BÉZIERS



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 615.

1. C 5 R	1. P pr. C (Var.)
2. T 6 D. échec	2. *ad libitum.*
3. D 1 D ou C 7 F, échec et mat.	
(A)	
	1. R pr. C
2. T 5 F, échec et mat le coup suivant.	
(B)	
	1. C 7 C
2. F 6 R, échec	2. R pr. C
3. D 4 F, échec et mat.	
(C)	
	1. F pr. T
2. D 4 FD	2. R pr. C
3. D 6 R. échec et mat.	

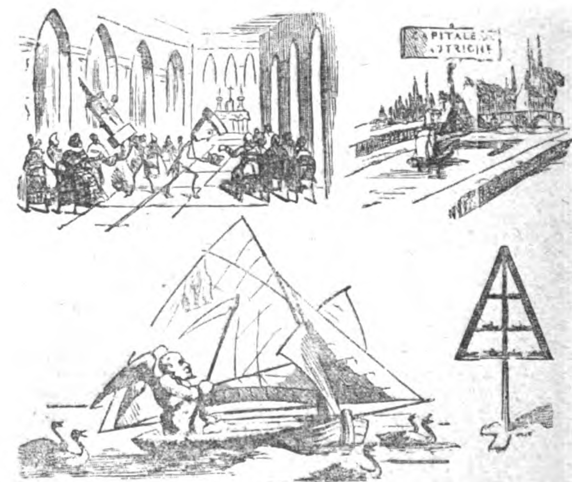
Solutions justes : MM. A. Barrier; Quéval; Misselieux; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs; A. Jamezere; Candil; le café du Grand Balcon, à Béziers; L. de Croze; le capitaine A. G. Boutigny; X., à Sennecey-le-Grand, E. Lafarge; G. Faure; le Cercle de Château-la-Vallière; le café Central, à Péronne; Kasstoub; le cercle de Carvin; Em. Aterrieu, café Poujol, à Montpellier.

Autres solutions justes du problème n° 614 : MM. L. Garcin; Nadelle; le café Central, à Péronne.

Problèmes nos 613 et 614 : Le Lycée de Malaga.

P. JOURNOUD.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

C'est encore au Champ-de-Mars qu'aura lieu la grande Exposition prochaine.

avec un bénéfice considérable et, depuis lors, toutes les lignes qui relient l'Europe à l'Amérique appartenant à des Compagnies anglaises, l'intérêt de notre commerce et de nos relations extérieures nécessite la création nouvelle.

RENDEMENT

Le bénéfice peut s'évaluer d'après les recettes réalisées dans les douze derniers mois par les lignes anglaises.

Ces recettes s'élèvent en moyenne à plus de 50,000 fr. par jour.

La Compagnie directe, avec un seul câble, fonctionnant sans interruption depuis cinq mois au milieu des cinq autres câbles anglais, a perçu 1,437,600 fr., ce qui, dans cette proportion de recettes, lui assure 3,450,000 fr. après les douze premiers mois de son exploitation.

La Compagnie française, entourée de garanties exceptionnelles, est en droit de compter sur un résultat semblable, et l'extension sans cesse croissante des communications lui fait espérer à courte échéance la possibilité de réaliser des bénéfices supérieurs à 10 0/0.

De plus, il résulte des études faites et des pourparlers sérieusement engagés, qu'avec les 33,000,000 de francs demandés, la Compagnie française devra :

1° *Entrer en jouissance de son câble dans le courant de l'été prochain;*

2° Avoir une ligne terrestre américaine dont elle n'aura point à payer l'entretien pendant vingt ans.

3° Conserver un fonds de roulement suffisant pour la marche de ses opérations.

Des mesures seront prises pour que les constructeurs avec lesquels on traitera soient responsables de la pose du câble.

Enfin, par suite des alliances sagement préparées, la Compagnie pourra commencer son service quelques semaines après sa constitution, et sera autant qu'il est possible, à l'abri des chances d'interruption.

La souscription sera ouverte à Paris

Le MARDI 22 AOUT de 10 h. à 4 h.

A LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

DE CRÉDIT INDUSTRIEL & COMMERCIAL

72, rue de la Victoire

VERSEMENTS

En souscrivant	**50 fr.**
A la répartition	**75 »**
Le 15 octobre 1876	**125 »**
Le 15 janvier 1877	**125 »**
Le 15 avril suivant	**125 »**
Total	**500 fr.**

Les souscripteurs auront, à toute époque, à partir de la répartition, le droit d'anticiper tout ou partie des versements, avec escompte calculé à 5 0/0 l'an.

Toutes les formalités seront remplies pour l'admission à la cote officielle de la Bourse.

Nous recommandons particulièrement les déjeuners du *Grand-Hôtel* : 4 fr., vin, café et liqueurs compris. Dîners de la *Table d'hôte* à 6 fr., vin compris.

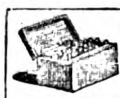
Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le *Grand-Hôtel* sont admises à ces deux tables.

Un jeune homme bachelier ès lettres, licencié en droit, sachant le piano, désire accompagner en voyage ou à la campagne, pendant les vacances, une famille dans laquelle il donnerait des leçons. «Ecrire à M. D. D. Z. Bureau restant, 4, rue de Tacherie.»

CACHEMIRE DE L'INDE Robes, seul dépôt en Europe l'Union des Indes, 1, r. Auber.

EAU D'OREZZA, contre anémie, chlorose, gastralgies, etc. — **Consulter les Médecins.**

LE TRANSPHOGRAPHE nouvel appareil pr copier économiquement : *dessins, photograp ies et plans.* **LA BOITE complète, 1 fr. 25 fco. Clary, 35, rue Vivienne.**



PHARMACIES DE FAMILLE
a 25, 40, 60 et 80 francs
3 Méd aux Exp — Envoi franco de la Notice
PHARMACIE N RMA E. r Drouot, 15, Paris

Plus de **TETES CHAUVES!** Découverte sans précédent! Repousse certaine et Arrêt des chutes (forfait). Env. gratis renseig. et preuves. On jugera. — MALLERON, 110, r. Rivoli, Paris.

JARDIN D'ACCLIMATATION (BOIS DE BOULOGNE)

Entrée : semaine, 1 fr.; dimanche, 50 cent.

Concerts dimanches et jeudis à 3 heures.

ANTIQUITÉS

Vente privée d'une partie d'anciennes *Vitres peintes*, ainsi que d'une image du Sauveur en grandeur naturelle, chef-d'œuvre de *sculpture* en bois, par *Albrecht Durer*, chez A. Troxler, à Saint Gall, dépôt d'antiquités et de peintures. (H. 41639.)

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

Cie Coloniale

ENTREPOT GÉNÉRAL

Paris, rue de Rivoli, n° 132

DANS TOUTES LES VILLES

CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

SURDITÉ BRUITS Doct. GUÉRIN, R. Valois 17, Paris 1h à 2h — Pas d'opération. — Traite aussi par correspondance.— *Guide du Traitement*, 2 fr.

Le Meilleur FIL à COUDRE et le Plus long de Métrage est le

FIL du GOUVERNEMENT

Exiger sur chaque pelote une bande **Tricolore** *avec l'inscription*

FIL du GOUVERNEMENT

Se trouve chez tous les Merciers

Entrepôt à Paris, Bd Sébastopol, 23.



PRODUITS HYGIÉNIQUES St-DENIS

La Compagnie Centrale de France, dans le but de généraliser l'usage des agents hygiéniques, s'inspirant des préceptes de la science et mettant à profit la vaste organisation de sa Maison de commerce et les grands moyens de production de son **Usine St-Denis**, offre au public, en qualité supre et à prix modérés sous la garantie de son cachet :

EN PRODUITS HYGIÉNIQUES ALIMENTAIRES:

Analeptine ou Farine de santé St-Denis, comme aliment du matin pour les enfants et personnes délicates. Boites 2 fr.

Cordial ou Liqueur de santé de St-Denis, comme liqueur de table la plus saine et la plus agréable. Bouteille 4 fr.

Chocolat de santé de St-Denis, des plus digestifs et des plus nutritifs parmi les produits similaires. Demi-kil. 2 fr.

Thé de Chine, mélangé de santé St-Denis, comme réunissant l'arome, la saveur et l'action à la fois tonique et stimulante que l'on recherche dans ce produit. Boite 2 fr.

Eau de fleurs d'oranger extra de St-Denis. Flac. 1 fr 25

Ces produits sont accompagnés de prospectus-instruction.

EN PRODUITS HYGIÉNIQUES DE TOILETTE :

Eau de toilette balsamique Saint-Denis, produit le mieux approprié à l'entretien de la peau et le plus suave........ Flac. 2 fr.

Vinaigre de toilette tonique St-Denis, pour les soins du corps quand la peau a besoin de tonicité. Flac. 1 f. 50

Eau dentifrice de St-Denis..........	id.	1	80
Poudre id. rose de St-Denis........	Boite	1	50
Poudre id. au charbon de quinquina	id.	1	50
Pommade balsamique comophire...	Pot	1	50
Savon balsamique dermophile.....	Pain	0	80

Tous produits recommandables pour leurs usages spéciaux.

Vente en Gros : Compagnie Centrale de France, 7, rue de Jouy, Paris ; — Détail dans les Pharmacies.

Argentez vous-même très-facilement et solidement : Couverts, Services, Orfèvrerie d'église, Sellerie, cuivre, ruoltz et plaqué, avec le **BLEU D'ARGENT PUR** garanti sans mercure et inoffensif. Flac 1f 50. Triple fl., 3f 50 EXIGER LA MARQUE. Gros : Mon VIARD ✻, 15, r. Molière. Détail : chez princip. Mds de couleurs, quincailliers, épiciers.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

ADJON, *même sur une ench.*, en la chambre des notaires de Paris, le 22 août 1876, DE LA VILLA CHANTILLY près MONTAUBAN (Tarn-et-Garonne).

Propriété du général Woll.

Mise à prix : 60,000 fr.

S'ad. à Me GOUPIL, notaire, quai Voltaire, 23.

ADJON, le 23 août 1876, à midi, en l'étude de Me BOURNET DE VERRON, not. à Paris, r. St Honoré, 8, d'une Ble CHASSE sur 168 hect. de terres, prés et bois d'un *seul tenant*, composant la FERME DES MOULINEAUX, à 5 kil. de Nangis (S.-et-M.), et d'un PAVILLON MEUBLÉ. — *Jouissance immédiate.* — Mise à prix : 3,000 fr.

PROPRIÉTÉ A PARIS, faub. St-Martin, 60 et 2, e. passage du Marché-de-la-Porte Saint-Martin, 7, comprenant 4 boutiques et dépendances et le THEATRE DES DÉLASSEMENTS-COMIQUES, A VENDRE, *sur une enchère*, en la ch. des notaires de Paris, le 12 septembre 1876.

Revenu : 21,800 fr. — Mise à prix : 150,000 fr.

S'ad. à Me BATARDY, notaire, rue Drouot, 19.

Étude de Me LACOMME, avoué, 350, rue Saint-Honoré (successeur de Me Glandaz).

VENTE, au Palais de Justice, le 16 août 1876, à 2 heures,

1° D'UNE MAISON No 45, RUE D'ALLEMAGNE.

Revenu : 3,092 fr. 07 cent.

Mise à prix : 40,000 fr.

2° D'UNE MAISON No 3, RUE DE LA FONTAINE DU BUT.

Mise à prix : 8,000 fr.

S'adresser à : 1° Me Lacomme; 2° M. Gautier, syndic, 11, rue d'Argenteuil; 3° Me Bertrand-Maillefer, notaire, 10, rue du Havre.

ADJUDICATION, *sur une enchère*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 22 août 1876, à midi, MAISON A PARIS RUE NOTRE-DAME-DE-BONNE-NOUVELLE, 11

Cont. : environ 250 m. — Revenu net : 4,700 fr.

Mise à prix 40,000 fr.

S'adr à Paris : à Me Latapie de Gerval, notaire, rue Beuret, 30, et à Me DEMANCHE, notaire, rue de Condé, 5, *dépositaire du cahier des charges.*

Les Annonces et Insertions sont reçues Chez MM. L. AUDBOURG et Cie, 10, pl. de la Bourse, et dans les bureaux du journal.

FUSIL A PERCUSSION CENTRALE DIRECTE

Système H. ROCHATTE, breveté

PASSAGE DES PRINCES ET RUE RICHELIEU, 97

La Maison ne garantit que les armes sortant de ses ateliers



PRIX :

180, 250, 300, 350, 400 fr.

Canons de Paris, 500, 550, 700 fr. et au-dessus

LE FUSIL H. ROCHATTE est le seul système central où l'on voit sans indication si l'arme est chargée.

C'est le Fusil le plus simple et le plus solide comme percussion, ne demandant ni entretien, ni réparation.

LE JOURNAL

DE MUSIQUE

—

Le dixième numéro du *JOURNAL DE MUSIQUE*, qui a paru la semaine dernière, contient, outre ses pages de texte :

La Polka burlesque, musique d'Offenbach, qui a obtenu un succès d'enthousiasme à Philadelphie.

Sérénade mauresque, musique de Philippot.

ÉCOLE DU JEUNE PIANISTE : *Thème* de Beethoven avec *Variations* d'Émile Artaud, professeur à l'Institut musical.

—

Le onzième numéro, qui paraît aujourd'hui, contient :

MUSIQUE. — *Le Nid*, poésie de Joséphin Soulary, musique de Jules Costé. — *Marche de cour*, musique de Mozart. — *Larghetto*, de Clémenti.

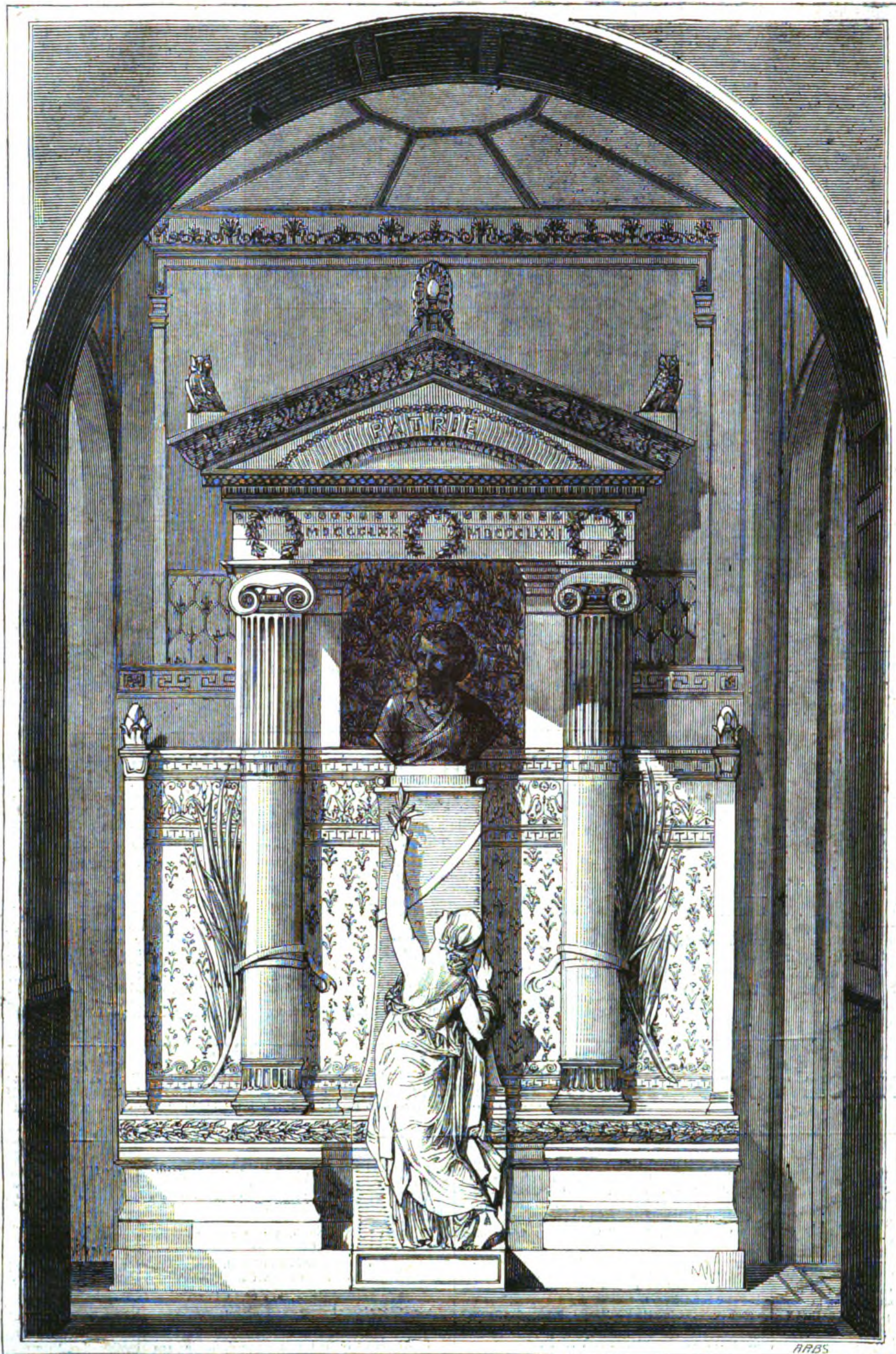
TEXTE. — Distribution des prix du Conservatoire. — La Musique à la Chambre. — A propos de Wagner. — Album anecdotique. — Nouvelles de partout. — Petite correspondance.

—

Un numéro toutes les semaines, 40 centimes.

Abonnements (Paris et départements) : un an, 18 fr. ; — six mois, 9 fr. ; — trois mois, 4 fr. 50 ; — un mois, 1 fr. 50.

Adresser les demandes à M. Bourdilliat, administrateur du *Journal de Musique*, 13, quai Voltaire, à Paris.



Le Monument élevé à Henri Regnault et aux élèves de l'École des Beaux-Arts tués pendant la guerre, inauguré le 12 août à l'École des Beaux-Arts. — (MM. Coquart et Pascal, archit. Dessin de M. P. Sellier.)

REVUE

DE LA MODE

—

Nos lectrices nous demandent fréquemment des renseignements sur les journaux de modes auxquels elles peuvent s'abonner. Nous les engageons à ne contracter aucun abonnement de ce genre avant d'avoir demandé un numéro de la *Revue de la Mode*, qui leur sera immédiatement envoyé pour rien. (Ecrire par lettre affranchie au bureau du journal, 13, quai Voltaire.)

La *Revue de la Mode* publie toutes les toilettes nouvelles pour bébés, petits garçons, fillettes et dames, avec de nombreux patrons en grandeur naturelle, qui permettent de les exécuter soi-même ou de les faire exécuter chez soi.

Les modèles, choisis chez les meilleures faiseuses de Paris, reproduits par les meilleurs artistes et expliqués dans tous leurs détails, permettent aux femmes de suivre la mode, avec économie et sans déplacement, dans n'importe quel pays, si éloigné qu'il soit.

De nombreux ouvrages à l'aiguille et un texte aussi varié qu'agréable à lire, font de la *Revue de la Mode* le journal le plus complet et le plus économique.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20e Année. N° 1010 — 19 Août 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. É. HUBERT.



EN ROUTE POUR LA SERBIE. — Salonique, 27 juillet, 7 heures du soir. — (Dessin de M. Férat, d'après le croquis de M. J. Viaud, notre correspondant.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

Je renonce à dire son fait à la température qui nous accable depuis six semaines.

Jamais, dans le répertoire même des dames de la Halle, je ne trouverai d'épithètes capables de traduire les sentiments de profond mépris que m'inspire ce vieux radoteur de soleil, un aliéné qui, après s'être obstinément caché au moment où l'on avait tant besoin de sa présence, ne veut plus s'en aller aujourd'hui.

Que les anathèmes de tout le monde le poursuivent!

Après tout, d'ailleurs, c'est pour le chroniqueur une excuse toute trouvée que ces divagations de la température.

Si le lecteur, fronçant le sourcil, s'avisait de murmurer :

— Hum!... un peu faible aujourd'hui, la chronique!

Ne serait-on pas en droit de lui répondre :

— Mettez-vous à la place de l'infortuné qui, par 35 degrés de chaleur, alors que toute la France se livre aux douceurs de la sieste à l'italienne, est forcé de se prendre la tête dans les mains et d'en faire, bon gré mal gré, sortir une bonne dizaine de pages. Mettez-vous à sa place et ensuite accusez-le, si vous osez!

D'autant plus que ledit infortuné en est précisément réduit, par cette universelle torpeur, à se nourrir de sa propre substance, l'actualité ne lui fournissant pas le plus petit morceau de mouche ou de vermisseau.

Les nouvelles du jour peuvent se résumer dans la conjugaison que voici :

Je transpire.
Tu bailles.
Il s'affaisse.
Nous nous traînons.
Vous dormez.
Ils languissent.

Ceux qui ne sont pas compris dans la nomenclature ci-dessus sont atteints d'une autre maladie, plus cruelle encore.

Ils ont l'*amandite*.

L'*amandite*, hélas! est une indisposition cérébrale qui a son excuse dans les extravagances de l'été qui nous persécute. Une folie en engendre une autre.

L'*amandite* est contagieuse, puisque, après avoir atteint seulement un certain nombre d'habitués des cafés-concerts, elle s'est propagée avec une rapidité foudroyante. Tellement foudroyante, que chaque soir des milliers d'aliénés se précipitent vers les Champs-Élysées pour entendre et pour redire ensuite ce refrain absolument idiot :

Voyez-vous ce beau garçon-là,
C'est l'amant d'A,
C'est l'amant d'Amanda!

L'*amandite* dénote chez le peuple français un commencement de ramollissement qu'il serait grandement temps de soigner. Nous dégringolons positivement de plus en plus.

Je me rappelle les imprécations dont on chargea autrefois Thérésa lorsque commença la vogue de ses chansons, *fortes en gueule*, comme dit Molière.

Mais Thérésa était (elle l'a bien prouvé depuis) une artiste, originale dans son genre. Mais Thérésa avait une merveilleuse diction et une personnalité qui donnaient à la trivialité même une valeur artistique.

Tandis que l'engouement pour le refrain en vogue est de la stupidité pure. L'*amandite*, si nous ne nous débarrassons au plus vite de cette manie, nous cataloguera en bloc dans la section des gâteux.

Encore une fois, notre seule excuse, c'est le soleil de 1876. C'est ce soleil-là qui fait fondre et décompose les cervelles.

Horreur!

∿∿ C'est au soleil aussi qu'il faut attribuer la singulière invention d'un gaillard qui a été conduit l'autre jour au poste, et qui passera prochainement devant la police correctionnelle sous une drôle de prévention, ma foi!

Il comparaîtra comme prévenu d'*usurpation de sarcophage*.

Vous ne comprenez pas. Cela ne me surprend nullement, et je me hâte de vous donner le mot de l'énigme.

L'un de ces derniers matins, un gardien du Louvre, qui venait d'ouvrir les portes de la galerie assyrienne, située au rez-de-chaussée, fut surpris (et il y avait de quoi) en entendant sortir un ronflement sonore du fond d'un sarcophage en pierre qui figure parmi les curiosités principales de la collection, et qui passe pour avoir contenu la dépouille d'un ancien roi.

Notre gardien s'approche et qu'aperçoit-il?

Un monsieur tranquillement couché dans le fond de l'ex-tombe.

Le dialogue suivant s'engage aussitôt :

— Corbleu! monsieur, que faites-vous ici?

— Hein! plaît-il? fait l'autre en se frottant les yeux.

— Je vous demande ce que vous faites dans...

— Je vais vous l'expliquer, mon ami. J'habite une chambre située au cinquième étage, juste sous le toit.

— Qu'est-ce que cela peut me faire?

— Laissez-moi poursuivre... Le thermomètre s'y élève, pendant la nuit, à 33 degrés et je ne puis fermer l'œil. Or, le hasard m'ayant conduit ici l'autre jour, j'y ai constaté qu'on y jouissait d'une fraîcheur délicieuse .. une vraie fraîcheur de cave... Dès lors, mon plan a été fait... Avant-hier, pour la première fois, à l'approche de la fermeture, je me suis faufilé sans être vu dans le fond de ce sarcophage où j'ai passé une nuit délicieuse. J'ai recommencé hier et j'aurais probablement recommencé demain, si je ne m'étais pas laissé surprendre.

Le gardien ahuri a arrêté le délinquant.

Que pourra-t-on lui faire?... Le cas n'a pas été prévu par le code.

∿∿ Un seul homme me paraît en ce moment outillé pour braver les intempéries d'une saison odieuse.

Cet homme, c'est M Ballande, directeur futur du troisième théâtre français.

M. Ballande, qui fut le très-intéressant fondateur de ces matinées dramatiques partout adoptées depuis, a conçu le projet plus qu'audacieux de métamorphoser l'ancien théâtre Déjazet, où florissait jadis la cascade, en une scène ultra-littéraire et ultra-sérieuse.

Il n'en a pas fallu davantage pour qu'aussitôt trois ou quatre mille manuscrits s'abattissent sur M. Ballande, le manteau bleu des incompris.

Or, parmi les manuscrits en question, on ne compte pas moins de cinq cents tragédies.

C'est là ce qui prouve qu'un bienfait n'est jamais perdu. Aussitôt que M. Ballande se sent tourmenté par la chaleur, il empoigne une tragédie dans le tas et, à mesure qu'il lit, cette lecture le glace comme un sorbet.

De même si le sommeil, cet introuvable, fuit les paupières du susdit M. Ballande, crac! il refouille dans le tas des tragédies et s'administre un songe ou un récit du genre Théramène.

C'est irrésistible.

Au bout de soixante vers, de quatre-vingts pour les nuits les plus agitées, il s'endort profondément, en bénissant l'affluence des alexandrins.

Par exemple, il ne les bénira peut être plus autant quand il s'agira de réveiller le public.

C'est ce qu'on verra bientôt, car le troisième théâtre français (ou plutôt le quatrième en comptant Cluny qui a aussi des prétentions) s'ouvrira sans remise le 1er octobre.

Bonne chance! Tout ce qui peut réagir contre l'*amandite* a droit à l'encouragement.

∿∿ Bonne chance aussi à M. Carvalho, le nouveau directeur de l'Opéra-Comique.

Il prend une lourde succession et entre dans une maison où tout est terriblement en désordre. Mais les débris sont bons et peuvent être remis en état.

M. Carvalho est un oseur et un chercheur. Qu'il ne suive pas le conseil qu'un journal croyait devoir lui donner l'autre jour, qu'il ne fasse pas de l'Opéra-Comique ressuscité, un musée des antiques. Si la reprise a des droits imprescriptibles sur une scène dont le répertoire compte tant de chefs-d'œuvre, la nouveauté y doit aussi tenir une très-large place.

Il est impossible que nos compositeurs aient été soudain tous frappés de stérilité.

Il est impossible que les Victor Massé, les Gevaert, les Reyer, les Thomas, les Gounod, les Delibes et tant d'autres ne répondent pas à l'appel quand on leur demandera de l'inédit.

C'est la première chose à faire.

Après quoi (ce sera la partie la plus difficile de la besogne) elle aura à se pourvoir d'interprètes.

Dame, ici, je plaindrais M. Carvalho de tout mon cœur, s'il n'avait déjà en la personne de sa femme la plus précieuse des collaboratrices. Repeupler l'Opéra-Comique de chanteurs et de chanteuses est une tâche effroyable.

Mais le public saura faire crédit à l'impresario de quelques mois de patience.

Et le proverbe assure que tout vient à point à qui sait attendre.

∿∿ Ce qui ne viendra malheureusement pas, c'est la justesse des proportions et des perspectives pour le nouvel Opéra.

Parisiens, préparez-vous à une cruelle déconvenue.

On va vous percer, à toute vitesse, l'avenue qui doit relier la place du Palais-Royal au monument de M. Garnier. Et déjà vous savourez à l'avance le bel effet que doit produire l'aspect de cet édifice faisant point de vue à l'extrémité de la voie nouvelle.

Hélas! trois fois hélas! Il faut en rabattre et prendre votre parti de la désillusion.

L'aspect ne sera pas du tout ce que vous espérez. On a, lors de la construction du nouvel Opéra, oublié de tenir compte de la grande différence de niveau (près de quatre mètres) qu'il y aura entre la place du Palais-Royal et la place de l'Opéra.

D'où il va résulter que le palais de la Musique, vu de loin, aura l'air d'être enterré. Toute la galerie du bas disparaîtra comme si elle était enfouie dans un sous-sol, et le premier étage aura presque l'air d'être bâti au ras du macadam.

Ce sera cruellement disgracieux, pour ne pas dire laid.

Mais qu'y faire?

On dépenserait plusieurs millions qu'on ne remédierait que d'une façon très-incomplète à ce défaut dont la responsabilité incombe à un anonyme qui aura bien soin de ne pas se nommer.

Mais, quand donc se décidera-t-on, dans notre belle France, à étudier suffisamment un projet avant de passer à l'exécution?

Quand donc sortira-t-on du hâtif et de l'incomplet?

∿∿ Il est vrai qu'il se trouve toujours des avocats officiels ou officieux des bévues administratives pour pallier toutes les fautes, et prétendre que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Déjà, à propos de ce grave défaut de niveau, il s'est trouvé un journal pour démontrer, qu'après tout, l'erreur a du bon; car, « si le nouvel Opéra dominait trop l'avenue, il écraserait les maisons particulières. »

Ingénieuse et admirable raison!

Faire passer les verrues pour des grains de beauté.

Cela rappelle le trait de génie d'un chocolatier connu.

Un matin, son principal employé arrive effaré :

— Monsieur!

— Qu'avez-vous?

— Ah! Monsieur...

— Remettez-vous et parlez.

— Eh bien, monsieur, je ne sais comment cela se fait, mais toute notre dernière série de chocolat est perdue.

— Comment, perdue!

— Oui, monsieur... Elle se couvre de moisissure... Et il y en a pour quatre cent mille francs.

Le chocolatier eut un moment d'angoisse.

Mais bientôt le sourire s'épanouit de nouveau sur ses lèvres.

L'employé ne comprenait rien à cette hilarité.

Mais, dès le lendemain, il fut au courant en voyant paraître dans tous les journaux cette réclame monumentale :

« Le grand succès du chocolat *** surexcite de plus en plus la contrefaçon. Moyen infaillible de reconnaître le chocolat *** : *il est le seul qui blanchisse en vieillissant.* »

Le tour était joué, et bien joué, ma foi!

∿∿ Nous avons évité avec un soin scrupuleux de parler jusqu'ici des fêtes soi-disant musicales qui ont eu lieu à Bayreuth, sous la direction de M. Richard Wagner.

Assez de trompettes ont sonné les fanfares de la réclame en l'honneur de celui dont la personne et le talent nous sont également antipathiques.

Un mot seulement sur la *tétra-amphibologie* de l'homme qui, naguère, insultait si grossièrement la France.

Le mot est d'un de nos compositeurs des plus distingués, lequel est homme d'esprit par dessus le marché. Il se trouvait l'autre soir, avec un de ses confrères, dans une maison où on lisait une correspondance racontant comment M. Wagner a exigé qu'aucun spectateur, sous aucun prétexte, ne sortît pendant les trois heures que dure chacune de ses élucubrations.

Cela avec tant de rigueur, qu'on aurait pu se trouver mal et mourir d'apoplexie sans fléchir l'implacable consigne des fermeuses de loges.

Ce joli récit entendu, le compositeur hocha la tête et, se tournant vers le collègue qui était là :

— Il faut en convenir, mon cher, cela nous dépasse. Nous n'aurions jamais imaginé de nous servir de la clef de *sol* pour enfermer le public dans l'opéra cellulaire.

∿∿ Encore un épouvantable accident au compte de l'aérostation.

Vous en avez lu les détails.

Cela rappelle l'effroyable traînage de Nadar dans le *Géant*.

Une anecdote rétrospective à ce propos. Le *Géant* venait de s'effondrer définitivement après sa course folle; les malheureux voyageurs, blessés, inanimés, gisaient sur le sol. Accourt un brave Allemand qui agitait les bras et donnait les signes de la plus violente émotion.

Le trouble du brave homme était tel que Nadar en fut touché. Lui, cependant, se démenait toujours en répétant des mots entrecoupés. Nadar lui prend les mains pour le remercier de sa compassion. L'autre secoue la tête et renouvelle ses exclamations.

— Enfin, que dit-il? demande Nadar à un de ses compagnons, qui connaît l'allemand.

— Il dit que l'ancre du ballon a cassé un carreau chez lui et qu'il faut le payer.

∿∿ Qu'on dise encore que nul n'est prophète dans son pays. La diva Nilsson est en train de donner un éclatant démenti à ce proverbe hors d'âge. Son voyage en Suède n'est qu'une longue suite d'ovations enthousiastes. Cet enthousiasme s'est même manifesté d'une assez étrange façon.

Comme il n'y avait pas, à Stokholm, de salle de concert assez grande pour contenir la foule désireuse d'applaudir la cantatrice, on l'a autorisée à donner une représentation dans la cathédrale.

L'intention de Nilsson est, d'ailleurs, quand elle quittera le théâtre, de passer tous les ans une saison dans son pays natal. Elle vient d'y acquérir dans ce but un château qui lui coûte la bagatelle de six cent mille francs.

Ce n'est, du reste, qu'à titre de précaution lointaine, car Nilsson n'a nulle envie d'interrompre sa brillante carrière. Peut-être même serons-nous appelés à l'applaudir dans une création nouvelle plus tôt qu'on ne le suppose.

Nilsson, en effet, est restée reconnaissante à Ambroise Thomas, qui écrivit pour elle le beau rôle d'Ophélie. Ambroise Thomas, de son côté, a conservé une très-vive admiration pour son interprète.

D'où il résulte que la *Françoise de Rimini*, achevée par le maître, a de fortes chances d'être créée par la diva.

Il y a eu déjà des pourparlers. On négocie encore, car ces questions ont fini par prendre une importance quasi diplomatique par le temps qui court.

Attendons les résultats.

∿∿ On a beaucoup parlé, ces jours-ci, de la nouvelle doctoresse qui vient de passer ses examens devant la Faculté de Paris, où elle a été reçue avec les mentions les plus favorables.

Ce qui est encore nouveau pour nous est passé depuis longtemps dans les mœurs aux États-Unis. Un de nos amis qui revient de là-bas, où il était allé visiter l'Exposition de Philadelphie, nous raconte l'aventure suivante qui lui est arrivée à lui-même.

De passage à New-York, il tombe malade à l'hôtel pendant la nuit. Il fait demander un médecin.

Quelque temps après, le garçon revient en lui annonçant qu'il a amené le seul qu'il ait pu trouver.

Notre ami voit alors entrer une dame tenant un enfant dans ses bras. C'est le docteur. Gravement, il commence la consultation tout en allaitant son bébé, qu'il n'avait pas voulu laisser seul à cette heure, qui était probablement celle du souper nocturne du nourrisson.

Ici, il faudra pas mal de temps pour que des scènes de ce genre ne causent plus d'étonnement à la clientèle.

Qu'en pensez-vous?

∿∿ Heureux pêcheurs!

De nouvelles joies leur sont accordées moyennant la bagatelle de vingt cinq francs par an.

Les lacs du bois de Boulogne leur sont livrés comme ceux du bois de Vincennes l'étaient déjà. Seulement, il faut être matinal et s'atteler à la besogne dès cinq heures du matin. Une fois midi, les gardes ont ordre de faire déguerpir tous les permissionnés.

La pêche au bois de Boulogne offrira cette particularité que le poisson qu'on y prendra sera déjà à moitié accoutumé à la cuisson. Les lacs, en effet, sont alimentés par l'eau du puits de Passy, qui a une température relativement élevée. Un demi-court-bouillon.

La chaleur s'en mêlant, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que les pêcheurs du bois de Boulogne tirassent, un de ces matins, une carpe toute prête à être mangée.

Si Rossini vivait encore, il serait certainement un des habitués des lacs, car la pêche à la ligne était une de ses passions.

De temps en temps, malgré ses soixante-dix ans, les habitants de Passy pouvaient le voir descendre, vers six heures du matin, jusqu'au pont de Grenelle.

Là, il s'installait dans l'espèce d'île qui s'avance sur la Seine et espérait une friture.

Un jour il donna un grand dîner en l'honneur du premier goujon qu'il prit. Le héros de la fête fut servi tout seul au milieu d'un grand plat, et Rossini, pour son entrée, composa tout exprès une petite marche triomphale qu'on a retrouvée dans ses papiers.

Les pêcheurs à la ligne se doutent-ils qu'ils eurent un collègue si illustre?

∿∿ Une question déjà plusieurs fois soulevée et restée sans solution vient d'être de nouveau débattue.

Il s'agit du rétablissement d'une fête publique et annuelle dans l'intérieur même de Paris.

A notre sens, on devrait tout d'abord écarter du débat tout idée politique. L'important serait de fournir au commerce parisien, si languissant l'été, une occasion de bénéfices extraordinaires.

L'important serait de forcer un peu la main à la province qui délaisse complétement les voyages d'été.

Il y a là un péril réel pour Paris abandonné de plus en plus.

Une fête publique serait le meilleur des stimulants et des ressuscitants.

Encore une fois, il ne faudrait donner à cette fête aucune couleur politique. On choisirait, tout au contraire, une date neutre; on déciderait, par exemple, que le dimanche de la Pentecôte serait, tous les ans, affecté à ces plaisirs populaires.

Le but à atteindre, c'est de ramener la foule et de faire circuler l'argent.

Voyez de quelle manière les choses se passent. A Dijon, en ce moment, on célèbre l'anniversaire de Rameau. C'est plusieurs centaines de mille francs encaissées par le commerce dijonnais. De même chaque ville de province a ses fêtes annuelles, dont elle tire un profit considérable.

Paris reste seul déshérité.

Pourquoi?

Il ne faut pas songer qu'à ceux qui ont le moyen d'aller chercher au bord de la mer, en Suisse ou ailleurs, de coûteuses distractions. Il y a tout une population que les nécessités de la vie tiennent ici prisonnière, on doit penser à celle-là et lui donner quelque récréation.

Qui prendra l'intelligente initiative de cette mesure?

∿∿ Solennité lyrique.

L'Opéra a remonté le *Prophète*.

La Chronique musicale se chargera de vous rendre compte de la représentation.

Ici nous n'avons qu'à glaner dans les champs de l'anecdote et du souvenir.

Ce fut la première représentation du *Prophète* qui donna le signal des enchères dont la mode s'est depuis développée. Les journaux du temps annoncèrent avec pompe que des fauteuils d'orchestre s'étaient loués jusqu'à cinq cents francs.

On accusa même Meyerbeer, très-friand de réclame, d'avoir accaparé les places à seule fin de produire cette hausse factice. On l'accusa aussi d'avoir fait insérer les notes en question.

Inutile de dire qu'il était complétement innocent de ceci aussi bien que de cela.

Mais à cette époque, il se produisait une réaction contre l'auteur des *Huguenots*. On voulait, selon l'habitude, lui faire expier les trop grands succès qu'il avait obtenus.

Aussi les comptes rendus de l'époque furent-ils assez sévères. Quelques-uns allèrent jusqu'au dénigrement absolu.

Nous sommes bien loin de ces polémiques. Le *Prophète* est entré dans les régions sereines où les partitions jouissent paisiblement d'une gloire incontestée.

∿∿ Écho de Trouville.

Que faire sur la plage, à moins qu'on ne médise?

Passe M. X..., qui passe pour avoir fermé les yeux sur certaines infidélités conjugales, parce que ces infidélités avaient pour partenaire un banquier connu, grâce à l'amitié duquel M. X..., dit-on, fit sa fortune.

Quelqu'un rappelait l'histoire.

— Oui, dit un baigneur de *high-life*, il a commencé par être un mari facile pour devenir un mari aisé.

∿∿ Toto est en vacances.

Il s'amusait hier avec des camarades.

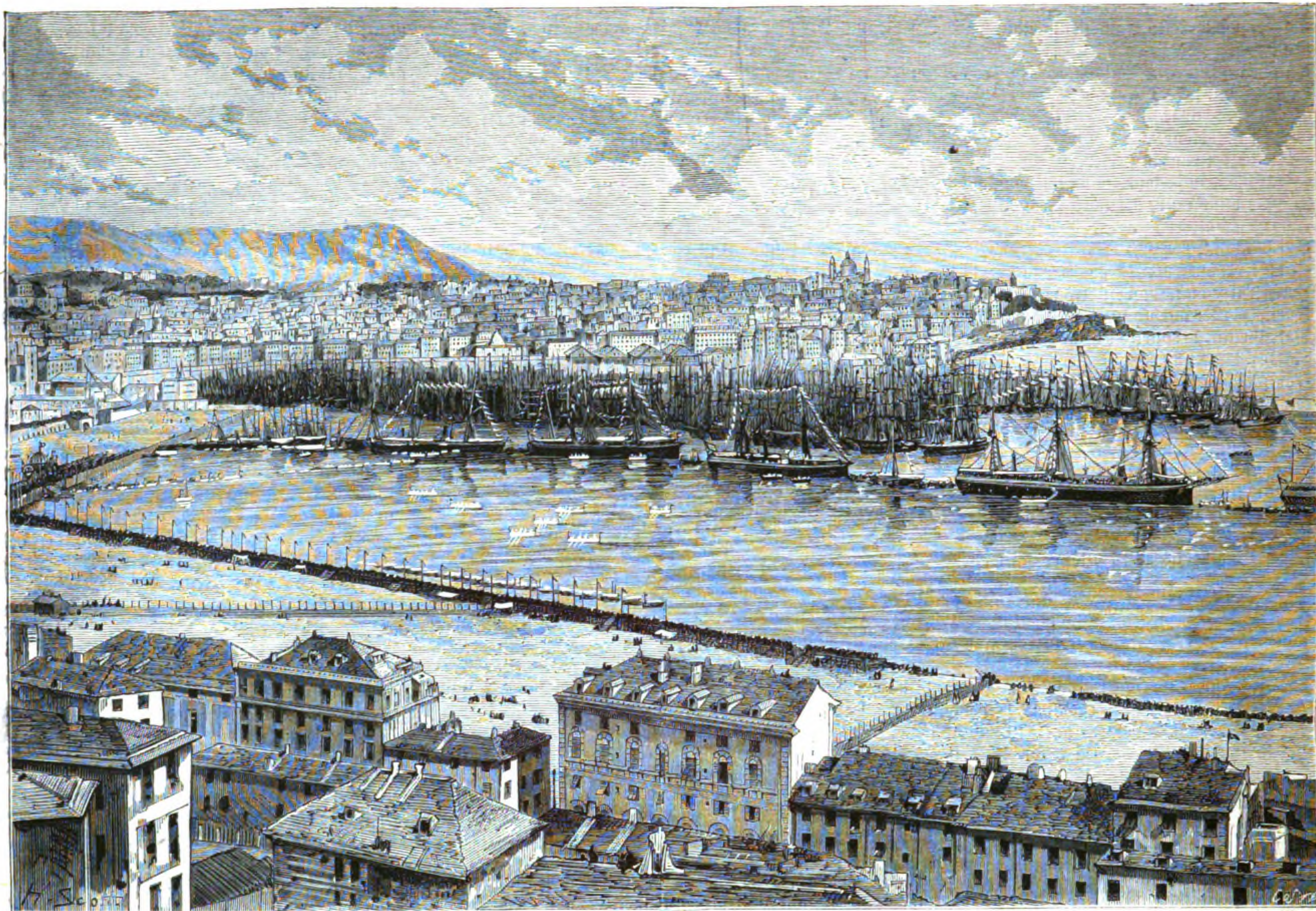
Soudain arrive son père qui voit Toto se sauver à toutes jambes.

— A quoi joues-tu donc? Aux barres?

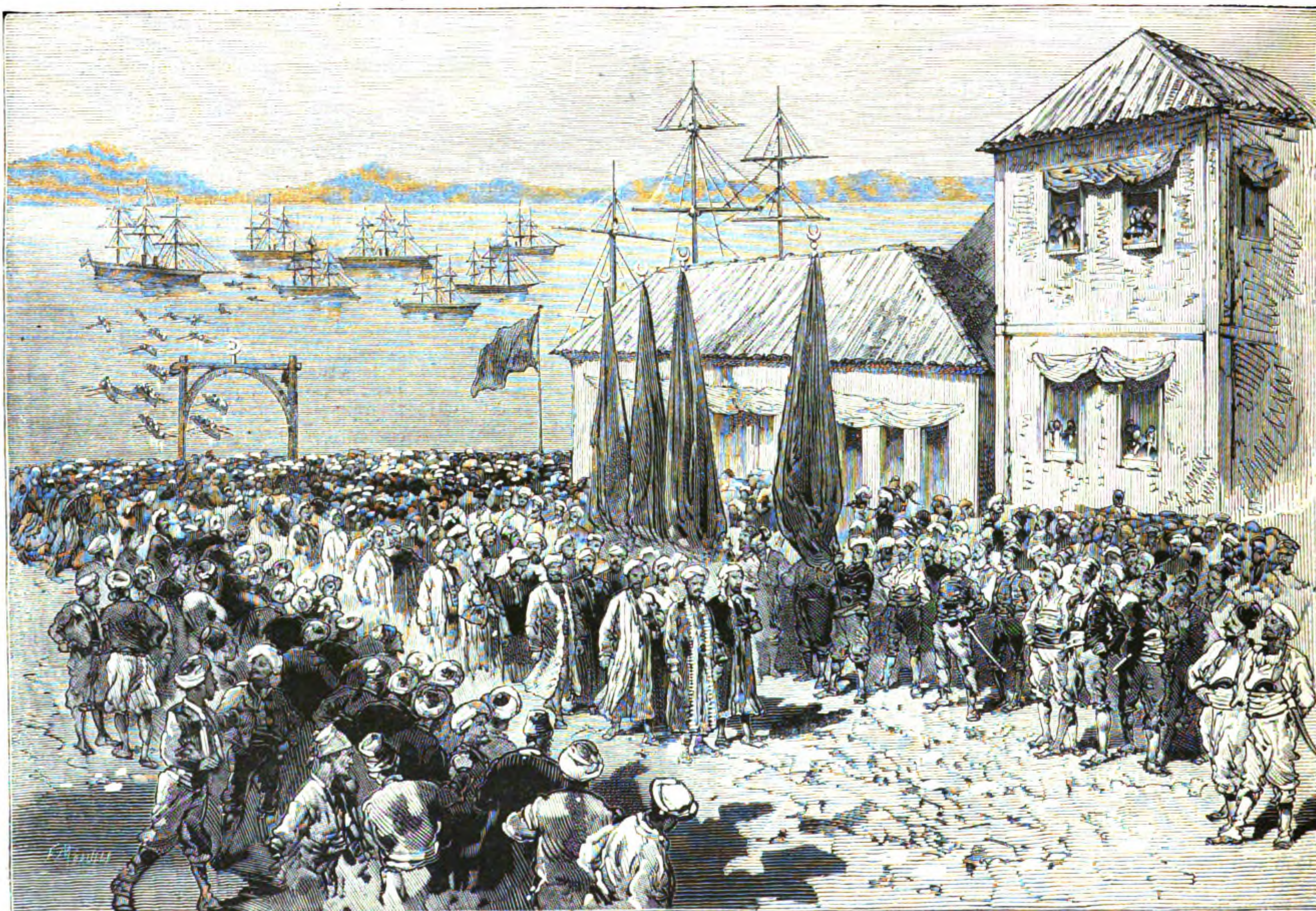
— Non, papa. Nous jouons à l'actionnaire et c'est moi qui suis le gérant!

O précocité terrible!

PIERRE VÉRON.



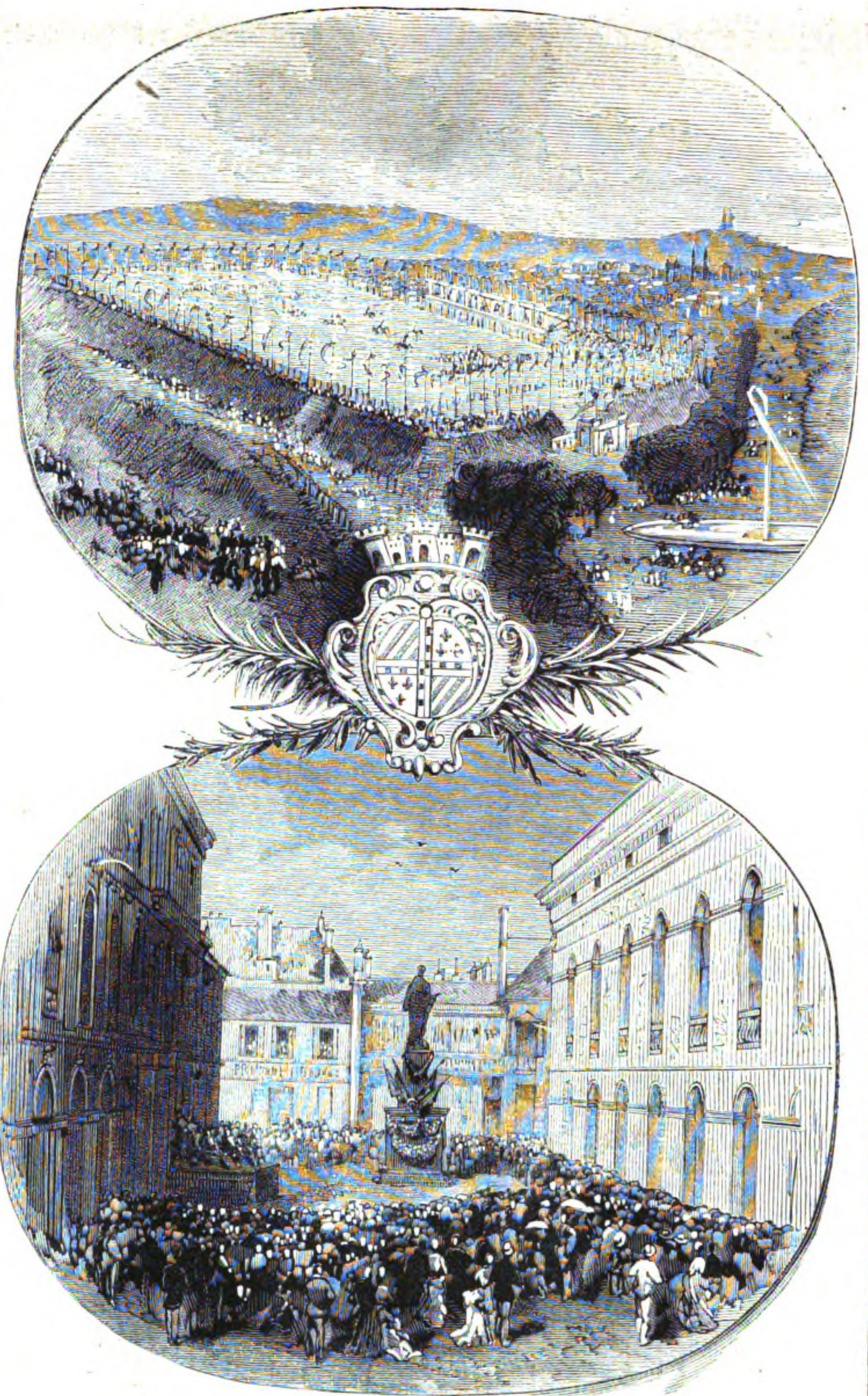
ITALIE. — Les régates du 30 juillet, à Gênes. — (D'après la photographie de M. Degoix.)



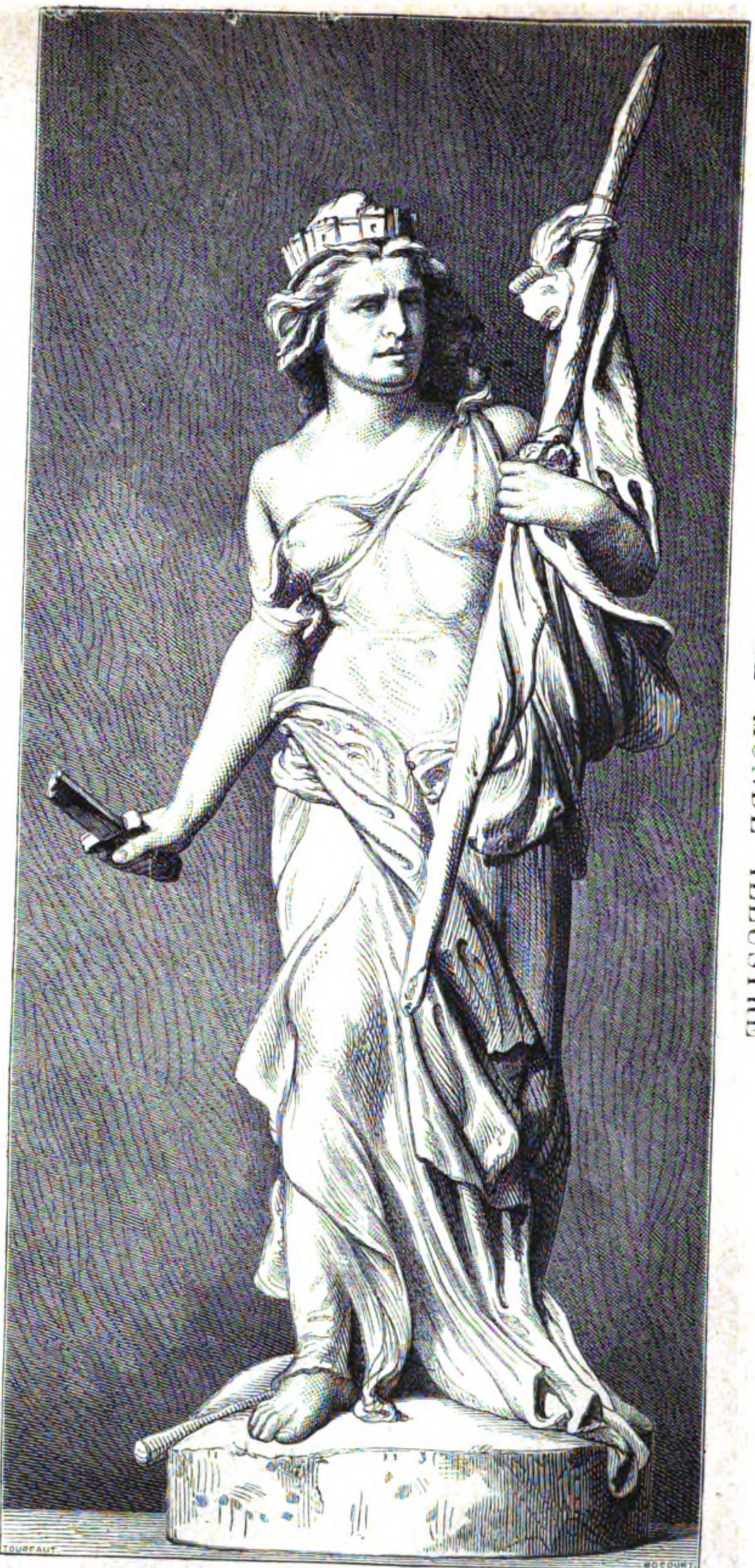
SALONIQUE. — Débarquement d'une bande de softas enrôlés pour la Serbie. — (Dessin de M. Valnay, d'après le croquis de M. J. Viaud.)



J.-Ph. RAMEAU, statue de M. Guillaume, érigée à Dijon à l'occasion du centenaire.



DIJON. — Les fêtes du centenaire de Rameau. — Le carrousel. L'inauguration de la statue. (Croquis de M. H. Clerget.)



LA DÉFENSE, statue de M. Cabet surmontant le monument commémoratif.

NOS GRAVURES

Conflit turco-serbe

Depuis huit jours la position des belligérants ne semble pas avoir beaucoup changé. On dit que les Turcs n'ont pas profité complètement de leurs derniers avantages. Ils sont bien établis à Zaïtchar, qu'ils ont trouvé à peu près dépeuplé, mais les Serbes auraient d'assez bonnes positions dans les défilés qui conduisent à l'intérieur et veulent encore résister; la ligne du Timok à la Morava et celle de Negotin à Kladova étant encore en leur pouvoir.

Au dernier moment, on parle d'un succès des Turcs à Yavar et d'une bataille probable aux environs de Bavja.

Du côté des Monténégrins, même situation critique des Turcs.

L'arrivée du prince Milan à Belgrade, pour la délivrance de la princesse, est la source de bruits divers qu'il n'est pas temps d'enregister.

Notre gravure, *De Belgrade à Paracin*, d'après les croquis de M. Dick, est, comme celle *De Paris à Belgrade*, la reproduction de ses notes de voyage. Il n'est pas besoin de les développer par un récit détaillé, pas plus que la page suivante, où nous avons réuni les derniers croquis reçus.

Kruseval est la troisième ville de la Serbie comme importance, et aurait été la capitale de l'ancien royaume de Slavonie. Elle est entourée de palissades qui pourraient, à la rigueur, soutenir l'attaque d'une troupe de cavaliers tcherkess, mais dont la principale utilité est de contenir le bétail qui y est interné. L'église est un des plus beaux spécimens de l'architecture chrétienne dans ces lointains parages. Quel dommage si, obligés de reculer encore, les pauvres Serbes voient leur pays, si pittoresque, subir le sort de tant de villages envahis.

Le départ des volontaires de Salonique, que nous recevons d'autre part, montre une certaine ardeur dans le parti opposé.

Les transports à vapeur continuent d'amener d'Égypte les troupes du vice-roi, et les volontaires s'engagent tous les jours par centaines.

L'arrivée d'une centaine de softas a fait surtout sensation. Ils sont envoyés de Stamboul pour réveiller le fanatisme des soldats. Le fez ou le turban blanc est leur marque distinctive. Les volontaires sont rangés des deux côtés sur leur passage au moment de leur débarquement.

Chaque soir, avant de partir, les enrôlés de la journée font, musique en tête, une promenade bruyante par la ville; c'est une foule pittoresque de montagnards à moitié sauvages, dont les armes et les costumes semblent n'être pas de notre siècle.

Quelques personnages, toujours les mêmes, payés par le gouvernement sans doute, marchent en tête de ces pauvres gens : ce sont de graves derviches et des hommes coiffés en magiciens, dont le rôle consiste à égayer la marche de ce cortège faisant des facéties au public; viennent ensuite des grosses caisses, des trompettes, — et toujours les vieux drapeaux verts de Mahomet qui perdront bientôt leur prestige si on continue de tant les prodiguer.

Dans les quartiers grecs et juifs, la foule se presse sur leur passage; dans les quartiers turcs, toujours solitaires, quelques femmes voilées paraissent seulement, perchées sur le haut des murailles comme les cicognes, ou assises aux fenêtres derrière d'épais grillages de fer.

Les régates de Gênes

Monsieur le directeur,

J'ai l'honneur de vous envoyer quelques dessins de la grande solennité qui a eu lieu hier dans le port de Gênes. C'est la deuxième année que la Société de sauvetage offre au public italien cette fête, dans laquelle les matelots et les amateurs des diverses provinces sont invités à donner des preuves de leur force et de leur adresse. S. A. R. le prince Thomas, frère de la princesse Marguerite, occupait la place d'honneur dans la grande loge royale, et distribuait les prix. A ses côtés étaient M. le président du conseil des ministre, S. Exc. Depretis et S. Exc. le ministre de l'intérieur, le baron Nicotera; ils ont profité de cette belle occasion pour se rendre à Gênes, et recevoir les félicitations, bien sincères au moins cette fois, des négociants génois, par suite de la loi sur les *punti franchi*, qui, après beaucoup de discussions et de difficultés, vient d'être approuvée par le Sénat. Il y aurait beaucoup à dire sur le tact et l'habileté dont a fait preuve la commission de la Société de sauvetage; mais, à ce qu'il paraît, elle avait une rude besogne à remplir : la vente des billets! C'est pourquoi probablement elle ne s'est occupée que de cela, et, toutefois, elle n'a pas complètement réussi. Néanmoins, la fête a été splendide, dans toute l'acception du mot, car M. le soleil aussi s'était habillé pour la circonstance de ses rayons les plus brillants, sinon brûlants. Quelques courses, entre les treize données, ont été très-intéressantes; pardessus le marché, M. le capitaine Boyton a réjoui les assistants par ses amusantes expériences avec son appareil de sauvetage. Le concours du public a été immense; le Piémont, la Toscane, la Lombardie se sont répandues en masse par les rues de Gênes, et ont, à elles seules, formé un des plus beaux spectacles que l'on puisse voir, en donnant à la ville une animation extraordinaire.

L'illumination magnifique du jardin de l'Acquasola, si renommé par la beauté de la vue panoramique qui l'entoure du côté de la mer, trois dîners officiels avec les *toasts* d'habitude, le *Requiem* de Verdi au théâtre, et autres divertissements publics, ont formé le cadre du tableau dont les Génois et leurs visiteurs garderont certainement doux souvenir.

Agréez, etc. F. GARBINI.

François de Borgia devant le cercueil d'Isabelle de Portugal

TABLEAU DE M. J.-P. LAURENS

L'ŒUVRE que nous reproduisons aujourd'hui est encore une œuvre capitale; si elle a échappé, à quelques voix près, à la médaille d'honneur du Salon, pour la peinture, elle n'en a pas moins eu tous les honneurs. Nous avons entendu, devant cette toile, les vrais connaisseurs dire : « Voici le plus beau tableau du Salon. »

On peut cependant reprocher à M. Jean-Paul Laurens de traiter le plus souvent (il les traite trop bien peut-être) les sujets lugubres : *le Pape Formose, le Duc d'Enghien, l'Interdit*, etc., sont autant de scènes historiques plus saisissantes qu'attrayantes. On en dira autant du magnifique tableau de cette année, qui représente François de Borgia devant le cercueil d'Isabelle de Portugal.

Voici, d'après le livret, la donnée principale du tableau tiré de *la Vie des saints* :

« François de Borgia fut chargé par l'empereur Charles-Quint d'accompagner, à Grenade, le corps de l'impératrice Isabelle. Après la solennité des funérailles, il fit ouvrir le cercueil afin de reconnaître le cadavre de sa souveraine défunte. A la vue de ce visage autrefois plein d'attraits, à présent défiguré..... »

Ici s'arrête la citation; mais un poëte s'est emparé de l'idée et l'a pour ainsi dire achevée dans un noble langage, en harmonie complète avec le sujet. Voici donc encore, en primeur, un nouveau sonnet de M. Dézamy, destiné à MM. Goupil, pour leur album de luxe du Salon 1876 :

Avant d'abandonner la sombre cathédrale
Où dort l'impératrice en habits de brocart,
François de Borgia, par un suprême égard,
Vient saluer la morte en sa tombe royale.

Isabelle n'est plus qu'un cadavre blafard :
Sa figure, autrefois superbe et magistrale,
Est empreinte aujourd'hui d'une horreur sépulcrale
Qui frappe étrangement l'esprit et le regard.

Grave et muet devant ces dépouilles glacées,
François roule en son cœur les austères pensées
Qu'inspirent aux croyants la mort et le saint lieu;

Et comprenant dès lors la vanité profonde
Des terrestres plaisirs et des grandeurs du monde,
Il renonce à la cour, — et se consacre à Dieu.

ADRIEN DÉZAMY.

Le Centenaire de Rameau, à Dijon

RETRAITE aux flambeaux. — Aubades à la maison de Rameau, rue Vaillant, par toutes les sociétés musicales. — Tirs des archers, arbalétriers et chevaliers dijonnais, selon les vieilles coutumes du moyen âge. — Messe solennelle de Dieschl, chantée avec Mgr Rivet, évêque de Dijon, officiant à Saint-Bénigne. — Inauguration de la statue de Rameau en présence de toutes les autorités du département, accompagnement d'orchestre, discours de M. Poisot, allocution du maire. — Illuminations à giorno, depuis la place Saint-Pierre jusqu'à l'extrémité du parc; des lumières et encore des lumières. — Représentation de gala au Grand-Théâtre, avec beaucoup de musique de Rameau, bien entendu. — Concours musical de quatre-vingt-dix-sept sociétés, grand défilé de ces sociétés, grande et large distribution des récompenses sous la présidence du baron Taylor (prix d'honneur à une musique belge, cinq prix à l'Harmonie du Bon-Marché, dirigée par M. Paulus). — Banquet gigantesque devenant un nouveau concours entre les *clos-vougeot, murigny, richebourg, volnay, meursault, chambertin, romanée, conti;* c'est à y voir mille chandelles avant le feu d'artifice qui suit sur la place du Trente-Octobre. — Enfin, carrousel extraordinaire où assistent cinq mille personnes, et où quinze cents manquent de place à la porte. On cite, parmi les officiers qui se distinguent, les capitaines L'Huillier, Save et de Lerrezin du 18e chasseurs à cheval, ainsi que MM. Audebert, Séret, Danglade et Mayer; dans le 10e dragons, le lieutenant Bernadotte, petit-neveu de l'ancien roi de Suède, et MM. Perrin, Bulmer et Touchet. — Telle est l'énumération à peu près complète de ces fêtes. Nous ne parlons pas de la foule qui encombre les rues, qui acclame les bannières des sociétés qui défilent, qui se bouscule partout où se passe une cérémonie; nous omettrons même le nombre de gens obligés de coucher à la belle étoile, faute de place dans cette ville si hospitalière.

On comprend que le *Monde illustré*, qui s'est fait représenter à Dijon par M. Hubert Clerget, et qui a reçu des croquis de tous ces aspects, ait renoncé à les développer. Nous en marquerons donc seulement le souvenir. En donnant plus d'importance à la statue de Rameau, qui est l'objet principal de ces fêtes, nous nous associons mieux aux habitants de Dijon pour honorer sa mémoire, et nous faisons connaître la belle œuvre de M. Guillaume, membre de l'Institut.

L'illustre musicien, revêtu d'un costume des plus simples, est représenté debout, la main droite appuyée sur un clavecin, tandis que la gauche soutient sa tête. A ses pieds se trouvent des livres et des partitions sur lesquels se lisent les titres de ses principaux ouvrages : *Traité de l'Harmonie, Nouveau système de musique, Hippolyte et Aricie, Castor et Pollux, Dardanus, les Indes galantes*, etc., etc.

Quant à l'autre belle statue de M. Cabet, elle a fait trop de bruit pour que nous ayons besoin d'insister. Nous avons eu occasion ici de dire que c'est à tort qu'on a voulu y voir une Marianne; l'auteur nous a affirmé qu'il n'avait voulu faire dans cette figure mâle et entraînante que *la Ville de Dijon se défendant contre l'Invasion*. M. Cabet y a parfaitement réussi et, laissant la politique de côté, le pays se trouvera enrichi d'un véritable monument artistique.

Nota. — Au moment de mettre sous presse, notre correspondant ne nous parlant pas de l'inauguration de cette statue, dont nous avions préparé la gravure pour la circonstance, nous passons outre, au risque de devancer l'actualité.

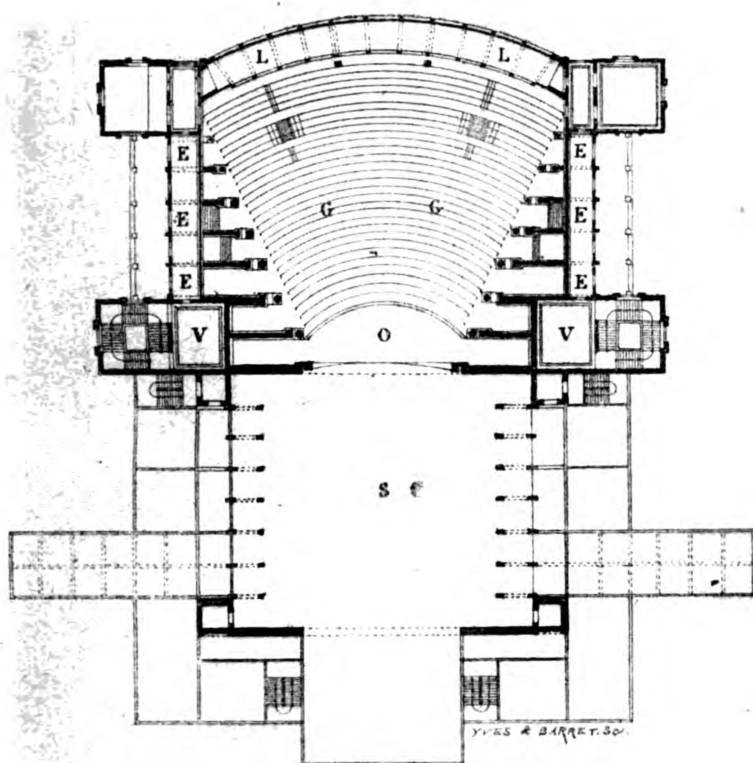
La tétralogie de Wagner

IL est devenu banal de répéter que l'art n'a pas de patrie; s'il est cependant une circonstance où l'on a besoin de se pénétrer de cette vérité, c'est aujourd'hui que M. Wagner, qui nous a très-maltraités, surtout depuis nos défaites, en appelle aux dilettantes de toutes les nations pour juger sa musique si peu goûtée en France. Nous ferons donc taire notre patriotisme pour donner à un véritable événement musical toute l'importance qu'il mérite :

LE THÉATRE DE BAYREUTH

Richard Wagner, toujours à la recherche de l'originalité, ne pouvait pas se contenter d'un théâtre ordinaire pour la représentation de cette trilogie qui doit être, d'après lui, le triomphe de la musique de l'avenir. En 1871, après avoir obtenu de la municipalité de Bayreuth la concession gratuite d'un terrain situé à trois quarts de lieue de la ville, sur une hauteur entourée de jolies collines boisées, il lança, à l'adresse de riches amateurs, un prospectus leur promettant, contre un versement de 300 écus, le privilége d'assister aux trois premières représentations de la trilogie et du prologue, soit à douze soirées d'opéra consécutives. Il réunit ainsi plus d'un million de francs; parmi les souscripteurs, se trouvent des Américains, des Anglais, des Russes, des Hongrois, etc.; c'est donc une pure prétention de la part de Wagner de vouloir aujourd'hui qualifier son théâtre élevé avec cet argent de toute provenance, de monument de la nation allemande.

A l'extérieur l'édifice est très-laid et disproportionné; mais à l'intérieur il est fort ingénieusement aménagé. La partie qui contient la scène a 38 mètres de haut, sur 81 de long; l'ouverture de la scène a 15 mètres de



PLAN DU THÉATRE DE BAYREUTH

S. Scène.
O. Orchestre.
V. Vestibules.
G. Gradins.
L. Rang des loges.
E. Entrées.

large. Derrière se trouve encore un espace de près de 14 mètres de long, et les sous-sols ont une profondeur d'également 14 mètres; de la sorte, le cas échéant, la scène peut avoir une longueur de 40 mètres sur plus de 50 de haut, proportions énormes qui permettent d'atteindre à des effets tout à fait extraordinaires.

L'orchestre, qui est placé comme d'habitude devant la scène, est séparé par une cloison des spectateurs, dont aucun ne peut apercevoir quoi que ce soit de ce qui se passe à l'orchestre.

La partie du théâtre réservée aux spectateurs a 23 mètres de haut sur 38 de long; elle est disposée en amphithéâtre; le premier rang contient 32 places: le dernier, large de 37 mètres, en a 54; au fond s'élèvent les loges réservées aux souverains; sur les côtés se trouvent quelques loges et les deux foyers. Le nombre total des places est de 1,544.

D'excellentes dispositions qui méritent d'être imitées ont été prises pour qu'en cas de feu, ou d'une autre alerte, la salle puisse être évacuée en moins de dix minutes, sans le moindre désordre.

Les spectateurs assis à tel ou tel rang ne peuvent sortir que par la seule porte qui correspond à leur place, et il y a douze portes de sortie. De même on a aménagé aux extrémités de l'édifice quatre grands réservoirs d'eau qui, mis en rapport avec toutes les parties du théâtre par des conduits, rendent un incendie à peu près impossible. La machinerie a été l'objet d'un soin tout spécial; elle dispose de moyens d'effet inconnus jusqu'ici, même à l'opéra de Vienne et à celui de Paris; elle est l'œuvre de M. Brandt, de Darmstadt.

Ceci dit, il nous semble intéressant, pour nos lecteurs, d'inscrire la légende qui a inspiré Wagner et dont il a fait le libretto de son œuvre gigantesque. Le journal quotidien dans lequel on a pu la lire est déjà perdu, sans doute, tandis que le *Monde illustré* reste. Voici cette histoire à demi-mythologique, d'après M. E. Guiraud, l'heureux auteur de *Piccolino* :

LA LÉGENDE DE NIBELUNGEN

Dès 1863, M. Wagner avait fait publier en Allemagne le texte sans musique de ses nouveaux opéras. Ce poëme a pour titre : *l'Anneau de Nibelung, fête scénique pour trois jours et une soirée comme prologue. L'or du Rhin* (*Reingold*) — le prologue — nous fait assister à la lutte des trois races rivales : les Nibelungen, nains qui se cachent dans les profondeurs de la terre, les géants qui sont à la surface, et les dieux qui habitent le sommet des montagnes. Albéric, roi des Nibelungen, dérobe l'or du Rhin et s'en forge un anneau auquel est attaché un pouvoir merveilleux. Les dieux, menacés dans leur toute-puissance, traitent avec les géants pour la construction du Walhalla, forteresse infrangible, d'où ils continueront à dominer le monde. Les géants mettent pour condition à leur alliance que Wotan, le maître des dieux, les rendra possesseurs des richesses amassées par Albéric. Le roi des nains, saisi, garrotté, comparaît devant le roi des dieux, et après avoir été contraint de livrer son trésor, se voit encore arracher l'anneau magique. Dans son désespoir, il charge cet anneau d'une effroyable malédiction. Wotan avait promis le trésor, mais il veut garder pour lui le talisman; pendant qu'il en dispute la possession aux géants, apparaît Erda, la prophétesse, qui s'adresse à Wotan :

Tout ce qui est finira,
Un jour lugubre menace les dieux.
Ma voix te dit : Evite cet anneau
. . . .
Songe en paur et en souci.

Sous l'impression de ces sombres paroles, Wotan abandonne l'anneau de malheur; il le cède aux géants qui lui laissent en échange la belle déesse Freia, dont ils voulaient faire leur prisonnière. L'allégresse règne parmi les dieux, et selon M. Schuré, « il semble que la nature entière *pousse des sanglots de joie qui se perdent en un murmure de félicité.* »

Essayons maintenant de donner une idée de la première journée, intitulée *la Walkure*. Wotan, troublé par les paroles d'Erda, est descendu dans le sein de la terre pour arracher à la prophétesse ses secrets sur l'origine et la fin des choses. « Vaincue par le dieu, « aimée de lui, elle lui donne neuf filles, les Walkures, « les vierges guerrières, dont l'aînée, Brunehilde, sera « l'exécutrice de ses plus chères pensées. »

Mais « de sa descendance terrestre seulement, Erda « le lui a dit, naîtra un héros qui pourra faire ce « qui lui est interdit à lui même : libérer le monde de « la malédiction dont il est chargé par la faute même « des dieux. Wotan descend sur la terre sous le nom « de Velse, et engendre un couple de jumeaux : Siegmound et Sieglinde. »

Au moment où commence l'action, Sieglinde est devenue la femme d'Hounding, et Siegmound est l'hôte de tous deux. Dans la nuit, pendant le sommeil d'Hounding, Sieglinde se glisse auprès de son frère, et lui montre, planté au milieu d'une pièce rustique, un arbre dans le tronc duquel une épée est enfoncée jusqu'à la garde. Cette épée doit assurer la victoire à qui saura l'arracher. Tout à coup, la porte du fond s'ouvre, et laisse voir un paysage enchanteur, éclairé par la lune. Siegmound et Sieglinde se regardent avec ravissement : « Le malheur les unit, le Printemps les fiance... Siegmound arrache l'épée... et, saisissant avec transport sa sœur fiancée pour l'enlever, il s'écrie :

« *Fleurisse donc le sang des Velsoungs!* »

Au second acte, nous voyons Wotan non-seulement abandonner son fils, mais encore décider sa mort. Brunehilde, la Walkure, à qui Siegmound a inspiré la plus ardente passion, cherche à le sauver, malgré la volonté de leur père. Wotan triomphe et dirige le coup mortel que lui porte Hounding, le mari trompé.

Au troisième acte, Wotan se venge de sa fille désobéissante en l'endormant sur la montagne. Elle sera à celui qui la trouvera. Mais, pour qu'elle ne soit pas livrée à un homme indigne d'elle, le dieu consent à entourer sa fille d'un cercle de feu qu'il faudra franchir pour arriver jusqu'à elle.

Des amours de Siegmound et de Sieglinde est né un fils, Siegfried, qui donne son nom à la troisième partie de la tétralogie. Siegfried s'est forgé une épée avec des fragments de l'épée paternelle. Il a vaillamment conquis sur les géants le fameux anneau, ainsi qu'un heaume magique. Mais cette gloire ne lui suffit pas; il poursuit un autre idéal, il veut aimer. C'est alors qu'un petit oiseau chanteur se présente à Siegfried, lui apprend, en gazouillant, le sort de Brunehilde, l'excite à franchir le cercle de flammes et le conduit jusqu'à la montagne. Après avoir surmonté toutes sortes d'obstacles, le héros arrive enfin auprès de la Walkure. Là, se trouve une scène capitale et véritablement lyrique.

Dans le poëme suivant, *Diegotterdæmmerung*, — le crépuscule des dieux, — l'action devient plus compliquée. Siegfried, en quête de nouvelles aventures, a momentanément abandonné Brunehilde, en lui laissant le fatal anneau, comme gage de sa fidélité. Gounther, un des nouveaux compagnons de Siegfried, convoite à la fois Brunehilde et le talisman magique. Il supplie son ami de l'aider à franchir le cercle de flammes. Siegfried, tout entier à un nouvel amour, a oublié jusqu'au nom de l'infortunée Walkure : il consent à servir les projets de Gounther. Grâce au heaume magique qu'il a conservé, il prend les traits, l'allure de ce dernier et se dirige vers la montagne. Brunehilde, lorsqu'elle se trouve en face d'un inconnu, recule épouvantée. « Changeant sa voix, il déclare se nommer Gounther, et de« mande à Brunehilde d'être sa femme, *parce qu'il a « franchi le feu*. Elle refuse avec horreur et montre, « comme sa défense, l'anneau qu'elle porte à son doigt, « l'anneau de Siegfried! Mais lui, luttant avec elle, le « lui arrache; l'ayant domptée ainsi, il la force de le « suivre et l'amène stupéfaite et brisée à Gounther, qui, « caché derrière un buisson, prend sa place sans que « Brunehilde ait remarqué la substitution. »

La Walkure ne tarde pas à se venger de son infidèle amant. Après l'avoir fait tuer par Hagen, de la race des nains, elle lui reprend l'anneau de Nibelung, le passe à son doigt, et s'élance avec son cheval dans le bûcher flamboyant qui consume le corps de Siegfried. Lorsque tout est fini, les ondes du fleuve viennent recouvrir le bûcher en cendres. « Dessus nagent les on« dines. A leur aspect, Hagen, qui n'avait cessé de sui« vre Brunehilde du regard, est saisi d'effroi... Il se « précipite sur elle en s'écriant : « Ne touchez pas à « l'anneau! »

Inutiles efforts, car les ondines reprennent possession de l'or du Rhin, et, radieuses, elles élèvent l'anneau dans les airs. Une grande lueur qu'on voit au ciel dénonce l'incendie du Walhalla et la fin du règne des dieux. — E. G.

Nous réservons nos appréciations sur l'œuvre à qui de droit quand il aura été possible de la juger mûrement.



SALON DE 1876. — FRANÇOIS DE BORGIA DEVANT LE CERCUEIL D'ISABELLE DE PORTUGAL

Tableau de M. Jean-Paul Laurens. — Dessin de M. J. Lavée, d'après la photographie de MM. Goupil.



EN SERBIE. – De Belgrade à Paracin. – (Dessin de M. Férat, d'après les croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)

LES DIEUX QU'ON BRISE

VII

PORTRAIT — A***

Dumas n'est qu'un enfant en parlant de la femme;
Car s'il te connaissait, ô Sphinx à l'œil profond,
Il eut renoncé vite à lire dans ton âme,
Dont personne jamais n'a pu sonder le fond.

Quel secret est caché dans ton regard étrange?
Comme celui d'Isis, nul ne l'a découvert.
Te vient-il d'un démon ou te vient-il d'un ange?
Balzac n'eut pas compris l'éclat de ton œil vert.

Moi qui cherchai souvent à déchiffrer ton être,
C'est le bien et le mal que chez toi j'ai trouvé...
Et pourtant je n'ai pu parvenir à connaître
Le but mystérieux que ta vie a rêvé.

Belle?... Certes, tu l'es : c'est de peu d'importance,
Car, bien d'autres le sont qu'on ne remarque pas.
Pour toi, ce n'est jamais à ta beauté qu'on pense,
Mais c'est à ton esprit dont on n'est jamais las.

Le ciel a mis de tout dans ton cerveau bizarre.
Tu peux tout, tu sais tout, sans avoir rien appris.
Les divagations où ton esprit s'égare
N'ont pas toujours de sens, mais ont toujours du prix.

Parfois, dans ton regard le génie étincelle;
On dit : « C'est un grand homme, écoutons jusqu'au bout. »
Puis soudain, tu descends tout en bas de l'échelle,
Et l'on dit : « Ce n'était qu'une femme après tout. »

Tu peux, en même temps, sembler bonne ou mauvaise,
Selon qu'on te verra bien ou mal, à ton gré :
Tu résumes en toi la vivante antithèse
Que Leibnitz appelait : l'Éternel Ignoré.

On t'ignore!... et, qui sait? tu t'ignores toi-même,
Peut-être. — Quant à moi, ce que je sais très-bien,
C'est que jamais un sot ne t'a dit : « Je vous aime, »
Car c'est être très-fort que de ne craindre rien.

Je vis à tes côtés sans te connaître encore,
Attiré, repoussé, puis séduit, tour à tour.
Si l'on ne te hait pas, il faut que l'on t'adore,
Or ta haine est à craindre, autant que ton amour.

Et si jamais quelqu'un, curieux de ton âme,
Voulant m'interroger sur ce que tu penses,
Venait me demander : « Quelle est donc cette femme? »
Je dirais : « Je ne sais. Je ne la connais pas. »

ALBERT DELPIT.

Château de la D... 1876.

LE FIL D'OR

LÉGENDE

(Suite)

De toute leur personne émanait un parfum enivrant, qu'on pouvait respirer encore pendant de longues heures après leur départ.

Un soir où nombreuse compagnie était venue pendant le jour chez le tourneur, Otbert pria la Mignonne de l'éclairer pour prendre dans l'atelier un outil qui lui était nécessaire; en entrant, il ne put s'empêcher de s'écrier :

— Quelle délicieuse odeur!

En entendant ces paroles, Martha fut prise d'un tel tremblement nerveux que la lampe faillit s'échapper de sa main; elle la retint à grand' peine et retourna dans la salle le désespoir dans le cœur. Toute la soirée elle dévora ses larmes, puis rentra dans sa chambre pour leur donner un libre cours.

Otbert, qui avait compris les souffrances de Martha, lui dit, le lendemain matin, pendant qu'elle servait le café :

— Martha, il n'y a de beauté vraie et complète que celle qui vient de l'âme, parce que l'âme est divine. Qu'avez-vous alors à désirer?

De telles paroles sont touchantes; la fillette en fut délicieusement troublée. Otbert était empressé, désireux de plaire en toutes choses, mais réservé et respectueux avec la Mignonne. Il se levait tôt, et tous les matins, lorsque la fillette venait se mettre au travail, elle trouvait sur a petite table une fleur, une seule.

Mais cette fleur était si belle, si bien choisie, qu'il n'y avait que lui qui pouvait l'apporter.

Chaque jour Martha en parait son corset; chaque soir elle cachait la fleur flétrie sous son oreiller .. il lui était doux d'appuyer sa tête à cette place.

Le lendemain, elle renfermait soigneusement la fleur dans le tiroir.

Cette façon d'agir n'était pas sans danger; mais une fillette sans malice pouvait-elle se douter qu'à la longue le parfum des fleurs enivre?

Pendant que Martha commençait à épeler ce premier roman du cœur, dont le souvenir est éternel, Herman était en proie aux plus sombres pensées; plus d'une fois le pauvre garçon regretta de ne pas être mort. Plus souvent seul dans sa chambre qu'avant l'arrivée de l'ouvrier, l'impatience fébrile qui le dévorait ne connut plus de bornes; aussi, sans vouloir attendre sa complète guérison, il descendit à l'atelier, afin de juger par lui-même de l'état des choses, avec la vague espérance que ses craintes n'étaient pas fondées.

Il fut déçu dans son espoir, et, avec le retour au travail, commença pour lui une vie de souffrances intolérables.

D'abord, il fut jaloux du talent incontestable d'Otbert; jaloux de sa mince et haute taille, de ses grands yeux noirs d'où jaillissait une flamme qui semblait vouloir tout embraser; il envia sa chevelure noire, ses dents qui se laissaient voir régulières et blanches lorsque le plus aimable, le plus intelligent des sourires s'épanouissait sur ses lèvres. En un mot, il jalousa tous les dons que la nature avait si largement prodigués à Otbert. Mais qu'était cette souffrance envieuse en comparaison de celle qu'il ressentit, en voyant Otbert empressé d'une manière si fine, si délicate auprès de Martha? Rien assurément.

Les attentions d'Otbert pour Martha lui firent douloureusement comprendre qu'elle ne pouvait être que fière et touchée d'avoir inspiré un tel amour.

Alors, toutes sortes de pensées, de projets, allant jusqu'au drame, se firent jour dans son cerveau, jusqu'à ce jour si calme.

Hélas! en amoureux mal appris, quoique sincère, il tortura la Mignonne. De tout il lui faisait un crime; plus d'une fois la pauvre enfant pleura.

Le tourneur, de son côté, en voyant l'adresse de son ouvrier, se disait bien parfois :

— Il aurait fait un bon mari.

Tout aussitôt la souvenance des champs, des maisons, des gros sacs d'écus d'Herman lui revenant en mémoire, il repoussait énergiquement une pareille idée; après ça, il lui paraissait que le mieux, maintenant que l'ouvrage était terminé, serait qu'Otbert retournât à la grande ville d'où il était venu.

Mais lorsque les nombreux clients se succédaient, demandant tous des ouvrages faits par Otbert, surtout quand ces ouvrages livrés lui amenaient des sommes rondes qu'il enfermait dans son coffre-fort; il pensait que tout pourrait se concilier : Martha épouserait Herman, et Otbert resterait son ouvrier. Ce tourneur était un homme qui ne voulait, quoi qu'il en fût, dévier de la route au terme de laquelle se trouvait le but qu'il voulait atteindre. Aussi, faisant son chemin, il fixa le jour de la noce sans consulter sa fille, en fit part à tous les habitants du bourg, commanda le festin, retint les ménétriers et disposa tout pour ce grand jour.

Vous le voyez, le bonhomme allait son train, bien que personne ne fût gai au logis. La fillette était pâle, rêveuse plus qu'à l'ordinaire, et son travail languissait sous ses doigts.

Ainsi que par le passé, elle ne travaillait plus le nez contre la vitre pour mieux voir et saluer ses connaissances. Elle tournait le dos à cette vitre où son délicieux visage apparaissait autrefois aux passants charmés, et où son esprit s'était si souvent égayé, soit en voyant s'avancer les beaux carrosses armoriés qui s'arrêtaient à sa porte, soit pour voir passer plus d'un amoureux dont elle riait.

Elle ignorait alors que l'amour fait pleurer! Oui, elle ne regardait plus à la vitre, et les fleurs qui ornaient la fenêtre auraient disparu, si une main invisible, qui n'était autre que celle d'Otbert, ne les eût soignées.

Ainsi placée sur son escabeau, elle voyait dans l'atelier dont la porte était toujours entre-bâillée. Le tourneur aimait, allant et venant, à considérer la Mignonne pour se réconforter et reprendre courage au travail. Par cette porte entr'ouverte, qui pouvait captiver son attention?

Était-ce son père, son fiancé ou Otbert?

Lequel des trois?

Un observateur attentif aurait vu que son regard, qui tout d'abord semblait vague, ne l'était point; que, concentré vers la place occupée par Otbert, sa fixité seule lui donnait cette apparence.

Fritz ne prenait garde à rien; tout entier au bonheur d'avoir choisi un gendre riche et docile, il se donnait lui-même des tapes sur son abdomen pour s'exciter à la joie.

Herman, tout occupé à suivre chaque mouvement de sa fiancée, travaillait machinalement, par conséquent fort mal. Notre tourneur s'en apercevait et aurait, dans tout autre moment, rudoyé son ouvrier; mais il pensait que l'amour en était la cause et ne soufflait mot, se promettant de lui faire rattraper tout ce temps perdu après le mariage.

Quelquefois, plus courageux, Herman se hasardait à aller près de sa fiancée; Martha fermait alors les yeux, pour n'éprouver qu'un seul déplaisir : celui de l'entendre.

Si mal accueilli, il tournait son bonnet de travail dans sa large main osseuse et la parole expirait sur ses lèvres.

Il ne retournait cependant pas à l'atelier sans lui avoir dit :

— Martha, pourquoi placez-vous ainsi votre escabeau?

Elle restait muette, et une larme glissait sur sa joue, rosée jadis, pâlie aujourd'hui par des souffrances dont le nom lui était inconnu.

Après s'être approché de Martha, Herman retournait plus triste à son ouvrage.

Tout en ayant l'air de sculpter, le pauvre garçon pensait qu'il vaudrait mieux qu'il ne prît pas la Mignonne pour femme. Parfois, sincèrement, il essayait de se familiariser avec l'idée de la garder dans sa vie comme une bonne sœur; mais tout son courage tombait devant cette terrible réflexion qui venait étreindre son cœur, soufflant à son oreille, dans tout son être :

— Alors Martha appartiendra à un autre!

Et il concluait en se disant :

— Je l'épouserai, car j'en mourrai tout de même; mieux vaut mourir son mari.

Ce raisonnement était égoïste; mais cherchez donc un cœur, si tendre qu'il soit, qui n'ait pour hôte l'égoïsme? Vous n'en trouverez assurément pas, mes chères lectrices. Rendez seulement grâces à Dieu s'il vous est donné de posséder un amoureux qui ne laissera pas complétement envahir son cœur par le triste hôte cité plus haut.

Sans cesse assailli par ces désolantes pensées, Herman était constamment détourné de sa tâche. Otbert, lui, travaillait de grand cœur, sans se retourner jamais du côté de Martha.

Herman aurait voulu qu'il en fût autrement; il lui aurait cherché querelle, l'aurait provoqué en duel, l'aurait tué.

Là en était arrivé l'homme doux et pacifique par excellence. Oui, mais, en pareille circonstance, Martha ne laisserait-elle pas éclater son amour pour Otbert?

A l'idée d'une révélation qui viendrait si cruellement changer ses doutes en certitude, il était terrifié et tâchait par de moins sombres pensées de faire renaître le calme en son cœur agité; il n'y réussissait que rarement.

AMÉLIE PROTIN.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DU PALAIS

La fausse monnaie du papier. — Valeur de sentiment. — Agences centrales de billets de circulation. — Comment on se fait un crédit. — La bonne réglisse. — Drogue ou bonbon? — Les pharmaciens et les épiciers. — Dans la patrie du sucre de pomme. — Le tisseur guérisseur. — La foi robuste. — L'électricité sous toutes les formes. — Un ménage sourd-muet. — Une bergerie d'à présent.

Les billets de complaisance, a dit avec éclat un publiciste, sont la fausse monnaie du papier. Je crois bien me rappeler que Balzac a répété cela quelque part, en le plaçant dans la bouche d'un personnage solennellement honnête. L'expression, pourtant, était loin d'être juste, car on ne se déclare pas solvable à tout jamais, par la seule raison que l'on signe un billet à ordre ou une lettre de change, on se déclare responsable, ce qui n'est pas du tout la même chose. Ce qu'on appelle *le papier* est une valeur de sentiment, car l'homme le plus honnête et le plus riche peut perdre ses ressources avant l'échéance du billet qu'il lance dans la circulation, de même que le souscripteur notoirement insolvable quand il traça sa signature d'une main légère peut devenir millionnaire et payer rubis sur l'ongle à présentation. Il faudrait donc, il me le semble du moins, comparer le tiers porteur qui reçoit en payement ce qu'on appelle, bien improprement, une *valeur*, au marchand qui accepte sans le savoir une pièce d'argent rognée, avec cette différence pourtant que ce dernier peut consulter son trébuchet, tandis que le premier ne fait foi, en réalité, qu'à la solvabilité de celui qui endosse avant lui; le contrôle est presque impossible quant au souscripteur et aux endosseurs primitifs. On peut se rappeler qu'autrefois on trouvait au Palais-Royal, nous disent les mémoires du temps, des souscripteurs qui recevaient quarante sous pour signer un billet à ordre de 500 francs. C'est là de l'escroquerie au premier chef selon la raison et selon la jurisprudence, car il n'y a pas de manœuvre frauduleuse mieux caractérisée que celle du souscripteur qui sait d'avance qu'il ne payera pas.

La question qui vient de se présenter à l'appréciation du tribunal de commerce n'est pas du tout la même : il s'est créé à Paris — et peut-être autre part — des agences qui centralisent les signatures de complaisance; tous les adhérents à cette espèce d'association échangent là leur papier somme pour somme; c'est ainsi que M. Twarest a signé un effet de 220 francs à M. Mourié qui a lui-même souscrit un effet d'un chiffre et d'une valeur pareils. M. Landry, vernisseur sur métaux, se trouvait être aujourd'hui tiers porteur de cet effet et il demandait au tribunal de commerce d'en ordonner le payement par toutes les voies de droit. Le tribunal, attendu que ces sortes de valeurs, fictives et illicites ne reposent que sur une cause fausse, font croire à des opérations commerciales qui n'existent pas, ne sauraient donner lieu à aucune action en justice, a, dans un esprit d'ordre public, déclaré nul l'effet dont il s'agit, et repoussé la demande et condamné le demandeur tiers-porteur aux dépens.

N'y a-t-il pas là quelque chose de grave et d'étrange, car enfin la bonne foi n'est pas suspecte de la part du demandeur qui a reçu ou qui a pu recevoir ce billet comme un payement régulier et pour une cause licite, et pour une opération réelle; ce n'est pas lui qui a donné une contre-valeur de même nature, ce n'est pas par son fait que le billet ne vaut rien. Ce sont précisément le souscripteur et le premier endosseur qui échappent à la nécessité de payer, si le payement est encore possible. La jurisprudence ne va-t-elle pas cette fois un peu trop loin? C'est ce que la Cour d'appel nous dira bientôt sans doute.

Voici maintenant un épicier de Rouen qui a eu bien des ennuis parce qu'il a débité *de la bonne réglisse*, comme le disait, dans sa chanson autrefois célèbre, le vieux comique Odry. Ce malheureux épicier a comparu devant le tribunal de police correctionnelle sous la prévention de vente d'une préparation pharmaceutique et de débit d'une drogue au poids médicinal. La pâte de réglisse, une préparation pharmaceutique! La pâte de réglisse, une drogue! Eh sans doute! la réglisse guérit le rhume et beaucoup mieux et beaucoup plus vite que toutes les compositions chimiques de MM. les apothicaires, qui se débitent par boîtes du prix de trois à dix francs. Et j'ajoute que si la réglisse — pour laquelle ma reconnaissance est sans bornes — coûtait trente ou quarante francs la livre, elle obtiendrait une vogue inouïe et méritée! MM. les apothicaires de Rouen ont fait en cette circonstance leur campagne ordinaire, ils étaient trente (ni plus ni moins) qui se portaient parties-civiles et demandaient chacun 25 fr. de dommages-intérêts; total 750 francs!

Oh! avant qu'un épicier ait vendu assez de réglisse pour faire tort de 750 fr. à la spécialité de la pharmacie, il faut que bien des années s'écoulent.

Le tribunal a jugé que c'était là un simple bonbon, comme le sucre, le sucre candi, l'eau de fleur d'oranger, la gomme, et il a fort nettement débouté les apothicaires de leur demande en leur disant que la loi de germinal an XI et la déclaration de 1777 a eu pour but de sauvegarder la santé publique et non de leur donner des priviléges.

Ah! par exemple, voici des circonstances dans lesquelles la loi pénale est justement appliquée au délinquant toujours moins l'intervention des parties civiles que je me permets de trouver assez mesquine quand elle se produit. C'est ici que la santé publique est véritablement en jeu!

Gayod était ouvrier tisseur, et il se mit en tête de faire concurrence aux sœurs filandières en s'improvisant docteur. Il traitait spécialement les rhumatismes et les paralysies partielles. Il avait inventé le bain de pieds électrique, les frictions électriques, le massage électrique; il faisait des visites, il traitait à domicile et il prenait des pensionnaires, — une véritable maison de santé. Il a la foi, dit-il; mais la foi ne suffit pas, il faut encore un diplôme pour ordonner un traitement et un autre diplôme pour fournir des drogues... beaucoup moins innocentes que la réglisse. Or, la chimie pharmaceutique, avec ses substances les plus dangereuses, se cachait un peu sous les piles électriques du guérisseur Gayod.

L'audience du tribunal correctionnel nous a, une fois de plus, offert ce spectacle de victimes qui poussent la foi jusqu'à l'entêtement, jusqu'à l'extravagance. Le principal malade, qui pourtant réclame la restitution des 3,000 francs qu'il a donnés depuis trois ans, n'est pas bien loin de reconnaître qu'il est *un peu* guéri. Il ne marchait plus quand il a commencé le traitement, et il en est à ne pas marcher encore. — C'est un progrès!

— Enfin, êtes-vous guéri? dit M. le président à un second.

— Monsieur, répond celui-ci avec fermeté, je ne suis pas guéri, mais je le serai.

Un troisième témoin a placé son enfant chez Gayod, et il paye une pension de 200 francs par mois.

— Et votre enfant est-il guéri?

— Monsieur le président, Gayod ne m'a pas promis de le guérir. — Je suis fort satisfait.

Néanmoins, le tribunal a écarté le chef d'escroquerie, l'intention frauduleuse n'étant pas établie; mais il a condamné Gayod à 3 francs d'amende par chacune des 328 visites constatées, puis, pour exercice illégal de la pharmacie, à 500 francs d'amende. Vous voyez que l'on peut frictionner, ou se faire frictionner à meilleur marché.

La cour d'assises de Vaucluse a vu comparaître sur le banc des criminels deux sourds-muets, le mari et la femme, accusés d'assassinat et de complicité. La femme était l'auteur principal. C'est une ancienne saltimbanque dont les instincts sont d'une violence bien rare. Presque toutes ses réponses, tracées au crayon, étaient grossières et injurieuses... Mon Dieu! si elle avait pu parler!

Cette malheureuse avait, à deux heures du matin, assommé avec un marteau et achevé en l'étranglant, un célibataire de cinquante-six ans, un voisin qui avait avancé à ce ménage un peu en désordre diverses sommes s'élevant au total à près de 6,000 francs. Il demandait son remboursement et avait pratiqué une saisie sur une petite maison que possédaient les deux époux. La femme Ploustevin a été condamnée à vingt ans de travaux forcés et son mari à huit ans de la même peine.

Et, pour finir, une bergerie de notre temps : Joubert est un berger de trente-deux ans qui a entraîné Lhéritaut, un autre berger de quarante ans, dans un guet-apens et qui l'a assommé de deux coups de sa houlette pour lui voler sa bourse contenant 37 francs. Cela se passait au milieu de la nuit, dans les prairies du département de la Vendée. Lhéritaut a eu le bonheur de revenir à la vie et le berger Joubert a déclaré, cyniquement ou innocemment, à l'audience, qu'il était un imbécile de ne pas avoir achevé sa victime, devenue un témoin bien compromettant; mais que le fer de sa houlette s'était malheureusement démanché.

Ce malheureux n'est pas un idiot, quoique son intelligence soit relativement très-faible, et le jury a reconnu qu'il était responsable de ses actes. La cour l'a condamné aux travaux forcés, ce qui a paru ne pas le surprendre, ni le contrarier trop fort.

J'aime encore mieux les pastorales de Florian.

PETIT-JEAN.

THÉATRES

Palais Royal : *Ah! que l'amour est agréable!* comédie-vaudeville en quatre actes, par MM. Varin et Michel Delaporte (reprise); *la Rue de la Lune*, vaudeville en un acte, par MM. Varin et Boyer (reprise). — Gymnase : *le Salon au cinquième étage*, scènes d'atelier, par MM. Clerc frères.

Parmi les paradoxes formidables émis par Jules Janin, il en est un qui concerne particulièrement les critiques de théâtre : «*Je ne dis pas que cela soit un crime d'écrire l'analyse exacte* d'une pièce nouvelle : « Ici l'on entre, et là on « sort! L'ingénue était en robe blanche et la coquette « en robe bleue! Ici le public a applaudi; le parterre « a sifflé ce passage! » A la bonne heure; mais à Dieu ne plaise qu'un homme sage fasse un pareil emploi de tant de longues et patientes études, auxquelles il est nécessaire de se livrer corps et âme, la nuit et le jour, avant d'avoir quelque peu le droit d'écrire et de parler au public! Il faut estimer davantage les gens qui vous font l'honneur de vous lire; il faut se bien persuader qu'ils n'ouvrent pas un journal dans le seul but de savoir si le comédien a été sublime tout simplement, et si la comédienne adorée est disparue hier sous les fleurs que lui jettent ses parents et ses domestiques. Je vous le répète, vous tous qui exercez le grand art de la critique, il faut d'abord songer à vous, après quoi vous songerez au poëte, au musicien, au comédien, au décorateur, au machiniste; il faut avant tout que le lecteur s'inquiète de vous-même, après quoi il s'inquiètera, s'il a le temps, de toutes ces choses futiles, éphémères, inertes, qui, les exceptions étant sauvées, ne sont, pour ainsi dire, que le prétexte de vos discours! »

Jules Janin appelle cela *tirer son épingle du jeu.*

Et il ajoute avec un noble accent de fierté :

« Au moins faut-il, pendant que nous sommes attachés à tant de renommées douteuses, pendant que nous rendons célèbres tant d'inventions puériles, pendant que nous trouvons une excuse à tant de faussetés et de mensonges, au moins faut-il que peu à peu nous montions à quelque renommée à notre compte! »

Tout le procédé de Janin, tout le secret de son succès est dans ces lignes charmantes et insensées. Malheureusement, le procédé de Janin, — qui fut aussi un peu le procédé de Théophile Gautier, — n'est pas à la portée de tout le monde. Où sont-ils aujourd'hui les critiques qui tirent leur épingle du jeu? A leur place, à la place de ces brillants virtuoses, de ces incomparables instrumentistes, il n'y a plus maintenant que les très-humbles serviteurs de messieurs les comédiens, musiciens, décorateurs et machiniste. C'est la théorie de Jules Janin renversée.

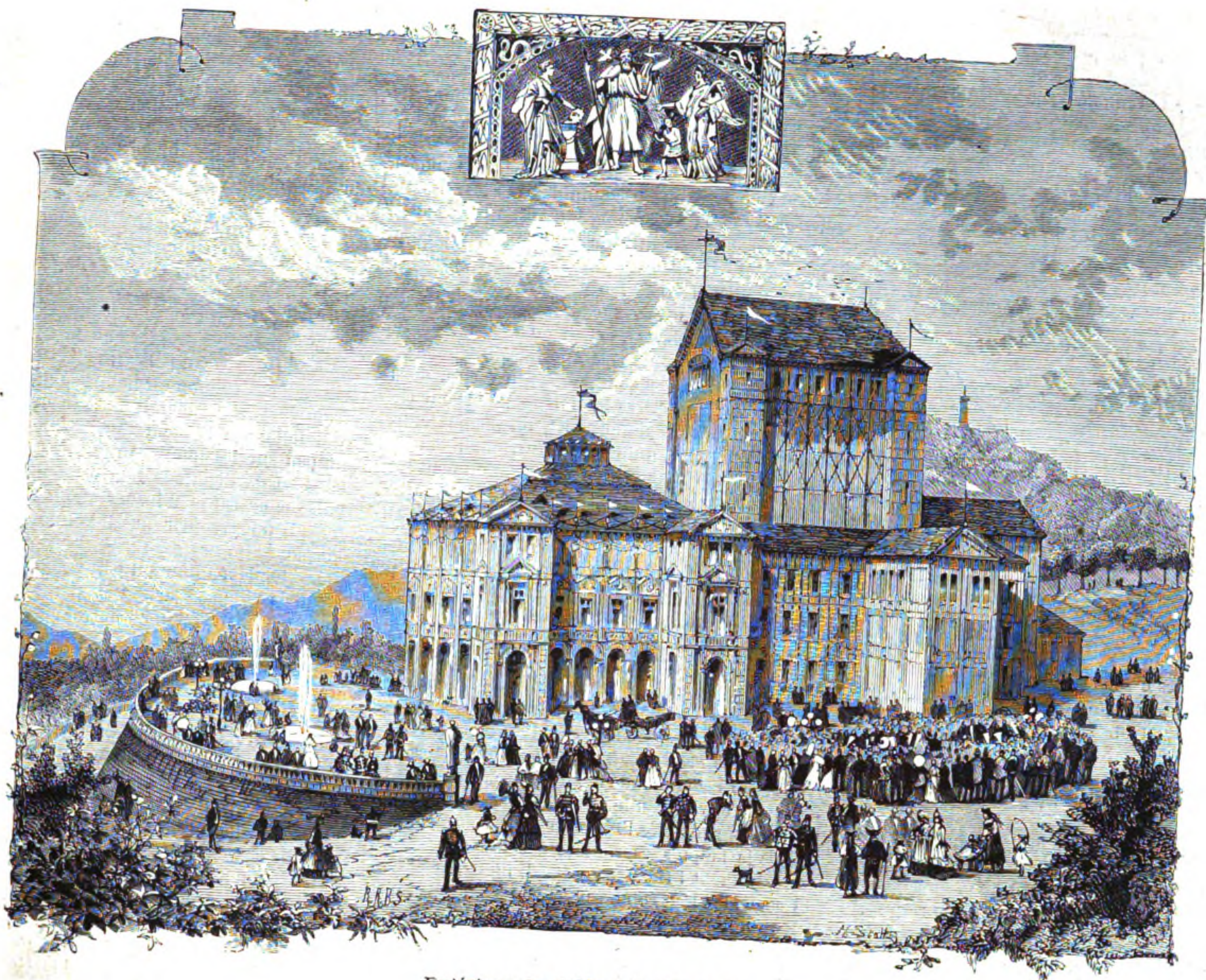
Il me serait aujourd'hui bien difficile, par exemple, de tirer mon *épingle du jeu* avec les deux pièces que le Palais-Royal vient de reprendre : *Ah! que l'amour est agréable!* et *la Rue de la Lune*. Tout au plus pourrais-je essayer quelques variations sur ce thème de l'amour « qui est de toutes les saisons, » mais, en de tels sujets, il faut être un exécutant de première force, et je suis loin d'être sûr de moi. C'est à peine si j'oserais me dire :

Un bon bourgeois, dans sa maison,
Le dos au feu, le ventre à table.

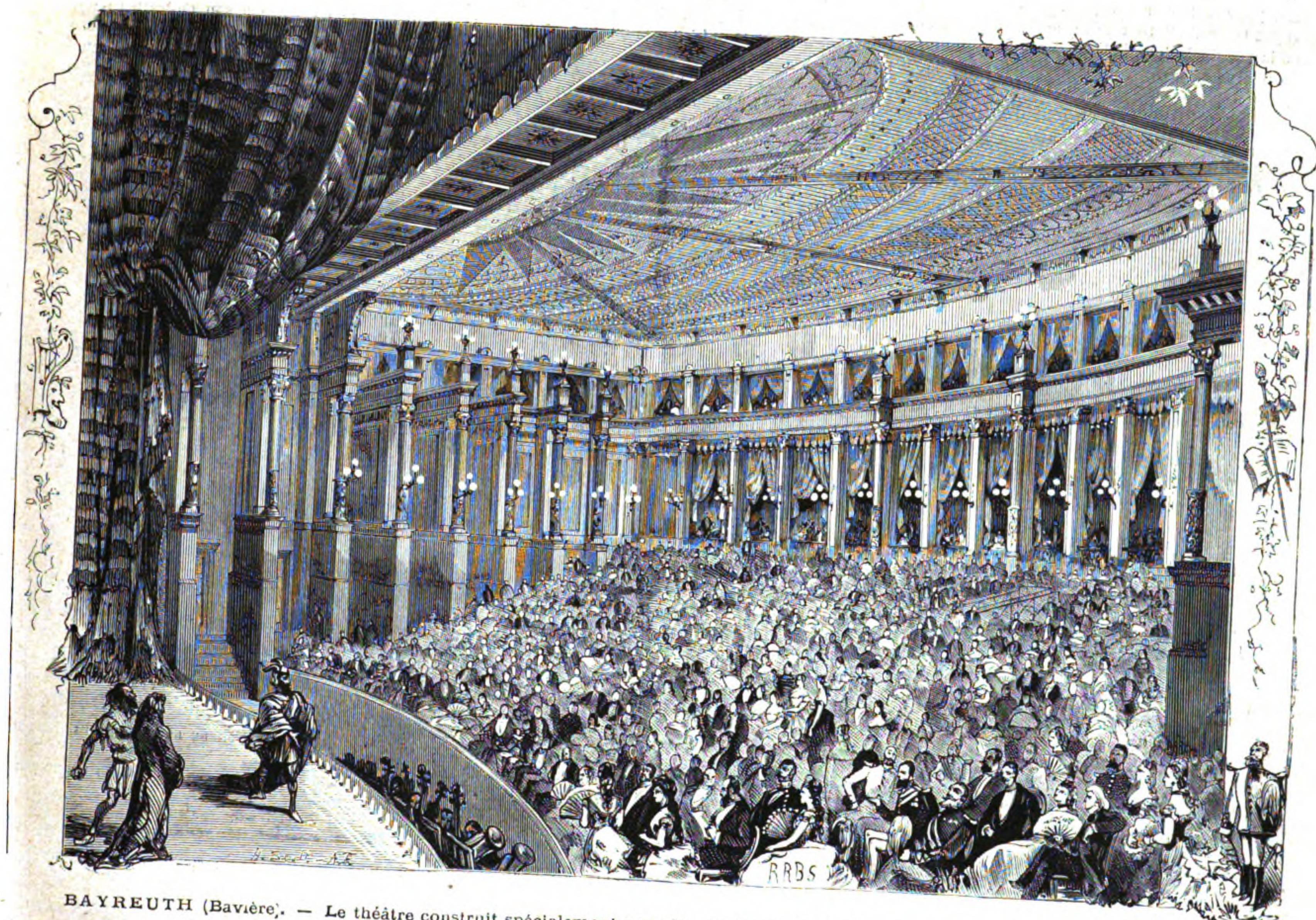


Ruines du château du roi Lazare. — Manutention. — Église. — Tente des miliciens de 3e classe. — Boulangerie militaire. — Intérieur de l'église. — Armes de l'ancien royaume de Slavonie. — Vue générale.

EN SERBIE. – **Krusevac, ancienne capitale du royaume de Slavonie.** – (Dessin de M. Scott, d'après les croquis de M. Dick, notre artiste spécial.)



Extérieur du théâtre de Bayreuth.



BAYREUTH (Bavière). — Le théâtre construit spécialement pour la représentation de la tetralogie des Niebulingen de Wagner, Intérieur de la salle. — (Dessins de M. Scott.)

Mais de quel intérêt seraient-elles, ces variations sur de vieux refrains? Je préfère m'en tirer tout platement en constatant que les deux pièces de feu Varin ont été jouées avec gaieté par MM. Raymond, Luguet, Pellerin et Mme Faivre, — une jeune femme qui débute, et qui débute heureusement.

En outre, *la Rue de la Lune* servait de rentrée à l'excellent Ravel. Ravel était donc sorti?

Le Gymnase montre la lanterne magique. *Le Salon au cinquième étage* aurait tous droits à s'appeler *le Salon à la cuisine*.

— Pourquoi?

— Parce qu'on n'y voit que des croûtes.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

M. Richard Wagner à Bayreuth. — Rameau à Dijon.

Tout cela ne serait pas arrivé si, il y a quinze ans, la France avait pu digérer l'indigeste *Tannhauser*.

J'en ai toujours un peu voulu à mes compatriotes de n'avoir su retenir leurs sifflets en cette occasion mémorable. Mais ne pouvant se résigner à bâiller pendant quatre heures, ils se sont mis à souffler dans des clefs, pour se délasser les muscles de la mâchoire.

S'ils avaient voulu s'entendre, ils auraient très-proprement enseveli M. Wagner et ses inventions dans un dédain silencieux que lui, Wagner, avec son orgueil, eût pris pour une marque de respect.

Il n'eût pas été obligé de renoncer en une heure à ce rêve de toute sa vie qui était d'être couronné par nous, sur la scène de notre Opéra. Jamais il n'en fût arrivé à bouleverser toutes les lois de la musique, pour se faire remarquer.

Le voyez-vous alors reprendre le petit appartement de la rue de la Tonnellerie, qu'il occupait en 1839, ou bien sa maisonnette de Meudon; et, là, clarifier son style en respirant cet air parisien où Gluck, Rossini, Meyerbeer et tant d'autres, ont trouvé leurs plus belles inspirations.

Il fallait donc le garder, non pour le plaisir de le posséder, mais pour éviter toutes ces paroles irritantes, déjà dites et qu'on va redire pendant quinze jours encore à travers des porte-voix. Car l'affaire de Bayreuth, qui dérange tant de personnes à l'heure qu'il est, découle naturellement de l'échauffourée du *Tannhauser*.

Qui sait? retenu à Paris par un demi-espoir de succès, M. Wagner s'y fût marié, établi, et eût vécu très-doucement après s'être fait naturaliser. Il eût trouvé quelques leçons à donner et même à prendre; sa musique eût été publiée par les éditeurs du quartier de la Madeleine, et il est à croire aussi que les concerts du dimanche ne se fussent point refusés à lui jouer, de temps à autre, une ouverture ou une suite d'orchestre.

Mais non, vous l'avez effarouché; il est parti comme un fauve blessé, et il est allé par delà le Rhin prêcher contre nous la guerre sainte.

Une fois là-bas, il a commencé par écrire, de la main gauche, les opéras les mieux faits pour choquer notre bon sens gaulois. Et, en même temps, de son autre main, qui est aussi une main gauche, il libellait des pamphlets, où notre nation était traitée de ramassis « de tigres et de singes! »

Il est vrai que personne ne s'en est trouvé insulté.

Dernièrement encore, M. Wagner composait une comédie qu'il intulait *Une Capitulation*. Inutile de dire à qui s'adresse cette farce; il suffira de savoir que parmi les personnages figurent M. Victor Hugo, M. Jules Favre, M. Jules Simon, M. Perrin, directeur de la Comédie-Française, Chevet, le marchand de comestibles, Véfour, le restaurateur, etc... On en peut, d'ailleurs, trouver l'analyse dans le livre si consolant de M. Victor Tissot : *les Prussiens en Allemagne*. (Je recommande aussi de lire, à la page 387 du même ouvrage, une assertion très-grave avancée par l'auteur, d'après l'historien allemand Meister... et que je ne puis reproduire à cause du caractère exclusivement littéraire du *Monde illustré*.)

Cependant tout ce que nous venons de dire n'aurait qu'une valeur anecdotique et ne saurait troubler nos sensations ou notre jugement, si nous étions en face d'un bon opéra, vivant, intelligible et pouvant faire sa trouée en Europe, comme il est arrivé à tous les chefs d'œuvre. Que M. Wagner nous donne au plus vite ce bel opéra, et nous ne nous embarrasserons pas de ce qu'il pense ou de ce qu'il dit de notre pays.

Weber aussi était un ennemi, en 1813, lorsqu'il voulait riposter à la *Marseillaise* et qu'il composait des hymnes de guerre sur les rimes enragées de l'adjudant Kœrner. Oui, mais il nous a donné le *Freyschütz* et *Oberon*, *Preciosa* et *Euryanthe*. Que M. Wagner nous apporte seulement un équivalent à *l'Invitation à la valse*, et il éprouvera les effets de la courtoisie française.

Mais c'est demander l'impossible. L'auteur de *Tristan et Iseult* a déjà bien assez de besogne à se faire applaudir de ses compatriotes. Il est certain qu'il a levé parmi eux une petite armée d'illuminés qui lui sont très fidèles. Mais les Allemands, pris en masse, ont un sentiment musical trop vif pour s'arrêter autrement que par curiosité aux élucubrations de M. Wagner.

Le Tannhauser, sans être effacé du répertoire des théâtres d'outre-Rhin, y périclite quelque peu et n'a point encore balancé la vogue de *Joseph*, du *Postillon de Lonjumeau* et des *Dragons de Villars*.

C'est peut-être devant cette situation, pénible pour son amour-propre, que M. Wagner a résolu de se faire bâtir un théâtre où il serait chez lui; absolument comme un homme qui, mécontent des tramways, se déciderait à acheter une voiture.

Il fallait de l'argent. M. Wagner comptait bien un peu sur les têtes couronnées, avec qui il avait fait la paix depuis le temps où elle l'avaient expulsé pour cause d'insurrection et de barricades, mais il dut recourir aussi à une souscription publique.

Les fonds n'affluèrent point, comme dans les caisses de la ville de Paris. Pourtant ils suffirent à élever une construction en bois dans la petite ville bavaroise de Bayreuth.

C'est ce théâtre qui a été inauguré les dimanche 13, lundi 14, mardi 15 et mercredi 16 août. L'opéra de M. Wagner qu'on y a joué dure, en effet, *quatre soirs* (!!!!); il a nom le *Niebelungering*, et exprime « le triomphe de la race germanique sur les tribus latines, amollies et dégénérées... » (Tiens!)

M. Tissot, à qui nous empruntons ces informations, donne aussi l'analyse du livret de ce très-hostile et très-redoutable *Niebelungering*. Il est vrai que son nom seul, prononcé même à demi-voix dans un jardin, suffirait à effrayer les oiseaux. Quant au fond, ce n'est qu'un conte à faire dormir debout la Mère l'Oie en personne.

Maintenant la musique m'en est inconnue, je l'avoue ingénument. Mais, en dépit des télégrammes dithyrambiques qui ont plu sur Paris toute la semaine, je conserve à son endroit une immense défiance, car je sais qu'en comparaison des quatre partitions du *Niebelungering*, celle de l'inextricable *Tannhauser* n'est qu'un timide essai, une esquisse innocente, une ariette à faire solfier à des commençants.

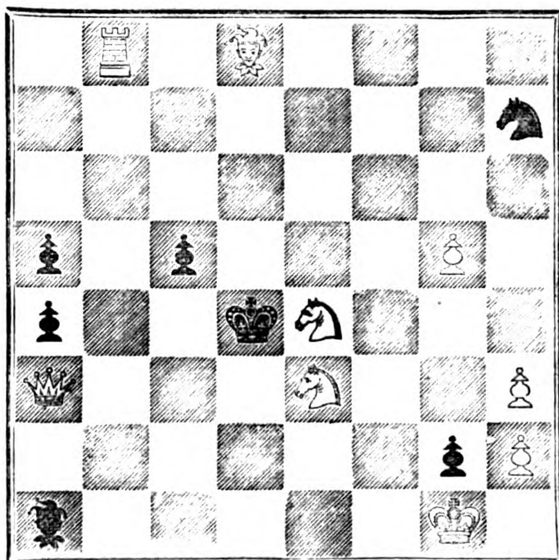
Cela me suffit.

Et il ne me reste qu'à former un souhait, c'est

ÉCHECS

PROBLÈME N° 618

COMPOSÉ PAR M. CALLANDER



Les Blancs font mat en quatre coups.

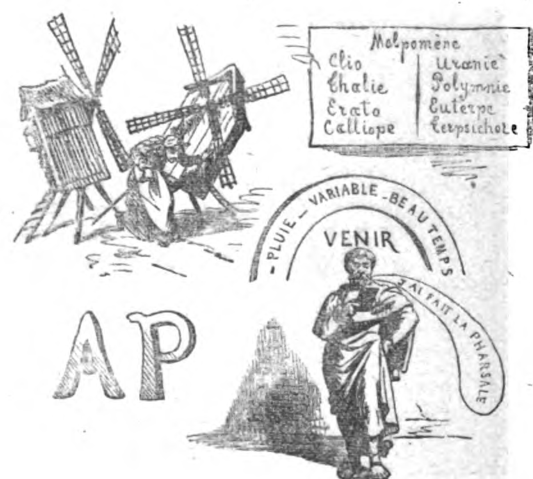
1. C 5 FD	1. R pr. C (A)
2. C 6 C	2. R *ad libitum*.
3. F 4 D ou 6 D, échec et mat.	

(A)

	1. R pr. F
2. R pr. P	2. R 4 D
3. T 5 F, échec et mat.	

P. JOURNOUD.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Le crickett et le polo deviennent fort en vogue parmi le oisifs.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE

qu'on organise un tel brouhaha de réclame autour de la tétralogie de M. Wagner, qu'il devienne indispensable de la monter à l'Opéra. Alors là, sur la scène de *Guillaume Tell*, de la *Juive* et des *Huguenots*, on verra ce que décidera le premier parterre du monde.

Vous avez bien compris, n'est-ce-pas, ce que je demande? ce sont *les quatre partitions* à la file, et non quelques morceaux traîtreusement choisis pour donner le change sur la valeur de l'ensemble.

Quant à aller là-bas (comme s'y sont résignés trois ou quatre de mes confrères dont j'admire le zèle et l'abnégation), je me ferais plutôt amputer des deux jambes!

Ma raison est que je n'aime pas la bière; et c'est la seule que j'aie à donner dans un journal d'où la politique est exclue.

— Mais combien il est consolant de penser qu'au moment où se donnait cette orgie de dissonances et de houblon mêlés, notre bon vieux Rameau était fêté à Dijon, qui est sa ville natale.

Ses mânes ont été régalées de feux d'artifice, de carrousels, de mâts de Cocagne et même de concerts, où sa musique a été réveillée après un siècle de léthargie.

Je reviendrai quelque jour sur l'auteur de *Dardanus* et de *Zoroastre*, dont le génie très-particulier marque un point précis dans l'histoire de l'art français.

Pour aujourd'hui la place me manque, car avec ce M. Wagner on perd toujours un temps!...

ALBERT DE LASALLE.

PROBLÈME SYLLABIQUE DU CAVALIER

cond	mier	e	cou	de	pan	en	res
tait	ron	se	ra	ti	ce	nom	au
pre	ou	sa	quel	fe	mon	au	tier
ne	mon	bi	que	que	c'i	front	le
dis	mon	clas	cond	que	sein	verts	la
sur	fum	sans	bli	a	sa	que	al
a	ser	ce	si	em	ap	que	pres
par	fin	prunte	te	che	tes	tier	pli

LE JOURNAL DE MUSIQUE

Le douzième numéro, qui paraît aujourd'hui, contient :

MUSIQUE : *Le Lied du Printemps* (transcription inédite de l'*Anneau du Niebelung*), musique de Richard Wagner. — *Sicilienne*, musique de Boccherini, transcription de J. Massenet.

TEXTE : L'événement musical de Bayreuth. — Mlle Pelletan. — Nouvelles de partout. — Petite correspondance.

Un numéro toutes les semaines, 40 centimes.

Abonnements (Paris et départements) : un an, 18 fr.; — six mois, 9 fr.; — trois mois, 4 fr. 50; — un mois, 1 fr. 50.

Adresser les demandes à M. Bourdilliat, administrateur du *Journal de Musique*, 13, quai Voltaire, à Paris.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

M. WOLOWSKI

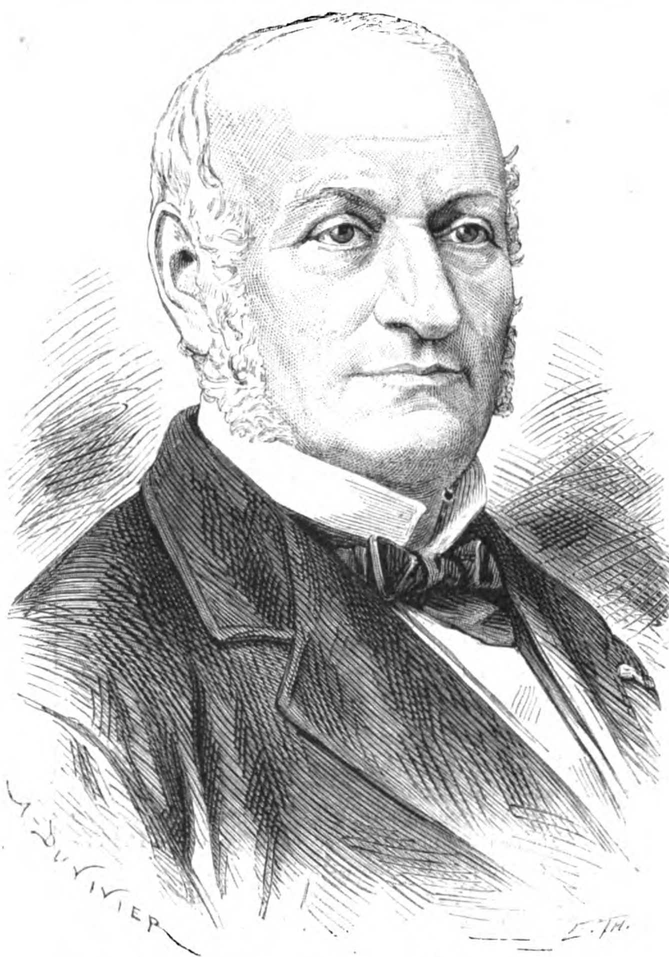
Le Sénat vient de perdre un de ses membres les plus distingués.

Le *Courrier de France* annonce que M. Louis-François-Michel-Raymond Wolowski est mort hier matin, chez son gendre, M. Passy, député de l'Eure.

Fils de l'ancien président de la Diète polonaise, M. Wolowski était né à Varsovie, le 21 avril 1810. Il n'avait que treize ans lorsqu'il vint à Paris pour faire ses études. De retour en Pologne, il prit une part active au mouvement national qui prépara le soulèvement de son pays. Lors de l'insurrection de 1830, il servit la cause polonaise comme capitaine d'état-major, puis comme vice-maître des requêtes au conseil d'État, et devint premier secrétaire à la légation de Pologne à Paris.

La Pologne succomba; il fut naturalisé français par décret royal en 1834.

L'année précédente, M. Wolowski avait fondé la *Revue de législation et de jurisprudence*. Ses travaux économiques le désignaient à la chaire d'économie politique et de législation industrielle, au Conservatoire des Arts et Métiers; il y fut appelé en 1837. Depuis cette époque jusqu'en 1849, il publia une série d'ouvrages remarqués, parmi lesquels il faut signaler : les *Sociétés par actions; Mobilisation du Crédit foncier; Des fraudes commerciales; De l'organisation du travail* (1849).



M. WOLOWSKI, sénateur, décédé à Gisors.
(D'ap. phot. de M. Franck.)

Elu à la Constituante, en 1848, par 132,353 électeurs de la Seine, il fut réélu à la Législative. Après le coup d'Etat, M. Wolowski reprit sa chaire et ses études économiques, et fonda, en 1852, avec M. Soubeyran, la première société du Crédit foncier de Paris, devenue plus tard « le Crédit foncier de France. »

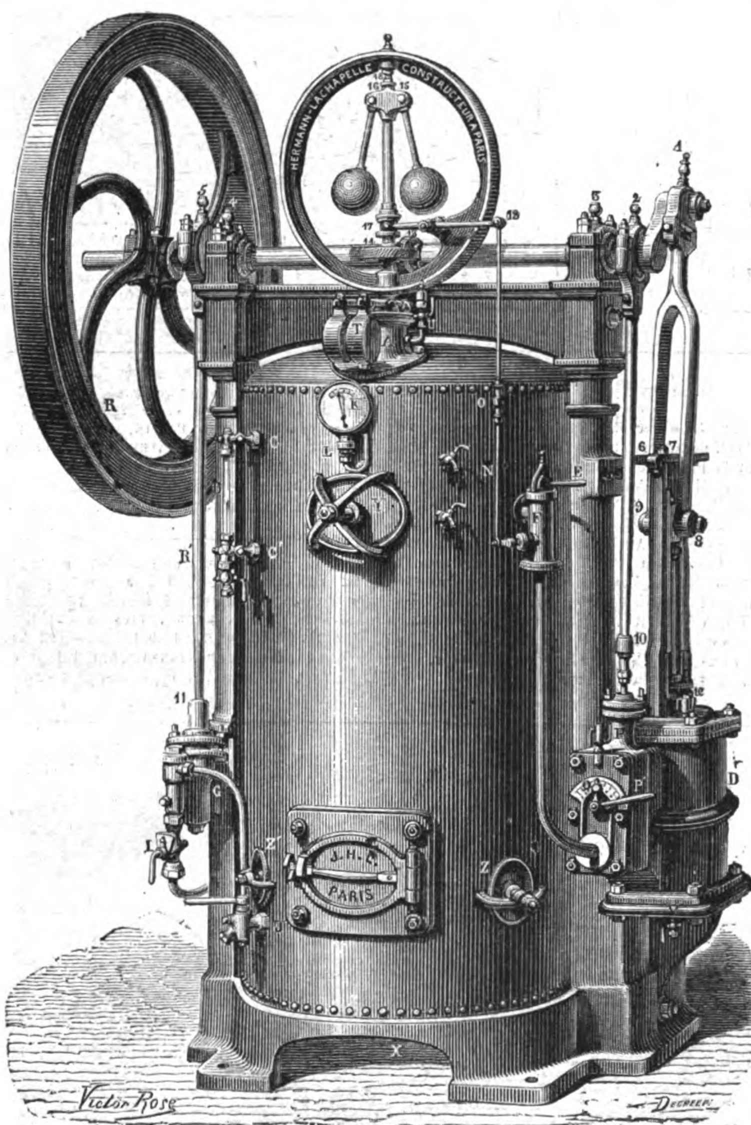
Appelé à succéder à Blanqui, en 1855, à l'Académie des sciences morales et politiques, il continua ses travaux d'économiste et publia plus de dix volumes sur les questions commerciales et industrielles.

En 1869, il retira sa candidature, mise un moment en avant par ses amis politiques. Le 2 juillet 1871, les électeurs de la Seine l'envoyèrent à l'Assemblée par 147,042 voix. Il siégea au centre gauche.

Nous ne rappellerons pas les nombreux débats où il sut faire apprécier sa compétence et sa modération. Notons cependant la discussion sur les projets de nouveaux impôts, les lois de finances et l'impôt sur les revenus.

Membre du conseil supérieur du commerce, il fit, en 1873, un long et remarquable discours sur la proposition de loi relative au travail des enfants dans les manufactures. Il combattit énergiquement le système financier de M. Magne, en mai 1874, et précipita la chute du ministre des finances.

Le 10 décembre 1875, il avait été élu sénateur inamovible, le treizième sur soixante-quinze, par 349 voix.



Machine à vapeur verticale vue de face (de un à vingt chevaux).

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20e Année. N° 1011 — 26 Août 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne rénond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. É. HUBERT.



LES BALKANS. — Cimetière près de Ratina (Serbie méridionale). — (Dessin de M. E. Morin, d'après le croquis de M. Dick, notre envoyé spécial en Serbie.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

J'ai fort envie, — séduit par le succès, — d'imiter mon grand confrère Alphonse Karr, et de semer derrière moi quelques grains de bon sens.

Ceci étant dit pour excuser la prétention que j'ai de vouloir imiter l'auteur de *Geneviève*, je commence.

Ne serait-il pas temps de faire une bonne loi — je sais que c'est très-long — qui punirait très-sévèrement les gens qui s'occupent des affaires des autres?

Cette réflexion, que j'ai faite bien souvent, m'est suggérée à nouveau par deux faits assez saisissants de la présente semaine.

Un individu trouve sa femme en conversation douteuse, sinon criminelle, avec un voisin.

Cet homme n'est pas un étourdi, il ne veut pas de scandale, il met le voisin à la porte en lui intimant l'ordre formel de ne plus franchir le seuil de sa maison.

Le voisin ne se le fait pas dire deux fois, il part sans demander son reste.

Il n'est pas plutôt parti que la femme fait, naturellement, une scène à son mari qui, tout d'abord, ouvre de grands yeux, s'indigne et finit par demander pardon à sa femme de l'avoir injustement soupçonnée.

La femme pardonne, elle n'est pas méchante au fond.

Donc tout est fini.

Hélas! non, tout n'est pas fini. Tout serait fini si l'on n'avait qu'un voisin; le mari qui, lui aussi, n'est pas mauvais au fond, avouerait ses torts; il est vif, mais pas méchant du tout, et tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Malheureusement il y a toujours deux voisins, — même quand les maisons sont des plus éloignées; — il y a le voisin qui aime sa voisine et le voisin que sa voisine n'aime pas.

Or, le brave homme dont je parlais et dont les tribunaux diront l'histoire au long, allait tranquillement au café, pensant, non sans raison, qu'un homme qui a exécuté son voisin peut prendre un verre de cassis avec tranquillité.

Il se trompait. A peine est-il installé, que l'autre voisin, un tailleur, — oh! ces tailleurs! la confection leur fait du tort, mais ils le méritent bien! — s'approche de lui et, devant tout le monde, il lui dit :

— Pendant que tu prends ton verre de cassis, comme si tu n'avais que cela à faire, X..., que tu as chassé de chez toi, vient d'y retourner; mais ne te dérange pas, tu as le temps, la conversation sera longue.

Tous les habitués du café du Commerce se mettent à rire. On est très-gai en province.

Le mari sort furieux, vole chez lui et tombe sur son voisin.

Le voisin, qui est de ceux qui pensent qu'il vaut mieux tuer le diable que le diable ne vous tue, se défend hardiment.

La lutte demeure un instant indécise; mais enfin, fort de son bon droit, le mari se dégage, et s'emparant d'une hachette, il écrase la tête de son voisin.

Voilà donc un pauvre homme mort.

Et comment vivra l'autre, je vous prie? Sa vie doit être dure à celui qui, même dans son droit, a écrasé la tête de son voisin!

Et la pauvre femme, que de douleur si elle aimait son voisin, que de remords si elle ne l'aimait pas!

Tout n'est pas fini pour elle; il lui faudra, ô moment terrible! venir témoigner devant la cour d'assises où son mari sera accusé.

Certes, il y a dans le fait du pauvre homme bien des excuses et des circonstances atténuantes, et, comme il n'y a pas eu préméditation, il sera acquitté.

— Allez mourir ailleurs, mon brave; ici on meurt trop vite.

Il sera acquitté, c'est très-bien; mais le tailleur ne sera-t-il pas un peu guillotiné? Non. N'ira-t-il pas un peu aux galères? Non. Il reviendra tranquillement chez lui.

Peut-être, pour toute punition, le président, qui est un galant homme, lui dira-t-il :

— Tailleur, vous avez joué un bien triste rôle dans toute cette affaire.

Et ce sera tout, absolument tout.

Le tailleur s'en retournera dans sa petite ville, où personne n'osera lui faire mine mauvaise, parce qu'on craint fort les méchants dans les petites villes.

En réalité, c'est bien ce tailleur qui est l'assassin, le véritable assassin; c'est lui qui a pris la hache, c'est lui qui l'a mise dans la main du mari, c'est bien lui qui a levé le bras et qui l'a laissé retomber. Ce tailleur est le seul assassin; mais... la loi ne l'atteint pas.

Eh bien, il faut faire une loi plus longue, voilà tout.

Ce ne sont pas les faiseurs de lois qui manquent en France; il y en a mille tant à la Chambre qu'au Sénat, tous solides, tous bien payés.

Mais, comme dirait Henry Mürger, notre ami regretté :

« Il y a des années où l'on n'est pas en train. »

∿∿ L'autre fait est moins grave; mais il a bien son importance, puisqu'il pouvait changer la face d'un empire.

Je sais bien qu'il suffit d'un grain de sable pour provoquer un aussi formidable résultat; mais c'est une raison pour balayer le plus possible.

Voici le fait :

La scène se passe sur le boulevard de Belleville, entre deux amoureux. Ne vous attendez pas à une idylle à la Paul de Kock. Ils sont passés ces jours de fête où M. Adolphe endimanché conduisait Mlle Nini sous la tonnelle, où l'on riait tant, où ces demoiselles chantaient *Dans un beau château de l'Andalousie*, où ces messieurs faisaient des farces pour égayer la société, et où Mme Bernard, poussée par une coquetterie bien naturelle, recherchait les terrains qui allaient en pente; on a changé tout çà à Belleville, on ne chante plus, l'on y fait des farces lugubres, et les terrains qui vont en pente sont réservés aux otages; il y a des terrains de cent couverts pour meurtres et festins. Heureusement il y a de la morte-saison, mais malheureusement c'est dans ces terrains qu'on enterre la République.

Maintenant, quand on s'aime à Belleville, on entre chez le marchand de vin, et quand on en sort on n'est pas ivre d'amour.

Une jeune fille de dix-huit ans, vous avez bien lu, dix-huit ans, au bras d'un amoureux du même âge, festonnait devant la foule qui riait, bien qu'elle soit fort habituée à un pareil spectacle. L'amoureux, blessé d'être le point de mire des promeneurs, dit à sa compagne :

— Tasie, t'as tort de te faire remarquer, c'est mince distingué, je t'en offre mon billet.

La pauvre Tasie, fort humiliée par le roi de son cœur et sentant la gravité de ses torts, se mit à sangloter comme une Madeleine, et une idée terrible s'empara de son âme. Elle s'en empara avec cette ténacité de l'ivresse, la plus tenace des ténacités; elle voulut mourir, et imagina de se faire écraser par le tramway.

Elle mettait à accomplir ce dessein la persistance que Boireau mettait à vouloir manger du melon au mois de janvier.

— Ah! je ne suis pas distinguée, criait-elle, eh bien! nous allons voir.

— Te faire bouler par le tramway! s'écriait son cavalier; ça serait du propre; quand je te dis que t'aimes à te faire remarquer.

La foule riait, elle rit toujours la foule; la jeune fille persistait, l'amoureux n'insistait plus que faiblement; à dix-huit ans on a vu si peu de femmes écrasées qu'un sentiment de curiosité est bien pardonnable; la lourde voiture arrivait, et encore quelques secondes la malheureuse, étendue en travers du rail, allait être coupée en deux, lorsque des sergents de ville arrivèrent : il était temps.

Enlever la jeune fille et la prier, ainsi que son cavalier, de venir au violon faire évaporer les fumées du vin bleu et de l'alcool vert, fut l'affaire d'un instant.

Les deux ivrognes, ahuris, acceptaient sans protester ce coup nouveau, mais prévu, de la destinée, lorsqu'arrive une vieille femme qui, les poings sur les hanches, s'adresse à la foule :

— Quéque vous avez donc dans le ventre, vous autres? C'est-y du mou que vous avez à la place du cœur? Quoi! on ne pourra plus s'émécher maintenant et se mettre la tête sous les voitures, si ça fait plaisir, sans aller au violon? C'est-y donc la peine d'être en République, dites donc?

Séduite par cette mâle éloquence, la foule, qui est toujours bête, est tombée sur les sergents de ville. Mais les gaillards étaient de taille à se défendre hardiment, et ils ne se sont pas gênés. Force est restée à la loi, dirait Joseph.

Que lui fera-t-on à cette vieille femme? car enfin si elle eût été jeune et si les sergents de ville eussent été vieux, savoir ce qui serait arrivé? M. Naquet peut-être.

Eh! qui sait? J'ai vu beaucoup de révolutions qui n'avaient pas si bien commencé!

∿∿ Francatelle est mort.

Francatelle était un cuisinier qui pouvait se vanter d'avoir nourri plusieurs têtes couronnées, ainsi qu'il est dit dans des boniments de saltimbanques.

Ce galant homme était, je pense, d'origine française. Son nom commença à percer à Pétersbourg, où il commanda en chef la cuisine impériale.

L'Angleterre, jalouse, l'acheta à prix d'or. Lord Dudley et la reine Victoria l'attachèrent à leur service. Il publia en anglais un livre de cuisine qui, sans déplacer la lumière des mondes, n'est point sans mérite.

Francatelle était un cuisinier correct qui ne plaisantait pas sur son art. Pourtant Michel raconte de lui une anecdote assez plaisante :

Francatelle, à peine retiré, avait eu la nostalgie des fourneaux.

Pour concilier ses goûts et son désir de ne pas travailler trop, il avait pris la direction du restaurant des *Francs-Maçons*.

Ce restaurant est célèbre, à Londres, par ses grands banquets; c'est une spécialité; mais, naturellement, il n'y a pas de banquet tous les jours, et Francatelle pouvait se reposer et attendre ses jours de gloire.

∿∿ Un jour, lord H... arrive aux Francs-Maçons et dit au maître :

— Mon cher Francatelle, j'ai demain à déjeuner ici le prince S...

— Votre Seigneurie me comble.

— Le prince est un gourmet.

— J'ai eu l'honneur de le voir à Pétersbourg et, sans modestie, le prince faisait grand cas de moi, milord.

— Je le sais, et c'est pour cela que je l'amène.

— C'est beaucoup d'honneur. Que désire Votre Seigneurie?

— Le prince mange de tout.

— C'est vrai, milord.

— Il n'est qu'un mets que le prince ne peut pas souffrir.

— Le brochet?

— C'est cela même. Vous avez de la mémoire, mon cher Francatelle.

— C'est mon métier, milord.

— Mais voilà justement pourquoi j'ai invité le prince; je désire lui faire manger du brochet. C'est une idée, je n'en démordrai pas; arrangez-vous comme vous voudrez.

— C'est bien, milord, répondit Francatelle, le prince en mangera.

∿∿ Le lendemain, les deux seigneurs faisaient honneur au déjeuner. Russe et Anglais sont bons compagnons quand la Turquie n'est pas de la fête.

Le prince, qui avait déjà fort raisonnablement mangé, s'acharnait sur un plat qu'il trouvait si bon qu'il voulut en faire compliment à Francatelle.

— Je n'ai jamais rien mangé d'aussi bon, mon cher, dit-il. Comment appelez-vous ce poisson, je vous prie?

— Prince, c'est un brochet farci à la Francatelle.

Lord H... éclata de rire, le prince fit la grimace; mais, l'estomac prenant le dessus, il s'écria :

— Ma foi, j'ai été bête pendant bien longtemps, mais je me rattraperai. Vous donnerez votre recette à mon chef, n'est-ce pas, mon cher Francatelle?

Vaincu à son tour par tant de bonne grâce, le cœur plein de cette émotion que donne la victoire, l'artiste répondit :

— Monseigneur, c'est bien simple. On fait revenir de la laitance de carpe dans de la graisse de caille; on la hache avec des truffes, des œufs, du persil, de la mie de pain et tout ce qui vous passe par la tête, excepté du brochet.

∿∿ C'est bien à tort qu'on a comparé le cuisinier anglais avec ce pauvre baron Brisse, mort presqu'en même temps. Brisse n'était pas cuisinier. Il n'était même ni gourmet ni gourmand, il était devenu les deux par aventure, et je pensé qu'il eût été fort embarrassé pour faire lui-même une simple omelette aux rognons suivant les grandes traditions.

Il y a une vingtaine d'années, Brisse faisait des petits journaux plus ou moins littéraires. Son but était, je crois, de plus encourager le développement des annonces commerciales que d'améliorer la langue française.

Calemard de Lafayette, qui publiait dans l'un de ces journaux un roman intitulé *les Joueurs d'orgue*, me donna une lettre de recommandation pour le maître.

J'arrivai tout tremblant devant Brisse, qui me parut un homme immense.

— Calemard m'écrit que vous avez du talent.

— Pure camaraderie.

— Où avez-vous écrit?

— Nulle part.

— Jamais?

— Jamais.

— Vous faites mon affaire, tout à fait mon affaire; mais, vous savez, ici on ne paye pas.

Cette déplorable déclaration ne refroidit pas mon zèle. Je voulais voir mon nom imprimé; je laissai ma copie.

— Seulement, ajouta Brisse, vous aurez un avantage, vous paraîtrez dans trois journaux à la fois.

— J'aurais préféré ne paraître que dans deux, lui dis-je en riant, et faire connaissance avec le caissier.

Brisse se mit à rire, et nous demeurâmes bons amis.

Je le retrouvai plus tard à la *Liberté*, et il me rappelait, en riant plus fort que jamais, notre première entrevue.

∿∿ Voilà comment Brisse devint gastronome : Comme ces trois journaux n'étaient pas aussi répandus que les chagrins domestiques de M. X..., il était obligé pour avoir des annonces, d'accepter la moitié du prix en marchandises. Il regorgeait de meubles, de parfumerie, d'habits, d'irrigateurs et autres produits pharmaceutiques; il les vendait tant bien que mal, mais non sans peine. Pour les comestibles, il les mangeait. Ayant fait des réclames pour une maison bien connue, il nageait dans les truffes et les poulardes, et les marchands de vin qu'il prônait daignaient les arroser.

C'est ainsi qu'il s'accoutuma à la bonne chère; les restaurateurs dont il vanta les vertus firent le reste, si bien que le brave baron avait deux mètres soixante de circonférence, lorsque la mort vint le saisir; mais la cruelle n'y regarde pas de si près.

Le baron Brisse mérite les regrets des bonnes ménagères pour son idée excellente d'avoir réuni trois cent soixante-cinq menus gras et maigres.

Brisse était très-jaloux de Monselet, et en bonne conscience il avait de quoi l'être.

Quand on lui demandait si l'auteur de *Monsieur de Cupidon* était un fin gourmet, il répondait :

— Monselet, un gourmet? c'est à peine un gourmand.

Il est vrai que, lorsqu'on demandait à Monselet si Brisse était un gourmet, il répondait de son air le plus étonné :

— Brisse, un gourmet? c'est un goinfre.

Jalousie de métier.

∿∿ Qu'est devenue, je vous prie, la vieille courtoisie française? Où est le temps où le comte Xavier Oxenstiern écrivait : « Le Français, outre qu'il est très-civilisé, est poli naturellement. Les gens mêmes du menu peuple ne laissent pas d'être prévenants et empressés. Les marchands sont complaisants sans obséquiosité, et celui qui n'a pas fréquenté la cour et la noblesse française ne saurait se faire une idée vraie de la civilité et des bonnes manières. »

Dimanche dernier, pendant qu'un mauvais plaisant coupait les magnifiques cheveux d'une jeune fille italienne qui, en compagnie de son père, montait dans le tramway de l'Étoile, une scène aussi triste se passait à Deauville.

On a dit que c'était un voleur qui avait coupé les cheveux de M[lle] X..., ce serait fort à désirer. Mais comment croire qu'un voleur se serait hasardé a commettre un vol aussi dangereux? N'est-ce pas plutôt un mauvais plaisant ou un original, une espèce de sergent Bertrand capillaire?

A Deauville, on sait à quoi s'en tenir; la scène s'est passée au grand jour.

Vers trois heures, une averse force les dames qui étaient sur les chaises à se réfugier vers les tribunes; c'était absolument leur droit, elles avaient payé pour cela. Empêchaient-elles de voir les dames déjà assises? c'est possible; toujours est-il qu'une dame anglaise du meilleur monde et bien connue sur le turf, s'y réfugie comme les autres.

Tout à coup on la voit se tourner, se démener, pousser un petit cri, et enfin se mettre fort en colère; à plusieurs reprises, on lui a tiré les cheveux.

Qui? Ah! voilà.

L'étrangère, s'adressant aux dames devant lesquelles elle se trouve, se plaint amèrement; les dames rient, et le manége continue.

L'étrangère, furieuse, invective ses voisines, qui lui répondent en riant d'abord, et en ne riant plus ensuite.

De part et d'autre ce sont des mots malsonnants, plus que cela, peut-être.

L'Anglaise tient bon et répond comme elle peut aux quolibets des dames; les dames ripostent et les messieurs rient.

Certainement il n'y a pas lieu d'échanger des notes entre le cabinet français et le cabinet de Saint-James, mais ceci est déplorable, d'abord parce que l'étrangère avait raison, et aussi parce qu'elle est étrangère.

Il est probable que je serai le seul à signaler le fait, les journaux spéciaux ne tenant pas à dire son fait à un monde qu'ils retrouvent sur chaque hippodrome; mais moi, qui ne vais jamais aux courses, cela m'est fort indifférent.

Une des injures qui a provoqué la plus longue hilarité a été lancée par une fort jolie dame, ma foi, dont je ne dis pas le nom; j'espère qu'elle m'en saura gré.

Elle s'est écriée en montrant les dents les plus adorables du monde, après les vôtres, madame, elle s'est écriée :

— Voyez donc ce vieux feu d'artifice!

Ça n'avait aucune raison, la dame anglaise n'étant pas vieille, d'abord, et ne ressemblant en rien à un vieux feu d'artifice.

En réfléchissant bien, « vieux feu d'artifice » est une injure sanglante. Avez-vous jamais rien vu de plus dégommé qu'un feu d'artifice tiré?

Toutes ces pièces, si brillantes quelques instants auparavant, sont là, noircies et crevées, se balançant lugubrement sur les poteaux noircis.

C'est horrible!

∿∿ Allons, il faut en revenir au vieux refrain : « Quel peuple que ce peuple américain! »

Voilà les bons Yankees qui recommencent leurs plaisanteries. Non contents d'avoir tout inventé, d'avoir tout grandi, ils continuent à vouloir stupéfier le monde.

Ils voulaient un concert monstre dans toute l'acception du mot; ils vont l'avoir.

Jugez-en.

D'abord l'orchestre sera composé de dix mille musiciens, et le fameux chant de *Colombia* sera entonné par trente mille choristes, — vingt-neuf mille neuf cent soixante-seize de plus qu'aux Folies-Dramatiques. C'est roide, mais ce n'est rien. Le programme ajoute que M. le chef d'orchestre tiendra les fils électriques qui devront faire partir les canons au nombre de cent, savoir :

Dix pièces de 48 en *la* mineur;
Dix *idem* en *mi* bémol;
Dix *idem* en *si* également bémol;
Vingt pièces de 74 en *ut* naturel;
Trente *idem* en *sol;*
Vingt *idem* en *ré;*

Comme, au finale, tout ça partira en même temps, qu'il y ait dix mille musiciens ou qu'il y en ait vingt-quatre, ce sera absolument la même chose.

On ne dit pas de qui sera la musique si violemment exécutée; espérons, pour l'honneur de l'humanité, qu'elle aura pour auteur un compositeur américain.

Après ce « concert », que feront les Américains? Rentreront-ils dans la voie ordinaire? Ce n'est pas probable. Quand on veut étonner l'univers, on ne peut pas s'arrêter en si bon chemin. Alors il est probable qu'ils s'aviseront de se réunir tous, tous, tous, dans une des immenses plaines du Texas ou du Massachusset et qu'ils chanteront tous ensemble.

Il n'y aura pas d'auditeurs, c'est vrai, mais, au moins, ils seront sûrs de ne pas être sifflés.

∿∿ Ceci a été sténographié à une table d'hôte de Villiers-sur-Mer :

Un monsieur rend toute espèce de bons soins à sa voisine, il lui passe le sel, le poivre et le reste. La voisine, reconnaissante, lie conversation.

— Vous êtes arrivé il y a trois jours, monsieur?

— Quatre, madame.

— Vous êtes seul?

— Non, madame, ma femme est au lit.

— Ah! madame est souffrante, pas gravement, j'espère?

— Non, madame, elle a perdu sa tante.

— Ah! c'est fâcheux.

— Heu!

— Vous dites?

— Je dis heu!

— Ah! monsieur!

— C'était la tante de ma femme.

— C'est égal, ça doit vous faire de la peine?

— Certainement, c'était la meilleure des femmes.

— Que voulez-vous, c'est la loi commune.

— Bonne, généreuse, aimable, gaie, nous ne la remplacerons pas .. nous n'avons même jamais songé à la remplacer.

— Je vous crois, monsieur.

— C'était une mère pour ma femme; elle la comblait.

— Je comprends bien la douleur de madame.

— Moi aussi, madame; Dieu merci, je ne suis pas un égoïste; ma femme vous le dirait elle-même si elle était là...

— Ah! monsieur, je vous crois...

— Ce matin encore, je lui disais : « Pauvre tante, va! je la regrette autant que toi; je ne l'oublierai jamais, jamais; et, si tu veux, nous irons faire le bout de l'an à Étretat. » Ça a consolé un peu ma pauvre petite femme, et elle m'a dit :

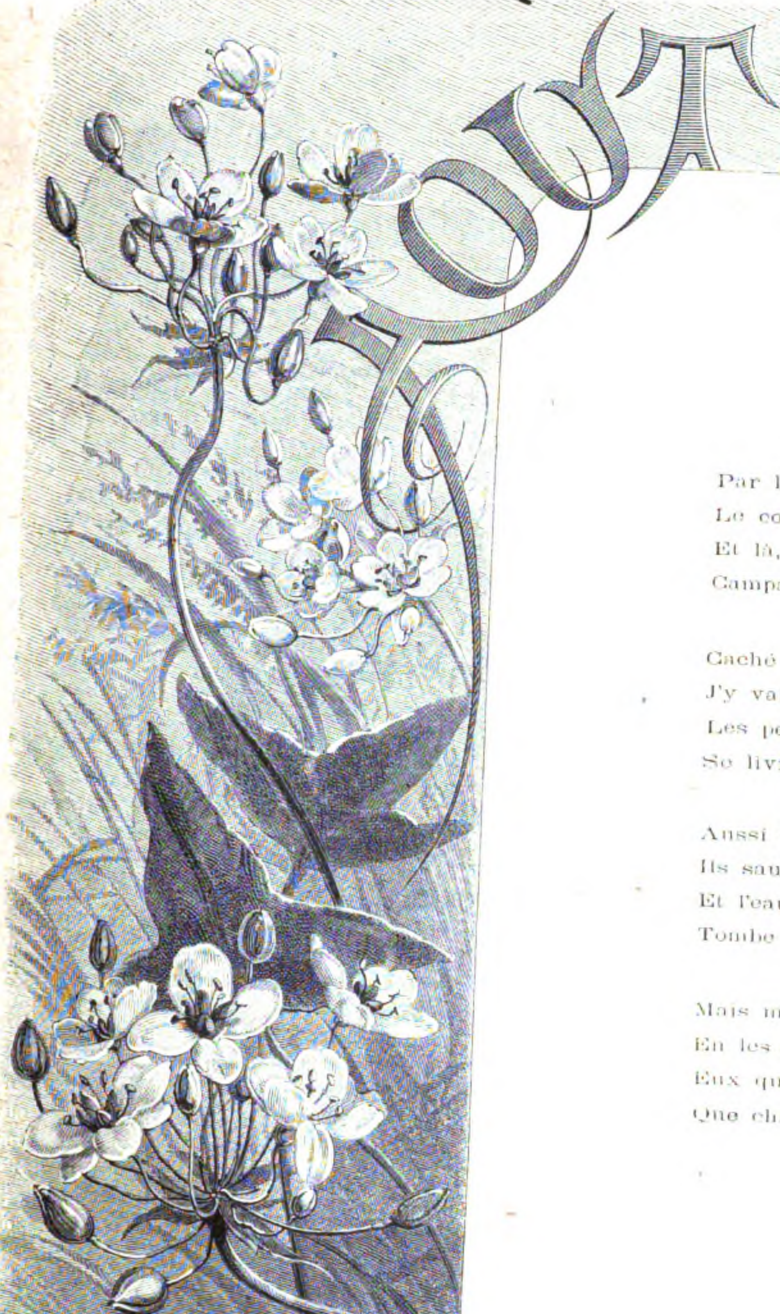
— Tu as raison, mon ami; ça sera plus gai.

JULES NORIAC.



Bachi-bouzouk, Zeïbek et Tcherkess ou Circassiens. — Armes des irréguliers. — Bulgares des provinces insurgées. — Un chef de village.

TYPES DES BALKANS. (D'après croquis de M. Anamian et photographies communiquées par M. Ivan de Wœstine.)



Par les branches désordonnées
Le coin d'étang est abrité,
Et là, poussent en liberté
Campanules et graminées.

Caché par le tronc d'un sapin,
J'y vais voir, quand midi flamboie,
Les petits oiseaux pleins de joie
Se livrer au plaisir du bain.

Aussi vifs que des étincelles,
Ils sautilient de l'onde au sol,
Et l'eau, quand ils prennent leur vol,
Tombe en diamants de leurs ailes.

Mais mon cœur, lassé de souffrir,
En les admirant les envie,
Eux qui ne savent de la vie
Que chanter, aimer et mourir!

FRANÇOIS COPPÉE



AOUT. — **Le bain.** — (Dessin de M. Giacomelli.)

NOS GRAVURES

CONFLIT TURCO-SERBE

Situation militaire

Depuis la bataille de Knajéwatz et la prise de Zaïtchar par les troupes ottomanes, les armées ennemies se sont donné un temps de repos. Les Serbes, commandés par Leschanin et Hovatowitch, battant en retraite dans les défilés du haut *Timok* et de la *Morawitza*, n'ont pu être poursuivis par les armées impériales; d'ailleurs, celles-ci, peu habituées aux marches forcées dans les montagnes, encombrées de blessés et manquant complétement d'ambulances, ne se trouvaient pas suffisamment en état de relancer les Serbes dans les gorges étroites de cette partie montagneuse de la principauté. Hafiz-Pacha, Eyoub-Pacha, Osman-Pacha et Suleiman-Pacha, les chefs des armées ottomanes qui opéraient contre Leschanin et Hovatowitch, cherchent actuellement à faire leur jonction avec le généralissime Abd-ul-Kérim-Pacha. Cette jonction, indispensable pour le succès des armées ottomanes, pourra-t-elle se faire? Là est le problème.

Le général Tchernaïeff est retranché dans Alexinatz et Deligrad; il donne la main à ses lieutenants qui commandaient à Zaïtchar et Knajiewatz; il a sous ses ordres une armée nombreuse qu'on évalue à cent mille hommes.

La conduite de ce général a été critiquée; on a dit qu'il s'est opposé à l'envoi de renforts aux troupes de l'ouest, attaquées par les Turcs; ne voudrait-il pas plutôt attirer ces derniers dans les défilés des montagnes du haut Timok et les envelopper ensuite? Les forces nombreuses dont il dispose, l'élite des troupes serbes qui se trouve sous ses ordres, la connaissance approfondie du pays où il manœuvre, nous font croire à l'adoption de ce plan. En attendant, les Serbes sont décidés à une guerre à outrance.

La reprise des hostilités a eu lieu hier. Abd-ul-Kérim-Pacha, campé entre Nisch et Alexinatz, a attaqué les premiers retranchements des Serbes à *Supowatz*. Les dépêches qui mentionnent ce combat disent que les Turcs ont fui en désordre, laissant sur le champ de bataille quantité de leurs morts.

Mais la plus grande bataille qui ait eu lieu dans la presqu'île des Balkans, depuis le commencement des hostilités, vient de se produire, il y a quelques jours, dans le pays des *Kutchi*, alliés aux Monténégrins. Ceux-ci, au nombre de cinq mille seulement, se sont jetés sur l'armée ottomane, forte de vingt mille hommes, qui venait les attaquer dans leurs retranchements, avec une furie et une rage telles, que les effets en ont été désastreux pour les musulmans.

Les Monténégrins, dans cette affaire, se sont battus comme se battaient leurs pères, c'est-à-dire à l'arme blanche (kandjiar). *Ils ne firent que dix-huit prisonniers.*

Les Turcs se sont enfuis en désordre à Fundino et à Podgoritza.

La Porte accuse dans cette affaire quatre mille hommes mis hors de combat.

Le cimetière serbe

Nous donnons aujourd'hui un seul croquis de M. Dick, notre envoyé spécial en Serbie, dont les envois se sont trouvés interrompus par les derniers événements de Serbie, et que nous recevons tous à la fois, au dernier moment. Ce cimetière serbe est plein de poésie et d'imprévu. Les parents ou les amis des morts dressent sur les tombes des bannières de toutes formes et de toutes couleurs, principalement tricolores pour les soldats, les couleurs serbes étant les nôtres, mais placées verticalement sur la hampe de leurs drapeaux. A ces étendards flottants, les survivants accrochent divers objets ayant appartenu aux défunts (notre correspondant y a vu jusqu'à des babouches de femme), des découpures de papier, des fleurs, des couronnes et, enfin, des fruits, poires et pommes, qui doivent rafraîchir le mort pendant son voyage de la terre au ciel. Cette dernière coutume est si invétérée, que lorsque les fruits naturels manquent, on en fabrique d'artificiels en laine rouge ou en papier. La pensée poétique y est ainsi exprimée et les mânes des absents doivent être satisfaits.

Les autres croquis de M. Dick sont innombrables. De Krosevack, que nous avons donné, il s'est dirigé sur Cokak, a passé le mont Jelica et a pu assister à la grande bataille du 7 à Iavor, sur la frontière, où le colonel Colak-Antic, écrasé par des forces supérieures, a été forcé de battre en retraite. Après ces événements que nous serons peut-être les seuls à reproduire, M. Dick s'est dirigé sur Alexinatz, au camp du général Tchernaïeff, lequel, selon lui, commande cent mille hommes de bonnes troupes qui devront amener une grande diversion dans les événements. Les dépêches télégraphiques, résumées plus haut, nous le font également pressentir.

Bulgares et Tcherkess

Nos lecteurs se souviennent peut-être du massacre de Trawnick que nous avons publié dans notre numéro du 6 mai, qui nous a valu une lettre de rectification de Tahir-Effendi, insérée quelques semaines après (nº 1,002), avec une réponse de M. Bianconi qui nous avait fourni les documents de cette gravure. M. Bianconi, pour prouver la possibilité de ces faits, renvoyait son contradicteur devant le tribunal de Salonique, où des événements plus graves encore venaient de s'accomplir.

Nous avons reçu depuis une nouvelle et très-longue réclamation de Tahir-Effendi, qui désire une rétractation en règle de M. Bianconi. Aujourd'hui, nous ne pouvons nous désintéresser complètement dans ce débat que nous tenons à clore définitivement.

Le *Monde illustré* est un journal expectant, sans passion comme sans parti pris, qui représente chaque semaine en images les événements que les autres journaux décrivent. Étranger à la politique, il trace l'histoire avec les documents qui lui parviennent de tous les côtés, s'ils lui paraissent authentiques, sans les atténuer ni les exagérer. La qualité d'architecte des chemins de fer de la Turquie, où M. Bianconi avait passé quatre années, nous donnait des garanties suffisantes. Nous prions donc Tahir-Effendi, dont nous comprenons les patriotiques sentiments, de lire les journaux de toute l'Europe, voire même les journaux illustrés depuis un mois, de lire les débats du parlement anglais, et particulièrement les rapports de M. Baring, et il verra que nous sommes absolument modérés dans nos récits et dans nos gravures.

Nous faisons encore preuve de modération en nous bornant aujourd'hui à donner les types du peuple et des volontaires turcs qui sont aux prises depuis de longs mois, sans insister sur des excès qui ont mis en émoi jusqu'aux Anglais, qui passent pour les meilleurs amis de l'empire ottoman.

Quant à ce qui concerne M. Bianconi et la gravure incriminée, nous renvoyons Tahir-Effendi à la brochure publiée ces jours-ci par notre collaborateur : *La Vérité sur la Turquie ou la question d'Orient dévoilée*, que nous lui adressons tout en doutant beaucoup qu'elle lui parvienne.

Les fêtes de Vaucanson à Grenoble

Dimanche, lundi, mardi, Grenoble était en liesse et célébrait par de brillantes fêtes la mémoire de l'un de ses enfants, le grand mécanicien Vaucanson. Il n'existe plus de réjouissances de ce genre sans concours musical; on vit donc pendant ces trois jours la ville garnie d'orchestres, sillonnée de fanfares, bannières en tête, etc., etc. C'est sous cet aspect que nous avons voulu montrer la ville de Grenoble par le croquis de M. Lix, notre collaborateur, qui a bien voulu s'y rendre pour nous.

« La place Grenette, nous dit notre correspondant, m'a paru présenter le côté le plus pittoresque de ces journées avec le concours immense des habitants de toute la contrée, se croisant, se confondant dans un pêle-mêle indescriptible et inrendable par le dessin, avec les musiques et harmonies de tous les pays et les véhicules de toute forme... »

Quant à l'inauguration de la statue, aux distributions de récompenses, aux concerts divers, aux retraites aux flambeaux, aux éclairages à giorno et illuminations multiples, c'est malheureusement toujours un peu la même chose, et pas plus pour Grenoble que pour Dijon, nous ne pouvons nous étendre dans ce sens, malgré les nombreuses photographies que nous a adressées en temps M. Duco.

On trouve néanmoins plus loin la statue du héros de la fête, qui est l'œuvre de M. Chappuy, une célébrité de Grenoble.

VAUCANSON

L'histoire de Vaucanson est dans la mémoire de tous; est-il besoin de la retracer dans ces colonnes si limitées?

Né à Grenoble en 1709, de Jacques *Vocanson* (c'est ainsi que s'écrivait son nom), marchand gantier, et de Dorothée Lacroix, on n'a que fort peu de données sur sa première instruction.

On raconte que, tout enfant, à huit ans, je crois, le jeune Vaucanson, qui allait souvent en visite avec sa mère dans le parloir d'un couvent, y remarqua, à travers les cloisons, une horloge dont une partie des mouvements lui était cachée, et que, à force de perspicacité, il finit par en deviner le mécanisme et à l'exécuter en bois. Il avait, avant cela, fabriqué de ses petites mains, pour une chapelle d'enfant, une petite statuette de prêtre, exécutant à l'autel les mouvements de mains nécessités par les cérémonies, pendant que des anges battaient des ailes de chaque côté.

Il n'avait pas vingt ans qu'il quittait Grenoble et se rendait à Lyon, où il travaillait comme ouvrier dans l'industrie des soies. Poussé par son génie particulier, il continua ses recherches et ses expériences de mécanique, tout en perfectionnant son instruction. Il était question d'établir à Lyon une machine hydraulique pour l'approvisionnement de la ville. Vaucanson en inventa une, n'osa la soumettre, parce qu'il la trouvait trop imparfaite; mais quel ne fut pas son étonnement, en arrivant à Paris, de voir le fonctionnement d'une machine semblable à la fontaine de la Samaritaine!

C'est vers 1735 que Vaucanson arriva à Paris, où il comptait bien se perfectionner. La vue d'une statue des Tuileries — un *Faune jouant de la flûte* — lui donna l'idée de ce fameux joueur de flûte, qu'il mit trois ans à construire, nous devrions dire à créer, après avoir étudié à cet effet l'anatomie et la musique.

Cet automate, exposé à la foire de Saint Germain, exécutant, par son souffle et le mouvement de ses doigts, plusieurs airs, fit la réputation et la fortune de l'auteur. Il put alors construire cet étonnant canard qui avait non-seulement la voix, la marche de ses semblables, mais qui de plus barbotait, s'ébattait dans l'eau, mangeait et digérait...

On parle encore d'un aspic, exécuté pour une représentation de *Cléopâtre* quelconque, qui sifflait et rampait comme un reptile.

Ces œuvres inimitables frappèrent le grand Frédéric, qui voulut attirer Vaucanson en Prusse; mais il s'y refusa, se sentant capable de rendre de vrais services aux industries de son pays. En 1740, le cardinal Fleury le nomma inspecteur général des manufactures de soie. On sait les progrès qu'il fit faire à Lyon à l'industrie de la soie et les inventions de machines qui mirent les canuts en révolution. Ce fut là qu'il inventa le métier, qui, remanié, devint le métier Jacquart.

Faut-il citer le tour, ou dévidoir pour filer les cocons, inventé en 1749; un moulin à organsiner la soie, en 1750; la réorganisation de la manufacture des Gobelins, en 1758; l'établissement de la fabrique modèle d'Aubenas, en 1763; les grues tournantes, l'engrenage différentiel, la chaîne sans fin, etc., etc.?

Vaucanson mourut à Paris en 1782; il était membre de l'Académie des sciences depuis 1758; il laissait deux filles de son mariage avec Madeleine Rey, qu'il avait épousée à Lyon.

Enrichi par son travail, Vaucanson avait pu conserver, dans son hôtel de la rue de Charonne, ses automates, ses modèles, ses machines, et en fit don à la reine Marie-Antoinette. Malheureusement, on n'attacha pas d'importance à ce legs et tout fut dispersé. — Les automates allèrent en Allemagne, et quelques débris, achetés plus tard par l'État, furent le noyau de notre musée des Arts-et-Métiers.

Le poste de la place du Marché, à Saint-Denis

Il retourne de soldats en ce moment avec les appels de réservistes et les grandes manœuvres qui se préparent; nous sommes donc dans l'actualité en donnant aujourd'hui un tableau de soldats, très-goûté au Salon dernier par les dilettantes de la peinture à cause de sa facture habile, sa vérité de couleur, son irréprochable dessin, et surtout son esprit. C'est un sujet humoristique qui nous délasse des grands exercices, des batailles, que, en notre qualité d'historiens du crayon, nous sommes bien forcés de donner.

Nous ferons encore un emprunt à l'album de photogravure de MM. Goupil, qui veulent bien nous permettre de détacher la spirituelle boutade de M. Dezamy, nouvelle lettre de Boquillon aussi véridique que l'étude de mœurs militaires de M. Dupray :

Chers parents,
C'est du poste où nous sommes de garde,
A Saint-Denis-sur-Seine (aimable garnison!),
Que j'écris la présente. Embrassez bien Suzon,
Et dites-lui l'amour brûlant que je lui garde.

Rien de neuf! — L'escouade, en bâillant, goguenarde
Les hommes de corvée. On s'ennuie à foison.
Pour nous en imposer, le sergent Bridoison
Ouvre sa *théorie* .. et s'endort par mégarde.

L'officier, sans façons, cause avec un *pékin;*
Et près du bec de gaz, un caporal taquin
Se dandine, agaçant la chienne du notaire ..

Nonobstant, vous pouvez, par cet échantillon,
Juger des passe-temps de l'état militaire,
Avec lequel je suis
Votre fils,
BOCQUILLON.

Pour copie conforme :
ADRIEN DÉZAMY.

La Tétralogie de Wagner

Nous avons reproduit le théâtre du maestro, nous avons résumé son poëme; il nous restait à mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques scènes de cet interminable drame musical. Voici donc, tiré des *Walkyries*, deux épisodes : *les Adieux de Wotan à sa fille Brunehilde* et la scène d'amour de *Siegmund et Hèglinde*, qui nous serviront de prétexte pour donner les principaux costumes de la pièce. Il faudrait plusieurs numéros pour représenter cette épopée mythologique, où le maître s'est beaucoup préoccupé du plaisir des yeux et où il a souvent réussi; il ne nous serait ni loisible, ni agréable de les y consacrer.

Nous n'avons pas qualité pour juger la musique dite de l'avenir; les gens impartiaux s'accordent à dire que, malgré la longueur et l'ennui de ces élucubrations musicales, il s'y trouve assez de beautés de premier ordre pour reconnaître l'incontestable génie du maître.

Le général Berthaut

Nous n'avons pas à apprécier les raisons politiques ou autres qui ont amené M. le général Berthaut à la tête de son département; il passe pour un administrateur vigoureux et surtout pour un homme très-acquis aux idées de progrès et d'amélioration qui s'imposent au point de vue militaire à tous les esprits clairvoyants. Il a concouru efficacement aux réformes déjà établies, et il est de ceux qui pensent qu'elles doivent être étendues plus loin et poussées avec célérité.

Le nouveau ministre de la guerre est né en 1817, à Genlis (Côte-d'Or).

En sortant de l'École de Saint-Cyr, où il avait été admis en novembre 1837 et, à la suite de brillants examens, il fut reçu en qualité de sous-lieutenant, le 1er octobre 1839, à l'École d'application d'état-major. Lieutenant en 1842, capitaine en 1844, chef d'escadron en 1854, il parvint au grade de colonel le 4 mars 1864, et il se trouvait dans cette situation lorsque éclata la guerre de 1870.

A cette époque, il exerçait depuis plus d'un an le commandement en second de la garde nationale mobile. Nommé général de brigade le 19 juillet 1870, il fut chargé de commander les mobiles de la Seine dirigés sur le camp de Châlons. Les services qu'il rendit pendant le siége de Paris le désignèrent naturellement au chef du pouvoir exécutif, et, le 16 septembre 1871, il fut promu général de division. Quelque temps après, il fut nommé au commandement du corps d'armée de Saint-Denis.

Après la guerre, il a exercé plusieurs commandements et fait partie de diverses commissions, notamment de celle qui fut chargée du projet d'organisation de l'armée territoriale. Avant sa nomination au poste de ministre de la guerre, il commandait la 10e division d'infanterie du 5e corps d'armée, détachée à Paris.

Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis 1866.

Le général Berthaut n'est ni sénateur, ni député.

Sœur Henriette

Il est des êtres bénis de Dieu, dont ils semblent les envoyés, qui ne traversent la terre que pour y répandre le bien sous toutes les formes. — Telle était sœur Henriette Dubois, fille de la charité, qui vient de s'éteindre, à Limoges, dans la communauté de Saint-Pierre-de-Queyroix, et que, dans leur simple langage, les gens du pays appelaient un ange déguisé. Sans doute, sa vocation, comme celle de toutes ces saintes filles enrôlées sous les auspices de saint Vincent de Paul, lui donnait sa tâche de chaque jour dans la grande mission accomplie sur le monde entier par les sœurs de la charité; mais avec une énergie au-dessus de son sexe, une intelligence supérieure et un puissant amour du bien, la sœur Henriette ne sut se contenter de ses obligations quotidiennes.

Pendant trente ans qu'elle vécut à Limoges, son pays d'adoption, ce qu'elle consola de misères, ce qu'elle releva de courages abattus, ce qu'elle réhabilita d'âmes perdues ne saurait être énuméré, car autant de bienfaits, autant de secrets pour son cœur généreux. C'est surtout maintenant qu'elle n'est plus que, par un deuil général, se révèle tant et tant de bien accompli.

Sœur Henriette, pourtant, préférait à l'aumône matérielle l'aumône du conseil et celle du travail. Son œuvre fut surtout une œuvre de moralisation, et c'est ainsi qu'elle fut amenée à créer, pour les jeunes gens comme pour les jeunes filles, un cours d'adultes qui eut les plus précieux résultats pour les classes industrielles de Limoges. On allait là non-seulement pour apprendre, mais pour y puiser du courage, demander conseil et appui, et, par son doux et persuasif langage, comme par ses courageuses et infatigables démarches, *ma sœur Henriette*, comme on disait dans son quartier, tout en relevant les sentiments de ses nombreux élèves, les mettait à même de conquérir, par l'instruction et par le travail, ce que la charité ne peut toujours donner.

Athées, indifférents ou religieux, tous s'inclinent devant cette admirable mission d'une femme sous le voile de la sœur de charité et bénissent sa mémoire. Le *Monde illustré* est heureux aussi de fixer, par la gravure, dans son recueil qui restera à la postérité, l'image de la bienfaitrice de Limoges.

J. Durécu le sauveteur

Au lieu de donner la fête des sauveteurs du Havre, nous préférons publier le portrait de celui qui en a eu cette année tous les honneurs. Voici ce que nous écrit à ce sujet notre correspondant :

Hier, a eu lieu au Havre la fête annuelle des sauveteurs qui, cette année, a eu une splendeur inusitée. En effet, il s'agissait d'inaugurer le monument élevé à la mémoire du brave Durécu, le héros havrais. Durécu, né en 1812, mort en 1874, n'a pas dans sa longue existence, toute de courage et de dévouement, sauvé moins de 300 personnes, et à qui son dernier sauvetage a coûté la vie. Le monument consiste en un buste en bronze, dû à M. Vasselot, et que l'on a placé dans une niche, à l'angle de la maison des appareils de sauvetage, qui se trouve près du sémaphore; pareil buste a été placé sur sa tombe.

Le dimanche soir, un grand banquet a été offert aux sauveteurs. Nous y avons remarqué MM. Dubois, député, maire de Fécamp; Febvay, sous-préfet; Grosos, président de la Société des sauveteurs; Oudinet; M. le colonel du 119e, et nombre d'officiers supérieurs.

M. Ivan de Wœstyne

Avec nos types de Bulgarie, nous ne pouvions mieux faire que de donner le portrait de M. Ivan de Wœstine, notre confrère du *Figaro*, qui, le premier, a osé, malgré les obstacles du gouvernement turc, malgré les dangers que court forcément un étranger parmi des bandes indisciplinées et barbares, pénétrer dans ce pays, dont on racontait tout bas à Constantinople les horreurs, et y chercher la vérité.

On sait quel retentissement eurent les lettres du journaliste parisien qui précédèrent les rapports de M. Baring au Parlement anglais, et quelle influence elles eurent sur l'opinion. La presse, en divulguant le bien et le mal, accomplit une noble et courageuse mission; et si, grâce à cette divulgation, les atrocités qui, vu l'impuissance du Gouvernement, désolent la Turquie cessent bientôt, nous sommes fiers de penser que l'un des nôtres aura une grande part dans ce grand service rendu à l'humanité.

Il fallait, d'ailleurs, un homme comme M. de Wœstyne pour accomplir cette grande tâche. Sa nature, à la fois énergique et froide, pleine d'intelligence et d'initiative, s'était fortifiée dans les camps où le journaliste a longtemps porté l'épaulette d'officier d'artillerie.

Un accident de cheval a failli faire un ingénieur du capitaine qui ne pouvait plus servir. En traversant Paris, pour se rendre à son nouvel emploi, il jeta un article dans la boîte du *Figaro*, qui paraissait alors deux fois par semaine. L'article parut sans autre recommandation; un second et un troisième eurent le même bonheur, et c'est grâce à ce hasard que la presse de Paris compte un rédacteur de plus.

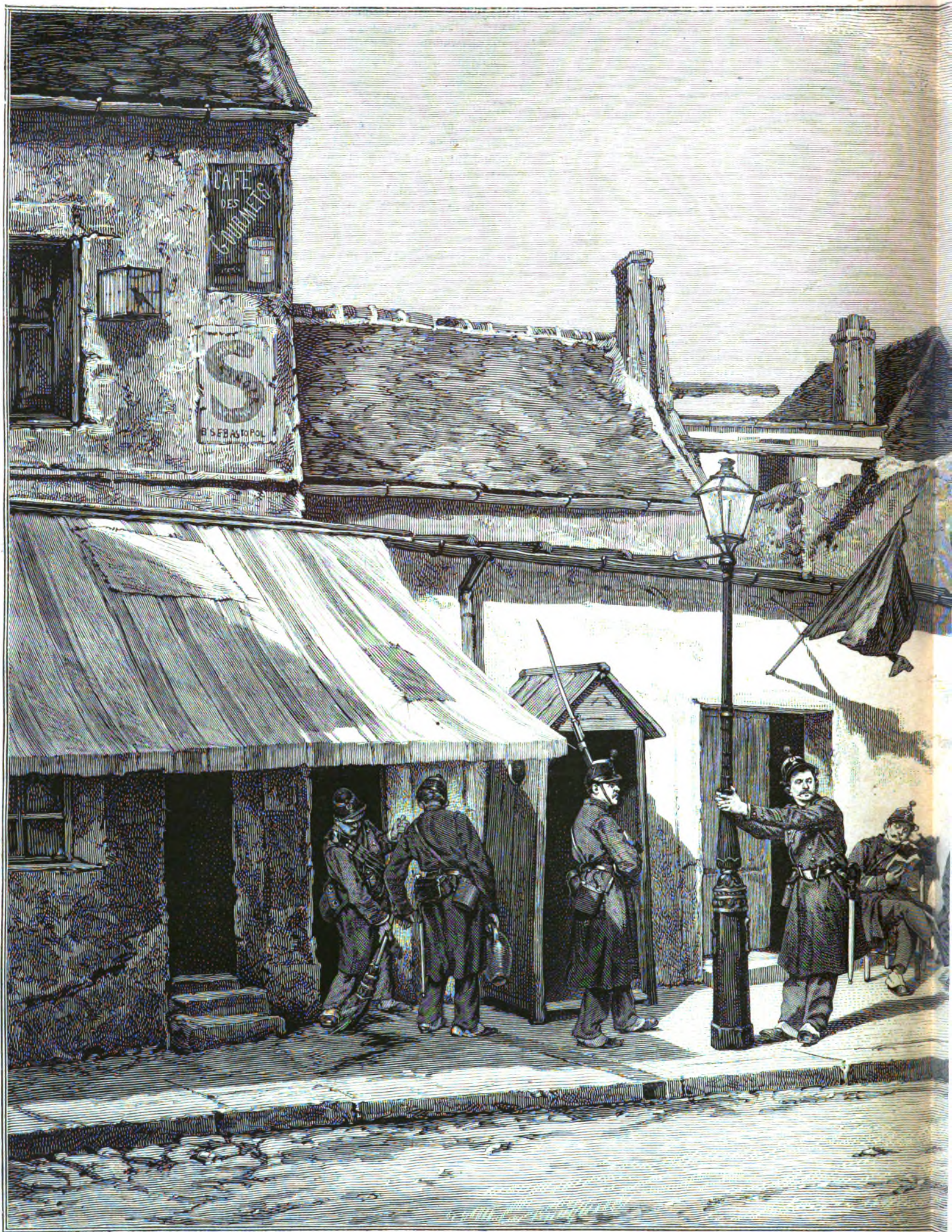
Il y a dix ans de cela, et depuis cette époque, M. de Wœstyne n'a quitté le *Figaro* qu'en 1870 pour reprendre du service. Il commandait cette batterie du Bourget dont parlent les rapports prussiens, qui affirment que quinze de leurs batteries n'ont pu la déloger. Après la guerre, le capitaine, redevenu journaliste, prit au *Gaulois* le manteau du domino, qu'il conserva jusqu'à la suppression du journal. M. de Wœstyne alors fonda l'*Eclair*, qui lui attira un duel avec M. Ranc, suivi d'une condamnation à quinze jours d'emprisonnement. L'entreprise n'ayant pas été heureuse, le rédacteur en chef dépossédé s'en fut tout seul explorer l'Amérique du Sud où il passa plusieurs mois au milieu des Indiens.

A son retour en France, au commencement de 1875, M. de Villemessant rappela au *Figaro* M. de Wœstyne, qui est un de ses meilleurs élèves.

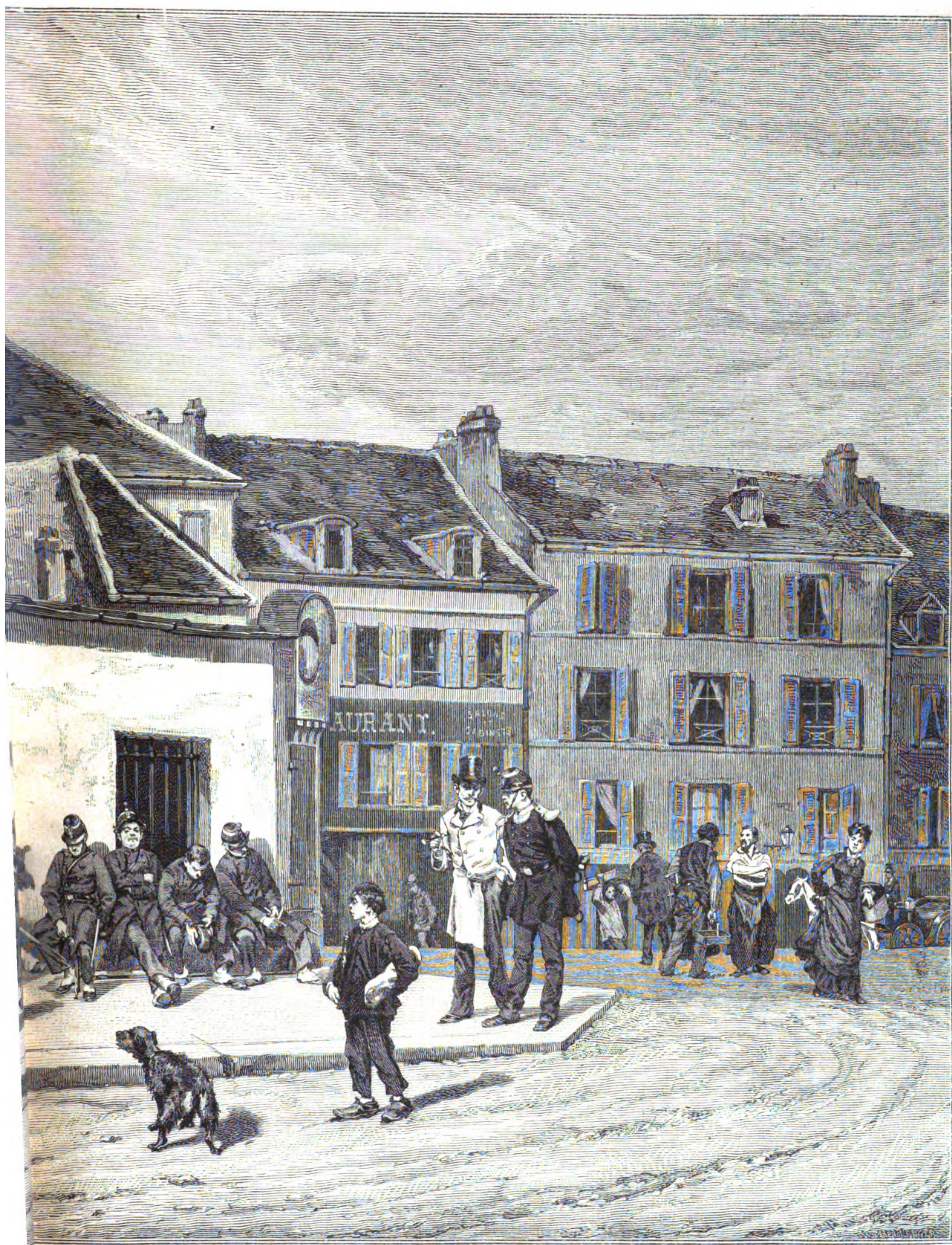
COURRIER DU PALAIS

Les deux Revalescières. — La douce et délicieuse ancienne. — La nouvelle perfectionnée. — Intermède possible. — Victoire à l'ancienne. — Un compte rendu promis. — Valeur en compte. — Les effets sans cause. — Toujours le revolver. — Un drame intime à Villefranche. — Conseil de guerre de Paris. — Le capitaine Grimal. — Le carnet de M. Rochefort.

Attention! Il s'agit d'un duel, et les deux adversaires portent le même nom et le même drapeau; Revalescière contre Revalescière! Tant de fiel entre-t-il dans cette douce farine de lentilles? « Santé rendue à tous sans médecin, sans purge et sans frais, » dit la vieille Revalescière, en produisant à l'appui une énumération des maladies les plus désagréables. Il n'y en a guère d'agréables, à la vérité. Cette nomenclature rappelle un peu Molière :



SALON DE 1876. — Le poste de la place du Marché à Saint-Denis



enis. — Tableau de M. Dupray. — (Dessin de M. Jules Lavée. — Photographie de MM. Goupil.)

la gale, la teigne, la rogne, etc. L'autre Revalescière, la nouvelle, celle qui n'est pas la douce Revalescière Du Barry, mais la nouvelle Revalescière de Raoul de Bensérade, non moins brevetée sans garantie du Gouvernement, commence par approuver, tacitement au moins, ce qu'a déclaré sa sœur aînée, la douce vieille; mais elle se dit « perfectionnée et supérieure ». Voilà le procès.

Les juges de la 3e chambre du tribunal civil de la Seine étaient appelés à dire qu'il y a Revalescière et Revalescière comme il y a fagots et fagots... Mais, que dis-je? ça n'est pas cela du tout : les juges ont dit qu'il y a farine de lentilles et farine de lentilles, mais qu'il ne peut exister qu'une seule Revalescière, attendu que M. Klug, qui l'a créée, l'a aussi baptisée et que le nom lui appartient comme marque de fabrique. Appelez-vous « Farine de lentilles », c'est votre droit; « Farine de santé » ? le droit est plus douteux; mais vous ne vous appellerez pas « douce Revalescière »; — tu n'iras pas plus loin!

L'avocat de la vieille Revalescière du Barry était Me Allou : c'était indiqué, la vieille à l'ancien; l'avocat de la nouvelle Revalescière était Me Forni, et l'on peut facilement se former une idée du parti qu'ils ont tiré de cette cause un peu grasse. On aurait dû plaider cela après une représentation du *Malade imaginaire;* le procès serait venu à propos comme intermède dans la cérémonie de la réception du docteur :

Nunquam purgare,
Nunquam seignare,
Nunquam clysterisare!

Mais : Quid malado facere?
— Dulcem Revalescieram donare!

Mais : Si maladus non vult guerire?
— Alors illum Revalescierare,
Rerevalescierare,
Semper Rererevalescierare!

Les juges ont ri, mais ils ont écouté; car sous cette cause, essentiellement adoucissante, il y a des millions en jeu. Oh! mon Dieu, oui, des millions, ni plus ni moins! Et la note grave succédait constamment à la note badine. Me Allou expliquait comment MM. Belle et Ce, le nouveau *revelascier* (le néologisme n'est pas de moi), naturellement porté vers les farines en sa qualité de fils de boulanger, soutenait que le mot *revalescière* ne pouvait pas être la propriété exclusive de M. Klug, parce que *revalescière* veut dire : farine de santé; Me Forni, qui avait le double désavantage d'être jeune et de soutenir une thèse juridique, brodait sur sa discussion mordante, en forme de garniture humoristique, la lecture des annonces et prospectus qu'il commentait avec une verve des plus spirituelles. Il arrachait, ma foi, des sourires et même des compliments à son redoutable adversaire.

Enfin les nouveaux *revelasciers*, MM. Belle et Ce, ont été par jugement du tribunal déclarés contrefacteurs de la marque de fabrique et condamnés à 10,000 francs de dommages-intérêts.

Les vacances judiciaires approchent, et bientôt mon butin hebdomadaire me semblera bien maigre pour emplir mon courrier; c'est pourquoi, voulant vous donner un résumé très-exact du procès relatif à la publication des œuvres d'André Chénier, je renvoie sans scrupule à la semaine prochaine ce travail qui exige un certain soin; car je voudrais tout dire, et il me faut du temps pour faire tenir ce *tout* dans mon étroit domaine.

Mlle Marie a pour 21,000 francs de billets souscrits et endossés à son ordre par un M. Émile, aujourd'hui décédé. Les billets disent « valeur en compte. »

C'est une formule commerciale et financière; mais si élastique qu'elle paraisse, la 3e chambre du tribunal civil vient de l'arrêter dans sa faculté d'extension. Les héritiers de M. Emile prétendent que ce compte est un *conte*, un conte des *Mille et une Nuits*.

Mlle Marie soutient que, n'étant articulé aucun fait de dol ou de fraude dans la création de ces titres, la fausseté de la cause ne suffirait pas pour entraîner leur nullité, les libéralités n'étant interdites par aucune loi, quand on a respecté les formes propres au genre de contrat auquel on a eu recours.

C'est en effet toujours quelque chose de bien grave que de considérer comme non écrit un acte régulier et d'opposer des documents intéressés à un titre certain! Mais dans la cause, Mlle Marie avait contre elle trop de documents et circonstances, et elle a été condamnée à restituer les billets déclarés nuls.

Je l'ai déjà dit à cette place, et il faut que je le répète encore, si tant est que l'invention du revolver soit un progrès, ce progrès-là, qui met le meurtre à la portée de toutes les bourses, demande peut-être à être enrayé autrement que par d'assez inoffensives ordonnances de police. Porter un de ces engins sur soi devient chose de plus en plus commune, et la distance est courte pour bien des gens de la possession de l'arme à la tentation de s'en servir, quand la colère conseille et quand la raison s'en va.

Voilà ce qui est arrivé à un habitant de Villefranche, nommé Reynis : c'était un homme dont la probité et la douceur étaient connues; sa réputation était excellente. Marié à une jeune femme qu'il adorait, il la rendait parfaitement heureuse; mais... mais il y avait dans le voisinage un M. Lapersonne qui poursuivait Mme Reynis d'assiduités plus que compromettantes. Reynis va trouver cet homme, lui fait part de ses soupçons, de son mécontentement, et, pour couper court aux médisances qui commençaient à circuler, lui interdit l'entrée de sa maison. Lapersonne proteste, bien entendu, de son innocence, de celle de Mme Reynis; il promet de ne plus voir celle-ci; mais, quelques jours après, en l'absence de Reynis, il s'introduisit chez ce dernier par escalade; et, semblant se plaire à surexciter la jalousie de ce malheureux, il lui adressait d'outrageantes lettres anonymes.

« Ne revenez pas chez moi, lui avait dit Reynis; j'ai toujours mon revolver dans ma poche; je vous tuerais! »

Le vendredi 21 avril, en effet, Reynis, rentrant chez lui vers onze heures du soir, y trouvait Lapersonne assis auprès de Mme Reynis et le tuait.

Le jury de Toulouse a prononcé un verdict d'acquittement. Il en est presque toujours ainsi dans les affaires de cette nature. Sachons le dire encore : quelque sympathique que puisse être le meurtrier; si peu recommandable que fût la victime, des verdicts aussi absolus sont-ils bien faits pour fortifier, dans la conscience publique, l'horreur du sang versé et le respect de la vie humaine?

Devant le 3e conseil de guerre de Paris, a comparu cette semaine l'ex-capitaine Grimal, qui fut investi pendant quelque temps, après la Commune, des fonctions de rapporteur devant la justice militaire; fonctions qui lui furent retirées avant qu'il eût pris la parole. Il avait déjà été suspendu de celles de chef de division des affaires indigènes à la Nouvelle-Calédonie. Renvoyé à Toulon, dans le régiment d'infanterie de marine auquel il appartenait, ses façons d'agir obligèrent ses supérieurs à lui demander sa démission.

M. Grimal revint à Paris, et devint journaliste. Certains articles, par des indiscrétions remarquées, appelèrent l'attention sur l'ancien membre du parquet militaire. Une enquête eut lieu, et elle établit que l'excapitaine avait profité de sa situation pour soustraire des dossiers qui lui étaient confiés un certain nombre de pièces, dont la plus importante était le carnet de M. Henri Rochefort.

Ce carnet voyagea beaucoup; il passa, en échange d'une somme de cinquante francs, entre les mains de M. Poirier, rédacteur du *Gaulois;* M. Poirier le transmit à M. Grohey, rédacteur de l'*Écho forestier*, chez qui M. Grimal le reprit un jour en disant, pour toute explication, que son honneur exigeait que cette pièce rentrât entre ses mains.

M. Henri Rochefort, de son côté, réclamait très-vivement son portefeuille, qui renfermait, paraît-il, les titres de noblesse de sa famille.

Le portefeuille est maintenant au greffe, et quant à celui qui l'a dérobé, il est venu répondre de ses actes devant ses anciens collègues, devenus ses juges.

Si, comme je l'ai souvent déclaré, le jury est à mes yeux la meilleure des juridictions, il m'est bien difficile de ne pas mettre sur le même rang celle des conseils de guerre, qui tiennent d'ailleurs beaucoup du jury par leurs attributions. Leurs verdicts peuvent quelquefois paraître bien sévères, mais il n'en est guère de plus consciencieux et de plus équitables.

Les juges militaires ne devaient pas sans doute être moins émus que l'accusé lui-même, en condamnant l'ancien capitaine Grimal à la peine de cinq ans de prison.

PETIT-JEAN.

LES DIEUX QU'ON BRISE

VIII

RÉPONSE A RICHARD WAGNER

« Les Français... nation de singes et de tigres! »
(RICHARD WAGNER.)

Lorsque brisés par la défaite,
Les Français inclinaient la tête,
Devant leurs sillons envahis;
Quand nos soldats, pensifs et sombres,
Voulaient frayer dans les décombres
La voie au salut du pays;

Quand la neige, à travers les plaines,
Couvrait nos terres toujours pleines
De Français morts en combattant;
Quand Paris, ville du génie,
Se tordait dans son agonie,
Mais sans se plaindre un seul instant;

Quand les mères, — ces délaissées, —
Versaient les larmes amassées
Par l'angoisse de leurs douleurs;
Quand déjà l'Europe, alarmée
Que l'on pût vaincre notre armée,
Se taisait devant nos malheurs;

Quand tous enfin faisaient silence,
Ignorant encor si la France
N'allait pas descendre au cercueil;
Toi seul nous jetas au visage
L'injure où revivait la rage
Que dix ans couva ton orgueil!

Que ton œuvre soit faible ou forte,
Applaudie ou non, peu m'importe;
J'entends la mettre de côté;
Je ne sais qu'une seule chose,
Qu'elle n'est pas si grandiose
Que ta sinistre lâcheté!

Dans la chambre où l'homme agonise,
Quand déjà la vie indécise
Lutte contre la mort qui vient,
Tous se taisent, et c'est à peine,
Si, prise de pitié, la haine
Reste insensible et se souvient...

Eh bien, toi, tu te mis à rire!
Et l'on vit ton grossier délire
De loin injurier la mort.
Aujourd'hui tu crois qu'on oublie?
Nous n'oublierons pas ta folie,
Quel que puisse être ton remord!

Pourtant, j'aurais tu ma colère,
Estimant qu'on pouvait te faire
L'aumône d'un dernier succès,
Si je n'avais vu, chose étrange!
Des Français chanter ta louange,
A toi, l'insulteur des Français!

J'ai dit : et mon cri de poëte
Ira t'atteindre dans ta fête
Comme un écho du grand Paris...
Car de si peu qu'il se souvienne,
Sache bien que pour toi sa haine
N'est rien auprès de son mépris!

ALBERT DELPIT.

Château de la Durandière, 20 août 1876.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE DE L'OPÉRA : Reprise du *Prophète*, opéra en cinq actes, de Scribe, musique de Meyerbeer. — Notes biographiques sur Rameau.

Le Prophète n'avait pas été représenté depuis le lundi 27 octobre 1873, qui fut le dernier soir de la salle Le Peletier. Le lendemain, la maison n'était plus que décombres et fumée.

On s'est demandé, en ce temps-là, si *le Prophète*, avec sa pyrotechnie du cinquième acte, n'avait pas été la cause de l'incendie? Personne n'a jamais pu le dire. Ce qui est certain, c'est que, l'autre matin, pendant les répétitions de ce même *Prophète*, le feu

a pris par deux fois à l'Opéra, et que plusieurs décors et quelques accessoires de scène ont été roussis par la flamme.

Les Parisiens sont généralement plus superstitieux que des bas-Bretons du moyen âge. Ils pourraient donc voir dans ces faits, que les grands journaux qualifieraient de « divers », quelque chose comme l'influence d'un mauvais génie, d'un personnage néfaste, échappé peut-être du *Niebelungéring*, et qui s'acharnerait après le chef-d'œuvre de Meyerbeer.

En effet, on en jugerait ainsi d'après les apparences. Mais, superstition pour superstition, j'aimerais mieux celle qui attribuerait le salut de l'Opéra à un dieu tutélaire, proche parent du Neptune, maître des eaux, à ce bon génie qui se coiffe d'un casque dans l'exercice de ses fonctions et d'un képi dans l'intimité. J'ai nommé le pompier.

Oui, il est fort heureux que l'Opéra ait pris feu, puisque du même coup il a été établi qu'il était incombustible, grâce à la surveillance dont il était l'objet. Personne n'aurait voulu risquer une telle expérience; c'est le hasard qui s'en est chargé. Et nous voilà rassurés pour longtemps; et on pourra nous donner sans crainte ce sublime, mais incendiaire *Prophète*, avec toutes ses magnificences, et aussi avec tous ses pétards.

La reprise du *Prophète*, à tous égards le plus chaste des opéras, ne s'explique guère en cette saison que par la coïncidence des vacances. Il n'importe; une œuvre de cette puissance et qui, malgré l'austère sentiment qui s'en dégage, fournit tant de beaux spectacles pour les yeux, est l'honneur du répertoire de l'Opéra, et elle doit rester exposée en tout temps au milieu de Paris, qui est fier de l'avoir vu naître.

Les amateurs attendaient avec une curiosité confiante « le ballet des patineurs, » sur une scène plus grande d'un bon quart que celle de la rue Le Peletier. Ce n'est d'ailleurs pas là un divertissement frivole, mais bien une création de haut goût, un tableau sans pareil, et dont l'originalité serait mieux sentie encore si le patin à roulettes n'était entré aujourd'hui dans les mœurs bourgeoises avec son horrible nom anglais.

Toujours est-il que les dimensions magistrales du nouvel Opéra ont été très-favorables à cette glissade artificielle. Comme on pouvait s'y attendre, les danseuses, ayant une trajectoire plus grande à parcourir, se sont jetées en avant avec plus de confiance, de désinvolture et de grâce. L'aspect en était délicieux; et, à cela près d'un roulement continu que l'on entend et qui rappelle trop que la glace est en bois, il est impossible de serrer de plus près l'imitation de la nature.

Nous sommes dispensé de décrire les décors que les peintres ont eu la modestie de copier d'après ceux de la création. C'est toujours le paysage de Dordrecht avec ses moulins à vent; la taverne; le lac gelé; la tente du Prophète; une rue de Munster; la cathédrale; la prison; et le palais dont l'écroulement au milieu des flammes fait l'apothéose tragique du drame de Scribe et Meyerbeer.

Les costumes n'ont pas varié non plus; et c'est ainsi qu'il faut procéder pour les œuvres classiques.

Villaret a repris possession du rôle de Jean qui lui est particulièrement favorable. Sa voix sonne comme un clairon victorieux à l'hymne final du troisième acte; et il en réserve les inflexions les plus douces et les plus émues pour la scène de la cathédrale. Mlle Bloch, qui faisait Fidès, a eu à plusieurs reprises, notamment dans l'arioso du second acte, des intentions dramatiques dont il est juste de lui tenir compte. Il est à regretter, cependant, que, par instant, sa voix prenne la tengente du diapason de l'orchestre. Quant à Menu (Zaccharie), il paraît bien empêtré dans le rôle ingrat qui lui est confié, et dont Belval, sans parler de Levasseur, tiraient un autre parti; il n'a prêté aucun relief, ni donné aucun accent à son air du troisième acte.

— M. Wagner, sire de Bayreuth et d'aucun autre lieu, est un fâcheux, comme eût dit Molière; il nous a coupé la parole samedi dernier, au moment où nous voulions faire écho aux fêtes de Dijon en l'honneur de Rameau. Mais à moins que huit jours suffisent au peuple français pour oublier ses grands hommes (M. Wagner le croirait!), il est temps encore de crayonner quelques notes sur l'auteur de *Zoroastre*, sur le réformateur de notre opéra, dont la gloire, trop tôt éclipsée par celle de Gluck, vient de lui être restituée avec tant de pompe et de respect filial.

Rameau est né à Dijon, rue Saint-Michel (cours Saint-Vincent, n° 5) de Jean Rameau, musicien, et de Claudine Demartinécourt, le 25 septembre 1683...

Nous en étions là de notre travail, ce qui n'était pas avoir fait beaucoup de chemin, lorsqu'on nous a apporté un petit livre très riche de renseignements de première main, et où il n'y a qu'à puiser sans façon, mais en toute confiance : *Rameau, essai sur sa vie et ses œuvres*, par Arthur Pougin.

Nous reprenons donc le fil de notre biographie :

Après avoir fait d'assez mauvaises études au collège des jésuites, Rameau partit, en 1701, pour l'Italie. Il n'alla pas plus loin que Milan, et revint en France, comme premier violon d'une troupe théâtrale qui exploitait les provinces du midi.

Son premier voyage à Paris, très bien élucidé par le minutieux biographe A. Pougin, est de 1706. Ce fut à cette époque que, déjà organiste des Pères de la Merci et des jésuites de la rue Saint-Jacques (collége Louis-le-Grand), il publia son *Premier livre de pièces de clavecin*, que l'on trouvait « chez l'auteur, Vieille-rue-du-Temple », et dont le prix était « une pièce de trente sols neuve. »

Rameau revint à Paris en 1717; il en repartit bientôt pour aller occuper l'emploi d'organiste successivement à Saint-Étienne, à Lille et à Clermont-Ferrand. C'est dans cette dernière ville qu'il acheva son *Traité d'harmonie*, qui fit révolution dans la science du temps.

C'est vers 1720 qu'il vint se fixer à Paris; mais ce n'est qu'en 1733 qu'il parvint, grâce à la protection du financier-dilettante La Popelinière, à faire représenter *Hippolite et Aricie*, son premier opéra. Il avait alors cinquante ans; et pendant les années qui suivirent, il fit représenter, avec un retentissement considérable, vingt et un opéras, dont les plus célèbres sont : *Dardanus*, *Zoroastre*, *les Indes galantes*, *Castor et Pollux*, etc... Il est mort le 12 septembre 1764.

Mais pendant que nous sommes en train de piller l'ouvrage de M. Pougin, ce n'est pas quelques lignes de plus qui chargeront beaucoup notre conscience :

Les Paladins, le dernier opéra de Rameau, n'avaient obtenu aucun succès; « le musicien, qui s'était permis quelques hardiesses dans sa partition, affirmait que le public n'avait pas eu le temps de comprendre les mérites de son œuvre :

« — La poire n'est pas mûre, disait-il un jour à ce sujet.

« — Ça ne l'a pourtant pas empêchée de tomber! répondit un mauvais plaisant. »

ALBERT DE LASALLE.

LE JOURNAL DE MUSIQUE

Le treizième numéro, qui paraît aujourd'hui, contient :

MUSIQUE : *Mai*, poésie de Joséphin Soulary, musique de Victor Massé;

Lied, tiré de « Nurmahal », opéra-ballet inconnu en France, musique de Spontini (transcription inédite);

Marche des Bohémiens, musique de Weber.

TEXTE : L'événement musical à Bayreuth : *Siegfried*, *le Crépuscule des Dieux*, les poëmes, la musique, l'interprétation, la mise en scène. — Nouvelles de partout.

Un numéro toutes les semaines, 40 centimes.

Abonnements (Paris et départements) : un an, 18 fr.; — six mois, 9 fr.; — trois mois, 4 fr. 50; — un mois, 1 fr. 50.

Adresser les demandes à M. Bourdilliat, administrateur du *Journal de Musique*, 13, quai Voltaire, à Paris.

LE FIL D'OR

LÉGENDE

(Suite)

Otbert, qui ne voulait pas ou qui ne soupçonnait pas ses souffrances, était indifférent dans ses allures, et ne donnait aucune prise à sa jalousie. Il travaillait sans relâche; son seul tort était de chanter, tandis que ses doigts agiles fouillaient dans le bois pour en faire sortir des merveilles. Sa voix était si harmonieuse, qu'à moins d'être un méchant homme on ne pouvait lui dire de se taire. Herman n'aurait-il pas rougi de le paraître devant Martha? La voix d'Otbert était déjà en si grande réputation dans le pays, que bien des fillettes amies de la Mignonne venaient la visiter, apportant leur ouvrage, pour avoir la chance, en restant plus longtemps près d'elle, d'entendre Otbert.

L'heure de prendre le café venue, les trois hommes se rendaient dans la salle où se trouvaient les jeunes filles, au milieu desquelles Martha était toujours reine.

Dès qu'ils étaient réunis, c'étaient des rires, des agaceries sans nombre que nos visiteuses adressaient de préférence à Otbert, qui paraissait ne point y être insensible. La Mignonne souffrait beaucoup de toutes ces libertés prises par ses compagnes : libertés innocentes qu'elle aurait pu se permettre tout de même, si son trop grand attrait pour Otbert ne le lui avait défendu. Dans ces moments-là son cœur était torturé par la jalousie; elle aurait voulu mourir...

Ces instants, au contraire, étaient les seuls doux au cœur du pauvre Herman. Il se disait, en le voyant si coquet, si attentionné, si plaisant avec les autres filles :

— Cela la guérira, et peut-être m'aimera-t-elle?

Quelquefois, cependant, il voyait leur regard se rejoindre; dans leur expression, il sentait tant d'amour que tout son courage l'abandonnait.

Pendant que nos deux fiancés souffraient du triste mal de la jalousie; les fillettes gaies, insouciantes d'une douleur qu'elles ne partageaient pas, priaient encore Otbert de chanter; il n'y consentait qu'après que le doux regard de Martha l'y avait autorisé.

Son chant si mélodieux aurait pu attendrir le roc le plus dur.

Maître Fritz lui-même laissait tomber plus d'un pleur dans son café. Il est vrai que le pauvre cher homme avait, ainsi que tous les grands buveurs, la larme facile.

Martha ne pleurait pas, seulement elle devenait si pâle, qu'on aurait cru qu'elle allait trépasser.

Hélas! mon Dieu! ce chant était un philtre qui s'insinuait dans ses veines, et qui devait bientôt l'embraser!

Le mariage de Martha était le sujet de toutes les conversations. Quand les prudes et avisées femmes du bourg se réunissaient à la veillée, toutes, en tricotant et filant au rouet, blâmaient la conduite du bonhomme en cette affaire. Les plus expérimentées, les plus hardies dans leurs propos disaient tout haut que c'était folie de laisser si beau gars près de si belle fille : les autres soupiraient en voyant venir l'orage.

La Mignonne ne dormait plus, son œil était fiévreux, sa parole brève, saccadée même; elle regardait à peine toutes les magnifiques choses que son fiancé avait achetées pour elle à la grande ville.

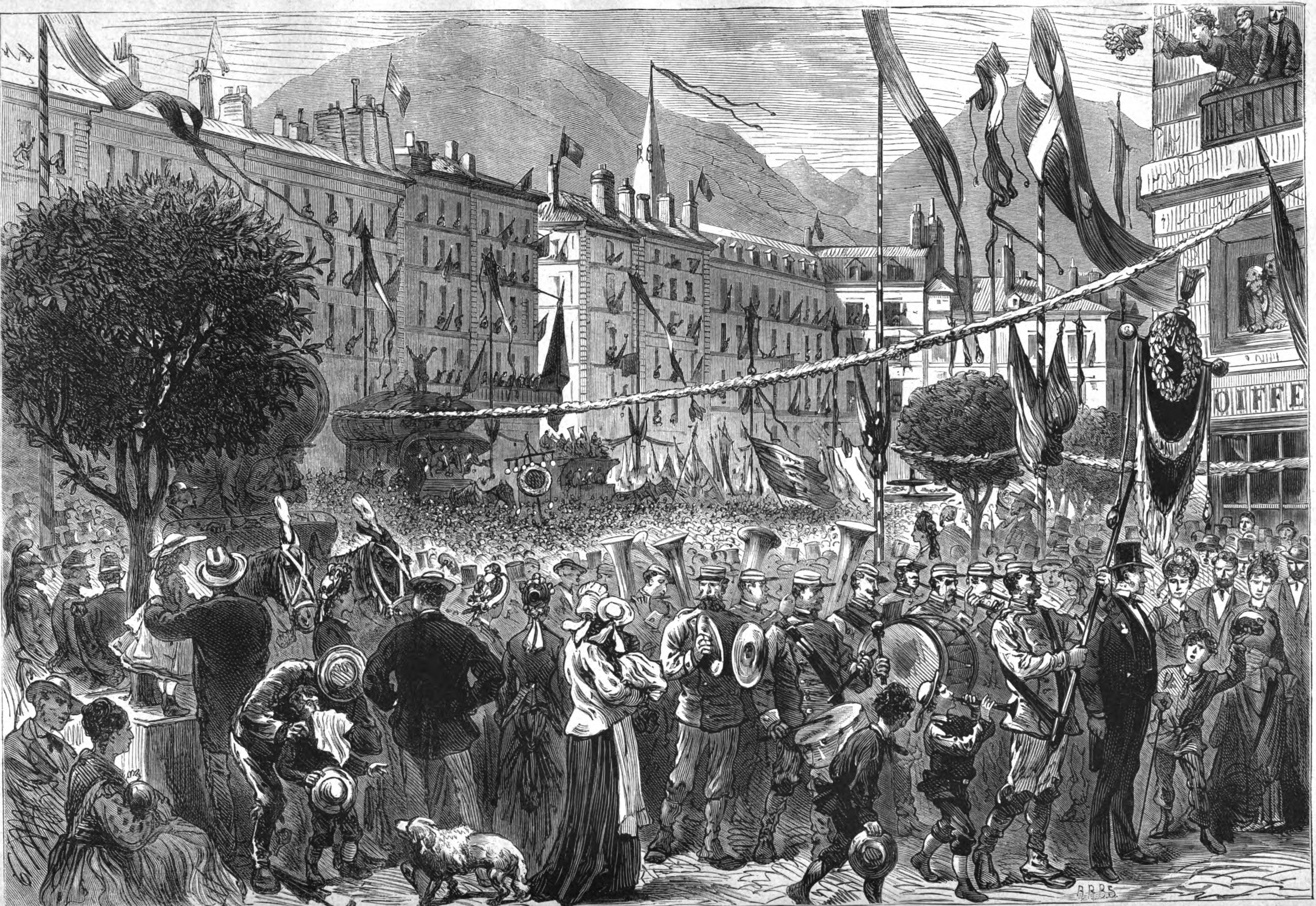
C'était pitié de la voir. Il n'était pas jusqu'au plus petit garçon du pays qui ne disait :

— Dieu! que la promise d'Herman est pâle! sa fiance en a fait une femme de cire.

Le seul plaisir de notre héroïne était de baiser et de rebaiser la fleur chérie qu'elle portait à son corsage, en lui donnant les noms les plus doux.

Cette fleur, destinée à mourir chaque jour sur son sein, était sa confidente; plus d'une fois, elle reçut la rosée de ses larmes!

Le temps s'écoulait ainsi, sans que notre tourneur, tout brave qu'il était, osât dire à sa fille :



GRENOBLE. — Fêtes de Vaucanson. — Aspect de la place Grenette, le 20 août. — (Dessin de M. Férat, d'après le croquis de M. Lix.)

— C'est pour tel jour.

La Mignonne ne lui adressait aucune question, comme si son silence avait pu arrêter les événements.

Par tous les apprêts qui se faisaient autour d'elle, Martha cependant comprenait que l'heure était proche, mais elle voulait espérer qu'elle serait morte avant qu'elle ne sonnât, ou bien une folle joie lui montait au cœur en pensant qu'Otbert dirait à son père, bien avant le moment fatal, qu'il la voulait pour femme.

Mais le temps passait, Otbert, lui aussi, restait muet.

Un soir, la fleur tomba de son corsage; Herman ne le vit pas, Otbert la ramassa, la porta à ses lèvres, la rendit ensuite à la fillette qui, d'instinct, la porta aux siennes. Otbert, par un geste suppliant, la lui demanda, la main tremblante de Martha la laissa retomber.

Herman s'étant retourné, elle posa son pied sur la fleur qui cria sous cette pression. Il lui sembla que c'était la mort de son amour, elle se laissa choir sur sa chaise en éclatant en sanglots.

Tous furent à elle; tandis qu'Otbert, plus prompt que l'éclair, avait déjà serré dans son sein cette fleur, deux fois consacrée!

— Oh! oui, il m'aime, il m'aime! se répéta la Mignonne durant toute la nuit. Demain, sans doute, il me demandera à mon père.

Dès que le jour parut, elle se leva, se para, descendit radieuse dans la salle où d'habitude elle les trouvait tous trois réunis. Un d'eux manquait à l'appel.

— Fillette, dit le tourneur, sers le déjeuner; nous n'avons pas à attendre mon ouvrier. Il est parti, et ne reviendra que le jour de tes noces. Ne faut-il pas qu'il revienne, puisqu'il a son cadeau à te faire?

Mais la pauvre enfant ne l'entendait plus; elle était tombée sur l'escabeau, les bras pendants, le regard fixe, plus pâle qu'une morte.

— Martha! Martha! s'écrièrent le père et le fiancé, qu'as-tu?

— De l'air; j'étouffe!

Fritz la prit dans ses bras, la porta tout près de la fenêtre qu'Herman avait ouverte toute grande. La Mignonne n'y fut pas plutôt posée qu'elle étendit la main vers l'horizon, et s'évanouit.

Par ce geste désespéré avait-elle voulu rappeler à elle Otbert?

Le pauvre Fritz, dont la douleur avait centuplé les forces, la souleva avec la même dextérité, comme au temps béni où les deux petits bras ronds et potelés de sa chère Martha faisaient à peine le tour de son cou.

Chargé de ce précieux fardeau, il se mit à gravir les marches avec la promptitude d'un écolier, la déposa sur son lit, appela de toutes ses forces la servante qui lui donna des soins.

Si, après cet incident, le bonhomme eût pris la peine de réfléchir, il aurait sans nul doute compris que c'était le cœur de sa fille qui était malade et non son corps. Il n'y songea pas, tout simplement



Le général BERTHAUT, ministre de la guerre. (Phot. Fontaine.)



Siegmund et Siegelinde.



Wotan et Brunehilde.

LES NIBULENGEN DE WAGNER. — Scènes des Walkyries. — (Dessins de M. Ferdinandus, d'après photographie de M. J. Albert, à Munich.)

parce qu'il pensait trop aux richesses de son futur gendre.

Le lendemain, la fille du tourneur descendit, reprit ses occupations ordinaires; seulement elle tressaillait au moindre bruit, regardait à toute minute à la fenêtre, se laissait ensuite retomber sur son escabeau avec la lassitude du désespoir, en considérant avec un visage anxieux l'aiguille de la pendule que rien n'arrêtait.

L'aiguille indifférente marchait toujours, sans souci des douleurs de la pauvre fille, qui la suivait d'un œil étonné.

Tout ne devait-il pas s'arrêter, puisqu'elle sentait la vie s'arrêter dans son cœur?

Herman, qui suivait tous ses mouvements avec la plus vive sollicitude, soupirait, venait près d'elle; mais, en voyant sa figure morne et glacée, il ouvrait la bouche, sans qu'aucun son pût en sortir.

Elle ne savait même pas qu'il était là.

Pendant quelques minutes, le galop d'un cheval qui se rapprochait se fit entendre; le visage de la Mignonne s'illumina, ses mains tremblèrent, des cris de joie allaient même s'échapper de ses lèvres, lorsque, ô déception! elle vit apparaître dans la rue le bourgmestre au nez rouge et enluminé, monté sur son vieux cheval. A cette vue, elle poussa un cri, mit la tête dans ses mains et resta longtemps dans cette attitude.

Cependant le moment solennel approchait; lorsque les heures de la nuit seraient passées, le soleil éclairerait le jour de son mariage, et ces heures passèrent d'autant plus vite qu'elles furent plus douloureuses. Quand la pauvre enfant vit les rayons du soleil percer ses volets, elle pleura amèrement.

En même temps, les servantes commandées par le père Fritz allaient et venaient sans relâche pour préparer la somptueuse table que devaient présider les époux.

Herman, pour calmer son agitation, donnait aussi quelques ordres. Il avait peine à croire que Martha, cette belle Martha qu'il avait affectionnée depuis son enfance allait devenir sa femme. Sa femme à lui, était-ce bien possible? Quoi! il pourrait lui donner le bras, l'accompagner à la promenade, à l'église, partout : être toujours avec elle, la tutoyer, l'embrasser, n'avoir qu'un seul cœur, une seule chambre, tout à deux... A cette dernière pensée, les oreilles lui tintèrent, une vive rougeur colorait ses joues, et son pauvre cœur, altéré d'amour, qui avait subi tant d'angoisses, supporté de si rudes épreuves, battait à rompre sa poitrine.

Par instants, il s'écoutait vivre, tant il avait peur de mourir avant qu'elle devînt tout à fait son bien.

Il riait, il pleurait, il embrassait son futur beau-père : il était fou de joie, mais loin de sa fiancée; près d'elle, sa joie se tempérait, il avait si peur de lui déplaire.

A la pensée qu'après le bal il se trouverait tout seul, enfermé dans la même chambre avec elle, il devenait pâle et il était pris de vertige.

Les amies de Martha vinrent l'habiller; leur œuvre accomplie, elles s'extasièrent sur sa beauté.

L'excès du bonheur qu'éprouva notre pauvre fiancé en voyant la Mignonne ainsi parée, faillit le faire mourir de plaisir.

L'heure du départ pour l'église étant proche, la maison du tourneur commençait à s'emplir de monde. Maître Fritz, ivre de joie d'avoir enfin atteint son but et joyeux de faire à pareil jour les honneurs de sa maison, disait à chacun des arrivants de cordiales paroles et distribuait à tous de vigoureuses poignées de main. Le pauvre cher homme trop à l'étroit dans son habit bleu de fin drap à grands boutons d'or; le cou enserré dans une cravate blanche, haute, très empesée, qui gênait ses mouvements; les mains étonnées d'être emprisonnées dans des gants de peau blanche, et les pieds non moins surpris de se trouver dans de minces souliers à boucles d'or, avait, quel que fût son embarras dans tout cet attirail de toilette auquel il n'était pas accoutumé, une figure resplendissante qui témoignait de sa satisfaction intérieure.

AMÉLIE PROTIN.

(La suite au prochain numéro).

(La suite au prochain numéro).

MEMENTO

Archéologie. — Des tableaux de Lucas de Cranach, l'illustre peintre allemand, né en 1472, viennent d'être découverts, dans une maison particulière à Wittemberg, en Prusse. Il s'y trouvait une alcôve en planches, enduites depuis fort longtemps d'un épais vernis. Cette alcôve ayant été démolie, on s'aperçut que les planches avaient servi pour des peintures, ainsi que cela était d'un usage assez général chez les artistes du moyen âge, qui préféraient des tablettes en bois aux cadres en toile. On enleva les diverses couches de vernis. On y voit maintenant d'un côté la figure d'une femme offrant des fleurs; elle représente le Printemps. De l'autre côté aussi la figure d'une femme portant des épis; elle représente l'Été. Les deux coins restants de l'alcôve avaient été sciés, et on n'y voit plus que la partie inférieure des tableaux indiquant l'automne et l'hiver.

~

Découvertes. — Dans le golfe d'Omenak, au Groënland on a découvert des palmiers et des fougères semblables à ceux de la Bohême et de la Moravie. La température aura donc été la même dans tout l'hémisphère septentrional, et le refroidissement, qui survint à l'époque tertiaire, serait alors la période glaciaire des géologues, pendant laquelle cette luxuriante végétation a été ensevelie sous les neiges. Cette basse température fit émigrer les mammouths, les bœufs musqués et les rennes dont on retrouve les ossements dans les cavernes et les tourbières.

Ce phénomène du refroidissement se produit aujourd'hui; les banquises descendent très-bas vers le sud et envahissent le canal qui sépare le Groënland de l'Islande. Cette accumulation de glace a tellement refroidi l'Islande que les moissons n'y mûrissent plus, et que les habitants, menacés de mourir de froid et de faim, émigrent dans l'Amérique du Nord. Ces glaces agissent incontestablement sur les climats de l'Europe, et c'est de là que proviennent l'abaissement de notre température moyenne, les ouragans et les inondations si fréquentes dans ces dernières années.

— C'est un des métiers les plus dangereux, les plus pénibles, mais aussi les plus intéressants que celui de *chercheur de cristaux*. Il a pris une grande extension depuis l'emploi du cristal de roche dans l'optique.

Les Suisses seuls l'exercent de temps immémorial dans les Alpes, où ils vont à la recherche de ce minéral, qui est de la silice pure ou quartz cristallisé. On le trouve en grandeur, en finesse et en coloration différentes, tantôt séparé, tantôt en groupes.

Les chercheurs de cristaux sont appelés *strahler*, et les cristaux *strahlen*, ce qui veut dire rayon lumineux.

L'équipement du strahler comprend une barre de fer de quatre pieds de longueur et recourbée à l'extrémité, une pelle, une pioche, un marteau, une corde solide et un sac en cuir. Ainsi équipé, il s'en va le matin à la découverte de ses trésors diaphanes. Il est presque toujours seul, afin de n'être pas obligé de partager sa trouvaille. Pendant des heures entières, il grimpe le long des flancs du roc sur des avancées de quelques pouces de largeur, au-dessus de gouffres béants. Là il aperçoit enfin la veine de quartz, que maintenant il s'agit d'atteindre. Les clous de ses souliers ne prennent plus sur le sol incliné; dès qu'il marche, le terrain s'effondre; il faut s'en retourner chercher une autre route, car aucun chemin frayé ne conduit à ces régions inhospitalières; pour chaque pas il faut choisir une place convenable, et souvent il est nécessaire de tailler des marches d'escalier dans la pierre.

Une fois la veine atteinte, il la suit, et y frappe avec son marteau. A l'oreille exercée le son indique la présence d'une *caverne, druse, poche* ou *four*; ce sont les noms donnés aux excavations où se trouvent les cristaux, attachés aux parois, ou détachés et mêlés avec du sable.

La plus célèbre découverte de cristaux monstres au Saint-Gothard est toute récente. A cent pieds au-dessus de la base des neiges éternelles un pharmacien de Berne aperçut une veine de quartz de 60 pieds de longueur et de 4 à 12 de largeur. Son guide y distingua quelques taches et soutint que c'étaient des druses. Mais l'obscurité ne tarda pas d'arrêter nos explorateurs qui ne purent hasarder aucune tentative. Ils passèrent la nuit dans un chalet. Malheureusement le matin, au lieu d'un splendide soleil qu'ils attendaient, d'épais brouillards commencèrent à couvrir la montagne et menacèrent de couper la retraite; il fallut donc abandonner cette entreprise et gagner au plus vite la vallée.

L'hiver vint, et le trésor rêvé ne leur laissa plus un instant de repos; ils comptèrent les heures qui devaient s'écouler jusqu'au printemps et à la fonte des neiges.

Enfin le jour tant attendu arriva et par une belle matinée ils se mirent en route et parvinrent heureusement à retrouver la veine. Ils firent jouer la mine pour ouvrir les fours et pouvoir pénétrer dans l'intérieur de ces cavernes mystérieuses. Ils y ramassèrent près de 300 quintaux de cristal dont les gros morceaux furent acquis par les musées et les fragments par les opticiens.

~

Statistique. — Au moment où l'association des mécaniciens de Paris tient son assemblée annuelle, il peut être intéressant de connaître des sociétés similaires à l'étranger. Voici l'*Union allemande des conducteurs de locomotives*. Son but est de donner des secours en cas de maladie, et, en cas de mort, des pensions à la famille des membres, lesquels sont au nombre de 4,500, et dont chacun paye annuellement une faible cotisation ne dépassant pas deux journées de solde. Depuis l'origine de la Société, qui remonte à cinq ans, 34 membres sont morts, dont 4 tués sur leur machine; il a été payé à leurs veuves et à leurs enfants une somme de 25,000 francs, pour cause de maladie; on a distribué des secours montant à 97,000 francs.

— Dans l'empire russe, il a paru, en 1873 et 1874, les écrits suivants : 679 de théologie; 322 de jurisprudence; 113 d'économie rurale; 247 d'histoire, dont 164 d'histoire russe; 247 de géographie et d'ethnographie; 193 de mathématiques; 135 d'art de la guerre; 34 d'histoire naturelle; 224 de médecine; 438 de belles-lettres. Il y a eu 1831 livres originaux et 447 traductions. La production totale a été de plus de 5,200 volumes.

— L'histoire chinoise de la dernière guerre franco-allemande en huit volumes vient d'être envoyée au Musée britannique, à Londres. Les auteurs sont Wang Faon et Chang-Psung-Leang. Ils ont puisé, disent-ils dans leur préface, les documents de leur ouvrage dans les journaux européens.

— D'après le rapport officiel que vient de publier le *Board of Trade* de Londres, il y a eu, pendant l'exercice 1875, 55 collisions entre des trains de voyageurs, et qui ont causé la mort de 10 voyageurs; 221 voyageurs ont été blessés; 179 collisions ont eu lieu entre des trains de voyageurs et des trains de marchandises, 2 voyageurs ont été tués et 678 blessés; 37 collisions ont eu lieu entre des trains de marchandises; 11 conducteurs de bestiaux ont été blessés. Par suite de ces accidents 6 employés ont été tués et 135 blessés. Enfin dans 7 rencontres de locomotives isolées, 5 employés ont été blessés.

Les déraillements de trains de voyageurs ont été au nombre de 87; 2 voyageurs tués et 89 blessés; 2 employés tués et 12 blessés. Les déraillements des trains de marchandises, au nombre de 60, ont occasionné la mort de 4 employés.

Des trains, au nombre de 75, furent faussement dirigés sur des voies de service, ou mal aiguillés; 1 voyageur y fut tué, et 51 voyageurs y furent blessés; 2 employés tués et 25 blessés.

Ces accidents n'étaient pas les seuls. Une trop grande vitesse des convois à l'entrée dans les gares fut la cause de la blessure de 64 voyageurs et de 4 employés. Cette négligence dans le service s'était présentée 29 fois. 20 explosions de chaudières et de rupture de mécanismes de sûreté ont eu pour suite la blessure de 23 employés.

De graves accidents ont aussi été produits par la rupture des bandages de roues et des chaînes d'attelage; 19 voyageurs furent tués.

A la suite d'éboulements dans les tranchées et d'incendies dans les trains la mort de 4 employés a eu lieu. Les ruptures d'essieux au nombre de près de 480; de freins, 6; de câbles sur des plans inclinés, 7; de rails, 476; de roues, 112 ont amené de nombreux cas de blessures parmi les voyageurs et les employés.

En ajoutant à ces chiffres ceux qui se rapportent aux voyageurs tués (116) ou blessés (594) par leur propre faute, ainsi que 744 employés tués et 3,377 blessés également par leur faute, on arrive à ce total effrayant de 1,290 individus morts et de 5,755 blessés sur les chemins de fer du Royaume-Uni, dans une seule année.

On y voit 43 voyageurs tués en tombant entre le wagon et le quai, 19 tués en tombant sur le quai alors qu'ils voulaient monter dans le train ou en descendre; plus de 300 personnes ont été surprises sur la voie et tuées par les locomotives; 25 individus se sont jetés sous les trains.

Les fautes des employés sont toujours les mêmes; ils semblent s'habituer au danger et ne prennent pas les précautions que la prudence recommande : ils ne se garent pas des machines qui circulent dans les voies

de service; ils se glissent entre les wagons en marche; enfin ils stationnent près de leur poste, sur la voie, et suivent des yeux le convoi qui part et n'aperçoivent pas celui qui arrive droit sur eux.

Alimentation publique. — De New-York, on vient a expédier en Angleterre 300,000 kilogrammes de bœuf conservé dans de la glace. Cet aliment substantiel, — très-recherché sur les marchés de la Grande-Bretagne, — est destiné à remplacer le *tasajo*, ou chair de buffle séchée au soleil.

Pour que ce transport puisse avoir lieu, la glace doit être excessivement froide; aussi la tire-t-on du haut Canada, où la température descend souvent à 30 degrés au-dessous de zéro.

La glace, qui, à l'instar de tous les corps de la nature, sans exception aucune, prend la température ambiante, est plus ou moins froide. Calino — dont quelques grands journaux se sont moqués — avait donc raison en disant à son maître avoir payé sa livre de glace un sou plus cher, parce qu'elle était très-froide. Il faut, pour rafraîchir son vin, autant de glace parisienne que de liquide, tandis qu'un petit morceau de glace norvégienne produit le même effet. La glace de notre latitude ne pourrait être transportée au loin vers le Sud, tandis que la glace sciée en gros blocs dans les lacs de la Scandinavie, et emballée à fond de cale au moyen de paille et de laine, passe l'équateur pour aller aux Grandes-Indes rafraîchir les Rajahs, et surtout les Européens, qui n'y supportent pas facilement le climat torride.

Radis roses, mazurka; *Cœur d'artichaut*, *Peau de satin*, pol.; *Cerise Pompadour*, *Lèvres de feu*, val. de J. Klein, font rage.

Vient de paraître

LA DEUXIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE

DE

LA FEMME
chez elle
ET DANS LE MONDE

par M[me] MARIE DE SAVERNY

Un élégant volume in-8° (impression de luxe)

PRIX **5** FRANCS

(Ajouter 50 c. pour recevoir franco.)

Adresser les demandes à l'administrateur du Monde illustré *et de la* Revue de la Mode, 13, *quai Voltaire, à Paris.*

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

VILLE DE **PARIS** ADJ[on], *sur une ench.*, en la chambre des not. le 29 août 1876, à midi, D'UN **TERRAIN** de 187[m]66, à Paris (10[e] arr.) rue de l'Aqueduc, près la rue Lafayette. M. à prix (85 fr. le m.) : 15,941 f. 10.—S'ad. aux not., M[es] MAHOT-DELAQUERANTONNAIS, 5, r. la Paix, et J.-E. DELAPALME, r. Auber, 11, *dép[re] de l'ench. et d[s] plans.*

Étude de M[e] EDMOND COCHE, avoué à Paris, boulevard Sebastopol, n° 31
(Successeur de M[e] Petit-Dexmier).

ADJUDICATION

I. Au Palais de Justice, à Paris, le 30 août 1876, à 2 heures, en 3 lots, dont les deux premiers pourront être réunis.

1° Une **MAISON** sise à **PARIS**
rue Jolivet, n° 5.
Mise à prix : 40,000 fr.

2° Une **MAISON** sise à **PARIS**
rue Jolivet, n° 7.
Mise à prix : 10,000 fr.

3° Une **MAISON** sise à **PARIS**
rue Deparcieux, 12,
sujette à l'expropriation très-prochaine du boulevard Arago.
Mise à prix : 20,000 fr.

II. En l'étude de M[e] Pottier, notaire à Noisy-le-Sec, le 31 août 1876, à 1 heure,

D'un **TERRAIN** de 2,522 mèt. environ, sis au Raincy, boulevard du Midi.
Mise à prix : 1,000 fr.

S'adresser, pour les renseignements :

A M[es] Coche, Tricaud et Trodoux, avoués à Paris, et à M[e] Pottier, notaire à Noisy-le-Sec.

PROPRIÉTÉ A PARIS, faub. St-Martin, 60 et 62, et passage du Marché-de-la-Porte-Saint-Martin, 7, comprenant 4 boutiques et dépendances et le THÉATRE DES DÉLASSEMENTS-COMIQUES, A VENDRE, *sur une enchère*, en la ch des notaires de Paris, le 12 septembre 1876.

Revenu : 24,800 fr. — Mise à prix : 150,000 fr. S'ad. à M[e] BATARDY, notaire, rue Drouot, 19.

Les Annonces et Insertions sont reçues Chez MM. L. AUDBOURG et C[ie], 10, pl. de la Bourse et dans les bureaux du journal.



La sœur HENRIETTE, fille de Saint-Vincent-de-Paul, bienfaitrice de Limoges, récemment décédée.

ÉCHECS

Solution du problème n° 617.

1. T 6 R	1. F pr. T (Var.)
2. F 6 F	2. F pr. P
3. C 4 F, échec et mat.	
(A)	
	1. F pr. C
2. F 2 D	2. F *ad libitum.*
3. T pr. P, échec et mat.	
(B)	
	1. R 4 C
2. F 2 D, échec.	2. R pr. P
3. C 4 D, échec et mat.	

Solutions justes du problème n° 616 : MM. le docteur A. Barrier; Quéval; Kassioph; E. Lafarge; Misselieux; le cercle de l'Isle-sur-le-Doubs; L. de Croze; C. Launay; Rojare; le capitaine A. G. Boutigny; Camille; le café du Grand Balcon, à Béziers; le café Astre, à Sigean; X., à Sennecey-le-Grand; Em. Frau; le Cercle catholique de Dôle; le Grand café Serin, à Angers; Faysse; le café du Commerce, à Saint-Nazaire; G. Faure; L. Azaïs, café de l'Opéra, à Béziers; un abonné brivadois; le café Central, à Péronne

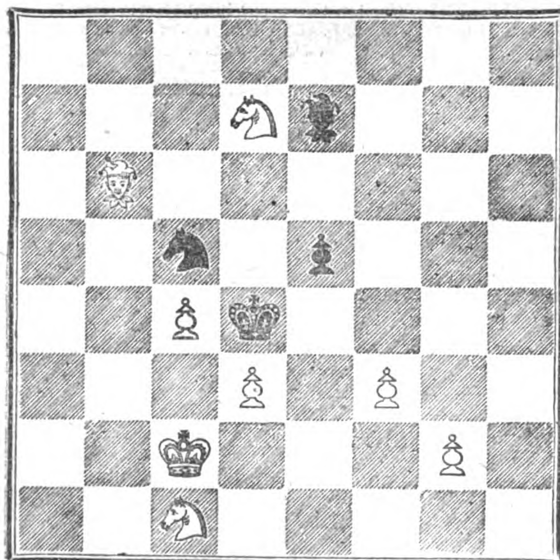
Solutions justes du problème n° 617 : MM. E. Lafarge; docteur A. Barrier; le Cercle de Château-la-Vallière; Quéval ; L. de Croze ; le cercle de l'Isle-sur-le-Doubs; le capitaine A. Botigny; Camille; le Cercle de Dôle; le Grand café Serin, à Angers; Faysse; Grand café de Montpellier; le café du Commerce, à Saint-Nazaire; le Cercle clérical de l'Isle; C. Launay; Misselieux; G. Faure; la Société d'armes, à Saumur; le café Astre, à Sigean; le Grand café de la Nation, à Nice; un abonné brivadois; Em. Frau; le café Central, à Péronne; Em. Anterrieu, café Poujol, à Montpellier; Germain, à La Chauvinière.

Autres solutions justes du problème n° 615 : MM. Rojare; Faysse; Grand café de Montpellier. P. JOURNOUD.

PROBLÈME N° 619

COMPOSÉ PAR M. R. B. WORMALD

English chess Problems.



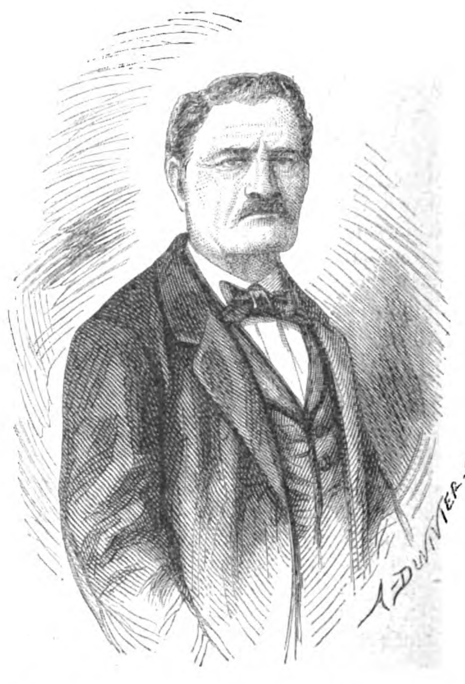
Les Blancs font mat en quatre coups.



VAUCANSON, statue de M. Chappuy, érigée à Grenoble. — (Dessin de M. Duvivier.)



M. IVAN DE WOESTINE
Correspondant du *Figaro* en Bulgarie.



J. DURÉCU, sauveteur du Havre, dont le buste vient d'être inauguré.

RÉBUS





EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La vieille butte des Moulins ne sera plus qu'un souvenir dans quelque temps.

Ont deviné le dernier rébus : MM. P. C., café de Paris, à Vitry-le-François; Auzépy (brasserie Fontaine); sir Charles.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20e Année. No 1012 — 2 Sept. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. É. HUBERT.

SALON DE 1876



PORTRAIT DE M. PHILIPPE ROUSSEAU

Tableau de M. Dubufe.

Photographie sur bois gravée par M. Jules Robert.

(Publication autorisée par MM. Goupil.

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

Je ne voudrais, sous aucun prétexte, manquer de respect à la science; mais j'avoue que je n'ai pas vu sans surprise, cette semaine, dans les journaux, des calculs constatant, avec un aplomb tout à fait étonnant, l'âge exact de la terre.

Prétendre nous dire, à trois quarts d'heure près, que notre globe est dans les conditions actuelles d'habitabilité depuis cinquante millions d'années et qu'il existe depuis six milliards d'années!

C'est tout de même un peu roide.

Le même calcul a bien voulu nous apprendre que Paris jouissait de la température tropicale il y a environ cinq cents millions d'années.

Il est fâcheux que l'on n'ait pas conservé les chroniques de ce temps-là.

On y aurait probablement retrouvé les mêmes doléances que dans les journaux d'il y a quinze jours, époque où la température tropicale semblait se décider à revenir après cinq cents millions d'années d'absence.

Il est fâcheux aussi que Cagliostro n'ait pas connu, de son temps, ces chiffres nouveaux. Lui qui avait la prétention d'avoir vécu plusieurs existences antérieures, aurait produit un certain effet dans les salons quand il aurait dit avec négligence :

— Je me rappelle qu'un jour, dans ma quatorzième vie, il y a dix-neuf cent trente-deux mille ans, je me promenais avec une dame...

J'avoue également que la besogne de courriériste paraît singulièrement rapetissée par des chiffres semblables.

Écrire l'histoire d'une semaine quand on pense que cette semaine devient un milliardième de milliardième dans le total général, c'est un peu humiliant! Mais, que voulez-vous? On se doit à la postérité. Et peut-être ceux qui chroniqueront à leur tour dans cinq cents millions d'années seront-ils charmés d'apprendre, par exemple, comment on s'y prenait aujourd'hui pour empoisonner son prochain sans avoir rien à craindre de la cour d'assises.

∿∿ S'il faut en croire les révélations qui pleuvent depuis quelque temps, ces empoisonnements sont pratiqués, sur la France en général et sur Paris en particulier, avec une audace que l'impunité ne fait qu'accroître.

Le vin surtout devient réellement effrayant. De son vrai nom, il s'appelle, pour le moment, le *fuschinate*. Des révélations toutes récentes viennent, en effet, de faire découvrir que la fuchsine entre dans la consommation pour une fraction terrifiante.

Il y a longtemps qu'un marchand de vin, sentant sa fin prochaine et donnant ses dernières instructions à son fils, lui disait :

— Souviens-toi qu'on peut faire du vin avec tout... même avec du raisin.

Mais, en ce temps-là du moins, on ne s'avisait pas de choisir précisément les substances toxiques pour compliquer le frelatage d'assassinat.

Je me permettrai, même à ce propos, de faire remarquer aux coquins qui sophistiquent notre breuvage qu'ils font un mauvais calcul. Tuer ses clients n'est pas positivement le moyen d'en augmenter le nombre.

En attendant que les investigations de la police, à laquelle les instructions les plus sévères ont été données, soient parvenues à extirper la fraude, voilà nos chansonniers et autres poëtes en tous genres obligés, s'ils veulent rester dans le vrai, d'apporter des variantes bizarres aux refrains d'autrefois.

On ne chantera plus dans *Galathée :*

> Sa couleur est blonde et vermeille,
> Son parfum est *plus doux encore.* (?)

On chantera :

> Sa couleur est d'un bleu sinistre.

On ne parlera plus du *jus de la treille.* Il faudra le remplacer par le *jus de l'alambic.*

Voyez-vous d'ici le joli chœur à boire pour un opéra futur?

Au lieu de :

> Vive le vin!
> Vive ce jus divin!

On dira :

> Vive la fuchsine!
> O liqueur divine!

Ce sera charmant.

∿∿ Il faut reconnaître aussi que c'est beaucoup la faute du public, qui veut toujours juger sur les apparences.

Autrefois, il fallait absolument des vins pelure d'oignon. C'était la mode. On aurait vainement essayé de lui faire comprendre que l'oignon et sa pelure n'ont rien de commun avec le raisin et sa grappe.

Tout d'un coup, on a changé de teinte. La médecine ayant décrété que le bordeaux était plus hygiénique, on est passé du jaune clair au bleu foncé.

Je ne parierais pas que demain on ne voudra pas du vin bleu ciel ou vert pomme.

Ce qui engendrera des quiproquos recommandés aux faiseurs de revues et formulés en dialogues de ce genre :

— Et votre fils va bien?

— Merci, très-bien, je suis enchanté de lui.

— Tant mieux.

— Il promet d'être un coloriste des plus remarquables.

— Oh! vraiment!... il fait de la peinture?

— Du tout, il est dans les vins.

Que voulez-vous, il faut prendre ses malheurs le plus gaiement possible.

∿∿ Il paraît que Jules Janin laisse des mémoires inédits.

A vrai dire, ces mémoires sont plutôt une suite de notes prises au jour le jour et écrites souvent au crayon, en rentrant. Ces notes, Janin les jetait pêle-mêle dans un grand carton qu'il ne montrait qu'à ses amis.

— C'est là, leur disait-il en riant, la boîte à malice.

Il faisait, en parlant ainsi, de la fanfaronnade de méchanceté. Car Jules Janin, surtout dans la dernière période de sa vie, visait par dessus tout à être l'ami de tout le monde. Mais dans ses *Mémoires*, si Mémoires cela peut s'appeler, on trouvera bien des pages étincelantes que le célèbre critique parla avant de les confier au papier.

C'était un de ses procédés familiers.

Il aimait, à table, quand il n'y avait que des intimes, à se livrer à quelque improvisation fantaisiste, et souvent c'était merveilleux.

Je me rappelle l'avoir entendu un jour, dans une maison tierce où nous dînions ensemble, faire ainsi la *physiologie d'une première représentation.* Un bijou!

Janin était furieux d'être obligé de quitter le dîner en question pour aller remplir, à je ne sais plus quel théâtre, ses fonctions d'aristarque. Et comme on lui demandait, au moment où il allait partir, s'il pensait que la comédie qu'il allait voir dût avoir du succès :

— Du succès! s'écria-t-il... du succès!... Vous croyez que je puis répondre à une pareille question? Mais ni moi ni personne ne serions capables de dire, deux minutes avant le lever du rideau, si une pièce, fût-elle un chef-d'œuvre, doit réussir.

Le succès!... Mais vous ne savez donc pas à quoi il tient? Le mérite de l'ouvrage n'est que l'accessoire. Le principal, ce sont les dispositions privées de chaque spectateur.

Et à quoi celles-ci tiennent-elles, mon Dieu?

Ce monsieur n'applaudira pas, parce qu'il a justement, en sortant, eu une scène avec sa femme, qu'il soupçonne de lui être tant soit peu infidèle. Cet autre, parce que la Bourse a baissé. Ce troisième, parce qu'il digère mal son dîner et qu'il a eu l'imprudence de manger, le soir, du homard qui ne passe pas. Ce quatrième, parce que le temps est affreux et qu'il n'a pas trouvé de voiture pour venir et qu'il a été forcé de venir à pied sous la pluie battante. Ce cinquième, parce que certaine dame pour qui il soupire, et qui lui avait donné rendez-vous, n'a pas paru dans la salle. Ce sixième, parce qu'il a mis des bottes neuves qui agacent ses durillons. Ce septième, parce que son propriétaire lui a refusé, dans la journée, de faire des réparations dans son appartement. Ce huitième, parce que son collégien de fils, qui est en congé, lui a donné la migraine à force de vacarme. Ce neuvième, parce que les pilules que son médecin lui a ordonnées n'agissent pas...

Et, emporté par sa boutade, Janin de continuer :

— Supposez que les choses soient renversées, que le n° 1 ait une femme douce; que le n° 2 ait gagné sur les Mobiliers, que le n° 3 n'ait pas mangé de homard, qu'il fasse beau et que le n° 4 ait fumé en venant un délicieux cigare sous un ciel étoilé; que le n° 5 ait rencontré la dame de ses rêves; que le n° 6 n'ait pas mis de bottes neuves, et que les pilules du n° 7 aient agi, voilà l'issue de la soirée changée de fond en comble, voilà un triomphe à la place d'une chute ou d'un succès douteux!

Oui, vraiment!... c'est à cela que tiennent les destinées de l'art. L'auteur n'entre pas seulement pour le demi-quart dans le résultat d'une première représentation.

Et, tenez, ajouta-t-il en forme de conclusion, en voici la preuve : moi, qui vous parle, si j'avais dîné en compagnie ennuyeuse, je serais allé au théâtre avec une secrète reconnaissance pour la pièce qui m'arrachait au supplice de l'imbécillité. J'y vais, au contraire, avec un ressentiment préconçu, parce que cette pièce me prive du plaisir d'achever agréablement ici ma soirée en charmante société.

Vous verrez que mon feuilleton sera féroce...

Sur quoi il partit en riant.

Gageons que le chapitre des *premières* se retrouvera quelque part dans ses notes posthumes.

∿∿ Comme on écrit l'histoire.

Je reçois hier un billet ainsi conçu :

« Mon cher ami,

« Faites-moi donc le plaisir de venir déjeuner demain avec moi... »

Le billet portait la signature du docteur Germain Sée, l'éminent professeur de clinique à l'Hôtel-Dieu.

Mais j'avoue que, malgré tout le plaisir que j'éprouve d'ordinaire à le voir, mon premier mouvement fut, cette fois, de me gratter l'oreille.

Faire un millier de lieues pour aller déjeuner! Car j'avais lu dans une foule de journaux le paragraphe suivant :

« M. Germain Sée, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu, a quitté Paris ces jours-ci, se rendant à Constantinople, où il est appelé en consultation auprès de Mourad V. »

Informations prises, il n'y avait pas un mot de vrai dans la nouvelle qui a tranquillement fait le tour de la presse.

Le docteur Sée est à Paris et n'éprouve aucunement l'envie d'aller tâter le pouls à Mourad. Ce qui se comprend en présence de la folie furieuse de ce prince qui, d'après les dernières nouvelles, a failli tuer l'autre jour un de ses chambellans, en lui couvrant la figure de morsures.

La perspective d'être mangé, fût-ce par le commandeur des croyants, n'a rien d'attractif. Mais vous verrez qu'un de ces matins un journal, ou même le télégraphe, n'en donnera pas moins des détails circonstanciés sur la consultation du docteur Sée à Constantinople.

Peut-être même cela fera-t-il monter ou baisser la Bourse de 20 centimes fin courant!

Nous allons assister à une curieuse résurrection dramatique.

La Comédie-Française va remonter *Chatterton*, d'Alfred de Vigny.

Il sera curieux de voir si les ravages du temps se sont exercés aussi impitoyablement sur l'œuvre d'Alfred de Vigny que sur l'œuvre de Casimir Delavigne.

Je crains bien, malheureusement pour *Chatterton*, que la réponse ne soit affirmative.

C'est surtout en littérature que les morts vont vite. Et plus les siècles s'accumuleront, plus il en sera forcément ainsi.

Regardez en arrière.

Châteaubriand, qui fut l'idole de son époque, est tellement démodé et délaissé, qu'avant peu, il ne se vendra pas par an cinquante exemplaires de ses œuvres. Lamartine, dont le nom rayonna si prodigieusement, voit l'oubli envahir sa mémoire.

Ses vers que les générations précédentes répétaient avec enthousiasme ont pris des rides que chaque jour creusera plus profondément.

Ainsi de la plupart des autres.

Car si les plus grands n'échappent pas à ce naufrage, que voulez-vous qu'il advienne des petits?

C'est, je le répète, une loi fatale, loi qui sévira avec d'autant plus de rigueur que le monde ira plus en avant.

Aussitôt après la découverte de l'imprimerie et dans la période qui suivit, que de places à prendre! Ceux qui arrivèrent les premiers s'installèrent confortablement sur les rayons vides des bibliothèques.

Et ceux-là, on ne les expulsera pas, car il s'est fait autour d'eux comme une atmosphère de fétichisme.

Mais la production ne s'arrêtant pas, et allant, au contraire, en suivant un perpétuel *crescendo*, comment voulez-vous que l'on s'en tire, si ce n'est par des hécatombes impitoyables et souvent injustes?

Les appartements modernes n'ont qu'une dimension restreinte, et l'on n'y peut accorder aux livres qu'un espace parcimonieusement compté. D'autre part, la vie active, de plus en plus exigeante, ne laisse pour la lecture qu'un nombre d'heures ou plutôt de minutes de plus en plus diminué.

Cela étant donné, l'immolation des œuvres récentes devient une nécessité inévitable, surtout en raison du fétichisme dont j'ai parlé et qui protége les situations acquises.

Il est bien évident que si l'on jaugeait le seul mérite, un poëte tel que Lamartine devrait survivre avec bien plus de justice qu'un tas de rimailleurs de troisième ordre qui ont conquis droit de cité dans les collections.

Il est évident que le dix-huitième siècle, notamment, a décerné les honneurs d'une immortalité factice et non justifiée à une foule d'écrivains minuscules, tels que les Gresset, les Gentil-Bernard, les Parny et consorts, lesquels ne sont que des pygmées à côté de l'auteur des *Méditations*.

Mais ils sont les premiers occupants. Ils sont installés, ils ne délogeront pas. Ne les a-t-on pas proclamés classiques?

Tant pis dès lors pour les nouveaux venus! Ce sont eux qui seront les éphémères.

Et que sera-ce au siècle prochain? que sera-ce au vingt et unième siècle? Voyez-vous d'ici les montagnes de papier imprimé qu'il faudra sacrifier? Hélas! les auteurs modernes doivent en prendre leur parti. Sauf d'infiniment rares exceptions, ils sont tous destinés à traverser seulement ce qu'on appelait jadis le Temple de Gloire : tout juste le temps de faire une petite station... cinq minutes, ou cinquante ans d'arrêt.

Puis force sera de céder la place au train suivant, qui amènera d'autres fournées de romanciers, de dramaturges, de poëtes, de philosophes, de savants, etc., etc., etc.

La célébrité ne fera plus de bail à personne.

Ces considérations incontestables m'ont fait perdre de vue Alfred de Vigny et son *Chatterton*.

J'y reviens.

La pièce, que je relisais hier encore, est médiocre et ennuyeuse. Son très-grand succès fut surtout dû au jeu puissant et étrange de Mme Dorval.

Dans ce temps-là, c'était déjà comme ça.

Nous avons assisté à l'engouement provoqué par les convulsions de Mlle Croizette, dans *le Sphinx*, où elle bleuissait avec tant de réalisme.

Mme Dorval dut une partie de son triomphe dans *Chatterton* à la façon dont elle dégringolait un certain escalier. Nous avons vu tant de clowns depuis cette époque, que la dégringolade en question risque fort de laisser le spectateur insensible.

Ce qui n'empêche pas que Dorval ait été une immense artiste.

Ce qui n'empêche pas qu'Alfred de Vigny ait été un lettré délicat.

Mais il lui manquait précisément ce que son interprète avait en trop. Autant elle était fougueuse et débordante, autant il était calme, pondéré, réfrigérant.

Je le vois encore avec sa figure froide et colorée tout à la fois.

Des roses à la glace!

Je le vois encore avec ses longs cheveux bouclés et son profil de vignette anglaise.

Beau diseur, parleur compassé qui s'écoutait avec une complaisance marquée, de Vigny fut plus d'une fois, pendant les répétitions de *Chatterton*, choqué par le sans-façon de Dorval, qui prenait la parole en même temps que lui et lui coupait sans cérémonie la phrase à effet sur laquelle il s'étendait solennellement.

On raconte même une anecdote à ce propos.

Un jour, Alfred de Vigny prend Mme Dorval à part. C'était à l'issue d'une des dernières répétitions et l'on allait jouer la pièce.

Il était bien quelque peu embarrassé pour formuler son observation, car il savait que l'actrice était peu endurante de sa nature.

— Madame Dorval!

— Monsieur de Vigny?

— Voulez-vous me permettre de vous dire mon impression?

— Comment donc!

— Je trouve... je trouve que vous vous abandonnez un peu trop.

— Aimez-vous mieux que j'abandonne la pièce? fit-elle en le regardant bien en face.

De Vigny ne trouva rien à répondre et la chose en resta là. Seulement, à l'issue de la première, comme on applaudissait avec fureur, Dorval, que le public rappelait, passa devant Alfred de Vigny, tellement ému qu'il avait les larmes aux yeux, et d'un ton de vrai gamin de Paris :

— Eh bien, mon auteur... il me semble que voilà que vous vous abandonnez à votre tour!...

Insectes, que nous voulez-vous?

Je comprends, à la rigueur, qu'on multiplie les expositions de toutes espèces, parce que, en somme, un progrès quelconque peut avoir été réalisé.

Mais faire une exposition annuelle des insectes!

A quoi cela peut-il bien rimer?

Il avait raison ce monsieur qui, l'autre jour, aux Tuileries, se livra à l'inoffensive plaisanterie que voici :

Il s'approcha du tourniquet qui donne accès dans l'Orangerie, où est établie l'exhibition, et s'adressant au préposé :

— Pardon, monsieur...

— Plaît-il?

— Qu'est-ce qu'on montre, là dedans?

— C'est l'Exposition des insectes.

— Ah! vraiment! Il s'en est donc créé de nouveaux depuis l'année dernière?

Le préposé ahuri n'a pas trouvé de réponse.

Encore un deuil artistique, qui est en même temps un deuil littéraire.

Eugène Fromentin a été emporté avec une foudroyante rapidité par cette horrible maladie qui s'appelle le *charbon*. Fromentin, que le public connaissait peu personnellement, car il vivait à l'écart, n'avait rien de commun avec l'ancien type de l'artiste débraillé et bohème. C'était, au contraire, un gentleman.

A preuve, c'est que la *Revue des Deux-Mondes* lui avait ouvert ses portes à deux battants.

Le cas est fort rare des réputations à deux têtes. En général, lorsqu'un homme cherche à se faire célèbre à la fois dans les arts et dans les lettres, les artistes disent de lui : « Il paraît qu'il écrit remarquablement. » Et les littérateurs : « Il paraît qu'il peint très-bien. »

Aussi, quand Fromentin voulut prendre la plume, ses amis essayèrent-ils de le dissuader.

— Tu as tort, lui disait l'un d'eux, tu devrais te contenter de ta réputation de peintre. On est toujours mal venu à vouloir cumuler.

Mais lui tranquillement répondit :

— Depuis quand est-il défendu de chasser avec un fusil à deux coups?

Le mot n'était que spirituel. Contre toute attente, Fromentin trouva moyen de le faire juste. Il retourna les habitudes. Les hommes de lettres étaient fiers d'avoir un confrère maniant si bien le pinceau. Les peintres étaient fiers d'avoir un collègue si bien coté dans les lettres.

Les uns comme les autres avaient raison.

Si toutefois il faut dire sa pensée tout entière, il me semble qu'en ces derniers temps c'était l'écrivain qui avait une tendance à *tomber* le peintre.

Ses tableaux, à mon avis, avaient perdu de leur accent, tandis que jamais il ne signa des pages plus remarquables que celles qu'il publia l'hiver dernier dans la *Revue* sur les maîtres d'autrefois.

Lui-même, du reste, avait semblé indiquer sa résolution de se vouer plus spécialement à la littérature, en se portant tout récemment candidat à l'Académie française.

Il échoua; je crois que ce fut justice. Il était trop tôt. Mais certainement, s'il eût continué dans cette voie, on ne lui aurait pas fait faire longtemps antichambre.

Un des vrais mérites de Fromentin, c'était d'être ennemi de la routine et de ne jamais vouloir qu'on décourageât les tentatives des innovateurs en peinture. Chaque fois qu'il était membre du jury de peinture, il y prenait sous sa protection les audacieux. Un jour même, cette attitude lui valut une altercation assez vive avec un juré passionné pour les traditions classiques et fort médiocre peintre lui-même. On en arriva à échanger d'aigres paroles.

— Enfin, monsieur, dit l'encroûté, les gens qui se livrent à de tels écarts ne sont pas des peintres, ce sont des clowns.

— Hé! monsieur, fit Fromentin, mieux vaut encore la culbute que la paralysie. La première vit, la seconde est morte.

L'autre fit une grimace effroyable. Il avait trop bien compris.

A côté du nom de Fromentin vient s'inscrire le nom de Félicien David.

Un vrai maître, celui-là!

Hélas! ses souffrances ont duré assez longtemps pour que l'oraison funèbre et le reportage aient devancé le fatal dénoûment.

C'est ainsi aujourd'hui. Sauf le cas de mort subite, on est enterré et épitaphé tout vif.

Le vie de Félicien David peut se résumer d'ailleurs en ces deux mots : *bonté, travail*. C'était un contemplatif à la nature inoffensive et charmante.

Un de ses amis disait avec justesse :

— Il n'a pas vécu soixante-huit années; il les a rêvées.

Voilà le rêve achevé...!

Ce qui est la réalité, c'est la splendeur d'une œuvre comme le *Désert*; c'est la séduction d'une œuvre comme *Lalla-Rouck*.

Félicien David sut être original à une époque où l'originalité devient introuvable.

J'ai dit toute la bienveillance de son caractère. Cette bienveillance ne l'empêchait pas de trouver la riposte quand il était nécessaire. On a cent fois cité une épigramme dirigée contre Félicien David et attribué à tort à Auber.

Cette épigramme était, en réalité, d'un musicien ignorant et médiocre, qui avait dit :

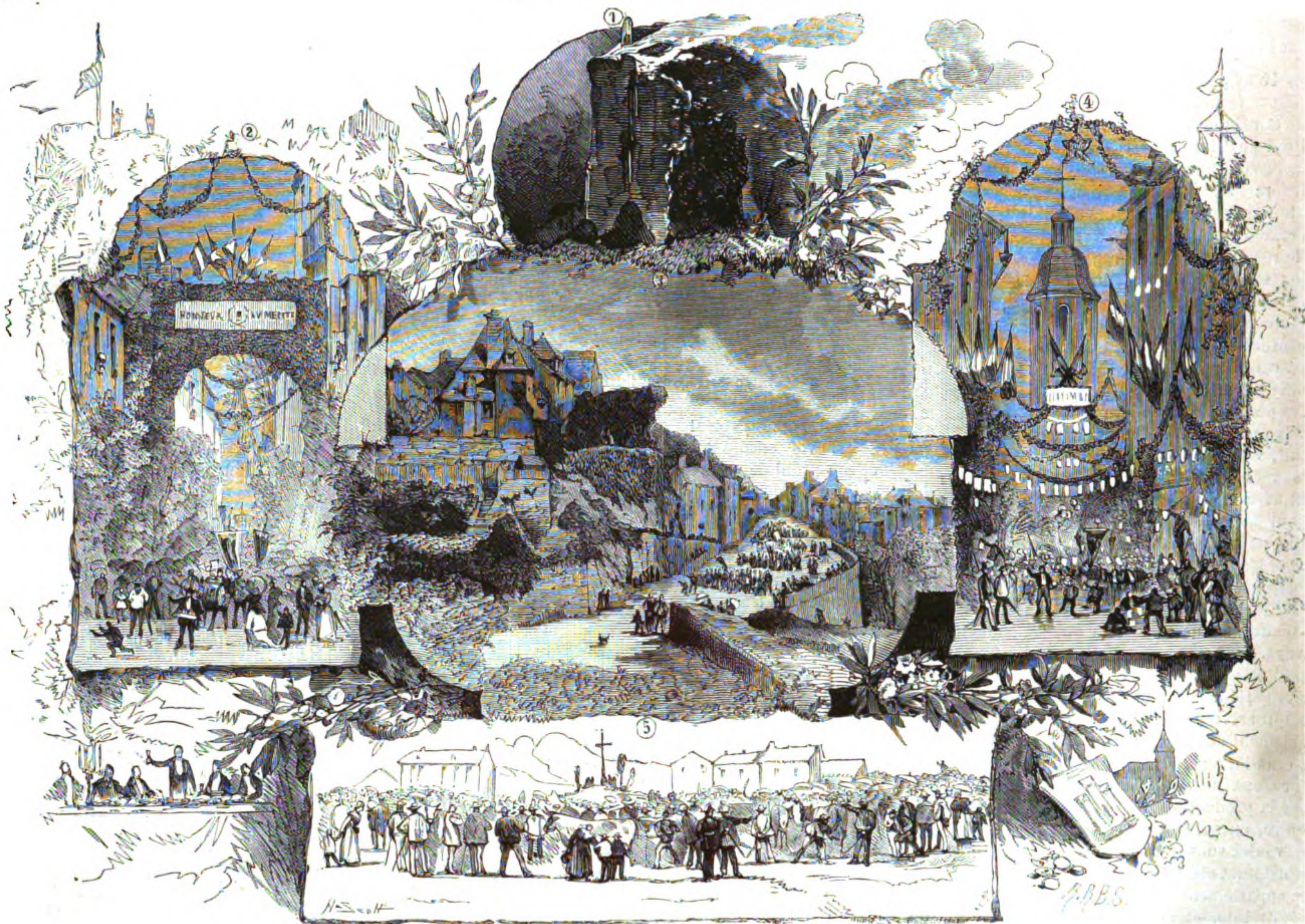
— Quand donc descendra-t-il de son chameau?

Le mot fut rapporté à Félicien David, qui tranquillement répondit :

— Tout le monde ne peut pourtant pas aller à âne.

Bizarre rapprochement! la mort réunit David et Fromentin, ces deux épris de soleil. Ne vous semble-t-il pas que, pour ceux qui ont tant aimé la lumière, les ténèbres de la tombe doivent être plus cruelles que pour les autres?

PIERRE VÉRON.



1. Le donjon illuminé. 2. Décoration d'une rue. 3. Anciens remparts 4. L'illumination. 5. Le comice agricole.

LES FÊTES DE DOMFRONT. — (Dessin de M. Scott et croquis de M. Tirard.)



M. CHRISTOPHLE, ministre des travaux publics.
(D'après photographie de M. Appert.)

M. DE MARCÈRE, ministre de l'intérieur.
(D'après photographie de M. Pierre Petit.)



BATAILLE DE YAVOR. — La retraite. — Place aux drapeaux. — (Dessin de M. Férat, d'après le croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)

NOS GRAVURES

Le Salon de 1876

M. Dubuffe n'a pas besoin de faire le portrait d'une illustration pour attirer l'attention sur ses œuvres, qui sont classées au premier rang. C'est cependant ce qui nous a déterminés à publier ce portrait d'une célébrité par une autre célébrité de la peinture. Ce portrait a eu, du reste, un grand succès au Salon dernier par sa franchise d'exécution et son originale composition. Le grand peintre de la nature morte a fourni là à son confrère le moyen de rivaliser avec lui de vérité et d'éclat dans les accessoires de la toile; on dirait (et on le dit tout bas, d'ailleurs) que pour l'exécution de cette palette admirable, qui fait absolument trompe-l'œil, les artistes ont changé de rôle, et que, si l'un a posé pour la tête, l'autre a posé pour la palette. On ne saurait s'en plaindre quand on arrive à un pareil résultat, ce portrait n'est-il pas un des plus vrais et des plus agréables du Salon?

Domfront

La petite ville de Domfront recevait ces jours derniers, avec enthousiasme, deux de ses enfants parvenus à de hautes destinées par des fortunes différentes. Le retentissement qu'ont eu les discours des deux ministres nous a suscité la pensée de publier leurs portraits, et de noter par une gravure les fêtes données à l'occasion de leur visite. Fêtes charmantes, ma foi, selon le dire de M. Scott, que nous avions envoyé pour la circonstance, et moins banales, comme décoration surtout, que celles de beaucoup de grandes villes auxquelles il a assisté.

Le temps a bien un peu contrarié tout cela; mais les rues n'en restaient pas moins transformées par le zèle et le bon goût des habitants, en de véritables jardins, tant elles étaient garnies de feuillages, de guirlandes et de fleurs souvent jusqu'au faîte des maisons. Les rues tortueuses de la vieille cité se prêtaient du reste beaucoup à ces heureux arrangements, et les illuminations improvisées par les habitants avaient un caractère d'imprévu et de charme que n'ont jamais les illuminations officielles tirées au cordeau. L'illumination du donjon, en particulier, était un véritable tableau de féerie, vu d'une certaine distance, dominant la vallée déjà voilée par la brume; la vieille ruine dressait sa noire silhouette comme un fantôme du passé au milieu d'une auréole de feu.

Nous ne parlerons pas des concours d'agriculture et de musique, qui sont la raison plutôt que le prétexte de ces réjouissances, et où M. Lagrange de Langle, le sympathique préfet de l'Orne, a fait avec les autorités de Domfront, aux illustres visiteurs, les honneurs de la réception. Les discours ne nous concernent pas non plus; d'ailleurs, tout le monde les connaît; il nous reste donc à dire quelques mots de la ville même de Domfront, nous les empruntons à la correspondance de M. Jules Tirard, qui a bien voulu nous les adresser avec quelques croquis.

« Domfront est une ancienne ville forte, située sur un rocher élevé; elle était jadis entourée de murailles flanquées de bastions et de tours crénelées. Les remparts ont été démolis, mais non pas entièrement; des portions considérables ont continué de subsister, et le touriste les aperçoit çà et là derrière ou entre les maisons qui les masquent en partie. On y remarque encore aussi dix à douze tours qui ont été aménagées pour la demeure des habitants. Des jardins en terrasses ont remplacé les remparts détruits, et, au lieu de sa sombre couronne murale, Domfront a maintenant une couronne de verdure et de fleurs.

« Les rochers sur lesquels s'élève la vieille cité se dressent à une hauteur de 150 pieds environ; ils sont de forme accidentée et taillés presque à pic dans certains endroits.

« De son château, jadis un des plus importants de la basse Normandie, Domfront n'a conservé que les ruines du donjon, œuvre de Guillaume de Bellême, qui le fit élever, en 1020, afin de protéger les marches de Normandie contre les incursions des Manceaux et des Bretons.

« Fier et imposant encore, le squelette, bruni par le temps et tout enlierré, de son antique donjon, se dresse sur une pointe de rocher qui surplombe sur la vallée riante et fraîche où la Varenne s'attarde entre les saules et les peupliers.

« Le fondateur du château, Guillaume de Bellême, mourut à Domfront, en 1030, et fut enterré dans l'église de *Notre-Dame sur-l'Eau*, qu'il avait aussi fait édifier au pied du rocher qui portait son château et qui subsiste encore. »

Suit ici l'énumération des vicissitudes historiques de l'antique cité qu'il serait trop long d'énumérer; nous comptons jusqu'à neuf sièges qu'elle eut à subir, depuis celui de Guillaume le Conquérant jusqu'à celui de Matignon sur Montgommeri, en 1574. C'est en 1598 qu'Henri IV fit raser le château et les remparts, et la ville moderne s'est groupée autour de ces ruines, qui lui laissent son caractère si pittoresque et si artistique.

M. de Marcère, ministre de l'intérieur

Émile-Louis-Gustave Deshayes de Marcère est né à Domfront (Orne), le 16 mars 1828.

En 1848, il entrait dans la vie publique comme attaché au cabinet du ministre de la justice, et fut successivement substitut à Soissons et à Arras, procureur impérial à Saint-Pol, président du tribunal civil d'Avesnes et conseiller à la cour de Douai.

Aux élections du 8 février 1871, envoyé à l'Assemblée nationale par le département du Nord, il prit une place distinguée parmi les membres du centre gauche et affirma, en toute occasion, des sentiments républicains aussi fermes que modérés.

Ce fut surtout dans la discussion du projet de loi relatif à la prorogation des conseils municipaux, présenté par M. de Broglie en mars 1874, qu'il se révèle comme orateur vigoureux et habile.

La considération qu'il s'était acquise dans le parti des républicains constitutionnels assura au 20 février dernier sa réélection, et lorsque M. Ricard, en prenant le portefeuille de ministre de l'intérieur, se l'attacha comme sous-secrétaire d'État, ce choix fut hautement approuvé dans les groupes et dans les journaux de la majorité.

La part active et importante qu'il avait prise dans les diverses réformes qui marquèrent l'arrivée de M. Ricard aux affaires, et spécialement dans le remaniement du personnel préfectoral, le désignait naturellement pour continuer l'œuvre qu'une mort soudaine venait interrompre, et, le 17 mai, il était nommé ministre de l'intérieur.

Sous une apparence un peu froide, M. de Marcère cache des qualités et des manières qui lui gagnent promptement et pleinement les sympathies de ceux avec lesquels il entre en relations.

L'ovation qui lui a été faite à Domfront, sa ville natale, et le discours aussi remarquable qu'important qu'il y a prononcé ont été l'occasion pour la presse d'apprécier ses hautes qualités politiques, et elle nous a paru bonne à nous mêmes pour faire connaître à nos lecteurs cette physionomie sympathique.

M. Christophle, ministre des travaux publics

C'est aussi la ville de Domfront qui a l'honneur d'avoir vu naître M. Christophle, collègue et « camarade » de M. de Marcère.

Né en 1830, nous le trouvons, en 1852, comme étudiant, à Caen, où il fut, d'une façon brillante, reçu docteur en droit.

Ayant acheté une charge d'avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, il fit bientôt partie du Conseil de l'ordre et collabora avec succès à plusieurs recueils de jurisprudence.

Ses opinions républicaines avaient appelé sur lui l'attention des hommes qui, le 4 septembre, prirent en main le gouvernement, et ils le nommèrent préfet du département de l'Orne.

Il n'occupa pas longtemps ces fonctions.

A la suite du décret de la délégation de Tours relatif à la dissolution des conseils généraux, il donna sa démission.

Élu au 8 février 1871, il prit place parmi les membres du centre gauche, à côté de M. de Marcère et, comme lui, travailla à constituer, selon ses propres paroles, « une République modérée, respectueuse de tous les droits, ni violente, ni agressive, mais ferme ».

D'ailleurs, fort expert en affaires, jurisconsulte consommé, orateur distingué, M. Christophle (Albert Silos-Médéric Charles) avait d'avance une place marquée dans le ministère chargé de conduire la République dans la voie ferme et modérée que traçaient au chef de l'État les élections de février dernier.

Aussi fut-il un de ceux sur lesquels M. Dufaure jeta les yeux et que le Maréchal-Président accueillit avec le plus de bienveillance.

Nous avons été heureux de le voir accompagner à Domfront son ami M. de Marcère, puisque cela nous permet de placer ici, l'un près de l'autre, ces deux hommes que ni les vicissitudes ni les succès n'ont jamais séparés.

CONFLIT TURCO-SERBE

Situation militaire

Les dépêches récentes annoncent une grande victoire remportée par les Serbes aux environs d'Alexinatz. La bataille aurait duré six jours.

Elle a été douteuse pendant les cinq premiers jours; mais le sixième, les Ottomans, sous les ordres d'Abd-ul-Kérim-Pacha, ayant quitté leurs positions abritées par l'artillerie et obligés de se mettre en bataille dans la plaine, auraient été furieusement attaqués par les Serbes à la baïonnette et refoulés sur la rive gauche de la *Morawa*.

Les pertes des Turcs auraient été, d'après les dépêches russes et d'une grande partie de la presse européenne, assez considérables; plus de mille morts, des blessés, de l'artillerie et des munitions auraient été abandonnés sur le champ de bataille.

Ce fait d'armes aurait relevé considérablement le moral des troupes de Tchernaïeff, fort affecté par les revers précédents. Le général en chef, après la bataille, a demandé immédiatement à Belgrade des renforts de troupes fraîches pour poursuivre ses avantages. Ces troupes lui ont-elles été envoyées?

Horvatowich, le colonel qui commandait à Knajewatz, a fait sa jonction, après le combat d'Alexinatz, avec le corps principal. Eyoub-Pacha n'a pu faire la sienne avec les troupes du serdar-ekrim Abd-ul-Kérim, lequel a été forcé d'abandonner Soupowatz et les autres petits villages établis sur les bords de la *Morawa*, et de se rejeter en territoire ottoman pour couvrir les abords de Nisch.

L'affaire principale s'engageant entre Alexinatz et Nisch, on porte peu d'attention aux opérations des autres armées serbes. On ne sait rien de ce qui se passe autour de Biélina et de Sienitza, où commandent Ranko-Olimpitz et Tchiolak-Antich.

Du côté des Monténégrins, rien d'important ne s'est passé encore. Mouktar-Pacha est toujours dans Trebinié, laquelle est toujours assiégée par les troupes du prince Nikita.

Plusieurs bandes de bachi-bouzouks et de zubeiks, organisées en Asie-Mineure et sur les côtes d'Afrique, ayant été envoyées en Herzégovine, se sont immédiatement mises à piller et brûler sept ou huit villages de ce malheureux pays. Les bandes insurgées de Musitch, ayant été attaquées à l'improviste par ces farouches irréguliers, ont été mises en fuite. Un corps de Monténégrins a été envoyé pour les combattre et les disperser.

La bataille d'Yavor

Le télégraphe nuit énormément aux journaux illustrés; on sait trop vite ce qui se passe au bout du monde, et quand, malgré les chemins de fer et la rapidité des artistes, nous publions des documents qui nous viennent de loin, nous avons l'air de donner du réchauffé. Nous n'avons cependant pas hésité à reproduire aujourd'hui la bataille d'Yavor,

qui a eu tant d'importance sur les destinées de la Serbie. Nous ne voulons pas non plus que les frais considérables d'un correspondant à l'étranger, ni la peine qu'il se donne lui-même soient perdus pour nous et pour le public. M. Dick nous raconte qu'il est resté vingt-huit heures à cheval afin de pouvoir suivre toutes les péripéties de la lutte, qui a duré trois jours.

Le fait est trop important, cette fois, pour que nous nous contentions d'en donner le dessin ; voici le récit que fait M. Dick de la bataille du 7 août, où, paraît-il, les Serbes, au nombre de 10,000, avaient 30,000 Turcs devant eux :

« Le 7 août, vers midi, les Turcs avaient envoyé un régiment de bachi-bouzoucks menacer les positions de droite. Echarpés par les obus des batteries d'Yavor, ils battent bientôt en retraite. Les Serbes avaient compris que cette attaque sur Vassilina-Vok n'était qu'une feinte, destinée à les tromper sur leur véritable assaut. Bientôt nous entendons les canons de la batterie du grand Ogradjenik engager un violent combat d'artillerie, auquel se mêle la fusillade de l'infanterie. Le colonel Colak-Antic se porte au galop sur ce point. En arrivant au pied de cette colline, nous voyons déboucher les pièces de la batterie battant en retraite. Les fantassins turcs ont descendu les pentes boisées de Gorievac, et se glissant sur le revers de Ogradjenik, arrivent presque au pied de la batterie. Le capitaine qui la commande, voyant le peu d'efficacité de ses pièces sur ce point, évacue l'ouvrage, que les fantassins serbes occupent alors.

« L'ambulance établie sur ce point et les bagages se replient repidement. Des bataillons de renfort se lancent au pas de course, drapeau déployé et la baïonnette en avant, occupent les bois, tandis que les tranchées se garnissent rapidement de tirailleurs. La moitié de la batterie se lance à fond de train, les chevaux tirant à plein collier, et va se placer, en avant d'Yavor, sur la route qui conduit à Sjenica. L'autre moitié va occuper la redoute située en arrière d'Ogradjenik.

« L'artillerie turque de Lescovac veut riposter à nos batteries, mais s'acquitte fort mal de sa tâche ; ses obus n'éclatent pas ou manquent toujours leur but. Pendant près de deux heures, j'observe le feu que les Turcs dirigent sur un camp d'infanterie établi sur le flanc du mont Vasiljivo. Tous les obus sont tirés trop courts, et éclatent à 40 ou 50 mètres en avant du camp. Pendant ce temps, un violent combat s'engage sur notre gauche, les Turcs s'engagent sérieusement et à fond. Vers Lesquatri, un officier d'ordonnance vient d'annoncer au colonel Colak-Antic que l'ennemi est encore repoussé sur ce point. Nous croyions la journée finie, mais, hélas! nous avions compté sans le nombre et la ténacité des Turcs ; tout à coup, vers les quatre heures et demie, un nouveau combat s'engage au pied de la colline de Dolovi qui nous fait face. Ecrasées par des forces énormes d'infanterie et d'artillerie, les troupes qui défendent ces tranchées sont forcées de battre en retraite, en ripostant énergiquement et en chargeant à la baïonnette quand les Turcs les serrent de trop près. Bientôt nous voyons l'artillerie battre également en retraite et arriver jusqu'à nous. La fusillade se rapproche de plus en plus, et bientôt nous voyons la fumée blanchâtre des coups de feu s'élever en épais brouillard du fond de la vallée.

« Le colonel Colak-Antic songe alors à assurer sa retraite et agit en tacticien consommé. Ordre est donné aux bagages et aux blessés d'occuper immédiatement Yavor et d'aller se rassembler sur le plateau de Cuschits, situé à deux heures de marche en arrière. En même temps, il concentre toute son artillerie dans les redoutes et sur les bords du plateau d'Yavor, clef principale de nos positions. Bientôt nous voyons apparaître notre infanterie battant lentement en retraite ; un dernier et furieux combat à la baïonnette s'engage sur la crête du mont Doloris, et bientôt apparaissent des masses énormes d'infanterie se faufilant à travers les arbres et se glissant derrière les tentes d'un camp que les Serbes n'ont pas eu le temps d'enlever. Ce sont des Arnautes à la veste marron et au large gilet rouge, ainsi que des Nizams, reconnaissables à leur longue capote noire, que boutonnent des agrafes. Mais là une surprise désagréable les attend. Près de quarante pièces de canon concentrées sur le plateau d'Yavor ouvrent sur eux un feu épouvantable. A chaque décharge, plus de trente obus partent en sifflant, et vont s'abattre avec une précision admirable au milieu des arbres et des tentes où s'abritent les ennemis. Afin de nous tenir tête, ceux-ci font monter sur la crête de Dolovi trois pièces de montagne et une pièce de 4. Quatre fois les Turcs veulent arriver jusqu'à nous, et quatre fois l'artillerie serbe les refoule en leur faisant subir des pertes énormes ; mais, hélas! plus on en tue, plus leur nombre s'accroît, et nous ne pouvons leur opposer, vu l'exiguïté du terrain, que 5 à 6,000 hommes.

« A six heures, l'ordre de battre en retraite est donné à l'armée dont les bataillons d'arrière-garde occuperont Yavor et le mont Vasiljivo pour arrêter l'ennemi, et nous quittons avec le colonel Colak-Antic le champ de bataille. Enhardis par notre mouvement de retraite, les Turcs s'avancent de toutes parts. Arrivés à courte distance, une décharge épouvantable de mitraille fauche leurs rangs et les pièces battent en retraite tranquillement. Sur le mont Yavor, aucune redoute ni tranchée ne peut être enlevée par les Turcs. Partout les Serbes accablés par le nombre montrent une résistance indomptable. A la suite du colonel Colak-Antic et de son état-major vient la cavalerie emportant les drapeaux de l'armée.

« Nous sommes à bout de forces. Depuis midi nous n'avons rien mangé. Vers les deux heure du matin, je rencontre le chef des convoyeurs du quartier général, qui me donne un morceau de pain et quelques poires gâtées, avec lesquels j'ai fait le meilleur repas de ma vie. Vers cinq heures du matin, nous arrivons à Ivanitza. »

Nous avons ajouté aux épisodes qui concernent spécialement la bataille du 7 août, l'engagement du 9 août dans les bois de Yavor où, dans un combat furieux à la baïonnette, les Serbes ont anéanti un régiment turc et pris avec la caisse du régiment, un grand nombre des fusils Snider.

Enfin, après de longues hésitations, nous nous sommes décidé à faire en petit cette scène de carnage qui, développée, aurait fait frémir nos lectrices. Mais M. Dick a *vu* au bout de sa lorgnette cette sanglante colline de Dolovi après la bataille de Yavor et il est bon, il est humain de signaler encore une fois ces barbaries des Tcherkess et des Arnautes qui suivent l'armée régulière turque.

Les softas à Salonique

Quel admirable tableau pour l'illustre peintre orientaliste qui vient de mourir et dont nous donnerons le portrait dans notre prochain numéro, quel magnifique parti l'illustre Fromentin aurait tiré de ces fanatiques, couverts des riches oripeaux trouvés dans les mosquées et promenant au pied des vieux remparts les drapeaux verts du prophète pour réchauffer le zèle des croyants et les entraîner au combat!

A défaut de la palette aux brillantes couleurs, M. Vierge a fait du croquis de M. Julien Viaud, pris à la porte de l'ouest de Salonique, un dessin plein de vie et d'attrait auquel l'imagination de nos lecteurs voudra bien ajouter l'éclat des tableaux de Fromentin ou Regnault, Bonnat ou Benjamin Constant, qui sont dans toutes les mémoires.

L'observatoire du Puy-de-Dôme

C'est à l'occasion du Congrès scientifique de Clermont-Ferrand que vient d'être inauguré l'Observatoire du Puy-de-Dôme, qui est appelé à rendre de véritables services. C'est principalement à l'initiative de M. Alluard, qui en fit la proposition à M. Duruy, qu'est due la création de ce monument sur le sommet de la plus élevée des montagnes de la chaîne de la Dôme, si pittoresque par sa forme et si curieuse par les souvenirs de l'antiquité qu'elle recèle. Après des vicissitudes diverses, la gracieuse tour, que représente notre principale gravure, domina enfin le pic, et son installation est définitive depuis que les plus illustres savants, accompagnés d'une foule considérable, ont fait, au milieu de l'orage du 21 août, leur curieuse ascension.

Nous ne pouvons parler ici des nombreux discours prononcés dans les différentes stations qu'a parcourues l'Association scientifique, à Clermont-Ferrand, à Saint-Germain-des-Fossés, à Vichy ou sur le sommet du Puy-de-Dôme. Le vénéré M. Dumas a eu le plus grand succès et a beaucoup impressionné ses auditeurs quand, avec une émotion communicative, il s'est écrié, en parlant de la science :

« Cultivez-la, elle s'occupe de nous alors même que « nous ne nous occupons point d'elle. La science pro- « cure les plus pures satisfactions ; j'en appelle à mes « soixante ans de travaux. »

Les résultats pratiques de ce Congrès seront de la plus grande importance sous tous les rapports ; il a été décidé, entre autres choses, qu'un observatoire semblable serait élevé sur le pic du Midi, où le général Nansouty s'est campé dans un modeste réduit pour les sérieuses communications que l'on doit à son initiative.

La météorologie universelle a trouvé là aussi beaucoup d'admirateurs tout disposés à aider M. Leverrier dans la tâche qu'il s'est tracée.

Les ruines que domine le monument de la science ne pouvaient rester indifférentes aux savants visiteurs : nous ne pouvons malheureusement n'en montrer ici que quelques fragments, dus à l'obligeance de M. Antoine Tillion, qui en a fait, comme amateur, de nombreuses photographies.

L'histoire de ces restes antiques est des plus curieuses, et nous voudrions pouvoir citer la moitié de la brochure de notre érudit correspondant (1) sur ce fameux temple gallo-romain. Voici son appréciation sur leur origine :

« Nous croyons donc que ces ruines ignorées que la pioche est venue révéler si inopinément, sont bien celles du célèbre temple de Mercure, nommé *Wasso* par Grégoire de Tours, surmonté de la statue colossale dont parle Pline. C'était donc au sommet du puy de Dôme que s'élevait le chef-d'œuvre de Zénodore ou Xénodore, le *Mercure des Arvernes*, protégeant et guidant les pas de ces intrépides voyageurs et négociants qui passaient au pied même de voies romaines s'aperçoivent encore en différents endroits. C'est bien là le passage des négociants grecs, élevant à moitié chemin de Toulouse, à Alise, leurs regards intéressés vers la divinité placée là-haut, veillant sur leurs affaires commerciales et leurs pérégrinations. »

La cérémonie ne pouvait se passer sans que la mémoire de Pascal, le plus illustre enfant de l'Auvergne, ne soit souvent évoquée.

La promesse, au nom du ministre, de l'érection d'une statue du grand penseur a été faite solennellement ; ce sera pour nous une occasion de revenir plus tard sur cet intéressant pays.

M. Gagne

L'originalité des écrits et des doctrines du vieillard qui vient de s'éteindre en ont fait un type, ou, si l'on préfère, une personnalité qui ne saurait échapper au crayon de notre portraitiste. On trouvera donc un croquis de sa vénérable tête à la dernière page.

M. Gagne est mort, à Paris, muni des sacrements de l'église, à l'âge de soixante-six ans.

Était-ce un illuminé, était-ce un sceptique qui s'amusait des rires qu'il suscitait? on le croirait plutôt, car il ne manquait certainement pas d'esprit.

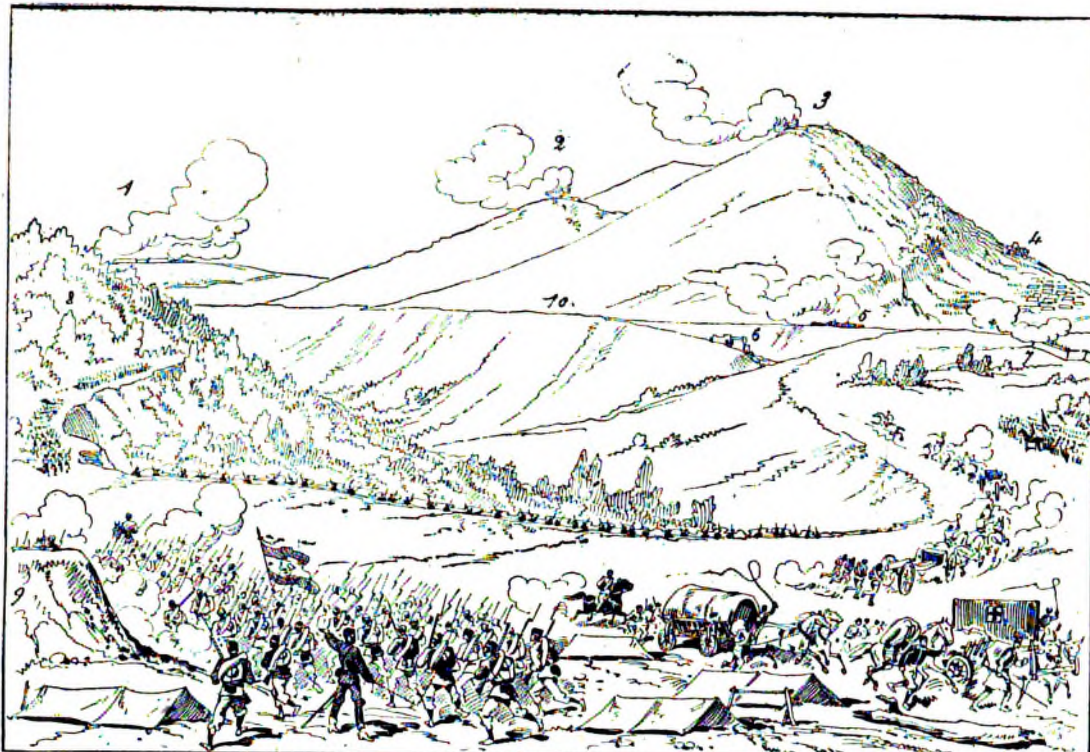
Il avait quitté le barreau, où il était très-estimé, pour prendre la carrière d'apôtre. Tout le monde a eu sous les yeux sa fameuse publication en vers de l'*Unitéide*. Le journal de l'*archi-pontife*, *archi-prophète* avait sérieusement écorné sa fortune ; néanmoins il mourut encore dans l'aisance.

On se souvient de la fameuse manifestation qu'il organisa, en 1869, avec M. Raspail, à propos de l'ouverture improbable du Corps législatif à la date voulue par la loi. M. Raspail avait dit : « *Fussé-je seul*, j'y serai. » M. Gagne avait convoqué, aux pieds de l'Obélisque, la France entière, pour régler ses destinées selon ses *archi-principes*. M. Raspail resta chez lui, et M. Gagne fit son discours aux moineaux.

La dernière invention de M. Gagne, sous le titre de *Quinquevir salvat*, était un archi-gouvernement réunissant le comte de Chambord, Napoléon IV, le comte de Paris, M. Thiers, M. Gambetta!

---

(1) *Le Puy-de-Dôme*, ses ruines gallo-romaines et son observatoire, par Antoine Tillion, avec vues photographiques, chez Ducros-Paris, éditeur, à Clermont-Ferrand.



1. Redoute turque de Kolipolic. 2. Batterie serbe du mont Yankovr. 3. Tranchées serbes au mont Vasiljivo. 4. Camp d'infanterie. 5. Batterie serbe. 6. Douane turque. 7. Redoutes 1, 2, 3 de Yavor. 8. Colline du Petit-Ograojenik. 9. Redoutes 4 et 10.

Bataille du 7 août. — Fausse attaque de la droite à deux heures du soir.

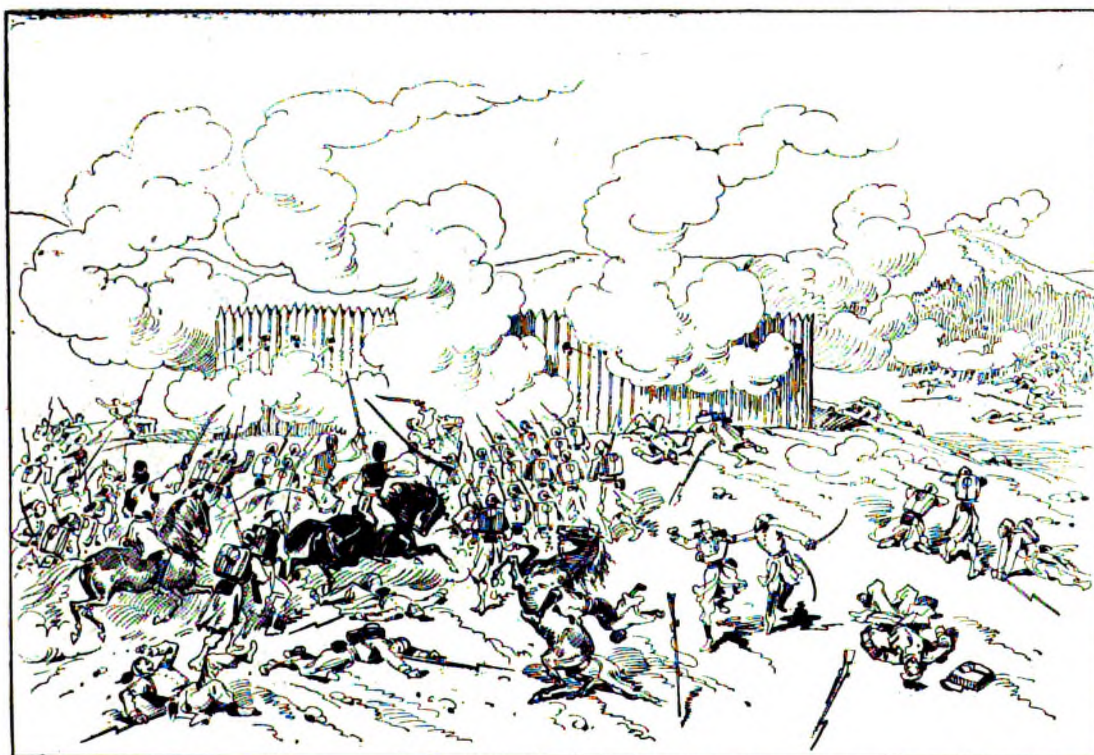


Combat du 9 août dans les bois de Yavor. — Le bataill
et détruit un



1, Mont Golia. 2. Camp serbe sur le mont Golia. 3. Plateau de Yavor. 4-5. Batteries de 12. 6. Maison de douane serbe. 7. Maison de douane turque démolie. 8. Route de Raska. 9. Frontière. 1
17. Observatoire et tranchée serbe sur le mont Vasiljivo. 18. Redoute de Goriévac. 19. Rivière de Kladnitza. 20. Moulin où se trouve un avant-poste

YAVOR. — Panorama général des positions turques et



Bataille du 7 août. — Une compagnie de miliciens serbes défend pendant quarante-huit heures un blockaus en palissades près de Ogradjenik.



Au bout de la lorgnette de notre correspondant : Tcherke
(bataille d

SERBIE. — La bataille de Yavor. —



…on de milice de Metrovitza surprend dans une embuscade …régiment turc.



1. Redoute de Raska. 2. Camp serbe établi sur le Dovoli et occupé par les Turcs. 3. Redoute n° 4 sur le Yavor. 4. Batterie d'obusiers de montagne.

Bataille du 7 août. — Les Turcs débouchant sur la colline de Dovoli à six heures du soir.



…0. Petit Ogranjenik. 11. Batterie serbe du grand Ograndjenik. 12. Karaula de Vasiljivo. 13. Karaula de Stirpoka Cestma. 14. Tranchées serbes. 15. Trous de tirailleurs. 16. Route de Yavor à Cietnitza. …turc. 21. Redoutes turques de Lescovac. 22. Redoutes turques établies sur le Kalipolié. 23. Batterie serbe sur le mont Jankovr. 24. Village de Cietnitza.

…t serbes le 6 août, pris du sommet du mont Vasiljivo.



…ss et Arnautes enlevant leurs morts sur la colline de Dovoli …e Yavor).

— (D'après les croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)



Bataille du 7 août. — Défense et sauvetage des pièces de 12 de la batterie n° 1, par les artilleurs de la milice.

Ces combinaisons n'étaient pas méchantes, pas plus que ce brave homme que nous avons vu souvent dans notre rédaction, plein d'humour, de douceur et d'archi-résignation, quand nous lui donnions l'assurance de mettre au panier les livraisons que lui-même il portait dans toute la presse. Il s'écriait : « Lisez au moins auparavant. » Nous promettions et nous ne lisions pas. Pauvre incompris!

M. Gagne avait épousé Mme Elisa Moreau, qui a publié des vers, et à qui Lamartine en a adressé quelques-uns. C'est en collaboration avec elle, croyons-nous, qu'il a publié OMÉGAR, ou *le Dernier homme*.

Angelo Pietrasanta

Si la patrie de l'art est partout où existe le sentiment du beau, on peut dire que l'artiste a droit de cité chez toute nation civilisatrice. C'est à ce titre que nous enregistrons la perte d'un peintre distingué de l'école lombarde, Angelo Pietrasanta, que la mort vient d'enlever dans tout l'éclat de son talent et devant un avenir rempli des plus belles promesses.

Angelo Pietrasanta était élève du célèbre Hayez. Chose digne de remarque, ce furent les études de notre Julien qui le préparèrent à cette correction de dessin, qui est un des mérites principaux de ses ouvrages.

Pendant son séjour à Rome et à Florence, ses compagnons favoris furent Raphaël, Titien, Van Dyck et Rubens, dont il a laissé des copies d'une exécution surprenante.

Entre autres travaux de décoration, il peignit, dans la villa Oppenheim, près de Florence, l'*Amour et Psyché*, composition grandiose qui assura sa renommée. On voit, dans la même villa, neuf figures de femmes du siècle de Louis XIV, dont quelques-unes excitèrent une si vive admiration, que l'auteur fut obligé d'en faire plusieurs copies qui eurent un grand succès à Londres et à Paris.

Comme tous les grands peintres de l'Italie, Pietrasanta excellait dans la peinture à fresque. On lui doit la grande allégorie de l'*Europe* et la personnification de la *Science*, dans la galerie de la place du Dôme, à Milan. Il avait composé, pour l'*Imoronata* de Lodi, deux beaux cartons dont l'exécution allait le mettre à côté d'Albertino, d'Alberto et des deux Piazza, auxquels on doit les décorations de cette église au seizième siècle, mais *non sic voluere fata*.

L'atelier de Pietrasanta, à Milan, est ouvert aux amateurs qui viennent y admirer quelques œuvres importantes et des ouvrages inachevés.

LES DIEUX QU'ON BRISE

A MA SŒUR Mme F. O.

IX

LES DEUX CONVOIS

L'aïeule est morte la première.....
Je me le rappelle, ô ma mère,
Ce matin de l'âpre saison!
Le ciel était sombre, et la neige,
Tombait à flots sur le cortège
Qui se pressait vers la maison.

Perdre sa mère... quel martyre!
On souffre tant qu'on veut mau lire
Dieu qui vous frappe injustement,
Et sur cette tombe fermée,
Où repose la bienaimée,
On pleure désespérément.

La neige, de plus en plus forte,
Avait presqu'obstrué la porte
Du cimetière où nous allions;
Et je songeais, la peur dans l'âme,
Qu'elle aurait froid, la pauvre femme,
Sous ce manteau blanc sans rayons.

L'enfant, lui, mourut le deuxième.
Lorsque l'on meurt, à ceux qu'on aime,
On semble montrer le chemin,
Ce fut six mois après l'aïeule;
Elle n'était pas morte seule,
Et tenait l'enfant par la main.

Pour la seconde fois, misère!
Nous entrâmes au cimetière...
Las! Les sentiers étaient connus!
Mais par quelle belle journée,
Peu pareille à la matinée
D'hiver, où nous étions venus!

Le printemps dorait la nature.
Sur chaque tombe, la verdure
Jetait un tapis clair et doux.
Et l'on voyait les pierres blanches,
Presque couvertes par les branches,
Des saules pleurant avec nous.

O contraste plein de mystère!
La neige était pour la grand'mère
Et l'hiver de ses soixante ans...
Mais l'enfant, fleur à demi-née,
Frappé dans sa deuxième année,
S'en allait avec le printemps!

ALBERT DELPIT.

Août 1876.

COURRIER DU PALAIS

Comment on écrit son signalement. — Les demoiselles en blanc. — Le bon de commission. — Agence matrimoniale. — Cela ne finit pas par un mariage. — La servante microscopique. — Une cuisinière. — Parler à propos, se taire à propos. — Quatre mois de discrétion forcée. — Une atténuation possible. — Les vacances. — La formule de ces derniers jours. — Rien de changé.

TRENTE DEUX ans, taille avantageuse, bonne tournure, cheveux noirs, grands yeux bleus, physique agréable, de belles dents, esprit aimable, propriétaire dans le département de..., 700,000 fr. de fortune personnelle, 300,000 fr. à revenir de sa mère, et autres successions!

Voilà le portrait qu'avait tracé de lui-même, et par écrit, un jeune monsieur qui comparaissait cette semaine devant le tribunal de police correctionnelle. Inutile d'ajouter qu'il cherchait un beau mariage et qu'il avait confié à la *marieuse* ce portrait à la plume de sa séduisante personne pour être communiqué aux jeunes héritières des deux mondes. Et puis, sur une autre feuille de papier, il avait écrit ceci : « Je m'engage, si mon mariage réussit avec Mlle (en blanc) par suite de l'entremise de Mme X..., à payer à cette dernière 4 pour 100 sur la dot que je recevrai. »

La future était *en blanc*, comme l'a fait remarquer M. le président.

Mais toutes ces conventions, qui nous semblent à bon droit si étranges, — sans être originales malheureusement, — ne peuvent donner lieu à une action correctionnelle quand elles sont régulièrement consenties; elles n'ont encore rien de contraire à l'ordre public; elles sont plus ou moins valables devant les tribunaux civils, ce qui ne nous regarde pas. Aussi n'auriez-vous jamais entendu parler de ce beau garçon millionnaire et de sa « marieuse », si le premier n'avait appliqué à la seconde un coup de poing qui lui aurait luxé la mâchoire. Voilà qui n'était certainement pas compris dans les 4 pour 100 d'honoraires!

Il paraît (car je n'entends répondre en rien des explications données à la barre par les parties en cause), il paraît que la dame, agent matrimonial, avait déjà fait trois tentatives infructueuses pour placer son phénix, et que celui-ci finit par où il aurait dû commencer. Il chercha lui-même à caser son million et ses avantages physiques, et il y réussit. Il comptait sans son hôte : « Non, non, pas de cela, c'est moi qui vous marierai, mon beau monsieur, ou bien vous resterez garçon! » Et voilà la dame, protectrice du dieu Hymen, qui veut intervenir bon gré mal gré dans ces nouveaux projets.

Le futur des demoiselles *en blanc* se désespère; il prie, il supplie sa mandataire de ne plus s'occuper de son bonheur. Prières inutiles! Alors il se rend chez elle et redemande sa correspondance, son signalement, et surtout le bon de commission qu'il a signé. La dame refuse carrément les pièces, mais elle n'épargne pas les reproches, et elle y met peut-être une vivacité trop accentuée; le monsieur s'emporte et, dans la chaleur de la controverse, allonge un...

Pardon! c'est précisément là la question : le coup de poing a-t-il été donné? La dame l'affirme, le monsieur le nie. La dame présente un certificat de médecin dont la date n'est pas assez certaine, elle montre sa mâchoire entourée d'un bandeau de mousseline, et nous entendons parler fort longuement de lésions au conduit auditif, de luxation aux maxillaires, etc., etc... Le monsieur demande la comparution du médecin pour faire établir que l'affection temporo-maxillaire remonte à plus d'une année et que le coup de poing, si coup de poing il y a eu, ne remonterait pas à plus de trois mois. Et il n'y a pas de témoins *de visu*; que faire?

Oh! si, il y a un témoin, un témoin unique, une petite servante microscopique qui commence par déclarer qu'elle a eu une peur effroyable et que, quand la discussion a commencé, elle s'est enfuie... dans la chambre à côté. Elle croit bien avoir entendu tomber une chaise, puis un autre bruit plus sourd et moins effrayant. Cette fois, elle s'est enfuie sur l'escalier, de sorte qu'elle ne peut rien dire, rien absolument, d'autant plus que, devant le tribunal, elle paraît prise d'une envie folle de s'enfuir encore plus loin!

Dans ces conditions, le jugement intervenu a déclaré que le coup de poing n'était pas suffisamment établi, et la « marieuse », qui demandait mille francs de dommages-intérêts, a été condamnée aux dépens. Voilà pour les célibataires.

Maintenant, voici pour les gens mariés. La veuve Michaud a trente-deux ans et elle était cuisinière chez un médecin, lequel avait formé contre sa femme une demande en séparation de corps. La veuve Michaud, qui n'était pas, comme la petite servante dont nous venons de parler, une cuisinière microscopique et timide, ne se gênait pas pour raconter à tout venant que madame avait fait ceci et cela, qu'elle recevait telle personne en l'absence de son mari, qu'elle faisait des promenades suspectes le soir; elle citait les jours, les heures, les circonstances et elle disait les noms. Voyez pourtant! Elle ne fut pas punie pour ses bavardages, et c'est sa discrétion qui l'a perdue. Son maître, qui avait eu connaissance de tous ces propos, l'assigna à comparaître devant le juge commis par le tribunal pour procéder à l'enquête, et alors elle se renferma dans un silence profond, mais quelque peu tardif. — « Je ne sais rien, je n'ai rien vu, je n'ai rien entendu, je n'ai rien raconté à personne. »

En vain les concierges, les cuisinières, les lingères, les peintres en bâtiment, à qui elle avait fait ces confidences, l'accablent de leurs témoignages concordants, elle persiste, elle nie tout, absolument tout!

Y a-t-il beaucoup de personnes qui sachent que c'est là le délit de faux témoignage en matière civile et que, de par le code pénal, la veuve Michaud pouvait être condamnée à quatre mois de prison? C'est pourtant ce qui est arrivé! Je doute que cette leçon empêche dorénavant la veuve Michaud de parler ou de se taire mal à propos; mais enfin, il est bon que tout le monde soit averti que si les poursuites sont rares en cette matière, elles peuvent cependant avoir lieu quelquefois.

Dans mon dernier Courrier, je plaidais contre un mari trompé qui a tué le séducteur de sa femme d'un coup de revolver; eh bien, aujourd'hui, je suis presque tenté, et cela sans qu'il y ait contradiction, de plaider un peu pour un autre mari qui a également tué sa femme et qui a été condamné à quinze ans de travaux forcés par la cour d'assises de la Vienne. Il est bien entendu que ce que je plaiderais, si j'avais à plaider et, surtout après un verdict, ce serait une atténuation morale de cette horrible action commise par Alexis Favre. Il a coupé la gorge à sa femme d'un coup de rasoir, et l'accusation a tout lieu de supposer que la victime a été surprise pendant son sommeil. D'abord, ce qui m'a mal disposé, c'est la forme donnée au compte rendu de cette grave affaire! J'ai dit trop souvent que les griefs de l'accusé contre sa victime, quelque sérieux qu'ils fussent, pouvaient parfois expliquer mais jamais excuser une atteinte portée au respect de la vie humaine, je l'ai dit trop souvent pour qu'on se méprenne sur mon intention; or je trouve que les appréciations pouvaient, dans cette circonstance, être plus modérées. Cet homme, qui a été un bon sujet, honnête, travail-

leur, a certainement souffert au delà de ce qu'un homme peut souffrir; il a été trompé, raillé à chaque instant, depuis trois ans qu'il était marié. Il a été condamné justement, très-justement; mais il ne faut pas faire de lui un monstre et une bête féroce, et l'accabler de malédictions au moins inutiles. Mais à quoi bon tout cela? laissons ce coupable expier son crime et faisons-lui la grâce de l'oublier.

Dans quelques jours va s'ouvrir la période des vacances judiciaires; — n'est-ce pas que le temps passe vite? Il me semble que c'est hier que je vous décrivais les solennités de la messe du Saint-Esprit! Je ne veux pas recommencer, bien entendu, une étude de tous les symptômes précurseurs du repos judiciaire. Je ne puis pas me répéter tous les ans; mais il en est un qui, je crois, a été jusqu'ici inobservé et il est assez remarquable : tout l'art, tous les efforts des avocats en ce moment tendent vers un but unique, ne pas plaider!

On entend toute la journée devant les tribunaux répéter cette formule : « Remise après vacations, s'il plaît au tribunal. »

Il ne plaît pas toujours au tribunal qui indique un jour — avant vacations — et Mᵉ un tel, qui devait partir le soir même, va annoncer la catastrophe à son confrère et adversaire dont les malles sont déjà faites pour partir le lendemain! Le client serait bien tenté de se réjouir, mais il comprend que l'on plaidera de mauvaise humeur, c'est-à-dire le plus brièvement possible et avec une conviction que l'ouverture de la chasse doit nécessairement affaiblir.

Je donne cet avis aux plaideurs, parce que l'occasion est excellente pour arranger les procès. — Mais, hélas! les perdreaux et les lièvres tomberont, les vendanges seront faites, les cuves s'empliront, la messe du Saint-Esprit sera dite et les avocats reviendront fiers et ardents et on plaidera encore l'année prochaine.

PETIT-JEAN.

CORRESPONDANCE AMÉRICAINE

Dans une des séances du comité d'initiative de l'Exposition de Philadelphie, j'avais émis cette opinion que les Expositions successives de Londres, Paris et Vienne ont été des concours où l'ambition des exposants avait été stimulée par le désir d'obtenir des médailles qui, à chaque concours, ont augmenté de valeur, pour arriver aux diplômes d'honneur, et, enfin, à cette grande et magnifique récompense, encore unique au monde : la croix de la Légion d'honneur!

Mais que l'Exposition de Philadelphie, n'ayant rien à promettre pour ajouter à ces récompenses, ne devait entraîner, tout naturellement, que ceux qui voudraient établir des relations directes avec l'Amérique et aller à Philadelphie faire des affaires, étudier le pays et connaître ses ressources industrielles, et que cette Exposition serait une *foire gigantesque*, pas autre chose.

Cette manière de voir fut très-mal accueillie, et le mot de *foire* n'avait pas été en rapport avec le lyrisme des arguments des membres du comité, qui avaient ouvert la séance en faisant appel aux sentiments de fraternité des fabricants et des industriels français envers leurs frères d'Amérique, pour les engager à se rendre à l'invitation, qui leur aurait été adressée par le gouvernement américain, de concourir à leur Exposition, en l'honneur du centième anniversaire de la proclamation de l'Indépendance américaine, à laquelle le nom français était si étroitement lié.

Ces arguments, cependant, n'entraînèrent pas beaucoup d'exposants, et, quels que soient les motifs des abstentions, la section française a réuni juste assez de produits distingués pour conserver la place qu'elle a toujours eue dans les autres Expositions internationales.

Le but de cette lettre est de vous dire le véritable caractère de cette Exposition et quel sera le sort de ceux qui se sont décidés à faire des frais considérables et à courir de grands risques pour y prendre part. J'espère qu'elle intéressera et qu'elle calmera bien des inquiétudes, justifiées par le triste résultat obtenu par les exposants depuis l'ouverture jusqu'à ce jour.

Dans les conditions du pays, en effet, il était impossible d'espérer que des acheteurs, venus des points les plus éloignés du territoire, ou ceux venus d'outre-mer, consentiraient à acheter un objet exposé en versant, en l'achetant, la moitié de sa valeur, augmentée de droits de douane énormes qui en doublent le prix, à la condition de recevoir cet objet, après la fermeture de l'Exposition, en courant les risques de le recevoir en mauvais état, par suite des risques de route, ou de ne pas le recevoir du tout.

Cette condition, naturellement, rendit les affaires impossibles, et les choses continuant ainsi, le résultat final, pour le plus grand nombre des exposants étrangers, aurait été désastreux.

C'était bien le compte des maisons américaines, qui comptaient profiter de ces désastres; car la réexpédition de bien des produits sera impossible, ou si coûteuse, qu'une liquidation forcée en aurait été la conséquence; aussi les oppositions et les entraves que les commissaires étrangers ont eu à vaincre, pour arriver au grand résultat qu'ils ont enfin pu obtenir, ne venaient que de ces *intérêts contrariés*.

La loi nouvelle que le gouvernement des États-Unis vient de promulguer, sur les instances des commissions étrangères, va heureusement permettre aux exposants de vendre et de livrer leurs produits exposés avant la fermeture de l'Exposition, à la condition toutefois de remplacer l'objet vendu au fur et à mesure de sa livraison et sans être tenus d'acquitter les droits de douane sur la totalité de leur stock exposé. Il est bien entendu qu'il y a des mesures d'ordre à observer pour éviter des entraves, qui ne manqueront pas de se produire dans l'application de la loi, froissant tant d'intérêts tout prêts à profiter des moindres infractions; mais il est bien certain que tous ceux qui auront rempli les conditions du règlement éviteront ces entraves, ou en auraient raison en faisant appel à leur commissaire respectif.

Voilà donc l'Exposition de Philadelphie devenue ce qu'elle devait être *forcément* : une *foire gigantesque*.

Les exposants pouvant alors vendre dix, quinze fois, plus ou moins, un produit exposé, réaliseront ainsi des bénéfices multiples au lieu d'un seul, et ces bénéfices multiples les couvriront de leurs frais, et ils se mettront ainsi, tout naturellement, en rapports directs avec les acheteurs américains, sans intermédiaires.

Ce résultat peut être immense, mais, dans tous les cas, il doit relever le courage des exposants. On le doit au concours de toutes les commissions étrangères; mais nous devons rendre à la commission française la justice qui lui est due pour la grande part qu'elle a eue dans le succès des négociations. M. Roulleaux-Dugage, le commissaire délégué de la commission française, dont la tâche a été si rude pour arriver à l'organisation de la section française, a surtout montré, dans cette question de la loi nouvelle, une grande clairvoyance; il sait qu'elle n'a été obtenue que par contrainte, et, avant son départ de Philadelphie, il a réuni les exposants français pour les engager à se conformer strictement au règlement, pour éviter d'être privés du bénéfice de la loi. — AM. LUTTON.

LE FIL D'OR

LÉGENDE

(Suite)

Il avait aussi bien chaud et s'essuyait sans cesse le visage, non sans prendre garde, dans ce mouvement, à ne pas froisser l'opulent jabot de dentelle qui s'épanouissait dans l'ouverture de son gilet de soie blanche brodé de diverses couleurs que l'on pouvait qualifier de très-cossu.

D'autre part notre fiancé, vêtu de neuf, à la dernière mode, avait encore moins d'aisance dans ses vêtements que son futur beau-père, la gêne qu'il en éprouvait étant augmentée par sa timidité naturelle, centuplée en ce jour où il se savait l'objet de l'attention générale. Aussi, l'énorme bouquet de marié qui ornait sa boutonnière se ressentait-il de la gaucherie de ses gestes. Les vieilles femmes qui se trouvaient dans la salle voyaient avec effroi les fleurs s'en détacher et tomber sur le plancher.

Elles branlaient la tête, non sans dire tout bas :

— Fleurs qui s'en vont du bouquet du marié, bonheur qui fuit.

A chaque instant, le tourneur allait vers sa fille, la baisait au front en l'appelant joyeusement « Madame », sans s'apercevoir qu'un sourire contraint et amer était la seule réponse de Martha. Fritz n'oubliait pas non plus, avec cet orgueil qui caractérise les petites gens, de faire remarquer à l'entourage la richesse du voile, de la robe et des bijoux de sa fille.

Notre tourneur n'avait rien épargné en cette occasion pour satisfaire sa vanité, et il était bien aise que l'on s'aperçût des dépenses qu'il avait faites. Donnant tête à tout, il allait ensuite vers son futur gendre, tâchait, par de gais propos et d'affectueuses poussées, de l'encourager à répondre aux compliments qui lui étaient adressés. Toujours obéissant aux désirs de maître Fritz, Herman essayait alors d'échanger quelques paroles avec les nombreux invités. Mais qu'elles étaient loin de ressembler à la gaieté et à l'entrain de celles du bonhomme!

S'il jetait les yeux sur sa fiancée, qui, entourée de ses filles d'honneur, avait l'air d'une sainte martyre descendue d'un cadre, il avait peur de n'en être jamais aimé.

Quant à la Mignonne, elle écoutait sans entendre toutes les félicitations dont elle était l'objet. On voyait bien que si son corps était là, son âme était absente... Aussi tous ceux qui s'empressaient autour d'elle éprouvaient-ils un certain malaise en voyant son attitude qui trahissait un sombre désespoir.

Le compliment en vers que le maître d'école, bel esprit du bourg, avait soigneusement travaillé pour cette grande circonstance, et que le cher homme venait de débiter tout d'une haleine d'une voix nasillarde, avait éveillé plus d'un malin sourire, réprimé plus ou moins bien sur les lèvres des assistants, sans qu'aucune sensation se laissât voir sur celles de Martha.

Ce fut à grand'peine qu'elle tendit la main à notre poëte en lui disant : « Merci. » Elle aurait même oublié de prendre la feuille de papier liée par un ruban vert qu'il lui offrait, sur laquelle le susdit compliment, écrit en belle écriture, était entouré d'un dessin à la plume représentant des lis et surmonté par deux colombes se becquetant. (L'image était un peu vive, même pour un jour de noces, et fit rougir Martha.) Heureusement, sa première demoiselle d'honneur (fille du bourgmestre) répara cette inconvenance en forçant Martha à s'extasier sur le goût exquis qui avait présidé à cet arrangement, et tout le monde s'empressa de les imiter.

Cet hommage rendu à son talent, qui avait failli lui échapper, fit retrouver au maître d'école son équilibre; et il se sentit grandir de cent coudées lorsque, Fritz donnant l'exemple, toutes ces bonnes gens se mirent à l'applaudir. On l'aurait même porté en triomphe, si la modestie de ce grand homme ne s'y était refusée. Son succès lui avait causé une telle agitation que ses lunettes en avaient glissé jusqu'au bout de son long nez, ce qui lui donnait la plus plaisante figure qu'il fût possible de voir : aussi plus d'un éclat de rire fit explosion, sans altérer toutefois son contentement.

Après ces divers incidents, pendant lesquels l'attitude de notre héroïne n'avait point varié, Fritz prit, ainsi qu'il est d'usage, le bras de sa fille; Herman offrit le sien à l'épouse du bourgmestre, qui représentait la mère de Martha; les filles et les garçons d'honneur les suivirent. Les autres invités se placèrent à leur suite deux à deux, non sans avoir pris celle ou celui qui leur plaisaient, et la noce s'achemina.

C'était réjouissant de voir si brillante, si nombreuse société. Tout le bourg était en rumeur; les champs avaient été désertés, toutes les maisons étaient vides; invités ou non, tous avaient voulu voir la fille du tourneur. Ce n'était pas seulement l'intérêt qui amenait tout ce monde à cette noce; il s'y mêlait aussi un sentiment de curiosité maligne. Le bruit s'était, en effet, répandu que Martha ne se mariait pas selon son cœur, bruit que la tristesse, empreinte sur son visage, était loin de démentir. Aussi, à



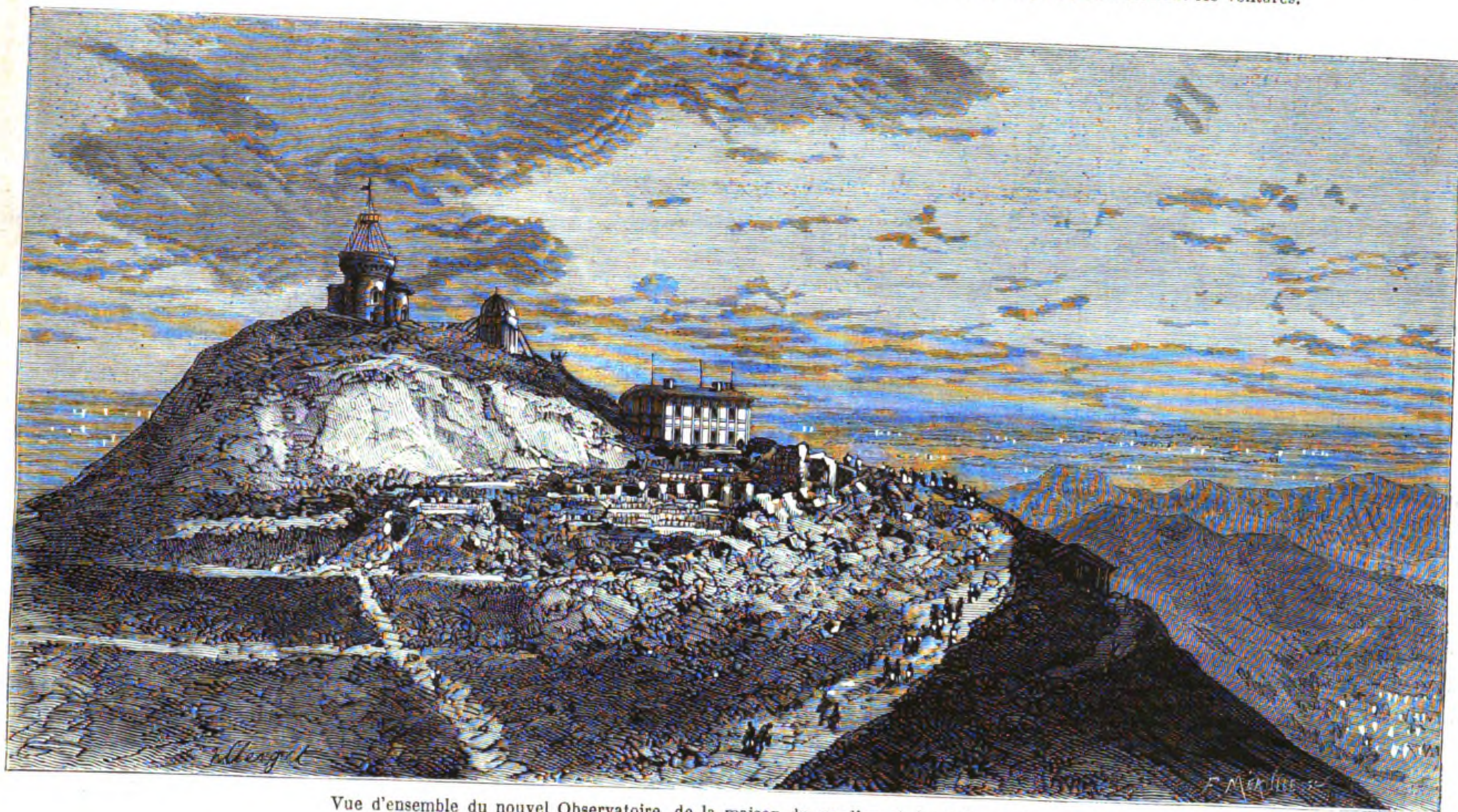
SALONIQUE LE 22 JUILLET. — **Les softas portant d'anciennes armes et d'anciens vêtements trouvés dans les mosquées, promènent les vieux drapeaux verts de Mahomet pour réchauffer le zèle des croyants et les emmener au combat.** (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Julien Viaud.)



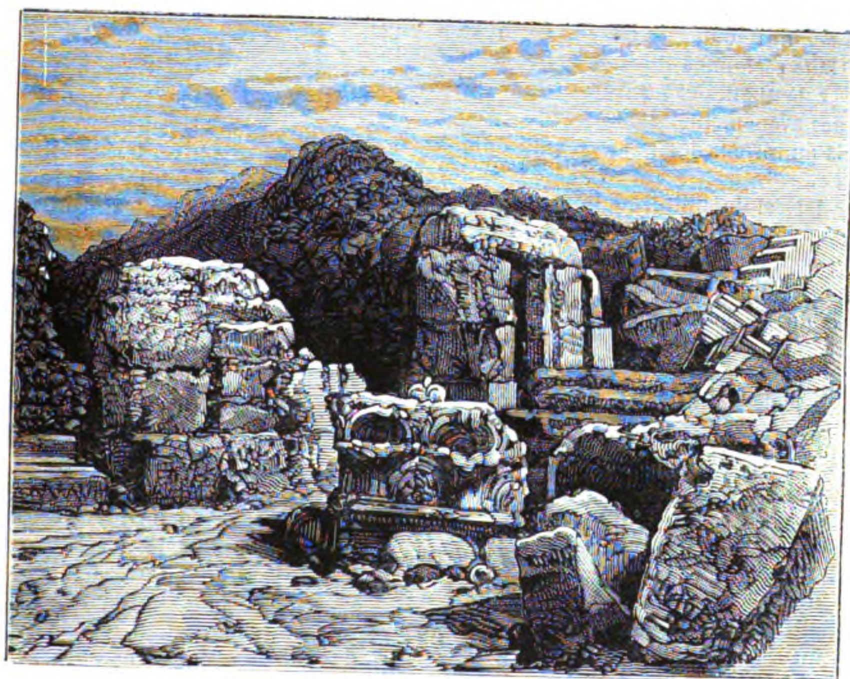
Le Puy-de-Dôme, vu du village de la Baraque.



Le col de Ceyssat, où s'arrêtent les voitures.



Vue d'ensemble du nouvel Observatoire, de la maison du gardien et des ruines gallo-romaines.



Un des aspects des ruines gallo-romaines.



L'auberge du col de Ceyssat.

LE PUY-DE-DOME. — (Dessins de M. Clerget, d'après ses croquis et les photographies de M. Antoine Tillion.)

chaque pas, la foule des curieux grossissait-elle le cortége, qui, arrivé à la porte du temple, se divisa en deux et forma la haie d'honneur devant laquelle devaient passer les mariés pour faire leur entrée dans l'église protestante.

Dès qu'ils en eurent franchi le seuil, les sons de l'orgue se firent entendre; et aussitôt qu'Herman, Martha, leurs proches, les garçons et les filles d'honneur eurent pris les places qui leur étaient destinées, les invités s'empressèrent d'entrer dans le temple. Tous cherchèrent à se rapprocher des mariés, afin de bien voir, de bien entendre tout ce qui allait se passer.

Pendant que l'orgue continuait son chant large et mélodieux; des prières pour implorer la bénédiction de Dieu sur les nouveaux époux furent dites d'une voix grave et lente par le ministre.

Il prononça ensuite une touchante allocution sur les devoirs respectifs qui les attendaient dans cette vie nouvelle qui allait commencer pour eux. Tout cela fut simplement dit, mais avec affection; il avait connu Martha et Herman tout enfants, et leur portait le plus grand intérêt.

Ce ministre, grand et mince vieillard, aux cheveux blancs flottants sur les épaules, aux yeux d'un bleu pâle, avait une figure calme, douce, tout à fait en harmonie avec son ministère. Ses manières, ainsi que toute sa personne, avaient un tel caractère de dignité, qu'il était facile de voir qu'il avait traversé la vie sans soupçonner le mal.

En présence de cette sérénité imposante, Martha se sentait doublement troublée et n'osait lever les yeux vers cet homme de bien, de peur que, voyant mieux son visage, il ne pût deviner ce qui se passait en son âme. Le cerveau de la pauvre fille était en feu, son cœur battait violemment par soubresauts; il lui semblait impossible que ce fût elle qui était là sous ce vêtement de mariée. Convaincue qu'elle était le jouet d'un horrible cauchemar, il lui prenait de folles envies de rire à la pensée qu'elle avait pu croire un instant à une chose aussi insensée. Certes, ses lèvres pâles, serrées par une tension nerveuse, ne riaient pas. Parfois cependant elle entendait retentir sous la voûte du temple ses éclats de rire, stridents et moqueurs, qui, par ricochets, faisaient trembler les vitraux. Puis, à cette hallucination succédait une terreur profonde qui agitait intérieurement tout son corps de mouvements convulsifs. Hallucination non moins terrifiante que la première: une voix trop connue à son cœur l'appelait par les noms les plus doux en lui disant :

— Viens, viens; oh! viens, je t'aime; ne l'as-tu pas compris? Viens, sois à moi!

Elle voulait alors se lever, fuir de l'église, sans souci de la foule qui l'encombrait, pour aller vers cette voix qui, pour elle, était la vie. Mais ses pieds lui paraissaient rivés au sol, et quelle que fût l'énergie de sa volonté, elle se sentait paralysée.

Le moment si désiré par la foule était enfin arrivé : tous deux, par un seul mot, allaient s'engager pour toute leur vie devant Dieu; aussi tous retenaient-ils leur respiration pour mieux entendre.

Avant de leur adresser la formule d'usage, le ministre les considéra longtemps avec une expression de tendresse paternelle; remarquant alors que, bien que le visage de la Mignonne fût d'une pâleur morbide, il était cependant très-animé par l'éclat fébrile de ses grands yeux, une pensée douloureuse parut se faire jour dans son esprit, et il reporta son regard vers maître Fritz. Mais, en voyant la physionomie placide et à demi souriante du tourneur, il repoussa les tristes pensées qui étaient venues l'assaillir, se disant que, seule, l'émotion bien naturelle à pareil jour était la cause de l'état de Martha. Cependant, encore sous l'empire de la première impression, ce fut d'une voix hésitante et émue qu'il prononça deux fois la courte phrase qui lie à tout jamais deux existences.

Le *oui* d'Herman fut presque crié, tant il était distinct; mais on dit que nul n'entendit le *oui* de la Mignonne. Quelques commères, qui se piquaient d'avoir l'ouïe très-fine, soutinrent même qu'elle ne l'avait pas prononcé et que, bien que le ministre se fût penché vers elle pour tâcher de l'entendre, il n'était pas plus avancé qu'elles. Elles dirent ces dernières paroles bien bas, de peur d'être écoutées.

Après ces charitables commentaires, elles poussèrent de grands *hélas!* la trouvant si peu mariée.

Le *oui* de Martha est resté en proverbe dans ce petit bourg.

Lorsqu'une fille, timide ou trop émue, dit ce mot, plus souvent fatal qu'heureux, d'une voix mal assurée qui se laisse peu ou point entendre, on dit :

— C'est le *oui* de la fille du tourneur.

Après ce grave incident, les invités eurent beaucoup de peine à retrouver le calme qu'exigeait la fin de la cérémonie. Peu à peu l'ordre, le silence se rétablirent, et, lorsque le ministre bénit les anneaux, les assistants étaient parvenus à maîtriser leur émotion, au moins en apparence.

Le ministre présenta à l'époux l'anneau destiné à sa compagne. Profondément ému, Herman prit la main de Martha; elle était si glacée qu'il crut tenir celle d une morte.

La sensation douloureuse qu'il en éprouva fit glisser l'anneau de ses doigts, peu s'en fallut qu'il ne tombât par terre (ce qui eût été d'un fâcheux présage); il le retint à temps.

AMÉLIE PROTIN.

(*La suite au prochain numéro*).

CHRONIQUE MUSICALE

UNE PARODIE DU « PROPHÈTE », EN 1849

QUESTION au lecteur : — Êtes-vous curieux des petits riens de l'histoire? Aimez-vous à chercher un monde dans un atôme? Vous plaît-il de fureter à travers les caricatures, les almanachs et autres menus papiers du temps jadis, pour en faire saillir l'esprit d'une époque?... En un mot, et afin de couper court à cet interrogatoire, voulez-vous que je vous raconte la parodie qu'on fit du *Prophète*, en 1849?...

Le lecteur ne dit mot; donc il consent... Et je commence :

Il y avait un mois à peine que le chef-d'œuvre de Meyerbeer était exposé à l'Opéra, lorsque le Vaudeville afficha à sa porte :

L'ANE A BAPTISTE

OU

LE BERCEAU DU SOCIALISME

Grande folie lyrique en quatre actes et douze tableaux

par MM. Clairville et Siraudin.

Le titre de la pièce était en quelque sorte obligé, du moins très indiqué, puisque l'action du *Prophète* se passe au temps des anabaptistes et que le librettiste y montrait vivants ces fanatiques sectaires.

Mais le sous-titre est surtout remarquable : « le Berceau du socialisme... » Tout le Vaudeville est là; je dis le Vaudeville de 1849, qui jouait *la Foire aux idées*, et *la Propriété, c'est le vol!* dans l'intime persuasion où il était que ses calembours et ses couplets changeraient le cours des événements. Jamais théâtre n'avait à ce point pris au sérieux les gaietés de son répertoire.

(Pardon, mon cher Monselet, si je m'introduis ainsi dans un des districts de votre seigneurie littéraire. Mais je cours après mon *Prophète*, qui s'est réfugié chez vous, et qui y mène une vie de carnaval. N'aurez-vous pas le droit de relancer dans mes plates-bandes votre *Dame aux camélias*, votre *Lucrèce Borgia*, ou votre *Norma*, si toutefois vous consentez à les reconnaître sous le déguisement musical dont elles s'affublent?)

Les personnages de *l'Ane à Baptiste* s'appelaient de noms qui formaient des assonnances avec ceux du *Prophète* :

Jean de Leyde s'était changé en Jean de Lettres (rôle joué par Arnal); — Bertha devenait Bétasse; — Zaccharie, Sac-à-riz; — Jonas, Jaunasse; — Mathisen, Ma-tisane; — Oberthal, Oh-c'te-balle; etc...

Inventions faciles, et devant lesquelles je ne prétends pas qu'on doive se pâmer de rire. Je raconte, et rien de plus. D'ailleurs, il y a de bonnes gens qui ont dépensé jusqu'à cinq francs pour se repaître de ces joies; je ne voudrais pas leur faire entendre, vingt-sept ans plus tard, qu'ils auraient mieux fait de placer leur argent à intérêts composés dans une caisse de prévoyance.

Quant à Fidès, c'est-à-dire à la mère du Prophète, il n'était pas aisé de la faire grimacer, sans choquer quelque peu le public. Les auteurs, en gens habiles, forcèrent alors la plaisanterie, et donnèrent à leur charge des proportions si excessives qu'elle en devint tout à fait innocente.

Fidès apparaissait donc sous les aspects peu flatteurs d'une ânesse, qui avait nourri de son lait Bétasse et Jean-de-Lettres. Et, pour mieux se garder encore contre tout soupçon d'irrévérence, les parodistes débitaient dans leur prologue un beau compliment à Mme Viardot qui avait créé le rôle à l'Opéra. Elle seule y était nommée; Roger et Mme Castellan avaient à se contenter d'être traités de « débutants » :

> Trois débutants, dans cette œuvre sublime,
> Devaient montrer au public transporté
> En partageant un succès unanime,
> Ce que pour nous est la fraternité!
> Mais à l'éloge avant de mettre un terme,
> Soyons plus juste, et tout en admirant
> Trois diamants qu'un même écrin renferme,
> Donnons le prix au plus étincelant :
> De Viardot la voix terrible et tendre,
> Tour à tour prend, suspend, reprend son vol;
> C'est Némésis, que vous croyez entendre,
> Vous écoutez, et c'est un rossignol!

Un « rossignol » ; il paraît qu'en 1849, le dernier de ces oiseaux n'était pas encore mort, en tant du moins que terme de comparaison avec une cantatrice au gosier agile.

Meyerbeer était régalé aussi de quelques douceurs :

> De Meyerbeer, talent surnaturel,
> Non, les accords ne sont pas de ce monde;
> Il doit, pour nous, les disputer au ciel.

Et cela bien entendu, une fois pour toutes, la parodie commence; elle suit pas à pas le livret de Scribe, semant ses lazzi à pleines mains, chantant à tue-tête ses gaudrioles sur tous les airs connus.

Pourtant, arrivée à la scène de la prison, elle bifurque. Là, il ne s'agit plus de rire, car, je vous l'ai dit, le Vaudeville s'est donné une mission; il doit réagir contre les idées qui enfièvrent Paris, combattre les utopies sociales sur les airs de la *Clef du Caveau*, et poursuivre jusqu'au bout son apostolat chansonnier. De mémoire de spectateur, on n'avait jamais vu un théâtre *castigare ridendo mores* avec cet entrain et cette ténacité.

Voilà donc qu'au huitième tableau de *l'Ane à Baptiste* apparaît le Génie de la destruction, qui va faire à Arnal ébahi un cours d'histoire révolutionnaire.

Les scènes se succèdent avec rapidité : voici d'abord, « dans un beau pâturage, un jeune homme blond, bien vêtu et d'une figure intéressante .. C'est Abel, le premier conservateur. » Plus loin, « sur une montagne aride, on voit un homme dont la figure est pâle, les cheveux en désordre et les vêtements en lambeaux... Celui-là est Caïn, le premier... anabaptiste. »

Le décor change; nous assistons à la bataille des sept péchés capitaux contre le travail. Au premier rang se trouvent l'Envie, l'Orgueil et la Colère, se distinguant par leur acharnement dans la lutte.

Puis le Génie fait un geste, la toile du fond se lève et laisse entrevoir la colline de Ménilmontant, sur laquelle sont assemblés les Saint-Simoniens. « Ceux-ci sont occupés, l'un à cirer des bottes, l'autre à éplucher des légumes, celui-ci à balayer, celui-là à savonner, etc... Le Père suprême est au milieu d'eux et ne fait rien. » Suit la tirade prévue sur la doctrine de la femme libre; le tout souligné par une pantomime expressive.

« Et que deviendront tous ces gens-là? Où iront-ils? » s'écrie Arnal. — « Où ils iront? répond le Génie, regarde. » Un nouveau décor sort des dessous, représentant une grande maison sur la porte de laquelle on lit : CHARENTON.

Après ces digressions, la parodie reprend *le Prophète* où elle l'a laissé. Elle nous mène dans le palais incendié de Jean-de-Lettres. Celui-ci retrouve sa

œur de lait Bétasse, et tous deux se cramponnent aux oreilles de l'Ane à Baptiste en chantant ce vieux refrain :

Où peut-on être mieux
Qu'au sein de sa famille?

Je n'ai pas d'opinion sur cette parade. Mais ce que je puis prédire, c'est que les farces qui nous réjouissent tant en 1876 paraîtront bien inertes et décolorées, si, dans vingt-sept ans, un journaliste s'avise de les raconter à ses lecteurs.

ALBERT DE LASALLE.

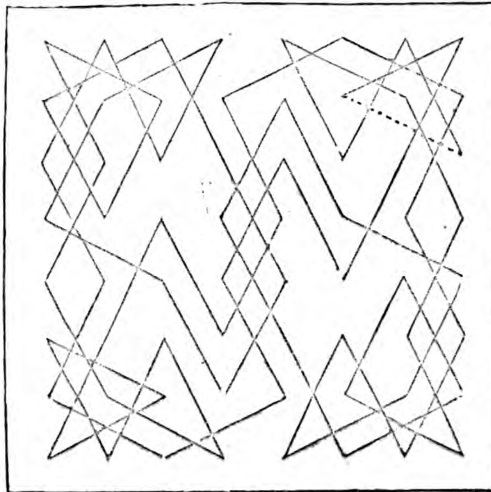
P. S. — Félicien David est mort. La perte de ce grand artiste et de cet excellent homme sera aussi vivement sentie par les admirateurs de son talent que par ses amis... L'administration du *Monde illustré* nous prie de ne pas devancer ses dessinateurs dans l'hommage qu'elle veut rendre à cette illustration de l'art français, et ainsi de remettre à huitaine notre article nécrologique. — A. L.

ERRATA

Nous avons, par erreur, dans notre n° 1009, attribué à MM. Goupil la photographie qui nous a servi à reproduire la belle gravure de la *Salomé*, par Henri Regnault. Cette photographie avait été faite par le malheureux père du peintre, qui avait bien voulu la communiquer à M. Duvivier, notre collaborateur. — Depuis lors, M. Lecadre, successeur de M. Bingham, qui nous adresse une juste réclamation, est le seul propriétaire du droit de reproduction des œuvres d'Henri Regnault.

SOLUTION DU DERNIER PROBLÈME SYLLABIQUE

DU CAVALIER



CHARADE

Cérès au sein fécond
Emprunte à mon premier sa couronne classique;
Quel était mon second?
On disserte sans fin sur ce parfum biblique.
Rapin au front altier,
Sache que la critique
A tes prés verts applique
Le nom de mon entier.

(*Épinard*)

Solutions justes : MM. Ad. Tuniot; A. Prieur; G. Benezech; Ar. Daguin; château de Fougerette; A. C., à Moutrouge; le café de la Renaissance, à Alençon; A. Decorde, Grand café de Paris, à Forges-les-Eaux; L. Gassier; le Café central, à Tarare; le café Frézier, à Longwy; Girard; l'hôtel de la Couronne, à Château-Salins; Nirp de Troyes; G. Laguerre; Auzepy; Pascal Charrier; le café Foulatier, à Châteauroux; le Cercle littéraire de Saujon; un voyageur, à Enghien; H. Kubfleisch; L. de Croze; Kassioph; G. Trouvé; le café K rn, à Bordeaux; Ky Konk; G. L. M.; Emmanuel, de Millery; le Grand café S rin, à Angers; Leturcq; Charles et Gabriel, enfants de chœur de Bercenay-en-Othe.

LE JOURNAL DE MUSIQUE

Le quatorzième numéro, qui paraît aujourd'hui, contient :

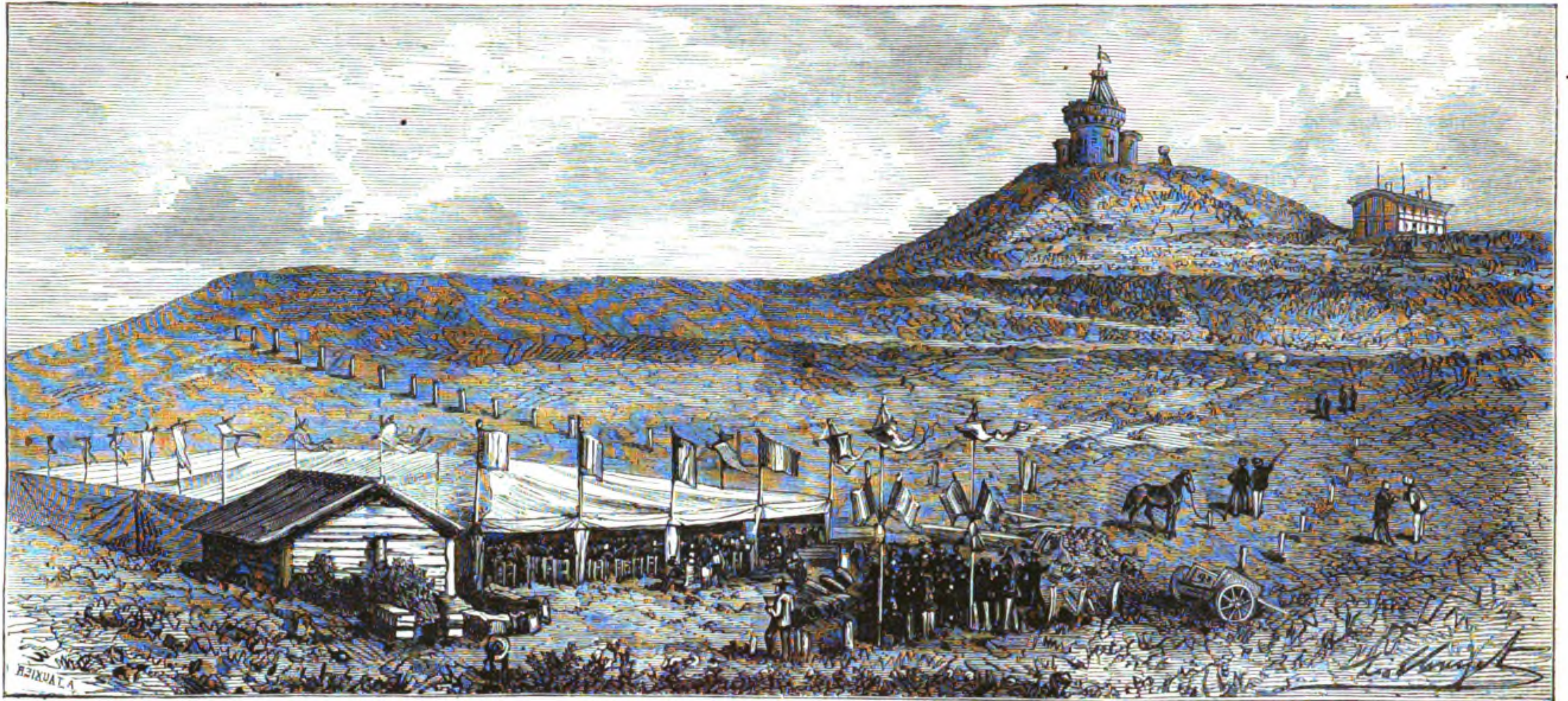
MUSIQUE : *A une étoile*, poésie d'Alfred de Musset; musique d'Antony Choudens;
Air de danse, musique de Weber.

TEXTE : Félicien David. — Les *Niebelungen* et la critique. — Album anecdotique. — Nouvelles de partout.

Un numéro toutes les semaines, 40 centimes.

Abonnements (Paris et départements) : un an, 18 fr.; — six mois, 9 fr.; — trois mois, 4 fr. 50; — un mois, 1 fr. 50.

Adresser les demandes à M. Bourdilliat, administrateur du *Journal de Musique*, 13, quai Voltaire, à Paris.



Inauguration de l'Observatoire du Puy-de-Dôme. — La tente servant d'abri à l'Association scientifique et aux nombreux visiteurs
(D'après la photographie instantanée de M. A. Tillion, de Clermont-Ferrand.)



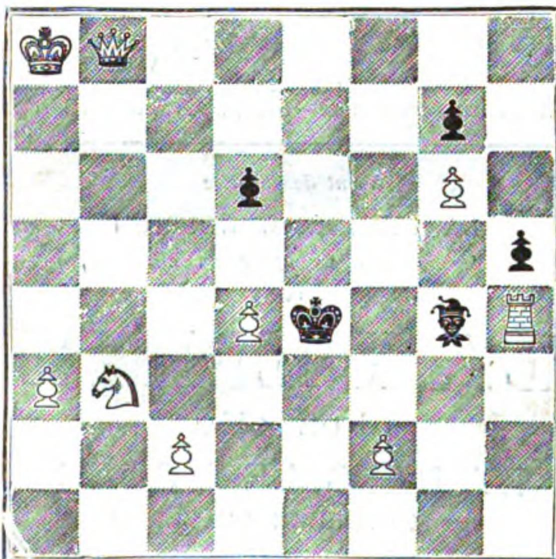
M. GAGNE, décédé à Paris, le 25 août.
(Photog. de M. H. Laurent.)

ÉCHECS

—

PROBLÈME N° 620

COMPOSÉ PAR M. T. SMITH



Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 618.

1. C pr. PFD — 1. F 6 F (meilleur)
2. T 2 C — 2. F pr. T (1) (2)
3. D pr. F, échec — 3. pr. C *ad libitum.*
4. D 2 FR ou 6 CD, échec et mat.

(1)

2. R pr. C ou 4 R
3. D pr. F, échec — 3. R joue
4. T 2 F ou 6 C, échec et mat.

(2)

2. C pr. P
3. D pr. F, échec — 3. R pr. D
4. F 6 FR, échec et mat.

Solutions justes : MM. le docteur A. Barbier; le café du Grand Balcon, à Béziers; L. de Croze; Em. Frau; Kassioph; E. Lafarge.

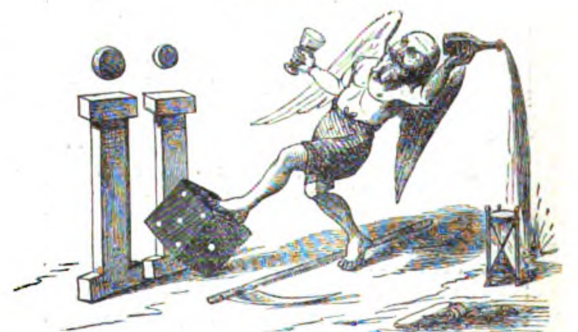
Autres solutions justes du problème n° 617 : MM. P. André; Kassioph; Richard Quaedvlieg, à Fauquemont; le Cercle de Carvin.

P. JOURNOUD.



Angelo PIETRASANTA, peintre italien, décédé à Milan.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Le patinage avec roulettes fait furie pour le quart d'heure.

Ont deviné le dernier rébus : MM. les Sorciers auvergnats, à Billom; de l'Aulnoye; Auzepy (brasserie Fontaine); l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; le prince Konf, du café de la Concorde, à Dijon; Café central, à Tarare; A. Legrand, café de la Place d'Armes, à Rambouillet; le café de la Ville, à Orléans.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE
20e Année. No 1013 — 9 Sept. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne rend pas des manuscrits envoyés.
Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. É. HUBERT.



FÉLICIEN DAVID, décédé à Saint-Germain le 29 août — (Dessin de M. E. Morin, Photog. de M. Mulnier.) — Voir la Chronique Musicale page 171.

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

X...-les-Bains, 7 septembre.

Monsieur C. D...,

à la Croix Neuve.

..... A quoi vous servirait de savoir quels sont les caprices de la destinée qui m'ont fait poser le pied dans cette verdoyante vallée!

Les Anglais ont un proverbe laissé par leur grand poëte : « Il faut bien faire quelque chose, il faut bien être quelque part. » C'est plus qu'un proverbe, en vérité; c'est presque un grand chapitre arraché au livre de la *Résignation*, de Marcus Tolb. Faire quelque chose, c'est la loi commune; être quelque part, c'est la nécessité absolue.

Donc, il n'y a rien à dire, je suis ici, et non ailleurs; le décor est changé, mais voilà tout, la comédie est toujours la même, en attendant l'inévitable dénoûment.

Vous qui partez pour faire six cents lieues, comme d'autres partent pour Saint-Cloud, vous n'imaginerez jamais combien tout déplacement m'est odieux. L'idée que le lendemain tout sera différent me jette dans une perplexité noire.

Je ne dis pourtant pas, comme Horace disait au notaire :

Moi je hais l'Orient, la mer et tout pays
Qui ne se trouve pas sur le plan de Paris,
Cette divine capitale,
Où l'on peut en tout temps, à toute heure, en tout lieu,
Trouver l'occasion de chiffonner un peu
La tunique de la morale.

Non, non, ce n'est pas cela, quel que soit l'endroit où l'on se trouve, un coup de fer est bien vite donné, et les défenseurs de la morale, braves gens perclus, ne courent pas sur les grands chemins.

La vérité, c'est que je déteste la chambre d'hôtel. On y entre le soir harassé de fatigue; on pose son sac d'un côté, son cœur de l'autre, le livre à droite, les cigares partout, et le lendemain on ouvre de grands yeux bêtes et étonnés qui ne retrouvent rien du tout.

C'est alors qu'on se prend à penser qu'il est de par le monde un endroit, et quelquefois deux, où une main amie a fermé les volets, pour que le soleil, toujours pressé, n'entre pas avant l'heure, endroit béni où l'on a ses pantoufles sous les pieds et le reste dans la main.

Comme on ne saurait passer sa vie à regretter, ce qui ne servirait à rien, on prend son courage sous le bras et l'on va à la découverte. Hélas! il est un âge où l'on ne découvre plus rien et où l'on trouve qu'entre les Pyrénées et les Alpes, il n'y a pas autant de différence que veulent bien le dire nos bons amis du club Alpin.

D'ailleurs, l'inconnu met de l'inquiétude dans l'esprit, j'allais dire dans l'âme, lorsque heureusement je me suis souvenu que vous ne croyez pas à cette partie indéterminée de notre individu.

J'avoue pourtant que j'avais été assez séduit en arrivant à X...-les-Bains. Ah! la riante vallée, les beaux arbres, les belles fleurs! et comme on est loin du reste du monde. Le monde existe-t-il encore? On a beau chercher, regarder autour de soi, la montagne, toujours la montagne, si bien qu'au bout de quelques heures, on finit par comprendre qu'au lieu d'être dans un paradis retrouvé, le sort vous a précipité dans une cuvette.

On se figure qu'on s'y fera. Eh bien! non; ne sommes-nous pas, vous et moi, de ceux qui ont passé leur vie à creuser dans l'humanité, à fouiller dans les livres, à escalader dans les suppositions, afin justement de savoir ce qu'il y a derrière la montagne?

Le sage dit : « qu'importe! » Mais nous qui ne sommes pas des sages, nous allons quand même, quand il serait si facile de ne se point fatiguer, parce qu'après tout, derrière la montagne, il y a une autre montagne, et que tout est à recommencer.

Et si, par aventure, c'est la plaine au lieu des monts, elle est aride et sauvage. Parfois, un favorisé, — vous savez de qui je veux parler, — découvre une plaine fertile et souriante; hélas! il tombe épuisé au bord du chemin, et si, rappelant ses forces, ranimant l'énergie sauvage de sa jeunesse, il se traîne pour arracher une fleur, une main tranquille le retient et une voix goguenarde lui crie :

— Ceci est à moi, le public n'entre pas ici. Essuyez vos désirs, s. v. p.

A X...-les-Bains, il serait puéril et ridicule de chercher un coin ou une fissure, un trou grand comme celui du rideau du Gymnase pour chercher à regarder si la colombe apporte la branche d'olivier qui annonce la délivrance.

On tomberait dans un profond désespoir si le chemin de fer ne sifflait votre ennui quatre fois par jour et si quelques journaux ne venaient chaque matin apprendre aux exilés volontaires que le soleil se lève encore au boulevard Montmartre.

Parfois l'attention est attirée par des groupes de nouveaux venûs; mais les nouveaux venus sont comme les montagnes, ils se ressemblent tant entre eux qu'on les prendrait volontiers pour des anciens venus.

Les hommes ont des jaquettes à carreaux, des pantalons à carreaux, des chapeaux à carreaux.

Les femmes ont la tenue que vous savez, tenue sotte, extravagante et sans goût.

Quand elles sont jolies, cela passe à peine; quand elles ne le sont point, ça ne passe pas.

Savez-vous rien de plus désobligeant à voir qu'une tête ridicule surmontée d'un feutre à larges bords, orné d'une plume qui n'en finit pas?

Pour moi j'en finis tout de suite, je regarde ailleurs.

Ailleurs, hélas! c'est la même chose. Les femmes du pays sont d'une laideur remarquable et elles ont des pieds à faire rêver les singes.

Une d'elles, cependant, m'a fort intéressé.

On la montre aux voyageurs; pas à tous, ce serait perdre du temps.

C'est une bonne et très-aimable demoiselle qui, s'il faut en croire ce qu'on raconte, pourrait bien avoir eu dix-huit ans en 1823.

Le temps a quelque peu sillonné son visage, sans altérer, pourtant, la finesse et l'éclat de ses yeux. Autant que j'ai pu voir en un instant, elle est légèrement voûtée, mais sa démarche est encore vive. Peut-être son bonnet à longues barbes de dentelle et sa robe noire un peu ample ne favorisent-ils point sa taille. Elle est maigre, et je lui en ai su gré. Somme toute, elle ne manque ni de respectabilité, ni de distinction.

Quand j'eus regardé, juste assez pour ne pas être indiscret, mon obligeante *cicérone* me dit :

— Connaissez-vous le *Lac?*

— Le lac du Bourget?

— Non, le *Lac* de Lamartine.

— Sans doute.

— Vous vous rappelez?

— Si je l'avais oublié, l'adorable musique de Niédermeyer m'en ferait souvenir.

— C'est juste. Aimez-vous cette limpide et double mélodie?

— Mais oui, je l'aime comme on aime le lait, le sucre, les bras ronds et les mains blanche; comme on aime tout ce qui est doux aux lèvres.

— Bon. Eh bien! voici la femme qui a inspiré le poëte.

— Ça?

— Ça.

Je regardais stupéfait la bonne demoiselle, et mon étonnement étant passé, j'étais tout attendri. J'entendais comme une étrange voix chanter à mon oreille :

Un soir, t'en souvient-il, nous voguions en silence.

Je saluai avec un profond respect et m'éloignai rapidement, je sentais que j'allais lui dire :

— Vous en souvenez-vous?

Mais lorsque j'eus franchi le seuil de sa maison, je ne pus m'empêcher de m'écrier :

— Quel malheur qu'Elvire ne la puisse pas voir; comme elle serait vengée!

Je réfléchis presque aussitôt qu'Elvire serait plus vieille encore, et je me dis :

— Ce que c'est « que de nous. »

Pendant toute la journée je songeai à Lamartine que je n'avais vu que deux fois en ma vie. La première sur le balcon de l'Hôtel-de-Ville, où il était bien grand; la seconde sur l'escalier de Millaud, où il était bien petit.

— Dites-moi, demandai-je à Mme G. L., peut-être un jour me prendra-t-il fantaisie de raconter ma présentation d'aujourd'hui, puis-je le faire sans indiscrétion?

— Mais, me répondit en souriant Mme L..., je n'y vois pas d'inconvénient, puisqu'*ils* voguaient en silence.

En rentrant, quelles réflexions ne faisais-je pas, vous le devinez sans doute, vous, qui devinez tout, parce que vous savez le reste. Malgré moi, la figure du grand poëte de 1848 m'envahissait; je me rappelais et son manifeste à l'Europe, que nul parmi les parleurs d'aujourd'hui ne saurait refaire. Je me souvenais de ces phrases sublimes avec lesquelles il arrêtait soudain la populace furieuse, et je me disais que les bourgeois de Paris sont des bourgeois bien ingrats, et qu'ils payeront tôt ou tard leur ingratitude, parce que tout se paye ici-bas, et l'ingratitude bien plus que tout le reste. Si ces bourgeois n'avaient pas été ingrats, ils auraient élevé à Lamartine, qui avait vingt fois sauvé leur vie, leur honneur et leurs biens, une statue en or pur, et cela n'aurait pas été encore assez. Mais je me disais aussi que peut-être le pauvre grand homme aurait gratté les pieds de sa statue, non pour voir s'ils étaient d'argile, mais pour en faire quelque argent à jeter par la fenêtre.

Pour me séparer du chantre d'Elvire, j'ouvre un journal et je lis la mort d'un autre poëte, Félicien David.

L'auteur de *Lalla-Rouckh* était mon voisin depuis longtemps; on l'aimait fort là-haut sur la butte de la Nouvelle-Athènes, — c'est ainsi qu'il désignait le quartier. — Tout le monde le connaissait et lui souriait.

On a dit tant de choses sur lui et sur son enterrement, que je pourrais bien me dispenser de faire comme les autres, mais je veux vous dire une petite anecdote inédite.

David avat été saint-simonien; il avait habité le phalanstère de Ménilmontant avec tous ces gens qui sont devenus des illustrations. Lui aussi, le doux garçon, il devait devenir célèbre, mais il n'en était pas bien sûr, et sa modestie et sa douceur ne contribuaient pas médiocrement à donner de lui une opinion ordinaire.

Vous savez qu'à Ménilmontant, on pratiquait entre autres maximes celle-ci :

Chacun doit être jugé selon ses œuvres.

C'est vrai et juste.

Mais c'était assez désagréable, parce qu'il arrivait que certains membres étant jugés selon leurs œuvres étaient obligés quelquefois de cirer les bottes ou de balayer la cour de la communauté.

David avait pour mission intellectuelle de composer la musique des chœurs que les adeptes chantaient pendant le travail.

Ce n'était qu'un des côtés de son utilité, et un jour il fut chargé du soin d'entretenir la batterie de cuisine, et quelques frères plaisants lui donnèrent le nom de *Tripoli*, tout bas, parce qu'on ne plaisantait pas avec le Père et avec les devoirs.

Quelque quinze ans après, un archimillionnaire donnait un grand dîner en l'honneur d'un *frère* qui revenait de tracer les premières lignes du canal de Suez et que la mort vient d'enlever aussi.

Au dessert, on but à la *doctrine* et on parla des frères. Beaucoup étaient morts, comme Retouret, Edmond Talabot, Fontana et bien d'autres; quelques-uns avaient acquis de grands biens, comme les Pereire, les Rodriguès, et encore bien d'autres. Le père Enfantin et Victor Fournel étaient des ingénieurs célèbres; Émile Barrault écrivait des lettres politiques qui faisaient grand bruit.

— A propos, s'écria l'amphitryon, tu sais que Félicien a un immense succès!

— Quel Félicien?

— David.

— Ah! oui; un succès de quoi?

— Un succès de musique.

— Pas possible!

— Pourquoi, pas possible? c'est un garçon de très grand talent.

— Ce petit David qui avait le nez retroussé et qui ne savait pas frotter les casseroles?

— Lui-même.

— Et qu'a-t-il fait?

— Une ode symphonique qui émerveille même les connaisseurs, et qui a un retentissement énorme; cela s'appelle *le Désert*.

— Pauvre Tripoli! s'écria le frère invité, le désert lui devait bien ça.

Le lendemain, on raconta à David, qui n'avait pu assister au dîner, ce mot bien médiocrement spirituel, et le brave garçon pleura d'attendrissement, parce que l'un de ses frères ne l'avait pas oublié.

Ne semble-t-il pas étrange qu'un homme, qui avait élevé la fraternité à la hauteur d'une religion, en vienne à renier la religion de la fraternité?

L'on devient vieux, le cœur se racornit et l'on voit différemment toute chose...

Allons, bon! voilà que je vais me mêler de choses qui ne regardent ni vous, qui aimez trop la liberté, ni moi, qui en abuse; arrivons à quelque chose de plus gai.

Nous habitons l'hôtel V..., qui est l'hôtel modèle d'X... Sa situation est adorable et, des fenêtres de la magnifique salle à manger, des salons et de la plupart des appartements, l'œil plonge dans un parc fleuri qui rendrait Alphonse Karr jaloux, si l'humouristique écrivain pouvait être jaloux de quelque chose en ce monde.

Autour de la table, se rangent, au son de la cloche, des notabilités de tous les pays. Ici un prince russe, là un amiral français, plus loin un marquis italien, un commodore anglais, des Américains qui ont des millions de dollars, le préfet de la plus belle ville d'Europe, un grand compositeur, un philanthrope, des dames trop laides pour ne pas être trop riches, d'autres trop maigres pour ne pas être très-distinguées; puis des gens de moindre valeur qui se persuadent sans peine que tout le monde est égal devant la table d'hôte.

Du reste, pas gaie du tout cette belle société-là; c'est à qui posera à qui mieux mieux; on se salue silencieusement, on y mange de même, et rien n'y troublerait le silence si de temps en temps les maîtres d'hôtel ne disaient discrètement: « Bouchées à la reine, — poularde à la Dauphine, — côtelettes d'agneau, purée Soubise, — petits pois à la Trianon, — croûte Pompadour. »

La cuisine aime le dix-huitième siècle, et elle fait bien; ce siècle, tout de plaisir et d'élégance, lui rendait bien cette affection.

Pourtant cette table, où les dîneurs ont l'air d'assister à un enterrement trop civil, a une minute de gaieté.

Entre la poire et le fromage, tous les étrangers s'arment d'un bâton jaune de trente centimètres de long et très-effilé, ils le tiennent avec plus ou moins de grâce et finissent par le plonger dans leur bouche, à la grande joie de mon jeune voisin, Auguste Offenbach, qui est bien l'enfant le plus charmant et le plus rieur que je connaisse.

Ici, on appelle ces bâtons des cure-dents.

Le rire est communicatif et je ne puis me retenir; me voilà parti :

Un gentleman rhumatismé qui est un vieil habitué de l'endroit, est si heureux d'entendre rire quelqu'un, qu'il entre en propos et nous fait compliment.

— Certainement, me dit-il, depuis Casanova on n'a entendu rire personne ici.

— Casanova?

— Oui, Casanova a habité l'hôtel où nous sommes; ces murs ont retenti du bruit de ses folies. Vous voyez la place qu'occupe le maëstro Offenbach, c'est à cette place même qu'il tailla cette fameuse banque de Pharaon, où il gagna trois cent mille livres et dont il parle dans ses mémoires.

Au nom de Casanova, toutes les dames se sont levées, la table est déserte.

Depuis Casanova, l'hôtel V... est bien changé. Si le gaillard ressuscitait, il irait tailler sa banque ailleurs, et il ferait bien. Dans un pays où l'on rend hommage à celle qui inspira l'auteur des *Méditations*, il n'y a rien à faire pour ce héros par excellence des passagères amours.

L'élément féminin est assez mal représenté à X...; la plupart des dames ont des douleurs, celles qui n'en ont pas soignent celles de leurs maris. A part deux ou trois personnes remarquables, qui sont là par aventure, le reste ne tenterait pas un peintre idéal.

Aussi, une jeune Américaine blonde, aux yeux gris, délicieusement jolie, a-t-elle fait sensation d'autant plus facilement. Cette étoile ressemble beaucoup à Mlle Clarke qui traversa la scène du Palais-Royal, mais elle est plus blanche et un peu plus grande.

Miss K..., est ici toute seule avec ses vingt ans, je ne sais même pas si elle a une femme de chambre avec elle. Sa conduite ne prête rien à une chronique qui ne demanderait pas mieux d'être scandaleuse; elle a chanté dans un concert public, et, comme elle a chanté faux, on ne lui en a pas trop voulu et on l'accueille volontiers.

Miss K... a été présentée certainement, mais il faut reconnaître que la société française a des nuances difficiles à expliquer.

Si miss K..., était de Paris ou de Lyon au lieu d'être de Boston, il est certain qu'il n'y aurait pas assez d'avanies pour la pauvre demoiselle; mais heureusement pour elle, elle est née dans l'autre monde.

Le casino d'X..., est l'un des plus beaux de France. La roulette y tournait jadis, ce qui explique tout. Le parc est moins bien entretenu, il n'y a encore que le râteau des croupiers pour bien ratisser les allées et les joueurs.

Si la roulette n'est plus là, le jeu y est toujours; malgré les soins et l'intelligence des administrateurs, on rencontre encore dans les beaux salons d'X... des têtes dont les habitués de Bade et d'Ems n'ont pas oublié les profils.

Ces exilés sont faciles à reconnaître au milieu d'une foule élégante, mais qui a aussi une allure particulière. Sauf quelques Parisiens boulevardiers bien connus et les baigneurs qui s'échappent du grand salon pour poursuivre une martingale ou une petite dame, tout le reste se compose de princes étrangers et étranges, de marquis bizarres et de comtes à dormir debout.

Ni hommes ni femmes, tous décorés.

Décorés de quoi? on ne le saura jamais, il ne le savent pas eux-mêmes.

S'ils ne jouaient pas, ils ne pourraient se regarder sans rire; mais ils jouent.

Ces membres du club universel des rafalés se cotisent à dix pour tailler une banque. Quand ils perdent, ils se disputent et s'accusent; quand ils gagnent, ils ne s'accusent pas, mais ils se disputent bien plus encore.

Pendant le jeu, on entend ces inévitables phrases :

— Pardon, monsieur, ce louis est à moi.

— Mille pardons, c'est le mien.

— Je sais ce que je dis.

— Je sais ce que je fais.

— Je suis un honnête homme.

— Je ne dis pas le contraire.

— Je ne le souffrirais pas

— Oui, mais vous vous trompez.

— Non, et...

Alors, la voix du garçon se fait entendre :

— Eh! monsieur! laissez donc ce louis. Voilà que vous recommencez à prendre l'argent des autres; c'est ennuyeux, à la fin!

Il a raison, le garçon; c'est ennuyeux, même au commencement.

De temps à autre on entend de légers murmures provoqués par un coup qui n'est pas catholique.

— Avez-vous jamais vu un banquier tirer à six? C'est indigne! ça ne s'est jamais vu! dit dans son coin un pauvre diable de décavé.

— Ne m'en parlez pas, lui répond un compagnon d'infortune; hier, il n'a pas tiré à trois; il y a quelque chose là-dessous.

N'allez pas croire, je vous prie, que le cercle d'X...-les-Bains soit plus mal composé que les autres, bien au contraire. Mais la saison s'avance, le bord de la mer n'est plus tenable, le grec émigre.

Dans deux mois, nous le verrons à Nice.

J'ai rencontré autour du tapis vert l'homme le plus étrange qu'on puisse imaginer; il ne jouait pas; c'est, d'ailleurs, un fort galant homme, fort connu à Paris, où il est avocat, je crois.

Entre son front et ses cheveux, on voit un imperceptible liséré noir, qui prouve qu'il porte perruque; dans sa barbe noire, on voit un imperceptible liséré blanc qui prouve qu'il se teint; quand il rit, on aperçoit sur ses gencives un imperceptible liséré d'or qui prouve que, s'il ne mange pas à deux râteliers, c'est bien qu'il ne veut pas. Enfin, sur le ruban rouge, qui illustre son habit, on remarque, en regardant avec attention, un imperceptible liséré vert : je n'ai pas eu le courage de poursuivre plus loin. Cet archange du liséré est-il bien sincère dans ses plaidoiries, je n'en suis pas convaincu; il doit faire une drôle de tête quand son adversaire dit :

— C'est avec étonnement que je vois mon honorable contradicteur sortir des bornes de la vérité.

~~~ On a dit qu'il n'y avait rien à gagner au commerce des grands; il n'y a que les gens qui demandent des places ou les mangeurs de budget qui pourraient se prononcer, mais, à coup sûr, il est quelquefois amusant de les entendre.

Un ministre d'avant-hier, et pendant Thiers, dont le ventre s'est élevé aux sommets les plus inaccessibles de l'ambition, causait avec un homme infiniment spirituel et qui occupe avec distinction l'un des postes les plus élevés de l'administration française.

Ils parlaient de Guillaume Tell.

Était-ce pour discuter son authenticité ou à propos de la musique de Rossini? Je l'ignore; toujours est-il que j'entendis ceci :

— Vous direz tout ce que vous voudrez, Gessler aurait fait un très bon préfet.

— Je ne l'aurais pas nommé.

— Vous auriez eu tort; Gessler, je le répète, eût fait un excellent préfet. Guillaume Tell est un communard de la pire espèce. Il désobéit à la loi, loi bête si vous voulez, mais c'est la loi. Il clabaude partout contre le gouvernement, on l'arrête et il est mis à mort. Gessler qui, au demeurant, n'est pas un méchant homme, mais qui est obligé d'obéir à son ministre, cherche un moyen de sauver son communard. Il le trouve, — il aurait pu trouver mieux, — mais enfin il le trouve, et voilà cet animal de Guillaume qui n'hésite pas une minute et qui s'expose à tuer son fils pour sauver sa vie; allons donc! c'est une canaille de la pire espèce!

On aurait pu répondre à l'aimable paradoxologue :

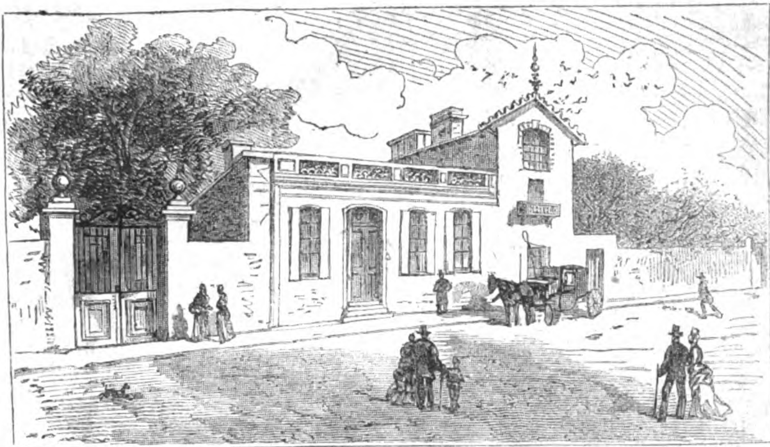
— Oui, mais l'amour de la patrie?

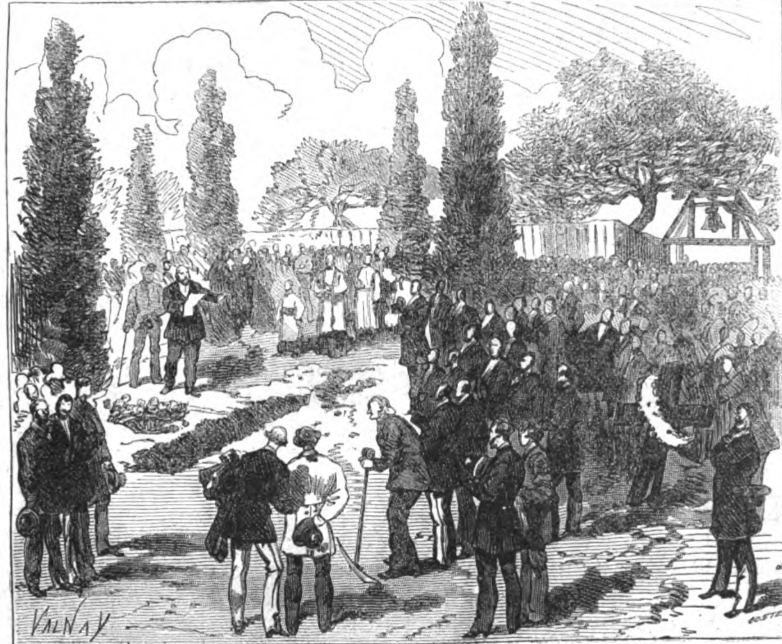
On ne pense pas à tout.

JULES NORIAC.

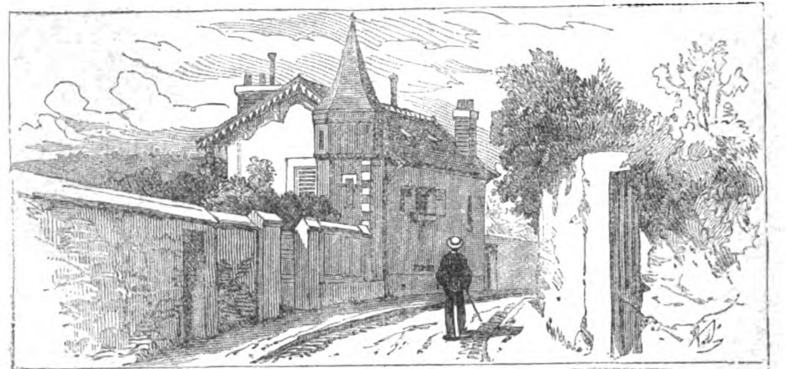
Conflit Turco Serbe

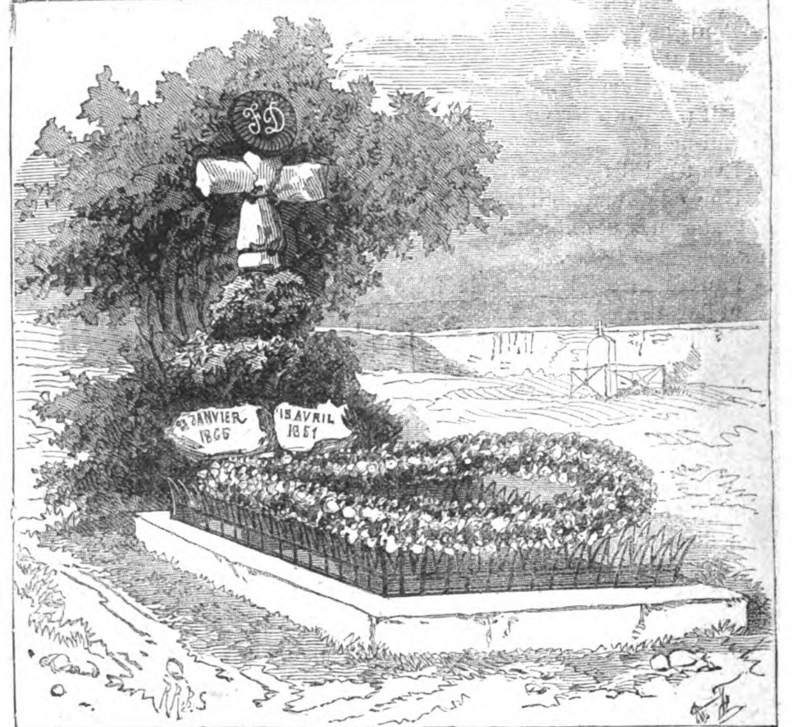
C'est sciemment que nous nous abstenons aujourd'hui de donner des gravures du théâtre de la guerre; nous avions d'autres devoirs à remplir et il nous semblait que le public avait, comme les combattants, besoin d'une petite trêve avant l'extinction de la question serbe. Malheureusement, les événements se précipitent, et les batailles qui viennent de se livrer sous Alexinatz sont les plus importantes et les plus décisives. Il nous faudra donc, dans notre prochain numéro, donner une certaine importance à Alexinatz, d'où M. Dick nous envoie les plus curieux et les plus précis documents.
~~~



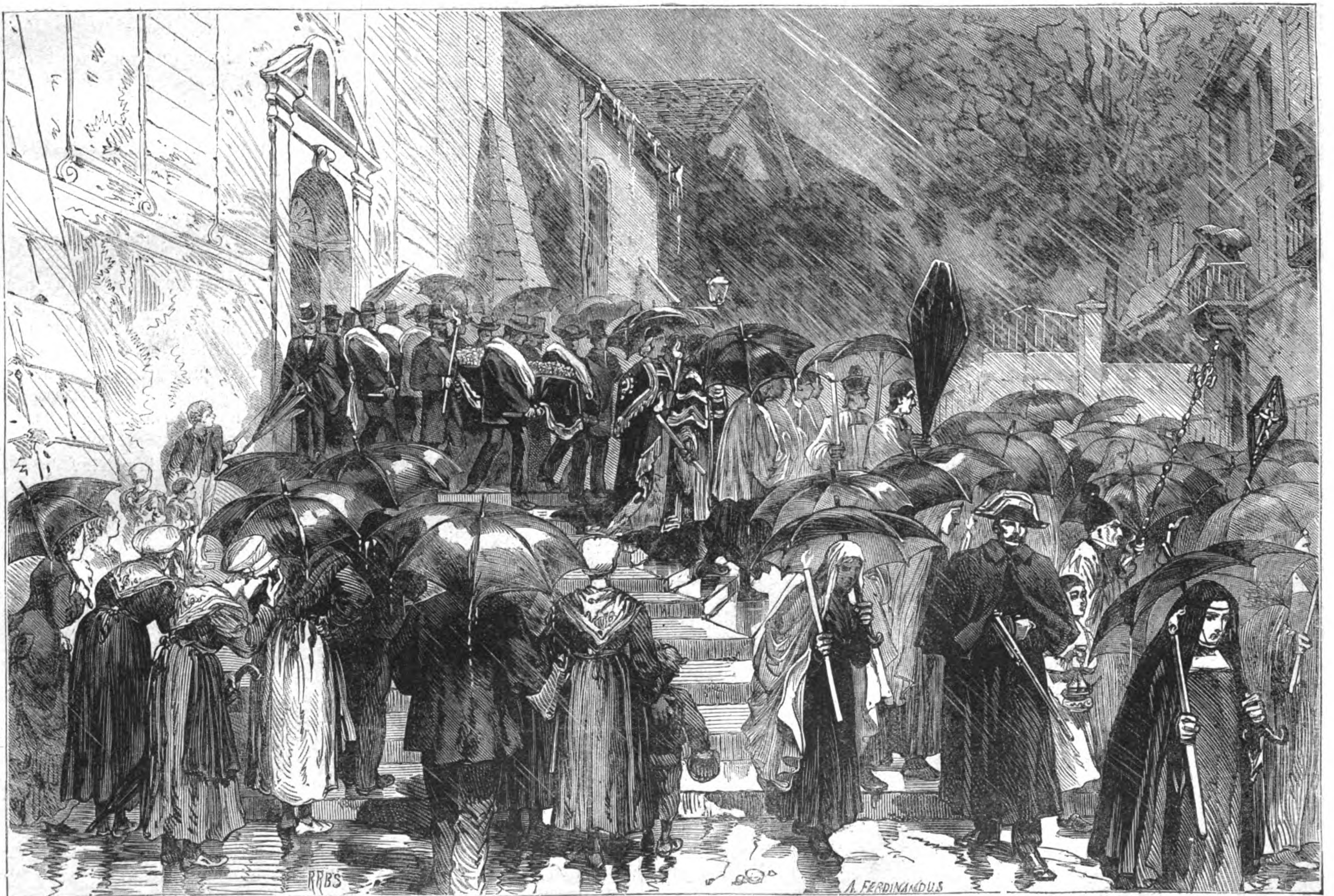


La Maison où est mort Fromentin, à Saint-Maurice, près la Rochelle.
Sa Sépulture. — (D'après le croquis de M. Jourdan.)





La Maison où est mort Félicien David, à Saint-Germain.
Son Tombeau.



Les Obsèques de M. de Franqueville, à Aix-les-Bains. — (Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis de M. Lix.)



RUSSIE. — La Revue de Pompiers passée devant les Princes d'Italie. — (Dessin de M. Janet, d'après le croquis de M. Broling.)

NOS GRAVURES

Les Morts de la Semaine

La dernière quinzaine a vu disparaître bien des illustrations. Les arts pleurent Félicien David et Fromentin; la haute administration a perdu M. de Franqueville; la scène française regrette Mme Volnys; l'armée espagnole, enfin, a eu à enregistrer la mort du général Cabrera.

FÉLICIEN DAVID

De Félicien David, nous ne parlerons point. Notre ami Albert de Lasalle dira mieux que nous ne saurions le faire ce que fut le musicien, dont les œuvres ont tour à tour surpris et charmé plusieurs générations d'artistes. Notre collaborateur est un de ceux qui ont le mieux compris son génie. A lui donc l'honneur de rendre un dernier hommage à sa mémoire.

EUGÈNE FROMENTIN

Nous n'avons pas non plus la prétention d'analyser l'œuvre d'un maître comme Fromentin. La mort est venue le surprendre dans tout le rayonnement de sa gloire, et si l'on ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse profonde en songeant à toutes les belles œuvres que cette fin prématurée a empêché d'éclore, on se console en pensant qu'il vaut mieux, en somme, pour l'artiste, mourir dans toute la force de son talent que de s'exposer peut-être à se survivre quelquefois à lui-même, en survivant à son génie. Fromentin n'aura pas eu cette douleur suprême. A l'heure où il s'est éteint, son nom était dans toutes les bouches, ses ouvrages attiraient tous les regards. C'est donc chose facile que de parler de ce grand peintre. Tout ce qu'on pourrait dire de sa vie, le public le sait déjà, et la tâche du chroniqueur se trouve ainsi réduite à préciser quelques dates.

Né à La Rochelle, en 1820, Eugène Fromentin exposa pour la première fois, en 1847, au retour d'un voyage qu'il fit en Algérie. En 1849, il obtint une deuxième médaille; un rappel de deuxième médaille en 1857; une première médaille et la croix d'honneur en 1859. Il figura avec éclat à l'Exposition universelle de 1867, et fut promu au grade d'officier de la Légion d'honneur en 1869. Il mourut à Saint-Maurice, près La Rochelle, le 27 août 1876.

Est-il besoin de citer ses œuvres? Qui ne connaît les *Gorges de la Chiffa*, la *Chasse à la gazelle*, les *Courriers arabes*, la *Curée*, le *Berger kabyle*, la *Chasse au héron*, et surtout la *Chasse au faucon* et le *Fauconnier arabe*, placés au musée du Luxembourg? N'oublions pas non plus les *Centaures*, une *Halte de muletiers*, la *Fantasia*, et une foule d'œuvres dont chacune suffirait à sauver de l'oubli le nom du peintre qui l'aurait exécutée.

Notre notice serait incomplète si nous n'ajoutions que Fromentin mania la plume aussi bien que le pinceau. Il fut un lettré non moins qu'un coloriste, et ses livres, *Un Été dans le Sahara*, *Un Été dans le Sahel*, les *Visites artistiques*, *Simples pèlerinages*, *Dominique*, seront toujours appréciés des esprits délicats.

M. DE FRANQUEVILLE

Après Fromentin, M. de Franqueville; et le hasard qui rapproche sous notre plume le nom d'un grand ingénieur de celui d'un grand peintre ne nous cause aucun embarras. L'un et l'autre ont fait également honneur à la profession qu'ils avaient choisie; l'un comme l'autre, ils lui donnèrent tout ce qu'ils avaient d'intelligence et de force; tous deux surent y briller au même degré.

M. de Franqueville naquit le 9 mai 1809 à Cherbourg, où son père exerçait les fonctions de commissaire général de la marine. Il fit ses études à Paris, au lycée Louis-le-Grand, qu'il quitta en 1827 pour entrer à l'École polytechnique. Deux ans plus tard, il en sortait le premier de sa promotion et passait dans le corps des ponts et chaussées.

Sa carrière y fut rapide. Attaché d'abord au conseil général du corps, il fut bientôt nommé ingénieur de l'arrondissement de Soissons et, bientôt après, chargé de l'arrondissement de Saint-Denis. Nommé chef de la section de navigation à l'administration centrale, en 1838, il fut, en 1840, placé à la tête de la troisième division du département des travaux public, avec rang d'ingénieur ordinaire de première classe; cinq ans plus tard, il était promu au grade d'ingénieur en chef des ponts et chaussées.

En mars 1848, lors de la réorganisation des cours du Collége de France, M. de Franqueville fut appelé à la chaire d'économie générale et de statistique des travaux publics; mais les luttes intestines qui désolaient alors le pays l'empêchèrent de continuer son enseignement, qui aurait été si utile.

Conservé à la tête de sa division, il continua dans cette position de rendre les services que l'on pouvait attendre de sa haute intelligence, notamment pour l'organisation dans les départements de chantiers destinés à hâter la dissolution des ateliers nationaux; le dévouement dont il fit preuve à cette époque lui valut la croix d'officier de la Légion d'honneur; il était chevalier depuis 1842.

Sous l'Empire, M. de Franqueville fut nommé successivement directeur des ponts et chaussées au ministère des travaux publics, membre du conseil général des ponts et chaussées (1854), et inspecteur général en 1855. Ainsi, à l'âge de quarante-cinq ans, il était parvenu à la plus haute position du corps auquel il appartenait!

Quelques mois après, le 15 juillet 1855, M. de Franqueville était appelé à la direction générale des ponts et chaussées et des chemins de fer, et cette haute position, il l'a occupée jusqu'à sa mort. M. de Franqueville était grand-officier de la Légion d'honneur depuis 1868.

Ses obsèques ont eu lieu avec une solennité particulière à Aix-les-Bains.

La gravure que nous reproduisons plus loin donnera une idée à nos lecteurs de l'empressement avec lequel tous les amis du défunt et tous les habitants de la ville où il vient de s'éteindre, ont mis à apporter autour de son cercueil un dernier témoignage de vénération et de regrets. Cette vénération, ces regrets sont partagés par la France entière, qui n'oublie pas qu'elle perd en M. de Franqueville un de ses serviteurs les plus dévoués. Du moins, l'œuvre à laquelle M. de Franqueville a donné une si vive impulsion restera toujours associée à son nom. Le pays se rappellera longtemps la part qu'il a prise à la création de nos chemins de fer, et pendant longtemps encore les ingénieurs qui lui succéderont dans la carrière s'inspireront de ses lumières, et profiteront de ses travaux. L'excellente traduction que M. de Franqueville laisse du *Traité pratique des chemins de fer*, de Nicolas Wood, œuvre qu'il a entreprise en collaboration avec MM. de Montricher et de Ruolz, est un monument qui ne périra pas.

Mme VOLNYS (LÉONTINE FAY)

Léontine Fay, qui naquit le 19 novembre 1810, fut dans toute la force du terme une comédienne de race. Quand elle vint au monde, son père et sa mère dirigeaient une sorte de troupe ambulante qui parcourait la province et l'étranger; et, à l'âge de quatre ans, Léontine Fay remplissait déjà des petits rôles d'enfant. A dix ans elle débutait au théâtre de Madame, aujourd'hui le Gymnase, et le succès qu'elle obtint fut si grand que tout un répertoire se créa à son intention. Scribe écrivit pour elle *la Petite sœur*, *le Vieux garçon*, *le Mariage enfantin*, qu'elle *joua avec Déjazet*. En 1829, Léontine Fay, qui venait d'épouser l'acteur Volnys, parut sur la scène de la Comédie-Française dans le *Don Juan d'Autriche*, de Casimir Delavigne. Des offres brillantes la ramenèrent au Gymnase, qu'elle quitta quelques années plus tard pour reparaître à la salle de la rue Richelieu. En 1847, Mme Volnys quitta définitivement la maison de Molière et partit pour la Russie, où, pendant plus de vingt ans, elle fut l'idole des habitués du Théâtre-Français de Saint-Pétersbourg. Lorsqu'elle cessa de jouer, le Czar lui offrit la position de dame lectrice près de l'impératrice.

En 1870, Mme Volnys revint en France pour aller à Nice rétablir une santé que cinquante années de fatigues avaient compromise. C'est là qu'elle vient de s'éteindre, après huit mois de souffrances, entourée de ses petits enfants et de ses nombreux amis qu'elle avait su se créer par sa bienveillance et son inépuisable charité.

LE GÉNÉRAL CABRERA

Né, en 1810, à Tortose, Ramon Cabrera se jeta de bonne heure dans les luttes de la guerre civile qui éclata en Espagne, après la mort de Ferdinand VII. Il entra dans un corps de guérillas, partisans de don Carlos, et, lorsque Mina eut fait mettre à mort sa mère et ses trois sœurs, il égorgea tous les christinos qui tombèrent entre ses mains.

Lieutenant-général dès 1838, et créé comte de Morella par don Carlos, il n'en fut pas moins réduit à se réfugier en France en 1840.

En 1845, il tenta de soulever la Catalogne, Valence et l'Aragon. En 1849, il reparut en Espagne et fut forcé de repasser les Pyrénées après la déroute de l'asteral. Il retourna alors en Angleterre, où il épousa une riche Anglaise, miss Richard, et ne se mêla plus aux soulèvements de son parti. On le vit même, pendant la dernière guerre carliste, faire acte public d'adhésion au gouvernement de Madrid et recevoir, en échange, la confirmation de tous ses titres et de toutes ses décorations. C'est à Windsor, où il s'était retiré depuis plusieurs années, que le général Cabrera vient de finir ses jours. Un de ses fils est officier de milices en Angleterre.

Abd-ul-Hamid

Nous avons pu nous procurer la photographie du nouveau sultan, et nous le représentons tel que la foule l'a vu et acclamé, ces jours derniers, à Constantinople.

Abd-ul-Hamid, ou Hamid II, est le second fils du sultan Abd-ul-Medjid; né, le 22 septembre 1842, d'une esclave kurde, il fut, plus tard, adopté par la seconde femme de son père. Il fut question de l'envoyer faire ses études à notre École polytechnique, mais ce projet ne fut pas mis à exécution, et il ne vint à Paris qu'avec son frère Mourad, accompagnant leur oncle, en 1867.

Tenu, depuis, à l'écart, comme son frère, par l'ombrageux Abd-ul-Aziz, il restait également sur une grande réserve depuis la maladie de Mourad, vivant très-sobrement avec sa première femme et ses deux enfants.

On dit le nouveau sultan très-fort au physique, grâce à des exercices gymnastiques dans lesquels il excelle; on le croit très-instruit, surtout en histoire et en géographie, sciences qu'il cultive avec passion, ainsi que la mécanique. Il posséderait assez bien le français, au moyen duquel il a étudié notre Révolution. Comme caractère, il serait très-entier dans ses idées, tenant beaucoup de son grand-père Madmoud le réformateur. On fonde donc un certain espoir sur le nouveau souverain qui, en présence des divisions de son pays qui se reflètent dans le ministère actuel, aura bientôt à trancher bien des questions.

La Revue de Pompiers à Saint-Pétersbourg

Il entre toujours dans le programme des fêtes données à l'occasion du passage de princes ou de souverains que le Czar veut distraire, une revue de pompiers. L'empereur est fier de cet admirable corps, dont la réorganisation est son œuvre, et il a raison, car il est bien des capitales de l'Europe qui l'envient. C'est à propos de la visite des princes d'Italie, aujourd'hui de retour dans leur pays, que la revue que nous reproduisons se passait sur le Champ-de-Mars de Saint-Pétersbourg. Quand arrivent le Czar et ses invités, pompiers, chevaux, pompes, tonneaux, tout est au repos; puis le signal est donné et, en un clin d'œil, les magnifiques chevaux sont attelés, les hommes montés, et les magnifiques attelages se précipitent dans la carrière et en font le tour avec la rapidité de l'éclair. Dans cette saison, les véhicules sont garnis de roues; arrive l'hiver, on leur substitue le traîneau qui permet une plus grande rapidité encore. En voyant cette gravure, on ne peut s'empêcher de penser à nos pauvres pompiers, si braves, si intelligents, que nous voyons parfois traîner péniblement leurs modestes machines, suivis d'une escouade munie de seaux en toile. Quand donc chaque poste de pompiers sera-t-il accompagné, chez nous, d'écuries et de remises, avec des chevaux tout

harnachés et une pompe à vapeur allumée jour et nuit? Un bon système de télégraphie relierait tous ces postes entre eux et au poste central, et que de désastres seraient ainsi épargnés! Les compagnies d'assurances gagneraient à se charger des frais d'une pareille organisation.

Les fêtes de Cherbourg

MALGRÉ plusieurs averses, les fêtes que la ville de Cherbourg a offertes aux nombreux curieux venus pour le lancement de l'*Annamite* ont été très-brillantes. Le samedi 19 août, les différentes musiques de la garnison ont exécuté une magnifique retraite aux flambeaux. Les rues, pavoisées et ornées avec beaucoup de goût, étaient brillamment éclairées. Partout les organisateurs de la fête avaient rencontré un concours empressé.

Le lendemain dimanche, messe en musique et concert par les musiques réunies du 25e de ligne et du 1er régiment d'infanterie de marine. Le soir, merveilleuse fête de nuit dont rien, à Paris, ne peut donner une idée.

L'immense bassin du Commerce, éclairé par la lumière électrique, était couvert d'embarcations pavoisées et illuminées. De toutes parts, des feux de Bengale, des guirlandes de lanternes de couleur produisant sur l'eau le plus magique effet. Enfin, embrasement de la montagne du Roule qui domine Cherbourg et dont le fort projetait au loin ses lueurs d'incendie.

Le 21, à six heures du matin, les portes de l'arsenal s'ouvraient à la foule venue pour le lancement.

Contre toute attente, et malgré les efforts combinés des plus puissants leviers, l'*Annamite*, que venait de bénir Mgr l'évêque de Coutances assisté d'un nombreux clergé, n'a pas bougé, et pendant plus de trois heures, les hommes attelés aux cabestans ont usé vainement leurs efforts contre le géant immobile.

Le mardi matin tout était de nouveau prêt pour effectuer le lancement; mais le préfet maritime a cru devoir opposer un refus formel et inexplicable aux sollicitations des ingénieurs de la marine.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, nous apprenons que le lancement a enfin parfaitement réussi, et que le 5 septembre, à dix heures du matin, l'*Annamite* a pu être mis à flot, sans éprouver les avaries que l'on redoutait.

Pendant ces trois journées, le bassin du Commerce a servi de théâtre à une foule de jeux nautiques. Mentionnons également la première ascension en ballon qui ait eu lieu à Cherbourg. L'intrépide Durnof, parti sur la *Ville-de-Calais* avec M. Moret, rédacteur du *Figaro*, a effectué sa descente le jour même en pleine mer, près du cap Lévi, et a été recueilli par une chaloupe à vapeur.

Un magnifique feu d'artifice, donné sur la jetée ouest du port, a clôturé cette série de fêtes. Le temps, qui s'était rasséréné, a favorité cette dernière partie du programme. Vu de la rade, le spectacle était merveilleux, surtout quand une pièce de circonstance représentant l'*Annamite* avec ses mâts, sa voilure et ses cordages, est venue éclairer de ses mille feux les quais, la jetée et la rade.

Somme toute, sauf la déception occasionnée par l'immobilité de l'*Annamite* et malgré la pluie, les fêtes de Cherbourg ont donné tout ce qu'elles promettaient.

Terminons par quelques mots sur le héros de ces fêtes.

L'*Annamite*, le plus grand navire qui ait été construit sur les chantiers militaires français, est destiné au transport des troupes entre Toulon et Saïgon. Il a été construit par l'ingénieur Bertin, sur les plans de M. l'ingénieur Cazelles; il mesure une longueur extrême de la proue à la poupe de 108 mètres, une largeur de 15 m. 32, une profondeur de 11 m. 65; ses aménagements intérieurs renferment une glacière et un hôpital pour 100 malades et peuvent recevoir, outre les passagers, 1,200 hommes de troupe sans compter les officiers. Les entre-ponts sont ventilés par un ingénieux système que M. Bertin, un jeune savant plein d'avenir, a déjà expérimenté avec succès à bord du *Calvados*. On construit actuellement au Creuzot l'énorme machine forte de 2,400 chevaux qui devra donner au navire une vitesse moyenne de 12 nœuds 1/2 à l'heure. La longueur et les formes effilées de l'*Annamite* faisaient prévoir de grandes difficultés au lancement, et M. Bertin avait pris toutes ses précautions pour éviter une immersion trop brusque dans le bassin Napoléon relativement très étroit, et où le vaisseau ne devait courir qu'environ les deux tiers de sa propre longueur. On ignore la cause exacte qui a empêché l'*Annamite* d'être mis à flot la première fois; mais il est très-probable que les suifs qui graissaient les coulisses de la calle où reposait le vaisseau, au lieu de faciliter l'opération, ont au contraire collé la quille sur les patins qui la supportaient.

FENWICK.

L'Exposition universelle de 1878

LA grande manifestation pacifique du travail, des arts et de l'industrie que la France organise pour l'année 1878 est en bonne voie, et toutes les nouvelles qui arrivent de l'étranger, d'abord un peu froid à notre appel, font espérer le plus grand succès. Ce sera une grande tâche pour nous que d'avoir à enregistrer toutes les merveilles qui vont surgir sur ce Champ-de-Mars, aujourd'hui nu et plat comme la feuille de papier sur laquelle est tracé le plan officiel que nous publions dans ce numéro. Nous tâcherons de lui consacrer une place en rapport avec son importance. Nous avons donné, il y a quelques semaines, les croquis de plusieurs projets d'ensemble; on dit que c'est parmi ces projets, ou plutôt à l'aide des quatre ou cinq primés, que M. Krantz, que sa compétence en ces matières a désigné comme commissaire général, a formé le nouveau plan, aidé de la Commission et des architectes, auteurs desdits projets. La partie architecturale proprement dite, façade, couronnement, n'est pas encore suffisamment déterminée pour que nous ayons pu en obtenir la communication. La future disposition du Trocadéro et sa décoration ne sont pas non plus définitives; nous nous bornerons donc aujourd'hui au plan qui occupe 240,000 mètres carrés du Champ-de-Mars, ayant néanmoins sur trois côtés 80 mètres de jardins et devant sa façade un parc immense resserrant la vue du Trocadéro.

La description très-complète que fait de ce palais le journal *la Liberté*, nous semble très-claire, et fera très-bien comprendre notre gravure.

En partant du pont d'Iéna, nous trouvons, dit notre confrère, une belle pelouse, un tapis vert, s'étendant entre le parc français à gauche, et le parc étranger à droite. Cette pelouse nous conduit du pont d'Iéna à l'entrée principale. La façade est monumentale, en pierre, et a un grand caractère. Elle est précédée d'un perron de vingt marches, large de 75 mètres. Des massifs d'arbustes et de fleurs s'élèvent à droite et à gauche de ce perron principal et sont divisés en corbeilles par allées droites formées aussi par des marches. La plate-forme du perron, à laquelle on accède ainsi, a 210 mètres de développement, c'est-à-dire deux fois la longueur d'une des façades du Louvre. Elle est disposée en terrasse, sur une largeur de 17 mètres. De cette esplanade immense, au pied du monument, on verra tout le parc, la Seine, le Trocadéro.

Entrons dans le palais, dont la façade, débordant des deux côtés de ce perron, a 350 mètres de développement. Vingt-sept portes donnent accès au grand vestibule, immense vaisseau de 25 mètres de large et de 16 mètres de haut, qui s'étend sur toute la façade, et sur lequel s'ouvrent toutes les galeries de l'Exposition proprement dite.

Ce vestibule, richement décoré, sera, au point de vue de l'architecture, une transition entre la pierre de la façade et le fer des galeries. Il sera très-éclairé, et la peinture jouera un rôle important dans sa décoration essentiellement polychrome. Au point de vue de la promenade dans l'Exposition, il aura pour utilité de bien faire comprendre aux visiteurs les divisions du grand concours international.

Au centre, s'ouvrira la galerie des beaux-arts, magnifique enfilade de onze salons ayant chacun 50 mètres de long et 25 mètres de large, c'est-à-dire dire deux fois l'étendue du grand salon carré des expositions annuelles au palais des Champs-Élysées. Ces salons, tous isolés les uns des autres par des passages couverts, seront flanqués à droite et à gauche de quarante-quatre petites pièces — encore plus grandes que les salles actuelles de peinture — qui s'ouvriront sur les salons principaux.

Toute cette vaste partie des beaux-arts, édifice colossal, d'une étendue plus considérable que tout ce qui a été jusqu'à présent ouvert aux artistes, s'étendra de l'entrée principale à l'École militaire, et sera isolée des deux côtés, pour éviter toute crainte d'incendie, par deux avenues intérieures, longues chacune de 650 mètres et larges de 18. Des velums abriteront de la pluie et du soleil ces promenoirs, qu'on garnira probablement de plantes et de statues, et qui seront traversés par dix passages reliant entre elles les deux sections de l'Exposition industrielle.

L'industrie sera divisée en deux grandes parties. Par rapport à l'entrée d'honneur, la France occupera la gauche du palais, et l'étranger la droite.

En partant du centre, immédiatement après les promenoirs, nous trouvons une galerie relativement étroite — elle a encore 12 mètres de large — consacrée aux arts libéraux. Là seront groupés les produits de l'imprimerie et de la librairie, le matériel des sciences et des arts, les spécimens des écoles, la photographie et ses applications, l'électricité, en un mot, tout ce qui intéresse les savants... et les enfants.

La galerie qui vient ensuite est très-spacieuse; elle se compose d'un promenoir de 5 mètres de largeur circulant entre deux travées de 12 mètres; elle est consacrée au mobilier. Une autre galerie, de disposition et de dimension semblables, est consacrée au vêtement. Puis vient une galerie de 12 mètres, occupée par les matières premières telles qu'on les extrait du sol ou telles que la culture les produit.

Ces quatre galeries seront relativement basses. Leur construction se prêtera à la variété infinie des subdivision et des installations. Enveloppées par les vestibules et la galerie des machines, elles seront très-économiquement bâties et formeront plutôt des abris solides que les salles d'un palais. C'est au luxe des installations particulières qu'elles devront leur décoration.

La galerie des machines, qui viendra ensuite, sera un immense vaisseau, large de 35 mètres et long de 650, en ligne droite. Des chaudières à vapeur, construites en dehors, dans l'avenue qui entoure le palais, transmettront la force motrice à tous les appareils, sans qu'aucune parcelle de feu entre dans le palais.

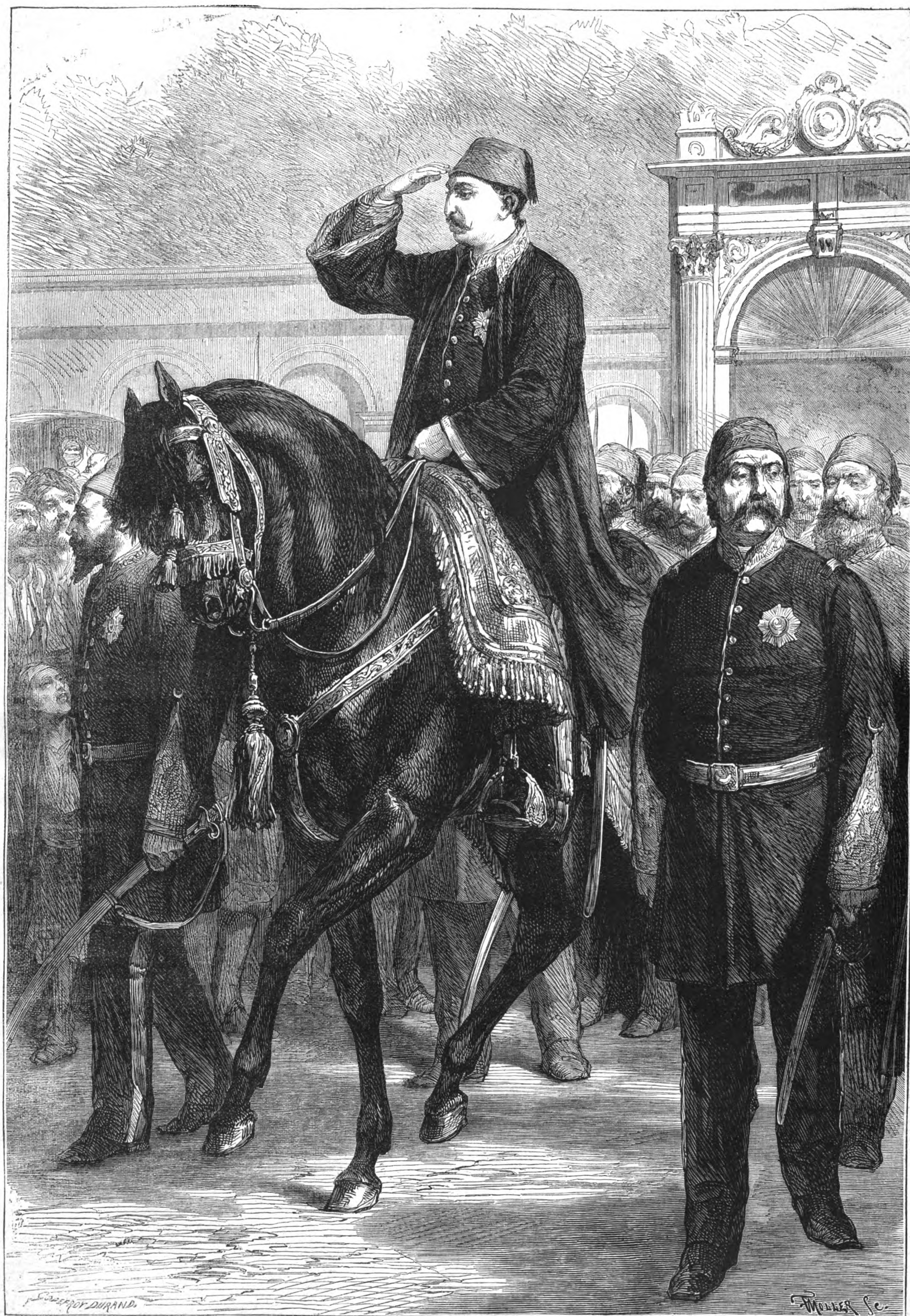
Après la galerie des machines, viendra, en bordure sur les avenues, un abri léger de 12 mètres de largeur, dans lequel sera installée l'alimentation. Une marquise s'étendra de chaque côté du palais, au-devant de cette section.

COURRIER DU PALAIS

Les collaborateurs. — Le sujet, la charpente et le style. — L'insanité d'esprit. — Les sciences occultes. — Un magicien du dix-neuvième siècle. — De la divisibilité de la raison. — Testament valable. — Une cousine inconnue de la reine d'Espagne. — Les châteaux du même pays. — Comment Mme la baronne payait sa domestique. — Un mari échaudé. — Etrange procédé de meurtre. — Le châtiment. — Le juge condamné.

JE ne veux pas suivre l'exemple des journaux judiciaires qui ont reproduit *in extenso* les plaidoiries de Me Leberquier et de Me Carraby, dans le procès intenté par M. Klein à M. Alphonse Daudet. C'est une question de collaboration qui est soulevée par cette instance, et il me semble qu'on doit vivement regretter de ne pas connaître l'opinion de la commission des auteurs dramatiques. Je ne sais pas si cet arbitrage a été demandé par l'une des parties et repoussé par l'autre, mais cet élément fait complètement défaut au procès. M. Alphonse Daudet a publié un roman intitulé : *Rissler aîné et Fromont jeune*; le succès obtenu par ce livre lui a donné l'idée de le découper pour la scène, et c'est à M. Klein qu'il paraît s'être adressé pour *charpenter* un scénario. Il résulte d'une correspondance assez suivie que si le scénario n'a pas été demandé, il a du moins été attendu et réclamé par l'auteur du livre, puis envoyé par M. Klein. Cela constitue-t-il un droit à une part dans la pièce qui sera représentée? Voilà la question.

M. Alphonse Daudet, mécontent du scénario, dit-il, a renoncé à la collaboration de M. Klein et a accepté



Le Sultan ABD-UL-HAMID II se rendant à la mosquée. — (Dessin de M. Godefroy Durand.)



Eugène FROMENTIN, Peintre orientaliste, décédé à la Rochelle.
(Photographie Mulnier.)



Mme VOLNYS (Léontine FAY), Artiste dramatique, décédée à Nice.
(Photographie Laurent.)



Don Ramon CABRERA, General espagnol, décédé à Windsor,
(Photographie Mayer.)



M. de FRANQUEVILLE, Directeur général des travaux publics, décédé à Nice. — (Photographie Pierson.)

LES MORTS DE LA SEMAINE

celle de M. Belot; la pièce est faite, lue au directeur du théâtre du Vaudeville et sera représentée cet hiver. M. Klein ne connaît pas ce nouveau manuscrit, il ne peut donc prétendre et il ne prétend pas que l'on se soit servi de son travail, ou de partie de son travail; il prétend que tout commencement d'exécution d'une pièce de théâtre en commun, constitue un droit de collaborateur qui ne peut disparaître que par la volonté formellement exprimée des deux parties.

Le tribunal a repoussé cette prétention, et je crois bien me rappeler que cette jurisprudence est contraire aux principes admis par la Société des auteurs et compositeurs dramatiques.

Je ne connais rien de plus délicat à apprécier que ces procès en nullité de testament pour cause d'insanité d'esprit. Nous en avons vu bon nombre depuis l'instance à laquelle donna lieu la succession du commandeur Gama de Machado. Aujourd'hui, c'est devant la cour d'appel de Chambéry qu'une demande de cette nature vient encore d'être repoussée. Il faudrait cependant en finir avec cette persistance des héritiers à taxer de folie les opinions politiques, religieuses, scientifiques même du parent qui les a privés de sa succession, et qui, bien souvent, a eu pour cela les motifs les plus raisonnables. M. Adolphe Bertet était depuis vingt-quatre ans avocat au barreau de Chambéry; il était estimé et respecté de tous ses confrères, qui l'ont désigné pour faire partie du bureau de l'assistance judiciaire, bureau qu'il a toujours présidé. Il a été, comme avocat, chargé d'affaires d'une grande importance, et, au dire de tous, il a géré sa fortune avec une habileté et une sagesse qui sont assez rares, même parmi les gens que l'on n'a jamais songé à taxer d'aliénation mentale. Un pareil homme avait il capacité pour faire un testament? En vérité, la lettre même du testament attaqué suffisait pour répondre; il est libellé avec un soin minutieux, avec une admirable clarté résultant des habitudes professionnelles du défunt, et témoignant d'une volonté bien persistante et bien raisonnée. Aussi le tribunal de Chambéry, devant lequel l'affaire fut portée, n'hésita pas à repousser la demande de Mme Marine Bertet, une des sœurs du testateur, à laquelle celui-ci n'avait légué qu'une « pension viagère de 25 fr. par mois, qui « ne pourrait jamais lui être payée par anticipation, « incessible et insaisissable, sous peine de révocation « pour le seul fait de cession. »

Ce jugement a été frappé d'appel par Mme Marine Bertet, qui a articulé et offert de prouver vingt-quatre faits établissant l'insanité d'esprit. En résumé, M. Adolphe Bertet avait étudié les sciences occultes, il avait écrit et publié des ouvrages tels que l'*Apocalypse dévoilée*, le *Papisme et la civilisation*. On a trouvé chez lui un autre livre manuscrit, une bible interfoliée de commentaires, une grande quantité de papiers couverts de calculs de cabale, et dans lesquels on retrouverait les oripaux servant aux évocations, les épées magiques qui servent à repousser les esprits mauvais. Ces écrits contenaient des expressions aujourd'hui oubliées : voyance, lumière astrale, le tétragramme divin, les vertus des sept planètes magiques, les vertus des nombres, etc., etc. Et le tout avait la prétention de servir à la formation d'une religion nouvelle. M. Bertet s'occupait, en outre, de spiritisme, de magnétisme, tout cela fusionné et fondu, constituant une monomanie bien caractérisée par la science.

Le jugement du tribunal s'appuyait sur le principe de la divisibilité de la raison; il disait qu'une monomanie est compatible avec des facultés intellectuelles intactes : une partie du cerveau peut être malade et l'autre saine.

Quant à moi, je ne dis rien du principe; mais je reconnais que la vie du testateur semble toute faite pour en démontrer la sagesse, et le jugement a été confirmé par l'arrêt de la Cour.

Quelle est maintenant cette grande dame qui comparaît devant le tribunal correctionnel? Ce n'est pas une sorcière, celle-là; c'est Mme la baronne veuve de Livernières, qui a des terres, des châteaux à faire honte au marquis de Carabas. On l'a vue partout, en Angleterre, en Italie, en France, dans différentes villes et, en dernier lieu, à Paris, attendant que son château de Domfront, le plus beau de ses châteaux, brûlé par les Prussiens, eût été reconstruit. Grâce à ses contes de fées et à l'art avec lequel elle savait les réciter, elle empruntait de l'argent aux uns, se faisait remettre par les autres de l'argenterie, des robes de soie, un service de porcelaine à son chiffre.

C'est qu'elle ne veut pas en démordre! Devant le tribunal, elle soutient encore qu'elle se nomme Henriette Alda de Graves, veuve de M. le baron de Livernières qu'elle a épousé à Passy; elle ne sait plus au juste à quelle date, mais elle se rappelle fort bien que c'était au printemps. Sa vie est le plus véridique des romans. Son père l'a laissée orpheline à dix-huit ans; elle a été élevée par une amie de sa famille, une grande dame anglaise. Elle est revenue à Paris, et c'est à l'hôtel du Louvre qu'elle a rencontré le baron de Livernières. Elle a été mariée devant le maire du 1er arrondissement et au temple protestant; elle avait deux témoins, dont l'un est mort et dont l'autre a disparu. Et puis il paraît que c'est une femme de lettres et qu'elle écrit au journal *le Figaro* des articles signés : « Fleur-des-Champs. »

On peut s'imaginer le fou rire qui s'est emparé de l'auditoire.

Parmi les témoins, on remarque une brave cuisinière qui a été deux mois au service de Mme la baronne, et à qui, pour tout salaire, sa maîtresse a montré le plan du fameux château de Domfront, avant que les Prussiens l'eussent incendié. Eh bien, celle-ci en a eu un peu plus que tous les autres, que la couturière, que le faïencier, que les obligeantes personnes qui lui avançaient de l'argent et qui la croyaient cousine de la reine d'Espagne.

Comment ces escroqueries-là sont-elles encore possibles? Dans un an, quand la pauvre baronne sortira de prison, elle trouvera encore de bonnes âmes à duper et des fournisseurs complaisants.

J'ai eu tort, quand je vous parlais du procès auquel a mis fin un arrêt de la cour de Chambéry, j'ai eu tort de quitter la Savoie sans vous parler d'une horrible jeune femme qui, pour tuer son mari, a imaginé de faire bouillir un seau d'eau et de répandre ce liquide brûlant sur le pauvre homme qui dormait. Claudine Col est âgée de vingt-huit ans, et c'est avec une audace sans pareille qu'elle prétend justifier l'acte qui lui est reproché, car elle ne s'en excuse pas. Son mari était infidèle, dit-elle avec conviction, il avait pour maîtresse une certaine veuve, sa voisine, et elle a voulu le *punir!*

Il faut se hâter de dire que l'innocence du mari a été reconnue et Mme Claudine Col ne met que plus d'énergie à répéter son accusation, qu'elle appuie des détails les plus précis et les plus circonstanciés. Il est vrai qu'elle n'aurait pas été fâchée de se faire passer pour folle. C'est, du moins, ce qui a été plaidé par son défenseur. Les prétendues infidélités du mari, les idées sombres de la femme et jusqu'à l'étrangeté du procédé dont elle s'est servie pour assouvir sa vengeance, tout indique qu'elle est en proie au délire des persécutions signalé par les aliénistes, et qui enlèvent à l'accusée la responsabilité de ses actes.

Le jury du département de la Savoie n'a pas admis cette excuse et, si étrange que soit le « procédé » de Claudine Col, elle le payera de quinze années de travaux forcés.

En vacances, une petite promenade en Suisse n'a rien que de fort ordinaire, et nous trouvons le juge informateur du cercle de Lausanne traduit devant le tribunal cantonal de Vaud. Deux jeunes dames espagnoles, descendues à Lausanne, à l'hôtel de France, viennent devant le juge informateur de cette ville et se plaignent d'avoir été victimes d'un vol; on leur a pris 300 francs dans leur chambre. Que fait le juge? Il n'informe pas sur le vol, fait arrêter et conduire en prison les deux plaignantes commes prévenues *d'allures suspectes*. Voilà, par exemple, un singulier délit, et l'on se demande dans quel code pénal le juge l'avait trouvé.

Les dames ont porté plainte au consul de leur nation et le juge a été cité devant le tribunal cantonal de Vaud et condamné à trois mois de suspension.

Trois mois de suspension?... Il pourra donc rester magistrat et rendre encore la justice?

Je ne comprends plus du tout!

PETIT-JEAN.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de l'intéressante nouvelle de Mme Amélie Protin, *le Fil d'or*.

LES DIEUX QU'ON BRISE

X

BALLADE

Le roi Loys, seigneur de France,
Dit à sa fille qui pleurait :
« — Berthe, quelle est donc la souffrance
« Qui vous fait gémir en secret?...
« — J'aime Alberic, le capitaine;
« J'ai sa foi, comme il a la mienne...
« — Ma fille, il faut changer d'amour,
« Ou vous entrerez dans la tour. »

Elle entra dans la tour, sur l'heure,
Plutôt que de trahir sa foi.
« — Mon bon Dieu, faites que je meure, »
Songeait Berthe, « ou touchez le roi! »
Elle souffrait, toujours fidèle,
Las! en se disant que loin d'elle,
Alberic regardait la tour
En versant des larmes d'amour.

Elle y resta longues années
Sans vouloir entendre raison.
Oh! les bien pénibles journées
Qu'elle vécut dans sa prison!
Elle était seule, la pauvrette,
En n'ayant jamais d'autre tête,
Pour se consoler de la tour,
Que de penser à son amour!

Elle voyait, toujours captive,
De jeunes couples enlacés,
Et les suivait, encor pensive,
Quand ils étaient déjà passés.
Souvent une chanson lointaine,
Joyeuse, arrivait de la plaine,
Et parvenait jusqu'à la tour...
Chanson, où l'on parlait d'amour!

Le temps passait, passait, bien sombre.
Seule dans son cachot étroit,
Berthe endurait des maux sans nombre,
Souffrant de la faim et du froid.
Son beau visage était pâle,
Lorsque la bise glaciale
En soufflant à travers la tour,
Gelait la martyre d'amour!

Enfin, un soir, le roi son père,
La fit paraître devant lui.
« — Sans doute vous serez moins fière,
« Ma fille Berthe, ce jourd'hui?...
« Oubliez votre capitaine,
« Et dès demain je vous fais reine...
« — J'aime mieux rentrer dans la tour,
« Monsieur, que de changer d'amour!... »

ALBERT DELPIT.

Château de Léry, septembre 1876.

THÉATRES

LES RÉOUVERTURES. — THÉATRE-HISTORIQUE : *Marceau ou les Enfants de la République*, drame en cinq actes et dix tableaux, par M. Ancel Bourgeois et Michel Masson. — OPÉRA-BOUFFE : *Estelle et Némorin*, opéra-bouffe en trois actes, par M. de Jallais, musique de M. Hervé.

Les principaux théâtres dits *de genre* ont effectué leur réouverture, mais aucun d'eux n'a osé hasarder une pièce nouvelle. Les étrangers et les provinciaux en vacances à Paris, voire nos lycéens, devront se contenter des succès de cet hiver. L'Odéon a repris *les Danicheff*, le Vaudeville *les Dominos roses*, les Variétés *la Boulangère a des écus*. A l'Odéon, M. Régnier a succédé à M. Masset dans le rôle du cocher Osip. Pourquoi l'Odéon s'est-il privé des bons et intelligents services de M. Masset? Nous n'en savons rien. Aux Variétés, Mme Kuschnick a remplacé, dans le rôle de Toinon, Paola Marié, partie pour les Bouffes-Pari-

siens; Mme Kuschnick n'a pas à se plaindre de l'accueil qui lui a été fait; c'est une jeune femme assez grande, absolument attrayante, bonne phraseuse. Au Vaudeville, rien de changé.

On peut, au besoin, considérer comme une nouveauté le *Marceau* remonté par le Théâtre-Historique. La pièce date de 1848. Elle est moins tapageuse que son titre ne le ferait supposer; elle a même, dans sa première partie, des velléités littéraires. Les auteurs font parler Talma, Bonaparte, Hoche, Chénier, Kléber, qu'ils appellent les *enfants de la République*. Écoutez-les, dans un cabaret attenant au Champ-de-Mars, le jour de la fête de la Fédération :

« Chénier. Nous sommes à peu près tous au début de notre carrière.

« Bonaparte. Plus ou moins pauvres.

« Talma Presque ignorés.

« Bonaparte. Nous aspirons tous à la gloire. (A Pascal) Vous aussi, n'est-ce pas, monsieur l'abbé?... La patrie a besoin de tant d'exemples de vertu!

« Pascal. Et la religion a tant de bien à faire!

« Marceau. Hier, tous les chemins nous étaient fermés.

« Bonaparte. Aujourd'hui, toutes les routes nous sont ouvertes.

« Chénier La pensée n'a plus d'entraves.

« Pascal. L'amour du bien public, plus de limites.

« Bonaparte Oh! l'avenir est à nous!

« Pascal. Et quel avenir avec un tel peuple!

« Marceau. Avec une telle armée!

« Chénier Ce peuple, quel bonheur de l'émouvoir!

« Bonaparte. Oh! l'armée! quelle gloire de la commander!

« Marceau. Il faut qu'on dise un jour le colonel Marceau!

« Bonaparte. Le général Bonaparte!

« Chénier. Le grand Chénier!

« Talma. Le célèbre Talma! »

Il y a aussi un acte tout entier qui se passe chez Robespierre. Mais, je le répète, la pièce est faite avec un certain tact. La mise en scène pourrait être plus riche; elle n'est que suffisante. Pourtant quatre ou cinq généraux à cheval caracolent, au plus grand plaisir des anciens habitués du Cirque, et, au dernier acte, le Panthéon profile ses lignes majestueuses dans une lumière d'apothéose. Les acteurs sont très-convenables: Montal a bien la physionomie de Marceau; Donato est un hussard splendide. On a remarqué une accorte vivandière, Mme Céline Bernier, qui s'appelle Croquette dans la pièce, et qui est, en effet, gentille à croquer.

Loin, bien loin des regards dédaigneux de mon collègue Albert de Lasalle, s'est ouvert un nouveau théâtre d'opérette, sous la direction plus ou moins avouée du maëstro Hervé. L'ancienne salle des Menus-Plaisirs, devenue ensuite le théâtre des Arts, est transformée aujourd'hui en Opéra-Bouffe. Cette enseigne sera-t-elle définitive? La pièce d'inauguration, *Estelle et Némorin*, sort un peu des habitudes violentes de l'auteur du *Hussard persécuté* et de *l'Œil crevé*. Par quelle succession d'idées et de sentiments s'est-il trouvé amené à mettre en musique l'innocente pastorale de Florian? Malgré lui, sa verve bouffonne reprend quelquefois le dessus, il oublie ses moutons pour courir après les biches. Les romances d'Estelle sont fort agréablement détaillées par Mme Matz Ferrare, et Némorin a pour interprète un gracieux ténor du nom d'Audran, qui est le propre fils de cet Audran par qui nos jeunes années furent charmées à l'Opéra-Comique.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

FÉLICIEN DAVID

Il y a environ dix-huit ans, notre confrère Alexis Azevedo donnait, dans son salon de la rue Duperré, des soirées de musique intime, de « musique de ménage », comme il disait spirituellement. Ce fut là, dans ce petit coin de Paris à l'abri du wagnérisme déjà menaçant, que nous eûmes l'honneur d'être présenté à Félicien David, à un des plus féconds créateurs de mélodies qui aient traversé et enchanté notre époque.

Depuis cette première rencontre, nous n'avons jamais perdu de vue Félicien David, et la circonstance toute matérielle d'un voisinage presque immédiat rendit très-fréquentes des relations qui, grâce à son bon vouloir, se tournèrent vite en amitié.

Pourtant, et si nous cédons à un mouvement de légitime orgueil en faisant cette déclaration qu'on ne nous demandait pas, il faut reconnaître que les amis de Félicien David étaient très-nombreux; qu'ainsi il n'y a pas tant d'outrecuidance à dire : J'étais de cette foule; j'avais ma part de poignées de main de cet homme si sympathique et de si bon accueil.

Et croyez que nous ne le voyons pas à l'heure qu'il est dans cette pénombre doucement colorée, souvent trompeuse, dont la mort environne ceux qu'elle vient de frapper. Il nous est même facile de nous abstraire de ces phénomènes d'optique morale, qui aident dans leur rhétorique les orateurs de cimetière. Notre pauvre ami nous est, en effet, très-présent dans sa réalité familière, et tel que nous le trouvions au milieu de son petit jardin de la rue de Larochefoucauld, quand nous allions prendre des nouvelles de ses chers rosiers et nous enquérir du succès de ses dernières greffes.

C'était, il faut le dire, l'attaquer par un de ses coins sensibles du cœur. Mais nous voulions le mettre en humeur de jaser, et, au détour d'une réplique, le faire passer subitement sur le terrain de la musique; ce qui avait lieu immanquablement et toujours sans effort.

Il existait, en effet, dans son âme une sorte de confusion entre le culte de son art et l'amour de la nature; entendez de la nature végétale, car David a été avant tout, et au-dessus de tous, un musicien paysagiste. On peut même dire que dans ses opéras, aussi bien que dans ses odes-symphonies, il n'a chanté le soleil en notes si lumineuses et si chaudes que pour le remercier de faire pousser les fleurs des jardins.

Assez réservé d'ordinaire dans la conversation, d'ailleurs *écouteur* intelligent et encourageant, Félicien David parlait de son art comme il le pratiquait, avec une conviction entraînante. Il avait des principes très-fermes, qu'il a formulés dans ses œuvres, et qui peuvent se réduire à cette prescription : Trouver des idées mélodiques originales, personnelles, réellement créées, et les exprimer, en observant les lois de l'école dans toute leur rigueur.

Il est vrai que cet absolutisme le mettait un peu en défiance à l'endroit des autres musiciens, notamment de ceux qui se sont fait jour récemment. D'ailleurs, et, si nous avons gardé fidèle mémoire de nos longs entretiens, il n'a jamais reconnu en musique qu'un génie, qu'une lumière, qu'un dieu : Beethoven. Et pourtant il ne semble y avoir aucune parenté d'esprit entre l'auteur de *la Symphonie héroïque*, et celui de *Lalla-Roukh*. Mais l'enthousiasme ne raisonne pas.

Parmi les témoignages de sympathie dont Félicien David est l'objet depuis dix jours, il faut compter les nombreuses biographies qui ont été publiées, encore que l'imagination des écrivains y ait quelque peu vagabondé.

Il n'y a eu de romanesque dans la vie de notre ami que le voyage qu'il fit en Orient pour y prêcher la foi saint-simonienne.

Mais, le chapitre épuisé, il ne restait plus à raconter que la carrière d'un artiste laborieux, et qui, sans esprit d'intrigue, sans habileté diplomatique, entre en lutte avec l'indifférence du public et en triomphe armé des seules forces de son talent. Le drame est encore assez émouvant pour qu'il ne soit pas besoin d'y ajouter des incidents de fantaisie.

L'auteur du *Désert* est né à Cadenet (Vaucluse), le 13 avril 1810 (et non le 8 mars, comme on l'a imprimé à tant d'exemplaires).

Encore enfant, il perdit son père, qui avait été un des riches colons de Saint-Domingue, et qui, après la révolte des noirs, était revenu en France plus pauvre qu'il n'était parti. Le jeune Félicien fut recueilli par la maîtrise de la cathédrale d'Aix, qui utilisa sa voix de soprano, et lui donna en échange un commencement d'éducation musicale. Il entra ensuite au collége des jésuites de la même ville; puis, sa rhétorique faite, il vint à Paris étudier la haute composition, en suivant la classe de Fétis et en prenant des leçons particulières de M. Reber (son futur collègue de l'Institut).

C'est en 1831 qu'il s'enrôla dans la secte saint-simonienne, et en 1832 qu'il partit pour aller prêcher en Orient le dogme nouveau. Son apostolat dura trois ans; il passa successivement par Constantinople, Smyrne, Jérusalem, Alexandrie, le Caire, l'isthme de Suez, Saint-Jean-d'Acre...

De retour à Paris, en 1835, Félicien David n'était riche que des impressions qu'avaient laissées dans son âme d'artiste ces pays ensoleillés.

Il se logea d'abord à la banlieue, au village d'Igny, où il écrivit ses vingt-quatre quintettes, connus sous le titre des *Saisons*. Puis il vint prendre gîte dans une mansarde du quai d'Anjou, n° 9, à l'Ile-Saint-Louis. C'est là qu'il mit en musique *le Rhin allemand* de Musset, dont la première édition parut dans un almanach.

Cependant, et malgré quelques leçons qu'il avait trouvé à donner, la misère l'étreignait. Ses œuvres restaient ignorées :

« S'il fallait (écrivait-il alors à son ami M. Sylvain Saint-Étienne), s'il fallait juger du mérite de mes compositions par le succès qu'elles ont obtenu, j'aurais de tristes compliments à me faire. Mais j'en ai pris mon parti; maintenant je travaille pour mon plaisir, parce que c'est chez moi un besoin, une jouissance. Dieu fera connaître mes œuvres quand il le voudra... Ainsi me voilà dans l'ombre! Je ne suis pas fait pour l'intrigue, encore moins pour la musique de convention, celle qu'il faut livrer au public pour se faire bien voir de lui. Chaque auteur a son genre; le mien, je le sens bien, est trop sévère, trop religieux pour le public. »

Une autre lettre, imprimée dans un recueil très-ignoré, retrace le tableau de ces années de lutte et de souffrance. Elle est adressée à un inconnu qui, pour obtenir un autographe du maestro, lui avait envoyé cette question par la poste : « Je suis las de la vie; dois-je me suicider? Donnez-moi un conseil; je l'attends par le retour du courrier. »

Félicien David répondit avec effusion :

« ... Vous êtes si jeune; il doit bien exister dans votre cœur quelques lueurs d'espérance. J'ai eu vingt ans aussi, monsieur; je me suis trouvé à Paris, seul, livré à moi-même, et obligé de vivre d'un travail souvent bien rémunérant. J'ai passé par toutes les souffrances que peuvent engendrer le besoin et l'isolement. Eh bien! je n'ai jamais désespéré de la Providence. Nous avons tous notre chaîne à porter dans la civilisation incomplète où nous vivons.. .. Soyons hommes, soyons forts, nous trouverons dans notre propre estime la récompense de notre courage. »

On comprendra que ce n'est pas dans une aussi courte notice que nous pourrions analyser les œuvres de Félicien David. D'ailleurs à quoi serviraient des phrases de feuilleton pour faire ressortir les beautés d'une musique qui est de sa nature lumineuse, éclatante et aussi vivement sentie de la foule que des connaisseurs? Ce serait vouloir éclairer le soleil avec une lanterne sourde.

Voici toujours une liste des compositions du maître qui ont le plus contribué à sa gloire :

1844 — *Le Désert*, ode symphonie;
1846 — *Moïse au Sinaï* oratorio;
1847 — *Christophe Colomb*, ode-symphonie;
1848 — *L'Éden*, mystere;
1851 — *La Perle du Brésil*, opéra-comique en trois actes;
1859 — *Herculanum*, opéra en quatre actes;
1862 — *Lalla-Roukh*, opéra-comique en deux actes;
1865 — *Le Saphir*, opéra-comique en trois actes;
» — *Les Saisons*, vingt-quatre quintettes de musique de chambre;
» — De nombreux morceaux de chant, romances, ballades, nocturnes, dont les plus remarquables ont paru en un recueil intitulé *Cinquante mélodies*;
Etc.....

Le Désert, qui fit sortir David du néant et le porta, en deux heures, jusqu'au comble de la renommée, a été composé, pendant les premiers mois de 1844, dans un appartement de la maison portant le n° 17 de la rue Fontaine-Saint-Georges. Après le succès, le maestro ne tarda pas à prendre possession du petit pavillon situé au n° 58 de la rue de Larochefoucauld, où il a passé les trente dernières années de sa vie.

Enfin il est mort, comme on sait, le 29 août de la présente année, à Saint Germain-en-Laye, rue des Monts-Grevets, n° 29, et a été enterré au Pecq, le 1er septembre.



1. Le Ballon *la Ville-de-Calais* remorqué. 2. Bénédiction de *l'Annamite*. 3. Feu d'artifice. — Illumination du fort du Roule.

Les Fêtes de Cherbourg et Lancement de l'*Annamite*. — (Dessin de M. Scott, d'après les croquis de M. Ralph Brown.)

REVUE COMIQUE PAR CHAM



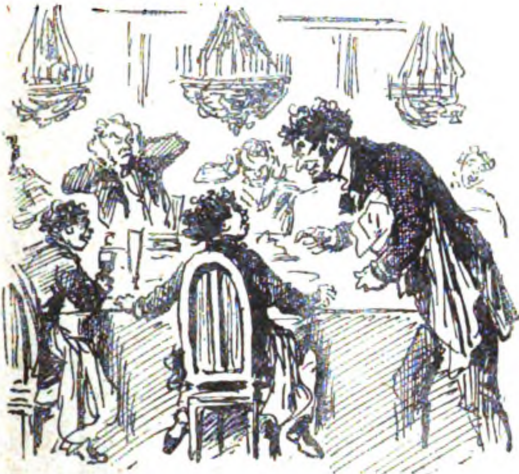
Par cette température, le répertoire de Molière ne pouvant se jouer la perruque sur la tête.



LE THÉATRE AU MOIS DE JUILLET
Espère que M. Halanzier voudra bien l'excuser.



CONSEIL POUR LE MOIS D'AOUT
Conduire ses melons au spectacle pour les faire mûrir.



LES LAURÉATS CHEZ LE MINISTRE
— M. le ministre vous prie de cesser avec votre cri-cri.
— N'en a donc pas pour me répondre?



A UNE DISTRIBUTION DE PRIX
— Oh! que je souffre! être député, et entendre des discours sans pouvoir les interrompre!



— Ton prix de dessin! une page de nez! Pour flatter les goûts de ton père, tu ne pouvais pas en mettre un avec du tabac dedans?



— Tu as eu le prix de sagesse, qu'est-ce que tu veux comme récompense?
— La permission de fumer comme mon petit cousin.



UN PÈRE QUI A LIEU D'ÊTRE CONTENT
— Je lui ai donné le prix d'écriture! De très-grandes dispositions! il imite déjà la signature de tous ses camarades.



RETOUR DES PRIX
Aveuglé par son succès.



— Madame, votre fils ne veut rien faire.
— Que voulez-vous! on en fera un député comme son père!



Pauvre Europe! ne pourra-t-on jamais lui fermer cette plaie?



Le Peau-Rouge allant en Turquie se retremper dans l'art d'accommoder les restes sur un champ de bataille.

La génération qui nous a précédés, ainsi que la nôtre, auront des comptes à rendre à la postérité; car, chose stupéfiante! depuis le succès sans pareil du *Désert*, et malgré la preuve faite qu'il était un des grands artistes dont puisse s'honorer un pays, Félicien David a été peu choyé des directeurs de théâtres et des organisateurs de concerts. Ce n'est pas qu'il ait été précisément dédaigné, mais on l'a traité avec indifférence, comme le premier venu, sans jamais l'inviter au travail et à la production.

Cette tiédeur de la part de ceux qui tiennent en main les destinées de la musique nationale est plus que blâmable; elle est un scandale public!

Le mot paraîtra peut-être brutal... Je ne sais, en effet, si je le crierais par ma fenêtre. En attendant je l'écris, et je le signe.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — A huitaine le compte rendu des réouvertures du Théâtre-Lyrique et des Bouffes-Parisiens. — Remerciements à des musiciens de Lyon pour la lettre encourageante qu'ils nous ont écrite (affaire Wagner). — A. L.

MEMENTO

Un antiquaire couronné. — A Trèves (Prusse), on pousse avec une grande activité le déblaiement du socle de la *Porte Nigra*, dite Roemerthor. Ce monument, auquel la porte Saint-Martin, à Paris, peut être comparée, fut érigé dans les derniers temps de la domination romaine; mais, par suite de l'invasion des peuples francs, il n'a pas pu être achevé. Aujourd'hui il a déjà gagné beaucoup en importance architecturale; il y a lieu d'espérer qu'il se montrera dans toute sa splendeur, quand il sera dégagé en entier.

Cette activité s'explique par l'intérêt tout particulier que l'empereur d'Allemagne témoigne pour ces travaux, dont il paye les dépenses sur sa cassette.

A propos de bottes. — Une *Exposition internationale de chaussures* aura lieu à Berne à la fin du mois. 367 exposants se sont déjà fait inscrire. On y compte 127 Suisses, 71 Allemands du Sud, 67 Prussiens, 73 Autrichiens et 29 Français. Les diverses nations seront représentées par des commissaires officiels.

Les wagons des chevaliers de Malte. — Les principaux chemins de fer de l'Autriche, au nombre de vingt, viennent de prendre la détermination d'organiser cent soixante-six wagons d'ambulance d'après les indications des chevaliers de Malte. En temps de guerre, ces wagons seront mis à la disposition du grand prieuré de l'ordre de Malte en Bohême.

Les compagnies exigent un droit de location de leurs wagons de 25 centimes par jour et par wagon, mais cela uniquement pour maintenir leur droit de propriété. La guerre finie, les chevaliers de Malte auront à rendre à leurs frais ces wagons en bon état.

La reine des fleurs. — La *littérature des roses* contient plus de volumes que la littérature de la cuisine, et cependant, d'après un calcul statistique établi par l'érudit Campe, de Nüremberg, la lecture des livres de cuisine en allemand conduirait, à raison de douze heures par jour, à l'âge de Mathusalem, c'est-à-dire à 983 ans. — Dans les 1,800 volumes chinois que les Européens connaissent, il y a 600 volumes sur les reines des fleurs.

La quantité du pétrole. — D'après les derniers renseignements statistiques fournis par le *Board of Trade*, à Londres, les approvisionnements du pétrole sur les divers marchés européens ont diminué comparativement à l'année passée.

L'augmentation du fret dans tous les ports des États-Unis a empêché la conclusion de nouveaux traités, et a provoqué une hausse considérable du prix de l'huile minérale à Anvers, à Hambourg et à Brême.

La mortalité dans les grandes villes. — Le rapport de la mortalité, sur 10,000 individus, a été établi, pour 1875 et pour plusieurs grandes villes, ainsi qu'il suit :

Londres, 237 sur 10,000 habitants; Bruxelles, 243; Vienne, 256; Paris, 257; Hambourg, 265; Turin, 285; New-York, 295; Amsterdam, 305; Rome, 307; Berlin, 314; Breslau, 315; Naples, 329; Milan, 349; Trieste, 345; Munich, 374.

A Amsterdam, à Rome, à New-York, à Londres et à Bruxelles, les chiffres ci-dessus présentent une augmentation sur l'exercice 1874.

La corde sensible des chemins de fer. — D'après le tableau statistique publié, pour l'exercice 1875, par le bureau officiel des chemins de fer de l'empire germanique, — moins la Bavière, — il y a eu, sur les lignes allemandes, 1 voyageur blessé sur 2,500,000 voyageurs transportés et 1 tué sur 11,400,000 voyageurs.

Le total des blessés, voyageurs et employés, a été de 1,545 et le nombre des morts de 509.

Il y a eu, en tout, 3,380 accidents, dont 2,131 déraillements et rencontres de trains dans cette seule année.

Statistique des journaux autrichiens. — Il paraît actuellement, dans l'empire austro-hongrois, 810 journaux, contre 866 en 1875; à savoir : 514 en allemand, 118 en czeck, 47 en polonais, 18 en slave, 8 en ruthénien, 3 en serbien, 57 en italien, 2 en français, 2 en grec et 11 en hébreu; 10 feuilles sont publiées en plusieurs langues à la fois. — ÉMILE WITH.

LE JOURNAL DE MUSIQUE

Le quinzième numéro, qui paraît aujourd'hui, contient :

MUSIQUE : *Lamento*, musique de Félicien David.
— *Chanson du XVIIe siècle*, musique de Delsarte.

SUPPLÉMENT : *Valse Mignonne*, musique de M. Émile Artaud. — (ÉCOLE DU JEUNE PIANISTE).

TEXTE : Semaine musicale. — Une Parodie. — Autre Parodie, autres Anecdotes. — Une Primeur. — Album anecdotique. — Nouvelles de partout.

Un numéro toutes les semaines, 40 centimes.

Abonnements (Paris et départements) : un an, 18 fr.; — six mois, 9 fr.; — trois mois, 4 fr. 50; — un mois, 1 fr. 50.

Adresser les demandes à M. Bourdilliat, administrateur du *Journal de Musique*, 13, quai Voltaire, à Paris.

ÉCHOS DU MONDE ÉLÉGANT

Jamais, je crois, l'élégance du costume n'a été aussi bien comprise; la mode, si peu raisonnable parfois, fait preuve, en ce moment, de beaucoup de tact, en glorifiant le costume de laine pour toilettes de jour, et souvent même, en nuances claires, pour robes du soir. La faille classique, le velours, se combinent maintenant avec de fines étoffes de laine et surtout avec le véritable cachemire de l'Inde, le tissu le plus merveilleux qui se puisse produire. Un costume ainsi compris est véritablement plus élégant, plus actuel et, par conséquent, plus admiré que la toilette tout en faille, et les couturières habiles obtiennent, par ces oppositions de cachemire de l'Inde et de soie, les effets les plus étonnants. Le véritable cachemire de l'Inde, dont la maison l'*Union des Indes*, 1, rue Auber, a seule un dépôt en Europe, est devenu l'étoffe à la mode par excellence. Il n'est pas de femme un peu élégante qui ne possède dans sa garde-robe une ou deux robes de ce tissu; il n'en est pas une seule qui tout au moins ne désire un costume de ce genre. Il est vrai de dire qu'il est impossible de rien voir de plus charmant, de plus souple, de plus moelleux, de rêver de plus douces nuances en toutes teintes. L'album d'échantillons que M. Lehoussel envoie, quand on lui en fait la demande, montre aux yeux ravis la gamme de tons la plus riche et la plus variée. On peut se convaincre que rien n'est plus facile, tant le choix est grand, que de réassortir le cachemire de l'Inde avec n'importe quelle faille. Du reste, M. Lehoussel se charge de ce soin et envoie, sur demande faite, la soie ou le velours pour le jupon ou les garnitures du costume. Voilà pour les détails pratiques.

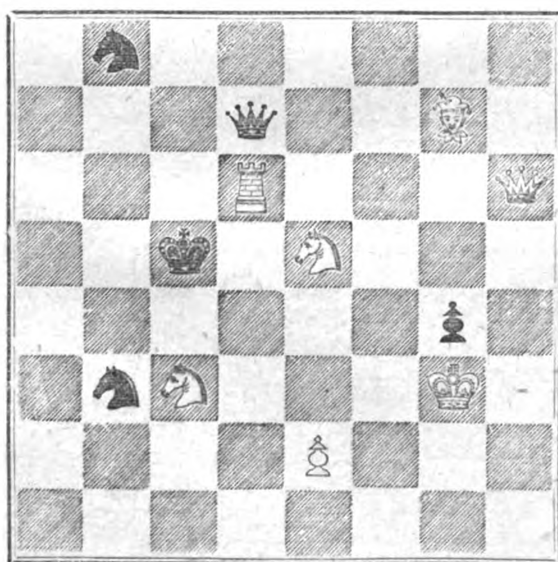
J'ajouterai maintenant que le *véritable* cachemire de l'Inde, après avoir obtenu plusieurs fois des récompen-

ÉCHECS

PROBLÈME N° 621

COMPOSÉ PAR M. W. GREENWOOD

English chess Problems.



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 619.

1. R 2 D	1. F 4 C, échec (meill^r)
2. P 4 F	2. F pr. P. échec
3. R 2 F	3. *ad libitum.*
4. F pr. C, échec et mat.	

Solutions justes : MM. les amateurs de la Société d'armes, à Saumur; le docteur A. Barrier; E. Lafarge; Kassioph; Em. Pradignat; L. de Croze; A. Lansquenet; le capitaine A. G. Boutigny; le café du Grand-Balcon, à Béziers; Camille; le conservateur du cercle de l'Isle-sur-le-Doubs; Em. Fran; A. K., grand café de Montpellier; P. André; Rojare; le café Cauvet, à Cogolin; Midas, café du Commerce, à Cruzi; G. Barrier.

Autre solution juste du problème n° 618 : Le cercle de l'Isle-sur-le-Doubs.

Problèmes n° 613 et 614 : M. Frédéric Granados, à Savannah (États-Unis d'Amérique).

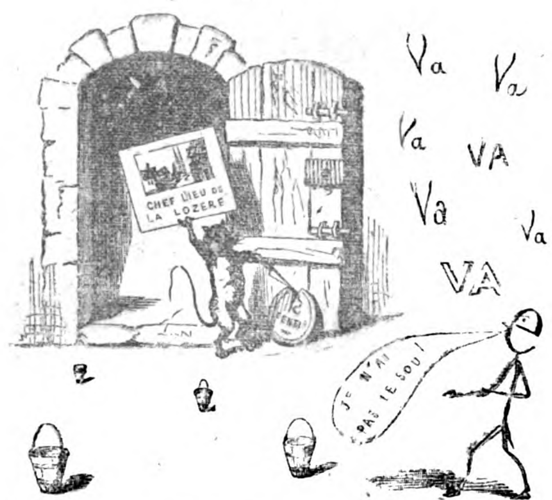
Autres solutions justes du dernier problème syllabique du cavalier : MM. Camille; J. Baert; E. Bétrémieux, des amis de la Soirée du samedi.

P. JOURNOUD.

Nos lectrices nous demandent fréquemment des renseignements sur les journaux de modes auxquels elles peuvent s'abonner. Nous les engageons à ne contracter aucun abonnement de ce genre avant d'avoir demandé un numéro de la *Revue de la Mode*, qui leur sera immédiatement envoyé pour rien. (Ecrire par lettre affranchie au bureau du journal, 13, quai Voltaire.)

La *Revue de la Mode* publie toutes les toilettes nouvelles pour bébés, petits garçons, fillettes et dames, avec de nombreux patrons en grandeur naturelle, qui permettent de les exécuter soi-même ou de les faire exécuter chez soi.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Un temps gris pousse aux idées noires.

Ont deviné le dernier rébus : MM. l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; Alfred, café de Normandie; Alexandre Naultray; cercle de Château-le Vallon; café de la Ville, à Orléans; café de la nouvelle Athènes; Georges Prévost, lady Beauchamp, A. R.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

ses accordées à l'industrie, parmi lesquelles on peut citer tout récemment une médaille d'or, voit sa vogue augmenter chaque jour; son succès est définitivement consacré par l'empressement avec lequel les femmes les plus élégantes se hâtent de commander des costumes en cachemire de l'Inde.

Dernièrement, la maison l'*Union des Indes* a reçu la visite de S. A. I. la grande-duchesse Constantin, qui fait d'importantes acquisitions et a choisi plusieurs costumes en cachemire de l'Inde de teintes claires et foncées; enfin, s'il m'était permis de transcrire ici les noms qui couvrent le livre de vente de M. Lehoussel, on verrait le nom de toutes les notabilités féminines de la France et de l'étranger. Remarque importante : M. Lehoussel récuse, comme apocryphe, toute pièce de cachemire de l'Inde n'ayant pas la *lisière chinée* à jour, qui est la marque distinctive du seul et véritable cachemire de l'Inde.

Une Parisienne.

Succès de J. Klein. *Fraises au champagne. Cerise Pompadour*, v., piano ou chant; *Radis roses*, maz.; *Patte de velours.*

Vient de paraître : LA SCIENCE DU MONDE par Mme d'Alq, 5 fr. Dans cet ouvrage, qui s'adresse aux hommes à ssi bien qu'aux femmes, et contient les détails les plus circonstanciés sur les usages de la bonne société, se trouvent des chapitres fort utiles concernant la *conduite à tenir pour un homme vis-à-vis ses relations féminines au théâtre, dans les pique niques, les paris*, etc., *et vice versa.* Nul doute qu'il n'obtienne le même succès que le *Savoir vivre dans toutes les circonstances de la vie*, du même auteur, et dont il est la suite, lequel vient d'entrer dans sa 11e édition, et dont, comme actualité, nous citons les chapitres sur le *Savoir-vivre à la chasse, en voyage*, etc., 5 fr. Ebhardt, 28, quai du Louvre.

M. HAMILTON ouvrira un nouveau cours d'Anglais, jeudi 14 septembre, à 9 heures du soir, 8, r. Chabanais.

Nous recommandons particulièrement les déjeuners du *Grand-Hôtel* : 4 fr., vin, café et liqueurs compris. *Diners* de la *Table d'hôte* à 6 fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le *Grand-Hôtel* sont admises à ces deux tables.

JARDIN D'ACCLIMATATION (BOIS DE BOULOGNE)
Entrée : semaine, 1 fr.; dimanche, 50 cent.
Concerts dimanches et jeudis à 3 heures.

Annonces de MM. les Officiers ministériels

VILLE DE PARIS
OUVERTURE DE L'AVENUE DE L'OPÉRA

Adjudication en la ch. des notaires de Paris, dans les premiers jours du mois de novembre prochain,

De tous les TERRAINS à provenir des expropriations.

S'adresser, pour tous renseignements, à la direction des travaux de Paris, bureau des traités et acquisitions;

Et aux notaires de la ville de Paris, Me J.-E. Delapalme, 11, rue Auber, et Me Mahot-Delaquerantonnais, 3, rue de la Paix.

ECOLE MILITAIRE

Avenue de la Motte Picquet

Descente à couvert

GRAND VESTIBULE

GALERIE DES MACHINES

Alimentation et Petit Matériel d'Agriculture

Force Motrice

PASSAGE ABRITÉ PAR DES VELUMS

BEAUX-ARTS

Galerie des Matières premières

Arts Libéraux

Mobilier

Vêtement

Avenue de la Bourdonnaye

Avenue Rapp

Bt d'Administration, Descente à couvert, Jurys, Poste, Télég. etc.

Avenue de Suffren

TERRASSE

PARC

Gravé par E. Morieu, r. de Bréa 23 Paris

Plan du Palais de l'Exposition de 1878. — (D'après le document officiel.)

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20e Année. N° 1014 — 16 Sept. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. É. HUBERT.



LA GUERRE. — Alexinatz. — Soldats serbes brûlant les cadavres des Turcs tués dans le combat du 23 août et retrouvés le 27 dans les bois de Bujmir. — (Dessin de M. Férat, d'après le croquis de M. Dick, notre correspondant spécial.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

Il pleut, il pleut, bergère
Rentrez vos blancs moutons.

C'est des moutons de Panurge qu'il s'agit, et la bergère n'est autre que la bonne ville de Paris qui voit rentrer un à un ses émigrés.

Ceux qui reviennent ainsi sont les raisonnables, qui prennent le temps comme il vient et qui n'essayent pas de lutter contre les caprices d'un climat mystificateur. Mais, à côté de ceux-là, il y a les obstinés qui ne connaissent que l'almanach et n'en veulent pas démordre.

Types curieux qui vivent pour ainsi dire le calendrier à la main. Vous auriez beau faire, vous auriez beau dire, leur existence est réglée par date. Il gèlerait à pierre fendre le 1er mai qu'ils n'en endosseraient pas moins le costume d'été. Le déluge universel recommencerait qu'ils n'en partiraient pas moins le 15 juillet pour le bord de la mer. Quelque rigoureux que soit l'automne, vous ne leur feriez pas quitter la campagne avant le 1er novembre.

Vous les rencontrez en chemin de fer :

— Eh bien, leur dites-vous, à quand le retour?

— Comment?... Quel retour?

— Le retour à Paris, parbleu!

— Vous plaisantez! Nous ne sommes pas encore au mois d'octobre et vous voudriez...

— Je veux que l'on se conforme aux circonstances. Croyez-vous qu'il soit agréable de patauger et de grelotter comme nous le faisons depuis un mois?

— Mais, monsieur, l'automne est la plus belle saison de l'année.

— Quand il est beau, c'est possible, mais quand il est hideux?

— Ce sont des grains, le temps va changer.

— On répète la même chose depuis le commencement du mois et...

— Du reste, c'est très-sain un peu de fraîcheur.

— A condition qu'on ne pourrira pas sur pied.

— En se couvrant bien et avec un bon parapluie, on fait des promenades charmantes. Moi qui vous parle, hier j'ai marché pendant trois heures dans les bois. J'en ai été quitte pour changer de tout en arrivant. J'étais trempé comme une soupe.

Il le fait comme il le dit, l'enragé. Bonne clientèle pour les pleurésies et les rhumatismes articulaires.

Les environs de Paris possèdent un autre type que je vous recommande.

C'est le bourgeois qui veut avoir de la campagne pour son argent. Peu lui importe la rigueur de la saison. Il a payé pour habiter tant de mois la maison qu'il loue en meublé, il habitera quand même.

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

N'entreprenez pas de lui faire quelque objection, sa réponse serait invariablement :

— Vous comprenez, mon cher, que je n'ai pas payé deux mille cinq cents francs pour rien. Merci bien! j'ai calculé que si je m'en allais à présent, ma location me reviendrait à quarante-deux francs soixante-quinze par jour.

Il aimera mieux dépenser, pour cause de pneumonie, cinq cents francs de médecin et de pharmacie en supplément.

Ce n'est pas le cas de dire :

« Honneur au courage malheureux! »

Salut donc à toi, mon vieux Paris, refuge où l'on est si heureux de trouver un abri *quand la bise fut venue!* salut à toi, fidèle ami que, contrairement à la règle générale, on retrouve plus souriant dans les mauvais jours. Honni soit qui te méconnaît, soit qui te boude!

Il se peut qu'on te quitte avec plaisir, mais c'est avec plus de plaisir encore qu'on te retrouve.

— Ce qu'il y a de vraiment agréable dans le voyage, a dit un philosophe, c'est le retour.

Il avait raison.

Or, cet année, grâce à ce que M. Viennet appelait des *frimas prématurés*, le retour s'effectue en masse un bon mois à l'avance.

Les plages qui regorgeaient se sont métamorphosées en désert. Changement à vue. Et les caissiers des théâtres se frottent les mains; soit dit pour employer une métaphore qui a le tort de faire supposer qu'ils n'ont guère d'argent à compter pour pouvoir se livrer au frottement en question.

∿∿ Tout annonce, du reste, la saison cruelle. J'ai vu, ce matin, le premier almanach pour 1877.

Chaque année, c'est la même exclamation :

— Déjà!...

C'est ainsi. Que nous apportes-tu, terrible petit volume? De quoi seront faits, pour chacun et pour tous, les douze mois dont tu viens nous annoncer l'ordre et la marche?

Grand inconnu! mystère des mystères!

Quels seront les bafoués? Quels seront les élus pendant cette période qui de loin paraît si longue et qui de près semblera si courte? Quelles réputations nouvelles édifieras-tu? Quelles réputations anciennes démoliras-tu, année future, qui poses devant notre curiosité tes insondables problèmes?

Cette première apparition des almanachs donne toujours un serrement de cœur.

C'est comme qui dirait les poteaux kilométriques du chemin de la vie. Encore tant de parcouru!... et sur quelle route!... Sur une route où l'on ne peut ni s'arrêter, ni revenir en arrière.

Ils contiennent, les almanachs multicolores, des prédictions plus ou moins fantaisistes sur la pluie et le soleil; mais nul ne peut prédire à aucun de nous si ses jours seront sombres ou ensoleillés.

Oui, le cœur a raison de se serrer à votre aspect, pages énigmatiques. Combien d'amis nous ravirez-vous? De combien de deuils jalonnerez-vous cette étape nouvelle?

Autant de réflexions qui vous assaillent à la vue de ces avertisseurs du temps.

Avec cela qu'ils ont la manie de paraître plus tôt d'année en année. Bientôt ils arriveront en plein printemps, si cela continue.

Un vieux couplet du siècle dernier disait :

La montre de la vie humaine
Est l'emblème le plus parfait;
Du secret ressort qui la mène
L'œil ne peut percer le secret.
Elle s'arrête à la limite
Qu'elle ne saurait dépasser.
Quoiqu'elle aille toujours trop vite,
L'homme se plaît à l'avancer.

De grâce, messieurs les faiseurs d'almanachs, n'avancez pas tant notre pauvre montre. C'est effrayant et l'on en est tout abasourdi.

Les almanachs, du reste, prennent gaiement les choses. Ils rient de tout... de peur de nous laisser le temps d'en pleurer. C'est du Beaumarchais appliqué et pratique. Tellement pratique, que l'on fait à ce commerce des fortunes que le public ne soupçonne pas.

Je sais tel éditeur qui encaisse tous les ans, du seul fait des almanachs, la bagatelle de trois cent mille francs. Déduisez les frais, il reste un joli bénéfice de moitié.

Toutefois, la propagation des journaux à bon marché a porté un coup assez rude à cette industrie. Jadis l'almanach était la seule littérature du paysan.

Il ne lisait pas autre chose dans son année. Et comment le lisait-il? Par gorgées, si l'on peut ainsi parler. Le soir, après le rude labeur de la journée, il ouvrait le bouquin au hasard et dégustait une prédiction ou un calembour. Puis la suite était remise à quinzaine.

Il n'en est plus ainsi. Avec le journalisme à cinq centimes, le paysan prend de plus en plus l'habitude d'être promptement renseigné. La feuille volante lui apporte tous les matins en détail ce que l'almanach lui donnait en gros.

D'où l'impossibilité pour celui-ci de soutenir la concurrence aussi victorieusement que par le passé. Mais je vous souhaiterais encore les profits de l'exploitation.

Un chiffre achèvera de vous édifier.

Il a été employé l'an dernier, pour les almanachs, onze millions de feuilles de papier...

Zuze un peu, comme dit le Marseillais.

∿∿ Vous rappelez-vous le grave débat engagé naguère à propos de Mounet-Sully? Il s'agissait de savoir si l'artiste couperait ou ne couperait pas sa barbe pour jouer un rôle classique dans une tragédie racinienne.

Aujourd'hui, un problème analogue se pose devant les racontars.

Judic jouera-t-elle *la Belle Hélène* avec ses cheveux ou mettra-t-elle perruque?... Peut-être ne comprenez-vous pas toute la portée de la question. Je vais l'élucider.

Judic a les cheveux noirs, et l'histoire assure — sans en rien savoir naturellement — que la belle Hélène était blonde.

Respectera-t-on l'histoire?... Le poids d'une perruque est une insupportable gêne, surtout quand on n'en a pas l'habitude. Se teindre est odieux.

Pour ma part, je n'hésiterais pas à laisser la vérité historique et fabuleuse se morfondre en son coin, et, si j'étais la diva, je garderais tout simplement ma belle chevelure naturelle.

Mais il y a des pointus qui crieraient au sacrilége. Ne fût-ce que ceux qui ont prétendu autrefois que *la Belle Hélène* était un crime de lèse-mythologie, et que l'opérette est un crime de lèse-art.

Dans tous les cas, messieurs les graves puritains, il est une réplique que vous ne vous êtes jamais faite à vous-mêmes et vous avez eu tort. Vous ne vous êtes jamais dit que vous étiez les véritables auteurs de la vogue dont l'opérette a joui.

Oui, ce qui a poussé la génération vers les cascades musicales, c'est la somnolente sévérité des opéras wagnérisants.

Du temps où la mélodie avait droit d'entrée dans toutes les partitions, depuis les plus humbles jusqu'aux plus éclatantes, on n'avait pas besoin de cette diversion.

Mais on a inventé la musique-algèbre, la musique-mathématique. De ce qui est un art, on a prétendu faire une science. L'Opéra-Comique lui-même a sacrifié au solennel ennuyeux.

Que vouliez-vous que fît le public? Ce qu'il a fait, parbleu!

Il a tourné le dos et s'est pris à écouter d'un autre côté.

On mettait à l'index Adam, Auber et les fantaisistes de la mélodie. Il en a cherché la monnaie autre part. De là est venu, n'en doutez pas une minute, le grand succès des bouffonneries musicales. De là le triomphe de l'opérette. Elle a été portée sur le pavois par ceux-là mêmes qui l'ont le plus vilipendée.

C'est plaisant.

∿∿ Il faut avouer que, s'ils sont éternels, comme le prétendent les épitaphes, nos regrets ne sont, en revanche, guère généreux.

Je ne reviendrai pas sur le monument d'Auber, laissé en suspens trop longtemps faute de fonds. Voici un autre exemple de notre indifférence... pécuniaire.

Quand Théophile Gautier mourut, quelques amis eurent l'idée d'ouvrir une souscription pour élever un monument funèbre à sa mémoire. Or, une toute récente révélation nous est venue apprendre que cette souscription n'a pu réunir encore la somme

suffisante pour parfaire la tombe de l'illustre écrivain.

On est obligé d'adresser un appel *in extremis* à tous ceux qui ont été les admirateurs du grand poëte.

Je ne sais si je fais fausse route, mais il me semble que dans un recoin de l'immense budget qui solde tant d'inutilités, il devrait bien y avoir une petite place pour les manifestations de la reconnaissance publique envers les grands hommes pauvres et décédés.

Ce fonds, d'une application trop fréquente, hélas! car talent et pauvreté marchent souvent de concert, ce fonds servirait à honorer la mémoire des maîtres de l'art, des lettres, de la science.

Quand une notabilité vraiment digne d'un hommage posthume succomberait, on trouverait là de quoi lui construire un tombeau, sans avoir besoin de tendre la sébile de la souscription, sébile qui ne se remplit même pas toujours!

Il y a là très-certainement une initiative à prendre.

Comme elle serait intelligente, il est probable qu'on parlera d'autre chose.

Une autre souscription est ouverte. Celle-là en Suisse.

Il s'agit également d'un monument destiné à honorer la mémoire artistique de Léopold Robert.

Nous craignons que cette manifestation, assurément bien intentionnée, ne retarde beaucoup. Voilà le difficile en pareille matière. On a de la peine à aller vite, parce que les porte-monnaie sont souvent récalcitrants, et, si l'on traîne la chose en longueur, il arrive parfois que le témoignage d'admiration arrive lorsque l'admiration est envolée.

C'est, si je ne m'abuse, un peu, beaucoup le cas de Léopold Robert.

Il y eut à son endroit, sous Louis-Philippe, un véritable engouement. Léopold Robert donnait une note qui correspondait bien à ce que je me permettrai d'appeler l'*idéal bourgeois*, s'il est possible d'accoupler deux mots qui hurlent côte à côte.

L'idéal bourgeois était représenté sous les formes les plus diverses, à cette époque.

Casimir Delavigne en était l'apôtre dramatique.

En peinture, c'était tour à tour Paul Delaroche qui le personnifiait au point de vue pseudo-historique, Ary Scheffer au point de vue élégiaque, Horace Vernet au point de vue militaire, Léopold Robert au point de vue idyllique.

Ce n'est pas à dire que tous ceux dont nous venons de rassembler les noms fussent dépourvus de valeur et de talent. Mais ce talent était trop fait de convention. Et dame! il n'y a que la sincérité qui dure.

Regardez aujourd'hui les deux toiles qui firent une immédiate célébrité à Léopold Robert. Vous serez stupéfait en pensant qu'un succès aussi retentissant a pu apothéoser des œuvres aussi banalement prétentieuses.

Ces paysans italiens sentent tous l'atelier. Ce sont des poseurs ou des poseuses donnant séance.

Rien de naturel, rien de vécu.

Théophile Gautier, dont nous parlions tout à l'heure, dit un jour, à propos de Léopold Robert, un mot très-finement caustique.

On parlait précisément des fameux *Moissonneurs*.

— Tout cela, dit Gautier, ce sont les marionnettes de l'art.

Le jugement sera ratifié par la postérité. Des marionnettes plus ou moins habilement groupées! trop habilement même, mais des personnages vivants, jamais!

Léopold Robert eut la chance rare de rencontrer un graveur dont le burin vivifia ces mannequins. De là sa popularité... de seconde main, c'est le cas de le dire.

Par contre, il eut une mauvaise fortune. Les couleurs dont il se servit étaient d'une qualité si déplorable, que ses toiles sont aujourd'hui complétement dévastées.

Les écailles sont tombées de ses tableaux en même temps qu'elles tombaient des yeux du public. Dans quelques années, à force de retouches et de raccommodages, il ne restera plus rien de la peinture primitive.

Sera-ce un malheur? Je ne le pense pas, car cette peinture, à mon sens, n'est que de la vignette qui perd à être coloriée.

Et la gravure ci-dessus citée sera un *memento* bien suffisant d'une renommée éphémère.

Nous allons assister prochainement à un spectacle qui ne nous a pas été donné depuis longtemps.

Nous allons voir une tragédie, une vraie tragédie inédite.

La *Rome vaincue*, de M. Parodi, aura, en effet, le courage d'arborer franchement cette enseigne sur l'affiche de la rue de Richelieu.

Audaces fortuna juvat... Je souhaite que le proverbe se vérifie.

Toutefois, je me demande quelle utilité peut avoir cette tentative de résurrection, appliquée à une forme que je crois à jamais démodée?

Lorsque Ponsard parut, brandissant sa *Lucrèce*, il y avait une raison d'être à son essai. Ponsard avait compris qu'il pouvait tirer parti des haines encore vivaces dont le romantisme était l'objet.

On était encore en pleine lutte. *Lucrèce* était une arme de guerre. Il était bien certain que la routine classique acclamerait le jeune mortel qui se dévouait en son honneur.

Telle n'est plus la situation.

Le drame romantique a conquis la place. Personne ne songe plus à lui contester sa victoire. Dès lors, que vient faire une tragédie attardée?

On dit que la pièce de M. Parodi fourmille de beaux vers. Nous les applaudirons de grand cœur.

Mais il nous restera permis de regretter que le poëte ait coulé ces beaux vers dans un moule hors d'usage.

Pour une jolie invention, voilà une jolie invention!

Un savant chirurgien de Lyon vient de faire savoir à l'Académie de médecine qu'il a trouvé un moyen aussi neuf qu'ingénieux pour *décortiquer* le nez.

Probablement, vous ne comprenez pas bien, au premier abord, ce que cette décortication nasale veut dire. Moi-même j'ai été un peu en peine devant cette expression d'un néologisme audacieux.

Mais je me suis renseigné.

Il paraît que notre pauvre nez est sujet à des infirmités et difformités sans nombre. Quelques-uns même dépassent toutes les limites de la vraisemblance.

Le nez, chez certains sujets, tourne à la trompe et prend des développements fantastiques. On a soigné dernièrement à l'hôpital un homme qui portait au bout de son nez une véritable courge. Elle avait la forme d'une poire et pesait douze livres!

Pour manger, il fallait que le patient étayât cet appendice sur une sorte de petit chevalet qu'il plaçait sur la table.

D'autres exemples, non moins terrifiants dans leur grotesque, sont cités.

L'Académie de médecine a passé la revue de ces phénomènes nasaux.

M. Alphonse Guérin lui a présenté, au cours de la discussion soulevée par le travail de M. Ollier, le moule d'un nez ayant 16 centimètres de longueur et mesurant en largeur 22 centimètres d'une joue à l'autre; M. Larrey a rappelé le cas observé et opéré par Imbert-Delonnes, et dans lequel « le nez, partagé en plusieurs lobes monstrueux, obstruait la bouche et le menton, et devait être maintenu relevé pour que la respiration pût se faire pendant le sommeil. »

Tout Paris connaît un vieux cocher de remise qui porte en guise de nez une véritable aubergine; dimension et couleur sont exactes.

Quelles sont les causes de ces monstruosités? L'ivrognerie figure au premier rang parmi les motifs déterminants.

Et, à ce propos, l'inventeur de la décortication nasale a fait de singulières remarques. Le vin blanc et l'eau-de-vie ne colorent et ne dilatent pas le nez comme le vin rouge. Celui-ci appose sa marque de fabrique avec une bien plus impitoyable évidence.

Avis aux amateurs!

Comme expérience démonstrative, on a grisé de vin rouge des coqs, et leur crête a tourné au violet le plus pur.

Quant à la décortication du nez, elle consiste à ne laisser absolument que l'os et les cartilages sur lesquels on recolle un morceau de peau emprunté à une autre partie du corps.

Voyez-vous d'ici la discussion s'engageant entre opérateur et opéré :

— Je vais vous faire un nez aquilin.

— Non!... je préfère un nez grec.

— Je vous assure que cela ne siéra pas aussi bien à votre figure.

— Vous croyez... Alors si vous me faisiez un nez à la Roxelane?

Le débat continue...

N'est-ce pas que la décortication n'est pas une des choses les moins originales d'une époque qui a vu et verra encore tant de choses originales?

Comme étrangeté, je vous signale également la formule employée par un journal qui annonçait l'autre jour qu'un orateur devait faire une conférence à l'Orangerie des Tuileries sur *l'utilité des insectes en général*.

Hum!... Voilà une thèse qui paraît peu aisée à soutenir.

Utile! le *phylloxera* qui dévaste nos vignobles?... Dame! peut-être comme agent de sobriété.

Utile! la vermine?... Dame! comme agent de propreté.

Sans compter que c'est grâce à elle que prospère le commerce des débitants de poudre insecticide.

Allons! ça peut se plaider...

Plusieurs de nos confrères ont raconté un mot attribué à un Wagnerolâtre.

C'était à l'issue des représentations de la fameuse tétralogie.

— Délicieuse rêverie que cet admirable page, dit le Wagnerolâtre qui répond, à ce qu'il paraît, au nom de Reubsaet. C'est de l'*opium*.

La confession était naïve.

Mais il y a sur Wagner un autre mot beaucoup plus juste et beaucoup plus spirituel.

Auteur : Aimé Maillart, le regretté auteur des *Dragons de Villars*.

Maillart avait assisté, à Bruxelles, à une représentation du *Vaisseau fantôme*, qui tomba du reste à plat. A la sortie, on demandait à Maillart son avis sur cette musique à la fois bruyante et ennuyeuse :

— Ce que je lui reproche, dit le compositeur avec cet air narquois qui lui était familier, c'est de vous donner l'envie de dormir en vous empêchant de la satisfaire.

A propos de musique, voici que Félicien David triomphe sur toute la ligne, à présent qu'il est mort.

Tous les théâtres lyriques se disputent l'honneur de reprendre ses œuvres :

Lalla-Roukh à l'Opéra-Comique;

La Perle du Brésil au Lyrique;

Peut-être même *Herculanum* à l'Opéra.

C'est ce que j'appellerai le renouveau de la mort.

Toujours vraie donc la réflexion mélancolique de Berlioz disant :

— On ne m'appréciera que lorsque je n'y serai plus... J'irai à la gloire en *corbillard-express*...

Une femme d'esprit que Mme de X...

Son salon est un des derniers salons où l'on sache causer. Il se fait là, en un soir, des douzaines de nouvelles à la main charmantes, qui se perdent faute d'un récolteur.

La conversation était tombée, l'autre jour, dans l'intimité, sur un écrivain contemporain que je ne nommerai pas, mais que vous reconnaîtrez peut-être au signalement.

Ledit écrivain affecte de faire toujours parade d'une érudition indigeste et mal ordonnée qui n'aboutit qu'au fatras, son style étant aussi trouble que son savoir.

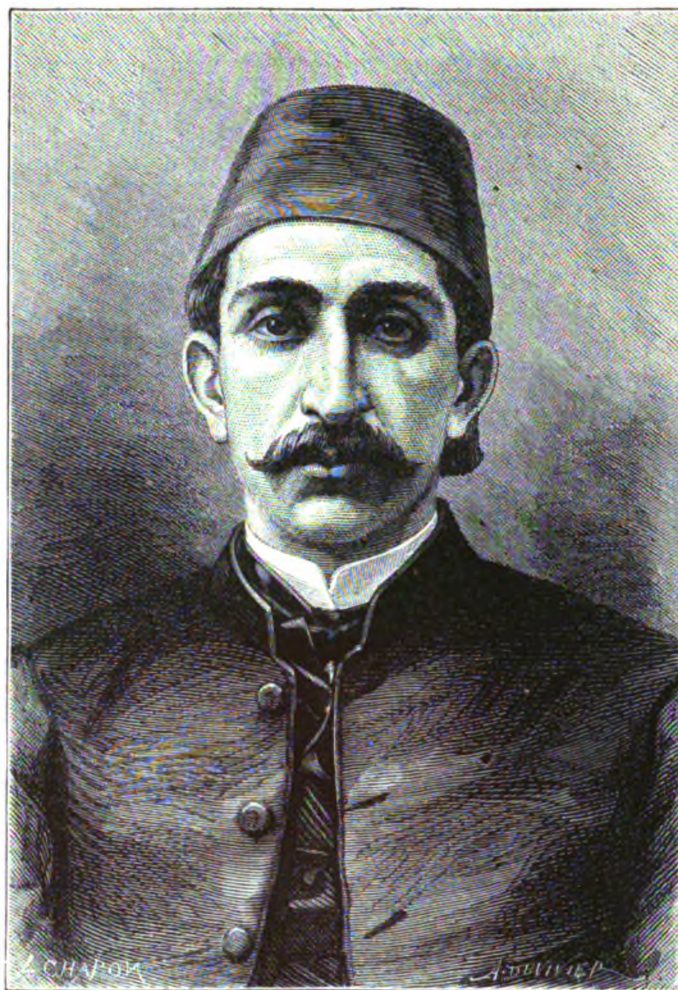
Impossible de s'y reconnaître dans ce pêle-mêle d'idées et de phrases.

— X..., dit la maîtresse de la maison, c'est un sac de nuit qui se prend pour une armoire...

PIERRE VÉRON.



RÉDIF-PACHA, nouveau ministre de la guerre.



S. M. ABDUL-HAMID II

(D'après une photographie de MM. Abdullah.)



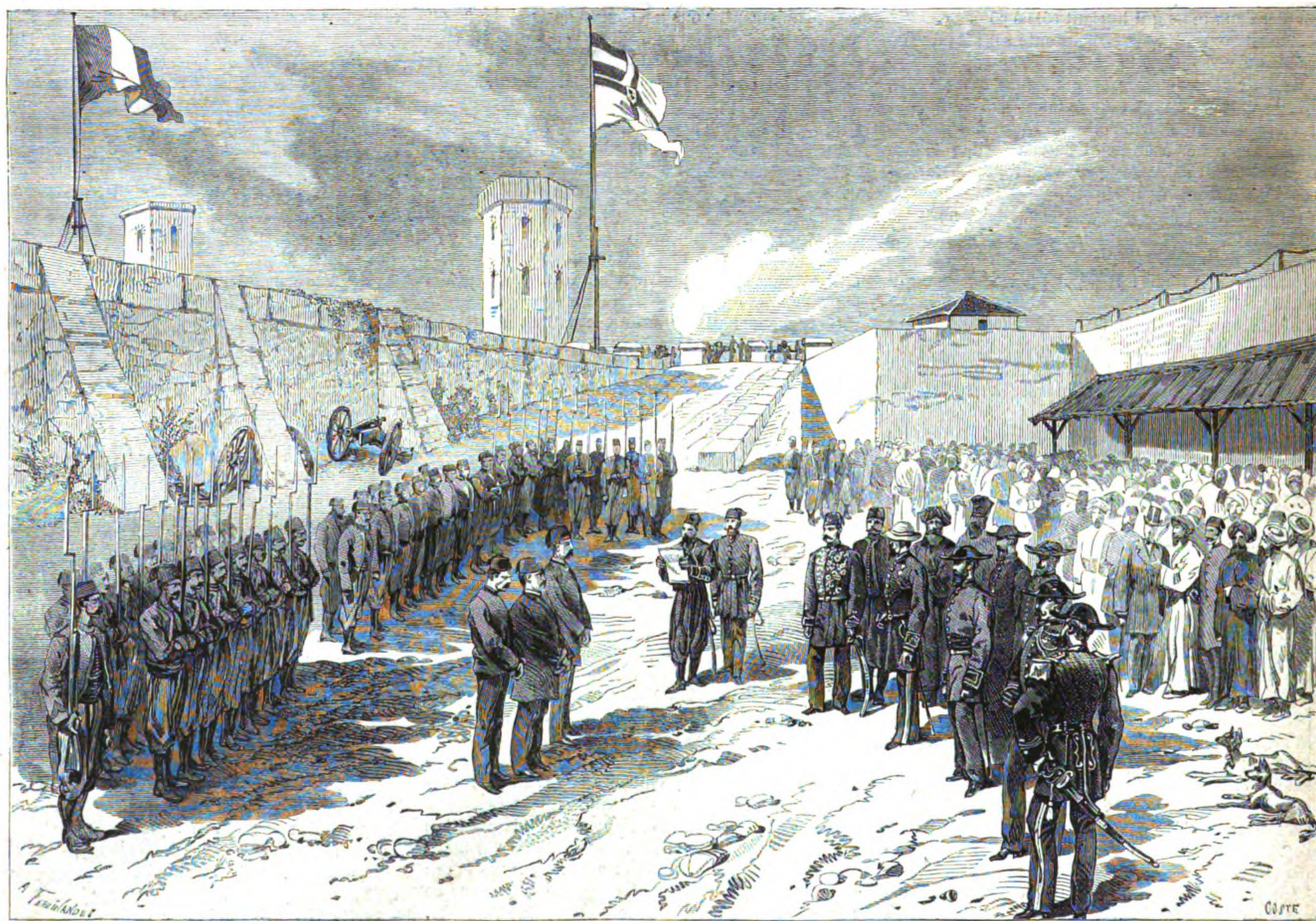
MEHEMED-RUCHDI-PACHA, grand vizir.



HAFIZ-PACHA
Général commandant l'artillerie sous Alexinatz.



AHMET-EYOUB-PACHA
Commandant en chef l'armée d'Alexinatz.



Drogman. Molah. Archimandrite. Chef d'état-major allemand. Lieutenant de vaisseau allemand.
Commandant du bélier turc. Colonel des rédifs. Chef de police. Greffier. Off. de marine turc. Vali. Consul français. Consul allemand. Chef d'ét.-maj. français. Lieuten. de vaisseau français.

SALONIQUE (le 21 août, à cinq heures du soir). — La Dégradation des autorités de la ville en fonction au moment du massacre des consuls.

(Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis de M. P. Gourdon, notre correspondant.)



LA GUERRE. — Alexinatz. — Journée du 22 août. — Compagnie de Volontaires russes et monténégrins résistant à la cavalerie turque en avant de Mrsol. — (Dessin de M. Ferdinandus, croquis de M. Dick.)

NOS GRAVURES

CONFLIT TURCO-SERBE

Bulletin

L'ESPACE nous a complétement manqué dans notre numéro dernier et nous n'avons pu, malgré notre désir, entretenir nos lecteurs sur les affaires d'Orient.

Aujourd'hui nous leur faisons une large part dans nos colonnes, et la variété et la nouveauté des documents qui nous sont parvenus de nos correspondants de Serbie intéresseront, nous en sommes persuadés, nos lecteurs.

Dans notre avant-dernier numéro, nous avions mentionné des succès importants obtenus par l'armée de Tchernaïeff; malheureusement, les Serbes ne purent maintenir les positions de Supowatz et de Tesitcha enlevées à l'ennemi.

Celui-ci, sous le commandement en chef d'Abd-ul-Kerim Pacha, par un retour offensif, s'empara de ses anciennes positions, et menace aujourd'hui les derrières de Tchernaïeff et même la place d'Alexinatz.

La jonction des armées ottomanes commandées par Eyoub-Pacha et Suleiman-Pacha, qui opéraient contre le colonel Horvatowitch, devant Kniajewatz, avec celle du généralissime, rendent l'armée ottomane deux fois plus forte que celle des Serbes; cependant, malgré leurs derniers succès, les musulmans craignent d'avancer et de s'aventurer auprès d'Alexinatz; ils pensent, et sont même persuadés, que les abords de la place sont minés. Il est de fait que de nombreux retranchements en terre existent aux alentours d'Alexinatz, que de nombreux boyaux et fossés relient ces ouvrages et barrent toute la rive droite de la vallée de la Morawa.

La rive gauche reste libre, il est vrai, mais les feux croisés d'Alexinatz, des batteries de l'armée et celles de la forte place de Deligrad, qui se trouve un peu plus au nord, balayeraient incontestablement les téméraires qui voudraient s'aventurer de ce côté.

L'armée ottomane ne peut s'emparer de ces positions qu'en escaladant les hauteurs de droite qui commandent la vallée, mais occupées encore par les Serbes.

Déjà plusieurs assauts ont été effectués par l'aile gauche d'Abd-ul-Kérim; le général d'artillerie Hafiz-Pacha cherche à s'emparer des premiers mamelons pour disposer ses batteries. Les dernières nouvelles ne nous en apprennent pas davantage, et nous ne savons s'il y a réussi.

Comme on voit, la lutte se concentre tout entière dans ces parages; les armées ottomanes et serbes dédaignent de continuer les hostilités sur les autres points du territoire. Osman-Pacha a quitté Knajiewatz et se trouve devant Alexinatz; Horvatowitch, qui luttait contre lui, en a fait autant; du côté de la Drina, il en est de même. Douze mille hommes du général Ranko-Olympitz sont en marche pour aller renforcer les armées de Tchernaïeff.

En Monténégro, la lutte se poursuit terrible et incessante; mais les fiers enfants de la Montagne-Noire, quoique de beaucoup inférieurs en nombre, ont le dessus. Trois fois ils ont battu les Turcs à Medun et à Podgoritza, trois fois les vides de l'armée musulmane ont été comblés par l'arrivée de nombreux volontaires bachi-bouzouks et tcherkess, et Dervich-Pacha, qui commande de ce côté, continue toujours la lutte contre Luca Petrowitch, le neveu du prince Nikita.

Celui-ci commande au nord de la principauté et lutte contre le plus habile des généraux turcs, Mouktar-Pacha. Après sa sanglante défaite de Verbitza, ce général a pu reconstituer, à l'abri des murailles de Trebinje, une nouvelle armée qui lui arrivait d'Antivari; il se trouve actuellement à Grahovo, sur la frontière même du Monténégro, mais il est bloqué par les troupes de la principauté.

Les incendies et les massacres continuent, malheureusement, sur le théâtre des hostilités; les sauvages irréguliers musulmans sèment, partout où ils passent, la désolation; ignorants et fanatiques, ils ne font nul cas des habitudes de la guerre et des conventions qui règlent la marche des armées en pays ennemi.

Autour d'Alexinatz

AVANT que M. Ristisch, premier ministre de Serbie, n'ait lancé son mémorandum aux puissances de l'Europe sur la façon dont les Turcs font la guerre, nous avions, par M. Dick, des récits puisés aux sources les plus sûres, et des croquis très-détaillés des atrocités qui se sont commises aux environs d'Yavor et d'Alexinatz. Nous ne savons ce qu'auraient fait les Serbes s'ils eussent été vainqueurs en pays ennemi, mais nous savons que les troupes ottomanes, les bandes qui les accompagnent, et souvent les précèdent, ne respectent rien. Pas de quartier sur les champs de bataille, pas de blessés à soigner, on les achève; pas de prisonniers, à moins que ce ne soit pour en obtenir des révélations.

Nous avons donné, sous la rubrique : *A travers la lorgnette de notre correspondant*, l'aspect d'un champ de bataille à Yavor; c'est de la même manière que notre correspondant a vu, de ses yeux vu, les Arnautes *pétrolant* les villages à l'aide de torches et prenant le liquide incendiaire dans de petites boîtes suspendues au pommeau de leur selle.

L'épisode des deux femmes emmenées enchaînées à la queue d'un cheval n'a pas été vu par M. Dick; c'est un officier serbe qui, s'étant trouvé par hasard enveloppé dans les lignes ennemies, en a été témoin et en a fait exécuter le croquis, lorsqu'il put miraculeusement rentrer au quartier général. On dit que ce qui fait le plus de terreur aux pauvres Serbes de la milice, c'est la perspective d'avoir, encore vivants, la tête tranchée par les Turcs. De là, ces défections nombreuses qui diminuent encore le nombre, déjà bien inférieur de l'armée serbe à celui de leurs ennemis.

La panique est terrible dans tout le pays, et, à la vue de ces grandes colonnes de fumée qui s'échelonnent à l'horizon, indiquant autant de villages qui brûlent (on parle de trente-cinq rien qu'aux environs d'Alexinatz), les pauvres habitants fuient pêle-mêle, entraînant ce qu'ils peuvent de leur bétail et transportant, par tous les moyens possibles, leurs pauvres hardes et quelques parcelles de leur mobilier. Ces scènes sont désolantes à voir et font maudire cette guerre, qui semble la plus atroce de celles que l'humanité ait eu à subir.

SOLDATS SERBES BRULANT LES CADAVRES TURCS

Notre correspondant spécial a assisté, dans la journée du 23 août, à l'incinération d'un millier de cadavres musulmans qui restèrent sur le champ de bataille après la défaite de l'aile gauche d'Abd-ul-Kérim-Pacha.

Dans cette guerre acharnée turco-serbe, l'animosité est si grande dans les deux camps, qu'il ne reste jamais un moment de repos pour enterrer profondément les cadavres. On se contente, de part et d'autre, d'amonceler les morts en un tas et de les brûler. Cette coutume, d'ailleurs, est ancienne, et les nombreux tumulus que l'on rencontre si souvent dans les plaines de la Bulgarie et de la Serbie, ne sont que les restes de ces hommes de tous pays qui résistèrent, à différentes époques, contre l'envahissement des enfants de Mahomet.

ÉPISODE DU 22 AOUT

Ce dessin représente un épisode des combats acharnés qui ont eu lieu sur les bords de la Morawa, près du village de Misol. Une compagnie de volontaires russes et monténégrins se jeta résolûment à la tête d'une forte troupe de cavalerie irrégulière ottomane qui harcelait les derrières de l'armée de Tchernaïeff battant en retraite vers Alexinatz.

Cette compagnie donna le temps aux traînards et aux blessés serbes de se porter vers la ville; mais bon nombre de ces vaillants Slaves restèrent sur le champ de bataille.

LA PUNITION INFLIGÉE AUX LACHES.

En Serbie, dans ce pays où chacun est soldat, mais non soldat régulier, les défections pendant le combat ne doivent malheureusement pas être rares. Avec regret, on a pu en constater plusieurs dans les différents engagements qui se sont produits depuis le commencement des hostilités. La terreur qu'inspirent les musulmans vient s'ajouter encore à l'inexpérience des jeunes soldats serbes; mais les chefs des armées de la principauté répriment sévèrement ceux qui ont failli à leur devoir. Le dessin que nous donnons plus loin, peint *de visu* par notre correspondant, représente une punition de ce genre. Le soldat accroupi sur le premier plan doit être fusillé.

LES PANORAMAS D'ALEXINATZ

Notre infatigable correspondant nous a envoyé tout récemment trois panoramas des plus exacts des environs d'Alexinatz et la position des deux armées ennemies qui opèrent sur les lieux.

Le premier a été pris du haut d'une colline qui domine la forteresse d'Alexinatz, et la vue s'étend du côté du sud, sur la route qui mène à Nisch. Sur la Morawa, qui arrose cette grande vallée qui mène au cœur de la Serbie, se trouvent de nombreux villages naguère pleins de vie et de mouvement. Aujourd'hui, ce ne sont plus que des monceaux de ruines incandescents.

Nos lecteurs trouveront dans notre Bulletin ci-dessus le résumé des dernières batailles qui ont forcé Tchernaïeff de retrograder avec son armée sous les murs d'Alexinatz et de Deligrad.

Les troupes serbes, postées sur la rive droite de la Morawa, dans les retranchements en terre construits dans ces derniers temps, repoussent les Turcs qui cherchent à s'emparer de ces positions.

Dans les deux derniers panoramas de notre numéro, nos lecteurs pourront suivre avec intérêt les mouvements des armées ottomanes et l'aspect du pays incendié par les musulmans.

NOS PORTRAITS

Il nous en coûte d'avoir à dire que le profil du nouveau sultan, dans notre dernier numéro, ne donne pas une parfaite idée de sa physionomie; nous avons donc cru devoir le donner de face aujourd'hui et renvoyer à sa biographie, déjà publiée.

MEHEMED-RUCHDI.

La haute position du grand vizir de trois souverains successifs le désignait naturellement à notre crayon. Pour faire sa biographie, il faudrait faire l'histoire des événements que chacun connaît et auxquels il a été mêlé; nous ne le pouvons entreprendre ici.

RÉDIF-PACHA

L'avénement d'Hamid II vient de faire de Rédif-Pacha, commandant une division dans l'armée d'Abd-ul-Kérim, le ministre de la guerre ou sérasker.

Fanatique à l'excès, dit-on, on l'accuse de s'être souvent fait remarquer par son insouciance des habitudes de la guerre, et, par sa faute, beaucoup de malheureux auraient été outragés et maltraités par les irréguliers musulmans.

AHMED-EYOUB-PACHA

Nos lecteurs ont vu, dans nos bulletins, mentionner bien souvent son nom. Avant l'arrivée d'Abd-ul-Kérim-Pacha sur le théâtre de la guerre, il commandait en chef les opérations contre les armées serbes. Il avait à combattre le corps principal de Tchernaïeff qui lui faisait face. Il dut bien souvent battre en retraite, et ce ne fut que lorsque de nombreux renforts lui arrivèrent, conduits par le général en chef, qu'il put prendre l'offensive et refouler les Serbes sous les murs d'Alexinatz.

HAFIZ-PACHA.

Commandant en chef l'artillerie des armées ottomanes qui opèrent en Serbie, ce général est particulièrement connu des ingénieurs français qui ont travaillé en Turquie d'Europe.

Hafiz a fait ses études à Paris, puis en Belgique et en Italie; il parle très-bien les langues française et italienne. Il fut nommé, en 1873, directeur général des lu les de chemins de fer que le gouvernement ottoman faisait faire en régie. Très-fier, très-arrogant, mais très-ignorant comme ingénieur, il ne prit jamais conseil des chefs de service dans la direction des travaux : aussi

fit-il des dépenses extravagantes et non justifiées. Un jour, il lui prit fantaisie de créer à Sophia, siége de son administration, une Académie d'ingénieurs dont les élèves n'étaient autres que des officiers du Nizam. Inutile de dire que cette parodie ne profita guère à ces derniers, car les ingénieurs français, qui tenaient les premières places dans l'administration des études, ne voulurent jamais consentir, malgré la colère d'Hafiz-Pacha, à s'improviser professeurs, et faire d'officiers ignorants des ingénieurs et des architectes.

(Voir, pour plus de détails, le livre très-curieux sous tous les rapports de notre collaborateur M. Bianconi, qui vient de paraître tout récemment.)

A ces portraits nous avons joint celui de Mehrnel-Rifat-Pacha, l'ex-gouverneur de Salonique au moment du massacre des consuls, que notre gravure de ce pays remet en actualité. Une biographie trop triste à faire, abstenons-nous.

Une Dégradation à Salonique

Nous recevons de notre correspondant de Salonique, comme note à la rédaction, la lettre suivante, que nous publions telle quelle pour ne pas en altérer l'exactitude et la clarté.

Monsieur le directeur,

Les affaires de Salonique ont été terminées hier soir, 21 août, à cinq heures du soir. Je vous envoie quelques croquis qui montrent la façon dont les choses se sont passées.

A cinq heures, deux voitures découvertes, précédées et suivies de deux cavaliers, le fusil sur la cuisse, amènent à la porte du fort de l'Ouest, la première, le consul français, avec le chef d'état-major de l'escadre; la seconde, le chancelier du consulat français, avec le lieutenant de vaisseau le plus ancien. Ces messieurs doivent représenter la France pour la cérémonie de la réparation.

Deux voitures, disposées de la même façon, amènent les représentants allemands : consul et chef d'état-major, chancelier et lieutenant de vaisseau.

Le vali descend du premier étage et se porte, avec sa suite, au devant des délégués français et allemands.

On traverse le fort et on arrive dans la cour du bastion de l'ouest.

Les condamnés y sont déjà en costume bourgeois.

A droite, le chef de la police : très-grand, longues moustaches, longue redingote bleue.

Au milieu, le colonel des rédifs, gros et court, en redingote.

A gauche, le commandant du bélier turc, en petit veston.

Lecture est donnée du jugement et de la condamnation par une espèce de greffier richement habillé.

A côté du greffier, un officier de marine turc.

Derrière les condamnés, à l'extrême gauche, deux pelotons de soldats armés, sur deux rangs; puis, au centre, deux pelotons de matelots sans armes; à l'extrême droite, deux pelotons de matelots armés.

Sur le chemin montant qui conduit au chemin de ronde du bastion, la garde des condamnés en armes.

Le vali, en riche costume et la poitrine toute dorée, fait face aux condamnés.

A sa gauche, se placent successivement :

1° Le consul de France, coiffé d'un salako orné d'un large galon d'or;

2° Le consul d'Allemagne, en claque réglementaire;

3° Le chef d'état-major français;

4° Le lieutenant de vaisseau français.

Au second rang :

Le chef d'état-major allemand;

L'officier de vaisseau allemand.

Derrière le vali, se tient le drogman.

Un peu plus loin : le molah (archevêque turc) et l'archimandrite (archevêque grec) dans leurs costumes ecclésiastiques; le premier avec un turban, le second avec sa toque. Tous deux portent le crachat à droite, et la croix de commandeur au cou (le medjidié).

La foule occupe toute la place disponible sur la face nord-ouest du bastion.

La lecture de la sentence terminée, le salut de quarante-deux coups de canon commence; mais comme il n'y a que trente-deux pièces chargées et que l'on manque d'artilleurs, le salut est achevé par la tour ronde de la Kasbah et par le fort qui se trouve à la hauteur de la mosquée de Sophia, sur le côté est de la ville.

Après le dernier coup de canon, le consul français s'avance vers le vali et lui déclare qu'il est satisfait; le consul allemand imite la manœuvre.

A son tour, le chef d'état-major de l'escadre française s'avance et fait la même déclaration, suivie de la même manœuvre du chef d'état-major de l'escadre allemande.

La cérémonie se trouve ainsi terminée.

Les condamnés sont emmenés par les agents de police.

Ainsi se termine ce conflit de Salonique, qui n'est plus aujourd'hui qu'un épisode dans la sanglante histoire de la Turquie depuis le massacre des consuls qu'on vient de venger aujourd'hui.

Le Sacre de Mgr Bonnet

Le jeudi 24 août a eu lieu, à Périgueux, dans la vaste basilique de Saint-Front, le sacre de Mgr Frédéric Bonnet, évêque de Viviers. Les nefs et les tribunes de l'église étaient remplies par un nombreux public, dont une grande partie se composait de prêtres séculiers et réguliers venus de tous les points du diocèse. Aux places réservées sous la coupole centrale, on remarquait : MM. les sénateurs Pierre Magne, Dupont, Daussel, de Chadois, M. le député de Fourtou, M. le préfet de la Dordogne, et une foule de notabilités, tant civiles que militaires. Le prélat consécrateur était Mgr Dabert, évêque de Périgueux et de Sarlat, assisté par NN. SS. Grimardias, évêque de Cahors, et Bourret, évêque de Rodez.

Le Canot la « Ville-de-Bordeaux »

Nous ne pouvons qu'encourager l'œuvre de la Société centrale de sauvetage qui vient de fonder une station de secours à l'embouchure de la Gironde, du côté de la pointe de Coudre.

Le canot de sauvetage la *Ville-de-Bordeaux*, construit à cet effet, dont on voit le croquis dans nos gravures, remplit toutes les conditions qu'exigent ces embarcations; il sera, avec son équipage à bord du brick *le Cerf*, mis à la disposition de la Société par le ministre de la marine.

La bénédiction par Mgr Bonnet du canot et du *Cerf*, sur le quai Louis XVIII, a donné lieu, à Bordeaux, à une véritable fête. Le canot était à terre, en face de l'autel où avait lieu la cérémonie, des marins du *Cerf* étaient rangés de chaque côté, et devant les estrades d'honneur, dressées pour la circonstance, les matelots, les préposés de la douane, formaient la haie, qui était complétée par une compagnie du 144e de ligne. Toute la haute société de Bordeaux encombrait les tribunes et applaudissait aux discours de MM. de la Roncière Le Noury, président de la Société, Alexandre Léon, président du conseil général, et de Moustier. Une foule nombreuse couvrait les quais et les Quinconces; toute la rade était pavoisée; la musique du 54e jouait par intervalles, le canon célébrait la fête dans le lointain et annonçait dans toute la ville qu'une bonne œuvre venait de s'accomplir.

Le Voyage du Maréchal

Ayant traité l'année dernière d'une façon assez complète le voyage militaire du Maréchal, nous avons cru devoir nous abstenir cette année de dessins de grandes manœuvres, et d'autant mieux que nous avons à publier aujourd'hui, au lieu de cette guerre en apparence, la guerre dans sa plus atroce vérité.

Néanmoins, le bruit qui se fait autour du passage du Président de la République à Lyon nous oblige à l'inscrire sur nos tablettes, et, à défaut de fêtes publiques, comme nous aurions été heureux d'en graver pour la ville de Lyon, nous nous bornons à donner le défilé du cortége du Maréchal quand, sortant de la gare de Perrache, il passe en revue, dans la cour du Midi, les quelques troupes qui s'y étaient rendues.

Nous ne parlerons pas des manifestations plus ou moins indiscrètes de quelques groupes de la population qui a fort bien accueilli le Maréchal, ni des incidents de la préfecture qui sont l'objet de la polémique de tous les journaux politiques. Le Président de la République est resté impassible devant les exaltés et bienveillant pour tous. Ses visites dans les ateliers et fabriques, son discours aux notabilités du commerce et de l'industrie lyonnaise caractérisent la visite du chef de l'État dans la ville industrieuse par excellence, qui honore la France dans toutes les expositions étrangères, et qui occupera le premier rang dans le grand concours des nations de 1878. — Pourquoi la seconde ville de France ne se contente-t-elle pas de ce beau rôle, qui la met, par ses produits, la première du monde?

Les Dieux qu'on brise

XI

L'INVALIDE

On veut te supprimer, ô mon pauvre invalide!...

... Lui qui courut dix ans, comme un cheval sans bride,
De Madrid à Moscou, son fusil à la main,
On compte, paraît-il, le supprimer demain.
N'était-il pas, pourtant, un exemple de gloire
Bon à suivre en ces temps si tristes pour l'histoire?
Quand on voyait passer son uniforme bleu,
On savait que c'était le défenseur de Dieu,
Le soldat du pays, le vainqueur de l'Europe...
Quand des brumes du temps le passé s'enveloppe,
Il n'était pas mauvais que nous vissions souvent
Sa gloire être pour nous un exemple vivant!

Un jour, j'en suivis un, près de la Madeleine;
Il portait sur les bras les deux galons de laine;
La croix brillait, placée au-dessus de son cœur...
Il conservait encore un reste de vainqueur.
Il allait, appuyé doucement sur sa canne,
Et jamais, le gamin, neveu d'Aristophane,
Ne lançait un lazzi railleur sur son chemin.
Parfois, il s'arrêtait, abritant de la main
Son regard, quand au loin passait une escouade.
Je le voyais alors prendre un air de parade,
Et redresser sa taille avec un air joyeux
Et des larmes pourtant coulaient de ses deux yeux!...

C'est qu'il se rappelait ses victoires passées,
Dans le brillant essor que prenaient ses pensées!
Il revoyait, au loin, Austerlitz, Iéna,
Quand les soldats français entonnaient l'*hosanna*
De gloire, aux quatre coins de l'Europe étonnée!
Il revoyait Leipzig, l'homérique journée,
Tout ce qui revivait plus sonore et plus beau
Dans les plis glorieux de son ancien drapeau!...

Il retrouvait d'un coup sa jeunesse envolée!
Alors il oubliait sa jambe mutilée,
Ses quatre-vingt-cinq ans, la mort qui s'approchait...
Oh! les temps radieux et fiers, quand il marchait
Sac au dos, en chantant l'air de la *Marseillaise*,
Vers ces combats fameux qu'a vus mil huit cent treize!
Qu'est-il donc aujourd'hui, l'invalide?
Aujourd'hui...
Il sait bien que personne, hélas! ne songe à lui;
C'est le grand oublié, sans amis, sans famille :
Aussi, vous comprenez pourquoi son regard brille
Quand passent les soldats : c'est qu'il se sent moins seul;
Pour lui ce sont des fils dont il serait l'aïeul!

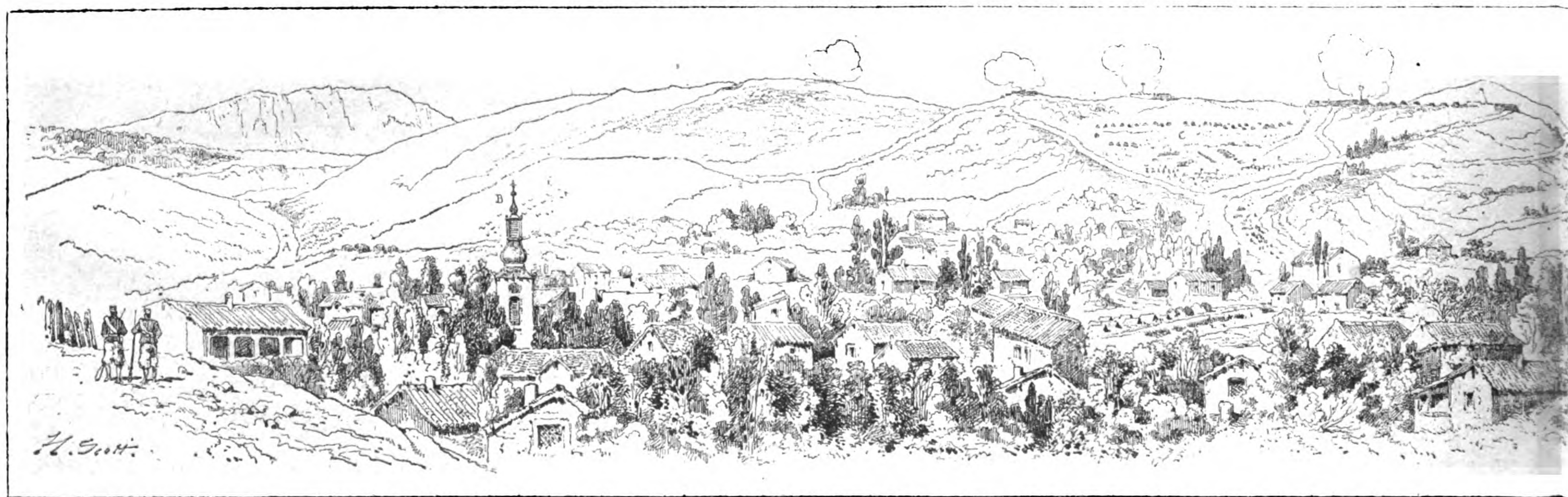
Pauvre invalide! il faut qu'il perde cette joie,
Tous les calculs sont faits; il vaut mieux qu'on l'envoie
En province : c'est là qu'il s'en ira mourir;
L'invalide à Paris est trop cher à nourrir,
M'a-t-on dit. On payera sa table, son ménage,
Chez quelque paysan, dans le fond d'un village...

Eh bien! c'est mal, cela!
Nous avions tous besoin
De voir ces braves gens qui viennent de si loin,
Apportant avec eux un tel reflet de gloire.
C'est avec le passé qu'on refait son histoire.
L'invalide parlait des temps qui ne sont plus,
De ces temps que beaucoup d'entre nous n'ont pas lus,
Où le drapeau vainqueur, cette idole adorée,
Couvrait tout le pays de sa robe sacrée!...
Il était un exemple autant qu'un souvenir.
Vous n'avez pas voulu, son rôle va finir.
Soit. Mais, du moins, j'aurai salué, moi, poëte,
Ceux que vous renvoyez, quand leur vie était faite,
Loin du dernier bonheur qu'on ne leur prenait pas...

O mon pauvre pays! tes fils sont bien ingrats!

ALBERT DELPIT.

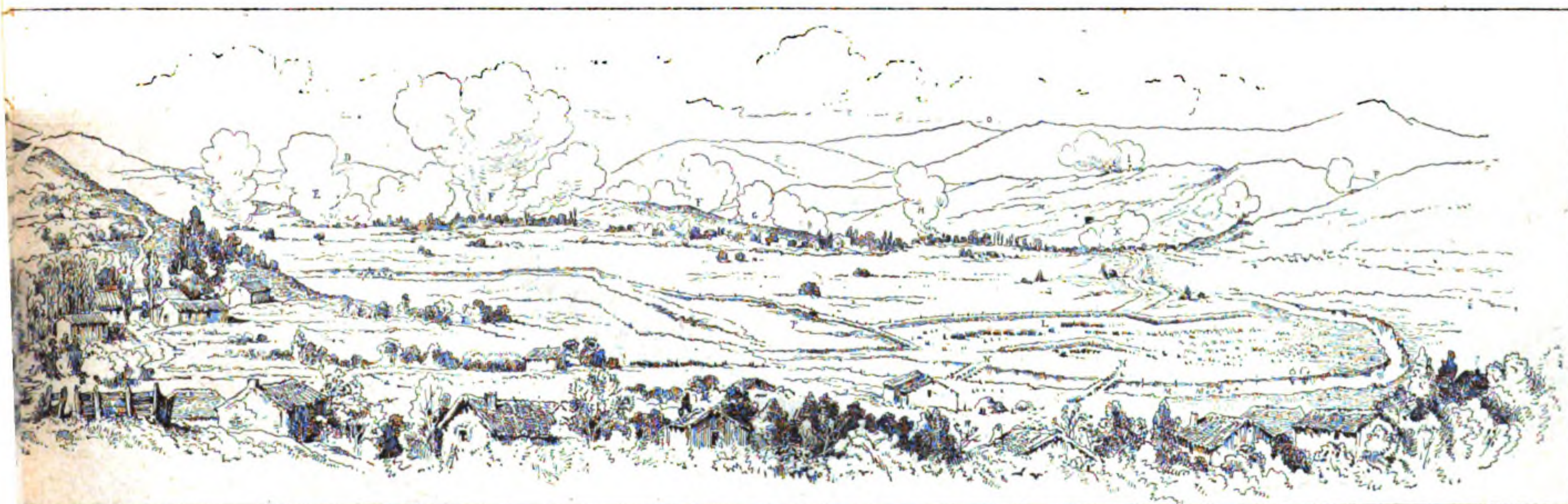
LA GUERRE. — Les Arnautes et les Tcherkess incendiant par le pétrole le village de Tesica, voisin d'Alexinatz. — Deux Prisonnières. — (Croq. de M. Dick.)



A. Route de la redoute de Schumatovac. B. Église d'Alexinatz. C. Camp d'infanterie. D. Montagnes de Nisch. E. Lutsica. F. Tesica. F. Montagnes de Tesica. G. Stublin

Vue générale d'Alexinatz et de la vallée de la Morava, prise d'une colline en ava

LA GUERRE. — Habitants de la vallée de la Morava, fuyant devant les Turcs. — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. D.ck.)



et Belja. H. Mrso!. I. Batterie turque de Greïatz. J. Batterie serbe. K. Zeit-Kovac. L. Redan. M. Morava. N. Ponts de bateaux. O. Monts Morava. P. Batterie serbe.

ant de la ville le 23 août. — (Desin de M. Scott, d'après le croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)

COURRIER DU PALAIS

Les causes difficiles. — Les œuvres d'André Chénier. — La seule édition vraie. — La poésie et la politique. — Propriété littéraire, succession des auteurs. — M. Latouche corrige Chenier. — Les citations. — La légende et la vérité. — Jugement en droit. — Le cocher de fiacre Palat. — Dures leçons aux bourgeois. — Une forte conscience. — Tranquille à la surface, troublée au fond. — Les explications. — La suite à une autre session.

Puisque le silence règne au Palais, c'est le moment de se recueillir pour raconter ce que j'appelle les procès difficiles; ceux-là ne sont pas les plus amusants, tant s'en faut; mais ils offrent le plus souvent un intérêt exceptionnel qui ne permet pas à un chroniqueur judiciaire, si modestes que soient son rôle et son cadre, de les négliger. Vous prévoyez déjà que je vais vous parler de l'action intentée par l'éditeur Charpentier à l'éditeur Lemerre et à M. Gabriel de Chénier, dernier héritier des manuscrits du grand poëte André Chénier, son oncle, manuscrits composant les œuvres posthumes. En réalité, sauf deux pièces de circonstance, publiées du vivant d'André Chénier, les œuvres complètes du poëte sont des œuvres posthumes.

En quelques mots, on peut résumer la biographie d'André Chénier, né en 1762, à Constantinople, étudiant au collége de Navarre, cadet gentilhomme au régiment d'Angoumois, visitant l'Italie et la Grèce, trouvant dans ces contrées pleines de souvenirs la formule de la poésie qu'il portait dans son âme, comme l'a si bien dit dans sa plaidoirie Me Brousse, « par une loi secrète « qui fait revivre, après de nombreuses générations, « les instincts et les talents des races disparues, André « Chénier a recueilli, comme un lointain héritage, la « Muse antique. » Il revient en France et se fait journaliste; puis la Terreur le dégoûte de la politique, il revient à la poésie, « à ce trésor qui s'est formé dans « son cœur. » Hélas! il est trop tard, et le poëte vient échouer à l'échafaud, le 7 thermidor, traîné dans une des dernières charrettes!

M. l'avocat de la République Lefebvre de Viefville disait, en commençant ses conclusions : « Une discus- « sion juridique sur les œuvres d'André Chénier devait « nécessairement devenir à votre barre, par quelque « côté tout au moins, une discussion littéraire et histo- « rique. » En effet, la discussion avait été brillante, si brillante que je me sentirais très-effrayé si ma tâche comportait l'obligation de vous en donner une idée complète; heureusement, je puis me borner à rappeler les traits les plus saillants; mais il faut avant tout que je me débarrasse du côté juridique de la question : M. Charpentier père, le créateur de la *Bibliothèque Charpentier*, se rendit adjudicataire des œuvres d'André Chénier pour le prix de 325 francs, 402 francs avec les frais. C'était une bonne affaire; un bagage de poëte mort à peu près inconnu, cela n'a pas grande valeur. C'était en 1838; on se trouvait alors sous l'empire du décret de germinal an III, qui, après la mort de l'auteur, fixait à dix ans la durée du privilége pour les premiers publicateurs ses héritiers. Depuis, une loi de 1854 a porté ce délai à trente ans, puis une loi de 1866 l'a porté à cinquante ans, après quoi les œuvres, qu'il ne faut pas confondre avec les manuscrits, tombent dans le domaine public. M. Charpentier fils prétend profiter de ces prorogations successives du droit des auteurs et de leurs héritiers; le dernier de ceux-ci, M. de Saint-Ygest, est mort en 1853, ce serait donc en 1903 seulement que le droit cesserait au profit du domaine public; jusqu'en 1903, M. Charpentier se dit donc seul propriétaire, et il intente un procès à M. Lemerre, qui a publié, en 1874, une édition, la *seule vraie*, des œuvres d'André Chénier, et à M. Gabriel de Chénier qui a fourni les manuscrits du poëte.

Il va sans dire que les défendeurs soutiennent, en s'appuyant sur deux arrêts de la cour de Paris, rendus dans deux affaires identiques (Susse contre les héritiers Pradier et Degorce contre Barba), que les prolongations postérieures pouvaient profiter aux héritiers, mais non aux cessionnaires; que le dernier héritier étant mort en 1853, les œuvres d'André Chénier sont dans le domaine public depuis 1863, au terme du décret de germinal!

Tout cela est quelque peu ardu pour une chronique légère, mais enfin c'est le procès et ce n'est pas ma faute!

Me Nogent-Saint-Laurens a plaidé pour M. Charpentier et, naturellement, c'est à lui qu'incombait la tâche ingrate de côtoyer toujours sans jamais pouvoir l'aborder, si tentante qu'elle fût pour un homme de talent, la question littéraire; car il lui fallait exposer les faits avec méthode et avec clarté. Avec sa bonhomie spirituelle, il semblait préparer à ses adversaires le terrain pour leurs passes brillantes. Me Rousse, l'avocat de M. Lemerre, s'est élevé contre les prétentions du demandeur, en lui reprochant l'usage qu'il a fait jusqu'ici de ce droit qu'il réclame. Quoi! jusqu'en 1903, M. Charpentier, seul maître de ce trésor, pourra faire le choix et la censure de ce que le public peut connaître et de ce qu'il doit ignorer! Jusqu'en 1819, les guerres, les triomphes, les désastres ont fait taire la poésie; c'était le temps des Luce de Lancival et des Lebrun, « de la Grèce menteuse et de la Rome pompeuse, de l'antiquité travestie et empanachée; comment publier les œuvres d'André Chénier avant que l'on n'ait fait justice des Turcs de Voltaire? » En 1819, c'est M. de Latouche qui prépare l'édition, et qui choisit, qui trie les pièces, qui ose écrire de sa main sur tel ou tel manuscrit le mot « rejeté. » Et ce n'est pas tout, les pièces publiées sont mutillées, énervées; M. de Latouche, l'homme du gracieux et du joli, corrige le génie de Chénier qu'il trouve sans doute de mauvais goût; il ne sait pas que, pour les délicats et les lettrés, il y a un attrait puissant, un charme secret à surprendre le vrai poëte dans les incorrections de l'œuvre inachevée.

Il était bien difficile de plaider cette cause sans faire quelque citation et quoique Me Nogent-Saint Laurens eût dit : « Je songe, messieurs, que vous n'êtes pas ici pour entendre des vers et moi pour en réciter, » Me Rousse n'a pu s'empêcher de rappeler ces vers :

Nul ne resterait donc pour attendrir l'histoire
Sur tant de justes massacrés!
Pour consoler leurs fils, leurs veuves, leur mémoire!
Pour que des brigands abhorrés
Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance;
Pour descendre jusqu'aux enfers
Nouer le triple fouet, le fouet de la vengeance
Déjà levé sur ces pervers!
Pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur supplice!
Allons! étouffe tes clameurs!
Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice!
Toi, vertu!... Pleure, si je meurs.

Puis, Me Cléry, l'avocat de M. Gabriel de Chénier, a repris avec plus de vigueur encore, et surtout avec une verve mordante, cette thèse qui suffirait pour prouver la nécessité d'une distinction à établir entre les héritiers et les cessionnaires des auteurs morts, quant à la durée de la propriété. M. de Latouche a laissé dire avec complaisance qu'il était *l'inventeur* d'André Chénier. Il l'expurge, il l'embellit, il adoucit la brutalité du grec, la crudité de l'antique, ou bien encore, il dramatise les choses. Ainsi tout le monde connaît cette pièce célèbre :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyr, etc.

Et tout le monde, sur la foi de M. de Latouche, répète que le poëte écrivait à la Conciergerie, à huit heures du matin, son quinzième vers :

Remplira de mon nom ces longs corridors sombres...

lorsqu'on l'appela pour monter dans la fatale charrette, et la pièce ne fut pas achevée! Pas un mot de vrai dans cette légende; on n'a pas appelé André Chénier à huit heures du matin, mais dans l'après-midi; la pièce n'a pas été écrite à la Conciergerie, mais quelques jours auparavant, dans la prison de Saint-Lazare; enfin, la pièce a été achevée, elle a quatre-vingt-huit vers, et l'édition, « la seule vraie » d'André Chénier publiée par M. Lemerre, en publie le fac-simile.

Me Cléry a cité encore quarante vers environ d'une ode *rejetée* par M. de Latouche... Mais il est bien temps que je m'arrête et que je vous dise que la première chambre du tribunal, adoptant la jurisprudence de la cour de Paris, a repoussé la demande de M. Charpentier.

Passons à l'affaire capitale de la semaine, l'affaire du cocher de fiacre Palat, qui a tué à coups de couteau un client qui, prétend-il, ne voulait pas, la course faite, payer le prix convenu.

Depuis la sinistre affaire du cocher Colignon, qui avait voulu « donner une leçon au bourgeois », les cochers se trouvent sous le coup d'une suspicion qui les désole et les irrite. Je sais très-bien que quelques aventures de cochers brutaux — et elles sont toujours trop nombreuses — ravivent à chaque instant la plaie; mais il faut bien se rendre compte de ceci, qu'il y a dans Paris des milliers de cochers de fiacre qui sont d'honnêtes gens, et qu'il n'est pas juste de faire peser sur eux tous la réprobation que mérite une infime minorité. Le vrai côté de la question est celui-ci : puisque les cochers exercent un métier qui impose la confiance, puisqu'ils sont sous la surveillance immédiate de la préfecture de police, puisqu'ils ne peuvent pas monter sur leur siége sans remplir certaines conditions, il importerait de refuser l'autorisation à tout homme antérieurement condamné pour des faits d'improbité ou de violences.

On se rappelle que Victor Piou, un jeune garçon boucher, avait pris, le 1er juin, à minuit, une voiture sur le quai Voltaire, et avait fait prix à 6 francs pour être conduit à Boulogne. Le but de la course est atteint vers une heure du matin; la rue est déserte, une lutte s'engage entre lui et son cocher; le malheureux est bientôt ramassé tout sanglant. Ses plaies, faites avec un couteau, étaient nombreuses et profondes, et trois de ces blessures étaient nécessairement mortelles; il expira deux heures après en disant : « Il m'a assassiné; son chapeau est là! »

En effet, le cocher avait fouetté ses chevaux et était parti si rapidement qu'il n'avait pas pris le temps de ramasser son chapeau. Comment la rixe s'est-elle engagée? Une voisine s'est mise à sa fenêtre; deux autres témoins ont été à portée d'entendre ce que disaient ces deux hommes avant de se prendre corps à corps et de rouler ensemble sur le pavé. Chose étrange! chacun des deux réclamait à l'autre la restitution de son argent, mais Palat seul était menaçant. Il est à croire que Palat, exigeant une somme supérieure aux 6 francs convenus, Victor Piou refusait ce payement, et qu'ayant donné ensuite deux pièces de 5 francs, le cocher refusait à son tour de lui rendre la monnaie. En rentrant dans Paris, il racontait à un commis de l'octroi que son voyageur n'avait voulu lui donner que 5 francs; mais, ajoutait-il, j'en ai eu dix!

Palat est un homme de vingt-huit ans, qui déjà a été condamné deux fois pour violences graves, une fois à dix mois de prison, pour des coups de couteau! Voilà encore un meurtrier qui, après avoir percé le cou, le foie, le poumon, les reins de sa victime, rentre dans sa chambre, se débarbouille, se lave les mains, nettoie ses vêtements, se couche et s'endort tranquillement et ne se lève que pour aller déjeuner. Mais ajoutons que sous cette apparence calme, paisible, le trouble mental n'existe pas moins; Palat raconte à son marchand de vin, à son logeur, à qui veut l'entendre, qu'il a tué un homme ou à peu près, et que le boucher ne coupera plus de viande, qu'il a son compte, et que l'on verra cela dans le journal; enfin, tout ce qu'il fallait pour se faire arrêter. Et cependant il voulait fuir, quitter Paris; le soir même, il s'y préparait. C'est en allant lui-même chercher sa malle, que le logeur avait refusé de rendre à un commissionnaire, qu'il a été arrêté.

Devant la cour d'assises, Palat soutient qu'il n'a fait que se défendre, qu'il a été attaqué, que le bourgeois a voulu lui casser la tête d'un coup de bouteille; enfin il essaye, maladroitement du reste, un système qui jusqu'ici est bien invraisemblable, en présence des témoignages sur lesquels l'accusation se fonde.

L'affaire reste encore sans dénoûment; l'absence d'un témoin important, M. le docteur Laugier, qui a procédé aux constatations médico-légales, a fait renvoyer la cause à une autre session.

PETIT-JEAN.

LE FIL D'OR

LÉGENDE

(Suite)

Joyeux d'avoir conjuré le mauvais sort, il mit sans la moindre hésitation, même avec une brusquerie affectueuse, ce symbole de doux servage au joli doigt de la Mignonne.

Le ministre tendit ensuite celui d'Herman à Martha.

En le recevant, une larme, une de celles qui tom-

bent de la coupe trop pleine, roula sur sa joue et vint ensuite mouiller l'anneau qu'elle tenait d'une main tremblante.

Herman avança bien vite son doigt pour le recevoir ainsi doublement béni. Elle s'y refusa, essuya avec son voile cette précieuse larme que le souvenir d'un bonheur à jamais perdu lui avait fait verser, et, au lieu de passer la bague au doigt de son époux, elle se borna à la lui remettre.

De nouveau, l'orgue se fit entendre; pendant que ses sons montaient jusqu'à Dieu, le ministre termina la cérémonie en bénissant les jeunes époux.

Immédiatement après, la foule des invités forma de nouveau la haie d'honneur sur le passage des mariés, ce qui produisit un grand mouvement dans le temple.

Maintenant, ce n'était plus sur le bras de son père que Martha devait s'appuyer, mais bien sur celui d'Herman; tous étaient donc anxieux de voir comment elle s'y prendrait. La pauvre enfant ne posa que le bout de ses doigts sur le bras robuste d'Herman; ses jambes vacillaient; elle voyait sans voir, et n'avait conscience de rien.

Arrivés sur le péristyle de l'église, les époux s'arrêtèrent : Martha dégagea son bras de celui d'Herman; aussitôt ses filles d'honneur l'entourèrent.

La foule, avide et curieuse de tout voir, se forma compacte autour d'elles.

Un touchant usage, qui de temps immémorial avait toujours eu lieu et qui réjouissait tous les cœurs, allait s'accomplir. La mariée devait détacher de son bouquet un nombre égal de brins de fleurs à celui de ses filles d'honneur et les poser ensuite dans leur chevelure, non à l'aide d'une épingle, mais en l'ayant d'abord lié à un mince ruban blanc que chaque fille était tenue de lui présenter. Ce ruban, assez long pour faire le tour de la tête, devait être enroulé par les soins de la mariée sur celle de ses compagnes. Bien souvent ce brin de fleur s'échappait de ses mains émues. S'il tombait, la fille ne devait se marier que dans deux ans, et son bonheur était mis en doute; mais si elle le plaçait sans accident, la fillette devait trouver un bon et charmant mari dans l'année. On n'avait jamais entendu dire qu'en pareil cas cette prédiction ne se fût pas réalisée. Il est facile alors d'apprécier à quel haut degré l'émotion s'était en ce moment emparée du cœur des mères et des filles. Tous les regards, empreints de la plus vive anxiété, s'étaient dirigés vers la Mignonne qui, au lieu de porter la main vers son bouquet, fit un geste de refus pour indiquer à ses compagnes qu'elle ne voulait pas se conformer à cet usage.

A cette vue, l'étonnement mêlé de doute se manifesta sur tous les visages, et lorsque Martha, suppliée par sa meilleure amie, la fille du bourgmestre, refusa de nouveau d'accéder à sa prière, la stupéfaction devint générale. Une sourde rumeur courut ensuite parmi la foule, profondément attristée; quelques cris de désapprobation, dans lesquels la colère se laissait pressentir, se firent même entendre.

Le tourneur, désireux d'éviter tout scandale, courut vers sa fille, la prit dans ses bras, la serra contre son sein en lui disant quelques mots qui, sans nul doute, étaient une pressante demande; il ne put rien obtenir, la Mignonne resta inflexible.

Notre pauvre bonhomme, aussi surpris que décontenancé d'avoir échoué dans sa tentative, essaya d'excuser sa fille auprès de quelques commères qui pendant cette scène avaient pris un air narquois. Ce fut d'une manière embarrassée qu'il s'acquitta de ce soin; et, voyant sur leur physionomie qu'elles n'ajoutaient pas foi à ses paroles, il perdit complétement la tête.

Ne sachant que faire pour conjurer l'orage, il rudoya presque Herman, lorsque ce dernier lui dit qu'il n'osait pas implorer Martha. Après ces diverses péripéties, le murmure de blâme qui avait accueilli le premier refus de la mariée recommença; mais comme elle était très-aimée, il s'affaiblit peu à peu. D'ailleurs tout être un peu sensible ne devait-il pas être forcément désarmé et se taire en voyant sa pâleur? Aussi, la plupart des femmes, prises de pitié en pressentant une si grande infortune, dirent d'une voix altérée :

— La pauvre enfant craint que ces fleurs ne soient funestes à celles qui les recevront.

D'autres murmurèrent :

— Ah! père Fritz, vous avez trop aimé l'argent; puissiez-vous ne pas être puni.

Ces incidents avaient assombri tous les visages, et la foule s'écarta silencieuse pour frayer un passage aux époux. Alors un autre symptôme, qui ne prêta pas à moins de commentaires, fut celui-ci :

Quand la jeune fille, devenue la femme d'Herman, sortit du temple, on remarqua que son pied glissa sur les marches; elle fit un faux pas et poussa un tout petit cri.

Ce cri, dont l'expression était tout à la fois plaintive et étrange, glaça d'effroi le cœur des assistants.

Mais quel ne fut pas l'ébahissement de toutes ces bonnes gens, lorsque, au milieu de toutes ces émotions, ils voient tout à coup Otbert arriver.

Dès qu'on l'aperçoit, tous les regards se dirigent vers Martha, et il est aisé à chacun d'eux de lire sur son visage le trouble de son âme. Jugez de la surexcitation que la présence inattendue d'Otbert jette dans cette foule. Évidemment, c'est lui qui est la seule cause du *Oui* mal ou pas prononcé, du refus de se conformer à l'ancien usage, du faux pas, et de tous les faits bizarres, inexplicables qui ont eu lieu pendant la cérémonie. Si charitable que se pique d'être toute l'assemblée, elle ne peut voir un faux pas que dans le cœur de la Mignonne, et les prudes femmes trouvent alors ample matière à de nouvelles et malveillantes dissertations.

Ce fut sous l'impression de toutes ces circonstances émouvantes que le cortége, dont les chuchotements ressemblaient aux bourdonnements des guêpes, se remit en marche pour la maison, où un repas succulent attendait les invités. Certes, il n'en fallait pas moins pour leur rendre un peu de calme. Force embrassades, force compliments précédèrent le repas.

Tous étaient heureux à la pensée du plaisir qu'ils allaient prendre; les vieux, par la certitude que des mets nombreux, délicats, leur seraient servis, que les bons vins leur seraient versés avec prodigalité; les jeunes, par l'espérance d'avoir la bonne chance d'être placés à table à côté de leurs amoureuses, et réciproquement.

AMÉLIE PROTIN.

(*La suite au prochain numéro*).

THÉATRES

GRAND-THÉATRE DE BORDEAUX : Inauguration du buste de Ligier; représentation extraordinaire.

Bordeaux, 11 septembre 1876.

MON cher directeur, je vous écris cette lettre de Bordeaux, où j'ai été attiré, non par un caprice de villégiature, mais par une solennité dramatique d'un grand intérêt. Il s'agit de l'inauguration du buste du tragédien Ligier dans le théâtre qu'il a si souvent rempli des éclats de sa voix. Cet acte est un acte de reconnaissance autant que de justice. Ligier était un enfant de Bordeaux, et il garda constamment le culte de sa ville natale, au point de revenir y mourir.

Ses amis, réunis en comité, sur l'initiative de M. Hippolyte Minier, le plus dévoué d'entre eux, ont entrepris de lui élever un buste par souscription. La souscription n'a pas été précisément couverte du jour au lendemain, et même je ne répondrais pas qu'elle le soit entièrement aujourd'hui; mais le buste s'est exécuté à travers tout, grâce au bon vouloir du statuaire, M. Jouandot. Restait à attendre une occasion pour l'installer dignement à sa place naturelle, c'est-à-dire dans le foyer du Grand-Théâtre.

Cette occasion ne s'est présentée qu'au commencement de ce mois. Une troupe exceptionnelle, recrutée par MM. Bondois et Godfrin dans les théâtres de Paris, de Saint-Pétersbourg, et même du Caire, est venue exploiter à Bordeaux, avec l'autorisation spéciale des auteurs, *l'Etrangère, les Danicheff* et *les Dominos roses*. Ces pièces attractives et ces comédiens exercés (on remarque parmi eux Joumard, Georges Richard, Sully, etc.) ont ramené le monde au théâtre. C'est alors que l'idée est venue de profiter de cette période brillante pour inaugurer le buste de Ligier. M. Godfrin s'est mis gracieusement à la disposition des membres du comité, — et une véritable représentation de gala a été organisée avant-hier, 9 septembre.

La façade du superbe monument de Louis était illuminée. A l'intérieur, des vases de fleurs et des arbustes tapissaient les deux côtés de l'escalier. La salle était comble et regorgeait de toilettes. Tout ce que Bordeaux renferme de riche, d'intelligent, d'aimable, avait tenu à faire retenir ses places; beaucoup de personnes étaient revenues de la campagne tout exprès. Après *les Danicheff*, dont l'exécution n'a rien laissé à désirer, le rideau s'est relevé sur le buste de Ligier, entouré de tous les comédiens tenant en main des palmes. Ce buste est très-ressemblant et d'un faire habile; il a excité d'unanimes applaudissements.

M. Godfrin s'est avancé et, d'une voix vibrante, a récité des strophes de M. Hippolyte Minier, qui a rarement été mieux inspiré. Voici celles du début :

Bordeaux! le temple s'ouvre et la couronne est prête...
Qu'un laurier mérité ne soit plus attendu!
Viens, d'un art glorieux, saluer l'interprète : —
Ligier, ton noble fils, à tes yeux est rendu!

Regarde; c'est bien lui! — Tes murs virent éclore
Le feu que dans son âme un génie alluma;
C'est bien l'acteur fameux, qui t'apparaît encore,
Ton Ligier, qui fut grand, à côté de Talma!

Amant de l'art classique et non pas son esclave,
Dans le drame moderne il marchait tout puissant;
Et, sous la cape, autant que sous le laticlave,
Ligier tenait captif un public frémissant!

C'était la passion savamment nuancée,
La parole heroïque et ses rhythmes divers,
De Racine étalant la pompe cadencée,
Ou de Victor Hugo faisant bondir le vers!

Sa voix, dans la colère, avait l'éclat du bronze,
De son œil courroucé l'éclair semait l'effroi...
Oh! qu'il sut bien de l'ombre exhumant Louis onze,
Dans l'artiste incarner l'impitoyable roi!

Il avait, d'Othello, pris le visage et l'âme,
Et, le lion des bords où se lève le jour,
Nous l'avons vu, sinistre et prompt comme la flamme,
Assouvir sa vengeance en rugissant d'amour!

Dois-je ici rappeler et le nombre et l'audace
Des rôles qu'illustra son cachet magistral?
Je le voudrais en vain : l'œil ébloui se lasse
A compter les rubis sur un manteau royal! etc., etc.

La poésie enthousiaste et colorée de M. Minier aurait dû amplement suffire à la glorification de Ligier. Néanmoins, la direction avait cru devoir me demander un discours rappelant les principaux traits de la longue et honorable carrière de Ligier. Je me garderai bien de donner ici ce discours en entier, malgré la parfaite bienveillance avec laquelle le public bordelais l'a accueilli. Je me contenterai d'y reprendre quelques anecdotes, celles-ci entre autres...

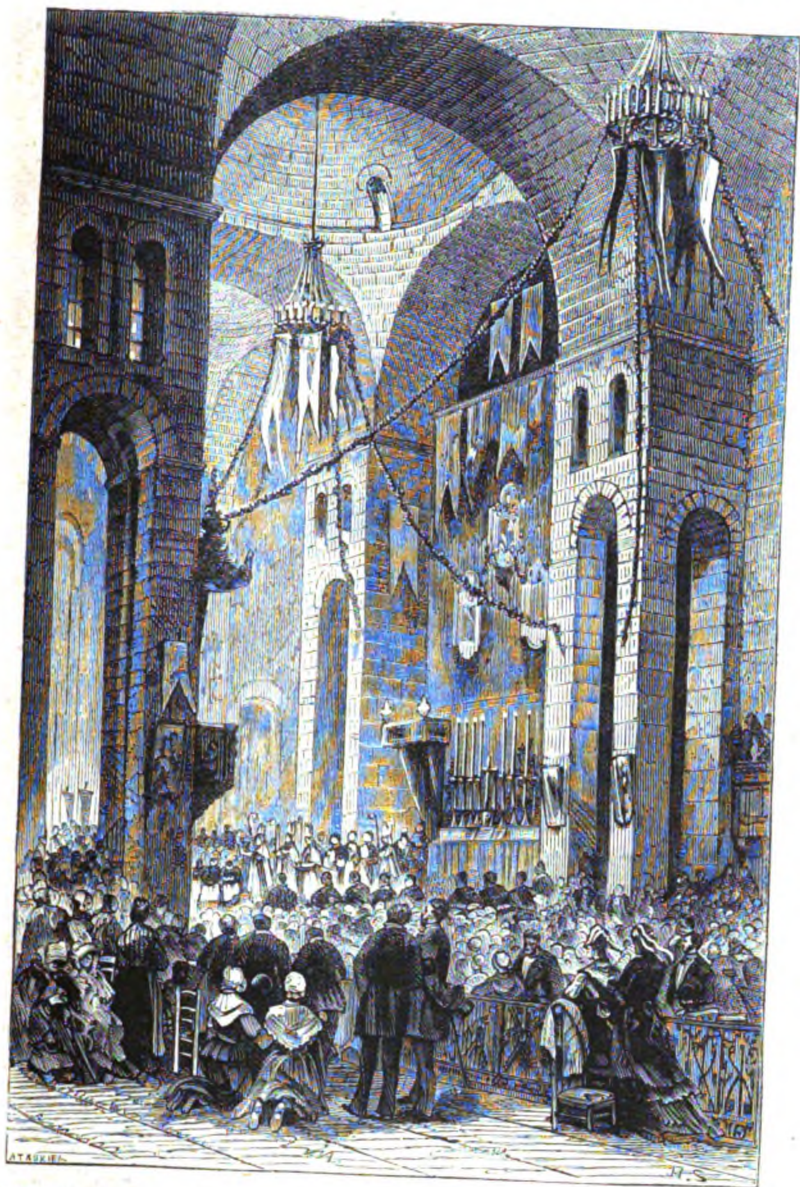
Dès l'enfance, Ligier manifesta ses dispositions pour l'art dramatique. Se drapant avec les étoffes qui lui tombaient sous la main, il passait son temps à déclamer. Sa bonne mère, effrayée, le crut possédé d'un démon; elle demeurait rue du Hâ; elle alla confier ses craintes au curé de Saint-André, son voisin. Le curé voulut voir l'enfant et l'interroger; le petit Pierre Ligier, qui avait neuf ans à peine, lui répondit par une tirade d'*Athalie*. Le prêtre sourit. « Passe pour *Athalie* et pour Racine, » murmura-t-il; et s'adressant à la mère anxieuse : « Votre fils est, en effet, possédé d'un démon; mais je ne peux rien contre ce démon-là : c'est le démon de la tragédie. Allez, et ne vous inquiétez plus. »

Quelques années plus tard, l'enfant devenu jeune homme se présentait hardiment à Talma. L'illustre artiste fut pour lui aussi bienveillant que le prêtre. « Tu seras Marcellus! » lui dit-il avec un de ces beaux gestes dont il avait le secret. Marcellus, c'est-à-dire Manlius, Brutus, Oreste, Néron, Mithridate, tous les héros du répertoire classique que Ligier savait par cœur...

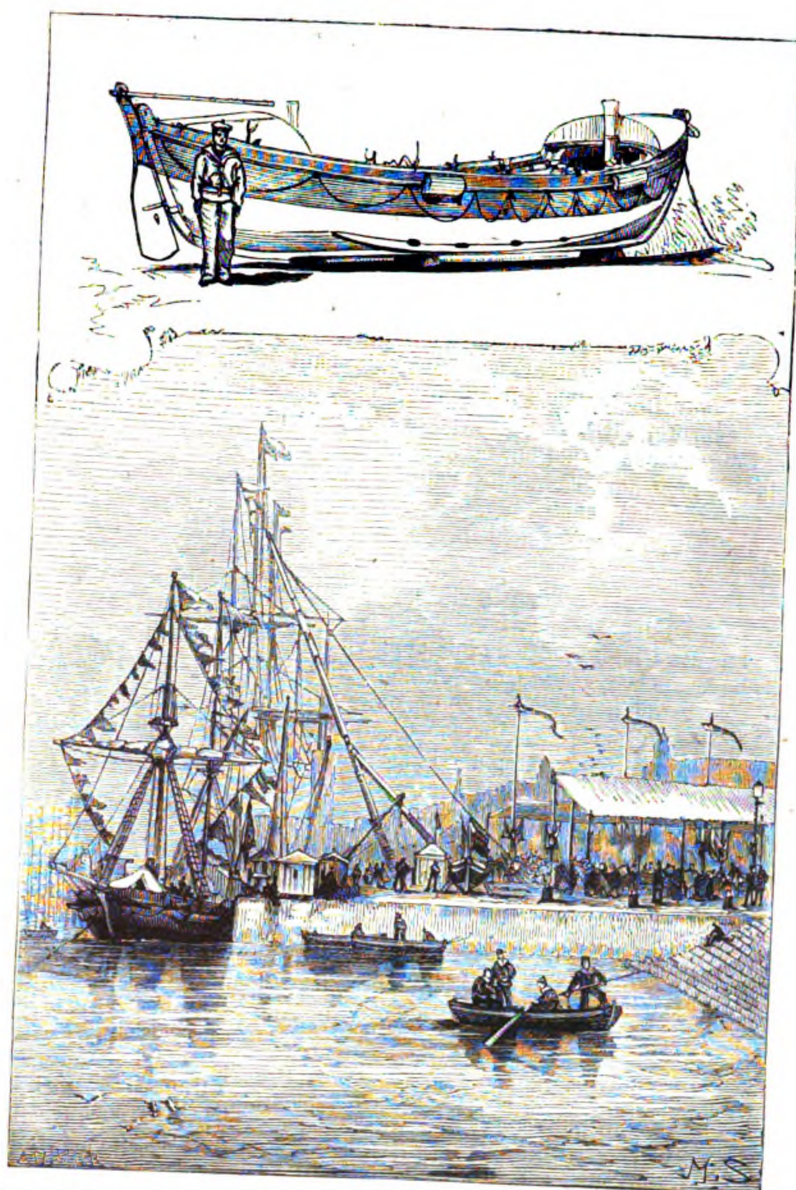
Ligier justifia largement cet horoscope. Disciple respectueux de Talma, il devenait bientôt son successeur. Grâce à lui, la tragédie, menacée de toutes



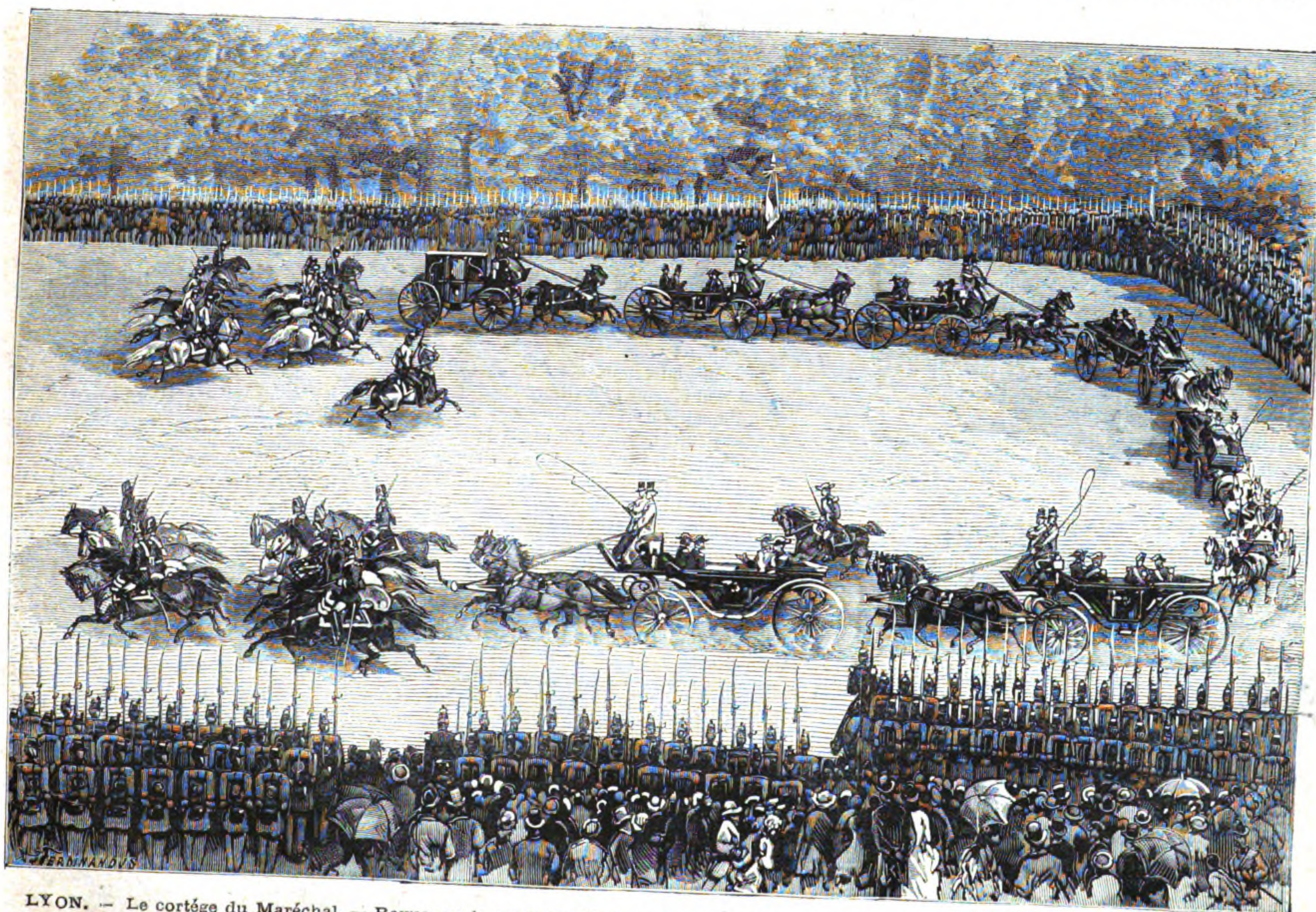
LA GUERRE. — Punitions appliquées dans l'armée serbe de la Drina pour lâcheté et espionnage. — (Dessin de M G. Janet, d'après le croquis de M. Schonberg.)



PÉRIGUEUX. — Sacre de Mgr Bonnet dans la basilique de Saint-Front. (Dessin de M. Scott, d'après le croquis de M. L. Cazottis.)



BORDEAUX. — Bénédiction par Mgr Donnet du *Cerf* et du Canot de sauvetage *la Ville-de-Bordeaux*. — (Croq. de MM. G. A. et Saint-Lanne.)



LYON. — Le cortége du Maréchal. — Revue sur le cours du Midi, en sortant de la gare de Perrache. — (D'après le croquis de M. A. Sainte-Marie.)

parts, garda son rang au Théâtre-Français. On avait reconnu en lui, le premier jour, des qualités exceptionnelles; et d'abord, un masque essentiellement tragique, un masque altier, se contractant facilement, prompt à exprimer la colère, la fureur, la jalousie, la haine, la vengeance; un regard tantôt terrible, tantôt souverainement ironique; une voix admirable, retentissante et profonde à la fois, mordante, vibrante, tonnante, une prononciation qui découpait les vers comme à l'emporte pièce. Et, par-dessus tout, ce qu'on appelle aujourd'hui un *tempérament*, la passion pour son art poussée au plus haut degré, l'ardeur infatigable, l'enthousiasme sans trêve, puis encore, à travers tout cela, le sentiment toujours exact de la situation, la mesure dans la force, la certitude dans l'ampleur, l'autorité enfin, — l'autorité sans laquelle il n'y a pas de comédiens supérieurs, l'autorité qu'avaient Frédérick-Lemaître et Ligier!

..... Jusqu'à la fin il demeura en possession de la faveur du public. Dans sa longue carrière il ne compta que des triomphes. Ceux qui l'ont vu dans les dernières années de sa vie, dans *Richard III*, par exemple, ne l'oublieront jamais. Son agonie y était effrayante. Il avait encore, comme jadis, ce que Voltaire exigeait avant tout pour jouer la tragédie : le diable au corps.

Le vieillard était resté possédé, comme l'enfant.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE-LYRIQUE (réouverture) : Reprise de *Dimitri*, opéra en quatre actes, de M. V. Joncières; reprise d'*Obéron*, opéra-féerie en trois actes, de Weber. — BOUFFES-PARISIENS (réouverture) : Reprise de *la Princesse de Trébizonde*, opéra-bouffe en trois actes, de M. Offenbach.

APRÈS les vacances, nous avons retrouvé le Théâtre Lyrique comme nous l'avions laissé. *Obéron*, qui est une des œuvres capitales de l'époque romantique, y alterne avec *Dimitri*, spécimen de l'école contemporaine.

Mais ces spectacles ne sont, paraît-il, qu'une simple entrée en matière, une préface, une introduction au copieux répertoire qui s'élabore dans les coulisses de M. Vizentini. Le jeune et audacieux directeur du Théâtre-Lyrique vient même de publier une sorte de manifeste par lequel il fait part au public de ses projets. On y voit inscrits, comme sur un livre d'or et d'argent, les musiciens illustres, ou simplement célèbres de tous les temps, sans oublier le nôtre. Reprises de chefs-d'œuvre consacrés, essai de partitions inédites, tel sera le régime de la maison.

Et il doit en être ainsi dans un théâtre qui a pour mission de ressusciter les morts, sans tuer les vivants.

Pour ce qui est des nouveautés promises par M. Vizentini, on comprendra qu'elles ne puissent nous inspirer aucunes réflexions préalables. Tout ce que nous pouvons faire à l'heure qu'il est, c'est de tremper notre meilleure plume dans une fiole d'eau bénite de cour et d'écrire en belles majuscules que nous leur souhaitons bonne chance et long succès. D'ailleurs, et quoi qu'on fasse, l'usage ne s'établira jamais de juger une œuvre dramatique sur la bonne ou la mauvaise renommée de ses auteurs. Il faut « la voir aux lumières », comme disent les gens de théâtre.

Les opéras nouveaux inscrits sur la liste sont au nombre de *vingt-sept*, dont *seize* d'importance et de longue haleine, qui doivent voir le jour avant la fin de l'année 1878 (*Paul et Virginie*, de M. Victor Massé; *la Captive*, de Félicien David, etc...) Les *onze* autres sont de petits actes qui se faufileront comme ils pourront sur l'affiche. Encore « onze » est bientôt dit; il y a au bout du peloton un *et cætera* qui, en français, signifie : *et les autres...!*

Pourtant la direction du Théâtre-Lyrique, avec les meilleures intentions du monde, se prépare à ruiner l'industrie des journalistes larmoyants qui avaient un feuilleton toujours prêt sur les malheurs des « jeunes compositeurs ». Du moment où la rampe luira pour tout le monde, comment pourra-t-on raconter en prose clichée les atrocités commises par les directeurs sur les pauvres prix de Rome? Il faudra trouver un nouveau motif à élégie.

Pendant que nous écrivons d'une main, de l'autre nous tenons toujours le programme des travaux du Théâtre-Lyrique. Le chapitre intitulé *Répertoire* est vraiment radieux avec tous les noms de grands hommes et de grandes œuvres qui y sont alignés. C'est comme un pendant au catalogue du Louvre.

Gluck y tient la tête, et c'est son rang d'ancienneté; il revivra par *Orphée* et *Armide*.

Vient ensuite le divin Mozart avec *Don Juan*, *les Noces de Figaro*, *la Flûte enchantée*, et (surprise agréable) *Idoménée* qui, à notre connaissance, n'a jamais été représenté à Paris.

Monsigny, moins bien partagé, n'est inscrit que pour *le Déserteur*.

Nous avons de Grétry *l'Épreuve villageoise*, *les Deux avares* et, cela va de soi, *Richard Cœur-de-Lion*; de Méhul, *Joseph* et *Une folie*; d'Hérold, *les Troqueurs* et *la Clochette* ou *l'Amour page*, ce qui est peut-être trop peu pour mettre à son plan dans l'estime de la foule un des grands dieux de la musique française. Auber est assez chichement traité aussi; on ne promet à ses mânes que la seule reprise du *Cheval de bronze* (nous oserions conseiller une remise à la scène de son opéra-ballet du *Lac des fées*, qui est un éblouissement mélodique).

En suivant la nomenclature, nous trouvons Rossini avec *le Barbier* et *l'Italienne à Alger*; Donizetti avec *Lucrèce Borgia* et *Don Pasquale*; Bellini avec *la Somnambule*; Verdi avec *Rigoletto* et *Violetta*; Félicien David avec *la Perle du Brésil*; Grisar avec *Gille ravisseur* et *les Porcherons*; Adam avec... Mais, par crainte de devenir fastidieux, il nous faut renoncer à transcrire cette table des matières, ce répertoire du Théâtre-Lyrique, qui ne contient pas moins de *cinquante-trois* opéras.

Nous avons voulu seulement faire entendre à nos lecteurs qu'il se fait bon emploi de la part de leurs contributions qui concourt à former la subvention de deux cent mille francs accordée par les Chambres au Théâtre-Lyrique.

Et, pour compléter le tableau, nous aurons encore au square des Arts-et-Métiers des matinées littéraires et musicales, données avec le concours de la troupe de l'Odéon. Nous y entendrons : *Egmont*, de Gœthe et Beethoven; *Athalie*, de Racine et Mendelssohn; *Struensée*, de Michel Beer et Meyerbeer; *le Bourgeois gentilhomme*, de Molière et Lulli; etc... (Toujours un *etc.* qui fait rêver et espérer.) Mais, pour cette partie du programme, un bon coup de main de l'ami Monselet ne sera pas de refus.

En attendant, et comme nous le disions au début de cette chronique, le Théâtre-Lyrique donne *Dimitri* et *Obéron*, les spectacles du dernier printemps. Melchissédec, qui vient de l'Opéra-Comique, a débuté dans *Dimitri* par le rôle de Lusace; il y a fait sonner sa voix souple et vibrante, notamment dans le duo avec Duchesne, au second acte. *Obéron* a été pour le ténor Michot et pour Mlle Girard l'occasion qu'ils devaient souhaiter de reparaître sur la scène de leurs premiers succès. Michot a repris le rôle qu'il créa si brillamment, il y a vingt ans, au moment où il sortait d'un café concert de la rue de la Lune. Quant à Mlle Girard, elle n'a pu reprendre son rôle de Fatime, qui est dévolu à Mlle Sablairolles, mais elle chante avec intelligence celui de Puck.

— *La Princesse de Trébizonde*, qui est pour les Bouffes-Parisiens une sorte de *Dame Blanche* à tout faire, et toujours prête, inaugure en ce moment la nouvelle campagne du joyeux théâtre. Mlles Donvé et Préciozi y ont débuté, en y faisant assaut de jeunesse, de grâce et de bonne volonté. Nous en reparlerons quand elles se produiront dans des rôles nouveaux où elles auront plus de liberté pour développer leurs qualités personnelles. Daubray et Colombey jouent Cabriolo et Trémolini avec une sorte de fureur comique qui met le public en gaieté.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — Mlle Krauss se dispose à rentrer à l'Opéra dans *Jeanne d'Arc*, en attendant qu'elle prenne possession du rôle d'Alice de *Robert-le-Diable*. — La réouverture de l'Opéra-Comique aura lieu dans le courant d'octobre, avec *Piccolino*, *les Amoureux de Catherine* et *Lalla-Roukh*. Le chef-d'œuvre de Félicien David n'a pas été chanté depuis juillet 1870. Capoul venait d'y prendre possession du rôle de Noureddin. — A. L.

LE JOURNAL DE MUSIQUE

Le seizième numéro, qui paraît aujourd'hui, contient :

MUSIQUE : *Vienne*, valse, musique de O. Magnus.
— *Les Exilés*, paroles de F. Mouttet, musique de J. Darcier.

TEXTE : Wagner chez Rossini. — Le Moineau de Félicien David. — Album anecdotique. — Nouvelles de Partout. — Petite correspondance.

Un numéro toutes les semaines, 40 centimes.

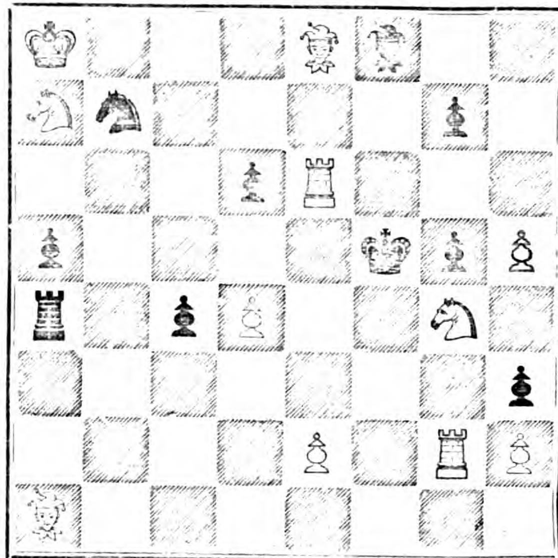
Abonnements (Paris et départements) : un an, 18 fr.; — six mois, 9 fr.; — trois mois, 4 fr. 50; — un mois, 1 fr. 50.

Adresser les demandes à M. Bourdilliat, administrateur du *Journal de Musique*, 13, quai Voltaire, à Paris.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 622

COMPOSÉ PAR M. ÉMILE PRADIGNAT



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 620.

1. D 8 FR	1. P 4 D (A)
2. C 4 TD	2. R pr. P.
3 D 7 R	3 R joue
4. D 4 CD, échec et mat.	

(A)

	1. R 4 D
2. D 8 R	2. F 1 FD (1)
3. D 4 R, échec	3 R 5 F
4. D 6 F, échec et mat.	

(1)

	2. F 6 FR
3. D 7 F, échec	3. R 3 F
4. D 7 CD, échec et mat.	

Solutions justes : MM. le docteur A. Barrier; le capitaine A. G. Boutigny; G. Prévost; L. de Croze; le cercle de l'Isle-sur-le-Doubs; Camille; le cercle de Château-la-Vallière; E. Lafarge; le café Cauvet, à Cogolin; H. Nicolle; Quéval; P. André; Kassioph.

Autres solutions justes du problème n° 619 : MM. Missetteux; le cercle de Carvin; le cercle de Château-la-Vallière; Germain, à la Chauvinière.

P. JOURNOUD.

LES IMITATIONS ARTISTIQUES

L'Exposition du palais de l'Industrie, consacrée à l'histoire de la tapisserie, a mis en lumière des artistes qui imitent avec une réelle perfection les plus beaux chefs-d'œuvre du genre. M. Godon, dont les ateliers de la rue Rochechouart contiennent de véritables merveilles, ne se contente pas de la réputation qu'il a acquise dans la décoration religieuse, il a voulu encore forcer l'attention publique par une tentative originale qui a été couronnée par un vif succès. Ses imitations des tapisseries flamandes sont à tous les points de vue remarquables, et personne ne voudra se priver désormais d'acquérir de vrais chefs-d'œuvre à si bon marché. — P. S.

Nous recommandons particulièrement les déjeuners du *Grand-Hôtel* : 4 fr., vin, café et liqueurs compris. *Dîners* de la *Table d'hôte* à 6 fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le *Grand-Hôtel* sont admises à ces deux tables.

LE

MUSÉE DU LOUVRE

CHEZ SOI

LA 1re SÉRIE DES VUES STÉRÉOSCOPIQUES SUR VERRE

DES

OBJETS D'ART DE LA GALERIE D'APOLLON

VIENT D'ÊTRE MISE EN VENTE DANS LES

Salons d'Exposition de la Photochromie

15, quai Voltaire, à Paris

CETTE PREMIÈRE SÉRIE SE COMPOSE DE

Casque de Charles IX.	Aiguière émail de Limoges.
Casque de Henri II.	Groupe bronze et argent.
Cuirasse de Henri II.	Aiguière sardoine.
Dossière de Henri II.	Aiguière agate.
Jambières de Henri II.	Aiguière jaspe sanguin.
Brassards de Henri II.	Vase de Suger.
Colletin et cuissards de Henri II.	Vase améthyste.
Plat et buire de Charles V.	Coffret de Charles VII.
Anne de Montmorency.	Aiguière sardoine orientale.
Plat émail de Limoges	Aiguière sardoine.
Écusson émail de Limoges.	Reliquaire, autel du Saint-Esprit.
Gobelet bec d'aigle.	Cassette de Saint-Louis.

Prix de chaque vue : 4 fr.; franco par la poste : 4 fr. 50.

Adresser les demandes au directeur des SALONS DE PHOTOCHROMIE, 13, quai Voltaire, à Paris.

JARDIN D'ACCLIMATATION (BOIS DE BOULOGNE)
Entrée : semaine, 1 fr.; dimanche, 50 cent.
Concerts dimanches et jeudis à 3 heures.

EAU d'**OREZZA**, contre anémie, chlorose, gastralgies, etc. — **Consulter les Médecins.**

EN VENTE A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER & Cie
35, QUAI DES AUGUSTINS

L'Instruction publique dans les États du Nord : Suède, Norvège, Danemark, p. C. Hippeau. 1 v. in-12.	3 50
— **En Italie**, 1 vol. in-12.	3 50
— **En Allemagne**, 1 vol. in-12.	3 50
— **Aux États-Unis**, 1 v. in-12 avec figures.	4 »
— **En Angleterre**, 1 vol. in-12.	1 25

L'institution des Bègues de Paris (M. Chervin) ouvre c. 9 oct.

Se méfier des imitations ou contrefaçons

LA VELOUTINE VIARD

La meilleure Poudre pour le teint

SE TROUVE CHEZ L'INVENTEUR

5 bis, Rue AUBER, 5 bis, PARIS.

Le Meilleur FIL à COUDRE et le
Plus long de Métrage est le
FIL du GOUVERNEMENT
Exiger sur chaque pelote une bande
Tricolore *avec l'inscription*
FIL du GOUVERNEMENT
Se trouve chez tous les Merciers
Entrepôt à Paris, Bd Sébastopol, 23.

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS

(6e année) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, **18**, Paris.
DIRECTEUR : **CH. DUVAL**. OFFICIER RETRAITÉ
Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers.
Paraît chaque dimanche. — Liste des anciens tirages.
Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.
ABONNEMENTS : Paris et Départements **3 FR. PAR AN**
Abonnement d'essai . 3 mois, 1 fr.
L'ABONNÉ D'UN AN reçoit EN PRIME GRATUITE un beau **PORTEFEUILLE FINANCIER**
avec un Traité de Bourse de **200** pages.

---

4 FR. PAR AN — *TREIZIÈME ANNÉE* — **4 FR. PAR AN**

LE

MONITEUR

DES

TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS*

SOCIÉTÉ ANONYME

au Capital de 3 000.000 de fr.

Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des Assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE

OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU

LE

CALENDRIER-MANUEL

DU CAPITALISTE

pour **1876**

VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE, CONTENANT :

Des renseignements détaillés sur la situation de toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1875, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — l'historique, les prospectus complets de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE

Pour **4** fr. par an

AU

MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

104, rue de Richelieu, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

SURDITÉ BRUITS

Doctr **GUÉRIN**, R. Valois 17, Paris 1h à 2h. — **Pas d'opération.** — Traite aussi par correspondance. — *Guide du Traitement*, **2** fr.

Plus de **TETES CHAUVES!...** **Découverte** sans précédent! REPOUSSE CERTAINE et ARRET des chutes (à forfait). Env. gratis renseig. et preuves. **On jugera. — MALLERON**, 110, r. Rivoli, Paris.

CACHEMIRE DE L'INDE pr Robes, seul dépôt en Europe l'**Union des Indes, 1, r. Auber.**

L'ÉDUCATION DANS LA FAMILLE

Methode de Mmes Fabre et Gentilhomme

GUIDE LITTÉRAIRE ET MUSICAL A L'USAGE DES MÈRES DE FAMILLE ET DES MAISONS D'ÉDUCATION.

Cette publication est indispensable aux institutrices et aux mères de famille qui veulent surveiller elles-mêmes l'éducation de leurs enfants. Elle indique, jour par jour, la distribution du travail, les leçons à apprendre, les livres à consulter. Avec cette méthode, fruit d'une longue expérience, les progrès obtenus par Mmes Fabre et Gentilhomme sont vraiment extraordinaires; aussi le succès s'est-il affirmé dès l'apparition des premières livraisons.

Les cours sont gradués, selon les différents âges.

On peut se procurer immédiatement les cours suivants, qui ont été publiés du mois d'octobre 1874 à la fin de juillet 1876 et qui forment 6 volumes :

Cours élémentaire (complet), 1 vol. in-4°...	6 fr.
Cours primaire (complet), (1re année)....	6
Cours primaire (complet), (2e année).....	12
Cours secondaire (1re année), 1 vol. in-4°.	12
Cours secondaire (complet), (2e année)...	12
Cours supérieur (1re année), 1 vol. in-4°..	12

En cours de publication à partir du 1er octobre 1876 :

COURS SECONDAIRE (3e année).

Un an, **12** francs. — Six mois, **6** francs.

Les abonnés reçoivent chaque semaine une livraison. — Les abonnements courent du mois d'octobre 1876.

Envoyer le montant de l'abonnement ou des volumes en un mandat sur la poste à l'ordre de M. Bourdilliat, administrateur, 13, quai Voltaire, à Paris. — Avoir soin de bien désigner le cours que l'on désire recevoir.

LE **TRANSPHOGRAPHE** nouvl appareil pr copier économiquemt : *dessins, photographies* et *plans*. **LA BOITE complète, 1 fr. 25 fco. Clary, 35, RUE VIVIENNE.**

Vient de paraître

LA DEUXIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE

DE

LA FEMME

chez elle

ET DANS LE MONDE

par Mme MARIE DE SAVERNY

Un élégant volume in-8° (impression de luxe)

PRIX **5** FRANCS

(Ajouter 50 c. pour recevoir franco.)

Adresser les demandes à l'administrateur du Monde illustré *et de la* Revue de la Mode, *13, quai Voltaire, à Paris.*

MACHINE A PLISSER A TUYAUTER, b. s. g. d. g. *Système Jeansaume* Perfectionnée par CRESPIN aîné

6 médailles 3 en or et DEUX DIPLÔMES D'HONNEUR CONCOURS

CRESPIN AINÉ
de Vidouville (Manche), demt à Paris, 11, 13, 15, bd Ornano

MACHINES A COUDRE de tous systèmes, garanties deux ans.

VEND A CRÉDIT **MÉNAGE. TOILETTE**, etc. — *En Province les* **MACHINES à coudre. MACHINES à plisser et à tuyauter** *sont expédiées à moitié payement. A Paris on donne de plus grandes facilités.* Envoie gratis et franco la brochure explicative.



PRODUITS HYGIÉNIQUES St-DENIS

La Compagnie Centrale de France, dans le but de généraliser l'usage des agents hygiéniques, s'inspirant des préceptes de la science et mettant à profit la vaste organisation de sa Maison de commerce et les grands moyens de production de son **Usine St-Denis**, offre au public, en qualité supre et à prix modérés sous la garantie de son cachet :

EN PRODUITS HYGIÉNIQUES ALIMENTAIRES :

Analeptine ou Farine de santé St-Denis, comme aliment du matin pour les enfants et personnes délicates. Boites 2 fr.
Cordial ou Liqueur de santé de St-Denis, comme liqueur de table la plus saine et la plus agréable. Bouteille 4 fr.
Chocolat de santé de St-Denis, des plus digestifs et des plus nutritifs parmi les produits similaires. Demi-kil. 2 fr.
Thé de Chine, mélangé de santé St-Denis, comme réunissant l'arome, la saveur et l'action à la fois tonique et stimulante que l'on recherche dans ce produit. Boite 2 fr.
Eau de fleurs d'oranger extra de St-Denis. Flac. 1 fr. 25
Ces produits sont accompagnés de prospectus-instruction.

EN PRODUITS HYGIÉNIQUES DE TOILETTE :

Eau de toilette balsamique Saint-Denis, produit le mieux approprié à l'entretien de la peau et le plus suave.......... Flac. 2 fr.
Vinaigre de toilette tonique St-Denis, pour les soins du corps quand la peau a besoin de tonicité. Flac. 1 f. 50

Eau dentifrice de St-Denis.........	id.	1 80
Poudre id. rose de St-Denis........	Boite	1 50
Poudre id. au charbon de quinquina	id.	1 50
Pommade balsamique comophile...	Pot	1 50
Savon balsamique dermophile......	Pain	0 80

Tous produits recommandables pour leurs usages spéciaux.

Vente en Gros : Compagnie Centrale de France, 7, rue de Jouy, Paris ; — Détail dans les Pharmacies.



A. Batterie turque de Bela Stiago. B. Incendie de Buimir. C. Route de Kalun. D. Incendie de Lutsania. E. Tesica. F. Stublina. G. Belja. H. Turcs. I. Serbes. J. Morava. K. Aurizitch. L. Greïatz. M. Mrsol. N. Zeit-Kovac. O. Artillerie. P. Réserves. Q. Redans. R. Batteries turques. S. Incendie d'Adrovac. T. Batteries serbes.

ALEXINATZ. — Vue de la Vallée de la Morava, le 22 mai, à cinq heures du soir. — (D'après croquis de M. Dick.)



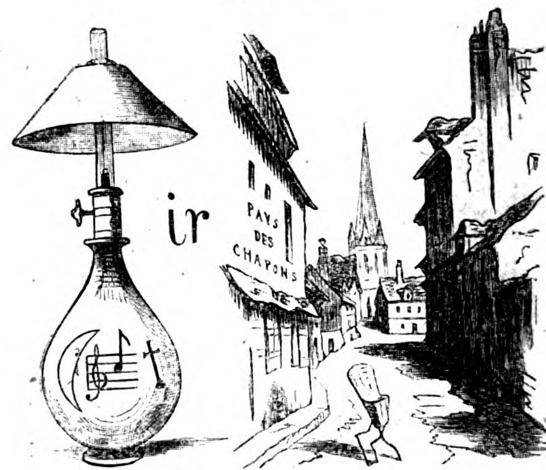
A. Batteries serbes. B. Troupes d'Ortatovich. C. Feux de l'infanterie serbe. D. Batteries turques de Dobrujevac. E. Batteries turques sur les hauteurs de Buimir.

BATAILLE D'ALEXINATZ. — Journée du 26 août. — Vue prise de la redoute de Schumatovac. — (Reproductions à la plume des croquis mine de plomb de M. Dick, notre envoyé spécial.)



MEHMET-RIFAT-PACHA
Ex-gouverneur général de Salonique.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La Porte est fort embarassée par le soulèvement de ses vassaux et par le manque d'argent.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20e Année. N° 1015 — 23 Sept. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. É. HUBERT.



CONSTANTINOPLE. — Investiture de S. M. Abd-ul-Hamid II. — Débarquement du Sultan au pied de la mosquée d'Eyoub.

(Dessin de M. Scott, d'après le croquis de M. Julien Viaud.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

Je commence à comprendre ce brave médecin qui tendait une corde devant sa porte avec l'intention arrêtée de faire casser les jambes aux passants dans l'intention louable et lucrative de les raccommoder au plus juste prix.

Il faut bien vivre.

Je me trouve dans la situation de ce « bon docteur; » il n'avait pas de malades, et moi je n'ai pas de nouvelles; mais au moins lui savait s'en procurer au moyen de son stratagème, tandis que moi, avec la meilleure bonne volonté, je ne pourrais, avec ou sans corde, déterminer le plus petit événement. Événement de chronique, bien entendu, car les autres ne manquent pas.

Cette semaine a été bouleversée par l'apparition d'un traité d'entente intervenu entre deux grandes puissances.

A peine ce document avait-il paru qu'on a cru à l'envi qu'il était faux, suspect, apocryphe, retapé, dénué de bon sens, invraisemblable et grotesque; mais, c'est égal, on en a parlé, on en parle encore, on en parlera longtemps.

∿∿ Il ne faudrait pas savoir son Paris du tout pour ne pas deviner que tout ce qui est très-véritablement absurde a grande chance de réussir. Je vous dirais bien ce que je pense de ce document fantastique si la politique n'était point bannie de cet asile, comme dirait Desmoutier.

D'abord, je ne vois pas trop pourquoi on s'étonne tant d'un faux traité; tous les traités sont faux, et ceux qui se contractent entre les grands de la terre sont bien plus faux que les autres.

Aussitôt qu'un traité intervient entre deux parties, chaque contractant s'empresse d'en étudier tous les termes, afin de trouver une porte de sortie en cas d'accident.

La porte de sortie existe toujours, et il est bien rare que l'accident n'arrive pas, par cette bonne raison qu'il a toujours deux raisons pour arriver, quand l'affaire ne va pas ou pour partager quand elle a bien été.

Ah! savoir partager, voilà la grande vertu; mais que peu de gens la possèdent!

Quand vous aurez deux ennemis, oh! mais là de bons ennemis, dont vous voudrez vous venger, tâchez de leur faire signer un traité, et deux ou trois ans après, vous m'en direz des nouvelles.

∿∿ Un monsieur qui ne me paraît pas devoir partager beaucoup de choses avec ses actionnaires, c'est un brave Anglais qui vient de construire une machine pour s'élever dans les airs. Son petit appareil pèse de 1,500 à 2,000 kilogrammes, ce qui est plus lourd que l'air ou je ne m'y connais pas.

C'est le 8 octobre que cet insulaire veut traverser la Manche. Que diable tous ces gens-là ont-ils à vouloir traverser la Manche? Si l'on supprimait ce bras de mer, on supprimerait du coup un bon vingtième de la sottise humaine.

Ce que ce détroit a produit d'insanités est inimaginable; on a tout tenté pour le traverser à pied, sauf le capitaine Boyton qui l'a traversé à la nage.

Espérons que le tunnel terminé remettra les esprits en bon chemin.

∿∿ Voici une singulière histoire de joueurs. Elle est nouvelle, puisqu'elle n'a jamais été racontée.

Il y avait, à Marseille, il y a quelque vingt ans, huit ou dix jeunes gens qui se réunissaient à la salle X... et qui, après souper, jouaient assez gros jeu.

Un soir, ils invitèrent Méry à souper, espérant un de ces bons récits que l'auteur d'*Héva* faisait si bien.

Le souper fut très gai; Méry, suivant son habitude, était étincelant; les vins étaient fins, les mets exquis.

Le repas terminé, on passe au tapis vert, et la partie, commencée assez sagement, devient tout à fait dangereuse; il était quatre heures du matin, l'heure terrible où l'on jette les louis sur le tapis tout comme on jetterait des haricots.

Tout à coup éclate un orage épouvantable. Les éclairs font pâlir les lampes du salon et verdir les visages terrifiés des joueurs. Le tonnerre gronde, la maison tremble et ceux qui riaient un instant avant sont plus qu'impressionnés. Un éclair plus terrible, un coup de tonnerre plus formidable arrêtent le jeu net.

A cet instant, Méry se lève et s'écrie :

— Jeunes gens, c'est le ciel qui vous parle; ce n'est pas le tonnerre qui gronde, c'est Dieu! Dieu qui vous a mis sur terre, Dieu qui vous a comblés des dons de la jeunesse et de la fortune, Dieu qui a fait de vous des heureux du jour et que vous offensez. Ah! ne dites pas non! Jouer, c'est offenser le Créateur; demander quelque chose au hasard, n'est-ce pas insulter Celui qui vous a tant donné?

Les jeunes gens surpris regardaient leur vieil ami qui venait de perdre l'argent qu'il avait sur lui en riant beaucoup. D'abord ils avaient cru à une plaisanterie; mais en voyant Méry menaçant, indigné, le regard en feu, ils inclinèrent la tête, et les plus cuirassés ne purent s'empêcher de frissonner. Méry continua :

— Ah! croyez-moi, le jeu est le vice le plus ignoble qui soit au monde; il suppose l'âpreté au gain, il entraîne à la mauvaise foi, il endurcit le cœur, puisque le joueur ne peut avoir de joie qu'au détriment d'autrui; il conduit à tous les mensonges, à toutes les lâchetés, à toutes les bassesses. Ah! ne croyez pas que je vous veuille faire une morale stérile, en un discours mal venu; ah! mes enfants, ce n'est pas cela. Je me lève au milieu de vous et je vous crie : Ne faites point ce que j'ai fait, ce n'est pas vous que j'accuse. C'est le jeu. Regardez-moi, je vous prie : le jeu m'a tout pris. Il m'a pris ma jeunesse, ma santé, ma gloire, ma fortune. Tenez, s'écria-t-il en s'animant, il m'a pris mes cheveux, il a semé des rides sur mon visage, il m'a creusé les joues. Voici les trous, vous pouvez toucher, comme saint Thomas; tenez, tenez, regardez, il m'a pris jusqu'à mes dents, il ne m'en reste plus que trois!

Et il ouvrit sa bouche et jeta un coup d'œil sur l'assemblée.

L'assemblée dormait du sommeil du juste; un seul, parmi les jeunes gens, regardait fixément Méry.

— Allons! fit l'auteur de *la Floride*, j'en aurai toujours converti un, je n'aurai pas perdu ma journée; et, s'adressant à son unique auditeur, il lui dit :

— A quoi pensez-vous, monsieur de B...?

— Mais, répondit le jeune homme, nous ne sommes plus que deux, et je me demandais à quel jeu je pourrais bien vous jouer les trois dents qui vous restent.

∿∿ C'était lundi dernier, à la tombée de la nuit, qu'a commencé pour les israélites la fête du Nouvel an.

Les facteurs prétendent qu'ils ont presque autant de cartes de visite à distribuer que pour le jour de l'an des catholiques, ce n'est guère probable; mais un peu d'exagération ne fait pas de mal.

Si l'on en juge par les boutiques fermées, les juifs rempliraient mieux leurs devoirs que les chrétiens, car ils considèrent le jour de l'an comme une fête tout à fait grande.

Chez les fleuristes on ne voyait que bouquets hébraïques, et les synagogues regorgeaient de croyants.

Les israélites, c'est une justice à leur rendre, ne donnent pas dans la libre pensée et restent inébranlables dans la foi de leurs pères.

Où est le temps où, en voyant passer un juif, on le montrait au doigt; il est loin ce temps-là, bien heureusement, et pourtant bien des gens qui ne sont pas vieux se le rappellent encore.

Aujourd'hui, l'armée, la magistrature comptent beaucoup d'israélites dans leurs rangs. Là et là ils sont fort estimés. Dans l'armée, ce sont des officiers studieux et modestes. Une aptitude particulière aux affaires les rend précieux dans la magistrature.

Dans les arts, les israélites ont déjà pris une grande place.

Halévy était juif, ainsi que Meyerbeer et cent autres.

Dans la peinture, les Lévy, les Worms, etc., se sont fait une place des plus honorables.

Au théâtre, on compte deux ou trois enfants de Moïse sur chaque scène parisienne. Dans la sculpture, les juifs sont plus rares, beaucoup plus rares; il est vrai qu'il est impossible de s'y enrichir.

∿∿ Pendant que les juifs se fondent par la force des choses dans la société européenne, ils regagnent peu à peu et malgré la parole du prophète, la terre de Sion.

En dix ans la population juive a presque doublé à Jérusalem, à Tibériade et à Safet.

Les trois quartiers qui leur étaient assignés comme résidence, ne suffisant plus, on les a laissés se loger à leur convenance, ce qui était fort naturel mais très-difficile à obtenir.

On prétend que c'est grâce à l'influence de MM. de Rothschild et Montefiore qu'on doit ce résultat. Sans vouloir mettre en doute l'intervention puissante de ces sommités israélites, qui a souvent été une égide pour les populations juives du Levant, il suffit de voir le chiffre des arrivants pour comprendre que les anciennes limites n'étaient plus possibles. De la Pologne, de la Russie et de tout le nord de l'Allemagne descendent de véritables hordes, mais tout à fait pacifiques, ne demandant qu'une chose, revoir les rives du Jourdain.

Ils en appellent de la dure sentence : « Le peuple d'Israël n'aura plus de patrie et sera disséminé par toute la terre. » Ils veulent une patrie, et, avec une patience admirable, des efforts sans nom, des souffrances durant des siècles, ils finissent par se rapprocher de leur berceau à l'ombre de la civilisation.

Que ceci fasse réfléchir les esprits forts, qui prétendent que, comme la vertu, la patrie n'est qu'un mot.

Et, voyez les fatalités de l'histoire, c'est au moment où la papauté ne tient plus qu'aux cheveux blanchis d'un octogénaire, au moment où les réformateurs attendent la mort du vicaire de saint Pierre pour montrer à son successeur le chemin de Jérusalem, que la tribu israélite envahit la Palestine.

∿∿ Il est vrai que, d'un autre côté, la fusion se fait lentement, mais elle se fait à Paris; beaucoup de familles juives ont contracté des alliances avec des familles catholiques.

La fusion s'opère surtout par les hommes. Les demoiselles juives épousent rarement des catholiques, mais leurs frères s'allient fréquemment avec des chrétiennes.

Voici pourtant une exception :

Mlle Hannah de Rothschild, fille du baron Meyer de Rothschild, de Londres, épouse lord Rosebery.

Cette nouvelle a causé un certain émoi parmi les orthodoxes de la religion juive; mais elle n'est pas sans précédent, même dans cette grande famille.

En 1846, la baronne Sarah de Rothschild épousa sir Henry Fitzroy.

Il y a deux ans à peine, Mlle Aimée de Rothschild épousa sir Elliot Yorck, frère du comte de Hordwich. Si je ne me trompe, le nouveau marié serait âgé de vingt-sept à vingt-huit ans, et aurait porté jusqu'à la mort de son grand-père le titre de lord Dalmeng. Son grand-père, Archibald John Primrose, comte de Rosebery, pair d'Angleterre, avait été lord-lieutenant et schérif principal du comté de Linlithgaw.

∿∿∿ Carvalho, l'intelligent directeur de l'Opéra-Comique, est fort empêché.

Il a trouvé des sopranos, des contraltos, des basses, des barytons, des ténors même, ces oiseaux qui deviennent tous les jours de plus en plus rares. Une seule chose lui manque : des choristes.

C'est malheureux à dire; mais il n'y a plus de choristes, la race se perd.

J'entends parler des choristes femmes. Les hommes, il y en a toujours; je dirai pourquoi.

Les choristes femmes gagnent au maximum 80 fr. par mois. Jusqu'à présent même, à l'Opéra-Comique, elles ne gagnaient que 66 fr. 70 c.

Pour être choriste, il faut avoir de la voix et ne pas être douée d'un physique par trop ridicule.

On comprend combien il est difficile de trouver pour quarante-quatre sous par jour une femme d'un physique passable et ayant une jolie voix par dessus le marché.

Or, savez-vous quel est le travail qui incombe à ces pauvres créatures dont on rit quelquefois parce qu'elles chantent faux ou qu'elles font des gestes qui sont loin d'être aussi corrects que ceux de Petitpas?

Leur travail commence à midi, quelquefois plus tôt, et dure jusqu'à quatre heures pour reprendre à six heures et demie jusqu'à minuit passé.

Pendant ces dix heures et demie, ces malheureuses s'égosillent à crier à pleins poumons :

Le joli mariage;
Enfin ils sont unis!
L'amour seul les engage.
Pour eux plus de soucis!

ou autres facéties du même genre. Cet exercice, tout déplorable qu'il est, ne serait rien encore s'il ne fallait cinq ou six fois monter au cinquième étage, afin de s'habiller et se réhabiller tantôt en bergère, tantôt en dame d'une cour quelconque, ou en « filles et femmes du peuple », comme disait M. Scribe sur ses brochures.

Le blanc, le rouge et aussi le coiffeur, sont à leurs frais; vous voyez ce qui doit, à la fin de l'année, leur rester d'argent et de santé.

Les femmes qui font ce métier dur et difficile ne l'exercent pas pour l'argent, grand Dieu! encore moins pour la gloire, tout simplement par amour du théâtre. Il leur faut leur loge fumeuse, l'air empesté des coulisses. Le jour où la vieillesse ou les infirmités les forcent à quitter l'horrible galère, elles meurent de chagrin.

Pourtant leur vie n'est ni sans joie, ni sans bonheur; le jour où on a besoin d'une choriste pour porter une corbeille de fleurs ou pour faire un page, ou pour aller au devant de la princesse, celle qui est désignée ne se sent pas de joie et ne donnerait pas sa place pour un monde.

Tous les bonheurs sont relatifs.

Les choristes femmes sont presque toutes belges. Je ne sais pas pourquoi. Il y en a parmi elles qui ont chanté en province; celles-ci ne se mêlent pas.

D'autres ont leurs maris dans les chœurs. Ce sont les plus heureuses.

D'autres enfin ont pris « cette partie, » parce qu'elles « ne savent pas coudre. »

Pauvres femmes!

Naturellement tous les jours le nombre diminue; les avantages du métier ne sont guère tentants.

Quand, par aventure, les choristes sont jolies, elles ne restent pas plus d'un mois dans les chœurs : où vont-elles?

∿∿∿ Le côté des hommes est plus favorisé : les hommes gagnent 90 francs, et c'est d'eux qu'on pourrait dire qu'ils « dînent du théâtre et soupent de l'autel; » presque tous sont chantres dans les églises. Là ils gagnent 100 francs, 150 quelquefois et le casuel.

Le casuel, ce sont les mariages et les enterrements.

Pour un mariage hors ligne, 10 francs.

Pour un enterrement cossu, 10 francs.

Quand un riche se fait enterrer civilement, ce qui est assez rare, du reste, les chantres l'appellent : vieux filou.

Un ménage de choristes peut se faire 300 francs par mois, ce qui est suffisant.

Un choriste garçon peut vivre facilement.

Les choristes sont d'abord les fruits secs du chant, de pauvres diables qui ont été arrêtés sur le chemin de la gloire par une timidité extrême, une démarche ridicule, un bégayement invincible ou une autre calamité.

Ensuite viennent les gens de métier, doublés d'une belle voix, qui ont trouvé le théâtre plus doux que l'atelier; puis enfin d'autres déclassés.

J'ai vu dans les chœurs des professeurs de chant qui n'étaient point sans mérite, d'anciens officiers ministériels, un ex-huissier et un commissaire-priseur, beaucoup d'élèves de séminaire qui n'ont pu atteindre la tonsure et qui ont été atteints par la calvitie.

L'an dernier, dans un théâtre de genre, il y avait parmi les choristes un vicomte authentique, orné de quelques milliers de francs de rente; il était là pour rien, pour le plaisir; tous les goûts sont dans la nature.

Au demeurant, braves gens, intelligents plus qu'on ne le saurait croire et presque tous très-honnêtes. Ils n'ont que deux défauts : ils boivent un peu et chantent beaucoup.

Comme maintenant la musique règne en souveraine dans tous les théâtres, il va falloir, sous peine de supprimer les masses chorales, augmenter ces braves gens dont le nombre diminue chaque jour. Heureusement, les orphéons sont là.

Souvent des ouvriers laborieux ont essayé de garder l'atelier pour le jour et le théâtre pour le soir : aucun n'a pu arriver à ce but. Vous comprenez que lorsqu'on a été un brillant seigneur de la cour d'Henri III ou de Louis XIII pendant trois mois tous les soirs, il devient impossible de se montrer en plein jour avec une blouse.

∿∿∿ Un jour de répétition générale aux Variétés, les auteurs trouvèrent que les couplets que chantait l'amoureux comique se terminaient froidement.

— Mon Dieu, dit Hippolyte Cogniard, il n'y a qu'à faire répéter le refrain par les chœurs.

Quand Cogniard avait décidé, les auteurs se rangeaient à ses avis : ils savaient qu'ils étaient toujours bons.

— Eh bien, mes enfants, vous répéterez le refrain de Christian; c'est bien entendu?

— Parfaitement, répondit le chef des chœurs, rien de plus facile.

— Voulez-vous essayer?

— Oh! c'est inutile, ils ont répété la musique ce matin.

On se retira sur cette bonne parole.

Le soir, Christian chanta son couplet qui se terminait ainsi :

. . . .
Je suis d'un mauvais caractère
Et j'ai commis plus d'un méfait;
Mais ne m'accuse pas, ma chère,
Ce n'est pas moi qui me suis fait.

Les chœurs entonnèrent à leur tour :

Il est d'un mauvais caractère,
Il a commis plus d'un méfait;
Mais ne l'accusez pas, ma chère,
Ce n'est pas lui qui se suiffait,
Ce n'est pas lui qui se suiffait.

Le public rit beaucoup et l'on continua de chanter le texte que les choristes avaient tronqué avec une bonne foi digne des plus grands éloges.

∿∿∿ Francisque Sarcey vient de faire un livre charmant, ce qui n'étonnera personne.

Ce livre, ou plutôt ce roman, s'appelle *le Piano de Jeanne*. Les premiers chapitres sont consacrés à la description des tourments que les pianos d'alentour procurent à un brave professeur de musique, maëstro très-intéressant.

Le pauvre homme, pour échapper au martyre, prend un loyer de cinq mille francs, au fond de l'Ile-Saint-Louis, et goûte, sinon le parfait bonheur, du moins une tranquillité profonde, lorsque... mon intention n'est pas de vous raconter un roman que vous lirez sans doute, mais je ne crois pas me tromper en disant que tous, plus ou moins, nous avons enduré les tribulations de ce bon maëstro. Les maisons parisiennes regorgent de pianos, on en entend de tous les côtés; mais comme il n'y a pas de loi qui défende à une citoyenne de jouer faux, on doit souffrir et se taire « sans murmurer. »

Quand la voisine est jolie comme vous, madame, il n'y a que moitié mal; mais quand elle est laide!...

Eh bien, voilà une excentrique de la rue qui a trouvé que le supplice n'était pas complet, et voilà ce qu'elle a imaginé :

Un homme, traînant une large charrette recouverte d'une serge verte, entre dans les cours; il ôte la serge et découvre un piano en palissandre; il déploie une plate-forme qu'il assujettit, y place une chaise et attend.

Alors, paraît une dame, une vraie dame, en robe noire, paletot gris soutaché, coiffée d'un chapeau noir couvert de giroflée. La dame salue d'un air dégagé, place sa musique, ôte ses gants, et, avec une grâce dégagée mais convenable, elle joue une mélodie de Schubert ou une valse de Johan Strauss, un Danube bleu ou vert, un air sur les motifs de *Lucie* ou du *Trovatore* et elle finit par un méli-mélo de la *Belle Hélène* et de la *Grande-Duchesse*.

L'homme ramasse les sous qui tombent en quantité, recouvre le piano et s'attelle pendant que la dame qui a remis ses gants, salue légèrement et se retire.

Les passants qui sont rassemblés devant la porte, la saluent; à Paris, on aime les artistes; et elle va plus loin exercer sa coupable industrie.

∿∿∿ Ainsi ce n'était pas assez d'avoir les pianos de la maison, il faudra dorénavent subir ceux de la cour, car la dame aura des concurrents; le métier paraît bon.

Mais il faut de la philosophie, et puis il n'y a pas si loin qu'on pourrait le croire du piano à l'orgue de Barbarie

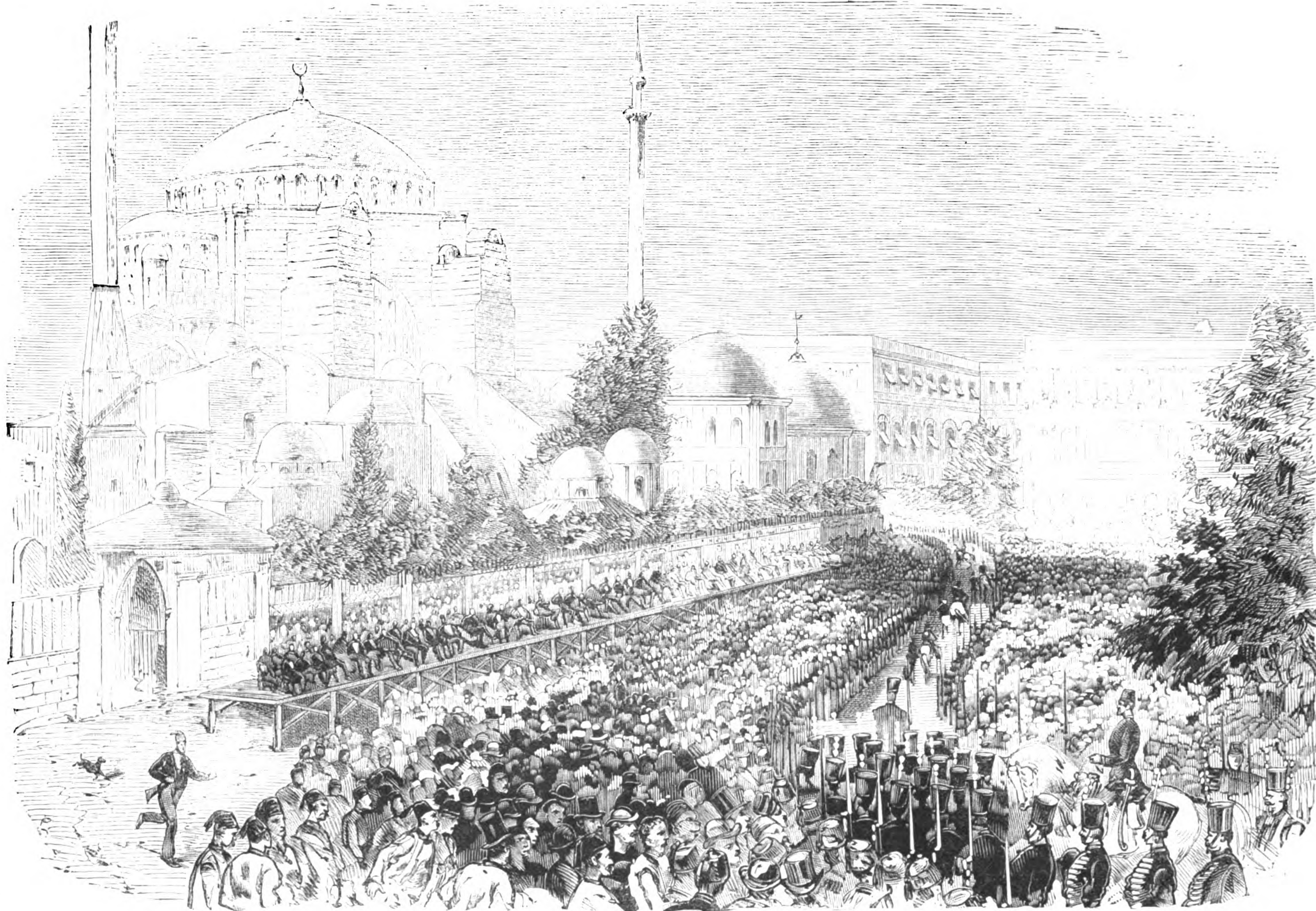
Affaire d'habitude.

JULES NORIAC.

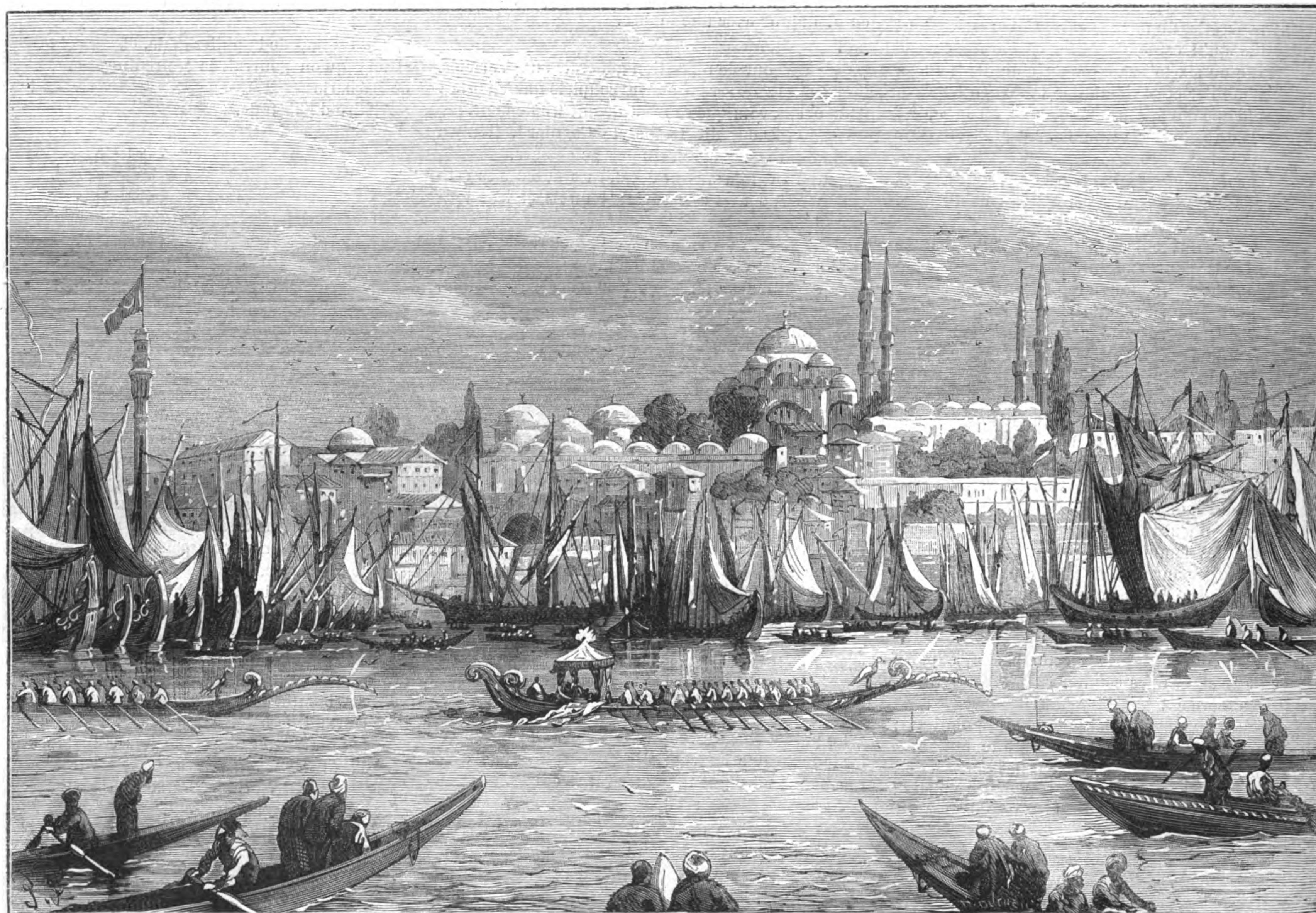
AVIS

La suspension volontaire des hostilités entre Turcs et Serbes amènera probablement l'armistice sur lequel comptent les diplomates européens pour rétablir la paix définitive dans la presqu'île des Balkans. Notre tâche se trouve donc accomplie de ce côté, et les quelques souvenirs de cette malheureuse guerre qu'il nous reste à publier n'occuperont que le second plan dans nos prochains numéros.

Soulagés de ces actualités qui s'imposent à une publication aussi universelle que la nôtre, nous pourrons traiter un peu plus les beaux-arts, les curiosités, les sujets de genre, les voyages, etc., etc. Pour être imprévus, ces sujets n'en seront pas moins intéressants et le journal n'en sera que plus varié. A bientôt une magnifique page de M. Godefroy Durand, *le Débarquement des touristes anglais à Boulogne-sur-Mer*, et une scène très-mouvementée de M. Lix, *la Défaite du général Carmer par les Indiens Sioux, en Amérique*. — Deux gravures exécutées avec le plus grand soin.



CONSTANTINOPLE. — La place Sainte-Sophie. — Le Sultan, après l'investiture, se rend au palais de Top-Capou.
(Dessin de M. Valnay, d'après le croquis de M. Ananian.)



CONSTANTINOPLE. — La Corne d'or. — Le Sultan, en caïque de gala, se rend à la mosquée d'Eyoub. — Dessin de M. Férat, d'ap. croq. de M. Hayette.)



CONSTANTINOPLE. — Costume des gardes et des hallebardiers formant le cortége du Sultan dans la mosquée d'Eyoub. — (Dessin de M. G. Janet, d'après le croquis de M. Julien Viaud.)

NOS GRAVURES

L'Investiture du Sultan Abd-ul-Hamid (Kilidj-Alai)

Cette cérémonie imposante a eu lieu le 7 septembre avec beaucoup d'éclat et au milieu d'un concours immense de spectateurs. Dès le matin, presque toute la population de la capitale était en mouvement, et dans les rues on voyait des groupes nombreux se dirigeant vers Edirné-Capou et Eyoub, afin de saluer le nouveau souverain sur son passage. Vers midi, le sultan quittait le palais de Dolma Baghtché et se rendait par mer à Eyoub, où l'attendaient le corps des ulémas et les hauts dignitaires de l'Etat. Deux caïques à sept paires de rames ouvraient la marche; puis venait le caïque de parade, dans lequel Sa Majesté avait pris place avec quatre personnages de sa suite; ensuite on voyait une autre embarcation semblable portant les princes de la famille impériale, et deux autres caïques du palais. La flottille, saluée par l'artillerie des navires turcs et étrangers couverts de pavois et par les *hourras* des matelots rangés sur les vergues, se dirigea vers Eyoub au son de la musique des troupes échelonnées à Tophané, à la pointe du Seraï et sur le quai de l'Amirauté. Dans la mosquée d Eyoub, après les prières d'usage, le délégué du *Hunkiar Mollah* de Koniah ceignit Sa Majesté du sabre d'Othman, et, après cette cérémonie et la visite (*ziaret*) aux sanctuaires attenant à la mosquée, le sultan monta sur un magnifique cheval blanc richement caparaçonné d'or, et accompagné de tout le corps des *ulémas* et d'un grand nombre d officiers supérieurs et de hauts fonctionnaires, il se rendit au palais de Top-Capou. Sur tout le long parcours, depuis Eyoub jusqu'au Babi-Houmayoun, des bataillons de ligne, de *rédifs*, de *zaptiés*, ainsi que les élèves des écoles militaires, faisaient la haie et contenaient l'immense foule de curieux. En tête du cortége marchait une escouade de *zaptiés* à cheval et quelques *peiks* du palais en uniforme rouge et avec *kalpaks* à panache; puis venaient six des plus beaux chevaux de selle de Sa Majesté, richement caparaçonnés et conduits par des palefreniers en livrée. Ensuite on voyait arriver par petits groupes les officiers, fonctionnaires civils et *ulémas* en grande tenue et à cheval, accompagnés de leurs domestiques et *saïs*. Chaque groupe était précédé d'un *peik* en livrée du palais, qui réglait la marche du cortége; l'ordre de la marche était disposé de façon que les fonctionnaires les plus anciens en grade étaient les plus rapprochés de la personne du souverain. L'aspect de cette longue file de chevaux superbes, splendidement caparaçonnés et portant des cavaliers richement vêtus d'uniformes divers, était des plus imposants. On remarquait surtout les magnifiques robes du clergé musulman, de couleur café, violette et verte, selon le grade que les *ulémas* occupent dans la hiérarchie ecclésiastique. Enfin parut le cheikh-ul-islam, suivi d'un grand nombre de domestiques à pied, et puis, au milieu d'une double file de gardes du corps à pied en uniforme rouge et coiffés de *kalpaks* à panache, le sultan Abd-ul-Hamid à cheval, en tunique bleu foncé, richement brodée d'or. Sa Majesté, qui était accueillie sur son passage par l'hymne national et les hourras des soldats, portait le cordon vert de l Osmanié et un simple fez sans aigrette. Le cortége, après être entré en ville par la porte d'Edirné-Capou, dans le voisinage de laquelle trois tentes avaient été dressées pour le corps diplomatique, s'achemina vers Babi-Humayoun en passant par le Divan-Youlou. A Sultan-Mahmoud-Turbessi, le sultan s'arrêta quelques minutes pour prier sur la tombe de son grand-père Mahmoud, puis le cortége reprit sa marche et arriva vers les dix heures à la turque à Sop-Capou, où le nouveau souverain fut salué par une salve de vingt et un coups de canon. Après avoir pris quelques instants de repos au palais de Seraï-Bournou, le sultan s'embarqua vers les onze heures et rentra à Dolma-Baghtché au milieu de nouvelles salves d'artillerie. Le soir, la capitale et les villages de la banlieue étaient brillamment illuminés.

On comprend que nous nous soyons étendus sur cette curieuse cérémonie, que le *Monde illustré* n'a pas encore eu l'occasion de traiter; nous avons été admirablement servis par nos zélés correspondants, dont la tâche était extrêmement difficile et délicate, surtout en ce qui concerne l'intérieur de la mosquée sacrée d'Eyoub, où un chrétien n'est censé jamais entré... Nous avons donc choisi surtout, parmi tous ces envois, ceux qui représentent ce sanctuaire encore ignoré, en diminuant l'importance de ceux qui sont du domaine public, tel que : *le sultan Abd-ul-Hamid II se rendant à la mosquée d'Eyoub.* Le spectacle en est cependant admirable au milieu de cette immense flottille de navires de toute forme et de toute nationalité, pavoisés pour la grande circonstance, et de cette innombrable foule bariolée qui encombre les barques et les quais, et enfin devant ce décor unique au monde de la Corne-d'Or, où palais, dômes et minarets émanent éclatants d'une luxuriante végétation, sous le plus pur bleu du ciel.

Ces caïques de gala sont des merveilles.

Nagés par vingt-six rameurs, leurs formes ont l'élégance originale de l'Orient; ils sont d'une grande magnificence, entièrement ciselés et dorés et portent à l'avant un aigle et un éperon d'or. La livrée des laquais de la cour est verte et orange, couverte de dorures. Le trône du sultan, orné de plusieurs soleils, est placé sous un dais rouge et or; le dais est entouré d'une balustrade d'argent finement découpée et surmonté d'un grand soleil d'or. Les bateliers rament debout et se prosternent chaque fois qu'ils retirent de l'eau leurs avirons dorés. — Nous retrouvons ces caïques à *l'arrivée du sultan au pied de la mosquée d'Eyoub.* Le sultan est reçu là par quelques grands dignitaires et suit, entre deux haies de cavaliers richement ornés, le chemin qui conduit au vieux temple sacré.

La mosquée d'Eyoub, située au fond de la Corne-d'Or, fut construite sous Mahomet II, sur l'emplacement du tombeau d'Eyoub, compagnon de Mahomet; l'accès en est de tout temps interdit aux chrétiens, et les abords même n'en sont pas sûrs pour eux.

Ce monument est construit en marbre blanc; il est situé dans un lieu solitaire, à la campagne, et entouré de cimetières de tous côtés. On voit à peine son dôme et ses minnarets sortant d'une épaisse verdure de platanes gigantesques et de cyprès séculaires. Les chemins de ces cimetières sont très-ombragés et sombres, dallés en pierre ou en marbre, chemins creux pour la plupart. Ils sont bordés d'édifices de marbre, dont quelques-uns sont fort anciens; leur blancheur inaltérable tranche sur les teintes foncées des cyprès. Des centaines de tombes dorées et entourées de fleurs se pressent à l'ombre le long de ces sentiers; ce sont les tombes des grands dignitaires musulmans, des anciens pachas et des cheikh-ul-islam. Nous avons une gravure montrant *Abd-ul-Hamid pénétrant dans la mosquée d'Eyoub.*

Les musulmans seuls, et les musulmans de distinction, sont admis à la cérémonie du sacre (prise du sabre d'Othman).

Pour arriver au sanctuaire d'Eyoub, il faut traverser deux grandes cours plantées d'énormes platanes abritant des tombeaux dont l'accès est absolument interdit aux étrangers. Malgré cette interdiction, on verra, par les détails précis de nos gravures, que le *Monde illustré* a su prononcer le fameux : *Sesam, ouvre-toi!* de certain conte arabe.

Le sultan venant de ceindre le sabre d'Othman dans la mosquée d'Eyoub est donc, avec la précédente, une page des plus curieuses que nous certifions des plus exactes. Cela nous dispensera de la décrire davantage, pas plus que celle, non moins curieuse, représentant *le cortége du sultan à sa sortie de la mosquée.* C'est un costume bizarre que celui de ces hallebardiers à tunique rouge, à pantalon bleu et à chapeau conique en velours cramoisi, orné d'un soleil d'or et surmonté d'une gigantesque aigrette ou plumet. Le sultan est absolument ombragé par ces coiffures grotesques.

Le cortége du sultan dans les rues de Constantinople a été décrit longuement plus haut. Nous avons choisi l'endroit où la foule se montre le plus compacte et où sont les plus longues estrades dressées pour les personnes de distinction et pour les dames turques.

Il y a là un grand contraste entre ces fêtes et les horreurs que contenait notre dernier numéro. Puisse le nouveau sultan inaugurer une ère de pacification et de modération pour l'avenir, puisse l'armistice volontaire devenir sérieux, et nous permettre d'effacer de notre journal la rubrique trop souvent mise ici en védette : *guerre turco-serbe.*

Conflit Turco-Serbe

La diplomatie européenne a pu enfin arriver à contraindre le gouvernement de la Porte, qui s'y refusait pour des motifs qu'il ne nous appartient pas d'apprécier, à consentir à une suspension d'armes.

Ordre a été donné, de Belgrade et de Constantinople, aux chefs d'armée de suspendre les hostilités, tout en se tenant sur la défensive.

Les troupes ennemies, en attendant que l'Europe s'entende sur les préliminaires de paix, conservent leurs positions. Zaïtchar a été, ces derniers jours, évacué par les troupes d'Osman-Pacha, qui s'en était emparé il y a quelque temps.

Huit bataillons sont venus grossir l'armée de Dervisch-Pacha, qui opère au sud du Monténégro, aux environs de Podgoritza et de Medun.

Mouktar-Pacha est toujours devant Grahovo, mais il reste inactif.

La paix sortira-t-elle de cette cessation des hostilités? Nous le souhaitons de grand cœur pour l'humanité.

Nous complétons aujourd'hui les derniers événements par : *l'ambulance d'Alexinatz pendant la bataille.* — *le déjeuner des correspondants étrangers sous la tente.* — *le général Tchernaïeff, dans la tranchée, pointant une pièce d'artillerie, malgré les efforts de son état-major pour lui faire fuir le danger.*

Ce sont des épisodes que le dessin explique suffisamment, nous n'insisterons pas. Nous y avons joint quelques nouveaux types qui n'avaient pu trouver place jusqu'ici.

L'Exhumation de Bellini

Les cendres de Bellini, l'illustre auteur de la *Norma*, des *Puritains*, de la *Sonnambula*, mort à Puteaux, à trente-trois ans, en 1835, reposaient depuis cette époque au Père-Lachaise. C'est là que le 16 septembre, sur le désir des habitants de Catane, sa ville natale, exprimé depuis longtemps au Gouvernement français, une commission sicilienne vient de présider à l'exhumation et à la translation de ces restes précieux.

Le tombeau, formé d'une pyramide, occupe le bosquet dit de Delisle.

A onze heures, une foule nombreuse d'assistants, parmi lesquels M. Ferdinand Duval, les princes Grimaldi, de Sciaria, de Castelreale, MM. Carvalho, Perrin, Escudier, Michel Masson, Ludovic Halévy, Joncières, Etex, etc., etc., l'entourent, et les premiers cercueils sont ouverts pour constater la présence du cœur en métal qui renferme le véritable cœur du maître. Cette constatation opérée, on replace le cercueil de plomb dans un autre richement recouvert. Après la bénédiction par un prêtre et les discours du marquis de San Giuliano, ami de la famille et représentant la ville de Catane, et de MM. Carro, Escudier, Masson et Grimaldi, le corps, placé dans un magnifique char traîné par six chevaux, prit le chemin de la gare de Lyon, escorté de 120 hommes du 116e régiment de ligne. Sur le monument qui nous reste au Père-Lachaise, le comité italien a fait graver ces mots : « Catane, en réclamant les cendres illustres de Bellini, témoigne sa reconnaissance à la France! »

Troubles en Hollande

La suppression de la kermesse, à Amsterdam, a mis tous ses habitants en émoi, et le Dam s'est trouvé, le 12 septembre, envahi par une foule très-animée, disposée à y passer la nuit en criant et vociférant, aux abords du palais du roi. Le gouvernement fit d'abord cerner le palais par des hommes munis de torches pour éclairer complétement la place; puis, vers minuit, les sommations ordinaires ne suffisant pas, les hussards se virent obligés de charger pour la dégager. Ce fut une véritable bataille, un tohu-bohu indescriptible qui dura quelques minutes; mais il fallut bien céder à la force, et, le lendemain, la ville reprenait à peu près son allure habituelle. On a malheureusement quelques blessures assez graves à déplorer.

L'Incendie de la rue de Bondy

La soudaineté de ce désastre, vu ou connu de tout Paris, au moment même où il se produisait, sa proximité d'établissements connus : les casernes du Château-d'Eau, les Folies-Dramatiques, le Grand-Café-Parisien, enfin l'émotion causée par cette étrange colonne de flammes retombant en pluie de feu sur la capitale, nous ont décidés à publier cette gravure d'incendie quoique nous en ayons négligé de bien plus importants comme pertes matérielles.

Tout en déplorant les pertes épouvées par les maisons Jeanson et Mellion, l'une fabriquant des moulures et des découpages, l'autre des articles de sellerie, nous devons néanmoins nous féliciter que l'incendie se soit trouvé aussi vite circonscrit entre tous les murs mitoyens, où ces établissements étaient enclavés. La nature du combustible très-inflammable, mais très-vite consumé, a fait un gigantesque feu de paille sitôt monté jusqu'aux nues en spirale éclatante; il retombait en pluie d'or sur tout ce pittoresque coin de la rue du Château-d'Eau. La fontaine, qui marchait encore à cette heure, était ainsi illuminée comme elle ne le fut et ne le sera jamais, et entourée d'une foule agissante, elle présentait un effet des plus pittoresques. C'est de ce point que M. Scott a voulu rendre l'étrange spectacle dont il a été témoin.

Courrier du Palais

Le « bien » et le « mieux. — Un contrat sans façon. — Future confiante. — Les cartes ont toujours raison. — C'est le sorcier qui paye. — Les précédents perfides. — Bêtise des criminels. — Trop de précautions. — L'enfant sauve la mère. — Un autre ordre de coupables. — Procédé bien simple. — La loi à la lettre. — Cela leur paraît tout naturel. — Avis aux voyageurs. — Les formes chinoises. — Un dilemne. — Un quaker en France. — Le service militaire. — L'interprétation de la Bible par un reserviste. — Question grave.

Un père de l'Église, dit-on, a écrit que la fille qui se marie fait bien et que celle qui ne se marie pas fait mieux ! C'est probablement là une excellente maxime, que je ne veux pas contredire, car, entre le bien et le mieux, il n'y a que l'épaisseur d'un atome. J'avoue que, mariage à part, bien entendu, je ne comprends pas trop qu'il pût exister quelque chose de *mieux* que le *bien*. Mlle Perpétue, une cuisinière, était de mon avis, à ce qu'il paraît; elle avait 2,000 francs d'économies et une bonne place, elle cherchait un mari qui se présenta sous la forme d'un voyageur de commerce; elle l'accueillit et elle fit *bien*, car il lui parut honnête homme. Les présentations, les formalités sont réduites à leur plus simple expression; les bans sont publiés, et, un matin, le futur vient chercher sa fiancée qu'il conduit bras dessus bras dessous chez un notaire qui va rédiger et faire signer le contrat. — Ma douce amie, dit le futur à sa promise, quand ils sont arrivés sur la place Louvois, voici un square et des arbres qui donnent un agréable ombrage, asseyez-vous sur ce banc et attendez-moi, je vais vous éviter les ennuis d'un contrat à discuter, des pièces à vérifier, à signer, à entendre lire; tout sera prêt quand je viendrai vous chercher, et vous n'aurez plus qu'à apposer votre signature de votre jolie main de cuisinière. Donnez-moi cependant vos 2,000 francs, car le notaire ne peut pas les porter au contrat sans voir les espèces. Mlle Perpétue remit la somme et prit place sur un banc où elle attendit;... elle attendit jusqu'à cinq heures du soir, et toujours en vain, le futur ne revint pas!

Il fallait aller chez un commissaire de police; mais Mlle Perpétue préféra prendre les conseils d'un tireur de cartes, qui lui prédit que l'épouseur reviendrait, et qu'il y avait, pour l'y contraindre, un moyen des plus simples : Elle avait, elle devait avoir des cheveux de l'infidèle? — Oui, elle en avait. — Eh bien, il fallait les brûler et mêler la cendre à un élixir, qu'il lui procura sur-le-champ au prix de 5 francs la fiole, et verser trois gouttes de cette infusion dans son café au lait pendant huit jours consécutifs. La recommandation fut exactement suivie, et, — voici qui va bien vous étonner, — l'épreuve eut un succès complet. Le futur revint, il est vrai, grâce un peu à l'activité du commissaire de police qui avait eu vent de la chose; mais enfin il revint, et remarquez que le tireur de cartes n'avait pas promis autre chose. Ce que l'épouseur dit pour s'excuser, comment il expliqua son absence, ce qu'il rapporta des 2,000 francs, l'histoire ne le dit pas et ne peut pas le dire; car le mariage fut célébré et Mlle — aujourd'hui Mme — Perpétue n'a de comptes à rendre à personne; il est probable qu'elle a beaucoup pardonné, mais, quand on est en train de *bien* faire, on ne saurait aller trop loin!

C'est le tireur de cartes, c'est Loriot qui est cause que cette simple histoire arrive jusqu'à nous, racontée devant le tribunal correctionnel. Loriot est prévenu d'escroquerie. Pourquoi? dit-il; j'ai dit que le futur reviendrait, et il est revenu; j'ai dit que le mariage se ferait, et il est *bien* fait; il n'y a là, aux termes de l'article 405 du code pénal, ni espoir chimérique, ni événement imaginaire; donc, en fait, je suis un sorcier irréprochable, et, en droit, j'échappe à toute condamnation.

Malheureusement pour Loriot, il court certains bruits, certaines histoires sur son compte, et M. le président lui rappelle ces précédents fâcheux. Ce sont là, il est vrai, des faits en dehors de la prévention; mais j'engage les prévenus à se défier beaucoup de ces révélations que la prévention ne relève pas juridiquement, mais qu'elle rappelle comme renseignements de moralité. Voici une ancienne aventure de Loriot; il exerçait alors la sorcellerie en province : le fils d'un gros fermier qui, à la mort de son père, n'avait pas trouvé la fortune sur laquelle il comptait, vint le consulter, et Loriot répondit : « Mettez tout le numéraire de la maison dans un pot de grès, que vous enterrerez dans la cave, et l'argent du père viendra rejoindre l'argent du fils. » Cet oracle fut moins sûr que celui de Calchas, car des quelques centaines de francs placées dans le pot de grès, on ne retrouva plus que quatre francs. Ce fut l'argent du fils qui alla rejoindre l'argent du père! Loriot a été condamné à deux mois de prison, malgré tous les efforts de Perpétue, qui, citée comme témoin, a fait le possible et l'impossible pour sauver celui à qui elle doit son mariage.

Avec tout leur esprit, les criminels sont bien bêtes; vous en conviendrez, pour peu que vous suiviez un peu, ne fût-ce que dans ma modeste chronique, les choses du Palais. Voici, par exemple, devant la cour d'assises de la Haute-Vienne, deux accusés, le maçon Delathière et sa femme qui comparaissent sous la grave accusation d'incendie d'une maison habitée. La maison, c'était la leur, elle était isolée même du hameau dont elle fait partie; elle pouvait valoir sept ou huit cents francs, douze cents francs avec le mobilier, et les accusés l'avaient fait assurer pour 2,500 francs. A partir de ce moment, les deux coupables ne font pas une démarche, pas un mouvement qui ne révèle, de la façon la plus claire, leur intention; ils attendent la police d'assurance avec une inquiétude fiévreuse, ils la réclament avec persévérance, et, quand ils l'ont entre les mains, ils commencent un déménagement précisément assez furtif pour devenir contre eux la plus accablante des preuves. Ils ont abandonné la maison, laissant les clefs sur toutes les portes et sur tous les meubles; la veille, ils vont à quelques kilomètres prier un ami de leur garder leur vache et son veau; ils prient un aubergiste de leurs amis de donner à coucher à leur enfant, âgé de dix mois; ils portent leur linge dans un champ; ils donnent à blanchir tout ce qui est sale; ils vont jusqu'à faire bâtir une cabane pour y trouver un refuge, et ils emploient à cette construction le parquet qu'ils font enlever de leur maison.

Voyons! comment un avocat pouvait-il défendre une pareille cause! Oh! la triste conseillère que l'ignorance! Le mari a vingt-quatre ans, la femme a vingt ans à peine et leur enfant a dix mois. Et voilà le mari condamné à quinze ans de travaux forcés. La femme est acquittée; le jury aura eu pitié de l'enfant.

L'accusé Berthet, qui a comparu cette semaine devant la cour d'assises de la Loire, sous l'accusation de détournement de fonds appartenant à l'État, n'est pourtant ni un ignorant ni un imbécile, bien loin de là : il a reçu une bonne éducation, il a cinquante-trois ans et il était percepteur à Rive-de-Gier. Eh bien, voyez s'il ne fait pas preuve du même aveuglement obstiné et obtus qui a perdu le pauvre maçon dont je viens de parler tout à l'heure. Un beau jour, M. le percepteur prend la fuite; on trouve ses écritures en règle, ses registres admirablement tenus; mais il a pris 19,000 francs dans sa caisse de comptable public, et, si l'on tient compte des détournements commis au préjudice de particuliers, escroqueries et abus de confiance, il a dissipé une centaine de mille francs. Le procédé était bien simple et c'est celui dont font usage tous les banquiers, changeurs, hommes d'affaires qui lèvent le pied. Quand on lui remettait de l'argent pour acheter des titres, il n'achetait rien; quand on lui confiait des titres pour les vendre ou les échanger, il les vendait et gardait l'argent.

En ce qui concerne les détournements au préjudice des particuliers, bien que son caractère public lui imposât une réserve et une probité exceptionnelles, Berthet n'aura à en rendre compte que devant les juridictions correctionnelles; mais, quant aux prélèvements sur sa caisse de percepteur, il a invoqué, devant la cour d'assises, cette excuse que le préjudice n'existait pas puisque le déficit de 19,000 francs était couvert par son cautionnement de 23,000 francs.

— Vous abordez là, lui a dit M. le président, une théorie inadmissible au point de vue moral comme au point de vue légal.

Et, cependant, le préjudice étant un des éléments nécessaires de la culpabilité, le jury a rendu un verdict négatif. Dieu nous préserve de nous plaindre quand la loi est scrupuleusement respectée, même dans sa lettre; d'ailleurs la police correctionnelle attend Berthet.

Ce qui étonne douloureusement dans la plupart de ces causes, c'est le sans-façon avec lequel les accusés se disent excusables en arguant de leur bonne et formelle intention de restituer ce qu'ils ont pris. Berthet jouait à la Bourse, il avait trois agents de change et il prétend avoir été entraîné, ruiné et trompé par eux, il s'attendrit sur ses malheurs. Mais qui forçait donc de jouer à la Bourse un homme qui avait de 12 à 13,000 francs de traitement annuel? Où allons-nous, si c'est là une excuse?

Passons à une cause rare; il s'agit d'un testament fait en pays barbare. Au mois de décembre 1874, l'abbé Simon, prêtre faisant partie de la Société des Missions étrangères, est mort en Mandchourie (Chine), laissant un testament dans lequel il déclare « donner tout » au père Raguit, missionnaire dans la même province. Le testament est visé par M. l'abbé Bisson, vicaire apostolique, qui certifie que l'acte testamentaire a été « signé en sa présence. » Le vice-consul de France atteste la même chose, et la signature de ce dernier est légalisée par le consul.

Devant le tribunal civil de Melles (département des Deux-Sèvres), le père Raguit demande l'envoi en possession des biens appartenant au testateur.

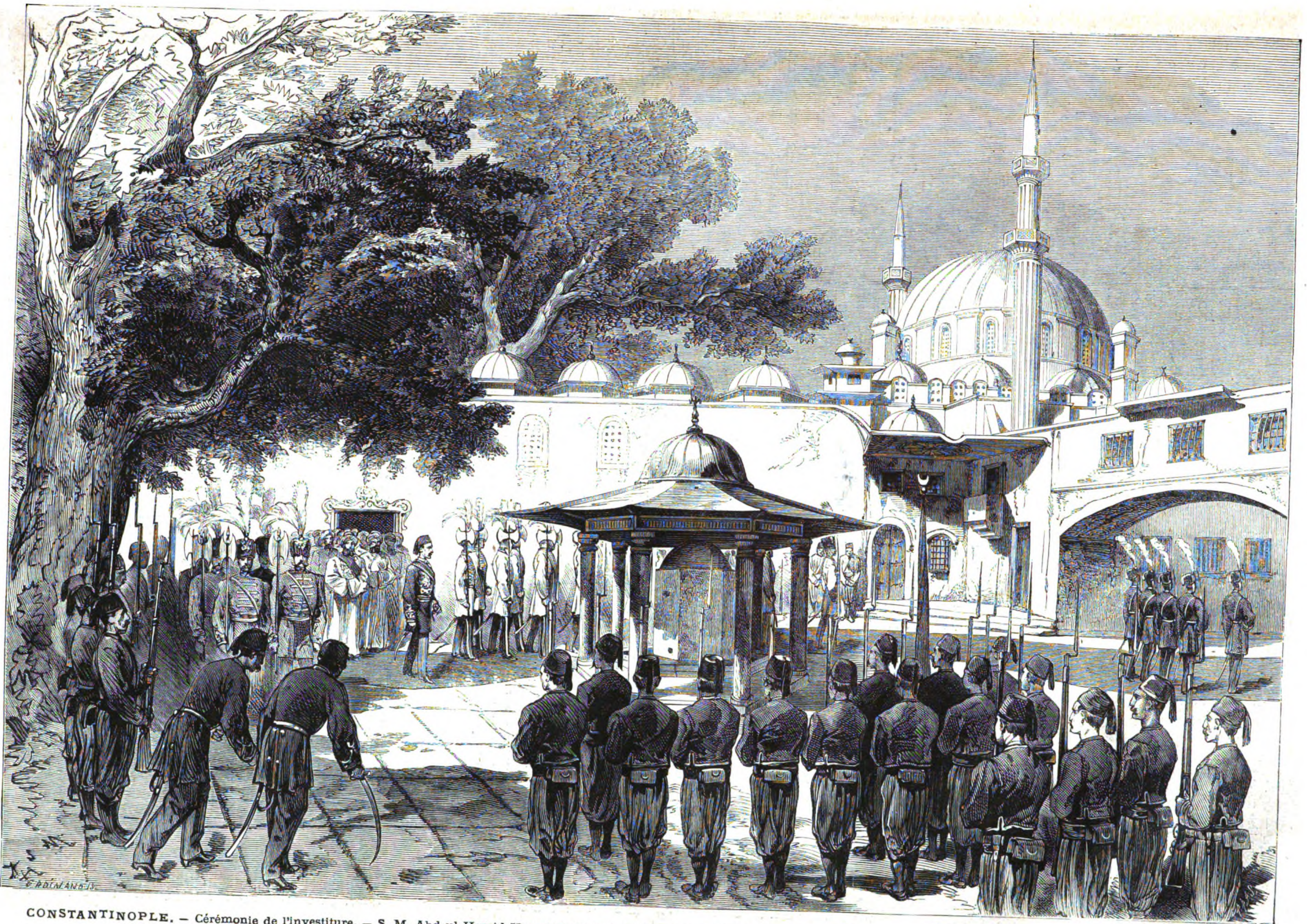
Mais voici la question que soulèvent les héritiers naturels du défunt. Si ce testament a la prétention d'être un testament authentique, il est nul, car il n'a pas été fait dans les formes de la loi chinoise. Il aurait pu aussi affecter la forme de la loi anglaise, le vice-consul de France étant de nationalité anglaise; mais il ne lui reste que la ressource d'être un testament olographe, et, dans ce cas, il serait encore nul, n'étant pas écrit en entier de la main du testateur, comme le veut la loi française. En conséquence, la demande d'envoi en possession a été repoussée par le tribunal. Si vous avez l'intention d'aller finir vos jours en pays barbare, n'oubliez pas d'étudier votre code civil.

Le conseil de guerre de Marseille a eu à juger aussi une cause des plus étranges. Un quaker, un vrai quaker, déjà condamné en 1871 pour insoumission à la loi militaire, vient d'être condamné de nouveau à deux mois de la même peine.

Nisolle est âgé de vingt-huit ans; il appartient à une riche famille du département du Gard; il est réserviste. Il a été dirigé sur Nîmes pour faire « ses vingt-huit jours. » Arrivé là, il a accepté l'uniforme; il s'est soumis à toutes les obligations du service, excepté... excepté celle de porter un fusil. « Ma religion, a-t-il dit aux juges militaires, me défend de me servir d'une arme qui peut donner la mort à mon semblable. Or, accepter un fusil, c'est prendre l'engagement moral de m'en servir, et ma religion et ma conscience ne me le permettent pas. — Et si un assassin attentait aux jours de votre père, hésiteriez-vous à vous servir d'une arme pour le défendre? lui a dit M. le président. — Oui, j'hésiterais, ou plutôt je ferais mon possible pour défendre la vie de mon père sans menacer celle de l'assassin. —



CONSTANTINOPLE. — Cérémonie de l'investiture. — **Entrée d'Abd-ul-Hamid dans la mosquée sainte.** — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Julien Viaud.)



CONSTANTINOPLE. — Cérémonie de l'investiture. — **S. M. Abd-ul-Hamid II venant de prendre le sabre d'Othman dans la cour de la mosquée d'Eyoub.** — (Dessin de M. Ferdinandus, croquis de M. Hayette.)

Et si vous étiez impuissant à protéger votre père ainsi, le laisseriez-vous tuer? — Oui! »

Il y a une question bien grave sous ce petit procès! Petit procès deviendra grand si l'on n'y prend garde

PETIT JEAN.

LES DIEUX QU'ON BRISE

XII

SOUVENIRS

A ÉMILE DE LAGRANGE

I

M'y voici revenu dans ta chère retraite!
Mes meilleurs souvenirs d'enfant et de poëte
Sont là, dans ce château rempli de mon passé.
De ces jours d'autrefois, pas un n'est effacé,
Et je peux retrouver chaque chose à sa place.
Voici bien le jardin, voici bien la terrasse,
Où nous avons parlé d'avenir si souvent;
Les mêmes peupliers sont courbés par le vent,
Comme jadis; le bois aux épaisses feuillées,
Plein des âcres senteurs de ses feuilles mouillées,
Lance à travers les airs, du fond de ses berceaux,
Les mêmes cris perçants de son peuple d'oiseaux.
Là-bas, la Loire, ainsi qu'une nappe argentée,
Si fière que Malherbe et Ronsard l'aient chantée,
Coule les mêmes eaux que dore le matin...

Chaque chose a gardé le calme du destin!...

C'est pourquoi tout sourit en me voyant paraître.
Qui sait! la pierre même a son âme, peut être,
Car pour moi, dans chacune, il gît un souvenir.
Toujours se rappeler, c'est ne jamais finir...
Je me rappelle tout aussi:
L'œuvre chérie
Où j'ai voulu grandir l'âme de ma patrie,
C'est là que j'en rêvai les pages, l'œil en feu!
— Se peut-il que ce soit déjà si loin, grand Dieu? —
Je t'entends me donner, avec ton sens si ferme,
Le conseil pénétrant qui de l'idée en germe
Fait un livre élevé, robuste et généreux.
Tiens! nous étions là-bas, sous ce grand arbre ombreux,
Quand nous avons reçu la nouvelle impossible
Que l'on avait vaincu notre France invincible!

Ce sont les chers amis de mes temps d'autrefois,
Ces oiseaux, ces prés verts, ces taillis et ces bois!
Je retrouve partout une pensée ancienne.
De même qu'en un gland Dieu contient tout un chêne,
Quinze ans de souvenirs, dont le moindre est sacré,
Sont tapis à la fois dans ce parc adoré!

II

Ainsi donc, mon ami, l'homme est le seul qui change.
Les uns s'en vont, poussés par un démon étrange,
Pour ne plus revenir avant qu'il soit longtemps;
Les autres, qu'on aimait, des amis de vingt ans,
Ont délaissé les jours d'affection intime;
Celui-ci vous a pris même un reste d'estime;

Tel autre est mort, qu'on a lâchement oublié;
Enfin, je vois que tout sous le temps a plié
L'amitié, l'amour, la joie et l'espérance;
Tout s'est modifié, même la chère France,
Et seule, la nature est la même toujours!

Pourtant n'a-t-elle pas, elle aussi, ses amours?
N'a-t-elle pas aussi ses douleurs infécondes?
Elle sent dessécher ses racines profondes
Quand le simoun d'été la consume à mourir...
L'homme n'est donc pas seul sur la terre à souffrir
Il est seul à changer!
O nature bénie!
Toi seule sais garder ta tendresse infinie,
Car ce qu'on aime en toi n'a pas ces lendemains
Ondoyants et divers des sentiments humains!
Je songe en te voyant aux amitiés mortes,
A ces amours qu'hélas! on espérait plus fortes,
Et que le temps a fait disparaître d'un coup;
Je songe aux trahisons dont on souffre beaucoup;
A ceux qu'on a perdus, qui dorment sous la terre...
Tout change, meurt, s'en va, disparaît ou s'altère;
Toi seule es immuable et fidèle à jamais...
Et c'est pourquoi je t'aime autant que je t'aimais!

Tu me chéris toujours de la même manière,
Les oiseaux ont leurs chants de la saison dernière,
Le même paysage a sa même beauté ..
O nature, salut à ta sérénité

ALBERT DELPIT.

Septembre 1876.

LE FIL D'OR

LÉGENDE

(Suite

On commençait à ne plus s'occuper de la mariée, lorsqu'un mouvement qui se fit ramena l'attention sur elle. Otbert, l'ouvrier tourneur, venait de lui offrir son cadeau de noces, dont la nature n'avait rien d'extraordinaire : c'était tout simplement un fil d'or d'une extrême ténuité, avec lequel l'ouvrier enveloppa plusieurs fois le cou de Martha. Mais, à peine ce collier fut-il mis au cou de la jeune femme, qu'il s'en dégagea comme un rayonnement qui produisit sur toute la société une impression indéfinissable de crainte et d'admiration. Il attirait et repoussait tout à la fois; on ne pouvait le fixer longtemps sans en être ébloui et troublé. Le bonhomme, les yeux écarquillés, le considérait bouche béante sans pouvoir proférer un mot.

Sur Herman, l'impression fut encore plus vive que sur les autres; il en devint comme paralysé.

Sous l'influence de ce bijou, la figure de la Mignonne se transfigura; car elle n'eut pas plutôt ce collier autour de son cou que ses joues devinrent couleur de rose, ses lèvres vermeilles, et toute sa personne exprima le bonheur le plus complet. Martha redevint aimable, gracieuse comme aux plus beaux jours; de sorte qu'une fois la première impression effacée chez Fritz (toute fâcheuse sensation était de courte durée chez le bonhomme, qui ne voyait jamais de malice à rien), son visage, un instant attristé, reprit son expression habituelle de contentement, et sa gaieté ne connut plus de bornes en voyant sa fille ainsi transformée.

Sous cette heureuse influence, notre tourneur offrit galamment son bras à la femme du bourgmestre, non sans avoir d'abord donné affectueusement l'ordre à Herman de prendre celui de Martha; et, saluant jusqu'à terre avec une emphase comique les nouveaux époux, il leur fit signe de montrer à tous le chemin de cette salle à manger, où chacun brûlait de prendre place.

On se mit à table, après avoir battu des mains, poussé des cris de joie en voyant les friandises et les belles pièces montées qui la décoraient.

La pièce principale, placée devant les mariés, représentait le temple de l'Amour; deux personnages en gravissaient les marches. Sans nul doute, l'artiste les avait façonnés avec la prétention de représenter les mariés : aussi, en tenant compte de l'intention, ces petits bonshommes de sucre excitèrent-ils l'admiration générale.

Maître Fritz a fait des folies, disait-on de tous côtés; et les plus âgés d'entre eux ne se souvenaient pas d'avoir jamais vu de pareilles magnificences.

C'est que notre tourneur qui ne regardait pas à la dépense, avait fait venir de Mulhein le cuisinier le plus réputé dans l'art culinaire, maître Schmitzgrüber, qui, à juste titre, avait la spécialité de toutes les belles noces.

Pendant quelques instants, le bruit des fourchettes, le cliquetis des verres se firent seuls entendre; les plaisanteries, les rires eurent leur tour, vint ensuite celui des toasts.

Le premier fut porté d'une voix formidable par Fritz; les plus notables, parmi lesquels figurait notre maître d'école, suivirent son exemple. Aux toasts, succédèrent les chants.

Tous les conviés firent alors le plus grand silence, quelques-uns d'entre eux écoutaient; les autres, et c'était la majorité, se trouvaient déjà sous le despotisme d'une laborieuse digestion.

De peur de troubler les chanteurs, on n'entrechoquait plus les verres; les nombreuses libations continuaient sans bruit.

Le dernier qui chanta, ce fut Otbert.

Son chant si doux fit pleurer plus d'une fillette.

Toutes l'applaudirent sans se préoccuper de la jalousie qu'en éprouveraient leurs promis.

La mariée ne l'applaudit pas; mais elle resta en extase bien longtemps après qu'il eut cessé.

A l'expression de son visage, on aurait pu croire qu'elle entendait encore ce chant bien loin, bien loin.

N'en était-il pas ainsi?

N'écoutait-elle pas cette voix si chère dans le doux pays des rêves où toute femme s'envole, à de certaines heures, avec celui qu'elle aime?

Son père, son mari, toute la noce n'existaient plus pour Martha : elle vivait dans son âme qui l'emportait dans l'espace, aussi son visage avait-il une expression surhumaine.

Le bon tourneur, qui ne comprenait rien à ces ravissantes émotions, pensait tout simplement, en regardant sa fille, qu'elle était devenue raisonnable, ainsi qu'il l'avait prévu, et qu'après avoir si peu voulu épouser Herman, elle n'était pas fâchée, après tout, d'être devenue la femme la plus riche du pays.

A chaque pensée de cette nature, il emplissait son verre jusqu'au bord, le vidait d'un trait sans laisser au fond la moindre gouttelette. Aussi sa gaieté ressemblait-elle à un ouragan.

Le dîner terminé, on se prépara à danser; chacun offrit le bras à sa voisine pour se rendre à la salle que le tourneur avait fait préparer dans son grand jardin.

Dès la veille, la terre avait été légèrement mouillée, battue, égalisée ensuite avec le plus grand soin, pour rendre l'emplacement qui avait été choisi propice à la danse.

Ensuite on avait disposé en cercle des gradins pour faire asseoir toute la noce, voire même les curieux. Autour de ces gradins, on avait placé, à courte distance, des potoaux sur lesquels les quinquets destinés à éclairer la salle avaient été apposés. Ces poteaux étaient reliés entre eux par des guirlandes de feuillages entremêlés d'oriflammes de diverses couleurs qui portaient les initiales des époux.

Vraiment, c'était si plaisant, si agréable à voir, que les mêmes cris de joie, les applaudissements qui avaient eu lieu lors de l'entrée des invités dans la salle à manger, se reproduisirent cette fois avec bien plus d'enthousiasme et de bruit : les vins, les mets, les causeries, les chants et les toast ayant tout naturellement surexcité ces bonnes gens au plus haut degré.

Les ménétriers qui, de leur côté, avaient pris des forces en vue des nombreuses danses qu'ils allaient avoir à jouer, se rendirent, non sans quelque peine, à l'estrade qui avait été dressée pour eux dans la salle.

Au premier coup d'archet, tous les jolis couples se levèrent. Ce fut un charmant spectacle de voir ces têtes brunes et blondes s'agiter et se grouper.

Tous ces jolis couples attendaient avec impatience, pour s'élancer dans l'arène où ils allaient lutter en grâce, en agilité, que les mariés leur en eussent donné le signal en commençant la danse.

Herman, ivre de joie, enlace cette taille élégante dont il est si amoureux.

Après avoir hésité un instant, pour donner à son émotion le temps de s'apaiser, il se décide à entraîner sa femme au son d'une valse délirante.

Ainsi que l'étiquette l'exige, les autres couples font cercle autour d'eux.

Mais le pauvre Herman qui, depuis de longs jours, s'exerce dans cet art et croit avoir mérité enfin le titre de bon danseur, s'est fait illusion ; sa danse est aussi lourde, ses pas aussi irréguliers, et son oreille est, ainsi que par le passé, brouillée avec la mesure.

Par suite de sa maladresse, son trouble augmente de minute en minute et il meurtrit les pieds délicats de sa femme ainsi que, jadis, il a meurtri ceux de la Mignonne.

Martha qui, de toute façon, souffre de cette mauvaise danse, veut, à diverses reprises, s'arrêter; il finit par y consentir.

Mais, au lieu de deviser de doux propos d'amour,

de se serrer bien près, le plus près possible l'un de l'autre, ainsi que les autres couples qui se reposent pour mieux se dire qu'ils s'aiment, Fraü Herman n'appuie que légèrement le bout de ses doigts mignons sur le bras robusfe de son époux et détourne de lui son regard.

Vers qui le porte t-elle?

Il n'en fut rien dit : les commères et les prudes femmes sont trop occupées à débarrasser les plateaux pour en mettre le contenu dans leur bouche ou dans leurs vastes poches, pour y prendre garde, et les fillettes, aux bras des garçons, ne s'inquiètent que d'entendre le murmure de leur cœur. Les ménétriers eux-mêmes ont abandonné leur instrument pour saisir au passage les gâteaux et les chopes.

AMÉLIE PROTIN.

(La suite au prochain numéro).

THÉATRES

GYMNASE : *les Compensations*, comédie en trois actes et en vers, par M. Paul Ferrier. — VAUDEVILLE : *Fromont jeune et Risler aîné*, pièce en cinq actes, par MM. Alphonse Daudet et Adolphe Belot.

Quel heureux ménage que le ménage Champagnol!

Quel atroce ménage que le ménage Moncavrel!

Champagnol est choyé, caressé, gâté par sa femme; Moncavrel est agacé, tracassé, houspillé par la sienne.

Maintenant voici le chapitre des *compensations* : si Mme Moncavrel est acariâtre, en revanche elle est absolument vertueuse, — vertueuse comme la dame Honesta de La Fontaine. Cela est bien quelque chose par le vent d'adultère qui souffle de toutes parts.

Par opposition, si Mme Champagnol est caressante au degré superlatif, c'est que Mme Champagnol a quelques délits sur la conscience. Si Champagnol trouve régulièrement en rentrant chez lui son bonnet grec et sa robe de chambre posés soigneusement sur un fauteuil au coin du feu, il est exposé quelquefois à y rencontrer aussi :

Le chapeau de M. Henri, — un sculpteur;
Ou le pardessus de M. Auguste, — un peintre;
Ou la canne de M. Maxime, — un musicien.

« Tout n'est pas roses dans la vie, tout n'est pas jasmins dans l'existence! » disait mélancoliquement Bilboquet dans *les Saltimbanques*.

Le plus mécontent de son lot est le pauvre Moncavrel, le martyr de sa femme; il envie sans détour le sort de Champagnol. Il avoue audacieusement, *carrément*, qu'il voudrait être trompé pour être heureux. Voilà l'idée comique de la pièce. Mais l'infortuné désespère de pouvoir jamais arriver à son but. Mme Moncavrel est si vertueuse!

Il se risque cependant à l'espionner; il s'embusque, il épie, il guette, — tout cela inutilement. Enfin, un beau jour, il plonge la main dans une corbeille à tapisserie et il en retire une lettre, une lettre d'amour. On croit qu'il va s'écrier : *« Merci, mon Dieu! »* Pas du tout; il tempête, il écume; adieu sa philosophie! Il ne rêve plus que vengeance.....

Tout s'explique. Ainsi le veulent les conventions théâtrales, hélas! Celui qui insinue sa correspondance dans les boîtes à ouvrage est le propre élève de Moncavrel; seulement il s'est trompé de boîte, il a pris celle de Mme Moncavrel pour celle de Mlle Alice. On lui pardonne et on le marie.

Voilà *les Compensations*; c'est un peu long pour trois actes, mais il y a des détails amusants. Le vers est bon enfant et souvent spirituel, — comme le vers de *Chez l'avocat*.

L'interprétation est bonne, et ce n'est pas à elle qu'il faut s'en prendre du demi-succès obtenu par la comédie de M. Ferrier. Saint-Germain joue Moncavrel avec la bonhomie qu'on lui connaît; — mais la présence de Saint-Germain au Gymnase n'est-elle pas faite pour inspirer quelque inquiétude à Landrol? Landrol pourrait jouer tous les rôles de Saint-Germain; Saint Germain pourrait jouer tous les rôles de Landrol. Comment arriveront-ils à ne pas se gêner l'un l'autre?

Ce ne sont pas nos affaires.

Blaisot fait un type réussi de Champagnol, l'époux encotonné; il se tire très-bien d'un excellent monologue au deuxième acte.

Mme Monnier a de la sensibilité et Mme Persoons de l'élégance.

Je remets au numéro prochain le compte rendu de *Fromont jeune et Risler aîné*, la pièce à sensation du Vaudeville, à la première représentation de laquelle j'ai été empêché d'assister. Il me sera vivement agréable de rendre justice au talent sympathique et grandissant de M. Alphonse Daudet, un de nos jeunes écrivains qui ont le plus contribué à replacer le roman dans un milieu littéraire.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

VOYAGE DE FÉLICIEN DAVID EN ORIENT

C'EST encore de Félicien David que nous voulons vous entretenir. Quelques lignes crayonnées au plus fort des regrets, et publiées ici dans les premiers moments du deuil, n'ont pu suffire à l'envie que nous avions de bien faire, quand il s'agissait d'honorer la mémoire d'un artiste aussi considérable.

Au surplus, le bruit (peut être peu opportun et décent) qui s'est fait autour de sa tombe n'est pas encore apaisé. Les funérailles de David ont soulevé des polémiques, auxquelles il nous répugnerait de prendre part, mais qui n'en ont pas moins retardé pour lui l'heure de l'oubli, toujours prompte à venir.

Si, en effet, Paris a le culte de ses morts, il ne se donne guère plus d'un jour pour les pleurer.

On nous permettra donc de reprendre dans notre premier travail, le chapitre du voyage de Félicien David en Orient, que nous n'avons pu qu'esquisser. Ce n'est pas un tableau achevé que nous en voulons donner, mais un modeste croquis, exécuté d'après des documents certains, et qui ne prétend qu'à l'exactitude.

Dès les premiers temps du règne de Louis-Philippe, et au milieu d'un débordement d'idées de toutes couleurs, quelques hommes jeunes et hardis se réunirent pour former une société à la fois humanitaire et religieuse. Leur but était d'appliquer à la vie de tous les jours les principes utilitaires formulés depuis quelque trente ans dans les livres de M. de Saint-Simon.

Ce qui les perdit, j'ose le dire bien que très-incompétent, c'est qu'en plein Paris, le Paris gouailleur de ce temps-là et de tous les temps, ils revêtirent un costume particulier qui ameutait contre eux les passants.

Ils portaient un pantalon blanc, un béret rouge et une veste bleue. Cette dernière partie du vêtement, imaginée par M. Enfantin, « père suprême » de la secte, était d'ailleurs un symbole ingénieux; elle s'agrafait dans le dos et nécessitait l'intervention d'une main amie. Elle devenait ainsi un rappel quotidien au précepte : « Aidez-vous les uns les autres. »

Cependant, l'autorité, qui, de sa nature, et sous tous les régimes, est peu sentimentale, ne se laissa pas attendrir par les pratiques fraternelles et pieuses de la nouvelle religion. Elle interdit aux saint-simoniens de se réunir dans leur ermitage de Ménilmontant, et ceux-ci n'eurent plus alors qu'à se disperser pour aller prêcher leur foi aux peuples étrangers.

Un groupe de douze apôtres, dont le futur auteur du *Désert* faisait partie, eut pour mission de catéchiser les Turcs. On se représente mal, il est vrai, le doux et taciturne David parlant à ces têtes dures. Il partit cependant; et, destinée imprévue, quand il revint, c'était lui qui se trouvait converti, non pas à une religion nouvelle, mais à une musique inconnue, à des harmonies étranges et d'un charme surprenant qui avaient retenti jusqu'au plus profond de son âme d'artiste.

La première station des voyageurs fut Lyon. Là, David reçut en présent un petit piano à cinq octaves, construit tout exprès pour résister aux cahots d'une longue route, pour subir le chaud et le froid, la sécheresse et l'humidité.

Nos pèlerins descendirent ensuite le Rhône sur un bateau, en chantant des cantiques selon le rit de Ménilmontant, et dont la musique était de Félicien David. Arrivés à Avignon, ils furent reçus à coups de pierre par la population, et David eut même un doigt écrasé dans la bagarre. Mais ils s'empressèrent de gagner Marseille, d'où, le 22 mars 1833, ils partirent à bord de la *Clorinde*, faisant voile pour Constantinople.

J'ai dit qu'ils étaient jeunes et hardis ces missionnaires à bérets et à vestes se boutonnant dans le dos; j'aurais dû ajouter qu'ils avaient l'âme candide, mais, cela se voit de reste. Il y avait, en effet, plus que de l'imprudence à aller se jeter dans la ville sainte des musulmans, au milieu d'une population fanatique, mal endurante, austère à sa façon, et de faire les apôtres à la barbe d'une police soupçonneuse.

Aussi mes pèlerins, qui avaient loué une maison dans le faubourg grec, ne tardèrent pas à être pris une belle nuit par des hommes armés, qui les conduisirent au port, sans daigner leur donner d'explications.

Là, ils furent jetés brutalement dans une barque non pontée, avec une maigre provision d'olives et d'oignons. Les bateliers, qui leur tenaient le pistolet sur la poitrine, avaient ordre de les mener ainsi jusqu'à Smyrne, à travers les flots orageux. C'était, comme on le voit, une sorte de condamnation à mort. Il est vrai que le petit piano à cinq octaves avait pu être embarqué, mais il était de faible ressource, car on n'y pouvait guère jouer que de lugubres barcarolles.

Enfin, David atterrit à Smyrne, sans trop de dommage, et il y passa trois mois, vivant de leçons mal payées. On se figure, en effet, ce que pouvaient être des leçons de musique données à Smyrne en 1833.

Note à prendre : c'est à Smyrne que notre compositeur fut touché pour la première fois par la poésie des choses de l'Orient, et qu'il commença d'écrire des morceaux de chant et de piano dans le style exotique auquel il dut plus tard sa haute renommée.

Pourtant ses compagnons avaient continué leur route, le laissant rêver sur les cinq octaves de son clavier. Quand il voulut les rejoindre, il se dirigea sur Jaffa. De là, il fit une pointe vers Jérusalem et visita les lieux saints.

Mais il fut très-mal accueilli comme suspect de vouloir fonder une nouvelle religion dans un pays qui en compte déjà cinq ou six. C'est alors qu'il passa en Égypte, où il séjourna plus d'une année, résidant tantôt au Caire, tantôt à Alexandrie.

L'Égypte, relativement civilisée, lui fut plus clémente. C'est même au Caire qu'il lui arriva cette rare bonne fortune d'être nommé professeur de musique des trois cents femmes du vice-roi. Quel conservatoire à diriger pour un artiste plus jeune que ne l'était M. Auber dans des fonctions analogues!

Dès le lendemain, il se présentait à la porte du palais. Un gardien spécial du sérail le reçut :

— Que désirez-vous?

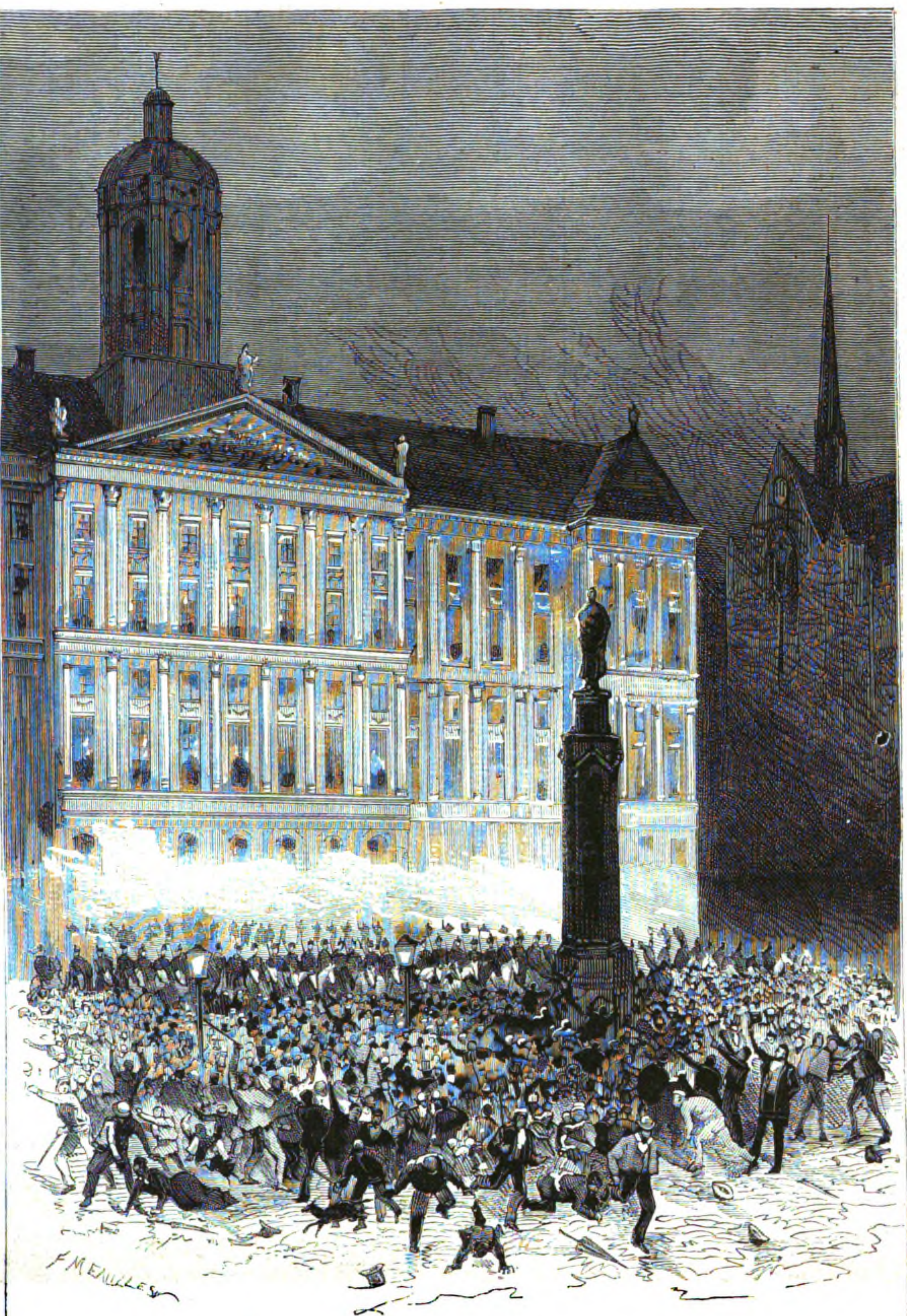
— Je suis le professeur de musique, et je viens pour...

— C'est bien; on m'a prévenu de votre visite. Asseyez-vous et commençons.

— Mais... c'est donc à vous que...

— Certainement. Vous allez me donner la leçon, et je m'empresserai de la transmettre à ces dames.

La déconvenue était un peu forte. Pourtant c'est à la peste qui se déclara quelque temps après dans la vallée du Nil qu'il faut attribuer le brusque départ de Félicien David. Il fit route pour la Syrie à dos de dromadaire, en suivant une caravane, et s'arrêta longtemps dans les sables de l'isthme de Suez. Cette terre ingrate préoccupait, en effet, les saint-simoniens qui avaient déjà soulevé l'idée d'y prati-



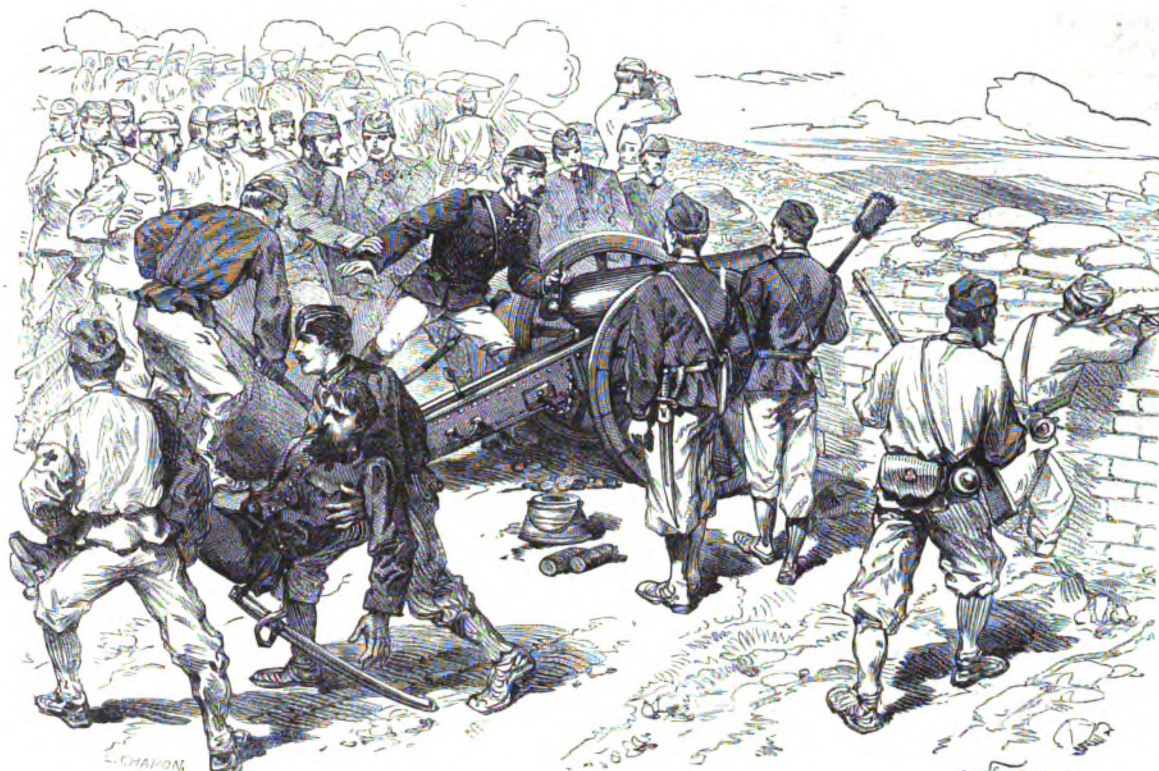
HOLLANDE (Amsterdam). — Troubles à l'occasion de la suppression de la Kermesse. Hussards chargeant pour dégager le palais du Roi. (D'après le croquis de M. H. Havard.)



PARIS. — L'Exhumation des restes de Bellini au Père-Lachaise avant leur translation à Catane, sa patrie. — (Dessin de M. Valnay.)



Volontaire monténégrin du corps de Dutschich.



Le général Tchernaïeff dans la redoute de Schumatovaz. — Le capitaine Protich, mortellement blessé.



Demetrio Cristich, lieutenant de volontaires monténégrins.



Arrivée des blessés à l'hôpital provisoire d'Alexinatz.



Téodor Bogdanovitch, volontaire herzégovinien, âgé de treize ans.



Lazzaro (*Illustration italienne*). Dick (*Monde illustré* et *Moniteur*). Jezierski (*Opinion nationale*). Lemay (*Rappel*).

Déjeuner des correspondants étrangers dans la redoute de Schumatovaz pendant la bataille du 26 août.



M. Jarochenko, correspondant russe tué en avant de Mrsol.

SERBIE. — Pendant les batailles d'Alexinatz. — (Dessins de M. Ferdinandus, d'après les croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)

quer un canal de jonction entre les deux mers qui l'enserrent.

Enfin, à Beyrouth, David prit passage sur un bâtiment qui le débarqua à Gênes.

Il était de retour à Paris en août 1835, riche pour tout bien de ses impressions déjà en partie consignées dans un recueil de musique qu'il publia sous le titre de *Brises d'Orient*.

Quant au petit piano à cinq octaves, il était bien éclopé et avait bon besoin d'une consultation de l'accordeur.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — La dépouille de Bellini a été exhumée du Père-Lachaise le 15 du présent mois, et transportée en grande pompe à la gare de Lyon, d'où elle a été dirigée sur l'Italie. Nous avons escompté la relation que nous aurions pu faire de cette cérémonie par une de nos chroniques de l'été dernier. — M. J.-B. Wekerlin, déjà sous bibliothécaire du Conservatoire, a été nommé bibliothécaire, en remplacement de Félicien David. — Remerciments à un de nos correspondants de Marseille pour ses piquantes révélations sur un grand pianiste, une femme de lettres, et une jeune personne, mariée successsivement (après divorce) à deux musiciens allemands. Mais l'histoire est un peu salée pour être dite à nos lecteurs, qui aiment une cuisine littéraire plus douce. — A. L.

LE JOURNAL DE MUSIQUE

Le dix-septième numéro, qui paraît aujourd'hui, contient :

MUSIQUE : *Le Joli Rêve*, paroles de M. G. Boyer, musique de J. Faure.
Anonyma, polka-mazurka, musique de Paul ***.
Marche religieuse, musique de Gluck.

TEXTE : Les Musiques militaires. — Album anecdotique. — Nouvelles de Partout. — Petite correspondance.

Un numéro toutes les semaines, 40 centimes.

Abonnements (Paris et départements) : un an, 18 fr.; — six mois, 9 fr.; — trois mois, 4 fr. 50; — un mois, 1 fr. 50.

Adresser les demandes à M. Bourdilliat, administrateur du *Journal de Musique*, 13, quai Voltaire, à Paris.

MEMENTO

La crémaillère perdue et retrouvée. — A l'origine des chemins de fer, on ne croyait pas que l'*adhérence* — ou pression sur les rails — fût suffisante pour permettre à la locomotive de marcher seule, et on restait persuadé qu'elle tournerait sur place, — ou *patinerait*. On eut alors recours à de nombreux artifices, — pour suppléer à ce manque d'adhérence, — et parmi lesquels figurait, en premier lieu, une crémaillère placée au centre de la voie et dans laquelle engrenait la roue dentée de la locomotive. Puis, un jour, on arracha tous ces appendices et on vit avec surprise que la machine marchait seule — en plaine. Mais dans les montagnes, que les chemins de fer doivent traverser actuellement, il faut une adhérence plus forte, à cause des pentes, et on vient d'y reprendre cette crémaillère, après l'avoir délaissée pendant cinquante ans.

Il y a aujourd'hui en Europe huit chemins à crémaillères, à savoir:

Le chemin du Righi de Vitznau à Staffelhoehe (Suisse), ouvert depuis 1871; il y a treize locomotives;

Le chemin d'Ostermünde (Suisse) aux carrières situées dans les Alpes. Sur 1,500 mètres la voie est horizontale, et sur 500 mètres il y a une pente de 10 pour 100 avec crémaillère. La locomotive fonctionne d'abord sur le palier, comme à l'ordinaire; puis, avec un levier, on abaisse la roue dentée sur les engrenages;

Le chemin d'Arth au Righi-Staffel (Suisse);

Le chemin de Rohrschach à Heiden, sur le lac de Constance;

Le chemin de Lauterbrunn à Grindewalde (Suisse).

En quelques années, ces chemins à crémaillère faciliteront l'ascension des Alpes, en supprimant l'emploi si dispendieux des bêtes de somme et des porteurs qui transportent les voyageurs sur des palanquins.

Le chemin de Kahlenberg, près de Vienne (Autriche), conduit du village de Nussdorf sur la montagne; — commencé en 1873, il a été terminé dans le laps de dix mois. Sa longueur est de 5 kilomètres; la hauteur à franchir de 280 mètres; il est à double voie et est desservi par six machines ;

Le chemin du Schwabenberg à Pest (Hongrie);

Enfin le chemin de Heidelberg, sur le Kœnigstuhl; le grand-duché de Bade a concédé cette ligne à la *Société des chemins à crémaillère* d'Arau, en Suisse, pour vingt-cinq ans, avec exemption d'impôts.

Les Antiquités égyptiennes de l'oasis de Chargeh. — Pareilles à des îles de l'Océan se trouvent les oasis dans le désert de l'Afrique. Ces *séjours fortunés*, comme les anciens les appelaient, sont encore bien mystérieux pour nous. Aussi écoutons-nous avec une vive curiosité le récit des hardis voyageurs qui ont eu le bonheur de les parcourir.

Parmi ceux-ci se présente actuellement le Dr Rohlfs, qui est revenu de son exploration de la Lybie, où il a visité l'oasis de Chargeh; quoiqu'elle ne soit ni la plus fertile, ni la plus peuplée, elle est cependant la plus importante, au point de vue de l'archéologie et de l'histoire, par suite de sa grandeur et de la magnificence de son temple, ainsi que par les nombreuses inscriptions qui couvrent cet admirable monument. Ses parois extérieures et ses colonnes intérieures sont ornées d'hiéroglyphes et de tableaux exécutés avec une rare perfection, qui n'a pas été dépassée dans les capitales mêmes de l'Égypte. Les hiéroglyphes ne sont pas seulement gravés avec un soin infini, ils sont aussi peints et les couleurs en sont très-bien conservées. La grande porte du temple donne entrée dans une salle de soixante pieds de longueur et d'une largeur à peu près pareille. De là, on passe dans une deuxième salle, embellies toutes deux de douze colonnes chacune. La troisième salle est un peu plus petite; elle conduit dans des chambres d'où l'on descend sur des escaliers en porphyre dans le sanctuaire qui est entouré de cellules, où les prêtres ont dû garder leurs trésors. Toutes les pierres de cette construction, taillées principalement dans le grès nubien, ont des dimensions colossales qui étonneraient les architectes modernes.

Ce temple avait été consacré à Jupiter Ammon. Ce qui le prouve, ce sont les cornes placées sur la tête de toutes les figures de cette divinité, dessinées sur les murs. Les inscriptions qu'on est parvenu à déchiffrer apprennent que tout le Panthéon des Egyptiens avait été adoré dans les oasis; elles apprennent aussi que Chargeh s'appelait autrefois Heb, et que Darius y avait séjourné en prenant la qualité de roi d'Egypte.

Le plus fort marcheur du monde. — Le marcheur anglais sir Weston vient de parcourir, en 75 heures, une distance de 560 kilomètres, longueur approximative du chemin de fer de Paris à Strasbourg. Cette course extraordinaire a fourni aux savants français l'occasion de calculer la force de l'homme; ils ont découvert, à ce propos, qu'un fort de la Halle avait porté, en marchant, 3 sacs de farine; à la suite d'un pari, il a voulu porter 4 de ces sacs; sous cette charge énorme de 636 kilogrammes, il s'est affaissé pour ne plus se relever. Certes, s'il existait une société pour protéger les hommes contre leur propre folie, notre fort — peut-être père de famille — vivrait encore.

Un ancien document retrouvé sur la découverte de l'Amérique. — L'histoire de la découverte et de la colonisation de l'Amérique est encore entourée de profonds mystères. Le manuscrit de Franzisco de Souza, écrit en 1570, aurait pu donner des éclaircissements sur l'émigration des habitants d'Oporto et d'Averiro dans l'Amérique du Nord; malheureusement, il avait été perdu lors du tremblement de terre à Lisbonne, ainsi que cela est affirmé par des écrivains dignes de foi du dix-huitième siècle. Eh bien, ce précieux document a été retrouvé dans un château des îles Açores. Il sera imprimé sous peu et livré à la curiosité du public; nous le ferons immédiatement connaître à nos lecteurs.

Explosion d'une locomotive en marche. — Cet accident qui est très-rare vient d'avoir lieu sur le chemin de fer de Brunswick. Un convoi de voyageurs s'y étant trouvé surchargé, on jugea nécessaire d'employer une machine de renfort. Après un parcours de six kilomètres, un bruit terrible se fit entendre à l'avant du train et un nuage immense vint tout d'un coup obscurcir l'air; le mécanicien arrêta immédiatement, ce qui était facile à cause de la rampe que l'on gravissait. Dès que le nuage se fut dissipé, on vit la première machine debout sur la voie, à quelques mètres de distance, et une image terrifiante se présenta. L'extrémité de la chaudière avec le foyer et le toit de la cabine arrachés, le conducteur de la locomotive jeté à cent pas, avec la poitrine ouverte, complètement bouilli et dénudé. Une de ses bottes était arrachée. Le chauffeur gisait plus près, mais il était brûlé; il respirait encore, et, après une heure d'horribles souffrances, il exhalait le dernier soupir.

La cause de cette explosion est attribuée à la disposition défectueuse des armatures intérieures et à quelques boulons endommagés.

Pour donner une idée de cette épouvantable force de la vapeur déchaînée, on peut citer que 60 quintaux de houille du tender et tous les outils ont été soufflés, et aucune trace n'en a été retrouvée. La machinerie de la locomotive, les essieux et les roues cependant sont restés intacts. Le maintien de la machine sur la voie s'explique par l'effet du recul, — comme dans les armes à feu, — c'est-à-dire par le déchargement de la chaudière sur un côté.

La question d'Orient. — Une médaille commémorative des événements de l'Herzégovine vient d'être gravée à Vienne et frappée à Nüremberg. Son but est de populariser l'insurrection contre les Turcs. Sur sa face on voit le mot *civilisation*, en langue serbe, inscrit dans les rayons du soleil levant; sur le revers, le Samaritain secourant un blessé. — ÉMILE WITH.

PROBLÈME SYLLABIQUE DU DOUBLE CAVALIER

tout te	don bien	voy pire	vou à	tes cé	me ne	phe vec	et daleu
long aux	pleins l'on	à les	ne ou	a ar	ra ses	té re	son s'of
est t'en	mon em	rive dra	age le	re n'est	ra et	ren si	nym son
vais que	ports si	ris tout	et terre	rus c'est	gards dans	fri per	le col
de le	ques c'est	ge de	dans nier	pa sa	ré sa	beau ne	tu qu
aus de	tel seaux	gle ron	ti lui	que mon	par fai	chan nom	cou coud
toi pi	ma mon	der moi	re tyre	le mon	mon mier	sons crains	por lau
c'est mon	l'an un	c'est peaux	pre l'i	de les	tait ti	se po	en si

LES TOILETTES D'AUTOMNE

L'automne, qui s'annonçait sombre et froid, semble se raviser, et le doux soleil de septembre, chanté par les poëtes mélancoliques, se décide à dorer de ses rayons les raisins mûrs et les pêches veloutées. Il caresse non moins doucement les chatoyantes toilettes que nos élégantes étalent aux champs de courses ou dans les allées de quelque grand parc ombreux. Sous ce rayon lumineux, les plis des étoffes prennent des reflets veloutés, les plumes scintillent; jamais la femme n'est plus jolie que dans ce temps de l'année, où elle ne ressent ni l'accablement des grandes chaleurs ni l'engourdissement du froid. Je faisais ces réflexions en regardant l'autre jour, à Longchamp, deux jeunes femmes, amies ou sœurs, vêtues toutes deux d'un élégant costume de cachemire de l'Inde. L'un, vert myrte, garni de galons brodés de plusieurs teintes de vert, avec jupon de faille, orné de plissés de cachemire et de galons; l'autre, d'une toilette également en véritable cachemire de l'Inde gris poussière, composée d'une très-longue tunique ornée de grands effilés et drapant sur un jupon de superbe faille tout uni, de façon à couvrir presque totalement ce jupon. J'ai rarement vu rien de plus véritablement joli, gracieux, charmant, que ces deux types de robes, portées, d'ailleurs, par des femmes citées pour leur haute élégance. J'ai été, par suite, confirmée dans mon opinion : c'est que le véritable cachemire de l'Inde sera, pour cette saison, l'étoffe adoptée par la mode. Je rappelle à mes lectrices qu'il faut se méfier des contrefaçons. Le véritable cachemire de l'Inde ne se trouve qu'à l'*Union des Indes*, 1, rue Auber, et a pour marque de fabrique la lisière chinée à jour. — UNE PARISIENNE.

Cie CATALANE DE TRAMWAYS

Société anonyme constituée par actes passés à Barcelone le 28 juillet 1876, au capital de **900,000** francs représenté par **1,800** actions de **500** francs.

Concession de la ville de Barcelone du 8 mars 1876 *pour une durée de 60 années.*

ÉMISSION

de 2,800 Obligations de 500 Francs 6 0/0

*Intérêt annuel : **30** francs (1er juillet et 1er janvier); remboursement au pair pendant la durée de la concession, à partir de 1878.*

PRIX D'ÉMISSION : 452 FR. 50

(*Jouissance du 1er juillet 1876*)

PAYABLES COMME SUIT :

52 fr. **50** en souscrivant.
100 » à la répartition.
150 » le 31 octobre 1876.
150 » le 30 novembre 1876.
452 fr. **50** (faculté d'anticipation à 4 °/₀).

Les intérêts de retard seront de 6 °/₀.

Les souscripteurs qui se libéreront en souscrivant n'auront à verser que **450** francs.

Le placement, tout compte fait, ressort à près de 7 °/₀.

Le service des coupons et des titres se fera, à Paris, à la **Banque française et italienne.**

L'admission à la cote de Paris sera demandée.

Le tramway suit le boulevard de circonvallation, relie les deux extrémités du port, dessert les principaux édifices publics, raccorde les gares des chemins de fer, fait par une troisième voie le transit de gare à gare et circule au milieu même d'une population de 400,000 habitants, qui se répartit également entre Barcelone et sa banlieue.

Barcelone est déjà dotée d'un tramway, dont les actions reçoivent un revenu de 8 1/2 °/₀, lequel est en voie de sensible augmentation.

Le service des Obligations (intérêts et amortissement), coûtera 92,400 francs par an.

Or, sans faire entrer en compte les produits exceptionnels d'une ligne de premier ordre et en prenant seulement pour base le rendement du tramway actuellement en exploitation à Barcelone, on trouve un chiffre qui excéderait de beaucoup le double de la somme nécessaire au service des obligations.

La Cie Catalane, encouragée par M. Girona, maire de Barcelone, est patronée par la *Cie générale française de tramways*, dont l'organisateur présidera à l'établissement et à la mise en exploitation de la nouvelle entreprise.

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE

Le Jeudi 28 Septembre 1876

A Paris, à la **Banque Parisienne**, 5, rue St-Georges;
A Marseille, chez **MM. Ant. Hesse et Cie**, banquiers;
A Lyon, à la **Banque Lyonnaise**, 37, rue de Lyon;
Au Havre, au **Credit Havrais**;
A Nancy, chez **MM. Lenglet et Cie**, banquiers;
A Barcelone, chez **M. I. Girona**, banquier.

L'Instit. des Bègues de Paris (M. Chervin) ouv. cours 9 octob.

Plus de **TETES CHAUVES!...** Découverte sans précédent! Repousse certaine et Arrêt des chutes à forfait. Env. gratis renseig. et preuves. On jugera. — **MALLERON**, 110, r. Rivoli, Paris.

CACHEMIRE DE L'INDE pr Robes, seul dépôt en Europe l'Union des Indes, 1, r. Auber.

EAU d'OREZZA, contre anémie, chlorose, gastralgies, etc. — **Consulter les Médecins.**

Le Meilleur FIL à COUDRE et le Plus long de Métrage est le

FIL du GOUVERNEMENT

Exiger sur chaque pelote une bande **Tricolore** *avec l'inscription*

FIL du GOUVERNEMENT

Se trouve chez tous les Merciers

Entrepôt à Paris, Bd Sébastopol, 23.

LE

MUSÉE DU LOUVRE

CHEZ SOI

LA 1re SÉRIE DES VUES STÉRÉOSCOPIQUES SUR VERRE DES

OBJETS D'ART DE LA GALERIE D'APOLLON

VIENT D'ÊTRE MISE EN VENTE DANS LES

Salons d'Exposition de la Photochromie

15, quai Voltaire, à Paris

CETTE PREMIÈRE SÉRIE SE COMPOSE DE

Casque de Charles IX.	Aiguière émail de Limoges.
Casque de Henri II.	Groupe bronze et argent.
Cuirasse de Henri II.	Aiguière sardoine.
Dossière de Henri II.	Aiguière ag te.
Jambières de Henri II.	Aiguière jaspe sanguin.
Brassards de Henri II.	Vase de Suger.
Colletin et cuissards de Henri II.	Vase améthyste.
Plat et buire de Charles V.	Coffret de Charles VII.
Anne de Montmorency.	Aiguière sardoine orientale.
Plat émail de Limoges.	Aiguière sardoine.
Écusson émail de Limoges.	Reliquaire, autel en Saint-Esprit.
Gobelet bec d'aigle.	Cassette de Saint-Louis.

Prix de chaque vue : *4* fr.; franco par la poste : *4* fr. 50.

Adresser les demandes au directeur des SALONS DE PHOTOCHROMIE, 13, quai Voltaire, à Paris.

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS

(**6e année**) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, **18**, Paris.

DIRECTEUR : **CH. DUVAL**, OFFICIER RETRAITÉ

Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers.
Parait chaque dimanche. — Liste des anciens tirages. Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.

ABONNEMENTS : Paris et Départements **3 FR. PAR AN**

Abonnement d'essai . **3** mois, **1** fr.

L'ABONNÉ D'UN AN reçoit **EN PRIME GRATUITE** un beau **PORTEFEUILLE FINANCIER** avec un Traité de Bourse de **200** pages.

13e Année. 42,000 Abonnés.

Le Moniteur DES TIRAGES FINANCIERS

104, rue de Richelieu, à Paris

PARAIT TOUS LES JEUDIS

Ce journal financier et politique contient tous les renseignements nécessaires aux capitalistes et aux rentiers.

PRIX DE L'ABONNEMENT : 4 FR. PAR AN

donnant droit à la Prime gratuite

Envoyer mandat ou timbres-poste

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

Cie Coloniale

ENTREPOT GÉNÉRAL

Paris, rue de Rivoli, no 132

DANS TOUTES LES VILLES

CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE TRANSPHOGRAPHE nouvl appareil pr copier économiquement : *dessins, photographies et plans.* **LA BOITE complète, 1 fr. 25 fco. Clary, 35, RUE VIVIENNE.**

Se méfier des imitations ou contrefaçons

LA VELOUTINE VIARD

La meilleure Poudre pour le teint

SE TROUVE CHEZ L'INVENTEUR

5 bis, Rue AUBER, 5 bis, PARIS.

L'ÉDUCATION DANS LA FAMILLE

Méthode de Mmes **Fabre et Gentilhomme**

GUIDE LITTÉRAIRE ET MUSICAL A L'USAGE DES MÈRES DE FAMILLE ET DES MAISONS D'ÉDUCATION.

Cette publication est indispensable aux institutrices et aux mères de famille qui veulent surveiller elles-mêmes l'éducation de leurs enfants. Elle indique, jour par jour, la distribution du travail, les leçons à apprendre, les livres à consulter. Avec cette méthode, fruit d'une longue expérience, les progrès obtenus par Mmes Fabre et Gentilhomme sont vraiment extraordinaires; aussi le succès s'est-il affirmé dès l'apparition des premières livraisons.

Les cours sont gradués, selon les différents âges.

On peut se procurer immédiatement les cours suivants, qui ont été publiés du mois d'octobre 1874 à la fin de juillet 1876 et qui forment 6 volumes:

Cours élémentaire (complet), 1 vol. in-4°... **6** fr.
Cours primaire (complet), (1re année).... **6**
Cours primaire (complet), (2e année)..... **12**
Cours secondaire (1re année), 1 vol. in-4°. **12**
Cours secondaire (complet), (2e année)... **12**
Cours supérieur (1re année), 1 vol. in-4°.. **12**

En cours de publication à partir du **1er** octobre 1876 :
COURS SECONDAIRE (3e année).

Un an, **12** francs. — Six mois, **6** francs.

Les abonnés reçoivent chaque semaine une livraison. — Les abonnements courent du mois d'octobre 1876.

Envoyer le montant de l'abonnement ou des volumes en un mandat sur la poste à l'ordre de M. Bourdilliat, administrateur, 13, quai Voltaire, à Paris. — Avoir soin de bien désigner le cours que l'on désire recevoir.

10e année.

LE MONITEUR

DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Parait tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :

Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissemts de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature par des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8o.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

EAU GAULOISE

A BASE DE GLYCÉRINE ET D'ARNICA

Pour l'Hygiène et la RECOLORATION des Cheveux et de la Barbe

Entrepôt Général à Paris, **4, RUE DE PROVENCE, Paris**



NEUFALINE nettoie gants, étoffe, chapeaux d'hommes. 1 gr. flac. avec inst., 1 fr. 25. Chez les pharmns et princ. détails, qui procureront au même prix. Vente en gros, 7, rue de Jouy, Paris.



Ceinture contre le mal de mer.
Ceinture de sauvetage.
Ceinture pour monter à cheval.
Ceinture pour soutenir l'abdomen.

CHARBONNIER, fabt, r. St-Honoré, 376. Assomption.

SURDITE BRUITS

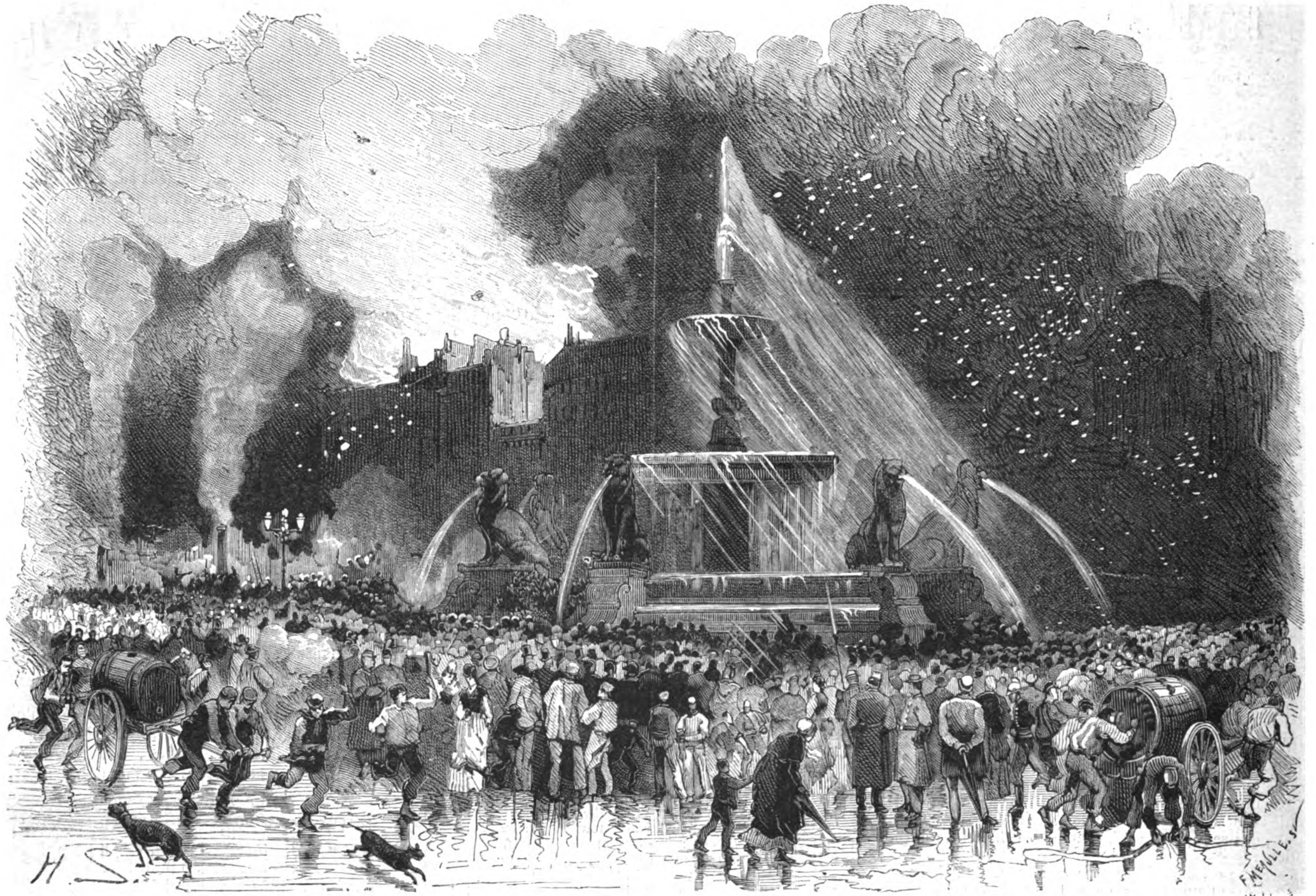
Doctr **GUÉRIN**, R. Valois 17, Paris 1h à 2h. — **Pas d'opération.** — Traité aussi par correspondance. — *Guide du Traitement*, **2** fr.

VILLE DE PARIS

OUVERTURE DE L'AVENUE DE L'OPÉRA

Adjudication en la chambre des not. de Paris, dans les premiers jours du mois de novembre prochain, de tous les TERRAINS à provenir des expropriations.

S'adresser, pour tous renseignements, à la direction des travaux de Paris, bureau des traités et acquisitions, et aux notaires de la ville de Paris, Me J.-E. Delapalme, 11, rue Auber, et Me Mahot-Delaquerantonnais, 3, rue de la Paix.

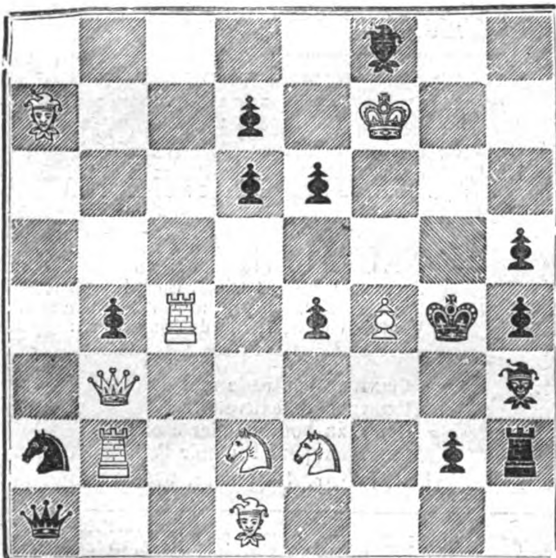


PARIS. — Incendie de la rue de Bondy, vu de la place du Château-d'Eau. — (Dessin de M. Scott.)

ÉCHECS

PROBLÈME N° 623

COMPOSÉ PAR M. ÉMILE PRADIGNAT



Les Blancs font mat en quatre coups.

Rectification.

Dans le problème précédent, du même compositeur, le mat se fait en *quatre* coups et non en trois.

Solution du problème n° 621.

1. T 4 D	1. R pr. T (Var.)
2. D 3 R, échec	2. R pr. D.
3. C 4 FD, échec et mat.	

(A)

	1. D 3 R ou 3 F
2. D pr. D	2 *Ad libitum.*
3. C ou D, échec et mat.	

(B)

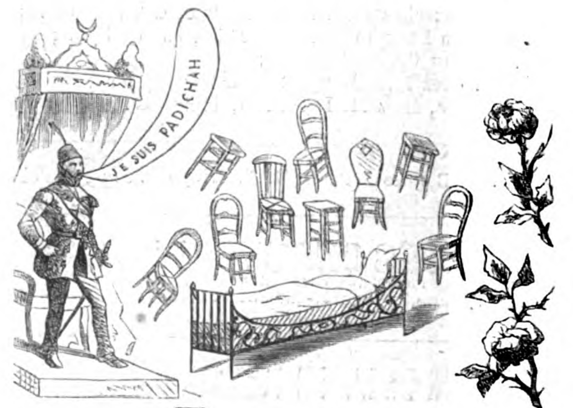
	1. D ou C pr. T
2 F 8 F, et mat le coup suivant.	

Solutions justes : MM. le docteur Barrier; Quéval; le capitaine A. G. Boutigny; L. de Croze; Girard; A. Bouillerot; le cercle de Château-la-Vallière; le cercle de l'Isle-sur-le-Doubs; H. Nicolle; E. Lafarge; Em. Frau; le Grand café Serin, à Angers; A. K., Grand café de Montpellier.

Autres solutions justes du problème n° 620 : MM. Girard, à Lussières; A. K., Grand café de Montpellier; le cercle de Château-la-Vallière; le Grand café Serin, à Angers.

P. JOURNOUD.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Il y a lutte entre le croissant et la croix dans l'empire ottoman.

Ont deviné le dernier rébus : MM. Juilliard (Suisse), le Cercle de Château-la-Vallière; l'Itrine, à Saint-Gaudens; Toby, à Gray; Café de la Ville, à Orléans; Café de la Concorde, à Dijon; Café central, à Tarare; Achille; l'Œdipe du Café de l'Univers, au Mans; Anatole, sa famille et son personnel; Angéline Levret, à Albertville; le Cercle de Mouzon; Mathey.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE
20e Année. N° 1016 — 30 Sept. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. É. HUBERT.



RUSSIE. — Saint-Pétersbourg. — Un Bureau du Comité slave. — (Dessin de M. Ferdinandus, croquis de M. G. Broling, notre correspondant en Russie.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

Peut-être devrais-je commencer par suivre la mode en vous donnant mes prévisions atmosphériques sur la semaine prochaine.

C'est, en effet, une des manies du journalisme actuel, que de se transformer en Mathieu Laensberg. Je lis scrupuleusement les renseignements météorologiques, publiés par diverses feuilles, j'admire même les petits dessins que quelques-unes d'entre elles adjoignent à leur chronique de la pluie et beau temps, pour nous indiquer la marche des bourrasques et des averses. Et plus d'une fois déjà, je me suis senti au cœur l'ambition de rivaliser avec les Nostradamus de lettres.

Mais en seriez-vous beaucoup plus avancé, cher lecteur, si je vous disais, comme le font les confrères en question, qu'il pleuvra à verse lundi, à moins que le soleil ne soit le plus fort; qu'il fera grand vent mardi, à moins que la tempête redoutée ne se calme; que la température sera très-froide mercredi, à moins que l'on signale une hausse inopinée du thermomètre... Le reste de la semaine à l'avenant.

Cette manie de pronostiquer, qui a passé de l'almanach dans la presse, et que la science a malheureusement l'air de vouloir emprunter au charlatanisme (car l'Observatoire s'en mêle), cette manie était une des exaspérations du grand Arago.

Du temps où il dirigeait l'Observatoire dont nous venons de parler, un des attachés de l'établissement lui avait déjà proposé de publier des renseignements sur le temps probable.

Arago, furieux, le rabroua de la belle façon, et le soir même, à une de ses réceptions hebdomadaires, il fallait l'entendre tempêter :

— Le temps probable? en fait de temps, rien n'est probable, tout est possible. Vous croyez avoir une indication parce que vous savez que tel ou tel courant semble s'avancer vers Paris. Il suffit d'une minute pour qu'il rebrousse chemin. Vouloir prédire le temps, c'est comme si, parce que vous tiendriez un hanneton au bout d'un fil, vous prétendiez annoncer d'avance que quand vous le lâcherez il s'envolera à droite ou à gauche.

Ces considérations font que j'ai renoncé à mes ambitions météorologistes avant même d'avoir essayé de les réaliser.

Vous n'auriez pas, n'est-ce pas, accepté cette excuse :

— Ce n'est pas que ce soit utile, mais ça tient de la place.

Donc, n'en parlons plus et causons d'autre chose.

~~~ Si je vous présentais tout d'abord une nouvelle notabilité parisienne?

Une notabilité à quatre pattes.

Il a été beaucoup question ces jours-ci, à propos de l'Exposition artistique de Barbizon, d'un chien célèbre, qu'on appelait le Chien-aux-Motifs, parce qu'il guidait les peintres vers les endroits les plus pittoresques de la forêt. C'est d'un chien aussi qu'il s'agit, et vous allez voir que celui-ci ne mérite pas moins que l'autre les honneurs de la publicité.

Notre quadrupède, que connaissent bien déjà les habitués des Champs-Élysées, est un barbet qui a été perdu dans ces parages au commencement du printemps.

Depuis lors, il s'est installé du côté gauche de la grande avenue, qu'on ne lui a jamais vu traverser.

Comme Sosie, ce farceur de Sans-Nom (c'est le sobriquet qu'on lui a donné), a trouvé moyen d'être l'ami de tout le monde. Toutes les marchandes sont au mieux avec lui; les gardiens des Champs-Élysées l'ont pris sous leur protection; les sergents de ville eux-mêmes ont fait fléchir les règlements en son honneur, et permettent à ce bohème sympathique de circuler librement. Lui, pas bête, s'est organisé, comme vous l'allez voir, une existence des plus agréables pour un vagabond.

M. Sans-Nom s'installe pour coucher dans une des petites baraques des étalagistes. S'il pleut, il se faufile sous les tréteaux. S'il fait beau, pour avoir plus d'air, il se met tout simplement sous la tente.

Toute la journée, il va et vient dans les contre-allées, surveillant les boutiques de gâteaux et de pains d'épice. Aussitôt qu'un acheteur s'approche de l'une d'elles, il se précipite et fait le beau. Il est rare qu'il n'attrape pas un ou deux morceaux. Mais comme il connaît le cœur humain! Après ce troisième morceau, invariablement, il s'en va, se disant :

— En voilà assez; si je continue à demander, on me trouvera importun, et l'on m'enverra une taloche. Passons à un autre.

Tout cela n'est qu'un prélude, les hors-d'œuvre! histoire d'attendre le dîner.

Oh! par exemple, Sans-Nom ne s'y trompe jamais. Aussitôt que six heures sonnent, voilà que, trottinant, il s'achemine vers le restaurant Ledoyen. Là, c'est du sérieux.

Jusqu'à huit heures et demie, il va de table en table, faisant sa récolte, il faut voir!

Il attrape bien quelques rebuffades, mais c'est la très-grande exception. Je vous ai dit, d'ailleurs, qu'il est philosophe.

A huit heures et demie, changement de batteries. Après le solide, l'agréable. Ne prenez-vous pas votre demi-tasse quand vous avez dîné?

Il fait de même, ce sybarite de Sans-Nom. Tranquillement, il traverse le quinconce et, quittant Ledoyen, se transporte au café de l'Horloge, où il procède à la quête des morceaux de sucre. Très-bien élevé, d'ailleurs, il subit sans aboyer ni hurler les vociférations de la diva et les horripilantes mélodies de *l'Amant d'Amanda* lui-même.

A onze heures du soir, la journée finie, l'estomac plein, le cœur content, il regagne sa chambre à coucher, pour recommencer le lendemain.

Mais voici la saison où ce lendemain menace d'être cruel pour le pauvre nomade. Avec l'hiver, plus de Ledoyen, plus de café-chantant, plus de marchandes. Sans-Nom va-t-il crever de faim après s'être composé si habilement une existence bourrée de friandises? C'est à craindre, à moins que quelque bonne âme ne s'offre pour le recueillir.

Nous serions heureux, pour notre part, d'avoir pu contribuer à ce résultat. Avis aux amateurs.

L'adresse de Sans-Nom : tous les jours, aux Champs-Élysées, à partir de dix heures du matin, du sixième au vingtième marronnier à gauche.

Quære et invenies.

~~~ Innovation! innovation! où vas-tu te nicher?

Rien n'est plus connu, on peut même dire plus célèbre, que la poésie des mirlitons. Son répertoire, depuis plus de cent ans (car le mirliton date du dix-huitième siècle), oscillait perpétuellement entre le bouquet à Chloris et le madrigal à Climène.

Les distiques mirlitonisant étaient tous à peu près conçus sur ce modèle :

Pour vous de ma vie, Iris,
Je ferais le sacrifice.

Ou sur celui-ci :

Adèle, je vous aime
Presqu'autant que moi-même.

Il y avait des années et des années que cela durait ainsi. On ne prévoyait pas que cela pût finir, ni se transformer; c'est ce qui est cependant en train d'arriver.

Un bébé de ma connaissance soufflait hier victorieusement dans un grand mirliton rapporté de la fête de Saint-Cloud.

J'eus la curiosité de jeter un coup d'œil sur la littérature qui s'enroulait autour de cet instrument de musique. O surprise! il n'y était question ni d'Iris, ni d'amour, ni de madrigaux.

Les distiques étaient une série de conseils pratiques. On y lisait :

Si tu veux vivre longtemps,
Il faut manger lentement.

Puis encore :

De l'estomac souffrez-vous?
Il faut boire à petits coups.

Ce n'est rien en apparence que cette révolution intime, et c'est beaucoup cependant pour le philosophe qui regarde.

Le mirliton du vieux jeu représentait encore l'inflammabilité des cœurs candides. Il était de son temps, un temps où l'on aimait — jusqu'à la naïveté.

Le mirliton d'aujourd'hui se fait positif. L'appareil digestif donne congé aux sornettes des rêveurs et des amoureux.

Le baron Brisse exproprie Gentil-Bernard.

Soit!

Mais puisque le mirliton veut être pratique, qu'il le soit jusqu'au bout.

Donner des préceptes de gastronomie hygiénique, c'est fort bien, mais ce n'est pas assez.

O mirliton transformé! ô mirliton sérieux! ô mirliton utilitaire! élargis le cercle de tes opérations et de tes conseils, deviens le guide universel, le mentor à deux sous de l'existence contemporaine, pense à tous ceux qui ont besoin de bons avis et prodigue-les à rime que veux-tu.

Dédie aux spéculateurs des formules comme celle-ci :

Pour bien placer ton argent,
Ne cherche que cinq pour cent.

ou :

C'est charmant, les gros intérêts;
Mais on ne vous paie plus après.

Aux hommes politiques offre des maximes salutaires telles que :

Je crois que nos députés
Feraient mieux de moins crier.

ou :

Si l'on supprimait les partis,
Ça ferait le bien du pays.

Les mirlitons destinés aux artistes porteraient en guirlandes des préceptes de ce genre:

Si vous voulez fair' longtemps des affaires,
De vos tableaux n'demandez pas trop cher.

ou :

Défiez-vous, l'engoûment
Dans ce monde n'a qu'un temps.

Les mirlitons des célibataires seraient ornés de ces sages recommandations sur le mariage :

La femm' qu'on prend pour son argent
Vous trompe, hélas! bien souvent.
Cell' qui vous prend pour votre argent,
Vous trompe encore plus souvent.

Ainsi l'on verrait le mirliton, métamorphosé, devenir le régulateur de la vie, le conseiller des dames et des demoiselles, l'oracle de tout un chacun. Qui sait? les voies de la destinée sont souvent si bizarres! Peut-être la fameuse régénération dont on parle tant, que l'on voit si peu venir, nous arrivera-t-elle

En jouant du mirliton,
En jouant du mirliton.

~~~ La veuve de Jules Janin a légué à l'Académie une somme de 20,000 francs, qui servira à fonder un prix triennal de 3,000 francs. Ce prix sera accordé à l'auteur de la meilleure traduction française d'un ouvrage latin.

Cette attribution a soulevé d'assez vives critiques.

On s'est étonné surtout que Mme Jules Janin n'ait pas plutôt consacré son argent à encourager la littérature exclusivement nationale, et spécialement la critique dramatique dont son mari fut un des plus illustres représentants, à laquelle il dut le plus clair de sa renommée.

Il y a une bonne raison, au moins en ce qui con-
~~~

cerne la critique dramatique, pour justifier Mme Jules Janin de n'avoir pas songé à elle.

Cette raison, c'est que cette critique se meurt, c'est qu'elle sera bientôt morte.

Excepté, en effet, trois ou quatre survivants sérieux de la phalange des lundistes, survivants qu'on ne remplacera pas très-certainement quand ils seront morts, que reste-t-il?

C'est la faute du public. Une faute qu'on a le droit de lui reprocher durement.

Il lui faut maintenant le renseignement express en toutes choses.

Le jargon parlementaire a une formule pour désigner une certaine politique qu'il appelle la *politique des résultats*; l'avidité d'informations dont est possédé le lecteur des journaux est en train de créer la *littérature des résultats*.

Une pièce a été jouée le lundi soir; les trop pressés, les agacés veulent, le mardi matin, savoir à quoi s'en tenir, non pas sur la valeur de l'œuvre (c'est leur moindre souci), mais sur la composition de la salle et sur le total des applaudissements. Ça fera-t-il de l'argent? Ça n'en fera-t-il pas? Ils n'en demandent pas davantage.

Si ça doit faire de l'argent, ils iront, parce qu'il sera chic d'y aller.

Vous comprenez que, ce genre de critérium étant donné, le rôle des critiques se réduit à rien. Quelques phrases bâclées en dormant à moitié sur le marbre même de l'imprimerie, suffisent pour ces gloutons qui avalent sans goûter.

A quoi bon mettre de la fantaisie, du style, de l'esprit dans un compte rendu qu'on ne prendra pas même la peine de lire, dont on ne regardera que les dernières lignes pour savoir s'il y a four ou succès?

Je ne m'étonne que d'une chose, c'est qu'on n'ait pas encore inventé le compte rendu télégraphique! A la bonne heure! voilà qui serait en rapport avec les goûts du jour :

« Première Gymnase — vilaine salle — trois cocottes seulement. — Bâillé premier acte — applaudi second — rebâillé troisième. — Allez pas voir ça. »

On y arrivera, je vous le parie, on y arrivera dans un temps prochain, qui réalisera ce sublime idéal de remplacer, pour la confection des journaux, les lettrés par des commissionnaires.

∿∿ Les amateurs de phénomènes vont, dit-on, avoir lieu de se réjouir.

On leur promet, en effet, la venue, à Paris, d'un virtuose d'une singulière espèce. Ce virtuose est un chanteur qui, à ce qu'on annonce, serait possesseur de quatre voix différentes.

La chose est déjà assez étrange ainsi. Quelle source d'économie pour un directeur d'une scène lyrique que de posséder un seul pensionnaire pouvant tour à tour être le ténor, le baryton, la basse... et peut-être même la prima donna!

Mais il y a mieux. On prétend que les quatre voix du chanteur phénomène se font entendre à la fois.

Vous représentez-vous ce monsieur qui est un chœur à lui tout seul : l'homme-orphéon?

Si la nouvelle n'est point un vulgaire canard, c'est par la ventriloquie seulement que pourrait s'expliquer (?) la spécialité du prodige que l'on nous promet. Et, franchement, il est temps que la ventriloquie soit réhabilitée, sinon elle disparaîtra complétement.

Être homme à la poupée constituait jadis une profession comme une autre. O souvenirs du *Café des Aveugles*, que vous êtes loin déjà!

Souhaitons que l'excentrique annoncé ramène les beaux jours d'un art qui se perd. Souhaitons pour l'homme à quatre voix qu'il n'y en ait qu'une sur le compte de ses mérites.

∿∿ Le public parisien est toutefois payé pour se défier des mystifications. Ou plutôt il a payé pour cela, surtout lorsqu'il s'agit d'expériences aérostatiques.

On ferait un dictionnaire des bourdes contemporaines avec le nom de tous les inventeurs plus ou moins convaincus qui ont dérangé pour rien les curieux de bonne volonté. Ils sont comme cela toute une phalange de soi-disant chercheurs. J'ignore s'ils cherchent, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils ne trouvent pas.

Tout d'un coup, on voit apparaître, à intervalles presque périodiques, sur les murailles de Paris, des affiches représentant un ballon d'une forme plus ou moins biscornue.

L'affiche déclare invariablement que ce ballon n'a rien de commun avec les autres, et qu'il fera sa première expérience tel jour, à tel endroit.

Le jour dit, les badauds apportent leur argent comme s'ils n'avaient jamais été pris au piége.

La séance commence à deux heures; à quatre heures rien encore. A cinq heures non plus, à six heures la nuit arrive. On ricane, on siffle, on tempête. L'inventeur présente des excuses quelconques, mais ne rend pas l'argent.

Et le tour est joué.

Au fond, l'affiche a tenu sa promesse. Que disait-elle? Que le ballon nouveau n'avait rien de commun avec les autres. En effet, les autres partent et lui ne part pas.

La mésaventure dont nous venons de résumer les phases s'est encore produite dimanche dernier dans les environs du Champ-de-Mars.

Ne vous semble-t-il pas que le devoir de la police serait de contrôler d'un peu plus près les agissements des aéronautes inconnus?

Dans tous les cas, ce serait au public à commencer par faire sa petite police lui-même, en refusant de verser un rouge liard dans la caisse de ces entrepreneurs d'ascensions illusoires.

De quel droit faites-vous payer pour assister à un essai dont vous ignorez vous-même le résultat? Vous promettez un spectacle, sans pouvoir garantir que cette promesse sera tenue. C'est bel et bien une tromperie sur la qualité de la marchandise vendue.

Qu'il y ait toujours des trompeurs, ce n'est pas ce qui me surprend; mais je ne comprends pas qu'il y ait toujours des trompés, lorsque tant de précédents sont là pour les mettre en défiance.

∿∿ Un déménagement.

Connaissez-vous l'Académie de médecine? C'est elle qui va quitter le local maussade qu'elle occupe dans la rue des Saints-Pères, au flanc de l'hôpital de la Charité.

Elle s'en va rue de Sèvres, dans l'ancien hospice des Incurables. Quel nom ironique!

L'Académie de médecine actuelle est un des coins les moins explorés du Paris officiel, bien que les séances soient publiques le mardi.

Ce jour-là, si vous passez par la rue des Saints-Pères déjà nommée, vers quatre heures de l'après-midi, vous apercevrez une file de voitures d'un aspect spécial.

Ce sont des coupés de maîtres, mais des coupés qui ne ressemblent pas à tous les autres. Ils ont un je ne sais quoi de patriarcal, comme le cheval âgé et tranquille qui les remorque, comme le cocher posé qui les conduit.

Beaucoup à l'intérieur sont garnis d'un pupitre servant à lire et à écrire. Il y en a même qui, toujours à l'intérieur, sont ornés d'une lanterne à la lueur de laquelle on peut travailler.

Tous ces véhicules appartiennent à des docteurs membres de l'Académie, qui viennent là pour se chamailler à heure fixe.

Pas beaucoup de solennité dans la mise en scène.

Au fond, une sorte d'hémicycle orné d'une tribune devant des gradins où les auditeurs étrangers prennent place. C'est public. On ne s'en douterait pas, car les bancs sont bien peu garnis, à moins qu'une averse ne fasse refluer des visiteurs d'occasion.

Ensemble glacial!

Se réchauffera-t-on un peu rue de Sèvres? J'en doute.

∿∿ Où l'on va probablement s'échauffer, sinon se réchauffer, c'est au congrès d'hygiène de Bruxelles. Des savants, venus de tous les coins du globe, ne sauraient discuter sans se jeter à la tête un tas de choses désagréables... et édifiantes.

Mais ne trouvez-vous pas qu'on abuse des congrès scientifiques? de ceux surtout auxquels assistent les médecins?

Si nos docteurs se mettent ainsi à courir perpétuellement le monde, par qui se fera-t on soigner?

C'est ce qu'un journal belge vient de traduire dans une caricature amusante.

La caricature est coupée en trois.

D'un côté, on ne voit que wagons emportant des disciples d'Esculape, vêtus du costume traditionnel, qui ont popularisé les pièces de Molière. Dans le second compartiment, les mêmes personnages se prennent aux cheveux dans une mêlée générale. Enfin, dans le troisième, se profile une interminable série de lits, où se démènent en vain de pauvres malades qui se pendent inutilement à leur cordon de sonnette.

Vous me direz à cela que l'absence des médecins n'a jamais fait hausser nulle part les chiffres de la mortalité.

C'est juste, au fait.

∿∿ Le paragraphe qui va suivre pourrait s'intituler : *l'Odyssée d'une robe de chambre*.

Celle dont nous voulons vous conter l'histoire fut jadis offerte à Balzac, qui avait pour la robe de chambre un faible tout particulier.

Un jour, un de ses admirateurs, instruit de cette bizarre prédilection, lui envoya pour ses étrennes l'objet en question. Ah! dame! ce n'était pas la robe de chambre de tout le monde. Du velours le plus pur et le plus éclatant (elle était rouge!), ce vêtement mémorable était de plus chamarré d'or sur les manches, sur les devants, partout.

Ajoutez à cela une cordelière, également ornée, et vous n'aurez qu'une faible idée des rayons que pouvait lancer cette robe de chambre sans pareille.

Balzac, qui n'entendait pas se rendre grotesque, n'eut naturellement rien de plus pressé que de revendre la robe à un marchand d'habits du quartier de la Bourse.

C'est là que la robe de chambre extraordinaire fit un long stage.

Les passants ne connaissaient qu'elle, car elle paradait invariablement à l'étalage.

Une fois par an, seulement, elle disparaissait avec une régularité singulière. Je voulus en avoir le cœur net. Je m'informai, et le marchand d'habits m'apprit qu'il la louait à M. X..., — un financier d'alors, connu pour ses excentricités, — lequel l'endossait pour ses réunions d'actionnaires.

Ceci se passait vers 1860.

Le financier mourut, et la robe de chambre avait repris sa place à la vitrine, inamovible cette fois, lorsque, ô stupeur! elle a disparu tout à fait, il y a environ deux mois.

Tout le quartier fut en émoi.

Or, devinez ce qu'est devenu cet accoutrement historique.

Il a été acheté... Je vous le donne en cent... Il a été acheté pour le roi de Dahomey, qui trônera affublé de la robe de chambre de Balzac!

Habent sua fata... Il y a une destinée pour les défroques.

∿∿ Les *naturalistes* font beaucoup parler d'eux.

C'est le nom qu'on donne ou que se donne la secte des outranciers de la plume qui, en prose et en vers, se livrent, depuis quelque temps, à de si écœurantes trivialités, à de si répugnantes descriptions, où le mot propre est le mot malpropre.

On causait de ce délire de grossièretés devant Émile Augier.

— Cette littérature-là, dit-il, c'est un ivrogne qui prend ses hoquets pour de la musique.

PIERRE VÉRON

AVIS. — Nos lecteurs, nous en sommes persuadés, doivent s'intéresser aux tentatives faites pour le développement de l'industrie nationale. C'est cette considération qui nous a déterminés à soumettre à leur appréciation, dans une publication supplémentaire, le système que M. Henry Bionne va appliquer à la maison des orgues d'Alexandre père et fils.

Afin de ne pas priver nos abonnés du bénéfice des gravures et des articles d'actualité, nous avons fait le sacrifice d'un supplément de huit pages, dans lequel on trouvera l'exposé du système de M. Bionne et les gravures relatives à l'importante manufacture à laquelle ce système doit être appliqué.



SERBIE. — **Détachement serbe passant la Drina, en face de Bielina.** — (Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis de M. Schonberg.)



SERBIE. — Souvenir des Batailles d'Alexinatz. — Attaque de la Redoute de Schumatovaz, par la garde impériale turque.
(Dessin de M. Valnay, d'après le croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)



ÉTATS-UNIS. — Première attaque par les Indiens Sioux de la colonne du général Custer. — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Piton.)

NOS GRAVURES

Un Comité slave à Pétersbourg

La guerre turco-serbe a excité dans la Russie entière un grand enthousiasme; de tous les coins du pays et dans toutes les classes de la société les volontaires affluent pour rejoindre l'armée serbe; des officiers de la garde impériale et de la troupe de ligne, décorés de la croix si estimée de Saint-Georges, d'anciens soldats ayant fait les campagnes du Caucase et du Turkestan, des étudiants et des paysans qui endossent l'uniforme pour la première fois partent chaque jour par centaines, afin d'arriver à Belgrade et d'offrir leurs services au gouvernement serbe. Ces enrôlements volontaires ont lieu surtout dans les bureaux du comité slave de Saint-Pétersbourg, où les volontaires reçoivent des feuilles de route comme devant faire, en apparence, partie des sociétés de secours envoyées sur le théâtre de la guerre pour les blessés. Les dons en argent et en nature abondent de toutes parts, et des jeunes filles se font même inscrire en qualité d'ambulancières.

C'est un des bureaux du comité slave de Saint-Pétersbourg que notre correspondant a dessiné d'après nature. Le groupe de droite est composé de gens insistant pour leur enrôlement.

Conflit turco-serbe

En ce moment, les négociations se poursuivent entre les grandes puissances, afin de rendre à l'Europe le calme et le repos dont elle a si grand besoin. Que résultera-t-il de ces conférences? Nous le saurons bientôt.

Nous complétons la série des nombreux croquis que nous avons reçus sur les dernières batailles par deux dessins de nos correspondants spéciaux. Le premier représente une colonne de troupes serbes traversant la Drina sur un pont de bateaux jeté en face de Bielina, et dont la tête est protégée par un fort redan en terre. Le second a trait à la plus sanglante journée des nombreuses batailles livrées en avant d'Alexinatz. Ce jour-là (23 août), les Turcs voulurent déborder les positions serbes par la gauche en enlevant la redoute de Schumatoraz. Toute la journée, leurs meilleures troupes, et notamment la garde impériale, attaquèrent cette position escarpée avec un courage digne d'un meilleur sort. Fusillés de front, mitraillés de tous côtés, les Ottomans se retirèrent, laissant le terrain jonché de cadavres. Sur les pentes seules de la colline de Schumatoraz, on ramassa 1,066 cadavres turcs que l'on fut obligé de brûler, le terrain pierreux de ces hauteurs empêchant de les ensevelir assez profondément pour que leurs exhalaisons pestilentielles ne se répandent pas dans la vallée, engendrant de redoutables épidémies.

Massacre des troupes du général Custer

Le gouvernement des États-Unis est depuis longtemps en lutte avec les tribus indiennes qui habitent encore son territoire, et la guerre incessante qu'il leur fait amène souvent des drames horribles. La gravure que nous donnons dans notre numéro d'aujourd'hui représente un des épisodes les plus émouvants de cette lutte acharnée entre deux races ennemies, dont l'une, la plus faible et aussi la plus ancienne, semble vouée à une extermination prochaine. Ce ne serait pas ici le lieu de rappeler les phases diverses de cette lutte, où, de part et d'autre, il faut bien le dire, on apporte une mauvaise foi égale; et, sans examiner de quel côté, dans cette querelle, se trouvent la justice et le bon droit, nous allons essayer de raconter aussi brièvement que possible les principaux incidents du terrible combat du 25 juin dernier, où un des plus beaux régiments de cavalerie de l'armée américaine, sous les ordres du général Custer, a été impitoyablement massacré par les Indiens Sioux commandés par le fameux Sitting Bull.

Le détachement que conduisait le général Custer faisait partie du corps d'armée du général Terry, l'un des trois corps qui opèrent contre les Indiens à l'ouest du Missouri, sur le territoire de Dakota. Le 22 juin, le général Custer s'était séparé de Terry à Rosebud, et, à la tête de douze escadrons de cavalerie, s'était mis en route pour faire le tour de la rivière du Little-Horn, l'un des affluents du Yellowstone; le 25, il s'était trouvé en face du camp principal de Sitting Bull. Le général avait marché plus vite que ne le comportaient ses instructions, car il arriva au point indiqué pour la jonction des forces fédérales, deux jours avant l'infanterie. C'était une grosse faute qu'il aggrava encore par son héroïque témérité.

Sans attendre l'arrivée des autres troupes, Custer se décida à une attaque immédiate. Les Indiens se trouvaient massés dans un étroit ravin, à environ vingt milles de l'embouchure de la rivière, dans une situation presque inexpugnable, d'où une artillerie puissante aurait seule pu les déloger. Le général Custer n'en voulut tenir aucun compte, et, à la tête de cinq escadrons, il s'élança avec ses cavaliers dans le ravin, pendant que le colonel Reno faisait avec le restant des troupes une diversion à droite. Les Indiens aussitôt ouvrirent de tous côtés un feu meurtrier, et, au bout de quelques heures, de tous ces vaillants soldats que Custer avait entraînés à sa suite dans un élan de fol héroïsme, il ne restait plus que des cadavres, et des cadavres horriblement mutilés.

Les détails qui nous viennent de ce champ de carnage sont épouvantables. Quand, une fois leur œuvre de mort accomplie, les Indiens se furent retirés à la faveur de la nuit, deux cent soixante-neuf cadavres gisaient à terre dans un affreux désordre. Aux uns on avait crevé les yeux et coupé les entrailles; aux autres on avait arraché le cœur pour le placer sur leur bouche; au plus grand nombre enfin on avait scalpé la tête et déchiré le visage. Par un singulier hasard, le corps du malheureux Custer avait été respecté. Au dire de transfuges indiens, le général était tombé l'un des derniers, après s'être défendu comme un héros, en tuant de sa main trois de ses agresseurs. A ses côtés étaient tombés ses deux frères, son beau-frère et l'un de ses neveux qui, tous, payèrent de leur vie son héroïque témérité.

Cette lugubre journée restera comme une date douloureuse dans cette année du Centenaire dont l'aurore s'annonçait sous de si brillantes couleurs, quand cette sanglante tragédie est venue la voiler d'un souvenir de deuil que le temps ne saurait effacer. Aussi, bien que la guerre de Serbie nous ait obligé à différer quelque temps la publication de notre gravure, nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de ne pas avoir renoncé à la leur présenter aujourd'hui. L'événement que cette gravure rappelle est déjà vieux de trois mois, c'est vrai, mais les émotions qu'il a soulevées sont assez vivantes encore pour ne pas cesser d'être de l'actualité.

Pèlerinage, à Chartres, du millenaire de la Sainte Tunique

Cette précieuse tunique de la Sainte-Vierge (qui est simplement un voile), objet des fêtes du millenaire, fut envoyée d'Orient à Charlemagne par l'impératrice Irène, et donnée à l'église de Chartres par Charles le Chauve, en 876. Cette relique a passé de tout temps pour la protectrice de la cité chartraine depuis le jour où elle mit, dit-on, en déroute, en 911, le farouche Rollon et ses hordes de Northmans, jusqu'à celui où, en 1832, portée par les rues de la ville, elle arrêta instantanément sur son passage les ravages du choléra.

Ce pèlerinage du millenaire fut convoqué par Mgr Regnault, évêque de Chartres, dans son mandement du carême dernier, et fixé au 12 septembre 1876, dans l'octave de la fête de la Nativité. Ce jour-là, une foule nombreuse encombrait les rues de la ville, ornées de bannières, banderolles et guirlandes. Près de 20,000 visiteurs étrangers avaient afflué à Chartres. La compagnie de l'Ouest en avait amené 7,000 et celle d'Orléans 4,000. A trois heures et demie, une nombreuse et brillante procession sortait des jardins de l'évêché et parcourait les principales rues de la ville, escortant la Sainte Tunique, portée par huit prêtres en dalmatiques, et renfermée dans une nouvelle châsse conforme à l'ancienne, détruite pendant la Révolution. Dans le cortège, on remarquait S. Exc. Mgr Méglia, nonce apostolique; l'archevêque de la Nouvelle-Orléans, Mgr Richard, coadjuteur de l'archevêque de Paris; douze évêques, nombre de caméricrs et prélats romains, etc.

Le soir, des feux de Bengale éclairaient la cathédrale jusqu'au sommet des clochers; les rues et les établissements religieux étaient brillamment illuminés.

Le Lancement du « Redoutable »

Le lancement du *Redoutable* a eu lieu à Lorient, le lundi 18 septembre, au milieu d'une affluence énorme de curieux, que l'on peut estimer à plus de vingt mille. Ce cuirassé a été béni par Mgr Becel, évêque de Vannes, assisté par M. l'abbé Tregaro, aumônier en chef de la flotte. L'opération de la mise à l'eau a eu lieu à trois heures avec le plus grand succès, en présence de M. l'amiral Gicquel-Destouches, préfet maritime; de l'amiral Amet, des généraux Benoist et Chappe.

Ce vaisseau, qui est un cuirassé de premier ordre, a été mis en chantier en 1873, sur les plans de M. de Bussy. Sa coque, tout en fer, pèse 3,845 tonneaux; le poids de la cuirasse est de 2,356 tonneaux; sa longueur est de 95 mètres, sa largeur de 19m.66, la profondeur de sa carène de 7 mètres, la saillie de l'éperon de 3m.46. Le bâtiment est à tourelle; il sera formidablement armé. Sa machine, qui peut développer une force de six mille chevaux, doit donner une vitesse de 14 nœuds 50.

LES DIEUX QU'ON BRISE

XIII

EN REGARDANT UN ENFANT

Quand je vois mon fils triste et grave,
La rêverie en son œil bleu,
Je me demande ce que grave
En son cerveau la main de Dieu.

Pendant les studieuses veilles,
Qui sait les songes de l'enfant,
Quand son esprit s'en va, rêvant
A l'avenir plein de merveilles?

L'un voit passer devant ses yeux
Tous les bataillons d'une armée,
Derrière un drapeau glorieux
Qui frissonne dans la fumée!

L'autre, au regard sombre et profond,
Cause tout bas avec Shakespeare,
Et c'est Hamlet qui lui répond,
De son mystérieux sourire...

Que te garde le ciel jaloux?
Quelle sera ta destinée?
Où t'en iras-tu loin de nous,
Mon fils, dans ta vingtième année?

Seras-tu voyageur? trop tard.
Quel est le monde qu'on ignore?
Quand viendrait l'heure du départ,
Qu'irais-tu découvrir encore?

L'homme a fait sa route partout;
Partout il a laissé sa marque.
N'a-t-il pas franchi d'un seul coup
L'immense mer sur une barque?

N'a-t-il pas de son pied hardi
Gravi les pics inaccessibles?
N'a-t-il pas, du nord au midi,
Vaincu les choses invincibles?

Seras-tu, tribun? A ta voix
Verras-tu la foule assemblée,
Quand tu viendras dans la mêlée
Défendre le peuple et ses droits?

A ton tour, seras-tu poëte?
Voudras-tu, dans tes vers de feu,
Être, comme moi, l'interprète
De ta patrie et de ton Dieu?

Tiendras-tu ce pinceau d'un maître.
Qui fait un artiste immortel?
Pourquoi Dieu ne ferait-il naître
Pour nous un autre Raphaël?

Mettras-tu la noire soutane,
Uniforme de charité,
Qu'insulte la foule profane
Avec un gros rire hébété?

Ou bien seras-tu l'homme honnête
Qui, faisant son calme chemin,
Songe le soir, sa tâche faite,
A son labeur du lendemain?

. . . .

Je l'ignore! La destinée
Bonne ou mauvaise qui t'attend,
Par le ciel te sera donnée,
Sans qu'on la devine un instant.

Soit. Mais si je ne peux rien faire
A cet immuable avenir,
C'est, du moins, mon devoir de père
De t'enseigner le souvenir.

Que tu sois voyageur, poëte,
Peintre, marin, prêtre ou tribun;
Que tu doives marcher en tête,
Ou bien obéir à quelqu'un;

Que tu sois heureux en ce monde,
Ou dans le malheur prisonnier;
Que ta moisson reste inféconde
Ou qu'elle emplisse ton grenier;

Quel que soit le chef qui commande,
Républicain ou fils de roi,
Pour que ta force soit plus grande,
Souviens-toi, mon fils, souviens-toi!

Souviens-toi... non pour que la haine
Gonfle de fiel ton jeune cœur,
Mais pour que plus tard il devienne
Digne de te rendre vainqueur!

Souviens-toi des anniversaires
Où nous pleurons nos morts sacrés!
Ce sont des douleurs nécessaires
Qu'à votre tour vous souffrirez.

Souviens-toi de Metz, cette vierge,
Qu'on vendit pieds et poings liés;
De ton pays pris pour auberge,
Par les Allemands alliés!

Je ne veux pas que tu l'oublies,
Cette parole, quand demain
Tu liras partout les folies
Des apôtres du genre humain!

Ton seul genre humain, c'est la France!
Qu'elle te soit le monde entier :
C'est la mère, et dans la souffrance
Elle courbe son front altier!

La meilleure carrière est celle
Où tu la serviras le mieux.
Vis pour elle, grandis pour elle,
Ainsi que firent tes aïeux!

Et quand un jour, vengeurs sublimes,
Secouant le sort endormi,
Vous irez aux cités victimes,
Pleurant sur le sol ennemi,

Tu seras soldat de la France!
Ce sont là des jours bien vécus!...
Enfants, vous êtes l'espérance
De vos pères qu'on a vaincus!

ALBERT DELPIT.

Chalet des Bruyères. — Arcachon, 23 septembre 1876.

COURRIER DU PALAIS

Les pendants et le pendu. — Incendiaires par manie. — Toujours l'alcool. — Tartuffe écolier et Tartuffe passé maître. — Les escroqueries et le crime de faux. — Un monsieur qui veut se retirer du monde. — Exploitations spéciales des ecclésiastiques et des communautés religieuses. — Elmire chapelière. — Treize est le nombre fatidique. — Souvenir récent d'un cocher de fiacre. — Cochers et conducteur d'omnibus. — Un contrôleur qui ne contrôle pas. — L'esprit de corps.

POUR la plus grande joie de ceux des lecteurs du *Monde illustré* qui ont l'amour des « pendants », je trouve, surtout cette semaine, l'occasion de faire marcher par paires les procès civils ou criminels.

Devant la cour d'assises de l'Aisne comparaît un jeune homme de vingt ans, nommé Bigaut, et exerçant la double profession de cultivateur et de hâleur de bateaux. Est-ce un méchant homme? En vérité, l'on n'en sait rien; en dehors des faits qui l'amènent sur le banc des criminels, on ne cite de lui aucune action qui indique une nature mauvaise. Il ne sait rien, il n'a rien étudié, il a l'esprit obtus et les traits déprimés, enfin il est ivrogne. C'est tout dire! Il a allumé huit incendies dans la commune d'Abbécourt, pendant le seul hiver de 1875-1876; il a brûlé des granges, des maisons, des récoltes! Pourquoi? Parce qu'il était ivre et que, quand il est ivre, ces idées-là lui viennent. — Il a brûlé les maisons de sa sœur et de sa mère qui lui appartenaient pour partie. Quand il est ivre, il aime à frotter une allumette et à la placer sous le chaume d'une toiture. — Expliquez cela, si vous pouvez! Il se répand en malédictions contre « ces brigands qui brûlent ainsi le bien des honnêtes gens » et il se gorge de cidre, de bière et d'eau-de-vie chez les victimes mêmes de sa terrible folie. Et, cependant, on trouve dans cette manie perverse quelque chose qui ressemble à une volonté préméditée : tantôt, avant de mettre le feu, il raconte qu'il a rencontré un rôdeur inconnu; tantôt il laisse échapper à l'adresse des travailleurs cette plaisanterie féroce : « Pompez, messieurs, en attendant votre tour. » Puis il va dénoncer un habitant du village qu'il fait arrêter; puis encore, devant le juge d'instruction, il signale un de ses camarades, hâleur de bateaux comme lui, et dont il ne sait pas le nom, qui lui a remis une petite boule verte en lui disant : « Prends ça et mets-le sous un toit avec une allumette. » Autant de mensonges, il en convient aujourd'hui. Il n'a qu'une excuse, une seule qu'il formule ainsi : « C'est quand j'ai bu! »

Quinze ans de travaux forcés et vingt ans de surveillance, tel est l'arrêt de la cour; mais l'autre, le « pendant, » le nègre Hillary Page, a été plus sévèrement traité : il a été bel et bien pendu à Chester-Court-House (Virginie). Incendiaire par manie, comme Bigaut, il a mis le feu à des granges, à des écuries, à des maisons d'habitation, sans haine, sans colère, sans profit. Comme Bigaut, le nègre Hillary Page était resté longtemps sans être soupçonné, et il avait dénoncé et fait arrêter un autre nègre qui allait passer en jugement quand — toujours comme Bigaut — il fut surpris en flagrant délit, frottant une allumette. Il va sans dire que c'était un ivrogne.

Passons à une autre paire de coquins : ceux-ci sont du même continent et ils auraient certainement pu se rencontrer; mais, s'ils étaient dignes de s'entendre, ils en étaient, fort heureusement, incapables, car tous les deux auraient eu à redouter une concurrence sérieuse. Le premier, Rondini, professeur d'italien, n'était encore qu'un écolier en comparaison de l'autre; mais c'était un écolier qui promettait. A son arrivée en France, il entre dans un séminaire de Grenoble et il en est chassé un an après. Ce saint personnage, tout confit en dévotion, fait des dettes partout, porte des bottes à l'écuyère et se commande des habits de noce qu'il ne paye pas; il emporte, en partant, des mouchoirs et une longue-vue qu'il a empruntés à l'aumônier. C'est là son premier exploit, en France bien entendu, car on ne sait pas au juste pour quelle cause il a quitté l'Italie, son pays natal. De vol en vol, d'escroquerie en escroquerie, il arrive à Paris, laissant sur son passage le souvenir de ce qu'il emporte, des livres, de l'argent, enfin tout ce qu'il trouve bon à prendre chez les ecclésiastiques, auxquels il inspire une certaine confiance par ses dehors de piété. Le voilà dans la grande ville, et tour à tour les Lazaristes, les Franciscains deviennent ses tributaires; il obtient d'eux de l'argent pour aller faire son noviciat à Rome et, quand il est parti, — non pas pour Rome, — on s'aperçoit que des vases sacrés ont disparu et qu'un billet de 100 francs a été volé chez le frère portier.

Ce chevalier d'aventures, qui n'est encore qu'un tout jeune homme, a été condamné par la neuvième chambre du tribunal correctionnel à quinze mois d'emprisonnement; mais, devant la cour d'assises de la Manche, nous allons trouver son « pendant » Girod. Arrivé à l'âge de la maturité et de l'expérience, Girod tient ce que promettait Rondini. Le jeune Italien marche encore incertain et timide dans la voie de l'hypocrisie, tandis que Girod s'en est fait une règle immuable de conduite; c'est son moyen, il le raisonne, il le perfectionne, il n'en rougit pas le moins du monde. Étant donné qu'il doit jouer la piété, la ferveur religieuse, le détachement des choses du monde, l'amour de la solitude et de la méditation pour se procurer une vie confortable, il s'étonne qu'on lui reproche d'avoir apporté quelque talent et quelque persistance dans la représentation fidèle du personnage qu'il voulait paraître. Quand on fait un métier, il faut le bien faire; quoi de plus naturel? Girod n'a plus ni scrupules, ni timidité; du délit il passe au crime sans sourciller; il complique de faux en écriture authentique les mensonges et les manœuvres qui constituent l'escroquerie. C'est un homme calme, posé, au visage large, à l'expression austère; sa mise est admirablement assortie avec le caractère qu'il veut se donner; ses habits sont noirs, son linge est blanc, ses lunettes sont bleues. Cette apparence, exceptionnellement correcte, n'exclut pas une certaine bienveillance, une bonhomie pleine d'indulgence qui charme et séduit.

— Mon père, je suis veuf, je possède un capital de 40,000 francs environ, je n'ai ni enfants, ni héritiers, voulez-vous me prendre comme pensionnaire dans votre communauté et je vous abandonne ma fortune? C'est ainsi qu'il s'est adressé aux supérieurs des Trappistes de Soligny, des frères Olivetains de Parmenié et de Lourdes, des Récollets de Mâcon, des frères Maristes de Besançon, de la communauté de la Sainte-Famille de Bellet, de... Je m'arrête, car l'accusation ne comprend pas moins de cinquante chefs. Sa fortune, ah! il l'établissait victorieusement; il avait en Piémont des propriétés, et il produisait certificats des maires, des curés, des conseillers municipaux, des principaux propriétaires, des actes notariés avec cachets, légalisations, tout ce qu'il fallait, et même beaucoup plus qu'il ne fallait! Seulement, les biens étaient hypothéqués et, pour obtenir la radiation, il fallait de l'argent. Il ne voulait pas partir seul pour Turin; non, non! Rien d'obscur ni de louche dans sa conduite; il demandait qu'un frère l'accompagnât. Arrivé à Turin, il écrivait ou faisait écrire par le frère qu'il fallait encore un peu d'argent, et, quand cette seconde provision était arrivée, il disparaissait, rentrait en France pour aller recommencer la même comédie dans une autre communauté religieuse. Cela lui réussit une douzaine de fois, et il récolta ainsi environ 8,000 francs; mais ses manœuvres avaient été signalées, et la treizième fois il se fit prendre.

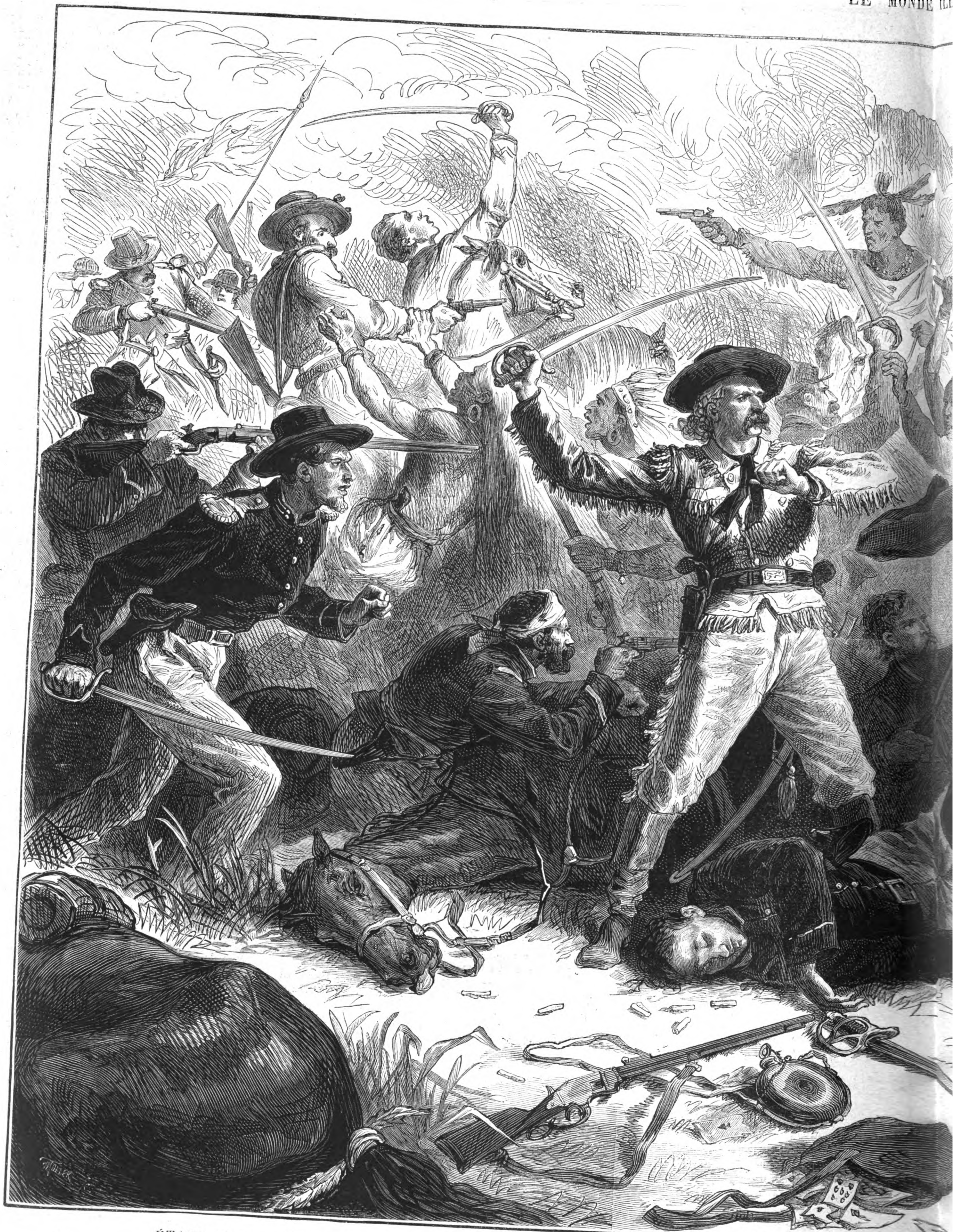
Rien ne manque à ce Tartuffe, pas même une Elmire. Girod voulait épouser une dame veuve Guichard, chapelière dans une petite ville du département de l'Isère. Il lui montra son acte de naissance et l'acte de décès de sa défunte femme, un certificat de bonne vie et mœurs délivré par un maire. Est-il besoin de dire que les signataires de toutes ces pièces étaient des personnages imaginaires ou décédés depuis longtemps, que les cachets et les timbres étaient faux? Elmire, la chapelière, échappa, corps et biens, aux séductions du saint personnage, grâce à son gendre, qui lui ouvrit les yeux.

Les aveux complets de Girod, devant la cour d'assises, sont si loin d'indiquer le repentir, qu'ils visent presque à une justification. Le verdict du jury a été affirmatif sur toutes les questions et muet sur les circonstances atténuantes, et Girod a été condamné à vingt ans de réclusion.

Je m'aperçois que j'ai tout à fait oublié de vous dire que Girod avait été déjà neuf fois frappé par la justice et que, lorsqu'il a commencé le cours de ses exploits, il sortait de la maison centrale de Clairvaux, où il avait subi un emprisonnement de quinze mois.

Reportez-vous, lecteurs, à une de mes dernières chroniques, et vous trouverez le « pendant » des deux cochers d'omnibus, Foret et Letort, qui viennent de comparaître devant la 11e chambre correctionnelle du tribunal de la Seine, en compagnie du conducteur Jacques Métry. Tous les trois aiment à boire et à laisser un peu de leur raison dans les bouteilles qu'ils ont vidées. Voilà qui est fort indifférent pour les simples piétons, mais très-désagréable pour les voyageurs en omnibus. Il fallait voir et entendre les personnes perchées sur l'impériale de la ligne de Cluny à la Villette, le 10 août dernier! Foret les conduisait en zig-zag, absolument comme il se serait conduit lui-même, s'il eût été à pied, au lieu de trôner sur son siége; il accrochait toutes les voitures, il menaçait de passer sur le dos de tous les promeneurs. « Nous allons verser! disait l'un d'eux. — Nous allons verser! répétaient-ils tous en chœur. » Et, avec un ensemble qui peut donner une idée du péril, les voyageurs se résignaient à descendre et à finir le trajet à pied. Il y en eut deux cependant qui risquèrent quelques observations. Mais mal leur en prit, car le conducteur, se joignant au cocher, ils subirent un torrent d'injures.

Ici, il se passa un fait grave et que personne n'ou-



ÉTATS-UNIS. — Mort héroïque du général Georges Custer, et massacre par les Indiens Sioux du 7e régiment de cavalerie, près



... de la rivière du Little Big Horn, territoire du Wyoming, le 25 juin 1876. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. E. Taylor.)

blera, c'est que, arrivés à la station, les deux voyageurs firent leur devoir en signalant au contrôleur les faits qui venaient de se passer, et le contrôleur, au lieu de sévir contre les coupables, obtint, à force d'instance, que les deux voyageurs retirassent leur plainte. Qu'on le sache bien, c'est là ce qui arrive trois fois sur quatre, et qui ne devrait jamais arriver. Mais Foret et Métry ne pouvaient tolérer qu'on eût l'audace de porter plainte contre eux, l'intention seule était l'un de ces crimes que les deux voyageurs durent expier : ils furent renversés, battus, mordus, et un autre cocher, Letort, qui se trouvait là, donna pour cette noble expédition un coup de main à ses confrères. — Voilà comment on entend l'esprit de corps sur la ligne de Cluny à la Villette.

Il ne faut pas passer sous silence la verte semonce adressée par M. le président Blain-des-Cormiers au contrôleur de la station de la rue de Flandre, qui était entendu comme témoin : « Votre devoir était d'accueillir « la plainte au lieu d'engager les voyageurs à la retirer « et d'assurer ainsi l'impunité de vos subordonnés! »

Six mois de prison au cocher Foret, trois mois de prison au conducteur Métry, un mois de prison au cocher Letort, 300 fr. de dommages-intérêts à chacun des deux plaignants, et la Compagnie générale des omnibus déclarée civilement responsable; tel a été le jugement! — Voilà la porte ouverte aux réclamations des voyageurs malmenés. C'est bien le mot.

PETIT-JEAN.

LE FIL D'OR

LÉGENDE

(Suite)

CEPENDANT, le père Fritz, qui a l'œil à tout, commence à s'irriter du sans-gêne des musiciens; aussi, sans plus de cérémonie, il frappe lourdement sur l'épaule du chef d'orchestre, en lui enjoignant de recommencer, et lui crie dans les oreilles, tout comme s'il avait été à cent lieues de lui :

— La valse de l'*Enchanteur!*

Tous les musiciens partent : danseurs et danseuses cherchent dans la foule leur partner, de même que, dans une ruche, se cherchent les abeilles avant de se mettre au travail, et la joie qui épanouit leurs figures fait plaisir à voir.

La valse de l'*Enchanteur*, la bien nommée, se fait entendre.

C'est une si belle, si entraînante musique, que vieux et vieilles danseraient s'ils l'osaient.

Le visage de la mariée, seul, prend une expression de contrariété en voyant approcher son époux. C'est à grand'peine qu'elle consent de nouveau à danser avec lui. Toutefois, elle s'y risque; mais, après un tour de valse, il l'a tellement fait souffrir par sa gaucherie qu'elle veut se reposer.

Otbert, qui est resté silencieux depuis le commencement de la danse, et dont le regard froid a eu l'air de prendre en pitié tout ce monde qui s'agite, s'avance alors vers la Mignonne et la prie à danser; Herman refuse pour elle; Otbert ne l'entend pas, sans doute parce qu'il ne le veut pas, et, bien que les mains d'Herman essayent de l'empêcher d'emmener Martha, il n'en tient aucun compte, saisit sa délicieuse taille et l'entraîne dans le cercle.

A ce spectacle, la timidité d'Herman se perd, il veut aller à eux, mais il lui est impossible de se mouvoir : toutes ses facultés sont paralysées; il veut crier et reste sans voix.

De leur côté, tous les autres danseurs, fascinés par la grâce de ce charmant couple qui circule au milieu d'eux avec tant de légèreté, s'arrêtent et font cercle.

Les bonnes femmes et les enfants montent sur les gradins pour les contempler.

O miracle! leurs pieds ne semblent pas toucher le sol; ils passent et repassent avec la rapidité de l'éclair!

D'autre part, les ménétriers, subjugués par leur danse, ont quitté leurs sièges; debout sur l'estrade et pris à leur tour de vertige, ils précipitent à leur insu le mouvement de la valse. Si précipité qu'il soit, ils sentent que les pieds si mignons, si agiles des danseurs veulent aller plus vite. Leur rapidité augmentant toujours, cela devient une valse frénétique comme on n'en a jamais vu.

Chose plus étrange encore, le cercle des admirateurs s'agrandit, les valseurs prennent plus d'espace; pendant ce temps, le collier d'or d'Otbert que la Mignonne a autour du cou semble se dérouler.

On voit avec stupeur ce mince fil d'or s'enlacer autour de leurs corps; ce fil est lumineux et entoure Otbert et Martha d'une sorte d'auréole.

Ce fil d'or, qui paraît les lier l'un à l'autre, ne gêne, d'ailleurs, en rien leurs mouvements : leur danse est aussi vertigineuse.

Herman court autour de cet immense cercle pour les atteindre, pour les saisir!

Efforts stériles! Ils passent; si près que ce soit, leur danse est si précipitée qu'il les voit fuir sans cesse. Le père Fritz se réunit à son gendre sans que cet auxiliaire amène le moindre succès.

Hélas! non, danseurs et musiciens vont toujours plus vite, bien que le tourneur menace ces derniers de leur casser la tête s'ils ne s'arrêtent pas. Mais, ainsi qu'il est dit plus haut, pris de vertige, ils applaudissent par des cris à cette danse en dépit de tout.

Les yeux d'Otbert qui brillent comme deux étoiles, paraissent éclairer toute la salle; l'on croit voir des étincelles dans ses noirs cheveux. Ceux de la Mignonne brillent aussi, mais d'un éclat si doux qu'on croit voir une habitante du ciel descendue sur la terre. Ses longs cheveux blonds, pendant cette danse, se sont déroulés et jettent au vent un délicieux parfum.

Un instant, Herman croit pouvoir les atteindre... Mais, amère déception! le cercle compact autour d'eux, qui semble dire : « Vous n'irez pas plus loin », se brise tout à coup, sans qu'aucun de ceux qui le forment le veuillent.

Alors on vit passer les danseurs qui tournaient, tournaient toujours. On les vit gagner les champs; et, chose extraordinaire, ils faisaient en une minute tant de chemin que ceux qui avaient eu l'espérance de les suivre reconnurent leur impuissance, et, pris d'une profonde terreur, s'arrêtèrent.

Seuls, surexcités par une force surhumaine, Herman et Fritz les suivirent.

Ils couraient, ils couraient; le désespoir leur avait donné des ailes!

Mais les danseurs allaient si vite, les atteindraient-ils?

Plus ils s'éloignaient, plus ils entendaient l'orchestre, et ces sons qui semblaient se renforcer à mesure qu'ils avaient parcouru une plus longue distance, joints à la passion qui les animait, redoublaient leur ardeur à poursuivre les fugitifs.

Leurs pieds se meurtrissaient, s'ensanglantaient dans cette course.

Que leur importait?

D'ailleurs, ne savaient-ils pas que le Rhin était tout près de là?

Le Rhin superbe, devant lequel les plus audacieux seraient forcés de s'arrêter.

Cette certitude ne devait-elle pas ranimer leur courage?

Le Rhin, agité comme dans une nuit d'orage, roulait ses eaux vertes avec fracas. Ses flots impétueux, qui, ce soir-là, égalaient presque en majesté ceux de l'Océan, venaient déposer, en se brisant avec violence sur la rive, une traînée de blanche écume, à travers laquelle scintillaient les cailloux; on aurait pu la comparer à une longue bandelette d'argent enrichie de pierres précieuses. Et lorsque les flots se retiraient avec rapidité, entraînant avec eux tout ce qui se trouvait sur le bord, ils semblaient reprendre les trésors qu'ils avaient un instant confiés à la terre.

La lune, à demi cachée par un épais nuage, éclairait cette scène qu'elle paraissait regarder d'un air railleur.

Si dépourvus d'imagination que fussent nos deux hommes, ils ne purent s'empêcher de détourner leurs regards de cette lune moqueuse qui semblait rire de leurs impuissants efforts!

En effet, une nouvelle et plus cruelle déception que celles déjà ressenties les attendait là!...

Nos danseurs, sans se soucier du Rhin qui grondait, valsèrent, valsèrent toujours, comme ils l'eussent fait sur la terre ferme.

On voyait briller dans la nuit ce fil d'or qui liait tout leur corps, et produisait une clarté qui illuminait cette scène fantastique.

Pendant que Fritz et Herman, fous de désespoir, hélaient une petit barque, Otbert et Martha étaient près d'atteindre l'autre bord.

Le tourneur et son gendre qui étaient enfin sautés dans le petit canot, poussèrent des cris sauvages qui témoignaient de la joie féroce qu'ils éprouvaient d'avoir réussi.

Un sinistre écho les répéta au loin.

Nos deux malheureux promirent au marinier toute leur fortune s'il parvenait à franchir la distance qui les séparait des fugitifs, et quoique brisés de fatigue, ils se mirent à ramer.

Après des efforts désespérés, ils atteignirent la rive.

Les danseurs avaient sur eux si peu d'avance que le succès leur parut certain.

Ce tournoiement insensé semblait même se ralentir.

Quelques efforts encore, Martha serait en leur possession.

Déjà pour la saisir leurs bras se tendaient dans l'espace.

Tout à coup, une flamme bleuâtre s'élevant de terre, les fit disparaître à leurs yeux.

Fous de douleur, mais non découragés, les sachant si près d'eux, ils accélèrent leur route avec l'intrépidité qui naît du désespoir. Mais leurs mains avides d'étreindre leur trésor perdu rencontrèrent une résistance transparente qui brûla leurs doigts, et à travers laquelle ils les virent plus beaux, plus lumineux que jamais, et valsant toujours.

Malgré les cris que leur arrachaient leurs nombreuses brûlures à mesure qu'ils essayaient avec frénésie de franchir cet obstacle, ils étaient près d'en atteindre le faîte, lorsque cette barrière maudite s'éleva indéfiniment.

Reconnaissant alors avec terreur qu'au-dessus de leur volonté, de leur courage arrivés au paroxysme, il y avait une puissance ténébreuse qu'ils ne pouvaient déjouer ni vaincre, ils se laissèrent choir le visage sur les cailloux qui bordent le Rhin, et demandèrent à mourir!

Le lendemain, des pâtres qui, chaque jour, venaient, à une certaine distance de cette place, conduire leurs bœufs à l'abreuvoir, aperçurent de loin deux masses informes; malgré leur frayeur, l'humanité l'emporta; ils s'approchèrent et trouvèrent Fritz et Herman gisants sur le sol. Ils les crurent morts, les transportèrent dans leur cabane où des soins qui leur furent donnés les rappelèrent à la vie et à la douleur.

Un de ces pâtres avait autrefois mené paître son troupeau dans les champs du tourneur; il les reconnut, et leur offrit de les ramener chez eux dès qu'ils auraient repris un peu de forces. Ils acceptèrent, mais à la condition expresse qu'avant de retourner à leur demeure il les conduirait à l'endroit où il les avait trouvés.

Quelles que fussent les objections sérieuses émises par le pâtre pour ne pas accéder à leur désir, leur volonté fut inébranlable.

Nos infortunés, arrivés à cette fatale place, reconnurent qu'ils n'étaient point insensés. Cette barrière transparente et mobile était bien là... La revoyant plus étroite et plus haute, ils voulurent de nouveau essayer de la contourner; tout aussitôt la même scène se reproduisit. Elle devint mobile et brûlante!

Le pâtre qui, silencieux, avait assisté à leurs nouvelles tentatives, suivies d'un profond désespoir, leur dit :

— N'ai-je pas eu raison de refuser de revenir et de vous avertir que tout voyageur y passe en tremblant? Jamais la moindre floraison n'est venue embellir cette place et lui donner un peu de vie. Si un oiseau ou un insecte s'y pose, il meurt. Le corbeau seul ose y faire entendre son cri lugubre! Dans un jour d'orage, un pâtre incrédule vint, malgré les avertissements qui lui avaient été donnés, s'abriter

ici; le lendemain, on le trouva mort; chose plus extraordinaire encore, le troupeau confié à sa garde dépérit au bout de peu de jours. Cette perte si grande ruina le maître. Il y a longtemps, bien longtemps, une des plus belles de notre contrée, nommée Gertrüd, put la franchir à l'aide d'un talisman inconnu de tous!... Elle ne revint jamais. Les yeux de sa vieille mère n'ont cessé de pleurer que le jour où Dieu l'appela à lui. On chante souvent, à la veillée, la ballade de l'infortunée Gertrüd. En l'écoutant, garçons et filles deviennent soucieux. Ceux qui, depuis des siècles, ont dépassé cette limite, appelée *limite du diable*, sont peu nombreux. Sans doute ils possédaient un sortilége, et ne sont jamais revenus. Nul ne sait ce qu'il y a au-delà! Qu'espérez-vous obtenir d'une puissance maudite?

Profondément émus tous deux, le silence accompagné d'un geste désespéré fut leur seule réponse, et, sans résistance, ils se laissèrent conduire par le pâtre à leur demeure.

Les habitants du bourg qui, à peu d'exceptions près, étaient tous des amis, attendaient leur retour avec anxiété. Ils accoururent en foule; la maison du tourneur fut envahie.

En écoutant leur histoire lamentable, ce fut à qui poussa des cris d'effroi et d'horreur, et les compagnes de Martha versèrent d'abondantes larmes.

Chaque matin et chaque soir, Fritz entrait dans la chambre de sa fille, entr'ouvrait les rideaux de son lit pour voir si elle n'était pas revenue, les refermait en soupirant, descendait ensuite s'asseoir, morne et abattu, près de la fenêtre sur l'escabeau de la Mignonne.

Là, en face de son rouet, il fermait les yeux, et croyait entendre le doux tic-tac d'autrefois.

De longues heures se passaient ainsi pendant lesquelles il se disait, mais trop tard : Que belle fille se donne à beau mari!

AMÉLIE PROTIN.

(La suite au prochain numéro).

THÉATRES

VAUDEVILLE : *Fromont jeune et Risler aîné*, pièce en cinq actes et six tableaux, par MM. Alphonse Daudet et Adolphe Belot.

AVANT la représentation on avait quelques inquiétudes. Le roman paraissait un peu touffu pour pouvoir se loger à l'aise dans les compartiments d'un drame. Les épisodes abondants et divers semblaient difficiles à distribuer. Tout cela a trouvé place cependant, il y a eu peu de sacrifices à faire. Ce résultat heureux tendrait à prouver qu'on a souvent raison de transporter le livre au théâtre, et qu'un roman peut être considéré comme un scénario extrêmement développé, et utilisé avantageusement comme tel. On a chance d'arriver ainsi à composer des pièces fortes et substantielles, remplies de situations préparées et raisonnées. Chaque caractère ayant été l'objet d'une étude, les personnes agissent dès lors avec plus de certitude; ce ne sont plus des mannequins improvisés. Le succès de *Fromont jeune et Risler aîné* est un plaidoyer en faveur de ce système de composition dramatique.

Nous sommes loin de la nudité voulue de *l'Arlésienne*, loin des paysages et des lignes sévères d'horizon. Dès le début, l'âcre et brûlante odeur de Paris nous prend à la gorge; on sent qu'on va assister à quelque chose de réel, de pénible, de saisissant. En effet, plus on avance dans l'action, plus on enfonce dans les cercles terribles d'un enfer peu et insuffisamment exploré jusqu'à ce jour : l'enfer de la bourgeoisie. C'est le *petit monde*, si l'on veut, le monde des fabricants, des employés, des ouvriers et des ouvrières; mais que de passions dans ce petit monde! que de violences! que de jalousies! que de colères! que de fureurs et de grincements de dents! Tant de cris et de sanglots dans ces petits salons qui semblent respirer le calme et l'honnêteté! — Je crois inutile de reprendre l'analyse d'un récit que tout le monde a lu sous sa forme première. Les différences entre la pièce et le volume sont insensibles. Le dénoûment seul a été changé : Risler aîné ne se suicide pas, et le public est libre de croire au repentir de Sidonie. Il y a peut-être là une leçon moins forte, mais les nerfs des spectateurs et surtout des spectatrices sont ménagés.

Depuis longtemps on n'avait vu une pièce aussi profondément vivante et vibrante, d'une facture aussi franche, d'un style aussi personnel. *Fromont jeune et Risler aîné* marqueront une date dans la carrière dramatique de MM. Alphonse Daudet et Belot. Les acteurs jouent très-bien, les actrices encore mieux. Trois figures de femmes, Claire, Sidonie, Désirée, arrivent à un relief surprenant, grâce à Mmes Victoria Lafontaine, Blanche Pierson et Bartet. C'est Parade qui remplit le rôle de Risler, et il s'y montre très-dramatique; peut-être est-on trop accoutumé à regarder Parade comme un bouffon. Berton était né pour représenter Frantz, et Munié pour représenter Planus, le loyal caissier.

Chose étrange! le type si original de Delobelle, le comédien qui cherche éternellement un engagement, le rêveur éveillé, si fantasque, si pittoresque, si comique, si navrant à la fois, si prodigieusement vrai, ce Delobelle, qui tient fortement à toutes les parties du roman, qui en est un des personnages essentiels, — Delobelle n'est qu'à moitié venu dans la pièce. Pourquoi cela? A qui la faute? M. Delannoy y met cependant tout son talent; peut-être même en met-il trop.

Et maintenant, à quand une pièce tirée du roman de *Jack?*

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

COMMENT FUT FONDÉ L'« OPÉRA-COMIQUE »

IL y a maintenant de la lumière aux fenêtres de la salle Favart, ce qui ne s'était pas vu depuis quatre mois.

Le fait d'une « réouverture » de l'Opéra-Comique n'est pas nouveau dans l'histoire. Mais, comme bien l'on pense (à la manière du logicien La Palisse), notre gentil théâtre n'a été ouvert, c'est-à-dire fondé, inauguré qu'une fois, et ce fut à la date du 30 juillet 1753.

Nous allons essayer de conter cet événement d'importance, en faisant de la matière deux chapitres.

I

LA GUERRE DES BOUFFONS

Au printemps de l'année 1752, une troupe de chanteurs italiens débarqua à Paris, sous la conduite du signor Bambini. Ils arrivaient de Rouen.

C'étaient d'assez pauvres diables, toujours embarrassés pour payer l'aubergiste; d'ailleurs, peu fournis de talent, et qui menaient, le long des routes, la vie bohémienne décrite par Scarron dans *le Roman comique*, et, plus tard, par Théophile Gautier, dans *le Capitaine Fracasse.*

Cependant, ils apportaient à Paris, gourmand de fruit nouveau, un répertoire de petites comédies lyriques d'un genre inconnu. Pour la première fois, les oreilles françaises allaient se réjouir du tintement de mélodies spirituelles, dégourdies, véritablement vivantes, mais dont la qualité principale était encore l'intime liaison qu'il y avait entre elles et les scènes bouffonnes qui leur servaient de texte.

Nous parlons là comme un bon journaliste de Florence ou de Naples, qui signerait Alberto dans les gazettes de son pays. C'est que pour dire une vérité, il ne nous en coûte pas de mettre de côté notre patriotisme pendant cinq minutes; et même si M. Wagner.....

Mais laissons M. Wagner, qui viendrait encore se mêler là de ce à quoi il n'entend rien!

Les bouffons étaient donc les bienvenus; car si alors, et comme les mémoires du temps en font foi, on s'amusait dans les hauts parages de la cour, la masse parisienne devait mener une vie assez fade et monotone. Elle n'avait, en fait de distractions théâtrales, que l'Opéra, spectacle un peu guindé, la Comédie-Française, la Comédie-Italienne de la rue Mauconseil, et les petites baraques foraines.

La troupe de Bambini, qu'on ne savait d'abord où loger, obtint enfin la permission de jouer sur la scène de l'Opéra, ainsi que cela s'était déjà pratiqué en 1729, lors du passage d'une autre compagnie lyrique, venue également d'outre-monts.

Elle débuta le 2 août 1752, par *Serva padrona* de Pergolèse; et, pendant sept mois que dura son séjour, elle donna successivement *le Maëstro di musica*, autre chef-d'œuvre de Pergolèse, *la Zingara* de Rinaldo di Capua, *I Viaggiatori* de Leo, et une demi-douzaine d'autres intermèdes.

Mais, paraît-il, le jeu n'était pas innocent, car voilà nos Parisiens à têtes chaudes qui se divisent en deux camps, tenant, l'un pour la musique italienne, l'autre pour la musique française qu'il déclare insultée et dont il prétend venger l'honneur.

Du côté de l'art national, il y avait le roi et toute la cour : tandis que les bouffonnistes se recrutaient parmi les écrivains, les artistes, « les gens à talent, » comme on disait alors.

Le feu était à toutes les cervelles. C'était, le matin, un déluge de brochures satiriques; le soir, une grêle de coups de poings dans le parterre, et même de coups d'épée sous les réverbères de la rue Saint-Honoré. La garde était doublée à la porte du théâtre.

L'effervescence ne fit qu'augmenter lorsque Jean-Jacques Rousseau, se jetant dans la mêlée, publia sa *Lettre sur la musique française*. « La description de l'incroyable effet de cette brochure serait digne de Tacite, nous dit-il lui-même dans ses *Confessions*. C'était le temps de la grande querelle du parlement et du clergé; le parlement venait d'être exilé; la fermentation était au comble; tout menaçait d'un prochain soulèvement. La brochure parut : à l'instant toutes les autres querelles furent oubliées; on ne songea plus qu'au péril de la musique française. »

Cette échauffourée singulière, et qui avait presque l'air d'une émeute, est désignée par les historiens sous le nom de *Guerre des bouffons*.

Elle prit fin en février 1753, lorsque le roi intervint et donna l'ordre d'expulser la troupe de Bambini.

Les brochures qui servirent de projectiles dans la bagarre ne sont pas introuvables, encore aujourd'hui, chez les bouquinistes des quais. Mais nous n'en connaissons de collection complète que chez le bibliophile Thoinan, qui les a rangées en bel ordre de bataille sur un rayon d'étagère.

Elles respirent encore les fureurs de la guerre, et le beau feu qui couve entre leurs feuillets semble toujours près de se rallumer. Ce sont des témoignages curieux de la haine qui peut naître au cœur de l'homme à propos des arts de la paix!

II

JEAN MONNET ET « LES TROQUEURS »

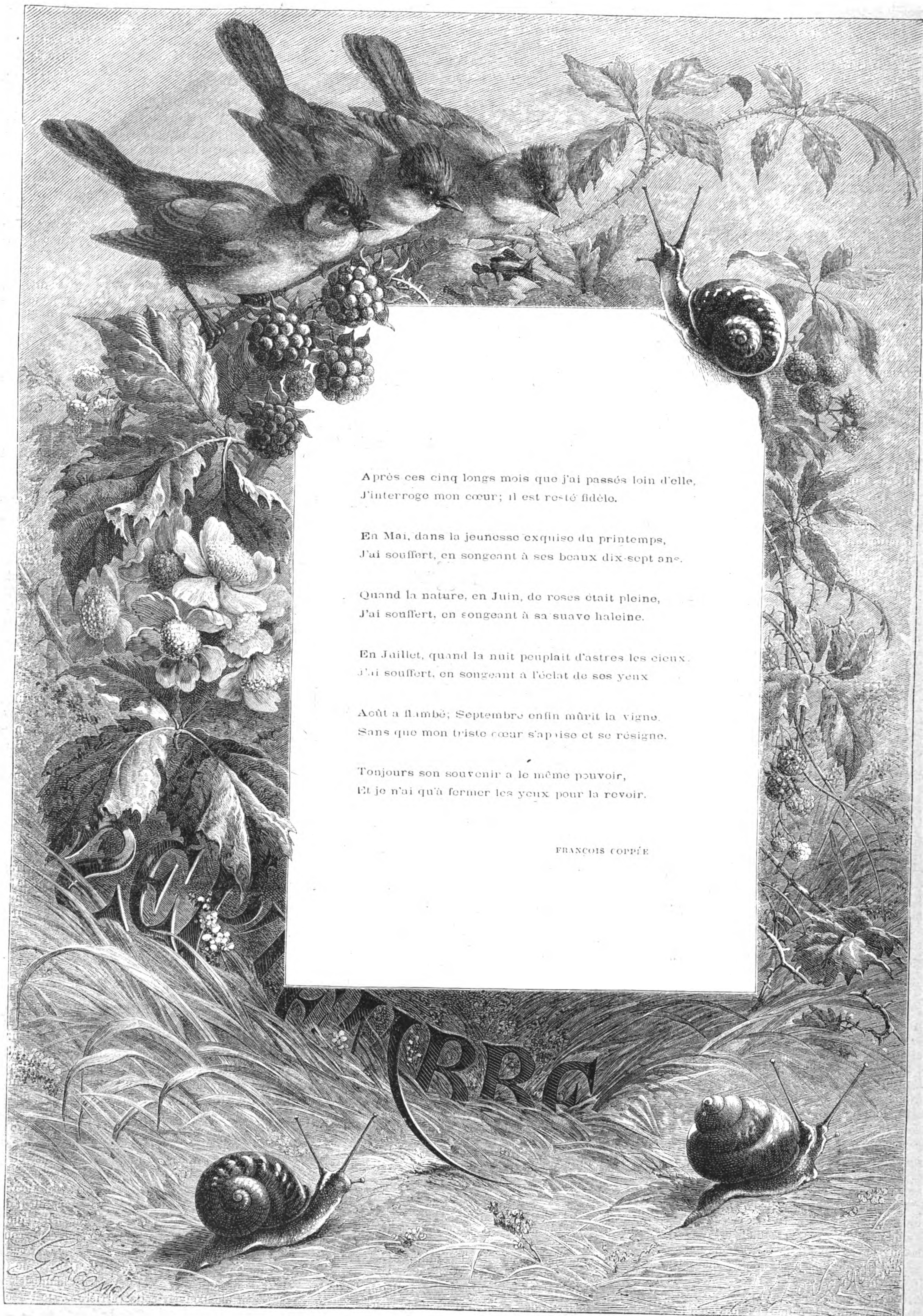
Les bouffons étaient partis, mais non encore oubliés.

C'est ici qu'intervient Jean Monnet, directeur de l'opéra-comique à la foire Saint-Germain (située sur l'emplacement actuel du marché de ce nom, proche la rue de Seine) et à la foire Saint-Laurent (qui se tenait dans les terrains où a été bâtie, depuis, la gare de Strasbourg).

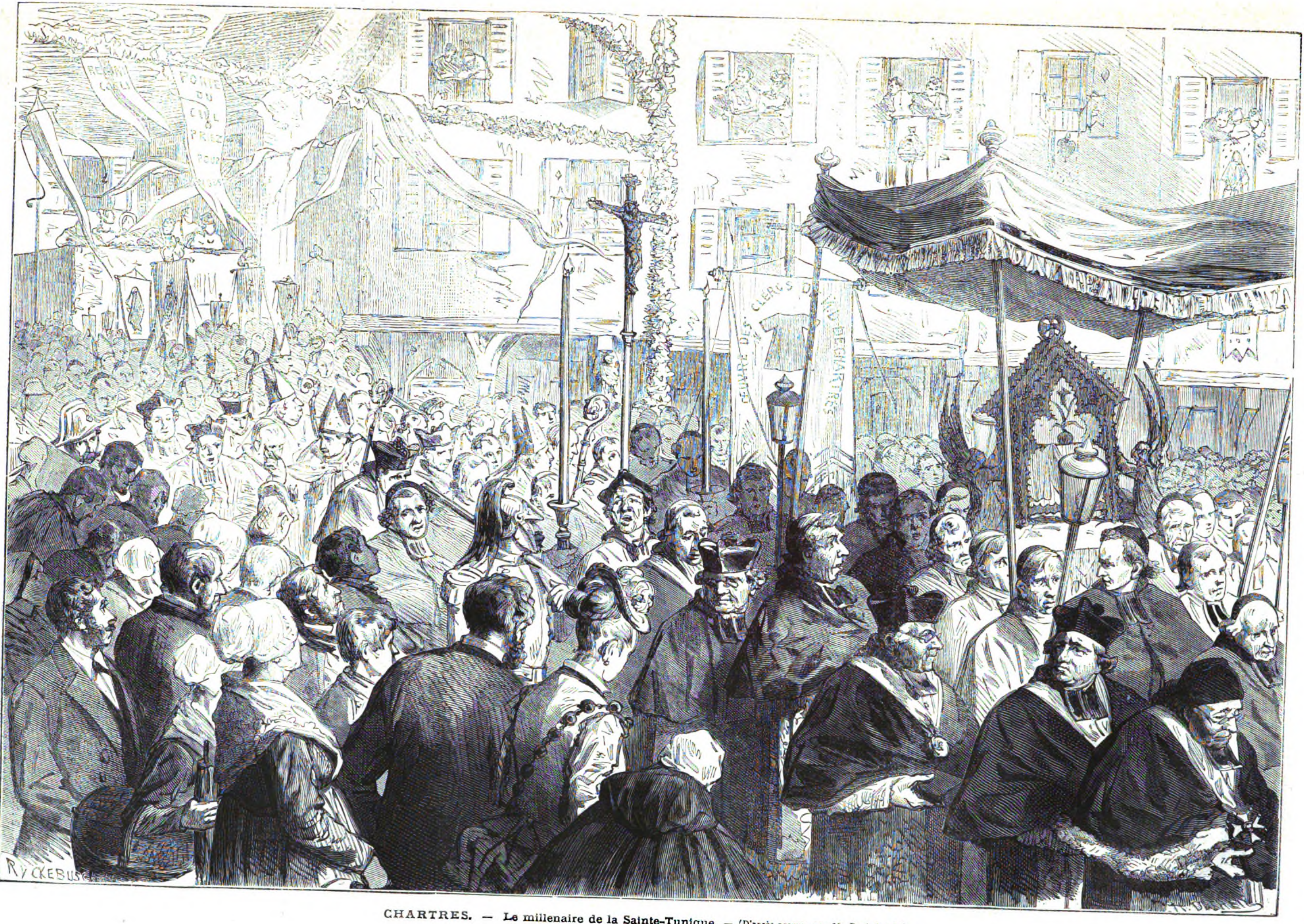
Mais le lecteur ne doit pas prendre le change sur le mot opéra-comique, qui ne désignait encore que des pièces à couplets sur des airs connus, et que nous appellerions aujourd'hui des vaudevilles.

Voici ce que fit ce spirituel et très-avisé Monnet :

« Après le départ des bouffons, nous dit-il dans ses *Mémoires*, et sur le jugement impartial que des gens de goût avaient porté de leurs pièces, je conçus le projet d'en faire faire, *d'après le même patron*, par un musicien de notre nation. M. Dauvergne (batteur de mesure à l'Opéra) me parut le musicien le plus capable d'ouvrir cette carrière... Je l'associai à M. Vadé, et je leur indiquai simplement un sujet de La Fontaine.



SEPTEMBRE. – Devenus grands. – (Dessin de M. Giacomelli.)



CHARTRES. — Le millénaire de la Sainte-Tunique. — (D'après nature, par M. Ryckebusch.)

« Le plan et la pièce des *Troqueurs* furent faits dans l'espace de quinze jours.

« Mais il fallait prévenir la cabale des fanatiques de la musique italienne, toujours persuadés que les Français n'avaient pas de musique... Donc, pour donner le change aux ennemis que je me préparais, je répandis et fis répandre que j'avais envoyé une pièce à Vienne à un musicien italien qui savait le français, et qui avait la plus grande envie d'essayer ses talents sur cette langue.

« Cette fausse nouvelle s'accrédita parmi les bouffonnistes qui vinrent me complimenter sur l'acquisition que j'avais faite de ce bon auteur, et me confirmèrent encore la grande supériorité de la musique italienne sur la nôtre.

« Aussi charmé de leur bonne foi que de l'heureuse tromperie que je venais de leur faire, je leur présentai M. Dauvergne comme le véritable Orphée de Vienne. »

Les *Troqueurs*, représentés, comme nous l'avons dit, le 30 juillet 1753, obtinrent le plus grand succès. La partition, que nous avons en ce moment sous les yeux, serait encore d'une audition possible. D'ailleurs, elle singe très-adroitement dans son style la *Servante maîtresse* du divin Pergolèse.

Ce fut le premier opéra-comique français, le chaînon initial de ce merveilleux répertoire qui, pour le moment, s'arrête aux *Amoureux de Catherine*, de M. Henri Maréchal.

L'opéra-comique a reçu depuis la marque du génie français. Les maîtres du genre, en lui donnant de justes proportions et en l'imprégnant d'une forte senteur d'esprit parisien, en ont fait un produit exquis dont le charme est goûté du monde entier.

Après Dauvergne, vinrent Grétry, Monsigny, Philidor, Dalayrac, qui sont contemporains de l'ancien régime; puis, pendant la Révolution et sous l'Empire, apparurent Cherubini, Méhul, Boieldieu, Nicolo; la Restauration et le gouvernement de Juillet furent illustrés par Hérold, Auber, Halévy, Adam.....

On connaît les musiciens d'aujourd'hui, mais on ignore encore ceux de demain, qu'il appartient désormais à M. Carvalho de faire sortir de leurs limbes.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO

Une brillante floraison après deux mille ans. — Les mines d'argent de Laurium, en Grèce, qui ont occupé, dans ces derniers temps, bien plus les diplomates que les ingénieurs, sont des dépôts de scories abandonnées sur le sol, après l'exploitation, par les Athéniens. Les procédés métallurgiques modernes permettent d'extraire une certaine quantité d'argent de ces scories, qu'on enlève en ce moment pour les porter aux fourneaux de réduction. Elles avaient caché des semences d'une espèce de glaucium ou pavot cornu qui, après un sommeil de deux mille ans, revoient le soleil. Aujourd'hui, tout le terrain de ces antiques mines est couvert de ces fleurs magnifiques, ressemblant à une couronne d'or, telles que Pline — le patriarche des naturalistes — les a décrites, et qui avaient été perdues pour nous pendant des siècles.

Les Préservatifs contre les tremblements de terre. — De nombreux tremblements de terre se manifestent dans l'Europe centrale; mais ils ne sont pas aussi terribles que ceux des pays situés vers le sud. — Annoncer ces cataclysmes est un métier; — se soustraire à leurs effets désastreux est un art.

Cet art est encore dans l'enfance. Pline et ses compatriotes de Pompéi et d'Herculanum ont placé des matelas sur leur tête pour se garantir du feu de la *Montagne ardente*, comme Buffon appelle poétiquement les cratères.

Lors d'un tremblement de terre, en l'année 360 avant Jésus-Christ, le sol s'était ouvert au milieu du Forum; les Augures ayant affirmé qu'il ne se refermerait que lorsque Rome y aurait jeté ce qu'elle avait de plus précieux, un jeune patricien, nommé Curtius, s'imagina que sa personne devait être cette chose précieuse et se précipita, monté sur un superbe cheval et couvert d'une armure magnifique, dans le gouffre béant. Aussitôt la terre se referma.

La science moderne nie l'efficacité d'une pareille intervention dans ces sortes de phénomènes et dit sèchement que ces fentes volcaniques disparaissent à la suite d'une deuxième secousse, qui est inévitable. Cependant Alexandre de Humboldt signale plusieurs crevasses anciennes dans les régions américaines de l'Equateur.

Sous la zone torride, les habitants des terrains *qui remuent*, pour ne pas s'exposer à être ensevelis sous les décombres de leurs maisons, n'en construisent plus de fixes en pierre, et se contentent de demeures flexibles, ou plutôt articulées; en d'autres termes : les charpentes sont en fer et les joints sont à charnières.

Le tremblement de terre se produit-il, la maison s'incline, puis se redresse dès que le courroux de Pluton s'apaise.

L'origine des tremblements de terre est aujourd'hui parfaitement connue. Le centre de notre globe est une mer ignée; mais l'écorce terrestre, s'étant refroidie dans le cours de milliers de siècles, a pressé sur la masse de feu qui cherche toujours à se dégager de cette étreinte et à s'échapper par les ouvertures connues sous le nom de volcans; quand elle ne peut pas s'échapper, elle soulève la croûte qui l'enveloppe, comme la vapeur soulève le couvercle d'une marmite.

Or, comme le feu central éprouve d'immenses difficultés à se faire jour, — ce qui est prouvé par l'épouvantable force avec laquelle il s'échappe de ces cratères où les gaz entraînent des pierres et des laves, — il faut, disent les savants, lui faciliter ce passage; mais, avant tout, reconnaître la durée et l'intensité des tremblements. A cet effet, ils ont inventé le *seismographe*, qui est installé dans le palais de Naples, et, à plus forte raison, dans les Observatoires du pays des arts et de la poésie. C'est un pendule à pointe, suspendu au-dessus d'une couche de sable, où cette pointe marque le sens des oscillations.

On sait que les districts de la Chine, où sont forés les puits de feu, n'éprouvent pas ces désagréables convulsions terrestres, qui engloutissent les villes, y compris les malheureux habitants.

Il faut donc tâcher d'imiter les fils du Céleste-Empire et apprendre d'eux la manière de forer les trous de sonde au moyen de la corde, ce qui permet d'arriver à des profondeurs inconnues dans les pays où l'on emploie la tige rigide en fer ou en bois, dont l'usage est très-limité. A une certaine longueur, le fer se casse par son propre poids, et le bois est repoussé par l'eau qui remplit toujours les trous de sonde.

Puisque ce procédé est connu de temps immémorial dans l'extrême Orient, pourquoi ne l'imiterions-nous pas? Nous pourrions faire venir des sondeurs chinois; les sondeurs allemands viennent bien à Paris et les sondeurs parisiens vont bien en Afrique! En plus, les puits de feu donneraient la solution du combustible à bon marché.

Les Antiquités romaines de l'« Antiquarium » de Berlin. — Une collection très-précieuse d'antiquités romaines est arrivée à l'*Antiquarium* de Berlin, qu'il ne faut pas confondre avec l'*Aquarium*, nom donné au jardin zoologique prussien, où se trouve en ce moment le fameux gorille vivant, le premier en Europe. Ces antiquités comprennent des ustensiles en argent, des gemmes gravées et des parures en or. L'argent a subi une certaine altération par suite de son séjour dans la terre; mais les pierres fines et l'or ont été préservés, comme substances nobles, de toute détérioration. On n'a eu qu'à les laver pour les faire apparaître dans tout leur brillant.

Les objets en argent ne sont pas très-nombreux. En dehors d'un gobelet et d'une petite boîte en forme de coquille, on voit un bracelet qui figure deux serpents; sa fermeture est un molosse à poils dorés. C'est un chef-d'œuvre de ciselure.

Parmi les pierres précieuses se trouvent deux magnifiques émeraudes creusées, dont on n'a pas encore pu reconnaître l'emploi; puis un rubis avec une feuille d'or en dessous, figurant un groupe de néréides assises sur un cheval marin. Les camées sont déjà plus abondants. Le plus grand d'entre eux, presque rond, a un diamètre de 5 centimètres; il représente la tête de Méduse. Sur d'autres de ces camées se trouvent taillés une course de chevaux avec quadrige, — le groupe d'un satyre et d'une nymphe, — deux grands portraits de femme et un portrait de guerrier. Toutes ces gemmes, qui appartiennent au temps des premiers empereurs, ont encore leur encadrement primitif en or; elles servaient pour des bagues. On sait que les patriciens avaient la passion de collectionner des bagues avec pierres gravées.

La partie la plus importante de la collection comprend les objets en or; ils étaient tous destinés à des ornements de femmes. Une grande quantité de minces plaques en or, qu'on a découvertes séparées, ont été réunies, — en supposant leur destination, — en une couronne de 20 centimètres de hauteur et de 10 centimètres de diamètre. Il y a aussi des colliers en petites boules creuses, formés de deux parties dont les bouts se terminent en tête de lion; cinq paires de bracelets en or massif ont la forme de serpents qui s'enlacent autour du bras. Entre ces serpents se trouvent des médaillons taillés en haut relief, dont l'un représente Apollon et l'autre Jupiter ayant à son côté un aigle. Un anneau de femme, avec le buste de Zeus, est également gravé en haut-relief.

On voit par ces exemples que l'orfèvrerie antique a utilisé l'excessive dilatabilité de l'or pour confectionner des parures très-délicates, ou qu'elle a laissé l'or en morceaux lourds et peu décorés, afin de produire de l'effet par l'éclat si séduisant de ce métal. Tous ces ornements sont nommés *ornements étrusques*; on les attribue aux Etrusques dont les tombeaux sont les principaux endroits où l'on trouve de ces objets précieux. Du reste, les Romains n'avaient pas l'habitude d'enterrer leurs morts avec de véritables bijoux, qu'ils remplaçaient volontiers par des imitations en argile cuite et couvertes de feuilles de bronze.

Le système métrique en Autriche. — Le système métrique vient d'être adopté dans tous les États de l'empire d'Autriche, et il est le seul reconnu officiellement aujourd'hui. Le système décimal y est déjà appliqué à la monnaie depuis plusieurs années. L'unité est le florin argent de 2 fr. 50, divisé en cent parties : kreutzers en cuivre, qui sont la monnaie courante. On en fait des rouleaux de 100, 50 et 25 pièces, appelés *patrone* ou cartouche. Cette monnaie n'est pas d'un usage commode. Par exemple, dans les cafés et les restaurants, le *garçon payeur*, qui seul fait la recette, porte un sac en cuir, — comme nos conducteurs d'omnibus, — pour y mettre ses cartouches, qui passent de main en main sans que personne songe à en vérifier le contenu.

L'argent métal étant rare dans l'empire austro-hongrois et y faisant une prime énorme, on se sert dans le petit commerce des billets d'un florin, auxquels on applique le système duodécimal; on les déchire en deux ou en quatre morceaux, dont trois forment le prix d'une course en fiacre, y compris le pourboire du cocher.

C'est avec ce papier-monnaie et ses multiples qu'on paye 32 francs pour un napoléon et 1,200 francs pour un billet de 1,000 francs de la Banque de France. Il y a donc avantage à dépenser l'or et les billets dans le pays même, mais à la sortie l'opération inverse a lieu. Dans les gares frontières, le changeur qui y est installé réclame ses 1,200 francs contre le billet de 1,000 francs, plus 8 francs pour droit de commission. C'est le cas ou jamais de voir le revers de la médaille.

ÉMILE WITH.

OBSERVATION UTILE

J'ai dit, dans les numéros précédents, tout le bien que je pense du véritable cachemire de l'Inde, dont l'unique dépôt en Europe se trouve, 1, rue Auber, à l'*Union des Indes*, et je n'ai été que l'écho du public féminin auquel s'adressent ces renseignements. Plusieurs de nos lectrices, en effet, m'ont remerciée de leur avoir fait connaître ce charmant tissu, avec lequel elles ont fait faire des toilettes qui mettent si bien en relief les grâces de leur personne; mais il me reste à mettre en garde contre les contrefaçons celles qui n'ont pas encore fait usage du cachemire de l'Inde. Le véritable cachemire de l'Inde ne se trouve que rue Auber, nº 1, et, pour s'assurer que sa couturière a réellement pris l'étoffe demandée sous ce nom au seul endroit où elle se trouve, il suffit de constater si la *lisière chinée à jour* existe de chaque côté; le moyen de contrôle est des plus simples, mais j'ai dû l'indiquer à mes lectrices. — UNE PARISIENNE.

THÉATRE. — Une brillante soirée musicale et littéraire, réunissant sur le même programme les noms de l'éminent baryton Valdec, du violoncelliste Nathan, de Mme Doche et de Mlle de Miramont, vient de clôturer dignement la saison d'Étretat.

Nous recommandons particulièrement les déjeuners du *Grand-Hôtel* : 4 fr., vin, café et liqueurs compris. *Dîners* de la *Table d'hôte* à 6 fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le *Grand-Hôtel* sont admises à ces deux tables.

EAU d'**OREZZA**, contre anémie, chlorose, gastralgies, etc. — **Consulter les Médecins.**

---

4 FR. PAR AN — *TREIZIÈME ANNÉE* — 4 FR. PAR AN

LE

MONITEUR

DES

TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS*

SOCIÉTÉ ANONYME

au Capital de 3,000,000 de fr.

Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des Assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE

OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU

LE

CALENDRIER-MANUEL

DU CAPITALISTE

pour **1876**

VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE,

CONTENANT :

Des renseignements détaillés sur la situation de toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1875, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — l'historique, les prospectus complets de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE

Pour **4** fr. par an

AU

MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

104, rue de Richelieu, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

LE

MUSÉE DU LOUVRE

CHEZ SOI

LA 1re SÉRIE DES VUES STÉRÉOSCOPIQUES SUR VERRE

DES

OBJETS D'ART DE LA GALERIE D'APOLLON

VIENT D'ÊTRE MISE EN VENTE DANS LES

Salons d'Exposition de la Photochromie

15, quai Voltaire, à Paris

CETTE PREMIÈRE SÉRIE SE COMPOSE DE

Casque de Charles IX.	Aiguière émail de Limoges.
Casque de Henri II.	Groupe bronze et argent.
Cuirasse de Henri II.	Aiguière sardoine.
Dossière de Henri II.	Aiguière agate.
Jambières de Henri II.	Aiguière jaspe sanguin.
Brassards de Henri II.	Vase de Suger.
Colletin et cuissards de Henri II.	Vase améthyste.
Plat et buire de Charles V.	Coffret de Charles VII.
Anne de Montmorency.	Aiguière sardoine orientale.
Plat émail de Limoges	Aiguière sardoine.
Écusson émail de Limoges.	Reliquaire, autel du Saint-Esprit.
Gobelet bec d'aigle.	Cassette de Saint-Louis.

Prix de chaque vue : **4** fr.; franco par la poste : **4** fr. 50.

Adresser les demandes au directeur des SALONS DE PHOTOCHROMIE, 13, quai Voltaire, à Paris.

LIQUIDATION

DE LA

LIBRAIRIE E. LACHAUD & Cie

(A. Dusserre exp.-comp., liquidateur)

4, place du Théâtre-Français, à Paris

Les Aventures d'un comédien, *Mystères de la Grande Bohême*, par MARC-FOURNIER. Un vol. in-12 . . 3 »

Les Femmes de glace, par PAUL DE LÉONI. Un volume in-12. . . . . 3 »

L'Araignée rouge, par RENÉ DE PONT-GEST. Un volume in-12. . . . . 3 50

Récits intimes. *Le Droit de conquête, la Potiche, la Sœur, Marthe*, par GEORGES MAILLARD. Un volume in-12. . . . . 3 »

Les Mariages de Londres, par PIERRE SANDRIÉ. Un vol. in-12. . . . . 3 »

Méthode pour prolonger la vie, par J. FREY. . 1 »

Comment on peut guérir la goutte, par J. FREY. 1 »

L'Art d'être très-malheureux en ménage, par J. FREY. . . . . 1 »

A toutes Femmes. Pour être toujours belles, par J. FREY . . . . 1 »

Envoyer le montant en un mandat ou en timbres-poste, et on reçoit par retour du courrier.

RENAUD DE VILBAC

ÉCOLE DU PIANO

ÉLÉMENTAIRE ET PROGRESSIVE, DÉDIÉE AUX CONSERVATOIRES

Méthode pour les enfants.	4 net		Envoi franco contre timbres ou mandats.
1º 25 Etudes enfantines (très-faciles)	3	»	
2º 25 Etudes récréatives (faciles)	4	»	
3º 25 Etudes de genre (moyenne force). . .	4	»	
4º 25 Etudes brillantes (moyenne force). . .	5	»	
5º 25 Etudes faciles (à quatre mains)	5	»	
6º 25 Etudes moyenne force (à quatre mains).	5	»	

PARIS, **CHOUDENS**, ÉDITEUR, RUE SAINT HONORÉ, 265.

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS

(6e année) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, **18**, Paris.

DIRECTEUR : **CH. DUVAL**, OFFICIER RETRAITÉ

Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers.

Paraît chaque dimanche. — Liste des anciens tirages.

Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.

ABONNEMENTS : Paris et Départements **3 FR. PAR AN**

Abonnement d'essai . **3** mois, **1** fr.

L'ABONNÉ D'UN AN reçoit **EN PRIME GRATUITE** un beau **PORTEFEUILLE FINANCIER** avec un Traité de Bourse de **200** pages.

SURDITÉ BRUITS

Doctr **GUÉRIN**, R. Valois, 17, Paris 1h à 2h. — Pas d'opération. — Traite aussi par correspondance.— *Guide du Traitement*, **2** fr.

CACHEMIRE DE L'INDE pr Robes, seul dépôt en Europ l'Union des Indes, 1, r. Auber

---



L'ÉDUCATION DANS LA FAMILLE

Méthode de Mmes Fabre et Gentilhomme

GUIDE LITTÉRAIRE ET MUSICAL A L'USAGE DES MÈRES DE FAMILLE ET DES MAISONS D'ÉDUCATION.

Cette publication est indispensable aux institutrices et aux mères de famille qui veulent surveiller elles-mêmes l'éducation de leurs enfants. Elle indique, jour par jour, la distribution du travail, les leçons à apprendre, les livres à consulter. Avec cette méthode, fruit d'une longue expérience, les progrès obtenus par Mmes Fabre et Gentilhomme sont vraiment extraordinaires; aussi le succès s'est-il affirmé dès l'apparition des premières livraisons.

Les cours sont gradués, selon les différents âges.

On peut se procurer immédiatement les cours suivants, qui ont été publiés du mois d'octobre 1874 à la fin de juillet 1876 et qui forment 6 volumes:

Cours élémentaire (complet), 1 vol. in-4º...	6 fr.
Cours primaire (complet), (1re année)....	6
Cours primaire (complet), (2e année).....	12
Cours secondaire (1re année), 1 vol. in-4º.	12
Cours secondaire (complet), (2e année)...	12
Cours supérieur (1re année), 1 vol. in-4º..	12

En cours de publication à partir du 1er octobre 1876:

COURS SECONDAIRE (3e année).

Un an, **12** francs. — Six mois, **6** francs.

Les abonnés reçoivent chaque semaine une livraison. — Les abonnements courent du mois d'octobre 1876.

Envoyer le montant de l'abonnement ou des volumes en un mandat sur la poste à l'ordre de M. Bourdilliat, administrateur, 13, quai Voltaire, à Paris. — Avoir soin de bien désigner le cours que l'on désire recevoir.

Vient de paraître

LA DEUXIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE

DE

LA FEMME

chez elle

ET DANS LE MONDE

par Mme MARIE DE SAVERNY

Un élégant volume in-8º (impression de luxe)

PRIX **5** FRANCS

(Ajouter 50 c. pour recevoir franco.)

Adresser les demandes à l'administrateur du Monde illustré *et de la* Revue de la Mode, *13, quai Voltaire, à Paris.*

Se méfier des imitations ou contrefaçons

LA VELOUTINE VIARD

La meilleure Poudre pour le teint

SE TROUVE CHEZ L'INVENTEUR

5 bis, Rue AUBER, 5 bis, PARIS.

DOMAINE DE FERRIÈRES

Coupes de bois de l'exercice 1876, A VENDRE en 17 lots, variant de 3 à 12 hect., à Ferrières, près Lagny (Seine-et-Marne), le jeudi 19 octobre 1876, à midi précis.

S'ad. à Paris, à Me Corrard, not., rue Montaigne, 17, et à Ferrières, à la régie du domaine.

AVANT ARRIÈRE

LORIENT. — Le nouveau Cuirassé *le Redoutable*, après sa mise à flot. — (Dessin de M. Férat, d'après le croquis de M. Leduc.)

ÉCHECS

PROBLÈME N° 624

COMPOSÉ PAR M. F. ORMOND

English chess Problems.

Les Blancs font mat en trois coups.

La solution du problème n° 622, dans l'énoncé duquel une erreur s'était glissée, est remise à samedi prochain. Nous ne voudrions priver aucun amateur de la satisfaction d'étudier à loisir cette belle composition, dont, au reste, le n° 623 forme le très-remarquable pendant.

Nous devions une recommandation toute particulière aux œuvres d'un amateur nouvellement connu, mais dont la place est marquée parmi les premiers compositeurs de problèmes de notre époque.

LIGIER

Le Buste de Ligier, récemment inauguré à Bordeaux. (Photog. Terpereau, de Bordeaux.)

Inauguration du Buste de Ligier

L'INAUGURATION de ce buste, dû au ciseau de l'habile statuaire M. Jouandot, a eu lieu dans les premiers jours de ce mois au Grand-Théâtre de Bordeaux. Après la représentation des *Danicheff*, le buste, placé sur un piédestal en velours, et entouré de tous les artistes du théâtre, a été salué par les applaudissements de la salle entière. On dit alors une pièce de vers en l'honneur du célèbre acteur de la Comédie-Française; puis, après un chaleureux discours, prononcé par notre spirituel collaborateur M. Monselet, son ami, qui a retracé sa vie d'artiste, semée de tant de succès, aussi bien dans la tragédie que dans le drame moderne, le buste fut couronné et transporté dans la salle des grands hommes. Voir l'article, sous forme de lettre, de notre collaborateur sur cette intéressante cérémonie.

Le dix-huitième numéro du *Journal de Musique*, qui paraît aujourd'hui, contient :

MUSIQUE : *La Zingarella*, poésie de Théodore de Banville, musique d'Aristide Hignard.
La Garde passe, marche des *Janissaires*, extraite des « Deux Avares », musique de Grétry.

TEXTE : Une Résurrection. — La Musique à l'Exposition. — La *Zingarella*. — Nouvelles de Partout. — Album anecdotique. — Petite correspondance.

Un numéro toutes les semaines, 40 centimes.

Abonnements (Paris et départements) : un an, 18 fr.; — six mois, 9 fr.; — trois mois, 4 fr. 50; — un mois, 1 fr. 50.

Adresser les demandes à M. Bourdilliat, administrateur du *Journal de Musique*, 13, quai Voltaire, à Paris.

RÉBUS

JE VEUX TE FAIRE RIRE

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Le sultan ne siége pas précisément sur un lit de roses.

Ont deviné le dernier rébus : MM. l'Œdipe du Café de l'Univers au Mans; Café de la Concorde, à Lyon; de Celigny, à Paris; Café de la Ville, à Orléans; Café Gire; Termes-Dubrova, à Aiguillon; Mortjé, à Paris; Mathey, à Orbans; Achille, habitué du Café national, à Vierzon.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE
20e Année. N° 1017 — 7 Oct. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. É. HUBERT.



THÉATRE-FRANÇAIS. — *Rome vaincue*, tradégie en cinq actes de M. Parodi. — (Dessin de M. E. Morin, croquis de M. F. Zando. — Voir l'article Théâtres.)

COURRIER DE PARIS

N'ÉTAIT-CE point Béranger qui répondait à M. Viennet, qui le pressait de « chanter encore » :

— Une chanson, comme vous y allez, ça ne se fait pas comme une tragédie!

C'est vrai, et c'est bien heureux; mais c'est heureux surtout pour les habitués du Théâtre-Français, pour ceux de l'Odéon, qu'on appelle assez volontiers le second Théâtre-Français, on ne sait pas trop pourquoi, une vieille habitude, et pour ceux du théâtre Déjazet, que M. Ballande vient d'intituler le troisième Théâtre-Français, si toutefois le troisième Théâtre-Français a jamais des habitués, ce qui est très-hypothétique.

En France, il y a environ deux millions cinq cent mille chansons connues, et le nombre de celles qui n'ont pas été imprimées est incalculable.

Cela n'a rien d'extraordinaire dans un pays où tout finit par des chansons, même les plus sombres tragédies.

Supposez que Béranger ait dit vrai et voyez notre France bien-aimée affligée de trois millions de tragédies; c'est pour le coup qu'il faudrait désespérer de son avenir. Je sais bien qu'une tragédie tombée ne vaut ni plus ni moins qu'une chanson oubliée; mais ça tient beaucoup plus de place.

Nous avons une douzaine de bonnes tragédies et, jusqu'à présent, ce nombre a semblé répondre à nos besoins.

Depuis la *Lucrèce*, de Ponsard, nous avons eu *la Fille de Roland* et *Rome vaincue*. C'est bien tout ce qu'il faut pour une nation qui n'est héroïque qu'à ses heures.

∿∿ En revanche, la chanson, que Béranger semblait placer au-dessus de la tragédie, pullule avec une facilité déplorable, et il faut reconnaître qu'il y a joliment loin du *Dieu des bonnes gens*, des *Bohémiens*, de *l'Aveugle de Bagnolet* à *l'Amant d'Amanda*. Pourtant il est rare que chaque semaine ne produise pas un petit chef-d'œuvre dans ce genre; mais le public paraît n'y prêter aucune attention.

Est-ce le goût du public qui diminue? je ne le pense pas; le public, quoi qu'on en dise, apprécie toujours une belle chose, mais à la condition qu'on ne lui serve pas toujours la même.

Eh bien, voilà le grand tort des chansonniers, ils servent toujours la même chanson, et le public passe indifférent devant cette vieille dame, qu'il salue plutôt par respect que par sympathie.

∿∿ Malgré les efforts de Clairville, de Grangé, de H. de Guerle, le doyen des chansonniers français, de Charles Vincent, de Sylvain Saint-Étienne et de cent autres noms fameux dans l'histoire du flon-flon, le caveau ne fait pas dans le monde le bruit qu'il devrait y faire; il vit, c'est beaucoup, mais ce n'est pas assez.

Pourtant il semble vouloir faire des siennes et recouvrer son ancienne splendeur; il a son *Moniteur officiel* tout comme un gouvernement qui se respecte; ce *Moniteur* s'appelle la *Chanson française*, et est rédigé avec conscience et talent par Sylvain Saint-Étienne, déjà nommé, et Alfred Leconte; mais cela ne suffit pas.

Ce qu'il faudrait à la chanson, — en dehors de son journal et de son Caveau, — ce sont des habits neufs.

La chanson française a des manches à gigot, un chapeau calèche, un châle, un cabas et des souliers à cothurnes mal ajustés dans des socles articulés.

Voyons, mes maîtres, il faut changer tout cela, sans quoi vos petits-enfants vont rire.

Oh! ne croyez pas que vous ayez en nous un critique sec et injuste. Vous avez charmé notre jeunesse, vos accents patriotiques m'ont souvent consolé, et, aujourd'hui encore, vous me remuez le cœur; mais, je vous le dis, il est temps d'ôter à votre Muse sa chlamyde usée et son peplum déteint.

∿∿ Le dernier numéro du journal du Caveau contient quatre chansons.

Une, de M. Jules Petit, intitulée : *Hier, aujourd'hui et demain*. L'autre : *Tout pour la patrie!* signée, — et c'est là une curiosité parisienne — par Duvelleroy, le célèbre éventailliste. Quand on est artiste, on l'est en toute chose. Enfin, la troisième s'appelle : *le Silence est éloquent*, auteur, Jules Échaillé.

Eh bien, quoique ces petits poëmes soient très-bien troussés, leur forme est tellement ordinaire, que je n'en aurais pas parlé, s'ils n'étaient précédés d'une chanson de Du Bellay, poëte du seizième siècle.

Eh bien! — mérite à part, il est bien entendu que MM. Echaillé Petit et Duvelleroy n'ont pas eu la prétention de rivaliser avec le maître, — c'est Du Bellay qui est le plus jeune, le plus frais, le plus original en sa chanson du *Vanneur*.

Voici cette perle :

1er COUPLET

A vous, troppe légère
Qui d'aisle passagère
Par le monde volez,
Et d'un sifflant murmure
L'ombrageuse verdure
Doucement esbranlez;

2e COUPLET

J'offre ces violettes,
Ces lis et ces fleurettes,
Et ces roses ici,
Ces vermeillettes roses
Tout fraischement écloses,
Et ces œillets aussi.

3e COUPLET

De votre douce haleine
Esventez cette plaine,
Esventez ce séjour,
Cependant que j'ahane (1)
A mon bled que je vanne
A la chaleur du jour.

Il faut faire la chanson ainsi et pas autrement.

Il est de toute nécessité de se débarrasser du fameux couplet politique, du fameux couplet belliqueux et du fameux couplet de la barque à Caron, qui deviennent fastidieux et qu'on écoute avec cette triste bienveillance qu'on a pour les gens qui vous ennuient, et qu'on écoute parce qu'on les connaît depuis trop longtemps et qu'ils sont trop vieux pour qu'on ait besoin de rompre avec eux.

∿∿ C'est Alfred Vernet qui a plus spirituellement pastiché la chanson; il avait, du temps où Vitu donnait des soirées, composé une espèce de drôlerie qui faisait tordre les convives de l'éminent critique.

Parfois, quand il y avait des étrangers, on se contenait, on savait que les bourgeois allaient être pincés, et on ne voulait pas les empêcher de verser de douces larmes.

Voici le couplet qui attendrissait les dames surtout; c'est idiot et sublime :

Quand de l'amour on a su fixer l'aile,
Un bon Français doit mourir pour l'honneur,
Et chacun doit apporter la nouvelle;
Car c'est en soi qu'on trouve le bonheur.
N'oublions pas qu'une larme éphémère
Rappelle encore un souvenir nouveau.
Voile d'azur, vous empourprez la terre.
Mes bons amis, ce jour est le plus beau!

(1) « Ahaner, » avoir de la peine.

— C'est adorable, disaient les bourgeois.

— C'est plein de cœur, disaient les femmes

Il y avait aussi le couplet politique qui est un chef-d'œuvre à lui tout seul, et j'avoue que je n'en connais pas de meilleur :

Voici venir l'horizon des phalanges
Qui fit pâlir les romaines légions.
Ah! Sainte-Hélène a vu périr des anges,
Laissons un pleur aux lointaines régions.
De saint Simon le casque et l'utopie
Ont fait pâlir Fulbert dans son tombeau.
Et quand je vois la Pologne attendrie,
Mes bons amis, ce jour est le plus beau.

Il y a des gens qui frémissaient de patriotisme et d'autres qui pleuraient, et ceux-là avaient bien raison, rien ne jette plus de vague à l'âme que ce que l'on ne comprend pas.

∿∿ Un homme qui aurait certainement tranché le nœud gordien tout aussi bien que le grand conquérant, c'est M. le maire d'Elbeuf, ville célèbre par ses draps.

J'ignore si ce magistrat est radical, mais ses arrêtés me paraissent des plus radicaux.

Il est d'usage, en province, qu'à l'ouverture de la saison théâtrale les artistes fassent trois débuts dans des œuvres différentes. Ceci fait, le public se prononce et décide s'il gardera tels ou tels artistes qui lui plaisent ou s'il renverra telles ou telles artistes qui ne lui plaisent pas. Le public paye, c'est son droit.

En Belgique, le public tout entier n'a pas à se prononcer, les abonnés seulement ont voix au chapitre.

Dans la province française, les décisions des spectateurs entraînent souvent un certain tumulte; des cabales se forment contre Pierre ou Paul, mais plus souvent contre Pierrette ou Pauline. On comprend, du reste, que Mlle Pauline ne plaise pas à certains spectateurs, justement parce qu'elle plaît trop à d'autres.

Néanmoins, quand on a bien sifflé et bien applaudi, tout rentre dans l'ordre jusqu'à la saison prochaine, et le peuple s'endort tout fier d'être souverain, du moins à la comédie.

M. le maire d'Elbeuf a voulu supprimer ces « désordres », et il a publié un arrêté par lequel il nomme « une commission spéciale chargée de prononcer, sous la présidence du maire, l'admission ou le renvoi des artistes ».

Les membres de cette commission sont MM. Rouland, Bouchet, Bucaille, Descourtils, Goubin, Levasseur, L'Écuyer et Prestat.

Je n'ai ni le droit ni l'envie de protester contre une mesure prise par le premier magistrat d'une des cités les plus sympathiques de France; mais il me semble que je ne manquerais à aucune convenance en hasardant une ombre d'observation.

Sans doute, le conseil municipal d'Elbeuf donne pour son théâtre une large subvention, ce qui lui constitue une apparence de droit; mais enfin cet arrêté paraît tardif, et les artistes, sur les engagements desquels il n'a pas été notifié, pourraient rompre d'emblée ces engagements, refuser de jouer et réclamer du malheureux directeur des dommages intérêts.

Le directeur objecterait le fait du maire comme on objectait autrefois le fait du prince, et l'affaire serait longue. La ville d'Elbeuf, privée de théâtre, en serait réduite à envier Louviers.

D'un autre côté, tout en ne doutant pas des hautes aptitudes de la commission, M. le maire a dû la choisir parmi les citoyens les plus littéraires de l'endroit, parmi les plus fins connaisseurs en l'art dramatique, parmi les gens ayant fait preuve de goût et de connaissances pratiques en mainte et mainte circonstance; tout cela va sans dire.

Pourtant il est à craindre que plus d'un habitué du théâtre ne soit persuadé, dans son for intérieur, que son goût vaut autant que celui de MM. Bucaille ou Goubin.

Il est à craindre aussi que le public qui paye ne se veuille pas laisser imposer des comédiens qui plairont à MM. Lécuyer ou Bouchet et qui ne lui plairont pas.

Il ne dira rien, le public, mais il s'en ira au café-concert ou ailleurs, et c'est l'impresario qui payera les pots cassés.

, Il est à craindre que les artiste, n'étant ni sifflés ni applaudis à leurs débuts, ne trouvent pas les moyens que le succès augmente quelquefois.

Il est à craindre que des gens graves, remplissant une mission officielle, ne préfèrent des talents corrects, mais froids, à des talents excentriques dont ceux qui veulent rire après avoir travaillé toute la semaine font le plus grand cas.

Il est à craindre, et ceci pour mémoire seulement, qu'une soubrette, disgraciée par la commission, n'insinue des propos malveillants et mensongers. Si ce n'est pas la soubrette, ce sera la Dugazon, et si par malheur c'est la grande coquette, je ne réponds plus de rien.

Il est à craindre que les épouses des commissaires, par un sentiment bien concevable, forcent leur mari à renvoyer les jolies actices et à n'admettre que les laides ; ce serait amusant pour la haute gomme d'Elbeuf.

Il est à craindre que le spectateur, trouvant qu'on le compte pour trop peu, ne garde ses trente sous.

Il est à craindre que le public, jaloux de ses droits usurpés, ne siffle des artistes qui lui sont imposés par l'autorité.

Jusqu'à présent il avait fallu la permission de M. le maire pour jouer la comédie, mais cette permission n'était pas absolument nécessaire pour la jouer bien ou mal.

Enfin, il est à craindre que l'éternel plaisant du parterre, recueillant ses souvenirs, ne se mette à chanter, le jour du jugement, la fameuse proclamation du non moins fameux garde champêtre Pigache :

> M'ossieu l'maire vous commande
> De bien prend' vos ébats ;
> A quinze francs d'amende
> Ceux qui n's'amuseront pas !

Et tout ça ne serait rien, s'il n'était à craindre que les journaux avancés ne lancent les imprécations les plus épouvantables contre M. le maire Sauvestre, qui vient de gaieté de cœur donner un grand coup de hache au suffrage universel, et justement dans le seul côté où il soit amusant.

〰 Nous sommes, d'ailleurs, en pleine saison d'arrêtés.

Voici S. Exc. M. le ministre qui a décidé la mort des petits chevaux.

Les petits chevaux sont un nouveau jeu, âgé de deux ans à peine. Trouville le vit naître, Trouville l'a vu mourir.

Ils n'allaient pas bien vite, ces petits chevaux-là ; en deux ans, ils avaient à peine fait le tour de la côte normande. Je ne les ai rencontrés ni à Genève, ni à Aix, ni ailleurs.

A Étretat, on les inaugurait à peine, et à Cabourg, on n'y songeait déjà plus, et c'est à peine si à Villers on en avait entendu parler.

Les paris, il y en avait dans quelques cercles, et au *Hunting-Club*, ils n'avaient fonctionné que deux vendredis. De là ils étaient descendus chez les marchands de jouets d'enfants où ils n'avaient pas fait fureur.

Ces pauvres bêtes, dont toute la malice était de se mouvoir sur une pelouse en carton à l'aide d'un ressort de montre, allaient se dérober devant l'indifférence publique, lorsque la circulaire ministérielle vient de les faire briller d'un nouvel éclat.

On en achète beaucoup dans les maisons mondaines depuis qu'une grande autorité les a déclarés dangereux au premier chef.

〰 Un profond moraliste a dit une chose bien vraie ; malheureusement, quand un profond moraliste dit une chose, plus elle est vraie et moins on l'écoute. Celui dont il est question disait :

— Ce n'est pas le jeu qu'il faudrait supprimer, ce sont les joueurs.

C'est difficile, certainement, mais tant qu'on n'en sera pas arrivé là, il y aura toujours quelque chose à faire, et ce qu'on fera ne servira à rien dans un pays où un particulier n'a pas le droit de perdre un louis aux petits chevaux ou à la roulette, et où il lui est permis de perdre des millions aux Mexicains, au Péruvien ou au Crédit foncier suisse.

En France, on joue à tout ; on se ruine à tous les jeux qui ne rapportent rien à l'État.

On sait l'histoire de ces deux gentlemen qui jouaient des sommes énormes aux plus forts fiacres.

Un de mes confrères racontait l'autre jour le jeu du miel, inventé par Mme de La Neuville lorsque M. de Sartines défendit les banques de pharaon ; mais je ne pense pas qu'on ait jamais raconté la fameuse partie de roulette qui se joua chez l'un des hommes les plus célèbres du temps.

〰 A cette époque, ce grand homme était ministre. En ce temps-là, comme aujourd'hui, il détestait le jeu, comme il convient à un orateur permanent qui aime à être écouté.

Ses soirées étaient fort suivies ; mais les jeunes attachés d'ambassade, les auditeurs au conseil d'État et à la cour des comptes, et quelques littérateurs et artistes du temps s'y ennuyaient à mourir.

Voilà qu'un soir que Son Excellence faisait un long discours pour glorifier le gouvernement qui, quelques années avant, avait aboli les jeux en France, voilà, dis-je, que ces endiablés se mirent dans l'idée de jouer à la roulette au beau milieu du salon de l'Excellence.

Comme il ne fallait pas compter sur l'instrument, voici comment ils procédèrent : ils firent une roulette vivante ainsi organisée :

On convint de trente-six numéros qui partaient de vingt à cinquante-six.

On fit deux couleurs, la rouge et la noire.

Le pair et l'impair.

Le manque et le passe.

Un auditeur à la cour des comptes, H. de Saint-A..., inscrivait les mises ; la roulette, c'était la porte.

Quand un homme entrait, c'était noire.

Quand c'était une dame, c'était rouge.

L'âge des invités représentait les numéros.

Une dame de vingt-trois ans entrait-elle, le jeune comte de B..., qui est aujourd'hui un vieux comte, et qui remplissait les fonctions de croupier, disait :

— Vingt-trois, rouge, impair et manque.

Quand c'était un homme de cinquante ans, il criait :

— Cinquante, noire, pair et passe.

Il se perdit et se gagna naturellement des sommes assez rondelettes.

Ce qu'il y a de comique en cette affaire, c'est que les députés du centre représentaient les zéros, et les pairs de France les doubles zéros.

〰 Mais ce qu'il y a encore de plus comique, c'est que le secret ayant été mal gardé ou pas gardé du tout, un courtisan vint dire au grand homme :

— Excellence, il s'est passé samedi un fait scandaleux dans vos salons.

Le grand homme, qui a la prétention à la vertu et la vertu à la prétention, bondit et demanda des explications.

— Excellence, on a joué à la roulette.

— Où ?

— Dans les salons de Votre Excellence.

— Quels salons ?

— Les vôtres, dans le grand salon du milieu.

— Quelle roulette ?

— Mais la roulette.

— Il y avait une roulette dans le grand salon du milieu ?

— Évidemment non, Excellence, mais...

— Il n'y a pas de mais, vous me prenez pour un autre ; et il congédia le courtisan abasourdi par un entêtement qui devait devenir proverbial.

A quelque temps de là le général de F..., grand joueur de whist et partenaire du maréchal Soult, interpella le grand homme sur la fameuse partie de roulette qu'on avait jouée dans son salon.

— Vous aussi, dit le ministre, vous aussi, général, vous avez donné dans cette plaisanterie, vous, un membre du comité d'artillerie ? ah !

— Mais j'y ai tellement donné, répondit en riant le général, que, moi qui vous parle, j'y ai gagné une soixantaine de louis.

— Comment ça ? fit l'Excellence abasourdie ; c'est impossible.

— Rien de plus simple, j'avais mis un louis au double zéro : le comte du B... est entré, et Saint-A..., qui tenait la banque, m'a donné trente-cinq louis, plus ma pièce.

— Pourquoi ?

— Mais parce que le comte du B... est pair de France.

L'Excellence, tout à fait abasourdie, allait éclater, le général continua :

— J'ai encore gagné trente-cinq louis que j'avais mis au trente-cinq : c'est Victor Hugo qui est entré. Vous savez :

> Ce siècle avait deux ans.....

De trente-sept ôtez deux, reste trente-cinq.

Le ministre sentait sa cervelle prête à voler en éclats, mais il ne voulut pas avoir l'air de céder.

— Je vous y prends, vous avez dit que vous aviez gagné soixante louis, et maintenant vous dites soixante-dix.

— Ah ! fit le général, j'en ai reperdu une dizaine sur Mmes X..., Y... et Z... Vous savez, l'âge des femmes, c'est bien difficile à savoir.

Le grand homme comprit que, lui qui comprenait tout, il ne comprendrait jamais ce qu'on voulait lui dire. Plus tard, il examina une roulette avec la plus scrupuleuse attention, et plus il examinait cette roue si amusante à voir tourner et moins il comprenait, et voilà un homme qui, par deux fois, a gouverné la France.

〰 Je suis fort en retard pour vous signaler trois livres à sensation. Je réserve à ces trois ouvrages une notice particulière, et si j'en dis quelques mots aujourd'hui, c'est tout simplement pour faire un peu d'actualité.

Le premier est un roman d'Élie Berthet, un véritable roman plein de situations dramatiques et saisissantes. Ce n'est ni un roman de nos jours, ni un récit de la Révolution, du temps de Louis XV ou de la Régence, de la Fronde ou de la Ligue, de la Renaissance ou du moyen âge. Ce n'est même pas un roman gaulois ou celtique, et si vous me disiez :

— Chroniqueur, passez au déluge, ce ne serait pas encore assez.

C'est un roman des temps préhistoriques, c'est-à-dire une nouveauté pleine d'audace, de science et de talent.

La seconde édition paraît demain.

L'autre est un livre de Paul Perret, intitulé : *l'Idole*, ouvrage si étincelant, si étrange, si véritablement hors ligne, que je m'étonne de ne pas voir nos confrères des journaux quotidiens et des revues le signaler à l'attention publique avec tout l'honneur qu'il mérite.

On reproche aux lecteurs leur indifférence, mais ne sait-on pas qu'il faut dix ans à un vrai livre pour faire son chemin tout seul, et qu'il suffirait de dix jours, si tous ceux qui ont de l'autorité criaient à la fois :

— Un chef-d'œuvre, messieurs ! découvrez-vous !

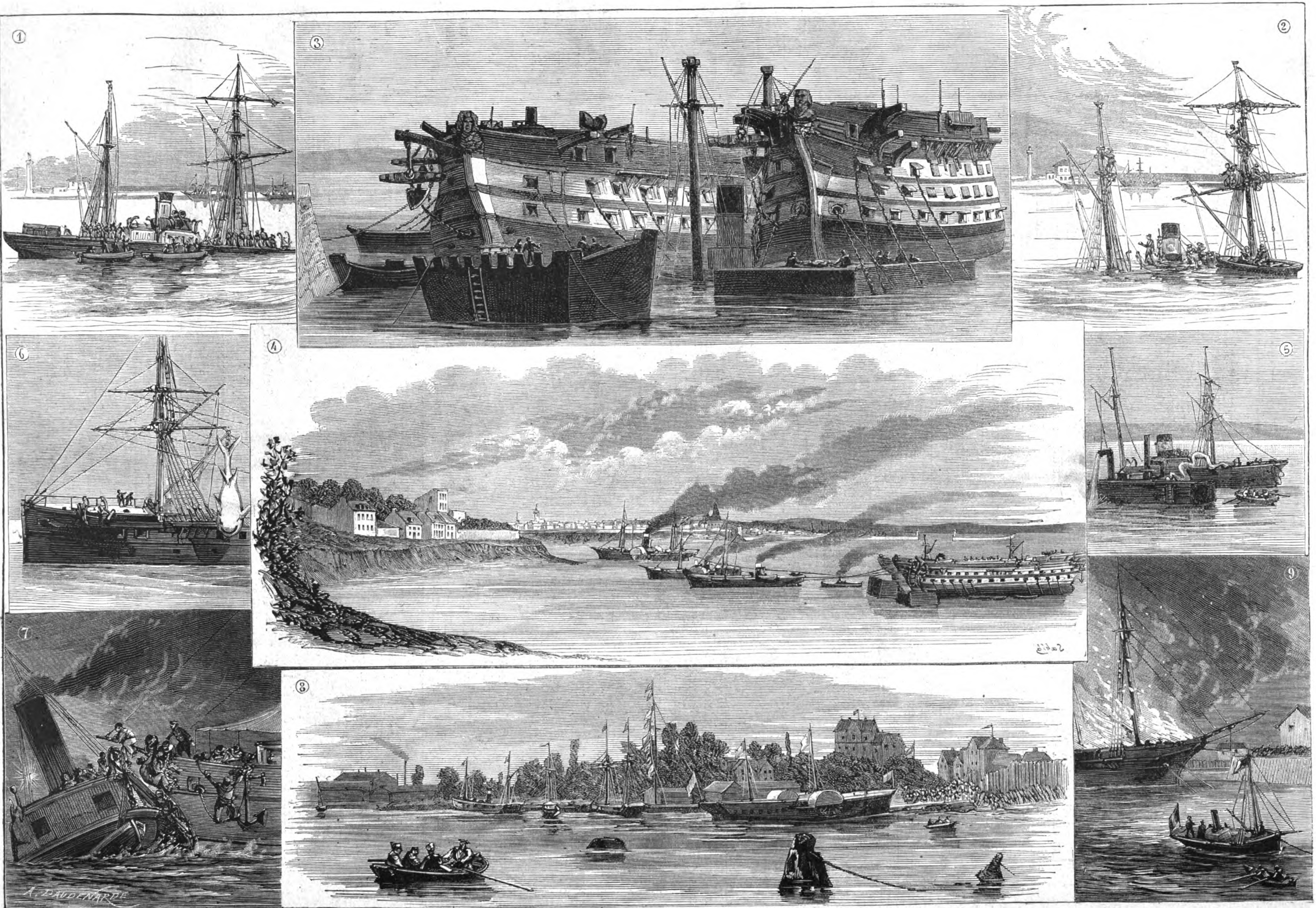
Mais ceux qui ont de l'autorité n'aiment pas beaucoup à crier, ils ont peur de se casser la voix ; ils chantent pourtant, bien rarement.

Le troisième est un roman qui deviendra populaire ; cette œuvre, d'un genre tout différent, est intitulée : *le Drame de la rue du Temple*. L'auteur, M. Constant Guéroult, a trouvé le moyen de faire neuf, et surtout intéressant. Ses personnages, dont les noms seuls sont des poëmes, ont l'air de dessins de Gavarni mis en couleur par Eugène Suë.

Une des particularités du *Drame de la rue du Temple*, c'est une gaieté irrésistible émaillant les situations les plus poignantes et les plus dramatiques.

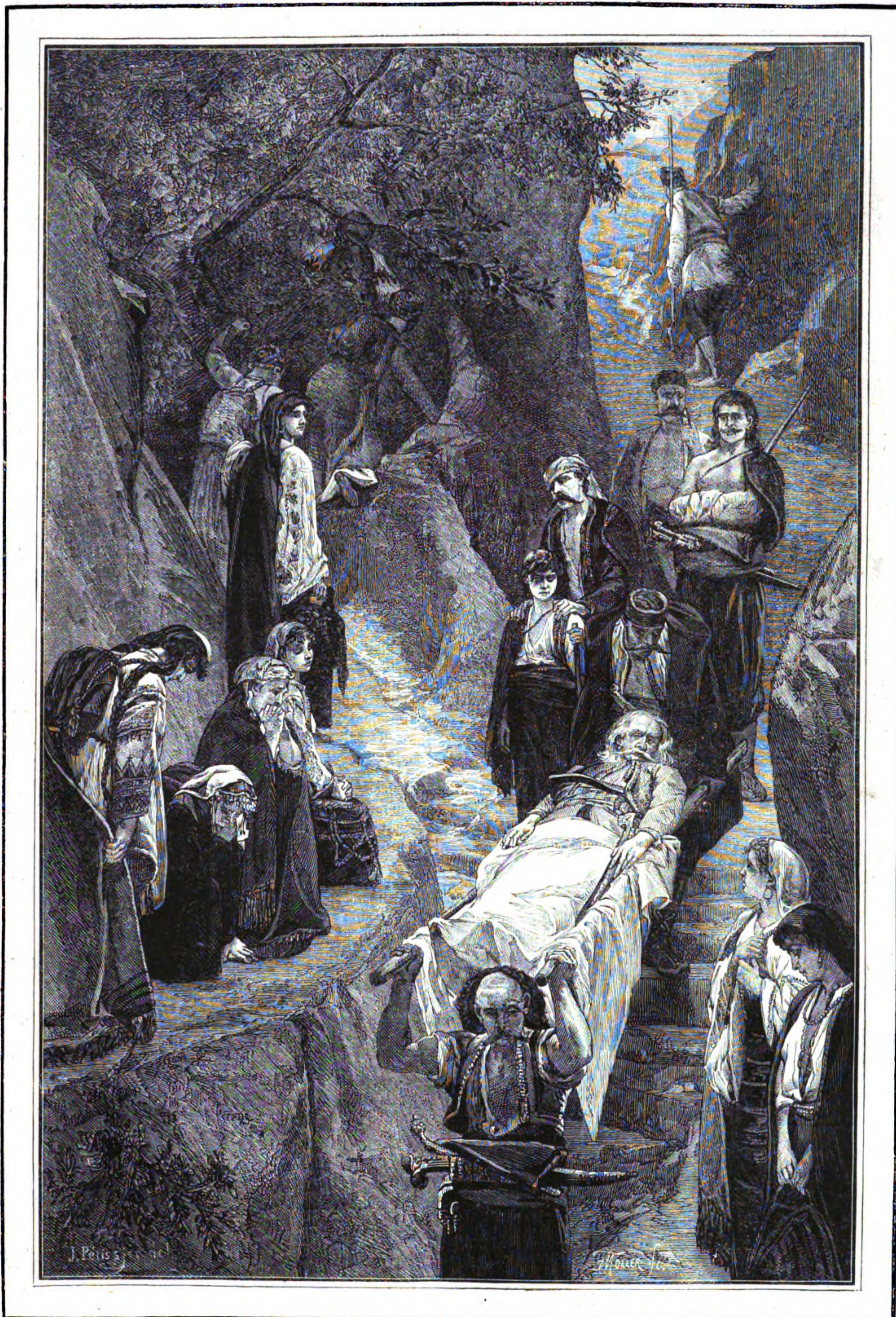
J'écrivais dernièrement à cette place que le moment allait venir où le lecteur, rassasié de sang, de poignard et de poison, allait demander à sourire de temps en temps. M. Guéroult m'a donné raison, et je l'en remercie pour moi, et surtout pour ses nombreux lecteurs.

JULES NORIAC.



Échouage du *Brazilian* à Brest : 1. Entrée dans le port. 2. Les marins de l'État opérant le sauvetage du gréement. 3. La mise à flot. 4. Remorquage vers la plage de Lannion. 5. Le vidage. 6. Capture d'un Aodon gigantesque dans la mer Rouge. 7. Abordage du *Vaïco* par l'*Attalo*, dans la rivière de Saïgon. 8. Lancement d'un vapeur dans le port de Kiel. 9. Incendie de l'*Adelina Elwood*, dans le port de Cette.

LES DERNIERS ÉVÉNEMENTS MARITIMES. — (Dessin de M. Sahib, d'après les croquis de MM. Dubled, P. Gouzien, Walker, Lainé, Hecker et Toussaint-Roussy.)



Des femmes monténégrines rencontrent dans la montage, où elles vont porter des cartouches, un voïvode blessé.

ÉPISODE DE LA GUERRE DU MONTÉNÉGRO, tableau de M. J. Cermak. — (Dessin de M. Pélissier.)

NOS GRAVURES

Événements maritimes

Les importants événements qui viennent d'avoir lieu en Serbie nous avaient forcément obligés à restreindre les autres actualités qui se sont passées durant cette période. Aujourd'hui que le conflit turco-serbe nous laisse un peu de répit, nous en profitons pour réunir en une page les nombreux événements maritimes qui ont eu lieu ces mois derniers, et dont nous devons la reproduction au zèle et à l'obligeance de nos correspondants. Nous donnons ci-dessous les petites notices accompagnant ces croquis, et que nous reproduisons telles quelles, de peur d'en changer l'allure technique et maritime.

Échouage du Brazilian *à Lannion*. — Le navire anglais *Brazilian*, de Newcastle, capitaine Minto, jaugeant 8,856 tonnes, monté par vingt-sept hommes et chargé de saumons de plomb argentifère, de minerai de fer et de balles de sparterie, était parti le 21 mai d'Adra pour se rendre à Londres et à Newcastle, ses ports de destination. Il navigua sans événements remarquables jusqu'au 29 du même mois, jour où il toucha sur une roche et fut contraint de relâcher à Brest, où il coula le lendemain de son arrivée.

La marée ne lui ayant pas permis de pénétrer dans le bassin de réparation, il sombra à l'entrée, au milieu du port de commerce.

Ce navire a été remis à flot le 5 septembre, et cette opération de sauvetage, dirigée par le capitaine de vaisseau Guépratte, a été des plus émouvantes. Les vaisseaux le *Fontenoy* et le *Jean-Bart*, fixés à l'aide de grosses chaînes, le premier à tribord, le second à bâbord du navire coulé, étaient eux-mêmes accouplés à des charbonnières leur faisant contre-poids. Deux forts chalands, placés à l'avant, maintenaient des chaînes passées dans les écubiers du *Brazilian*. Vers onze heures du matin, les chaînes furent raidies au moyen de cabestans et de calliornes, puis on attendit. A la mer montante, le paquebot commença à flotter dans sa souille, où il plongeait, au dire des scaphandriers, à 2 mètres de profondeur à l'arrière. A deux heures, il pouvait être déjà remorqué. Cette énorme masse de bâtiments, liés les uns aux autres, fut conduite alors par le *Souffleur*, le *Porteur*, le *Voyageur* et deux canonnières vers la baie de Ninon. Là, les pompes à vapeur, dont l'une vide 1,000 tonnes d'eau à l'heure, se mirent à fonctionner, et, le lendemain, le navire sauvé était — après que les voies d'eau eurent été bouchées provisoirement — remorqué dans un des bassins du port, où l'on s'occupe de le renflouer.

Capture d'un poisson gigantesque. — Le 27 juillet 1876, vers quatre heures du matin, par une latitude nord 17° 29 et une longitude de 38° 20 à l'est du méridien de Paris (partie méridionale de la mer Rouge), les hommes de veille sur la partie avant du paquebot *Mei-Kong* de la Compagnie des Messageries maritimes, vinrent prévenir l'officier de quart qu'un objet de grande dimension se trouvait pris par le taille-mer du navire, et que des coups violemment frappés sur la coque au-dessous de la flottaison se faisaient entendre dans l'intérieur du bâtiment.

Le capitaine, immédiatement averti, vint constater la présence d'un corps inconnu, lequel, grossi par la phosphorescence de l'eau, présentait des proportions gigantesques. Cet officier se décida alors à attendre le lever du jour, afin de s'assurer de ce fait d'une manière certaine. Vers cinq heures, à l'aube, il put se convaincre qu'un énorme poisson, saisi à l'une de ses ouïes par l'étrave du paquebot, était en ce moment entraîné avec une vitesse de 22 kilomètres 1/2 (environ 12 milles) à l'heure. La marche du navire fut ralentie, la machine arrêtée, et le monstre marin, harponné, lié solidement, fut amené le long du bord et hissé sur le pont avec l'aide d'une des puissantes grues à vapeur que ces paquebots possèdent. Cette machine, bien que soulevant sans peine un poids de 3 à 4 tonnes, dut néanmoins être usée avec sa force maxima, pour enlever de l'eau et déposer sur le pont ce monstre marin. Celui-ci, par sa forme et la disposition de ses ailerons, fut pris d'abord pour un énorme requin, mais l'absence totale des dents le fit reconnaître pour un *aodon* gigantesque, sorte de cartilagineux se rapprochant de la famille des squales, mais dépourvu de dents et ne vivant que de fretin de poisson et d'algues marines. Cette espèce de poisson est désignée par les indigènes des côtes d'Arabie sous le nom de *battane* et dépasse rarement les dimensions de celui que nous avons capturé; en voici les mesures exactes, prises sur le poisson lors de son embarquement :

Longueur de la tête à la naissance de la queue	6m 75.
id. de la plus grande palme caudale. .	1m 80.
Largeur de l'ouverture de la gueule.	1m 20.
Ouverture des deux ailerons.	2m 20.

Poids estimé environ de 4,000 à 4,500 kilogr.

Environ vingt minutes après cette pêche gigantesque, le *Mei-Kong* avait repris sa marche, se dirigeant à grande vitesse vers Aden.

Abordage dans la rivière de Saïgon. — Dans la nuit du 21 au 22 juillet, le paquebot français *Vaïco*, de la Compagnie Roque, revenant de sa tournée dans les provinces de l'ouest de la Cochinchine, allait emboucher la rivière de Saïgon, vers trois heures du matin, au moment où le paquebot *Attalo*, de la même Compagnie et d'une force beaucoup plus considérable, faisait une route opposée et pour ainsi dire perpendiculaire à celle du *Vaïco*.

Le feu rouge (côté bâbord) de l'*Attalo* fut aperçu malheureusement trop tard par le *Vaïco*, et le cri d'alarme était à peine jeté que la masse énorme de l'*Attalo* venait tomber de toute sa vitesse sur le flanc tribord du malheureux paquebot. Le cri de « Sauve qui peut! nous coulons! » se fit entendre immédiatement, et les passagers ainsi que l'équipage n'eurent que le temps de se transborder sur l'*Attalo* au moyen des cordages du beaupré de ce navire. Cette opération était à peine terminée que le *Vaïco* coulait complètement trois minutes environ après l'abordage, et sans qu'on ait eu le temps de sauver le moindre objet du matériel.

M. Jamault, capitaine du *Vaïco*, a montré un grand sang-froid au moment du danger, en dirigeant admirablement l'opération du sauvetage. Quelques passagers qu'il a aidés de ses propres mains au moment où il fallait franchir les murailles de l'*Attalo* lui doivent la vie.

Nous complétons ce résumé d'événements maritimes en donnant l'aspect du port de Kiel au moment du lancement d'un vapeur de commerce garni de ses tambours, ainsi que le sinistre qui a eu lieu le 30 juillet dans le port de Cette. Ce jour-là, vers une heure de l'après-midi, le trois-mâts, goélette américaine, *Adelina-Elwood*, chargé de pétrole, prit feu subitement et fut entièrement consumé. Grâce à la promptitude des secours et aux efforts énergiques dont firent preuve les soldats et les marins pour dégager le navire embrasé du quai, on n'a pas eu d'accident plus grave à déplorer. Les nombreux navires stationnés en rade, et notamment un petit vapeur, *Riffle*, chargé de dynamite, s'étaient éloignés en toute hâte du lieu du sinistre dès le début de l'incendie.

Affaires d'Orient

PROCLAMATION DU ROYAUME DE SERBIE

A l'heure où nous mettons sous presse, la question d'Orient s'embrouille de plus en plus et fait prévoir une solution funeste pour la paix et le repos de l'Europe. Les Serbes, aussi bien que les Turcs, ont abandonné tout esprit de conciliation et semblent s'animer encore davantage à continuer la lutte.

Le général Tchernaïeff, en proclamant le prince Milan roi de Serbie, a voulu rendre ce pays complétement indépendant de la Turquie, et détruire le *statu quo ante bellum* offert par les puissances européennes pour prix de la paix.

Cette proclamation a eu lieu avec un grand appareil militaire, le 16 septembre, au camp de Deligrad. Ce jour-là, vers midi, le général Tchernaïeff, accompagné de tout son état-major et d'une centaine d'autres officiers, s'est rendu à la chapelle de campagne organisée sous une tente dressée en arrière de son quartier général. A ses côtés se tenaient le général Komaroff et le colonel Horvatovich. A son arrivée au milieu du carré formé par les détachements de toutes les brigades, le général Protich s'est avancé vers lui, et, au nom de l'armée, a lu une adresse au roi. A la fin de la lecture, des *jivios* (vivats) enthousiastes ont éclaté de toutes parts. Ensuite, les troupes se sont massées en face de l'autel, où a commencé la cérémonie religieuse. Malgré un soleil des plus chauds, tout le monde, même les soldats sous les armes, avait la tête découverte. Le *Te Deum* fini, l'archimandrite a donné le pain aux assistants et a ensuite invité l'armée à prêter serment au nouveau roi, à la reine et au prince royal. Les officiers et les soldats qui s'étaient rapprochés ont tous tendu la main droite et prononcé la formule du serment. A ce moment, des salves d'artillerie et des vivats formidables ont éclaté, les soldats jetant en l'air leurs bonnets de police.

Le soir, il y a eu au quartier général une fête militaire des plus curieuses et des plus typiques. Comme cadre, les palissades entourant le quartier général, sur le perron duquel se tenaient Tchernaïeff, le ministre de la guerre du Monténégro et l'état-major. Au centre de la cour, un immense feu de bois où brûlent des troncs entiers de chênes et dont les flammes se dressent en hautes gerbes sur le fond bleu du ciel tout pailleté d'étoiles. Alentour, et se découpant sur le fond pourpré du feu comme une bande de noirs démons, toute une bande de volontaires serbes danse un frénétique *kolo*. Au pied du perron, les officiers et volontaires russes se sont massés et entonnent avec le plus grand ensemble des hymnes et chants nationaux, tandis que deux de leurs compatriotes exécutent une danse cosaque, laquelle danse exige deux danseurs, l'un tenant dans ses mains les deux bouts d'un mouchoir, et l'autre agitant deux bâtons. Joignez à cela les hurrahs russes, les *jivios* serbes, le vin de Negotin et le champagne que le général fait abondamment circuler, et on se fera à peine une idée de la gaieté et de l'entrain de cette fête militaire.

DÉPART DE VOLONTAIRES RUSSES

Dans notre dernier numéro, nous donnions l'aspect d'un bureau du comité slave à Saint-Pétersbourg. Aujourd'hui, nous reproduisons l'aspect qu'offrent les gares de la capitale de la Russie lors des départs journaliers de volontaires pour la Serbie. Un nombreux public et les camarades de régiment les accompagnent sur le quai d'embarquement, et, au moment où le train se met en marche, saluent une dernière fois de hurrahs, et en agitant leurs coiffures et leurs mouchoirs, ces intrépides volontaires que peut-être ils ne reverront jamais.

Inauguration de la Statue de Lafayette à New-York

Le 6 septembre 1876 a eu lieu, à New-York, l'inauguration solennelle de la statue du général Lafayette. Cette statue, qui a été offerte par la France à la République américaine, représente le jeune volontaire de l'Indépendance au moment où il va mettre le pied sur le sol américain. Debout sur la proue du vaisseau qui l'apporte, Lafayette presse, d'une main, son épée sur sa poitrine et, de l'autre, il offre ses services au peuple dont il veut hâter la délivrance. Pour relever ses formes juvéniles, peu favorables à la statuaire, le sculpteur a eu l'heureuse idée de les soutenir par une draperie ingénieusement disposée qui donne de l'ampleur à la figure, sans rien ôter à la finesse des lignes et à l'élégance de l'ensemble. Le piédestal n'est pas moins bien réussi. Par ses proportions, il est en parfaite harmonie avec l'attitude et l'aspect général de la statue, et les guirlandes de lierre, de laurier et de feuilles de chêne qui l'entourent sont du plus gracieux effet : elles sont à la fois le symbole de l'amitié, de la gloire et de la force.

Sur le socle sont gravées, en anglais, les inscriptions suivantes, que nous traduisons littéralement : en face : *Lafayette*. A l'ouest : *A la ville de New-York, en souvenir de sa sympathie au temps de l'épreuve 1870-1871*. A l'est, la phrase célèbre du jeune enthousiaste : *Aussitôt que j'ai entendu parler de l'indépendance américaine,*

mon cœur fut engagé. — 1776. Enfin, du côté sud, se trouvent ces mots : *Erigé en* 1876.

Ce monument, qui est l'œuvre de M. Bartholdi, a été placé au centre de l'Union-Square, non loin de la statue de Washington, que le jeune Lafayette semble regarder; non loin non plus de la statue de l'infortuné Lincoln, qui paya de sa vie l'honneur d'avoir sauvé d'un irrémédiable naufrage l'œuvre de ses deux aînés. Il eût été difficile, on le voit, d'imaginer un plus heureux rapprochement.

La cérémonie d'inauguration, favorisée par un temps splendide, a eu tout l'éclat qu'on pouvait désirer. Toutes les milices de la ville étaient en grand uniforme, toutes les sociétés de bienfaisance françaises, suisses, italiennes et canadiennes s'étaient fait représenter par de nombreuses délégations; la ville entière enfin s'était pavoisée de drapeaux français et américains dont les couleurs brillaient à toutes les fenêtres. Le consul général de France à New-York, M. Breuil, assisté du maire de la ville, a présidé à l'inauguration, et au moment où le premier prononça ces paroles : « Je vous offre cette statue au nom de la République française, » le drapeau américain qui enveloppait le bronze se détacha comme par enchantement et vint se fixer à un mât de pavillon disposé derrière. Le canon retentit alors; la musique joua la *Marseillaise*, et une immense acclamation s'éleva de toutes les parties de la place et de toutes les maisons qui l'entourent, pour saluer la France et le nouveau pacte d'alliance dont la statue de Lafayette devait être le symbole.

Plusieurs discours furent ensuite prononcés. Le soir, il y eut bal et illuminations. Enfin, un grand banquet réunit vers minuit tous les organisateurs de cette fête, qui laissera dans les annales de la ville de New-York une date mémorable de plus.

LES DIEUX QU'ON BRISE

XIV

LES LÈVRES ET LE CŒUR

De son premier baiser qui ne garde la trace?
La lèvre tremble encore à ce seul souvenir ;
Souvenir d'un instant qui jamais ne s'efface,
Éternité d'une heure où rien ne doit finir.

Les lèvres et le cœur sont deux coupes divines,
Où les êtres humains s'abreuvent à longs traits,
La lèvre est le désir qui brûle nos poitrines;
Le cœur est le trésor où dorment nos secrets.

La lèvre est le baiser, le cœur est le sourire.
L'un donne, — l'autre garde. O mystère profond
Que nul ne peut comprendre et que rien ne peut dire :
C'est la lèvre qui parle, et le cœur qui répond !

ALBERT DELPIT.

COURRIER DU PALAIS

Pluie et vent. — Tristes vacances. — La maison Gautherot et Cie. — Ce qu'était la Compagnie. — Avis au commerce de province. — Les jeunes gens disparus. — Le mystère s'explique. — La franchise d'un voleur arabe. — Contraste. — La providence des gens sans place. — Le directeur de *l'Europe*. — Ce qu'il en coûte pour obtenir une belle position. — Encore les cautionnements. — L'embarras d'un caissier comptable. — L'inconvénient des arrestations. — Imitation de billets de banque. — L'obstination d'un charcutier.

PAUVRES gens du Palais! magistrats, avocats, avoués, huissiers, greffiers, clercs, commis, journalistes et reporters, quels compliments de condoléance puis-je bien vous adresser, si vous avez choisi le mois de septembre pour prendre vos vacances! Il pleut; on le voit, on le sent, on l'entend, et, chose plus terrible encore, on l'entend dire, on l'entend répéter sur les tons les plus larmoyants; c'est comme une complainte — presque une *scie* — dont le refrain vous enveloppe d'humidité, vous glace les pieds, les épaules, vous fait frissonner et éternuer. J'ai compté jusqu'à cinq jours où il n'a pas plu, mais alors il a fait du vent, et du vent à vous rendre fou. Quand je m'échappe un peu de Paris pour faire semblant, comme tout le monde du palais, de prendre des vacances, j'entends, la nuit, crier les arbres de cette belle forêt de Fontainebleau. Quand il pleut, c'est un murmure plaintif; quand il vente, ce sont des gémissements douloureux. De quoi se plaint-elle? Probablement d'entendre le canon tant que le jour dure. Pauvre forêt, qui bientôt ne sera plus qu'un parc d'artillerie avec un jardin bête, des allées bordées de fils de fer galvanisé, et — qui sait? — peut-être un lac et une cascade. — Adieu, ma vieille forêt que j'aime!

Oh! oh! il me semble que me voilà bien loin de la chambre des vacations! Boutonnons mon paletot et prenons un parapluie; le devoir m'appelle.

Il s'agit, devant la cour d'assises, d'une maison de commerce, la maison Gautherot et Cie. Nous allons voir tout à l'heure ce que c'est que Gautherot et ce qu'était la « Compagnie. » Un appartement, situé boulevard Haussmann, et du prix de 4,000 francs, un riche mobilier, une plaque brillante sur la porte, des cartes commerciales, voilà le siége de la maison Gautherot et Cie. Pas de capital, pas de clientèle, pas d'affaires! on avait une voiture et un cheval, mais par économie, car, lorsqu'on fait les affaires en grand, il faut aller chez les clients en voiture, et il est moins coûteux d'avoir son équipage que de louer de mauvais fiacres à la journée. Il est bien entendu que le loyer, le mobilier, la voiture, le cheval, n'ont pas été payés! Avec ces apparences de solvabilité commerciale on obtenait des livraisons de négociants de province; on en cite un qui a envoyé pour 25,000 francs de vins. En échange, la maison Gautherot et Cie envoyait de fausses traites, qui, comme les lettres de commande, étaient signées de noms imaginaires et qui, bien entendu, n'étaient pas payées aux échéances. La Compagnie, c'était Pioche, c'était Verdet, c'était la fille Gault, la maîtresse de Gautherot.

Pioche et Verdet ont été jugés l'année dernière; le premier a été condamné à trois ans de prison, le second a été acquitté. Gautherot et la fille Gault étaient alors à l'étranger, et ils ont été arrêtés en Algérie il y a peu de temps. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que Gautherot, alors en sûreté de l'autre côté de la frontière, avait envoyé à Pioche une lettre dans laquelle il se reconnaissait seul coupable, ce qui ne l'empêche pas aujourd'hui de soutenir que c'est Pioche qui l'a entraîné et perdu. Et Pioche ne dit pas non, ne fût-ce que pour lui rendre sa politesse. La morale de tout cela, c'est que les négociants de province doivent y regarder à deux fois — non, à dix fois — avant de livrer leurs marchandises.

Gautherot a été condamné à cinq ans de prison et la fille Gault a été acquittée.

Je ne vous parlerais pas du tout de l'affaire correctionnelle qui vient d'être soumise à la cour d'appel de Paris, s'il n'y avait nécessité absolue de faire retomber dans le domaine du réel et du vulgaire les conjectures romanesques, les suppositions dramatiques auxquelles avait donné lieu, au commencement de cette année, la disparition de plusieurs jeunes gens. L'arrestation d'une bande de gamins — de grands gamins, pourtant — vient apporter des explications plus rassurantes que consolantes sur deux de ces victimes imaginaires de ravisseurs mystérieux. L'un est un garçon de seize ans qui avait emporté très-volontairement 500 francs à son papa, et s'était caché à Argenteuil pendant un mois; l'autre, âgé de dix-huit ans, s'était muni de la somme assez ronde de 11,000 francs, qui lui appartenait, du reste, et il avait mené la vie à grandes guides à Alger, pendant que l'on cherchait en vain son corps à Paris. L'un et l'autre sont revenus à la maison paternelle, repentants, cela va sans dire, et corrigés — il faut l'espérer! Les gamins, petits et grands, qui les avaient entraînés et avaient partagé leurs folles dépenses, ont été condamnés; mais cela importe peu quand nous avons la preuve que les ogres, les vampires et les souterrains ne sont pour rien dans cette affaire.

Voici comment s'est défendu, devant la cour d'assises de Bone, un voleur de grands chemins nommé Mohammed-ben-Ferhak, un superbe Arabe âgé de quarante à cinquante ans :

« En Algérie, je pouvais vivre de mon travail; mes « parents, qui s'étaient réfugiés en Tunisie après l'in« surrection, m'ont fait dire d'aller les rejoindre, que « là on vivait à bon marché, qu'on avait du beurre à « discrétion. Ils me trompaient; je n'ai trouvé là ni « eau, ni arbres, ni récoltes, ni travail. Je suis revenu, « et, pour donner à manger à mes parents, j'ai volé. Je « me suis embusqué sur un chemin qui conduit au « marché de Guelma. J'ai dû voler pour vivre, comme « font les animaux auxquels on ne donne rien à manger. J'ai mal fait; mais j'ai tout dit, et je pense que « les juges me tiendront compte de ma franchise. »

Franchise, en effet; mais s'il ne s'agissait pas d'un Arabe, qui ne connaît de droit que le droit naturel, on appellerait cela du cynisme. M. le président lui rappelle qu'il a violemment frappé ceux qu'il dépouillait, et il répond avec solennité : « Il le fallait bien; sans cela ils auraient pu me donner un mauvais coup; il ne suffit pas de voler, il faut encore empêcher que le volé ne vous poursuive pour vous faire arrêter. »

Ce brave Mohammed-ben-Ferhak raconte encore à ses juges qu'il croyait bien avoir tué deux des indigènes dépouillés par lui, et que, quand il les a vus paraître devant lui à la confrontation, il s'était écrié : « Comment! vous êtes encore vivants! »

Ce que je voudrais bien savoir, pour pouvoir vous le dire, c'est si Mohammed-ben-Ferhak est satisfait de l'arrêt qui l'a condamné à vingt ans de travaux forcés.

Les escrocs, les aventuriers, les faux négociants, les créateurs et directeurs de sociétés sans capital, sont loin de montrer la même franchise que l'Arabe, voleur de grands chemins. Voyez Laurent Doyard que le tribunal vient de condamner à quinze mois d'emprisonnement; si vous l'aviez entendu, vous l'auriez déclaré le plus innocent des prévenus. Il se disait contrôleur des *Petites-Affiches*, et, en cette qualité, il allait trouver les bonnes gens qui demandaient des places; il leur promettait sa protection, il les envoyait chez des comtes, des marquis, des princes, qui n'avaient besoin de personne ou encore qui n'existaient pas, et, comme il se faisait payer d'avance son entremise, le dénoûment de l'aventure le préoccupait fort peu. Devant le tribunal, il soutient que les personnages que l'on dit imaginaires étaient en voyage, que, du reste, en cas d'insuccès, il rendait l'argent, que cela lui était arrivé nombre de fois, mais que, malheureusement, pour le moment, il ne se rappelait pas les noms des individus vis-à-vis desquels il avait agi avec tant de loyauté! Enfin, il termine ses explications par ce mot, que l'on pourrait croire à double entente : « Si je n'avais pas été arrêté, j'aurais tout arrangé. »

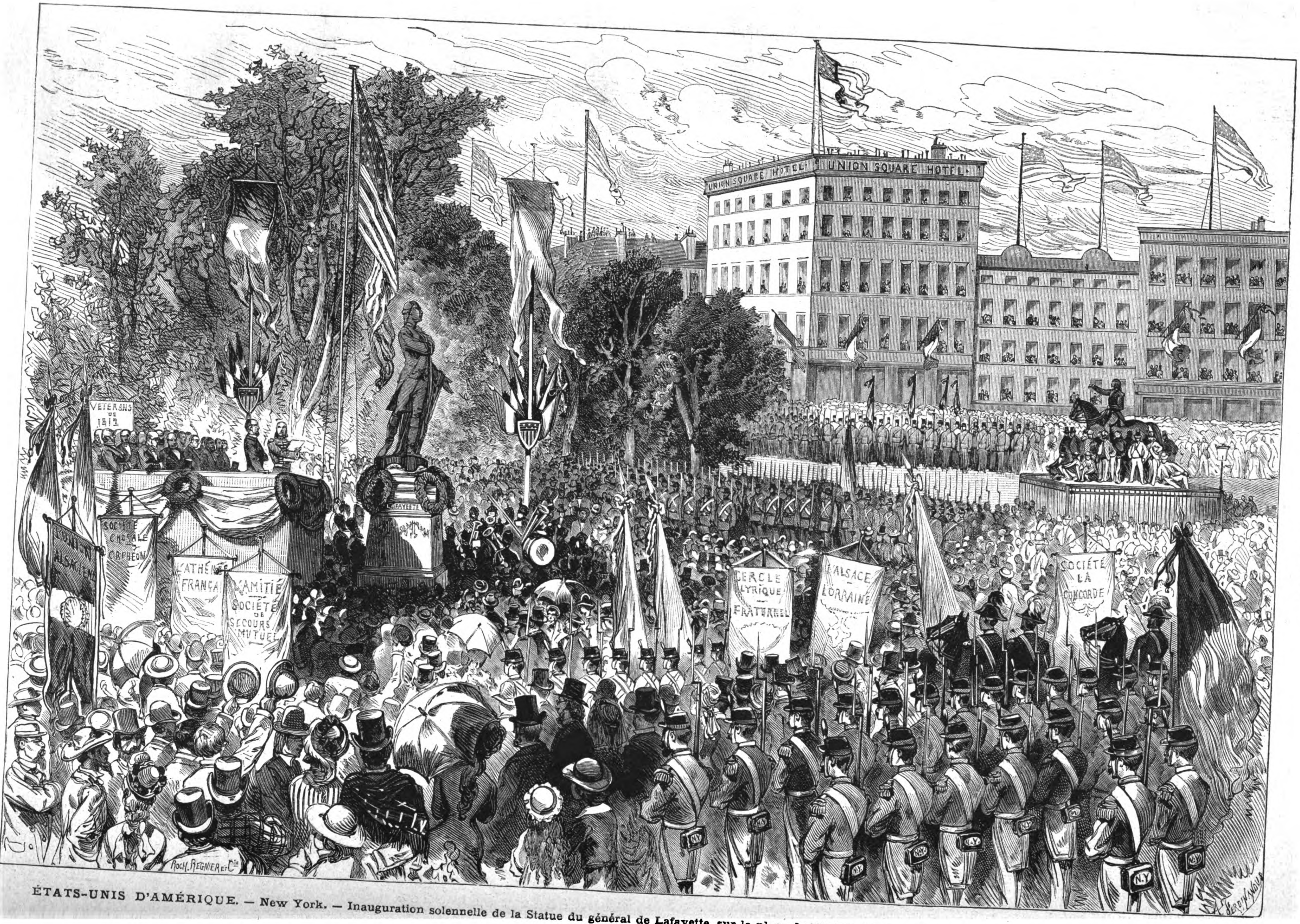
Henri Porter, le fondateur, le directeur de la Société d'assurances maritimes, *l'Europe*, n'est pas moins innocent et moins intéressant que Doyard. La Société est fondée en Belgique, puis transformée en Société française, et Porter n'a rempli aucune des conditions légales exigées soit en Belgique, soit en France. Ses opérations ont consisté principalement à prendre des employés qui versaient des cautionnements. Voilà vingt fois et plus que j'ai l'occasion de mettre les employés en garde contre cette pratique coupable; mais il est dit que la cohorte des dupes sera inépuisable. M. Leflon entre dans la Compagnie en qualité de secrétaire aux appointements de 5,000 fr. par année; il souscrit quarante obligations de 150 fr., dont il verse le montant. M. Mahon est admis pour remplir les fonctions de sous-secrétaire à 150 fr. par mois; il verse 2,000 fr. M. Ducreux obtient l'emploi de caissier comptable, il touchera 5,000 fr. de traitement; il peut y compter, car Porter lui a juré sur la Bible que la Société était sérieuse! Aussi dépose-t-il seize obligations du chemin de fer d'Orléans entre les mains du directeur, qui les fait vendre, et Mme la directrice, quand son mari est arrêté, part pour l'Irlande en emportant la caisse.

Cependant M. Ducreux a voulu remplir ses fonctions; le premier jour qu'il fait son entrée dans les bureaux, il ne trouve, pour lui répondre, qu'une servante anglaise qui ne sait pas un mot de français; le second jour, la servante anglaise est remplacée par un domestique allemand.

Eh bien, Porter n'hésite pas à soutenir que tout cela était très-sérieux; — au besoin, il le jurerait encore sur la Bible, et il termine en disant, comme Doyard, que, s'il n'avait pas été arrêté, tout le monde aurait été satisfait.

Lui, surtout, probablement! Et cependant il s'entend condamner à deux ans de prison et à 2,000 francs d'amende.

Comment a-t-il pu entrer, à un moment quelconque,



ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE. — New York. — Inauguration solennelle de la Statue du général de Lafayette, sur la place de l'Union-Square. — (Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis de M. G.-R. Halm.)



RUSSIE. — Saint-Pétersbourg. — Départ d'un train d'officiers russes volontaires pour la Serbie. — (Dessin de M. G. Broling, notre correspondant en Russie.)

dans l'esprit d'un homme doué de raison qu'il pourrait donner en payement, pour un billet de 1,000 francs, un de ces prospectus qui imitent grossièrement le papier monnaie de la Banque de France?

Il y a quarante ans environ, le célèbre dentiste Désirabode distribuait ainsi, en guise de cartes-adresses, des imitations du billet de 500 francs. Je crois bien me rappeler qu'il fut invité officieusement à donner une autre forme à ses prospectus; alors, comme aujourd'hui, il se trouvait des individus assez audacieux pour les offrir comme des billets de banque, et aussi des gens assez crédules, assez négligents pour les accepter comme tels.

Un charcutier de Poitiers, nommé Cicaud, ayant acheté un porc à la communauté des sœurs de Pont-Achard, pour le prix de 267 francs, remit à la supérieure un billet de 1,000 francs et se fit rendre par elle 733 francs. Or, la supérieure n'avait jamais vu de billet de 1,000 francs et, de plus, elle a la vue fort affaiblie; le billet n'était que le prospectus d'un marchand de chaussures : « MILLE FRANCS » en grosses lettres, et, au-dessous : « à la personne qui pourra rivaliser « avec le grand déballage... etc. »

Cependant l'erreur ne pouvait se prolonger bien longtemps, et, le lendemain, Cicaud, à qui la supérieure reprochait cette tromperie, promettait de rembourser la somme; mais il changea bientôt d'avis et soutint qu'il avait remis un véritable billet de banque; — seulement, il lui a été impossible d'indiquer la personne qui lui aurait remis un billet de 1,000 francs.

Son obstination lui a valu une condamnation à un an de prison et à 1,000 francs de dommages-intérêts envers la communauté.

N'est-il pas vrai que ces dénégations, aussi absurbes qu'obstinées, finissent par faire mieux apprécier la *franchise* de Mohammed-ben-Ferahk, le voleur de grands chemins?

PETIT JEAN.

LE FIL D'OR

(Suite et fin)

HERMAN comprenait tout ce qui se passait dans l'âme de maître Fritz, et aurait quitté la maison s'il n'y avait été retenu par tous les souvenirs de son amour pour Martha, seuls trésors de sa vie!

Un soir, où tous deux soupaient près de l'âtre, on frappa à leur porte. Ce coup n'avait rien d'extraordinaire; cependant il leur fit éprouver un serrement de cœur. Ils allèrent ouvrir avec une certaine émotion. Ils trouvèrent un jeune garçon tout transi.

Ils le firent entrer, lui donnèrent la meilleure place au feu, la meilleure à table, lui servirent les meilleurs morceaux. Ce jeune homme, sensible, après avoir souffert du froid, de la faim, à la douce et pénétrante chaleur, à la bonne nourriture, s'était réchauffé, réconforté; il répondit aux nombreuses questions que ces deux êtres isolés et souffrants lui adressèrent.

Son nom, sa demeure, sa famille, tout lui fut demandé : son nom, il l'ignorait; sa famille, il ne l'avait jamais connue; sa demeure, c'étaient les champs où paissait son troupeau tombé du ciel. Semblable à un petit oiseau fraîchement éclos tombé de son nid, il ne pouvait, disait-il, se souvenir du lieu de sa naissance ni de ceux qui lui avaient donné la première becquée...

— Le bon Dieu m'a aimé, il a durci mes pieds pour ne pas que je sente les cailloux de la route; par sa sainte volonté, dans toutes les fermes on m'a donné du pain; j'ai grandi sans souffrir.

Le bon tourneur, en voyant à sa table si frais visage, si bonne conscience, si grande insouciance du lendemain, était presque joyeux.

Le regard limpide et brillant du jeune pâtre le fit se souvenir plus encore des deux grands yeux bleus de la Mignonne qui, autrefois, illuminaient toute la salle, et une douce larme tomba sur son visage; profondément attendri, il attira le pâtre près de son cœur, écarta de son front ses longs cheveux blonds et soyeux, et, lui donnant un baiser, il résolut en son esprit de garder en sa demeure cet oiselet du bon Dieu, qui, pour tout nom, s'appelait Gérald.

Touché de ce cordial accueil, Gérald voulut reconnaître tant de bonté par le récit d'une intéressante excursion qu'il avait faite tout récemment :

— Surpris un jour par un violent orage, leur dit-il, je m'étais égaré. Après avoir marché pendant de longues heures sans retrouver ma route, la nuit étant venue, je commençais à être las et à désespérer, lorsque j'avise tout au faîte d'une montagne si haute qu'elle a l'air de tenir au ciel, une petite maison de laquelle s'échappe une faible clarté. Je reprends alors courage et me hâte de gravir la montagne sous les torrents de pluie. La nuit est si noire, que, sauf les instants où les éclairs sillonnent le ciel, je n'y vois pas devant moi; les bruyants et terribles éclats de la foudre, que l'écho prolonge, paraissent n'avoir entre eux aucune interruption. C'est une de ces nuits maudites où plus d'un voyageur doit périr. Transpercé jusqu'aux os, prêt à mourir de froid et de peur, j'atteins enfin cette maison... Mais quel n'est pas mon étonnement de voir que, par un temps aussi désastreux, le seuil en est ouvert! J'entre et me trouve en face d'une femme à la figure angélique, mais d'une pâleur si grande, qu'il me semble que la mort l'a déjà effleurée. Deux enfants tout aussi beaux, non moins pâles, sont auprès d'elle; le plus âgé assis à ses pieds, l'autre suspendu à son sein. Les voyant tous trois blancs comme neige et immobiles, je me demande s'ils vivent encore, lorsque la femme, par un geste gracieux, quoique empreint d'une amère tristesse, me fait signe de m'asseoir près du foyer; elle se baisse ensuite pour rassembler les tisons épars, en me disant : « Chauffez-vous. » C'est avec une fatigue visible qu'elle articule ces deux mots. Puis elle murmure quelques paroles à l'oreille de l'enfant placé à ses pieds. Tout aussitôt il se lève, court à l'armoire et vient m'offrir du pain et des fruits. En face de tant de détresse, je n'ose y toucher. « Prenez, dit-il, Dieu nous en enverra d'autres. » Cette réponse d'enfant me remplit d'émotion. C'est d'une voix tremblante que je me hasarde à dire, en regardant à peine la pauvre femme : « Et leur père? » Une larme glisse sur sa joue et, par la porte ouverte, de la main elle me montre l'espace. Là se borne sa réponse. Aussitôt, réprimant son émotion, elle s'informe de tous les pays que j'ai parcourus. J'en cite bon nombre; je ne sais lequel de ces noms la fait tressaillir. Mais elle pousse un cri de désespoir qui éloigne de son sein l'enfant épouvanté et fait pleurer celui assis à ses pieds. Au même instant, un son lugubre s'échappe d'un instrument de forme bizarre, suspendu à la muraille, que je n'avais pas encore remarqué. En l'entendant, son pâle visage se colore d'une subite rougeur; son regard a l'éclat de la fièvre; elle se lève avec vivacité, vient sur le seuil de sa demeure. Là, l'oreille tendue, elle paraît écouter si un bruit de pas ne se laisse point entendre dans le lointain. Ses grands yeux se dilatent pour mieux voir sans doute si un être qui lui est cher n'accourt pas vers elle. Son espoir est déçu, personne n'apparaît, et elle retourne avec lassitude à sa place. Ce son lui a-t-il apporté le souvenir de jours meilleurs? Je dois le croire, si j'en juge par l'expression de bonheur qui a embelli son visage. Le jour vient; avant de m'éloigner de sa demeure, je la remercie de son hospitalité et lui dis : « Au revoir. » Elle secoue tristement la tête, serre avec force ses deux enfants sur sa poitrine épuisée, en levant son doigt vers le ciel! En cet instant, une lueur surnaturelle éclaire leurs trois figures; j'en suis ébloui et comprends qu'habitant si haut, ils vivent plus dans le ciel que sur la terre. Je les quitte, emportant de mon court séjour chez eux un souvenir ineffaçable.

Le bonhomme en écoutant ce naïf et touchant récit fut pris d'un tremblement nerveux; il voulut parler, sa langue refusa de lui obéir. Il articula enfin, mais non sans un violent effort :

— Pourriez-vous reconnaître la dame?

— Oh! que oui! dit Gérald.

Dès qu'il eut prononcé ces mots, le tourneur l'entraîna dans la salle où jadis travaillait la Mignonne, et, sans mot dire, il l'amena en face de son portrait.

— Ah! s'écria le jeune garçon avec la plus vive joie, la voilà, c'est bien elle; mais, là, c'est elle heureuse!

Quelle révélation pour le bon tourneur! Son visage s'illumina, embrassant l'enfant et l'attirant vers la porte, il s'écria :

— Pourras-tu retourner à sa demeure?

— Ah! que oui, j'en suis sûr; c'est un chemin que j'ai fait la nuit, j'irais les yeux bandés.

— Eh bien, dit le tourneur, va te reposer au plus vite pour pouvoir nous y conduire dès demain à la pointe du jour. Par ta présence, tu as ramené la joie dans ma pauvre maison isolée. Ce bienfait te donne le droit d'y avoir désormais ta place. Sois mon fils!

Pour toute réponse, Gérald se jeta au cou du vieillard.

Le bon tourneur crut qu'il lui était poussé des ailes pendant ces quelques heures qui venaient de s'écouler, tant il se sentait allégé du poids de ses souffrances, et ce fut lestement qu'il grimpa les marches de l'escalier pour conduire au lit le jeune homme qui avait besoin de repos.

Sans aucune hésitation, il poussa la porte de la chambre de Martha et y installa Gérald. Ce fut avec une vivacité joyeuse qu'il tira les rideaux du lit en murmurant :

— Tout comme autrefois.

Après avoir longuement considéré Gérald, qui, brisé de fatigue, s'était endormi d'un profond sommeil, il les referma avec une lenteur pleine d'ivresse; puis il se jeta à genoux, et remercia Dieu.

En descendant, il se retrouva dans la salle Herman, troublé comme autrefois.

— Père, lui dit ce pauvre garçon, j'irai demain avec vous; lorsque je l'aurai revue, je m'en irai loin, bien loin...

Il ne put en dire davantage, les sanglots étouffèrent sa voix.

Fritz fut ému de le voir si profondément affligé; mais qu'était cette émotion en comparaison de son immense bonheur?

Ils ne se couchèrent pas, la nuit leur parut bien longue. Ils préparèrent leurs bissacs, emplirent leurs poches d'argent, et sitôt que le premier rayon du jour se laissa voir, ils s'empressèrent de monter pour éveiller le pâtre.

Le tourneur commença à appeler Gérald dès la première marche de l'escalier. Il y avait dans sa voix des éclats de joie qui emplissaient la maison.

Le pâtre ne répondit pas à ses interpellations bruyantes et réitérées.

— Comme il dort! dit le bonhomme. Herman, ouvre la fenêtre pendant que je tire les rideaux.

Herman obéit : la pleine lumière entra dans la chambre, vint même caresser la tête de Gérald sans qu'il fît un mouvement. Maître Fritz, impatient de partir, se pencha vers lui pour le réveiller en l'embrassant; mais, au lieu de rencontrer le visage du pâtre, ce fut celui de la Mignonne qu'il trouva à demi incliné sur l'oreiller.

Muet d'effroi, pendant qu'il considérait sa fille avec stupeur, il vit ses grands yeux bleus s'ouvrir pour le regarder avec amour comme autrefois, et ses lèvres s'entr'ouvrirent en répétant à plusieurs reprises :

— Pardon! pardon!

Alors ce pauvre père, fou de bonheur, voulut prendre son enfant dans ses bras pour le couvrir de baisers; mais immédiatement il poussa un cri de désespoir et d'horreur, le visage et le corps de la Mignonne avaient le froid et la dureté du marbre.

Martha était morte!

Fritz, ne pouvant croire à un aussi grand malheur, voulut reprendre en ses bras ce corps bien-aimé pour lui redonner la vie par ses caresses, mais le lit était désert!

Par la grande fenêtre ouverte, reportant son regard vers le ciel pour implorer la pitié de Dieu, il vit au loin, dans l'espace, une forme blanche, tournoyer et disparaître, lui faisant un signe d'adieu.

Sous la forme du pâtre, Martha était-elle revenue chez son père pour implorer son pardon?

AMÉLIE PROTIN.

FIN

THÉATRES

Comédie-Française : *Rome vaincue*, tragédie en cinq actes, par M. Alexandre Parodi.

La France est hospitalière. L'an dernier, l'Odéon avait accueilli le drame d'un Russe, M. Pierre Newsky. La Comédie-Française n'a pas voulu demeurer en reste : elle a ouvert ses bras à la tragédie d'un Italien, M. Alexandre Parodi. Les deux théâtres ne se doivent plus rien à présent. Il reste à souhaiter à *Rome vaincue* le succès prolongé des *Danicheff*. La tragédie de M. Parodi est une œuvre très-consciencieuse, d'où se dégagent parfois de réelles beautés, mais qui a le tort de remettre à la scène le sujet trop connu de *la Vestale*. Le titre de *Rome vaincue* ne s'explique guère; c'est *Rome en danger* qu'il faudrait dire, car si Annibal menace ses portes, il ne les a pas forcées, il ne les forcera pas.

Ce qui, malgré quelques longueurs, a déterminé la réussite de cet ouvrage, c'est l'originale création de la mère de la vestale, une vieille femme aveugle, qui traîne sa douleur et ses sanglots pendant les deux derniers actes, et qui finit par poignarder elle-même sa fille pour la soustraire au supplice d'être enterrée vivante. Le coup de théâtre est fort beau et d'un puissant effet; — il a fourni à notre dessinateur le sujet d'une des gravures de ce numéro.

Ce rôle inattendu de Posthumia l'aveugle a été joué d'une façon encore plus inattendue. C'est Mlle Sarah Bernhart, une jeune femme, qui l'a revendiqué et qui y a été surprenante, prodigieuse. Après elle, on peut citer Mlle Dudlay, une débutante qui promet une bonne comédienne; — puis Mlle Reichemberg, qui a dit à ravir l'idylle suivante dans le goût d'André Chénier :

Le soleil se couchait. Une molle harmonie
S'exhalait des rameaux que remuait le vent :
J'étais au bois sacré, seule. Mes yeux souvent
S'arrêtaient sur le corps lisse et blanc, fait de marbre,
Du dieu qui porte un arc et rit sous le grand arbre.
Je sentais, à le voir, d'une étrange rougeur,
Se teindre mon visage et palpiter mon cœur...
Soudain, je ne sais qui prend ma main et m'entraîne,
Sans parler, jusqu'au bord de l'antique fontaine,
Sous les saules; et là, se jetant à genoux :
« Junia, me dit-il d'un son de voix plus doux
Que la flûte de Pan sur les mers entendue;
On ne vit qu'une fois, et la vie est perdue
Si l'amour ne la vient couronner de bonheur :
Se défendre d'aimer, c'est immoler son cœur!
Que revient à Vesta de ton long sacrifice?
Son rang divin est-il le prix de ton supplice?
Veux-tu vivre isolée à jamais, et mourir
Ignorant la douceur d'être deux pour souffrir?
Pour choyer un enfant, dont la bouche vermeille
S'entr'ouvre et te sourit même alors qu'il sommeille? »
Tout mon cœur écoutait. Il se tut. Ses grands yeux
Dans les miens, malgré moi, plongeaient, baignés de feux.
Bientôt sa voix mourut dans ses larmes noyée,
Et son souffle effleura mes cheveux... Effrayée,
Je pousse un cri perçant et me lève d'un bond,
Voulant fuir... La sueur mouillait mon pâle front;
Mes dents claquaient d'effroi. J'étais seule; et, dans l'ombre
Du bois sacré, le dieu qui tient l'arc semblait, sombre,
Chercher dans son carquois un trait pour me percer.

Du côté des hommes, l'interprétation de *Rome vaincue* laisse peu de chose à désirer. M. Maubant est toujours la majesté en personne; après lui, qu'on ne compte plus sur Thésée, sur Agamemnon, sur don Diègue et sur le père de Psyché! Il représente le grand Fabius dans la pièce de M. Parodi, et il est encore plus grand que le grand Fabius. M. Laroche joue l'amant de la vestale; il dit avec chaleur un récit de la bataille de Cannes. — Mais quel est cet esclave qui tantôt rampe d'un air inquiet en regardant de côté et d'autre, et tantôt semble espionner en fourbissant un trépied? Est-ce Mélingue dans *le Bossu*, ou Bache dans le roi de Béotie d'*Orphée aux enfers?* Non, c'est M. Mounet-Sully dans le rôle de Vestapor. Il est étrange, on ne saurait le nier. M. Dupont-Vernon rentre davantage dans l'humanité sous les vêtements du poëte Ennius, dont l'auteur a fait une agréable figure de fantaisie.

J'aurais pu insister un peu plus sur *Rome vaincue*, je le sais. Mais la tragédie est un genre qui m'est particulièrement antipathique. Auguste, roi de Pologne, s'évanouissait à la vue d'une poire; le parfum des fleurs faisait tomber lord Chesterfield en syncope. Il n'y a rien d'étonnant à ce que la tragédie produise sur moi des effets analogues. Élevé parmi les romantiques, je supporte difficilement l'aspect d'un casque, d'une paire de cothurnes. Affaire d'éducation.

CHARLES MONSELET.

Chronique Musicale

Théâtre de l'Opéra-Comique (Réouverture) : Reprise de *Piccolino*, opéra-comique en trois actes, de MM. Victorien Sardou et Nuitter, musique de M. Ernest Guiraud.

Nous ne saurions dire comment Paris a pu se passer de son cher Opéra-Comique pendant quatre grands mois. Il faut croire que depuis « l'année terrible » où le pain a manqué, l'héroïque cité a l'âme assez trempée pour supporter les disettes de tout genre.

C'est égal, plus de *Dame blanche*, plus de *Chalet*, ni de *Pré-aux-Clercs; Zampa* et *Haydée*, *Fra-Diavolo* et *le Postillon de Lonjumeau* devenus aussi introuvables que sur le radeau de la Méduse! la privation était cruelle.

Vous prétendrez que les Parisiens ne profitent guère plus de leurs théâtres que de leurs musées; qu'ils en abandonnent la jouissance aux étrangers; que, d'après des statistiques certaines, on en compte à peine un et un quart sur cent qui fréquente les spectacles, soit environ vingt-cinq mille par soirée; qu'ainsi.....

J'entends; mais l'objection n'est pas écrasante. Combien de plaisirs auxquels on ne touche pas, et qui ont cependant cet attrait qu'on les sent à portée de la main! N'avez-vous point dans votre bibliothèques des livres que vous aimez, dont pour un monde vous ne voudriez vous défaire, et que, cependant, vous ne lisez jamais?

Vous en êtes là avec *la Dame Blanche* (avouez-le, pendant que nous sommes entre nous); vous n'allez plus la voir, causer avec elle le soir; et, malgré tout, vous n'êtes pas fâché de connaître son adresse. Qui sait? l'oreille, comme le cœur, a ses revenez-y. Et si on venait vous dire sans préparation : « *La Dame blanche* est morte! il n'y aura plus de *Dame blanche!* c'est fini! » vous pousseriez des cris. On voit bien des maris qui regrettent leurs femmes, quand pourtant et depuis longtemps, la lune de miel était passée pour eux à l'état de vieille lune.

En admettant donc que beaucoup de gens (mais nous pas!) fassent consister le bonheur à ne jamais écouter le ramage de *la Dame blanche*, tout en sachant qu'elle est là, qu'elle les attend derrière le mur de la salle Favart, on comprend parfaitement M. du Locle. Comme directeur, il était obligé de l'entendre une fois par semaine; il a mieux aimé renoncer à ses galons, rentrer dans les rangs du public et redevenir un de ces simples spectateurs qui ne vont pas au spectacle.

Nous prenons, bien entendu, le chef-d'œuvre de Boieldieu comme prototype des opéras-comiques, et nous nous en servons pour personnifier tout un répertoire.

Enfin nous l'avons échappé belle! L'Opéra-Comique, aujourd'hui réouvert, a bien failli rester fermé. Nous avons suivi d'assez près toutes les négociations entamées pour lui trouver un directeur, et il y a eu des moments où tout espoir de solution nous semblait perdu.

Mais il faut reconnaître que les 240,000 francs de subvention accordés par la Chambre ont bien contribué à arranger les choses. C'était de l'huile pour les rouages de la vieille machine.

Dites merci à nos députés.

L'Opéra-Comique n'ayant point chanté de tout l'été s'est trouvé fort dépourvu de pièces nouvelles quand la bise est venue. Il a donc dû reprendre celles du printemps dernier. C'est ainsi que nous avons revu, non sans plaisir, *Piccolino* et *Fra-Diavolo*.

Bientôt viendra *Lalla-Rouck*, dont on peut prévoir l'attraction sur le public encore ému de la perte de son auteur. Pour le dire en passant, le chef-d'œuvre de Félicien David a été chanté depuis moins de dix ans, malgré ce qu'on lit dans les grands journaux. Il venait d'être repris, avec Capoul, en 1870, au moment de la déclaration de guerre, et les représentations n'en ont été interrompues que vers la fin d'août.

Il n'importe; quand une fois *Lalla-Rouck* sera réintégrée dans le répertoire, nous comptons bien qu'on ne l'en laissera plus sortir. C'est bien le moins que la mémoire de David soit honorée de cette façon, qui est la meilleure, quand, lui vivant, il a été si peu choyé et encouragé par les entrepreneurs de concerts et de théâtres.

Mais pour aujourd'hui c'est de *Piccolino* qu'il retourne. Nous n'avons pas de longs discours à tenir sur une œuvre que nous avons analysée récemment, et l'opinion que nous en avions le soir de la première représentation n'a guère pu changer le soir de la reprise.

Après tout, ne fait-on pas l'éloge d'un opéra-comique quand on dit qu'on en a saisi le sens au vol et de prime saut, tant et si fortement qu'il n'y a plus à y revenir? Un opéra-comique qui n'apparaît pas tout de suite dans sa plénitude de son effet est suspect. Il est bien rare que le voile qui en cache les beautés mélodiques se lève ou, du moins, ce serait un genre de surprise très-nouveau.

Nous n'assistions pas aux premières représentations du *Pré-aux-Clercs* ou du *Chalet* (notre nourrice s'obstinait à ne pas vouloir nous y conduire), mais nous savons que ces chefs-d'œuvre, écrits en pleine lumière, ont, dès le début, soulevé l'enthousiasme. C'est en quoi ils sont des opéras-comiques de la bonne souche.

Le *Piccolino* de M. Guiraud a plu au public, qui y a retrouvé quelques-unes des qualités nécessaires du genre et comme un écho du vieux Feydeau.

Le premier acte n'est pas très-goûté, il faut le dire; mais au second acte le compositeur a trouvé le diapason convenable. La chanson de « la brune et la blonde », la sérénade burlesque et même la tarentelle (bien qu'elle ne soit pas plus naïve qu'il ne faut) sont des morceaux d'un ton aimable et d'un style limpide, qui montrent que M. Guiraud est décidé à tourner le dos aux obscurantistes de la musique, qui prennent le mot d'ordre, c'est-à-dire le *la*, de l'autre côté du Rhin.

Le rondeau en l'honneur de Sorrente et l'intéressante paraphrase sur *Ron-ron-ron petit patapon* sont aussi des pages élégantes et dessinées d'une plume alerte. Si j'insiste de la sorte sur les petits côtés de la partition, sur les couplets, c'est que je suis à l'Opéra-Comique pour m'y régaler de ces friandises.

Quand elles me sont servies par Mme Galli-Marié, je fais comme le parterre, j'en redemande.

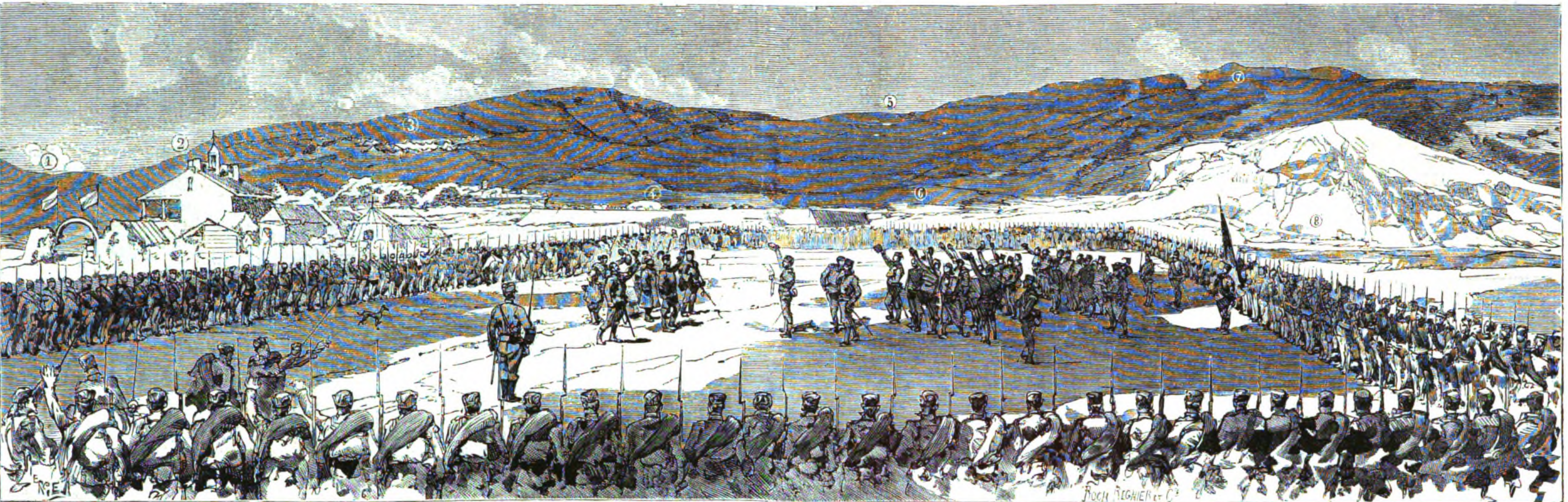
ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO

Compagnie d'assurance contre les accidents des chemins de fer. — La plus ancienne Compagnie d'assurance des voyageurs en chemins de fer à Londres vient de tenir sa vingt-septième assemblée annuelle. Dans l'exercice passé, elle a reçu en primes d'assurance une somme de 5,000,000 de francs en chiffres ronds; 375,000 francs de plus que l'année précédente. Pendant les vingt-sept années de son existence, la Société a payé plus de cinquante et un mille dommages d'une valeur de 25 millions.

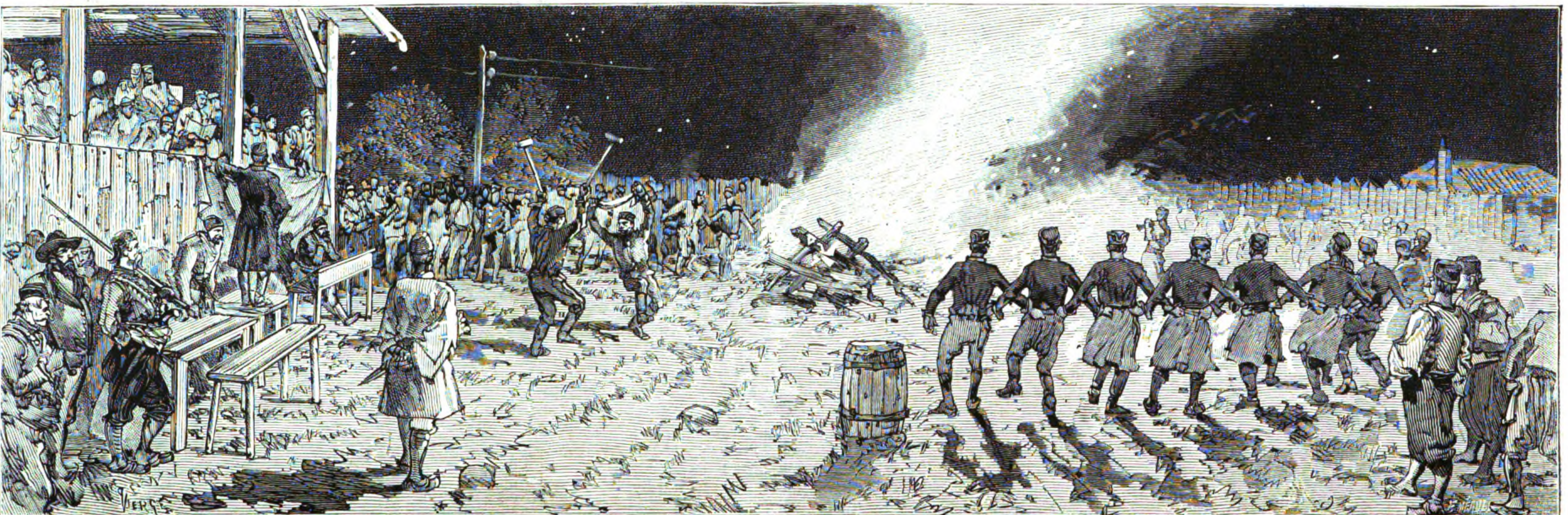
L'assurance contre les accidents de chemins de fer a lieu par le distributeur des billets de chaque station, à raison de 10 à 30 pences par voyageur, suivant la classe de voiture et pour un seul trajet, n'importe à quelle distance. L'assurance a lieu également par des abonnements annuels.

On dit que cette Compagnie donne de très-bons dividendes.



1. Montagnes d'Alexinatz. 2. Quartier général de Tchernaïeff. 3. Camp turc au-dessus de Korman. 4. Redoute nº 3. 5. Avant-postes turcs. 6. Villages de Ljubes incendiés. 7. Redoutes serbes du mont Crevet. 8. Village de Vrkovez.

SERBIE. — Camp de Deligrad. — Proclamation du prince Milan, roi de Serbie, par l'armée de la Morava. — (Croquis de M. Dick.)



La danse nationale des Cosaques. Le Kolo, danse de volontaires serbes.

SERBIE. — Deligrad. — Fête militaire de nuit, au quartier général de Tchernaïeff. — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)

REVUE COMIQUE, PAR CHAM



— Le moyen de pousser bel homme en vingt-huit jours?
— Pas de réservistes dans mon grade!



— Pardon, général, pendant que vous y êtes, cherchez-moi un lapin! ça reposera mon chien!



LES RÉSERVISTES
— Sentinelle! rien de nouveau?
— Si, mon colonel, j'ai reçu une lettre de ma femme : elle vient d'accoucher!



— Réserviste, la grêle vous met en joie?
— Oui, mon capitaine, je suis vitrier de mon état.



— Vingt-quatre heures de consigne! Une fois mes vingt-huit jours terminés, toi je t'éreinte dans mon journal!



— Mes bourgeois ont été aux eaux.
— Moi, mam'zelle, les eaux que j'aurais une préférence, c'est les eaux bonnes, que je les adore!



AU PROPHÈTE
— Comment, ma chère, tu crois que Jean de Leyde était un vrai prophète?
— Dame! il a prévu le patin à roulettes!



— Docteur, les eaux auxquelles vous m'avez envoyée ne m'ont pas réussi.
— Ça ne fait rien, elles ont réussi à une autre de mes clientes.



— Hélas! nous avons le phyloxera par ici.
— Mais pas le cri-cri? ni la chanson d'Amanda? êtes-vous heureux!



M. PRUD'HOMME AU BORD DE LA MER
— Madame, c'est à nous à la désarmer par notre calme!



— Ma bourse? sapristi! vous ne prenez donc pas de vacances dans votre partie?



— Les vacances du barreau! et en voilà qui ne veulent pas s'en aller!

L'Ordre non souverain de Malte. — L'investiture d'un nouveau chevalier de Malte a eu lieu tout récemment dans l'église de cet Ordre, à Prague, capitale de la Bohême, avec toute la pompe et la magnificence usitées, suivant les anciens rites, pour cette auguste cérémonie. Le grand-prieur, sous un baldaquin en velours rouge, le bailli et les chevaliers, au nombre de onze, en grand costume, ont donné, après la sainte communion, l'accolade au récipiendaire, et chaque membre de l'Ordre lui a offert un petit morceau de pain, comme signe de fraternité; puis tout le monde est sorti de la métropole au son des cloches.

L'Ordre de Malte n'a donc nullement disparu, comme on le croit en France; c'est un des ordres les plus anciens et les plus respectables. Il date de 1010. Dans cette année, plusieurs chrétiens bâtirent une église à Jérusalem et se constituèrent en assemblée de chevalerie. Après la prise de cette ville, en 1187, les titulaires s'établirent à Rhodes, puis à Malte. Cette île leur avait été donnée par Charles-Quint. La République française, en 1798, leur enleva leurs possessions et leurs droits. Le grand maître abdiqua dès lors en faveur de Paul Ier, empereur de Russie. Mais les successeurs du czar ayant renoncé à cette maîtrise, les membres de l'Ordre élirent leur grand maître, qui réside à Rome sous la protection du saint-père.

Cet Ordre compte toujours que les souverains voudront se rappeler les immenses services qu'il a rendus à l'humanité et le rôle important qu'il a joué dans l'histoire pendant sept siècles, et dès lors le reconnaître officiellement et le réintégrer dans une île avec ses anciennes prérogatives.

Pour devenir chevalier de Malte, il faut avoir au moins deux cents ans de noblesse, comme les princes de la maison d'Autriche, ou un grand mérite dans les arts et les sciences, comme, entre autres, un illustre inventeur et ingénieur en chef du matériel d'un des plus importants chemins de fer de l'Europe.

Les amis et les ennemis des petits oiseaux. — La Société protectrice des animaux, à Londres, a eu l'idée pratique de faire représenter sur des papiers de tenture les divers sujets relatifs à sa noble mission, et de les faire coller sur les murs des établissements où l'on a des animaux à soigner, dans les écuries et les bergeries.

Elle a aussi introduit ces rouleaux de dessins dans les écoles, et chaque jour on déroule une nouvelle gravure pour rester exposée à la vue des élèves qui, tout en s'amusant à regarder des images, apprennent à connaître les petits oiseaux qu'il ne faut pas tuer, la manière de conduire les chevaux, etc.

Cet exemple serait à suivre sur le continent, où il y a encore une autre lacune à combler; elle est relative aux oiseaux de mer que l'Angleterre protège par des lois spéciales, — contrairement à la France qui classe ces oiseaux parmi les animaux nuisibles qu'on peut chasser à toutes les époques de l'année. Ils sont au contraire très-utiles, car ils détruisent les insectes sur les régions agricoles au bord de la mer.

Un prix de 3,000 francs à gagner facilement — M. Lamey, juge à Strasbourg, avait institué, en 1862, un prix de la valeur des intérêts pendant cinq ans d'une somme de 12,000 francs, — donc 3,000 francs, — destiné à l'auteur d'un écrit sur les arts, la littérature, ou sur l'amélioration de l'état social. La proposition du thème, ainsi que le jugement sur les travaux envoyés, aura lieu, d'après l'invitation du Sénat de l'Université de Strasbourg, soit par la section humanistique de la Faculté philosophique, soit par une commission nommée entre tous les professeurs ordinaires.

Le temps laissé pour la rédaction de cet écrit est au moins de trois ans.

Le concours est ouvert, à partir d'aujourd'hui, à tout le monde, sans distinction d'âge ni de nationalité; le travail peut être rédigé en français, en allemand ou en latin.

Les sauveurs des naufragés. — La *National life boat Institution* (Société des bateaux de sauvetage) vient de tenir, à Londres, son assemblée annuelle. D'après le compte rendu, le nombre de ses bateaux a été augmenté de 19 dans l'exercice passé; leur nombre total est aujourd'hui de 254. En 1875, 727 personnes ont été sauvées des flots. Depuis la fondation de cette société philanthropique, 23,790 personnes ont été arrachées à la mort.

L'équipage de ces bateaux a reçu, pendant l'année dernière, 47,200 livres sterling. Les recettes correspondantes n'ayant été que de 39,800 livres sterling, le surplus des dépenses a dû être pris sur les exercices précédents.

ÉMILE WITH.

SOLUTIONS D'ÉCHECS

—

Solution du problème n° 622.

1. C 6 FR	1. P pr. C (Var.)
2. T 4 CR	2 R pr. T *ad lib.* (1) (2)
3 T 4 R, échec	3. R 4 F ou 4 D
4. F 6 C ou 6 F, échec et mat.	

(1)

	2. C 4 F ou P 4 D

3 T de 6 à 4 R, et mat le coup suivant par le F.

(A)

	1. P pr. T
2. F 6 C, échec	2 R 6 T (meilleur)
3. P 5 D, échec	3. R 2 R
4. C 6 FD, échec et mat.	

(B)

	1 T pr. F ou P 6 F
2. T 2 F, échec	2. R pr. T
3. P 5 D, échec	3. R *ad libitum.*
4 C 6 F, échec et mat.	

(C)

	1. P 5 C
2. F 6 C, échec	2 R 4 C

3 T pr. P, échec et 4 C 8 C, éch. et mat.

(D)

	1. C 1 D

Les 2e et 3e coups comme dans la var. (B) et 4 C 8 FD, mat.

Solutions justes : MM Kassioph; L. de Croze.

Autres solutions justes du problème n° 621 : MM. G. Prévost; Camille; Kassioph; le Café Valentin, à Fontainebleau.

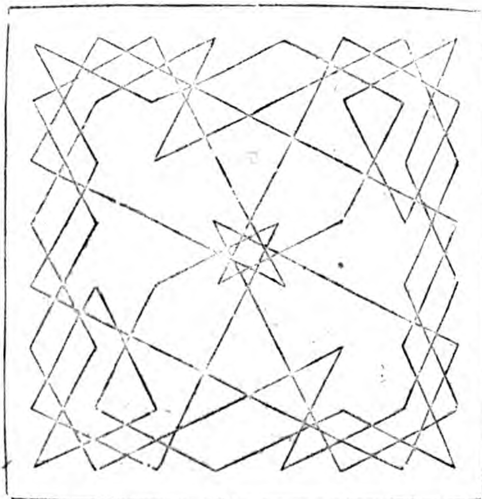
P. JOURNOUD.

SOLUTION DU PROBLÈME SYLLABIQUE

DU DOUBLE CAVALIER

CONTENU DANS LE NUMÉRO DU 23 SEPTEMBRE

Une des deux chaînes



CHARADE

Mon premier enchantait Faune, Nymphe et Satyre
Par les sons que rendaient ses rustiques pipeaux.
Mon second, récolté dans le Céleste-Empire,
Aux ports de l'Angleterre arrive à pleins vaisseaux.
Mon dernier n'est personne ou bien est tout le monde :
C'est lui, c'est toi, c'est moi, c'est tel que l'on voudra.
Avec son beau portique et sa coupole ronde
Mon tout à tes regards dans Rome s'offrira;
Et, si tu crains de faire un aussi long voyage,
Paris t'en donnera le nom, sinon l'image.

(*Panthéon*)

Solutions justes : MM. d'Almeïna; Kassioph; Ach. Prieur; le Cercle littéraire de Villedieu; P..., capitaine au 20e d'artillerie; F. V..., à Valence; Ad. Tuniot; L. de Croze; le Cercle de la Marck, à Sedan; Gauthier-Biers et Domergue; Eug. Coste, Cercle de Nissan; Lurine, Grand hôtel Ferrière, à Saint-Gaudens; Jocelyn; L. Faure; Lechesne; Gilette la Savoisienne; L. Gassier; le Cercle de l'Union, à Vence; P..., Café des Quatre-Vents; le Café Quelquejeu, à la Ferté-Vidame; le Café Sainte-Catherine, à Chateauroux; Ern. Renard; de Ruy; Trovez; Ern. Dulay; G. Prévost; Leturque; Olivier Strawski; le Café de Châteaudun, à Paris; F. de Valrenette; P. P.., à Angers; le Café de la Bourse, à Avignon; le Cercle de Charmes-en-l'Angle; Auzépy, Brasserie Fontaine; Emm. de Millery; E. Cabois; G. Trouvé; le Café de la Bourse, à Châlons-sur-Marne; le Cercle d'en bas de Montmédy; le Casino de Langon.

L'EXTRAIT DE PRÉSURE DANOIS

DANS L'INDUSTRIE FROMAGÈRE

Un des produits les plus remarqués au comice agricole des cantons de Levier, Montbenoit, Mouthe et Pontarlier, tenu ce mois-ci à Saint-Gorgon (Doubs), a été l'extrait de présure danois exposé par M. Louis Boll, possesseur du brevet pour la France (Paris, 196, rue de Rivoli). Les mérites de ce produit ont été appréciés, dans les termes les plus flatteurs, par M. Colin, député de l'arrondissement de Pontarlier, du discours duquel nous extrayons le passage suivant :

Je suis heureux de vous signaler une véritable révolution qui s'opère, en ce moment, dans la fabrication du fromage. Vous connaissez, de longue date, les inconvénients de la présure faite avec de la *recuite* ou de l'eau. Elle est souvent mauvaise, à raison de la nature défectueuse de l'estomac de veau, ou caillette, employé. De plus, il est impossible de lui assurer une force uniforme. De là des tâtonnements, des variations très-grandes dans le temps nécessaire à la coagulation du lait, et conséquemment des produits très-irréguliers sous le rapport de la qualité et de la quantité. De tous côtés, des efforts remarquables et des plus louables ont été faits pour remédier à cet inconvénient : les uns ont essayé d'extraire de l'estomac du veau le principe coagulant qui paraît être la *pepsine*, pendant que le plus grand nombre a cherché à obtenir un liquide bien titré, ayant toujours la même force, et susceptible d'une longue conservation. Tant d'efforts ne devaient pas rester infructueux. Mais c'est le Danemark qui a eu l'honneur de ce succès, et c'est le nom de M. le docteur Hansen, de Copenhague, qui restera désormais attaché à cette révolution dans l'industrie du lait. En Danemark, en Suède, en Norvége, en Bavière, dans une grande partie de la Suisse allemande surtout, cette présure est déjà adoptée, et on s'en trouve satisfait. Elle commence seulement à pénétrer en France, et les essais qu'on en fait en ce moment à la ferme-école de Laroche, sous l'habile direction de M. Faucomprez, professeur d'agriculture, son directeur, nous apprendront bientôt ce qu'on doit en attendre dans notre département. Mais nous sommes convaincus d'avance qu'ils seront aussi concluants là que partout ailleurs.

Voici maintenant les principaux avantages de la présure Hansen :

1° Elle est plus forte qu'aucune présure artificielle;

2° Elle est, proportionnellement à sa force, celle dont le prix est le moins élevé;

3° Elle caille le lait dans le temps voulu (20, 30 à 35 minutes) avec la plus grande précision. Le caillé est homogène, comme il est essentiel qu'il le soit pour la fabrication d'un bon fromage;

4° Le rendement en fromage est plus considérable qu'avec la présure ordinaire. Seulement le produit en sérat est moindre, ce qui n'étonnera personne et satisfera tout le monde, car chacun sera fort heureux de voir une marchandise du prix de 20 à 30 cent. le kilogr. se transformer en un produit valant sept à huit fois plus;

5° L'extrait de présure reste inaltérable pendant plusieurs années, en conservant la même force.

Bientôt vous serez à même de juger ce nouveau produit, dont un dépôt a été établi à Pontarlier. Je vous engage à l'essayer avec l'attention, l'intelligence et les soins nécessaires; car, outre une fabrication généralement meilleure et plus régulière, vous en retirerez un bénéfice considérable et par l'économie sur le prix de la présure ordinaire et par l'augmentation du produit, calculée généralement à 3 ou 4 p. 100, ce qui donne, pour la Suisse, à 0,12 cent. seulement le litre de lait, un gain annuel de 1,572,900 fr.

Dans le département du Doubs, où la production fromagère oscille entre 5 ou 6 millions de kilogr., l'augmentation serait de 200 à 250,000 kilogr. qui, calculée à 1 fr. 50 le kilo au plus bas prix, verserait dans la bourse du cultivateur un surcroît de bénéfice de 300 à 375,000 fr., ce qui ne serait point à dédaigner.

L'extrait de présure danois avait déjà attiré l'attention de la Société d'agriculture du département du Doubs, et valu à M. Louis Boll une médaille d'argent de 1re classe, décernée par cette Société, à l'Exposition agricole de Baume-les-Dames.

Des liqueurs colorantes pour beurre et fromage, de l'invention du docteur Hansen, sont aussi en vente chez M. Louis Boll, au prix de 4 fr. 50 le litre pour le fromage et de 8 fr. pour le beurre.

Le journal LA REVUE DE LA MODE a commencé dans son numéro du 1er octobre et continuera à publier, *tous les dimanches*, la série des NOUVEAUTÉS D'AUTOMNE ET D'HIVER. — CONFECTIONS, COSTUMES, CHAPEAUX INÉDITS, ETC.

Pour être exactement renseigné à l'avance sur les tendances de la Mode, il est indispensable de consulter la **Revue de la Mode**, feuille essentiellement française, et dont tous les modèles de toilette, de confection, de lingerie, de chapeaux, etc., sont dessinés, gravés et exécutés par des artistes parisiens, avec le concours des premières maisons de la capitale. — Deux fois par mois, la **Revue de la Mode** publie un grand nombre de patrons imprimés, grandeur naturelle.

PRIX DE L'ABONNEMENT

LE JOURNAL SANS LES GRAVURES COLORIÉES

52 numéros et **24** feuilles de patrons, par an

PARIS

Un an : **12** fr. — Six mois : **6** fr. — Trois mois : **3** fr.

DÉPARTEMENTS

Un an : **14** fr. — Six mois : **7** fr. — Trois mois : **3** fr. **50**

EUROPE

Un an : **16** fr. — Six mois : **8** fr. — Trois mois : **4** fr.

LE JOURNAL AVEC LES GRAVURES COLORIÉES

52 numéros,

24 feuilles de patrons et **52** gravures coloriées, par an

PARIS

Un an : **24** fr. — Six mois : **13** fr. — Trois mois : **6** fr. **75**

DÉPARTEMENTS

Un an : **25** fr. — Six mois : **13** fr. **50**. — Trois mois : **7** fr.

EUROPE

Un an : **30** fr. — Six mois : **15** fr. — Trois mois : **7** fr. **50**

Envoyer mandat-poste à M. ACHILLE BOURDILLIAT, administrateur de la **Revue de la Mode**, 15, quai Voltaire, Paris.

La gastronomie s'est emparée du quinquina, et nous le donne comme un aliment aussi léger que substantiel et savoureux, mêlé au *chocolat Rebours*, qui lui fait perdre son amertume.

C'est, pour les personnes d'un tempérament irritable, l'énergique régulateur du système nerveux ; pour les valétudinaires, les vieillards, les adultes, les enfants et toutes les personnes délicates, le réparateur par excellence des forces de l'organisme.

Le *chocolat Rebours au quinquina* rend l'appétit aux estomacs débilités et facilite les digestions les plus pénibles. C'est en flattant le palais que cet aliment exquis revivifie l'organisme.

Bébé n'a jamais été plus obéissant qu'en croquant à belles dents une tablette de *chocolat Rebours au quinquina*. Pour le rendre sage, menacez-le tout simplement de la lui supprimer. (Dans toutes les bonnes pharmacies. — Dépôt, 13-25, avenue Malakoff.)

J. Klein s'est surpassé dans *Mlle Printemps! Pazza, Cerise Pompadour*, valses. *Truite aux perles*, polka, et *Ravis Roses*.

Nous recommandons particulièrement les déjeuners du *Grand-Hôtel* : **4** fr., vin, café et liqueurs compris. *Dîners* de la *Table d'hôte* à **6** fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le *Grand-Hôtel* sont admises à ces deux tables.

QUATRE-VINGT-TREIZE

ILLUSTRÉ

—

Le beau roman de Victor Hugo, *Quatrevingt-Treize*, est maintenant complet dans l'édition illustrée, et le volume, dans son ensemble, vient de paraître (1). Le succès de cette remarquable publication a dépassé toutes les prévisions. Après *l'Année terrible*, illustrée, *Quatre-vingt-treize*, illustré, a fait une sorte de révolution dans les publications par livraisons à 10 centimes. Jamais on n'avait donné, pour ce prix modique, une feuille d'un roman, qui est un chef-d'œuvre, imprimé avec soin sur beau papier et illustré par les premiers artistes, dessinateurs et graveurs, MM. Brion, Bodmer, Emile Bayard, Lançon, Vierge, Edmond Morin, Riou, Maillart, etc.

Il y a trois dessins de Victor Hugo lui-même. Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs le plus important des trois, *la Tourgue*, telle que le poëte l'a vue en 1835. A côté de la Tourgue dessinée, voici, copiée dans *Quatre-vingt-treize*, la Tourgue décrite; ces deux pages sont aussi belles l'une que l'autre :

« Le voyageur qui, il y a quarante ans, entré dans la forêt de Fougères du côté de Laignelet en ressortait du côté de Parigné, faisait, sur la lisière de cette profonde futaie, une rencontre sinistre. En débouchant du hallier, il avait brusquement devant lui la Tourgue.

« Non la Tourgue vivante, mais la Tourgue morte. La Tourgue lézardée, sabordée, balafrée, démantelée. La ruine est à l'édifice ce que le fantôme est à l'homme. Pas de plus lugubre vision que la Tourgue. Ce qu'on avait sous les yeux, c'était une haute tour ronde, toute seule au coin du bois comme un malfaiteur. Cette tour, droite sur un bloc de roche à pic, avait presque l'aspect romain tant elle était correcte et solide, et tant dans cette masse robuste l'idée de la puissance était mêlée à l'idée de la chute. Romaine, elle l'était même un peu, car elle était romane; commencée au neuvième siècle, elle avait été achevée au douzième, après la troisième croisade. Les impostes à oreillons de ses baies disaient son âge. On approchait, on gravissait l'escarpement, on apercevait une brèche, on se risquait à entrer, on était dedans, c'était vide. C'était quelque chose comme l'intérieur d'un clairon de pierre posé debout sur le sol. Du haut en bas, aucun diaphragme; pas de toit, pas de plafonds, pas de planchers, des arrachements de voûtes et de cheminées, des embrasures à fauconneaux; à des hauteurs diverses, des cordons de corbeaux de granit et quelques poutres transversales marquant les étages; sur les poutres les fientes des oiseaux de nuit, la muraille colossale, quinze pieds d'épaisseur à la base et douze au sommet; çà et là des crevasses et des trous, qui avaient été des portes, par où l'on entrevoyait des escaliers dans l'intérieur ténébreux du mur. Le passant qui pénétrait là le soir entendait crier les hulottes, les tette-chèvres, les bihoreaux et les crapauds-volants, et voyait sous ses pieds des ronces, des pierres, des reptiles, et sur sa tête, à travers une rondeur noire qui était le haut de la tour et qui semblait la bouche d'un puits énorme, les étoiles. »



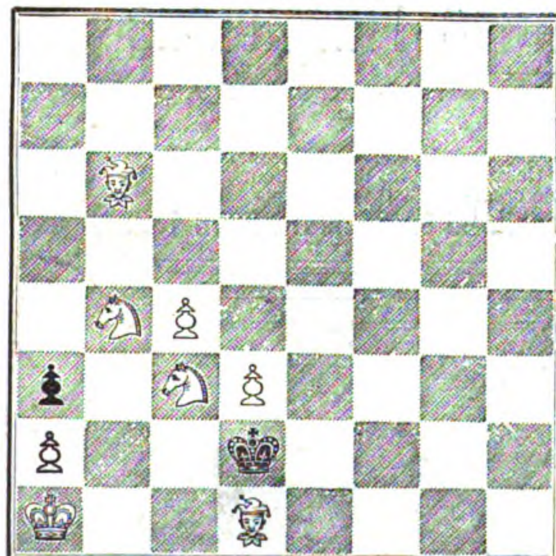
La Tourgue, dessin de Victor Hugo, extrait de *Quatre vingt-treize*.

(1) Un fort volume de près de 500 pages, illustré de 180 dessins. Prix : 6 francs.

PROBLÈME N° 625

COMPOSÉ PAR M. R. B. WORMALD

English chess Problems.



Les Blancs font mat en quatre coups.

Le dix-neuvième numéro du *Journal de Musique*, qui paraît aujourd'hui, contient :

MUSIQUE : *Reflets du Printemps*, poésie de G. de Penmark. — *L'Automne*, musique de Haydn. — *L'Hiver*, musique de Haydn. — *Mosaïque* sur *Richard Cœur-de-Lion*, par Émile Artaud, professeur à l'Institut musical (ÉCOLE DU JEUNE PIANISTE).

TEXTE : Réouverture et Reprises. — L'Exposition universelle et les Auditions périodiques. — Nouvelles de Partout.

Un numéro toutes les semaines, 40 centimes.

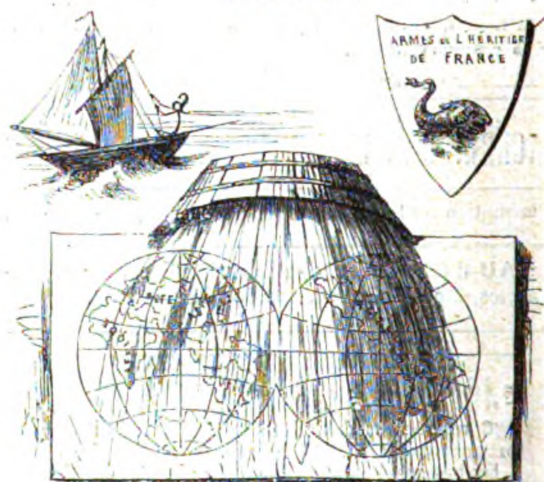
Abonnements (Paris et départements) : un an, 18 fr.; — six mois, 9 fr.; — trois mois, 4 fr. 50; — un mois, 1 fr. 50.

Adresser les demandes à M. Bourdilliat, administrateur du *Journal de Musique*, 13, quai Voltaire, à Paris.

SOLUTIONS DE RÉBUS

Ont deviné le dernier rébus : MM. I. Ratinier, à Moulins; L. de Croze; le Café de Paris, au Bugue; l'Œdipe de Saint-Dizier; Café du Commerce, à Corbeil; le Cercle philologique de Sarlat; un Abonné du Café de la Bourse, à Châlons-sur-Marne; R. Laurain, à Ligny-en-Barrois; le Cercle de Tonnay-Boutonne; le Cercle de Château-la-Vallière; Jules Gévy, Café du Commerce, à Gien; l'Œdipe du Café de l'Univers, au Mans; le Café de la Ville, à Orléans; les Lapins de Talante; les Pensionnaires de l'Hôtel du Cheval-Blanc, à Bligny-sur-Ouche.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Tous les yeux sont tournés vers l'Orient, pour le quart d'heure.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20e Année. N° 1018 — 14 Oct. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. É. HUBERT.



BEAUX-ARTS. — **La Porte de Crémone, nouvellement installée au Musée du Louvre.** — (Dessin de M. Édouard Garnier.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

Nous avons eu l'hiver en été, aurons-nous l'été en hiver? On serait tenté de le croire, à voir l'à-compte que nous a donné le présent mois.

Mais bien fol qui s'y fie. Aussi me suis-je hâté de profiter du soleil pour réaliser un petit projet d'excursion à Bruxelles.

Bruxelles, c'est un coin de Paris. Quelqu'un définissait jadis la Belgique en disant que c'était l'*Odéon de la France*. Mieux que cela, c'est devenu la France elle-même, et je reste très-certainement dans mon rôle de chroniqueur parisien, en vous rendant compte de ma visite à... ce quartier éloigné de la capitale.

Au saut même du chemin de fer, les affiches de théâtres vous prennent aux yeux, comme pour confirmer mon dire.

A la Monnaie, on joue alternativement *Carmen* et *le Prophète*; *Piccolino* est à l'étude.

Au Parc, c'est *l'Étrangère*.

Aux Galeries-Saint-Hubert, c'est *Fromont jeune et Risler aîné* qu'on répète à toute vitesse.

Aux Fantaisies, *la Boulangère a des écus* fait florès avec Mlle Van-Ghell, tandis que M. Humbert, le très-intelligent impresario, prépare un opéra-comique inédit de M. Hubans.

Tout cela n'est-il pas du parisianisme tout pur?

Et tenez, si vous voulez savoir jusqu'où ce parisianisme est poussé chez nos aimables voisins, je vais vous en donner un exemple réjouissant. Sur la toile du théâtre des Fantaisies dont je viens de parler, sont peintes, comme ici, des annonces en tout genre.

L'une d'elles est ainsi conçue :

Mme X...

Marchande à la toilette de Paris.

Voilà, vous l'avouerez, une revendication de nationalité qui fait un singulier effet.

Ailleurs, dans une rue, je lis encore au-dessus d'une porte : Z..., *emballeur de Paris*. Et toujours et encore notre Paris!

Quand je vous disais qu'en vous parlant de Bruxelles je reste en plein dans mon sujet!...

∿∿ Lorsque je suis arrivé là-bas, le Congrès de sauvetage tirait à sa fin.

Les visiteurs, cependant, affluaient au Parc, où s'est installée l'Exposition d'hygiène, dans une baraque en planches qui ne brille pas précisément par le pittoresque.

Peu s'en est fallu — soit dit entre nous — que nous ne fussions bien piteusement représentés là-bas. Faute d'initiative et de direction, l'Exposition française faillit se réduire à un tas de produits ridicules, exposés, sous prétexte d'hygiène, par des épiciers, marchands de pâtes, droguistes et autres débitants de denrées, amis de la réclame.

Heureusement, on a mis bon ordre à tout cela, et nous avons figuré au moins d'une façon convenable, sinon extra-brillante, dans les galeries de bois dont je parlais.

Mais ce qui s'expose le plus à Bruxelles, et sous toutes les formes, ce sont les tramways! Nous nous imaginons naïvement que nous sommes avancés sous le rapport des innovations locomotrices! Notre réseau est dérisoire, comparé à celui qui s'étend sur Bruxelles comme une immense toile d'araignée aux enchevêtrements multiples.

Inutile de constater que le tramway à vapeur a dès longtemps fait là-bas son apparition. Soixante-douze machines fonctionneront sur une seule ligne l'été prochain. On y a aussi inauguré le tramway de plein vent, un tramway qui n'a ni portes, ni fenêtres. Rien que le plancher et la toiture.

Sur le plancher sont rangés des bancs, disposés transversalement comme les banquettes de nos chemins de fer. On tient soixante là-dedans.

Rien de curieux à voir passer comme ces véhicules à jour avec leurs chargements bariolés!

Le tramway de plein vent aurait très certainement un succès fou ici, sur les lignes des environs. Avis à qui de droit.

Il offre, de plus, l'avantage de faire aller les affaires de MM. les médecins, car le courant d'air y engendre à perpétuité l'angine et la bronchite.

Ne faut-il pas que tout le monde vive? Et aussi que tout le monde meure?

∿∿ Ah! mon Dieu! qu'ai-je aperçu?

Est-ce que, par aventure, M. Haussmann se serait fait naturaliser Belge et opérerait par delà nos frontières?

On serait tenté de le croire à voir de quel train vont les démolitions chez nos voisins. Après être resté immuable et stationnaire pendant des siècles, Bruxelles a été pris du *delirium* à son tour.

On a commencé par percer l'immense boulevard du Centre, qui sera bientôt entièrement construit et où les maisons affectent toutes des aspects monumentaux de la diversité la plus fantaisiste.

Puis on a dégagé les abords de Sainte-Gudule. Maintenant, on jette par terre tout un immense quartier qui, misérable et mal hanté, se trouvait enchâssé entre la rue Royale et les plus belles promenades de la ville, à peu près comme notre Butte-des-Moulins entre la rue de Rivoli et le boulevard des Italiens.

Mais tout ceci n'est qu'un prélude.

On parle à présent de supprimer la fameuse Montagne de la Cour. Pour cela, il faudra tout simplement raser un quart de la ville remuer la terre par millions de mètres cubes, exproprier tous les plus importants magasins.

Pour le coup, c'est de l'insenséisme.

Mais les Belges vous exposent ce plan gigantesquement fou avec une placidité imperturbable et comme s'il s'agissait de la chose du monde la plus naturelle.

Quand ces gens calmes se mêlent d'être audacieux, c'est effrayant!

∿∿ Par exemple, quand je n'aurais vu, à Bruxelles, que la haute curiosité que je vais avoir l'honneur de vous décrire, je ne regretterais pas le voyage.

Il s'agit d'un appareil destiné à faire révolution dans nos théâtres.

Vous savez, hélas! par expérience, combien l'art de la ventilation est un art inconnu chez nous. Nos salles de spectacle sont de véritables fournaises, où le pauvre spectateur entre en fusion dès qu'il est assis dans sa stalle-réchaud. C'est odieux et monstrueux de routine arriérée.

Quelques expériences ont bien été faites pour apporter un remède au mal, mais elles n'ont donné que des résultats insignifiants ou déplorables.

Au nouvel Opéra, entre autres, la ventilation est complétement insensée.

Tout d'un coup, tandis qu'on est occupé à écouter la cavatine du ténor ou le grand morceau du baryton, on sent un courant d'air glacé qui vient vous caresser la nuque. L'invitation à la pleurésie!

Je recommande spécialement aux amateurs qui ont à abréger les jours d'une belle-mère ou d'un oncle à héritage les fauteuils d'amphithéâtre. Il vous règne là une perpétuelle bourrasque qui procure, à bref délai, des fluxions de poitrine garanties sur facture.

Encore grelottant de ce souvenir, j'accueillis, comme vous le pensez bien, avec un rare empressement, la proposition qui me fut faite de lier connaissance avec les merveilleux appareils de ventilation qui fonctionnent au théâtre de la Monnaie, après avoir été appliqués pour la première fois à l'Opéra tout neuf que la ville de Vienne vient de s'offrir.

C'est tout simplement prodigieux!

On peut, grâce à ce système, jouer de la température absolument comme Paganini jouait du violon.

Vous allez voir comment.

Dans la salle sont disposés, de distance en distance, des thermomètres communiquant, par des fils télégraphiques, avec d'autres thermomètres installés dans une pièce spéciale où se tient un monsieur qui remplit les fonctions de dispensateur en chef du chaud et du froid.

Aussitôt que la température s'élève outre mesure sur un point, la communication électrique fait, par la dilatation d'une lame métallique, partir le ressort d'une sonnette.

Le monsieur qui est assis devant sa table, dans la pièce dont je parlais, au milieu de ses thermomètres, rangés comme des tuyaux d'orgue, regarde aussitôt quel est celui qui sonne.

— Ah! ah! c'est le huit, très-bien.

Et, à son tour, il télégraphie à un mécanicien placé dans les sous-sols :

— Refroidissez de quatre degrés la seconde galerie, côté gauche.

Si, au contraire, c'est un abaissement excessif de température qui se produit, ce surveillant est averti aussitôt par un autre signal. Et de télégraphier :

— Réchauffez les fauteuils d'orchestre, côté droit.

L'ordre est exécuté sur-le-champ avec une précision mathématique à l'aide de courants chauds ou froids si bien aménagés que la transition se fait sans aucune brusquerie.

Vous voyez d'ici tous les avantages de ce système ingénieux. Un abonné peut, en louant sa loge à l'année, stipuler la température qu'il désire avoir pendant toutes les représentations.

Une querelle s'élève-t-elle entre deux spectateurs? vite un courant d'air froid pour calmer les esprits.

Mme X..., la jolie veuve, trouve-t-elle que le vicomte son soupirant est trop long à se déclarer et à demander sa main? vite un courant brûlant dans la baignoire 14 pour réchauffer l'amoureux transi.

Sérieusement, toute fantaisie à part, il y a là une invention féconde que Paris ne saurait dédaigner sous peine de perdre son vieux renom de progrès.

Il n'y a que trop longtemps que nous subissons, parqués dans nos salles asphyxiantes, le supplice du plaisir.

∿∿ Ces considérations m'ayant ramené à Paris, j'y reste.

On y joue en ce moment, dans un petit théâtre perdu au fond d'une cour, une pièce posthume d'un brave garçon, qui pourrait bien porter dans l'histoire littéraire de notre temps la qualification de *dernier des bohêmes*.

Albert Glatigny fut en effet le dernier peut être à vouloir amalgamer, au milieu des réalités cruelles de notre siècle positif, des fantaisies poétisées par Mürger et les étrangetés du *Roman comique*.

Quel type bizarre c'était!

Je le vois encore : long comme un jour sans pain, amaigri par les souffrances, ce pauvre Glatigny avait un visage presque enfantin. C'était la phthisie qui mettait ainsi son empreinte rose à ses pommettes.

Mais les déboires aussi bien que la maladie s'acharnaient, sans pouvoir venir à bout de cette insouciance railleuse.

Vous vous rappelez l'étrange quiproquo dont il fut victime, quand la gendarmerie, le prenant pour Jud en personne, le promena de brigade en brigade à

travers la France. Il avait pris encore la chose gaiement et en riait le premier.

— C'est étonnant, disait-il, comme je me trouve seul depuis que je n'ai plus deux messieurs à mes côtés.

Je me rappelle une autre équipée de ce rimeur inoffensif.

J'habitais alors Saint Cloud. Un matin, dès l'aube, un soldat m'apporte un billet. Quel est donc ce message? J'ouvre, fort intrigué. Le billet était signé de Glatigny, qui l'avait daté du poste où il était enfermé depuis la veille.

Il s'agissait de le réclamer. Ce qui fut fait aussitôt, Après quoi, je lui demandai le mot de l'énigme, et voici ce qu'il me conta :

La veille au soir, à la suite d'une longue promenade, il s'était, vers neuf heures du soir, trouvé dans le parc de Saint Cloud. Épuisé de fatigue et n'ayant pas un centime en poche, Glatigny s'était dit qu'il lui serait impossible d'aller plus loin et de regagner Paris à pied.

Mais que faire?

Son parti fut pris aussitôt. Il résolut de coucher gratis au violon de l'endroit.

Dans ce but, il avisa un des agents spéciaux de la police impériale qui, suivant l'usage, lorsque l'empereur était à Saint-Cloud, rôdait autour du jardin réservé.

Tranquillement, Glatigny, qui avait flairé son homme tout de suite, s'approche et :

— Voilà un treillage qui ne serait pas difficile à escalader, si l'on voulait.

Ce disant, il montrait la clôture du parc réservé.

— Pourquoi me faites-vous cette remarque? riposte aussitôt l'agent, enchanté de saisir une proie et de tromper l'ennui de son inaction par un épisode inattendu.

— Mais...

Et Glatigny feint de se troubler.

— Avez-vous des papiers?

— Moi .. Pas du tout.

— Alors vous allez coucher au poste et vous vous ferez reconnaître demain, si vous pouvez.

C'était justement ce qu'il voulait. Son rêve était réalisé. Il avait un logis gratuit... et obligatoire.

∿∿ La seule période de prospérité relative fut, pour Glatigny, l'époque où il se décida à entrer à l'Alcazar en qualité de poëte-improvisateur.

Il essaya là de ressusciter les anciens succès d'Eugène de Pradel, et il accomplit de véritables tours de force poétiques. Mais la clientèle ultra-prosaïque des cafés chantants n'entendait rien à ces jeux de la rime et du hasard. La dernière des inepties hurlée par un comique de dixième ordre faisait bien mieux son affaire.

Et Glatigny retomba du haut de son rêve étoilé!

Ce fut une de ses dernières étapes. La mort devait bientôt le prendre, et quelle mort!... Il avait collaboré un instant au *Charivari*, où Banville me l'avait amené. Puis le mal avait fait de si terribles et de si rapides progrès qu'il avait dû cesser brusquement cette collaboration

Il était installé dans un village des environs de Paris, où il agonisait.

Mais un jour, une idée envahit son cerveau affaibli. Il veut revoir une fois encore cette grande ville qu'il aimait tant et qui n'avait été qu'une marâtre pour l'incompris. En vain on essaye des remontrances, puis des prières.

Il est inflexible dans son exaltation.

— Je me sens mieux... Paris me sauvera!...

Il fallut habiller ce cadavre vivant et le mettre dans une voiture.

Il arriva au *Charivari* tout droit. Il lui fallut près d'un quart d'heure pour gravir l'escalier.

Quand il entra, on aurait dit un revenant.

— C'est moi, fit-il à demi suffoqué... Je vais recommencer à travailler... Sur quel sujet voulez-vous que...

Il ne put achever la phrase et tomba presque évanoui sur un divan.

Quelques jours après il rendait le dernier soupir!

∿∿ Mais aussi par quelles épouvantables épreuves il avait passé, pour en arriver à cet effondrement final!

La carrière théâtrale de Glatigny (car il fut acteur aussi) fournirait la matière du volume le plus étrange et le plus douloureusement curieux.

Il avait couru la province, dans les conditions les plus inouïes. Il avait joué *Ruy-Blas* dans une grange, il avait été régisseur, souffleur, figurant! Tout enfin!

C'est lui qui racontait, avec sa verve habituelle, l'histoire de l'engagement qu'il avait signé avec un directeur, dans le Midi, engagement où il était stipulé qu'il figurerait sur la scène et, *au besoin, imiterait tous les bruits de coulisse, y compris les aboiements de chiens, si c'était nécessaire à la représentation.*

Ces fonctions, aboiements inclus, lui rapportaient 30 francs par mois. La nuit, pour se consoler, il faisait des vers!

Malgré cela, une gaieté intarissable et un esprit du meilleur aloi!

Que de boutades amusantes dans sa conversation prime sautière! Que d'anecdotes dans sa vie cahotée!

Un Monselet de l'avenir s'avisera peut-être de faire la biographie complète de cet *oublié* et de ce *dédaigné*. Il n'aura que l'embarras du choix, s'il est bien renseigné.

Un matin, au café des Variétés, il arrive et, abordant un ami :

— Eh bien... tu sais... j'en ai assez de vivre sans profession.

— Ah!

— Oui. J'en ai trouvé une.

— Bah!... Laquelle?

— Je vais me faire crever les yeux.

— Hein?... C'est là ta...?

— Sans doute... On m'a assuré que, dès que je serais aveugle, je saurais jouer de la clarinette.

Au besoin, très-crâne et très-fier, Glatigny avait alors de ces écrasantes ripostes qui cinglaient impitoyablement la figure de son adversaire.

A preuve :

Un soir, dans un théâtre du boulevard, il marche sans le vouloir, en passant, sur le pied d'un personnage véreux autant que connu, qui, au lieu d'accueillir les excuses sincères de Glatigny, se met à l'entreprendre.

— Vous êtes un maladroit... On fait attention...

— Que voulez-vous, répond Glatigny... je ne croyais pas devoir m'inquiéter de vos pieds... J'avais entendu dire que vous étiez toujours à plat ventre.

Hélas! qu'ils sont lointains déjà tous ces souvenirs qu'a réveillés la représentation de l'*Illustre Brizacier!*...

Si je les ai évoqués, c'est qu'une leçon me semble en jaillir. Le temps de la bohême est à jamais passé. Voyez plutôt Glatigny. Il était doué entre tous. Plus que personne, il avait ce qu'il fallait pour se dépêtrer de cet abîme. Il y a sombré.

O vous, qui seriez tenté de l'imiter, que son exemple vous détourne du sentier fatal!

∿∿ Quoique la politique cherche à lui jouer de bien mauvais tours dès avant sa naissance, l'Exposition universelle de 1878 tient bon et s'est courageusement mise à l'œuvre.

Pendant ce temps-là, vous ne vous doutez pas de ce que déjà elle a fait germer d'idées bizarres et de projets biscornus dans le cerveau des inventeurs.

Êtes-vous curieux de connaître quelques échantillons?

Voici :

D'abord le tramway aérien.

Un ingénieur vient d'adresser à la préfecture de police un long mémoire pour demander l'autorisation d'établir un moyen de transport inédit.

Le tramway partirait du quai du Louvre pour aboutir au Champ-de-Mars.

Sur la berge de la Seine, à son point de départ, seraient installées d'énormes colonnes de fonte surmontées d'une plate-forme à laquelle on arriverait par des escaliers. Ce serait l'embarcadère.

Sur des rails disposés en pente, à l'instar des anciennes montagnes russes, serait placé le tramway aérien.

Dès qu'il serait rempli, on le lâcherait dans l'espace, où, emporté par son propre poids et par l'inclinaison, il s'en irait d'un seul trait au point d'arrivée. Le retour s'effectuerait en sens inverse sur d'autres rails.

Ce serait quelque chose comme l'application en grand du petit chemin de fer joujou qu'on voit fonctionner dans les fêtes.

L'inventeur défend mordicus sa combinaison, cela va sans dire, et demande à faire une expérience en réduction.

L'autorisera-t-on? Je me permets d'en douter, quoique pourtant...

∿∿ Autre chercheur.

Celui-ci sollicite l'autorisation de créer des buffets ambulants qui, traînés sur quatre roues, parcourraient les salles et offriraient ainsi partout aux promeneurs des rafraîchissements, sans qu'ils soient obligés d'interrompre leur promenade à travers les curiosités de la grande exhibition internationale.

J'en passe et des plus bizarres...

∿∿ L'idée de l'homme aux buffets ambulants vient de recevoir, du reste, comme un commencement d'application en pleine rue de Paris.

Si vous passez le matin, de dix heures à midi, ou le soir, de cinq à sept, dans le quartier que borne la rue de Richelieu à gauche, la rue Gaillon à droite, vous aurez de fortes chances de rencontrer le cuisinier nomade qui fait depuis quelques semaines la joie des ménagères, et surtout des célibataires des deux sexes.

Notre homme remorque derrière lui une petite voiture sur laquelle sont installés deux fourneaux, surmontés de deux vastes marmites de cuivre. Dans chacune des deux marmites est un des plats du jour, que les fourneaux tiennent constamment chauds.

Le menu varie chaque matin, et l'on assure que ces deux plats sont toujours cuisinés avec recherche.

Aussi il faut voir, quand ce cuisinier nomade passe en faisant tinter sa sonnette, comme les petites ouvrières dégringolent quatre à quatre l'escalier de l'atelier pour venir, assiette en main, réclamer une portion dont le coût est de 50 centimes, prix fixe et invariable.

Le bonhomme ne peut pas suffire aux demandes et il parle déjà de prendre deux employés.

Mais il est arrêté par la crainte de ne pouvoir soigner suffisamment ses produits. Ce scrupule l'honore et je suis charmé d'accorder à ce restaurateur des humbles les premiers honneurs de la publicité.

∿∿ Diable!... C'est à ne pas en croire ses yeux.

L'Institut, l'immuable, l'antique Institut se fait rajeunir.

Les ouvriers sont à la besogne et réparent avec ardeur.

Hier matin, un mauvais plaisant avait collé sur le bas d'un échafaudage le quatrain que voici :

O vous, dont sur ce toit le vaillant marteau cogne,
Charitable passant, je veux vous prévenir;
Vos réparations se trompent de besogne,
Et c'est le contenu qu'il faudrait rajeunir.

∿∿ Les bonnes amies!

L'autre soir, à la représentation de *Faust*, à l'Opéra, la baronne de X... était dans une loge de premier rang.

Vous savez, la baronne de X..., celle dont la maigreur est proverbiale.

La comtesse de C... la regardait de loin.

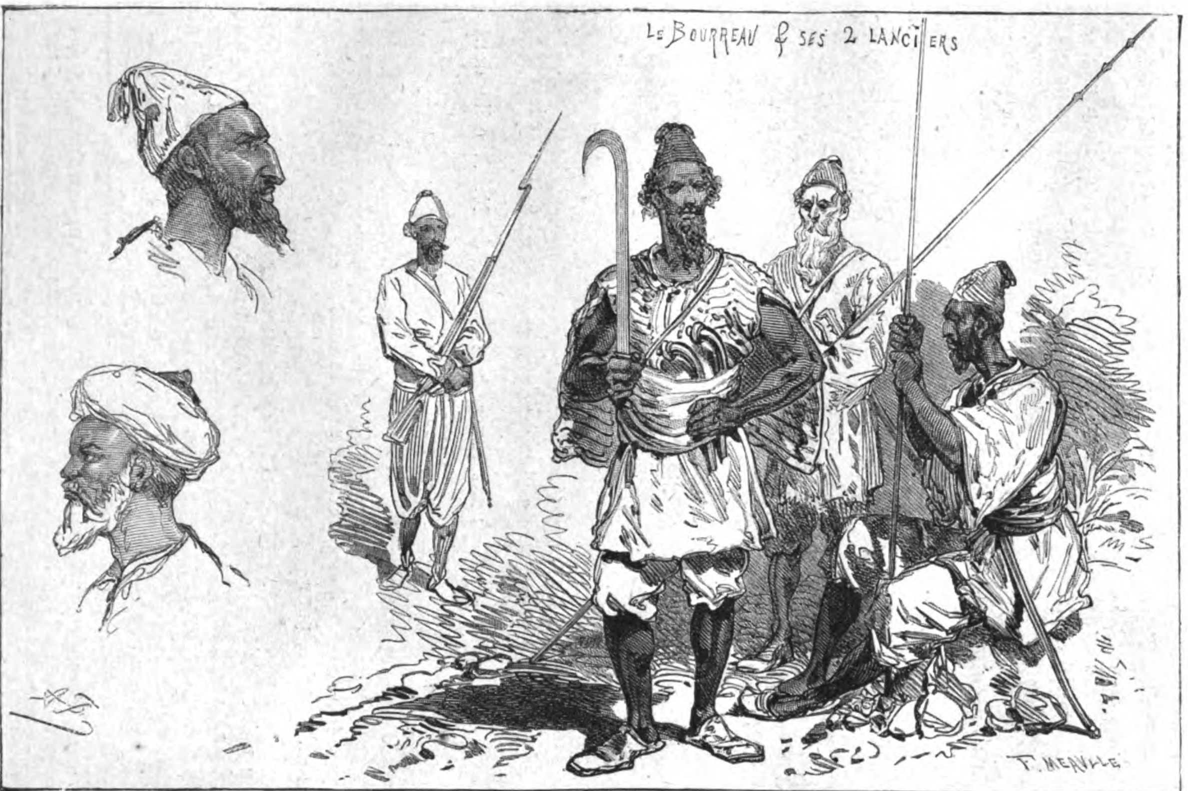
Puis la montrant avec compassion :

— Pauvre petite femme!... J'ai toujours peur qu'elle ne se fasse tomber en s'éventant!

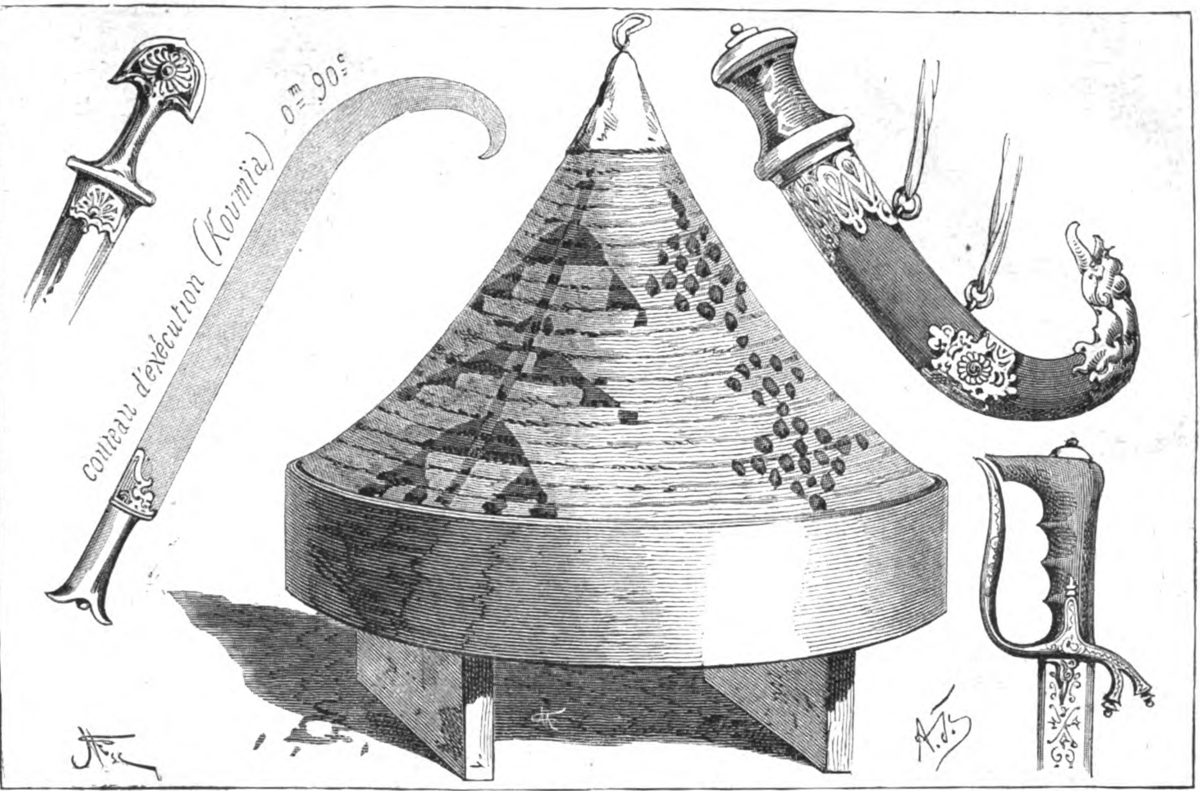
∿∿ Chose, le financier suspect, l'usurier clandestin, pratique avec un talent spécial l'art de marcher en équilibre sur les marges du code sans se laisser pincer.

— Le gaillard! disait hier quelqu'un... Il ne coupe pas les poches, il les découd.

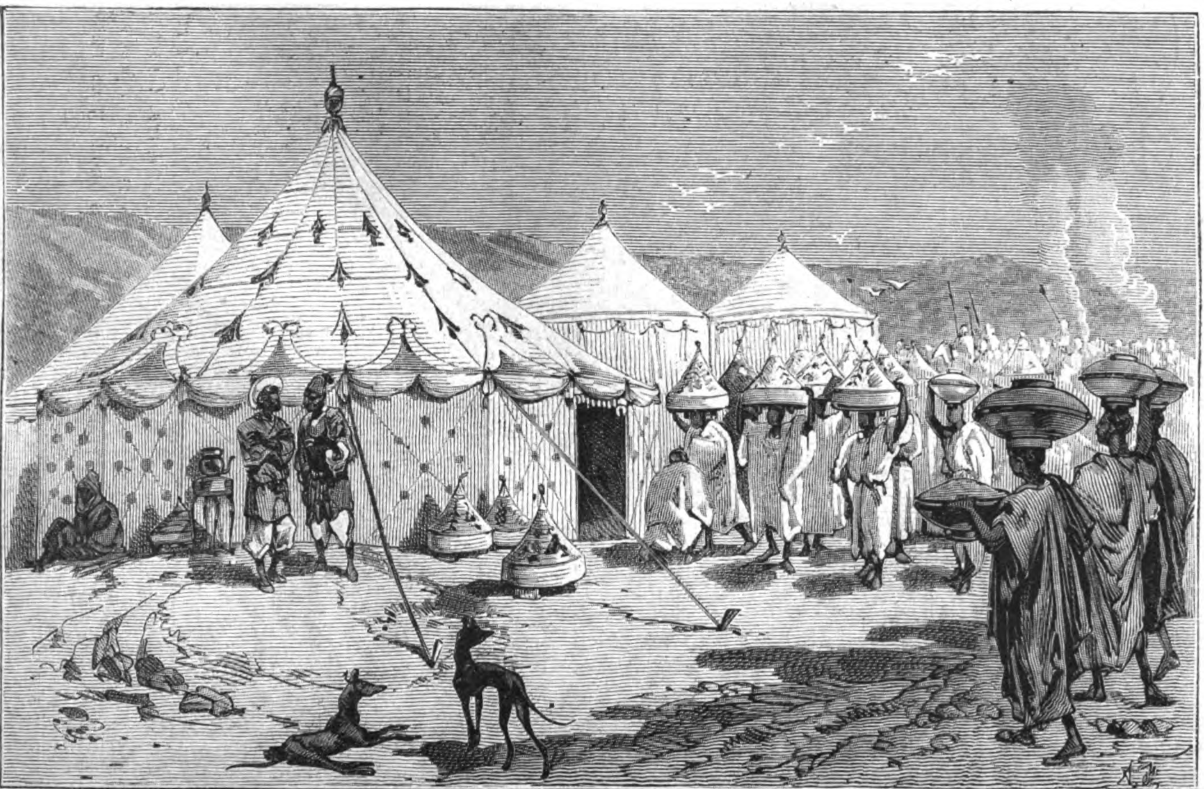
PIERRE VÉRON.



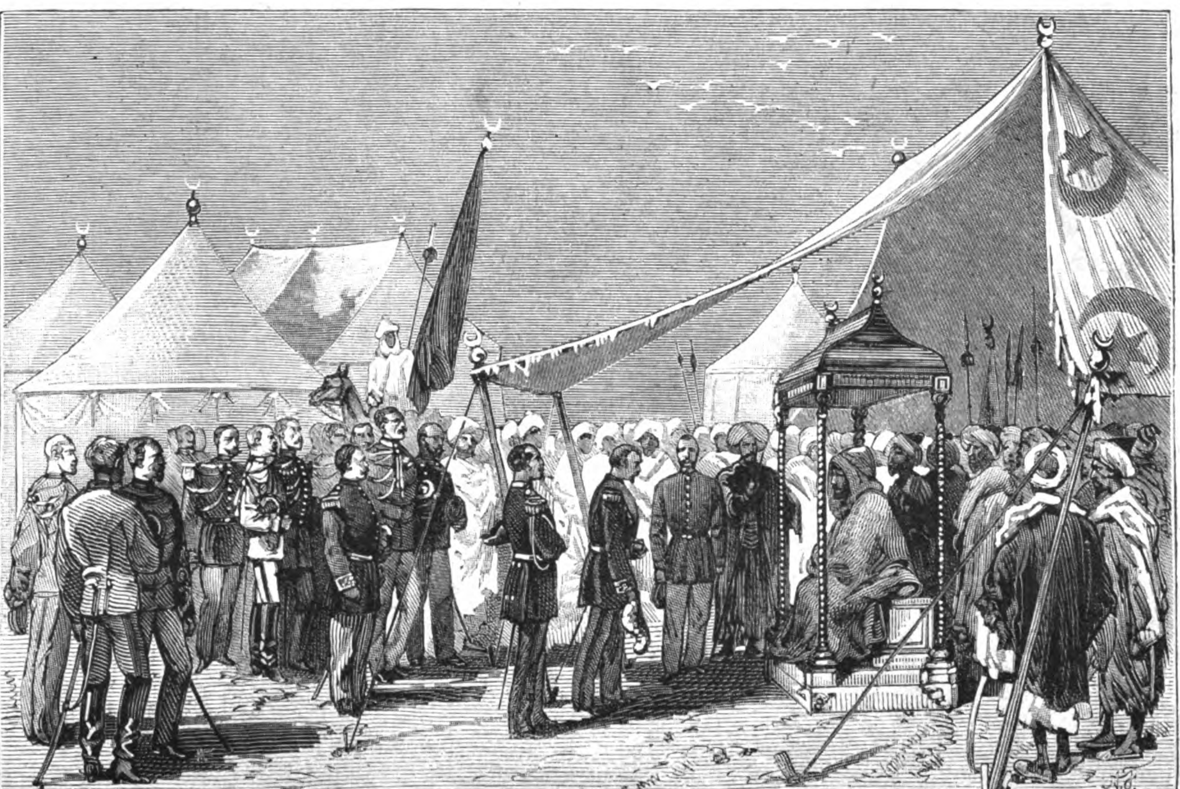
Le Bourreau et ses deux Lanciers. — Officiers et Soldats de l'armée régulière.



Couteau d'exécution (Koumïa). — Khandjars (Poignards). — Table creuse recouverte en bois léger (Maïda).

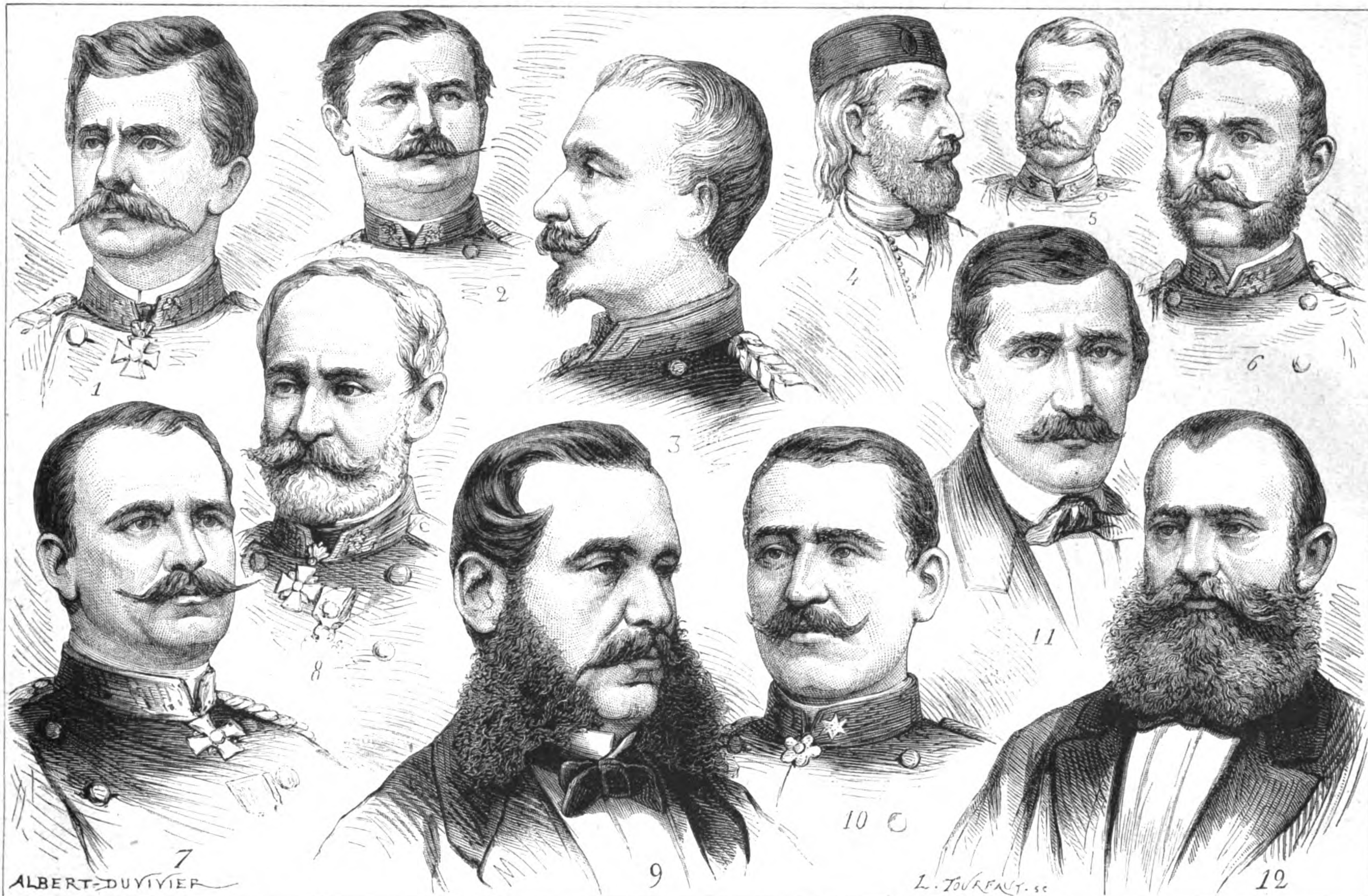


Les préparatifs du Diner des généraux français.



Réception du général Osmont, par l'empereur du Maroc.

MAROC. — La Mission du général Osmont auprès de l'Empereur du Maroc. — (Dessins de M. Ferdinandus, d'après les croquis de M. Salvator de Flo.)



SERBES : 1. Colonel Iovanovitch. 2. Colonel Léchanine. 3. Général Tchernaïeff. 4. L'Archimandrite Dutchich. 5. Lieut.-col. Boutchovitch. 6. Colonel N. Jovanovitch. 7. Général Alimpitch. 8. Génér. Zach, décédé. 9. M. Ristich, prés. du conseil des ministres. 10. Colonel Nikolitch, ministre de la guerre. 11. M. Grouitch, ministre de la justice. 12. M. Miloïkovitch, ministre de l'intérieur.



TURCS : 1. Tcherkiz-Abdy-Pacha, comm. des Tcherkess. 2. Rachid-Pacha, assassiné. 3. Mithad-Pacha, prés. du Conseil d'État. 4. Hussein-Arni-Pacha, assassiné. 5. Abdul-Kerim-Pacha, généralissime. 6. Suleïman-Pacha, commandant à Nisch. 7. Kaïserli-Ahmed-Pacha, ministre de la marine. 8. Mahmoud-Pacha. commandant l'armée d'Albanie. 9. Ahmed-Mouktar-Pacha, commandant la division de l'Herzégovine et Bosnie. 10. Dervich-Pacha commandant à Novi-Bazar. 11. Savfet-Pacha, ministre des affhires étrangères.

SERBES ET TURCS AYANT JOUÉ UN ROLE DANS LES DERNIERS ÉVÉNEMENTS.

NOS GRAVURES

Le Musée de la Renaissance au Louvre

LA PORTE DE CRÉMONE

Le musée de la Renaissance, fermé pendant quelques mois, vient d'être rouvert au public. Sa fermeture avait pour cause les travaux importants nécessités par l'installation de la porte sculptée achetée au mois de janvier par l'administration des musées nationaux. Cette porte énorme, qui n'a pas moins de 8 mètres en hauteur et de 6 mètres en largeur, est composée d'un nombre considérable de blocs pesants, assez mal appareillés, qu'il a fallu disjoindre, transporter et rejoindre avec des précautions infinies. Aujourd'hui, ce beau monument, encastré solidement dans une muraille, sous un jour clair et doux qui, le prenant de côté, fait légèrement saillir tous les détails de sa splendide ornementation, sert de passage entre la salle Michel-Ange et la salle Michel Columb. Par la plus heureuse inspiration, M. Barbet de Jouy, le savant conservateur, a fait garder cette porte luxueuse, de droite et de gauche, par les deux sombres *Captifs* de Michel-Ange, et placé sous sa voûte, comme une divine apparition, la tendre *Vierge*, récemment ramenée d'Olivet, de sorte que la porte de Crémone se dresse entre ces chefs-d'œuvre comme un arc de triomphe sous lequel vont s'unir la Renaissance italienne dans toute sa force et la Renaissance française dans toute sa grâce.

L'histoire de cette porte est déjà longue, c'est presque une épopée. Construite à la fin du quinzième siècle, pour la décoration du palais Stanga, à Crémone, devenu plus tard le palais Rossi San Secondo, elle était menacée par le voisinage d'un chemin de fer, lorsqu'un voyageur français, amateur clairvoyant et négociateur habile, M. Vaïsse, agent de change à Marseille, eut la hardiesse de l'acquérir, de la démonter et de la transporter à Paris. Le vaste atelier de M. Gaston Guitton, sculpteur, rue Poncelet, 26, aux Ternes, offrit l'hospitalité au majestueux chef-d'œuvre; c'est là que purent la voir un certain nombre d'artistes et d'amateurs; c'est là que la direction des musées nationaux fit, sans attendre, à M. Vaïsse, des propositions d'achat, fort inférieures sans doute à celles qui pouvaient venir de l'étranger, mais que M. Vaïsse accepta avec une patriotique générosité. Le palais du Louvre, il faut donc l'espérer, est la dernière station où s'arrêtera cette porte errante, et la voilà, maintenant, trop bien plantée dans notre sol parisien, en trop bonne compagnie, pour jamais nous quitter.

M. Barbet de Jouy, reconnaissons-le, n'a rien négligé pour faire oublier à cette porte ensoleillée son exil en nos pays froids. Il a laissé avec soin au marbre imprégné de lumière cette chaude dorure dont l'ont revêtue trois siècles d'étés italiens; sous cette patine ardente et profonde, les Hercules et les Apollons, les Centaures et les Nymphes peuvent étaler sans crainte et sans honte leurs capricieuses nudités; désormais à l'abri des insultes grossières, lancées par les charretiers ou les gamins, dont ils portent plus d'une trace, ils garderont, avec le souvenir des lumières passées, l'espoir des lumières futures qui, par les grandes baies du Louvre, ouvertes en plein midi, descendront encore souvent les caresser comme sur le sol natal. C'est une science rare et difficile de conserver aux œuvres d'art, emprisonnées dans des musées, l'aspect vivant qu'elles avaient en la place où les posèrent leurs auteurs; pour les fragments d'un ensemble décoratif, c'est souvent plus que difficile, c'est parfois impossible. On ne saurait donc trop louer l'administration des musées pour la façon dont elle a aménagé la salle Michel-Ange et placé la porte Stanga.

La porte Stanga, comme on le voit dans le dessin, se compose d'un arc en plein cintre, reposant sur des pieds droits et flanqué de deux piles où se dressent en saillie deux colonnes engagées qui soutiennent un entablement formé par une large frise entre deux corniches. L'aspect général, par la fermeté des contours, par la netteté des divisions, par la beauté des proportions, rappelle les arcs romains de la meilleure époque; de nombreux souvenirs antiques apparaissent aussi dans les détails de l'ornementation et des sculptures; mais la combinaison de ces souvenirs avec des formes nouvelles est absolument originale et donne la date de l'œuvre, la dernière moitié du quinzième siècle, cette admirable époque où la sculpture décorative s'épanouissait de tous côtés, en Lombardie, avec un éclat, une richesse, une élégance qu'elle n'a pas retrouvées depuis.

Rien de plus magnifique, rien de plus ingénieux, rien de plus poétique que toutes les inventions décoratives et sculpturales dont le sculpteur fécond a chargé, presque surchargé, toutes les parties du monument. Moins de prestesse dans l'exécution, moins de grâce dans les combinaisons, et la porte paraîtrait écrasée sous la luxuriance et l'opulence de ses ornements! Mais, avec la clarté d'esprit qui caractérise ce siècle et cet art, l'exubérance des détails se trouve si sûrement enchâssée dans l'ensemble, si nettement subordonnée, quand il faut, à cet ensemble, que l'œil n'en saurait être troublé, et que l'esprit y trouve au contraire cette satisfaction durable et intense que donne la floraison joyeuse d'un art en son printemps, trop riche pour n'être pas prodigue, trop vivace pour n'être pas téméraire.

La liberté de l'artiste se manifeste tout d'abord dans la construction des demi-colonnes, composées, contre les habitudes, d'une série de tambours inégaux, tantôt renflés, tantôt bizeautés, tantôt arrondis, qui leur donnent l'aspect fuselé des colonnettes en bois sculpté fort en usage alors dans l'architecture du mobilier. Si ces colonnes incertaines devaient porter à elles seules l'entablement, elles seraient inquiétantes et sembleraient bien prêtes à fléchir, mais, soutenues comme elles sont, et presque noyées par les pieds droits et les piles, avec lesquels elles forment corps, elles deviennent un agréable prétexte à des décorations montantes du meilleur effet. On peut observer de même dans toutes les parties du monument la même habileté de l'artiste à se mouvoir librement dans les règles et à s'abandonner à tous les élans d'une inépuisable fantaisie, sans jamais sortir des nécessités imposées par les proportions et l'harmonie.

Les travaux d'Hercule et de Persée forment le fond principal des sujets traités dans les médaillons et les tympans. Sont-ce des allusions aux faits et gestes, ou simplement aux noms des seigneurs qui commandèrent l'ouvrage? La chose est fort possible et tout à fait dans les mœurs du temps; mais nous ne possédons, jusqu'à présent, aucune preuve à ce sujet. Quoi qu'il en soit, que le dieu Hercule ait été choisi comme le parrain d'un Stanga, comme l'homonyme de quelque puissant prince contemporain, ou comme un patron héroïque, c'est lui qui règne du haut en bas de la porte Stanga, comme il règne dans les soubassements de la célèbre chapelle Colleoni, à Bergame. En bas, à droite, il soulève le géant Antée et écrase l'hydre de Lerne; à droite, il écrase le lion de Némée et s'apprête à bander son arc, près du lac Stymphale. Lui-même se tient, dans la pile de gauche, à la hauteur de l'archivolte, formant presque caryatide, nu, ceint d'une peau de lion, saisissant des deux mains sa massue posée sur son épaule droite, menaçant, prêt à frapper. Cette statue et celle qui lui fait pendant, Persée, qui semble un portrait, sont des œuvres d'un grand style, ferme, précis, un peu sec, qui montre d'une façon éclatante le lien existant entre la sculpture lombarde et la peinture contemporaine, représentée alors, dans la Haute-Italie, avec tant de puissance, par l'école de Squarcione et de Mantegna. Cette communauté de principes, de visées, de faire, se montre peut-être plus clairement encore dans les grands médaillons où se tordent, à gauche les têtes de l'hydre, à droite les têtes de la Gorgone. Cette sculpture mâle et hardie se rattache aux traditions les plus nobles et les plus fières de l'art antique. Un certain nombre de ces sculptures, comme l'a fait observer M. Gaston Guitton dans son travail critique sur la porte Stanga (*Gazette des Beaux-Arts*), sont, d'ailleurs, empruntées à des bas-reliefs et à des gemmes antiques et, par un juste retour, ont été, au quinzième siècle même, imitées ensuite par des bronziers et des orfèvres italiens. Les trois bas-reliefs de l'entablement représentent des combats, parmi lesquels la lutte des Lapithes et des Centaures, et l'on trouve encore quelques allusions à la légende herculéenne dans un certain nombre de figurines qui s'agitent de toutes parts, vivement et gaiement, sur les colonnes et les piles, mêlées à une végétation exubérante de fleurs animées et de feuilles parlantes, parmi les rondes folâtres des angelots bouffis, les gambades aventureuses des Centaures à queues d'acanthes et d'indescriptibles pêle-mêle de Chimères et de Sphynx, d'oisillons et d'enfants, d'amoureux et de musiciens s'étageant, en bonne intelligence, dans tous les vides laissés dans le marbre par le branchage touffu des rinceaux épanouis.

Voilà donc un chef-d'œuvre de date certaine, depuis longtemps connu. Quel en est l'auteur? Ici, pas de réponse. M. Courajod, ancien élève de l'École des chartes, attaché au Musée du Louvre, a été envoyé par M. le directeur des musées à Crémone pour y chercher ce secret dans les archives; M. Courajod, pendant plusieurs mois, a dépouillé une bonne partie des trois cent mille pièces composant les minutes des notaires crémonais, de 1450 à 1500; il est homme à dépouiller le tout. A-t-il enfin dépisté le lièvre? Ce qui est certain, c'est que, dans ces derniers temps, il n'était arrivé qu'à une conclusion négative, en montrant que Cicognara s'était probablement trompé en attribuant la porte Stanga à un certain Bramante Sacchi. Or, de ce Bramante Sacchi, point de nouvelles jusqu'à présent, ni dans les historiens de Crémone, si attentifs à constater la gloire de leurs compatriotes, ni dans les archives compulsées par M. Courajod. Pour comble de malheur, les œuvres que lui attribue Cicognara sont aujourd'hui, sauf la porte, restituées par les documents écrits à d'autres artistes. Autrefois, on n'y eût pas regardé de si près; une tradition, bonne ou mauvaise, suffisait; aujourd'hui, avec raison, on est plus difficile; c'est pourquoi les attributions formelles, dans nos musées, deviennent plus rares à mesure que nos conservateurs sont plus savants et plus prudents. Mais, en attendant que nous connaissions l'auteur de la porte Stanga, nous pouvons heureusement admirer l'œuvre à notre aise. Il y a longtemps, bien longtemps que le Louvre n'avait mis la main sur une œuvre de cette valeur, et la façon dont cette œuvre est montrée au public en rehausse encore le prix. — G. L.

Le général Osmont au Maroc

M. Salvator de Flogny, notre zélé correspondant, lequel a suivi la mission du général Osmont auprès de l'empereur du Maroc, nous en envoie de remarquables dessins, accompagnés de la lettre suivante qui sera lue avec intérêt :

Marnia, 10 septembre 1876.

On sait que depuis quelque temps l'empereur du Maroc parcourt, à la tête d'une armée, certaines contrées de son empire pour châtier des tribus qui, ayant vécu presque toujours dans l'indépendance sous les règnes précédents, cherchent à se soustraire à son autorité. Il y a à peine dix jours, malgré les idées superstitieuses que les Arabes de la contrée attachent au passage du fleuve la Moulouïa, S. M. chérifienne Sidi-Mouley-Hassem, qui est un homme de progrès, a franchi le fleuve avec son armée et s'est dirigé rapidement sur la ville d'Oudjda, située au pied des montagnes des Beni-Snassen, tribus rebelles. Il a établi son camp près de l'Oued-Sidi-Aïssa, à 3 kilomètres de cette ville et à 10 kilomètres de la frontière algérienne. C'est là que S. M. chérifienne recevra mardi prochain M. le général Osmont, commandant la division d'Oran, chargé par M. le Président de la République française de l'assurer des sentiments sympathiques de la France et de lui offrir des présents. C'est là aussi que des questions d'intérêts communs aux deux pays seront traitées et réglées par l'empereur et l'envoyé de la France

Nous sommes convaincus que cette entrevue cimentera davantage l'amitié qui unit déjà les deux peuples voisins.

Jeudi dernier, 7 septembre, le capitaine B..., chef du bureau arabe de Tlemcen, et un interprète de l'armée ont été envoyés au camp marocain pour régler avec le grand vizir Si-Moussa les formes du cérémonial de l'entrevue avec le sultan; ils ont été parfaitement accueillis. On leur a donné une garde d'honneur composée de factionnaires, au nombre de quinze, de la garde impériale. Ils ont été l'objet de mille attentions. Le sultan leur a même envoyé des déjeuners composés de mets destinés à sa table.

J'ai suivi ces officiers dans leur mission délicate, et c'est ainsi que j'ai pu recueillir sur les lieux mêmes les quelques notes et dessins que je suis heureux de vous faire parvenir.

Notre grande feuille représente le sultan se rendant de son camp à Oudjda, avec sa garde impériale, pour la prière du vendredi. Il est monté sur un cheval blanc aux crins noirs; un grand de la cour le suit en le protégeant contre les rayons du soleil avec un parasol en velours cramoisi brodé d'or. La tente qui se trouve à gauche est notre tente, de laquelle nous assistons au défilé.

Une théière, soutenue par un trépied, est constamment remplie par de nombreux esclaves attachés à notre service.

Rentré depuis hier à Marnia, je pars, demain lundi, pour le camp marocain avec l'état-major du général Osmont; de là je vous ferai parvenir de nouveaux renseignements et dessins.

11 septembre 1876.

Partis à midi de Marnia, nous rendant au camp marocain avec un escadron du 2e chasseurs d'Afrique, un escadron de spahis, deux compagnies de zouaves et des goums choisis des cercles de Sebdou, Marnia, Nemours, nous franchîmes la frontière vers trois heures de l'après-midi. Là, une centaine de cavaliers de la garde impériale, montés sur de beaux chevaux richement caparaçonnés sous la conduite d'un chambellan, se présentèrent à M. le général Osmont pour lui servir de guides de la part de l'empereur. Ils se placèrent au-devant du général, et nous conduisirent ainsi jusqu'à notre campement.

A six kilomètres environ, avant d'arriver, l'armée marocaine formait une allée vivante sur toute la longueur du parcours.

Les fanfares marocaines jouaient des airs rappelant tantôt la musique espagnole et tantôt la musique arabe et écorchant quelques airs français.

Nous étions enveloppés d'une épaisse fumée produite par les nombreux coups de fusils, signe de réjouissance, qui nous accompagnèrent jusqu'au camp, et d'une poussière dorée que soulevait la nombreuse cavalerie.

Le spectacle était féerique; cette diversité de costumes étranges aux couleurs vives où l'écarlate dominait; ces figures, noires pour la plupart, l'armement grotesque de tous ces soldats, cette musique infernale, nous firent croire que nous étions transportés à l'époque fantastique racontée dans les contes des *Mille et une Nuits*.

Enfin, nous arrivâmes à notre camp vers cinq heures. Des tentes immenses, au nombre de quarante, étaient dressées, richement tapissées et confortablement aménagées pour tous les officiers de la mission.

Une théière, toujours bouillante, reposait sur un trépied auprès de chaque tente, et deux esclaves marocains attendaient le bon plaisir et la soif des officiers qui l'habitaient.

Le lendemain matin eut lieu l'entrevue entre le général Osmont et le sultan.

Dès six heures du matin, tout le camp marocain s'animait. Avant le jour, le canon avait retenti. Un roulement de tambour avait couru dans tout le camp, et les troupes étaient allées, musique en tête, se masser devant nos tentes.

Le soleil se levait brillant et chaud à l'horizon; quelques nuages roses couraient sur la cime gigantesque de Ras Asfour; au loin se profilaient les lignes de tentes, tous semblaient attendre une scène magnifique.

A six heures et demie, le généraux Osmont et de Flagny, en grande tenue, accompagnés de leur brillant corps d'officiers, s'apprêtaient à monter à cheval. Pendant ce temps, l'armée défilait devant nous, se dirigeant vers la tente impériale. Les costumes rutilants de ces noirs guerriers, l'aspect grotesque des sapeurs en tablier de travail, la hache sur l'épaule, marchant au pas et au son du tambour, les accords discordants de la musique, ne diminuaient pas le charme qu'avait pour nous ce spectacle inattendu. Un peu d'ordre se met dans ces rangs tumultueux; à travers cette mer humaine, se dessine une large allée jusqu'à la tente du sultan. C'est par là que doivent passer le général et son état-major.

Enfin le cortége français, à la tête duquel étaient les généraux Osmont et Flagny, se met en marche (les officiers au nombre de cinquante), conduit par le grand chambellan, vers le trône impérial.

A quelques pas de Sa Majesté, le général se découvre et échange avec l'empereur des compliments de félicitations et de bienvenue. Ce discours a été traduit à l'empereur, qui n'entend pas le français, par M. Clerc, interprète principal de l'armée française. Après avoir pris congé du sultan, le général Osmont, le général Flagny, le colonel Aublin et quelques officiers supérieurs sont allés faire une visite au grand vizir.

Et, après cette visite, ces messieurs sont rentrés au camp avec les officiers qui les accompagnaient.

Le sultan du Maroc nous a paru être âgé de vingt-huit à trente ans; une barbe noire encadre son visage au teint brun, ses traits sont réguliers, ses yeux sont clairs et profonds.

Vers trois heures, on vit sortir du camp marocain de longues files de troupes qui vinrent se placer entre le camp français et Oudjda, dans une plaine rocailleuse. Cette armée, si bizarrement bariolée de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, gagnait à être vue d'un peu loin. Elle se forma en un immense carré, laissant à nos troupes un passage du côté du camp.

Bientôt celles ci se mirent en marche. A leur tête étaient leurs généraux, qui les placèrent en bataille, attendant ainsi l'arrivée de l'empereur.

Au bout d'une demi-heure environ, l'empereur arriva lentement au milieu de 500 cavaliers de sa garde. Il était sur un cheval blanc aux crins noirs, caparaçonné de vert, couleur des vêtements du Prophète, et abrité sous un parasol de velours rouge doublé de soie, que tenait à ses côtés un des grands de la cour. Devant lui se tenaient deux de ses plus braves officiers, armés chacun d'une longue pique; au milieu d'eux l'exécuteur des hautes œuvres tenait à la main droite le *konuria*, sabre d'exécution. Cette arme, large et du plus bel acier, étincelait aux rayons du soleil. Derrière lui venaient de magnifiques étendards de brocart et de soie, sur lesquels se détachaient en lettres d'or des versets du Coran.

Le sultan se plaça au milieu de notre front de bataille et les manœuvres commencèrent. Les zouaves, commandant Barazer, au nombre de deux compagnies, exécutèrent quelques mouvements qui ont parfaitement réussi. Puis un escadron de spahis et deux escadrons de chasseurs, sous la conduite du commandant Masson, après des manœuvres, exécutèrent plusieurs charges en ligne sur l'état-major de l'empereur, et, lancés à fond de train à travers un terrain semé d'obstacles, s'arrêtèrent en la saluant à deux mètres de Sa Majesté, qui témoigna tout son contentement.

Nos troupes défilèrent au son de la musique et rentrèrent au camp.

Le cortége impérial se mit en marche avec une solennelle lenteur. L'infanterie et la cavalerie marocaine vinrent ensuite défiler devant nos tentes.

Le spectacle était magnifique; toute cette multitude bariolée qui s'agitait dans tous les sens, les coups de fusil des cavaliers qui se livraient à leur fantasia échevelée, les sons des fanfares, les roulements des tambours, les mille rumeurs qui naissent d'une grande agglomération d'hommes, au milieu d'une fête, cette poussière dorée qui s'élevait dans les airs et qui, sous les dernières lueurs du soleil couchant, prenait toutes les couleurs du prisme, formaient un tableau admirable d'étrangeté et étrange d'harmonie.

La journée était finie.

P. S. — Nous regrettons vivement que le cadre trop restreint de notre journal nous empêche de donner aujourd'hui la grande revue de l'empereur du Maroc et le portrait de ce souverain, sujets que contiendra le prochain numéro du *Monde illustré*

CONFLIT TURCO-SERBE

DIPLOMATES ET GÉNÉRAUX SERBES ET TURCS

Après les nombreux événements diplomatiques et militaires qui viennent de se succéder depuis plus de deux mois au nord des Balkans, nous croyons intéresser nos lecteurs en leur donnant aujourd'hui les traits des hommes d'État et des généraux serbes et turcs qui se sont trouvés mêlés à tous ces faits désormais acquis à l'histoire. Voici leurs noms avec quelques détails biographiques sur chacun d'eux :

SERBIE. — *Le général Tchernaïeff*, d'origine russe, a fait toutes les campagnes du Turkestan, et est surtout connu par la prise de Tackend dans le Kokhand. Sorti du service russe pour cause de mésintelligence avec ses chefs, il s'était établi notaire à Moscou, lorsque les événements d'Orient l'ont engagé à postuler pour entrer dans l'armée serbe où il a été accueilli ce printemps dernier, et où il commande l'armée de la Morava depuis la déclaration de guerre. Point n'est besoin de faire ici l'éloge de ce brillant et intelligent général dont le nom est si populaire chez les Slaves, et lequel, par son courage indomptable et son énergie, tient en échec les forces immenses de la Turquie à l'aide de milices sans organisation et à peine armées.

Le général François Zach, dont nous avons donné une assez longue biographie dans notre n° 1,004 du 8 juillet dernier, vient de mourir des suites d'une ancienne blessure. Sa perte a été vivement sentie par l'armée serbe, dont il était le doyen d'âge et le véritable organisateur.

Le colonel Tikomir Nikolitch, ministre de la guerre, a fait ses études militaires au collége de cadets de Belgrade. En 1857, le colonel Nikolitch, alors lieutenant d'artillerie, fut envoyé en mission à Liége pour venir recevoir des armes destinées à l'armée serbe, et suivit les manœuvres militaires du camp de Beverloo. C'est le type le mieux réussi du véritable soldat. Son courage, son esprit ouvert et sa bonhomie lui ont acquis les sympathies de tout le monde.

Le colonel Miloïko Léchanin, ex-ministre de la guerre dans le cabinet Ristich de 1875, commandait le corps d'armée du Timok. Écrasé par des forces supérieures, ce brave et malheureux officier fut obligé d'abandonner Zaïtchar et la vallée du Timok. S'étant blessé en nettoyant son revolver, il a été forcé d'abandonner momentanément son commandement.

Le général Ranko Alimpitch, âgé de quarante-six ans, a été également directeur du collége d'artillerie de Belgrade, puis lieutenant-colonel dans l'armée régulière, et ministre des travaux publics; commande depuis la déclaration de guerre l'armée de la Drina

Le colonel Nikiphore Jovanovitch, élève du collége d'artillerie de Belgrade, a complété ses études en Europe, notamment en France, et est un officier du plus grand mérite.

Le colonel Miloutine Jovanovitch, ex-ministre de la guerre dans le cabinet Tchoumitch, est une des intelligences les plus distinguées de la Serbie. Il connaît à fond la Turquie, où il a été chargé de plusieurs missions militaires.

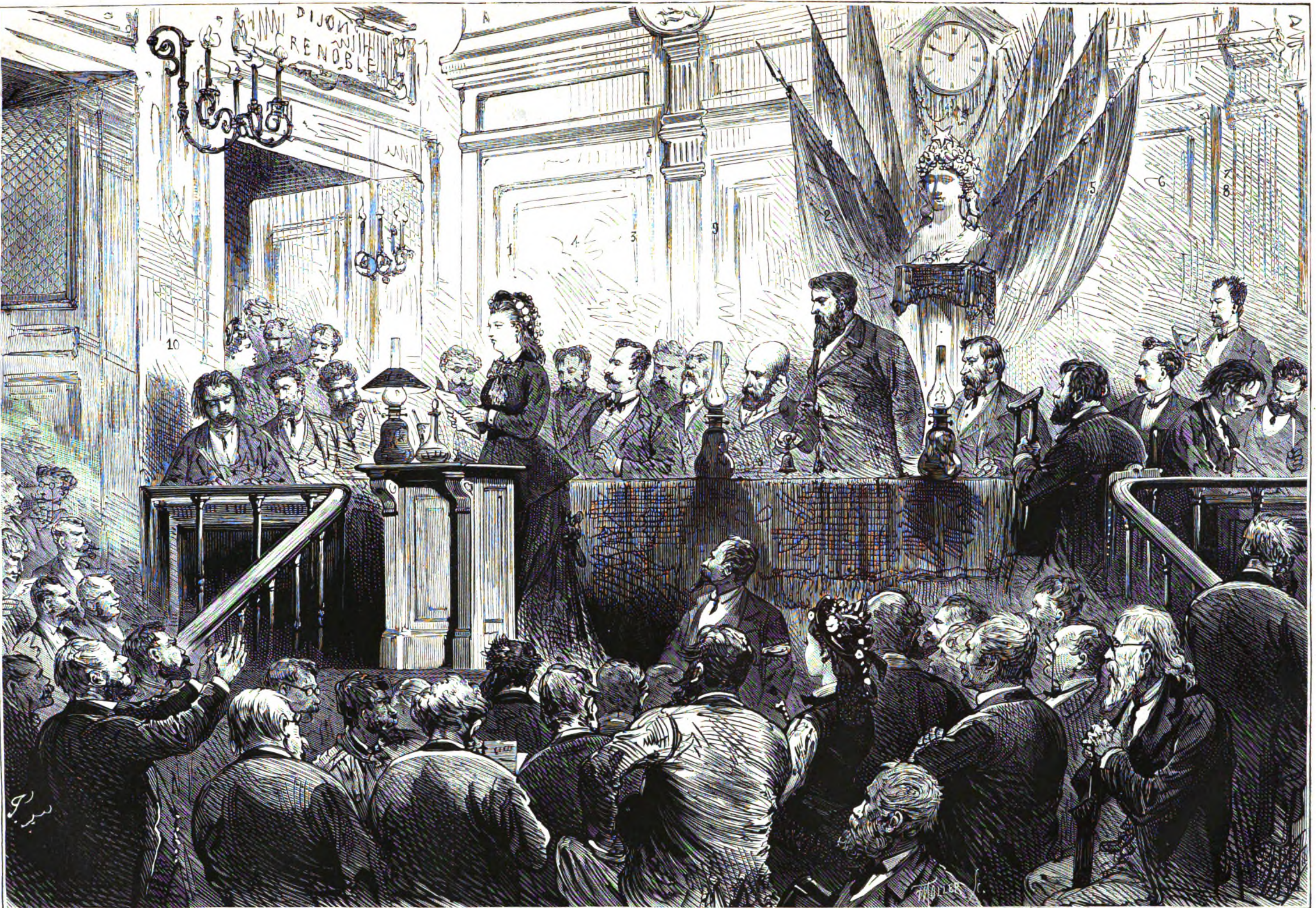
Le lieutenant-colonel Costa-Boutchovitch est également un des meilleurs élèves de l'École militaire de Belgrade.

L'archimandrite Dutchich, commandant l'ancienne légion de volontaires de l'armée d'Ibar, est un homme d'une cinquantaine d'années, de haute taille, aux traits offrant un remarquable assemblage d'une grande bonté jointe à une extrême énergie. D'origine herzégovienne, il a déjà pris part à la première insurrection du Monténégro contre les Turcs, et est archimandrite (dignité religieuse qui vient immédiatement après celle d'évêque). M. Dutchich s'est, en ce moment, retiré à Belgrade, par suite d'une violente contusion reçue au genou gauche durant la bataille d'Iavor, le 7 août dernier.

M. Jean Ristich, ministre des affaires étrangères, est né en 1831, à Kragucevatz. Après de brillants services diplomatiques en France et en Orient, M. Ristich, tout jeune encore, fit apprécier ses brillantes capacités, en obtenant, en 1867, l'évacuation de toutes les forteresses serbes, occupées jusqu'alors par les troupes turques. Lors de l'assassinat du prince Michel, il fut chargé de ramener de Paris le jeune prince Milan, alors âgé de quatorze ans, et forma, avec MM. Blasnavatz et Gavrilovitch, le conseil de régence qui fonctionna jusqu'en 1872, époque de la majorité du prince Milan. A cette date, M. Ristich fut nommé au département des affaires étrangères, fonctions qu'il a conservées jusqu'à ce jour.



MAROC. — Frontière algérienne. — L'Empereur du Maroc se rendant à Oudjda, pour la prière du vendredi. — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Salvator de Flo.)



1. Mlle Raoult. 2. M. Prost, de Dijon, présid. 3. M. Guillon, secrét, organisateur du Congrès. 4. Donnay, de Paris. 5. Dupire, secrét. 6. Un assesseur. 7. Vivien, commissaire délégué. 8. Secrétaire. 9. Délégué. 10. Secrétaire.

PARIS. — Une Séance du Congrès ouvrier, dans la salle des Écoles de la rue d'Arras. — (Dessin de M. Férat, d'après le croquis de M Fenwick.)

M. Radivoï Milotkovitch, ministre de l'intérieur, est né en 1832, dans le district de Pojarevatz, et fit ses études de droit à Paris. A la mort du prince Michel, le conseil de régence l'appela aux fonctions de ministre de l'intérieur qu'il échangea, un an après, contre la présidence du cabinet. M. Radivoï a fait également partie du ministère Ristich de l'an dernier, qui n'a duré qu'un mois; il y avait pris le portefeuille de la justice. C'est une intelligence politique très-remarquable et, de plus, un homme du monde dans la véritable acception du mot.

M. Jephrem Grouitch, ministre de l'intérieur, a également suivi les cours de la Faculté de droit de Paris, où il a obtenu la licence. Partisan décidé de la famille Obrenowitch, M. Grouitch prit une part des plus actives à la révolution de 1858 qui renversa le prince Alexandre Karageorgevitch et rappela le prince Milan. Après avoir exercé plusieurs fonctions importantes, M. Grouitch alla, en 1868, représenter la Serbie à Constantinople. Cet homme politique est un libéral avancé, mais il est par-dessus tout un champion zélé de la légalité et les moyens révolutionnaires lui répugnent absolument.

TURQUIE. — *Le serdar-ekrem Abd-ul-Kerim-Pacha*, doyen des généraux turcs, est le généralissime des armées ottomanes en Serbie. Il possède le grade de *muchir* depuis plus de vingt-cinq ans. Il a servi en Mésopotamie, à Diarbekir, à Erzeroum. Il a pris part à la guerre de Crimée et à celle du Monténégro, sous les ordres d'Omer-Pacha. Pendant les événements de Crète, Abd-ul-Kerim-Pacha commandait le corps d'observation formée en Thessalie. Tout dernièrement, il a contribué puissamment à la répression de l'insurrection bulgare, où ses troupes se sont signalées par de si atroces cruautés.

Derwich-Pacha, commandant le corps d'armée de Novi-Bazar, a la réputation d'un militaire résolu et fougueux. Il a assisté également à la guerre de Crimée et du Monténégro. C'est lui qui entra le premier avec son détachement à Cettigne, la capitale monténégrine. A cette occasion, il fut promu au grade de vezir. Derwich-Pacha était en dernier lieu gouverneur général de la Bosnie et de l'Herzégovine lorsque la révolte a éclaté dans ces provinces.

Ahmed-Mouktar-Pacha, commandant la division d'Herzégovine, est tout jeune encore. Il a servi comme officier de l'état-major dans la dernière campagne contre le Monténégro, et il a combattu ensuite sous les ordres de Redif-Pacha contre les Asayrs, au Yemen, où il s'est distingué. C'est durant cette campagne qu'il a été promu au grade de général de brigade. Redif-Pacha ayant été rappelé à Constantinople, Mouktar-Pacha fut nommé valy du Yemen et commandant des troupes de ce villayet, avec le grade de vezir. Quelque temps après, il était appelé au commandement en chef des troupes de l'Herzégovine et de la Bosnie, poste qu'il occupe actuellement

Suleiman-Pacha, commandant une des divisions du corps d'armée de Nisch, est élève de l'École militaire de Pancaldi. On se rappelle la part active qu'il a prise aux derniers événements de Constantinople, qui ont amené la déchéance de feu le sultan Abd-ul-Aziz. Immédiatement après l'avénement au trône du sultan Mourad, Suleiman-Pacha a été promu au grade de ferik et nommé commandant de la circonscription militaire de Béchiktach. Lors de l'action de guerre, il a reçu le commandement de la division de Charkeuy.

Echerkiz-Abdy-Pacha, commandant en chef des volontaires tcherkess, est d'origine circassienne et un des plus anciens généraux de l'armée ottomane. Il a obtenu le grade de vezir à la fin de la guerre du Monténégro, à laquelle il avait pris une part active. Il a depuis occupé plusieurs postes, et a exercé entre autres fonctions celles de valy de Scutari d'Albanie, et de ministre de la police.

Mahmoud-Pacha, général de division, commandant de l'armée d'Albanie, est un renégat d'origine hongroise. Durant cette guerre, il a été totalement écrasé à Kutchi par les Monténégrins.

A ces portraits de généraux nous joignons ceux de :

Mithad-Pacha, président du Conseil d'État;

Kaiserli-Ahmed-Pacha, grand amiral et ministre de la marine;

Safet-Pacha, ministre des affaires étrangères;

Hussen-Avni-Pacha, ex-seraskier, assassiné par Hassan-Bey;

Raschid-Pacha, ex-ministre des affaires étrangères, lequel est également tombé sous les coups du même assassin

LE VILLAGE DE BUIMIR APRÈS L'INCENDIE

La triste scène que nous donnons sous ce titre et qui fait comprendre ce qu'il y a de sang et de larmes dans ce mot horrible : *la guerre!* a été prise sur le vif par M. Dick dans le village de Buimir, où il est entré avec trois cavaliers de la brigade de Belgrade (MM. Gaya Damianovitch, Alexandre Garachanine et Spanich), peu d'instants après son évacuation par les Turcs; nous y joignons les quelques lignes suivantes ayant trait à ce sujet et extraites de la longue correspondance que notre collègue adressait au *Moniteur universel* :

« Au détour d'une colline, nous arrivons à l'endroit où fut le village de Buimir. Le 19 août dernier, quand je traversai cette charmante petite localité, je m'étais longtemps arrêté à admirer ses maisons aux toitures d'un rouge éclatant perdues dans le feuillage. Depuis cette époque, les Tcherkess y ont passé, et avec eux l'incendie et la dévastation. Incendiées au pétrole, les maisons, dont les murailles étaient construites en torchis, se sont effondrées; seules, les cheminées, assez solidement maçonnées, sont restées debout et dominent ces amas de décombres, comme autant de squelettes menaçants. Partout des débris de meubles, des tessons de poteries, une charrette brisée à coups de sabre et dans les brancards de laquelle est encore engagé le cadavre du cheval qui la traînait quand les Tcherkess sont arrivés. Les poteaux du télégraphe ont été abattus et les fils arrachés. Sur les pointes des palissades, les Turcs ont planté les têtes de malheureux soldats serbes, dont nous retrouvons les cadavres décapités et les mains encore liées derrière le dos. Une odeur fétide s'échappe de ces ruines, où gisent des centaines de corps de porcs en pleine décomposition. La loi de Mahomet défendant aux musulmans l'usage de la viande de porc, les Tcherkess tuent ces animaux, qu'ils considèrent comme immondes, et abandonnent leurs corps sur le sol. La rage de destruction de l'ennemi s'est même étendue jusqu'aux clôtures de jardins faites en palissades, qu'ils ont pétrolées et brûlées. Sur les ruines d'une maison est accroupi un malheureux chien qui a su échapper aux coups des Turcs et aboie lugubrement sur le foyer détruit de ses maîtres.

Le Congrès ouvrier

Le public n'espère pas rencontrer dans nos colonnes le compte rendu de toutes les séances de cette curieuse réunion, qui est du domaine de l'économie politique et sociale, peut-être beaucoup trop, au fond, de la politique proprement dite.

On ne saurait blâmer cette tentative des travailleurs de venir discuter au grand jour leurs intérêts, si tel est le seul but du congrès; on doit même leur rendre cette justice que la plupart de leurs séances ont eu une certaine tenue. Mais si ces séances ont eu quelque retentissement, elles n'ont pas eu un grand éclat. La salle des Écoles de la rue d'Arras est vide aujourd'hui, et la lumière n'est pas faite sur la grande question humanitaire qui attend sa solution depuis plus de mil huit cent soixante-seize ans.

Est-ce à dire qu'il n'y ait rien de mieux que ce qui existe? nous ne le voudrions pas : chaque jour amène ses améliorations; mais, en attendant que l'on ait trouvé la panacée qui doit peupler d'heureux notre globe, chaque ouvrier fera bien, en particulier, de se souvenir que si chaque soldat a dans sa poche le bâton de maréchal, chaque homme a ses bras ou son intelligence pour capital.

La plupart des grandes et des petites fortunes de la France d'aujourd'hui ne sont-elles pas toutes issues du travail et de l'intelligence? Les plus courageux, les plus raisonnables, les plus économes, les plus habiles auront toujours la meilleure part. C'est donc d'abord par de bonnes mœurs, par une bonne éducation que chacun peut arriver au mieux d'abord, en attendant le bien. La vieille devise qu'on a parodiée restera éternellement le meilleur des conseils : « Aide-toi, le ciel t'aidera. »

Philadelphie

Pauvre Exposition de Philadelphie! Nous en espérions merveille, et, malgré les bons offices de M. Piton, notre zélé correspondant, qui nous a envoyé des monceaux de croquis, nous n'avons pu en tirer rien de bien pittoresque ni de bien intéressant pour nos lecteurs. La section japonaise était peut-être la plus originale, mais elle se réduisait, pour nous, à la représentation d'objets de forme connue, et quant à la section française, il nous eût fallu les résumer dans les vitrines de nos grands joailliers et de nos grands faïenciers, qui sont aussi brillamment représentés, en ce moment, au Palais de l'Industrie.

Néanmoins, il est peut-être curieux d'avoir sous les yeux un des plus grands attraits du parc de Fairmont. C'est la quantité et la variété de constructions des différents États de l'Union que l'on trouvera dans ce numéro, d'après leurs photographies.

LES DIEUX QU'ON BRISE

XV

PREMIÈRE : A QUELQUES ÉCRIVAINS

Vous avez décidé qu'il en serait ainsi.
Foin du bon goût français dont on n'a plus souci!
O langue que parlait si haut le vieux Corneille! ..
Il fit, dit-on, son œuvre à son âme pareille :
Si nos contemporains agissent comme lui
Je plains l'abjection des âmes d'aujourd'hui!
Le livre qu'on publie et la pièce qu'on joue,
Voyez! pétrissent tous leurs héros dans la boue;
Le vice s'y promène en maître souverain :
D'autres ont fait chanter sur leur lyre d'airain
Tous les fiers sentiments qui rehaussent les âmes...
Vous autres, vous peignez des hommes et des femmes
Croupissant dans la honte et dans l'abaissement,
En disant :
« — Regardez! c'est le grand art! »
Vraiment?

Alors, le grand art, c'est l'inceste et l'adultère?
Le grand art, c'est le vice ignoble et terre à terre?
L'amour sans passion qu'on achète par out
Et qui court au trottoir en passant par l'égout?
Le grand art c'est le mot trivial qui dégoûte?
Le grand art, c'est chercher une nouvelle route
A l'exploitation des livres écœurants?
C'est faire lire à tous, qu'ils soient petits ou grands,
Les rêves étonnants nés d'un cerveau malade
A se faire envier par le marquis de Sade!

Allons donc! tout cela c'est de l'habileté,
Des coups de grosse caisse en pleine saleté,
Mais du grand art... jamais!
Serait-ce donc à dire
Que nous sommes ainsi? que ce qu'on nous fait lire
Est la société du temps où nous vivons?
Et quand cela serait! Aujourd'hui nous devons
Vers de mâles vertus hausser notre génie!
Que me fait le faubourg et son ignominie?
Que me fait le bourgeois hantant les mauvais lieux?
Pourquoi me mettez-vous toujours devant les yeux
Le mal et non le bien, la faute et non l'exemple?
Le Christ a fait chasser les faux marchands du temple :
Que ferait-il de vous, ô grands avilisseurs,
Dont l'œuvre souillerait nos mères et nos sœurs!

L'art a sa mission plus haute et plus honnête.
Que l'on soit romancier, publiciste ou poëte,
Qu'on jette sur la scène un drame ensanglanté,
C'est un enseignement, par la foule écouté,
Que donnent le journal, le poëme ou le drame,
Car tenir une plume est avoir charge d'âme!
Quand en mil huit cent six l'Allemagne eut Iéna,
Son peuple tout entier comprit et frissonna.

Il avait tout perdu, ses trésors, son armée;
Sa gloire d'autrefois s'en allait en fumée;
Il ne lui restait rien du passé triomphant

Qu'un peuple de vaincus, faible comme un enfant.
Mais tous ses écrivains relevèrent la tête:
L'article du journal et les vers du poëte,
Le héros du théâtre et celui du roman,
Des flots de la Baltique aux rives du Léman,
Dans une langue chaude, avec du sang nourrie,
Pétrirent à nouveau l'âme de leur patrie,
Qui cinquante ans après s'est relevée hier
Ainsi qu'un héros d'Arnt, de Gœthe ou de Schiller!

Et vous nous donneriez vos livres en pâture,
Sans qu'on stigmatisât ces œuvres hors nature!
Je ne demande rien contre vous, cependant;
Je ne suis pas de ceux dont le zèle est ardent,
Quand il faut attenter aux libertés humaines.
Gardez les vôtres, soit: mais je garde les miennes,
Pour vous jeter, à vous que mon vers à flétris,
La satire marquée au coin de mon mépris!

ALBERT DELPIT.

10 octobre 1876.

COURRIER DU PALAIS

Le cocher Palat. — Les larmes tardives. — Toujours couteaux et revolvers. — Le cordonnier jaloux. — Un traité de paix entre époux. — Comment on se *démarie*. — Ce que l'on gagne à ne pas tirer juste. — La vengeance d'un père. — Mort de la victime. — Acquittement. — Un docteur sans diplôme. — Accusation d'empoisonnement. — L'accusé mystérieux. — Quel est son vrai nom? — La sourde-muette. — Les bons parents.

La nouvelle comparution du cocher de fiacre Palat devant la cour d'assises de la Seine n'a amené aucun incident nouveau. Vous vous rappelez quel était son système de défense: Victor Pion, son voyageur et sa victime, avait refusé de payer le prix convenu pour la course et l'avait frappé d'un coup de bouteille; l'accusé n'avait tiré son couteau que pour se défendre. Palat a répété tout cela, et, de leur côté, les témoins, avec la même précision, ont déclaré que le cocher était l'agresseur. Le seul nouveau détail qui se soit produit, c'est cette constatation de M. le docteur Laugier que la victime avait reçu douze coups de couteau, que presque toutes ces blessures étaient mortelles, et enfin que trois coups avaient été portés précisément à la même place. Palat a été condamné aux travaux forcés à perpétuité; et, en entendant cet arrêt, il a fondu en larmes. Qu'espérait-il donc? N'est-il pas encore bien heureux d'avoir échappé à la condamnation suprême!

Il faut se féliciter de ces arrêts d'une juste fermeté, car on reste parfois stupéfait de la facilité avec laquelle, pour les motifs les plus futiles, le couteau et le revolver sont mis en jeu. Voyez l'accusé Marie, un homme de trente-sept ans, ouvrier cordonnier, qui poursuit sa femme un revolver à la main et fait feu sur elle! Heureusement il a manqué son but et la balle est allée se loger dans une porte. Sa femme lui a donné trois enfants, dont l'aîné a sept ans; l'union a été longtemps heureuse, mais Marie était jaloux, et il avait acheté un revolver pour se venger, disait-il alors, quand il acquerrait la certitude de son malheur; puis cette comédie lamentable tourne au grotesque: la femme se retire en province chez ses parents, mais elle revient à Paris et s'installe seule dans un petit logement de la rue de Puebla. Marie en est informé, il accourt, il fait dans ce logement deux perquisitions minutieuses qui sont sans résultat, et les époux rédigent et signent un acte fait double par lequel ils se rendent mutuellement leur liberté et prennent l'engagement de ne plus se revoir; les voilà donc *démariés!* On ne saurait croire combien de gens considèrent un pareil acte comme sérieux et valable.

Cependant, Marie ne tient pas sa promesse; il supplie sa femme de reprendre la vie commune; celle-ci refuse; il insiste, il menace; elle s'obstine, et alors il lui présente son revolver, en disant: « Voilà ton juge! » La femme, affolée, s'enfuit; il la poursuit en criant à tue-tête: « Je veux tuer ma femme! » N'avait-il pas un peu envie qu'on l'arrêtât? cela me paraît au moins très-probable. Enfin, au moment où sa femme va disparaître dans une maison de la rue Ménilmontant, il fait feu sur elle et perce... la porte de l'allée. — C'est fort heureux pour lui, car le jury a pu rendre un verdict d'acquittement. — N'y a-t-il pas un peu d'alcool dans tout cela?

Je ne veux pas revenir sur les réflexions que m'inspirait la triste affaire Marambat, et c'est le plus brièvement possible que je vous ferai le récit d'une tragédie identique qui s'est passée à Brest. Un nommé Artigau, musicien des équipages, a tué à coups de couteau un sergent-fourrier des équipages de la flotte, le séducteur de sa fille. Le conseil de guerre a adopté la jurisprudence criminelle de la cour d'assises de la Seine, il a acquitté Artigau. Il m'est impossible de suivre le débat dans ses détails, et pourtant ces révélations minutieuses acquièrent un puissant intérêt quand il s'agit d'apprécier l'action d'un homme qui se croit le droit de vie et de mort sur son semblable, qui s'arme d'un couteau et frappe sans colère et sans remords. On est bien forcé alors de rechercher si l'outrage est tel qu'il rende possible d'admettre une exception, une excuse dont la loi n'a pas parlé. La séduction est-elle bien une séduction?... Vous voyez que cela nous conduirait bien loin!

Un accusé a comparu devant la cour d'assises de la Meuse sous les noms d'Ambrosio-Alfredio Constancia. Ce personnage, qui a exercé la médecine à Paris en 1869, n'a jamais reçu de diplôme que de lui-même; mais il avait à rendre compte à la justice d'un fait plus grave: il aurait empoisonné la veuve Fouquet, sa maîtresse, en 1870. Les témoins déclarent que la malheureuse femme a succombé à la suite de souffrances inouïes. « Je brûle! je brûle! » criait-elle dans les derniers jours de sa maladie! Le docteur Constancia était parti pour ne plus revenir, quatre jours avant la mort de sa femme, et il n'avait plus reparu. Mais il s'était fait remarquer à Paris pendant l'insurrection de la Commune; il avait incendié et pillé, en compagnie, bien entendu, le couvent des sœurs du passage Cabas, et il a été condamné à la déportation dans une enceinte fortifiée. Il allait partir pour Nouméa lorsqu'il fut réclamé par le parquet de la Meuse, et une longue instruction a été suivie. Il a été reconnu que Constancia avait fait faire par sa maîtresse un testament en sa faveur; mais elle ne possédait rien, et il n'avait rien réclamé, de sorte que l'on ne trouverait à ce crime, pour unique mobile, que le désir de se débarrasser d'une maîtresse. L'autopsie a démontré la présence d'une notable quantité d'arsenic dans le corps de la veuve Fouquet; mais il est certain qu'elle avait fait usage, et abus peut-être d'un traitement avec les liqueurs de Folwer et de Pearson, qui contiennent cette substance à haute dose.

La grosse question était celle des antécédents. Ce docteur, qui n'est pas médecin, prétend être né en Italie. Il ne sait pas un mot d'italien. Son acte de naissance est introuvable. Se nomme-t-il Ambroisio-Alfredio Constancia? C'est au moins douteux, et il lui est impossible de dire ce qu'il était, où il était, et comment il se nommait avant l'année 1868. Ce mystérieux accusé a envoyé gracieusement, à l'italienne, un baiser aux jurés, qui ont rendu en sa faveur un verdict négatif, et il paraît se préparer à partir gaiement pour la Nouvelle-Calédonie. Cependant, nous entendrons encore parler de lui, c'est probable; un homme de ce mérite ne pourra cacher longtemps son identité et ses aventures, parmi lesquelles, je le crains pour lui, il doit y en avoir de très... compromettantes.

Croiriez-vous qu'il s'est trouvé un homme et une femme, un oncle et une tante capables de séquestrer, de maltraiter, d'exploiter et de voler une pauvre fille, qui n'a même pas la force morale d'un enfant, une sourde-muette, leur nièce, orpheline! Joséphine Anquetil a perdu sa mère dès son jeune âge, et, en 1869, son père mourut. Son infirmité ne l'empêche pas d'être bonne ouvrière, et elle travaillait chez une couturière — non, chez un *couturier*, un tailleur en robes. Il lui restait un oncle et une tante, les époux Thuillet, qui sollicitèrent longtemps la jeune fille de venir demeurer avec eux; celle-ci y consentit enfin, mais avec une certaine répugnance. Elle possédait deux obligations de la ville de Paris, une montre, une chaîne, des boucles d'oreilles, des bagues, et tout cela avait excité la convoitise de ces bons parents. La pauvre Augustine donna son petit trésor à garder à son bon oncle et à sa bonne tante. Ceux-ci demandèrent d'abord à leur nièce l'autorisation de vendre les titres, puis la permission d'emprunter sur les bijoux. La nièce refusa, mais les obligations ne s'envolèrent pas moins pour aller figurer dans la caisse d'un changeur comme garantie d'un prêt de 600 francs, tandis que la montre, les boucles d'oreilles et les bagues allaient dormir au Mont-de-Piété. Et, à partir de ce moment, les mauvais traitements commencèrent: l'oncle et la tante ne travaillaient pas; mais la pauvre nièce devait rester jour et nuit devant sa machine à coudre. C'était elle qui nourrissait le ménage. Enfin, elle était battue, et battue au point que, selon l'expression d'une dame qui l'a recueillie et qui a figuré comme témoin dans ce procès, la malheureuse sourde-muette était « noire de coups! »

En général, l'auditoire de la police correctionnelle n'est pas très-féroce contre les prévenus qui figurent sur le banc; il est même d'une regrettable indulgence pour certains délinquants. Mais, cette fois, c'est avec une satisfaction visible qu'il a entendu condamner les époux Thuillet, cet oncle de trente ans et cette tante de vingt-trois ans, le premier à treize mois et la seconde à une année d'emprisonnement. Il y a, en effet, dans cette cynique cupidité, quelque chose qui révolte les consciences les plus faibles.

PETIT JEAN.

THÉATRES

ODÉON: *Le Repentir*, comédie en un acte, par M. Aurélien Scholl; *l'Alerte*, comédie en un acte, en vers libres, par M. Max Legros. — PORTE-SAINT-MARTIN: *Coq-Hardy*, drame en sept actes, par M. Louis Davyl. — ATHÉNÉE: *Il signor Pulcinella*, pièce en trois actes, par MM. Léon Beauvallet et Marc Leprévost. — SALLE CORNEILLE: *L'Illustre Brizacier*.

Entre *les Danicheff* qui s'éteignent et *l'Hetmann* qui point, c'est-à-dire entre deux drames russes (la Russie est à l'ordre du jour; vous allez voir bientôt à la Porte-Saint-Martin *Fonctionnaires et Boyards*), l'Odéon a trouvé place pour deux comédies en un acte. La première, *le Repentir*, est l'histoire d'un viveur qui revient à une jeune fille délaissée, laquelle, pour le ramener, emprunte la cornette et le tablier d'une femme de chambre. C'est le stratagème de la Sylvia de Marivaux assorti à nos mœurs actuelles. M. Aurélien Scholl a le ton de ces études un peu âpres; son esprit mord comme l'eau-forte.

L'Alerte y met plus de bonne humeur. Alerte conjugale, s'entend. Un mari léger, mais non coupable, essaye de faire croire à sa femme qu'il a passé sa soirée à l'Opéra. Il lui fredonne même un compte rendu de la pièce représentée, avec imitations d'orchestre, comme dans le fameux morceau du *Maître de chapelle*. Malheureusement, la femme est convaincue qu'il y avait relâche à l'Opéra ce soir-là. Grande est la confusion de Gaston. Eh bien! non, l'Opéra n'a pas fait relâche. Eh bien! oui, l'Opéra a donné la première représentation d'*Attila*. L'erreur vient d'un numéro de journal antidaté. Cette bluette est écrite en vers libres par un débutant que l'on a cru devoir encourager, — car le public de l'Odéon n'est plus le monstre rugissant d'autrefois.

Coq-Hardy! Jamais plus beau titre de drame ne s'étala sur une affiche. Il semble qu'on entende résonner les vers de Gustave Mathieu:

Quand il battit l'aigle dans Rome,
Coq-Hardy s'appelait Galus,
Et luisait, planté sur la pomme
Des etendards du fier Brennus!

Aussi le *Coq-Hardy* de la Porte-Saint-Martin tire-t-il vanité de son origine. Il se nomme de son vrai nom le duc de Brennes, et réclame hautement ses droits de préséance à la cour d'Autriche devant Gustave d'Orléans, devant le prince de Condé et devant Louis XIV lui-même, encore enfant, il est vrai. Mais, avant de chanter si haut, le duc de Brennes, trompé et abandonné par sa femme, à la recherche de son enfant, est obligé de cacher sa noble origine sous la casaque d'un capitaine d'aventures. Il n'en accomplit pas moins des prodiges de bravoure, et en cela il procède de ces héros empruntés à Alexandre Dumas, qu'Alexandre Dumas lui-même avait empruntés à nos anciens romans de chevalerie. Coq-Hardy déjoue des conspirations,



SERBIE. — **Les Ruines du village de Buimir (près Alexinatz), incendié par les Tcherkess.** — (Dessin de M. Férat, d'après le croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)



1. Connecticut. 2. New-Jersey. 3. Ohio. 4. Massachusetts. 5. Maryland. 6. Virginie. 7. Iowa. 8. Delaware. 9. Missisipi. 10. Pensylvania. 11. New Hampshire. 12. Illinois, 13. New York. 14. Wisconsin. 15. Missouri.

EXPOSITION DE PHILADELPHIE. — Kiosques des différents États de l'Union américaine, dans le parc de Fairmont. — (Dessin de M. Clerget.)

traite avec la cour et les princes, protége la reine, protége le roi, protége tout le monde. Il rencontre sa fille, sans la reconnaître, sur le seuil d'un couvent, et lui fait rendre un crucifix qu'on lui a volé. Il retrouve sa femme dans un cabaret, et il lui pardonne, après s'être fait tirer un peu l'oreille.

Ces événements, qui font ouvir de grands yeux à des spectateurs éternellement naïfs, sont relevés par les agréments d'une mise en scène très-riche et très-exacte. L'interprétation est également de premier ordre. Dumaine pousse des cocoricos à se faire entendre jusqu'à la Bastille, et il joue de sa grande épée d'une façon à rendre Mélingue jaloux dans sa tombe. Allons, le drame de cape et d'épée n'est pas mort, et le théâtre de la Porte-Saint-Martin se trouvera toujours là pour servir d'asile aux gens couverts d'un masque noir et d'un large chapeau rabattu sur les yeux.

Polichinelle se porte également bien, lui aussi; il a fait sa joyeuse rentrée à l'Athénée sous le titre d'*Il Signor Pulcinella*; pourquoi pas *Milord Punch?* Quelque nom qu'il adopte, il restera toujours pour nous le Polichinelle de la petite baraque en toile rayée, le prodigieux bossu des Champs-Élysées, qui bat sa femme, rosse le commissaire de police et pend son juge. La pièce de MM. Léon Beauvallet et Marc Leprévost suit la légende assez fidèlement, et surtout fort gaiement. On ne saurait être meilleur que M. Montrouge sous l'habit doré de Polichinelle; c'est à le croire sorti de la vitrine d'un marchand de jouets.

Tout vers le haut du faubourg Saint-Honoré, un théâtre minuscule qui s'appelait hier *Salle des Familles*, vient d'échanger ce nom modeste contre celui plus retentissant de *Salle Corneille*. La maison de Molière n'a qu'à se bien tenir. La salle Corneille a fait sa réouverture avec une pièce posthume d'Albert Glatigny : *l'Illustre Brizacier*, un acte en vers. La légion des poëtes dits *Parnassiens* avait tenu à assister en masse à cette représentation, afin de donner un dernier témoignage de sympathie à celui d'entre eux qui avait peut-être le plus d'enthousiasme sincère et de foi absolue dans la poésie.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

18 DEGRÉS CENTIGRADES DANS LES THÉÂTRES

Le journal auquel je suis abonné me fait trembler. J'y lis des choses! des choses! .. qui donneraient à penser qu'il n'y a pas de police, puisqu'on tolère que les gazettiers troublent ainsi le sommeil des gens!

A en croire ce féroce morceau de papier, une grande révolution se préparerait dans l'empire théâtral!!!

Un ingénieur à l'âme noire aurait inventé un appareil moyennant lequel la température de 18 degrés serait établie *ne varietur* dans les salles de spectacles et de concerts. Plus d'hiver, ni d'été! adieu le printemps, bonsoir l'automne! On vous donnera 18 degrés; il faudra vous en contenter; la science moderne n'a pas autre chose à vous offrir.....

Mais un bruit de mains frottées l'une contre l'autre est venu jusqu'à moi. Je vous entends; vous vous réjouissez de ce que vous appelez un progrès. C'est que vous ne songez pas que les conséquences d'une pareille découverte sont immenses et désastreuses en proportion.

Quoi! il va falloir entendre de la musique à raison de douze mois l'an? L'oreille humaine s'abrutira dans ces travaux forcés. A la prendre dans les échantillons parisiens, elle est déjà tant soit peu blasée; il lui faut aujourd'hui des sonorités violentes, âcres, quelque chose d'acide et de corrosif qui la morde pour qu'elle se sente vivre.

Que sera-ce, quand les trombones qui l'ahurissent joueront toute l'année sans reprendre haleine?

Vous pensez bien, en effet, qu'il ne faudra plus compter sur les vacances. Les directions théâtrales, quand elles sauront que leur clientèle n'est pas effarouchée par la chaleur, n'auront aucune raison pour ne pas donner une *Africaine* ou un *Pré aux Clercs* en pleine canicule.

N'allez pas vous figurer surtout que la liberté vous restera d'accorder un congé de trois ou quatre mois à votre dilettantisme. Vous irez là où la fraîcheur de l'air vous attirera, et très-correctement, comme un bon employé qui se rend à son bureau.

Si, par exemple, au mois d'août dernier, vous aviez été sûr de ne trouver que 18 degrés dans les théâtres, pendant qu'il y en avait 36 dehors, vous seriez allé vous mettre à l'abri tous les soirs dans un bon fauteuil d'orchestre. Peut-être même auriez-vous emporté un petit paletot de supplément, pour éviter les bronchites.

C'est donc un bouleversement complet de toutes les habitudes qui se prépare.

Et ces malheureux chanteurs, combien de temps croyez-vous que leur gosier résistera à cette besogne incessante?

Et ces infortunés journalistes..... Car, sans parler de la fatigue qui les attend, ils n'auront plus ces délicieuses semaines vides où, sans sujet imposé, sans sommaire tyrannique, ils peuvent causer avec vous en ami.

Je ne parle pas de moi, bien entendu, mais de mes confrères qui ont de si jolies choses à raconter quand ils n'ont rien à dire. Vous avez lu leurs « feuilletons d'été », où il est question de tout et même de rien, et qui sont charmants.

Ils auront désormais à s'abstenir de tous ces amusants paradoxes qui poussaient dans leurs cervelles désœuvrées, et à s'en tenir au récit des aventures de don Manoël et d'Inésille qui s'épousent au dernier acte, malgré Gil-Vargas, basse-chantante et tuteur impitoyable.

Vous y perdrez, je vous le dis.

Tout cela parce qu'un monsieur, qui ne manquera pas d'être décoré, aura inventé une petite machine à faire reculer le thermomètre!

Et comme c'est bien là notre époque mécanicienne : révolutionner tout un monde en appuyant sur un ressort!

J'ai, autrefois, étant plus jeune, soutenu d'autres doctrines. Il me semblait que les six mois d'été durant lesquels la musique repose dans le silence étaient perdus pour elle; comme si le sommeil était plus nuisible à la santé des choses qu'à celle des personnes.

Ces théâtres fermés à clef, ces violons mis dans leurs boîtes, ces ténors et ces cantatrices éparpillés dans les villes d'eaux, ce parti-pris de *far niente* général enfin, étaient pour moi un spectacle de désolation. Et, le plus ingénûment du monde, je demandais la fin d'un tel régime; j'implorais les savants pour qu'ils trouvassent le moyen (qu'ils ont trouvé) de faire passer de l'air frais dans les salles de concert et de théâtre.

Je m'étais trompé, je le confesse; et, pour ma pénitence, je dirai quinze fois l'ouverture des *Niebelungen*.

Par exemple, n'y a-t-il pas quelque chose d'excessif dans la manière dont les théâtres lyriques répartissent leurs travaux? Cet entr'acte de six mois, tout nécessaire qu'il est, ne devrait pas être observé aussi rigoureusement. Il faudrait imaginer quelques menues récréations qui en rompraient la monotonie; des chanteurs qu'on essayerait en attendant la rentrée du grand public, de petites pièces sans conséquence qu'on jouerait pour passer le temps; que sais-je? quelque chose qui ressemblerait à ce qu'on appelle au collége un devoir de vacances.

Au lieu de cela, nous paressons tous pendant la moitié de l'année; puis, quand vient l'automne, nous sommes si dépaysés dans la musique que nous comptons sur nos doigts les notes de la gamme, pour nous assurer qu'il y en a bien sept.

Dans les théâtres règne alors une épidémie de travail dont les symptômes rappellent ceux de la fièvre chaude. On y répète de la cave au grenier jusqu'à en perdre haleine. Voici, par exemple, ce qui se prépare pour les jours qui vont venir :

A l'Opéra : les reprises de *Robert le Diable*, de *Jeanne d'Arc* et de *Sylvia*; dans un avenir prochain encore, *la Reine de Chypre*;

A l'Opéra-Comique : *Lalla-Roukh*, etc ..;

Au Théâtre-Italien : La *Forza del destino*, œuvre importante du maëstro Verdi, inconnue à Paris;

Au Théâtre-Lyrique : *Giralda*, *Martha*, *Paul et Virginie*, opéra de M. Victor Massé, impatiemment attendu; *le Timbre d'argent*, de M. Saint-Saëns, un des paladins de la « nouvelle école »; *la Statue*, de M. Ernest Reyer; *les Troqueurs*, d'Hérold, œuvre totalement oubliée et dont la remise au jour est un événement très-intéressant;

Aux Bouffes-Parisiens : *Pierrette et Jacquot*, et la grande pièce d'hiver, *la Boîte au lait*, de MM. Jules Noriac, E. Granger et Offenbach;

A la Renaissance : *Koski*, un opéra-bouffe de l'auteur de *la Fille de Madame Angot;*

Etc...

Et toutes ces pièces, qui pourraient défrayer une saison entière, seront jouées, paraît-il, avant un mois écoulé!

Il y a excès.

On voudra donc bien considérer la présente chronique comme la préface de celles qui vont suivre, et y voir une manière d'excuse aux longs discours qu'il va nous falloir tenir.

Nous venons de nommer M. Offenbach. Quelque chose qui le concerne nous est tombé hier sous la main : son premier essai de composition théâtrale... Cherchez; ce n'est ni *Oyayaye*, une fantaisie sauvage qu'il fit jouer aux Folies-Nouvelles; ni le *Mariage aux lanternes*, chanté pour la première fois à la salle Herz; ni une pièce espagnole dont il écrivit la musique pour les Variétés; ni les *Deux Aveugles*, par lesquels il inaugura ses Bouffes-Parisiens, aux Champs-Élysées.

La première opérette du fécond musicien était intitulée *l'Alcôve*, et fut représentée, en avril 1847, au théâtre de la Tour-d'Auvergne, par Barbot, Grignon fils, Malézieux et Mlle Rouillé.

Adolphe Adam, qui assistait à la représentation, demanda une pièce à M. Offenbach pour son Théâtre-Lyrique dont il préparait l'ouverture.

Mais il était écrit sur le livre du destin (chapitre des musiciens) que la partition de M. Offenbach ne serait pas chantée au Théâtre-Lyrique, et qu'Adolphe Adam donnerait aux Bouffes, sous la direction du même M. Offenbach, *les Pantins de Violette*, son dernier opéra.

ALBERT DE LASALLE.

MERVEILLES DE LA SCIENCE ET DE L'INDUSTRIE

LA PHOTOCHROMIE

Il n'est pas de jour où l'on ne pourrait constater un nouveau progrès accompli dans le domaine de la science. A les décrire tous, il ne faudrait songer dans un recueil du genre du *Monde illustré*, où tous les faits de l'actualité contemporaine doivent trouver leur place tour à tour.

Mais, parmi ces progrès, il en est qui font époque et qui sont appelés à marquer une étape distincte dans la voie des perfectionnements réalisés. Ceux-là appartiennent à l'histoire des principales inventions, et nous resterons fidèles à l'observation de notre programme d'ensemble en les indiquant à leur heure dans cette publication.

Parmi les inventions industrielles qui attirent le plus l'attention en ce moment, nous devons citer en première ligne celle de la *photochromie* due à M. Léon Vidal, de Marseille, résultat de longues et laborieuses recherches. Les spécimens de cet art nouveau, exposés au palais de l'Industrie, au sein de la belle exhibition de l'Union centrale des arts appliqués à l'industrie, constituent un des plus grands attraits de cette exposition. Jamais, jusqu'ici, l'art photographique, si fécond en merveilleuses productions, n'avait réussi à montrer des œuvres aussi complètes; il avait beau faire, il n'abandonnait jamais le noir dans l'ombre que pour aller au blanc dans la lumière, et, si remarquables déjà que fussent ses impressions monochromes, on éprouvait en les admirant comme une sorte de déception. Pourquoi les couleurs manquaient-elles à ces copies, où le dessin et le modelé se trouvaient réunis avec une telle perfection de fini et d'exactitude?

Pourquoi ce vide? Parce que nul moyen ne permettait encore de compléter l'œuvre première du crayon photographique; s'il savait dessiner et ombrer, il ignorait encore l'art de peindre.

Bien avant M. Léon Vidal, des savants dont le nom

est connu de tous avaient cherché à compléter l'image daguerrienne par des couleurs; se proposant de les produire par la seule action de la lumière elle-même sur certaines substances sensibles et de les fixer solidement. La solution d'un aussi difficile problème a tenté MM. E. Becquerel, Niepce de Saint-Victor, Poitevin et d'autres encore; mais, quoi qu'ils aient fait, ils n'ont pu obtenir que des espérances de couleurs; la solution désirée n'a pu être trouvée, et rien dans l'ensemble des faits qui appartiennent à la science actuelle ne fait pressentir que ce problème puisse jamais être résolu.

L'avenir n'est pourtant pas à nous, et nul ne saurait lui assigner des limites; aussi est-il très-permis d'espérer que l'impression directe des images vues dans la chambre noire pourra s'obtenir un jour avec les couleurs de la nature. Cet avenir est peut-être bien lointain encore, et faut-il être très-heureux que l'on ait, grâce à la belle invention de M. Léon Vidal, un moyen de tromper les lenteurs de l'attente, quoique son procédé soit indirect et très-différent du *desideratum* rêvé par les savants précités.

M. Léon Vidal a tourné ingénieusement la difficulté. Il s'est dit que demander à la lumière plus qu'elle ne savait faire, c'était vouloir trop. En effet, elle sait dessiner et modeler dans toutes les couleurs, les dernières découvertes de M. Poitevin l'ont amenée à ce magnifique résultat; mais elle ignore encore l'art de faire elle-même les couleurs et de les combiner entre elles. Il faut que l'on soumette à son action les diverses matières colorantes nécessaires à la formation d'une image quelconque en couleur, pour qu'elle prenne de ces substances colorantes précisément la quantité voulue et pour qu'elle dispose les tons, ainsi formés, à leur place et avec le degré de modelé convenable. Le rôle du photographe est de la guider dans cette mission plus compliquée, comme il le fait déjà lorsqu'elle n'a à produire que des œuvres en une seule couleur. C'est à ce rôle que s'est voué avec succès M. Léon Vidal, en créant de toutes pièces l'art nouveau qui nous occupe et dont la presse a maintes fois déjà décrit les merveilleuses productions. Il n'y a qu'à voir, soit à l'exposition de l'Union centrale, soit au siége même des ateliers de photochromie, les nombreux spécimens dus à cet art à peine né d'hier, pour se rendre compte des splendides résultats qu'il a réalisé et qu'il accomplira sans doute à mesure qu'il ira se perfectionnant davantage.

Nous nous bornerons à dire, en terminant ces quelques indications sommaires, que la photochromie n'existe comme industrie que depuis quelques mois, et que déjà, de toutes les parties du monde, lui arrivent de nombreux travaux à exécuter.

C'est là la meilleure sanction de cette utile invention et un hommage bien mérité rendu à celui d'entre tous nos arts de copie qu'aucun autre moyen ne saurait remplacer, puisqu'il dispose de toutes les forces dont peuvent user la peinture et le dessin, tout en les complétant par l'inimitable exactitude de l'impression photographique.

Nos lecteurs nous sauront gré de revenir à l'occasion sur cette question si intéressante, car les progrès certains de la photochromie nous réservent bien des surprises encore.

ÉCHOS DU HIGH-LIFE

Ces jours derniers j'assistais, à Saint-Thomas-d'Aquin, à un riche mariage qui avait rappelé pour un jour l'élite de la société aristocratique du faubourg Saint-Germain, et en raison de cette aptitude particulière à l'esprit féminin, qui sait, sans faire trêve à ses préoccupations personnelles, voir et apprécier tout ce qui est du domaine de l'élégance, j'examinais les toilettes. Pendant que j'étais intérieurement émue en songeant à la gravité de la cérémonie à laquelle j'assistais, je subissais en même temps le charme du spectacle des ravissantes toilettes qui s'étalaient autour de moi.

J'admirais le goût exquis et l'art, qui, assemblant dans un accord si parfait les formes et les étoffes, avait su faire de chaque costume non-seulement la parure de celle qui le portait, mais un tableau fait pour charmer les yeux. J'eus à cette occasion, je dois l'avouer, un petit mouvement d'orgueil en voyant dans les costumes s'épanouir, habilement employée, une étoffe dont j'aime à entretenir mes lectrices, le véritable cachemire de l'Inde, de la *maison Lehoussel, l'Union des Indes, rue Auber*, 1.

Ce moelleux tissu était, en effet, mêlé à toutes les toilettes et habilement combiné dans ses nuances les plus variées. On ne se doute pas des effets qui se peuvent obtenir par ces mélanges de véritables cachemires de l'Inde avec les étoffes les plus variées, les soies et les velours de toute espèce.

Les grands faiseurs l'ont compris, car c'est, assurément, des premières maisons que sortaient toutes ces toilettes aristocratiques que j'ai admirées. Voilà donc le cachemire de l'Inde de la maison Lehoussel devenu une puissance dont toutes les couturières élégantes seront désormais tributaires. — UNE PARISIENNE.

Ne croyant pas au mot *impossible*, un savant naturaliste, M. Malleron, a cherché la solution de ce problème si difficile : arrêter la chute des cheveux et les faire repousser. Toujours est-il que l'*Eau Malleron* a emprunté aux plantes le suc nutritif qui devait régénérer le cheveu, cette plante capillaire, selon le docteur Albert. L'*Eau Malleron* féconde le cuir chevelu comme la rosée fertilise une terre stérile. Une visite chez lui vous fait voir des têtes chauves photographiées, reproduites successivement à mesure que les cheveux poussent, grandissent, deviennent abondants. Rien de plus éloquent pour convaincre les plus incrédules (110, rue de Rivoli). Traitement à forfait.

Où trouver le mot d'ordre de la mode quand il s'agit de ces charmants petits mouchoirs qui ont inspiré l'idée des poches cornes-d'abondance ou porte-bouquet? incontestablement à la Compagnie Irlandaise, 36, rue Tronchet. Quelle collection de mignons mouchoirs fil de maïs; mouchoirs à rivière fil tiré; mouchoirs à pavés pleins et clairs, brodés, en application, à la bordure de nuance assortie au costume, etc., etc.

Écrin mélodique : *Traite aux perles! Pazza, Mlle Printemps, Cœur d'artichaut, Peau de satin*; valses et polkas de J. Klein.

Nous recommandons comme un excellent produit l'*huile de Macassar*. Rien de préférable pour l'entretien de la chevelure qu'il rend soyeuse et souple. L'*huile de Macassar* arrête la chute des cheveux, en détruisant les pellicules; enfin cette composition extra-délicate, qui vient directement d'Angleterre, offre l'avantage de *prévenir la décoloration des cheveux*. De pareilles qualités dispensent de tout commentaire. Demander le *Rowland's Macassar Oil*: à Londres, Hatton Garden, 20; à Paris, ch. Guerlain, r. de la Paix, 15; Hogg, r. Castiglione, 2; Roberts, pl. Vendôme, 23; Mme Vve Lamar, 22, rue du Quatre-Septembre, et chez tous les parfumeurs.

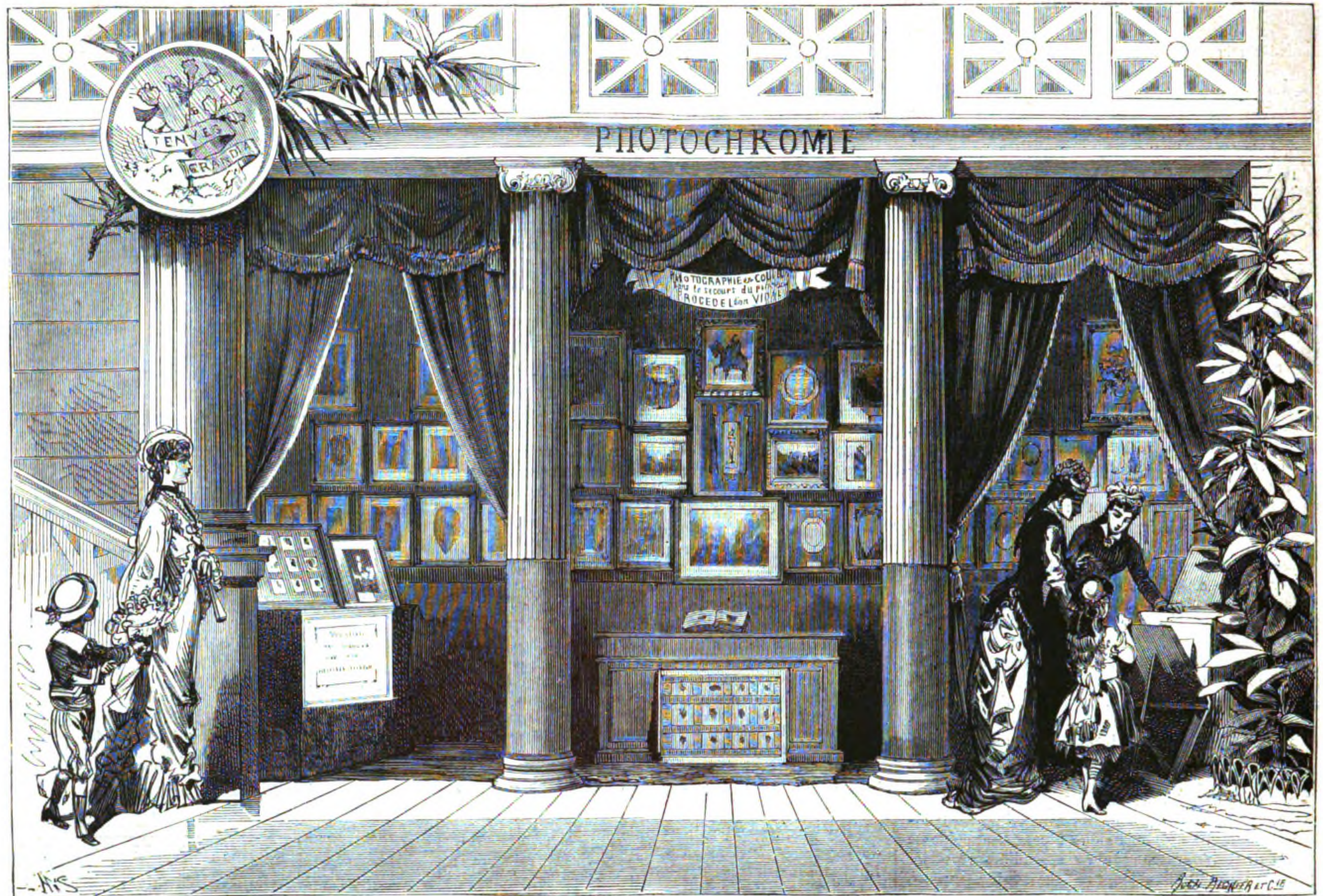
Nous recommandons particulièrement les déjeuners du *Grand-Hôtel* : 4 fr., vin, café et liqueurs compris. *Dîners* de la *Table d'hôte* à 6 fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le *Grand-Hôtel* sont admises à ces deux tables.

L'institution des Bègues de Paris (M. Chervin) ouvre c. 9 oct.

EAU d'OREZZA, contre anémie, chlorose, gastralgies, etc. — Consulter les Médecins.

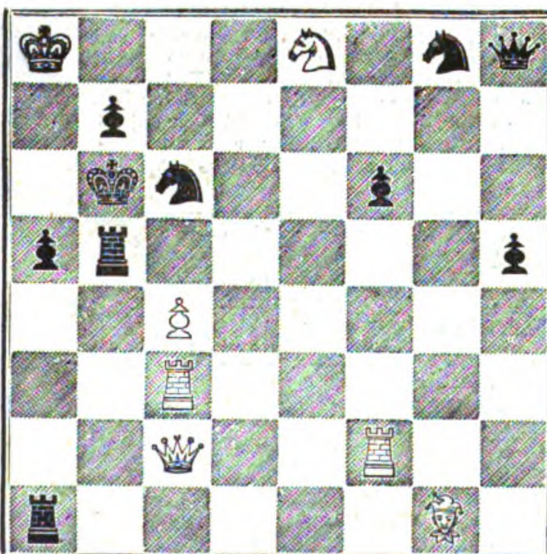
Annonces de MM. les Officiers ministériels



EXPOSITION DES BEAUX-ARTS APPLIQUÉS A L'INDUSTRIE. — Exposition de la Photochromie sur l'escalier monumental du palais de l'Industrie. — (Voir l'article, page 254.)

ÉCHECS

PROBLÈME N° 626, COMPOSÉ PAR M. W. GRIMSHAW



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 623.

1. T 5 F — 1. P pr. T (A)
2. D 5 D — 2. P pr. D (1) (2)
3. F 4 TD — 3. *Ad libitum*
4. F 7 D, échec et mat.

(1)

2. F 3 TR
3. D pr. PT, échec — 3. R pr. D.
4. C 3 CD, double échec et mat.

(2)

2. F 2 D
3. D pr. PD, et mat le coup suivant.

(A)

1. F 3 TR
2. C 1 FD, éch. déc. — 2. R pr. P
3. D 3 R, échec — 3. R pr. D
4. T 5 FR, échec et mat.

Solutions justes : MM. Kassioph; L. de Croze.

Autres solutions justes du problème syllabique du Cavalier : MM. l'A. B. C., de Bercenay-en-Othe; Laborie, à Oran; les habitués du Café Français, à Valenciennes; l'oncle et le neveu; C. Delavel; Baptiste, café Neeser; de Bert, à Chartres; le Cercle de Saint-Louis, à Poussan; A. C., à Montrouge; le grand café Serin, à Angers.

RÉBUS





EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La vogue d'Offenbach est répandue dans toutes les parties du monde.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

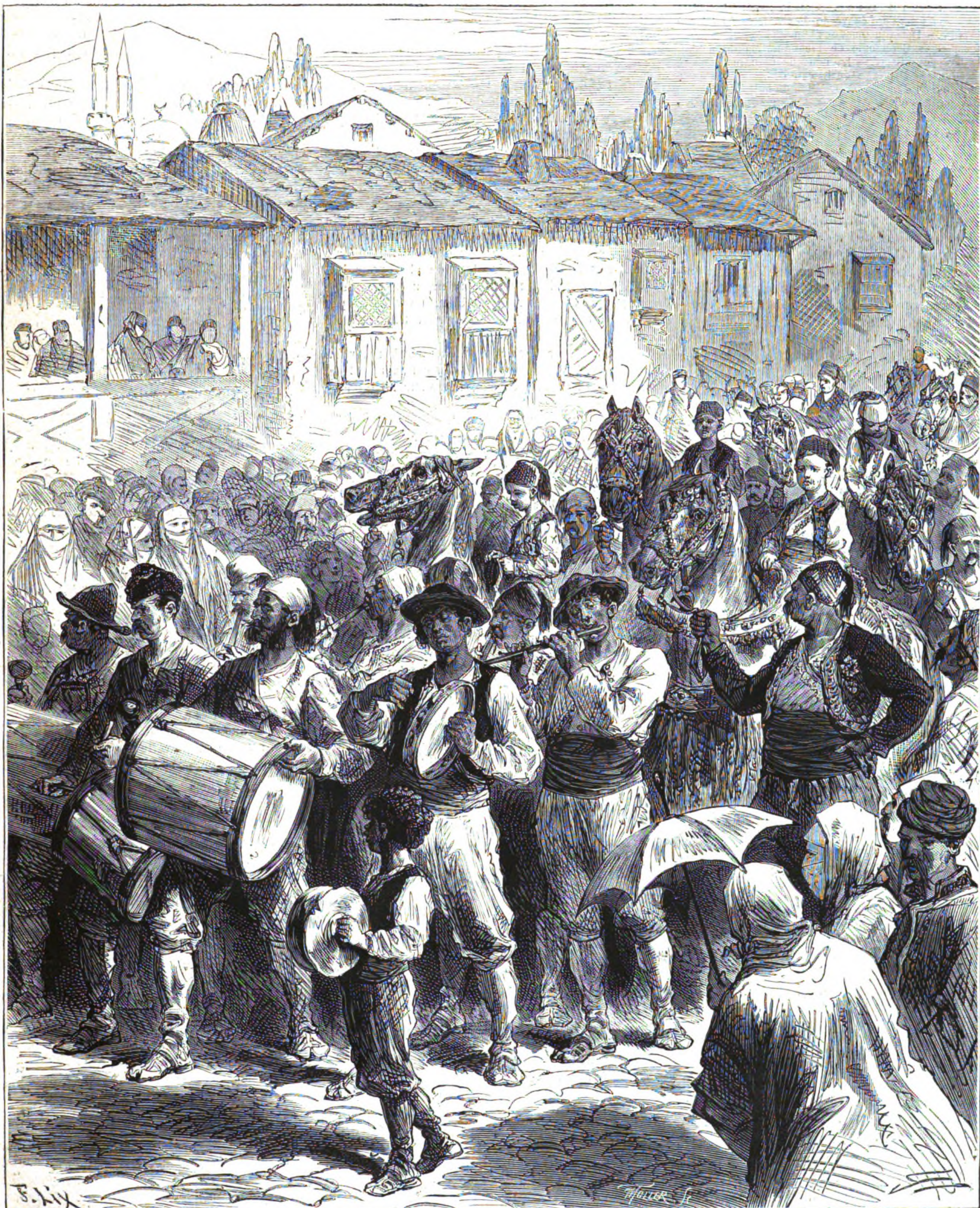
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20e Année. N° 1019 — 21 Oct. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. É. HUBERT.



TURQUIE. — Fêtes du Baïram. — Jeunes Turcs conduits à la mosquée pour la cérémonie de la Circoncision. — (Dessin de M. Lix, croq. de M. Bianconi.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

ALLONS, tout va bien!

Pendant que les bruits de guerre réjouissent les baissiers, l'Europe entière se préoccupe de l'Exposition de 1878.

C'est au Champ-de-Mars qu'aura lieu la vraie bataille, celle où le vaincu s'en retournera sain et sauf, et plus riche et plus honoré qu'avant, dans son pays.

Le prince de Galles prépare ses troupes, et a déclaré qu'il voulait être président de la section anglaise, mais pas prince-président, non, il veut présider comme un prince.

Vienne le sac aux récompenses, et l'on dira encore avec plaisir :

— Tirez les premiers, messieurs les Anglais!

En Russie, c'est le directeur du commerce et de l'industrie, M. Boutowski, homme compétent et économiste distingué, qui est à la tête du mouvement des commissions s'organisant sous sa présidence et sous celle de M. Bielski qui, si je ne me trompe, était commissaire en 1867.

Pourtant, et cela se comprend de reste, la Russie, envahie par ses préoccupations politiques, avance lentement; enfin elle avance, et l'on ne saurait lui en demander davantage.

En Autriche, c'est différent; le gouvernement impérial a réuni toutes les chambres de commerce afin de les engager à étudier la question, et, sans autrement étudier la question, les Chambres ont émis un vœu favorable à l'unanimité.

Il y aurait peut-être, pour un profond politique, bien des conséquences à tirer de l'attitude si différente des deux peuples si vivement préoccupés, mais je ne suis ni politique ni profond, et au lieu de tirer des conséquences, je me contente modestement de tirer ma révérence.

Le Danemark, lui, a marché comme un seul homme, et à l'heure qu'il est, non-seulement il a poussé son cri de sympathie pour la France, mais encore il a nommé son commissaire-président, reconnu et accepté son emplacement.

Les États-Unis d'Amérique font de gigantesques préparatifs et veulent rendre aux exposants français leur visite à Philadelphie.

La Suisse graisse ses métiers à tisser et ses fabriques ont un mouvement qui promet.

Le roi d'Espagne fait lui-même de la propagande pour le palais du Champ-de-Mars et a promis de venir y visiter l'exposition espagnole.

La Hollande, l'Italie et la Grèce sont prêtes à entrer en lice, et, — qui s'en serait douté? — la Turquie, qui a plus d'une affaire sur les bras, qui serait, jusqu'à un certain point, bien excusable d'attendre le cours des événements, la Turquie a fait dire par son ambassadeur qu'elle avait l'intention d'envoyer des merveilles. Osmanlis, ne vous gênez pas.

Il y a aussi l'Allemagne, mais elle se tâte; je lui souhaite bien du plaisir.

Voyez comme on n'est jamais tranquille.

L'autre jour, en parlant des juifs, je ne sais plus trop à propos de quoi, je remarquais que, par rencontre singulière, les israélites, qui tiennent une place fort honorable dans les professions libérales, n'étaient point représentés dans la sculpture.

C'était une remarque assez insignifiante et faite, d'ailleurs, dans les meilleurs termes.

J'ai une prédilection pour les israélites, et le lecteur a pu remarquer que chaque fois que les événements du jour me forcent à parler d'une religion ou d'un principe, je le fais avec tout le respect qui convient à un homme bien élevé qui a souci de suivre les traditions d'un journal comme le *Monde illustré*.

Or, il paraît que cette remarque n'a pas plu à l'*Univers israélite*. L'*Univers israélite*, c'est un journal. Je vous explique cela parce que, bien que cette feuille en soit à sa trente-deuxième année, c'est la première fois que vous et moi en entendons parler, et ce sera probablement la dernière.

On ne comprend pas trop ce titre prétentieux que le nombre des juifs justifie peu.

Ce journal est un journal orthodoxe, tout comme l'*Univers religieux*; malheureusement, il lui manque M. Veuillot et les gens de talent qui rédigent la feuille catholique.

Dans ce journal, un aimable farceur, outré de la remarque précitée, me consacre un article tout entier pour me dire que je suis une bête. Il n'était pas nécessaire de prendre tant de place pour dire ça. Néanmoins, le jeune farceur en question, que je soupçonne de porter le rabat bleu, ne voulant pas me faire trop de peine en m'appelant bête, s'écrie naïvement :

— O monsieur Noriac, mon cher confrère, voilà de la charité israélite ou je ne m'y connais pas!

Mais assez de plaisanterie, monsieur l'orthodoxe plaisantin.

Vous êtes grossier, je suis poli.

Je parle français, vous parlez *cascher*.

Où voyez-vous, je vous prie, une confraternité quelconque?

L'apprenti rabbin, prévoyant bien que son injure n'arriverait jamais jusqu'à ma porte, a daigné m'envoyer son journal avec une bande écrite de sa propre main (je suis plus poli que jamais). Comme l'on ne reçoit pas l'*Univers israélite* tous les jours, j'ai voulu lire. Voulez-vous savoir comment ce même journal, qui m'accuse de ne pas être courtois envers les juifs, parle de ses coreligionnaires? Ce n'est pas long et c'est très-amusant. Jugez vous-même; c'est textuel :

« Encore un écho de nos dernières fêtes.

« L'office de Kol Nidré, au temple de la rue de la Victoire, a été fort beau. La nombreuse assistance, *qui venait de bien dîner*, montrait les meilleures dispositions, et une *souriante béatitude* illuminait tous les visages. Cependant, les fidèles, qui s'étaient trop préparés pour le grand jour *en lestant outre mesure leur estomac*, se disaient... »

On n'est pas plus grotesque, et le rabbin apprenti qui m'invective aurait bien mieux fait d'invectiver son vrai confrère.

La bouffonnerie de l'apprenti rabbin m'a remis en mémoire un mot bien drôle d'Albert Wolf qui est israélite, et qui s'en vante, par cette bonne raison qu'il a assez d'esprit pour être ce qu'il lui plait.

Un matin, il y a quelque quinze ans, nous déjeunions chez Peters, avec ce pauvre Lespès qui n'était pas encore Timothée Trim, avec Wolf et Charles de Courcy, qui vient de donner au Gymnase cette merveille de grâce qui s'appelle *Andrette*, et où il a mis tant de finesse, qu'on se demande comment tant d'esprit peut tenir dans une si petite pièce.

Tout à coup, Scholl fait une de ces entrées dont lui seul a le secret. Quand Scholl entre quelque part, il n'y a plus que lui, et personne ne s'en plaint.

Mais ce jour-là, Scholl avait autre chose que son originale personnalité; une magnifique chaîne d'or faisait quatre fois le tour de son gilet : nous le regardions avec admiration.

A cette époque, l'auteur du *Repentir* ne gagnait pas 50,000 fr. par an comme aujourd'hui, et bien que muni d'une pension raisonnable, ses habitudes dépensières rendaient la chaîne assez invraisemblable.

On le questionna; ce fut Lespès qui répondit en ces termes :

— Mes enfants, il faut que vous sachiez que je suis le fils d'une juive et mon père, son légitime époux, était un capitaine d'infanterie, catholique, apostolique et romain. De cet accouplement est sorti un être bizarre, qui n'est ni juif ni chrétien, mais qui est les deux à ses heures. Le chrétien est un mangeur d'argent, sensuel, gourmand, dépensier, et, lorsqu'il est à la côte et sans le sou, le juif arrive et refait les finances.

A mes heures israélites, je fais un peu de commerce et j'ai des relations; ceci vous explique comment j'ai pu faire avoir à Scholl une chaîne à crédit, un crédit phénoménal; il payera quand il voudra.

Nous étions en admiration et devant la chaîne et aussi devant la supériorité pratique de Lespès.

Tout à coup, la voix de Wolf se fit entendre :

— C'est très-vrai ce que vous dites là, mon cher, vous n'êtes que la moitié d'un juif, et si vous ne me l'aviez pas dit, je l'aurais certainement deviné.

— Pourquoi? fit Lespès.

— Mais, reprit Wolf, parce que, si vous aviez été un juif complet, vous auriez fait avoir à Scholl sa chaîne à crédit et vous la lui auriez rachetée.

Henry Heine a raconté une histoire charmante et qui peint bien aussi la finesse particulière de la tribu d'Israël.

Le philosophe humouristique possédait un oncle immensément riche, qui était, je crois, banquier à Francfort. Un jour, Heine va le trouver et lui parle en ces termes :

— Mon cher oncle, voilà que j'ai bientôt vingt-quatre ans; j'ai travaillé chez vous avec zèle.

— Ne seriez-vous pas content? demanda l'oncle.

— Je suis plus que content; mais, à vous parler franchement, je désirerais voler de mes propres ailes.

— Qu'appelez-vous voler de vos propres ailes? Avez-vous quelque idée pour tenter une affaire?

— Une affaire, non; les affaires, oui.

— Eh bien?

— Eh bien, mon oncle, il me faudrait de l'argent; on ne fait rien avec rien.

— C'est vrai. Combien vous faut-il?

— Beaucoup.

— Ce n'est pas un chiffre, cela.

— Eh bien, mais il me faudrait une soixantaine de mille francs.

L'oncle ouvrit son bureau et compta la somme.

— Voilà, dit-il. Ne me remerciez pas, c'est inutile, mais écoutez-moi bien.

— Je vous écoute, mon oncle.

— Si vous mangez cette somme, revenez. Il pourrait se faire, ce n'est pas probable, mais enfin il pourrait se faire que je vous pardonnasse; mais si vous la perdez, ne paraissez jamais devant mes yeux, je suis sûr que je ne vous pardonnerais pas.

L'autre jour, a eu lieu la vente des pièces de conviction, et celle que le Domaine fait tous les ans des objets abandonnés sur la voie publique, ceux qui proviennent du greffe de la préfecture, et enfin, *horresco referens*, des vêtements des suicidés.

Il ne faut pas croire, comme on l'a écrit si souvent, qu'une foule de marchands d'habits se rue sur ces épaves de la Morgue; cela n'est pas.

Depuis que certains magasins de confection ont trouvé le moyen de livrer à leur clientèle un vêtement d'été pour 6 francs et un complet d'hiver pour 11 francs, le commerce des vieux habits n'a plus de raison d'être et ne s'exerce plus qu'au profit des amants de l'occasion.

Il existe encore des gens qui ont plus confiance dans les habits et dans les meubles d'occasion que dans les habits et les meubles neufs; ils trouvent qu'à présent on ne fait plus de « bonne marchandise. » Ils ont peut-être raison, mais ça ne les avance guère, comme on le verra tout à l'heure.

Les gens qui achètent les épaves de la Morgue sont tout simplement des chiffonniers. Les vieux habits, les vieilles casquettes sont nettoyés, soufrés, déchirés et mis au foulon; cet amalgame bizarre

finit par constituer une espèce de substance qui rappelle la laine, comme le chardon rappelle l'artichaut.

Cette substance finit bon gré mal gré par devenir du drap ou quelque chose d'approchant, et se convertit en vêtements dont le ciel vous préserve, car ils ne vous préserveraient de rien.

ᔐ Les objets trouvés sur la voie publique sont impossibles à désigner : il y a des médaillons en diamant et des matelas, des bottes et des guirlandes de fleurs artificielles, des châles en cachemire et des marmottes, et le reste.

La plupart sont laissés dans la rue par des voleurs poursuivis, par des gens qui se battent et qui aperçoivent la police, et enfin par des messieurs et des dames ivres. Ces ventes ne sont suivies que par des marchands et quelques rares amateurs peu soucieux de la provenance.

ᔐ Les objets provenant du greffe de la cour d'appel sont aussi bien difficiles à classer : il y a tout ce qui se vole, depuis les pierres les plus précieuses jusqu'aux fausses turquoises des filles de barrières.

Cette vente m'a rappelé une bien triste histoire.

En 1857, un crime horrible fut commis aux environs de Versailles.

Des malfaiteurs s'introduisirent la nuit dans le château de L..., et assassinèrent, dans son lit, la comtesse douairière de R..., qui se trouvait seule au château avec deux de ses petits-enfants, un grand garçon de seize ans qui, entendant crier son aïeule, vola à son secours et fut assassiné aussi, et une petite fille de huit ans qui ne dut la vie qu'à un sommeil profond.

Un vieux domestique avait été la première victime, les autres n'avaient rien entendu.

Un détail horrible, la comtesse portait au doigt une magnifique bague qui longtemps avait été unique en France.

C'était une hydrocrase.

On sait que l'ydrocrase est un diamant qui contient une goutte d'eau. Pour rendre cette goutte d'eau bien apparente, le joaillier avait entouré le diamant de saphirs carrés du bleu le plus foncé; cette bague avait été apportée de Russie par un prince Gagarine, qui l'avait donnée ou vendue à une grande dame de la cour de Louis XVI et était devenue peu après la propriété de la mère de l'infortunée comtesse de R...

Les assassins, qui avaient coupé le doigt de la victime pour prendre la bague, ne furent pas découverts, et dans sa douleur la famille fit bien vite son deuil de la fameuse bague, mais on parlait souvent de ce bijou légendaire.

Il est des familles sur lesquelles la fatalité semble s'attacher; la petite dormeuse, qui avait si miraculeusement échappé au massacre, perdit son père et sa mère et demeura seule, orpheline et héritière d'un beau nom et d'une grande fortune.

Un conseil de famille la mit au couvent et s'empressa de la marier aussitôt qu'elle fut en âge.

Son mariage, d'ailleurs, n'avait pas été difficile à conclure; le frère d'une amie de couvent se trouva là tout à point.

Jamais, du reste, union ne fut mieux assortie : le jeune homme était fils unique, riche, marquis, enfin tout ce que la belle orpheline pouvait rêver.

Ce qui l'avait le plus charmée, la pauvre enfant, c'était de trouver une famille. La belle-mère lui parut un ange descendu du ciel pour la protéger. Il est bien rare que les belles-mères apparaissent ainsi.

Le jeune ménage allait de bonheur en bonheur, et, vers le milieu de l'été qui suivit le mariage, la jeune marquise mit au monde un splendide héritier qui, le jour de sa naissance, « pesait autant qu'un vieux lièvre », disait son grand-père ravi.

Pour comble de bonheur, Monseigneur, sans en avoir été prié, daigna annoncer qu'il baptiserait lui-même l'enfant dans la chapelle du château.

ᔐ Ce n'est pas une mince affaire que de recevoir Monseigneur; on fit des préparatifs pendant quinze jours, et il se trouva que Monseigneur ne put venir au temps qu'il avait promis; on se consola en pensant que la jeune mère pourrait assister au baptême, et on recommença les préparatifs.

Enfin l'heureux jour arriva, tous les châteaux voisins furent conviés. La cérémonie fut magnifique; mais le déjeuner fut attristé par un douloureux événement : la jeune épouse s'étant levée de table pour aller caresser son bébé, que sa belle-mère tenait dans ses bras, la jeune épouse pâlit tout à coup, chancela et s'évanouit; elle venait d'apercevoir au doigt de sa belle-mère la bague de son aïeule.

On la transporta dans son lit où, pendant trois semaines, elle fut entre la vie et la mort; elle guérit enfin, mais sa profonde tristesse étonna et alarma surtout sa nouvelle famille.

A toutes les questions qu'on lui adressait, la pauvre enfant ne répondait rien; enfin, un jour, elle prit son courage à deux mains et demanda à sa belle-mère :

— Maman, pourquoi ne portez-vous plus votre belle bague?

— Quelle bague, mon enfant?

— Votre hydrocrase?

— Hydrocrase! qu'est-ce que c'est cela?

— Mais un diamant dans lequel il y a une goutte d'eau.

— Mon enfant, je vous déclare que je ne sais ce que vous voulez dire.

Et la bonne dame pensa avec amertume que sa belle-fille devenait folle, car jamais, au grand jamais, elle n'avait entendu parler de diamants contenant de l'eau; elle savait bien qu'on disait un diamant d'une belle eau, comme on dit une perle d'un bel orient, mais c'était tout. La jeune femme n'osa plus interroger; mais elle devenait de plus en plus triste.

Un jour de réception, quand les convives furent partis, elle s'arma encore de courage et dit à sa belle-mère :

— Voici la bague dont je vous parlais. Tenez, regardez ainsi, vous verrez la goutte.

— Mais, c'est ma foi vrai; vous connaissiez ce bijou?

— J'en avais vu un semblable. Oserai-je vous demander de qui vous tenez celui-ci?

— Ma foi, c'est mon mari qui me l'a donné, et je ne sais pas pourquoi il n'a jamais voulu me dire le prix qu'il l'avait payé et où il l'avait acheté.

La jeune femme pâlit si affreusement que sa belle-mère s'en aperçut.

— Vous connaissez cette bague, s'écria-t-elle; je me rappelle que déjà elle vous avait produit une fâcheuse impression. Parlez, parlez, chère enfant; ne suis-je pas deux fois votre mère?

— Madame, dit la pauvre enfant, pardonnez-moi; mais vous savez le drame du château de L...?

— Sans doute.

— Vous savez que ma pauvre grand'mère, la comtesse de R..., fut assassinée...

— Pendant que vous dormiez, pauvre ange.

— Les assassins ne se contentèrent pas de la tuer, ils lui coupèrent un doigt.

— Seigneur Dieu! les misérables! mais pourquoi?

— Pour lui prendre sa bague.

— Ah! c'est horrible, c'est horrible!

— Et cette bague...

— Achevez.

— C'est celle-ci, la voilà; je la reconnaîtrais entre mille, quand bien même elle ne serait pas unique.

La marquise émue sonna et ordonna de chercher son mari.

Le marquis entra souriant, cinq minutes après.

— Monsieur, une question, je vous prie, mais grave et sérieuse; où avez-vous acheté cela?

— Mais, fit le marquis en souriant, je vous ai dit que j'avais des raisons pour que vous l'ignoriez...

— Mon ami, ne plaisantons pas, je vous supplie à genoux de répondre à ma demande.

Le marquis hésitait et paraissait fort mal à l'aise; les deux femmes palpitaient, et devant cette obstination mille idées étranges traversaient leur cerveau; enfin le marquis prit son parti.

— J'ai acheté cette bague à la vente du greffe de la cour impériale; vilaine vente! Je voulais vous cacher cette particularité, craignant que vous ne voulussiez pas porter ce bijou qui est sans pareil; c'est une hydrocrase admirable, on n'en connaît que trois en Europe : celle de l'empereur de Russie, celle de la princesse Mouravieff, et une autre qui a disparu; je vous dirai où.

— C'est celle-ci, dit la marquise, en la passant au doigt de sa bru; tenez, mon enfant, Dieu vous la rend.

ᔐ A Paris, la rage d'acheter de vieux meubles est ancrée bien plus qu'on ne pense dans l'esprit de la population, qui croit que les meubles doivent être éprouvés, qu'ils sont à meilleur marché et qu'on fabriquait mieux autrefois.

Les marchands ne s'inquiètent guère de cette manie, et le nombre des marchands de meubles vieux est plus grand que celui des marchands de meubles neufs. Ils ont un système qui simplifie leur commerce : ils achètent des meubles neufs et ils les vieillissent à l'aide des procédés les plus ingénieux.

Quelquefois ils ont des traits de génie.

Voyez plutôt.

Une brocanteuse du boulevard Haussmann garde, à sa devanture, une armoire à glace neuve, en palissandre.

— L'armoire ne se vend pas, dit son mari, je vais la vieillir.

— J'y pensais.

Et voilà le mari qui *dévernit* l'armoire qui ne trouve pas d'amateur; alors il raye un peu la glace et enlève une moulure.

Quelques chalands s'arrêtent et examinent l'objet, mais une seule personne la marchande.

— Il faut en finir, se dit le marchand.

Et il pose auprès de la serrure des vestiges de cire rouge, qu'il enlève après, en ayant soin d'en laisser les traces.

Une heure après, l'armoire était vendue et vingt personnes revenaient pour l'acheter. Cette fois l'armoire neuve, quinze jours avant, était devenue une vraie occasion, puisqu'on voyait encore la trace des scellés apposés après décès.

ᔐ L'Institut va nommer le successeur du pauvre Félicien David.

Voici la liste officielle des candidats, par lettres alphabétiques :

Alary, Blanc, Boïeldieu, Boulanger, Duprato, Elwart, Membrée, Reyer, Semet, Vogel et Hubans.

La liste par ordre de mérite serait assez facile à faire, on n'aurait qu'à ôter huit candidats, mais cela ne nous regarde pas.

Le public, qui ne s'informe pas de ceux qui ont eu le prix de Rome, a déjà nommé et renommé Ernest Reyer.

On prétend que les membres de l'Institut penchent pour un prix de Rome; tant pis pour l'Institut, tant pis pour la justice.

ᔐ Deux journalistes de la bohème dînent dans un petit bouis-bouis de la rue Neuve-Coquenard pendant quinze jours, et, malgré leur sobriété, leur bourse se vide avec une désolante rapidité. Ils prient le patron de leur venir parler.

— Monsieur, dit le plus affronteur, mon ami et moi nous allons fonder un journal politique, le *Siècle nouveau*.

— Ah! tant mieux!

— Mais nous sommes obligés de faire des sacrifices énormes.

— Naturellement.

— Si bien que d'ici à quelque temps nous ne pourrons vous donner d'argent.

— Quelque temps, très-bien, messieurs.

— Nous vous payerons à l'apparition du journal.

— Très-bien, très-bien.

Au bout des quinze jours, l'un des bohêmes n'ose plus revenir; l'autre vient quand même, et pour une bonne raison. A quelque temps de là, le gargotier lui demande :

— Votre ami est donc malade?

— Non.

— Vous ne faites donc plus votre journal?

— Si, mais je le fais tout seul.

— Vous êtes brouillés?

— Pas précisément, mais j'aime mieux être seul et marcher avec mes propres ressources.

— Si vous pouvez, cela vaut mieux.

— Oui, et puis, s'il faut tout vous dire, nous n'étions pas d'accord à l'égard de l'attitude que le journal doit prendre vis-à-vis de la Russie.

JULES NORIAC.

NOS GRAVURES

—

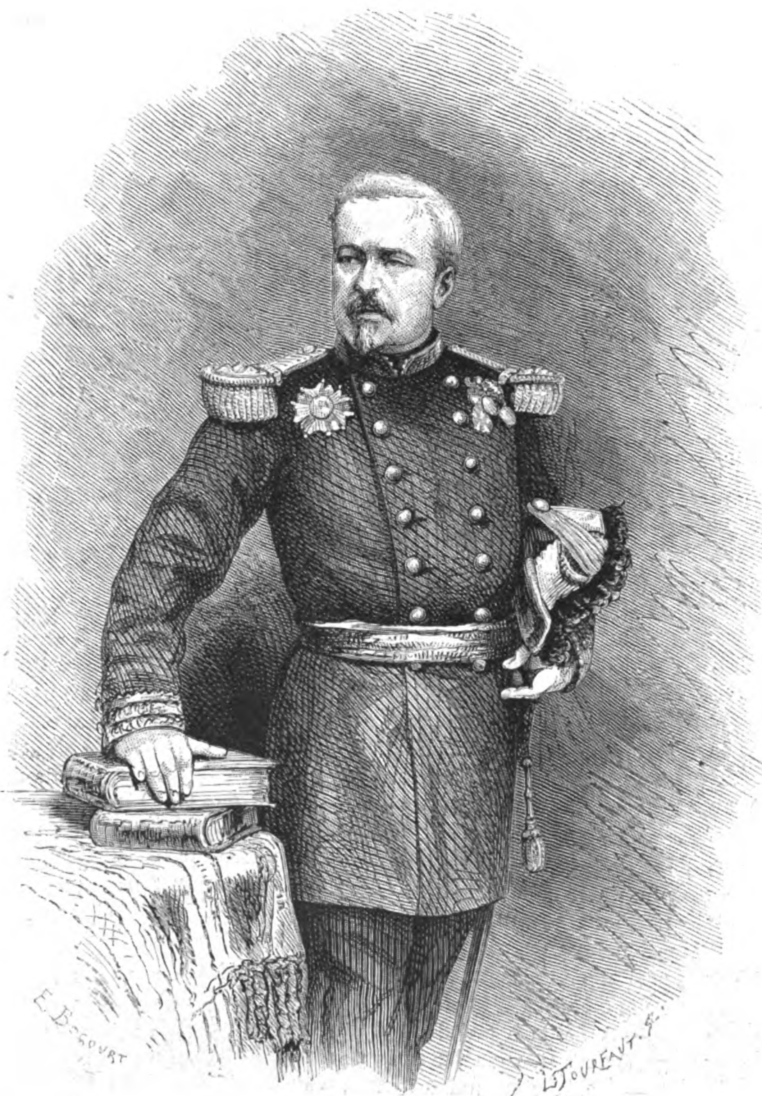
Le général Letellier-Valazé

Le général de division Letellier-Valazé vient de mourir, à Paris, des suites de l'opération subie après une longue et douloureuse maladie.

Letellier-Valazé (Charles-Romain) était né à Argentan (Orne), le 18 avril 1812. Il était entré dans l'armée en 1830, et il fit toutes les campagnes qui eurent lieu depuis cette époque. Après être resté longtemps en Algérie et avoir fait les deux expéditions de Constantine, il devint, en 1848, aide de camp du général Cavaignac, et, en 1849, aide de camp du général Changarnier. Il prit une part très-active aux campagnes de Crimée et d'Italie et à la première campagne du Mexique. Il revint en France après l'échec subi par le général de Lorencez devant Puebla et la retraite si honorable et si difficile qui en fut la suite. Il vit alors l'empereur et ne lui cacha pas les conséquences inévitables de cette dangereuse entreprise. La fermeté de son langage, en cette occasion, lui valut une disgrâce qui ne cessa qu'au moment de la guerre de 1870.

Le général Letellier-Valazé reçut alors le commandement d'une des brigades du 2e corps commandé par le général Frossard et montra dans les circonstances les plus graves de remarquables qualités militaires. Revenu de captivité, il fut appelé par M. Thiers au sous-secrétariat d'État de la guerre, et il occupa ce poste jusqu'à la démission du général Le Flô, après l'entrée des troupes dans Paris. Il prit ensuite le commandement de la division militaire de Rouen, qu'il conserva jusqu'à sa nomination comme député du département de la Seine-Inférieure, le 16 novembre 1873. A l'Assemblée nationale, il alla s'asseoir sur les bancs du centre gauche. Il fut élu sénateur inamovible à la fin de 1875. Sa carrière politique ne présente point de trait particulièrement saillant. Il était, du reste, un des fidèles et des plus dévoués amis de M. Thiers.

Le général Valazé était connu pour son extrême bonté, que recouvrait une rondeur toute militaire. Tous ceux qui ont eu l'honneur d'être admis dans son intimité regretteront profondément l'homme affable et obligeant qui vient de disparaître.



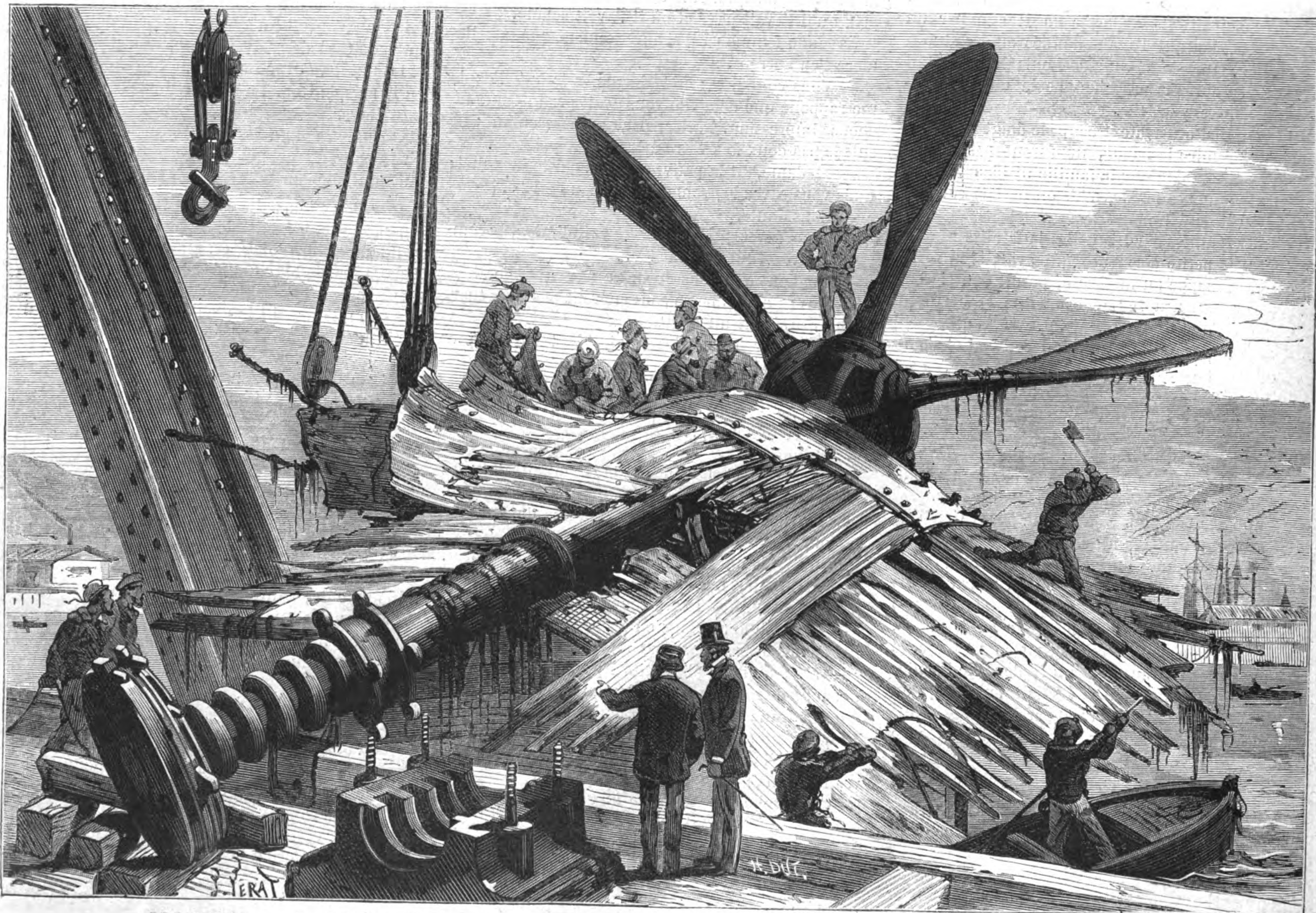
M. le général LETELLIER-VALAZÉ, Sénateur, décédé à Paris, le 11 octobre. — (Photographie de M. Jeannon.)

—

La Circoncision en Turquie durant le Ramadan

Tous les ans, vers le mois de novembre, au premier quartier de la lune, commence, en Turquie, le Ramazan ou Ramadan. C'est le carême des mahométans; il dure jusqu'au premier quartier de la lune nouvelle. Cette fête a été instituée en souvenir de l'absence du prophète, qui s'en alla pendant vingt-huit jours sur la Montagne sacrée, recevoir de Dieu même les lois et les préceptes du Coran.

Tous les matins, à six heures (une heure à la turque), le canon annonce le commencement du jeûne-



MARINE. — La dernière Epave du *Magenta*. — Débris de l'hélice. — (Dessin de M. Férat, d'après le croquis de M. Gourdon.)



LA PÊCHE A L'ÉPERVIER. — CASCADES DU LIGNON (LOIRE).

Tableau de M. Charnay. — Dessin et gravure de M. **Lepère**, d'après la photographie de M. Goupil.

Pendant douze heures, le mahométan, s'il n'est malade, ne doit ni fumer, ni boire, ni manger; à six heures du soir, un coup de canon ou, à défaut, la voix des meuzzins, du haut de leurs minarets, annonce à la population musulmane que le jeûne de la journée est fini. A partir de ce moment jusqu'au lendemain matin à six heures, ce n'est qu'une orgie générale; les pilafs et les moutons cuits au four sont partout; on mange et on boit du mastic (eau-de-vie) en abondance. En somme, pendant tout le Ramadan, le Turc fait du jour la nuit, et réciproquement.

Lorsque le Ramadan est fini, c'est le Baïram qui lui succède; c'est alors une fête générale, qui est suivie, quarante jours après, par le Courban-Baïram, qui dure également trois jours, mais est beaucoup moins brillant et moins animé que le vrai Baïram.

C'est durant le Baïram que les fils des Osmanlis, âgés de cinq à six ans, sont circoncis. On donne à cette cérémonie toute la pompe possible : les enfants du quartier, accompagnés du mouktar musulman, montent sur des chevaux caparaçonnés de glands et de franges d'or et que des zapties conduisent par la bride. Précédés d'une bande de musiciens tziganes et suivis de leurs parents, ils sont alors conduits à la mosquée, où le kim et le mufti doivent faire l'opération.

La dernière Épave du « Magenta »

On vient de retirer du fond de la rade de Toulon la dernière épave du *Magenta*, qui a sauté, comme on le sait, dans la nuit du 30 au 31 octobre 1875.

Cette épave a demandé un labeur incessant de huit jours pour pouvoir être arrachée à la vase dans laquelle elle était enfouie à une profondeur de sept ou huit pieds.

Elle se compose de toute la partie arrière avec le tube d'étambot, l'hélice et son arbre, jusqu'au tourteau.

Aujourd'hui, toute cette masse est moitié sur le quai de Castigneau, sous la grande grue de l'arsenal, moitié dans un chaland accosté au quai. Les hommes des compagnies de discipline sont occupés à démolir tout le bois du massif arrière, à couper les énormes chevilles de fer qu'on aperçoit tordues dans le dessin. L'hélice est bien conservée, mais le tube d'étambot a été brisé en deux endroits.

Le tout est supporté par d'énormes poutres de bois.

Il a fallu de longs efforts pour arracher l'hélice et tout ce qui s'y rattache, celle-ci s'étant enfoncée d'environ huit pieds dans la vase. On a fait descendre des scaphandriers, qui ont creusé sous l'arbre et ont élingué le noyau de l'hélice. Dans l'élingue, on a croché la poulie de la grue du ponton mâture et le croc d'une forte chaîne passant par le davier d'un énorme chaland à canons. Un autre chaland identique alternait avec le premier. On a commencé par remplir d'eau le chaland, ce qui l'a fait plonger : quand son plat bord a été à 1 mètre au-dessus de l'eau, on a raidi la chaîne et on l'a amarrée solidement. On a pompé l'eau du chaland, et le chaland, en se relevant, a soulagé l'hélice d'une certaine quantité. En même temps, on faisait marcher la grue à vapeur qui aidait au mouvement, et on mettait des gueuses en fer à l'autre extrémité du chaland pour faciliter cette ascension.

Quand le chaland s'était relevé complétement, on agissait de la même façon avec l'autre chaland.

Par ces manœuvres répétées, on a pu, au bout de huit jours, amener l'hélice au ras de l'eau. On l'a remorquée entre les deux chalands, jusqu'au quai de l'ajustage dans l'arsenal, où maintenant on s'occupe à démolir le massif arrière.

P. S. — Le ponton mâture, ne pouvant soulever que 20,000 kilos, n'a pu être employé seul; c'est pour cela qu'on s'est servi des chalands à canons.

La Pêche à l'Épervier

Les paysages animés de M. Chamay sont pleins de finesse et de distinction; qu'il traite une plage avec ses habitués mondains, comme celles que nous connaissons de lui, ou une vieille cour de château avec ses hôtes, comme sa *Leçon d'équitation* que nous avons publiée ici, ou enfin le parc ombreux et pittoresque au bord de ce frais étang qu'il intitule *Une Pêche à l'épervier*, c'est toujours même plaisir pour les yeux charmés, qui y trouvent sinon la nature telle qu'elle est, mais telle qu'elle est au bon moment où il faut la regarder.

C'est un don précieux pour un artiste que de savoir choisir au jour voulu le site qui séduit tout le monde et de le meubler de personnages qui le colorent, l'animent et le mettent pour ainsi dire en action. M. Chamay a ce don, au point de faire désirer à ceux qui voient sa toile de cette année de se promener dans ce beau paysage et de faire partie des invités élégants de cette pêche d'automne. Il y fait si beau! Les gens y paraissent si aimables et le poisson si bon! Merci à M. Chamay de nous laisser une si douce impression.

Le Débarquement à Boulogne-sur-Mer

Nous avons la bonne fortune de mettre sous les yeux de nos lecteurs un remarquable dessin de M. Godefroy Durand, qui s'est fixé à Londres depuis quelques années, et qui veut bien rester notre collaborateur à l'occasion, en attendant qu'il le redevienne tout à fait, ce que nous souhaitons vivement. Cette scène de débarquement à Boulogne, en passant par le crayon de l'habile artiste, devient des plus attrayantes, par l'esprit d'observation des différents types pris sur le vif et par l'exactitude du site. Demandez plutôt à tout voyageur retour de Londres ou rappelez vos souvenirs si vous avez fait cette traversée par une mauvaise mer.

Voilà bien l'employé de la police sur le bateau, qui inscrit le nom des voyageurs à leur sortie quand quelque figure suspecte se trouve dans la foule. En face, le jeune Anglais qui reçoit les billets de passage. Voilà bien les matelots tendant la main aux passagers chancelants, aux passagères surtout, qui en ont toutes besoin. A côté, se tient le monsieur à la canne regardant chacun dans le blanc des yeux : c'est le commissaire de police spécial, n'adressant jamais la parole qu'à ceux qui sont doués d'une tournure équivoque. Puis viennent les douaniers faisant ouvrir les malles portatives à tous... les récalcitrants. Enfin, voici les amis qui vous guettent au passage et qu'on embrasse, croyant en avoir fini des inspections; c'est compter sans la population boulonnaise qui vient là pour rire un peu, sans les commissionnaires hommes qui vous harcèlent pour vous conduire quelque part, ne fût-ce qu'à la gare d'à côté, et sans les commissionnaires femmes médaillées, qui doivent transporter vos bagages soit à cette gare, soit à la douane.

Quant au public qui débarque, il y a de tout : voyageurs de commerce, touristes, escrocs ou banqueroutiers, etc., etc. On dit même que cette dernière catégorie s'y trouve souvent, le failli anglais prenant l'habitude de venir passer quinze jours à Boulogne, pour éviter les premières fureurs des créanciers. Aussi en fait-on une plaisanterie, et quand un ami vous aborde : « Je viens de passer quinze jours à Boulogne », — « Ah! bah? lui dit-on, les affaires ne vont donc pas? »

Mais fermons cette parenthèse et revenons aux types des touristes. Au premier plan, nous voyons une famille d'Anglais, d'Écossais, si vous voulez, impressionnés encore de la mauvaise traversée; viennent ensuite deux amoureux, un jeune couple marié le matin, en secret peut-être, ayant préparé la lettre qui doit annoncer l'événement au papa. Ces mœurs anglaises sont commodes! Après cela, ces jeunes gens peuvent bien être de jeunes mariés avec l'autorisation paternelle, venant passer en France leur lune de miel. Cela se fait souvent. Sur la passerelle, nous reconnaissons un clergiman et sa femme, très-éprouvés par la mer; et le monsieur blanc, en longue *gâteuse* de molah, est bien certainement un jeune *crevé* anglais.

Les arrivées comme les départs de paquebots donnent à Boulogne une grande animation; aussi la ville voit sa population indigène englobée peu à peu dans la quantité de touristes ou de baigneurs qui y affluent chaque année, de juin à novembre. C'est une véritable ville d'eaux, où le casino est des plus animés durant toute la saison. Concerts, bals, divertissements attirent gentlemen et ladies; les miss blondes, très-friandes de ces fêtes, en font le plus bel ornement, et plus d'une alliance s'y contracte entre les deux peuples riverains de ce bras de mer, devenu si facile à traverser. Le tunnel gâtera bien un peu tout cela. A quand le dessin représentant *la Descente du train sous-marin des touristes anglais?*

Restauration de la Trappe d'Igny (Marne)

Plus de six mille personnes se pressaient naguère dans le vieux monastère fondé par saint Bernard, et qui, par les soins de Mgr Langénieux, archevêque de Reims, vient d'être rendu à sa première destination.

La cérémonie la plus imposante de cette fête, celle qu'a bien voulu dessiner pour nous M. Ruinart, un habile artiste du pays, est la consécration du monastère. Voici la description qu'en fait le journal *la Champagne:*

« Dans la cour d'honneur, un autel avait été dressé, adossé aux arceaux de la galerie de pierres qui relie les deux ailes du principal corps de logis. Autel simple, dont un tableau représentant la Vierge d'Igny, entourée des écussons des différentes Trappes qui composent pour ainsi dire la famille de celle qui nous occupe, servait de fond. Six chandeliers, des feuillages, les armes du souverain pontife, de Mgr Langénieux, quelques devises latines, et c'est tout. La simplicité et la grandeur sont sœurs.

« Des deux côtés de l'autel, des estrades avaient été réservées à Son Excellence, aux quatre évêques et aux neuf abbés mitrés qui assistaient à cette belle cérémonie. La foule des prêtres en surplis, les robes brunes ou blanches des moines, les figures austères, jeunes ou vénérables des abbés, les mitres couronnant ces fronts développés par la pensée et illuminés par la prière, ces costumes divers, ces chapes dorées, cette union, enfin, des solennités de l'Église et des austérités de la vie monastique, ce service divin en plein air, sous un beau soleil, à la vue des collines, cette foule venue de Reims, de Soissons, de Laon, de Fismes, de Sedan, de Paris, etc., remplissant le vaste espace qui sépare les deux bâtiments, débordant des grilles, envahissant le parc, chantant à pleine voix le *Credo* et s'inclinant sous la bénédiction pontificale des évêques et des abbés mitrés; c'est un spectacle du moyen âge, qu'on ne peut peindre et qui rappelle les scènes de ces temps où la foi soulevait les populations à la parole d'un moine, d'un Pierre l'Hermite ou d'un saint Bernard, le fondateur de l'abbaye d'Igny.

« La messe a été célébrée par le révérendissime père abbé François Régis, fondateur du monastère de Staouëli, en Afrique, et procureur général de l'ordre de Cîteaux, à Rome.

« Sur les estrades se trouvaient, à côté de S. Exc. Mgr l'archevêque de Reims, NN. SS. les évêques Meignan, de Châlons; Thibaudier, de Soissons; Soubiranne, évêque *in partibus* de Sébaste et coadjuteur d'Alger; le révérendissime père abbé de la Grande-Trappe (Mortagne), supérieur général de l'ordre; le R. P. Régis, procureur général de l'ordre, à Rome; les abbés d'Aiguebelle, Notre-Dame-de-Grâce (Briquebec), du Mont-Mellerey (Irlande), de Fontgombaud, de Notre-Dame-des-Neiges, de Sainte-Marie-du-Désert; les prieurs de Saint-Paul-aux-Trois-Fontaines (Rome), d'Acey, d'Igny. »

Une autre cérémonie aurait pu trouver sa place ici, si l'espace ne nous manquait, c'est la translation des cendres du bienheureux Guéric, second abbé d'Igny, décédé en 1144, transférées de l'ancien cloître dans l'église actuelle. Les cendres, renfermées dans une châsse de cristal, étaient portées par les abbés mitrés, et les fidèles, sur son passage, faisaient toucher à la relique vénérée des chapelets, des livres, des bagues, des bracelets, des médailles, pour les consacrer.

Nous ne pouvons qu'indiquer ici les discours prononcés par M. l'abbé Tourneur, qui a montré les vertus de ces vénérables cénobites qui prient et se mortifient pour leur prochain; par le R. P. Marquigny, qui a démontré l'influence des communautés religieuses du moyen âge sur la civilisation; enfin par Mgr Langénieux, qui a émis le vœu de voir bientôt se fonder à Igny un orphelinat agricole, faisant appel aux autorités et aux personnages influents pour l'aider dans cette vaste et salutaire entreprise, dont la contrée retirerait tant de profits. « Qu'elle soit entendue, cette voix! dit notre confrère de Reims, et qu'il nous soit donné de voir les Trappistes diriger dans cet art si difficile de la culture du sol de nombreux et intelligents jeunes gens. »

Folkestone

SA GARE MARITIME ET SA JETÉE DES PAQUEBOTS

En publiant l'arrivée à Boulogne des voyageurs anglais, il nous a semblé utile de montrer le point de départ de la pittoresque caravane.

Il y a quelque temps, nous indiquions la notable amélioration introduite à Boulogne par l'ouverture d'une nouvelle gare maritime, qui permet aux voyageurs de passer directement du bateau dans le convoi.

Dernièrement, c'est Folkestone qui inaugurait une gare maritime et une nouvelle jetée de marée. L'ancienne station, établie à l'extrémité de la pente rapide qui franchissait le port sur un pont tournant, a été prolongée, suivant une ligne courbe, jusqu'à la laisse de haute mer : elle court sur la crête de la grève caillouteuse de la coquette station balnéaire du Kent. Une estacade sinueuse amène les convois sur une jetée parfaitement aménagée pour le service des voyageurs. Et la locomotive s'arrête contre le paquebot en partance; le voyageur entre sans fatigue ni perte de temps sur les steamers qui les débarque l'on sait où.

Aujourd'hui, Londres et Paris ne sont plus qu'à huit heures et demie.

Naufrage du bateau de sauvetage de la station de Saint-Marc, près Saint-Nazaire

Dans la matinée du samedi 30 septembre dernier, on signalait, à la station de sauvetage de Saint-Marc, deux navires en détresse dans la baie de Poulinguen; aussitôt le patron de ladite station donna l'ordre de lancer immédiatement l'embarcation à la mer, et, malgré un temps affreux, onze hommes s'embarquaient pour aller secourir les navires en péril. Aussitôt la sortie du port, à 11 h. 30 du matin, et malgré les efforts de dix vigoureux rameurs, le canot, n'ayant pu tenir bout à la lame, chavira dans les brisants, roulant trois fois sur lui-même et abandonnant tous ses hommes, qui ne purent qu'à grand'peine et après beaucoup d'efforts attérir à la côte, contusionnés et meurtris. Un quart d'heure après, l'embarcation faisait naufrage dans la baie de la Courance et était mise en pièces par la lame.

La perte de ce bateau a vivement ému les habitants de cette localité et prive momentanément la station de ses moyens de sauvetage.

Célébration de la Saint-Maurice à Lodève.

Dimanche 24 septembre, vers neuf heures du matin, tout Lodève se portait dans la direction de la caserne en construction au bout du parc. Il y avait, en effet, *great attraction* de ce côté : le 12e régiment de ligne y fêtait le grand saint Maurice, le patron de l'infanterie, qui est en même temps celui de l'illustre maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta.

L'attrait de la fête était surtout la messe militaire qui devait se célébrer en plein air sur le terrain de la nouvelle caserne. A cette occasion, M. le capitaine du génie Marinier avait dressé sur le plancher du premier étage de la caserne en construction un magnifique autel, auquel on arrivait par un escalier composé d'au moins trente marches, d'une longueur moyenne de 20 mètres.

Les troupes de la garnison étaient disposées sur trois des faces d'un carré, l'autel en occupait la quatrième. A neuf heures, le clergé, escorté par un piquet d'honneur, montait à l'autel.

Avant de commencer l'office, M. l'archiprêtre d'Estève, curé de Saint-Fuleran et aumônier de la garnison, faisait une allocution empreinte du patriotisme le plus pur. Il louait aussi la foi religieuse des Lodevois qui n'avaient pas craint d'affronter la pluie pour venir adorer Dieu au pied de ses autels. En effet, la pluie tombait fine et pénétrante, et la multitude des parapluies sous lesquels s'abritaient les fidèles donnait à cette foule, qui s'était augmentée de toute la population lodevoise, une physionomie des plus bizarres; c'était ou le moutonnement d'une mer qui commence à se soulever, ou cette disposition que prenaient les Romains pour l'escalade de la muraille d'une place fortifiée, et qui consistait à élever leurs boucliers au-dessus de leurs têtes pour se protéger contre les traits de l'ennemi, manœuvre qui prenait le nom de *tortue*.

Le soir, après une heure de musique, une brillante retraite aux flambeaux fit le tour de la ville, et la fête se termina par un bal dans une des constructions terminées, décorées pour la circonstance.

Charles Sainte-Claire Deville

La science vient d'éprouver une perte douloureuse en la personne de M. Charles Sainte-Claire Deville, membre de l'Académie des sciences et géologue distingué, décédé à Paris le 12 octobre dernier; il avait été mordu, on se le rappelle, il y a un mois environ, par un chien enragé.

M. Charles Sainte-Claire Deville, frère de l'éminent chimiste auquel on doit la production de l'aluminium, était né Saint-Thomas (Antilles), de parents français, en 1814.

Il suivit comme externe l'École des mines de Paris, et entreprit à ses frais, de 1839 à 1843, un voyage scientifique aux Antilles, à Ténériffe et aux îles du cap Vert. Il consacra plus d'une année à l'exploration de la Guadeloupe et fut témoin de l'épouvantable tremblement de terre qui ravagea cette île en 1843.

Il assista, en 1855, à l'éruption du Vésuve, dont il suivit attentivement toutes les phases.

Depuis plusieurs années, M. Ch. Sainte-Claire Deville suppléait M. Élie de Beaumont dans sa chaire de géologie au Collège de France.

Il laisse, entre autres ouvrages estimés, un *Voyage géologique aux Antilles et aux îles Ténériffe et de Fogo;* une série de *Lettres à M. Élie de Beaumont*, sur l'éruption du Vésuve, imprimées dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences; un travail sur les *Modifications qu'éprouve le soufre sous l'influence de la chaleur et des dissolvants* (1852); *Annales de chimie et de physique*, etc.

Courrier du Palais

Les séducteurs champêtres. — La dot et les sentiments deux fois enlevés. — Don Juan et Lovelace au village. — Cupidité honteuse. — Douze voleurs associés. — Les ennemis de l'ivrognerie. — Deux ménages violemment désunis. — Il ne faut pas taquiner sa femme. — Boisson perfide. — Les baies de belladone. — Curiosité punie. — Un escroc sans ambition. — Un affilié de société secrète. — Retraite dans un couvent. — Il partira pour son pays. — Bon voyage!

Dans quel monde, à quelle époque vivons nous? peuvent dire, non sans raison, les personnes au cœur droit et honnête. Voilà deux séducteurs de dix-huit et vingt ans, et s'ils ont *enlevé*, — c'est le mot des romans, — s'ils ont enlevé à son père une jeune fille, l'amour, ce sentiment, cette passion irrésistible, n'était pour rien, il faut bien le dire, dans ce coupable dessein, conçu et exécuté dans les plus étranges circonstances. Les coupables sont de jeunes villageois, des cultivateurs, et chacun sait, d'après la légende convenue, — toujours dans les romans, — que si le désintéressement et l'affection pure étaient bannis du reste de la terre, c'est dans le cœur de ces simples et naïfs enfants des campagnes qu'il faudrait les aller chercher. Nous ne manquons pas, dans notre littérature, et surtout dans nos romans, dans nos chansons, de touchants morceaux, en prose comme en vers, sur ce sujet consolant : le toit de chaume, l'air pur des champs, la simplicité des goûts, le mépris des richesses, la bonne foi dans les sentiments, etc., etc.

Eh bien, Marie Gauthier a eu le malheur de naître la fille d'un des plus riches propriétaires de Saint-Médard (Charente). Elle n'a pas encore seize ans, elle est charmante... Mais, en vérité, il s'agit bien de cela! Le papa Gauthier paye 1,100 francs d'impositions; c'est tout dire. Sur quelle dot ne peut-on pas compter, si l'on parvient à épouser la fille d'un homme qui vient, tout dernièrement, d'acheter pour 170,000 francs de propriétés, comme un autre aurait acheté un champ de 600 francs, pour s'arrondir? Théophile Parceau, c'est l'un des prévenus, le ravisseur en premier, n'a que dix-huit ans; ses parents sont des cultivateurs pauvres, et, dans ce cœur de dix-huit ans, viennent éclore l'ambition, la cupidité. — Voilà l'amour de Théophile pour Marie. Il paraît que cet amour-là est ingénieux comme l'autre, car Théophile parvient à se faire admettre comme domestique chez Gauthier père, et il profite de cette situation pour déclarer et faire partager à la jeune fille *ses sentiments*. La pauvre enfant jure à Théophile un amour éternel, et l'on a produit aux débats un billet qu'elle lui adressait et dans lequel elle avait enfermé des pensées : « Les fleurs passeront, écrivait-elle, mais l'amitié ne passera jamais. » Voilà donc qui va bien pour Théophile; mais Gauthier père sera certainement plus difficile à séduire, et Théophile imagine qu'il faut un éclat qui rende le mariage nécessaire.

Ah! l'on ne dira pas de celui-là que ce sont les mauvais écrits qui l'ont corrompu; il n'a pas de littérature, ce charmant petit domestique de ferme; il ne connaît ni don Juan, ni Lovelace, même de réputation; il ne sait pas ce que c'est que Balzac, et il n'a jamais entendu parler de George Sand. Non, cela lui est venu tout seul; c'est l'air pur des champs qui lui a apporté cette inspiration! Vite une voiture, pas précisément une chaise de poste, mais une bonne carriole, et fouette cocher! — le cocher, c'est lui naturellement! — Et l'on voyage ainsi deux jours, s'arrêtant pour visiter des parents.

Mais le bonheur est bientôt troublé par l'apparition de Jules Gatinaud. Celui-là a vingt ans révolus, il est vrai; il a été le confident de Théophile, il est son ami; il est sur le point d'épouser sa sœur. « Fuyez! séparez-vous! leur dit-il du ton le plus alarmé, la gendarmerie est sur vos traces; vous allez être arrêtés dans quelques heures. Toi, Théophile, retourne bien vite chez toi par des chemins détournés; moi, je vais reconduire Marie chez son père. » Ah! fidèle Pylade de cet Oreste moderne, quelle reconnaissance ne te doivent pas les deux fugitifs! Théophile suit le conseil qui lui est donné, et Jules Gatinaud, au lieu de reconduire Marie chez son père, l'enlève pour son propre compte et il la condui dans sa famille. Jules a pensé que, mariage pour mariage, il ferait mieux d'épouser Marie lui-même, et que la dot lui irait aussi bien qu'à son ami. Heureusement que le père Gauthier est un homme de bon sens, qui n'a pas jugé à propos de céder devant ce double éclat, et qui a refusé fermement de donner sa fille à l'un comme à l'autre de ces jeunes amoureux qui savent si bien calculer. Il a fait mieux, il a porté plainte, et les deux amis ont comparu devant le tribunal correctionnel, sous la prévention d'enlèvement de mineure. Théophile a été condamné à deux années d'emprisonnement et Jules à trois ans de la même peine.

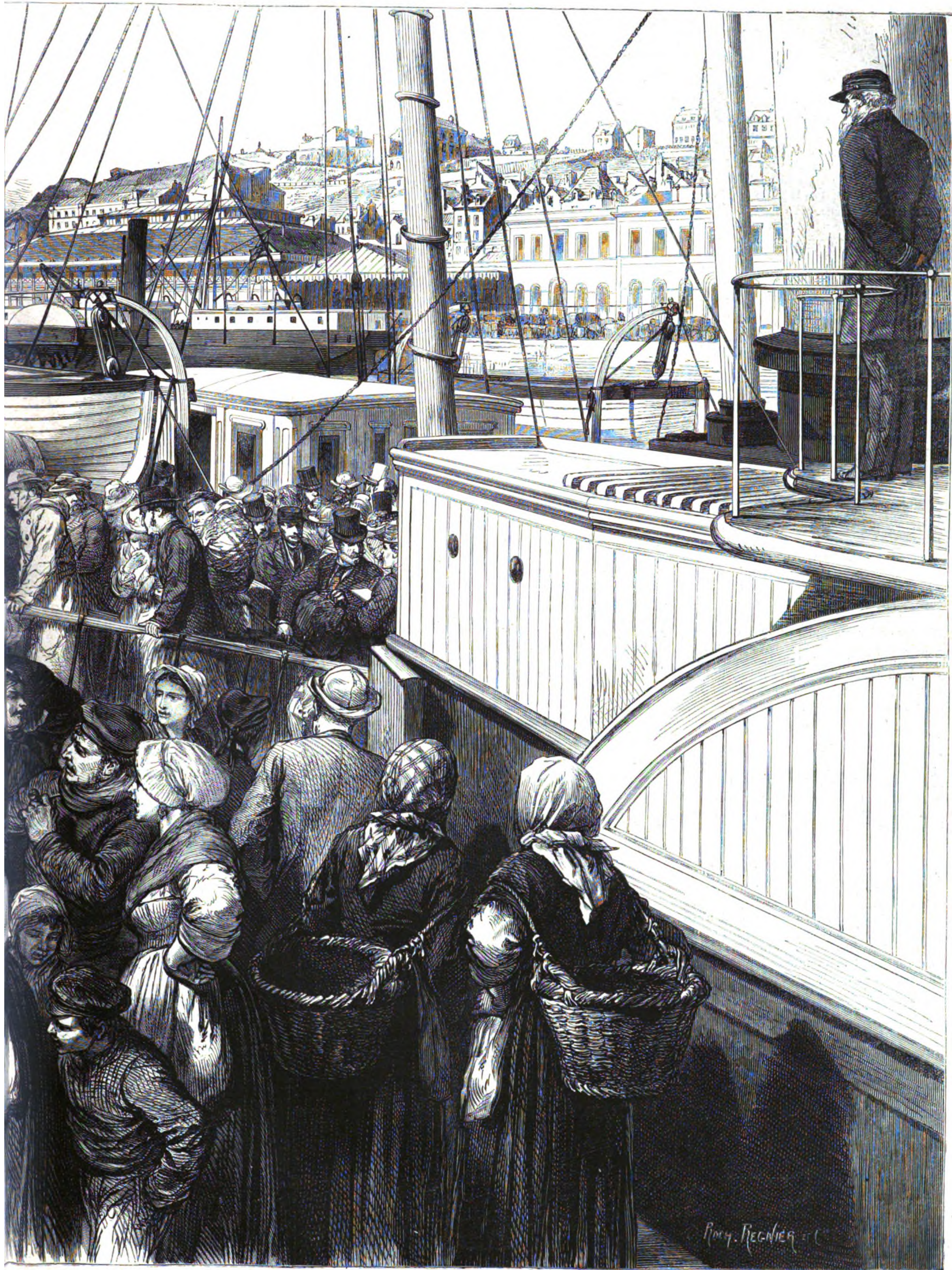
Je vous fais grâce, bien entendu, des graves questions de complicité qui ont été soulevées dans l'intérêt des parents qui avaient reçu les fugitifs chez eux et qui ont été résolues par la cour d'appel de Bordeaux. L'histoire me paraît ainsi déjà trop complète, et, ce qu'il y a de plus affligeant, c'est cet attendu du tribunal de Barbezieux, qui est ainsi formulé : « Attendu que les pré- « venus ont été mus dans l'accomplissement du délit « par une cupidité sordide, etc...; que des faits de « même nature se reproduisent fréquemment dans le « pays et dénotent une perversion profonde du sens « moral; qu'il est du devoir de la justice de les répri- « mer avec sévérité... »

Vous voyez que, dans certains cas, la jeunesse du prévenu ne saurait être considérée comme une circonstance atténuante. S'il en fallait une nouvelle preuve, je pourrais vous citer ces douze jeunes gens composant « la bande d'Aubervilliers », qui s'étaient associés pour attaquer et dévaliser les ivrognes. Le théâtre principal de leurs exploits était la zone des fortifications. Le plus jeune a seize ans et le plus âgé n'a pas vingt ans, et les peines prononcées par la 8e chambre correctionnelle ont varié de une année à trois mois de prison. On remarquait parmi eux des ouvriers et des apprentis de tous les états; un lapidaire au sommet, un vidangeur au dernier degré de l'échelle.

Et puis, devant les cours d'assises, voici deux exemples à citer, non pas parce que les faits sont rares, mais parce que l'une des causes est le pendant et l'op-



BOULOGNE-SUR-MER. — Débarquement des Touristes anglais pa



par le paquebot de Folkestone. — (D'après nature, par M. Godefroy Durand.)

position de l'autre. La femme Guillado a comparu devant la cour d'assises du Morbihan pour avoir porté un coup de couteau à son mari qui avait eu la fâcheuse inspiration de la *taquiner* pendant qu'elle épluchait des pommes de terre. Les deux époux ont passé la soixantaine, et l'acte d'accusation dressé par M. le procureur général débute par cette phrase, courte, mais significative : « Les époux Guillado étaient signalés l'un et l'autre comme se livrant habituellement à l'ivrognerie. » Les injures, les querelles et les coups entraient dans les habitudes de ce charmant ménage. — Oui ! j'ai battu ma femme, disait Guillado (la victime!) et je la battrai encore ! — Hélas ! non, il ne la battra probablement plus, car elle a été condamnée à six ans de réclusion. Voilà ce qui s'appelle une séparation violente.

Dans le ménage des époux Tourné, on pourrait dire que c'est absolument la même chose, bien que la fait soit précisément le contraire du précédent. Le mari est un ivrogne déjà plusieurs fois condamné ; la femme ne valait pas mieux et sa conduite était scandaleuse : querelles, injures, coups, tels étaient les incidents ou, si vous voulez, les accidents ordinaires de la vie commune. — Tourné était vigneron, et, un jour qu'il travaillait à façon pour un propriétaire du pays, celui-ci lui envoya, selon l'usage, une bouteille de grès pleine de vin. Il eut malheureusement l'idée, bien naturelle cependant, de charger la femme Tourné de cette commission. Qu'arriva-t-il ? Le mari but le contenu de la bouteille et bientôt il se trouva dans un état des plus alarmants. Il avait des spasmes terribles, des hallucinations ; il faillit mourir ; mais il en revint après une longue et pénible maladie, — ce fut un miracle !

Deux voisins, le mari et la femme, témoins des effets étranges produits par cette boisson, eurent la singulière curiosité d'y goûter un peu, et, ma foi, ils ont eu pleine satisfaction, ils savent maintenant ce que c'est que des spasmes, des vertiges et des hallucinations, et ils ont le bonheur de venir en rendre compte devant le jury du département de l'Yonne, assemblé pour prononcer sur la culpabilité de Mme Tourné. Il a été constaté au début que cette tendre épouse avait trouvé le temps d'entrer quelques minutes chez elle avant de porter la bouteille à son mari, et qu'elle avait mélangé au vin du jus extrait de baies de belladone, malheureusement si communes dans nos compagnes. Elle a été condamnée à dix ans de travaux forcés. — Encore un ménage désuni pour longtemps.

Revenons à la police correctionnelle, où nous attend un escroc d'un grand mérite, — dans sa partie du moins. — Émile Chatrian n'a pas reçu une éducation brillante pour la faire servir à ses mauvais instincts. Les manœuvres frauduleuses, les expédients ingénieux, les audacieux mensonges, tout cela lui vient d'inspiration. Il n'a pas étudié, il est son propre maître. Mais quelle inspiration fertile !

Chatrian est un simple laveur de vaisselle, employé en dernier lieu dans le restaurant tenu par une dame Gauthier. Il a raconté à sa maîtresse cette dramatique histoire, qu'il avait un jour commis l'imprudence de s'affilier à la société secrète des mazziniens ; qu'il avait été désigné pour poignarder un faux frère, qu'il n'avait pas accompli sa mission et qu'il était sous le coup de vengeances terribles. Il avait si bien troublé l'esprit de sa patronne qu'il lui faisait *voir* des troupes de mazziniens rôdant autour du restaurant et cachant des poignards sous leurs manteaux. Il obtenait d'elle, par ce moyen, des sommes d'argent pour prendre la fuite. Grâce à ses recommandations, il pouvait se cacher dans un monastère de Normandie. Il édifiait tous les frères par sa piété et les rigoureuses pénitences qu'il accomplissait ; puis un beau jour, après avoir emprunté de l'argent au père directeur, il revenait à Paris et se plaçait dans un autre établissement — toujours en qualité de laveur de vaisselle.

Ce pieux personnage, exempt d'ambition, il faut en convenir, a déjà été condamné une fois pour vol et expulsé du territoire français ; cette fois il fera huit mois de prison à l'expiration desquels il sera reconduit à la frontière.

Pourvu qu'il ne revienne pas !

PETIT-JEAN.

LES DIEUX QU'ON BRISE

XVI. — SPES.

O patria alma parens !

O mon pauvre pays, que Dieu frappe et châtie,
Quand tout croule sous toi, que vas-tu devenir ?
Vers qui tourner tes yeux, d'où la joie est partie ?
D'où le signal béni va-t-il enfin venir ?

Qui va prendre en ses mains ta fulgurante épée ?
Qui fera tournoyer dans les rudes combats
Le drapeau tricolore où la France est drapée,
Attendant un sauveur qui tarde — et ne vient pas ?

Le sauveur ? Il est là ! C'est ton cœur, ô ma mère !
Redonne à tes enfants, par la lutte abattus,
Cette virilité qui fait qu'un peuple espère,
L'amour de Dieu qui fait renaître les vertus !

Chante-nous le passé de triomphe, de gloire,
Redis-nous les chansons de Roland d'autrefois ;
Que chacun de tes fils relise ton histoire,
Sans l'oublier ensuite une seconde fois.

Dis-nous qu'un peuple fort, frappé comme le nôtre,
N'a pas le droit d'aller songer par les chemins
A ces rêves sans nom dont plus d'un est l'apôtre,
Et qu'il doit relever son épée à deux mains !

Dis-nous de ne songer qu'à ce mot : la Patrie !
N'est-il pas assez noble, assez grand, assez fier,
Pour qu'une nation où ce mot-là se crie,
Redevienne aujourd'hui plus vivace qu'hier !

Oui, Patrie ! oui, je crois en toi ! Je te le jure,
Tant que j'aurai du sang dans mon cœur de soldat,
Si longtemps que, pensant à ta sombre aventure,
Je reverrai de loin ton terrible combat ;

Tant que je reverrai le sang, la mort, la honte
Grandissant sur ton sol, que rien n'a pu laver,
Aussi longtemps, je veux que ma voix te raconte
Comment un peuple fait quand il veut se sauver !

Aussi longtemps je veux te parler de nos pères,
Bataillon de héros dans sa gloire endormi...
Passant des temps honteux aux âges plus prospères,
Et des nuits de Rosbach aux soleils de Valmy.

Et si ma voix s'épuise à te parler, ô France !
Si l'on n'écoute pas mes cris désespérés ;
Si je n'ai devant moi que ton indifférence,
En te chantant tout haut ces poëmes sacrés,

Eh bien, c'est que le ciel pour toujours t'a maudite ;
C'est que tu ne dois plus renaître au temps nouveau,
Et que le bûcheron te frappe à l'heure dite,
Pour jeter ton vieux corps en pâture au tombeau !

Retourne à ce néant où dorment dans la cendre
Tous les peuples tombés la honte sur le front ;
Va trouver dans la mort, où tu voudras descendre,
Athène avec Phrynée, et Rome avec Néron !

ALBERT DELPIT.

THÉATRES

CHATELET : Reprise des *Sept Châteaux du Diable*, féerie en quatre actes et vingt-deux tableaux, par MM. d'Ennery et Clairville.

Ce qui m'a le plus frappé dans cette reprise, après tout fort amusante, c'est le costume de M. Luco en sultan. Sultan de fantaisie, bien entendu. Tout ce que peuvent donner les souvenirs de la Courtille unis aux réminiscences des tragédies de Voltaire se retrouve dans ce costume à la fois majestueux et folâtre. Il y entre aussi un peu du marchand de vulnéraire suisse et du colonel polonais jouant de la trompette sur les tréteaux d'un cirque de la foire de Saint-Cloud. Les mélancoliques marchands de pastilles de sérail qui se tiennent aux environs du Palais-Royal n'y sont pas non plus étrangers. D'abord, c'est un turban, dont les mousselines vingt fois enroulées sur elles-mêmes rappellent la tête de M. Mounet-Sully, aux yeux dilatés et aux dents férocement blanches, encadrées dans une cascade de barbe noire. Chez M. Luco, cette barbe envahit le visage tout entier, entoure le nez, monte aux yeux et dissimule absolument les oreilles. Dans les vitrines de dentistes, on voit de ces têtes follement romanesques. Au dessous, une toute petite veste blanche, aux passequilles dorées, d'un court enfantin, étranglant les aisselles, — et, dans le dos de cette veste, le classique soleil de la Sublime-Porte.

Mais ce que tous les flamboiements du style lyrique sont impuissants à rendre, c'est l'héroïsme inouï du pantalon blanc montant triomphalement jusqu'à huit travers de doigt au-dessus de l'épigastre, juste au point où commence la respiration. C'est le pantalon de M. Prud'homme sur les hanches de Mahmoud. Quant au yatagan, rêvez-le aussi recourbé que possible, orné de toutes les pierres précieuses du Temple, de tous les rubis du boulevard extérieur, de toutes les escarboucles de la boutique à treize sous, vous n'arriverez pas à un ensemble de tons plus saugrenu, plus insensé, plus exaspéré que le sabre du sultan Luco. Ce costume est le dernier mot de l'orientalisme ; on n'ira pas plus loin, c'est la fin de la Turquie.

Dirai-je que je n'ai vu que cela dans *les Sept châteaux du diable ?* ce serait me servir de l'exagération jusqu'au point extrême. J'ai été diverti suffisamment par les sept tableaux de la pièce, car pour moi il n'y en a que sept, représentant les incarnations des sept péchés capitaux. Les autres ne sont que du remplissage, c'est-à-dire des palais de pierreries, des fontaines jaillissantes, des ballets éclairés par la lumière électrique, des pyramides de femmes, tout ce qu'on a vu ailleurs, — splendeurs obligatoires, à ce qu'il paraît.

Il n'est pas bien certain que, dans ces sortes d'ouvrages, les acteurs attirent le plus l'attention ; ils ne viennent qu'après les machinistes, les décorateurs et les maîtres de ballets. Cependant on a remarqué une nommée Thérésa, qui ne se tire pas trop mal du rôle de Régaillette, et qui chante avec un entrain extrême toutes sortes d'airs qui n'ont que le tort d'avoir été composés expressément pour elle. Le premier refrain venu, sans prétention, serait bien mieux son affaire ; elle y apporterait un style naturel, un gaieté sincère dont le public s'accommoderait plus que des restes d'un répertoire de café-concert usé jusqu'à la corde.

M. Edmond Texier me racontait dernièrement que Lamartine était venu le trouver un soir, en l'engageant à venir avec lui entendre une chanteuse qu'il prétendait avoir *découverte* dans ses promenades solitaires aux Champs-Élysées. La chanteuse découverte par Lamartine s'appelait Thérésa.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE-LYRIQUE : *Giralda* ou *la Nouvelle Psyché*, opéra-comique en trois actes, de Scribe, musique d'Adolphe Adam (12 octobre) ; reprise des *Charmeurs*, opéra-comique en un acte, de M. de Leuven, musique de M. Ferdinand Poise. — BOUFFES-PARISIENS : *Pierrette et Jacquot*, opéra-comique en un acte, de MM. Jules Noriac et Philippe Gille, musique de M. Offenbach (13 octobre).

Ce n'était pas seulement de *Giralda* que nous étions curieux l'autre soir au Théâtre-Lyrique, car nous savions par cœur les jolies chansons qu'elle avait à nous dire. Nous voulions écouter et noter les sons divers que fait entendre le public les soirs de première représentation, et qui appartiennent à une gamme que nous avons eu l'occasion de solfier bien des fois depuis vingt ans.

Cet être collectif qui remplit une salle de théâtre est à la fois instrument et instrumentiste. Avec ses deux mille bouches, ses quatre mille mains, ses deux ou trois cents cannes, il joue des airs qui expriment jusqu'aux nuances les plus délicates de la joie ou du déplaisir. Il suffit de prêter une oreille attentive à sa symphonie pour en saisir le sens.

Qu'allait-il penser et dire de *Giralda?* On l'a tant surmené, ce pauvre public! Tous ces feuilletons à théories fallacieuses qu'on lui a fait lire; et ces musiques fétides, selon la formule d'un célèbre empoisonneur allemand, qu'on lui a infiltrées dans les oreilles, auraient bien pu troubler son sens auditif.

Point du tout! L'ouverture de *Giralda* s'achève (d'ailleurs rendue par l'orchestre avec un fini extrême) et cinq belles salves d'applaudissements partent de tous les coins de la salle. Ce fut au point même que plusieurs claqueurs de profession rentrèrent se coucher avant qu'on ne les y envoyât; ils avaient senti qu'il n'y avait plus rien à faire pour eux dans un théâtre où le public faisait leur besogne. Et, de fait, la musique des bravos est la seule qui gagne à être exécutée par des amateurs.

L'ouverture de *Giralda* avait répandu dans les quatre murs du Théâtre-Lyrique une exquise odeur d'opéra-comique. Et que voulez-vous, mes bons messieurs de la « nouvelle école », à Paris, nous aimons l'opéra-comique, surtout quand la pièce est de Scribe, et la partition d'un de ces mélodistes à mélodies carrées que vous admirez dans la solitude et que vous bafouez en société.

Cela ne nous empêche point d'ailleurs d'aller, le dimanche, au Conservatoire, ou chez M. Pasdeloup, nous prosterner devant le dieu Beethoven.

Giralda, avec ses élégances, ses coquetteries de style et son babillage andaloux à la mode de Paris, appartient à cette bonne veine d'inspiration qu'Adolphe Adam a souvent rencontrée sans jamais la chercher. Dans le chapelet de ses cinquante opéras, pour la plupart improvisés, il y a quelques gros grains, qui sont *Giralda, le Postillon de Lonjumeau, le Châlet, Si j'étais roi! Giselle...*

Et ces noms que je viens d'écrire, vous les lirez longtemps encore sur les affiches. La musique d'Adam pourra périr par le tour des idées dont la mode passera (très-tard); ce qui lui assure cependant une verte vieillesse, c'est la façon dont elle est constituée, ce sont les solides principes d'école suivant lesquels elle est écrite. Et il en est de même dans tous les arts; les qualités de style préservent les œuvres des injures du temps.

Les parties les mieux venues de *Giralda* ont été les mieux senties au Théâtre-Lyrique; à savoir : les jolis couplets de Ginès, sur « son habit, son bel habit de mariage; » l'air d'entrée du roi, conçu dans la manière colorée de Rossini; le finale du premier acte; le duo du ténor et de la prima donna; le raconto de Ginès, au troisième acte; et aussi cet élégant motif champêtre à six-huit, cette « musette » qui se retrouve dix fois dans la partition, et qui revient toujours avec des ornements nouveaux.

La pièce était d'un effet certain; Scribe y a mis en œuvre son génie d'escamoteur qui fait passer comme autant de muscades les invraisemblances les plus audacieuses. Il est impossible de rendre plus amusante la déraison. Le second acte surtout est d'un comique achevé; le rire du public est presque incessant devant cette partie de cache-cache qui se joue la nuit, dans un moulin, entre une jeune fille, un officier amoureux, un meunier, un roi d'Espagne en bonne fortune et un courtisan balourd.

Je ne puis, à mon grand regret, dissimuler que la sympathique Mlle Singelée a eu des défaillances regrettables dans les deux premiers actes de *Giralda*, dont elle remplissait le principal rôle. Sa voix ne sortait que sourde et étranglée; et elle le sentait si bien, que, perdant toute confiance en elle, il lui était impossible de poser convenablement la moindre phrase. Mais sur quoi voulez-vous compter avec une jolie femme? voilà que, subitement, et comme par caprice, elle a retrouvé ses moyens au troisième acte, qui était pourtant le plus périlleux, parce qu'il contient un air à fioritures écrit en vue de la virtuosité de Mlle Miolan. Après tout, voici que les affiches annoncent Mlle Marimon dans le rôle de Giralda.

Le rôle du roi est chanté très-brillamment par Bouhy, dont la voix chaude et bien timbrée, très-égale du grave à l'aigu, s'accommode de la musique mélodique d'Adam. Celui de Manoël est échu au ténor Engel, qui avait débuté jadis aux Fantaisies-Parisiennes et qui nous revient de province avec un talent fait.

Grivot, qu'on ne connaissait que comme acteur de vaudeville et de féerie, a étonné tout le monde et lui-même par l'aisance avec laquelle il a chanté le rôle de Ginès, qui est un des plus chargés de musique que l'on connaisse dans le répertoire des trials. Il est à supposer que, poussé par une louable ambition, Grivot étudie en secret l'art difficile, mais accessible, du chanteur.

Quant à Christian, remplaçant Riquier, de regrettable mémoire, il est d'autant plus amusant qu'il se travaille à calmer son effervescence naturelle, pour atteindre à la dignité d'un familier de la cour de toutes les Espagnes.

— Le même soir, on donnait cette agréable paysannerie des *Charmeurs*, dont la musique accorte et facile est de M. Poise, élève d'Adolphe Adam.

Si cela vous est agréable de le savoir, la pièce est imitée des *Ensorcelés* ou *la Nouvelle surprise de l'Amour*, parodie en un acte, mêlée d'ariettes, de Mme Favart et de Guérin et Harny, représentée au Théâtre-Italien de la rue Mauconseil, en 1757. *Les Ensorcelés* étaient eux-mêmes empruntés à un chapitre de la pastorale grecque de *Daphnis et Chloé*.

— Nous gardions, pour le dessert de cette chronique, *Pierrette et Jacquot*, une petite pièce de Jules Noriac, Philippe Gille et M. Offenbach, qui vient d'avoir un succès de rire aux Bouffes Parisiens.

Un bon bourgeois, du nom de Durand, passe, mais bien à tort, pour avoir accompli un acte de courage en arrêtant des chevaux emportés. Cette réputation d'homme de cœur qu'il vient de se faire attire chez lui tous les mendiants de Paris. Débordé par ce flot de quémandeurs, il se décide à adopter Pierrette et Jacquot, deux petits vagabonds savoyards; il veut même pousser l'hospitalité jusqu'à faire de Pierrette Mme Durand. Mais vous avez deviné que Pierrette sera Mme Jacquot.

Ce que vous pensez bien aussi, c'est que le dialogue de la pièce étincelle de mots à suprises, de reparties imprévues, que le joyeux Daubray souligne encore par ses jeux de physionomie.

Mlles Grégoire chantent gentiment un duetto et une chanson savoyarde. Après avoir colporté les refrains de M. Offenbach dans toute l'Italie, elles se sentiront bien vite à leur aise et comme chez elles aux Bouffes-Parisiens.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — La succession de Félicien David à l'Académie des beaux-arts est très-disputée. En l'absence d'un musicien de haute marque dont le choix s'imposerait, la liste des candidats est grosse de tous ces noms, qui sont d'ailleurs ceux d'artistes estimables : MM. Giulio Alary, Adolphe Blanc, Adrien Boïeldieu, Ernest Boulanger, Jules Duprato, Antoine Elwart, Edmond Membrée, Ernest Reyer, Théophile Semet, Adolphe Vogel.

MEMENTO

Le Fer du ciel. — La Norvége paraît être devenue, dans ces derniers temps, une contrée privilégiée pour le fer qui tombe du ciel. Un de ces météores a été observé au commencement du mois dernier, à Norkoping; on a précisé l'endroit où il s'est enfoncé dans la terre, et on le recherche en ce moment. Comme ce bolide ou étoile filante n'a pas éclaté, on en a conclu que c'était du fer.

La chute des pierres et des blocs de fer avait été niée par les savants d'autrefois; mais, aujourd'hui, ils daignent admettre ce fait, qui est hors de doute. On sait qu'il y a deux siècles les habitants du village de La Caille, dans le Var, remarquèrent un globe de feu se mouvoir dans l'air, puis tomber sur le terrain de leur commune; à l'endroit où cette chute avait eu lieu, ils trouvèrent une masse brune très-lourde; ils la mirent devant la porte de leur église, et tout le monde l'appelait : la *grande pierre de feu*.

Sous le règne de Charles X, un ingénieur géologue la reconnut pour du fer météorique, et la fit échanger contre une horloge municipale; elle fut transportée dans la galerie minéralogique du Jardin des Plantes, à Paris, dont elle forme un des plus curieux ornements. Elle pèse 591 kilogrammes.

A côté de cette pierre de feu, on peut en voir une autre de 780 kilogrammes que le maréchal Bazaine avait rapportée du Mexique, en 1867.

Dans tous les musées, il existe de ces fers météoriques, mais de petites dimensions. Les naturalistes en vendent également, au poids de l'or, aux amateurs de curiosités; mais comme on ne les a pas vus tomber, il n'y a que la foi qui sauve..., à moins de les couper, de polir la surface coupée et de l'attaquer avec un acide; il doit se présenter alors des dessins géométriques provenant de la cristallisation du métal, et appelés figures de Widmanstett, nom du professeur allemand qui, le premier, les a signalés.

Le fer du ciel a encore une autre particularité que nous ne devons pas passer sous silence : il renferme du nickel, métal gris qui ressemble à l'argent, mais dont il ne possède pas la beauté.

Il est certain que parmi les étoiles filantes ou les aérolithes il se trouve une quantité infinie de ces masses métalliques; elles apparaissent à nos yeux nus quand elles entrent dans le cercle d'attraction de la terre, car elles deviennent incandescentes et lumineuses par leur frottement contre l'air atmosphérique, puis elles tombent sur le sol ou s'engloutissent dans les profondeurs inconnues des océans.

La Cloche impériale germanique manquée. — Les essais de sonnerie avec la cloche impériale, qui ont eu lieu la semaine dernière dans la tour de la cathédrale de Cologne, n'ont pas réussi. Le battant frappe mal et le son est faible. L'association, instituée pour l'achèvement du dôme de Cologne, ne veut donc pas la suspendre définitivement, pour ne pas dégrader le chef-d'œuvre architectural du douzième siècle par un chef-d'œuvre... non réussi du dix-neuvième siècle.

On se rappelle peut-être que les Allemands ont voulu fondre une cloche monstrueuse — la plus grande du monde entier — avec nos canons de 1870, et que cette opération a manqué à trois reprises différentes : d'abord, c'était l'inscription qui n'est pas *venue* (terme technique); à la refonte, c'était le tour de la couronne; puis couronne et inscription ont fait défaut ensemble; enfin, à la quatrième refonte, la cloche est venue en entier.

Il est vrai que ce n'est pas chose facile que de fondre des cloches. Il faut, avant tout, avoir une connaissance approfondie de l'alliage de l'étain et du cuivre pour produire le bronze ou airain de l'antiquité; ensuite, il faut savoir se servir du *bâton de Jacob*.

Ce dernier est une échelle de proportion en dessin ou en tableau de chiffres, qui indique les mesures de la cloche correspondant à sa grandeur et à son poids, et que les fondeurs se transmettent de père en fils.

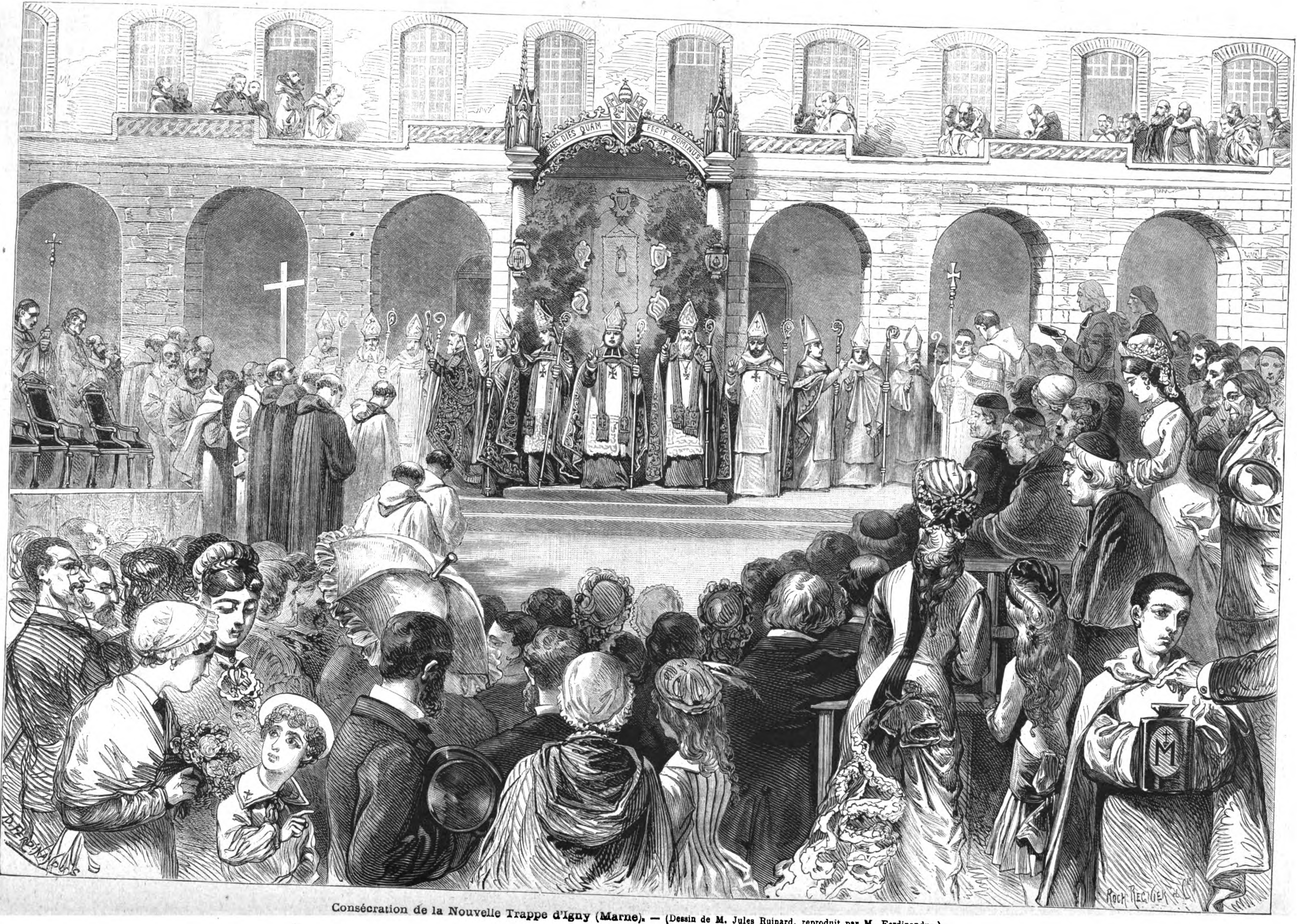
Pour fabriquer une cloche, on commence par construire un moule en briques qu'on couvre d'une couche d'argile, appelée la *fausse cloche*. On y trace les figures et les ornements de la cloche définitive, et on la couvre d'un manteau, également en terre glaise, qui en prend les empreintes. On soulève le manteau, on détruit la fausse cloche, on laisse retomber le manteau, et on coule le bronze dans le vide que cette fausse cloche a laissé.

Afin de donner plus d'éclat au son des cloches, les fidèles jetaient autrefois leurs bijoux d'or et d'argent dans le creuset; mais les métaux précieux coulaient dans la poche des fondeurs, qui avaient eu le soin de pratiquer au préalable un orifice spécial dans leur fournaise.

L'Abolition des grandes Compagnies de chemins de fer. — L'illustre patriarche des ingénieurs français, Auguste Perdonnet, avait inventé, il y a près d'un demi-siècle, ce mot : *chemins à ornières*, traduction du mot anglais *railway*. « Ce nouveau mode de transport, « — disait-il, — pourra devenir populaire; mais, dans « ce cas, il faudra en changer la dénomination. Si « nous mettions : *chemins en fer?* » De là est venu le mot *chemin de fer*. Mais, malgré ce perfectionnement, ces voies de communication tardèrent beaucoup à se propager dans notre pays qui n'aime pas l'initiative.

« Moi demander à la Chambre la concession d'un « chemin de fer, — disait M. Thiers, ministre de Louis-« Philippe, — mais on me jetterait en bas de la tri-« bune! » — Cela paraît incroyable; mais on n'a qu'à lire à ce sujet le livre de l'ingénieur Émile With, intitulé : *les Accidents des chemins de fer*; Paris, éditeur Mallet Bachelier.

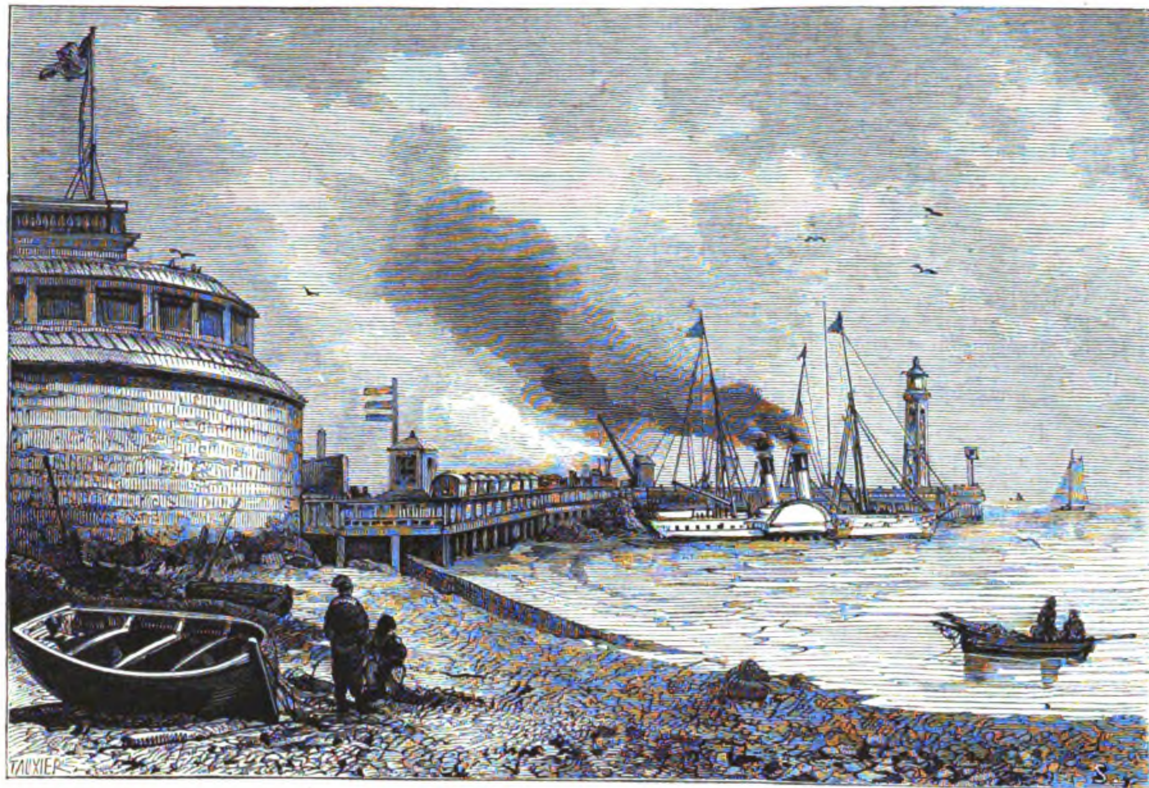
Ce mot historique de notre grand homme d'État, et bien autre chose encore, n'ont pas empêché les chemins de fer de croître et de multiplier; mais comme tout dans ce bas monde, ils ont eu leur temps; actuellement, ils sont passés de mode : il n'y en a plus, il n'en reste que le nom; en réalité, on a des *chemins d'acier*. Les rails sont en acier, les locomotives en acier, les essieux et les roues des wagons en acier; sur les chemins de l'État de la Hollande, on a construit des ponts en acier. Néanmoins, il ne faut rien laisser perdre et, dès lors, on utilise le vieux matériel en fer sur les embranchements, les chemins d'intérêt local, les chemins secondaires, les chemins à voie étroite, — bref, les *chemins économiques*.



Consécration de la Nouvelle Trappe d'Igny (Marne). — (Dessin de M. Jules Ruinard, reproduit par M. Ferdinandus.)

Qu'est-ce que l'acier? — Je n'en sais absolument rien; les savants n'en savent pas davantage; sans quoi il y a longtemps que je leur aurais demandé. Est-il une manière d'être du fer qui change de nature suivant les procédés de fabrication? Les quelques millièmes de carbone qu'il renferme en font-ils un métal distinct, quoiqu'il y ait diverses sortes d'acier dont la composition est exactement la même?

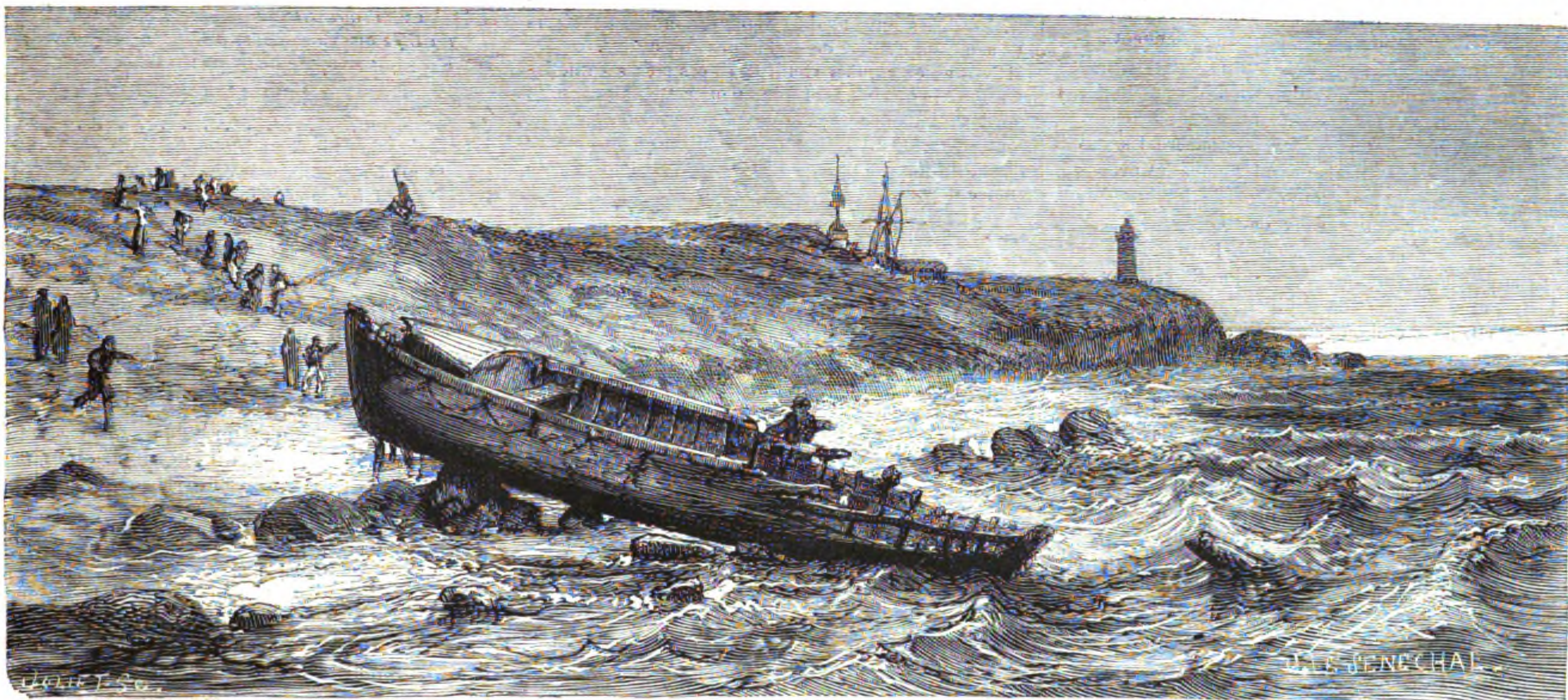
Mais alors qu'est-ce que le *carbone?* Je n'en sais encore rien. On dit que le *Régent*, grand comme le petit doigt d'un enfant, le *Koï-Noor*, gros comme une noix, de même que tous les autres diamants, sont du carbone pur ou cristallisé, et que le charbon de bois et de terre est du carbone non cristallisé ou impur,



ANGLETERRE. — La nouvelle Gare maritime de Folkestone. — (Croquis de M. J. Vaillant.)

renfermant de la cendre et d'autres corps gazeux. On dit aussi que si l'on parvenait à cristalliser la houille, on aurait des diamants épais comme un pain de quatre livres, ce qui serait un malheur, exactement comme s'il pleuvait des pièces d'or. Aussi je préférerai toujours le carbone sous forme d'acide carbonique ou gaz petillant dans une bonne bouteille de vin de Champagne, quand même on aurait cherché à solidifier ce gaz au moyen de la glace. Mais là n'est point la question.

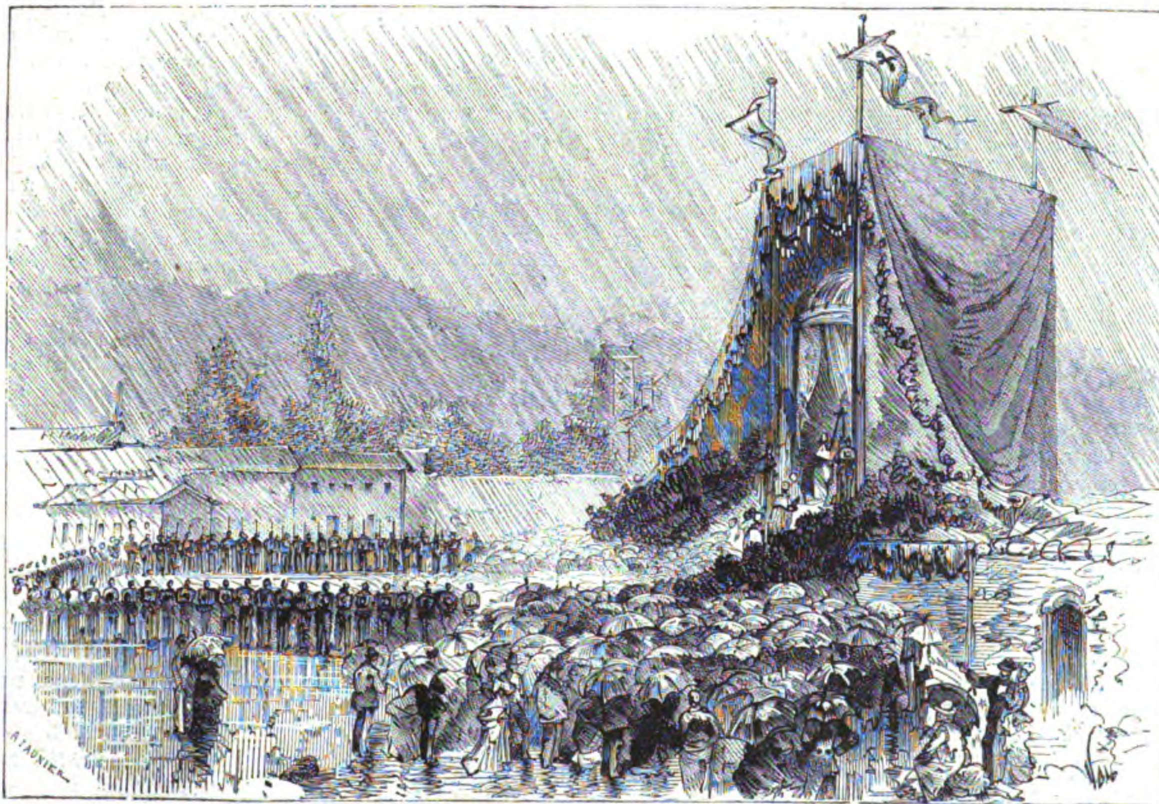
Aux grandes Compagnies, il faut beaucoup d'acier, et de la meilleure qualité, qui est l'acier fondu résultant de la fusion des autres espèces de ce métal. Son invention est due à l'Anglais Huntsmann, de Sheffield. Pendant plus



Naufrage du Bateau de sauvetage de la station de Saint-Marc, près Saint-Nazaire. — (Dessin de M. le Sénéchal, d'après le croquis de M. Leduc.)

de cent ans, ses compatriotes sont restés les maîtres de cette fabrication; mais aujourd'hui on se procure les bonnes marques chez leurs anciens alliés de Waterloo, — les Prussiens, — qui, avant tout, sont philosophes et vendent leur feu et leur fer aux amis de la veille et aux ennemis du lendemain, du moment que les uns et les autres ont les sommes nécessaires pour acquitter les factures, qui sont assez élevées. A cela il n'y a rien à répondre.

On peut s'étonner plutôt que le gouvernement de S. M. le roi Guillaume, empereur d'Allemagne, laisse fournir, à qui veut les acheter, ces fameux canons en acier fondu, rayés ou non rayés, de gros calibre ou de petit calibre, avec ou sans affût. Mais



Célébration de la Saint-Maurice, à Lodève. — (Croquis de M. Chapuis.)

cette intelligente administration a l'œil ouvert sur la célèbre usine d'Essen, en Westphalie, et ses clients, comme la sainte Inquisition sur un hérétique et ses coreligionnaires. Elle connaît à une pièce près la composition des batteries qui voudraient l'arrêter dans sa marche vers la paix durable et le désarmement général. Je ne puis insister sur ce point délicat, car j'entends le canon qui tonne du côté de l'Orient, et c'est peut-être celui de Krupp, qui, de l'avis d'un grand nombre d'officiers d'artillerie, fait plus de bruit que de besogne.

Le bon et vieux canon en bronze, — croyez-moi, — brûle les villes, tue nos semblables et opère ces prodiges d'amour fraternel — car tous les hommes sont frères — aussi preste

ment que le canon en acier, dont nous n'avons plus à nous inquiéter. — ÉMILE WITH.

EXPOSITION DE PHILADELPHIE

LE KIOSQUE LUTTON

Le pittoresque, comme nous le disions dans notre dernier numéro, a un peu manqué à l'Exposition de Philadelphie; voici, cependant, un petit coin de l'exposition française, dont la publication, tout en intéressant spécialement plusieurs exposants, se prêtait à une gravure agréable. C'est près de l'une des entrées principales, le kiosque de M. Lutton, agent agréé de la Commission française, dont on a lu ici les intéressantes correspondances, correspondances qu'a dû interrompre M. Lutton, pour ne pas rendre le *Monde illustré* solidaire de ses appréciations peu flatteuses sur la manière dont les Américains ont traité les exposants français.

Cet élégant kiosque, sorte de salon d'affaire, contient tous les objets qu'on ne pouvait abandonner dans le bâtiment de la photographie. Il est gracieusement décoré à l'intérieur et contient une petite annexe ornée d'un magnifique vitrail : *la Charité*, de Paul Betterlin, le graveur sur verre de la rue de l'Université, 123.

C'est là que les amateurs, frappés de la merveilleuse invention de la photochromie qu'ils ne pouvaient examiner à loisir dans l'Exposition proprement dite, viennent admirer les beaux spécimens que M. Lutton s'était réservé de montrer. La remarquable invention de M. Vidal, très-distinguée par le jury, a obtenu un grand succès. Donc médaille certaine. On trouve là encore les ouvrages qu'on ne pouvait abandonner dans les grands bâtiments : les magnifiques ouvrages de bibliothèque scientifique de Guérin et Ce, ceux de Mme veuve Morel, et des spécimens de l'exposition de M. Rothschild.

Dans le pavillon construit par l'usine Carré, il y a des lustres et suspensions de Robinot, très-appréciés, et une jolie vitrine de bijouterie de M. Murat, qui donne lieu à beaucoup d'affaires, et enfin la collection de tous les zincs d'art, tous objets qui ont obtenu soit des médailles, soit des mentions honorables.

A côté du kiosque, se trouve une espèce de trophée très-original, composé de canapés, fauteuils, chaises et tabourets, de Lechtenfelder (usine Carré), qui attire vivement l'attention et qui a obtenu également une médaille.

C'est cette gracieuse pyramide que représente notre dessin.

L'EXTRAIT DE PRÉSURE DANOIS

DANS L'INDUSTRIE FROMAGÈRE

On lit dans le *Petit Moniteur* du 7 et dans la *Petite Presse* du 8 octobre :

Nous aurons à revenir plus d'une fois sur les progrès qui résulteront, pour l'industrie fromagère en France, de l'emploi de l'extrait de présure composé par le Dr Hansen, de Copenhague.

Nous avons déjà reproduit le témoignage flatteur rendu à son efficacité et à ses avantages par M. Colin, député du Doubs, et la récompense (médaille d'argent de 1re classe) dont elle a été l'objet de la part de la Société d'agriculture du département du Doubs.

Nous citerons aujourd'hui les expériences faites et les résultats obtenus, dans le département du Cantal, par l'initiative et sur les conseils de M. Truchot, chef de la station agronomique de Clermont, M. de Parieu, sénateur, président de la Société centrale d'agriculture du Cantal, les a mentionnés « avec encouragement et espérance d'avenir » à la dernière séance (26 août) de ladite Société.

Voici un extrait du rapport de M. Altier, professeur d'agriculture, secrétaire de la Société d'agriculture du Cantal, lu à cette séance :

La présure danoise, qui est liquide et qui ressemble à du vin clarifié, a les avantages suivants :

1° Elle a un goût agréable et se conserve presque indéfiniment, tout en gardant sa même force;

2° Il en faut une très-petite quantité, puisque 2 centilitres de ce liquide suffisent pour faire coaguler 100 litres de lait;

3° Elle produit une plus grande quantité de tôme;

4° Elle donne un bon goût à la tôme et au petit lait; ce dernier est généralement d'un beau vert tendre;

5° Elle est des plus faciles à employer, et il suffit que le vacher voie opérer une fois pour qu'il sache s'en servir.

Un grand nombre d'expériences ont été faites dans l'Aveyron et dans le Cantal. En voilà à peu près le résultat moyen :

Pour cailler 100 litres de lait à une température moyenne de 28 degrés centigrades, il faut 2 centilitres ou 2 centilitres et demi, soit 20 ou 25 centimètres cubes.

Deux petites cuillerées à soupe ou deux petites cuillerées et demie représentent à peu près la contenance indiquée plus haut.

Si la température du lait est inférieure à 24 degrés centigrades, on peut compléter les trois petites cuillerées, c'est-à-dire pousser la dose de présure jusqu'à 3 centilitres, dose qui, pour tous les cas, semble être le terme extrême pour coaguler 100 litres de lait.

Suivant les circonstances, le lait met de 35 à 50 minutes pour se coaguler complétement.

La tôme obtenue est plus blanche que la tôme ordinaire.

La présure danoise donne en moyenne, par 100 litres de lait, 7 à 900 grammes de caséum de plus que la présure ordinaire, et quelquefois, suivant les cas, ce chiffre peut dépasser un kilogramme.

La fermentation s'opère aussi bien dans ces tômes que dans les autres.

Enfin, des pièces qui sont faites depuis trois mois ont été sondées, et on leur a trouvé un goût des plus agréables. Plusieurs ont été déjà vendues, et les acheteurs ont paru les apprécier de préférence aux autres.

Il faut espérer qu'en vieillissant, ces pièces s'amélioreront de plus en plus, et que, pour cette raison, elles seront la meilleure preuve de la supériorité, presque incontestable déjà, de l'extrait de présure du docteur Hansen, de Copenhague, sur la présure traditionnelle de notre département.

Un autre rapport de M. Altier constate qu'il n'y a pas d'augmentation de dépenses, mais économie, à se servir de l'extrait du docteur Hansen.

En effet, il coûte 3 francs le litre; le triple de cette quantité suffira pour une vacherie dont les deux traites donnent 300 litres par jour, et la dépense sera de 9 fr. pour les mois de juin et de juillet. Or, même sans tenir compte des présures gâtées par les chaleurs ou les mauvaises caillettes, il faut que le vacher renouvelle sa présure au moins tous les dix jours, et qu'il en emploie deux chaque fois, ce qui fait douze pour la même période, et, comme elles se vendent 15 francs la douzaine, la dépense est d'une somme égale. Donc la différence en plus est de 6 francs.

PRIX du Colorant pour Fromage : 4 fr. 50 le Litre;
Pour Beurre : 8 fr. le Litre.

Chez M. Louis BOLL, 196, rue de Rivoli

Seul possesseur des brevets du docteur HANSEN, pour toute la France, tant pour ce produit que pour des Liqueurs colorantes pour Beurre et Fromage.

A 100 Kilos (Litres) de lait on emploie :

TEMPS DE CAILLEMENT

	45 min.	40 min.	35 min.	30 min.	25 min.
A 35°C.	9 Gr.	10 Gr.	11 1/2 Gr.	13 1/2 Gr.	16 Gr.
A 31°C.	11	12 1/2	14 1/2	17	20
A 2[illegible]°C.	14	16	18 1/2	21 1/2	25

1 Gramme égale 1 Centimètre Cube.

L'Extrait de presure doit être conservé dans un endroit frais et obscur.

LA MIONETTE, PAR E. MULLER. — La septième édition de la *Mionette*, ce petit chef-d'œuvre d'Eugène Muller, vient de paraître à la Librairie illustrée. C'est un charmant in-18, coquettement imprimé.

Quelle œuvre mérita jamais mieux le luxe d'une édition populaire et portative que ce récit villageois, plein de grâce touchante et simple jusqu'aux larmes, où passe comme un souffle d'honnêteté qui rafraîchit et rend meilleur? Félicitons donc l'auteur et l'éditeur; félicitons donc aussi le public, à qui est offert ce petit bijou typographique.

A chaque changement de saison, on doit redoubler de soins pour conserver au teint sa fraîcheur et son éclat. La Parfumerie du monde élégant est là pour fournir à toutes les exigences. Son *Lait de cacao* est vraiment un chef-d'œuvre de la parfumerie moderne. Il efface le hâle, les rousseurs, les rides; il assouplit et satine la peau.

A côté de ce produit hors ligne, il convient de citer : le *Cold cream au lys des vallées*, d'un parfum délicieux, l'*Eau de Cologne du Grand-cordon*, dont la réputation est européenne, et tous les produits à l'*opopanax*, qui sont en grande faveur.

La Parfumerie du *Monde élégant*, maison *Delettrez*, 54 et 56, rue Richer, a fièrement adopté cette devise : « Comme noblesse, titre oblige. » Elle la porte comme un blason et ne s'écarte jamais des devoirs qu'elle lui impose.

Nous engageons nos lecteurs et lectrices à aller puiser à cette source parfumée tous les talismans de beauté.

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE FINANCIÈRE

MET EN **SOUSCRIPTION PUBLIQUE**

6,850 Actions de 500 Francs

DE LA

COMPAGNIE GÉNÉRALE

DES

TRANSPORTS PARISIENS

PAR LE

MATÉRIEL DES OMNIBUS

SOCIÉTÉ ANONYME

Au capital de Cinq millions de francs

Constituée conformément à la loi.

CHAQUE ACTION DONNE DROIT :

1° *A une part proportionnelle dans l'actif social;*
2° *A un intérêt de* **5 0/0** *sur les sommes versées, payable les 1er avril et 1er octobre;*
3° *A* **85 0/0** *dans les bénéfices;*
et 4° Au remboursement à **500** *fr. et au remplacement du titre amorti par une action de jouissance participant aux bénéfices restants.*

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

En souscrivant.	50 fr.
A la répartition (du 5 au 10 novembre). . .	75
Du 1er au 5 décembre 1876.	75
Du 1er au 5 février 1877.	100
Du 1er au 5 avril 1877.	100
Du 1er au 5 juillet 1877.	110
	510 fr.

Ces actions seront délivrées au prix de 505 fr. aux souscripteurs qui libéreront leurs titres intégralement à la repartition.

Les intérêts sur les versements en retard seront de 6 0/0.

Un titre provisoire, portant les versements, sera délivré après la répartition. Le titre définitif sera remis en échange du dernier versement.

La COMPAGNIE GÉNÉRALE DES TRANSPORTS PARISIENS PAR LE MATÉRIEL DES OMNIBUS a pour objet principal : le service des messageries, le transport des colis, objets divers, etc., le service des commissions, la distribution des imprimés, les expéditions contre remboursement, les encaissements des effets de commerce, etc., dans Paris et le département de la Seine.

Les avantages spéciaux de cette entreprise résultent **d'un traité passé avec la Compagnie générale des Omnibus de Paris** *et approuvé par M. le Préfet de la Seine et par M. le Préfet de police.* Ce traité concède à la COMPAGNIE DES TRANSPORTS PARISIENS le droit exclusif d'employer pour son exploitation les omnibus, la cavalerie, le matériel, les bureaux et immeubles de la Compagnie des Omnibus. Ces moyens d'action sont tellement puissants et économiques, qu'aucune entreprise de ce genre ne saurait atteindre le bon marché, la célérité et l'exactitude dont le service des omnibus a donné la preuve depuis tant d'années.

En un mot, le privilége exclusif d'exploitat on sur lequel reposent les actions des TRANSPORTS PARISIENS, *en fait un* **placement exceptionnellement avantageux.**

Les formalités seront remplies pour l'admission des titres à la Cote officielle de la Bourse de Paris

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE

Les Jeudi 26 et Vendredi 27 Octobre 1876

A LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE FINANCIÈRE

18, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris

Les coupons échus et tous titres négociables le jour de leur réception seront acceptés en payement *sans commission.*

Les Souscriptions peuvent être adressées, DÈS MAINTENANT, **à M. le Directeur de la SOCIÉTÉ FRANÇAISE FINANCIÈRE.**

Des notices détaillées seront envoyées franco *sur demande.*

Nous recommandons particulièrement les déjeuners du *Grand-Hôtel* : 4 fr., vin, café et liqueurs compris. *Dîners* de la *Table d'hôte* à 6 fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le *Grand-Hôtel* sont admises à ces deux tables.

LIQUIDATION
DE LA
LIBRAIRIE E. LACHAUD & CIE

(A. Dusserre exp.-comp., liquidateur)

4, place du Théâtre-Français, à Paris

Le Prompt calculateur ou les parties aliquotes simplifiées, par L. Chauchard. Broch. in-8°. . . . 1 »
Des Beaux-Arts dans la politique, par Georges Dufour, avec une préface par Arsène Houssaye. Un vol. in-18. . . . . 3 »
La République et les conservateurs, par M. de Marcère. Une brochure in-8°. . . . . 1 »
La Revanche de Camille, par Alb. Miral. Un volume in-18. . . . . 3 »
L'Araignée rouge, par René de Pont-Gest. Un volume in-18. . . . . 3 »
Les Femmes de glace, par Paul de Léoni. Un volume in-18. . . . . 3 »
Les Femmes qui tuent, par H. Legay. Un volume in-18 . . . . 3 »
Comment on peut guérir la goutte, par J. Frey. Un volume in-18 . . . . 1 »
L'Ombre, opéra-comique en trois actes, par M. de Saint-Georges, mus. de M. de Flotow. Un v. in-12. 2 »

Envoyer le montant en un mandat ou en timbres-poste, et on reçoit par retour du courrier.

EAU d'OREZZA, contre anémie, chlorose, gastralgies, etc. — **Consulter les Médecins.**

CACHEMIRE DE L'INDE p^r Robes, seul dépôt en Europe l'**Union des Indes, 1, r. Auber.**

Le Meilleur FIL à COUDRE et le Plus long de Métrage est le
FIL du GOUVERNEMENT
Exiger sur chaque pelote une bande **Tricolore** *avec l'inscription*
FIL du GOUVERNEMENT
Se trouve chez tous les Merciers
Entrepôt à Paris, B^d Sébastopol, 23.

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS
(6e année) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, **18,** Paris.
DIRECTEUR : **CH. DUVAL. OFFICIER RETRAITÉ**
Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers.
Paraît chaque dimanche. — Liste des anciens tirages.
Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.
ABONNEMENTS : Paris et Départements **3 FR. PAR AN**
Abonnement d'essai . **3** mois, **1** fr.
L'ABONNÉ D'UN AN reçoit **EN PRIME GRATUITE** un beau **PORTEFEUILLE FINANCIER**
avec un Traité de Bourse de **200** pages.

BRULOIR A CAFÉ
allant sur tous les fourneaux.
NOUVELLE CAFETIÈRE A CIRCULATION
4, rue Vivienne, à Paris.

Ceinture contre le mal de mer.
Ceinture de sauvetage.
Ceinture pour monter à cheval.
Ceinture pour soutenir l'abdomen.
CHARBONNIER, fab^t, r. St-Honoré, 376. Assomption.

Plus de **TETES CHAUVES!...** **Découverte** sans précédent! **Repousse certaine et Arrêt** des chutes (à forfait). Env. gratis renseig. et preuves. **On jugera.— MALLERON, 110, r. Rivoli, Paris.**

DROIT ET MÉDECINE Internat libre pour la préparation des examens, fondé sous le patronage de hauts dignitaires de l'enseignement. INSTITUTION DE REUSSE, 49, rue du Cardinal-Lemoine, Paris. Tous les étudiants présentés ont été reçus, la plupart avec mention. Ceux en droit, attardés, ont passé 1er et 2me examen en un an.

RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX DE MME S. A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse.—**Nouvelle** vie, Croissance et Beauté. Se trouve chez les Coiffeurs et Parfumeurs. **Entrepôt: 37, Bd. Haussmann, Paris.**

SURDITÉ BRUITS Doct^r **GUÉRIN,** R. Valois. 17, Paris 1^h à 2^h. — **Pas d'opération.** — Traite aussi par correspondance.— *Guide du Traitement,* **2** fr.

Annonces de MM. les Officiers ministériels

ADJ^ON, *même sur une enchère,* en la ch. des notaires de Paris, le mardi 7 novembre 1876, d'une
MAISON à PARIS, passage Basfour, n° 5 (rue Saint-Denis, hauteur du 178).
Produit annuel : 6,080 fr. — Mise à prix : 60,000 fr.
S'adr. à Me Olagnier, not., boul. des Italiens, 27.

ADJ^ON, *sur une enchère,* en la chambre des notaires de Paris, le mardi 14 novembre 1876 D'UN
G^D HOTEL ET BEL HOTEL A PARIS RUE LE PELETIER, 6
Contenance : 664 mèt. — Mise à prix : 700,000 fr.
Entrée en jouissance immédiate.
S'ad. : 1° Me Vidal, avocat, rue Richelieu, 103; et aux notaires, 2° Me Baudrier, Chaussée-d'Antin, 68; 3° et Me Pinguet, rue des Pyramides, 8, dépositaire de l'enchère, chez lesquels on délivre les permis de visiter.

ADJ^ON, *même sur une enchère,* en la chambre des notaires de Paris, le mardi 7 novembre 1876, midi, DE
3 MAISONS A PARIS RUE MAUBEUGE

N° 45.	Revenu : 36 250 fr. —	Mise à prix :	410 000 fr.
N° 47.	— 34,700 fr. —	—	360,000 fr.
N° 51.	— 18,800 fr. —	—	200,000 fr.

Me Mahot-Delaquerantonnais, n^re, rue de la Paix, 5.

Etude de Me Charles Le Brun, avoué à Paris, rue du 29 Juillet, n° 3.
(Successeur de Me Quatremère).

VENTE, au Palais de Justice, à Paris, le 9 novembre 1876, à deux heures de relevée,
D'UNE USINE POUR FABRICATION DE GLUCOSE ET RAFFINERIE DE MÉLASSE, sise à PARIS (13e arrondissement), avenue Fortin, située entre les numéros 166 et 168 de l'avenue de Choisy, avec le matériel servant à l'exploitation de l'usine.
Contenance : 744 mètres environ.
Mise à prix : 44,055 francs.
S'adresser, pour les renseignements :
Audit Me Charles Le Brun;
A Mes Delessard et Foussier, avoués à Paris;
Et à M. Moncharville, syndic de la faillite Rouvet fils et Ce, demeurant à Paris, rue de Provence, n° 40.

Les Annonces et Insertions sont reçues
Chez MM. L. AUDBOURG et Cie, 10, place de la Bourse,
et dans les bureaux du journal.

PÂTE ÉPILATOIRE *Supérieure aux poudres.* Enlève radicalement tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Innocuité absolue. Pr.: 10 fr. Mme DUSSER, 1, rue J.-J.-Rousseau, au 1er, Paris.

4 fr. par an. LE **4** fr. par an.
MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS
(13e ANNÉE) ***104, rue de Richelieu, Paris*** (13e ANNÉE)
PROPRIÉTÉ & ORGANE DU CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS
Société anonyme au Capital de trois millions
PARAIT TOUS LES JEUDIS
Causeries financières. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Tableau et prix des coupons.— Comptes-rendus des assemblées.— Recettes des chemins de fer.—Bourses de Paris, Lille, Lyon, Marseille. — Bilans des institutions de crédit. — Listes des Tirages.
Prime gratuite : LE CALENDRIER-MANUEL DU CAPITALISTE POUR 1876
Volume plein de renseignements pratiques à l'usage des capitalistes et des rentiers.

MACHINE A PLISSER A TUYAUTER, b. s. g. d. g. *Système Jeansaume* Perfectionnée par CRESPIN aîné
8 médailles 3 en or et DEUX CROIX D'HONNEUR DONT UN HORS CONCOURS
CRESPIN AINÉ
de Vidouville (Manche), dem^t à Paris, 11, 13, 15, b^d Ornano
MACHINES A COUDRE de tous systèmes, garanties deux ans.
VEND A CRÉDIT — **MÉNAGE. TOILETTE,** etc.— *En Province les* **MACHINES à coudre** — **MACHINES à plisser et à tuyauter** *sont expédiées à moitié payement. A Paris on donne de plus grandes facilités.* Envoie gratis et franco la brochure explicative.

PRODUITS HYGIÉNIQUES St-DENIS

La Compagnie Centrale de France, dans le but de généraliser l'usage des agents hygiéniques, s'inspirant des préceptes de la science et mettant à profit la vaste organisation de sa Maison de commerce et les grands moyens de production de son **Usine St-Denis,** offre au public, en qualité sup^re et à prix modérés sous la garantie de son cachet :

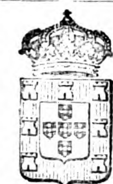
EN PRODUITS HYGIÉNIQUES ALIMENTAIRES:

Analeptine ou Farine de santé St-Denis, comme aliment du matin pour les enfants et personnes délicates. Boîtes **2** fr.
Cordial ou Liqueur de santé de St-Denis, comme liqueur de table la plus saine et la plus agréable. Bouteille **4** fr.
Chocolat de santé de St-Denis, des plus digestifs et des plus nutritifs parmi les produits similaires. Demi-kil. **2** fr.
Thé de Chine, mélangé de santé St-Denis, comme réunissant l'arome, la saveur et l'action à la fois tonique et stimulante que l'on recherche dans ce produit. Boîte **2** fr.
Eau de fleurs d'oranger extra de St-Denis. Flac. **1** fr. **25**
Ces produits sont accompagnés de prospectus-instruction.

EN PRODUITS HYGIÉNIQUES DE TOILETTE:

Eau de toilette balsamique Saint-Denis, produit le mieux approprié à l'entretien de la peau et le plus suave. . . . . Flac. **2** fr.
Vinaigre de **toilette tonique** St-Denis, pour les soins du corps quand la peau a besoin de tonicité. Flac. **1** f. **50**
Eau dentifrice de St-Denis. . . . . id. **1** 80
Poudre id. rose de St-Denis. . . . . Boîte **1** 50
Poudre id. au charbon de quinquina id. **1** 50
Pommade balsamique comophile. . . Pot **1** 50
Savon balsamique dermophile. . . . . Pain **0** 80
Tous produits recommandables pour leurs usages spéciaux.

Vente en Gros : Compagnie Centrale de France, 7, rue de Jouy, Paris ; — Détail dans les Pharmacies.

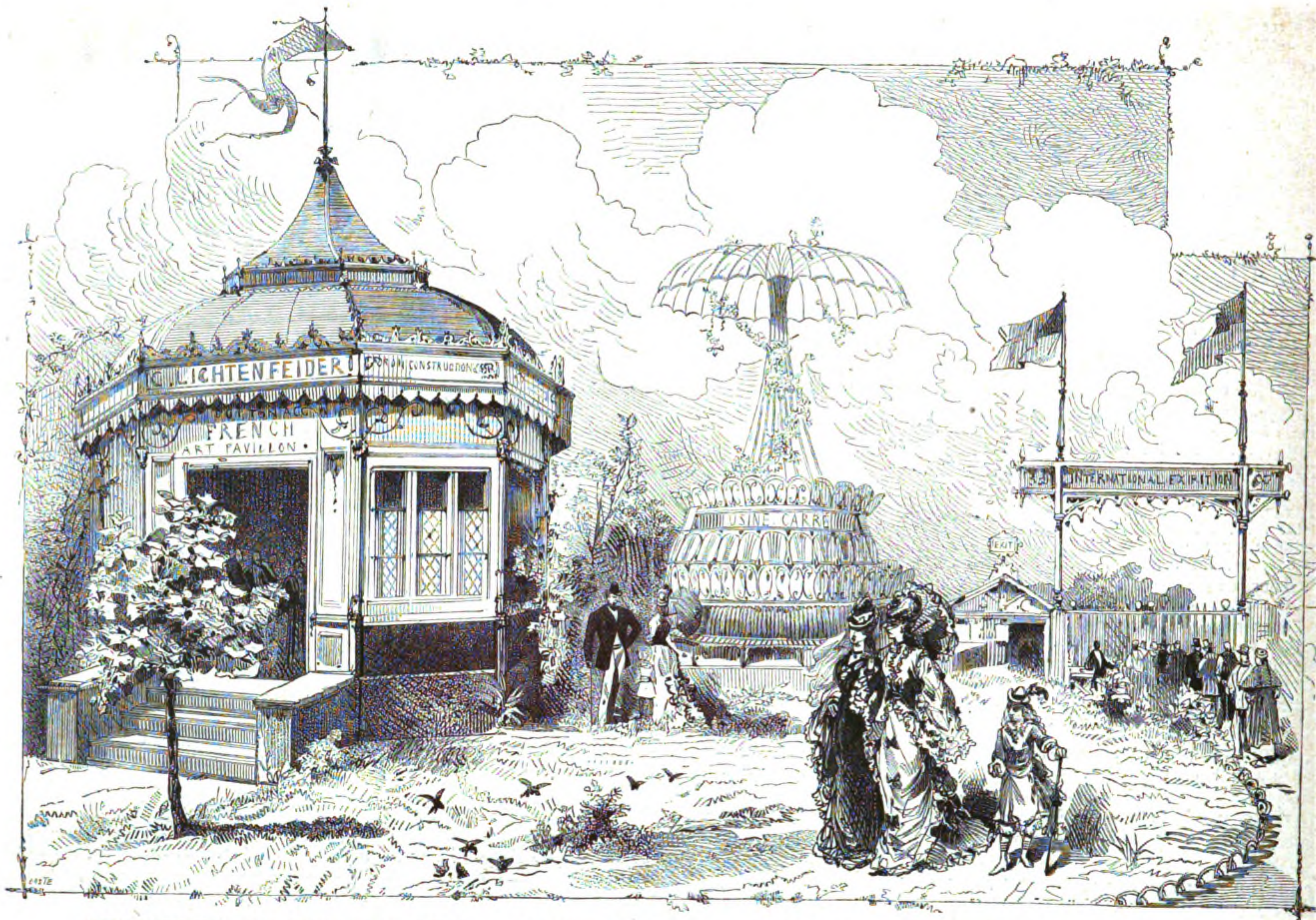


PREMIER PRIX **LOUIS-ERNEST,** Dentiste Américain MÉDAILLE D'OR

Dentiste de S. M. l'Empereur d'Autriche et roi de Hongrie, de S. M. le roi de Portugal, de S. A. Mgr le duc de Montpensier.

DENTS ET DENTIERS sans crochets ni ressorts; système perfectionné *complètement nouveau, inconnu en Europe,* breveté s. g. d. g.
AURIFICATION et **EMAILLAGE** des dents cariées. — Opération sans douleur.
Guérison complète des dents douloureuses. — Consultations de 10 heures du matin à 4 heures du soir,
24, *rue de la Chaussée-d'Antin,* 24 (au premier), *Paris.*





EXPOSITION DE PHILADELPHIE. — Pavillon de M. Lutton (agent de la Commission française) et de la Photochromie. Pyramide de l'usine Carré. — Une des portes principales. — (D'après le croquis de M. Piton.)

Le vingt-unième numéro du *Journal de Musique*, qui paraît aujourd'hui, contient :

MUSIQUE : *l'Amour*, poésie de Mlle Bertin, musique de Gide. — *Deux Menuets*, musique de Mozart.

TEXTE : Les Conservatoires. — *Kosiki*. — Les Couplets de la Poupée. — Album anecdotique. — Nouvelles de Partout.

Un numéro toutes les semaines, 40 centimes.

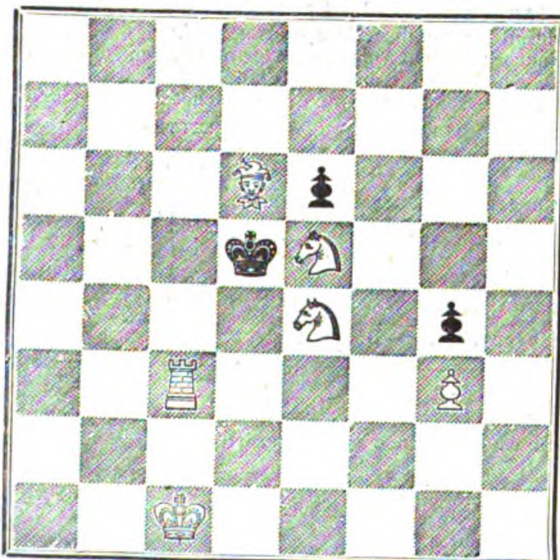
Abonnements (Paris et départements) : un an, 18 fr.; — six mois, 9 fr.; — trois mois, 4 fr. 50; — un mois, 1 fr. 50.

Adresser les demandes à M. Bourdilliat, administrateur du *Journal de Musique*, 13, quai Voltaire, à Paris.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 627, COMPOSÉ PAR M. P.-T. DUFFY

English chess Problems.



Les Blancs font mat en trois coups.



M. Charles Sainte-Claire Deville, membre de l'Académie des Sciences. — (Photographie Truchelut.)

Solution du problème n° 624.

1. F 1 TD — 1. P 6 T (meilleur)
2. F 4 FD — 2. T *ad libitum*
3. C 6 FR ou 5 FD, échec et mat.

Solutions justes : MM. Misselieux; G. Faure; le Cercle de Château-la-Vallière; A. Barrier; E. Bost; Jocelyn; L. de Croze; Polydore; G. Prévost; A. Roger; A. Lansquenet; un habitué du café Kern, à Bordeaux; B., Cercle militaire, au Havre; E. Lafarge; le Grand Café Serin, à Angers; le Cercle de l'Isle-sur-le-Doubs; Em. Frau; Midas, café du Commerce, à Cruzi; Kassioph; le capitaine A. G. Boutigny; E. Anterrieu, café Poujol, à Montpellier.

Autres solutions justes du problème n° 622 : MM. le docteur A. Barrier et E. Bost; H. Frau; Alf. Lansquenet; le Grand Café Serin, à Angers; le Cercle de l'Isle-sur-le-Doubs; le capitaine A. G. Boutigny; le Cercle de Château-la-Vallière.

P. JOURNOUD.

RÉBUS





EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Il n'y a pas de patrie pour l'art!

Solution unique : l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20e Année. N° 1020 — 28 Oct. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. É. HUBERT.



LA PERCÉE DE L'AVENUE DE L'OPÉRA. — Aspect du quartier de la Butte-des-Moulins, le 15 octobre au soir.
Les déménageurs. — Les entrepreneurs. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Scott.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

Et voilà de nouveau sur le tapis la question la plus délicate, la plus ardue, la plus controversable de la législation humaine.

Le douloureux procès de cet élève de Saint-Cyr, qui a été condamné pour vol, a servi de point de départ à une série de dissertations sur la fameuse recherche de la paternité et sur les nombreux problèmes sociaux qui en dérivent.

N'est-ce pas, en effet, à l'abandon dans lequel le jeune coupable avait été laissé par son père naturel qu'on peut en partie attribuer le fatal entraînement qu'il a subi?

Quand Alexandre Dumas fils a écrit ses brochures radicales et intransigeantes sur la matière, il partait d'un point incontestablement juste. Mais où arrivait-il? à des conclusions irréalisables. C'est là le nœud gordien : trouver les moyens pratiques de réforme.

Un médecin arrive aujourd'hui assez facilement à vous dire :

— Vous avez une fluxion de poitrine.

Et c'est la vérité. Progrès réel, puisque autrefois il vous aurait dit :

— Vous avez une inflammation comme ceci ou une fièvre comme cela.

Mais c'est quand on passe à la thérapeutique que l'auteur s'embarrasse.

De même pour les maladies des lois. (Car les lois sont malades tout comme les personnes.)

Chacun diagnostique que les choses ne sont pas en état sain. Mais comment arriver à la guérison du corps social? Si par exemple vous ordonnez la recherche de la paternité et imposez au père naturel des devoirs sanctionnés par un châtiment en cas d'infraction, vous ouvrez toute grande la porte à d'odieuses fraudes. Le chantage est aussitôt exploité par des drôlesses qui, en menaçant de revendications fausses, intimideront les pusillanimes et extorqueront de l'argent aux timorés.

Sans parler de bien d'autres périls qui surgiront, le jour où l'on voudra appliquer ce principe, si équitable en apparence.

Et pourtant le *statu quo* est bien difficile à maintenir; car tous les jours il engendre des drames du genre de celui qui s'est dénoué l'autre semaine devant le conseil de guerre.

Tenez... j'en sais un plus terrible encore, qui remonte à une quinzaine d'années et dont le scandale a été étouffé alors.

M. de X..., personnage très en vue à l'époque dont nous parlons, avait eu une jeunesse orageuse. Ce qui ne l'avait pas empêché de faire son chemin, ce qui ne l'empêchait pas, non plus, de savourer fort paisiblement sa brillante situation.

M. de X... n'était, par ma foi, pas homme à être troublé par le remords, et je gagerais qu'il avait oublié même jusqu'au nom de celles qu'il avait délaissées jadis.

Il rentrait de plein droit dans la catégorie des sceptiques dont Henri Heine disait :

— Ce sont les paralytiques de la conscience.

Les événements, toutefois, ménagent parfois aux plus endurcis des épreuves qui viennent à bout de leur endurcissement.

Un jour un vol important est constaté chez M. de X... On s'est introduit dans son cabinet, on a forcé un secrétaire et emporté une somme considérable.

Plainte, comme de raison; ardentes recherches de la justice, désireuse de témoigner de son zèle en l'honneur d'une notabilité de cette taille. Bref, quelques jours après on met la main sur le voleur, un pauvre hère à la vie aventureuse, qui de chute en chute, de misères en misères, était descendu jusqu'au crime.

On l'amène au juge d'instruction et le premier interrogatoire débute comme il suit :

— Vous reconnaissez avoir commis le vol qui vous est imputé?

— Je le reconnais.

— Avez-vous quelque excuse à faire valoir pour expliquer le détournement dont vous vous êtes rendu coupable au préjudice de M. de X...?

— Je ne sais pas si c'est une excuse, *mais je suis son fils!...*

Vous jugez quel émoi cette brusque réponse put causer.

Immédiatement M. de X... fut mandé, on lui fit part de l'étrange révélation, et, comme le fait était vrai, la plainte fut retirée et l'on s'arrangea pour que l'affaire n'eût pas de suites publiques.

Donnez ce thème à d'Ennery, il en fera cinq actes.

∿∿ Moins grave est un autre problème, également à l'étude. Je veux parler du déplacement de la petite Bourse.

Comme les abus ont la vie dure!... Voilà bien trente ans que, périodiquement, messieurs les agioteurs provoquent des lamentations, des protestations, des pétitionnements.

Autrefois, ce furent les commerçants du passage de l'Opéra qui firent une levée de boucliers contre les attroupements de coulissiers. Le passage de l'Opéra fut évacué, ce qui fit gémir véhémentement les vendeurs de primes et les acheteurs de ferme, ainsi condamnés au plein vent.

Plus tard, la petite Bourse fut entièrement supprimée. Du moins y eut-il tentative en ce sens. Ce fut l'époque où les spéculateurs persécutés recouraient aux moyens les plus invraisemblables pour se ruiner, sans avoir à redouter l'intervention des sergents de ville.

N'avaient-ils pas, entre autres expédients, imaginé de faire queue à la porte des Variétés!

Or, justement, dans ce temps-là, les Variétés, si prospères aujourd'hui, traversaient une crise néfaste. Soudain, un soir, vers sept heures, le directeur, en arrivant au théâtre, voit se dérouler une longue perspective de spectateurs attendant l'ouverture des bureaux.

Folle ivresse! Il monte à son bureau en se frottant les mains.

— Voilà donc un succès!... Ah! quel drôle d'original que le public! La veille encore il faisait froide mine à ma pièce, et tout d'un coup... Enfin, l'important, c'est que l'on se décide à venir. Mieux vaut tard que jamais.

Et il se refrotte les mains; puis, quand il estime que l'entrée est faite, il descend chez la buraliste :

— Eh bien! cela a marché ce soir... Nous devons avoir fait au moins trois mille!

— Comment, monsieur!... Il y a cent cinquante-deux francs de recette en tout et pour tout.

— Cent cinquante-deux!... Allons donc! c'est impossible.

Il court regarder la salle... un désert!... Mais alors qu'est donc devenue cette foule qui faisait queue tout à l'heure?

La foule, c'étaient les proscrits de la petite Bourse qui s'étaient dispersés dès qu'était venu le moment de prendre ses places.

La même comédie se renouvela huit jours de suite, sans que l'infortuné directeur pût arriver à avoir le mot de l'énigme. Il l'eut enfin et déposa son bilan de désespoir.

∿∿ Pour en revenir aux plaintes que la petite Bourse motive derechef en ce moment, il faut avouer qu'elles sont cruellement fondées.

Vous est-il arrivé de passer, en ces derniers temps de bourrasques orientales, dans les parages du boulevard des Italiens? C'était effroyable pour ces malheureux patentés dont les magasins sont absolument murés par un décuple rang de promeneurs. Que dis-je de promeneurs! Ils se gardent bien de bouger. C'est l'encombrement à l'état d'immobilité permanente.

Pour arriver jusqu'à la boutique d'un des commerçants que masque cette impitoyable cohue, il faudrait jouer de la hache et du revolver.

Vous pensez si elles sont satisfaites, ces victimes cloîtrées malgré elles. Non-seulement elles ne vendent pas pour un centime dans toute une soirée, mais il y a un bien autre péril dans ce voisinage murant. Je parlais tout à l'heure du passage de l'Opéra, qui fut pendant longtemps le rendez-vous des boursicotiers. C'est là que se produisit un cas tristement comique de contagion.

Alors, ainsi qu'à présent, les magasins étaient obstrués et mis dans l'impossibilité de recevoir un acheteur. Or, que faire dans une boutique, à moins que l'on n'y vende?

Un des marchands du passage, poussé au spleen par le désœuvrement, avait pris le parti d'ouvrir sa porte et d'écouter pour se distraire les bourdonnements d'alentour.

Ce fut d'abord une inoffensive distraction. Puis il prêta une oreille plus attentive et commença à comprendre ce que signifiaient les mots « *primes, reports*... Je donne du 3 à 70 dont 50... » qui bruissaient perpétuellement dans les rassemblements voisins.

Un soir, il s'approcha un peu plus. Justement, dans un groupe installé devant son étalage, on parlait du gain merveilleux réalisé par un coulissier sur une valeur à la mode. Ah! bah!... notre boutiquier était mordu au cœur. Huit jours après, il avait un carnet et tripotait avec rage. Au bout d'un an, on vendait tout chez lui par autorité de justice.

Et voilà comment le voisinage de la petite Bourse est doublement redoutable!

Si maintenant vous me demandez ce qu'on peut y faire, je vous répondrai que c'est vraiment une niaiserie sans pareille que d'aller chercher bien loin, pour y pratiquer les jeux de la ruse et du hasard, ce qu'on a sous la main.

Êtes-vous passé le soir sur la place de la Bourse? Un steppe!

Pourquoi la petite Bourse ne tient-elle pas ses assises dans les quinconces qui bordent la grande? Là ils ne gêneront personne et ne seront gênés par personne, ces messieurs du Cinq.

C'est probablement parce que la solution est trop simple, que l'on n'y a pas pensé encore

∿∿ Variante imprévue à un usage antique et peu solennel.

Il y a longtemps que les anciens élèves d'un même lycée ont coutume de se réunir chaque année en un dîner fraternel.

— La fête des rides, disait Roqueplan.

Mais, malgré les quolibets, l'habitude était prise et se perpétuait.

Voici qu'on veut remplacer les dîners de la camaraderie par des bals. Le collège Turgot donne, le premier, l'exemple cette année.

Les condisciples de cet établissement, que la vie a éparpillés un peu partout, sont invités à se réunir le mois prochain dans la salle du Grand-Orient, pour s'y livrer à des entrechats confraternels

Franchement, je ne crois pas l'innovation heureuse. Cela pour plusieurs raisons.

La première, c'est que la danse n'est pas beaucoup ce qu'aime notre époque. Première raison.

Seconde raison : le bal des souvenirs peut avoir de l'attrait pour les jeunes gens; mais pour les autres?... Et les autres sont, hélas! la grande majorité dans ces réunions rétrospectives. Les quadrilles des derniers venus n'auront-ils pas l'air de narguer les rhumatismes et les lumbagos de leurs anciens? Ce qui engendrera plutôt la discorde que la fraternité.

Et puis — troisième raison — les banquets scolaires se passaient entre hommes, ce qui (pardonnez-

moi, mesdames, de mettre ces vilains points sur les *i*) ce qui avait l'avantage de donner toutes sortes de libertés : liberté de conversation et de gais propos à ceux qui venaient, liberté de faire l'école buissonnière à ceux qui se servaient de ce prétexte pour exécuter une petite fugue.

C'était un prétexte si commode pour conquérir une soirée et la soustraire au contrat conjugal :

— Ma chère amie, je suis désolé, mais je serai forcé de te quitter samedi... Oui, c'est le dîner annuel des Labadens, et Labadens moi-même...

La plus jalouse des épouses ne trouvait rien à répliquer.

Tandis qu'avec les bals, au contraire, tout homme marié sera tenu d'emmener sa femme. On ne peut pas danser entre hommes, n'est-ce pas?

Dès lors explosion de rivalités féminines, assauts de coquetterie. Dès lors...

Je n'insiste pas, la galanterie française s'opposant à ce que je dise toute ma pensée. Mais, croyez-moi, que ces fêtes restent exclusivement masculines, sinon, elles auront bientôt cessé d'être.

∿∿ Le gros événement littéraire du moment c'est la publication de la *Correspondance de Balzac*.

Vous vous souvenez que, jadis, mon homonyme le docteur Véron, désireux de payer sa bienvenue à la société des gens de lettres, institua un prix de dix mille francs pour récompenser la meilleure étude qui serait faite sur le grand romancier.

Personne ne sembla digne des dix mille francs, qui furent en désespoir de cause attribués aux rapporteurs même du concours.

On parut s'étonner beaucoup alors qu'il ne se fût trouvé aucun concurrent pour portraiturer Balzac de façon à satisfaire l'admiration publique. La correspondance que l'on publie excuse singulièrement l'insuffisance des peintres à la plume.

Comment saisir en effet une figure qui se déclare elle-même insaisissable?

Voici, en effet, comment Balzac s'apprécie dans une des lettres qui vont voir le jour:

« Je renferme dans mes cinq pieds deux pouces toutes les incohérences, tous les contrastes possibles, et ceux qui me croiront vain, prodigue, entêté, léger, sans suite dans les idées, fat, négligé, paresseux, inappliqué, sans réflexion, sans aucune constance, bavard, sans tact, malappris, impoli, quinteux, inégal d'humeur, auront tout autant raison que ceux qui pourraient dire que je suis économe, modeste, courageux, tenace, énergique, négligé, travailleur, constant, taciturne, plein de finesse, poli, toujours gai; celui qui dira que je suis poltron n'aura pas plus tort que celui qui dira que je suis extrêmement brave, enfin savant ou ignorant, plein de talents ou inepte; rien ne m'étonne plus de moi-même. Je finis par croire que je ne suis qu'un instrument dont les circonstances jouent. »

Balzac exagérait un peu. Il avait en lui des qualités maîtresses qui restaient inébranlables, en dépit de toutes les secousses et de toutes les épreuves.

Seulement, comme chez tous les écrivains de ce siècle, chez lui la névrose faisait des siennes par instant. La névrose, que l'on n'avait point encore découverte ni étudiée, mais qui n'en existait pas moins.

Cet homme, si robuste en apparence, était femme par bien des côtés. Cette sensibilité nerveuse était encore surexcitée chez lui par l'effroyable abus qu'il faisait du travail et du café; ceci stimulant cela.

La correspondance de Balzac le montrera au public sous un aspect qui pourrait le faire mal juger, si l'on n'était prévenu et mis en garde.

Dans un grand nombre de ses lettres, on le voit revenir avec acharnement sur la question d'argent. Sans cesse il parle des échéances auxquelles il a à faire face, des sommes qu'il voudrait gagner, des difficultés pécuniaires contre lesquelles il se débat.

Un commerçant ou un banquier ne s'exprimerait pas autrement.

Était-ce donc avidité? Non; mais Balzac était de ceux qui ont besoin de vivre large.

Ah! ce n'était pas pour garder l'argent qu'il le souhaitait!

Il avait la main toujours ouverte, soit pour donner, soit pour jeter au vent la semence de quelque entreprise grandiose par lui rêvée.

Il aurait voulu la richesse pour conquérir l'indépendance de son cerveau.

Un de ses amis me racontait qu'il lui disait un jour :

— Vois-tu, il me répugne d'écrire toujours sur commande. Ce qu'il faudrait, c'est pouvoir faire deux parties de sa vie. La première pour s'enrichir dans le commerce, la seconde pour penser à son aise. J'ai envie de me faire pendant quelque temps marchand de denrées coloniales, pour ne plus être forcé ensuite de rester marchand d'idées.

Voilà l'homme.

Cet argent, dont le nom revient si souvent dans sa correspondance, n'était pas pour lui un but, mais un moyen.

∿∿ On voit aussi dans les lettres de Balzac de quelle amertume son cœur était rempli contre ses contemporains, qui le méconnaissaient.

Car il ne faut pas oublier qu'il fut aussi violemment contesté autrefois qu'il est aujourd'hui unanimement acclamé.

Cette injustice lui causait de véritables accès de rage.

Le même ami me racontait qu'un jour, en arrivant chez lui, il le trouva en proie à une sorte de délire.

Il s'était enveloppé la tête avec de l'ouate, prétendant que le moindre bruit lui déchirait la cervelle et pleurant comme un enfant, pour pester ensuite comme un soudard.

— Les misérables, criait-il, ils me tueront! Regarde ce qu'ils écrivent sur moi.

Et il montrait deux ou trois articles de dure critique.

L'un de ces articles était justement signé d'un des fruits secs du temps, hargneux et venimeux comme tous les fruits secs.

— Celui-là, je ne pourrai jamais me baisser assez bas pour le souffleter.

Et il frappait sur la table d'énormes coups de poing.

— Je croyais, remarqua son ami, que le moindre bruit te déchirait la cervelle?

— Pas celui que je fais.

Et, éclatant de rire malgré lui, voilà qu'il arrache ses bandeaux d'ouate, et, s'habillant :

— Allons dîner chez Véfour. Il n'y a qu'en cuisine que mes contemporains y connaissent quelque chose.

∿∿ Ces contemporains-là, cependant, il ne dédaignait pas de les flatter parfois.

Ce n'est pas sans une vive surprise que l'on trouvera dans sa correspondance de ces billets adulateurs, adressés parfois à des écrivains de second ordre et contenant des éloges emphatiques dont Balzac, bien entendu, ne pensait pas le premier mot.

Lamartine, un jour qu'on lui reprochait d'écrire, lui aussi, trop facilement de ces sortes d'épîtres de complaisance, répondit :

— Quel inconvénient y a-t-il à grandir ceux qui sont trop petits pour vous gêner jamais?

Était-ce aussi l'opinion de Balzac?

Ce qu'il y a de certain, c'est que Balzac ne sortira en rien diminué de cette épreuve si redoutable. La publication des correspondances posthumes est d'ordinaire pour les hommes illustres ou la roche Tarpéienne ou le Capitole. Pas de milieu.

Pour Balzac, ce ne sera ni l'une ni l'autre.

Il avait déjà pris son niveau. Rien ne saurait plus ni le hausser, ni l'abaisser.

∿∿ De nouveaux horizons vont-ils s'ouvrir pour le théâtre?

On annonce que, dans la prochaine pièce que doit monter la direction des Folies-Dramatiques, on assistera à une foire prise sur nature, et que cette foire sera ornée d'exhibitions en tout genre.

On y verra non-seulement des curiosités, mais des *monstruosités* (*sic*) récoltées depuis longtemps par des commis-voyageurs en phénomènes.

Tiens! tiens! Voilà un procédé de rajeunissement auquel on n'avait pas songé encore pour l'opérette. Un duo interprété par une femme à deux têtes ne saurait manquer de causer une surprise charmante au dilettantisme. L'homme-chien, aboyant des couplets, ne serait pas non plus dépourvu de piquant.

Nous avons encore l'homme-éléphant, à qui l'on pourrait faire danser une valse chantée.

Après l'opérette viendra la comédie.

Quel sujet neuf que la jalousie des deux frères siamois épris de la même femme, et voulant, au risque de leur vie, couper la ligature qui les unit !

C'est égal, si l'on n'a encore que cela pour régénérer l'art dramatique...

∿∿ Il ne se passe plus de mois qui n'ait sa petite exposition.

La dernière venue, c'est l'exposition des champignons installée par la Société d'horticulture.

A coup sûr, les intentions des organisateurs étaient tout ce qu'il y a de plus pur.

Un compte rendu prenait l'autre jour la peine de nous les expliquer ainsi :

— Le but de cette exposition et des conférences qui vont la suivre est de vulgariser la science des cryptogames, de faire connaître les espèces saines et les espèces dangereuses.

Aie! aie! c'est précisément là ce que je crains et ce qui m'épouvante.

Avec la bonne et franche ignorance on n'est pas tenté de courir les bois pour faire la chasse à la mort, tandis qu'en donnant au vulgaire des notions qui resteront forcément incomplètes, on induira en tentation un tas de braves gens qui s'empoisonneront par vanité, et vous verrez les accidents se multiplier effroyablement.

C'est que, tout justement, on met là en branle un des défauts les plus dangereux de notre caractère national : vouloir s'y connaître! manie presque universelle!

Le *monsieur qui s'y connaît* est terrible pour les autres et pour lui-même. Il opère dans les grandes comme dans les petites circonstances de la vie.

Une lampe va s'éteindre dans une soirée bourgeoise :

— Laissez faire mon mari, il s'y connaît.

Et le mari qui s'y connaît renverse la lampe dans le piano.

— Vous ne faites rien à la Bourse? Vous avez tort. Vous devriez consulter mon frère, qui s'y connaît.

Le frère qui s'y connaît se ruine en vous ruinant.

Il y a encore l'ami qui s'y connaît, qui vous fait payer trois mille francs un Raphaël qui vaut trente sous ;

Le parent qui s'y connaît, et qui vous persuade que vous êtes trompé par votre femme, la plus honnête créature du monde;

Le.....

Mais en somme dans tous ces cas il y a du remède, tandis qu'avec les champignons, merci bien! Croyez-vous que ce soit par gourmandise que l'on risque ainsi sa peau? Non : c'est uniquement pour se poser en monsieur qui s'y connaît.

O société d'horticulture, quel mauvais service vous nous rendez là!...

Cela me rappelle les dîners de Polydore Millaud. On y voyait invariablement figurer des cèpes à la bordelaise, un plat du pays de l'amphitryon.

— Goûtez-moi ces cèpes, faisait-il, vous m'en direz des nouvelles... Et vous savez, pas de danger!...

On goûtait. Puis, quand on avait avalé sa part, on remarquait que Millaud avait laissé son assiette entièrement vierge.

— Vous n'en mangez donc pas ?

— Moi, jamais... J'ai vu arriver trop d'accidents affreux!...

∿∿ L'avant-dernier mot de Cham.

On causait devant lui d'un écrivain dont la méchanceté fait tout le talent.

Hors de là, plus rien; mais quand il s'agit de médire, son esprit devient alerte tout de suite.

— Drôle de spécialité! dit Cham, il a inventé le vinaigre mousseux.

PIERRE VÉRON.

NOS GRAVURES

—

Un quartier exproprié

Il a fallu une fière audace pour oser couper Paris en morceaux, comme on sépare un gâteau, pour donner à chaque part l'air et la lumière qui lui manquaient et équilibrer la circulation des extrémités au centre et des extrémités aux extrémités.

Aussi que de cris, que de réclamations, lorsque la pioche chassa devant elle les populations acoquinées dans leurs vieux quartiers chancelants! que de vraies larmes aussi versées par ceux qui, avec l'amour de la famille, ont l'amour du toit qui en recèle toutes les joies ou tous les souvenirs! Que de détresse, enfin, chez les petits commerçants, chez les industriels qui se voyaient enlever leur gagne-pain!

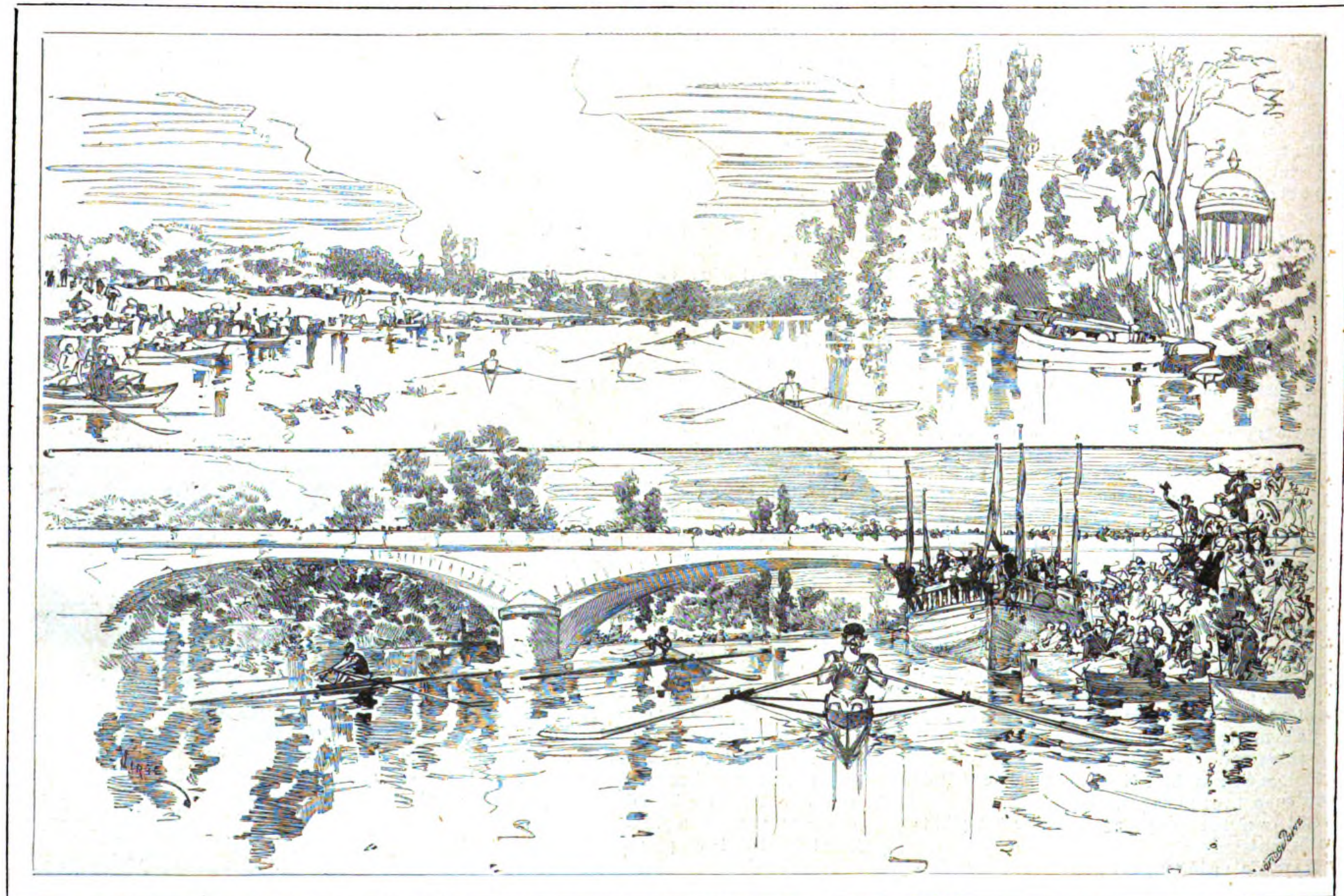
Et puis de larges indemnités sont venus calmer ceux-ci; des installations plus commodes et des habitations plus saines ont consolé ceux-là; on a fini par ne voir dans ces bouleversements que des déplacements d'intérêts, des mesures d'hygiène, et, l'intérêt général l'emportant, tout bon Parisien s'est montré très-fier du Paris nouveau, devenu de plus en plus le point de mire des touristes de l'univers.

On ne fait donc que continuer ce que la guerre avait interrompu, et depuis trop longtemps l'épée de Damoclès plane sur la butte des Moulins pour que ses habitants soient surpris de voir se rompre le fil dont dépend leur destinée. Les précautions sont donc prises, et c'est avec un entrain merveilleux que se vident ces hautes masures aux planchers vermoulus et aux dalles moisies. Dès la pointe du jour, la plupart des rues où sont situés ces immeubles étaient envahies ces jours derniers par une véritable armée de déménageurs. De dix heures du matin à dix heures du soir, c'était un brouhaha indescriptible. Dans chaque rue, les voitures de déménagement se faisaient suite. Ici, on chargeait des meubles; là, des marchandises; plus loin, du bois à brûler, et partout des vieilleries de toutes sortes. On est si riche quand on déménage!

Notre dessin, pris à la tombée de la nuit, représente le coin le plus populeux de ce quartier bientôt disparu, au moment où les déménageurs



S. M. SIDI-MOULEY-HALEM, Empereur du Maroc. — (Croquis de M. Salvator de Flo)



LE CHAMPIONNAT DE FRANCE. — Courses en squif à Neuilly-Saint-James. — (Dessin de M. Vierge, croquis de M. Collingridge.)

LES ANNIVERSAIRES. — Les Tirailleurs de la Seine au combat de la Malmaison, le 21 octobre 1870. — Tableau de M. Berne Bellecour.

(Dessin de M. Pélissier, d'après la photographie de MM. Goupil.)



se mêlent aux entrepreneurs embauchant leurs ouvriers pour le lendemain. C'est la dernière heure, et ce n'est pas la moins pittoresque.

Régates de Neully-Saint-James

C'EST fini pour cette année; il faut dire adieu aux réunions de canotiers. Nous avons vu, le 15 octobre, pour la dernière fois, en 1876, tous les chapeaux japonais de la Seine et de la Marne, tous les bérets rouges, bleus, jaunes, blancs, les tricots bariolés réunis en assemblée dans la suprême solennité de la saison, la course du *Championnat de France*.

C'est à Neuilly-Saint-James qu'après avoir, depuis les premiers beaux jours, fait cent voyages de Joinville-le-Pont à Bougival, lutté à Asnières, à Charenton, à Saint-Cloud, à Port-Créteil, etc., promené chanteurs et chanteuses le long des îles de la Marne ou de la Seine, bercé des couples rêveurs sous les saules de la Grenouillère, toutes les yoles, toutes les périssoires, tous les squifs, tous les youyous, tous les bachots, enfin tout ce qui flotte, c'est à Saint-James, dis-je, que tout cela se rend pour assister au grand tournoi d'où sort le premier rameur des fleuves et rivières de France.

Malgré ce ciel sombre, ces averses menaçantes, cette bise froide d'hier, toutes les équipes de rameurs étaient là, les bras et la poitrine nus. Nous avons revu ces berges, cette bordure du quai, ces parapets du pont de Puteaux, couverts d'une épaisse rangée de curieux. Sur les berges et sur le quai la première ligne de spectateurs pittoresquement assis sur des chaises ou des pliants apportés par les curieux eux-mêmes; sur le pont une multitude de jambes pendant du bord du parapet; de l'autre côté, dans l'île, des groupes étendus au pied des grands arbres, puis les flammes flottant au faîte des mâts; le *Galilée* qui, au milieu de toutes ces embarcations légères, fait l'effet d'un trois-ponts démâté, devenu quartier général, tribune, etc., et pavoisé aux couleurs du *Cercle nautique de France*.

Enfin les scènes habituelles, les abordages, les altercations, les dialogues qui s'établissent d'une rive à l'autre, le bateau maladroit qui vient se mettre au travers d'une course.

La course de cette année-ci comprenait trois épreuves. A la première, M. Gesling est arrivé en tête, e M. Gaudin deuxième. A la deuxième épreuve, M. Lein est arrivé premier, et M. Rustan deuxième.

Pour la troisième et définitive épreuve, les autres concurrents ont été éliminés; il ne restait en présence que les deux premiers et les deux seconds. Ces quatre coureurs éprouvés ont eu à parcourir de nouveau 2,000 mètres, et c'est M. Lein qui est arrivé premier de trois ou quatre longueurs de squif. M. Gesling est venu ensuite, puis M. Rustan.

Trois coupes superbes étaient les prix offerts aux vainqueurs. Celle gagnée par le *Championnat* a été donnée par M. Richard Wallace, le fondateur des gracieuses fontaines devenues si populaires depuis l'été dernier.

Le Guignol du Luxembourg

ILS sont tous là, les joyeux habitués du *Théâtre du Luxembourg*, pour voir une dernière fois leurs acteurs favoris. Quelle attention, quelle émotion, quels éclats de rire!

Aussi, pour nous, le spectacle n'est-il pas dans la boîte carrée d'où sort une voix de fausset éraillée et où retentissent les coups de bâton, il faut le voir à l'envers, dans la salle en plein vent, sous les arbres encore ornés des belles feuilles colorées de l'automne. C'est là que s'épanouit l'enfance dans toute la naïveté de sa joie; c'est là qu'on trouve l'assemblage le plus complet de petites têtes blondes et fraîches comme les fleurs d'à côté.

Nous avons cru que nos lecteurs penseraient comme nous; c'est pourquoi nous leur avons mis cette scène gracieuse sous les yeux. Les mamans ni les bébés ne s'en plaindront pas.

Souvenirs de Paracin

AU début de la guerre, Paracin avaitpris une grande importance, en sa qualité de quartier général du prince Milan. Depuis les derniers événements et la marche en avant des Turcs dans la vallée de la Morava, cette petite ville a été entourée de redoutes qui en forment une deuxième ligne de défense, à huit heures de marche en arrière de Deligrad et Djunis. Nous n'avons pu résister au désir de reproduire différents croquis de cette localité, que M. Dick, notre correspondant, vient de nous rapporter de sa longue et pénible campagne en Serbie, et qui donneront à notre public une idée de l'aspect qu'offre le grand quartier général de l'armée serbe.

LES DIEUX QU'ON BRISE

XVII

CHANSON

I

— Petit pioupiou,
Soldat d'un sou,
Qu'as-tu rapporté de Crimée?
C'était le temps, où notre armée
Toujours sans trêve ni repos,
Portait à travers la fumée,
Troués de balles, nos drapeaux!
Mais de ces vingt champs de victoire,
Où l'aigle ardent prenait son vol,
Qu'as-tu rapporté, pour la gloire?...

— J'ai rapporté Sébastopol.

II

— Petit pioupiou,
Soldat d'un sou,
Qu'as-tu rapporté d'Italie?
C'était le temps de la folie.
Nous nous battions comme des preux.
A quoi bon? Comme on vous oublie,
Quand viennent les jours malheureux!
Mais de ces vingt champs de victoire,
De l'Adriatique à l'Arno,
Qu'as-tu rapporté, pour la gloire?

— J'ai rapporté Solferino.

III

— Petit pioupiou,
Soldat d'un sou,
Qu'as-tu rapporté d'Allemagne?
C'était le temps où la campagne
De notre pur sang s'arrosa:
La guerre, ayant pris pour compagne
La déroute, nous écrasa.
Mais de l'invasion infâme,
Qui t'assombrissait l'avenir,
Qu'as-tu rapporté dans ton âme?

— J'ai rapporté le souvenir.

ALBERT DELPIT.

COURRIER DU PALAIS

Patrons et employés. — Le brusque congé et le brusque départ. — Le droit à l'indemnité. — Un accusé qui perd la tête. — Contumace. — Acquittement. — Une triste affaire. — Pourquoi le silence est impossible. — Les vols à l'Ecole de Saint-Cyr. — Les exagérations. — Deux mauvaises mères. — Les enfants martyrs. — Toujours la même histoire. — Toujours la même excuse. — Les effets de la névrose. — L'enfant squelette.

QUAND on congédie une domestique, il est d'usage de lui accorder huit jours pour qu'elle trouve un autre maître, et, si c'est la domestique qui prend l'initiative de la rupture, elle doit continuer son service pendant une semaine, afin qu'on ait le temps de se procurer un autre cordon bleu. — Voilà un usage qui fait loi; mais quand de la simple servante on arrive à l'employé, les obligations réciproques sont loin d'être aussi clairement déterminées. De nombreux dommages-intérêts ont été intentés par les employés, et la question n'a pas fait un grand pas, car la jurisprudence s'est prononcée souvent pour et quelquefois contre; presque toujours, d'ailleurs, laissant dans l'ombre un principe incertain, les tribunaux ont ce qu'on appelle des décisione *en fait*, tenant compte principalement des circonstances particulières de chacune des causes et jugeant en équité. Les demandes en indemnité de la part des patrons ont été très-rares, et, en ce moment, mes souvenirs ne m'en fournissent pas un seul exemple, et c'est peut-être là ce qui causait l'hésitation des juges. Aujourd'hui, nous entrons dans une voie nouvelle, et le droit à une indemnité, exorbitant s'il était le privilége de l'employé congédié, sans motif grave, bien entendu, devient raisonnable et certain quand le patron peut la réclamer à son tour.

M. Cavally, négociant en confections, avait depuis longtemps pour « première essayeuse » Mme veuve Bernard; celle-ci, le 20 septembre, va trouver son patron et lui annonce qu'elle a l'intention de le quitter le 22 du même mois. Elle lui accordait deux jours de répit; au commencement de la saison d'automne, c'était dur! M. Cavally demande au tribunal d'ordonner que son employée continue ses fonctions jusqu'à la fin d'octobre, à peine de payer une indemnité de 5,000 fr. Le tribunal a jugé dans ce sens, en réduisant toutefois à 1,000 fr. les dommages-intérêts dans le cas où Mme veuve Bernard persisterait dans son dessein. L'élan est donné maintenant et le principe fera son chemin.

La cour d'assises des Côtes-du-Nord a vu dans son enceinte un des plus étranges débats qui se soient produits devant la justice. Le point de départ est pourtant bien simple. Un paysan nommé Levitoux avait acheté, en 1866, une metairie, pour le prix de 12,000 francs, à un autre paysan nommé Delalande. Ce dernier, à qui il était encore dû 2,600 francs, met son acquéreur en demeure et, ne recevant pas de réponse, entame des poursuites qui durent un certain temps; enfin la saisie va être pratiquée, quand tout à coup Levitoux semble se réveiller et vient dire: Mais j'ai payé. — Prouvez-le. — Voici mes quittances! — Et, en effet, il produit deux quittances en règle, l'une constatant un prêt de 600 francs qu'il a fait à son vendeur, l'autre constatant le payement intégral du prix de l'acquisition. Que l'on juge de la stupéfaction que cause cet incident. Cependant Delalande conteste son écriture et sa signature; un procès civil s'engage et le tribunal rend un jugement qui déclare nulles et de nul effet les quittances produites. C'est alors que commence une instruction criminelle; Levitoux, effrayé, s'enfuit à Paris, où il est resté caché pendant cinq ans. Pendant qu'il était condamné par contumace par la cour d'assises des Côtes-du-Nord, le tribunal correctionnel le condamnait, à Paris, pour ivrognerie et vagabondage, sous le nom de Dubois.

Pourquoi, d'abord, ce silence, quand on entame les poursuites contre lui? pourquoi cette production tardive des quittances? Levitoux, en vrai paysan madré, a-t-il voulu jouer « un bon tour » à son vendeur en le laissant faire des frais? Mais pourquoi cette fuite? pourquoi cet exil volontaire et cette misère qui l'a conduit sur le banc de la police correctionnelle? Autant de problèmes aujourd'hui insolubles, car Levitoux reparaît à Saint-Brieuc pour purger sa contumace, il plaide son innocence, et ajoutons qu'il la prouve d'une façon presque absolue. Les enquêtes et contre-enquêtes destinées à fournir au tribunal des éléments de preuves lors du procès civil sont péremptoires, du moins au point de vue de la criminalité. Cinq témoins, dont un notaire, déclarent que les 600 francs ont bien été prêtés, que le prix d'acquisition a bien été payé, que les reçus sont bien de l'écriture de Delalande, et un sixième témoin va plus loin: il a vu Levitoux donner les espèces et il a vu Delalande signer le reçu! Levitoux a été acquitté sur tous les chefs; mais on se demande encore: Pourquoi a-t-il agi précisément de façon à se faire passer pour un coupable? A cela il donne une seule raison: « La frayeur, a-t-il dit, lui avait fait tourner la tête, il a été fou pendant un certain temps. » Si cela est vrai, c'est, en vérité, bien malheureux.

Je voudrais vous parler peu, ou pour mieux dire j'aurais voulu ne pas vous parler du tout d'une triste affaire jugée par le 2e conseil de guerre séant à Paris;

mais elle a fait un peu trop de bruit pour que je la laisse de côté, et, tous les journaux en ayant parlé, mon silence ne profiterait à personne. En 1875 et en 1876, il paraît que de nombreux vols avaient été commis à l'École de Saint-Cyr au préjudice des élèves. Ceux-ci étaient loin de soupçonner que le coupable fût un de leurs camarades, et cependant il fallut se rendre à l'évidence. Dans la nuit du 21 au 22 août, trois porte-monnaie étaient volés dans les poches des vêtements de trois élèves. L'un d'eux, se réveillant à moitié, crut voir un camarade en chemise qui s'enfuyait. Un autre élève reconnut l'élève-caporal Philippot qui regagnait son lit. Le lendemain, quand le triple vol fut connu, les soupçons ne pouvaient plus s'égarer; une perquisition fut faite dans les effets de Philippot, et elle amena la découverte de la presque totalité des sommes détournées. Du reste, ce malheureux jeune homme fit des aveux complets, qu'il a renouvelés en pleurant devant le conseil de guerre.

Hélas! le mot « triste » revient souvent dans mes chroniques; mais je pense que l'épithète n'a jamais été mieux appliquée qu'à cette affaire. Philippot est un enfant naturel; il n'a pas connu sa mère; c'est à force de travail, et dans les conditions les plus difficiles, qu'il a pu se faire recevoir à Saint-Cyr. Son père, qui l'a reconnu, et c'est tout ce qu'il paraît avoir fait pour lui, s'est marié depuis cette époque; il a épousé une veuve, mère d'un fils qui est aujourd'hui dans cette même École de Saint-Cyr. Philippot, le voyant riche, heureux, choyé par sa famille, tandis que lui ne recevait d'argent de nulle part, une folle jalousie, a-t-il dit, s'est emparée de son esprit; il a voulu briller aussi. « Il n'a « pas pu se résigner à cet honneur d'être un officier « pauvre! » disait M. le commandant Bailly, commissaire du Gouvernement, chargé de soutenir l'accusation près le conseil. Une condamnation à deux années d'emprisonnement a été prononcée.

Pour moi, les causes n'existent que quand elles viennent se débattre devant la justice, et je ne prête aucune attention aux récits plus ou moins exacts qui précèdent le jour du jugement. J'ignorais donc que la nouvelle de ces vols commis dans l'École de Saint-Cyr eût été donnée par quelques journaux avec des exagérations, des embellissements dramatiques contre lesquels M. le commissaire du Gouvernement s'est élevé avec énergie au commencement de son réquisitoire.

Tenez, par exemple, j'ignorais encore qu'une femme Prost, âgée de trente-cinq ans, eût été arrêtée pour mauvais traitements exercés sur sa jeune fille, âgée de treize ans; j'ignorais que les sévices et les privations avaient réduit cette pauvre enfant à un état de maigreur tel que dans le quartier on lui donnait le nom de *l'enfant-squelette*. Tout cela est pourtant parfaitement vrai et a été raconté dans les nouvelles diverses; mais je ne l'ai appris qu'à l'audience de la 8e chambre. On dirait que toutes ces désolantes histoires d'enfants maltraités, martyrisés par leur mère, sont calquées l'une sur l'autre; il y a des phrases entières qui sont devenues des clichés :

« L'enfant était chez sa nourrice, ou en pension, ou chez des parents; il se portait bien, il avait même une santé florissante; la mère le reprend, et aussitôt les voisins s'aperçoivent qu'il dépérit; on l'entend crier, gémir; on l'attache, on le bat, on le traîne par les cheveux, etc., etc. »

C'est bien là l'histoire de Blanche Prost; la mère qui reçoit 2,000 francs de pension pour élever ses deux enfants, — car elle a encore un garçon de dix ans, — avait placé sa fille dans un pensionnat où elle n'allait jamais la visiter. Enfin, elle la fait revenir chez elle, et les persécutions, les coups qu'elle lui fait subir indignent tous les locataires de la maison, qui signent en commun une lettre adressée à M. le procureur de la République.

M. le président fait remarquer à la femme Prost l'état de maigreur de sa fille : — C'est la croissance, répond la prévenue.

Heureusement, il y a un correctif que nous offrent aussi presque toutes les causes de ce genre; la plupart du temps, ces mauvaises mères sont atteintes d'affections produisant un trouble nerveux dans leur organisation. La femme Prost est la proie d'une névrose qui, dans une certaine mesure, atténue la responsabilité. — Et pourtant la pauvre petite Blanche criait : « Assez! j'en ai assez! » Il fallait que la névrose fût bien intense, pour que la terrible main ou le terrible bâton ne s'arrêtât pas.

La femme Prost a été condamnée à deux mois d'emprisonnement. — Il y en a encore une autre, une fille-mère qui maltraitait ses enfants et contre laquelle la même peine a été prononcée; mais je ne me souviens plus de son nom... Et, d'ailleurs, je pense que vous avez bien assez de ces affligeants détails.

PETIT JEAN.

QUESTIONS ET RÉPONSES

Détournés par d'autres soins et manquant toujours de place, nous avions dû renoncer à ces récréations de l'esprit qui stimulaient les chercheurs, et d'où jaillissait souvent la lumière. Nous ne voulons pourtant pas que la peine de plusieurs soit perdue, et avant de commencer une autre nouvelle, nous allons épuiser la série forcément interrompue.

STAMBOUL

Quelle est l'origine de ce nom donné à Constantinople?

Vient-il du grec : *Eis tèn pólin*, et a-t-il désigné la capitale des Turcs, comme *urbs*, la ville, désignait Rome, comme *le Livre* signifie la Bible? La question est là. Nos correspondants sont à peu près unanimes à la résoudre dans ce sens.

Voici l'explication donnée par M. F. Antoine, professeur de seconde au lycée d'Agen. « Je n'ai pu, dit-il « en terminant, vérifier rigoureusement l'exactitude de « cette étymologie, et c'est à titre de simple conjecture « que je la présente. »

« Lorsqu'on demandait à une personne où elle allait, elle répondait : *Eis tèn pólin*, je vais *à la ville*. De ces trois mots grecs, deux seulement sont accentués, *tèn*, et *pólin* (ce dernier a l'accent tonique sur *pó*). La rapidité de la prononciation du langage familier a amené peu à peu la suppression, pour l'oreille, du premier mot dont on ne faisait entendre que le sifflement final. On disait donc : *s tèn pólin* . La syllabe finale de *pólin*, n'ayant pas l'accent, ne se prononçait presque pas, et elle a disparu à son tour de l'écriture comme de la prononciation. Il est resté, en définitive, *s'tèn pól*, qui n'a pas tardé à s'écrire en un seul mot : stembol, *Stamboul*. »

Communication de M. Erif Cirissi (*Reims*) :

A propos du mot *Stamboul*, voici deux versions qui ont cours en Orient :

1° Selon les Turcs, Stamboul viendrait de « *Islam_bol*, » c'est-à-dire : lieu où il y a « *beaucoup*, plénitude, » (*Bol*) de sectateurs de l'islam;

2° Dans la seconde version, grecque, celle-ci, le nom de Stamboul aurait pour origine l'appellation vulgaire employée par les paysans chrétiens pour désigner la capitale. Stimllé « *la ville à la ville*, » répondaient-ils en langue *romaïca* aux conquérants les questionnant sur la cité dont ils devaient s'emparer et repeupler de musulmans après en avoir massacré, aux deux tiers, la population grecque. Les Turcs auraient insensiblement retenu ces mots : « Stim bolle, » en les prononçant à leur façon, et s'en seraient servis dès lors pour désigner leur conquête dans le langage familier, conservant le nom de « *Constantinié* » dans la langue littéraire, comme on peut le voir encore sur leurs anciennes monnaies.

La première de ces versions me paraît être la véritable.

LES MERVEILLEUSES

Communication de M. Julien S... (Paris) :

Les *Merveilleuses* étaient les femmes de la société élégante de Paris, à l'époque du Directoire, qui, en 1797, imaginèrent d'imiter le costume des anciennes Grecques; elles eurent des manteaux, des tuniques, des robes *à la grecque*. On leur donna, par plaisanterie, le nom de *merveilleuses*, qu'elles acceptèrent comme éloge. L'imitation s'étendit jusqu'à la chaussure, et la plus merveilleuse parmi les merveilleuses poussa la recherche, en chaussant le cothurne, jusqu'à orner de bagues de prix les doigts nus de ses pieds. Cette folle mode disparut avec le Directoire. Le souvenir s'en trouve consigné surtout dans la collection des caricatures si vraies et si spirituelles du peintre Carle Vernet.

LA BOITE DE PANDORE

Communication de M. Maurice B... (Versailles), d'après les versions de l'*Intermédiaire* :

« Hésiode, dans les *Travaux et les Jours*, fait le récit suivant :

« Pandore, tenant dans ses mains un grand *vase*, en souleva le couvercle et les maux terribles qu'il renfermait se répandirent au loin. L'Espérance seule resta; arrêtée sur les bords du vase, elle ne s'envola point, Pandore ayant laissé retomber le couvercle par l'ordre de Jupiter.

« Rabelais a métamorphosé en bouteille la prétendue boîte de l'Eve des Grecs : « Vous penserez proprement que là eust Pandora versé sa bouteille. »

VAUDEVILLE

Communication de MM. Charles et Victor Legrand, d'après une *Etude sur Olivier Basselin*, par M. Augustin Asselin, sous-préfet de Vire :

« Le goût des chansons d'amour était répandu en Normandie plus qu'ailleurs, car voici ce que nous lisons dans l'*Histoire littéraire de la France :*

« En Normandie, dans les longues processions, tandis que le clergé reprenait haleine, les femmes en chantaient de badines, *nugaces cantilenas*. »

« Un ancien romancier, appelé Jehan ly Chapelain, rapporte dans son Dictionnaire du segretain (sacristain) de Cluny, qu'en Normandie aussi, chaque convive récitait un conte ou fabliau, ou chantait une chanson :

> Usaige est en Normandie,
> Que qui hébergiez est qu'il die,
> Fable ou chanson, die à son oste.

« Olivier Basselin nous apprend aussi que l'usage existait encore, de son temps, de faire des contes à la table de son hôte.

« Il nous paraît résulter de tous ces témoignages que la chanson bachique et celle dont les couplets sont grivois ou légers n'avaient point encore paru en 1450. C'est à cette époque qu'Olivier Basselin commence un nouveau genre de chansons, qu'il appelle *Vaux-de-Vire*, du lieu où il a composé et où il chantait les siennes.

« Le lieu qui est connu sous le nom de *Vaux-de-Vire* est un des sites les plus agréables du Bocage. Il est arrosé par la Vire et la Virene, auxquelles l'inclinaison du terrain donne une pente assez forte pour que l'industrie ait pu y placer un grand nombre d'usines, dont les unes servent à fabriquer le papier et les autres à fouler le drap. C'est dans une de ces usines que le bon Basselin a passé sa vie à fouler ses draps et à composer ses chansons. Elles furent bientôt l'âme des festins, d'abord dans la ville de Vire et dans le Bocage, puis dans les autres villes, où la demande d'un *Vaux-de-Vire* à chaque convive remplaça celle d'un conte ou fabliau ou d'une chanson d'amour.

« Bernard de la Monnoye, l'auteur des *Noëls bourguignons*, constate l'étymologie de Vire : « Il y a eu, sous Louis XII, et peut-être sous Louis XI, dit-il dans ses notes sur la Bibliothèque française de la Croix du Maine, un Olivier Basselin, fouleur à Vire, prétendu inventeur des chansons nommées *vaudevilles*, au lieu qu'on devrait, dit Ménage, après Charles de Bourgueville dans ses *Antiquités de Caen*, les nommer *vaudevires*, parce qu'elles furent premièrement chantées au *Vaudevire*, nom d'un lieu proche de la ville de Vire, — étymologie que je ne puis recevoir, le mot *vaudeville* étant très-propre et très-naturel pour signifier ces chansons qui vont *à val de ville*, en disant *vau* pour *val*, comme on dit *à vau de route* et *à vau l'eau*. »

« Jean Chardavoine, né à Beaufort en Anjou, connaissait sans doute les *vaux-de-Vire*, qui commençaient dès lors à être plus connus que leur auteur, et voulant lui-même faire imprimer un recueil de pièces de ce genre, et ne sachant point que les *vaux-de-Vire* étaient un nom de lieu, il ne songea qu'à chercher l'étymologie de la décomposition du mot lui-même, et, craignant l'avoir trouvée, il publia, en 1576, son *Recueil* des plus belles et des plus excellentes chansons en forme de *voix-de-ville*, couplets que les étudiants ivres chantaient en marchant par les rues des villes. M. Caillière, au dix-septième siècle, a dit, dans son ouvrage des



MAROC. — Frontière algérienne. — L'Empereur du Maroc passe en revue les troupes du général Osmont, à Marina. — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Salvator de Flo.)



PARIS. — Les derniers jours de Guignol au Luxembourg. — (D'après nature, par M. E. Robert.)

Mots à la mode que le *passecaille* des Espagnols, qui est une composition de musique, était le *passerue* ou *vaudeville* des Français.

Cette étymologie est ingénieuse, mais ne saurait soutenir la comparaison avec la première que nous avons donnée.

Pasquier dit bien : « Il estimoit cette opi ion n'estre fondée que sur un simple *vaudeville* » (dans le sens de *bruit de ville*, cancan).

Mais nous citerons l'existence de Basselin, l'impression de ses *Vaux-de-Vire* en 1600, leur imitation par Jean le Houx, et les témoignages de Bourneville et de Vauquelin la Fresnaye, qui s'exprime ainsi :

Chantant en nos festins, ainsi les *Vaux-de-Vire*,
Qui, sentant le bon temps, nous font encore rire.

Communication de M. A. Meyrac :

Le mot, de nos jours, a changé de sens et s'est considérablement étendu. C'était jadis une chanson de circonstance qui courait la ville sur un air facile à chanter. — *Voix de ville.* — Le couplet final qui, autrefois, terminait une pièce, se nommait *vaudeville*. Souvent c'était un charivari : « Les premières nuits de ses noces furent troublées par des bruits de *vaudevilles*. »

Panard, au dix-huitième siècle, imagina de réunir ces chansons, de les lier à une intrigue légère et d'en faire une pièce de théâtre. C'est de là que le *vaudeville* moderne tire son origine, si toutefois il n'a pas pour aïeule la comédie des chansons faite en 1640.

Jean le Houx désigna ses couplets bachiques sous le nom de *Vaux-de-Vire*. Il habitait la vallée de la petite rivière la Vire.

ORIGINE ET UNITÉ DES LANGUES

Communication de M. Emm. Glaser :

M. Emm. Glaser ajoute des notes intéressantes à l'appui de la thèse de M. Pechmeja que nous avons citée :

En effet, non-seulement dans maints idiomes fort distants l'un de l'autre, nombre de vocables, d'une signification identique, sont aussi formés par les mêmes lettres qui constituent une série régulière d'anagrammes, mais encore une quantité très-considérable de termes se trouvent être absolument les mêmes ou se ressemblant de très-près dans des langues qui, à première vue, ne possèdent aucun lien d'affinité entre elles. Ainsi, on retrouve souvent les mêmes mots dans le latin et l'hébreu, le français et le hongrois, le russe et le français, coïncidence qui ne s'explique que par une affinité d'origine antérieure à toute migration de peuples.

Voici quelques exemples à l'appui de cette hypothèse :

IDIOMES.	TERMES.	SIGNIFICATION.
Hébreu.	*Sak.*	Sac. — *Zsak* en hongrois.
Id.	*Sesse.*	Six. — *Sex* en latin.
Hongrois.	*Tiz.*	Dix. — *Dessyat* en russe.
Latin.	*Camelus.*	Chameau. — *Gamal* en hébreu.
Id.	*Taurus.*	Taureau. — *Tor* en hébreu.
Russe.	*Sablya.*	Sabre. — *Szablya* en hongrois.

« Je me borne, dit en terminant M. Emm. Glaser, à exprimer le vœu que l'on commençât par poser en principe l'unité primitive de *toutes* les langues, unité qui correspond non-seulement à l'unité qui régit l'univers, non-seulement à l'unité du genre humain qui ne compte plus que de rares contradicteurs, mais qui possède dès maintenant, en elle-même, assez d'éléments de probabilité pour passer bientôt du domaine de l'hypothèse à celui d'un fait consacré par l'expérience. Des esprits élevés ont déjà abordé la démonstration de cette théorie. Quel triomphe pour la science moderne et surtout, au point de vue pratique, quelles facilités offertes à l'étude des langues étrangères, si cette théorie pouvait se condenser dans un ouvrage qui serait bientôt la *Grammaire universelle*. »

LA MALIBRAN

Communication de M. Maurice B... (Versailles) :

... Ta verve railleuse animait Corilla.

ALFRED DE MUSSET.
(*Stances à la Malibran.*)

Dans quel opéra se trouve le rôle de Corilla?

Ce rôle de la Malibran, dit M. P. Ricci dans l'*Intermédiaire*, se trouve dans l'opéra buffa du maestro génois Gnecco : *La Prova d'un opera seria.* Ceux qui ont eu la bonne fortune d'entendre la Malibran chanter avec Lablache le duo : « *Oh! guardate che figura!* » ne l'oublieront jamais.

LES CHEVALIERS ET LES HOMMES DE PIED
(*Cavaliers et Fantassins*)

FACÉTIES D'ÉCOLE

A titre de simple curiosité, nous avions mentionné les deux questions suivantes, dont on s'amuse encore à l'École de droit et à l'École de médecine :

§ 1er. — *Peut-on épouser la sœur de sa veuve?*

§ 2. — *La stérilité de la femme est-elle héréditaire?*

M. Yon d'Orb... répond affirmativement sur le premier paragraphe, et donne cette solution ingénieuse sous forme de récit :

« Parmi les hommes de l'équipage du brick-goëlette l'*Espérance*, capitaine Jean Morrel, il n'en était pas de plus estimé qu'Elgarec. Né à Saint-Malo, ce brave enfant de la mer avait couru très-jeune tous les pays, traversant mille aventures dont il s'était toujours tiré, grâce à son sang-froid et à son énergie. Mais cet homme, si ferme devant l'Océan, était doux comme un enfant dès qu'il touchait terre. Pour dire tout, il était amoureux, chose bien naturelle, puisqu'il avait à peine vingt-cinq ans. Or, la dernière fois qu'il débarqua à Saint-Malo, il résolut d'en finir, et, prenant son courage à deux mains, il demanda la main de sa cousine, jolie fille de dix-neuf ans qu'il aimait depuis longtemps. Il fut agréé, et, un mois après son arrivée, il l'épousa à sa grande joie.

« Pendant six mois, la lune de miel brilla de tout son éclat sur le jeune ménage; mais, vers cette époque, Elgarec éprouva un ennui profond; c'était la nostalgie de l'Océan. A la fin, il ne put y tenir. Un matin, après avoir longuement embrassé ses parents et sa femme en pleurs, Elgarec montait sur l'*Espérance*, qui, le jour même, partait pour le Japon.

« Deux ans se passèrent sans nouvelles du brick; on pressentit une catastrophe. Pendant la troisième année, le ministère de la marine informa la ville de Saint-Malo du naufrage du brick l'*Espérance*, perdu corps et biens au milieu des îles de la Sonde. Cette nouvelle porta la désolation dans la famille de notre marin. Sa veuve surtout en fut fort affectée; elle se couvrit d'habits de deuil et le pleura sincèrement. Mais rien n'use les vêtements noirs et ne sèche vite les larmes comme le vent âcre de l'Océan : aussi, cinq ans après le départ d'Elgarec, sa jeune veuve consolée se remariait. Neuf mois après son mariage, elle mourait en couches, laissant son enfant aux soins de sa mère et de sa sœur.

« Un jour, grand émoi. Après huit ans d'absence, Elgarec revient aussi gai et aussi vert qu'autrefois. Il n'avait pourtant pas mené une brillante existence, le pauvre garçon! Après avoir vu sombrer l'*Espérance*, il réussit à gagner une île déserte, où il attendit pendant six ans que le hasard amenât un navire qui l'aperçût et le rapatriât. Enfin, le voilà de retour. Il demande sa femme; on lui apprend qu'elle est morte, et, en même temps, on ne lui cache pas qu'elle s'est remariée, ce qui le console en partie de l'avoir perdue. Il ne tarde pas à s'apercevoir, non sans plaisir, que sa seconde cousine, sa belle-sœur, ressemble beaucoup à sa femme défunte; cela le frappe et le rend pensif. Quelques mois après, Elgarec l'épousait et se jurait de ne plus voyager... »

Croyez-vous maintenant qu'on puisse épouser *la sœur de sa veuve?* Oui, quand elle le veut bien.

CHARLES JOLIET.

THÉATRES

Gymnase : *Mademoiselle Didier*, comédie en quatre actes, par MM. Eugène Nus et Charles de Courcy. — M. Duvert.

De deux collaborateurs comme MM. Eugène Nus et Charles de Courcy, on devait s'attendre à une pièce parfaitement équilibrée. L'un, le premier, est connu par son expérience scénique, attestée par de nombreux succès; l'autre est un écrivain, moitié journaliste, moitié auteur dramatique, d'un esprit très-mondain, très-parisien, très-aiguisé. D'où vient qu'ils n'ont fait qu'une œuvre incomplète?

Les deux premiers actes de *Mademoiselle Didier* sont ravissants; ils pétillent d'esprit, d'observation, de charme. Les deux derniers sont une bousculade, un chaos. Les éléments accumulés tournent au triste, au pénible, à l'impossible surtout. Le sujet est une fille naturelle, qui cherche à reconquérir son nom et qui veut se faire reconnaître légalement par son père. Celui-ci, un seigneur d'Angleterre, refuse, la considérant comme le fruit d'une liaison passagère et inavouable, et il croit faire son devoir en lui assurant l'existence matérielle. Ce point de départ est absolument dramatique et pouvait donner lieu à des scènes très-émouvantes, mais la pièce tourne court à son milieu, c'est-à-dire à l'heure où l'on apprend que le lord en question est sur le point d'épouser une miss qu'il a déshonorée. La fille du lord va trouver cette jeune personne, qui lui avoue la situation. De ce moment, l'action s'embrunit, butte, s'égare. Mlle Didier en est réduite à aller se faire adopter par un ami de la famille de son fiancé. Quel dommage! Le public avait été si bien disposé par les deux premiers actes.

Il reste une interprétation excellente. M. Worms est le premier amoureux de Paris; physique, tenue, diction, il a tout. Peut-être le verrait-on avec plaisir accuser davantage les scènes de passion; c'est du moins l'opinion qu'exprimaient à côté de moi deux voisines de galerie. M. Saint-Germain est charmant; par le naturel et la finesse des détails, il donne comme un souvenir d'Arnal; c'est la même tranquillité dans le comique, la même discrétion dans le soulignement. M. Pujol est un comédien consommé, à qui la création difficile de lord Cardigan fera honneur. Que dire de M. Landrol? Toujours sur la brèche; mais si j'étais le directeur du Gymnase, je le ménagerais, car il vaut mieux que son rôle de Jouvel père.

Mademoiselle Didier servait de début à Mme Dupont-Vernon, la femme du sympathique artiste de la Comédie-Française. Elle a été un peu dominée par l'émotion, le premier soir; elle se remettra, elle est déjà sans doute remise; on a constaté en elle de la distinction et de la sensibilité. — Mlle Maria Legault est l'éclaircie de la pièce; dès qu'elle paraît, tout rayonne et sourit. La comédienne se développe de jour en jour en Mlle Legault; c'est mieux qu'un espoir aujourd'hui. Décidément M. Perrin a manqué de flair le jour où il lui a fait faire antichambre au Théâtre Français.

Un des maîtres du vaudeville, M. Duvert, est mort l'autre semaine. C'est une perte plus considérable qu'on ne pourrait le croire au premier aspect. M. Duvert — qu'on ne peut séparer de M. Lauzanne, son collaborateur survivant — avait élevé ce genre à la hauteur de la véritable comédie. Il laisse des modèles d'originalité et de gaieté. Son nom est lié à celui d'Arnal, pour lequel il avait créé un langage nouveau, plein d'images surprenantes et de tropes cocasses. C'était presque littéraire. Henry Murger seul, dans *la Vie de bohème*, a pu rivaliser avec l'auteur de *l'Homme blasé* et de *Riche d'amour*, pour l'imprévu et l'étrangeté des métaphores. Aujourd'hui, le vaudeville se contente à meilleur marché. La gaieté subsiste, — elle est éternelle en France, — mais le style a disparu.

CHARLES MONSELET.

Chronique Musicale

Théatre de la Renaissance : *Kosiki*, opéra-comique en trois actes de MM. Busnach et Liorat, musique de M. Ch. Lecocq (18 octobre). — Théatre-Lyrique : Mlle Marimon dans *Giralda*.

Nous ne détestons pas l'opérette; encore, pour qu'elle nous plaise, faut-il qu'elle soit violemment salée, et assaisonnée de toutes sortes d'épices à emporter l'oreille.

Voilà pourtant qu'aujourd'hui on y veut mettre du sucre. Le genre s'est adouci; les acteurs font

moins de contorsions; les librettistes échenillent leur prose et en ôtent les mots d'argot; les musiciens composent de la musique plus saine et mieux orthographiée.

En un mot, les auteurs chargés d'inventer ces divertissements inclinent vers l'opéra-comique aux belles manières. Je ne sais pas si c'est parce qu'ils ont vieilli. Toujours est-il qu'ils font mine de se ranger, et de ne plus dire que des paroles raisonnables et de bon ton. Ils n'écrivent pas encore avec des gants, mais déjà avec des mitaines.

Le mouvement ascensionnel de l'opérette vers l'opéra-comique se prononce donc très-sensiblement dans plusieurs théâtres, parmi lesquels la Renaissance.

Le fait est qu'il y a assez de marge entre le *Pré aux Clercs* et *Orphée aux enfers* pour qu'on y puisse déterminer des points d'arrêt, où la fantaisie des poëtes et des musiciens se fixera pour un temps.

A ces causes, on ne peut qu'applaudir *Kosiki*, œuvre de transition et d'acheminement, moins, il est vrai, pour ce qu'elle est que pour ce qu'elle veut être. Les auteurs, en effet, n'ont pas toujours eu la main aussi heureuse que nous l'eussions souhaité, étant données les bonnes intentions dont ils étaient animés.

La fable qu'ils ont imaginée en valait une autre, assurément; mais ils ont mis trop de lenteur à la développer, et on pourrait raccourcir d'un bon quart d'heure la durée de chacun de leurs trois actes. C'est là le défaut capital de la pièce; aussi a-t-il dû être senti au delà du rideau comme en deçà, et peut-être est-il réparé, à l'heure où, critique ingénu, nous le signalons à la direction du théâtre.

L'action se passe au Japon. Kosiki vient de monter sur le trône du mikado, et, le même jour, il a épousé Nousima, la fille du ministre Xicoco. Tout le pays est en fête; Yeddo retentit de cris de joie, mais qui sonnent bien à faux, car jamais on ne vit plus lamentable hyménée. Kosiki, le soi-disant mari, le prétendu empereur, n'est qu'une femme, et ce secret perçait déjà dans l'amitié un peu trop chaleureuse qu'il, ou plutôt elle affichait pour le jongleur Fitzo.

D'ailleurs, voici le prince Namitou qui apparaît comme un revenant, après avoir, pour raison d'État, passé dix-sept ans dans un cachot obscur. Namitou révèle le sexe de Kosiki et la dépossède du trône, en ceignant la couronne dont une révolution l'avait dépossédé.

Mais tout n'est pas fini, et la politique japonaise a cela d'européen qu'elle est pleine de surprises et de coups de théâtre.

Le nouveau mikado n'est qu'un intrigant, un collatéral usurpateur; et le souverain légitime est restauré en la personne de Fitzo, qui vivait inconnu sous l'habit d'un bateleur. Il va sans dire que S. M. Fitzo épouse Kosiki, laquelle devient impératrice après avoir été empereur.

L'histoire de France en plusieurs de ses chapitres, anciens ou récents, surabonde de faits prodigieux; c'est peut-être là pourquoi l'histoire du Japon, racontée par deux vaudevillistes, n'a pas plongé dans l'étonnement le public le plus blasé qui soit sur les surprises de la politique.

Il serait pourtant désirable que la Renaissance fût encouragée dans ses essais d'opérettes tempérées qui confinent à l'opéra-comique. Ainsi que nous le disions trente lignes plus haut, il y a à trouver la formule d'un genre mixte, qui participerait à la fois de la farce à refrains criards et de la comédie lyrique, galante et courtoise.

La musique de M. Charles Lecocq est justement d'un style très-équilibré; mais, et c'était là l'écueil, elle a semblé d'une teinte générale un peu grise. Musique correcte et sage, pondérée et prudente comme une cantate de concours officiel. M. Lecocq a aujourd'hui une assez grande situation conquise par le succès pour qu'on ne lui cache rien de la vérité. Or, il faut bien convenir que sa *Kosiki* n'est pas frappée au même coin d'originalité que *les Cent vierges*, *Fleur-de-Thé* ou *la Petite mariée*.

La partition, qui est très-copieuse, ne gagnerait pas à être décrite minutieusement dans cette courte chronique; nous serions forcé d'imposer au public l'ennui d'une fastidieuse énumération de couplets, de duos, de chœurs, d'airs de toutes les coupes et de toutes les factures. Contentons-nous de citer l'ouverture écrite dans une tonalité étrange, dont la légation japonaise résidant à Paris pourra apprécier la couleur asiatique. Puis le chœur religieux de l'introduction, qui contient des harmonies piquantes; un trio brillant au second acte; enfin, diverses parties du rôle de Kosiki, chanté par Mlle Zulma Bouffar, et qui a été traité avec un soin particulier.

Les autres rôles, je ne parle que des principaux, sont confiés au sympathique Berthelier, à Puget (fils de l'ancien ténor de l'Opéra-Comique) et à Mlle Harlem.

Les costumes de couleurs inusitées, de coupe aussi étrange que d'ailleurs vraisemblable, ont été le charme et l'amusement de la soirée. Ils sont signés de MM. Grévin et Lenoir, dont l'érudition égale la fantaisie.

Et dire que les derniers télégrammes venus de Yeddo nous apprennent que, là bas, ces pittoresques accoutrements sont maintenant remplacés par nos modes prosaïques! Si bien que, pour rester dans la vérité, il faudra avant peu jouer *Kosiki* en habits noirs.

— Nous pouvons donner les meilleures nouvelles sur la façon dont *Giralda* se comporte devant le public du Théâtre-Lyrique et réciproquement.

Samedi dernier nous avons fait entendre que Mlle Singelée avait failli compromettre le succès de l'œuvre de Scribe et d'Adam, si bien faite pour plaire. L'administration du théâtre a porté sur la pauvre demoiselle un jugement plus radical que le nôtre. Elle lui a retiré le rôle pour le donner à Mlle Marimon, une étoile, comme on dit au Conservatoire et à l'Observatoire. Mlle Marimon y a déployé son savoir de vocaliste et toutes les brillantes qualités qui ont fait sa réputation.

A l'heure qu'il est, je ne connais guère dans Paris de spectacle plus attrayant que *Giralda*, jouée par Mlles Marimon et Perret, et par Bouhy, Engel, Grivot et Christian.

C'est le cas de rééditer le mot de Roqueplan : « Au théâtre, il n'y a rien qui réussisse comme une bonne pièce interprétée par de bons acteurs! »

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — Mardi réouverture du Théâtre-Italien par la première représentation de la *Forza del destino*, de Verdi. — A l'Opéra, rentrée de Mlle Beaugrand dans *Coppelia*. — Prochainement aux Bouffes-Parisiens *la Boîte au lait*, de MM. J. Noriac, Grangé et Offenbach. — A. L.

MEMENTO

L'accompagnateur des chemins de fer. — Sur le chemin de fer appartenant à un des États voisins de notre frontière de l'Est, il est arrivé un accident très-singulier, qui aurait pu avoir les conséquences les plus funestes : Un train de marchandises, précédant un express, aperçut le signal donné par le garde-ligne, que la lanterne d'arrière manquait. A cette nouvelle, les employés du convoi perdent la tête; ils délibèrent en quelques secondes, sont persuadés que le dernier wagon s'est détaché, qu'il est resté en route, qu'il sera choqué par l'express, et qu'alors il faut reculer pour le chercher. En effet, on recule; l'express, ne voyant pas de feu rouge, arrive à toute vapeur. Heureusement le train de marchandises, l'ayant senti venir, avança alors et diminua ainsi les suites du choc, qui n'entraîna que quelques blessures sans gravité.

La chose la plus simple, la plus élémentaire, eût été de s'assurer si effectivement le dernier wagon s'était détaché; d'après l'enquête, il était resté en place, mais sa lanterne s'était éteinte en marche.

Un accident semblable a eu lieu en Angleterre. Un convoi de marchandises part; le chef de la station s'aperçoit que la lanterne rouge manque; il monte vite sur une locomotive, court après le train, qui, de son côté, voit l'oubli, s'arrête, et, fatalité! précisément dans un tunnel où il fut rattrapé. Malheureusement, dans cette circonstance, il y eut beaucoup de victimes.

A la suite de ces deux accidents, qui ont eu un certain retentissement, l'autorité de surveillance en Autriche a remarqué que, dans les transports des marchandises, le chef de train, à qui incombe la manipulation des colis, ne peut pas porter une attention soutenue sur le service des signaux, et elle a décidé alors que tout train de marchandises sera accompagné d'un agent spécial ayant pour titre pompeux celui d'*accompagnateur*, et pour mission de veiller à ce que les signaux optiques soient bien visibles, que les signaux acoustiques puissent être bien entendus, que la vigie ne dorme pas, enfin que les lanternes soient toujours au nombre de deux et surtout allumées.

La Statuomanie et le chien de M. de Bismark. — A Washington, on vient d'élever la statue du président Abraham Lincoln, en présence du général Grant et des membres du gouvernement et du corps diplomatique. Les frais de cette statue, montant à la somme de 85,000 francs, ont été payés par la population noire des Etats-Unis d'Amérique.

— Le chef-d'œuvre de sculpture en bronze qui doit perpétuer le souvenir du prince de Bismark n'est pas aussi avancé. Il s'agit encore de lui trouver un emplacement convenable, — que dis-je? — un emplacement historique.

A cet effet, on a demandé au roi Louis de Bavière l'autorisation d'ériger au grand chancelier de l'empire d'Allemagne un monument à Kissingen, à l'endroit même où le fameux coup de pistolet fut tiré dernièrement contre le diplomate prussien. Le tout-puissant protecteur et ami du maëstro Wagner a accordé cette permission, en la modifiant toutefois. Il a été décidé en haut lieu que ce monument serait installé, non pas à la place de l'attentat, mais à la source des eaux purgatives où ledit homme d'État a puisé sa santé, si nécessaire à l'équilibre européen et à la solution de la question d'Orient.

Maintenant, une autre question subsidiaire, d'une certaine importance, se présente : M. de Bismark appuiera-t-il, en sa qualité de guerrier, sa main — ainsi que cela se voit dans plusieurs tableaux et dessins — sur une pièce de canon, comme signe de guerre, ou, en sa qualité de pacificateur, la laissera-t-il tomber sur la tête de son fidèle chien, comme signe de paix? Cette grave question mériterait sans doute d'être élucidée, — à cause du chien.

C'est un boule-dogue noir comme un corbeau et dont la race se perpétue de temps immémorial dans la campagne de la ville d'Ulm, sur le Danube. Ces chiens se distinguent par une grande vigilance et un attachement extraordinaire à leur maître. L'instinct leur indique ses ennemis; ils les surveillent constamment et sont toujours prêts, sur le moindre signe, à les attaquer.

Ces chiens rappellent les ours que, dans l'origine de l'ère chrétienne, les pieux solitaires apprivoisaient pour se défendre contre les hommes et les animaux du désert. Ce sont de véritables gardes-du-corps à quatre pieds, et dont l'utilité n'est pas à méconnaître. Un de ces chiens-là accompagne partout M. de Bismark et ne le quitte pas des yeux; il se trouve toujours dans le cabinet de travail et dans les soirées officielles, où il se presse contre son maître. Un tel attachement pourrait paraître opportun si le noble quadrupède n'était pas d'une extrême douceur, comme cela se voit sur sa figure où brille une grande intelligence.

Le prince est-il demandé par l'empereur Guillaume, le chien le voit déjà à la coiffure : casque au lieu de casquette; il ne bouge pas; il sait qu'il ne doit pas venir non plus à l'assemblée législative, où le grand chancelier se rend toujours à pied, en traversant le parc à proximité du ministère des affaires étrangères; arrivé à la porte de sortie, il s'arrête et le dogue aussi; il le regarde fixement et dit : « Reichstag. » Le fidèle compagnon a entendu : il obéit, baisse la tête et rentre tristement à la maison.

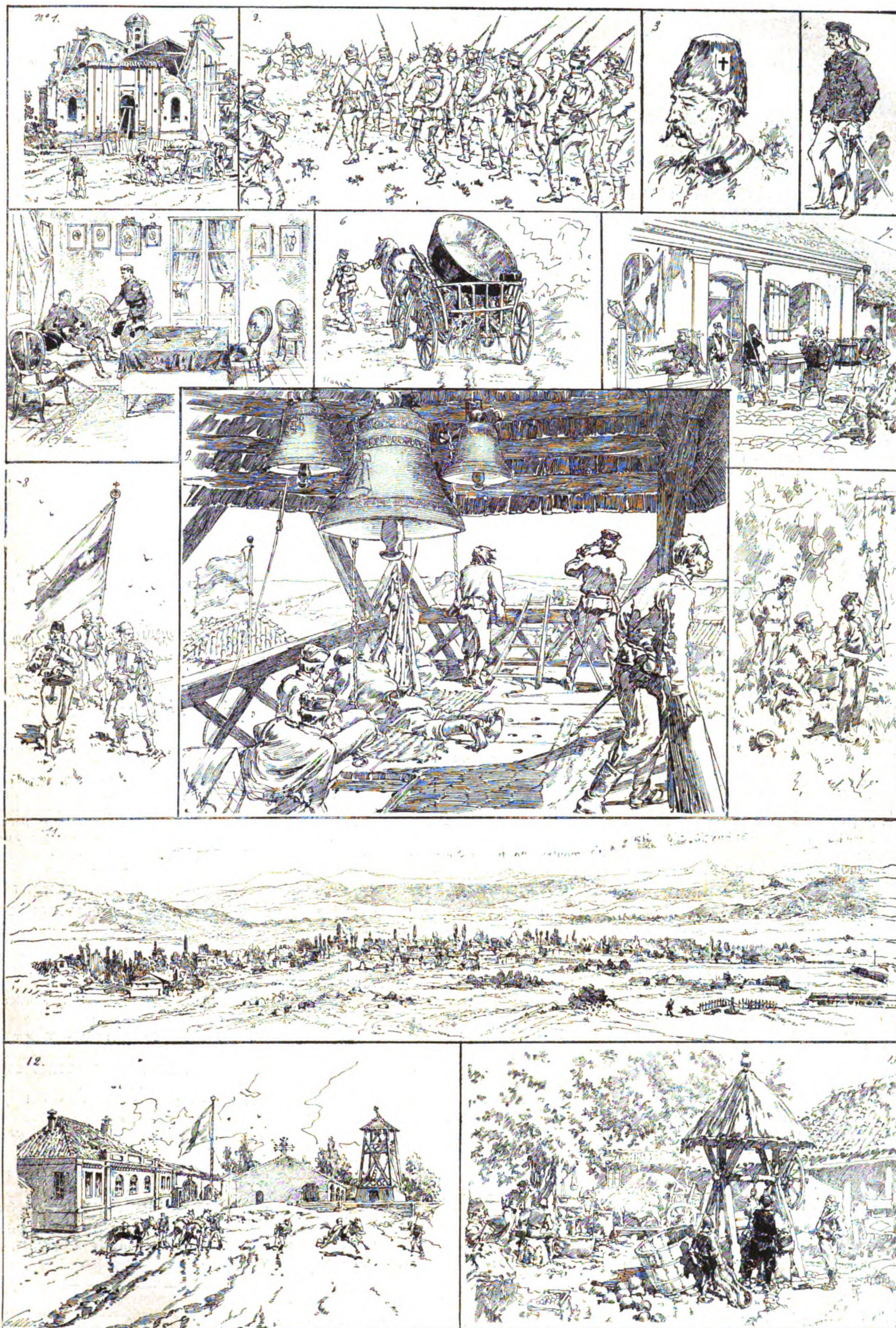
L'illustre diplomate soutient que ce précieux animal comprend près de deux cents mots de la langue allemande.

Le Parc universel des locomotives. — Le nombre des locomotives en activité sur les chemins de fer du globe est actuellement de 52,000, qui représentent un capital de plus de 2 milliards et demi. Dans ce nombre, les Etats-Unis figurent, en chiffres ronds, pour 14,900 machines; l'Angleterre pour 12,000; l'Allemagne pour 6,700; la France pour 4,900; la Russie pour 2,800; l'Autriche pour 2 400; la Hongrie pour 600; l'Italie pour 1,200; les Indes pour 1,300; les autres pays pour 6,200.

La cristallisation du fer et le vin de Bordeaux. — Dans les arts et métiers, le fer est constamment soumis à des efforts qui tendent à le tordre, à le ployer, à l'étirer, à le comprimer, à le fléchir, à l'allonger, à le raccourcir; et ces efforts, qui agissent avec plus ou moins d'intensité sur ses molécules, doivent changer sa contexture et le rendre cassant. On le voit surtout dans les essieux des wagons, qui se rompent si souvent; aussi, pour éviter les terribles accidents qui pour-



OCTOBRE. — **Chant d'Automne.** — (Dessin de M. Giacomelli.)



1. Église en ruines. 2. Infanterie serbe en marche. 3-4. Officiers de la légion bulgare. 5. Salon du prince Milan. 6. La Marmite de compagnie. 7. L'Hôpital. 8. Volontaires rejoignant l'armée. 9. Observatoire établi dans le clocher de l'église. 10. Cuisine des guides. 11. Vue générale de Paracin. 12. Le quartier général. 13. Place du Marché.

SERBIE. — Souvenirs de Paracin. — (Croquis de M. Dick, reproduits par M. Vierge.)

raient résulter d'une pareille rupture, on vérifie ces essieux de temps en temps; dans ce but, on les démonte, on les frotte avec de l'huile, puis on les essuie et on les chauffe; l'huile qui s'était infiltrée dans la fissure, se trouvant chassée par la chaleur, indique l'endroit défectueux.

Ce changement moléculaire du fer rappelle celui des vins de Bordeaux qui ont voyagé sur mer et auxquels on ne peut dénier un certain mérite bien apprécié des gourmets. Les versions sont nombreuses sur les causes de la bonification des dives bouteilles. Pour savoir s'il y avait un moyen de remplacer l'effet des voyages lointains par un mouvement continu dans la localité même, un spéculateur, dans l'heureuse Gascogne, a eu l'idée bizarre d'attacher des flacons de ce vin au volant d'une machine à vapeur; la rotation fut prolongée pendant le temps que mettrait un navire pour aller de France à Calcutta et pour en revenir.

On avait basé de grandes espérances sur cette expérimentation, qui pouvait mettre le précieux liquide à la portée des bourses modestes. Le jour attendu avec une vive impatience arriva enfin, et ce n'est pas sans émotion qu'on décrocha ces boîtes de Pandore... qui ne renfermaient plus qu'une détestable boisson, complétement gâtée.

Mais dans les problèmes gastronomiques les hommes ne se découragent pas pour si peu. Cette grave question a été reprise en sous-œuvre, et une caisse de vin de Bordeaux vient d'être chargée sur un truck circulant d'une extrémité à l'autre d'un des plus grands chemins de fer de l'Europe, constamment, sans trêve ni repos. Les résultats de cet essai n'ont pas encore pu être constatés, car il faut laisser du temps à ces soi-disants retours de l'Inde.

Inauguration de la nouvelle Monnaie à Siam. — Le roi à Bangoh a inauguré de sa personne la nouvelle monnaie dans sa capitale. La cérémonie d'inauguration a eu lieu en deux parties. Le premier jour, les prêtres assemblés dans les galeries du palais ont entonné les chants d'église, après que le roi eut allumé les cierges blancs, comme offrande à l'Être suprême.

Le lendemain, l'archiprêtre a récité devant la cour et le peuple, en langue balique, les cinq commandements de la religion: « Tu ne dois pas tuer, tu ne dois pas voler, tu ne dois pas tromper ta femme, tu ne dois pas prêter de faux serment, tu ne dois pas boire des liqueurs fortes. » Puis les prêtres ont chanté de nouveau et ont béni la presse monétaire, que le roi a aspergée avec de l'eau bénite et y a tracé des signes symboliques avec son doigt trempé au préalable dans un gâteau de farine de maïs.

Les ouvriers européens ont ensuite mis la machine en mouvement pour frapper des pièces d'argent; pendant ce travail, le roi a offert à manger à son clergé, et, après le repas, il a distribué la nouvelle monnaie — avec le décret de circulation — aux princes de sa maison, aux nobles du royaume et aux fonctionnaires et employés de l'État.

La pièce principale qui vaut à peu près six francs, porte l'effigie du souverain et au revers le dessin d'un éléphant à trois têtes.

Le Wagon-imprimerie. — En dehors du wagon-table-d'hôte, du wagon-cuisine, du wagon-glacière, où l'on prépare les sorbets, — comme il y en a sur la plupart des chemins de fer américains d'une certaine étendue, — le railway du *Grand-Pacific* possède un *wagon-imprimerie* avec bureau de rédaction pour le journal *le Transcontinental*, donnant les *premiers* New-York, San-Francisco et les faits divers à grande attraction, fournis en passant par les *gares-reporters*. Les éditions de cette feuille volante — à raison de 80 kilomètres à l'heure — sont distribuées en route par les conducteurs du train; la composition typographique en est, à son tour, *distribuée* ou décomposée par les disciples de Gutenberg et jetée dans des *casses* ou petites cases à caractères pour servir de nouveau aux stations suivantes.

La lecture de cette feuille américaine, comme, du reste, aucune lecture en chemin de fer, n'est à recommander à cause des continuelles trépidations qui produisent une maladie d'yeux toute particulière nommée *ophtalmie des chemins de fer*.

Mais ce qui serait à recommander, — soit dit en passant, — c'est plutôt le feu électrique, avec lequel les ingénieurs des États-Unis éclairent les points noirs qui sont en permanence sur l'horizon de toutes les lignes, à savoir : les tranchées dans les courbes, les remblais élevés et les déblais profonds, les entrées des tunnels, les voies de garage et de bifurcation, et surtout les ponts mobiles ou tournants.

La valeur d'un morceau de fer. — Quoique le fer soit le produit d'une fabrication excessivement compliquée, il est considéré néanmoins par les manufacturiers comme matière première qui augmente de valeur par sa transformation en articles de commerce. Ainsi, un morceau de fer du prix de 1 franc vaudra, travaillé en fer à cheval, 3 francs; en outils, 4 francs; en aiguilles, 75 francs; en couteaux, 90 francs; en canifs ou rasoirs, 700 francs; en boucles ou boutons, 900 fr.; en bijoux d'acier, 2,000 francs; en ressorts de montre, 50,000 francs.

La Nouvelle désignation du sphéroïde terrestre, par M. L. Hugo. — Vous aviez cru, avec Alcibiade et Démosthène, que la Terre avait la forme d'un gâteau, limité par l'Égypte, la Grèce, l'Italie et l'Asie-Mineure; qu'en dessous se trouvait l'enfer et que si, par hasard, elle s'étendait au delà, elle ne pouvait être habitée que par des barbares dont le philosophe n'avait nullement à se préoccuper. Vous étiez dans l'erreur.

Vous aviez cru avec Cicéron et Catilina que la fin de la Terre se trouvait au département du Finistère. Vous étiez dans l'erreur.

Vous aviez cru, avec les compagnons de Christophe Colomb, que notre patrie commune se terminait au-delà de l'Océan, en queue de poisson, et se perdait dans les régions nébuleuses du néant. Vous étiez dans l'erreur.

Vous croyez peut-être que la Terre est un corps sphérique?

La Terre est un *équidomoïde*.

Qu'est-ce que cela peut-être qu'un équidomoïde? Un disciple d'Archimède, M. Léopold Hugo, neveu de notre illustre poëte, nous l'apprend.

Prenez un prisme, — dit-il, — coupez-en les arêtes, et vous obtenez le rouleau ou cylindre. Prenez une pyramide, coupez-en les arêtes, et vous obtenez le pain de sucre ou cône. Prenez un équidomoïde, coupez-en les arêtes, et vous obtenez la sphère.

Donc l'équidomoïde est une sphère anguleuse, telle que le dôme des kiosques, ou l'ancien dôme des Tuileries, ou la figure à la mode chez les architectes avancés.

Notre grand mathématicien moderne le dit et le prouve avec des formules transcendantes, larges comme la main. Quel besoin avait-il de le dire et de le prouver? Ce n'est pas moi qui voudrais le contredire et lui démontrer que la nature produit des arbres qui sont ronds, et que, sur tous les chantiers du monde, on coupe les parties rondes pour les équarrir et en faire des poutres prismatiques.

M. Hugo ne s'occupe ni de la nature, ni des charpentiers; il a simplement jugé nécessaire de réformer la vieille géométrie qui admet trois corps ronds : le cylindre et le cône, avec leurs pendants : le prisme et la pyramide; il ne reste alors que la sphère sans aucun pendant; on la couvre d'une multitude de facettes, et l'heureux équidomoïde est trouvé.

Une fois sur la route de la réforme, on ne sait jamais où l'on arrive. M. L. Hugo ne le sait pas non plus; car déjà, dans plusieurs brochures successives qui font et feront l'étonnement des Académies scientifiques, il démontre que tous les corps connus sont des cristaux avec des surfaces planes ou courbes, suivant les circonstances; et ces cristaux de nouvelle invention il les appelle des *cristalloïdes*.

En attendant que ces profondes théories fassent leur chemin, — ce qui est immanquable, au moins dans quelques centaines d'années, — nous pouvons dès à présent dire, avec un légitime orgueil : Notre Terre tant calomniée est un immense cristalloïde équidomoïdal. — ÉMILE WITH.

Le vingt-deuxième numéro du *Journal de Musique*, qui paraît aujourd'hui, contient :

MUSIQUE : *Marche des Pèlerins*, musique de Gounod.
Kosiki, couplets de la « Poupée » chantés par Mlle Zulma Bouffar, opéra-comique de MM. Busnach et Liorat.
Mazurka, op. 33, no 1, musique de Chopin.

TEXTE : Une Lettre intéressante. — Le Japonisme. — Une Curiosité musicale et littéraire. — Notre Musique. — Album anecdotique. — Nouvelles de partout.

Un numéro toutes les semaines, 40 centimes.

Abonnements (Paris et départements) : un an, 18 fr.; — six mois, 9 fr.; — trois mois, 4 fr. 50; — un mois, 1 fr. 50.

Adresser les demandes à M. Bourdilliat, administrateur du *Journal de Musique*, 13, quai Voltaire, à Paris.

Chefs-d'œuvre de J. Klein: *Truite aux perles! Mlle Printemps, France adorée, Cœur d'artichaut, Peau de satin*, v. et polkas

MODES D'HIVER

Le soleil a disparu. La bise âpre et froide souffle dans les arbres dépouillés et fait voler la poussière des routes et des rues; voici l'hiver. Malheur aux imprudentes qui n'ont pas su prendre leurs précautions contre le froid, cet ennemi terrible qui vous prend à la gorge, vous terrasse si on n'est armé contre lui. Parmi les étoffes de laine les plus chaudes, les plus moelleuses, il est juste de citer en première ligne le cachemire de l'Inde, si agréable à porter à cause de sa souplesse, de sa légèreté, et qui est certainement le plus confortable de tous les tissus d'hiver comme il est le plus élégant. Le drap le plus lourd, la vigogne la plus épaisse, le tartan le plus moutonneux, ne sont pas plus chauds que cette étoffe fine et souple, aux plis onduleux et charmants, aux reflets veloutés. Le cachemire de l'Inde s'emploie de façons diverses. Il est suivant la forme du vêtement, les garnitures qui l'accompagnent, et selon sa teinte, costume négligé, toilette élégante de jour ou de soir, robe d'intérieur, robe d'enfant, vêtement, sortie de bal, etc., etc. On fait aussi, chose vraiment curieuse, des tentures murales, des rideaux, des portières, des siéges capitonnés, dont l'élégance est sans rivale. Mais si je mentionne cette application du cachemire de l'Inde, ce n'est qu'incidemment. J'insiste seulement sur ses qualités essentiellement pratiques au point de vue de la mode et son adaptation aux fantaisies nouvelles créées chaque jour par nos grandes faiseuses. Le cachemire de l'Inde étant *unique*, c'est-à-dire n'existant que dans le seul dépôt donné pour l'*Europe* à la maison l'*Union des Indes*, 1, rue Auber, j'engage celles de mes lectrices qui ne s'adressent pas directement à cette maison pour se procurer cette étoffe à exiger de sa couturière qu'elle lui montre la *lisière chinée à jour*, qui est la marque déposée du *véritable* cachemire de l'Inde. M. Lehoussel, propriétaire de la maison l'*Union des Indes*, envoie sa collection d'échantillons à toutes les personnes qui lui en font directement la demande. Écrire à l'adresse donnée plus haut. — UNE PARISIENNE.

M. Malleron ne se contente pas de dire : « Je fais repousser les cheveux. » Il le prouve. Sûr de l'efficacité de son eau, il traite à forfait et n'accepte aucune rémunération avant que le résultat ne soit obtenu.

Ses connaissances en botanique lui firent découvrir le principe régénérateur de la chevelure. C'est donc au règne végétal que l'infatigable savant a emprunté la vertu fécondante de la plante capillaire. L'*Eau Malleron* fortifie le cuir chevelu, rend la vie au bulbe et ressuscite pour ainsi dire la racine.

M. Malleron donne ses consultations par correspondance et dans son cabinet, 110, rue de Rivoli.

Les nouvelles huîtres de Kermélo sont d'une finesse et d'un goût exquis, très-goûtées dans les meilleures maisons. Env. à C. Gaucher et Ce, 21, rue Mondétour (Halles-Centrales), pour recevoir *franco* à domicile dans Paris. Le panier de 50, 5 fr. 50; le panier de 100, 10 fr.

EAU d'OREZZA, contre anémie, chlorose, gastralgies, etc. — **Consulter les Médecins.**

LIQUIDATION

DE LA

LIBRAIRIE E. LACHAUD & CIE

(A. Dusserre exp.-comp., liquidateur)

4, place du Théâtre-Français, à Paris

Le Prompt calculateur ou les parties aliquotes simplifiées, par L. Chaucuard. Broch. in-8°. . . . 1 »
Des Beaux-Arts dans la politique, par Georges Dufour, avec une préface par Arsène Houssaye. Un vol. in-18. . . . . 3 »
La République et les conservateurs, par M. de Marcère. Une brochure in-8°. . . . . 1 »
La Revanche de Camille, par Alb. Miral. Un volume in-18. . . . . 3 »
L'Araignée rouge, par René de Pont-Gest. Un volume in-18. . . . . 3 »
Les Femmes de glace, par Paul de Léoni. Un volume in-18 . . . . 3 »
Les Femmes qui tuent, par H. Legay. Un volume in-18 . . . . 3 »
Comment on peut guérir la goutte, par J. Frey. Un volume in-18 . . . . 1 »
L'Ombre, opéra-comique en trois actes, par M. de Saint-Georges, mus. de M. de Flotow. Un v. in-12. 2 »

Envoyer le montant en un mandat ou en timbres-poste, et on reçoit par retour du courrier.

SURDITÉ
BRUITS Doctr **GUÉRIN**, R. Valois. 17, Paris 1h à 2h. — **Pas d'opération.** — Traite aussi par correspondance.— *Guide du Traitement*, **2** fr.

L'ÉDUCATION DANS LA FAMILLE

Méthode de Mmes Fabre et Gentilhomme

GUIDE LITTÉRAIRE ET MUSICAL A L'USAGE DES MÈRES DE FAMILLE ET DES MAISONS D'ÉDUCATION.

Cette publication est indispensable aux institutrices et aux mères de famille qui veulent surveiller elles-mêmes l'éducation de leurs enfants. Elle indique, jour par jour, la distribution du travail, les leçons à apprendre, les livres à consulter. Avec cette méthode, fruit d'une longue expérience, les progrès obtenus par Mmes Fabre et Gentilhomme sont vraiment extraordinaires; aussi le succès s'est-il affirmé dès l'apparition des premières livraisons.

Les cours sont gradués, selon les différents âges.

On peut se procurer immédiatement les cours suivants, qui ont été publiés du mois d'octobre 1874 à la fin de juillet 1876 et qui forment 6 volumes:

Cours élémentaire (complet), 1 vol. in-4°... 6 fr.
Cours primaire (complet), (1re année).... **6**
Cours primaire (complet), (2e année)..... **12**
Cours secondaire (1re année), 1 vol. in-4°. **12**
Cours secondaire (complet), (2e année)... **12**
Cours supérieur (1re année), 1 vol. in-4°.. **12**

En cours de publication à partir du 1er octobre 1876 :

COURS SECONDAIRE (3e année).

Un an, **12** francs. — Six mois, **6** francs.

Les abonnés reçoivent chaque semaine une livraison. — Les abonnements courent du mois d'octobre 1876.

Envoyer le montant de l'abonnement ou des volumes en un mandat sur la poste à l'ordre de M. Bourdilliat, administrateur, 13, quai Voltaire, à Paris. — Avoir soin de bien désigner le cours que l'on désire recevoir.

CACHEMIRE DE L'INDE pr Robes, seul dépôt en Europe **l'Union des Indes, 1, r. Auber.**



BRULOIR A CAFÉ
allant sur tous les fourneaux.
NOUVELLE CAFETIÈRE A CIRCULATION
4, rue Vivienne, à Paris.



NEUFALINE nettoie gants, étoffes, chapeaux d'hommes. 1 gr. flac. avec inst., 1 fr. 25. Chez les pharmns et princ. détailts, qui procureront au même prix. Vente en gros, **7**, rue de Jouy, Paris.

RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX DE Me S.A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse.—Nouvelle vie, Croissance et Beauté. Se trouve chez les Coiffeurs et Parfumeurs. Entrepôt: **37**, Bd. Haussmann, Paris.

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

Cie Coloniale

ENTREPOT GÉNÉRAL

Paris, rue de Rivoli, n° 132

DANS TOUTES LES VILLES

CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS

(6e année) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, **18**, Paris.

DIRECTEUR : **CH. DUVAL**. OFFICIER RETRAITÉ

Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers.

Parait chaque dimanche.— Liste des anciens tirages. Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.

ABONNEMENTS : Paris et Départements **3 FR. PAR AN**

Abonnement d'essai . **3** mois, **1** fr.

L'ABONNÉ D'UN AN reçoit **EN PRIME GRATUITE** un beau **PORTEFEUILLE FINANCIER** avec un Traité de Bourse de **200** pages.

---

4 fr. par an. LE **4** fr. par an.

MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

(13e ANNÉE) ***104, rue de Richelieu, Paris*** (13e ANNÉE)

PROPRIÉTÉ & ORGANE DU CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS

Société anonyme au Capital de trois millions

PARAIT TOUS LES JEUDIS

Causeries financières. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Tableau et prix des coupons.—Comptes-rendus des assemblées.— Recettes des chemins de fer.—Bourses de Paris, Lille, Lyon, Marseille. — Bilans des institutions de crédit. — Listes des Tirages.

Prime gratuite : LE CALENDRIER-MANUEL DU CAPITALISTE POUR 1876

Volume plein de renseignements pratiques à l'usage des capitalistes et des rentiers.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

VASTE et BEAU **DOMAINE VINICOLE** EN MÉDOC dit **CHATEAU MARTINENS** près Margaux (Gironde). A ADJUGER, *même sur une ench.*, en la ch. des notaires de Paris, le mardi 21 novembre 1876.

59 hectares se tenant. — 450,000 pieds de vigne.

Rev. brut : 10 ,000 fr. — Frais généraux : 40,000 fr.

Dû au Crédit foncier : 170,000 *fr.*

Mise à prix : 300 000 fr.

S'ad. sur les lieux, et aux not. : Me Prachet, à Margaux; Me Rozat, à Bordeaux, et Me G. Magne, à Paris, r. de Bellechasse, 11, *dépos. de l'enchère.*

Gdes PROPRIÉTÉS A PARIS

la 1re r. du Faubourg-Saint-Antoine, no 285, et rue de Montreuil, no 60. — Contenance : 3,400 mètres.

Revenu brut : 16,734 fr. — Mise à prix : 140,000 fr.

La 2e, place d'Aligre, nos 1 et 3, et rue de Cotte, no 12, contenant 454 mètres.

Revenu brut : 7 434 fr. — Mise à prix : 75,000 fr.

A VENDRE, *même sur une ench.*, en la ch. des notaires de Paris, le 14 novembre 1876, à midi.

S'ad. à Me Barre, not., boulev. des Capucines, 9.

VILLE DE **PARIS** ADJon, *sur une enchère*, en la ch. des not. de Paris, le 7 nov. 1876, D'UN **TERRAIN** RUE SOUFFLOT et RUE MALEBRANCHE. Contenance : 534m27.

Mise à prix (210 fr. le mètre) : 112,106 fr. 70.

S'ad. aux not. Mes J.-E. Delapalme, r. Auber, 11, et Mahot-Delaquerantonnais, r. la Paix, 5, *dép. de l'ench.*

VILLE DE PARIS
TERRAINS AVENUE DE L'OPÉRA

ADJUDICATION, *même sur une enchère*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 14 novembre 1876, à midi.

PREMIÈRE SÉRIE

comprenant les 2 côtés, depuis l'Opéra jusqu'aux rues Neuve-des-Petits-Champs et St-Roch, et le côté gauche, depuis la rue Thérèse jusqu'à la rue Ste-Anne.

				MISES A PRIX
1er lot	783m »	1200 fr. le mèt.		9?8,400 fr.
2e lot	595m53	1200	id.	714,636 »
3e lot	286m57	1100	id.	315,227 »
4e lot	289m47	1200	id.	347,364 »
5e lot	285m47	1150	id.	328,290 50
6e lot	329m »	1100	id.	361,900 »
7e lot	433m10	1100	id.	476,410 »
8e lot	320m »	1100	id.	352,000 »
9e lot	441m45	1000	id.	441,450 »
10e lot	647m »	900	id.	582,300 »
11e lot	349m »	550	id.	191,950 »
12e lot	787m »	800	id.	629,600 »
13e lot	559m »	900	id.	503,100 »
14e lot	270m »	550	id.	148,500 »
15e lot	646m71	900	id.	582,039 »
16e lot	439m »	900	id.	395,100 »
			Total.....	7,308, 66 50

Il y aura faculté de réunion après l'adjudication pour les 7e et 8e lots, — 9e, 10e et 11e lots, — *et* 13e et 14e lots.

S'adresser : 1° à Me Mahot-Delaquerantonnais, nre, r. de la Paix, 5; — 2° et à Me J.-E. Delapalme, nre, r. Auber, 11, *dép. du cahier d'ench. et des plans.*

VILLE DE PARIS
TERRAINS AVENUE DE L'OPÉRA

DEUXIÈME SÉRIE

ADJUDICATION, *même sr une enchère*, en la ch. des notres de Paris, le mardi 21 novembre 1876, à midi, *des Terrains situés entre les rues Sainte-Anne et Molière, l'avenue de l'Opéra et la rue d'Argenteuil.*

Nos des lots	Contenance	Prix du mètre	Mises à prix	Total
1	619m »	850 fr.	526.150 fr.	Total des mises à prix : 6,924,810 fr. 50
2	306m »	550 »	168.300 »	
3	350m »	550 »	192.500 »	
4	390m »	900 »	351.000 »	
5	383m »	700 »	268.100 »	
6	456m »	600 »	273.600 »	
7	51 m »	550 »	280.500 »	
8	607m »	550 »	333.850 »	
9	521m19	550 »	289.404 50	
10	400m »	750 »	300.000 »	
11	531m »	750 »	398.250 »	
12	794m »	750 »	595.500 »	
13	725m »	750 »	543.750 »	
14	271m »	500 »	135.500 »	
15	5? m »	700 »	354.900 »	
16	438m »	700 »	306.600 »	
17	438m »	700 »	306.600 »	
18	475m »	700 »	332.500 »	
19	50 m »	700 »	350.700 »	
20	317m »	600 »	190.260 »	
21	474m34	900 »	426.906 »	

Il y aura faculté de réunion, après l'adjudication, pour les 9 premiers lots, et les 10e, 11e, 12e et 13e lots.

S'adresser : à Me J.-E. Delapalme, nre, r. Auber, 11, et à Me Mahot-Delaquerantonnais, nre, r. de la Paix, 5, *dépositaire du cahier des charges et des plans.*

VILLE de **PARIS** ADJon, *sr une ench.*, en la ch. des not. de Paris, le 7 nov. 1876, en 2 LOTS, qui pourront être réunis, de : **TERRAIN** RUE MONTMARTRE, 156, (à l'angle de la r. des Jeûneurs). Conten. : 139m84 env.

Mise à prix (900 fr. le metre) : 125.856 fr.

TERRAIN R. DES JEUNEURS, 41. Cont. 131m04 env. Mise à prix (500 fr. le mèt.) : 65 520 fr. — S'ad. aux nres : Mes J.-E. Delapalme, r. Auber, 11, et Mahot-Delaquerantonnais, 5, r. de la Paix, *dép. de l'ench.*

VILLE DE **PARIS** ADJon, *sur une ench.*, en la ch. des notres de Paris, le 14 novemb. 1876, D'UN **TERRAIN** PROPRE à BATIR, R. SOUFFLOT *(à l'angle de la rue Toullier).* Cont. : 566m30. — M. à p. (240 f. le m.) : 135.912 f.

S'ad. aux notres Mes J.-E. Delapalme, r. Auber, 11, et Mahot-Delaquerantonnais, r. la Paix, 5, *dép. de l'ench.*

ADJON, *même sur une enchère*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 7 novembre 1876, midi, DE

3 MAISONS A PARIS RUE MAUBEUGE

No 45. Revenu : 36,250 fr. — Mise à pr. : 410,000 fr.
No 47. — 34,700 fr. — — 360,000 fr.
No 51. — 18,800 fr. — — 200,000 fr.
Me Mahot-Delaquerantonnais, nre, r. de la Paix, 5.

ADJON, *sur une enchère*, en la ch. des notaires de Paris, le mardi 14 novembre 1876, D'UN

Gd et BEL HOTEL A PARIS RUE LE PELETIER, no 6.

Contenance : 66?m. — Mise à prix : 700,000 fr.

Entrée en jouissance immédiate.

S'ad. 1° Me Vidal, avocat, rue Richelieu, 103; et aux notaires, 2° Me Baudrier, Chaussée-d'Antin 68; 3° et Me Pinguet, r. des Pyramides, 8, *dép. de l'ench.*, chez lesquels on délivre les permis de visiter.

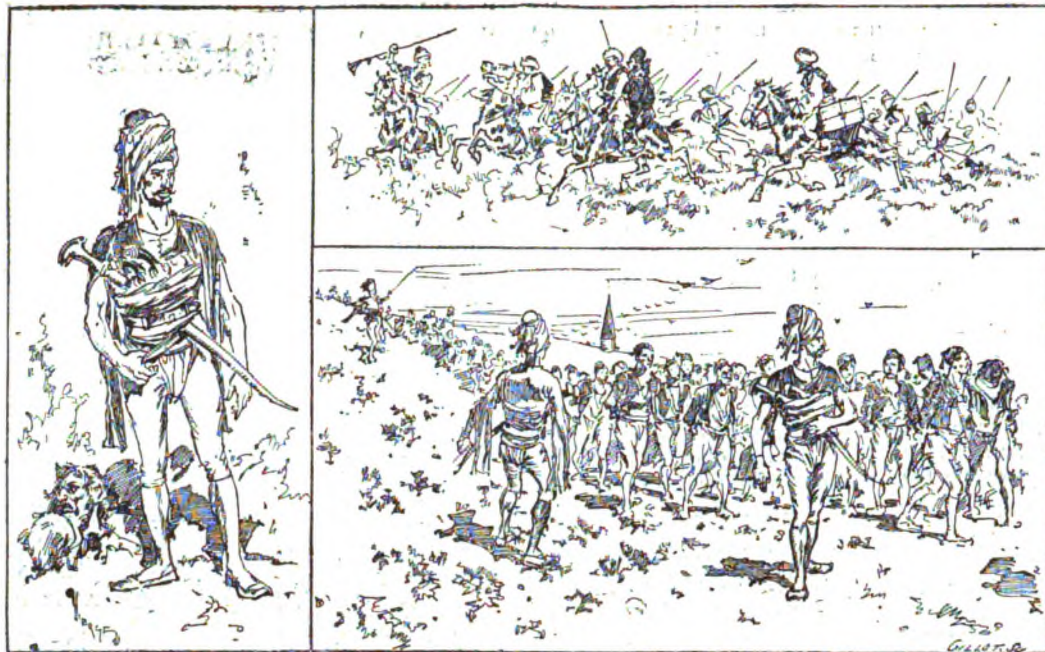
BOSNIE ET HERZÉGOVINE

—

M. Charles Yriarte, qu'on ne peut avoir oublié dans ce journal, a des premiers visité les provinces qui attirent l'attention de l'Europe depuis de longs mois, et il a eu la bonne pensée de faire profiter le public de ses impressions de voyage et de ses études sur ce curieux pays. Dans son intéressant volume, illustré d'après ses croquis par M. Vierge, notre collaborateur, et édité par la maison Plon, M. Charles Yriarte reprend la suite de l'intéressant voyage qu'il a déjà publié sur les provinces du Sud de l'Autriche. Après avoir fait visiter aux lecteurs les villes d'Agram et de Sessek, dans les confins militaires, il pénètre, après une première tentative infructueuse, en Bosnie par la ville de Baynaluka, et les initie aux curieux tableaux de cette province de Bosnie, si peu connue et d'un abord si difficile. Types d'habitants, mœurs, paysages, tout est dépeint avec la plus grande vérité et une couleur locale des plus attrayantes. M. Yriarte, en même temps nous présente l'armée turque en campagne, et nous raconte l'émouvant combat de Sveniat auquel il a assisté, et qui donne une idée exacte de cette guerre de guérillas.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, l'auteur traite à fond, et avec la plus grande entente de la question, l'état et l'esprit de ces provinces turco-slaves, qui sont le théâtre de la guerre actuelle. Recherchant dans l'histoire des raïas la cause permanente des insurrections de ces provinces, il nous décrit avec la plus grande compétence les nombreux impôts dont sont accablés ces malheureuses populations chrétiennes, les vices de l'administration turque, la question des cultes, et termine par un historique des plus complets de l'insurrection actuelle, depuis ses premiers débuts, en juillet 1875, autour de Nevesinge, jusqu'à l'intervention armée de la Serbie, et conclut par ces quelques lignes auxquelles les événements actuels donnent pleine et entière raison :

« On ne saurait dire quelles seront les décisions des puissances auxquelles le prince de Serbie s'est adressé pour qu'elles servent d'intermédiaire entre le gouvernement de la Porte et son gouvernement, mais il semble impossible que, supprimant d'un trait de plume les efforts de Karageogeritch, ceux de Milock, du prince Michaël et ceux du prince Milan, on ramène la principauté sous le joug des Turcs. Les Ottomans à Belgrade, à Schabatz et à Semendria, c'est le soulèvement de la péninsule des Balkans à courte échéance, et l'Europe n'aura plus de souci de la paix du monde. Il existe une incompatibilité formidable entre les Serbes et les Turcs, nous espérons l'avoir démontré, en remontant aux sources mêmes de la domination, à l'origine de la conquête. L'attitude de l'Angleterre a certainement éloigné la solution, elle n'a rien résolu ; et si la diplomatie laisse en présence, sur le même territoire, les chrétiens et les mahométans, dans les conditions où ils s'y sont trouvés depuis la conquête, elle aura préparé à l'Europe le plus sanglant avenir. »



Bachi-Bozouks conduisant des prisonniers serbes.



La ville de Novi sur la Unna.

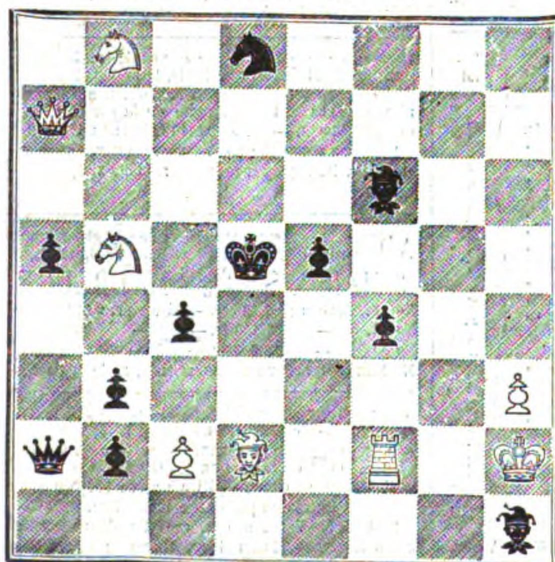
LES NOUVELLES PUBLICATIONS. — Gravures extraites de BOSNIE ET HERZÉGOVINE, par M. CHARLES YRIARTE.

ÉCHECS

—

PROBLÈME N° 628

COMPOSÉ PAR M. ÉMILE PRADIGNAT



Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 625.

1. C 1 C	1. R pr. C (A)
2. R 1 F	2. R pr. C
3. R 2 F	3. R 5 T
4. R 3 F, éch. déc. et mat.	

(A)

	1. R 8 R
2. F 2 R	2. R 7 D
3. C 2 F	3. R pr. C
4. F 5 T, échec et mat.	

Solutions justes : MM. Quéval; L. de Croze; le capitaine A. G. Boutigny; Kassioph; Misselieux; G. Prévost; A. Lansquenet; le Cercle de l'Isle-sur-le-Doubs; Em. Frau; Vhouss-Avéki; le Grand Café Serin, à Angers; le Cercle de Château-la-Vallière; le café Valentin, à Fontainebleau; E. Lafarge; le Béarnais du café de la Renaissance, à Sarlat.

Solution du problème n° 626.

1. D 5 FR	1 C 4 R
2. D 1 CD	2. *ad libitum*
3. T pr. P, double échec, ou D pr. T, mat.	

Solutions justes : MM. les amateurs du café Valentin, à Fontainebleau ; Missilieux.

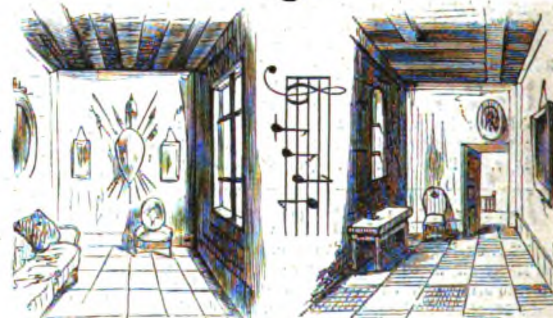
Un très-grand nombre d'autres solutions nous ont été adressées dont la plupart pèchent par le deuxième coup qui est chez les unes : D pr. C, et chez les autres : D 7 D. Les premières sont détruites par la réponse T 5 F, et les secondes par la réponse C 3 F.

Aux solutions commençant par D 2 C, la réponse T 5 C suffit.

PAUL JOURNOUD.

RÉBUS





EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Vers le milieu de l'année 1778, en moins de deux mois, la France perdit Voltaire et Rousseau.

Aucune explication exacte du dernier Rébus ne nous est parvenue. La sagacité de l'Œdipe du Maus se trouve même en défaut.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20e Année. N° 1021 — 4 Nov. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. É. HUBERT.

NE PAS COUPER CE NUMÉRO AVANT DE L'OUVRIR



VISITE AUX TOMBEAUX. — Frœschwiller. — Toul. — Épinal. — Saint-Cloud.

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

Mon excellent confrère et ami E. Hubert, le substitut de l'esprit qui préside aux destinées de ce journal, m'enjoint de céder la moitié de ma place au dessin de l'Exposition.

Entre nous, cette sommation, faite avec la meilleure grâce du monde, n'a rien qui me désoblige. Ma paresse a légèrement souri, et tout me fait supposer que ce sourire était provoqué par l'idée de la satisfaction qu'éprouverait le lecteur, à qui on retire un œuf pour lui offrir un bœuf.

La semaine, d'ailleurs, n'était pas bourrée d'intérêt. La question d'Orient passionne d'autant plus tout le monde que personne n'y comprend rien.

De temps en temps, et plutôt pour les besoins de la spéculation que dans l'intérêt de la vérité, l'Europe est en feu ou en glace.

La Russie présente ce phénomène assez singulier que, pendant que ses valeurs baissent avec une parfaite régularité, elle fait monter ou descendre, à son gré, les valeurs françaises et anglaises.

« La Russie a fait entendre que l'ordre ne serait pas troublé en Europe. » Cinquante centimes de hausse.

« La Russie ne paraît pas se prêter aux combinaisons des cabinets européens. » Crac! cinquante centimes de baisse.

Les Turcs ou les Serbes sont vainqueurs ou vaincus, cela paraît complétement indifférent à l'affaire.

Comme toujours à l'époque des crises, le boulevard des Italiens est le théâtre des spéculateurs du soir.

A huit heures et demie, on voit arriver le personnel de la Bourse, ce qui est assez naturel; puis une masse de figures inconnues qui n'apparaissent qu'en temps de fluctuation.

Pour peu que vous vous arrêtiez une minute, pour serrer la main d'un passant ou pour chercher votre mouchoir, vous voyez arriver une figure souriante et rubiconde qui vous crie :

— Eh bien! tout est arrangé, la Russie accepte toutes les propositions!

— Ah!

— Oui, c'est officiel; des nouvelles de ce soir, des nouvelles de sources les plus sérieuses.

— Allons, tant mieux!

Celui-ci n'est pas parti, qu'un petit homme maigre, sec et jaune vous glisse dans l'oreille ces mots effrayants :

– Vous savez que la Russie ne veut rien entendre.

— Allons donc!

— C'est absolument vrai, les négociations sont rompues : nouvelles de ce soir, sources officielles.

— Ah! tant pis!

Le premier est un haussier, le second est un baissier, vous l'avez deviné.

Les observateurs ont fait cette remarque, que les haussiers sont tous gras, frais et roses, tandis qu'au contraire les baissiers sont maigres et verdâtres.

Les premiers voient tout en beau, les autres tout en laid.

Les uns fondent leur espoir sur les bonheurs à échoir, les autres étayent leur fortune sur les désastres probables.

Il y a des exceptions là comme ailleurs, mais elles sont fort rares et ne servent même pas à confirmer la règle, car on peut être sûr que si un ou deux baissiers sont gros et gras, ce n'est pas de leur faute, et, comme disait le médecin de la Bourse :

— C'est de la mauvaise graisse.

∽∽ Les truffes viennent de faire leur entrée dans Paris; Charles Monselet avait été les attendre à la barrière et leur a présenté une adresse au nom des baffreurs de la République.

Les truffes ne sont pas comme les souverains, il leur est interdit de voyager incognito. Leur présence se décèle par un parfum qui infecte littéralement le train, et l'on se demande comment une aussi bonne chose peut porter en elle-même une aussi déplorable odeur.

La truffe, comme toutes les choses qui sont bonnes, et par conséquent très-chères, excite au plus haut point l'esprit des contrefacteurs.

Gatebourse, le fameux fabricant en chambre de billets de banque, n'apportait pas autant d'ingéniosité dans son usine à billets de banque que n'en apportent les fabricants de truffes dans l'exercice de leurs fonctions.

Les fabriques de truffes sont assez nombreuses à Paris, et l'on peut dire que si beaucoup d'industries rapportent davantage, nulle n'est plus agréable à exercer en ce sens qu'il y a beaucoup de loisir, et que ceux qui la pratiquent peuvent, sans nuire à leur commerce, aller passer l'été à la campagne.

∽∽ Dans les quartiers excentriques, la fabrication de la truffe est encore dans l'enfance, et les combinaisons les plus naïves, si elles n'obtiennent pas toujours un succès d'estime, passent presque toujours sans contestations. Le lendemain, il y aurait bien quelques petites réclamations, mais on n'ose pas.

Dans ces régions, parfois turbulentes, tout ce qui est noir et qu'on fourre dans la charcuterie est de la truffe.

On a vu des charcutiers fabriquer des truffes avec du drap noir, et quel drap! Vous pensez bien qu'il n'était pas neuf. Mais ordinairement les vrais fabricants de truffes sont plus consciencieux : ils fabriquent le « précieux tubercule », comme disent les prétentieux, avec des pommes de terre gelées.

Ces pommes de terre sont placées dans des endroits *ad hoc* et prennent dans leur souffrance une teinte bleue que la science des chimistes de l'endroit n'a pas de peine à rendre noire. Cette couleur obtenue, on roule l'infect légume dans une terre préparée à grand soin. Ce travail s'opère de la même façon que celle qu'emploient les confiseurs pour couvrir les amandes de sucre et en faire des dragées.

Beaucoup de braves gens mangent cela avec plaisir; c'est la foi qui sauve.

Aussi que de gens disent mélancoliquement :

— Moi, si je désire la fortune, ce n'est pas pour manger des truffes; il faut que les riches soient bien blasés pour y attacher tant de prix. J'en ai mangé plusieurs fois, et je n'y ai rien trouvé d'extraordinaire.

∽∽ Quand on approche du faubourg Saint-Denis, les fabriques de truffes deviennent plus sérieuses. Ici il ne s'agit plus de pommes de terre pourries, on emploie des panais de première qualité.

On les sculpte avec soin : la forme c'est beaucoup; et lorsque, à l'extérieur, ils représentent bien une truffe, on n'a plus qu'à leur donner la couleur. Là est le travail décisif et délicat. Chacun a son secret, et je n'ai aucun intérêt à faire des révélations.

∽∽ Jusqu'au faubourg Poissonnière on emploie indistinctement le panais, la pomme de terre, la patate, le topinambour, toute espèce de légume, mais jamais la truffe; ceci est un fait acquis.

A partir de cet endroit, où commence le Paris gastronome, on emploie les légumes précités; mais il y a un progrès sensible; de temps à autre, on glisse par-ci par-là une truffe blanche du Piémont noircie pour la circonstance.

Un peu plus loin, la piémontaise, toujours dissimulée sous une couleur noire, remplace la truffe périgourdine, qu'on n'entrevoit que vers le passage des Panoramas.

Il est bien entendu que les grands restaurants ne consomment jamais les produits hétéroclites dont il vient d'être question.

Ce qui est certain, c'est qu'il se consomme à Paris plus de truffes que n'en produit la France entière.

D'un autre côté, la province en consomme beaucoup et l'étranger en est très-friand; arrangez cela si vous le pouvez.

∽∽ Je ne veux pas revenir sur l'incident de l'École des Beaux-Arts, où des désordres ont eu lieu à propos de l'admission d'un élève allemand, désordres, du reste, aussitôt réprimés. Je ne veux pas davantage m'appesantir sur l'incident du concert Pasdeloup, où les protestations les plus vives ont éclaté à propos de Wagner; ces sujets sont délicats et surtout inutiles à traiter, mais il faudrait s'entendre une bonne fois et se rappeler qu'il y a des Français en Allemagne qui pourraient avoir cruellement à souffrir des puérilités parisiennes.

Que ceux qui ne veulent pas entendre la musique de Wagner n'aillent pas au concert, rien ne les y force; que ceux même qui, ayant oublié les injures prodiguées à la France par ce musicien, veulent, à tout prix, entendre sa musique, aillent l'écouter sans donner aucune marque d'approbation ou d'improbation; mais il vaudrait mieux n'y pas aller, et M. Pasdeloup, qui ne fait pas exécuter cette musique pour son plaisir, la ferait bien vite disparaître de l'affiche.

Je dis que M. Pasdeloup ne fait pas exécuter cette musique pour son plaisir, parce que cet habile homme est un excellent patriote qui a fait ses preuves pendant la guerre.

Pasdeloup, bien que son âge le dispensât de cette corvée, s'était engagé, m'a-t-on dit, dans les compagnies de marche, où il montra un zèle à toute épreuve, zèle d'autant plus méritant que l'habile chef d'orchestre est gros et court, et qu'à ce moment-là il souffrait beaucoup des pieds; ses compagnons d'armes font les plus grands éloges de son énergie persistante. Donc Pasdeloup n'est pas prussophile, et s'il joue Wagner, il doit avoir une raison qui n'existerait plus devant une salle vide.

∽∽ Combien toutes ces puérilités sont mesquines! Je ne prêche ni la paix ni la guerre, mais je songe à cette admirable ville de Venise, qui resta quinze ans sans faire usage du tabac, afin de ne pas enrichir les Autrichiens, alors ses oppresseurs.

Ce fut aussi dans la ville des doges où l'on vit ce spectacle émouvant d'un peuple opprimé, mais libre et fier quand même.

Fou de théâtre et de musique, il se précipitait à la *Fénice*, et soudain, au milieu de la joie et des enthousiasmes, il se faisait un silence mortel; une minute après la salle était vide... pas entièrement; une loge ou deux étaient occupées par des officiers autrichiens, qui, pâles et tristes, s'en allaient à leur tour, n'essayant pas même de blâmer ce peuple qui faisait le vide autour d'eux, mais sans jamais proférer une injure, sans jamais faire un geste qui eût pu passer pour une insulte faite à ces soldats qui, au demeurant, n'étaient coupables que d'accomplir leur devoir avec une patience et une modération extrêmes.

En pensant au jeune homme de l'École des Beaux-Arts, on est tenté de s'écrier : Qu'allait-il faire?... Mais n'est-ce pas une victoire que de penser que ce jeune homme, qui paraît fort protégé, est venu là, où il devait bien se douter qu'il ne serait pas aussi bien venu qu'un panier de champagne, c'est qu'il ne trouvait pas mieux ailleurs?

Un Prussien tombant à l'École des Beaux-Arts!

Cela ne vous remet-il pas en mémoire ce cri du poëte :

Rois, tribuns et soldats, grands héros du hasard,
Vous serez oubliés. Le bonhomme Ronsard
Vivra pour dire où fut le beau pays de France.

∽∽ Je retrouve ces beaux vers de Joséphin Soulary dans le *Conseiller du Bibliophile* qui, tous les quinze jours, apporte aux gourmets littéraires les perles oubliées ou les bijoux introuvables.

Cette publication, née sans bruit, est elle-même un petit chef-d'œuvre bibliographique, aimable à voir, aimable à lire, et son sous-titre en dit long : *Publication destinée aux amateurs de livres rares et curieux et de belles éditions.*

Les livres rares et curieux tiennent, à notre époque, une place considérable; en dehors des gens riches qui veulent tous les luxes, il est une race d'amateurs forcenés qui se disputent à qui mieux mieux les merveilles du passé. C'est pour ceux-là que Camille Grellet, un homme vraiment distingué et compétent, a créé une publication qui n'a qu'un seul tort, celui de ne pas battre la grosse caisse.

Je signale, non aux érudits, mais aux gens du monde, aux gens de goût, deux articles du dernier numéro : une histoire de chasse fine et cavalière et les conseils d'un bibliophile sur le choix d'un couteau à papier ; rien de plus fin et de mieux observé.

∿∿ L'acteur Lassouche, l'acteur du Palais-Royal, est aussi un bibliophile distingué et un bibeloteur de premier ordre; il possède, dit-on, des collections d'une grande valeur.

Lassouche n'est pas, à la ville, le bon abruti qui fait pouffer les spectateurs de l'heureux théâtre de la vraie gaieté. C'est un jeune bonhomme froid, marchant la tête basse, affectant une grande simplicité, mais dont le regard malin, intelligent, lance parfois des éclairs pleins de finesse et d'ironie.

L'autre jour, je rencontrai Lassouche, qui paraissait tout joyeux; il venait de bouquiner. Bouquiner est une des grandes joies de la vie pour ceux qui aiment ça.

— Avez-vous trouvé? lui demandai-je.

(On dit à un bouquiniste : Avez-vous trouvé? comme on dit à un chasseur : Avez-vous tué?)

— Je trouve toujours, me répondit le comique.

— Ah! toujours!

— Voyez plutôt. J'ai eu ça pour six sous, un des livres les plus curieux qui existent; six sous!

Et il me tendit un bouquin sur lequel je lus :

HISTOIRE DES BANDITS
ET BRIGANDS
CÉLÈBRES
DEPUIS
CAÏN JUSQU'A BONAPARTE
avec des aperçus nouveaux sur Rienzi
et Masaniello.
—
Amsterdam, 1804.

JULES NORIAC.

NOS GRAVURES

Visite aux Tombeaux

Selon la sainte coutume des familles, qui choisissent particulièrement le 2 novembre pour honorer ceux qui ne sont plus, nous nous associons en ce jour à la grande famille française qui pleure ses enfants dispersés sur les champs de bataille de la patrie envahie, et nous faisons avec elle notre visite aux tombeaux élevés en leur honneur. La liste est déjà longue de ces monuments de deuil publiés par nous chaque année à cette même date. Nous y ajouterons aujourd'hui ceux de Frœschwiller, de Toul, d'Épinal, et celui de Saint-Cloud, tout récemment inauguré et béni par l'évêque de Versailles.

Le monument de Frœschwiller est l'œuvre d'une souscription ouverte en Alsace par l'initiative de Mlle Fanny de Diétrich; il est situé sur une colline dominant Wœrth et Frœschwiller, et faisant face à cette autre colline sur laquelle s'élève le beau noyer qu'on appelle l'arbre de Mac-Mahon. Ce remarquable monument est l'œuvre de M. E. Doch, artiste strasbourgeois, assisté de M. Boltz, architecte alsacien, qui n'ont voulu accepter aucune rémunération pour leurs travaux personnels.

Le mausolée d'Épinal élevé par les Vosgiens à leurs compatriotes victimes de la guerre, au nombre de dix-huit cents environ, est une belle pyramide qui fait le plus grand honneur à M. C. Fleury, architecte à Paris.

A Toul, c'est aux victimes du siège que le monument a été consacré. D'un style simple et gracieux, sans être banal, il a été construit, après concours, d'après les plans de M. Adeline, architecte à Rouen, un de nos dévoués correspondants.

Quant au modeste monument de Saint-Cloud, qui attirait naguère tous ces enfants de Paris qui ont assisté au suprême effort de la capitale assiégée, il n'offre rien de particulier. C'est une simple pyramide en granit, que domine la grande croix du cimetière de la ville. Nous l'avons laissé sous l'ornementation de feuillage dont des mains pieuses l'avaient entouré, pour donner à ce croquis l'aspect de la cérémonie du 26 octobre dernier. Les tombes blanches au pied de la croix sont celles des Prussiens tombés dans les mêmes circonstances. Il n'y a plus dans la mort ni vainqueurs ni vaincus. *Requiescant in pace!*

Exposition universelle de 1878. — Le palais du Trocadéro.

On nous reproche, à tort, de nous être laissé devancer par nos confrères dans la publication des dessins de notre future Exposition, qui intéressent si vivement notre pays; nous sommes, comme nos confrères, à même de nous procurer les documents qui peuvent être soumis à l'appréciation du public; mais sous le vain prétexte d'arriver premiers, nous ne saurions nous permettre de présenter comme définitifs des projets qui n'ont pas la sanction officielle. Nous avons publié, sous ces auspices, dans notre numéro 1013 un plan général du palais du Champ-de-Mars, qui a reçu depuis quelques modifications, entre autres la suppression, au centre, de trois pavillons destinés aux beaux-arts, et que l'on a remplacés par un jardin intérieur avec un élégant bassin au point central. Nous donnons aujourd'hui la façade de ce palais avec le parc qui la sépare du pont d'Iéna; mais à l'heure où nous mettons sous presse, on nous affirme en haut lieu que rien n'est encore définitif.

Nous nous bornerons donc à la publication du magnifique palais du Trocadéro, d'après l'aquarelle des habiles architectes qui l'ont conçu et vont le mettre à exécution, MM. Davioud et Bourdais, lequel est à peu près adopté et qui ne subira que quelques modifications de détail.

Vu la dimension extraordinaire de ce palais, nous avons cru devoir le faire sortir du cadre ordinaire pour qu'on s'en fasse une plus juste idée.

Le *Figaro*, avec les faibles moyens dont il dispose au point de vue graphique, le pouvait publier sitôt son acceptation ; nous lui emprunterons, en y ajoutant quelques chiffres, la description humouristique qu'en fait son spirituel rédacteur dans une lettre signée du 1er mai 1878 :

Regardons maintenant le Trocadéro. Sur ses pentes gazonnées, en premier plan, ainsi que sur le quai, nous voyons des constructions rustiques, des serres et toutes les installations élégantes qu'on trouve dans les jardins. Le cottage côtoie le kiosque, et la tente est auprès du berceau de feuillage. Enfin, mille types variés et de tous pays (1).

Au second plan, au centre, s'étend une immense cascade, large de 50 mètres et longue de 200, dont les nappes forment une série de chutes sur toute la hauteur de la colline. Des deux côtés, sur les pentes, s'élèvent des fontaines jaillissantes. Des jets s'élancent de toutes les vasques. De chute en chute, les nappes retombent dans une immense pièce d'eau qui occupe toute la place de l'ancien carrefour des avenues d'Iéna et Delessert. Cette eau n'est pas perdue, car ce bassin est le réservoir nécessaire à l'arrosage des pelouses et du parc du Champ-de-Mars.

Enfin, couronnant la montagne, s'élève l'édifice géant qui éternisera le souvenir de l'Exposition de 1878 : le palais du Trocadéro! Comme dimension, figurez-vous l'immense façade du Louvre, sur le bord de l'eau, du pavillon de Flore à la galerie d'Apollon, et, au milieu, une énorme rotonde, presque aussi vaste que la Halle au blé.

(1) Cette partie encore indécise ne figure pas dans notre dessin.

D'un pavillon à l'autre, le palais du Trocadéro a, en effet, plus de 400 mètres de longueur. Ses deux extrémités, formant de gros pavillons, avancent vers le Champ-de-Mars, et sont reliés à la rotonde centrale par des galeries en quart de cercle. Au centre de cette sorte d'hémicycle s'élève la rotonde, haute elle-même comme une cathédrale et flanquée de ses deux tours carrées d'une grande élégance, qui ont une hauteur de 70 mètres et sont surmontées de deux phares électriques qui projettent leurs rayons sur l'immensité de Paris et de ses environs.

C'est du pied de la rotonde que partira la cascade. Et pour vous faire une idée des gigantesques proportions de cet assemblage de mouvements de terrain, d'effets d'eau et d'amoncellement d'édifices, n'oubliez pas que le sol sur lequel s'élève le palais est à 24 mètres au-dessus du niveau du quai. C'était un des rêves de Napoléon Ier, une conception qu'il n'osa réaliser, car cela eût passé de son temps pour une folie : le palais dit du Roi de Rome, qui devait couronner cette colline... Et voilà le palais bâti uniquement pour offrir aux pacifiques lauréats du grand concours industriel une hospitalité digne de la France!

La rotonde enveloppe une salle destinée à la distribution des récompenses, d'abord, et ensuite à de grands concerts, à des réunions de sociétés philharmoniques et orphéoniques, à des festivals monstres. Un orgue puissant occupe le fond de l'estrade. La salle est presque circulaire. Elle contient un grand parterre, deux rangs de loges, et, au-dessus, un amphithéâtre. Huit mille personnes pourront y être commodément assises.

Autour de la salle de concert, du côté du Champ-de-Mars, deux étages de galeries formant loggias prennent leur vue sur le panorama de Paris. Ce sont des promenoirs couverts, donnant accès à toutes les stalles. Des deux côtés de la rotonde, il y a des péristyles s'ouvrant sur la place du Trocadéro, du côté du bois de Boulogne, et qui sont les véritables entrées d'honneur de l'Exposition. Au-dessus de ces péristyles sont situées les salles de conférences et petites réunions servant de foyer à l'occasion. Ces péristyles servent aussi de vestibules aux grandes galeries curvilignes qui s'étendent entre la rotonde et les pavillons des extrémités du palais.

Les galeries forment une succession de salles, contenant l'exposition rétrospective : tous les chefs-d'œuvre de toutes les époques et de tous les pays. C'est l'histoire du travail, depuis les temps préhistoriques jusqu'à la révolution française. Deux escaliers monumentaux placés dans les pavillons des extrémités permettent d'y arriver à couvert. On y accède aussi par les pentes de la colline, où les corbeilles de fleurs alternent avec les bouquets de feuillage, où les ruisseaux tombent en cascatelles le long des chemins sinueux.

Au devant des salles d'exposition court sur toute la façade du palais une large galerie couverte, d'où la vue s'étend sur le parc, sur le Champ-de-Mars, sur les coteaux de Meudon et sur Paris. Le style adopté par les architectes, MM. Davioud et Bourdais, leur a permis de donner à la construction de leurs colonnades et péristyles une grande légèreté. Tous ces promenoirs aériens sont pleins d'air, de couleur et de lumière. C'est le grand repos du visiteur, en même temps que c'est la parure de l'Exposition.

Gortschakoff et Andrassy

Les grands événements qui, depuis six mois, se passent en Orient, occupent toujours et passionnent l'Europe occidentale. On paraît cependant être bien près d'une solution. Profitons du moment pour esquisser deux grandes figures diplomatiques qui ont été mises en plein relief.

Le prince Gortschakoff. — Le grand chancelier de l'empire russe, le prince Gortschakoff, a soixante-dix-huit ans. Malgré ce grand âge, il joint à la vigueur du corps une rare vigueur d'esprit. Issu d'une puissante famille où, par tradition, tous les hommes se consacrent au service de l'État, il fut pris de bonne heure en affection par le comte de Nesselrode, qui lui ouvrit la carrière diplomatique. En 1824, il était envoyé, en qualité de secrétaire, à l'ambassade de Londres, et il profita de son séjour dans l'Angleterre pour apprendre à fond toutes les langues de l'Europe, qu'il parle avec cette facilité qui semble l'apanage des races slaves. Chargé d'affaires à Florence en 1830, à Vienne



Le comte ANDRASSY, Grand chancelier de l'Empire austro-hongrois.

(D'après la photographie de M. Émile Rabending.)



Le prince GORTSCHAKOFF, Ministre des affaires étrangères de Russie.

(Dessin de M. Duvivier.)



LA QUESTION D'ORIENT. — **Le général Ignatieff, ambassadeur de Russie à Constantinople, remet au Sultan ses lettres de créance.** — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. J. Viaud.)

en 1832, il fut ensuite envoyé, en 1841, à Stuttgart avec le titre d'ambassadeur extraordinaire et y négocia le mariage de la grande-duchesse de Russie Olga avec le prince royal de Wurtemberg. Il reçut en récompense le titre de conseiller intime. Dans la question d'Orient, M. Gortschakoff eut un des premiers rôles. Nommé, le 8 juillet 1854, ambassadeur à Vienne, il ne put empêcher la conclusion du traité du 2 décembre, par lequel l'Autriche gardait la neutralité. Ses instances auprès de son gouvernement eurent du moins pour résultat l'acceptation des quatre points et la conclusion implicite du traité de Paris (30 mars 1856). Rappelé de l'ambassade de Vienne, il devint ministre des affaires étrangères, en remplacement de M. de Nesselrode. « La Russie ne boude pas, elle se recueille, » dit le nouveau ministre dans une de ses circulaires. Cette parole devint comme la devise de sa politique, qui réprima les troubles de la Pologne, en 1861, 1862, 1863, 1864, et, de l'autre, accomplit la grande œuvre du règne d'Alexandre II, l'émancipation des serfs, qui a été une véritable révolution sociale en Russie. Les premiers jours de l'an 1871 marquent un point culminant dans la carrière du prince Gortschakoff. L'occasion était bonne pour déchirer les clauses du traité de Paris qui blessait l'orgueil de la Russie. De là cette conférence de Londres, où cette puissance reprit tout ce que la guerre de Crimée lui avait fait perdre. Dès ce moment, le long recueillement de la Russie cesse. Le but que s'était proposé le prince Gortschakoff était atteint. Sous sa direction habile et patiente, la diplomatie russe avait effacé les résultats de la chute de Malakoff, et, sans tirer l'épée, le czar Alexandre II était l'arbitre de l'Europe. N'oublions pas que, l'an dernier notamment, il a suffi d'un mot dit à l'oreille par l'empereur de Russie pour que le parti militaire prussien rentrât sous la remise des ambitions qui demandaient à prendre leur vol.

Le comte Andrassy. — Le comte Jules Andrassy, chancelier de l'Austro-Hongrie, né le 8 mars 1823 à Zemplin, est le fils du comte Charles, mort à Bruxelles en 1845, lequel déploya tant d'activité pour le progrès scientifique et industriel de son pays. Son éducation s'est complétée par des voyages dans lesquels il fut associé à quelques-uns des grands projets industriels de son père. Il remplaça ce dernier comme président de la Société pour la régularisation du cours de la Theiss. Élu représentant de Zemplin, il se jeta tout entier dans le mouvement révolutionnaire de 1848. Lorsque le gouvernement national hongrois se fut réfugié à Debreczin, en 1849, le comte Jules Andrassy fut envoyé en mission à Constantinople. Après la défaite complète de la révolution, il résida en France et en Angleterre. En 1857, l'amnistie générale lui permit de rentrer en Hongrie. Après avoir refusé de reprendre, sous un ministère autrichien, les fonctions d'administrateur de Zemplin, il fut élu en 1860 par un district de ce comtat à la Diète hongroise. Il prit place dans les rangs du parti Deack et fut nommé vice-président lors de la réorganisation de l'empire d'Autriche et de la constitution d'un ministère hongrois. Le comte Andrassy, désigné à la politique conciliatrice de M. de Beust par tout le parti national, fut nommé ministre président et chargé du département de la défense du pays (11 février 1867). Aux élections de 1869, pour la chambre des représentants de Hongrie, il a été élu à Pesth à l'unanimité des suffrages. A la mort de M. de Beust, le comte Andrassy lui a succédé en qualité de grand chancelier du gouvernement austro hongrois.

Le général Ignatieff

L'IMPORTANCE qui s'attache à l'entrevue de l'ambassadeur russe avec le sultan met en évidence ce grand fonctionnaire, qui a joué un rôle si considérable sous le règne d'Abd-ul-Aziz; nous nous sommes donc procuré les documents nécessaires pour le représenter dans la présentation de ses lettres de créance à S. M. Abd-ul-Hamid, à son retour de la cour de Livadia. Notre correspondant, présent seulement à la fin de la cérémonie, n'est pas très-sûr que lesdites lettres, enveloppées dans leur sac carré à glands d'or, aient été remises par l'ambassadeur lui-même au sultan; c'est souvent un premier secrétaire qui se charge de ce soin. On nous excusera d'avoir voulu spécifier cet acte pour rendre notre gravure plus intéressante. Les personnages présents seraient, dit-on, de la plus grande ressemblance, le général Ignatieff surtout.

Nous compléterons prochainement cette gravure par des détails fort intéressants sur ce qui précède et ce qui suit ces grandes réceptions et sur l'intérieur du palais de Dolma-Baktché.

LES DIEUX QU'ON BRISE

XVIII

A CEUX QUI ONT SIFFLÉ *

Ainsi vous avez vu que cette pauvre femme,
Épuisée et malade, était là, rendant l'âme;
Et bien qu'elle parût expirante à moitié,
Pas un d'entre vous n'eut un instant de pitié?
Vous n'avez pas songé qu'une bonté vulgaire
Est un devoir banal et qui ne coûte guère?
Comment! elle pleurait, et vous avez sifflé
Ses larmes étaient donc un martyr simulé?
Elle jouait donc mal l'atroce comédie,
Pour que pas une voix généreuse et hardie
N'ait imposé silence à la férocité?
Vous n'avez donc pas vu qu'elle avait mérité
Doublement ce respect qui dans si peu consiste,
Car c'était une femme avant d'être une artiste?

Elle est morte à présent, sous un sifflet moqueur,
Morte en plein rêve, avec le désespoir au cœur!
Elle était jeune, belle, aimée : elle gardait
L'espoir dans l'avenir heureux qui l'attendait;
Elle avait tous les siens encore, une famille...
Et voilà qu'une mère, hélas! n'a plus de fille,
Qu'on la pleure... pourquoi?
Parce qu'elle a déplu!
Parce que quelques-uns, qui n'en ont pas voulu,
Ont acheté le droit de siffler à la porte!
Ils ont payé cinq francs... et voilà qu'elle est morte!

Tenez! je ne sais pas quel est votre remord;
Moi, je sais que le jour où j'appris cette mort,
J'ai compris que c'était une action infâme
Qu'on avait faite, et j'ai plaint cette jeune femme,
Et j'ai voulu venir, à mon tour, chapeau bas,
Te saluer, ô pauvre enfant qui succombas,
Pour mettre sur la tombe où le destin te jette,
Les pleurs de l'homme, avec l'hommage du poëte.

ALBERT DELPIT.

Novembre 1876 Paris.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE-ITALIEN (R ouverture) : *la Forza del destino*, opéra en quatre actes et huit tableaux, de Piave, musique de M. Verdi (31 octobre).

EN ouvrant ce numéro du *Monde illustré*, vous avez déjà admiré le superbe dessin qu'il contient... (J'en parle selon mon sentiment, et comme si je n'étais pas de la maison.) Vous avez vu aussi que, pour obtenir un tirage plus fini, « le metteur en pages et le metteur en train » ont laissé en blanc le verso du papier qui porte l'image.

C'est donc chez nous, aujourd'hui, la fête du crayon; et je reçois des autorités compétentes l'injonction de tenir cette chronique « aussi courte que possible. »

Pourtant j'avais, comme plat du jour, un opéra de Verdi, inconnu en France; et il faut que tous ces événements se rencontrent dans une même semaine! Telle est la fatalité! *la forza del destino*, comme disent les Italiens de Ventadour.

Nous venons justement d'écrire le titre de l'opéra de M. Verdi, ce sera autant de fait. Il n'y a pas de petites économies de mots, quand on est condamné, comme nous le sommes, à écrire sur du papier format à cigarettes.

Après tout, de quoi peut-on se plaindre lorsqu'on vient d'assister au spectacle des malheurs qui accablent don Alvaro? Le pauvre jeune homme, s'est cru aussi prédestiné qu'Almaviva, et il s'est introduit chez Rosine, autrement chez Léonora, avec dessein de l'enlever. Surpris en cette attitude par le père de la demoiselle, il laisse tomber son pistolet à terre, pour éviter un malheur; mais le choc fait partir le pistolet qui, tue le père. Les deux amants n'en prennent pas moins la fuite.

Nous ne saurions dire au juste ce qui arrive pendant l'entr'acte, parce que le rideau était baissé. Mais il nous semble que Alvaro et Léonora se sont brouillés, suivant l'antique coutume des amoureux. Alvaro s'est engagé dans un régiment de cavalerie, et Léonora est entrée au couvent.

Malédiction! « force du destin! » Alvaro a pour ami et compagnon d'armes don Carlo di Vergas, frère de Léonora. Quand don Carlo apprend qu'Alvaro est le meurtrier de son père et le séducteur de sa sœur, il le provoque en duel. Mais Alvaro, pour éviter une nouvelle catastrophe, se réfugie aussi dans un couvent. Don Carlo l'y poursuit avec deux épées.

Le combat a lieu devant la porte de l'ermitage habité par Léonora. Carlo tombe blessé mortellement, et, avant d'expirer, il assassine sa sœur. Alvaro est témoin de toutes ces horreurs, et il en perd la raison.

M. Verdi, qui a beaucoup de noir sur sa palette et qui sait s'en servir, se fait volontiers le peintre de ces sortes de tableaux. Il a donné, et victorieusement, dans le *Trovatore*, la mesure de son génie de dramaturge musicien, et il était difficile qu'il trouvât jamais de nuances plus sombres.

Nous croirions manquer de respect pour l'auteur d'*Aïda* si, dans les vingt lignes dont nous disposons, nous tentions une analyse de son œuvre nouvelle.

On ne traite pas un opéra en quatre actes de M. Verdi comme un lever de rideau. Il nous suffira pour aujourd'hui de signaler l'air de danse des muletiers et le finale religieux du second acte de la *Forza del destino*. Ce second morceau a été particulièrement goûté pour le beau style large et soutenu dans lequel il est traité. Comme on dit, c'est « une page ». Nous pouvons citer encore le duo très-vocal du ténor et du baryton au troisième acte. Quant au *Rataplan* tant vanté..... (interrompu faute d'espace).

Par exemple, ce qui est hors de discussion c'est la valeur et la vaillance des chanteurs que la direction du Théâtre-Italien a su se procurer. La troupe actuelle est à celles des dernières années comme trente-six est à un. Le ténor Aramburo possède une puissance de moyens exceptionnelle; sa voix est d'un métal sans alliage: elle sonne comme un clairon d'or pur. Le baryton Pandolfini, que nous avions déjà entendu dans *Aïda*, est un chanteur fort habile, qui a l'art des nuances, et dont le mérite principal est de donner la vie à une mélodie par une bonne et judicieuse accentuation. Quant à Mlle Borghi-Mamo (fille de l'Azucena du *Trovatore*), elle chasse de race, et le public a fort goûté sa voix jeune et vibrante autant que ses qualités de chanteuse dramatique.

Ici le metteur en page me crie : « Assez!... » J'obéis et je veux même, pour lui complaire, rogner sur ma signature quelques syllabes qui feraient longueur. — ALB. DE LAS.

* Mlle Priola qui, ayant joué à Marseille la semaine dernière, bien que très-malade fut sifflée. Elle en mourut le surlendemain.

LE MYSTÈRE DU BAS-MEUDON, roman nouveau, par ALBERT DELPIT, l'auteur de *Jean-nu-pieds*, vient de paraître chez Dentu. *Le Mystère du Bas-Meudon* est un de ces livres d'un intérêt poignant qu'on dévore d'un trait. C'est un drame émouvant que raconte M. ALBERT DELPIT et qui passionna naguère tout Paris.

Nos lecteurs voudront connaître l'ouvrage nouveau de l'auteur des *Dieux qu'on brise*, qu'ils lisent chaque semaine dans nos colonnes. Il est impossible de rien lire de plus passionnant que le *Mystère du Bas-Meudon*. Un volume, 3 francs.

EAU d'OREZZA, contre anémie, chlorose, gastralgies, etc. — **Consulter les Médecins.**

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS

(**6e année**) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, **18**, Paris.
DIRECTEUR : **CH. DUVAL**, OFFICIER RETRAITÉ
Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers.
Parait chaque dimanche. — Liste des anciens tirages.
Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.
ABONNEMENTS : Paris et Départements **3 FR. PAR AN**
Abonnement d'essai . 3 mois, 1 fr.
L'ABONNÉ D'UN AN reçoit EN PRIME GRATUITE
un beau **PORTEFEUILLE FINANCIER**
avec un Traité de Bourse de **200** pages.

AVIS AUX MÈRES DE FAMILLE

TAMAR INDIEN GRILLON

Fruit laxatif rafraîchissant, *le plus agréable purgatif des Enfants*, rétablit les fonctions journalières chez les personnes sédentaires ou alitées, n'a pas les inconvénients des autres purgatifs irritants : aloès, podophyle, jalap, scammonée, etc. : 2 fr. 50 la boîte.

Paris, Ph. GRILLON, 25, r. Grammont, et toutes pharmacies.

ANGLAIS Méthode Robertson. Cours et leçons. Six cours dans la journée pour les enfants.
H HAMILTON, 8, rue Chabanais.

LE BON GÉNIE

VOUS ENVOIE A CRÉDIT
Par abonnements et par versements
d'UN FRANC par semaine

100 KILOS DE CHARBON

de terre ou de Coke des meilleures provenances, *franco* en votre domicile à Paris ou aux environs, pour la somme de

5 fr. 80 ou 58 fr. les mille kilos

Cette Maison, connue par son admirable institution de *doubler le capital* de celui qui n'a pas assez, fait de même pour tous les autres articles :
VÊTEMENTS — CHAPELLERIE — CHAUSSURES
MEUBLES — BIJOUTERIE, ETC.
300 Magasins des plus honorables à choisir sur sa liste.
Rappelez-vous bien l'adresse :
Maison du BON GÉNIE
15, rue de la Douane, 15

RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX DE Mme S.A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse.—**Nouvelle vie, Croissance et Beauté.** Se trouve chez les Coiffeurs et Parfumeurs. Entrepôt: 37, Bd. Haussmann, Paris.

Plus de **TETES CHAUVES!..** **Découverte** sans précédent! REPOUSSE CERTAINE et ARRET des chutes (à forfait). Env. gratis renseig. et preuves. On jugera.- **MALLERON**, 110, r. Rivoli, Paris.

SURDITÉ BRUITS Doctr **GUÉRIN**, R. Valois. 17, Paris 1h à 2h. — **Pas d'opération.** — Traite aussi par correspondance.— *Guide du Traitement*, **2** fr.

BRULOIR A CAFÉ
allant sur tous les fourneaux.
NOUVELLE CAFETIÈRE A CIRCULATION
4, rue Vivienne, à Paris.

NÉVRALGIES Guérison *immédiate* par les *pilules anti-névralgiques* du **Dr Cronier.** 3 fr. la boîte. Phar. Levasseur, 23, r. de la Monnaie, Paris.

ASTHMES guéris par les **TUBES LEVASSEUR.**

CACHEMIRE DE L'INDE pr Robes, seul dépôt en Europe l'**Union des Indes, 1, r. Auber.**

10e année.

LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES
Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissemts de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.
4 fr. par AN — **4** fr. par AN
PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
1 fort volume in-8o.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

PÂTE ÉPILATOIRE *Supérieure aux poudres.* Enlève radicalement tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Innocuité absolue. Pr.: 10 fr. Mme DUSSER, 1, rue J.-J.-Rousseau, au 1er, Paris.

---

4 fr. par an. LE **4** fr. par an.

MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

(13e ANNÉE) ***104, rue de Richelieu, Paris*** (13e ANNÉE)
PROPRIÉTÉ & ORGANE DU CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS
Société anonyme au Capital de trois millions
PARAIT TOUS LES JEUDIS
Causeries financières. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Tableau et prix des coupons.—Comptes-rendus des assemblées.— Recettes des chemins de fer.—Bourses de Paris, Lille, Lyon, Marseille. — Bilans des institutions de crédit. — Listes des Tirages.
Prime gratuite : LE CALENDRIER-MANUEL DU CAPITALISTE POUR 1876
Volume plein de renseignements pratiques à l'usage des capitalistes et des rentiers.

EAU DE ZÉNOBIE SEULE PARFAITE Pr RÉTABLIR la **COULEUR DES CHEVEUX**, **Seguin**, 3, r. Huguerie, Bordeaux. - Paris, THOREL, 17, r. de Buci ; FAY, 9, r. de la Paix.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

VASTE et BEAU **DOMAINE VINICOLE** EN MÉDOC dit **CHATEAU MARTINENS** près Margaux (Gironde). A ADJUGER, *même sur une ench.*, en la ch. des notaires de Paris, le mardi 21 novembre 1876.

59 hectares se tenant. — 450,000 pieds de vigne.
Rev. brut : 100,000 fr. — Frais généraux : 40,000 fr.
Dû au Crédit foncier : 170,000 fr.
Mise à prix : 300,000 fr.

S'ad. sur les lieux, et aux not. : Me Prachet, à Margaux; Me Rozat, à Bordeaux, et Me G. MAGNE, à Paris, r. de Bellechasse, 14, *dépos. de l'enchère.*

ADJON, *même sur une enchère*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 7 novembre 1876, midi, DE

3 MAISONS A PARIS RUE MAUBEUGE

No 45. Revenu : 36,250 fr. — Mise à pr. : 410,000 fr.
No 47. — 34,700 fr. — — 360,000 fr.
No 51. — 18,800 fr. — — 200,000 fr.
Me MAHOT-DELAQUERANTONNAIS, nre, r. de la Paix, 5.

ADJON, *sr une ench.*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 2. nov., D'UNE **MAISON** A PARIS, r. de la Montagne-Ste-Geneviève, no 45.

Rapport : 2,050 fr. — Mise à prix : 25,000 fr.

S'ad. à Mes T. DE MARSAC, not., pl. Dauphine, 23, et BOULLAND, com.-priseur, r. Nve-des-Ps-Champs, 26.

VILLE DE PARIS

TERRAINS AVENUE DE L'OPÉRA

DEUXIÈME SÉRIE

ADJUDICATION, *même sr une enchère*, en la ch. des notres de Paris, le mardi 21 novembre 1876, à midi, *des Terrains situés entre les rues Sainte-Anne et Molière, l'avenue de l'Opéra et la rue d'Argenteuil.*

Nos des lots	Contenance	Prix du mètre	Mises à prix	Total
1	619m »	850 fr.	526,150 fr.	Total des mises à prix : 6,924,810 fr. 50
2	306m »	550 »	168 300 »	
3	350m »	550 »	192,500 »	
4	390m »	900 »	351,000 »	
5	383m »	700 »	268,100 »	
6	456m »	600 »	273,600 »	
7	51 m »	550 »	280,500 »	
8	607m »	550 »	333,850 »	
9	521m[illegible]	550 »	289,404 50	
10	400m »	750 »	300,000 »	
11	531m »	750 »	398,250 »	
12	794m »	750 »	595,500 »	
13	725m »	750 »	543,750 »	
14	271m »	500 »	135,500 »	
15	507m »	700 »	354,900 »	
16	438m »	700 »	306,600 »	
17	438m »	700 »	306,600 »	
18	475m »	700 »	332 500 »	
19	501m »	700 »	350,700 »	
20	317m »	600 »	190,200 »	
21	474m34	900 »	426,906 »	

Il y aura faculté de réunion, après l'adjudication, pour les 9 premiers lots, et les 10e, 11e, 12e et 13e lots.

S'adresser : à Me J.-E. DELAPALME, nre, r. Auber, 11, et à Me MAHOT-DELAQUERANTONNAIS, nre, r. de la Paix, 5, *dépositaire du cahier des charges et des plans.*

VILLE DE PARIS

TERRAINS AVENUE DE L'OPÉRA

ADJUDICATION, *même sur une enchère*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 14 novembre 1876, à midi.

PREMIÈRE SÉRIE

comprenant les 2 côtés, depuis l'Opéra jusqu'aux rues Neuve-des-Petits-Champs et St-Roch, et le côté gauche, depuis la rue Thérèse jusqu'à la rue Ste-Anne.

Lot	Contenance	Prix		MISES A PRIX
1er lot	782m »	1200 fr.	le mèt.	938,400 fr.
2e lot	595m53	1200	id.	714,636 »
3e lot	286m57	1100	id.	315,227 »
4e lot	289m47	1200	id.	347,364 »
5e lot	285m47	1150	id.	328,290 50
6e lot	329m »	1100	id.	361,900 »
7e lot	433m10	1100	id.	476,410 »
8e lot	320m »	1100	id.	352,000 »
9e lot	441m45	1000	id.	441,450 »
10e lot	647m »	900	id.	582,300 »
11e lot	349m »	550	id.	191,950 »
12e lot	787m »	800	id.	629,600 »
13e lot	559m »	900	id.	503,100 »
14e lot	270m »	550	id.	148,500 »
15e lot	646m71	900	id.	582,039 »
16e lot	439m »	900	id.	395,100 »
			Total.....	7,308,[illegible]66 50

Il y aura faculté de réunion après l'adjudication pour les 7e et 8e lots, — 9e, 10e et 11e lots, — et 13e et 14e lots.

S'adresser : 1o à Me MAHOT-DELAQUERANTONNAIS, nre, r. de la Paix, 5 ; — 2o et à Me J.-E. DELAPALME, nre, r. Auber, 11, *dép. du cahier d'ench. et des plans.*

ADJON, *même sur une enchère*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 28 novembre 1876, à midi, en 4 lots séparés, d'une **Gde PROPRIÉTÉ A PARIS**

Boul. ROCHECHOUART, 55, 57, 61, et rue LALLIER.
1er lot (terrain) 299m82. — Mise à prix : 60,000 fr.
2e lot (terrain) 400m9[illegible]. id. 90,000
3e lot (maison et terrain) 590m93 id. 140,000
4e lot (terrain) 313m60. id. 75,000

S'ad. aux not. : Me Magne, 14, r. Bellechasse, et Barre, 9, boul. des Capucines, *déposit. de l'enchère.*

Gdes PROPRIÉTÉS A PARIS

la 1re r. du Faubourg-Saint-Antoine, no 285, et rue de Montreuil, no 60. — Contenance : 3,400 mètres. Revenu brut : 16,734 fr. — Mise à prix : 140,000 fr.

La 2e, place d'Aligre, nos 1 et 3, et rue de Cotte, no 12, contenant 454 mètres.

Revenu brut : 7 434 fr. — Mise à prix : 75,000 fr.

A VENDRE, *même sur une ench.*, en la ch. des notaires de Paris, le 14 novembre 1876, à midi.

S'ad. à Me Barre, not., boulev. des Capucines, 9.

VILLE DE **PARIS** ADJon, *sur une enchère*, en la ch. des not. de Paris, le 7 nov. 1876, D'UN **TERRAIN** RUE SOUFFLOT et RUE MALEBRANCHE. Contenance : 534m27.

Mise à prix (210 fr. le mètre) : 112,106 fr. 70.

S'ad. aux not. Mes J.-E. Delapalme, r. Auber, 11, et MAHOT-DELAQUERANTONNAIS, r. la Paix, 5, *dép. de l'ench.*

VILLE DE **PARIS** ADJon, *sur une ench.*, en la ch. des notres de Paris, le 14 novemb. 1876, D'UN **TERRAIN** PROPRE à BATIR, R. SOUFFLOT *(à l'angle de la rue Toullier)*. Cont. : 566m30. — M. à p. (240 f. le m.) : 135,912 f.

S'ad. aux notres Mes J.-E. DELAPALME, r. Auber, 11, et MAHOT-DELAQUERANTONNAIS, r. la Paix, 5, *dép. de l'ench.*



PREMIER PRIX **LOUIS-ERNEST, Dentiste Américain** MÉDAILLE D'OR

Dentiste de S. M. L'EMPEREUR D'AUTRICHE ET ROI DE HONGRIE, de S. M. LE ROI DE PORTUGAL, de S. A. Mgr LE DUC DE MONTPENSIER.

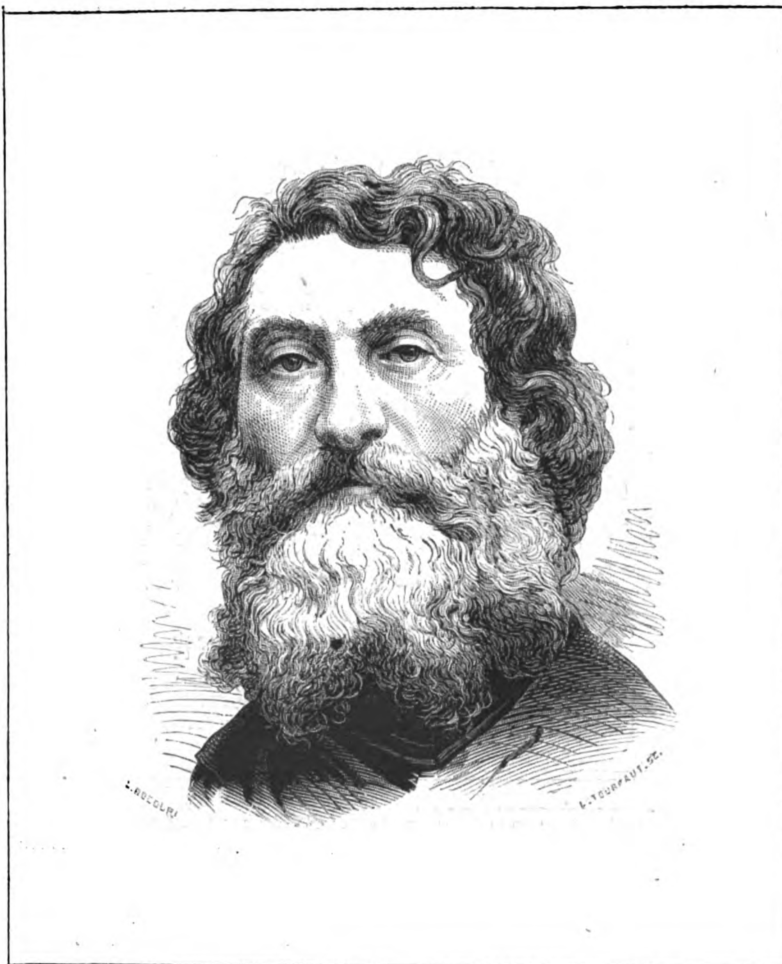
DENTS ET DENTIERS sans crochets ni ressorts ; système perfectionné *complètement nouveau, inconnu en Europe*, breveté S. G. D. G.
AURIFICATION et **EMAILLAGE** des dents cariées. — Opération sans douleur.
Guérison complète des DENTS DOULOUREUSES. — Consultations de 10 heures du matin à 4 heures du soir,
24, *rue de la Chaussée-d'Antin*, 24 (au premier), *Paris.*



M. CABET

Les beaux-arts viennent d'éprouver une perte douloureuse en la personne du sculpteur Cabet, mort à Dijon des suites de l'ablation partielle de la langue. Natif de cette ville, Cabet, dès son début au Salon, se fit remarquer par des œuvres fortes et vigoureuses. En 1867, il fit un buste en bronze de Rude pour le tombeau de ce maître. Sa dernière œuvre est la statue de la *Résistance*, élevée sur une des places de Dijon et destinée à perpétuer le souvenir des combats livrés autour de cette ville durant la guerre de 1870-1871.

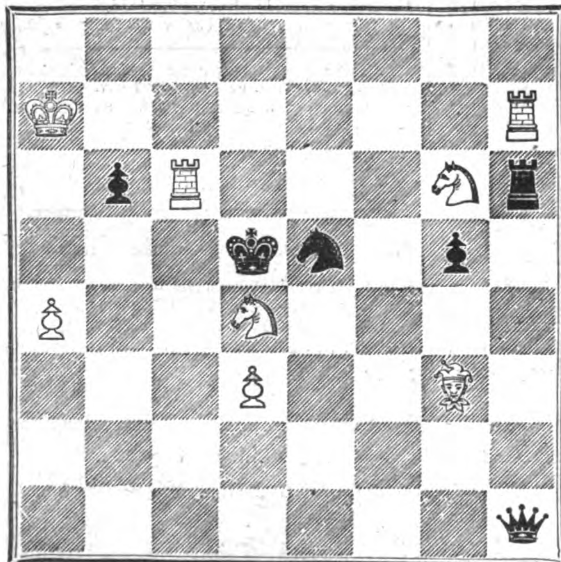
Citons parmi ses œuvres les plus remarquables un *Jeune Grec sur le tombeau des Thermopyles*; un *Jeune pâtre dénichant des oiseaux*; *l'Hébé et l'Amour*, possédé aujourd'hui par le musée de Dijon. A la mort de Rude, en 1857, Cabet fut désigné pour terminer sa fameuse *Tête de Christ*, qui est aujourd'hui au Louvre dans la galerie de sculpture.



CABET, Sculpteur dijonnais, récemment décédé. — (Photographie Carjat).

ÉCHECS

PROBLÈME N° 629, COMPOSÉ PAR M. J.-A. MILES
English chess Problems.



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 627.

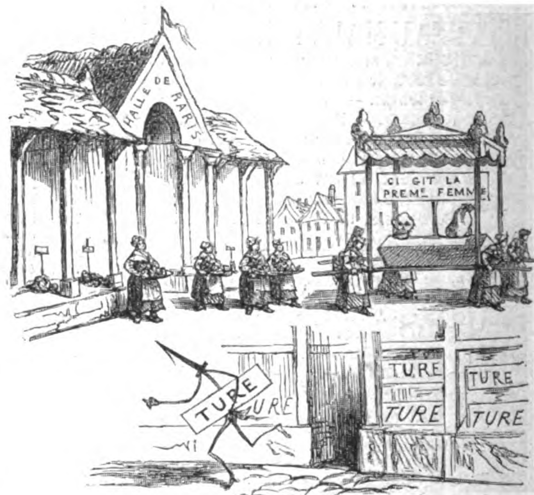
1. T 3 R	1 R 5 D
2 C 3 FD	2. R pr. T
3 F 5 F, échec et mat.	

Solutions justes : MM. E. Lafarge; G. Prévost; Kassioph; le capitaine A. G. Boutigny; L. de Croze; L.-A. Jumin; A. Bouillerot, lieutenant; Vhouss-Avéki; Quéval; Misselieux; G. Faure; Camille; A. Van Couyghem; H. Dupout, Café de Saint-Pierre, à Saint-Pierre-lès-Calais; Bukojemski, Café des Navigateurs, à Marseille; le Grand café Serin, à Angers; A. Puydrare; café Malquarti, à Lyon; Rosémon; Duchêne frères; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs; le Béarnais du café de la Renaissance, à Sarlat; le Cercle de Tonnerre; le café Planque, à Montpellier.

Erratum. — Solution du problème n° 625, premier coup des Blancs, au lieu de C 1 C, *lisez* R 1 C.

P. JOURNOUD.

RÉBUS



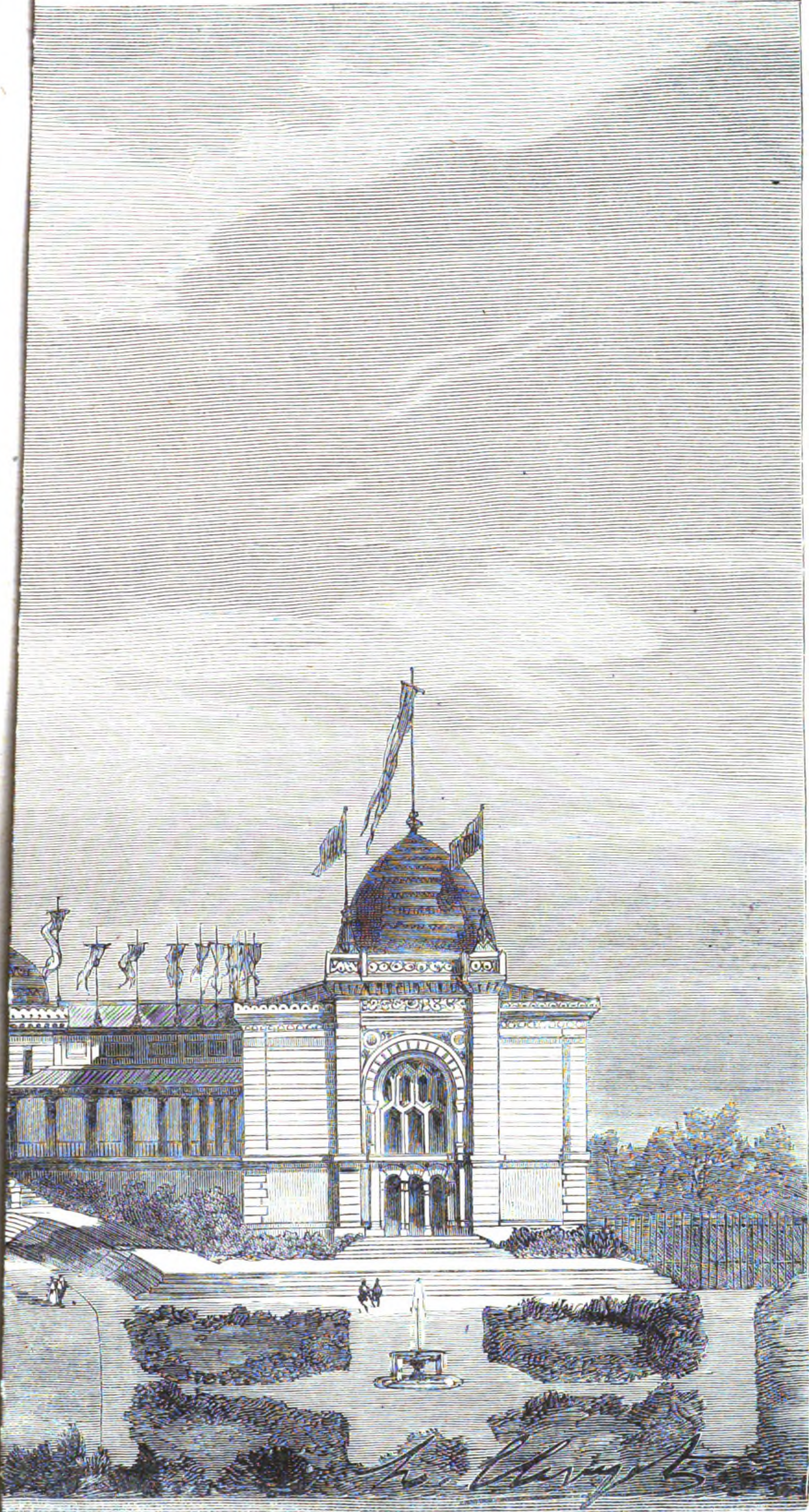
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Désirons l'accord parfait entre les deux Chambres.

Solutions justes du dernier rébus : MM. l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; Tapacle, à Ornans; le casino de Lanjon; les habitués du café Lardet; le café de la Ville, à Orléans; P. C., café de Paris, à Vitry-le-François; les abonnés du café Guérin, à Bordeaux; A. Legrand et Vigneron, à Rambouillet; deux jeunes tantes, à Feulquemont.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.



Bureaux : 13, quai Voltaire, à Paris,

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20e Année. N° 1022 — 11 Nov. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. É. HUBERT.



S. ÉM. LE CARDINAL ANTONELLI,

Secrétaire d'État du Saint-Siége, décédé le 6 novembre. — (Dessin de M. Bocourt.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

La devise de la chronique doit être : *utile dulci.*

Si le *dulci* n'est pas toujours facile à réaliser, tâchons du moins que l'*utile* ait quelquefois sa place dans les colonnes que nous remplissons de nos cancans parisiens.

Or, en ce moment même, une question des plus sérieuses est mise sur le tapis, sur la réclamation même d'nne partie du commerce parisien, question qui nous semble intéresser encore plus vivement l'acheteur que le producteur.

Le hideux monument dont un architecte contemporain a gratifié la rue Rossini et qui porte le nom d'*Hôtel des Ventes*, est dès longtemps un repaire d'abus, d'intrigues et de manœuvres sur lesquels l'attention a été appelée plus d'une fois déjà. Un livre a même été écrit sur ce sujet, livre qui avait pour titre : *les Mystères de l'Hôtel des Ventes*, et qui portait pour signature le nom d'Henri Rochefort, alors encore étranger à la politique.

Il y a une quinzaine d'années de cela, et les mystères en question n'ont fait que devenir plus ténébreux.

Malheur au novice qui s'aventure dans ces parages sans être au courant des manigances du lieu! Il y apprendra à ses dépens combien ruineux est à Paris le bon marché. On ne peut pas chanter, comme dans *l'Ambassadrice :*

Si ces murs coquets
N'étaient pas discrets,
Combien ils diraient de secrets!

La coquetterie et les murailles de l'Hôtel Drouot n'ont rien de commun, mais les secrets y sont. C'est un de ces secrets-là que la pétition dont je m'occupe est venue brutalement révéler.

Est-ce bien une révélation?

L'Hôtel des Ventes a été institué, ainsi que son règlement en fait foi, pour servir d'intermédiaire entre le public et les vendeurs qui ont à se défaire d'objets d'*occasion*. Le règlement, en effet, proscrit, de la façon la plus formelle, la vente des objets neufs, vente qui pourrait porter un préjudice réel au commerce régulier, et qui en même temps constitue une tromperie sur la qualité de la marchandise, puisque les naïfs s'imaginent avoir là au-dessous du cours des meubles de seconde main.

Or, qu'arrive-t-il? Que les fabricants interlopes se sont fait une spécialité de confectionner, pour l'Hôtel, des mobiliers de pacotille qu'on y écoule tous les jours, en violation du contrat qui prohibe ce genre de spéculation.

Si l'on a le droit de s'étonner d'une chose, c'est de la tolérance qu'ont rencontrée jusqu'ici des pratiques qui ne prenaient même pas la peine de se déguiser.

Entrez à l'Hôtel, n'importe quel jour, vous êtes sûr d'y rencontrer à profusion les fameuses armoires à glace de contrebande, les toilettes-commodes de dernière catégorie, bâclées à la grosse pour être débitées aux gogos. C'est un tripotage public qui se moque à la fois de la légalité et de la clientèle.

Comment? pourquoi?

Il y a comme cela dans notre belle France un tas d'indulgences inexplicables et de tolérances monstrueuses qui font vis-à-vis à des rigueurs excessives et à des inquisitions vexatoires. Écoutera-t-on les pétitionnaires? Si on ne les écoute pas, il y a un moyen bien simple d'atteindre le but qu'on se propose. Ce moyen consiste à intenter tout simplement un bel et bon procès à quiconque sera convaincu d'avoir mis aux enchères publiques des meubles de provenances défendues. Il ne faut vraiment pas que le public se laisse jouer avec cette résignation.

∿∿ Et puisque nous parlons de truc, il en est un autre qui, dans les mêmes données, ne mérite pas moins d'appeler l'attention.

C'est le truc qui consiste à faufiler dans une belle vente des objets qui lui sont étrangers et qui n'ont aucune valeur sérieuse.

Quand mourut, il y a de cela déjà pas mal d'années, un financier célèbre, il se fit grand tapage autour de sa cave, qui avait une réputation européenne. On parlait notamment avec enthousiasme d'un certain rhum mémorable. Ce rhum fut disputé avec un acharnement passionné. On le paya jusqu'à trente francs la bouteille. Mais on savait qu'il ne devait y avoir dans la cave qu'un nombre très-limité de bouteilles. Aussi quelle ne fut pas la stupéfaction des amateurs en entendant le lendemain annoncer qu'on allait mettre en vente un nouveau lot de trois cents bouteilles du rhum incomparable.

Trois cents bouteilles! D'où pouvaient-elles sortir? Tout bonnement de la boutique d'un marchand quelconque qui s'était mis dans l'affaire, grâce à des complicités qui, d'ailleurs, furent sévèrement tancées à l'époque, et qui méritaient bien de l'être.

Car c'est en pareil cas surtout qu'on peut appliquer le proverbe: le pavillon couvre la marchandise.

Les connaisseurs sont rares; la plupart des acquéreurs comptent sur l'étiquette. Du moment où ils peuvent dire qu'ils ont acheté tel vin à la vente du banquier***, ils n'en demandent pas davantage. S'il s'agit de tableaux, c'est la même chose. Fourrez des croûtes dans une collection bien cotée, les croûtes feront leur chemin comme le reste.

Ceci étant donné, n'est-il pas indispensable que le public ait quelques garanties, et si, au contraire, on abuse de sa candeur, le dol n'est-il pas manifeste?

∿∿ J'ai parlé de tableaux. Voici encore un abus révoltant :

J'assistais un jour à une vente. Au milieu d'objets misérables, on mit sur la table une ordure infecte. Quelque chose de déshonorant.

Le crieur dit :

— Messieurs, nous allons vendre un paysage attribué à Corot; il y a marchand à 3 fr.!

Attribué à Corot? Par qui? Par le crieur! Cette attribution-là n'est-elle pas scandaleuse?

D'abord parce qu'il a l'intention manifeste de faire des dupes, ensuite parce qu'elle fait planer sur la mémoire d'un grand artiste l'odieux soupçon d'une complicité quelconque dans une œuvre ridicule.

Il ne doit pas y avoir de tableau attribué à quelqu'un. Ou l'on a une certitude, ou il faut proclamer que la toile est anonyme.

Combien je préfère à ces finasseries les bonnes rondeurs du vieux père Jean, un ancien crieur de l'hôtel, célèbre par ses boutades.

Un jour, il met à l'encan une marine hideuse. Le vaisseau avait l'air d'un croûton et la mer d'un plat d'épinards.

— Messieurs, 4 fr.

Silence de mort.

— Voyons, messieurs, regardez le cadre... Si c'est la peinture qui vous gêne, nous la retirerons.

Qu'on rie à l'Hôtel des Ventes tant qu'on voudra, mais que cela ne soit pas à nos dépens.

∿∿ Jeudi, la petite église d'Auteuil, si paisible d'ordinaire, était toute surprise de se voir envahie par une foule où chaque personne était une notabilité artistique ou littéraire.

D'où venait donc cette affluence insolite?

On célébrait dans l'église d'Auteuil le cinquantième anniversaire du mariage d'un des plus illustres comédiens de ce siècle.

J'ai nommé Bouffé.

Bouffé est un des derniers survivants de la grande pléïade de 1830. Aujourd'hui que Déjazet et Frédérick-Lemaître sont partis, sa renommée est certainement la plus éclatante de toutes celles de son époque. Ce fut une mode, il y a quelque temps, de décrier cette renommée-là, ou tout au moins de la dédaigner. Quand on prononçait le nom de Bouffé, les gens de la jeune génération hochaient la tête d'un petit air entendu, et, d'un ton suffisant, vous répondaient :

— Bouffé? Il paraît qu'il n'était pas sans talent, mais c'était plein de ficelles.

Ils avaient entendu dire cela, ils le répétaient sans plus ample informé. *Plein de ficelles!* C'était devenu un cliché facile à placer, même en voyageant.

Mais un jour, Bouffé a reparu dans quelques représentations extraordinaires. On l'a vu jouer à côté de ceux qui ont la prétention de tenir aujourd'hui le haut des planches, et dame! à la comparaison, on s'est aperçu que nous serions bien heureux si on nous attachait encore avec ces ficelles-là.

Je voudrais bien que ceux qui ont les premiers organisé la campagne contre Bouffé voulussent bien me dire où l'art finit, où la ficelle commence. Ah! parbleu! de nos jours, on ne cherche pas la malice si loin. Un acteur, sauf de rares exceptions, bien entendu, qui ne font que prouver la règle, un acteur ne se donne pas la peine d'être ficellier. Il se fait un commencement de notoriété avec un tic quelconque. Le tic adopté, c'est fini. A quoi bon travailler? A quoi bon étudier l'art des métamorphoses, un des premiers secrets du théâtre cependant?

Sim ut sum. Je suis comme je suis; c'est à prendre ou à laisser. L'acteur, en effet, est ce qu'il est, une fois pour toutes. Quand vous l'avez vu dans une pièce, vous l'avez vu dans cinquante. Il ne se fait point à ses rôles; il faut, au contraire, qu'on fasse des rôles pour sa personnalité immuable.

Un critique autorisé, avec qui je causais de ce travers moderne, me disait :

— Combien vous avez raison! On croirait que ce ne sont plus des visages qui jouent, mais que ce sont des masques.

Encore une fois, le reproche ne s'applique heureusement pas à tout le monde, et je pourrais nommer et vous nommerez pour moi quelques individualités remarquables auxquelles il serait injuste d'adresser un pareil blâme. Mais il est fondé la plupart du temps!

Ah! je comprends qu'on ait l'air de faire fi des ficelles de Bouffé.

Le procédé n'est pas nouveau. Le renard aussi faisait fi des raisins.

∿∿ Étrange carrière, vraiment, que celle de Bouffé.

Il y a vingt-cinq ans qu'il dut renoncer au théâtre, parce qu'on le disait à la veille de rendre l'âme. On pourrait faire une étude spéciale sur toute une catégorie de célébrités qu'on appellerait les *Agonistes.*

Je veux parler de ceux dont on dit pendant toute leur vie :

— Vous savez, ce pauvre X..., il n'ira pas loin.

Le grand chef des *Agonistes* ne fut-il pas Voltaire en personne? Voltaire qui fut condamné par les médecins dès son berceau et qui pendant toute son existence eut un pied dans la tombe.

— Heureusement, comme disait je ne sais plus qui, il changeait de pied de temps en temps.

Bouffé, lui aussi, fut un *Agoniste.* Agoniste sans préméditation, celui-là, et qui bien réellement eut à soutenir contre la maladie de terribles luttes.

Vous voyez qu'il en est sorti triomphant, puisqu'il vient de célébrer sa cinquantaine. Ce dont je suis deux fois heureux. Pour lui d'abord; ensuite pour moi, puisque cela me permet de formuler ma sincère admiration autrement que dans une oraison funèbre.

∿∿ Amis de la dive bouteille, soyez heureux!

C'est à vous qu'est dédiée l'innovation toute récente décrétée par le préfet de police.

Un bureau va être installé à la préfecture pour le contrôle des vins. On parle tant de fuchsine que les malheureux Parisiens n'osaient plus remplir leur verre, de peur de s'empoisonner.

Si empoisonnement il y a, au moins on aura la satisfaction de pouvoir le constater, puisqu'il suffira de se présenter avec un échantillon audit bureau pour savoir tout de suite à quoi s'en tenir. L'échantillon sera soumis sur-le-champ à une minutieuse analyse dont on vous soumettra le résultat séance tenante.

Je ne suis même pas sûr qu'il n'y ait pas une *sonnette de nuit* pour les indisposés.

Le satané bureau de vérification est peut-être appelé à jouer un rôle plus important qu'on ne le suppose.

Vous serez, par exemple, invité à dîner chez un monsieur dont vous aurez intérêt à connaître à fond la position, soit pour conclure une affaire avec lui, soit pour lui donner votre fille en mariage, il suffira de trouver moyen d'emporter un spécimen du vin qu'il vous fera boire pour être éclairé, en vertu de l'axiome de Brillat-Savarin :

— Dis-moi quelle est ta cave et je te dirai qui tu es.

S'il vous a donné pour du chambertin 1865 une piquette que le contrôle déclarera sophistiquée, méfiez-vous. Vous serez en présence d'un gaillard qui cherche à jeter de la poudre aux yeux.

Et puis comme ce sera commode pour les gendres!

Ils n'auront qu'à porter leur petit échantillon au bureau :

— Alors, monsieur l'inspecteur, vous me répondez que le vin est fuchsiné?

— Tout ce qu'il y a de plus fuchsiné...

— Merci mille fois.

Et on n'en fera plus boire d'autre à sa belle-mère.

∿∿ Si les musiciens se plaignent de notre époque, c'est qu'en vérité ils seront insatiables.

Trois grands théâtres leur sont dédiés, quatre petits théâtres leur sont ouverts, sans compter les innombrables cafés-concerts qui se tiennent à leur disposition.

Ce n'est pas tout : voici que la ville de Paris offre un prix de dix mille francs à l'auteur de la meilleure symphonie qui sera présentée au concours par elle institué.

Ladite symphonie est probablement destinée à ouvrir la fameuse salle des fêtes dont le *Monde illustré* vous a donné une vue d'ensemble l'autre jour.

Dix mille francs! un joli denier, quand on songe que Beethoven vendit une de ses plus belles symphonies pour la somme de cent écus.

Ce qui me taquine dans le concours, c'est la façon dont il sera jugé. Le monde musical est en ce moment partagé en deux camps, où les haines sont tout aussi vivaces que dans le monde politique.

D'un côté, ceux qui tiennent pour l'italianisme; de l'autre, ceux qui tiennent pour le germanisme. Pas d'accommodement possible entre les Capulets du dièse et les Montaigus du bémol.

Vous avez vu comment on a failli en venir aux mains l'autre jour chez M. Pasdeloup. Les moins belliqueux, quand ils parlent mutuellement les uns des autres, se qualifient couramment de crétins, d'abrutis, de sauvages.

Vous représentez-vous ce que pourront être dans de telles conditions les délibérations du conseil d'examen si les italianistes et les germanistes s'y trouvent aux prises?

Il est probable qu'on se jettera les encriers à la tête à la première délibération. N'est-il pas à craindre, dans tous les cas, qu'un regrettable exclusivisme ne finisse par l'emporter, soit d'un côté, soit de l'autre?

Drôle d'animal tout de même que l'homme, qui finit par imaginer des *casus belli* même à propos de ses plaisirs.

∿∿ Une situation qui n'est ni moins délicate, ni moins embarrassante que celle des membres du futur jury, c'est la situation de nos honorables depuis que le tramway parlementaire de Versailles a commencé à fonctionner.

En chemin de fer, on pouvait encore choisir ses compagnons de voyage. Ce n'est même pas une des moindres curiosités du spectacle que le départ de nos hommes politiques donne tous les jours aux badauds, à la gare Saint-Lazare.

Rien de comique comme de voir chacun de ces messieurs parcourir le quai, en jetant un coup d'œil investigateur dans chaque compartiment pour savoir s'il peut s'y aventurer, sans risquer d'avoir pour voisin un ennemi acharné. Et quels effarements quand leur regard rencontre inopinément et à bout portant, pour ainsi dire, un de ces ennemis-là blotti dans une encoignure et dissimulé par la portière ouverte!

Mais enfin, grâce aux précautions de cet examen préliminaire, avec le chemin de fer, on peut se mettre en garde. Tandis qu'avec le tramway, pas moyen; on est là empilé au hasard du hasard, et l'ironie du sort s'amusera justement à placer vis-à-vis les uns des autres, genoux contre genoux, œil dans l'œil, des gens qui viendront de s'adresser à la tribune les plus cruelles invectives.

Quel régal pour ceux qui les regarderont! quel embarras pour eux!

Nous recommandons la situation aux faiseurs de revues et aux fabricants de chansonnettes.

Car le tramway parlementaire ne peut manquer d'être chansonné comme le sont les autres tramways, sur le compte desquels on a déjà fabriqué une demi-douzaine de drôleries qui font les délices des cafés-chantants.

∿∿ C'est, du reste, une mode de bien vieille date, en France, que de mettre ainsi en couplets toutes les nouveautés.

J'ai justement, en flânant cette semaine sur les quais, trouvé dans la case des bouquinistes une curiosité que le rapprochement rend actuelle.

Cette curiosité, c'est la chanson comique qui fut composée sur les omnibus, quand ces voitures publiques commencèrent à circuler pour la première fois dans les rues de Paris.

Vous ne serez peut-être pas fâchés de comparer la qualité de l'esprit d'alors avec la qualité de l'esprit d'aujourd'hui.

Hé! hé! la comparaison n'est peut-être pas à l'avantage du présent. Les chansons que j'ai entendues sur les tramways m'ont paru beaucoup plus triviales.

Voici d'abord le refrain de 1828 :

> Allons, en route, et point d'abus!
> Qu'on se serre,
> C'est nécessaire.
> Chacun sa place, et tout au plus,
> C'est la loi de l'omnibus!

Puis vient le défilé des couplets débités successivement par les diverses personnalités qui occupent l'intérieur du véhicule. (L'impériale n'était naturellement pas inventée alors.)

Première personnalité : *Mlle Félicité, qui regarde un jeune homme placé devant elle* et qui s'exprime ainsi :

> C'est Dodore! oui, c'est sa figure;
> J'm'étais fait un cœur de rocher;
> Mais, voyez quell' drôl' d'aventure,
> L'omnibus va nous rapprocher!
> C'est pas ma faute si, quoi que j'fasse,
> Nous nous racc'modons aujourd'hui;
> Moi qui n'pouvais plus l'voir en face,
> Voilà qu'je m'trouv' vis-à vis d'lui!

Un second couplet est dédié à un *aimable filou qui s'était chargé de passer au conducteur l'argent d'une dame du fond et qui a mis par erreur les six sous dans sa poche :*

> De quoi! de quoi! j'crois qu'on chuchote.
> Conducteur, que réclamez-vous?
> De cett' vieill' qui là-bas radote
> Je viens d'vous passer les six sous.
> Connu pour un vrai philanthrope,
> Contre les vols j'suis assureur.
> Partout on me cite en Europe,
> Mon cher, vous n'ét' qu'un vieux blagueur!

Le *pick-pocket* n'est donc pas d'invention récente, hélas!

Enfin (ce qui atteste à quel point les omnibus étaient alors dans leur nouveauté) c'est le tour d'une *vieille dame qui observe très-attentivement l'indicateur que fait sonner le conducteur* et qui, l'interpellant :

> Dit' donc, conducteur, c'te pendule
> Qu'vous fait' aller avec vot' doigt,
> C'est un' patraqu' bien ridicule;
> Eh' radote, comm' chacun le voit,
> C'est une vraie épidémie!
> Ell' n'cess'ra pas de carillonner?
> Il n'est que sept heur's et demie
> Et v'là quatorze heur's qu'ell' vient d'sonner!...

Ainsi s'amusaient nos pères. Le piquant de la chose, c'est que la vieille chanson que j'ai déterrée porte la signature d'un jeune homme qui était alors encore inconnu et qui, depuis, fit un certain bruit dans le monde.

Elle est signée pour les paroles et (prodigieux!) *pour la musique aussi* : CH. PAUL DE KOCK!...

∿∿ Autre question de locomotion.

Les âmes sensibles viennent de voter des remerciements à la Compagnie du chemin de fer du Nord, laquelle autorise les voyageurs à garder désormais leurs chiens avec eux, à la condition que ces chiens puissent tenir dans des paniers « garnis d'un fond solide » (*sic*).

Ce fond en planche, qui évoque les souvenirs d'une scène des *Plaideurs*, ne sera pas toujours une précaution inutile.

Azor est toutefois en droit de se demander pourquoi on lui a tant fait attendre cette égalité devant la loi.

D'où vient, en effet, que les chats ont toujours joui du privilége accordé seulement aujourd'hui aux chiens. Les chats ne peuvent-ils pas être aussi gênants, souvent même plus gênants, que les chiens?

Je me rappelle, pour ma part, un certain matou avec lequel je fis connaissance sur la ligne d'Orléans. Sa maîtresse l'emportait dans une corbeille. Tout alla bien d'abord; mais, un autre train nous ayant croisé en poussant des sifflements, voilà que le satané matou s'élança d'un bond, affolé de terreur.

Pendant cinq minutes, il exécuta des cabrioles insensées sur la tête des voyageurs, grimpant dans le filet, se jetant par terre, rebondissant, se promenant sur nos dos, sur nos figures, griffant par ci, griffant par là.

Je vous assure que, dans ce moment-là, tout le monde aurait préféré la compagnie d'un classique caniche.

Que voulez-vous? il y a les injustices animales comme il y a les injustices humaines.

∿∿ On ne me reprochera pas d'abuser, dans ce courrier, des recommandations bibliographiques.

Cette réserve m'autorise à faire une exception, de temps à autre, en faveur d'un livre vraiment intéressant. C'est un de ces livres-là que vient de publier M. Albert Delpit.

Son roman, *le Mystère du Bas-Meudon*, a toute l'ingéniosité émouvante des bons modèles du genre. Le lecteur, désireux de percer ce mystère-là, ne s'arrête qu'à la dernière page quand il a jeté les yeux sur la première.

Nous n'en dirons pas davantage, de peur de faire souffrir là modestie de M. Albert Delpit, qui est notre collaborateur ici même.

∿∿ Encore un grec pris, l'autre jour, en flagrant délit de tricherie.

L'exécution de ce drôle a été le petit scandale de la huitaine.

Déjà, depuis quelque temps, on l'observait à son cercle, où il avait gagné des sommes considérables à l'écarté. Enfin, on l'a pris la main dans le sac et mis bien et dûment à la porte avec arrêt motivé.

Imaginez-vous que ce personnage avait l'audace de se donner un titre sonore et de porter à sa boutonnière un ruban des plus panachés.

— Enfin, disait un des membres du cercle après l'expulsion, comment a-t-il pu se trouver un gouvernement pour décorer un pareil coquin?

— Parbleu! répondit un autre, puisqu'il fait des rois ce qu'il veut.

∿∿ Une scène de la comédie en plein vent.

Deux jeunes sacripants de seize ans environ, types du pâle voyou, passent devant un bazar.

Le marchand s'est absenté un instant.

L'un des sacripants avance la main pour cueillir un objet. Puis, arrêté par la peur, il la retire; puis, poussé par la tentation, il l'avance encore.

— De quoi! fait l'autre. Je t'assure que c'est pas trop cher, *t'as tort de marchander!*

PIERRE VÉRON.



THÉATRE DE LA RENAISSANCE. — *Kosiki*, opéra-comique en trois actes, de MM. Busnach et Loriat, musique de M. Lecocq.

(Dessin de M. Scott.)

NOS GRAVURES

L'Expédition anglaise au pôle Nord. — La grande expédition du capitaine Naris au pôle Nord vient de rentrer en Angleterre, après avoir obtenu les plus brillants résultats.

Une expédition en traîneaux, commandée par le capitaine Markham, le vaillant lieutenant du capitaine Naris, a planté le drapeau britannique sur la banquise polaire par 83°20 de latitude, à 600 kilomètres seulement du pôle. Le 12 mai 1876, ces vaillants marins parvenaient à 100 kilomètres plus haut que le capitaine Parry en 1827, sur la banquise du nord du Spitzberg.



Expédition au Pôle Nord. — Une partie de l'équipage de l'*Alert* à 83° 20' latitude nord, par 60 degrés au-dessous de zéro. (Dessin de M. Lix.)

L'*Alert* a hiverné au-delà du 82e parallèle, environ 100 kilomètres plus haut que le capitaine Hall. On a constaté une température de 60° de froid. Nulle part le thermomètre n'est descendu plus bas.

La théorie germanique qui faisait concorder le pôle du froid avec le pôle magnétique de la terre est démontrée absurde.

Il en est de même d'une autre théorie allemande qui prétendait que la mer du Pôle est libre de glaces et qu'on y rencontre des animaux en abondance.

Les Anglais ont trouvé un océan éternellement glacé, et les oiseaux eux-mêmes fuient ces rivages. Ils ne franchissent pas le 82e parallèle.

Les bords de cette mer polaire ont été explorés sur une étendue d'environ 600 kilomètres, 300 à l'orient et

300 à l'occident du détroit de Robeson par lequel les Anglais y ont pénétré.

La route qui permet de s'y rendre, et qui débouche, comme on sait, par le fond de la mer de Baffin, est maintenant parfaitement connue. La carte en a été faite.

Un seul bras de mer débouchant sur la rive occidentale et nommé le détroit de Hayes n'a point été exploré à cause des glaces qui l'encombraient. C'est de ce côté que sera évidemment dirigée la prochaine expédition. On a trouvé une mine abondante d'excellent charbon près du point où l'hivernage de la *Discovery* a eu lieu.

Ces grands résultats ont coûté la vie à cinq hommes (dont deux Esquimaux), qui ont péri dans les expéditions en traîneaux.

Le plan de campagne adopté par l'Amirauté anglaise a été suivi scrupuleusement dans tous ses détails. C'est la première fois qu'on a à enregistrer un succès aussi complet.

Le Cardinal Antonelli

Une dépêche de Rome, en date du 6 novembre, nous annonce la mort du cardinal Antonelli, qui vient de succomber aux atteintes d'une maladie qui le minait depuis longtemps. Le cardinal souffrait de fréquents accès de goutte, et, depuis quelque mois déjà, le mal avait pris un caractère de gravité qui ne laissait que peu d'espoir à ses amis.

Le cardinal Antonelli, né à Lomino, près de Terracine, le 2 avril 1806, descendait d'une ancienne famille de la Romagne, qui compte parmi ses membres des jurisconsultes et des historiens.

Son père était un simple bûcheron. Il fit ses études au grand séminaire de Rome, où il fut remarqué et devint, après avoir reçu les ordres mineurs, l'un des favoris de Grégoire XV, qui le nomma prélat, puis assesseur au tribunal criminel supérieur, puis délégué à Orvieto, à Viterbe et à Macerata. En 1841, il devint sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur, second trésorier en 1844, et, l'année suivante, grand trésorier des deux chambres apostoliques.

En 1847, le pape Pie IX l'éleva au cardinalat, puis le nomma ministre des finances et président de la consulte d'État. C'est en cette qualité que le cardinal rédigea le fameux *statut* libéral du 14 mars 1848. A l'époque de l'assassinat de Rossi, le cardinal, qui avait cessé d'être ministre, eut cependant assez d'influence sur le saint-père pour le déterminer à fuir à Gaëte.

C'est de là qu'il adressa, le 18 février 1849, aux représentants des puissances catholiques, une circulaire réclamant le rétablissement du pouvoir temporel du pape. Lorsque Pie IX rentra à Rome, le cardinal Antonelli devint ministre des affaires étrangères. A partir de cette époque, toute la politique de la cour de Rome s'est concentrée dans la main du premier ministre, qui prit le titre de secrétaire d'État.

Le cardinal possédait une des plus belles collections de pierres précieuses qui existent en Europe, qu'il lègue, dit-on, au Vatican, et ses diamants en particulier au denier de saint Pierre, et la fortune qu'il laisse après lui est évaluée approximativement à 15 ou 20 millions de francs.

Le cardinal Antonelli était un des rares membres du sacré collége qui n'eût pas reçu la prêtrise.

Exposition universelle de 1878 — Le Palais du Trocadéro

Si nous en jugeons par notre tirage du dernier numéro, qui a dépassé de dix mille celui des numéros précédents, notre dernière gravure a répondu à la curiosité, ou plutôt à l'intérêt que le public attache aux gigantesques travaux commencés entre l'École militaire et le sommet du Trocadéro. Nous ne voudrions cependant pas trop nous hâter; comme nous le disions dans notre dernier article, rien n'est encore absolument définitif, même cette magnifique façade du palais du Trocadéro que nous venons de publier, qui subsistera dans ses grandes lignes, mais qui subira, de l'avis des architectes, des modifications de détail fort importantes. La cascade, par exemple, n'a rien de déterminé, et, quant au plan des jardins et à la disposition des petites constructions pittoresques qui doivent les orner, il n'est pas encore adopté officiellement.

C'est pourquoi nous avons donné cette façade en élévation simple, priant notre dessinateur de ne pas insister sur les parties du travail, sur lesquelles nous serons forcés de revenir, en donnant une vue perspective de ce point de vue, qui sera certainement le plus attrayant de l'Exposition. — Attendons donc pour cette cascade, pour ces jardins, comme pour ceux de l'autre côté de l'eau, que nous ayons sous les yeux le dessin le plus probable que voudra bien nous communiquer l'administration sitôt son acceptation.

Nous donnons aujourd'hui presque à regret la belle façade du palais du Trocadéro du côté de l'avenue du Roi-de-Rome, parce que nous savons que, réelle dans son ensemble, elle subira à mesure de sa construction des modifications déjà prévues. Il n'en saurait être autrement, du reste, dans l'exécution de travaux si importants et si hâtifs. C'est déjà beaucoup pour les hommes distingués qui, de but en blanc, ont été chargés de créer ces palais colosses, d'avoir pu en jeter en quelques mois les fondements, d'en arrêter les grandes lignes architecturales; procédant comme le statuaire, ils ont dû ébaucher leurs conceptions grandioses dans le mouvement et dans les silhouettes voulues; il reste à modeler, à adoucir, à agrémenter pour donner à l'œuvre la correction et la perfection rêvées.

Encore si l'architecte n'avait à s'occuper que de la question d'art, de l'harmonie des lignes, de la grâce ou de la grandeur des ensembles! Mais que d'entraves dans les questions d'appropriation de style, dans les aménagements intérieurs, dans les prix, et surtout, en ce qui nous concerne aujourd'hui, dans le temps déterminé pour l'exécution!

Autant de raisons qui amènent, dans les projets en élaboration, des changements dont nos futures gravures profiteront, si nos lecteurs veulent bien, comme nous, patienter.

A bientôt, cependant, la belle façade du vrai palais du Champs-de-Mars dans ces bonnes conditions.

Kosiki

Nous n'avons pas à revenir sur cette comique interprétation des mœurs japonaises que la direction de la Renaissance a montée avec un luxe de costumes aussi pittoresques qu'éblouissants. Notre collaborateur M. Albert de Lasalle en a fait ici le compte rendu avec sa verve ordinaire, et M. Scott, dans son original dessin à la japonaise, montre suffisamment qu'à côté du plaisir de l'ouïe, il y a beaucoup, dans cette gracieuse bouffonnerie, pour le plaisir des yeux.

Essais des nouveaux canons de siége de 138, à Belfort

Notre artillerie, depuis la guerre, a subi, comme chacun sait, les tranformations nécessaires à la guerre moderne. Quoique le système actuel n'ait été admis que provisoirement, il est à espérer qu'il sera appliqué définitivement, quitte à lui faire subir de nouvelles modifications, si, après une campagne quelconque, l'utilité s'en faisait sentir.

Nous possédons, entre autres, en ce moment, comme artillerie de campagne, les canons de 5 et de 7 en bronze se chargeant par la culasse, du système *Reffye* et *Lahitolle*. Ce premier système vient tout nouvellement d'être appliqué aux canons de siége.

On a essayé, il y a quelques semaines, au fort du Salberg, à Belfort, ces nouvelles pièces. On connaît, pour les avoir vues fonctionner, soit à Paris, soit dans nos autres places fortes, ces anciennes pièces de 16 et de 24, à canon lisse, qui armaient nos forteresses depuis longtemps. Plusieurs étaient rayées d'après le système des anciennes pièces de campagne de 12 se chargeant par la bouche. On a pris ces pièces, dont on a scié la culasse et auxquelles on a appliqué, vissée hermétiquement, la culasse mobile Reffye. L'âme a 14 rayures en hélice; elles tournent de droite à gauche; elles sont supportées, soit sur un affût de marine, soit sur l'ancien affût modifié en bois ou en fonte; les roues, tournant sur rails, permettent de tirer dans toutes les directions. La portée de la pièce est de près de 10 kilomètres; le tir sûr est à 8. Ces pièces sont d'une très-grande justesse et ont produit des résultats admirables; à 3,800 mètres, nos artilleurs ont enlevé la cible deux fois sur six, et, aux autres coups, ne s'en sont écartés que de 6 mètres au plus en rayon. — Le projectile est l'obus en fonte de forme cylindro ogivale, et garni sur son pourtour, à hauteur de sa partie moyenne, d'un cordon de plomb destiné à s'engager dans les rayures et à protéger l'âme de la pièce contre le frottement de la fonte du projectile. Il porte une fusée percutante en bronze, système Budin ou Henriet; elles s'arment d'elles-mêmes au départ, par suite du choc produit sur le culot du projectile par l'explosion de la charge du canon. Ces obus *éclatent toujours*. On a, pendant la dernière guerre, montré des obus allemands qui n'éclataient pas lorsqu'ils tombaient sur un corps mou ou qu'ils s'enfonçaient dans un terrain détrempé.

Nous ne pouvons ici donner plus de détails sur cette pièce modifiée et sur celles que l'on fabrique continuellement, on en comprendra la raison; tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que les résultats en ont été admirables et que nous possédons en ce moment une artillerie formidable pouvant soutenir avantageusement la comparaison avec n'importe quelle artillerie, cela dit chauvinisme à part.

COURRIER DU PALAIS

Procédé commode et injuste. — Classification convenue. — Les réhabilitations. — Pas de parti pris. — Charité mal récompensée. — Une surprise nocturne. — Idée d'ivrogne. — Pas assez de raison et trop d'agilité. — Les jours noirs. — Les jours roses. — Un assassin qui peut dormir. — Sottises de deux réservistes. — Un mi-sionnaire par inspiration. — Une célébrité américaine. — Le retour du martyre. — Le niveau de la probité. — Et pourtant ils se croient honnêtes.

C'en est donc fini, bien fini, excepté pour les retardataires et les obstinés, de ce procédé, aussi commode qu'injuste, qui classait les aptitudes, les caractères, les penchants et les vices par provinces et par professions. Romans et comédies — comédies surtout — des dix-septième et dix-huitième siècles n'y vont pas de main morte à cet égard; c'est décidé de par la tradition, c'est jugé, c'est *convenu* : les hâbleurs, les fanfarons sont Gascons; les plaideurs acharnés et retors sont Normands ou Manceaux; les dupes viennent du Limousin; les financiers sont bêtes, ignorants et vaniteux, les poëtes sont râpés et flairent l'odeur des cuisines, les musiciens sont ivrognes, les procureurs sont avares et fripons, les huissiers, les marchands, les... Il faut que je m'arrête. Molière, Regnard, Dufresny, Destouches, Dancourt et bien d'autres, avec moins de verve et de talent, n'ont jamais eu, la plume en main, une minute d'hésitation; non-seulement on pouvait le dire, mais encore on devait le dire! Osez donc supposer, avant Voltaire, qui lui-même sur ce point a longtemps hurlé avec les loups, un écrivain assez hardi pour être original et réaliste, pour tenter, par exemple, de choisir un procureur pour en faire le héros sentimental et vertueux de son livre ou de son poëme dramatique. Quel scandale! et quelle chute! Diderot lui-même n'est pas allé jusque-là. Il en est résulté que la révolution littéraire nous a fait assister à une réhabilitation continue, depuis les assassins vertueux et les filous à grandes idées philosophiques et morales jusqu'aux banquiers sensibles et aux petites dames incomprises. Les réhabilitations ne valent pas mieux que les critiques; affaire de mode.

Ce qu'il faudrait, c'est que le parti pris vînt à disparaître, et je trouve dans une petite affaire correctionnelle, — c'est-à-dire dans la vie réelle, et trop réelle, — juste le ton et la mesure qui conviennent. Un honorable avoué de Paris rencontre sur son chemin un pauvre homme d'une cinquantaine d'années qui lui expose timidement, mais en fort bons termes, la misère à laquelle il est en proie. L'avoué, que je ne nomme pas, car je ne veux pas lui faire l'injure de signaler son action comme une singularité sublime, donne un franc à ce solliciteur pour qu'il déjeune, puis il prend son nom et son adresse, lui recommande de venir chez lui; il lui procurera du travail. Ah! c'est bien là la charité comme il faut l'entendre!

Cependant, ses courses terminées, l'avoué s'aperçoit qu'une bague chevalière d'un certain prix, qu'il portait au petit doigt, a disparu. Il se souvient qu'en glissant sa modeste offrande dans la main du pauvre homme il a senti un petit frôlement. L'adroit voleur — présumé du moins — est d'autant plus facilement arrêté que c'est bien son vrai nom et sa véritable adresse qu'il a indiqués; c'est là son meilleur moyen de défense devant le tribunal, car il proteste avec quelque animation contre l'accusation dont il est l'objet. Mais il avoue en même temps que, depuis dix-huit mois, il n'a d'autre ressource que la mendicité, et que, trois fois déjà, il a été condamné pour ce délit. C'est encore pour mendicité — pour mendicité seulement — que la justice le frappe de trois mois d'emprisonnement. C'est égal, ce vol de la bague, qui indiquerait l'expérience consommée d'un filou émérite, ne fût-il pas resté douteux, je pense, et l'honorable officier ministériel pensera comme moi, j'en suis certain, que la charité a été bien faite, et que, surtout dans le doute.... il ne faut pas s'abstenir de la pratiquer.

Pas de transition possible, car nous abordons un ordre d'idées complétement différent : une dame, une jeune veuve de vingt-six ans, ma foi, Mme veuve Guibert, s'était couchée et endormie, chez elle, dans son lit, il était dix heures du soir. A minuit, l'heure fatidique, elle se retourne, étend les bras, — et bâille probablement pour se rendormir, — lorsque ses mains rencontrent un obstacle imprévu : « Comment! mais on dirait qu'il y a là quelqu'un qui ne devrait pas y être! » Sur cette conjecture, le sommeil, on le comprend, s'enfuit à tire d'ailes, et Mme Guibert, un peu tremblante, écoute dans le silence et regarde dans l'ombre!... Elle entend un ronflement sonore et voit très-vaguement un monsieur qui dormait avec toute la conscience d'un ivrogne. C'était aussi rassurant que peu agréable.

Il y a longtemps que je suis persuadé d'une chose : ce qu'il y a de plus désolant dans ces situations ridicules, ce n'est pas de s'y trouver, c'est d'en sortir. Comme je n'étais pas là, Dieu merci! et que les explications de l'audience correctionnelle sont toujours empreintes du trouble que le plaignant a éprouvé au moment de la crise, je manque l'occasion de reproduire un dialogue entrecoupé de cris de terreur, d'une part, et d'étonnement naïf de l'autre. Enfin, les voisins sont venus, et M. Ernest Dufour, un jeune blanchisseur de vingt-cinq ans, qui, ce soir-là, avait bu encore plus que de coutume, s'est retiré dans son vrai domicile pour achever son somme dans son véritable lit. Mais comment était-il venu là? S'était-il trompé de porte, d'étage, d'escalier, de maison? Fi donc! ce serait un quiproquo banal que la vie réelle ne se permet pas; Dufour était abominablement ivre; il avait vu devant lui un mur, il l'avait gravi on ne sait pas comment, — Guzman ne connaît pas d'obstacle! — Sur ce chemin à pic il avait rencontré une fenêtre par laquelle il était entré, puis il s'était couché et endormi. Voilà! que la foudre me frappe si je change une syllabe à ses explications! Cet excentrique blanchisseur, qui fera bien de ne plus se griser, surtout le soir, a été condamné à un mois de prison pour violation de domicile.

De même qu'on a ses moments de noire mélancolie où les plus sombres drames judiciaires ont pour nous un attrait irrésistible, de même on a ses jours de placidité bienveillante où l'on voudrait ne raconter que des choses agréables à écrire et à méditer. Mais, à l'expiration des vacances surtout, le choix n'est pas toujours libre et facile pour le chroniqueur. Laissez-moi, je vous en prie, passer légèrement aujourd'hui sur certaines causes d'une lourde gravité. D'abord l'accusé Michel, cet ex-gardien de la paix, révoqué, qui a coupé le cou à sa maîtresse avec un rasoir et que la cour d'assises de la Seine a condamné à vingt ans de travaux forcés. On l'a arrêté, le soir même du crime, chez un de ses amis. — Il dormait!

Je trouve encore dans mes notes un réserviste, deux réservistes condamnés par les conseils de guerre; l'un, pour avoir volé pendant la nuit le porte-monnaie d'un camarade, à cinq ans de réclusion; l'autre, pour avoir insulté son sergent et l'avoir menacé de sa baïonnette, à un an de prison. Celui là était un excellent garçon ; ses antécédents étaient des plus favorables et son repentir était touchant; mais l'alcool avait passé par là!

Je fais donc mes réserves pour les chroniques à venir, et j'entasserai gros crimes sur gros crimes. Aujourd'hui, j'aime mieux vous parler de Dubois, — s'appelle-t-il Dubois? C'est possible, mais ce n'est pas certain. Il a un nom différent pour chaque pays, et, comme il a beaucoup voyagé, il lui est facile d'opérer en un clin d'œil une douzaine de transformations de son identité. Voici son histoire, telle qu'il la raconte, du moins : né en Amérique, il a fait ses études dans un séminaire; puis il est entré dans une congrégation, il a été ordonné prêtre et il a été envoyé en mission chez les Indiens; il en a converti au christianisme cent cinquante mille, pas un de plus, pas un de moins. Dubois parle onze langues et dialectes, et cette belle vie a failli se terminer par le martyre. Dubois a été torturé par les sauvages, — avant leur conversion, sans doute, — mais il n'en est pas mort, puisque le voilà, âgé d'une quarantaine d'années, brun, frais, bien portant, qui s'explique devant le tribunal de police correctionnelle de Laval. Malheureusement, il ne peut apporter que son affirmation, car il a perdu ses papiers en mer ; on n'est pas plus malheureux, en vérité! Cependant, on peut prendre des renseignements en Amérique, où tous les journaux ont parlé de lui et où il jouit d'une juste célébrité. Après avoir converti les Peaux-Rouges, il a eu l'idée de travailler à l'éducation des jeunes Français et il est venu chez nous pour fonder des écoles. Il est allé voir les évêques, les archevêques, les religieux, les religieuses, et il s'est fait remettre des sommes assez rondes dont la jeunesse française ne profitera guère, attendu que Dubois les a dépensées pour vivre.

La prévention soutient à Dubois qu'il n'est qu'un aventurier, qu'il n'a jamais été prêtre et qu'il n'en a pris le costume que pour inspirer une confiance plus grande, et la prévention a aussi la cruauté de traiter de mensonges tous les hauts faits du missionnaire. Le tribunal, partageant complétement cette impression, a condamné Dubois à cinq ans de prison, sans attendre les renseignements d'Amérique. Partout martyr, ce pauvre Dubois!

N'est-il pas affligeant de voir avec quelle rapidité le niveau de la probité s'abaisse! Le tribunal a condamné la semaine dernière, *trente-deux* hommes d'équipe et pointeurs du chemin de fer d'Orléans qui *piquaient* les pièces de vin dont ils avaient la garde. Tous ont pu fournir d'excellents renseignements et n'ont été condamnés qu'à un mois de prison. Mais comment ces employés peuvent-ils donc se croire honnêtes?

PETIT-JEAN.

LES DIEUX QU'ON BRISE

XIX

* * *

Il fait bien froid, la neige tombe;
Les arbres ont le cœur glacé;
Le sol est blanc comme une tombe
Où nul mot d'adieu n'est tracé.

On dirait que sous la froidure
Rien ne vivra plus désormais.
Le ciel assombrit la nature,
Qui semble morte pour jamais.

Mais que vienne avril qui rayonne,
Tout renaît avec le printemps
Dans la nature, qui s'étonne
D'avoir sommeillé si longtemps.

De même est le cœur de la femme :
Elle souffre, elle veut mourir;
La neige tombe dans son âme,
L'hiver d'amour la fait souffrir.

Mais comme s'éteint sa torture,
Dès que vient le premier beau jour!
Au printemps renaît la nature,
La femme renaît à l'amour.

Car il faut leur donner sans cesse,
Pour avoir un destin pareil,
A l'une un rayon de tendresse,
A l'autre un rayon de soleil!

ALBERT DELPIT.

UN DRAME A BORD

En 1869, je commandais la *Formose*, frégate cuirassée, et j'avais pour mission de visiter plusieurs ports des deux Amériques. Je faisais alors une sorte de voyage de circumnavigation, pour former les jeunes officiers que j'avais pris à Brest.

Parmi ces jeunes officiers se trouvait un enseigne de vaisseau, nommé Georges de Phénis. Merveilleusement beau, Georges de Phénis réalisait le type parfait du héros de roman. Aussi, bien qu'il fût depuis peu de temps à bord et que ses succès n'eussent pas encore été contrôlés par l'équipage, les marins l'avaient-ils surnommé Casse-Cœur.

Né à la Guadeloupe, il avait cette démarche si caressante des créoles. Sa taille était moyenne, mais bien prise. Ses grands yeux marrons, adoucis par de longs cils, éclairaient un teint mat, et ses cheveux noirs ondulaient naturellement sur les tempes. Il suffisait de le contempler quelques instants pour comprendre qu'on avait devant soi une nature éminemment ardente.

A ces charmes naturels, Georges de Phénis joignait une science réelle et un grand amour pour sa profession. Il n'avait qu'un défaut, une impressionnabilité excessive.

A notre première station, au port de X..., ville de l'Amérique du Sud, tandis que mes officiers se promenaient dans la ville, je volai vers la famille Johnson. Je fus reçu à bras ouverts par cette famille, que je voyais pour la troisième fois depuis ma première épaulette.

Dès que je fus revenu de mes émotions, j'annonçai à miss Mary Johnson, fille unique et blonde adorable de seize ans, que j'avais fait la traversée de France en Amérique uniquement pour lui donner un bal, à bord de la *Formose*. Elle accueillit cette nouvelle avec joie, et nous fixâmes, elle et moi, le jour de la fête. Miss Mary devait prévenir ses nombreuses amies et les inviter de ma part pour le surlendemain.

De retour à bord, je mis immédiatement l'équipage à la tâche. Nous transformâmes le pont et la batterie de la *Formose* en salle de bal. Le pont fut couvert de bout en bout par des tentes, au-dessus desquelles nous établîmes des tauds, précaution toujours nécessaire en vue de la pluie.

Les claires-voies, bouchées par des planches au niveau du bordage du pont et privées de leurs hiloires, ne présentaient plus aucun obstacle à la marche ou à la danse. Nos canons, dressés sur leur culasse, entourés de guirlandes, reçurent dans leur gueule des bouquets.

Au bout de deux jours, nous avions tout organisé. La *Formose* était bien en sûreté sur ses ancres, dans une mer unie comme un miroir. La salle de bal, éclairée par deux cents bougies qu'on avait plantées dans des faisceaux de baïonnettes, ressemblait à un berceau de verdure et de fleurs. Le buffet, installé à l'arrière, était abondamment pourvu. Les hommes désignés pour le service des pompes, des factions et des rondes, étaient à leur poste, et je n'avais plus qu'à envoyer chercher mes invités.

Tous les canots du bord firent six fois le trajet de la *Formose* à la terre. Vers neuf heures du soir, la chaloupe faisait son dernier voyage et amenait à son bord miss Mary Johnson, sa famille et les retardataires. Mes officiers, impatients de danser, n'avaient pas attendu, pour ouvrir le bal, l'arrivée de la reine de la fête, de sorte que je me trouvai fort embarrassé pour les lui présenter. Mais miss Mary m'assura qu'elle était ravie de trouver la glace rompue. En même temps elle me glissa des mains et se mêla au flot des curieux, qui admiraient l'aménagement du pont.

Bientôt je la revis, et, les danses ayant cessé, je me disposais à lui parler, quand je remarquai qu'elle n'était pas seule. Miss Mary et l'enseigne de vaisseau, Georges Phénis, s'étaient arrêtés à quelques pas de l'un de l'autre et s'observaient, n'osant



PARIS. — Exposition de 1878. — L'Entrée principale du palais du Trocadéro, du côté de



de la place du Roi-de-Rome, — (Dessin de M. Scott, d'après le projet de MM. Davioud et Bourdais, architectes du Trocadéro.)

s'aborder. Miss Mary était rayonnante de beauté et palpitante d'émotion. Georges, le charmeur, était doucement incliné devant elle et l'admirait. Je n'avais qu'à intervenir pour dissiper leur embarras. Je préférai prendre un poste d'observation et regarder. Qu'allaient-ils faire?

Georges ne pouvait décemment se présenter lui-même; miss Mary, en sa qualité d'Américaine, en eût été grandement choquée. Pourtant ils s'accostèrent.

Que murmura Georges? Je ne sais, mais je songeai aussitôt à Roméo rencontrant Juliette dans une salle du palais des Capulets et lui disant : « Si ma main profane, en la touchant, cet autel sacré, votre main, permettez que mes lèvres, ces deux pèlerins d'amour, effacent par un doux baiser ce contact sacrilége. »

Georges ne baisa pas la main de miss Mary, il est vrai, mais il lui offrit son bras et l'entraîna vers la salle de bal. Quelques minutes après, aux mesures d'une valse de Strauss, un couple nouveau s'élança dans le cercle des danseurs. Enlacés l'un à l'autre, tantôt vivement, comme pris de vertige, tantôt lentement, comme sous l'empire d'un charme inconnu, Georges et Mary tournaient ou se balançaient. Leurs visages se touchaient presque; leurs haleines se confondaient et, sans doute, leurs lèvres ébauchèrent plus d'un baiser, qui s'épanouit en sourire. Puis, la valse, ainsi qu'une lame qui meurt sur le sable, ralentit sa course folle et s'éteignit en notes muettes.

Je n'avais pas perdu un effet de ce charmant spectacle. Machinalement, je suivis Georges et Mary au buffet. Je vis qu'on leur offrait du vin de Champagne pour boire à la santé de leurs insouciantes amours. Puis Mary grignota une mandarine et Georges la regarda faire avec envie.

Sur ces entrefaites, une affaire de service m'appela ailleurs et je dus abandonner mes amoureux à leur heureux sort.

Il me semblait les avoir quittés depuis une demi-heure à peine, quand Mary se dressa subitement devant moi.

— Commandant, commandant, dit-elle frémissante, donnez-moi votre parole de gentilhomme, devant tous mes amis, que l'officier avec lequel je viens de passer une heure est un pur créole.

— Mais sans doute, miss Mary, balbutiai-je, tout interloqué par cette brusque interpellation.

— Vous mentez, commandant! reprit-elle à voix très-haute.

Soudain le bruit d'une double détonation frappa mes oreilles. Sans m'inquiéter plus longtemps des paroles de miss Johnson, je me précipitai à l'avant de la *Formose*, d'où venaient les coups de feu. L'enseigne de Phénis gisait baigné dans son sang...

. . . .

. . . .

Le lendemain, je reçus la visite du père de miss Johnson, qui m'apportait ses excuses et m'avouait que Mary, subjuguée par le charme d'un de mes officiers, avait flirté avec lui jusqu'au moment où cet officier, ayant retiré un gant, elle avait reconnu à ses ongles qu'il était un sang mêlé.

J'annonçai, à mon tour, à M. Johnson que, tandis que sa fille fuyait, après m'avoir apostrophé si injustement, mon enseigne se brûlait la cervelle.

— J'ignorais, ajoutai-je, depuis la fin de la guerre si meurtrière de la sécession, qu'on poursuivît encore à outrance la race nègre jusque dans ses rejetons les plus éloignés. Vous m'apprenez que M. de Phénis était un sang mêlé; je vous dis, à mon tour, qu'il appartenait à une excellente famille de la Guadeloupe et qu'il promettait d'être un officier brillant.

La visite de M. Johnson fut l'épilogue de cette lugubre histoire, car, le soir même, je présentai l'arrière de la *Formose*, lancée à toute vapeur, au port maudit de X...

G. REGNIER DE LA MALENNE.

FIN

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : Reprise de *Paul Forestier*. — ODÉON : *Le Grand frère*, pièce en trois actes et en vers, par Pierre Elzéar. — PORTE-SAINT-MARTIN : Reprise des *Bohémiens de Paris*. — CHATEAU-D'EAU : *Le Béarnais*, grand drame à spectacle, par M. X. de Montépin. — FOLIES-DRAMATIQUES : *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Clairville et Delacour, musique de M. Lacôme.

Le *Paul Forestier* de M. Émile Augier n'avait pas été joué depuis huit ans; il était mûr pour une reprise. Très-bien accueilli à son origine, il vient de retrouver le succès de ses premiers jours. Peut-être l'a-t-on discuté cette fois d'un peu plus près; peut-être la critique a-t-elle plus accentué le sentiment de tristesse que lui causent ces mœurs d'exception. Et, cependant, combien les audaces de *Paul Forestier* ont été dépassées dans ces derniers temps par *le Sphinx* et par *l'Étrangère!* — Les interprètes de la création sont restés les mêmes : Got, Delaunay, Coquelin et Mlle Favart, un quatuor incomparable.

On me croira à peine lorsque j'apprendrai à mes lecteurs que *les Danicheff* ont disparu de l'affiche de l'Odéon, sur laquelle ils semblaient incrustés. Ils sont remplacés par *le Grand frère*, de M. Pierre Elzéar, une pièce qui participe à la fois du drame et de la comédie, et plus encore du tableau. La scène se passe dans l'Italie d'Alfred de Musset et de Léopold Robert. Deux frères aiment la même femme; le plus grand la cède au plus petit. Voilà tout. Le reste, qui est le principal, consiste en paysages éblouissants, en effusions lyriques, en duos d'amour, toutes choses où excelle le sieur Pierre Elzéar, qui a l'air lui-même d'un noble seigneur italien par la chevelure abondante et la démarche fière. Voici un couplet qui donnera une idée de son style :

La voilà! la voilà, la maison adorée,
Souriante, et par l'aube indulgente dorée.
Nid tiède, dont mon cœur frileux a tant besoin,
Va, je n'espérais plus te voir, cher petit coin!
Tout ce que je respecte est là... tout ce que j'aime.
Je te retrouve, ô doux vallon, toujours le même!
Je suis parti d'ici par un jour tout pareil,
Par ce même printemps et ce même soleil!
Vous soufflez sur mon front, bises toujours égales;
Les pins comme autrefois résonnent de cigales;
Car tu ne vieillis pas, nature, et les saisons
Ramènent tous les ans tes blanches floraisons.
Mais moi, quel changement! Arbres de ma jeunesse,
Est-il quelqu'un de vous encor qui me connaisse?
Et toi qui dans la mousse humide et le cresson
Chantes, comme autrefois, ta joyeuse chanson,
Source au sable d'argent où bleuit la pervenche,
Reconnais-tu celui qui sur tes flots se penche,
O toi qui reflétas mon sourire d'enfant?

Le grand frère est très-héroïquement représenté par M. Sicard, et le petit frère fort poétiquement par M. Grandier. La femme, objet de leur rivalité, est la blonde Hélène Petit, qu'une fée (serait-ce la fée du mariage?) a rendue brune tout à coup. Est-ce que Mme Hélène Petit partagerait cette opinion aussi générale qu'erronée que toutes les Italiennes sont brunes? — Porel donne une physionomie amusante à une espèce de philosophe et de lazzarone; et Talien, pour son personnage du vieux Renato, s'est allé se faire habiller chez Horace Vernet, le Vernet de la première manière, celui de la *Confession d'un brigand italien*.

Une bonne, une excellente reprise des *Bohémiens de Paris* à la Porte Saint-Martin. Il y a une vitalité incontestable dans ces vieux drames de Dennery. On est forcé d'y revenir de temps en temps, et la raison principale c'est qu'on ne fait pas mieux. Une jeune fille qui se noie, un jeune homme égaré par de mauvaises connaissances, un honnête homme que l'on trompe, un abruti qui se réveille au dernier acte, tels sont les ingrédients fort ordinaires qui ont servi à composer la pièce. Ce n'est pas par le fond qu'elle attache, c'est par les détails. La plupart de ces détails sont spirituellement traités. Il ne s'agit point de peintures repoussantes comme dans *les Mystères de Paris*, de passions monstrueuses, de plaies mises à nu. Les bohémiens que MM. Dennery et Grangé font passer sous nos yeux sont de francs et joyeux bohémiens; ils ont autant d'insouciance que de misère; autant de gaie humeur que d'insouciance; ils sont rusés, adroits, inventifs; ils pêchent en dormant, un grelot à l'oreille; ils fondent des journaux et achètent des abonnés à 4 francs par tête; ils ont des calembours plein leurs poches. Ce ne sont pas encore des escrocs, ce sont des industriels. Je ne vois que deux coquins dans le drame, — on me dira que c'est bien assez; — tout le reste a de la probité à sa façon. « *Il y a canaille et canaille* », disait Odry.

Les Bohémiens de Paris ne sont donc point d'un mauvais exemple, comme on pourrait le croire. Après avoir souffert pendant une demi-douzaine de tableaux, la jeune fille innocente est enfin rendue au bonheur et à la société; le jeune homme égaré revient dans la voie de la vertu et des héritages; le roi de Bohême est arrêté. Quant aux autres bohémiens, ils s'en retournent chez eux, — c'est-à-dire sous les ponts et sous les toits, — un peu plus tristes, un peu plus pensifs qu'au commencement. D'ailleurs, point de malédictions contre les riches et les heureux du jour, point de grincements de dents, point de menaces de vengeance. C'est là une des grandes qualités de l'ouvrage.

Dumaine et Paul Deshayes jouent avec beaucoup d'originalité, l'un le rôle de Crévecœur, dit l'*Abruti*, l'autre le rôle de Montorgueil. C'est Gobin et c'est Mme Céline Montalant qui sont chargés de faire succéder le rire aux larmes; l'un et l'autre sont fort applaudis chaque soir. Il y a de jolies décorations.

Depuis que M. Auguste Maquet se tait, M. Xavier de Montépin est, — avec M. Ferdinand Dugué, — le seul qui perpétue la tradition des grandes et longues *machines* historiques. M. de Montépin a la foi et le courage; il croit encore au prestige de Henri IV sur le public, et il prétend continuer à gagner des victoires dramatiques avec son panache blanc. O les beaux jours de *la Reine Margot!* O les belles soirées de *la Dame de Montsoreau! Le Béarnais* a gardé quelque chose de cette vaillance et de cette chevalerie. C'est une pièce assurée de faire son chemin. On y assiste aux luttes héroï-comiques de Henri de Navarre et du duc de Mayenne. Beaucoup de coups d'arquebuse, beaucoup de duels, une mise en scène soigneusement réglée et même riche. Tous nos compliments à la nouvelle direction du théâtre du Château-d'Eau. La troupe seule laisse encore à désirer.

Une chanson de M. Louis Abadie, — un compositeur populaire, mort à l'hôpital, — a inspiré le sujet de *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*, la nouvelle opérette des Folies-Dramatiques. Quand je dis opérette, je faux. C'est bel et bien un opéra-comique, qui a obtenu un franc succès. La musique de M. Lacôme, élégante et souriante, a conquis du premier coup les plus difficiles.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

BOUFFES PARISIENS : *la Boîte au lait*, opérette en quatre actes, de MM. Jules Noriac et E. Grangé, musique de M. Offenbach (3 novembre).

Il était une fois un joli vaudeville qui avait nom *la Boîte au lait*, et dont les habitués des Variétés se souviennent encore. Je vous parle d'une douzaine d'années. Le joli vaudeville est devenu une gentille opérette, et a pris place pour longtemps, j'imagine, dans le répertoire des Bouffes. Ses auteurs lui ont fait une toilette neuve, en l'attifant de musique, selon la mode d'aujourd'hui.

L'action se passe vers 1820, dans un temps qui déjà, par l'éloignement, a des aspects antédiluviens tout à fait réjouissants.

La forme improbable des chapeaux de cette époque serait à elle seule un élément de gaieté, et je ne veux insister ni sur les gilets, ni sur les collerettes, ni sur les manteaux exhibés aux Bouffes, pour l'a-

musement du spectateur. C'est un chapitre de l'histoire du costume, écrit au crayon par Grévin, et qui fait autant rire que s'il n'était pas rédigé avec la plus scrupuleuse exactitude.

Par exemple, je vous donne rendez-vous dans cinquante ans à ce même théâtre des Bouffes (les premiers arrivés attendront les autres dans le passage Choiseul). La pièce que l'on jouera alors, et qui sera peut être des petits-fils de MM. Noriac, Grangé et Offenbach, nous fera pouffer en nous montrant à nous-mêmes avec nos pal-tots et nos habits datés de 1876. Et jamais nous ne croirons que nous ayons pris des airs aussi sérieux sous des carapaces aussi burlesques. Tant il y a que, sans le savoir, et c'est là le piquant de la situation, nous assurons à nos neveux quelques pintes de bon sang. On n'est pas plus oncle que cela!

Mais trève de philosophie! et montons les cinq étages de M[lle] Francine, comme si nous étions quelque mirliflor d'un roman de Paul de Kock, illustré par Henri Monnier.

M[lle] Francine, lingère de son état, vit avec son parrain, le père Souchard, qui la surveille de très-près, l'année 1820 étant déjà réputée comme fatale aux grisettes Pourtant il faut que Francine sorte; il le faut! sa pauvre petite âme est, en effet, toute bouleversée; elle vient d'apprendre que son fiancé Sosthènes se bat en duel avec un peintre, et que, le même jour, tombe l'échéance d'un billet qu'il va lui falloir payer ès-mains de M[e] Clampin, huissier.

La voilà partie; elle « vole » au secours de Sosthènes, et, pour tromper la surveillance de Souchard, elle a pris le prétexte d'aller acheter deux sous de lait.

Le voyage de Francine à travers l'atelier du peintre Adalbert et l'étude de M[e] Clampin se termine dans un bal que donne Paméla, une hétaïre très-recherchée et très-célèbre en 1820. Cependant, elle a sur ses pas le baron de Poupardet, tout incandescent d'amour, qui lui-même est poursuivi par Paméla, laquelle, de son côté, est relancée par un Portugais emporté et jaloux.

Ces enragés coureurs passent à toute vitesse devant l'œil du spectateur, et semblent rivés les uns aux autres par une chaîne invisible que M. Sosthènes tire du fond de la coulisse. Car c'est lui, cet écervelé de Sosthènes, qui met tout ce monde sur les dents. Aussi eut-il bien mérité que Francine ne prît pas tant de peine, et ne déployât point toute sa diplomatie féminine pour remettre ses affaires en bel équilibre.

Mais, l'histoire en fait foi, l'amour d'une grisette de 1820 était toujours doublé de fidélité et de dévouement.

Il faut la voir, M[lle] Francine, aux prises avec le peintre Adalbert, et lui arrachant des excuses qui vont rendre impossible le duel avec son fiancé. Tout à l'heure, elle prenait un fleuret, et, par raison démonstrative, prouvait à Adalbert qu'il était trop maladroit pour courir les chances du combat. Puis voilà que, changeant d'allure et aussi de costume, elle consent à lui servir de modèle pour un tableau mythologique qu'il achève.

Chez l'huissier Clampin, auquel elle doit arracher le billet ruineux signé Sosthènes, on la voit encore faire des prodiges de rouerie, et sans jamais quitter sa boîte au lait, qui est le prétexte de toutes ses allées et venues. Bref, c'est à M. de Poupardet, incessamment sur ses pas, qu'elle fait acquitter le billet.

Francine épousera Sosthènes; elle l'a bien mérité; et si Sosthènes ne la rendait pas heureuse, les auteurs seraient obligés d'ajouter à leur *Boîte au lait* un cinquième acte où l'on verrait, comme dans les drames, le traître expier son ingratitude et sa scélératesse.

Voilà une pièce qui a beaucoup de mouvement et qui nous fait passer devant les yeux des tableaux variés et contrastants. Celui de l'atelier est le plus plaisant des quatre: le metteur en scène y a assorti les couleurs au dialogue; c'est un véritable carnaval de rapins.

Le compositeur, qui, selon l'usage, n'a été nommé qu'à la fin de la soirée, s'est pourtant révélé dès le début de la représentation. Sa signature se lisait sous tous les couplets, duos, morceaux d'ensemble, dont il a si copieusement gratifié la pièce.

Les prétextes à musique ne lui manquaient d'ailleurs pas: les librettistes lui en ont fourni de toutes les couleurs. Mais il en eût lui-même forgé, car cette fois, plus que jamais, il ne semblait point disposé à retenir le flux mélodique qui le déborde si souvent.

Il y a peu d'exemples d'une telle fécondité; et si l'auteur de *la Boîte au lait* vit aussi vieux qu'Auber, il faudra ajouter une salle à la bibliothèque du Conservatoire pour y classer ses partitions. M. Wékerlin, chargé de cet emmagasinage, a déjà bien de la peine à se remuer dans le local que lui accorde le Gouvernement.

Parmi les morceaux qui ont le plus séduit le public, citons les couplets chantés d'une très-bonne voix par Fugère au lever du rideau, et qui ont été redemandés. C'est même la première fois que nous ayons vu une représentation débuter par un *bis*. Signalons encore la chanson de l'hirondelle, d'un rhythme piquant; le chœur des modèles, et la valse des clercs d'huissier.

Le rôle très-important de Francine est échu à M[me] Théo, qui est certainement de toutes les actrices de Paris celle qui sourit le plus longtemps sans se fatiguer. M[lle] Paola Marié représente avec beaucoup d'intelligence et de charme le personnage épisodique du rapin Mistigris; elle sait chanter, et elle a une voix!

Quant à Daubray, que les auteurs ont si bien servi, il est d'un comique intense, particulièrement dans la scène de la leçon d'escrime, dont il tire des effets surprenants. Sur le terrain, et avec un fleuret démoucheté, il n'aurait point besoin de se fendre sur son adversaire pour le tuer; il lui suffirait de prendre ses poses de matamore épileptique pour le faire mourir... de rire.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO

Les Journaux et les Journalistes. — Il n'y a pas encore deux cents ans que le premier journal a paru en Amérique et aujourd'hui il y en a près de six mille, y compris les publications hebdomadaires, bi-hebdomadaires, mensuelles, bi-mensuelles, trimestrielles et annuelles. Il existe aux États-Unis cinq fois plus de journaux qu'en France et en Angleterre, et sept fois plus qu'en Allemagne et en Autriche. Dans les huit mille feuilles qui paraissent sur tout le globe, il y en a les trois quarts pour le nouveau monde, ce qui prouve la soif de la science et de l'instruction chez ce jeune peuple. En admettant le chiffre de vingt pour rédacteurs en titre, collaborateurs, écrivains et dessinateurs, on arrive à une armée de 160,000 soldats du progrès et. . de l'amusement.

Découverte d'un Tombeau de l'âge de bronze. — Depuis quelques années, près de Loebersdorf, en Autriche, on connaît un emplacement où des objets en bronze et des poteries ont été découvertes; on suppose que c'est un cimetière; il fait partie d'une sablière d'où l'on exploite le ballast pour chemins de fer. Les squelettes qu'on a trouvés jusqu'à présent étaient placés dans des tombeaux séparés, à trois pieds sous terre. Au fur et à mesure qu'on continue l'extraction des graviers, on fait de nouvelles découvertes. Ainsi, il y a quelques jours, on a déterré un tombeau qui a montré des particularités très-curieuses.

C'était, à cinq pieds de profondeur, une chambre en maçonnerie renfermant deux couches de cinq squelettes chacune, les têtes pressées les unes contre les autres comme des pavés. Une de ces têtes se distingue par sa grosseur extraordinaire.

Autour des squelettes étaient répandues en grand nombre des dents de loups et d'ours. Ces dents, perforées d'un petit trou, ont sans doute servi de parure. Près de ce tombeau on a trouvé des tessons de poteries et deux morceaux d'un collier en bronze. Les antiquités principales sont deux pointes de flèche en silex et un pot conservé en entier avec des ornements produits par l'impression au moyen de petits morceaux de bois.

La Société anthropologique qui dirige les fouilles saura bientôt si c'est un cimetière ou un lieu de sacrifices.

Les monarques propriétaires de maisons à New-York. — Le nombre des potentats européens qui placent leurs capitaux dans les immeubles à New-York augmente journellement. Ainsi le duc de Nassau, mis en disponibilité après Sadowa, possède dans l'*Allenstreet* plusieurs maisons inscrites au nom d'un notaire allemand et rapportant 12 pour cent par année. A l'impératrice Eugénie appartiennent, dans le *Broadway*, des hôtels splendides d'un rapport de 65,000 dollars. C'est dans cette même rue que la reine Victoria possède de précieux biens fonds. L'*Emstreet* a été favorisée par le grand-duc de Mecklembourg, parent de la famille d'Orléans. Dans la *Wallstreet* se trouve un palais appartenant au grand prince Alexis de Russie. Au centre de la ville, le roi de Suède a placé 500,000 dollars dans des immeubles. Six maisons dans la rue de Greenwich servent de pied à terre à François, ex-roi de Naples.

Si, par hasard, quelque tête couronnée ou découronnée voulait contester les chiffres ci-dessus, elle serait priée d'adresser sa plainte au gérant irresponsable du journal intitulé : *La Correspondance anglo-américaine*.

Les accidents sur les chemins de fer du Royaume-Uni en 1875, et les moyens proposés pour éviter le retour de ces désastres. — Pour pouvoir offrir des applications sérieuses, les chiffres statistiques doivent être suivis de conclusions. Le capitaine Tyler, du *board of trade*, dans un travail supplémentaire, reprend le relevé des accidents arrivés en 1875 sur tous les chemins de fer de l'Angleterre. Cet ingénieur analyse les causes qui ont produit ces accidents, et propose les règles nécessaires pour éviter, autant que possible, le retour de ces désastres, dont les nombres ont déjà figuré dans un memento antérieur. Pendant cet exercice, il a été transporté la quantité énorme de 507 millions de voyageurs, — en dehors de ceux qui ont des billets d'abonnement, — et 200 millions de tonnes de marchandises. Ces transports ont été effectués par une armée de 280,000 employés et un parc de 12,000 locomotives, qui ont consumé 10 millions de tonnes de houille. Comparé aux exercices précédents, celui de 1875 offre une sécurité plus grande.

Il y a eu en tout 164 accidents; 1,290 personnes y ont été tuées et 5,755 blessées, dont 17 voyageurs tués et 1,212 blessés par la faute de l'exploitation, et 134 voyageurs tués et 1806 blessés par leur propre imprudence. Il y a donc à peu près 1 voyageur tué par la faute de l'exploitation sur 30 millions de voyageurs.

Ce résultat est favorable aux chemins de fer dès qu'on prend en considération que dans la même année 87 personnes ont été tuées et 2,704 blessées dans les rues de Londres.

Les accidents sont classés ainsi qu'il suit :

Déraillements, mauvais entretien de la voie ou des travaux d'art.	14	accidents.
Explosions de chaudières, ruptures d'essieux ou défauts du matériel d'exploitation. .	13	—
Vitesse exagérée dans l'entrée des stations.	2	—
Choc des trains sur les voies principales . .	10	—
Choc des trains dans les embranchements.	14	—
Choc des trains entre les signaux dans les gares ou les évitements.	67	—
Choc des trains allant en sens opposés . .	7	—
Rencontre de deux trains sur un croisement de niveau.	1	—
Fausse position des aiguilles.	25	—
Irrégularités sur des plans inclinés. . . .	8	—
Causes non définies.	3	—
Total.	164	accidents.

Le capitaine Tyler est d'avis d'adopter les mesures suivantes, pour augmenter la sécurité générale de l'exploitation :

1° Disposition convenable des signaux et des aiguilles ;

2° Maintien absolu de l'intervalle réglementaire entre les trains;

3° Amélioration des ordres de service et de la discipline;

4° Emploi de freins automatiques;

5° Augmentation du nombre des voies principales et des voies accessoires correspondant à l'importance du trafic.

En ce qui concerne spécialement les employés, on compte :

104 morts et 169 blessés pendant le rangement des trains;

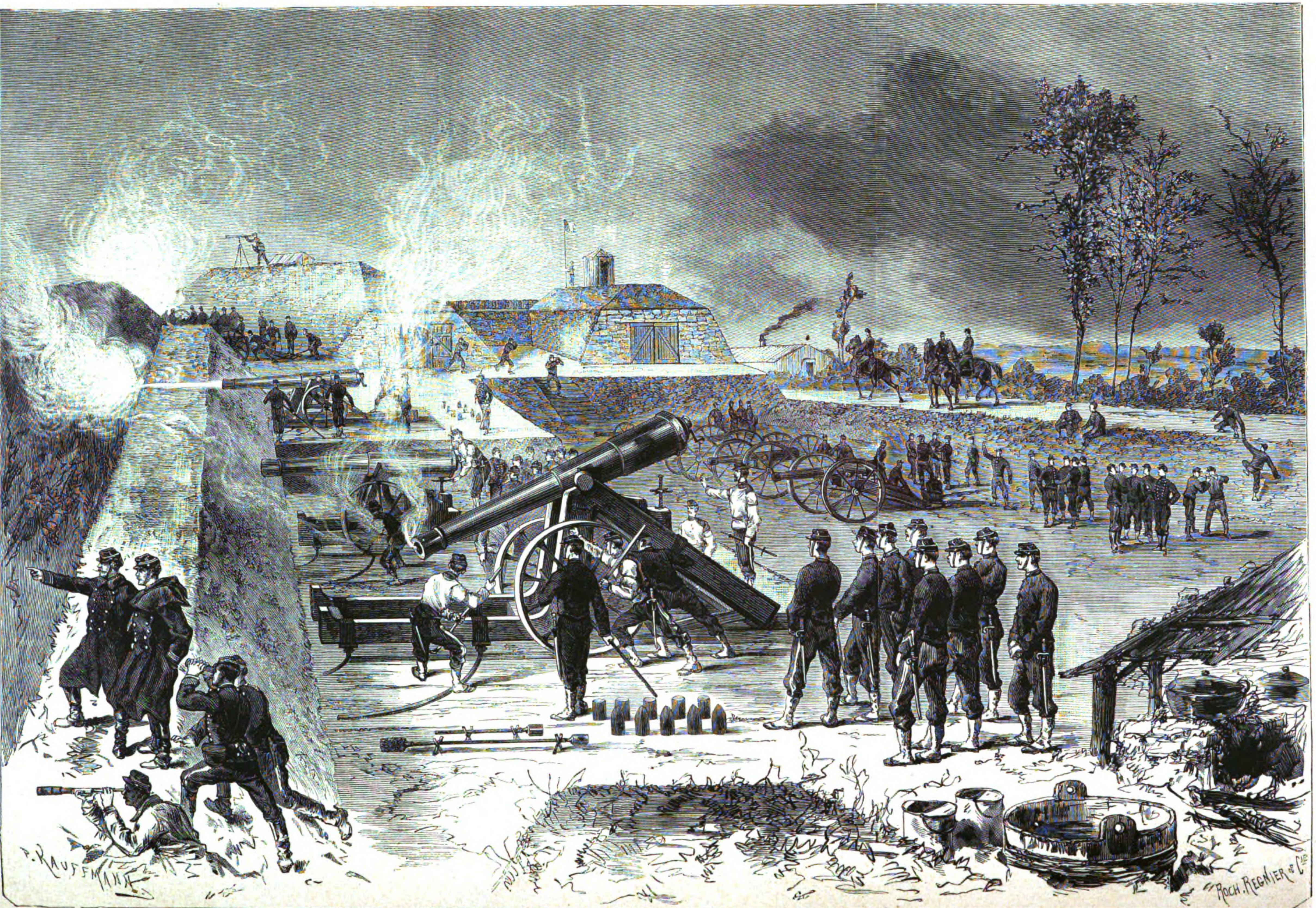
51 morts et 347 blessés pendant l'accouplement des wagons;

96 morts et 199 blessés pendant l'entretien de la voie.

Pour diminuer, autant que possible, le nombre de ces derniers accidents, le capitaine Tyler propose :

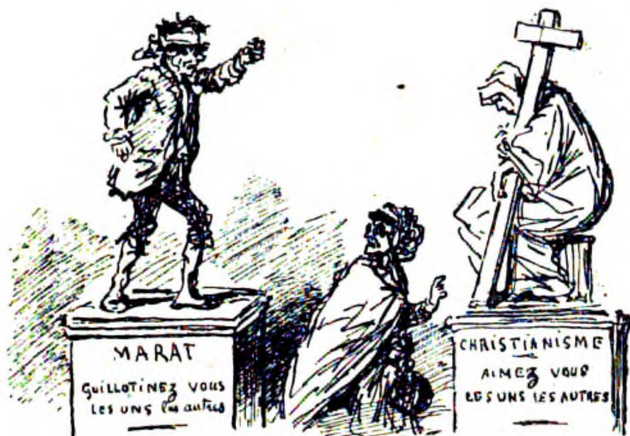
1° D'instruire, mieux qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour, le personnel et de ne l'employer dans les endroits difficiles qu'après un temps de service plus long ;

2° D'avoir une entrevoie plus grande entre les voies principales et les voies accessoires;



L'ARMÉE. — Belfort. — Essai des anciennes pièces de siège transformées se chargeant par la culasse. — (D'après nature, par M. Kauffmann.)

REVUE COMIQUE, PAR CHAM



— Des deux cultes je préfèrerais encore l'autre.



— L'ouvrier c'est tout!
— Quel dommage qu'il ne puisse pas se passer de l'architecte!



— Aujourd'hui, l'ouvrier doit être tout!
— Très-bien! Pourquoi alors l'ouvrier qui a créé l'univers n'est-il rien pour vous?



LA FOI, L'ESPÉRANCE ET LA CHARITÉ

— Ma pauvre femme, ils ont aboli la foi, par conséquent aussi l'espérance; à bientôt le tour de la charité!



SUPPRESSION DES AUMONIERS MILITAIRES

Question déjà traitée depuis longtemps par les balles de l'ennemi.



— Supprimer Dieu! c'est pas encore tout!



— Sire, vos troupes ne manquent pas de valeur!
— Elles seraient bien aimables alors d'en donner un peu à mon papier!



— Je vais maintenant chercher dans mon dictionnaire ce que le mot *armistice* veut dire.



TERME D'OCTOBRE

— Puisque vous retenez l'appartement, n'oubliez pas mon denier-à-dieu!
— Je suis libre-penseur!



LES VENDANGES

— C'est drôle! je les connais tous et je ne peux jamais mettre les noms sur ces figures-là!



— Toujours ivrogne, votre mari? Vous ne lui faites pas d'observations?
— Plus aucune... depuis la fuchsine.



A L'OPÉRA-COMIQUE

— Joseph! tu n'applaudis pas Fra Diavolo?
— Non, madame, si j'applaudissais ses méfaits, je deviendrais son complice.

3° De se servir d'accouplements plus convenables;

4° Enfin d'élargir les terrains à côté des voies de fer.

Habitations lacustres. — Près de la ville de Laybach, station importante du chemin de fer de Vienne à Trieste, on a découvert, dans les tourbières, plusieurs habitations lacustres, et, depuis quinze jours, les fouilles y sont continuées avec beaucoup d'activité, car on espère faire des trouvailles importantes. Déjà on y a déterré un crâne d'homme et un crâne d'enfant, un poignard en bronze ciselé, des haches en silex, d'immenses bois de cerf et des poteries en parfait état de conservation.

Les travaux de déblaiement devront durer jusqu'à la fin de l'automne, sous la direction de quelques archéologues et des autorités municipales.

Les habitations lacustres sont des huttes bâties sur pilotis au milieu d'anciens lacs, — ou de lacs existant encore, comme en Suisse; — l'époque précise de ces constructions a échappé jusqu'à présent à l'histoire.

Le Meeting du Pacific Jockey-Club à San-Francisco. — Dans le courant du mois de novembre, ce club doit organiser une course monstre. Des prix de 15,000, de 6,000, de 5,000 et de 4,000 dollars seront distribués aux vainqueurs. Jusqu'ici cela n'a rien que de très-ordinaire. Mais dans le nouveau monde, en Californie surtout, où l'on n'a qu'à se baisser pour ramasser l'or, l'extraordinaire, aux yeux de l'Européen, ne pouvait pas manquer. Le club payera pour chaque cheval américain arrivé au meeting une indemnité de voyage de 1,000 dollars; les concurrents du vieux monde recevront 1,500 dollars, et le dollar vaut 5 francs.

ÉMILE WITH.

L'EXTRAIT DE PRÉSURE DANOIS

DANS L'INDUSTRIE FROMAGÈRE

Nous avons dit que nous aurions plus d'une fois encore à revenir sur les progrès qu'a fait réaliser à l'industrie fromagère en France l'emploi de l'extrait de présure composé par le docteur Hansen, de Copenhague.

Nous avons déjà reproduit le témoignagne flatteur rendu à son efficacité et à ses avantages par M. Colin, député du Doubs, et la récompense (médaille d'argent de 1re classe) dont elle a été l'objet de la part de la Société d'agriculture du département du Doubs.

Après avoir cité les expériences faites et les résultats obtenus dans le Cantal par l'initiative et sur les conseils de M. Truchot, chef de la station agronomique de Clermont; après avoir rapporté les paroles flatteuses prononcées au sujet de cette découverte par M. de Parieu, sénateur, président de la Société d'agriculture du Cantal, et donné au public un extrait du rapport de M. Altier, professeur d'agriculture, secrétaire de la Société d'agriculture du Cantal, nous avons aujourd'hui à reproduire l'article suivant, qu'un nouveau journal, l'*Industrie beurrière*, a consacré à l'extrait de présure du docteur Hansen, qui vient, comme l'on sait, d'être honoré d'une récompense consistant en une médaille d'honneur à l'Exposition de Philadelphie :

« La Société départementale d'agriculture du Doubs, lors de son dernier concours de région qui s'est tenu à *Beaume-les-Dames*, a décerné une médaille d'argent à *M. Louis Boll* (196, rue de Rivoli), cessionnaire pour la France du brevet d'invention de l'extrait de présure du docteur Hansen.

« Ce produit mérite de fixer l'attention de nos fabricants de fromage. L'essai en avait été fait, dès l'année dernière, à la ferme-école de la Roche; mais on n'avait pu depuis, en raison du refus obstiné du fruitier, renouveler cet essai.

« Cette année, nous dit l'habile sous-directeur de la ferme-école, M. Tardy, j'ai fait employer l'extrait de présure depuis le 14 juin : nous employons 12 grammes de l'extrait de présure pour 100 litres de lait à la température de 35° centigrades, et la coagulation est effectuée en 30 ou 32 minutes.

« Dans les grandes chaleurs et surtout dans les temps orageux, on emploie moins de présure, de 8 à 10 grammes pour 100 litres de lait, toujours à la même température.

« Quand on a à traiter du lait bien naturel, en suivant les indications du docteur Hansen, on arrive à faire cailler le lait, dans le temps voulu, avec une précision mathématique; la caillée est douce et franche, et, après la séparation de celle-ci avec le petit lait, ce dernier a la couleur verdâtre; ce qui indique que le *caseum* a été bien séparé, ce qui n'a pas toujours lieu, lorsqu'on emploie les caillettes de veau.

« Voici les avantages qu'il y a à employer l'extrait de présure :

« 1° Il y a économie; attendu qu'avec un litre d'extrait de présure, qui coûte 3 fr., on peut faire environ 25 fromages de 300 à 350 litres de lait, tandis qu'en employant les caillettes de veau il en faudrait, pour le même nombre de pièces de fromage, de 15 à 20, représentant une valeur de 8 à 10 fr.

« 2° On peut encore faire une économie de 1 fr. par fromage sur le bois, attendu qu'on peut se dispenser de faire le *serra* et se contenter de faire crémer le petit lait pour en faire du beurre qui est meilleur et plus abondant qu'en barattant le *serra*.

« Par l'ancien système, on est obligé de faire du serra afin d'avoir de la *recuite* pour renouveler les présures et l'*aisi*, de sorte que la fabrication se trouve engagée l'une dans l'autre, *en bien* ou *en mal;* que si un fruitier a commencé à faire des *brèches*, il lui est très-difficile d'en sortir, tandis qu'avec l'extrait de présure rien n'est mélangé; chaque pièce de fromage est fabriquée séparément.

« C'est un grand avantage d'avoir toujours sous la main une présure de même force, de même degré, se conservant bien et facile à employer; car il suffit de mélanger la quantité à employer avec un litre d'eau fraîche, et brasser le tout dans le lait.

« Le plus grand de tous les avantages est bien certainement l'uniformité de la bonne qualité des fromages : je suis convaincu que, quand les fruitiers sauront bien s'en servir, ils auront bien rarement de fausses pièces; les ventes seront plus faciles et à de meilleurs prix. »

Toutes les fois que nous en aurons l'occasion, nous ferons passer sous les yeux de nos lecteurs les articles que l'*extrait de présure*, du docteur Hansen, inspirera aux journaux spéciaux qui, comme l'*Industrie beurrière*, ont toute l'autorité possible pour s'occuper utilement de cette matière.

S'il est une réelle satisfaction pour le chroniqueur qui se pose en arbitre de la mode, c'est bien de voir se réaliser ses prévisions, — j'allais dire ses prédictions, — sur ce sujet éminemment fantaisiste, sur ce terrain mouvant et qui change si facilement d'aspect. J'ai toujours combattu à outrance le goût du moment qui donnait la faveur aux étoffes damassées, brochées, à ramages et à grands dessins; et voilà qu'aujourd'hui, après ce dévergondage d'arabesques et d'astragales, on revient franchement aux étoffes unies. Mieux encore, on adopte l'étoffe de laine pour la toilette de jour habillée. Enfin, la plus merveilleuse de toutes les étoffes de laine, le véritable cachemire de l'Inde, devient, en teintes claires, le genre de toilette le mieux porté pour théâtre, dîners, petites soirées. C'est que ce tissu incomparable a toutes les qualités. Il est souple, moelleux; il a des reflets doux et veloutés; il se prête à toutes les combinaisons, prend toutes les formes, se drape ou tombe droit en plis gracieux; il est inusable, inaltérable et se teint admirablement. Qu'ajouterai-je encore? Il existe en trois qualités différant entre elles d'épaisseur et en toutes nuances, depuis les tons les plus foncés, si fort à la mode en ce moment, gros vert presque noir, bleu marine, prune, loutre, bordeaux, avec toutes les dégradations de tons de chaque nuance, jusqu'aux couleurs les plus suaves et les plus éteintes, ce qui le rend propre à tous les usages. Seulement... — il y a un seulement — le vrai cachemire de l'Inde *est unique*, et il est bon que je prémunisse mes lectrices contre les contrefaçons nombreuses : le seul dépôt en Europe du vrai cachemire de l'Inde se trouve situé à Paris, 1, rue Auber; sa marque de fabrique est la lisière chinée à jour. Il faut donc exiger cette marque, si on ne s'adresse pas directement à la maison l'*Union des Indes*, 1, rue Auber. M. Lehoussel, seul propriétaire du véritable cachemire de l'Inde, envoie partout, en France et à l'étranger, sa collection complète d'échantillons.

UNE PARISIENNE.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

Étude de Me DEBLADIS, avoué à Paris. boulevard Saint-Michel, 17.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le samedi 18 novembre 1876, à 2 heures,

En quatre lots :

CONSTRUCTIONS ET DROIT AU BAIL

avec promesse de vente des terrains.

Mises à prix :

1o **MAISON,** rue Gérando, 9, 35,000 fr.
Revenu brut : 10 000 fr.
2o **MAISON,** rue Gérando. 11, 35,000
Revenu brut : 9,000 fr.
3o **MAISON,** boul. Rochechouart, 31, 35,000
Revenu brut : 8 500 fr.
4o **MAISON,** boul. Rochechouart, 33, 25,000
Revenu brut : 7,000 fr.

Total des mises à prix : 130,000 fr.

S'adresser, pour les renseignements :
Audit Me Debladis, avoué, dépositaire d'une copie de l'enchère ;
A Me Benoist, avoué à Paris, 4, avenue de l'Opéra ;
A M. Beaugé, syndic, avenue Victoria ;
Et sur les lieux, pour visiter.

Succession de Mme la duchesse de **VICENCE.**

ADJUDICATION en la chambre des notaires de Paris, par le ministère de Mes HUILLIER et TOLLU, notaires à Paris.

Le mardi 19 décembre 1876, à midi :

1o d'un HOTEL à Paris, avenue des CH.-ÉLYSÉES, no 44 avec seconde façade et porte cochère, rue du Colisée, 4. Libre de locat. — Mise à prix : 650,000 fr.

2o d'un HOTEL à Paris, rue St-LAZARE, 67 et rue de Châteaudun, 56 présumé. Contenance : 1,058 m. 48. Revenu net : 25 000 fr.

Mise à prix : 500,000 fr.

3o d'un TERRAIN propre à bâtir, à Paris, rue Blanche, 61 présumé. Contenance : 405 m. 19. Mise à prix : 80,000 fr.

4o d'un autre TERRAIN propre à bâtir, à Paris, rue Bizet, rue Bassano et rue de Chaillot, contenant 2,430 m. 76, divisé en 4 lots :

1er lot : 1,052 m. 64 en façade rue Bassano et rue Bizet. Mise à prix : 90 fr. le mètre.

2e lot : 467 m. en façade rue Bizet, à prendre à la suite du 1er lot. Mise à prix : 50 fr. le mètre.

3e lot : 418 m. en façade rue Bizet à prendre à la suite du 2e lot. Mise à prix : 50 fr. le mètre.

4e lot : 493 m. 12 en façade rue Bizet et rue de Chaillot, à prendre en suite du 3e lot. Mise à prix : 60 fr. le mètre.

5o d'une MAISON DE CAMPAGNE à St-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise), rue des Ursulines, 20. Libre de location. Mise à prix : 90,000 fr.

6o de la TERRE DE VASSY commune de Vassy et, par extension, communes de Pierres et Le Theil, arrondissement de Vire (Calvados) et commune de Moncy (Orne), formant 5 lots de l'enchère, ainsi composés :

1er lot : **Château et domaine de Vassy** proprement dit, comprenant le château et le parc de Vassy et leurs dépendances; les fermes : 1o du château ou de la Retenue; 2o de la Fouquerie; 3o du Bas-Croën ; 4o de la Tirlière; 5o de la Grande-Lasserie; 6o de la Petite-Lasserie; 7o de la Cancerie; 8o et de la Grange; le moulin de Vassy; la prairie des Croix et la prairie de l'ancien Etang.

Le tout d'une contenance de 321 hectares 32 ares 53 centiares et presque d'un seul tenant. Chasse et pêche.

Le château de Vassy est à 12 kilomètres de Monsecret et à 10 kilom. de Vire, stations du chemin de fer de Paris à Granville.

Revenu net de ce lot : 25,703 fr. 16 c.

Mise à prix : 700,000 fr.

2e lot : **Ferme du Hamelet,** commune de Vassy, contenant 30 hectares 14 ares 26 centiares. Revenu net : 2,125 fr. 89 c.

Mise à prix : 50,000 fr.

3e lot : **Ferme du Vautirel,** commune de Vassy, contenant 23 hectares 62 ares 34 centiares. Revenu net : 1,837 fr. 43 c.

Mise à prix : 45,000 fr.

4e lot : **Fermes et Moulin de l'Hôpital de Corval :** deux fermes et un moulin d'un seul tenant, situés commune de Vassy, à proximité de Condé-sur-Noireau, et contenant ensemble 88 hectares 78 ares 51 centiares. Belle chasse à tir. Revenu net : 6,725 fr. 80 c.

Mise à prix : 160,000 fr.

5e lot : **Ferme de Glatigny,** commune de Moncy (Orne), et contenant 40 hectares 14 ares. Revenu net : 3,304 fr. 70 c.

Mise à prix : 85,000 fr.

7o du DOMAINE DE MÉAUTIS situé commune de Méautis et, par extension, commune d'Auvers, canton de Carentan, arrondissement de Saint-Lô (Manche), formant 3 lots de l'enchère :

1er lot : **Ferme de la Cour ou du Château de Méautis,** contenant 79 hectares 93 ares 5 centiares. Revenu net : 10,000 fr.

Mise à prix : 260,000 fr.

2e lot : **Ferme de Montmirel,** contenant 39 hectares 55 ares 80 centiares. Revenu net : 5,500 fr.

Mise à prix : 130,000 fr.

3e lot : **Ferme de la Douillerie ou Benarderie,** contenant 34 hectares 28 ares 65 centiares. Revenu net : 4,500 fr.

Mise à prix : 115,000 fr.

8o de la FERME DE REVIERS commune de Reviers, arrondissement de Caen (Calvados), contenant 48 hectares 35 ares 25 centiares. Revenu net : 5,292 fr. 90 c.

Mise à prix : 1[illegible]0,000 fr.

Les adjudications seront prononcées même sur une enchère.

S'adresser :

Pour visiter les immeubles de Paris et la maison de campagne de St-Germain : sur les lieux;

Pour visiter la terre de Vassy : à M. Hébert, demeurant au bourg de Vassy (Calvados) ;

Pour visiter le domaine de Méautis et la ferme de Reviers : sur les lieux, et à M. Feron, régisseur, demeurant à Villers-Bocage (Calvados) ;

Et pour tous renseignements :

A Me MERLIN, notaire à Paris, boulevard Saint-Germain, 227;

A Me Tollu, notaire à Paris, rue Sainte-Anne, 69 ;

Et à Me Huillier, notaire à Paris, boulevard Haussmann, 83, dépositaire des titres, plans et cahier des charges.

Les deux hôtels ne pourront être visités qu'avec un permis de l'un des notaires.

ADJON, *sur une ench.,* en la ch. des notaires de Paris, le 28 novembre 1876, en 4 lots, de :

1o MAISON à PARIS, rue TURBIGO, 25. Revenu : 22,780 f. — Mise à p. : 280,000 f.

2o Grand et bel HOTEL rue DEMOURS, 6 (Les Ternes). Mise à prix : 175,000 fr.

3o MAISON rue DEMOURS, 4 (Les Ternes). Rev.: 5,000 fr. — Mise à p. : 40,000 fr.

4o Nue propriété de MAISON r. de DUNKERQUE, [illegible] (Paris) Rev. 9,8[illegible]6. M. à p. 25 000 f.

S'ad. à Me ROBERT, notaire, 2[illegible], boulev. Saint-Denis.

ADJON, *même sur une enchère,* en la ch. des not. de Paris, le mardi 28 novembre 1876, à midi, en 4 lots séparés, d'une Gde PROPRIÉTÉ A PARIS

Boul. ROCHECHOUART, 55, 57, 61, et rue LALLIER.

1er lot (terrain) 299m82.	— Mise à prix :		60,000 fr.
2e lot (terrain) 400m9[illegible].		id.	90,000
3e lot (maison et terrain) 590m93		id.	140,000
4e lot (terrain) 313m60.		id.	75,000

S'ad. aux not. : Me Magne, 14, r. Bellechasse, et Barre, 9, boul. des Capucines, *déposit. de l'enchère*

ÉTUDE de Me LÉON MASSE, avoué à Paris, rue Gaillon, no 14.

VENTE, *sur licitation,* et par suite de baisses de mises à prix, au Palais-de-Justice, à Paris, le samedi 18 novembre 1876, à deux heures de relevée, de :

1o Une MAISON sise à PARIS-BATIGNOLLES, Avenue de St-Ouen, no 44, et villa St-Michel, 1.

Revenu net : 9 9[illegible]9 fr.

Mise à prix : 85,000 fr.

2o MAISON sise même avenue, no 42, et villa St-Michel, no 2.

Revenu net : 8,221 fr. environ.

Mise à prix : 65,000 fr.

3o MAISON villa Saint-Michel, no 4. Revenu net : 3,622 fr.

Mise à prix : 30.000 fr.

4o MAISON villa Saint-Michel, no 6. Revenu net : 4,025 fr.

Mise à prix : 35 000 fr.

5o Six lots de TERRAINS dépendant de la villa Saint-Michel.

Mise à prix pour chacun des cinq premiers lots : 10,000 fr. — Contenance : 350 mètres.

Pour le sixième lot, Mise à prix : 5,000 fr. — Contenance : 175 mètres.

6o MAISON d'agrément avec JARDIN à PARIS-PASSY, rue du Ranelagh, no 51.

Revenu net : 1,893 fr. 7[illegible] c.

Mise à prix : 3[illegible],000 fr.

S'adresser, à Paris, à Mes Masse et [illegible], avoués ; et à Mes Baron et Potier de la Berthellière, notaires.

M. PERRAUD

Depuis quelque temps, les beaux-arts sont cruellement éprouvés par la mort de plusieurs de leurs plus illustres membres. Dans notre numéro de la semaine dernière, nous avons donné le portrait de Cabet, le sculpteur dijonnais, décédé à la suite d'une cruelle et douloureuse maladie; aujourd'hui, nous reproduisons les traits du sculpteur Perraud, que la mort vient de frapper le 2 novembre dernier.

Perraud (Jean-François), membre de l'Institut, était né à Monay (Jura), en avril 1821, et suivit l'atelier de Ramay et de M. A. Dumont, ainsi que les cours de l'Ecole des beaux-arts, et remporta le grand prix de Rome au concours de 1847, sur ce sujet : *Télémaque rapportant à Phalante les cendres d'Hippias.* De retour d'Italie, en 1853, il envoya à l'Eposition universelle de 1855 : *Adam*, statue en marbre; *les Adieux*, bas-relief; aux Salons de 1857 et 1859, *l'Enfance de Bacchus*, deux *Bustes*; à celui de 1861, *Ahi, null altro che pianto al mondo dura*, *Béranger*, buste appartenant à M. Perrotin; au Salon de 1863, la reproduction en marbre de son groupe *l'Enfance de Bacchus*; à celui de 1864, le *Portrait de M. Ambroise-Firmin Didot*; à celui 1868, *l'Enfance de Bacchus*, en bronze, *Portrait de M. Berlioz*; à celui de 1869, *le Désespoir*, ouvrage qui fut un des plus remarqués, et *Sainte Geneviève*, statue en marbre pour l'église Saint-Denis du Saint-Sacrement. Le groupe de *l'Enfance de Bacchus* a figuré seul à l'Exposition universelle de 1867. M. Perraud a été chargé d'exécuter, au Palais-de-Justice, deux *Cariatides* et la *Justice*. C'est aussi lui qui a fait, pour le nouvel Opéra, le beau groupe du *Drame lyrique*, œuvre d'une exécution proportionnée et harmonieuse, mais qui parut trop froide aux partisans du groupe réaliste de Carpeaux, auprès duquel elle fut placée.

Cet habile sculpteur, resté fidèle, dans toutes ses œuvres, aux traditions classiques, fut nommé membre de l'Académie des beaux-arts, en 1865, en remplacement de Nanteuil. Il obtint une 1re médaille en 1855, un rappel en 1857, une médaille d'honneur en 1863 et une autre médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1867. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1857, il avait été promu officier le 29 juin 1867.

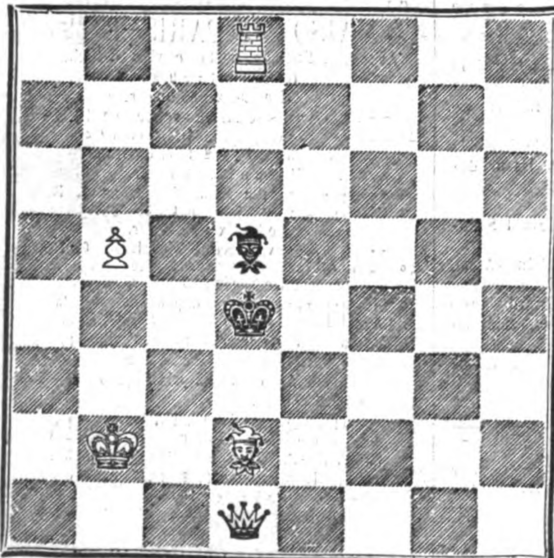


M. PERRAUD, sculpteur, Membre de l'Institut, récemment décédé. (Photogr. Truchelut.)

ÉCHECS

PROBLÈME N° 630

COMPOSÉ PAR M. J.-T. PIERCE



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 628.

1. F 3 R	1. P pr. F (Var.)
2. T 5 FR	2. R 5 R (1) (2) (3)
3. D 4 D, échec	3. P pr. D ou R pr. T
4. C 6 D ou D 4 C, échec et mat.	
(1)	
	2. C 3 R
3 D 7 C, échec	3 R 4 F
4. C 6 T, échec et mat.	
(2)	
	2. C 3 F
3. C 3 F, échec	3. R 3 R ou 3 D
4 D 7 D ou T pr. F, échec et mat.	
(3)	
	2. P fait C
3. D 4 D, échec et mat le coup suivant.	
(A)	
	1. P fait C
2. T 2 D, échec	2. C pr. T (4)
3 C 3 F, échec et mat le coup suivant.	
(4)	
	2. R 5 R
3, C 6 D, é hec	3. R 6 F
4. T 2 F, échec et mat.	
(B)	
	1. F 5 T
2 D 7 D, échec	2. R 5 R
3. C 3 F, échec	3. R pr. F
4. D 2 D, échec et mat.	
(C)	
	1. R 5 R
2. C 6 D, échec	2. R 4 D
3 T 2 D, échec et mat le coup suivant.	

Solutions justes : MM. Quéval; le Cercle de Provence, à Aix; le Cercle de Château-la-Vallière; L. de Croze; Kassioph.

Autres solutions justes du problème n° 627 : MM. Em. Frau; la Société d'armes de Saumur, le Cercle de la Renaissance, à Sommières; Em. Autervier, café Poujol, à Montpellier; A. Roger; Nollent; le Cercle de Château-la-Vallière; le café Valentin, à Fontainebleau; Rousseau, à Versailles; Daubin et Trille, café Albert, à Muret.

PAUL JOURNOUD.

La librairie Hachette vient de publier un nouvel ouvrage de M. Louis Dépret, notre collaborateur, intitulé : *Nouvelles anciennes*. Ce volume, de cinq cents pages, est mis en vente au prix de 3 fr. 50. Par l'intérêt et la variété des récits, il procure une lecture des plus agréables, et nous le recommandons tout particulièrement.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Les dames de la Halle de Paris portent éventaire avec crânerie et désinvolture.

Solutions justes du dernier rébus : MM. l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; le cercle de l'Union, à Montfaucon; le café de la Ville, à Orléans; un groupe d'abrutis, à Orléans; Louis L...; J. Ratinier; Anzépy; le cercle de la brasserie Wéber, à Paris; Le Bôt, à Gray; le Cercle philologique de Sarlat.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

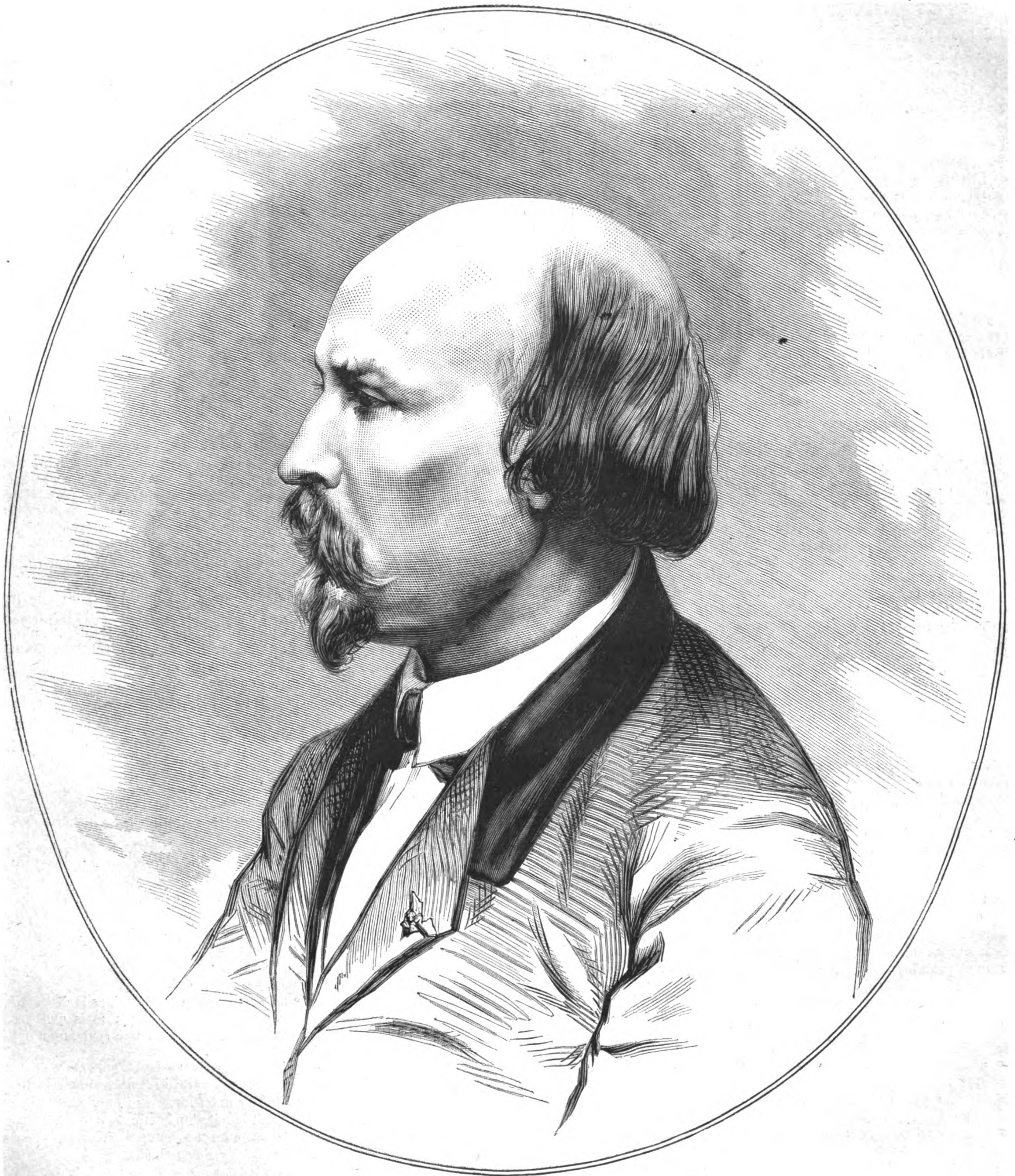
LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE
20e Année. N° 1023 — 18 Nov. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. É. HUBERT.



M. VICTOR MASSÉ, auteur du nouvel opéra *Paul et Virginie*. — (Dessin de M. Bocourt.) — Voir la Chronique Musicale.

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

En donnant la moitié de son manteau à un pauvre, saint Martin, propriétaire d'un été particulier, est-il aussi méritant qu'on a bien voulu le dire?

Ce n'est pas au moment où la foi chancelle, où toutes les croyances craquent qu'il est bon de discuter ceci. Il y a tant de gens qui possèdent beaucoup et qui ne donnent rien, que l'on doit savoir gré au bienheureux capitaine de s'être dépouillé, au bénéfice d'un mendiant, de la moitié de sa couverture, bien qu'il fût assuré d'avoir quelques rayons de soleil à la caisse d'épargne.

Dans le Nord, où saint Martin est particulièrement honoré, sans doute parce qu'il fait plus froid, la légende veut que ces quelques rayons de soleil qui percent entre deux neiges aient été accordés par Dieu, en récompense de la bonne action du saint.

Les savants, qui expliquent tout, ont démontré d'où venaient ces quelques jours cléments qui rappellent l'été et donnent à ceux qui ont froid un nouveau courage pour supporter l'hiver; mais j'aime bien mieux la légende.

Pourtant, ce qui donnerait absolument raison aux savants, c'est que ce regain de chaleur bienfaisante ne se manifeste pas seulement dans l'ordre physique, mais aussi dans l'ordre moral.

Il y a l'été de la Saint-Martin en toute chose : l'été de la Saint-Martin de la vie, l'été de la Saint-Martin de l'amour, l'été de la Saint-Martin de l'ambition, et bien d'autres encore.

L'été de la Saint-Martin de la vie a été commenté, étudié et décrit des millions de fois. Il a même servi de titre à plusieurs *productions* littéraires : à deux nouvelles, l'une de Sauvestre et l'autre d'Émile Solier; à deux pièces de théâtre, l'une du Palais-Royal, l'autre du Théâtre-Français; il est vrai que c'étaient les deux mêmes pièces, et qu'à la rigueur on n'en devrait compter qu'une.

L'été de la Saint-Martin de l'amour, Dieu nous en préserve! c'est ce dernier rayon qui brûle le cœur au moment où l'on va rompre et où l'on se rappelle en une seconde tous les bonheurs passés, toutes les douces joies et les nuits aux doux songes, comme le condamné à mort ou l'homme en péril se souvient de tous les incidents d'une vie qui va finir.

L'été de la Saint-Martin de l'ambition est tout simplement cette idée bizarre qui surgit dans les cerveaux fourbus des vieux politiqueurs : « Si, maintenant que je suis bien fatigué, j'entrais au Sénat? »

Il y a aussi l'été de la Saint-Martin des espérances. C'est le dernier espoir de ceux qui n'espèrent plus : la Mort.

∿∿ Voilà tout le petit Paris en l'air.

Il y a à la porte de la Morgue une queue plus longue que le procès Beauffremont. Il s'agit non d'une « femme qui se noie, » mais d'une malheureuse qui a été coupée en morceaux.

Il semble que, dans l'esprit du peuple, un cadavre a bien plus de valeur quand il est mutilé que lorsqu'il est intact.

Cela, du reste, s'entend facilement, et la cruauté n'est pour rien dans cette curiosité malsaine. Ce que le peuple va chercher dans ces horribles exhibitions, ce n'est point la vue d'un objet plus ou moins sinistre, c'est le récit vrai ou présumé des circonstances horribles qui ont amené le crime.

Déjà bien souvent, depuis le dernier siècle, la Morgue a été à pareille fête, et Barbier a parlé du fameux cadavre trouvé derrière les Chartreux, c'était celui d'un homme, et il était dans le plus piteux état du monde; la tête pendait, le nez était coupé, les entrailles arrachées, etc. Je vous dispense du reste.

Les commentaires allèrent leur train, et, en somme, on ne sut jamais la vérité. Pourtant, comme il faut toujours finir par croire à quelque chose, on conclut que le malheureux mutilé devait être un *cartouchien* qui avait trahi ses serments; comme, au demeurant, l'explication n'était pas plus mauvaise qu'une autre, on s'en contenta jusqu'au moment où un cadavre plus mutilé vint effacer le souvenir de celui-ci.

L'histoire des cadavres de la Morgue reste à faire, et je m'étonne fort qu'elle n'ait pas été faite dans un temps où l'horrible est à la mode. Il est vrai que la plupart des chapitres intéressants ont été faits à part, comme ceux de la bergère d'Ivry, de la belle écaillère, de Lepeintre aîné et de Gérard de Nerval.

∿∿ De Gérard de Nerval à Édouard Plouvier, il n'y a presque qu'un pas; c'étaient deux désespérés, mais le pauvre Plouvier a eu du courage jusqu'à la fin ou plutôt des affections, et il a attendu la mort avec impatience au lieu de l'aller chercher.

Plouvier avait été ouvrier tanneur, et, se sentant poëte, il avait eu de l'ambition. Mais que cette ambition avait été juste et légitime! Il avait compris tout d'abord que quelques vers du hasard ne suffisent pas pour rendre un homme célèbre. Il avait fréquenté quelques ouvriers poëtes, braves et dignes gens qui font une chanson après le travail et qui la chantent au grand orgueil de l'atelier; mais cette gloire intime ne suffisait pas à Plouvier, et le brave garçon se mit à travailler pendant de longues nuits.

C'était une nature persévérante: il apprit ce qu'il voulait savoir.

L'heure du succès sonna pour lui comme elle sonne pour les courageux et les persévérants; mais l'auteur du *Chevalier Printemps* n'était pas né pour être heureux.

Il avait épousé Lucie Mabire, une charmante artiste pleine de grâce et de talent; Lucie Mabire mourut, et une profonde tristesse marqua le front de Plouvier.

Il eut de grands succès au théâtre, il eut des succès de librairie, il était estimé de ses confrères et idolâtré des ouvriers de Paris, qui étaient fiers de lui; mais tout cela ne dérida pas son front.

Peut-être pensait-il aussi qu'il valait mieux que la place qu'il occupait dans l'opinion publique.

C'est possible, ces natures douces et tranquilles sont plus accessibles à l'ambition. Il calculait peut-être les efforts titanesques entrepris par le modeste ouvrier, et peut-être ne les croyait-il pas suffisamment payés.

Le public ne juge une œuvre que selon le plaisir qu'il éprouve à la lire ou à l'entendre, mais jamais selon les peines éprouvées par celui qui l'a produite.

Plouvier avait gagné de l'argent au théâtre; mais lorsque le salaire d'un succès tombait chez lui, il n'y restait pas longtemps, par cette raison qu'il était mangé depuis longtemps; les succès ne se suivent point et il faut vivre en attendant.

Pauvre, malade, presque aveugle, Plouvier est mort presque oublié, et c'est seulement maintenant qu'on va lui rendre justice pleine et entière.

La dernière fois que je rencontrai Édouard Plouvier, c'était à la place Saint-Georges, il y a trois ou quatre ans de cela, il était déjà frappé et me parut fort triste.

— Demeurez-vous toujours dans le quartier? me demanda t-il.

— Toujours, cher ami, et vous?

Il sourit tristement.

— Moi, je demeure dans le quartier des Martyrs... naturellement.

Ce mot « naturellement » fut dit avec tant de tristesse qu'il me serra le cœur; je m'empressai de détourner la conversation; nous étions devant la maison de M. Thiers, et, naturellement, nous parlâmes politique. Plouvier ne me paraissait pas content du régime actuel.

— Regrettez-vous l'empire, vieux démocrate? lui demandai-je.

Il parut ne pas avoir entendu ma question; son regard vague erra dans l'espace, il me prit la main et s'en alla en me disant :

— Non, je regrette Camille Doucet.

Il n'y a que mes confrères et l'aimable académicien qui comprendront bien tout ce qu'il y avait d'amère douleur dans cette réponse.

∿∿ En voilà bien d'une autre!

Il paraît avéré que les dames vivent plus longtemps que nous; il faudrait être bien peu galant pour s'en plaindre.

Un savant docteur anglais — les savants mettent leur nez partout — a voulu savoir à quelle particularité le beau sexe devait cet avantage sur le vilain, et il a donné une raison assez singulière.

Il prétend, ce docteur anglais, c'est bien docteur et c'est bien anglais, il prétend, mesdames, que vous n'avez sur nous ce privilége enviable que parce que vous êtes plus bavardes que nous.

C'est lui qui dit cela, remarquez-le bien, je vous prie, et il donne à l'appui de son assertion cette opinion, discutable peut-être. L'usage de la parole est pour les poumons la meilleure des gymnastiques; les poumons étant un organe des plus essentiels, ceux qui ont de bons poumons n'ont aucune raison pour mourir.

On s'est mis à rire d'un bout de l'Europe à l'autre de l'opinion de cet Anglais; il fallait qu'elle parût bien comique. L'Europe, en ce moment, n'a envie de rire par aucun bout. Mais, en réfléchissant bien, on a vu que l'Anglais pourrait bien avoir raison.

On s'est demandé quels étaient, après les femmes, les gens qui parlaient plus que les autres. On a tout d'abord trouvé les hommes politiques, qui sont presque tous doublés d'un avocat. MM. Thiers, Guizot, lord Palmerston, lord Brougham, étaient des exemples qui venaient confirmer la règle.

Après les hommes d'Etat, on a trouvé les chanteurs, Chollet et Duprez ont été les spécimens les plus remarqués, et il est certain qu'au théâtre on vit très-vieux; Laferrière, Lafont, Bouffé, qui vient de renouveler la *cinquantaine*, le prouvent suffisamment.

Au Palais, on a été obligé de faire une limite d'âge, les conseillers ne s'en allaient plus.

Les prêtres ont été étudiés les derniers, et, là aussi, depuis le saint-père, les cardinaux, jusqu'aux curés de campagne, on a constaté de nombreux exemples de longévité.

Ne vous plaignez donc pas, mesdames, vous êtes en bonne compagnie.

Maintenant, ne me demandez pas ce que prouve cette découverte; je me suis creusé la tête et je ne trouve que des arguments assez insignifiants, savoir qu'il vaut mieux plaider à tort et à travers que de jouer au whist et que la meilleure manière de ne pas mourir est de raconter des histoires de l'autre monde.

∿∿ M. Naquet, que l'on nous a dépeint sous des couleurs si noires, se range décidément du côté des dames : pas dégoûté ce député; le voilà qui revient rapportant, comme toujours, une bonne petite loi pour le rétablissement du divorce. J'espère que M. Naquet conservera ses opinions jusqu'à la mort, quoiqu'il se montre à toutes les sessions l'ami passionné du changement.

Je ne veux certes pas entrer dans la discussion, ça vous ennuierait et moi aussi; mais qu'il me soit permis d'émettre une fois, une seule, mon opinion sur cette matière.

Le divorce ne serait raisonnable qu'à la seule condition que les gens divorcés ne se puissent plus marier. Quitter une femme pour en prendre une autre n'est point le fait d'un homme raisonnable et sensé, parce que toutes les femmes étant les mêmes ce n'est pas la peine d'en changer.

Ne prenez pas cela pour un mauvais compliment, je vous prie, parce que je tiens que toutes les femmes sont charmantes, douées des mêmes défauts aimables et des mêmes qualités adorables.

∿∿ J'ai raconté, il y a deux ou trois ans, l'histoire très-véridique d'une très-grande dame de l'Empire qui divorça pour épouser un diplomate étranger, et qui, apprenant plus tard que la loi allait être rapportée, s'empressa de divorcer à nouveau pour se remarier, et cette fois pour tout de bon, avec le duc de..., son premier mari; il y a une quinzaine d'années que les habitants de la rue de Lille pouvaient encore voir ce ménage modèle allant tous les jours, non pas au bois, mais au cours la Reine jusqu'au Point-du-Jour, où on les appelait Philémon et Baucis.

Quand je racontai cette particularité, quelques doutes s'élevèrent dans l'esprit de quelques-unes de mes lectrices, qui me demandèrent à cor et à cris de leur faire connaître les noms que je ne pouvais imprimer. J'allais m'empresser de les satisfaire, lorsque d'autres correspondants me vinrent en aide en m'écrivant que l'anecdote que je croyais unique en son genre, comptait beaucoup de cas semblables, et l'on me signalait une infinité d'exemples avec noms et preuves à l'appui, et je n'eus qu'à envoyer aux incrédules les lettres où l'on m'accusait de raconter un fait des plus communs.

Cette petite mésaventure me donna l'idée de savoir comment finissaient les séparations de corps qui ont remplacé le divorce. J'interrogeais à ce propos un magistrat, éminent philosophe et très-spirituel, ce qui ne gâte rien, et il me répondit :

— Cela finit mieux qu'on ne pense quand la séparation est prononcée au bénéfice du mari; pour inconduite notoire de la femme, le cas est sans ressource quatre-vingt-dix fois sur cent.

— Bon; mais les dix autres fois?

— Les maris sont chrétiens. Dans tous les autres cas, la proportion doit être retournée : quatre-vingt-dix ménages effacent d'un commun accord l'arrêt de la cour qui les a séparés.

Et le philosophe continua :

— Que voulez-vous? la situation est désastreuse pour l'un et l'autre époux; ils sont déchaînés, mais ils ne sont pas libres. Puis il y a des enfants à élever et très-souvent des intérêts à débattre. Alors on met de l'eau dans son vin. Quand une femme n'est pas folle à trente ans, elle devient fort sage, et elle s'aperçoit qu'à peu de chose près, les hommes sont les mêmes et qu'autant vaut garder le sien. La plupart des ménages séparés de la province viennent habiter Paris pour effectuer sans bruit leur raccommodement. C'est peut-être à cette émigration que Paris doit une partie de sa prospérité.

∿∿ Un bon petit cancan.

Tout Paris s'est fort préoccupé de l'accident de Capoul. Outre que l'excellentissime chanteur est fort aimé, il y a longtemps qu'il n'avait paru sur une scène parisienne, et le public grillait d'impatience de le revoir.

En dehors de cette curiosité assez naturelle, la pièce de Victor Massé, annoncée depuis longtemps, devait être jouée lundi dernier sans remise, et c'était un grand sujet d'attraction que cette pièce faite depuis plus de dix ans et qu'on promettait toujours, comme jadis on promettait *l'Africaine*, si bien que le moribond de Mürger aurait pu s'écrier en modifiant légèrement son idée :

Mon existence est bien finie,
Le ciel n'a pas voulu
Que je puisse m'asseoir parmi le groupe élu
Des gens qui verront Virginie.

Enfin l'heure allait sonner, lorsqu'une terrible nouvelle vient à circuler : Capoul a fait une chute de voiture.

Heureusement, presque aussitôt on apprenait que l'accident n'était pas grave, que le ténor Paul était tombé à la renverse parce que le cheval avait fait un brusque mouvement au moment même où le maître appuyait sa botte sur le marchepied. L'artiste s'était relevé, tâté, palpé : rien de démis, rien de cassé. En route pour la Gaîté!

Mais ce cri poussé par le ténor était resté en chemin. La secousse avait amené une extinction de voix complète, mais peu dangereuse, et il promettait de jouer mercredi et les mercredis suivants.

La déception avait été grande, mais enfin on s'était fait une raison; il faut bien vouloir ce qu'on ne peut empêcher.

Mais voilà qu'après le premier moment d'effroi on s'est mis à réfléchir, et une foule de juges d'instruction en chambre ont commencé une enquête dont voici un léger aperçu :

Capoul est jeune, leste et homme de cheval; de plus, il sait dresser ses gens; or, il n'est pas probable qu'ayant un cheval vif, il soit monté en voiture sans que le groom fût à la tête, comme il convient.

En admettant que le cheval ait fait des mouvements intempestifs, Capoul n'avait qu'à quitter le marchepied ou à entrer dans la voiture.

D'un autre côté, si le cheval a fait des mouvements par trop brusques, Capoul eût été renversé par la portière ouverte et serait tombé sur le nez au lieu de tomber sur le dos.

D'ailleurs, quand on tombe sur le dos, ce n'est généralement pas le gosier qui est touché.

Mystère!

Était-ce de la mauvaise volonté de la part du vaillant chanteur? Personne ne pensait cela, on sait que Capoul est un fort galant homme.

Les dépenses faites par le sympathique directeur de la Gaîté, les nombreux relâches et mille autres motifs respectables éloignaient toute idée de caprice ou de fantaisie.

Enfin on se perdait en conjectures; les gens qui veulent tout expliquer et qui n'expliqueraient même pas le *De viris* ont cru trouver une solution :

— C'était lundi le *treize* et, pour tout au monde, Capoul n'aurait pas voulu faire sa rentrée et créer un nouveau rôle un *treize*.

Faut-il croire cela? Que voulez-vous? C'est bien possible; les grands hommes ont des faiblesses, pourquoi les grands chanteurs n'en auraient-ils pas?

Si ce cancan n'est qu'une calomnie, si Capoul ne veut pas ajouter à tous ses titres celui d'homme superstitieux, il n'a qu'une façon de prouver qu'il est réellement un esprit fort.

On dit qu'il se marie. Eh bien, qu'il se marie un vendredi!

Ainsi tombera de lui-même ce racontar, qui ne saurait, dans aucun cas, être attribué à la malveillance.

∿∿ Pendant que MM. Hector Crémieux et Saint-Albin-Milton lisaient aux artistes des Folies-Dramatiques leur nouvelle opérette, *la Foire Saint-Laurent*, musique d'Offenbach, un pauvre diable, âgé de cent cinq ans, mourait à l'hospice Beaujon. Tout d'abord on ne voit pas bien ce qu'il peut y avoir de commun entre ces deux faits; un peu de patience.

Le vieillard s'appelait Le Rat, et avait montré, comme son père et son grand-père, la lanterne magique à la foire Saint-Laurent.

Son grand-père avait eu même une heure de célébrité qui lui coûta assez cher. Voici comment les auteurs du temps parlent de sa mésaventure :

« Il y avait à cette foire un grand homme, de bonne mine, nommé Le Rat, habillé de noir, coiffé d'une perruque de la même couleur, et d'une si énorme étendue qu'elle le couvrait par devant et par derrière. A cet ajustement il joignait un beau son de voix pour débiter gravement les détails des tableaux changeants qu'il montrait et qui attiraient une grande foule; il terminait toujours son annonce en disant : « Oui, messieurs, vous serez contents, « très-contents, extrêmement contents. Si vous « n'êtes pas contents, on vous rendra votre argent; « mais vous serez contents, très-contents, extrême- « ment contents. »

« Quand M. Le Grand donna sa comédie de *la Foire Saint-Laurent*, avec un divertissement dont la musique était de Grandval, pièce peu intéressante d'ailleurs, La Thorillière, le fils, s'avisa d'imiter ce singulier personnage et y réussit au mieux.

« Le Rat, piqué d'avoir été joué, dit le lendemain en annonçant ses tableaux changeants : « Vous y « verrez la Thorillière ivre, Baron avec la Desmares, « Poisson qui tient un jeu, Mlle Dancourt et ses « filles, la ville et la cour les ont vus; on n'attend « pas. et ce n'est pas cher, vous serez contents, très- « contents, extrêmement contents. »

« Cette plaisanterie fut payée dès le même jour, et Le Rat, par ordre du lieutenant de police, fut arrêté et conduit en prison jusqu'à la fin de cette foire. »

∿∿ Le Rat avait un fils et une fille qui se partagèrent les tableaux changeants et parcoururent la France et l'étranger, revenant de temps à autre à Paris. Ce fut dans cette ville que le centenaire naquit. Comme ses pères, il montra les tableaux changeants, mais la lanterne magique n'était plus magique du tout et le pauvre hère dut se faire soldat et comédien. Il eut peut-être du courage, mais il manqua de talent, et il quitta le théâtre pour le ressemellage des chaussures avancées.

Pendant bien longtemps, il habita la petite rue Verte en face de la caserne de la Pépinière; il était fort aimé dans le quartier, il ne parlait jamais, et les portiers affirmaient que c'était un noble qui avait été ruiné par la Révolution et dont les parents avaient porté leur tête sur l'échafaud.

Un seul homme eut le talent de lui délier la langue, c'était ce pauvre Alfred Delvau. La figure douce et triste de Junius lui plaisait et il causait avec notre confrère regretté pendant des heures.

Delvau était plein d'admiration devant cet homme qui portait assez allègrement le poids des années et qui parlait des gens du dix-huitième siècle comme s'il les avait vus la veille, et de ceux de la Révolution comme s'il venait de les quitter.

Delvau avait parlé de cet étrange vieillard à Monselet, en l'engageant à aller le voir; mais l'abbé avait répondu :

— Tu me feras bien l'honneur de croire que je sais mieux le dix-huitième siècle que ne peut le savoir ce cordonnier.

Monselet avait raison, Le Rat ne savait rien, et, bien qu'il fût très-lucide, il était d'une ignorance extrême sur les hommes et sur les choses. Ses souvenirs n'étaient fidèles que pour le théâtre, et encore s'arrêtaient-il vers 1815.

Un jour, je priai Delvau de me présenter au savetier; mais, lorsque nous arrivâmes, son échoppe était démolie.

— Il doit être mort, me dit mon compagnon.

Non, Le Rat n'était pas mort, et le vieillard devait vivre dix ans de plus que le jeune homme qui s'apitoyait sur lui.

L'annonce de la pièce de mon jeune et spirituel confrère Saint-Albin m'avait rappelé hier ce pauvre homme que j'avais oublié depuis bien longtemps, et c'est en songeant à lui que j'ai lu sa mort dans un journal.

∿∿ Voici une plaisante histoire.

Comme je l'ai entendue raconter en public par deux israélites, elle a bien pu venir jusqu'à nous; mais je pense qu'elle n'aura pas dépassé la barrière.

Un grand seigneur russe, général naturellement, emprunte cinq mille roubles argent à un juif et lui fait son billet.

A l'échéance, le juif se présente.

— Je n'ai pas d'argent, dit le général.

— Mais, prince...

— Pas d'argent

— Je suis un père de famille.

— Pas d'argent.

— Le billet de Votre Excellence est échu.

— Tu m'ennuies.

Le juif persiste; le prince sort son revolver.

— Où est ton billet?

— Là, dit le juif tremblant.

— Déchire-le, bien; maintenant avale les morceaux ou je te brûle la cervelle.

Le juif obéit et s'en va penaud à son logis conter l'aventure à sa femme, qui l'appelle lâche et imbécile.

Le surlendemain, le prince lui envoie son argent avec une gratification de cinq cents roubles.

— Bon prince! s'écrie le bon juif.

A quelque temps de là, une lettre du prince qui demande encore cinq mille roubles et enjoint au prêteur d'apporter de quoi faire le billet.

Le juif se gratte la tête et part.

— Voici l'argent, dit-il, en entrant dans la tente du général.

— Bon, fait celui-ci; où est le papier pour faire le billet?

— Voilà, dit le juif en montrant au prince, d'un air à la fois malin et piteux, une plaque de pain d'épice.

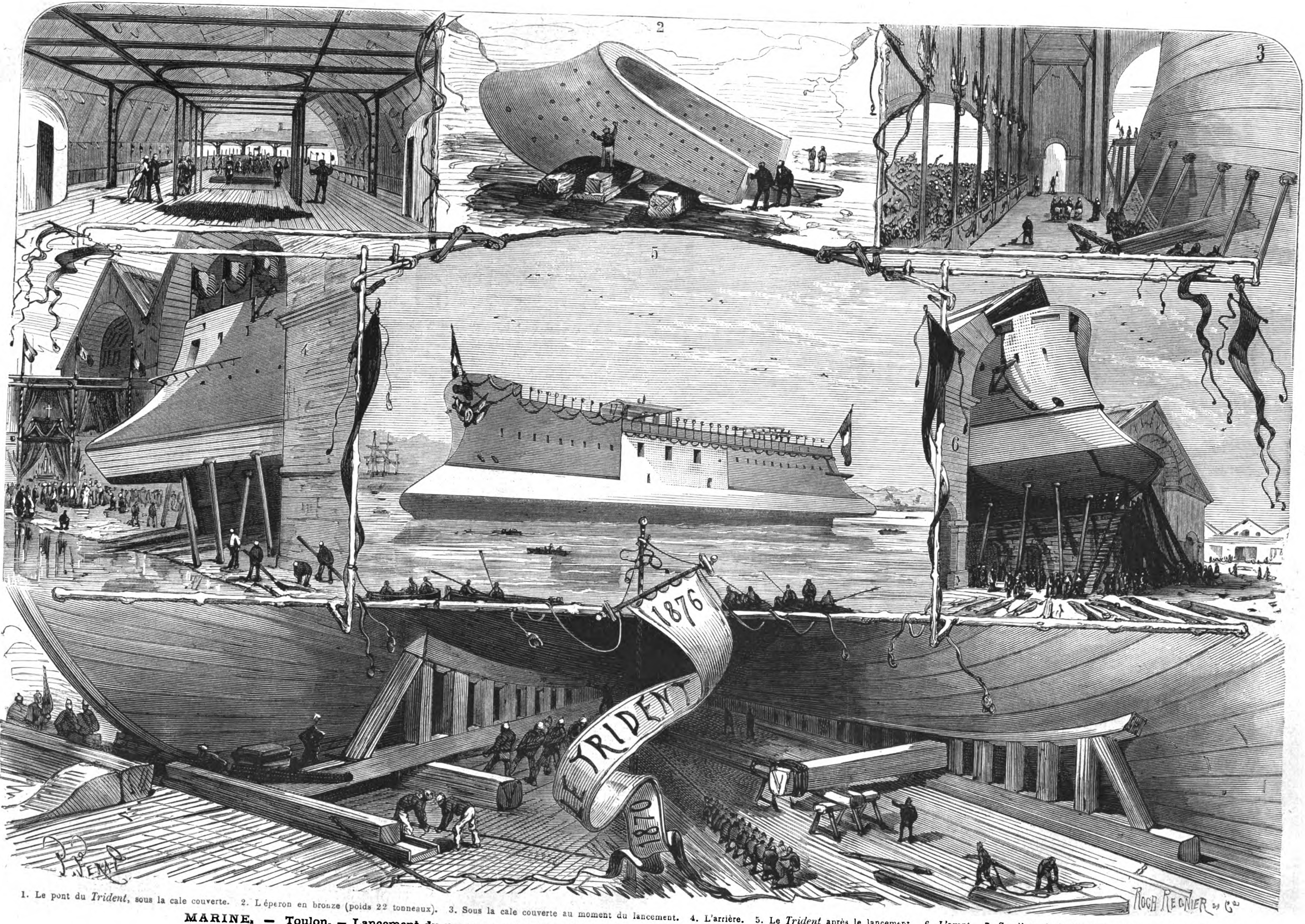
JULES NORIAC.



S. A. R. Maria-Vittoria, duchesse d'Aoste, ex-reine d'Espagne, décédée à San-Remo, le 8 novembre 1876. — (Dessin de M. Vierge.)



Accident de Wambrechies, près Lille. — (Composition de M. Vierge.)



1. Le pont du *Trident*, sous la cale couverte. 2. L'éperon en bronze (poids 22 tonneaux). 3. Sous la cale couverte au moment du lancement. 4. L'arrière. 5. Le *Trident* après le lancement. 6. L'avant. 7. Sur l'estrade à l'avant du bâtiment. 8. L'arrière du ber.

MARINE. — Toulon. — Lancement du nouveau cuirassé le *Trident*, dans les cales du Mourillon. — (Dessin de M. Férat, d'après le croquis de **M.** Gourdon.)

NOS GRAVURES

La Duchesse d'Aoste

Son Altesse Royale Maria-Vittoria, duchesse d'Aoste, ex-reine d'Espagne, vient de mourir, le 8 novembre, à San Remo.

Fille du prince de la Cisterna et de la comtesse de Mérode, elle était née à Paris en 1847, où le prince, son père, s'était réfugié à la suite des affaires de 1821, dans lesquelles il était fortement compromis. La jeune princesse fut d'abord conduite en Belgique et, à l'âge de quatre ans, à Turin, où elle resta jusqu'à l'époque de son mariage avec S. A. R. le duc d'Aoste.

Quelque temps après, celui-ci fut appelé à la dignité de vice-amiral. La jeune princesse voulut suivre son époux dans un long voyage d'exploration maritime et montra, dans un fatal accident (l'accident d'une chaudière de la machine à vapeur du vaisseau-amiral), un courage et un sang-froid qui excitèrent au plus haut degré l'admiration des officiers et des matelots. Au retour de cette longue et périlleuse pérégrination, LL. AA. fixèrent leur résidence à Turin, où Elles habitèrent jusqu'au moment de ce malheureux voyage pour le trône d'Espagne qui devait être si fatal à la pauvre duchesse.

Ces deux ans furent pour elle une suite continuelle de douleurs et de terribles émotions, et, même au moment où le prince son époux quittait, loyalement et volontairement, le trône où il avait été appelé par les représentants de la nation, sa jeune femme, accouchée seulement depuis quelques jours à peine, dut être transportée dans une chaise à porteur du palais royal jusqu'à la station de Mediodia, où l'attendait le train qui devait la conduire, ainsi que son époux, en Portugal.

De retour à Turin, la pauvre princesse, brisée par de si terribles épreuves, portait en elle les germes du mal qui devait, si jeune encore, la conduire au tombeau.

Dès cette époque, son existence fut des plus malheureuses; toujours malade, ce ne fut qu'au prix de soins incessants qu'elle put vivre jusqu'à ce jour.

La princesse Vittoria était douée d'un vrai talent pour les sciences et les arts; excessivement charitable, les nombreuses œuvres de bienfaisance qu'elle a faites, soit en Italie, soit en Espagne, laissent après elle les regrets de tous ceux qui ont eu l'honneur de la connaître et de l'approcher.

L'Accident de Wambrechies

Un épouvantable accident vient d'avoir lieu à Wambrechies, dans le département du Nord.

Une voiture, contenant sept personnes, a été broyée par le train venant de Lille; c'est au passage à niveau dit Marquette, route d'Ypres, que la catastrophe a eu lieu. Le garde-barrière de Marquette était allé au cabaret pour boire et avait laissé les barrières ouvertes, lorsqu'à huit heures et demie il s'aperçut que l'heure du passage du train, partant de Lille à huit heures quinze, était arrivée. Il sortit alors en courant du cabaret pour fermer les barrières. Déjà il était trop tard! Il aperçut le breack de M. Becquet, distillateur à Lambersart, engagé sur la voie; le cheval, effrayé par les lanternes de la locomotive, se câbrait et piétinait au milieu des rails, sans pouvoir avancer ni reculer. En un clin d'œil la voiture fut atteinte et broyée avec les personnes qui s'y trouvaient. Une courbe de la voie avait empêché le mécanicien de l'apercevoir à temps. Il ne put arrêter le train qu'à 200 mètres de là.

Fracassés, défigurés, deux hommes et trois femmes gisaient morts sur la voie ferrée dans une mare sanglante! M. Becquet était décapité. Un petit garçon de trois mois était étendu à quelques mètres plus loin. La voiture se trouvait réduite en miettes et le cheval assommé par la secousse. Un jeune domestique a seul échappé à la mort. Le choc l'a projeté à une douzaine de mètres et il s'est relevé sans blessures. On craint cependant pour la raison de ce jeune homme, qui s'appelle Charlet.

Après les constatations judiciaires faites par le parquet de Lille, les cadavres ont été transportés dans la ferme de M. Gœman. Le garde-barrière a été arrêté.

Le Lancement du « Trident »

Le *Trident*, qui a été lancé à Toulon, le 9 novembre dernier, était en chantier dès 1870.

Les plans d'ensemble sont dus à M. Sabatier, directeur des constructions navales, et directeur du matériel au ministère de la marine. Les travaux de construction, qui avaient souffert du ralentissement apporté à cette époque aux travaux de nos arsenaux, furent repris avec activité depuis deux ans, sous la direction de M. l'ingénieur Fliche, officier supérieur du génie maritime, qui en a fait le lancement avec le plus grand succès, et sera chargé de l'armement de ce navire.

Le *Trident* clôt la série des cuirassés de premier rang en bois, à réduit central, avec extrémités en fer, analogues au *Richelieu* et au *Suffren*. Les nouveaux cuirassés, comme le *Foudroyant*, dont on commence à monter les couples, seront désormais complètement en fer.

Le *Trident* est destiné à porter le pavillon d'un vice-amiral. Il a un déplacement de 8,457 tonneaux. Son éperon seul, gros massif de bronze, pèse 22 tonneaux.

Le navire présente à la flottaison une ceinture cuirassée qui s'élève à 1m60 au-dessus, et descend à 1m60 au-dessous de la surface de l'eau. Les plaques de blindage ont 22 centimètres d'épaisseur. Le fort central est également blindé sur les quatre faces, mais non les deux demi-tourelles du pont.

L'armement du *Trident* consiste en 6 canons de 26 centimètres dans le réduit central, 2 canons de 27 dans les demi-tourelles (ces derniers canons peuvent tirer en retraite et en chasse extrême dans l'axe du navire, grâce à la disposition des bastingages qui sont de 2 mètres en retrait sur le pont), 1 canon de 24 centimètres sous le gaillard d'avant, 6 canons de 14 destinés à couler les canots porte-torpilles et à faire les saluts, et enfin, 4 mitrailleuses. Cet armement est complété par un assortiment de torpilles de première classe.

Les canons de 27 centimètres sont en fonte, frettés et tubés, modèle 1870, et lancent des boulets cylindriques ou ogivaux, du poids de 216 kilogrammes, avec une vitesse initiale de 434 mètres. Ils peuvent percer à la distance de 7,060 mètres une plaque de blindage de 12 centimètres d'épaisseur. A bout portant, et dans le tir normal, ils traversent des murailles cuirassées de plaques de 34 centimètres, et dans le tir oblique, sous les angles de 30°, ils traversent des murailles cuirassées de plaques de 27 centimètres.

La longueur maximum du *Trident* est de 102m11 et sa largeur maximum de 17m94.

Le creux sur quille, c'est-à-dire la distance de la quille au pont des gaillards, est de 15m10. C'est la hauteur d'un quatrième étage.

Le tirant d'eau moyen est de 8 mètres. La machine, de 1,000 chevaux nominaux, devant développer un travail effectif de 4,800 chevaux, est construite à Indret et sera mise en place aussitôt que le *Trident* sera entré dans le port. Elle devra faire filer 14 nœuds au bâtiment.

Les soutes à charbon peuvent contenir 600 tonneaux, c'est-à-dire cinq jours de chauffe à toute vitesse.

Le *Trident* recevra, comme le *Richelieu*, une mâture complète de vaisseau de quatrième rang.

L'équipage compte 750 hommes, pour lesquels on embarquera deux mois de vivres.

Le *Trident* a neuf cloisons étanches en tôle allant transversalement d'une muraille à l'autre, avec des portes et des vannes qui permettront d'isoler un compartiment ou d'amener l'eau, entrée à la suite d'un abordage, vers des pompes puissantes pouvant enlever 12 tonneaux par minute, c'est-à-dire 720 tonneaux par heure.

Le *Trident* a été lancé d'après le mode de lancement inventé par M. Leroux, ingénieur de la marine, mode depuis longtemps suivi à Toulon.

Les préparatifs du lancement ont exigé plusieurs semaines; dès qu'ils sont terminés, le bâtiment repose sur son ber, ou berceau, espèce de lit en bois destiné à glisser le long du plan incliné de la cale, en entraînant le navire avec lui. Quand le bâtiment trouve assez d'eau pour flotter, le ber coule au fond et est ensuite halé à terre.

Le ber se compose de deux couettes (énormes poutres de bois) parallèles à la quille, reliées par des tirants de fer, et qui, lors du lancement, glisseront sur les coulisses, convenablement suiffées, qu'on a clouées à cheval sur les traverses de la calle.

Les couettes sont dirigées dans leur mouvement par les coulisseaux, guides qui les empêchent de dévier à droite ou à gauche. Les colombiers, sortes d'épontilles verticales, relient les couettes à la ventrière, grosse ceinture de bois exactement moulée sur les formes du navire et y adhérant le plus exactement possible. Les couettes sont retenues à l'avant de la calle par d'énormes saisines en filin tournées sur des bittes solides.

La quille s'appuie sur une troisième coulisse, parallèle aux deux autres et à égale distance de chacune d'elles; elle supporte la plus forte partie du poids du navire par l'intermédiaire d'une sarate mobile, reliée aux couettes par des tirants et des croix de Saint-André et formant avec elles un même plan de glissement.

Aux commandements de l'ingénieur, répétés par les tambours et les sifflets, les deux dernières rangées d'accords tombent symétriquement

On fait écouler de sa boîte, cerclée de fer, le sable qui supporte le *tain sec*. Celui-ci cesse de presser fortement sur le navire, et quand il est complétement descendu, lui permet de glisser sur les coulisses.

C'est alors qu'on coupe les saisines avec des haches. A coups de masse, on frappe sur les coins qui poussent l'extrémité de la sarate, pour donner au navire un premier ébranlement. Le ber, aidé au besoin par les leviers d'abattage, se met en marche, emportant dans sa course le navire qu'il supporte.

Un Procès financier en Russie — La Cour d'assises de Moscou

Depuis six semaines environ, la cour d'assises de Moscou voit se dérouler une cause criminelle qui a eu, selon l'expression même de M. le procureur, « un retentissement européen. » La *Banque commerciale des prêts de Moscou*, fondée le 15 novembre 1870, fut fermée le 11 octobre 1875; la caisse était vide, tout avait disparu, capital, versements, dépôts, englouti par suite d'une série d'actes criminels. Quant au « retentissement européen » de ce procès monstre, M. le procureur Obninski avait peut-être raison; mais quand il a présenté la cause comme « inouïe », il s'est trompé, et nous n'avons pas à remonter bien loin dans l'histoire des grandes catastrophes financières pour retrouver les irrégularités, les négligences, les fraudes, les escroqueries, les faux qui sont signalés dans cette affaire. Ce sont toujours et partout les mêmes moyens, les mêmes manœuvres, en Russie comme en France. Assemblées générales artificiellement composées d'actionnaires fictifs, rapports mensongers, publications de faux bilans, défaut de contrôle, conseil de surveillance complaisant, opérations désastreuses faites sciemment, administrateurs gagnés par des commissions énormes, dissimulation des pertes, etc., etc. Ce qu'il y a peut-être de plus honteusement coupable dans tous les actes reprochés aux accusés, c'est que, lorsque la catastrophe fut reconnue inévitable, on continua à recevoir l'argent des déposants, et les directeurs, les administrateurs se remboursèrent eux-mêmes d'abord, puis leurs parents et amis; puis ils profitèrent de ces quelques jours pour vendre avantageusement les actions qu'ils possédaient et qu'ils savaient bien n'avoir plus que la valeur d'une feuille de papier.

Un certain docteur Stroussberg, sujet prussien, est parvenu, en corrompant les directeurs de la banque Gustave Laudau et Paul Poliansky, à obtenir un prêt de sept millions de roubles sur des garanties tout à fait illusoires. Le docteur Stroussberg a été immensément riche et possesseur d'usines d'une valeur considérable dans son pays natal; mais la guerre franco-allemande a dérangé sa fortune, et il donnait en nantissement à la banque des wagons qui n'existaient pas.

Inutile de dire que ce procès a attiré une énorme affluence, et l'on peut s'en faire une idée, quand on songe seulement au nombre des intéressés. Les plaintes déposées au parquet, nous dit l'acte d'accusation, forment

dix volumes, et à la dernière audience qui a suivi le prononcé du verdict, les parties civiles ayant à adhérer à des conclusions en droit, il n'a pas fallu moins de trois heures pour que chacun des plaignants pût prononcer à son tour les deux mots : « J'adhère. »

La cour est composée de MM. Posnikow et Rink, juges; présidée par M. Deier; le siége du ministère public est occupé par MM Obninski et Simonow, substituts du procureur.

Il m'est impossible de reproduire les noms des accusés et de leurs défenseurs. Du reste, on pourrait croire que l'on assiste à une audience de la cour d'assises en France ; mêmes formalités accomplies dans le même ordre : tirage du jury, récusations, prestation de serment des jurés, allocution du président, appel des témoins, interrogatoire de forme, lecture de l'acte d'accusation, etc...

Le verdict est déjà rendu ; mais l'arrêt, qui n'est prononcé que plusieurs jours après le verdict, ne nous est pas encore connu.

Les membres du conseil de surveillance ont été déclarés non coupables; mais, pour Stroussberg, Landau, Poliansky, Schumacher et Borissovsky, le verdict est affirmatif.

A l'égard de Stroussberg, Landau et Poliansky, M. Simonow, substitut du procureur, réclame la déportation en Sibérie avec déchéance de certains droits et prérogatives; en ce qui concerne Schumacher et Borissovsky, auxquels le jury a accordé le bénéfice de circonstances atténuantes, il conclut à l'internement dans des provinces lointaines de la Russie d'Europe, avec déchéance des mêmes droits et prérogatives.

Dans notre prochain Courrier du Palais, nous vous ferons connaître le dispositif de l'arrêt rendu par la cour.

La Bataille de Djunis

Depuis les premiers jours du mois de septembre dernier, l'armée turque était tenue en échec par les formidables retranchements serbes, lesquels, partant de Veliki, Seljegovatz, et passant par Djunis, Krevet et Deligrad, vont aboutir à Alexinatz et forment un vaste demi-cercle concave. Cette ligne de redoute couvrait le cours supérieur de la Morava et les villes de Krucevaz et de Paracin. A la fin du mois dernier, les généraux ottomans, voyant l'hiver s'avancer à grands pas et leurs soldats bivaquant sur les hauteurs de Tesica et d'Adrovaz, exposés aux rigueurs de la saison, voulurent, du même coup, les établir dans la vallée de la Morava et forcer la ligne de défense des Serbes, afin de placer leur pays dans de meilleures conditions pour traiter de la paix. Le 29 octobre au matin, les nombreuses forces des Turcs, renforcés encore par 22,000 hommes de troupes fraîches, arrivés la veille de Nisch, attaquèrent, sur trois colonnes, le centre des positions serbes. Le combat fut acharné et dura près de huit heures. Les troupes d'Horvatovitch déployèrent la plus grande ténacité; mais il faut placer en première ligne les volontaires, lesquels, toujours au premier rang, se battirent comme des lions. Malheureusement, écrasés par le nombre et pris en queue par une nouvelle colonne turque, les miliciens serbes lâchèrent pied et se débandèrent de toutes parts. Rien ne put les retenir, et les Turcs s'élancèrent à leur poursuite; c'en était fait de l'armée de Tchernaïeff, quand eut lieu l'héroïque résistance d'un bataillon de volontaires russes, entièrement composé de vieux soldats, presque tous décorés de la croix de Saint-Georges et des médailles du Caucase et du Turkestan. Prenant position un peu en avant du village de Djunis, cette vaillante troupe se déploya, abritée par un profond fossé coupant la route en cet endroit, et arrêta, pendant de longues heures, la poursuite des Turcs, qui redoublèrent leurs attaques. Rien n'y fit; ni les charges furieuses des tcherkess et des arnautes, ni les assauts des nizams et des redifs, ne purent entamer cette muraille de granit humain, au-dessus de laquelle flottait le vieux drapeau moscovite. Quand les derniers fuyards serbes furent en sûreté, les volontaires russes se retirèrent à leur tour; mais des 1,000 hommes qui composaient le bataillon au début de l'action, plus de 700 étaient étendus, morts ou blessés, en avant du village de Djunis.

La ligne des retranchements serbes était forcée par la prise de Djunis et de Vijekli-Silegovaz. A droite, Horvatovich, avec les débris de ses troupes, se retira en avant de Krucevaz, pour en défendre les abords. A gauche, Tchernaïeff, laissant une forte garnison dans le camp de Deligrad, se retira sur sa deuxième ligne de défense, à Rajani. C'est dans ces dernières positions que la nouvelle de l'armistice leur est parvenue et qu'ils doivent attendre le résultat des conférences que vont entamer les grandes puissances pour donner à l'Europe la paix et le repos dont elle a si grand besoin.

La Butte des Moulins

La butte des Moulins que l'on va niveler pour donner passage à l'avenue de l'Opéra, se trouve à peu près renfermée entre les rues Richelieu, Neuve-des-Petits-Champs, Saint-Roch et Saint-Honoré. On se demande encore si cette éminence de terrain est ou non naturelle. Les uns veulent qu'elle soit le produit d'accumulations successives de déblais et d'immondices; d'autres prétendent que c'est un tumulus gaulois. Deux moulins la couronnaient encore au dix-septième siècle; de là son nom.

Aujourd'hui que la pioche attaque vigoureusement les hautes maisons de cette butte, disons quelques mots des souvenirs historiques qui s'y rattachent.

Quatre rues escaladent la montée et viennent aboutir à son sommet par cinq ouvertures dans un sombre carrefour étroit et bruyant. Ces quatre rues sont les rues des Moineaux, des Moulins, de l'Évêque et des Orties-Saint-Honoré. Sur les flancs de la butte courent deux autres rues : la rue Sainte-Anne et la rue d'Argenteuil.

La rue des Moineaux, où se trouvent les magasins du Gagne-Petit, était déjà bâtie en 1560 ; son nom lui vient d'une propriété appelée, paraît-il, la maison des Moineaux.

La rue des Moulins, qui lui est presque parallèle, date de 1624. Piron et l'abbé de l'Épée habitèrent dans cette rue, et Lulli fit construire la maison qui fait l'encoignure de cette rue et de la rue Neuve-des-Petits-Champs.

La rue de l'Evêque doit son nom à sa construction sur les dépendances de la haute voirie de l'évêque de Paris.

Le censier de l'archevêché, en 1623, nous fait voir que la rue des Orties était presque entièrement construite à cette époque. En 1758, elle a été habitée par le peintre Drouais, et, en 1791, par le conventionnel La Reveillère Lepaux.

La rue Sainte-Anne, percée en 1633, reçut ce nom en l'honneur d'Anne d'Autriche, femme de Louis XIII.

Enfin, c'est dans la rue d'Argenteuil, bâtie sur l'ancien chemin qui conduisait à cette localité, qu'est mort Pierre Corneille. Sur la façade à quatre étages de la maison portant le n° 18, on lit sur une plaque en marbre noir : « Le grand Corneille est mort dans cette maison, le 1er octobre 1684. » Au fond de la cour, dans un petit monument grec, est posé le buste en bronze du grand tragique; au-dessus, on a gravé ces mots, dans une couronne de lauriers : « *Le Cid*, 1636. » C'est dans cette maison, qui va disparaître, que Corneille composa une partie de ses chefs-d'œuvre.

Citons encore, à titre de curiosité, la rue des Mulets, que représente une de nos gravures. Longue à peine de 22 mètres, deux hommes n'y sauraient marcher de front. La lumière y filtre d'en haut comme par une déchirure. Toutes les maisons sont grillées, et leur façade humide est couverte de mousse et de moisissures.

LA TANTE LEAR

I

Tante Nancy, comme l'appelait ironiquement Mlle Pauline d'Allemer, sa nièce, de quatre ans plus âgée qu'elle, était bien la plus ravissante créature qui se puisse imaginer.

Toute la sagesse de la famille d'Allemer semblait s'être réfugiée dans sa petite tête blonde.

Choyée, comme le sont d'ordinaire les Benjamins, elle avait capitalisé toutes les tendresses dont on l'avait comblée et les rendait avec gros intérêts à ceux qui l'entouraient.

Il n'était besoin que de voir son délicieux visage de séraphin qu'éclairaient de grands yeux bleus limpides comme une source, pour être sûr qu'aucune vilaine pensée, qu'aucun méchant instinct ne pouvait se loger dans son cœur.

Toute sa mignonne personne reflétait une exquise douceur.

— Il ne lui manque que des ailes, disait sa sœur.

— Elle en a, répliquait sa nièce, mais elle les cache.

En la voyant soudain apparaître dans un frais paysage du matin, simplement vêtue d'une longue robe blanche, sans autre colifichets qu'une croix d'or, attachée à son cou par un ruban de velours, les boucles soyeuses de ses cheveux flottant librement sur ses épaules, il vous venait à l'esprit je ne sais quel souvenir de rêve.

On avait peur qu'elle ne s'envolât.

L'âme transparaissait en elle, comme la lumière à travers les réseaux de cristal qui l'enveloppent.

Quelque chose de bon, de doux, d'enivrant, se dégageait de tout son être et lui formait une sorte d'atmosphère à elle.

Chez elle l'enfant avait à peine existé, mais la femme était lente à éclore.

Elle avait la démarche lente et grave des personnes qui réfléchissent beaucoup, voulant se rendre compte du pourquoi des choses.

Aussi avait-elle acquis une grande autorité sur Mlle Pauline, qui se serait crue en péché mortel, si elle avait mis sa robe rose ou son col de batiste sans consulter tante Nancy.

D'ailleurs, toujours de l'avis de tout le monde, Nancy ne la contrariait jamais dans ses goûts.

Pauline, de son côté, s'ingéniait à prévenir les plus secrets désirs de sa tante.

C'était un échange constant de charmants petits riens.

— Mais tu me gâtes trop, Pauline, lui répétait-elle à chaque fois.

— Il ne fallait pas me donner le mauvais exemple !

— C'est bien, mademoiselle, désormais vous ne recevrez plus de moi que les corrections que vous méritez, disait-elle en grossissant la voix.

Pauline partait d'un grand éclat de rire, tante Nancy l'embrassait... et la même scène recommençait le lendemain.

Ce qui contribuait à resserrer l'intimité des deux jeunes filles était la quasi-solitude dans laquelle elles vivaient.

Mme d'Allemer, assez étourdie, était fort adonnée aux plaisirs mondains que, pour cent raisons bonnes ou mauvaises, elle ne croyait pas devoir faire partager à sa fille, et était toujours hors de chez elle.

Veuve deux ans après son mariage, elle n'avait jamais voulu convoler en secondes noces, répondant à tous ceux qui s'offraient à elle, attirés autant par sa grande beauté que par sa grande fortune :

— Mon Dieu, monsieur, vous êtes fort bien ; tout le monde se plaît à le reconnaître, et je ne suis pas des dernières à vous le concéder, mais... restons-en là. Je n'ai pas assez joui des bonheurs du mariage pour les désirer de nouveau, et j'en ai trop éprouvé les ennuis pour les vouloir renouveler.

Les amoureux, ainsi galamment évincés, ne se tenaient pas pour battus, et, en prévision d'un changement possible dans les idées de la belle veuve, continuaient à lui faire leur cour.

Bien qu'elle vécût presque à la campagne, Mme d'Allemer ne passait pas une soirée chez elle; ce n'était que bals, que spectacles, que concerts, dont les invitations pleuvaient sur elle et qu'elle se fût bien gardée de manquer.

Le château qu'elle habitait était situé à proximité d'une grande ville. Deux minces tourelles, plantées sur un petit palais Renaissance, au fond d'un parc ombreux, non loin d'une rivière, telle était la charmante demeure de la famille d'Allemer.

Nancy s'y trouvait comme dans son cadre et demandait à n'en jamais sortir.

Quant à Pauline, en voyant chaque soir partir sa mère dans ses plus beaux atours, elle poussait un gros soupir.



RUSSIE. — La cour d'assises de Moscou pendant le procès de Stroussberg. — (Dessin de M. G. Janet, d'après le croquis de M. Broling.)



La Bamboula. La Rivière des Bananiers. Pendant l'orage. Sainte-Croix et Méala. Le Naufrage.

THÉATRE LYRIQUE. — *PAUL ET VIRGINIE*, opéra en trois actes et six tableaux, paroles de MM. Michel Barbier et Carré, musique de M. Victor Massé. — (Dessin de MM. Scott et Vierge.)

— Tu n'es donc pas heureuse auprès de moi? lui disait sa tante.

— Oh! si!... mais je voudrais bien aller où va maman.

Eternelle curiosité de la femme!

Bientôt cependant Mme d'Allemer fut obligée de produire sa fille dans le monde.

Ce ne fut pas, croyez-le bien, sans y être contrainte par la force des choses, car sa beauté, déjà sur le retour, ne manquerait pas de faire triste figure à côté des joues fraîches et roses de la fillette.

Cette bonne nouvelle plongea Pauline dans le ravissement.

Que de nuits elle passa sans sommeil! que de journées où sa petite imagination trotta par monts et par vaux!

Le premier bal est un éblouissement dont le souvenir rayonne sur toute la vie d'une femme.

C'est là que pour la première fois elle a senti battre son cœur.

Quels rêves! et ensuite quelles déceptions!

Nancy ne comprenait rien aux impatiences de sa nièce.

Comme ces beaux papillons diurnes qui dédaignent la pâle lumière des bougies, parce qu'ils ont leur soleil, elle entrevoyait sans envie toutes ces fêtes folles qui tentaient si fort Mlle Pauline.

Enfin, le soir tant désiré arriva. La calèche emporta Mme d'Allemer et sa fille, et Nancy demeura seule à la maison.

Un indicible sentiment de tristesse s'empara de son âme.

Elle regarda autour d'elle dans cet immense isolement et elle se prit à avoir peur.

L'avenir lui sembla noir, et, devinant qu'un jour prochain peut-être Pauline l'abandonnerait pour suivre son mari, elle s'écria :

— Je me ferai religieuse!

La douce enfant ne pouvait s'accoutumer à l'idée de vivre éternellement seule, il lui fallait auprès d'elle des cœurs aimants dans lesquels elle versait le trop-plein du sien.

Le cœur humain ne peut se suffire à lui-même.

L'amour qu'on porte en soi s'éteint bien vite s'il n'est alimenté par l'amour d'autrui.

Au milieu de son chagrin, la cloche du château résonna, et le domestique annonça : « M. et Mme de Loing. »

C'était la voisine de Mme d'Allemer, avec son fils, garçon de dix-sept ans, dont on s'accordait à dire le plus grand bien, et qui, pour cette raison, avait été tout d'abord sympathique à Nancy.

— Comme vous voilà seule, ma belle! lui demanda la nouvelle visiteuse.

— Ma sœur et ma nièce sont au bal de la préfecture!

— Nous nous en doutions, et c'est pourquoi nous avons voulu vous tenir compagnie.

— Ma mère ne dit pas toute la vérité, ajouta Édouard en rougissant, car c'est moi...

Il n'osa pas achever. Mais Pauline l'avait compris, et, rouge, elle aussi, comme une pivoine, elle lui répliqua :

— Alors, c'est vous que je remercie.

Edouard de Loing, élevé comme en serre chaude dans les jupes maternelles, n'avait jamais quitté le château où il était né.

Il avait à peine connu son père, et Mme de Loing, se sentant incapable de diriger elle-même l'éducation de son fils, s'était adjoint pour cette délicate besogne un excellent ecclésiastique farci de grec et de latin.

La vie qu'il menait était des plus austères, entre sa mère, toujours en deuil, et son docte précepteur, plus sentencieux qu'un procureur général.

Il sortait rarement, et les seules visites qu'il eût jamais faites étaient au château d'Allemer.

Les dames d'Allemer étaient aussi les seules femmes qu'il eût connues en dehors de sa mère.

Il s'était tout naturellement senti attiré vers la jeune Nancy, dont le caractère méditatif s'accordait avec le sien.

Il était à cet âge critique où Chérubin envoie des baisers brûlants d'amour à la vénérable Marceline.

Voir Nancy, y penser le jour, en rêver la nuit, son désir n'allait pas au delà; et on l'aurait bien surpris en lui apprenant qu'on peut aimer autrement.. De son côté Nancy éprouvait une certaine joie à se trouver auprès du bel adolescent.

Elle n'avait pas cherché à analyser ses sentiments et se livrait franchement aux plaisirs de sa compagnie.

Pauline n'avait pas manqué de la plaisanter à ce sujet.

Elle n'avait pas semblé la comprendre.

C'est qu'en effet, si Édouard et Nancy ressentaient de l'amour l'un pour l'autre, c'était, à coup sûr, le plus pur et le plus inconscient qui fût.

Mme de Loing se retira bientôt, en promettant à Nancy de la venir voir toutes les fois qu'on la laisserait seule au château.

— Ce sera bien souvent alors, dit-elle, la voix pleine de larmes.

Édouard lui jeta un regard où se lisaient ces mots :

— Pas aussi souvent que je le souhaiterais.

Quelques instants après, Mme d'Allemer et sa fille revenaient du bal.

La bonne dame avait l'air furibond et Pauline le visage tout pâle.

— Cette petite sotte n'en fera jamais d'autres, s'exclama-t-elle!

— Mais, maman...

— Il ne s'agit pas de mais...

— Qu'est-il donc survenu, demanda timidement Nancy.

— Il faut être aveugle pour ne pas s'en apercevoir.

Et Mme d'Allemer frémissante de colère lui montra la tunique de sa robe de dentelles en lambeaux.

Dans son embarras, Mlle Pauline avait, à ce qu'il paraît, fort maladroitement fermé la portière de la voiture et, dans un mouvement trop brusque, la mère s'était mise dans ce piteux état.

On en avait été quitte pour rebrousser chemin, Mme d'Allemer pestant contre les petites filles qui veulent suivre leurs mamans au bal, et Pauline regrettant amèrement son paradis évanoui.

S'être égarée dans les rêves les plus délicieux, avoir entrevu le Prince charmant dans ses longues nuits d'attente, et puis recevoir une rebuffade de sa mère et s'en retourner tristement au logis au moment où le piano et les violons préludaient, où les belles dames, pendues au bras de leurs cavaliers s'élançaient dans les tourbillons d'une valse enivrante.

Malheureuse Pauline! Elle en pleura longtemps et, à son réveil, le lendemain, elle avait les paupières rougies et gonflées.

Le préfet en personne vint rendre visite à Mme d'Allemer pour s'enquérir du motif de son absence.

Comme bien on le pense, elle ne se fit pas scrupule d'en rejeter la faute sur la pauvre enfant toute penaude dans son coin.

Ce fut toute la journée une procession d'amis inquiets dans le salon du château : après le préfet, le général; après le général, le receveur; tout le personnel administratif du chef-lieu, toute la jeunesse dorée de la localité.

Pauline put à loisir contempler la partie masculine du bal qu'elle avait failli voir.

Mais quelle différence! Certaines choses, et dans cette catégorie entrent les soirées dansantes, ne valent que le coup d'œil d'ensemble.

Telle fut, du moins, l'opinion de la jeune fille; mais telle ne fut pas celle de tous ces bellâtres, car, dès le jour suivant, M. d'Illons, rentier de profession et viveur de réputation, se présenta au château en laissant clairement comprendre à Mme d'Allemer que ce n'était pas elle qui l'y ramenait.

— Mais Pauline est bien jeune, lui répondit-elle à ses premières ouvertures.

Ce qui n'était pas absolument exact, vu que Pauline attrapait hardiment ses vingt ans; mais son excellente mère savait que chaque année distraite à l'âge de sa fille en diminuait d'autant le sien, et, pour peu qu'on se montrât disposé à la croire, elle avait vite fait de ramener au maillot la gênante enfant.

— Je m'en doute, madame, et j'avoue qu'entre toutes la jeunesse est la qualité que je prise le plus dans une femme.

— Ah!

Ce ah! signifiait tout ce qu'on voulait, de l'étonnement, du dédain, de l'indignation.

Puis elle reprit d'un ton mi-enjoué, mi-railleur :

— Vous aimez donc sérieusement ma Pauline?

— Rien que ma demande doit vous le laisser supposer... Si le mariage a une excuse...

— Êtes-vous certain qu'il en ait, jeune imprudent?

— Oui, madame, et c'est l'amour.

A bout d'arguments, Mme d'Allemer lui permit de faire sa cour, à condition, toutefois, que Mlle Pauline n'y vît aucun inconvénient.

Et même elle se tint *in petto* ce petit raisonnement des plus simples, que les objets n'ont de valeur que par la comparaison, et que Pauline, une fois mariée, c'est-à-dire éloignée d'elle, ne lui porterait plus préjudice.

Pauline arriva sur ces entrefaites, et la présentation d'usage eut lieu.

M. d'Illons n'avait pas vilaine tournure, et sa renommée de mauvais sujet, parvenue jusqu'au château, en faisait presque un parti des plus séduisants.

Pauline ne se fit pas trop tirer l'oreille pour accepter ses compliments.

ALFRED BONSERGENT.

(La suite au prochain numéro).

LES DIEUX QU'ON BRISE

XX. — BERCEUSE.

*A Madame *** (à Nantes)*

— Dors, mon petit enfant.

— Je ne peux pas dormir, ma mère, car j'ai faim.
Depuis hier matin tu vois bien que je pleure.
— Mon fils, les Allemands ont emporté ton pain,
Il ne reste plus rien dans toute la demeure.
Dors, mon petit enfant.

— Je ne peux pas dormir, ma mère, car j'ai froid.
Au dehors, le vent souffle et la nuit est glacée.
— Mon fils, les Allemands ont brûlé notre toit,
Et le feu fume encore où leur troupe est passée.
Dors, mon petit enfant.

— Je ne peux pas dormir, mère, je ne peux pas.
Pourquoi sommes-nous seuls, je n'ai pas vu mon père?
— Mon fils, les Allemands l'ont emmené là-bas,
Tu ne le verras plus, il est mort de misère.
Souviens-toi, mon enfant!

ALBERT DELPIT.

COURRIER DU PALAIS

Les spécialités. — Tantôt garçon, tantôt voyageur. — Voleur toujours. — Les hallucinations. — Comment on fabrique les acrobates. — La loi française et la loi anglaise. — Protection de l'enfance. — Six ans après. — Un voleur n'est jamais perdu. — Encore une mère et un fils. — Espoir pour l'avenir.

DÉCIDÉMENT les voleurs tendent à adopter des spécialités; ils tiennent à suivre les mouvements, les transformations qui se produisent dans le commerce et dans l'industrie; Aygalenc, qui n'a pourtant que vingt-trois ans, ne veut pas passer pour un malfaiteur arriéré, il *fait* spécialement l'hôtel garni. Il se dit garçon d'hôtel et, tout en faisant son service de garçon, exerce son talent spécial en dépouillant les voyageurs. On comprend que, pour raconter les exploits d'un voleur de vingt-trois ans, il n'y a pas besoin de remonter bien haut : Aygalenc sortait de prison le 11 janvier 1876 et, au mois de mars, il était arrêté encore, nanti d'objets volés, et condamné à deux ans de prison. Mais n'avait-il commis qu'un vol en trois mois? C'était bien invraisemblable. En cherchant bien, la justice a trouvé que ce vol était le sixième. Deux par mois!

Ce n'est pas toujours comme garçon qu'il se présentait; il lui arrivait souvent de débarquer d'un fiacre en se disant voyageur, et, la nuit, on le rencontrait rôdant,

pieds nus, dans les escaliers. C'est ainsi qu'il faisait habituellement sa moisson d'effets; des pardessus, des jaquettes, des bottines, des pantalons, des chemises et des porte-monnaie, quelquefois garnis d'argent ou de billets de banque, quelquefois vides! Enfin il prenait tout ce qu'il trouvait sous sa main, et il a poussé la perversité jusqu'à s'emparer d'une flûte, lui qui ne sait pas une note de musique!... C'est une circonstance atténuante, à ses yeux du moins. Il est constaté qu'un jour, ou plutôt une nuit, il est parti en emportant dans un sac toutes les chaussures que les locataires, selon l'usage des hôtels garnis, avaient déposées devant leurs portes respectives; une joyeuse mystification, comme vous voyez. Voilà tout l'hôtel consigné, voilà tous les locataires se promenant en pantoufles dans les vestibules.

Mais, devant la cour d'assises de la Seine, Aygalenc se défend d'avoir tant d'esprit; il ne se souvient plus du tout d'être descendu dans tel ou tel hôtel, sous le nom de Lebrun, de Legros ou de Leblond; il a des migraines qui produisent chez lui de véritables égarements d'esprit; il a des hallucinations, il voit partout des fantômes, des brigands, ou — ce qui ne peut manquer de nous paraître beaucoup plus vraisemblable — il voit des gendarmes qui n'existent pas. Il voit aussi des cadavres; alors il pousse des cris, il veut se tuer, etc...; enfin il est atteint du « vertige épileptique ». C'est donc une question de médecine légale. M. le docteur aliéniste Legrand du Saulle se demande, dans son rapport, si c'est le voleur ou l'épileptique qui a volé, et il résout cette question en disant qu'Aygalenc n'a pas dû commettre ses méfaits dans une des périodes de trouble mental qui lui cause parfois, mais rarement, l'épilepsie; qu'il est donc responsable de ses actes, ayant toutefois des titres évidents à une atténuation. Le verdict de culpabilité pure et simple et l'arrêt qui condamne l'accusé à dix ans de travaux forcés ne semblent pas partager l'opinion du célèbre docteur aliéniste.

Bravo! bravo! crie la foule en battant des mains quand elle voit sur un théâtre de jeunes enfants accomplir les plus dangereux exercices de gymnastique et de dislocation. Il ne faut pas en vouloir à la foule; elle ne sait pas à quel prix sont obtenus ces prodiges d'audace et d'agilité. Comment le saurait-elle? L'enfant qui *travaille* sourit toujours; le sourire est compris dans le tour de force, et ce n'en est peut-être pas la partie la moins difficile à obtenir. Eh bien! que la foule apprenne donc une bonne fois que le sourire s'obtient à coups de canne, à coups de lanières de cuir, à coups de cravache. Souplesse des membres et des articulations, souplesse de caractère; tout cela a la même origine, le même principe, les coups! La célèbre famille Smith, qui a fait, à Paris, les délices de l'Eldorado, et, à Lyon, les délices du Casino, était composée du père Smith et de *ses* trois jeunes enfants — sur l'affiche. Mais, entre l'affiche et les constatations judiciaires, s'ouvre un abîme. Smith, sujet anglais, est bien en vérité père de trois enfants; mais il les a laissés en Angleterre avec leur mère légitime, et, en France, il voyage avec une épouse et trois enfants provisoires qui lui ont été cédés pour dix ans par leurs parents en vertu de contrats réguliers. Un contrat de ce genre est encore parfaitement légal en Angleterre; mais, en France, depuis la loi de 1874, il n'en est plus de même, heureusement. Ces pauvres malheureux enfants avaient le corps couvert d'ecchymoses, de contusions, et il faut se hâter de dire que le directeur de l'Eldorado s'en était ému et qu'il avait exigé qu'ils ne fussent habillés et déshabillés qu'en présence d'un gardien de la paix. Le tribunal correctionnel de Lyon et la cour d'appel ont eu successivement à connaître de cette triste affaire, et l'on a vu, ce que l'on ne voit que trop souvent, les pauvres petites victimes, mal nourries et battues, venir déclarer à la barre qu'on ne les corrigeait que très-justement quand leur conduite était mauvaise. La cour, prenant en considération l'ignorance possible de la part du célèbre Smith des prescriptions de la loi française, a abaissé à huit mois la peine de dix-huit mois d'emprisonnement que le tribunal avait prononcée.

Voici une vieille histoire, une histoire qui remonte à 1870 et qui était restée sans dénoûment; elle s'est terminée devant la cour d'assises de la Somme, il y a quinze jours à peine. M. Hermann Hirsch, négociant, avait perdu, le 7 août 1870, vingt-deux bons de la dette des États-Unis d'Amérique, une valeur de 110,000 francs environ; il les avait laissés à la gare d'Amiens, où il était descendu un instant, en faisant le voyage de Paris en Angleterre. Six ans s'écoulent, pas de nouvelles de son trésor; les valeurs, si valeurs il y a, sont introuvables! Mais voici qu'à son retour d'Amérique, M. Hirsch, qui avait eu la sage précaution de conserver les numéros de ses titres, apprit qu'ils avaient été négociés en France. De changeur en changeur, il recueillit quelques renseignements qui l'ont conduit à la découverte d'un fait important: la femme Doudain, la mère d'un employé du chemin de fer du Nord, était passée tout à coup de la plus désolante misère à l'aisance la mieux constatée; elle avait acheté à Paris la gérance d'un bureau de tabac. M. Hirsch, lorsque, à quelques stations au delà d'Amiens, il s'était aperçu de sa perte, avait télégraphié au chef de gare pour la lui signaler et lui donner les indications d'après lesquelles les recherches pouvaient être faites utilement. Doudain, alors bien jeune il est vrai, avait été chargé de porter la dépêche ouverte et, mettant à profit les renseignements précis qu'elle contenait, il avait commencé par mettre la main sur les titres. C'est à sa mère qu'il les a portés, et celle-ci a attendu plus d'un an avant de les négocier. La femme Doudain a été condamnée à six années de réclusion et Eugène Doudain, son fils, en trois années d'emprisonnement.

Quoi de plus triste que de trouver la mère et le fils sur le même banc d'infamie! Mais, comme je vous l'ai dit, les causes se suivent et trop souvent se ressemblent. Devant le jury de l'Orne, nous voyons comparaître encore une mère et son fils. Quelle est la victime? En réalité, c'est le mari, c'est le père; légalement c'est le Comptoir d'escompte de Rouen. M. Lefebvre était huissier à Rouen, chargé des recouvrements du Comptoir d'escompte, et ce sont les fonds de cet établissement que l'épouse et le fils ont pris dans la caisse, vingt-huit mille francs d'une part, onze mille francs de l'autre. La mère, ancienne fleuriste parisienne, était une coquette dépensière; le fils, à peine âgé de dix-sept ans, était un débauché... Le mari, le père, était un honnête homme, doux, confiant — trop confiant. — Le jour où l'on a condamné sa femme à dix ans de travaux forcés et son fils à trois ans de prison, sous le coup des émotions cruelles qu'il avait subies pendant la journée, M. Lefebvre est tombé frappé d'une attaque soudaine sous le vestibule du Palais-de-Justice.

Sauf quelques petites causes, d'un intérêt de second ordre, je ne trouve plus rien dans mes notes, depuis le jour de la rentrée des cours et tribunaux, qui vaille la peine d'être raconté. Mais je ne suis que trop tranquille à cet égard; jamais, hélas! les malfaiteurs ne nous laissent reposer bien longtemps.

PETIT-JEAN.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE LYRIQUE : ***Paul et Virginie*, opéra en trois actes et sept tableaux, imité de Bernardin de Saint-Pierre, par Michel Carré et M. Jules Barbier, musique de M. Victor Massé (15 novembre).**

Ce que c'est que d'habiles auteurs! les librettistes qui viennent de traduire en vers d'opéra le roman de Bernardin de Saint-Pierre ont su le rendre, je ne dirai pas seulement dramatique, mais théâtral. Il est vrai que tous les chefs d'œuvre de la littérature avaient déjà passé par leurs mains, et que dès longtemps ils possédaient la dextérité requise dans ces travaux d'adaptation.

Relisez pourtant *Paul et Virginie;* si vous n'avez l'œil particulièrement dépisteur, vous n'y découvrirez point les éléments d'une pièce de théâtre; du moins vous n'en pourrez tirer, comme de *Daphnis et Chloé*, qu'un long duo d'amour à chanter sous le ciel bleu et la nature en fleurs. Le seul incident d'importance qui vienne jeter le trouble dans ce nid de colombes, c'est le départ de Virginie pour la France, événement suivi, comme l'on sait, du naufrage qui lui coûta la vie.

Le désespoir de Paul, succédant en lui aux béatitudes d'un sentiment partagé, c'est tout le drame. Le reste n'est qu'épisodes, descriptions, effets de couleur, qui sont du domaine des décorateurs et des costumiers.

Aussi quel art n'a-t-il pas fallu aux librettistes pour jeter de l'intérêt dans une donnée aussi simple. C'est justement par la sincérité et l'honnêteté des moyens employés qu'ils y sont parvenus. En se restreignant sur ce qu'ils pouvaient fournir de leur cru, ils ont voulu rester des arrangeurs fidèles et respectueux; aussi leur pièce n'est-elle point une paraphrase du modèle qu'ils avaient sous les yeux, elle en est le décalque.

Le succès était là, paraît-il, et j'avoue que j'en suis aussi étonné que réjoui. A la vue de ces deux noms : *Paul et Virginie*, écrits sur les affiches du Théâtre-Lyrique, j'avais été pris d'une vague crainte, qui ne pouvait d'ailleurs provenir que d'un excès de sympathie pour la plus méritante de nos scènes musicales. Mais je ne demandais rien tant que de m'être trompé dans mes prévisions. C'est ce qui est arrivé.

Après tout, M. Victor Massé n'était pas loin, et il pouvait, en cas de besoin, prêter main-forte à ses collaborateurs.

La vérité est que la partition de *Paul et Virginie* eut été accueillie avec faveur dans tous les temps et qu'elle le sera avec joie à l'époque de pénurie mélodique où nous vivons, si c'est vivre que d'être à ce point sevré de mélodie. Voilà très-positivement une œuvre de maître, robuste, bien équilibrée et, le plus souvent, d'une conception heureuse. A son audition nous avons ressenti une sorte de bien-être physique que nous ne connaissions plus que par le souvenir, depuis tant d'années que les musiciens nous content les songes creux qu'ils font en dormant debout.

Pourtant, nous n'en jugeons encore que d'après la répétition générale, puisque la première représentation doit être donnée pendant que ces lignes seront sous presse.

L'auteur de *Paul et Virginie* a, pour son compte, faussé compagnie au roman de Bernardin de Saint-Pierre. Il aura eu peur de tomber dans la fadeur et dans le genre pastoral, et il a très-résolument prêté à ses héros une véhémence de sentiment qui ne ressemble point à la timidité de leur âge. « Vénus tout entière » est là « à sa proie attachée »; ce à quoi nous applaudissons. En effet, au théâtre, on n'eût pu supporter pendant quatre heures le discret murmure de ces deux voix d'enfant. C'eût été comme une romance en cent cinquante couplets. Il fallait donc, sous peine de confusion avec *Estelle et Némorin*, mettre plus de flamme au cœur des personnages et élever d'un degré la passion qui les anime. C'est ce que M. Massé a compris en artiste.

Le caractère général de son œuvre est donc la passion; on l'y sent partout, dans les récitatifs, dans les moindres phrases qui servent de soudures aux morceaux; mais elle éclate dans le duo capital du second acte, le duo attendu, le duo obligé d'un opéra qui a nom *Paul et Virginie*. L'auteur des *Noces de Jeannette* et de *la Reine Topaze* n'avait pas encore trouvé de ces accents. Son talent, modifié par l'expérience, est aujourd'hui dans toute sa force.

La partition de *Paul et Virginie*, comme toute œuvre d'art bien conçue, est d'ailleurs variée dans ses effets, et on y trouve, à côté de pages véhémentes, des croquis mélodiques pleins de grâce et de fraîcheur. Les deux chansons nègres que chante Mlle Engally sont d'un tour original et tout à fait personnel à l'auteur. On dirait qu'elles sont authentiques et qu'elles ont été rapportées par un voyageur qui les aurait échangées en plein Sahara contre quelques verroteries. Les couplets mélancoliques de Domingo ont aussi beaucoup de saveur exotique; Bouhy les a dits dans un sentiment parfait.

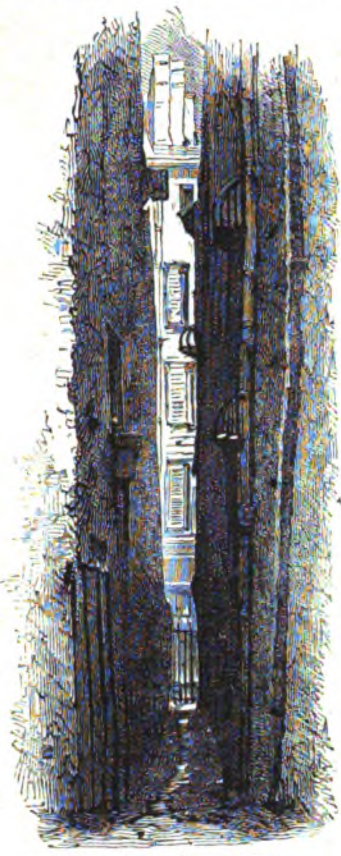
Nous ne pouvons, malheureusement, passer la revue complète d'une partition aussi remplie; mais nous donnerons encore un applaudissement au finale du premier acte, qui présente le tableau pittoresque de nègres dansant sous le fouet de leur maître.

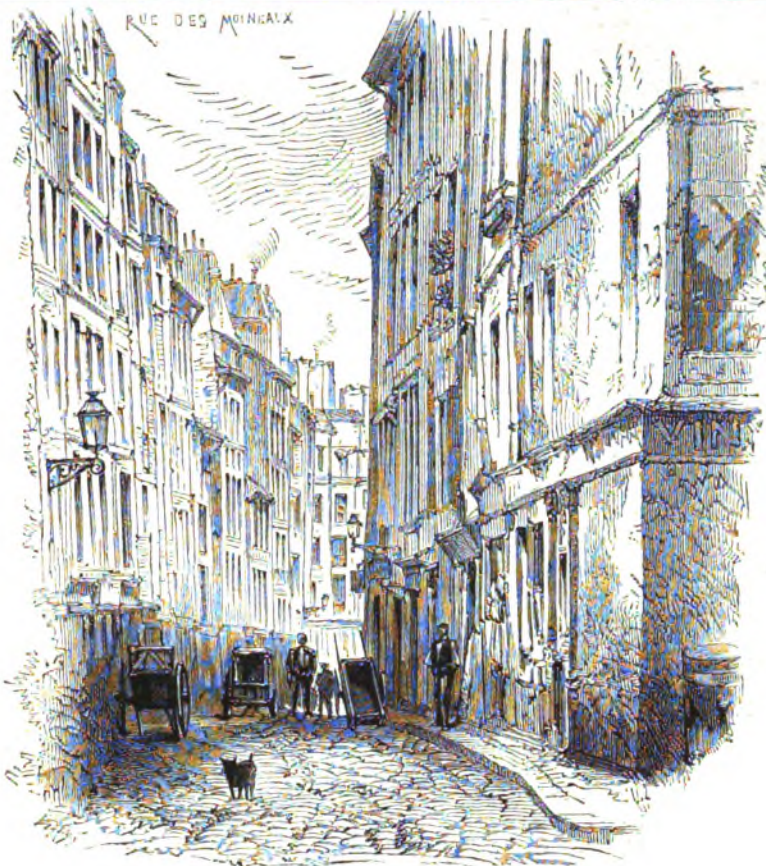
Le rôle de Paul est chanté avec beaucoup de force dramatique par Capoul. Celui de Virginie a servi de début à Mlle Céline Ritter, qui l'a dit en musicienne, et dont la voix juvénile convient admirablement au personnage.

La partie matérielle du spectacle est traitée avec une parfaite entente des effets pittoresques. Les cos-



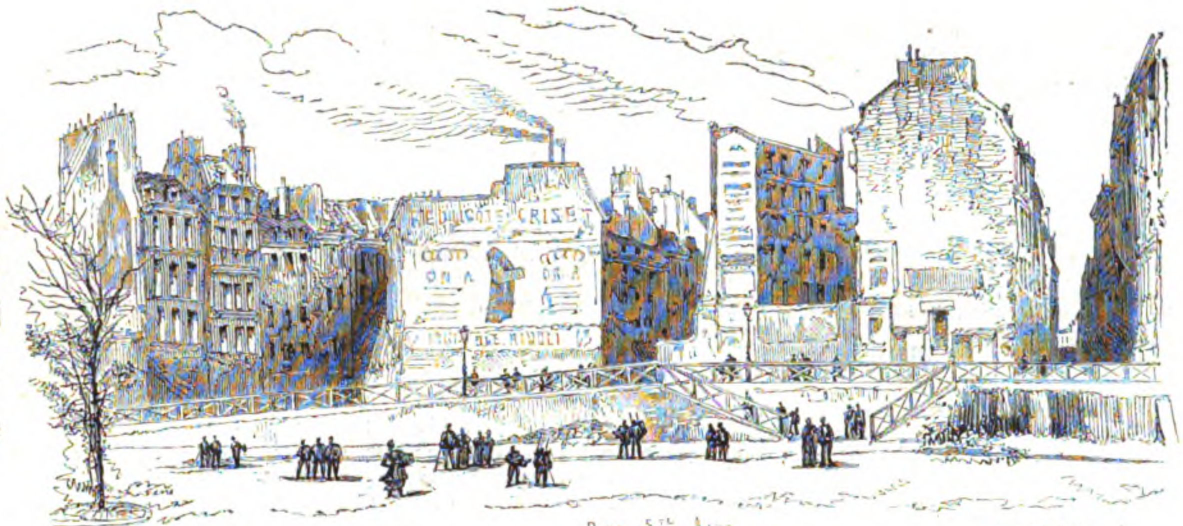
GUERRE DE SERBIE (Dernier Épisode). — Bataille de Djunis (29 octobre). — Bataillon de volontaires russes protégeant la retraite de l'armée serbe. — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Dick.)

















PARIS. — Ce qu'on démolit à la butte des Moulins. — (Dessin de M. Scott.)

tumes sont signés Grévin; les décors ont été peints par Desplechin, Nolau, Rubé et Chaperon.

Enfin *Paul et Virginie* contient des éléments de succès peu communs qui y sont ajustés et fondus avec un goût très-artiste.

— Avant de terminer ce compte rendu, et pour être fidèle à un vieil usage, il nous faut donner quelques notes biographiques sur l'auteur de *Paul et Virginie*, dont le portrait a déjà frappé les yeux du lecteur.

Malheureusement pour le chroniqueur, mais heureusement pour l'art, la vie de M. Massé, comme celle de tous les travailleurs assidus et heureux, ne fut guère troublée par les événements. Aussi les anecdotes y sont rares.

Félix-Marie-Victor Massé est né à Lorient, le 7 mars 1822.

Il entra au Conservatoire à l'âge de douze ans, et y remporta successivement un accessit de solfége, en 1836; — le deuxième prix de piano, en 1838; — le premier prix de piano, en 1839; — le premier prix d'harmonie, en 1840; — un accessit de contrepoint, en 1842; — le premier prix de contrepoint, en 1843. — Enfin, en 1844, il obtint le prix de Rome et partit pour l'Italie.

M. Massé débuta, en 1850, à l'Opéra Comique et pour son coup d'essai, remporta un succès marqué. Voici, du reste, la liste complète de ses ouvrages :

1850 — *La Chanteuse voilée* (un acte);
1852 — *Galathée* (deux actes);
1853 — *Les Noces de Jeannette* (un acte);
1854 — *La Fiancée du Diable* (trois actes);
1855 — *Miss Fauvette* (un acte);
1856 — *Les Saisons* (trois actes);
1856 — *La Reine Topaze* (trois actes);
1858 — *Les Chaises à porteurs* (un acte);
1859 — *La Fée Carabosse* (trois actes);
1863 — *La Mule de Pedro* (deux actes);
1866 — *Fior d'Aliza* (trois actes);
1867 — *Le Fils du brigadier* (trois actes);
1876 — *Paul et Virginie* (trois actes).

M. Victor Massé est, depuis 1871, membre de l'Institut. Il y a succédé à Auber.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO

Déconverte de Tombeaux de géants. — Près des bains de mer de Sassnitz, à l'île de Rügen (Prusse), on vient de découvrir trois tombeaux de géants sous des monticules. Le premier de ces *tumuli*, quoique entouré d'une double couronne de pierre, a déjà été vidé par en haut. Dans le deuxième, on a trouvé une auge à moudre le blé, comme on s'en est servi avant l'invention des meules. Dans cette auge était placé le squelette d'une jeune fille d'une grandeur extraordinaire. Enfin le troisième tombeau était composé d'une pyramide en pierres maçonnées qui renfermait un diadème en forme de croissant, une épingle à cheveux et un bracelet; tous objets en bronze travaillés avec une certaine perfection.

Un Train reculant et un avançant. — Un accident qui a entraîné de terribles conséquences vient d'avoir lieu sur le chemin de fer de l'Etat de Hongrie, près de la station de Turcseck. Le train de marchandises, partant de cet endroit dans la direction nord, fut obligé de s'arrêter à la suite d'avarie.

Le personnel du train avait cru nécessaire de partager le convoi, afin de pouvoir passer avec une charge moindre. Pendant ces manœuvres, les wagons détachés reçurent un choc qui les mit en mouvement, et, malgré l'emploi des freins, ils rétrogradèrent malheureusement sur une pente de 20 millimètres par mètre courant. La guérite du garde-ligne était trop éloignée pour donner les signaux nécessaires à la gare. Aucune disposition n'a donc pu être prise pour arrêter les wagons, qui avancèrent avec une vitesse toujours croissante vers le train arrivant à la distance réglementaire.

Le mécanicien l'aperçut tardivement dans l'obscurité. Il donna bien les signaux d'alarme, siffla aux freins et chercha à rétrograder au moment où le choc eut lieu. Au dernier instant, le personnel de la locomotive sauta sur la voie : c'était trop tard; le mécanicien fut atteint par un wagon, qui se renversa sur lui, et il y trouva la mort. Le chauffeur, ayant sauté dans l'entre-voie, fut assez heureux de rester sain et sauf. La machine et 14 wagons, dans lesquels il n'y avait pas, par bonheur, de voyageurs, furent entièrement détruits.

L'Emigration des Anglais. — En 1875, 173,900 personnes ont abandonné le Royaume-Uni. Comparé aux exercices précédents, ce chiffre indique une diminution notable, à savoir :

1874.	241.100.
1873.	310,600.

Les émigrants de 1875 se répartissent ainsi :

Etats-Unis d'Amérique.	81 200
Amérique anglaise.	12,300
Australie.	34,700
Iles de l'Océanie.	45,700

La diminution la plus sensible porte sur les Etats-Unis.

Le Réseau des Chemins de fer du Globe. — La longueur (en kilomètres) des chemins de fer a plus que doublé dans les dix dernières années, ainsi que cela résulte des calculs établis par la Société royale de statistique, à Londres :

	EXERCICE			
	1860	1865	1870	1875
Europe.	51 544	75.149	103.744	142 807
Asie	1.397	5.568	8.132	12.302
Afrique.	496	837	1 773	3.279
Amérique.	53.235	62 735	96.398	133.914
Australie.	264	825	1 812	2 820
Total. .	106 936	155.114	211 859	294 122

Nouvelle découverte d'antiquités à Pompéi. — Les fouilles qui ont eu lieu la semaine dernière à Pompéi ont mis à jour une grande quantité d'objets en métaux précieux placés près de deux squelettes ayant appartenu à des hommes qui avaient sans doute voulu se sauver avec leurs trésors au moment où la pluie de feu et de cendres les a surpris. Ces objets comprennent huit bagues en or, quatre boucles d'oreilles, deux bracelets et un collier formé de chaînettes également en or; puis trois cent trente-deux médailles en argent.

La belle invention du frein instantané dans les chemins de fer, qui vient de mettre un certain grand journal en jubilation, est ce qu'on appelle... une absurdité à 36 karats. Veuillez me permettre de vous demander ce que c'est que le *karat*. On dit que c'est une mesure fictive : la vingt-quatrième partie d'un morceau de métal précieux; dès lors si, dans un bijou ou dans une pièce de monnaie, il y a dix-huit parties d'or ou d'argent et six parties de cuivre, l'or ou l'argent est dit : à 18 karats; s'il y a 15 karats ou au-dessous, c'est du mauvais aloi, du faux, du plaqué. Donc, 36 karats, — c'est une manière de dire qu'une chose est bien absurde.

Du reste, l'invention d'un arrêt instantané est très-simple : enlevez un pont ou un rail sur un chemin de fer, faites marcher un train à grande vitesse, et l'arrêt, hélas! sera instantané — dans un précipice ou au fond de l'eau; — ou encore lancez simplement deux convois l'un contre l'autre. L'effet sera le même que si les wagons tombaient d'un quatrième étage sur le pavé. Maintenant avis aux inventeurs du vieux neuf. Celui d'entre eux qui voudra réinventer le frein s'appuyant sur les rails, dit : *frein de miséricorde de Laignel*, ou le frein qu'on laisse descendre devant les roues, afin que celles-ci y montent doucement et rapidement, dit : *frein flottant anglais*, — cet inventeur de seconde main trouvera la description avec dessins à l'appui de ces mécanismes dans le *Traité des chemins de fer*, publié, il y a près de vingt ans, par l'ingénieur Emile With, ou dans le livre intitulé : *Les Machines*, par le même.

Nos jeunes forestiers. — Au moment où va s'ouvrir le concours pour l'admission à l'École forestière de Nancy, il peut être opportun de faire connaître la carrière qu'elle offre aux jeunes gens qui se destinent au service des eaux et forêts dépendant du ministère des finances.

Cette École, instituée en 1824, n'admettait à cette époque que des élèves libres. Après seize années d'expérience, on avait reconnu de graves inconvénients à la liberté absolue laissée aux élèves, et on a adopté une espèce de casernement pareil à celui de l'École de l'état-major à Paris; ils logent dans l'Ecole même, mais prennent leurs repas en ville.

Avant d'être admis au concours, il faut présenter l'engagement de payer une pension annuelle de 1,500 fr. La dépense totale de l'élève peut être évaluée à la somme de 6,000 francs pour la durée entière du cours, qui est deux ans.

A sa sortie de l'Ecole, le jeune forestier touchera 1,200 francs d'appointements. Après un stage de deux ans, il peut devenir garde général, puis sous-inspecteur et inspecteur. L'avancement se termine au grade de conservateur; ces derniers fonctionnaires sont au nombre de trente-deux.

Les connaissances nécessaires à l'agent forestier sont encyclopédiques; elles embrassent la géométrie et l'arpentage pour pouvoir lever les plans, la mécanique pour construire les scieries et les séchoirs, l'architecture pour bâtir les maisons des gardes, le génie civil pour tracer les routes et construire les ponts, le génie maritime pour reconnaître l'usage des bois dans les navires, le droit forestier et administratif pour soutenir devant les tribunaux les procès comme représentants de l'administration ou comme experts; enfin, l'équitation, car les tournées des gardes ont lieu à cheval.

Ce sont là, pour ainsi dire, les connaissances accessoires; le fond du métier, c'est l'histoire naturelle, la botanique surtout, la géologie et l'agriculture pour déterminer l'essence de l'arbre qui convient à un terrain donné.

C'est une belle et noble carrière que celle du forestier; elle offre l'avantage de pouvoir quitter le cabinet de travail et d'aller, dans l'exercice de ses fonctions, respirer l'air des champs et de se recueillir dans la forêt, qui est toujours si imposante par son silence.

ÉMILE WITH.

PROBLÈME SYLLABIQUE DU CAVALIER

mou	re	feu	peres	deur	li	gros	dou
des	e	a	par	pre	ce	fon	po
cit	reux	un	au	nos	sier	dur	veres
tait	four	ses	mon	peint	mier	reux	le
que	taux	cond	du	mon	de	trou	nos
neaux	vec	mon	nu	taient	hu	rences	les
tout	col	me	se	temps	dif	de	gais
deux	fait	a	por	ances	les	meurs	fe

(On a supprimé les accents.)

Personne ne peut contester l'effet merveilleux de la bonne parfumerie; elle conserve la beauté et répare les altérations qui ont pu se produire par les années ou les maladies. Pour obtenir ces résultats si précieux, il faut bien choisir les produits et la marque du fabricant, qui est la meilleure garantie.

Comme noblesse, titre oblige! telle est la devise adoptée par la maison DELETTREZ, *Parfumerie du monde élégant*, 54 et 56, rue Richer.

Soutenir ce programme était une lourde tâche; la maison Delettrez a réussi; ses succès sont éclatants. Quelques produits hors ligne ont donné la mesure des créations de cette maison consciencieuse. Le *Lait de cacao*, qui se trouve aujourd'hui sur toutes les toilettes, donne au teint le velouté et la fraîcheur; il prévient et détruit les rides.

L'*Eau de Cologne du grand cordon*, supérieure à toutes les eaux de Cologne allemandes ou autres, est un *produit national* arrivé à la célébrité. Le *cold-cream au lis des vallées*, les excellents dentifrices, eau et poudre, les parfums pour le mouchoir, et la série si remarquable des parfumeries à l'*opopanax*, ont placé la *Parfumerie du monde élégant* à la tête de cette industrie.

Nous engageons nos lectrices à faire un usage constant de ces talismans de beauté qui leur seront si favorables.

Sur tous les pianos: *Truite aux perles, Cœur d'artichaut, Radis roses, Peau de satin, polkas, Jules-Klein-Quadrille.*

Que d'art la *Ville de Lyon* a su introduire dans la spécialité de la mercerie! Cette maison, sans rivale, a fait un pacte avec le chenillé; le génie du goût lui a servi d'intermédiaire; la mode a rédigé le contrat.

Pour l'appartement, voici de légers filets, chenille rose, tilleul, bleu marine, mandarine, bronze ou noire, avec nœud ruban peluche sur le front et sur la nuque. Des nœuds de corsage s'assortissent à ce charmant filet, que la Parisienne sait si bien jeter sur sa chevelure flottante.

Peut-on voir chose plus coquette, plus seyante, que le *fichu madrilène* en chenille, servant également de mystérieux capulet? Le *fichu madrilène* se fait en toutes nuances. Quel rayonnement il prête au teint!

Encore de la chenille, on n'en saurait trop mettre. La *Ville de Lyon* en fait une fine application sur dentelle, pour brides, tours de cou, garnitures de robes faille ou velours.

Et ces riches galons brodés, ces franges à girandoles de chenille? Mais il faut nous arrêter. Comment cueillir toutes les fleurs dans ce champ fertile, où la *Ville de Lyon* (6, Chaussée-d'Antin), moissonne tant de délicats sujets de coquetterie!

ÉDOUARD PLOUVIER

Dans son Courrier de Paris du présent numéro, notre spirituel confrère M. Jules Noriac a écrit quelques notes biographiques sur Édouard Plouvier, le regretté littérateur, décédé à Paris, le 14 novembre. Nous complétons sa notice en donnant ici la listede ses principaux ouvrages :

L'*Outrage*, représenté, en 1859, à la Porte-Saint-Martin, en collaboration avec Théodore Barrière; le *Comte de Saulles* et le *Mangeur de fer*, à l'Ambigu, et *Trop beau pour rien faire*, au Vaudeville, sont ses plus éclatants succès.

D'autres pièces, avec des fortunes diverses, l'avaient classé parmi les auteurs d'une valeur littéraire réelle. *Une indiscrétion* et le *Songe d'une nuit d'hiver*, au Théâtre-Français, en 1850, et, en 1854, *Sang-Mêlé*, drame joué par Fechter à la Porte-Saint-Martin; le *Pays des amours*, aux Variétés; les *Vengeurs*, le *Ménétrier de Saint-Vaast* et la *Princesse rouge*, à 'Ambigu; enfin la *Vie à outrance*, au Gymnase, et *Nahel*, avec musique de Litolff, à Bade, sont ses pièces les plus connues. Il avait écrit aussi des nouvelles charmantes, pleines de sentiment et de rêverie, et d'innombrables romances.

Les *Contes pour les jours de pluie*, la *Bûche de Noël*, le *Livre du Bon Dieu*, sont les recueils des contes les plus populaires de Plouvier, esprit à la fois aimable et triste.



Édouard PLOUVIER, auteur dramatique, décédé à Paris.
(D'ap. photogr. de Nadar).



DUVERT, auteur dramatique, récemment décédé.
(Photogr. Nadar).

F. DUVERT

Duvert (Félix-Auguste), le regretté vaudevilliste que nous venons de perdre, était né à Paris, le 13 janvier 1795; il s'engagea en 1811 dans les tirailleurs de la jeune garde, et passa dans la cavalerie au 4e dragons, où il était maréchal des logis chef, lors du licenciement de l'armée de la Loire. Il travailla alors dans diverses administrations, tout en ébauchant des vaudevilles, et débuta au Gymnase (8 février 1823) par une petite pièce, *les Frères de lait*, reçue grâce à une note de M. Viennet, membre du comité de lecture, qui prédisait à l'auteur, sans le connaître, une belle carrière théâtrale. Ce fut un premier succès qui fut suivi de bien d'autres au même théâtre, au Vaudeville, aux Variétés, au Palais-Royal. Arnal lui a dû ses meilleures créations. Ses ouvrages, au nombre de plus de 150, sont restés, pour la plupart, au répertoire de nos principales scènes. Les principaux collaborateurs de M. Duvert ont été M. Xavier (Saintine), et surtout M. de Lauzanne, qui devint son gendre. Chevalier de la Légion d'honneur au mois d'août 1834, il a reçu aussi plusieurs décorations étrangères.

On cite surtout de lui : *Heur et malheur* (1831); *Mademoiselle Marguerite* (1832); *les Cabinets particuliers* (1832); *Prosper et Vincent* (1833); *un Scandale* (1834); *Renaudin de Caen* (1836); *la Laitière et les deux chasseurs* (1837); *le Mari de la dame des chœurs* (1837); *le Plastron* (1839); *la Famille du fumiste* (1840), etc.

L'Illustre Gaspard est sa dernière pièce, représentée à l'Opéra-Comique, jouée par Couderc.

TAMBURINI

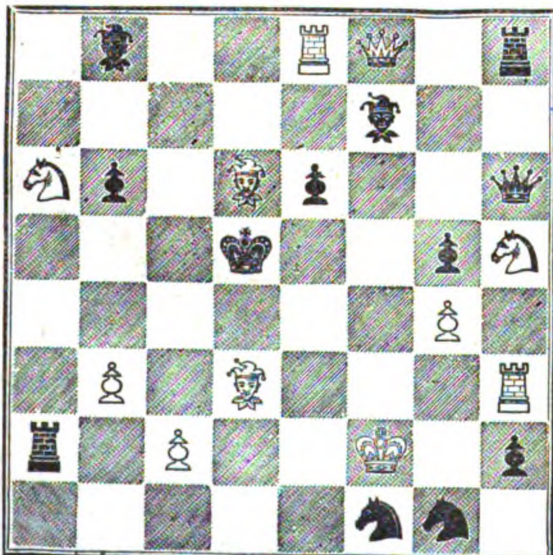
Une dépêche de Nice annonce la mort de Tamburini, le chanteur renommé.

Antonio Tamburini était né à Faenza, le 28 mars 1800. Il débuta, à l'âge de dix-huit ans, à Bologne avec éclat, et depuis lors sa carrière ne fut qu'une longue suite de succès. C'est en 1832 qu'il chanta pour la première fois à Paris, dans la *Cenerentola*, et pendant plus de vingt années il fut un des artistes préférés du public arisien. Tamburini avait quitté le théâtre il y a plus de vingt ans. Il s'était retiré à Sèvres.



TAMBURINI, artiste lyrique, décédé à Nice.
(D'ap. photogr. Pierre Petit.)

PROBLÈME N° 631, COMPOSÉ PAR M. PRADIGNAT



Les Blancs font mat en dix coups.

Solution du problème n° 629.

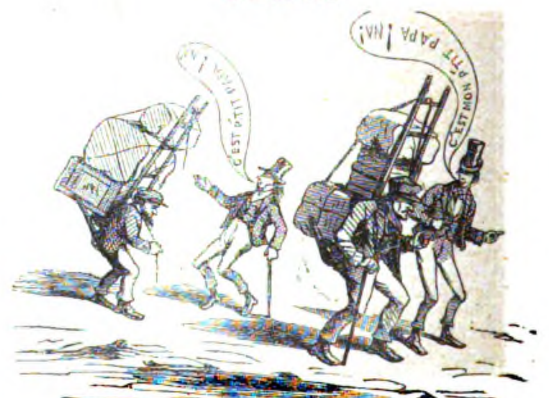
1. T 7 D, échec	1 C pr. T
2. C 6 R	2. *Ad libitum.*
3. T 6 D ou C 7 R, échec et mat.	

Solutions justes : MM. E. Lafarge; le Cercle de Provence, à Aix; Quéval; L. de Croze; le lieutenant A. Bouillerot; Misselieux; Kassioph; Nollent; le Cercle de Tonnerre; G. Faure; le Cercle de Château-la-Vallière; le capitaine A. G. Boutigny; Jules Désiré; le Cercle de Blois; François, café de la Seille, à Nancy; Vhouss-Avéki; Em. Frau; le Café de l'Union, à Alais; E. G., café Planque, à Montpellier; Girard; le Cercle de la Renaissance, à Sommières; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs; L. Auzépin; Camille.

Plusieurs de nos correspondants adressent à l'auteur du problème n° 628 leurs sincères félicitations. D'autres, tout en reconnaissant la beauté de la solution qui a été publiée, persistent à croire que celle qu'ils nous avaient adressée, commençant par F. 4 CD, conduit également au mat. S'ils veulent bien étudier cette réponse des Noirs, F 2 R, ils reconnaîtront aisément leur erreur. P. JOURNOUD.

Solutions justes du dernier rébus : MM. l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; le café de la Ville, à Orléans; Le Bôt, à Gray; l'Œdipe du café Choinet, à Orléans; G. Borello, à Marseille; les abonnés de la maison Pagès.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La bonne ville de Paris couvre ses emprunts avec une facilité inouïe.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché, — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE
20e Année. N° 1024 — 25 Nov. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. É. HUBERT.



Émigrants bulgares. Cosaques du Caucase. Forteresse serbe de Kladowa. Poste roumain à Turn-Sévérin.

ORIENT. — De Belgrade à Odessa. — (Dessin de M. Lex, d'après le croquis de M. Schonberg, notre correspondant.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

Il a été beaucoup question, ces jours-ci, des comédiennes et de la vie de théâtre.

C'est une pièce de Dumas fils qui a mis le sujet à la mode, et les aventures dramatiques de la *Comtesse Romani* ont de nouveau appelé l'attention sur ce monde spécial qui exerce une si singulière et si irrésistible fascination.

Oui, cela est bien vrai, qui a goûté de cette existence étrange, fausse, heurtée, ne peut plus s'en détacher. Oui, cela est vrai, il y a des séductions bizarres dans cette carrière semée de tant d'angoisses, et plus féconde en fatigues, en soucis, en déboires que le métier du plus rude travailleur.

Vous êtes-vous jamais bien rendu compte seulement de la somme de douleurs et de labeurs que représente l'année d'une actrice?

Les douleurs? Elles se dressent pour ainsi dire à chaque pas, même devant les plus favorisées! Sans parler des luttes cruelles du début, de l'apprentissage épuisant au bout duquel on rencontre si souvent la déception finale, je veux prendre la journée d'une artiste en vogue, d'une de celles qui ont été dans le très-petit nombre des élues.

C'est le matin... On est rentré tard dans la nuit; car, au sortir du théâtre, il a fallu se rendre à une soirée qui s'est prolongée jusqu'à deux heures et demie. N'importe! A neuf heures, il faut être sur pied. Rendez-vous a été pris avec le costumier, puis avec un répétiteur, puis avec deux auteurs, puis avec... C'est à peine si l'étoile trouvera pour son déjeuner un quart d'heure de répit, interrompu par vingt coups de sonnette.

Après quoi, en route pour la répétition!... La répétition, cette chose hideuse entre les choses hideuses!

La répétition qui vous claquemure en plein jour, quand le soleil luit au dehors, entre les trois murs graisseux de la scène nue, sombre et puante.

Là-bas, c'est la vie qui grouille, c'est le ciel qui rayonne, ce sont les arbres qui bourgeonnent. Ici, c'est le silence lugubre de la salle vide, les longs couloirs mornes, l'escalier lugubre, à peine éclairé par un bec de gaz cliquetant, le lambeau de décor sordide, l'âcre odeur du renfermé, de la poussière et de l'humidité qui prend à la gorge.

Ce sont encore les mêmes phrases cent fois ânonnées, les observations dédaigneuses de l'auteur vaniteux ou les remontrances brutales du compositeur quinteux, les colères du directeur incandescent, les jalousies perfides. Puis, au bout de tout cela, l'horrible émotion de la première où, chaque fois, si haut qu'on soit placé, on rejoue sa réputation tout entière sur une carte. Et sur une carte même qu'un autre a biseautée parfois!

Au bout de tout cela, le public, casseur d'idoles, qui vous guette, prêt à vous faire expier sa faveur d'un jour, d'autant plus enclin à vous chuter qu'il vous a adulée plus longtemps.

Au bout de tout cela, l'abandon, plus ou moins prochain, mais qui toujours finit par arriver; car il faut aux spectateurs blasés du nouveau, encore du nouveau, toujours du nouveau.

Au bout de tout cela, la vieillesse avec des souffrances décuplées par le regret se cramponnant quand même aux débris d'un passé qui croule, d'une voix qui tombe, d'une ardeur qui s'éteint et d'une gloire qui s'émiette.

Tel est le menu sommaire de cette vie enviée, de cette vie fascinatrice, de cette vie enchanteresse.

Et je n'ai parlé que pour les privilégiées. Jugez de ce qu'elle doit être pour les autres...

Cependant l'*influenza* est incontestable. Cependant, Dumas fils a raison. Lorsqu'on a bu une fois à cette coupe qui contient tant de lie, on veut y boire encore.

C'est la règle générale. Il convient d'ajouter, toutefois, qu'elle comporte des exceptions assez nombreuses. En ces temps derniers surtout, nous avons eu sous les yeux des exemples multipliés de retraites prématurées et volontaires qui n'ont pas été suivies de retours.

Sophie Cruvelli ne nous a-t-elle pas dit adieu en plein succès, en pleine renommée? Mlle Devriès n'a-t-elle pas interrompu brusquement une carrière qui n'avait connu que les bravos? Et hier encore, ne voyions-nous pas Mlle Chapuy nous quitter pour toujours, préférant les joies paisibles de la famille aux joies fiévreuses du théâtre?

Je me suis permis de dire ailleurs, à propos de ces mariages qui nous exproprient pour cause de bonheur privé, qu'il est cruel de voir mettre les fauvettes dans le pot-au-feu. Mais, en somme, c'est le droit des fauvettes d'opter; c'est le droit aussi de toutes les artistes, qu'elles pleurent le drame ou fassent rire la comédie.

C'est aussi le devoir du chroniqueur de constater que Dumas fils a chargé le tableau; qu'il s'en faut de beaucoup, de la moitié peut-être, que les unions contractées dans ces conditions aboutissent à des scandales ou à des catastrophes. Il en est de parfaitement heureuses, de parfaitement dignes.

Et ici vous voudrez bien m'autoriser à aborder, avant de changer de sujet, un nouvel ordre d'idées.

∿∿ Ceux qui iront voir *la Comtesse Romani* en reviendront avec de bien singulières convictions sur les mœurs théâtrales.

On exhibe dans cette pièce un foyer d'artistes où figure une collection de cabotins qui poussent, en vérité, la caricature si loin que la vraisemblance disparaît.

Non, jamais une grande artiste qui interprète les maîtres de la littérature ou les maîtres de la musique n'est exposée à de semblables contacts. Quiconque a mis le pied dans un foyer d'artistes sera de mon avis.

Il n'y a que dans les bouibouis de bas étage que les choses peuvent se passer de la sorte. Mais prenez les théâtres d'une véritable valeur, les théâtres classés,

A la Comédie-Française, le foyer est un salon élégant et monté en étiquette. Si l'on y péchait par un défaut, ce serait bien plutôt par la prétention que par le débraillé; à l'Opéra, les chanteurs et les chanteuses le prennent du plus haut. Mais ne regardons pas aux sommets.

Voici, par exemple, le Gymnase, où la pièce même de Dumas fils est représentée. Est-ce que tout ne s'y passe pas selon les règles de la plus parfaite convenance, avec la plus charmante urbanité? Est-ce qu'une Rose Chéri, est-ce qu'une Pasca a jamais ressemblé au type de comtesse de chrysocale qu'il met en action? Est-ce que les camarades qui les entourent ne les respectent pas?

J'ai dit plus haut tout ce qu'il y a de déboires inhérents à l'art dramatique, je n'en ai rien caché. Mais ce n'est pas une raison pour tomber dans des exagérations inutiles. Qui veut trop prouver... Vous savez le reste.

∿∿ Parmi les arguments qui plaident en faveur du théâtre et qui en doivent singulièrement augmenter l'attrait, il convient de faire entrer en ligne une espèce d'argument qui, en ces derniers temps, a joué un rôle aussi décisif qu'excessif, je veux parler des arguments sonnants.

Les journaux n'ont-ils pas annoncé, cette semaine, que Mme Chaumont est engagée à Londres, moyennant la bagatelle de mille francs par soirée ?

Certes, nul ne rend plus que nous hommage aux mérites de la fûtée comédienne. Mais si le chiffre donné est exact, il est parfaitement ridicule; s'il n'est pas exact, c'est un fier pavé de l'ours qu'un zèle d'ami maladroit lui a jeté là à la tête.

Mille francs par soirée... Mme Chaumont!

Justement, on vendait, le mois dernier, dans une vente d'autographes, une lettre de Déjazet, que Mme Chaumont, je n'en saurais douter, reconnaît pour sa supérieure.

Or, dans cette lettre, la célèbre Lisette disait à une amie :

« En somme, je ne me plains pas de mon année. Avec ma tournée de province, j'aurai un budget de quatorze mille francs. Je me prends pour un personnage. »

Quatorze jours de Mme Chaumont contre douze mois de Déjazet! Le rapprochement parle et conclut de lui-même.

Cette folie de surenchère ne vaut rien pour personne. Elle ruine les directeurs et, les directeurs étant ruinés, les artistes ont, le plus souvent, affaire à des faillites qui ne tiennent pas les promesses faites.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, du reste, que date la progression abusive.

Il y a pas mal de temps déjà, une chanteuse arrive chez Nestor Roqueplan, qui dirigeait l'Opéra. La chanteuse, plus que médiocre, mais d'une folle vanité, était venue tout exprès pour lui apporter la nouvelle de son départ pour la Russie.

Et d'un ton superbe :

— Vous savez, mon petit Nestor .. je vous annonce que je suis engagée pour Pétersbourg, à raison de cent mille francs...

— Par siècle? demanda Roqueplan imperturbable.

∿∿ La promenade à la mode, en ce moment, — quand les averses novembrales le permettent, — c'est une visite à la nouvelle Manufacture de Sèvres, qui a été inaugurée, comme vous savez.

Le ministre des beaux-arts a fait distribuer un certain nombre de cartes qui donnent entrée dans les ateliers jusqu'au 30 novembre, époque à laquelle le travail reprendra à l'abri des importuns.

J'ai fait, tout naturellement, ce pèlerinage, — et, franchement, je ne vous conseille pas de l'entreprendre.

La manufacture nouvelle n'a, comme architecture, aucune valeur. C'est banal et lourd. Et que de terrain perdu! Quant au musée céramique, incontestablement mieux installé, il n'offre aucune curiosité inattendue. C'est ce qu'on a vu déjà dans les anciens bâtiments.

Les mouleurs et sculpteurs de Sèvres font, d'ailleurs, au public, les honneurs de chez eux avec une bonne grâce d'autant plus méritante qu'ils sont assaillis, du matin au soir, de questions effroyablement saugrenues par les Prudhommes qui les regardent travailler.

Si vous entendiez! C'est à faire frémir! O bêtise humaine!

La seule chose intéressante, c'est la tentative que l'on fait en ce moment à Sèvres pour importer chez nous l'art de la mosaïque.

On a mandé de Rome des maîtres mosaïstes, qui ont installé un atelier dans la manufacture et qui vont faire de nombreux élèves.

Déjà Sèvres avait adopté la faïence, qui entre à présent pour une part considérable dans sa fabrication.

Bientôt, si cela continue, c'est la porcelaine qui sera devenue l'accessoire.

Il faut attendre beaucoup de l'impulsion que Carrier-Belleuse, l'éminent sculpteur, est décidé à donner à tous ces travaux, dont il est maintenant le suprême directeur.

∿∿ Un grand peintre vient de mourir.

Diaz souffrait depuis longtemps déjà de la maladie de poitrine qui l'a emporté, et, en ces derniers temps, le travail même, son vrai plaisir, lui était devenu indifférent. Le dernier bonheur qu'il ait vivement ressenti a été le succès de son fils, lorsque celui-ci fit représenter à l'Opéra *la Coupe du roi de Thulé*, cette partition si féconde en promesses.

Diaz alors avait rajeuni de vingt ans. Il avait des anxiétés de jeune homme et des ardeurs de novice.

Touchant spectacle, n'est-ce pas, que celui de ce père qui redevient débutant en la personne de son enfant?

Diaz avait commencé par faire du civet sans lièvre. Dans ses tableaux, il avait tout simplement supprimé le dessin pour le remplacer par une couleur exubérante. Puis, peu à peu, il s'était corrigé lui-même et perfectionné. Resté coloriste incomparable, il avait compris que la forme n'est pas indifférente et que la ligne a ses droits.

Éternelle histoire des artistes! Personne, d'abord, ne voulait des tableaux de Diaz. Lui-même racontait à ce sujet une anecdote typique qu'il assaisonnait de sa verve méridionale.

En ce temps-là, Diaz, parfaitement ignoré, mais déjà sûr de sa palette, brossait des toiles audacieuses jusqu'à la témérité. Les vendre, il n'y pensait pas, et il avait raison de n'y pas penser.

Mais, du moins, il se réservait le plaisir de les donner. Il possédait à cette époque un ami d'enfance, charmant garçon, mais bourgeois dans l'âme. A l'occasion d'une fête, la fête de sa femme, je crois, Diaz se dit que c'était l'occasion de faire une surprise à son camarade. Il arrive donc chez lui, suivi d'un paysage égayé de deux figures. C'était fougueux jusqu'à l'étrangeté, avec des empâtements terribles et des touches heurtées qui auraient fait dresser des cheveux sur la perruque d'un académicien.

L'ami, qui ne s'y connaissait pas, le pauvre homme, commença par regarder, avec un certain ahurissement, cette *olla podrida* de couleurs où il ne démêlait rien et qu'il tenait à l'envers le plus consciencieusement du monde.

Diaz, cependant, lui ayant expliqué dans quel sens il fallait accrocher la chose, le digne bourgeois sentit que la politesse lui faisait un devoir de formuler un remercîment auquel il donna le plus de chaleur qu'il put.

A quelque temps de là, Diaz reçoit une solennelle invitation à dîner de son ami. Habit noir et cravate blanche.

Il arrive au rendez-vous. Le salon est rempli de dames et de messieurs appartenant à l'élite de la quincaillerie et de la bonneterie.

Mais Diaz n'y prend même pas garde. Ce qu'il cherche partout des yeux, c'est son tableau, son tableau qu'on avait accroché au mur du salon, où il avait eu l'occasion de le revoir deux ou trois fois.

Et maintenant, plus rien que le clou où il avait été pendu.

Diaz n'y résiste pas.

Il prend son ami à part :

— Dis-moi...

— Plaît-il?

— Est-ce que... tu as...

Il ne savait comment en sortir. Il se décide cependant.

— Mon tableau. .

— Ah! oui, ton tableau... Écoute, ne m'en veux pas, mais quand j'ai du monde, je le mets dans ma chambre à coucher.

Diaz, quand il racontait, en éclatant de rire, cette aventure, qu'il ne devait pas avoir trouvée si drôle d'abord, avait bien soin d'ajouter :

— *Post-scriptum* : A la mort de mon ami, le tableau a été vendu 6,000 francs.

~ Hasards de l'oraison funèbre.

On a fait plus de réclames posthumes ces jours ci à un danseur de bals publics qu'on n'en fait souvent à un homme de génie.

Et, à propos de Brididi, un journal se demandait ce que sont devenues toutes les célébrités chorégraphiques du temps où florissait la gloire de ce *cancanier?*

La réponse est facile pour la plupart. Chacun sait quelle fut la destinée de Mogador, devenue comtesse.

Clara et Maria, deux héroïnes de la Chaumière, chantées par Nadaud, sont mortes depuis longtemps. Pomaré a dirigé une grande blanchisserie.

Rose-Pompon est aujourd'hui une femme de cinquante ans, dodue, embourgeoisée, qui habite à Chaville une petite maison dont elle est propriétaire. Les gens du pays, qui savent parfaitement ses antécédents, ne l'appellent que la Pomponette. Très-brave fille, d'ailleurs, elle fait le plus de bien qu'elle peut avec sa petite fortune, dont nous n'avons pas à rechercher l'origine.

Quant à Rigolboche, de plus récente mémoire, elle tient un magasin de joujoux. La joie des petits enfants, après avoir été le hochet des grands.

Du côté des hommes, la mort a fait table rase. Et voilà.

~ Auber n'est plus en tombeau meublé.

Son corps avait été déposé, il y a six ans bientôt, dans le caveau omnibus qui sert à tous les défunts, en attendant qu'on les installe chez eux. La station aura été cruellement longue pour le grand musicien!

Encore a-t-on constaté que la translation de ses restes s'est faite dans la plus complète solitude.

Il y aura une cérémonie publique, cela va sans dire, mais il n'en reste pas moins étrangement cruel le destin de cet homme, qui, vivant, fut l'objet de toutes les adulations, le point de mire de tous les éloges, et qui, mort, est délaissé comme ne l'est pas le plus humble des ouvriers, sur la tombe duquel une main pieuse apporte de temps en temps une couronne de vingt-cinq sous!

Hier, n'applaudissait-on pas encore *Fra Diavolo* à l'Opéra-Comique?

Et le lendemain matin, la dépouille mortelle d'Auber était emportée dans le cimetière morne par deux fossoyeurs que personne n'accompagnait.

Voilà Auber pourvu. Reste à penser à Arnal, toujours exilé en Suisse dans un coin ignoré.

~ Les drôleries de la vie réelle laissent souvent bien loin derrière elles les drôleries imaginées par les plus habiles faiseurs du genre.

Voici une histoire authentique que nous tenons d'une femme d'esprit.

Il y a de cela deux ans, ma narratrice, qui a passé la trentaine, voit avec effroi sa lèvre supérieure s'estomper d'une légère moustache. Que voulez-vous?... les brunes!...

Quoiqu'elle ne soit pas coquette, celle-ci, ne tenant pas à faire concurrence à la femme à barbe, se demande s'il n'y aurait pas un moyen de mettre un frein à cette crue intempestive.

Elle ouvre son journal, et justement y voit une superbe annonce préconisant sur le mode lyrique les vertus infaillibles d'une *pommade épilatoire*.

Plus de duvets gênants! En cinq applications la peau est débarrassée.

Ma narratrice se transporte en personne à l'adresse indiquée, et là, contre ses dix francs, on lui remet un pot dont on lui exalte avec toutes sortes de serments l'efficacité certaine.

Hélas! cette efficacité-là se fait inutilement attendre, et, après avoir employé le pot tout entier, on y renonce.

Deux années s'écoulent. Le temps marche. Ma dame s'aperçoit un autre matin que sa belle chevelure commence à s'éclaircir d'une façon inquiétante.

On se résigne à avoir un brin de moustache. Mais devenir chauve! jamais.

Comment donc faire!

Pour la seconde fois, elle recourt aux annonces... Voilà son affaire :

Pommade merveilleuse contre la chute des cheveux..

Telle rue, tel numéro.

Elle s'y rend... Et quelle n'est pas sa stupéfaction! Ce sont les mêmes pots qu'il y a deux ans, c'est la même marchande! On a seulement changé les étiquettes.

La pommade n'ayant pas réussi comme épilatoire, on l'écoule à présent comme régénérateur du cuir chevelu.

Elle faisait tomber jadis. Elle empêche de tomber maintenant!

O jeux de la réclame et du hasard!

~ Aurons-nous des chemins de fer souterrains?

Oui, vraiment. Le projet paraît être très-sérieusement étudié à l'Hôtel-de-Ville.

Ce nouveau moyen de communication nous tient en réserve toutes sortes de surprises. Voyez-vous les wagons, à l'heure des soirées, peuplés de dames en grande toilette qui se rendront au bal par le railway sous-parisien?

Mais il y a loin encore de la coupe aux lèvres, et il paraît que la réalisation de ce plan curieux rencontre ici de sérieux obstacles qu'il n'a pas rencontrés à Londres.

En ce qui concerne la rive gauche, notamment, les catacombes semblent devoir créer de graves difficultés. On craint que la trépidation produite nécessairement par les trains, n'amène des éboulements formidables.

Diantre! Se coucher paisiblement dans son lit et se réveiller au fond d'un tunnel où l'on aura glissé en compagnie de tout son mobilier!

La perspective n'a rien de souriant, et je demande à ce qu'on fasse une enquête approfondie.

Nota. — Ceci est du désintéressement le plus pur; car j'habite la rive droite.

~ Encore une excursion dramatique en perspective.

M. Paulin Niboyet (Fortunio), un de nos confrères les plus distingués, va faire représenter au théâtre de Molière, de Bruxelles, un grand drame de mœurs anglaises.

Cette première aura lieu dans les premiers jours de décembre.

Un service sera fait à la presse parisienne.

Les voyageurs pour le drame, en voiture!

Quand je vous dis qu'on en arrivera à être forcé de créer un bataillon de critiques errants.

Le tour du monde en quatre-vingts pièces!...

~ Un des victorieux du moment, c'est Théodore de Banville, physionomie sympathique et bien digne d'un croquis de la chronique.

Banville, que sa *Deïdamia* vient de mettre en vedette, est un des convaincus et des inébranlables de la pleïade romantique.

Pour un beau vers, il donnerait toutes les inventions de nos ingénieurs, y compris les locomotives, le télégraphe électrique, et le reste. A ses yeux, il n'y a de réel que l'idéal.

La matière ne compte pas. Il a l'air de marcher comme vous et moi. Pas du tout, il plane.

Cela très-sincèrement, sans doute, mais avec quel esprit!

Qui n'a pas entendu Banville improviser à table quelques-uns de ces étincelants paradoxes dont il a la spécialité, ne sait pas ce que c'est que la fantaisie parisienne, que l'*humour* française.

Tenez! jetez par hasard le nom de Scribe dans la conversation, et vous verrez.

C'est effrayant! Pour le dépecer, Banville inventerait tous les matins des instruments nouveaux.

Et, — contraste curieux, — Banville est le plus bienveillant des hommes, Scribe à part. Aussi n'a-t-il que des amis.

On ferait un ou plusieurs volumes avec les mots charmants que partout il sème à pleines mains. Un au hasard.

Dernièrement, on causait devant lui d'une jeune veuve qui veut passer pour inconsolable. Toute l'année, elle vaque à ses occupations mondaines. Seulement, pendant huit jours, lorsque vient l'anniversaire de la mort de son mari, elle s'en va en Touraine le regretter sur place.

C'est dans un château de là-bas qu'il est enterré depuis 1872.

— Tiens! tiens! dit Banville, qui écoutait. Je comprends. Au lieu de faire une saison d'eaux, Mme de X... fait tous les ans une *saison de larmes*.

~ Une réponse enfantine que je trouve adorablement candide.

Auteur, une exquise fillette pas plus haute que ça... un bébé blond et rose.

Je la questionnais, l'autre jour, en l'embrassant :

— Quel âge as-tu?

Et elle, secouant sa petite tête :

— Je ne sais pas *encore!*...

Pauvre mignonne!... un temps viendra où quand on parlera d'âge, elle aura envie de répondre :

— Je ne sais plus!

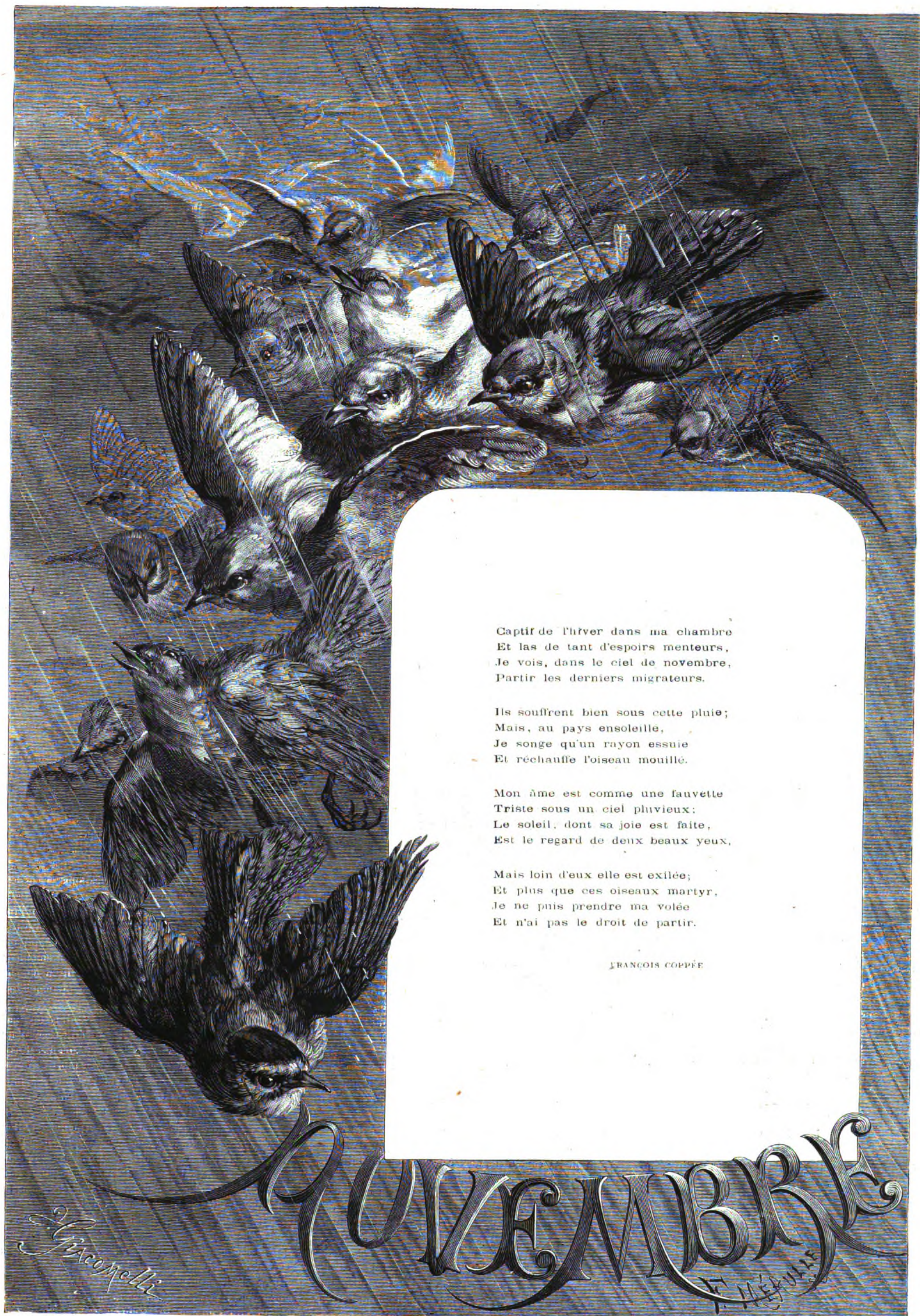
PIERRE VÉRON.



THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES. — *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*, opéra-comique en trois actes et quatre tableaux, de MM. Clairville et Delacour, musique de M. Lacome. — (Dessin de M. Vierge.)



THÉATRE DU GYMNASE. — *La comtesse Romani*, comédie en trois actes, de M. Gustave de Jalin. Mme Pasca et M. Worms. —(Dessin de M. Lix.)



NOVEMBRE. — **Les Migrations pendant la tempête.** — (Dessin de M. Giacomelli.)

NOS GRAVURES

Événements d'Orient

FAUDRA-T-IL donc revenir à des sujets de guerre, et nos batailles, nos camps, nos types de Turcs, de Serbes, de Bosniaques, de Monténégrins, à peine épuisés, allons-nous avoir à retracer de nouveaux combats avec des uniformes russes et anglais? Pour notre part, nous le regretterions infiniment; mais comme dans une publication comme la nôtre, il faut tout prévoir, nous ferons bon accueil aux croquis de M. Schouberg, notre correspondant de Vienne, qui se rend à Odessa, et à ceux de M. Ory, qui suit à peu près le même chemin en se dirigeant sur Tiflis. Aujourd'hui, M. Schouberg nous envoie une série de fort intéressants croquis de son voyage d'hiver de Vienne à Odessa. Nous en détachons avec ses types de paysans bulgares, ceux des Russes vêtus selon la saison. Ces types sont pris à Kladova, occupée par les Cosaques ainsi que par les volontaires de l'infanterie russe. En cas de guerre, cette petite forteresse de Kladova aurait une grande importance par sa situation, c'est pour cela que nous en donnons la vue. La première grande station de bateaux de Roumanie est en face, à Turn-Severin. Ici l'aspect est tout différent. Les ports, la douane, les bureaux, les boutiques sont d'une malpropreté repoussante, et les troupes roumaines qui forment le fameux cordon militaire sont à l'avenant. Ces soldats, disent nos correspondants, sont mal tenus et n'ont aucunement l'air martial, ni dans leur uniforme, ni dans leur démarche. N'empêche que nous en donnons un croquis intéressant, puisqu'il est nouveau.

Jeanne, Jeannette et Jeanneton

NOUS sommes bien en retard pour la gravure de cette charmante opérette, qui attire tant de monde chaque soir aux Folies-Dramatiques.

M. Lacome a enguirlandé ce petit trumeau d'une musique alerte et vive, fleurie et légère, où la mélodie s'enroule en spirales d'une souple abondance. Ce qui nous plaît surtout dans cette partition, qui révèle un compositeur de race bien française, c'est son élégance soutenue. Le rire y est fin, la gaieté courtoise, une nuance de sensibilité vraie s'y fait jour. — Que de jolis motifs qui feront bientôt le tour de Paris! le pétulant babillage de la descente du coche, les charmants couplets du « Bouquet » et de la « Surprise, » la romance attendrie du marmiton, qu'un Chérubin pourrait soupirer, la spirituelle chanson « du Jeune et du Vieux, » un duo bouffe entre deux gardes françaises, aussi comique et moins chargé que celui des gendarmes de *Geneviève de Brabant*.

Mlle Gélibert, dans le rôle de Jeanneton, tire un parti fort agréable et fort spirituel de sa petite voix fine et délicate. Mme Prelly est charmante aussi dans le rôle de Jeanne, et pleine de distinction. Quant à Mme Stuart, la sympathique artiste, qui perdait un enfant la veille même de la première représentation, elle a su rendre le rôle de Jeannette le plus séduisant et le plus goûté. Si elle imite, comme on dit, Mme Théo, elle détaille du moins ses couplets avec une malice et une finesse inconnues à la diva des Bouffes.

Mme Pasca

VOICI un article très en situation. Il est consacré à Mme Pasca, et c'est une main restée inconnue qui nous l'envoie; est-ce une main de femme? Nous pourrions le croire, à en juger par la délicatesse avec laquelle l'article apprécie le talent de l'éminente comédienne; mais, en même temps, quelle dureté de jugement et quelle connaissance profonde de l'art dramatique! Il n'y a qu'un critique de profession, un écrivain passé maître dans les choses du style, pour porter des sentences aussi autorisées et les rendre de cette façon. Mais le lecteur jugera; il décidera lui-même du sexe de notre correspondant; pour nous, nous n'avons qu'à écouter et à applaudir!

Je la vis pour la première fois chez son professeur Delsarte, le maître de toutes les belles traditions et des saines élégances artistiques, il y a une dizaine d'années environ.

Je me dirigeai, un jour, rue de Chaillot où il demeurait, pour voir le grand artiste, et j'arrivai malencontreusement un jour de cours. Prête à me retirer, je m'arrêtai à la porte de la salle d'étude, frappée des éclats d'une voix d'or. Doucement j'entrouvris la porte, et je me trouvai au milieu d'un véritable cénacle.

Outre les élèves, hommes et femmes, suspendus frémissants aux lèvres d'une Hermione inconnue, il y avait là (sans le nommer) le dessus du panier des auteurs dramatiques contemporains; des journalistes aussi, et en nombre. Ils étaient venus pour admirer, juger surtout, une élève de Delsarte, une élève... comme on en fait une tous les trente ans. Lui, radieux, paré de son plus beau sourire et aussi, hélas! de sa blouse grise légendaire, écoutait, ému et fier. Sa contenance trahissait un légitime orgueil, une des attitudes qu'il rendait scientifiquement d'une façon incomparable. Mais comme, chez cet artiste exquis, tout était contraste et opposition, je dois ajouter, pour être sincère, qu'il tenait sur ses genoux une tabatière, laquelle, pour le moment, se reposait.

Il me fit un signe qui commanda mon attention. Je regardai Hermione. C'était une toute jeune femme, grande, brune et pâle, délicieusement jolie. L'intelligence et la volonté se devinaient au contour ferme du menton et à la puissance veloutée du regard. Elle me rappela instantanément Rachel, et, pour la première fois depuis la mort de Phèdre, je me sentis intéressée à la vocation d'une femme qui osait évoquer un pareil souvenir. Rachel! ce nom brûlant encore, il y a dix ans, rappelait, non pas seulement un souvenir, mais presque un bonheur perdu.

Je n'ai jamais dû à Mme Pasca une heure aussi émue que dans ce jour où je l'entendis jouer Hermione.

Tous les dons heureux dont la nature l'a comblée étincelaient sous leurs faces les plus multiples. Son regard charmant, tour à tour tendre ou lançant des éclairs, donnait le frisson.

Les autres traits de sa physionomie, empreints de grâce touchante au repos, se transformaient tragiquement comme le masque le plus sévère.

Quant au geste, à la diction, le maître avait eu là, une mine riche et abondante où son succès devenait facile.

Cette audition suffisait à montrer la voie de la future comédienne, son talent souple pouvait lui permettre de prendre, sans en être écrasée comme ses devancières, l'héritage de la grande morte; elle pouvait aussi devenir une des plus remarquables prêtresses de l'art contemporain. Très modeste, elle choisit cette dernière route.

On connaît ses créations qui furent autant de succès. Elle débuta dans le *Demi-Monde*, au Gymnase. Le petit groupe de fins connaisseurs qui assistait à ce début sentit aussitôt l'avenir de ce jeune talent. Grande dame jusque sur la scène, son inexpérience des planches ne masquait nullement les grâces d'un physique attirant, ni la puissance dramatique qui se révélait déjà, ni les forces et les finesses d'une école sans rivale. Certes, Mme Pasca n'a jamais su ou voulu se souvenir de certaines traditions de fantaisie qui exigent que, si Elmire attrapait une mouche, elle aurait à la souffler délicatement de ses doigts, d'une certaine manière et non pas d'une autre. Elle avait puisé sa force à meilleure source, celle de la vie même. L'enseignement qui l'avait dirigée et complétée s'inspirait des phénomènes de la vie passionnelle.

Delsarte avait fait de cette recherche l'étude et le succès de sa vie entière. Il s'inquiétait peu de savoir comment les comédiens du siècle dernier traduisaient tel ou tel sentiment, la tradition pour lui était l'être humain lui-même; aussi, dès les premiers pas de celle qui joue aujourd'hui la comtesse Romani, on put voir dans sa façon d'écouter, de cacher une lettre, d'entrer, de sortir, dans le mouvement des sourcils, qui est une des ressources vives du geste, dans les expressions variées du sourire, une série de véritables révélations.

Fernande, Séraphine, Fanny Lear et autres créations consacrèrent ce talent hors pair qui ne connut pas, comme les vocations incertaines, les longues années d'attente.

Forcée, à un moment, de partager ces fatigues vaillantes avec une brillante et nerveuse fantaisiste, la pauvre Desclée, elle fit avec la Russie un contrat qui nous l'a enlevée cinq ans. Là-bas, elle joua, outre ses créations, *Adrienne Lecouvreur*, le *Sphinx*, le *Supplice d'une femme*, la *Princesse Georges*, etc.; tous les grands rôles enfin qui illustrèrent celles qui, à Paris, les avaient fait connaître.

Puis elle tira du rôle de Fortunio, dans *le Chandelier*, une œuvre à elle. Mme Pasca fit de cet adolescent mélancolique une nouvelle forme de son talent, qui fit fureur à Pétersbourg, tant elle y apporta d'amour, de tendresse et de jeunesse.

C'est une erreur de croire que les artistes aiment courir à l'étranger par pure spéculation. C'est un sentiment très-artistique qui dirige leurs préférences. Les Russes ou les Anglais ne les clouent pas au pilori de deux cents ou trois cents représentations d'une même pièce, véritable carcan qui est l'antipode de la nature ardente et agitée de l'artiste. Il n'y a que Paris, qui est le défilé permanent du monde entier, qui puisse offrir un pareil spectacle.

La question *recette*, primant toutes les autres, le directeur peut s'y endormir du sommeil du repu, et le comédien s'y engourdir comme une marmotte, à moins de déployer les ailes, et de fuir à jamais l'énervant labeur de chaque jour, monotone comme la journée de l'ouvrier.

Inutile d'insister sur ces résultats trop évidents. Quand les étoiles nous reviennent, c'est pour cesser de penser, de vivre, pour se mettre au vert, ce qui arrive à la quinzième ou vingtième représentation d'une pièce à succès.

Mme Pasca, qui est restée plusieurs années parmi nous, ne nous est donc apparue que dans quelques rôles; les Russes l'ont vue en cinq hivers dans tout le grand répertoire classique et moderne.

Aussi était-elle là-bas à sa vraie place, la seule où nous voudrions la voir à Paris.

Elle reparaît aujourd'hui dans une pièce faite pour elle, et qui porte à chacune de ses situations saillantes la marque de fabrique de l'immortel psychologue et penseur Dumas.

Nous avons revu ce doux sourire, ce regard enivrant, toute cette physionomie, tantôt terrible, tantôt irrésistible dans sa tendresse! Une sirène, comme dit Romani, et il n'y a rien à ajouter à ce portrait.

Comme elle sait écouter! Tout en elle révèle le grand art, tout, son naturel, sa simplicité charmante, une spontanéité électrique qui déguisent absolument l'effort ou l'étude. Elle a l'air d'une très-grande dame qui joue la comédie, comme si elle était née armée de toutes pièces pour cela.

Si de sa vie de théâtre on passe à l'autre, on a le bonheur de connaître une des très-rares femmes qui vaillent la peine d'être prises au sérieux. Droite et fine, distinguée d'esprit, profondément instruite, lettrée, musicienne consommée, tous ces dons et ces cultures en font un esprit délicat et une fortune pour ses amis. Les femmes de théâtre sont souvent bien limitées, en dehors de leurs succès et de la concentration forcée où les tient leur métier. Celle-ci vous fait oublier, dans l'intimité, et quelquefois complétement, qu'elle est une des reines de son art, tant le charme qu'elle impose par ses grâces aimables et mondaines est puissant.

Elle habite, avenue d'Eylau, avec sa fille, un petit appartement qui serait modeste, sans les trésors d'art, de talent et d'orfévrerie que l'enthousiasme des Russes ou le culte des amis y a entassés à ne plus savoir où mettre le pied. Ce charmant musée peint la femme pour ce qu'elle vaut et pour ce qu'elle est aimée.

Rien d'éclatant ni d'insolemment riche; mais, outre les deux portraits d'elle et de sa fille, peints par Bonnat et Labrichon, une petite toile offerte par chacun des grands peintres; des souvenirs de Nilsson, sa meilleure amie, des portraits de femmes russes du plus grand monde, ses intimes; le coussin ou le tapis brodé par quelque enthousiaste princesse moscovite; un ours noir tué par Mmes Pasca et Nilsson; un portrait de George Sand, avec une dédicace affectueuse... Rien ne manque à ce temple de l'amitié dont la prêtresse sait si bien aimer ses amis.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à souhaiter à cette grande artiste le bâton de maréchal qui lui est dû, son entrée au Théâtre-Français.

On cherche depuis longtemps quelle raison *classique*

peut exclure Mme Pasca de la correcte confrérie, quand un la ent tout de tempérament comme Sophie Croizette y a la première place. Mystère et Conservatoire!

Continuons donc à l'applaudir, à retrouver auprès d'elle une partie de ce que Rachel nous avait emporté, et espérons qu'un jour viendra bientôt où on ouvrira à notre artiste aimée la scène où a grandi l'*autre* et où elle a dû mourir! — UNE ABONNÉE.

Exposition univeselle de 1878

LA SECTION ÉTRANGÈRE DE L'EXPOSITION DE 1878

Nous continuons toujours avec les mêmes restrictions la publication de la série des principaux bâtiments de l'Exposition de 1878, que nous avons commencée dans nos précédents numéros, en donnant aujourd'hui à nos lecteurs le projet de la façade de la section étrangère, sur l'une des avenues intérieures du palais du Champ-de-Mars. Deux avenues parallèles doivent s'étendre du grand vestibule du pont d'Iéna au grand vestibule de l'École-Militaire. Entre ces avenues seront situés les bâtiments de l'Exposition des beaux-arts et le jardin central. Sur le côté d'une des avenues — celle qui est voisine de l'avenue de Labourdonnaye — se trouvera la section française. Sur le côté de l'autre avenue — celle qui est voisine de l'avenue de Suffren — se trouvera cette section étrangère, qui a été établie par un habile architecte attaché à la section étrangère, M. Bernard, sur les indications du directeur de cette section.

Avant de faire la description de cette intéressante suite de constructions, nous devons dire que chacun des groupes que nous représentons doit être relié à son voisin, sur une longueur de 650 mètres, par d'élégants velums qu'il était inutile de répéter dix ou douze fois, et dont nous donnons le croquis à part.

Il est aussi très-important, pour les étrangers surtout, de savoir que cette façade étrangère est un simple projet soumis à l'appréciation des commissions étrangères, pour leur indiquer dans quel ordre d'idées cette façade a été conçue. Chacune sera libre d'adopter pour son tronçon, celui de ses styles nationaux qui lui conviendra le mieux en respectant les côtés généraux du projet. Chacune opérera à ses frais. Beaucoup de pays ont déjà adopté cette idée, et font de sa mise à exécution l'objet de concours entre leurs architectes nationaux, leurs artistes, leurs ornemanistes et leurs entrepreneurs.

Dans cedit projet, qui nous est communiqué par la direction de la section étrangère, nous trouvons d'abord l'Allemagne (si Allemagne il y a), à laquelle on a offert deux immenses travées qui auront le style du château d'Heidelberg.

La Belgique occupe ensuite une bande de terrain large de 40 mètres. Sa façade se compose d'un beffroi, réduction exacte d'un de ceux de ses célèbres hôtels de ville, d'une maison particulière et d'une de ses écoles.

Les Pays-Bas sont voisins; ils se font remarquer par un de leurs beaux pignons, si fréquents dans les sept provinces unies, et une de ces tours carrées qui dominent les portes de ville de la Noord-Holland.

La Suisse sera représentée par un large chalet et une tourelle dont les façades seront peintes, pour leur donner le caractère des habitations typiques de certaines parties de l'Oberland bernois.

Le Danemark aura aussi son chalet, dont l'architecture primitive rappelle de beaucoup celle de nos vieilles maisons normandes. La Suède et la Norvège seront représentées par un chalet dalécarlien au toit couvert de gazon, sur lequel les paysans de cette contrée font paître leurs moutons; leurs habitations sont construites en pilotis sur le terrain marécageux de la Dalécarlie. A côté de ce chalet s'élève la tourelle de la maison de Gustave Wasa, recouverte d'écailles de bois.

Voici ensuite l'Espagne, qui a pris pour type la maison de la Gralla, à Barcelone. A côté, plus sévère d'architecture, mais tout aussi colorée, est construite la maison portugaise. Puis la Grèce moderne exhibe sa coquette habitation à la fraîche décoration polychrome. A côté est un groupe d'édifices turcs, sur la façade desquels se détache en relief un large moucharabieh, et où s'abriteront l'Égypte et Tunis. Au delà s'élève une tour de porcelaine, dominant le vaste palais japonais. La maison chinoise, qui vient ensuite, est la reproduction exacte de la coquette résidence de Mme de Bourboulon, à Tien-Sin. A côté, s'élève, majestueux et brillant, le dôme doré du palais de Téhéran, résidence du shah de Perse. La petite maison de Siam, qui lui est contiguë, est une de ces pittoresques habitations siamoises qu'on rencontre au bord des grands fleuves. L'Orient s'arrête là.

Nous voici en Autriche, représentée par la vieille maison d'Inspruck en Tyrol, la ferme de la Haute-Autriche et la chaumière hongroise. A côté l'Italie, figurée par le magnifique palais vénitien de Saint-Marc, baignant ses substructions dans un fragment de canal sur lequel vogue une gondole.

Le clocher doré d'un kanac moscovite nous annonce la Russie. Au pied de la tourelle, sous un abri léger, un moujick à la chemise de soie écarlate installera un dépôt de thé à la russe.

Les États-Unis sont mitoyens de la Russie, avec leur architecture nationale, c'est-à-dire l'architecture pratique, la maison qui se monte et se démonte et qu'un train emporte avec les ouvriers qui l'élèveront au bord des grands lacs ou dans les vastes plaines de la Prairie.

Puis voilà le bâtiment du Brésil et des républiques hispano-américaines, sur le devant duquel s'élève la chaumière des bords de l'Amazone, faite d'écorces et décorée de plumes.

Plus loin, c'est l'Angleterre. Une vaste section, ayant la façade du merveilleux palais des Sept, à Lahore, est destinée à ses colonies. Enfin, un bâtiment à l'architecture sévère, dans le style de Westminster, abrite l'exposition anglaise proprement dite.

Donc, en se promenant le long de cette avenue, on fera un véritable voyage autour du monde. Rien de plus intéressant que l'excursion qu'on pourra faire dans cette galerie éclairée tour à tour par les châssis de bois des chaumières, les vitraux à losanges de plomb des édifices gothiques, et les rosaces multicolores des palais orientaux.

L'avenue étrangère aura un pendant dans l'avenue française, qui montrera aussi, sur une seule ligne de 650 mètres, les spécimens de l'architecture de nos provinces aux diverses époques de notre histoire nationale.

Diaz

Un de nos plus célèbres peintres paysagistes, Diaz, vient de mourir à Menton, le 18 novembre dernier.

Diaz (Narciso-Virgile Diaz de la Pena) était né en 1811, à Bordeaux. Il débuta au Salon de 1831 par des esquisses de paysage. Bientôt l'avant-garde du public, cette jeunesse enthousiaste que vivifiait le grand mouvement littéraire de l'époque, remarqua et adopta ce poëte des bois touffus tout ruisselants de soleil, où rêvaient des nymphes élégantes, des odalisques au beau corps, où des amours voltigeaient comme des papillons de chair.

Les débuts de Diaz furent rudes et la vie était difficile. Comme Millet, comme Théodore Rousseau, comme Jules Dupré, ce coloriste d'un talent si exquis eut à lutter longtemps contre le goût arriéré des amateurs, encore qu'il fût déjà couronné comme un triomphateur par les grands poëtes et par les grands peintres.

Puis, l'éducation de la foule ayant été faite par ces « romantiques », qui sont toujours l'orgueil de leurs contemporains et de leurs disciples, la carrière de Diaz vit ses difficultés s'aplanir et les amateurs de tous les pays tinrent à honneur de placer ses toiles dans leurs galeries.

Ses principales œuvres sont : les *Environs de Saragosse* (1834); la *Bataille de Medina-Cœli* (1835); l'*Adoration des Bergers* (1836); le *Vieux Ben-Emeck* (1837); la *Nymphe de Calypso* (1840); le *Rêve* (1841); *Vue du Bas-Bréau*, l'*Orientale*, le *Maléfice*, les *Bohémiens*, la *Baigneuse*, l'*Amour désarmé* (1851). A l'Exposition de 1855, il envoya les *Présents de l'Amour*, la *Rivale*, les *Deux Nymphes*. Au Salon de 1859, il exposa *Galathée*, l'*Education de l'Amour*, *Vénus et Adonis*, la *Mare aux vipères*.

Diaz avait obtenu une 3e médaille en 1844, une 2e en 1846, et une 1re en 1848. Il avait été décoré en mai 1851.

Nous sommes heureux de pouvoir publier, en même temps qu'un modeste portrait (le temps nous a manqué pour faire plus grand et mieux), une de ces œuvres charmantes dans lesquelles le peintre excellait. Pourquoi ne pouvons-nous rendre la couleur de ce poétique tableau de fleurs.

L'Élection présidentielle aux États-Unis

En attendant le résultat définitif de l'élection présidentielle aux Etat-Unis, nous donnons aujourd'hui le portrait des deux candidats à ce poste suprême, MM. Tilden et Hayes.

M. Samuel-Jones Tilden, candidat démocratique, est un homme de loi des plus distingués et un des membres les plus éminents du parti libéral. Il est âgé de soixante-deux ans et descend d'une ancienne famille de puritains, les Tilden du Kent, qui furent alliés à la maison d'Olivier Cromwell. Joseph Tilden était un de ces hardis aventuriers maritimes qui lancèrent le *May-Flower*, tandis que son frère, Nathaniel Tilden, émigra aux Etats-Unis, en 1634, et s'établit dans la ville de Scituate. Plus tard, la famille des Tilden vint se fixer dans la contrée de Columbia, à New-York, où M. Samuel-Jones Tilden est né. Son père, Elon Tilden, était un démocrate des plus avancés, et le fils l'a fidèlement suivi dans cette voie politique. De bonne heure Samuel Tilden montra de grandes dispositions pour la littérature et l'étude des lois, et, à l'âge de dix-huit ans, écrivit un traité contre une coalition qui avait été projetée entre les Masons et les Whigs. Après de brillantes études au collége Yale, il essaya d'éditer le journal le *New-York News* et fut élu à la Chambre basse de New-York. Nous le trouvons ensuite attaquant avec énergie et renversant finalement le « Ring », dont il força quelques membres à rendre leurs biens mal acquis. Cette victoire lui procura une telle renommée qu'il fut nommé gouverneur de l'État de New-York, en l'emportant sur le général Dix, son concurrent, dans cette élection. Aussi devint-il le démocrate le plus aimé de son époque et fut choisi à l'unanimité comme candidat président à la Convention de Saint-Louis et représentant les intérêts et les idées des Etats de l'Est, en opposition à ceux des Etats de l'Ouest.

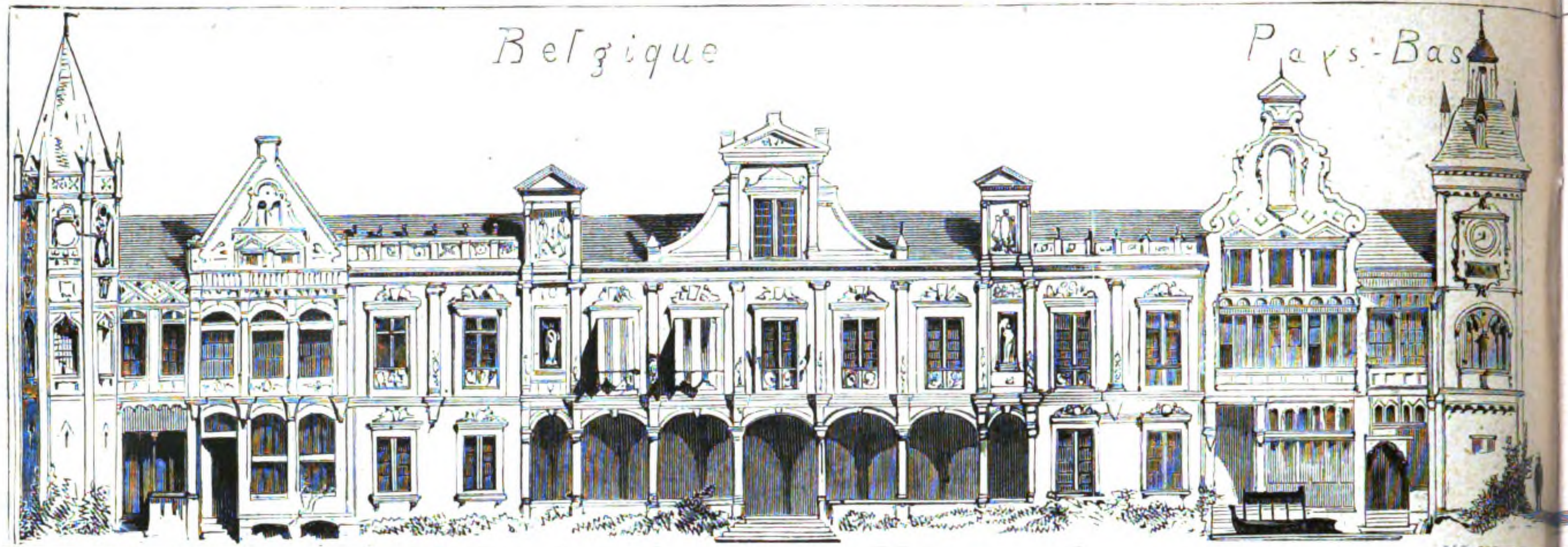
M. Rutherford B. Hayes, le candidat républicain, est un homme peu connu, même dans son propre pays, où il est resté assez obscur jusqu'à sa nomination de gouverneur de l'Ohio, place qu'il a remplie avec assez de succès pour lui mériter d'être choisi, à la convention de Cincinnati, comme candidat à la présidence des Etats-Unis. M. Hayes est âgé de cinquante-quatre ans et, comme son concurrent, est un homme de loi des plus éminents. Il a été élevé au collége Remyon (Ohio) et à l'Ecole de Cambridge. De 1858 à 1861, il remplit les fonctions de solicitor de la cité de Cincinnati et, en 1864, fut élu représentant au Congrès de l'Ohio. En 1866, il fut délégué à la « Loyalist Convention », à Philadelphie, et à la « Soldiers Convention », à Pittsburg. Il fut élu au Congrès à la session suivante; mais il donna sa démission en 1867 et fut, peu après, choisi comme gouverneur de l'Ohio. M. Hayes n'est pas, à vrai dire, un grand homme politique, mais on dit cependant qu'il est rempli d'intégrité et d'une très-grande capacité administrative, deux qualités très-importantes pour un candidat présidentiel.

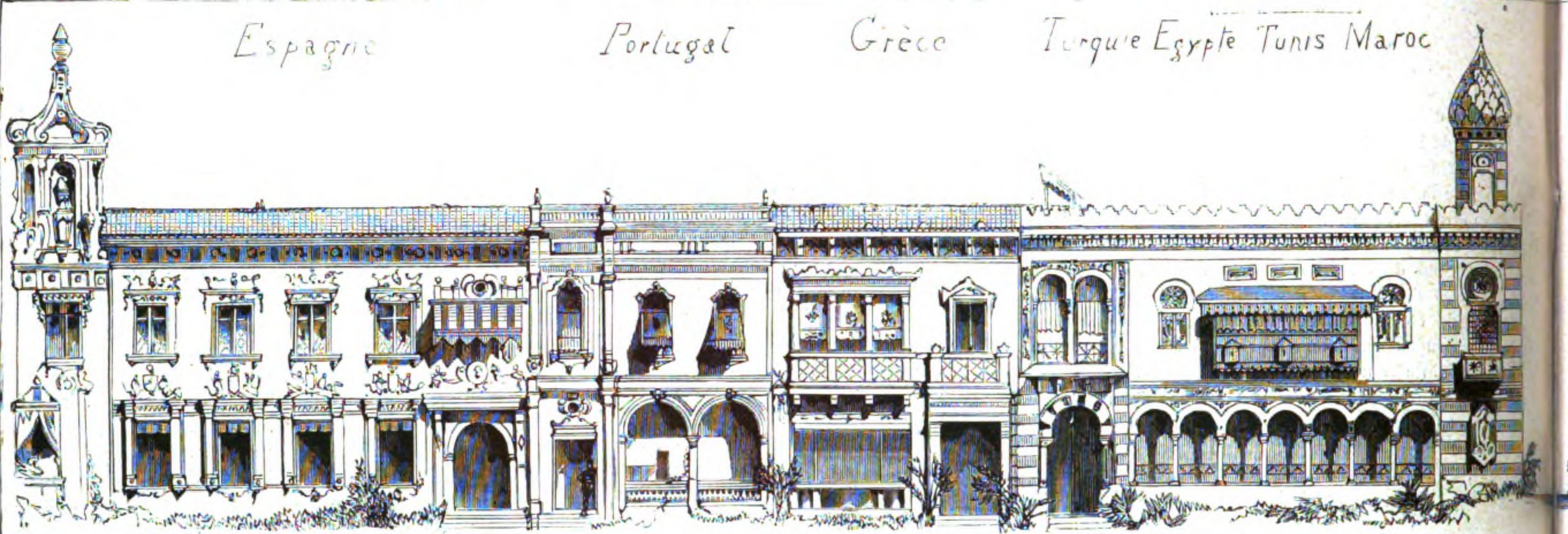
Inauguration de la nouvelle Manufacture de Sèvres

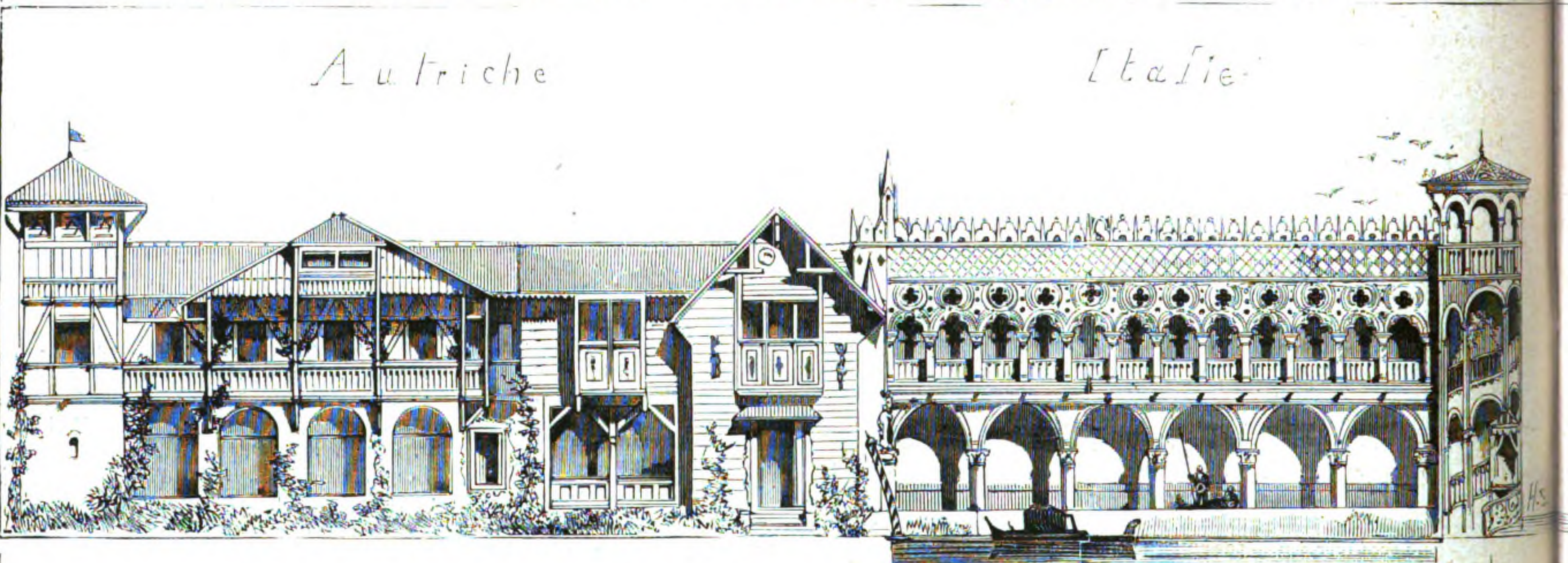
L'INAUGURATION des nouveaux bâtiments de la manufature de porcelaine et de mosaïque a eu lieu samedi 18 novembre. On sait que cet édifice est construit dans la partie du parc de Saint-Cloud qui confine à la route de Versailles.

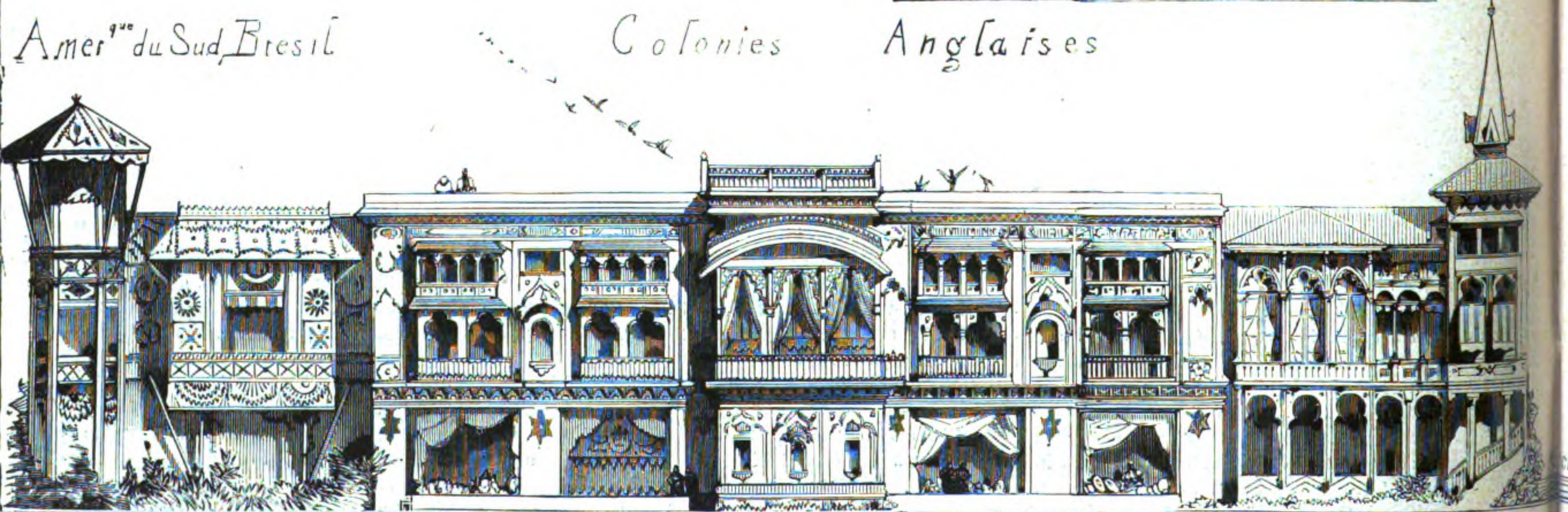
A deux heures, le maréchal de Mac-Mahon, accompagné du général d'Abzac, de M. Waddington, ministre de l'instruction publique, de M. le marquis de Chennevières, directeur des Beaux-Arts, est venu présider à l'inauguration du nouveau musée céramique. Il a été reçu par le directeur et le personnel de l'établissement, et a d'abord visité les galeries d'exposition où se trouvaient de nombreux invités, la plupart sénateurs et députés, qui lui ont fait l'accueil le plus sympathique.

Le musée céramique est installé dans toute la longueur du premier étage; de chaque côté de la porte d'entrée, on remarque un ours et un rhinocéros, produits remarquables des fabriques de Meissen, et qui datent de la première moitié du siècle dernier. Parmi les richesses cé-



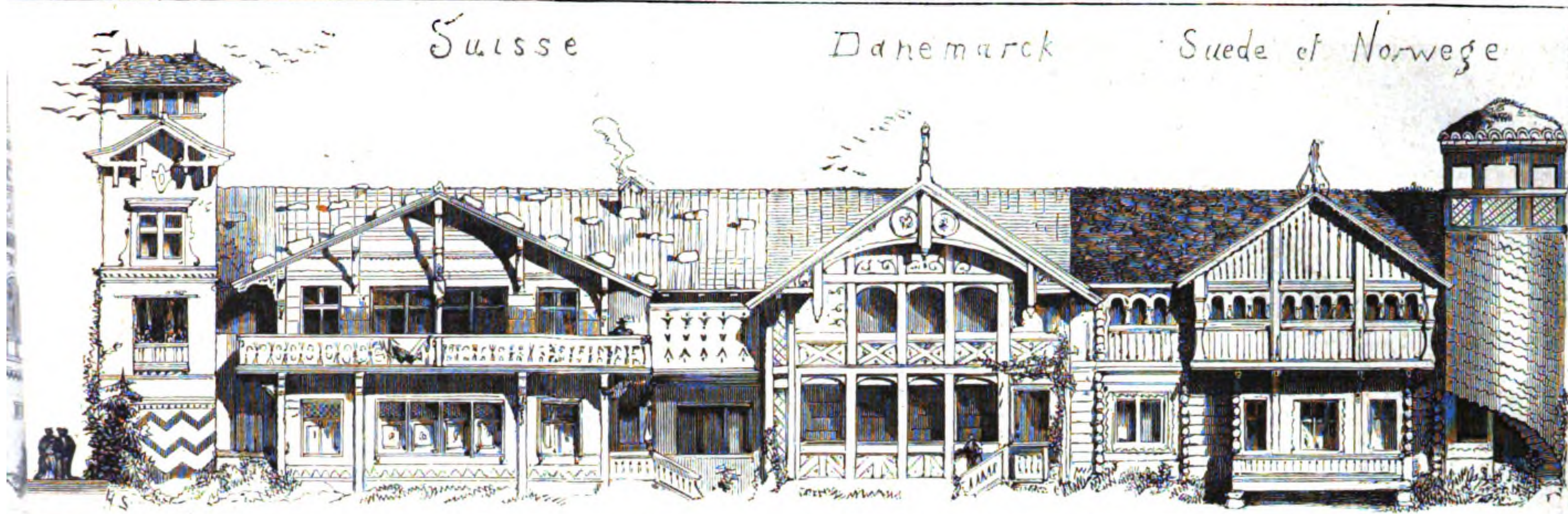


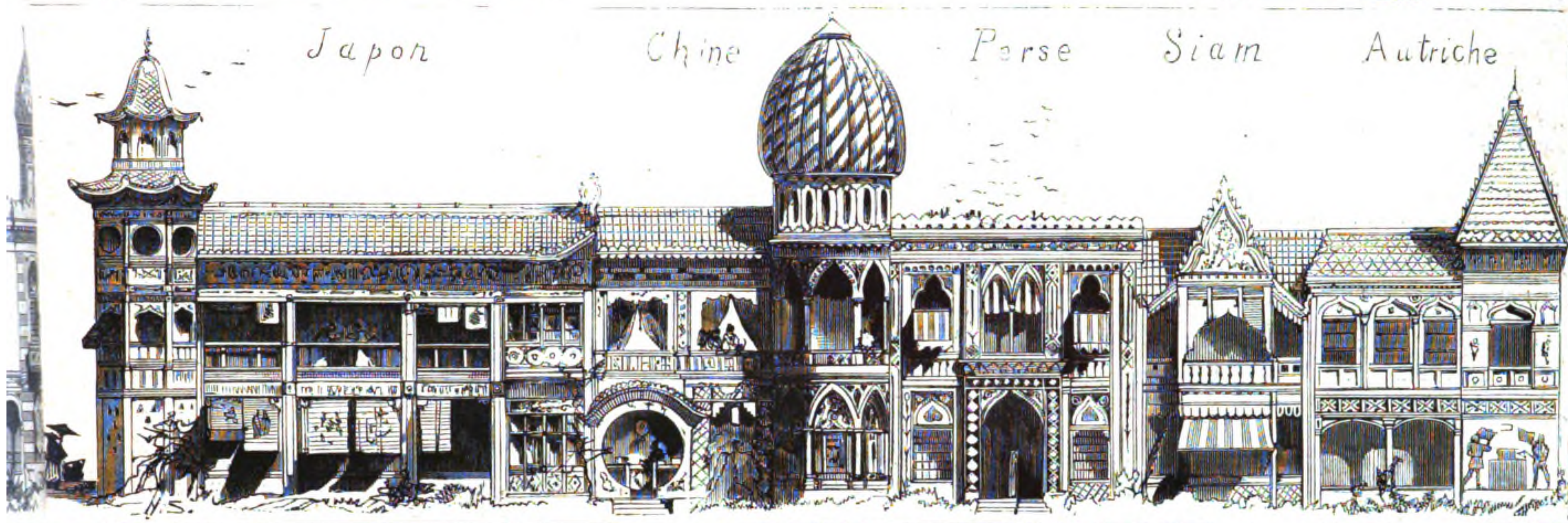


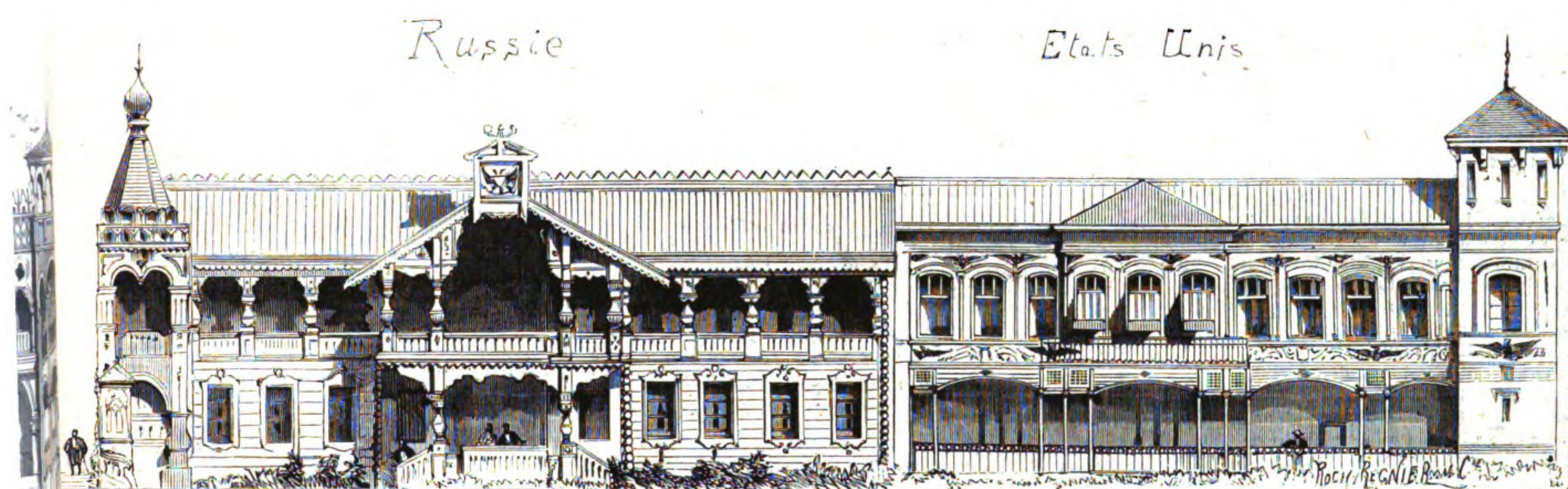


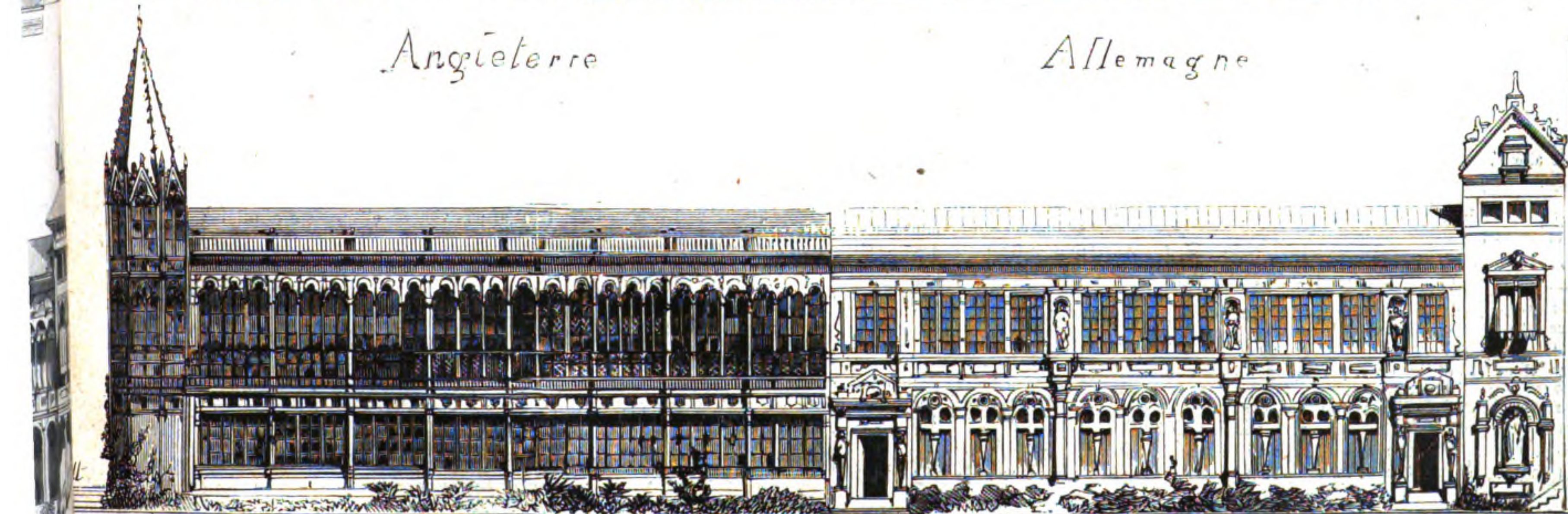
EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878. — Projet de façade internationale, proposé à l'acceptation de la Commission

(Chaque groupe doit être relié au suivant par









gère. — (Dessin de M. Scott, d'après le travail présenté par la Direction des sections étrangères et adopté par le Commissaire général.)

dont on trouvera le dessin à la dernière page.)

ramiques qui garnissent ce musée, nous citerons un adorable vase blanc de Sèvres, deux beaux vases à frises circulaires de personnages peints par Béranger au commencement de ce siècle, celui de M. Gobert, la belle et grande jatte de M. Paul Avisse, des vases si purs et si riches d'ornementation de la Grèce antique, des merveilleux plats hispano-arabes et italiens des quinzième et seizième siècles; des produits rouennais aux décorations si riches et si variées, etc.

Pendant cette visite au Musée, M. Gambetta est venu saluer le maréchal de Mac-Mahon et s'est entretenu quelques instants avec lui.

De là, le Maréchal est descendu aux salles et aux ateliers affectés à tous les services de la nouvelle fabrique, et a visité ensuite les ateliers de mosaïque nouvellement créés et dirigés par M. Poggesi, un des maîtres mosaïstes du Vatican.

Des ateliers des peintres et des sculpteurs, de ceux des tourneurs, où le Maréchal a paru s'intéresser vivement aux travaux exécutés devant lui par M. Alexis Bernardin, des fours, de l'émaillage, etc., les visiteurs ont enfin passé aux magasins d'exposition des produits modernes de Sèvres; là se trouvent ces vases aux formes si élégantes, dont les décorations sont signées Froment, Gobert, Bulot, de Courcy, Brunel, Barriat, etc.

Le duc de Magenta a adressé de cordiales félicitations à M. Louis Robert, directeur de la manufacture, et à M. Champfleury, chef des collections. Il a remis au premier la croix d'officier de la Légion d'honneur, et au second les palmes d'officier de l'Académie.

Nous avons publié une vue d'ensemble de la nouvelle manufacture dans notre n° 399, nous n'avions donc plus qu'à signaler cette visite du Maréchal dont on a fait un petit événement politique.

LES DIEUX QU'ON BRISE

XXI

DEUXIÈME A QUELQUES ÉCRIVAINS

A M. ÉMILE ZOLA

Je ne vous connais point, monsieur. Tant mieux pour moi.

Vous êtes parmi ceux qui s'imposent la loi
D'insulter chaque jour tout ce que l'on respecte.
Celui qui veut trouver une pensée abjecte
Prend un livre de vous, et le lit au hasard.
Je suis déjà venu fustiger, pour ma part,
Tous ceux qui, tels que vous, se font pourrisseurs d'âmes,
Et cela, par pudeur pour les honnêtes femmes.
Aujourd'hui, c'est à vous que je viens m'adresser.
Vous êtes parvenu, monsieur, à dépasser
Ce qu'on avait écrit de plus épouvantable.
Très-artiste, et doué d'un talent véritable,
Vous avez dit : « Prenons les vices les plus bas;
« Balzac est un trembleur que je vais couler bas;
« Après tout, les Goncourt sont des écrivains ternes :
« Moi, je veux remuer tous les fumiers modernes! »
Alors, vous avez peint la honte avec amour.
Ce que l'on n'avait pas osé jusqu'à ce jour,
Vous l'avez fait. C'était trop peu de l'adultère :
La sourde passion qui vit dans le mystère
Peut avoir son excuse à défaut de grandeur;
A vous, il fallait plus; il fallait la hideur
Du vice abject, issu d'Atrée et de Thyeste
Et vous avez chanté la beauté de l'inceste!

Le livre fut très-lu, comme on lit aujourd'hui.
Il est vrai que tous ceux qui discutaient sur lui
Disaient, en souriant, entre hommes, à l'oreille :
« — Lisez donc ça! c'est d'une audace sans pareille :
« Et des descriptions d'une immoralité!... »
Bref, ce fut un succès, et fort peu contesté;
Mais un de ces succès ne donnant guère envie
Qu'à ceux qui font métier de la pornographie!

Aujourd'hui vous poussez le crime encor plus loin.
Quand nous sommes vaincus, quand nous aurions besoin
D'exemples surhumains pour nous refaire une âme;
Quand nous avons joué le plus terrible drame
Auquel aient assisté les peuples de ce temps,
Quand il nous faut à tous les livres excitants
Qu'écrivirent Kœrner et Arndt pour l'Allemagne;
Quand enfin nous voyons à travers la campagne
L'invasion laissant son stigmate partout,
Au lieu de nous aider à demeurer debout,
En exaltant l'essor de ces vertus guerrières,
Qui font l'homme plus grand, et les âmes plus fières,
Vous descendez encor dans la fange un degré,
Avec un livre tel, qu'on demeure effaré
En ne discernant pas, si dans cette entreprise
La mauvaise action dépasse la bêtise!

J'ai lu l'*Assommoir*. C'est écœurant. Je suppose
Que vous désiriez en publiant... cette chose,
Susciter tout le bruit qu'on fait autour de vous.
En ce cas, je vous plains. Car parmi les dégoûts
Qu'inspire votre œuvre, à travers le monde sa'
Où votre livre entier effrontément s'étale,
Comme par éclaircie on distingue souvent
Un artiste, — un artiste irritant, dissolvant,
Mais réel. Je voudrais, — je le confesse! — croire
Que vous avez songé quelquefois à la gloire,
Pas toujours au tapage, enfin que vous avez
Un but, un idéal plus haut que vous rêvez.
Je ne l'ai pas vu. Quel est le but de ce livre?
Cherchons. Vous êtes-vous rappelé l'ilote ivre,
Que chaque père à Sparte offrait à son enfant?
Voyant des ouvriers paresseux et vivant
Dans la crapulerie... (un mot de votre langue!)
Avez vous jugé bon, au lieu d'une harangue,
De leur montrer leur vice hideusement à nu?

Soit. Remarquez que l'on n'est jamais parvenu
A corriger le mal en en faisant parade.
L'homme vicieux est comme un être malade
Auquel il ne faut pas délabrer la raison.
Quand le chirurgien tente une guérison,
Il panse la blessure avec soin et console
Celui qui souffre avec une douce parole;
Il ne lui montre pas une plaie à côté,
En lui disant : « Voilà ton mal! » La vérité,
Pour lui, consiste à voir quel remède il faut suivre :
Il ne lui décrit pas sa plaie, il l'en délivre!

Êtes-vous donc le seul qui demeuriez pensif
Devant ce cabaret, où l'ouvrier oisif
Que la corruption traîne de chute en chute,
D'un homme qu'il était devient vite une brute?
Non, certes! Tous ont fait, et moi tout le premier,
Le rêve de guérir ce vice coutumier;
Mais je l'aurais tenté d'une façon plus haute.
J'aurais montré, non pas la laideur de la faute,
Mais la mâle beauté que donne la vertu;
Ce vice, je l'aurais corps à corps combattu,
Peignant au malheureux frappé de cet ulcère,
Non point ce qu'il a fait, mais ce qu'il devrait faire!

Mais vous ne pouvez pas, monsieur, agir ainsi.
Votre école maudite a tenté jusqu'ici
De tuer la croyance aux vérités sublimes.
Regardez aujourd'hui : ce sont là vos victimes!

L'assommoir, c'est bien moins le cabaret peuplé
Que l'église déserte et le prêtre immolé.
Quoi! vous avez atteint, dans l'âme populaire,
L'amour sacré de Dieu; vous jetez la colère
De la foule, sur nous, disciples de Jésus;
Et quand enfin ce peuple est à vous, ne croit plus,
Insulte Dieu, proscrit le culte et ses ministres,
Vous criez qu'il succombe à des hontes sinistres!
Lui qui ne croit à rien, qui n'est tenu par rien,
Pourquoi donc voulez-vous qu'il s'abandonne au bien?
L'instinct humain est tel qu'il porte au mal sans cesse :
Depuis dix-huit cents ans c'est Dieu qui le redresse;
Ne lui demandez pas d'être plus éclairé
Et moins sujet au mal quand Dieu s'est retiré!

Je finis. Vous avez mal agi. Hors de France
Un ennemi nous guette, et dans notre ignorance
De tout ce que sur nous répète l'étranger,
Nous ne nous doutons pas de ce qu'il peut songer.
Je vous l'apprendrai, moi! Votre livre a fait dire
Partout que nous devions être pris de délire,
Puisqu'il se produisait un ouvrage pareil
Sans qu'on stigmatisât l'auteur en plein soleil!
En vain, chacun de nous a flétri votre école :
On tenait à vous croire en effet sur parole!
C'est pourquoi j'ai voulu faire entendre ma voix,
Si faible qu'elle fût, pour qu'au moins une fois
Un poëte, lâchant la bride à sa colère,
Condamnât hautement votre œuvre tout entière
Afin de la clouer vivante aux piloris
De ces vers indignés qu'a créés mon mépris!

ALBERT DELPIT.

Paris, 22 novembre 1876.

COURRIER DU PALAIS

Le procès financier en Russie. — Les condamnations. — Les guildes. — Un retard expliqué. — Encore un chevalier d'industrie. — La pente dangereuse. — Bigame et faussaire. — Les deux femmes devant la cour d'assises. — Toujours le couteau. — Répression sévère. — Sir Richard Wallace. — Les bêtes féroces. — Nouvelle forme de [illegible]. — Qui l'emportera?

Le grand procès de la « Banque des prêts de Moscou » est terminé; une dépêche télégraphique nous en fait connaître le résultat. L'arrêt, rendu le 2 novembre, condamne les deux directeurs de la Banque, Polianski et Landau, à la déportation à vie dans le gouvernement de Tomsk; Stroussberg, au bannissement à l'étranger, avec défense de rentrer en Russie; Borissovsky, à la déportation à vie dans le gouvernement d'Olonetz, avec défense de quitter pendant un an le lieu de son internement; Schumacher, à un mois d'emprisonnement, et tous à la perte de leurs droits.

Nous signalions, dans l'exposé des débats que contient le dernier numéro du *Monde illustré*, les formes toutes françaises adoptées par la juridiction criminelle russe, et il nous reste à faire remarquer la composition du jury, dont le chef était M. Boline, marchand de première guilde; les autres jurés étaient des marchands, des artisans et même des paysans. Notre attention s'était portée surtout sur ce titre de « marchands de première ou de deuxième guilde » qui accompagne les noms de quelques-uns des accusés et dont la signification ne répond à aucune idée française. Les *guildes*, dont on trouve des vestiges, dès le quinzième siècle, dans l'histoire de Russie, sont l'imitation d'institutions analogues de marchands qui ont existé, au moyen âge, dans toutes les villes commerçantes de l'Europe septentrionale et occidentale, notamment dans les villes hanséatiques. Ce sont probablement les marchands installés en Russie par ces dernières qui y ont introduit les guildes. Elles avaient autrefois des priviléges et prérogatives qui ont achevé de disparaître dans le mouvement de réforme du commencement du règne d'Alexandre II; il reste cependant aux membres de la première et deuxième guilde le droit d'entrée à la cour en certaines occasions. Il y a trois guildes; la différence entre elles est déterminée par la valeur déclarée du capital roulant d'un marchand et, par conséquent, par l'élévation proportionnelle du prix de la patente. Cela revient à dire que les négociants et marchands patentables sont divisés en trois classes. Il existe un degré au-dessus de la première guilde, celui du « bourgeois notable ».

Par cette époque de télégraphe électrique, nos lecteurs ont pu s'étonner de ce que l'arrêt de la cour d'assises de Moscou, rendu le 2 novembre, ne nous était pas encore parvenu lors de notre dernier courrier, et, faute d'un peu de réflexion, j'en ai été surpris comme eux. Je me suis rappelé à propos que le 2 novembre du calendrier russe répond au 14 novembre de notre calendrier.

Bien que les cours d'assises, — en France, bien entendu, — aient présenté cette semaine un certain intérêt, j'ai hâte de terminer l'analyse de ces gros crimes pour causer plus paisiblement des petits délits correctionnels, ou, mieux encore, des différends singuliers dont le tribunal civil est appelé à connaître. Je commence par ce triste personnage que la cour d'assises de la Seine a condamné à quinze ans de travaux forcés. Il n'est pas vieux, cet étrange criminel; il n'a que trente-huit ans, et si, sur l'exposé de ses antécédents, on vous avait appelé à tracer son horoscope, vous ne lui auriez pas, à coup sûr, prédit autre chose que des condamnations pour escroquerie. Mais ce serait là une leçon profitable pour les chevaliers d'aventures, pour les aigrefins qui se flattent de rester dans telle ou telle prévision du code pénal; sur ces chemins-là, on glisse facilement de la manœuvre frauduleuse au faux en écriture publique et privée, du délit au crime. Gleize a été garçon meunier, charcutier, et, en 1864, il est parvenu à prendre femme dans une famille honorable de marchands du département de l'Ariége. Il paraît que, pendant neuf ans, il s'est assez bien conduit; mais, en 1874, le voilà qui se met en route pour les différentes sta-

tions d'eaux des Pyrénées. Il est devenu Gleize de Vernon, puis le marquis de Vernon, et il ébauche un nouveau mariage, que fort heureusement viennent rompre des renseignements précis. Ce drôle qui, en dépit de son teint pâle et de sa belle barbe noire dont il paraît très-fier, a fort mauvaise façon, soutient son rôle tant bien que mal. Il est revenu à Saint-Girons pour battre beaucoup sa femme et un peu sa belle-mère; c'est dans la voiture de cette dernière qu'il se met en route pour recommencer ses courses aventureuses. Arrivé à Toulouse, il vend voiture et cheval; il se fait remettre, au nom de sa belle-mère, 100 kilogrammes de graisse, 100 kilogrammes de saucisson et 400 francs, et le voilà qui arrive à Paris. Là, plus marquis de Vernon que jamais, il se fait envoyer l'acte de naissance du véritable marquis de Vernon et les actes de décès des parents de ce jeune homme, et ce n'est pas Gleize, c'est Sosthènes-Jules-Joseph Balley de Vernon, qui épouse devant M. le maire du 7e arrondissement Mlle Gabrielle Bergomioux. La véritable famille de Vernon apprend cela, et aussitôt une plainte est déposée au parquet; mais déjà Gleize est établi bandagiste à Bruxelles avec l'argent que lui fournit sa seconde femme. Cet innocent bigame a prétendu que la famille de Gabrielle Bergomioux l'avait forcé à contracter ce second mariage et même l'avait trompé sur les conséquences qu'il pourrait avoir. Ainsi, ce n'est pas lui qui est coupable; les vrais coupables sont : d'abord sa femme légitime, qui vient avec un pénible embarras raconter les sévices dont elle a été victime, et qui l'ont forcée à demander sa séparation de corps pour conserver du pain à ses trois enfants; puis la seconde, celle qu'il a si indignement trompée et qui cherche encore à atténuer sa faute dans sa déposition.

Quelques mots suffiront pour André Grimm, ce jeune Alsacien de dix-huit ans, qui cherche querelle à tout le monde et ne discute jamais que le couteau à la main. Il était un soir au *Bal Musette*; il provoque trois ou quatre jeunes gens qu'il rencontre, il les invite à sortir pour se battre et il est muni d'un couteau dont la lame, aiguë et fixée, a 9 centimètres de longueur. Du premier coup, il perfore le crâne d'un nommé Gontier, et il blesse quatre fois un autre jeune homme qui le poursuit et parvient à le faire arrêter. Le verdict et l'arrêt ont été justement sévères cette fois; Grimm est condamné à douze ans de travaux forcés et à vingt ans de surveillance.

Je n'ai pas besoin, je pense, de vous rappeler la biographie de sir Richard Wallace, membre de la Chambre des communes d'Angleterre; son nom est bien connu en France, et surtout à Paris, depuis le siége. Eh bien! sir Richard Wallace, propriétaire de deux immeubles contigus, situés rue Taitbout et boulevard des Italiens, a loué en 1873, par bail authentique, à M. Oller des terrains dépendant de ces immeubles pour y construire la salle des *Fantaisies-Parisiennes*. Certaines clauses du bail portent que le preneur ne pourra exploiter là d'autre industrie que celle d'un théâtre-concert, ni introduire dans son établissement aucun animal pouvant troubler la tranquillité des autres locataires. M. Oller, qui précisément vient d'engager le dompteur Delmonico, ses lions, ses tigres et ses panthères, soutient que cela rentre dans l'industrie d'un théâtre-concert. — Il invoque l'exemple des *Folies-Bergère* dont l'imprésario a sans scrupule varié les plaisirs de son public avec la même exhibition. Après tout, dit M. Oller, par l'organe de son avoué, les fauves ne rugissent pas plus fort que les cuivres de notre orchestre! L'avoué du noble et populaire baronnet répond que les autres locataires ne sont pas de cet avis, et qu'ils accablent sir Richard Wallace de sommations tendant à l'expulsion de la ménagerie, avec ou sans l'assistance d'un commissaire de police et de la force armée, faute de quoi ils se proposent de déménager eux-mêmes et de demander des indemnités.

Malheureusement, je ne puis vous faire savoir, dès aujourd'hui, à qui restera la victoire, le juge des référés ayant déclaré n'y avoir lieu à référé, et ayant renvoyé les parties à se pourvoir au principal.

PETIT-JEAN.

THÉATRES

Odéon : *Déïdamia*, comédie héroïque en trois actes, en vers, par M. Théodore de Banville. — Gymnase : *la Comtesse Romani*, comédie en trois actes, par M. Gustave de Jalin.

Les comédies *héroïques* ne courent pas les rues; aussi l'Odéon a-t-il accueilli *Déïdamia* avec le respect et la sympathie que commande le nom de son auteur. Le sujet est la peinture des amours d'Achille avec la fille du roi Lycomède, alors que le héros aux pieds légers avait été affublé d'un accoutrement féminin par sa mère Thétis. Ulysse et Diomède, en tournée diplomatique pour le siége de Troie, le reconnaissent et l'emmènent avec eux.

Ce sujet avait déjà tenté plusieurs auteurs, à commencer par Danchet et Campra, qui firent représenter à l'Opéra, en 1735, une tragédie lyrique en cinq actes, avec un prologue, intitulée : *Achille et Déïdamie*. La Camargo y dansait un pas au quatrième acte. On ne compte plus les *Achille à Scyros* : il y'a d'abord l'*Achille à Scyros* du poëte italien Métastase; l'*Achille à Scyros* de Guyot de Merville, représenté au Théâtre-Français; l'*Achille à Scyros* de Gardel, ballet-pantomime en trois actes, musique de Chérubini, un des grands succès du premier Empire. Il y a enfin, si nous arrivons au temps moderne, un *Achille à Scyros*, de M. Laurent de Rillé, opérette jouée en 1857 aux Folies-Nouvelles. L'excellent Dupuis, qui règne aujourd'hui aux Variétés, y était d'une bouffonnerie achevée.

La nouvelle version de M. Théodore de Banville se distingue par l'incomparable opulence de la forme. Le couplet suivant en donnera une idée. C'est Achille qui s'irrite à la proposition que lui fait sa mère de revêtir les habits du sexe faible.

Quoi donc! moi dont les premiers jeux
Furent de terrasser, dans les antres neigeux,
Des louves, et qui fus instruit par le centaure
A faire voir mes bras tout sanglants à l'aurore!
Moi qui perçais les ours de mes flèches d'airain!
Moi qui sous le grand ciel redoutable et serein,
Dans mes deux mains d'enfant encor toutes petites,
Emportais, pour jouer, les maisons des Lapithes,
Et qui pour rafraîchir mes yeux jamais lassés,
Baignais mon large front dans les fleuves glacés,
Je me résoudrais, moi que le carnage affame,
A porter lâchement des parures de femme!
Héros, je descendrais à des calculs si bas!
Tu me veux, disais-tu, garder pour les combats?
Une telle prudence, ô Reine, est trop subtile,
Et ne conviendrait pas à la mère d'Achille.
Que, portant la cuirasse et le casque mouvant,
Je succombe avec Troie, ou meure auparavant;
La mort, dont j'attendrai la blessure inconnue,
Dès qu'elle paraîtra, sera la bien venue.
Le laboureur obscur peut fuir ses sombres yeux;
Mais les jeunes héros de la race des Dieux
Doivent, comme au-devant d'une amante fidèle,
Sitôt qu'elle apparaît, courir au-devant d'elle.

Le succès de *Déïdamia* a été complet, et vivement accentué par la jeunesse du quartier de l'Odéon, — et même des autres quartiers. Il s'en faut que la poésie soit morte, au contraire. Nous assistons depuis quelques années à une renaissance qui a déjà donné des fruits éclatants et qui promet encore plus d'un été fécond.

Mme Rousseil, engagée pour jouer le rôle d'Achille, y met beaucoup de vaillance et d'élan. Les autres artistes la secondent avec un zèle plus ou moins remarqué. En tant que décors et que costumes, la direction de l'Odéon a fait somptueusement les choses; armes, étoffes, joyaux, sortent de chez la meilleure faiseuse ou de chez le meilleur fabricant.

La Comtesse Romani, du Gymnase, est encore une pièce arrangée par M. Alexandre Dumas fils, comme *les Danichef*, comme *Héloïse Paranquet*. Elle démontre jusqu'à l'épouvante, les inconvénients qu'il y a à devenir le mari d'une femme de théâtre. La dépense de talent et d'esprit est considérable dans cette thèse nouvelle, ce qui ne surprendra personne, mais les audaces y dégénèrent souvent en brutalités. Heureusement que deux artistes supérieurs sont là pour tout faire accepter et même pour tout faire applaudir : M. Worms et Mlle Pasca. Le premier a une admirable scène de passion au deuxième acte; la seconde, un peu sombre pour son rôle de charmeresse, a des mots qu'elle lance à la tête du public comme des balles de revolver.

CHARLES MONSELET.

LA TANTE LEAR

(Suite)

Au bout de quelques visites réglementaires, il annonça hautement ses intentions à la jeune fille, et, sans plus amples formalités, le mariage fut décidé.

Nancy croyait assister à quelque féerie. Elle ne pouvait concevoir qu'un mariage s'accomplît de la sorte et qu'il suffisait de s'être vus deux fois pour passer sa vie ensemble.

Avait-elle tort ou raison?

Ce qui a lieu journellement dans la société lui donne presque tort; l'avis des gens sérieux lui donne amplement raison.

Dès ce moment, ce ne fut plus que parties de plaisir sur parties de plaisir, les fêtes se succédèrent sans interruption.

C'est à peine si les deux jeunes filles, tante et nièce, eurent le temps d'échanger quelques paroles.

On dirait les pauvres fiancés condamnés à s'étourdir, comme si cet acte irrémédiable du mariage ne se pouvait perpétrer de sang froid.

Nancy se trouva complétement isolée. Elle n'avait plus comme distraction que les causeries au coin du feu, en face de Mme de Loing et de son fils.

Fidèles à leur promesse, ses nouveaux amis, qu'il plût, qu'il neigeât, accouraient au château dès qu'ils la savaient seule.

Un soir, on était alors à la fin de l'hiver, et le printemps hâtif se manifestait déjà aux premiers bourgeons des arbres, l'air tiède invitait à la promenade.

Édouard et Nancy quittèrent bientôt le salon pour le jardin.

Ces deux enfants, qui ne s'étaient jamais vus qu'en présence de leurs parents, éprouvèrent en se trouvant ainsi seuls tout à coup une sorte d'embarras mêlé de joie.

Nancy sentit frissonner le bras de son cavalier.

— Qu'avez-vous? lui demanda-t-elle ingénument.

— Je ne sais, mais je suis bien heureux, lui répondit-il.

Il y eut un long silence.

Puis Édouard s'adressant à Nancy :

— Pourquoi tremblez-vous?

— Je ne sais.

Édouard lui prit la main et la pressa doucement dans les siennes.

Nancy ne chercha même pas à se dégager de cette étreinte.

Ils étaient arrivés à la limite du parc, près d'un bosquet; ils s'arrêtèrent.

A ce moment, la lune, se montrant soudain à travers les branches, éclaira la jeune fille de ses lueurs argentées.

Elle semblait transfigurée; ses blonds cheveux, sous la brise qui les caressait, flottaient comme un nimbe d'or sur son front pur, et ses grands yeux étaient remplis de tendresse et de vague inquiétude.

Édouard, debout à côté d'elle, la contemplait, pâle d'émotion.

— Savez-vous pourquoi je suis heureux? lui dit-il.

Nancy ne répondit pas. Elle songeait :

— Parce que je vous aime, Nancy!

Elle le regarda longtemps d'une façon ineffable.

— Moi aussi, je vous aime! répéta-t-elle.

Ce fut tout. Leurs âmes s'étaient données l'une à l'autre, et, dans l'innocence de leur amour, cette déclaration si grave leur sembla toute naturelle; on devinait cependant que ce serment était irrévocable.

Le lendemain, Pauline remarqua sur la physionomie de sa tante une joie insolite.



TABLEAU DE FLEURS

PAR DIAZ

Gravure de M. Méaulle, d'après une photographie.

En tout autres circonstances, elle n'eût pas manqué, rien que pour la taquiner, de lui en demander le motif.

Mais Pauline avait à ce moment bien d'autres choses en tête.

Nancy garda son secret.

II

Après les quelques semaines nécessitées par la publication des bans, le mariage de M. d'Illons avec Mlle d'Allemer se célébra dans la cathédrale de ***.

Époux ou épouse, quel jour mystérieux pour vous que celui où vos deux existences, hier encore indépendantes, se trouvent liées à jamais !

Dans l'église enluminée, vos âmes, dans un enivrement mystérieux, sous la double influence des parfums et de la musique, flottent dans l'idéal.

Mais demain ce sera la réalité! Demain le monde se manifestera à vous sous sa forme vraie, et vous-mêmes vous vous apparaîtrez tels que vous êtes!

M. d'Illons était sérieusement épris de sa femme, et, autant qu'il est possible de préjuger des mobiles émotions d'une jeune fille, Pauline lui rendait son amour.

Quant à Mme d'Allemer, elle rayonnait.

Le jour du mariage de sa fille fut sans contredit, sans en excepter celui de son propre mariage, le plus beau jour de sa vie.

Il lui parut que tout à coup on élargissait ses horizons et que son existence, jusqu'alors emprisonnée dans les devoirs maternels, se dilatait à l'infini.

Au fond, cette femme frivole était une excellente mère.

En jetant un coup d'œil sur le passé, elle ne se rappelait qu'un bonheur comparable à celui qu'elle ressentait, le bonheur que lui procura le premier cri de son enfant.

Toute la vie d'une mère tient entre ces deux époques, la naissance et l'établissement de sa fille...

Dès lors elle comprend qu'elle ne lui appartient plus, qu'un autre a pris sa place et qu'il ne lui reste plus que le superflu de ce cœur qu'elle occupait jadis tout entier.

Mais elle s'en console facilement à la pensée que sa fille sera heureuse, et se contente des miettes qu'on voudra bien lui donner.

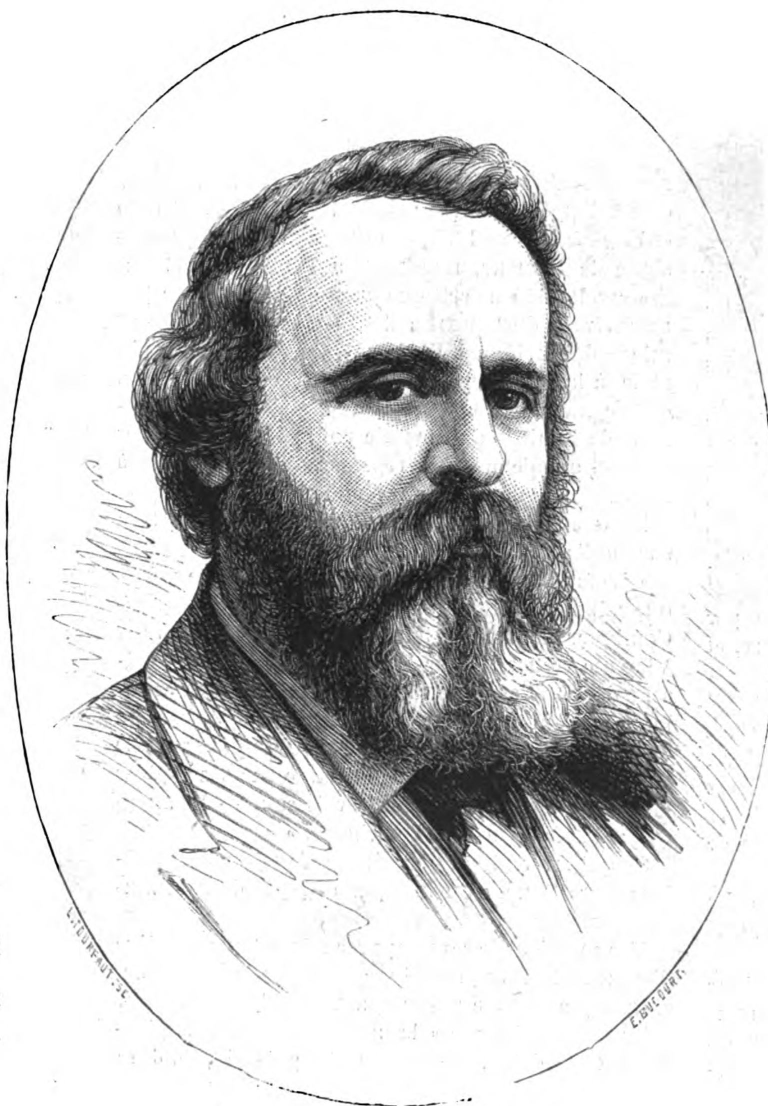
La maison lui sembla horriblement vide le jour suivant, quand elle ne vit plus Pauline autour d'elle quand elle n'entendit plus son babil, quelquefois agaçant, mais toujours charmant.

— Qu'allons-nous devenir maintenant, Nancy ? s'écria-t-elle en fondant en larmes.

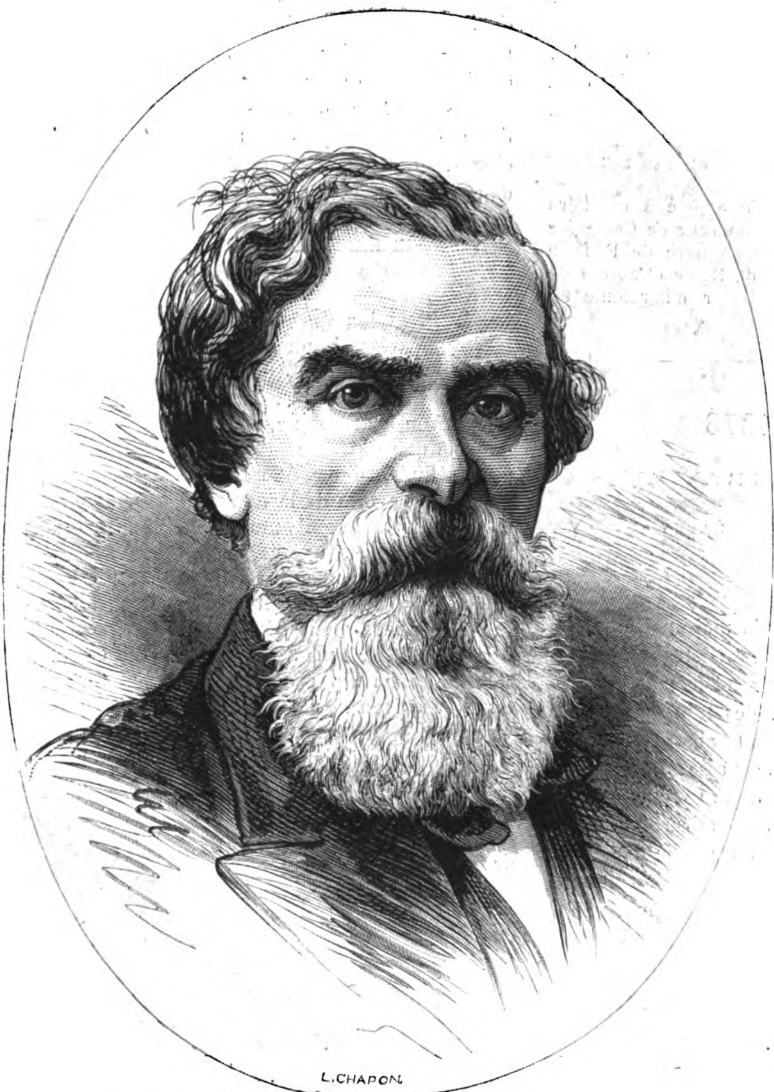
Nancy apaisa sa douleur de son mieux, et lui démontra que l'avenir n'avait rien de bien sombre.

ALFRED BONSERGENT.

(A suivre.)



Diaz de la Pena, décédé à Menton, le 18 novembre 1876.



M. Rutherford B. Hayes, candidat républicain.



M. Samuel-Jones Tilden, candidat démocratique.

LES CANDIDATS A LA PRÉSIDENCE DES ÉTATS-UNIS.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE-ITALIEN : Reprise d'*Aïda*, opéra en quatre actes, de M. Verdi. — Notes sur *Paul et Virginie*.

S'IL se publiait encore un « Almanach de la musique », on y lirait que le printemps de 1876 a été d'une douceur exceptionnelle. Ce serait une allusion aux représentations d'*Aïda*, qui; en effet, ont parfumé de mélodie les mois d'avril et de mai.

Vous vous souvenez de ces belles soirées où une œuvre de maître inconnue, imprévue surtout, fut offerte au dilettantisme parisien, qui y prit un plaisir extrême. C'était la fête du renouveau pour ce pauvre Théâtre-Italien aussi éprouvé par la guerre que s'il eût été écrasé sous les obus du sieur Krupp. Depuis cinq ans son public était dispersé, et résistait à tous les appels. Enfin *Aïda* parut, présentée par M. Verdi, qui conduisait lui-même l'orchestre, et ce fut un cri de joie dans tout Paris.

On n'avait jamais vu, en effet, un opéra tant soit peu nouveau par la forme être accueilli de la sorte par d'unanimes suffrages. Pourtant il y avait alors, comme il y a encore, tout un parti de musiciens très-intéressé à la ruine de l'école italienne, hiboux que la lumière offusque, ténébreux fabricateurs de cacophonies que la mélodie déconcerte.

Mais cette coterie intransigeante transigea. La vérité c'est qu'une partition aussi touffue, aussi pleine, donnait à chacun un régal de son goût.

Nous avons retrouvé l'autre jour à Ventadour une grande partie de ces impressions, et nous nous en sommes trouvé rajeuni de six mois. Ce n'est pas pourtant que nous ayons jamais compté que l'interprétation de l'œuvre, telle qu'elle se poursuivait et comportait ce printemps, nous fût assurée pour jusqu'à la fin de nos jours. C'était, en effet, par la plus heureuse des rencontres qu'on avait pu réunir sur une même scène des chanteurs tels que Masini, Pandolfini, Mmes Stolz et Waldmann. De telles bonnes fortunes il faut profiter tant qu'on peut et ne pas trop s'y habituer.

Mme Singer, qui remplace Mme Stolz, est une artiste de talent; c'est surtout au troisième acte, dans son duo avec Pandolfini (qui nous est resté), qu'elle s'est trouvée en pleine possession de ses moyens. Mme Gueymard, qui chantait pour la première fois en italien, à Paris du moins, a dit la scène de désespoir du quatrième acte de la grande façon et avec le beau style dramatique qu'on lui connaît. Quant à la partie du ténor faiblement tenue par Carpi, nous pouvons annonçer qu'elle sera prochainement rendue à Masini, après avoir été confiée par intérim à Nicolini.

Les choristes du Théâtre-Italien méritent d'être signalés au public toujours trop distrait par l'attention qu'il prête aux solistes. Leurs voix vigoureuses et bien disciplinées ont accompli des prodiges de sonorité dans le grand finale du second acte.

— Le hasard nous a permis de lire notre « Chronique musicale » de la semaine dernière; c'est ce qui ne nous arrive jamais, car le temps est si précieux qu'il y a conscience à le gaspiller.

Enfin, il nous a semblé que quelques notes supplémentaires sur *Paul et Virginie* étaient de toute nécessité pour compléter un compte rendu écrit à la hâte, après une répétition générale.

Nous nous accusons donc de n'avoir pas signalé le duo très-pathétique entre Paul et sa mère, morceau d'un style élevé, et qui commente une situation assez peu commune au théâtre : un fils faisant à sa mère la confidence de ses désespoirs amoureux.

Autre omission : nous n'avons compté que deux chansons nègres dans le rôle de Méala, si bien tenu par Mlle Engalli. Il y en a trois, et celle du dernier acte est la plus originale; c'est une sorte de « havanaise » dont la péroraison avec ses alternances de mineur et de majeur est de l'effet le plus piquant. Elle a été accueillie par un *bis* unanime.

Du reste, *Paul et Virginie*, dont le succès nous réjouit tant, abonde en couplets du tour le plus heureux, et c'est une protestation sans réplique contre les entreprises de certaine école qui voudrait introduire au théâtre le style symphonique soutenu.

Le roman de Bernardin de Saint-Pierre avait déjà été adapté deux fois au théâtre musical. L'histoire a consigné : *Paul et Virginie*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, de Favières, musique de Kreutzer, représentée, en 1791, aux Italiens (c'est-à-dire à l'Opéra-Comique, salle Favart); — et *Paulin et Virginie*, drame lyrique en trois actes, de ***, musique de Lesueur, représenté à Feydeau en 1794 :

« Quelque bien écrit que puisse être l'ouvrage (dit un écrivain du temps rendant compte de l'opéra-comique de Favières et Kreutzer), il est au dessous du style, à la fois simple et élevé de l'original. Enfin cette comédie pouvait avoir besoin des noms *imposants* de Paul et de Virginie pour obtenir le succès brillant qu'elle eut à la représentation. — Quant à la musique, elle fut très-applaudie. »

Nous avons aussi retrouvé un feuilleton de 1794 sur *Paulin et Virginie* :

« Le fond de cet ouvrage, y est-il dit, est le même que celui de *Paul et Virginie* représenté à l'Opéra-Comique. Ici c'est une jeune négresse dont Paulin et Virginie vont solliciter la grâce. On trouve un épisode d'amour entre le nègre qui sert les jeunes colons et une fille blanche qui est au service de la mère de Virginie. Enfin Virginie ne s'embarque pas; elle est arrachée des mains du capitaine par des espèces de sauvages qui font sauter le vaisseau. — La musique a du nombre et de la richesse. »

Ce qui est vraiment admirable dans ces échantillons de critique, c'est la façon dégagée dont la musique est traitée.

Mes confrères de ces temps reculés ont une manière d'esquiver la besogne qui me ferait envie, je l'avoue, encore que je n'aie pas le cynisme de l'imiter.

L'un nous dit que « la musique fut très-applaudie. » Cela doit nous suffire. Et puis il prend sa canne et son chapeau et le voilà parti.

L'autre, plus prolixe, ou craignant moins la peine, écrit : « La musique a du nombre...; » puis, reprenant une bonne plumée d'encre, il confie au papier ces quatre mots profonds : « et de la richesse. » Ensuite il va se coucher avec la conscience d'avoir transmis à la postérité des pensées immenses.

Heureuses gens! journalistes de l'âge d'or!... Nous sommes allé contempler leurs portraits à la collection des estampes de la Bibliothèque nationale : ils sont tous gras!

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — Nous serons bientôt appelé à entendre *Lalla-Rouck* à l'Opéra-Comique; *les Amoureux de Catherine* serviront ce lever de rideau au chef-d'œuvre de Félicien David. — M. Ernest Guiraud, prix de Rome et auteur de *Piccolino*, vient d'être nommé professeur d'harmonie au Conservatoire.

SALON DE 1876

ALBUM DE PHOTOGRAVURES

SONNETS PAR ADRIEN DÉZAMY

ON sait que chaque année la maison Goupil, si légitimement appréciée des artistes et des amateurs, publie un album grand format qui contient, en reproduction, des tableaux et des statues du Salon. On se souvient aussi que, l'an passé, elle osa, en ce temps de prose, illustrer de vers son choix d'œuvres d'art : autant de morceaux photogravés, autant de sonnets, ceux-ci décrivant, commentant, délicate, ceux-là les présentant au public dans une forme délicate. Alors j'applaudis ici même à cette audace extrême, et j'eus le plaisir d'en proclamer, l'entière réussite.

Le poëte de la maison est M. Adrien Dézamy. Nos lecteurs le connaissent; déjà, plus d'une fois, ils ont trouvé dans ces colonnes de ses compositions qui se distinguent par le naturel et la franchise élégante de l'expression, par une variété d'accents qui se ploient à tous les sujets, païens ou orthodoxes, graves ou souriants, dramatiques ou gais, austères ou légers, espiègles même, en vers pleins et fermes d'ordinaire, jamais traînants, toujours châtiés et travaillés à fond.

M. Dézamy est surtout ingénieux à faire sortir d'une toile ou d'un marbre une idée neuve, imprévue. Sous ce rapport, le sonnet intitulé la *Falaise* est réussi à souhait. La pensée, singulièrement heureuse, est conduite, du commencement au dernier vers, avec beaucoup de goût et de force :

D bout sur la falaise, un grand bœuf au poil roux
Contemple l'Océan... Pendant qu'il examine
L'horizon nuageux qu'un rayon illumine,
Ses compagnons repus dorment sur leurs genoux.

Promenant ses gros yeux pacifiques et doux
Sur cette immensité que son regard domine,
Il hume à pleins naseaux l'air salin, et rumine
En écoutant le bruit des vagues en courroux.

Quelque chose pourtant trouble sa rêverie :
Il ne s'explique pas, l'enfant de la prairie,
Cette voix de la mer qui gronde étrangement;

Et pensif, inquiet, il se creuse la tête,
Cherchant à découvrir quelle invisible bête
Produit cet éternel et sourd mugissement.

En peignant son tableau, M. Van Marck n'avait, sans doute, songé à rien d'aussi poétique.

En voici un autre, le *Voyage de noces*. L'œuvre de M. Goubie y est minutieusement décrite et sur un ton vraiment plaisant :

Vous souvient-il des jours d'antan?
De notre voyage de noces?
De vos cris? De mes peurs atroces?...
Nous étions bien heureux, pourtant!

La voiture allait, cahotant
Parmi des ornières féroces
Où le postillon et ses rosses
Buttaient, glissaient, à chaque instant.

Près de la mer, sur la falaise,
Dieu! que la route était mauvaise!
Mais, — couple jeune et hasardeux

Nous l'avons jusqu'au bout suivie...
— C'est ainsi qu'on descend à deux
Le rude chemin de la vie!

On pourrait citer bien d'autres pièces d'un tour non moins agréable, d'une invention non moins piquante; cependant, je me borne à signaler, parmi les meilleures, la *Place des Pyramides*; — le *Poste de la place du Marché, à Saint-Denis*; — l'*Intérieur de village*; — le *Portrait de la grand'mère*; — la *Charité*; — la *Femme du Pollet*; — *Jeanne d'Arc entend ses voix*; — la *Salamite*; — *A l'aube*; — *En reconnaissance*; — *Nymphe des bois*; — la *Garde du drapeau*.

Mais quoi? j'en oublie, sans doute; car, à les relire, il me semble que presque toutes ont droit aux mêmes éloges, et méritent les applaudissements des hommes de goût. — O. M.

Ceinture contre le mal de mer.
Ceinture de sauvetage.
Ceinture pour monter à cheval.
Ceinture pour soutenir l'abdomen.
CHARBONNIER, fabt, r. St-Honoré, 376. Assompti...

CORDIAL St-DENIS
ou LIQUEUR DE SANTÉ
C'est un Stimulant ou Réconfortant qui réveille *l'appétit*, favorise la *digestion*, relève les *défaillances* physiques ou morales; constituant en un mot la plus **EXQUISE** et à la fois **LA PLUS SAINE DES LIQUEURS DE TABLE.— Un verre à liqueur après chaque repas.** — DÉTAIL dans toutes les villes.
GROS : COMPAGNIE CENTRALE DE FRANCE, rue de Jouy, 7, Paris

BRULOIR A CAFÉ
allant sur tous les fourneaux.
NOUVELLE CAFETIÈRE A CIRCULATION
4, rue Vivienne, à Paris.

CHOCOLATS
QUALITÉ SUPÉRIEURE
Cie Coloniale
ENTREPOT GÉNÉRAL
Paris, rue de Rivoli, no 132
DANS TOUTES LES VILLES
CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

THÉ DE L'EXPOSITION renommée universelle.
6 fr. la boîte. 18, rue du Quatre-Septembre, Paris.

SURDITÉ BRUITS Doctr **GUÉRIN**, R. Valois. 17, Paris 1h à 2h. — Pas d'opération. — Traite aussi par correspondance.— *Guide du Traitement*, **2** fr.

Rhumes Pâte pectorale et SIROP DE **Nafé**
DELANGRENIER, rue Vivienne, 53, à Paris.

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS
(**6e année**) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, **18**, Paris.
Propriété de la Société Française Financière
(*anonyme*) *au capital de Trois Millions.*
DIRECTEUR : **CH. DUVAL**, OFFICIER RETRAITÉ
Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers.
Paraît chaque dimanche.—Liste des anciens tirages. Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.
ABONNEMENTS : Paris et Départements **3 FR. PAR AN**
Abonnement d'essai : **3** mois, **1** fr.
L'ABONNÉ D'UN AN reçoit **EN PRIME GRATUITE** un beau **PORTEFEUILLE FINANCIER**
avec un Traité de Bourse de **200** pages.

PAR SUITE D'EXPROPRIATION
LE DÉPOT DE
LA VELOUTINE VIARD
ci-devant place du Palais-Royal, est transféré 5 *bis*, rue Auber.

MAISON
SARAH FÉLIX
PARFUMERIE DES FÉES
GRAND SUCCÈS DU JOUR!!!
POUDRE ET CRÈME DES FÉES
Blancheur de la Peau, Transparence, Éclat, Santé!
Pour le MODE D'EMPLOI, qui est ESSENTIEL A CONNAITRE se renseigner, **43, Rue Richer,** où l'on trouve également :
L'EAU DES FÉES *pour la recoloration des Cheveux.*
LA POMMADE DES FÉES *utile aux personnes faisant usage de l'*EAU DES FÉES.
L'EAU DE TOILETTE DES FÉES *pour le velouté et la beauté du corps.*
L'EAU DE POPPÉE *pour l'entretien des Cheveux.*
LE BOUQUET DES FÉES *pour le Mouchoir.*
PARIS — 43, Rue Richer, 43 — PARIS

CACHEMIRE DE L'INDE 1r Robes, seul dépôt en Europe l'Union des Indes, 1, r. Auber.

SERVICES DE CRISTAUX
POUR SIX COUVERTS

26 Pièces
6 verres à eau
6 — à bordeaux
6 — à madère
6 — à champagne
2 carafes

Cristal mince, gravure lierre et pois
POUR **20** FRANCS
Dans toutes les villes de France et en gare franco **23** francs.

Adresser mandat-poste ou chèque à vue sur Paris à **JULIEN HESSE, 49, rue Richer.**
On livre immédiatement.

EAU d'OREZZA, contre anémie, chlorose, gastralgies, etc. — **Consulter les Médecins.**

RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX DE Mme S.A. ALLEN
A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse.—**Nouvelle vie, Croissance et Beauté.** Se trouve chez les Coiffeurs et Parfumeurs. Entrepôt: **37, Bd. Haussmann, Paris.**

UN DE NOS MAGASINS de CAOUTCHOUC en vogue, la maison LARCHER, 7, rue d'Aboukir, ... **Coussin hygiénique à eau chaude, contre les douleurs.** (*Médaille d'argent*)

---

4 fr. par an. LE **4** fr. par an.
MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS
(13e ANNÉE) ***104, rue de Richelieu, Paris*** (13e ANNÉE)
PROPRIÉTÉ & ORGANE DU CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS
Société anonyme au Capital de trois millions
PARAIT TOUS LES JEUDIS
Causeries financières. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Tableau et prix des coupons.—Comptes-rendus des assemblées.— Recettes des chemins de fer.—Bourses de Paris. Lille. Lyon, Marseille. — Bilans des institutions de crédit. — Listes des Tirages.
Prime gratuite : LE CALENDRIER-MANUEL DU CAPITALISTE POUR 1876
Volume plein de renseignements pratiques à l'usage des capitalistes et des rentiers.

MACHINE A PLISSER A TUYAUTER, b. s. g. d. g. *Système Jeansaume* Perfectionnée par CRESPIN aîné
6 médailles 3 en or et DEUX DIPLÔMES D'HONNEUR DONT UN HORS CONCOURS
CRESPIN AINÉ
de Vidouville (Manche), demt à Paris, 11, 13, 15, bd Ornano
MACHINES A COUDRE de tous systèmes, garanties deux ans.
VEND A CRÉDIT **MÉNAGE. TOILETTE**, etc.— *En Province les* **MACHINES à coudre. MACHINES à plisser et à tuyauter** *sont expédiées à moitié payement. A Paris on donne de plus grandes facilités.* Envoie gratis et franco la brochure explicative.

PRODUITS HYGIÉNIQUES St-DENIS
La Compagnie Centrale de France, dans le but de généraliser l'usage des agents hygiéniques, s'inspirant des préceptes de la science et mettant à profit la vaste organisation de sa Maison de commerce et les grands moyens de production de son **Usine St-Denis,** offre au public, en qualité supre et à prix modérés sous la garantie de son cachet :

EN PRODUITS HYGIÉNIQUES ALIMENTAIRES:
Analeptine ou Farine de santé St-Denis, comme aliment du matin pour les enfants et personnes délicates. Boites **2** fr.
Cordial ou Liqueur de santé de St-Denis, comme liqueur de table la plus saine et la plus agréable. Bouteille **4** fr.
Chocolat de santé de St-Denis, des plus digestifs et des plus nutritifs parmi les produits similaires. Demi-kil. **2** fr.
Thé de Chine, mélangé de santé St-Denis, comme réunissant l'arome, la saveur et l'action à la fois tonique et stimulante que l'on recherche dans ce produit. Boite **2** fr.
Eau de fleurs d'oranger extra de St-Denis. Flac. **1** fr. **25**
Ces produits sont accompagnés de prospectus-instruction.

EN PRODUITS HYGIÉNIQUES DE TOILETTE :
Eau de toilette balsamique Saint-Denis, produit le mieux approprié à l'entretien de la peau et le plus suave.......... Flac. **2** fr.
Vinaigre de toilette tonique St-Denis, pour les soins du corps quand la peau a besoin de tonicité. Flac. **1** f. **50**
Eau dentifrice de St-Denis.......... id. **1** **80**
Poudre id. rose de St-Denis.......... Boite **1** **50**
Poudre id. au charbon de quinquina id. **1** **50**
Pommade balsamique comophile... Pot **1** **50**
Savon balsamique dermophile...... Pain **0** **80**
Tous produits recommandables pour leurs usages spéciaux.

Vente en Gros : Compagnie Centrale de France, 7, rue de Jouy, Paris ; — Détail dans les Pharmacies.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

ADJON, *même sur une enchère*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 5 décembre 1876, d'UN
Gd et BEL HOTEL à Paris 6, rue LE PELETIER
Contenance : 664m. — Mise à prix : 630,000 fr.
Entrée en jouissance immédiate.
S'ad. : 1o à Me Vidal, avocat, rue Richelieu, 103; et aux not., 2o Me Baudrier, Chaussée-d'Antin, 68; 3o et Me Pinguet, r. des Pyramides, 8, *dép. de l'ench.*, chez lesquels on délivre les permis de visiter.

MAISON PASSAGE BRADY, 5 (Entrée bd de Strasbrg, 22) A PARIS
A ADJUGER, *même sur une enchère*, en la chambre des notaires de Paris, le 12 décembre 1876.
Revenu : 7,200 fr. — Mise à prix : 60,000 fr.
S'adr. à Me E. JOZON, notaire, rue St Honoré, 362.

Étude de Me LACOMME, avoué à Paris, rue Saint-Honoré, 350
(*successeur de Me Glandaz*)
VENTE aux criées de la Seine, le samedi 2 décembre 1876, à 2 heures, en QUATRE LOTS :
DE DEUX MAISONS
Boulevard Pereire, 174 et 184.
ET DE DEUX TERRAINS
Même boulevard, 182 et 180.
D'une conten., le 1er de 632m80, le 2e de 1,134m70.
Mises à prix :
1er lot : 80,000 fr. — Revenu brut : 11,... fr.
2e lot : 60,000 fr. — Revenu brut : 9,410 fr.
3e lot : 25,000 fr.
4e lot : 30,000 fr.
S'adresser : 1o au dit Me Lacomme ;
2o A M. Gautier, syndic, rue d'Argenteuil, 11.

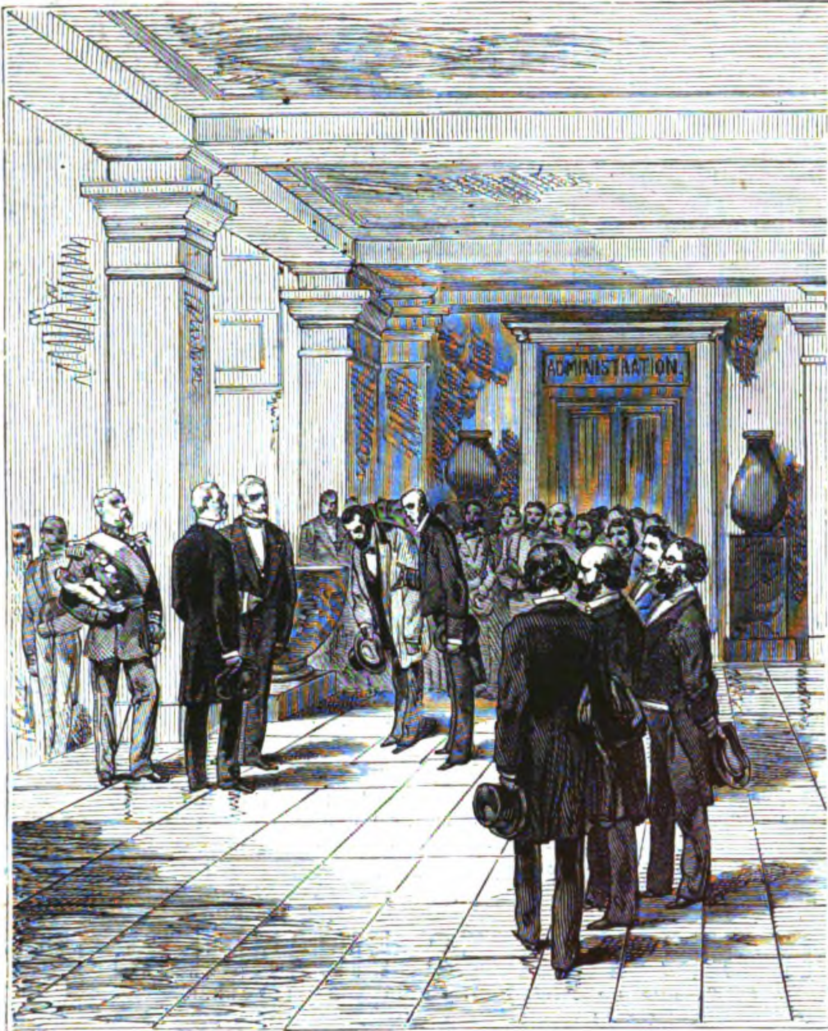
ADJON, *sur une enchère*, en la ch. des notaires de Paris, le mardi 28 novemb. 1876, en 4 lots, de :
1o MAISON A PARIS, rue TURBIGO, 25. Rev. : 22,780 f. — Mise à p. : 280,000 f.
2o Grand et bel HOTEL rue DEMOURS, 4 (Les Ternes). Mise à prix : 175,000 fr.
3o MAISON rue DEMOURS, 4 (Les Ternes). Rev. : 5,000 f. — Mise à p. : 40,000 fr.
4o Nue propriété de MAISON r. de DUNKERQUE, 61 (Pis) R. : 6,816 — M. à p. : 25,000
S'ad. à Me ROBERT, notaire, 24, boulev. Saint-Denis.

MAISON A PARIS-BATIGNOLLES, rue des Dames, 41. Contenance : 551 mètres.
Revenu brut : 6,000 fr. — Mise à prix : 45,000 fr.
A ADJUGER, *sur une enchère*, en la chambre des notaires de Paris, le 12 décembre 1876.
S'adresser à Me VIAN, notaire, 1, rue Turbigo.

ADJON, *même sur une ench.*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 19 déc. 1876, D'UN GRAND HOTEL à PARIS, rue Blanche, 32 et 34, avec DEUX PAVILLONS DE PRODUIT, JARDIN.
Conten. : 1,953 mèt. — Mise à prix : 500,000 fr.
S'ad. à Me MÉGRET, notaire, rue Richelieu, 45.

Ble MAISON NEUVE, A PARIS, rues Turbigo, 8 *bis*, du Cygne et Mondétour, 21, A VENDRE par adjudication, *sur une ench.*, en la ch. des not. de Paris, le 19 décembre 1876, à midi. — Revenu actuel : 36,330 fr.; avec les augmentations : 39,080 fr. — Mise à prix : 480,000 fr.
S'adr. à Me BEZANSON, not., quai du Louvre, 8.

MAISON RUE DES PRÊTRES-SAINT-SÉVERIN, 3, A PARIS
A ADJUGER, *même sur une enchère*, en la ch. des not. de Paris, le 12 décembre 1876. — Cont. 138 m. Revenu brut par bail : 3,000 f. — M. à prix : 32,000 f.
S'adr. à Me EM. JOZON, not., rue St-Honoré, 362.



Présentation au Maréchal de la Commission du budget.



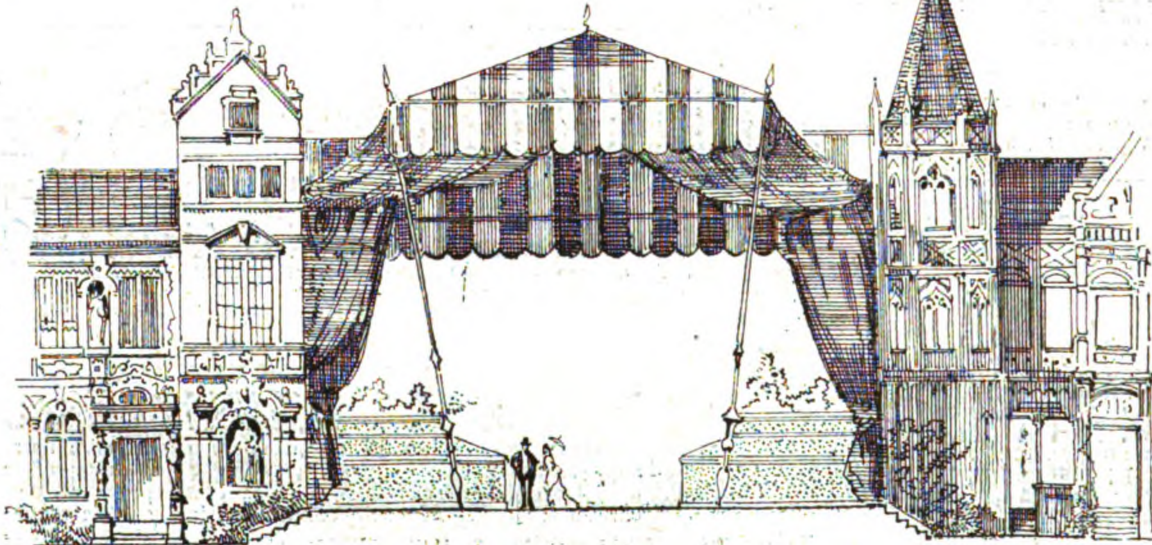
Présentation du Comité de perfectionnement.

SÈVRES. — La nouvelle Manufacture.

EXPOSITION DE 1878

—

Le gracieux velum que nous reproduisons ci-contre appartient à notre grande gravure de la façade des sections étrangères, où le lecteur voudra bien le supposer entre chacun des huit groupes, séparés ici, mais qui devraient se suivre sur une seule et même ligne. Outre le manque d'espace, il nous a semblé fastidieux de répéter huit ou dix fois ce même dessin, qui fera néanmoins un raccord élégant et commode entre les parties si variées de ce curieux et intéressant travail. Les façades de la section française, non moins variées que lés précédentes, puisque toutes les époques de l'habitation française y seront représentées, seront séparées de la même manière; nous n'y reviendrons donc pas quand paraîtra ce projet.



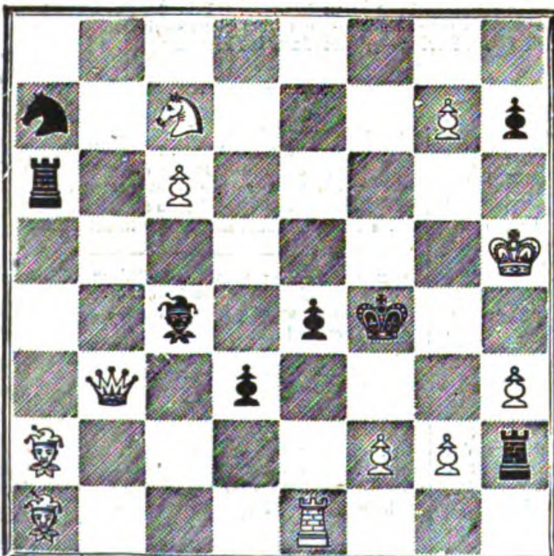
Projet du velum qui doit relier chaque groupe de la façade étrangère de l'Exposition de 1878. — (V. p. 336 et 337.)

Aucune solution juste du dernier rébus ne nous est parvenue.

ERRATUM. — Le nom de M. Ludovic Sarlat a été omis dans la liste des dernières solutions.

PROBLÈME N° 632, COMPOSÉ PAR M. J.-A. MILES

English chess Problems.



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 630.

1. T 7 D	1. R 4 F (Var.)
2. D 4 T	2 *ad libitum*
3. F 3 R, échec et mat.	
(A)	
	1. R 4 R
2. D 4 CR	2. *ad libitum*
3. F 3 F, échec et mat.	
(B)	
	1. R 5 F
2. D 3 C, échec	2. R *ad libitum.*
3. T ou F, échec et mat.	
(C)	
	1. R 5 R
2 D 4 C, échec et mat le coup suivant.	
(D)	
	1. R 6 R
2. T pr. F, échec	2. R *ad lib.*
3. D 3 CD ou 1 TR, échec et mat.	

Solutions justes : MM. Misselieux; E. Lafarge; Quéval; Girard; le Cercle de Tonnerre; le capitaine A. G. Boutigny; E. G, café Planque, à Monpellier; L. de Croze; Camille; le Cercle de Château-la-Vallière; le Grand café Serin, à Angers; le lieutenant A. Bouillerot; Em. Frau; le café Cauvet, à Cogolin; E. Conrot; le café Brunet, à Ardres.

PAUL JOURNOUD.

RÉBUS



Explication du dernier rébus : Les portefaix, qui ont de grands bénéfices, ont aussi de lourdes charges.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20e Année. N° 1025 — 2 Déc. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. É. HUBERT.



CONSTANTINOPLE. — Incendie de la Grande Mosquée (Suleïmanich) dans la nuit du 9 novembre 1876.
(Dessin de M. Scott, d'après le croquis de M. J. Viaud.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

Je demande la parole pour un fait personnel. Ce n'est pas sans avoir hésité beaucoup que je prends un parti aussi violent, mais la fatalité m'y pousse. Voilà ce dont il s'agit. Certains lecteurs de cette causerie veulent bien, de temps à autre, m'adresser des observations, des critiques ou des compliments, et je leur suis profondément reconnaissant de ces marques d'intérêt, qui sont, certainement, un des côtés les plus aimables de notre profession. Ces lettres ont un double mérite pour nous, puisqu'elles peuvent modifier bien des défauts et qu'elles sont des encouragements précieux pour les jours où le courage a été se promener.

Un jour, je demandais à Frédérick-Lemaître, qu'on appelait alors le grand Frédérick, certains renseignements sur ses habitudes théâtrales, et notamment sur les sentiments qui l'agitaient à son entrée en scène :

— Rien n'est plus simple, me dit-il : j'ai un *truc.*

— Un truc?

— Oui, une manière, une habitude, et je conseillerais à tous ceux qui jouent la comédie d'employer ma manière, si ceux qui jouent la comédie venaient me consulter.

— Oserai-je, moi qui n'ai rien à faire sur les planches, vous prier de m'indiquer votre manière?

Frédérick me regarda avec son regard si froid à la ville, et me répondit :

— Volontiers, aussi bien nous sommes tous des comédiens; vous autres, vous jouez la comédie écrite; moins heureux que nous, vous ne pouvez voir vos effets, et c'est très-fâcheux, car vous faites souvent fausse route. Vous ne savez pas ce qui passionne vos lecteurs, ce qui leur plaît, ce qu'ils aiment, ce qu'ils détestent, et vous allez toujours avec cette sublime confiance de la jeunesse.

— Vous n'avez pas la prétention, malgré votre immense talent, cher grand artiste que vous êtes, de « contenter tout le monde et *votre* père? »

— Pas le même soir, mais j'y arrive à la longue.

— Comment cela?

— C'est bien simple, vous me parliez de mon entrée en scène, vous aviez raison, c'est elle qui règle chaque soir la nature de mon jeu. Pendant que la claque m'applaudit à mon entrée, je profite du moment pour bien regarder ma salle; en une minute je la connais. Après ma première tirade, pendant que la claque fait encore son office, je regarde à nouveau : les spectateurs sont encore froids; un ou deux à peine ont suivi l'impulsion des claqueurs, et je vois deux mains s'agiter dans l'espace. Ces mains appartiennent à un vieillard, à un jeune homme, à une femme, à une petite fille ou à un enfant, peu m'importe! je sais que j'ai un partisan dans la foule, je le regarde, je l'étudie, il s'établit entre nous une sorte de communion, et toute la soirée je joue uniquement pour l'admirateur que le bon Dieu m'a envoyé ce jour-là.

— C'est original.

— Non, c'est intelligent. Si c'est un vieillard, mon jeu devient plus grave, plus noble, plus posé. Si c'est un jeune homme ou une jeune femme, ma manière change, tout ce qu'il y a de passion dans mon rôle éclate comme une bombe trop chargée. Malgré moi, je joue autrement si je me sens sous le regard d'une jeune fille; les passions du personnage que je représente sont toujours les mêmes, mais je les enveloppe autant que possible d'une couche de modération. Si, au contraire, j'ai en face de moi un enfant, je trouve pour le petit être dont les yeux intelligents me poursuivent, des effet de rire que je ne soupçonnais pas de mon rôle. Dans tous les cas, mon *partisan* est content et ses émotions deviennent contagieuses, et c'est lui et non pas moi qui les communique au reste de la salle.

Ce que disait le grand comédien n'est pas aussi paradoxal qu'on le pourrait croire; sa manière était bonne, à coup sûr, puisqu'elle rendait son jeu différent à chaque représentation, sans le modifier absolument.

Sur une échelle tout à fait relative, les lettres des lecteurs influent beaucoup, non sur la manière du chroniqueur, mais sur les sujets qu'il traite ou a envie de traiter, et sa tâche devient plus douce lorsqu'il peut croire que, sur cent mille lecteurs, il y en a au moins six ou sept qui seront contents.

Ce chiffre modeste vous fait sourire, mais, dites-moi, qui peut se vanter de satisfaire quinze personnes par mois?

∾ Or, tout serait pour le mieux, dans le meilleur des mondes, si, depuis quelque temps, mes chers correspondants, mes correspondantes surtout, n'avaient pris une déplorable habitude empruntée aux gens d'affaires.

Cette habitude consiste à joindre à leurs lettres un timbre-poste.

Or, ce timbre-poste fait le malheur de ma vie. J'en ai déjà une petite quantité, — pour cinquante-cinq sous, — et cela m'empêche de dormir. Ou il me faudra répondre à neuf lettres, ou il me faudra m'emparer du bien d'autrui. Voici deux fâcheuses hypothèses, on en conviendra.

Quand je puis répondre dans le journal, cela va tout seul. Mais voici, par exemple, Mme D..., de Boulogne-sur-Mer, qui, à propos de la *Comtesse Romani*, le grand succès du Gymnase, m'écrit une lettre charmante et vraiment spirituelle ; mais je n'ai pas besoin de lire entre les lignes pour savoir ce que veut mon aimable correspondante. Elle veut des renseignements sur M. Alexandre Dumas fils.

Outre que le célèbre académicien est suffisamment connu, les reporters de toutes couleurs et de toutes nuances ayant pris soin d'apprendre au public ce que cet homme distingué mange, aime et n'aime pas, à quelle heure il se lève et à quelle heure il se couche, il m'est de toute impossibilité de donner des renseignements secrets dans une lettre particulière sur mon éminent confrère, et cette envie malhonnête vînt-elle à me prendre, j'avoue que je serais fort embarrassé, n'ayant pas l'honneur de connaître autrement l'auteur de la *Dame aux Camélias* que par des relations toutes professionnelles. J'avais l'honneur d'être un des cent mille amis d'Alexandre Dumas père; je suis à peine une des connaissances d'Alexandre Dumas fils, je le regrette, mais enfin je ne puis pas mentir pour un timbre de cinq sous.

∾ Les autres lettres sont moins particulières; mais les événements qui les ont dictées sont déjà loin de nous, et il me serait impossible d'y revenir sans rabâcher; mais, alors, que vais-je faire des timbres-poste?

Un jeune homme — je suppose que c'est un jeune homme, mais il pourrait bien se faire que ce soit une jeune fille — m'envoie des vers qui ne sont ni bons ni pitoyables. Je ne puis citer ces vers, et, d'un autre côté, je ne puis répondre : Monsieur, ou Mademoiselle Camille R..., à Dijon, vos vers sont insignifiants. Ce ne serait ni aimable, ni même poli; mais pourtant... Et voilà encore cinq sous sur ma conscience.

Jacques Offenbach, un musicien dont vous avez peut-être entendu parler, ayant fait un voyage en Amérique, fut assailli par une avalanche de demandes d'autographes. Bien entendu, il ne répondit à aucune; mais, réunissant tous les timbres annexés aux demandes, il les vendit au profit d'une œuvre de secours artistique, ou il en déposa la somme à la caisse d'épargne, je ne me souviens pas absolument.

La somme réalisée faisait 3 ou 400 francs : c'était très-bien: mais me voyez-vous portant à la caisse d'épargne, ou consacrant à une bonne œuvre, la somme ridicule de 55 sous? on rirait trop. Que faire?

J'avais bien pensé à faire servir cette somme au payement des lettres qui ne sont pas affranchies; mais ce système de compensation m'a paru un peu arbitraire.

Puis j'ai remarqué une chose : c'est que les lettres non affranchies sont uniquement celles qui contiennent des injures à l'adresse de votre serviteur, et il ne me plaît pas de leur faire un honneur qu'elles ne méritent point.

Dans la position difficile où je me trouve, j'ai pris le seul parti possible : c'est de ne rien faire du tout. Je garde les 55 sous, et je verrai à prendre une mesure convenable lorsque cette somme aura augmenté d'une façon notable, et je recevrais volontiers un bon conseil sur l'emploi de *cet argent.*

En attendant, voilà ma conscience dégagée. Que mes correspondants sachent bien que lorsque je ne leur réponds pas, c'est par impossibilité ou par paresse, et non pour m'approprier indûment un timbre-poste que je n'avais pas sollicité.

∾ Ce mois de novembre a été un mois horrible. Neuf condamnations à mort ont été prononcées en France, et la femme coupée en morceaux continue à défrayer les conversations du petit Paris.

Ce qui m'étonne, c'est qu'il n'y ait qu'une femme coupée en morceaux après tant de bruit.

Ordinairement, les crimes vont deux à deux comme les bœufs, et les lauriers trempés dans le sang empêchent de dormir aussi bien que les autres.

Neuf condamnés à mort dans un mois! Avouez que le moment serait bien choisi pour argumenter pour ou contre la peine de mort; mais heureusement nous n'en sommes pas là.

A tant faire que d'écrire des absurdités, autant vaut-il qu'elles soient gaies et amusantes.

∾ Après la guerre et l'Exposition, ce dont on a le plus parlé ces derniers jours, c'est de miss Marie Jackson, une jeune Anglaise qu'on a cru un moment destinée à augmenter le nombre des jeunes filles innocentes et persécutées qui font les plus beaux chapitres des causes célèbres.

La vérité, c'est que miss Marie Jackson est innocente, mais qu'elle n'est pas persécutée le moins du monde.

Elle est en pension à Auteuil, chez de bonnes religieuses qui sont aux petits soins pour elle, et chez lesquelles sa tutrice l'a placée.

Son oncle et sa tante ont demandé aux tribunaux son élargissement, tout comme si un couvent était une prison, pour cause de santé.

Le tribunal a nommé un savant médecin pour constater l'état de la jeune Anglaise, et l'habile praticien a déclaré que jamais, au grand jamais, il n'avait vu une jeune Anglaise mieux portante et mieux soignée.

Voici comment on explique cette histoire :

Jackson père était un protestant qui eut l'idée d'épouser une catholique.

L'amour est tolérant.

Devenu veuf en même temps que père, il ne tarda pas à s'ennuyer, et il se maria en secondes noces.

Comme il avait été très-heureux avec sa première femme, il ne fit aucune difficulté d'épouser encore une catholique, qui, tout comme la première, le rendit fort heureux et éleva la fille née du premier lit avec une grande tendresse. Quand Jackson père fut mort, ses parents prétendirent que la fille était et devait rester catholique; la seconde femme de Jackson, tutrice de la jeune fille, prétendit le contraire, et c'est en son absence que l'oncle et la tante de l'enfant ont fait ce procès, qui s'est terminé comme on sait, si toutefois il est terminé, ce que je ne saurais affirmer, ces diables d'affaires où la religion est en jeu ne finissant jamais.

Naturellement, tous les journaux de la libre pensée ont fait grand bruit d'une affaire où il n'y avait pas à fouetter un mot. Si j'en parle, c'est que cette histoire me fait songer à une aventure bien plaisante qui arriva à une très-grande et très-honneste dame, comme aurait dit mon confrère Brantôme.

∿∿ Avant d'être la marquise d'Az..., et la femme d'un des hommes politiques les plus éminents d'Italie, Mme d'Az... était la fille d'un pauvre diable de réfugié napolitain, qui, arrivé en Amérique, avait été obligé de se faire restaurateur.

On a beau être réfugié et Napolitain, cela ne vous apprend guère à faire la cuisine; aussi le pauvre diable vivait à peine avec sa famille, tout en faisant fort mal vivre les clients pleins de bravoure qui osaient se prendre corps à corps avec ses macaronis, ses tagliarinis, ses palpettes, et enfin tous ces mets que les Napolitains savent confectionner sans jamais avoir appris.

Tant bien que mal, plutôt mal que bien, le restaurant marchait lorsqu'un accident de chemin de fer priva Mme d'Az... de son père et de sa mère.

La pauvre jeune fille, désormais seule au monde et sans ressource, alla frapper à toutes les portes, et toutes les portes se refermèrent sur sa beauté remarquable. Pour une jeune fille de dix-huit ans les portes s'ouvrent trop vite ou elles se ferment avec une rapidité désespérante. La petite Napolitaine était belle, mais cela ne l'empêchait pas d'être fort intelligente. Comme elle vit que ni prières ni supplications ne faisaient rien, au lieu de se désoler, elle entra en apprentissage chez une vieille compatriote, qui avait un atelier de confection.

Le dimanche arrivé, comme on la voulait conduire à l'église, elle refusa d'y aller.

— Vous ne seriez pas protestante, par hasard? lui demanda sa maîtresse d'apprentissage.

— Non, madame.

— Alors, vous êtes catholique?

— Non, madame.

— Comment, vous n'avez pas de religion?

— Non, madame.

— Non, madame, non, madame; c'est impossible. J'ai connu votre père; c'était un bon catholique, et, Dieu merci, à Naples, nous ne sommes pas gens à renier Dieu.

— En effet, mon père était pieux et bon catholique; mais ma mère était Allemande et bonne protestante, mais moi je ne suis rien. Mes parents, ne voulant se contrarier ni l'un ni l'autre, voulurent que je puisse décider moi-même, lorsque j'aurais vingt ans, la religion qui me conviendrait le mieux.

La vieille dame demeura atterrée de la réponse, mais il n'y avait rien à dire à cela.

En revanche, il y avait beaucoup à faire.

En apprenant la situation particulière de la belle apprentie, la société de Boston entra en grande émotion, et la jeune fille devint le point de mire de tous les ardents catéchiseurs qui pullulent dans le nouveau monde.

La jeune fille se laissa catéchiser; mais elle déclara de la façon la plus formelle qu'elle ne se déciderait que lorsqu'il lui serait permis de retourner à Naples.

Les deux camps, qui croyaient de bonne foi avoir fait un grand pas dans l'esprit de la jeune néophyte, firent les frais de son voyage et s'apprêtaient à remporter chacun une victoire éclatante, lorsqu'un vieux prêtre pauvre vint au bateau même détruire leur espérance, en déclarant que la jeune fille était bel et bien catholique et que c'était lui-même qui, à San Geronimo, avait « sur son front versé l'eau du baptême ».

Quelques mois après, la jeune fille faisait ce riche mariage qui a tant étonné la société florentine, et la charmante marquise raconte assez volontiers son petit stratagème pour revoir sa chère patrie.

— N'avez-vous pas de remords d'avoir joué cette petite comédie? lui demandait un jour M..., qui était alors, je crois, ministre de la justice, avant que le siége du gouvernement italien fût à Rome, et de qui je tiens le fait.

— Ma foi non, répondit la marquise d'Az... Ma petite ruse ne fit de mal à personne, et, depuis, j'ai tant donné aux pauvres des deux religions, que les bons pasteurs protestants ont dû me pardonner.

— Et les pasteurs catholiques? demanda M...

— Ah! ceux-là, reprit en riant la charmante femme, c'est moi qui leur ai pardonné de m'avoir repoussée tant que je n'ai pas été hérétique.

∿∿ Une jeune femme qui, elle aussi, n'était ni sans charme ni sans talent, Mlle Hisson, cantatrice, vient de mourir dans sa vingt-huitième année.

Mlle Hisson avait débuté, il y a une dizaine d'années, à l'Opéra, et son début serait resté au rang des choses ordinaires s'il n'avait été accompagné d'un fait heureusement fort rare.

Un journaliste, homme de savoir et fort galant homme, avait été assez dur pour la jeune débutante.

Au lieu de faire ce que font, en certains cas, les femmes de théâtre blessées dans leur amour-propre, c'est-à-dire d'envoyer un de leurs servants provoquer le journaliste peu galant, Mlle Hisson qui, dans ce temps-là, opérait elle-même, alla dans la propre maison du critique influent et se porta sur ce galant homme à une de ces voies de fait qu'on ne saurait pardonner qu'à une femme.

La chose eut un grand retentissement et aurait fort mal tourné pour la chanteuse, si le critique n'avait pris soin de raconter la chose lui-même et comme il le devait, c'est-à-dire en riant.

Malgré cela, la presse parisienne ne pardonna pas à la cantatrice et lui garda rancune jusqu'au dernier jour, non d'un affront, mais d'une incartade d'autant plus déplorable qu'elle était tombée sur un homme qui, par son talent, son savoir et son honnêteté proverbiale, est une des gloires les plus pures du journalisme parisien.

∿∿ Par jugement du tribunal, sir Richard Wallace a pu débarrasser ses locataires du boulevard des Italiens du voisinage des lions de Delmonico.

Mon confrère du Courrier du Palais vous parlera sans doute de ce procès, qui avait excité une certaine curiosité; je n'ai ni à en parler ni à l'apprécier, c'est son affaire.

Mais je me demande en quoi ces lions du désert peuvent être de plus mauvais voisins que les voisins ordinaires.

Il n'y a pas de bons voisins, d'ailleurs, ce qui explique bien pourquoi les gens riches ont des hôtels.

Quand on veut se brouiller avec ses meilleurs amis, on n'a qu'à aller habiter la même maison qu'eux; l'affaire ne traîne pas.

Pour être juste, il faut reconnaître que le tort n'est pas plus de leur côté que du vôtre.

On se gêne, c'est la loi commune.

Or, s'il est un voisin enviable, c'est, à coup sûr, un lion du désert; il vous gênera mille fois moins que l'avoué du dessous ou le rentier du dessus.

Les lions du désert ne jouent ni du piano, ni du violon, ni de la flûte, ni de l'accordéon; c'est bien déjà quelque chose.

Ils rugissent, c'est vrai, mais de temps en temps et à des heures fixes, puis on sait ce que c'est; ils ne rugissent ni des valses, ni des polkas, ni des opérettes, ni des études d'Alfred Quidant.

Alfred Quidant, qui, le soir de la première de la *Comtesse Romani*, se faisait remarquer par son délire, ne se doute pas qu'il aurait certainement été assassiné le soir en regagnant son logis, si bien des gens qui étaient là avaient su qu'il était l'auteur de ces choses que les femmes jouent toute la journée sur votre tête et sous vos pieds aussi.

Ce ne sont pas les lions du désert qui vont demander à vos bonnes ce que vous mangez ou faire des cancans chez le portier.

Ce ne sont pas les lions du désert qui soulèvent leur rideau pour regarder votre femme pendant que vous êtes absent.

Les lions du désert ne dansent pas toute la nuit sur votre tête.

Enfin, les lions du désert sont incapables de cent mille millions de taquineries que se font entre eux les voisins ordinaires, et vous verrez que les locataires de sir Richard Wallace les regretteront.

∿∿ Le pauvre père Billion, quand il était directeur du Cirque, avait monté une pièce où deux éléphants jouaient un grand rôle. Quand ces pachydermes, comme disent les gens qui veulent avoir l'air de savoir l'histoire naturelle, entraient en scène, le parquet craquait sous leurs larges pieds, et le pauvre directeur se lamentait de voir user son plancher.

Mais les éléphants faisaient de l'argent, et il se consolait bravement de ce léger inconvénient.

Édouard Martin, l'un des auteurs du *Diable d'argent*, pièce qui devait suivre celle des éléphants, s'emportait contre ces animaux stupides qui faisaient de l'argent quand même et retardaient la représentation de sa féerie.

— Vous n'êtes pas directeur de théâtre, disait-il à Billion, vous êtes un montreur de bêtes.

— Heu! disait Billion, qui, pour gagner de l'argent, aurait montré tout ce qu'on aurait voulu; montrer des bêtes ou des hommes, c'est bien à peu près la même chose.

— Peut-être, mais comme ça doit être agréable pour vous d'être toujours en contact avec ces vilaines bêtes.

— Allons donc! s'écria le directeur, pas plus vilaines bêtes que d'autres. Vous me croirez si vous voulez, mais ces éléphants-là, je ne sais pas comment sont les autres, ce sont les seuls artistes avec lesquels je n'ai jamais eu de contestations.

∿∿ Parmi les morts de la semaine, M. Lestiboudois, l'amiral Darvies, le sculpteur romain Luccardi, et bien d'autres notabilités, se mêle le nom de Bureau.

Bureau était un graveur assez ordinaire dont le frère aîné, dont il était l'élève, avait eu une certaine réputation.

Cette famille Bureau devait beaucoup à l'infortuné roi Louis XVI. Le frère fit sa réputation en gravant ses portraits, et le grand-père fit une petite fortune en lui donnant des leçons de serrurerie.

Un jour, le royal serrurier dit à son patron d'apprentissage :

— Bureau, avez-vous vu cette machine du docteur Guillotin dont on parle tant?

— Oui, sire.

— Est-ce bien fait?

— Comme philanthrope, je crois que oui, l'idée est bonne; comme serrurier, je trouve que jamais on ne fit plus mauvais ouvrage.

— Pourquoi?

— C'est grossier, ce n'est pas fini; je n'aimerais pas à passer là-dessous.

Le roi se mit à rire.

∿∿ L'autre jour, un correspondant dramatique va trouver Sari, le très-habile directeur des Folies-Bergère :

— Je vous apporte cent mille francs.

— Qu'est-ce que c'est?

— Un chanteur américain.

— Gardez-le, je n'en veux pas!

— Un gaillard qui chante les ténors, les basses...

— C'est différent.

— Attendez donc, les ténors, les basses et les soprano.

— En même temps?

— Ah! non.

— Je réfléchirai.

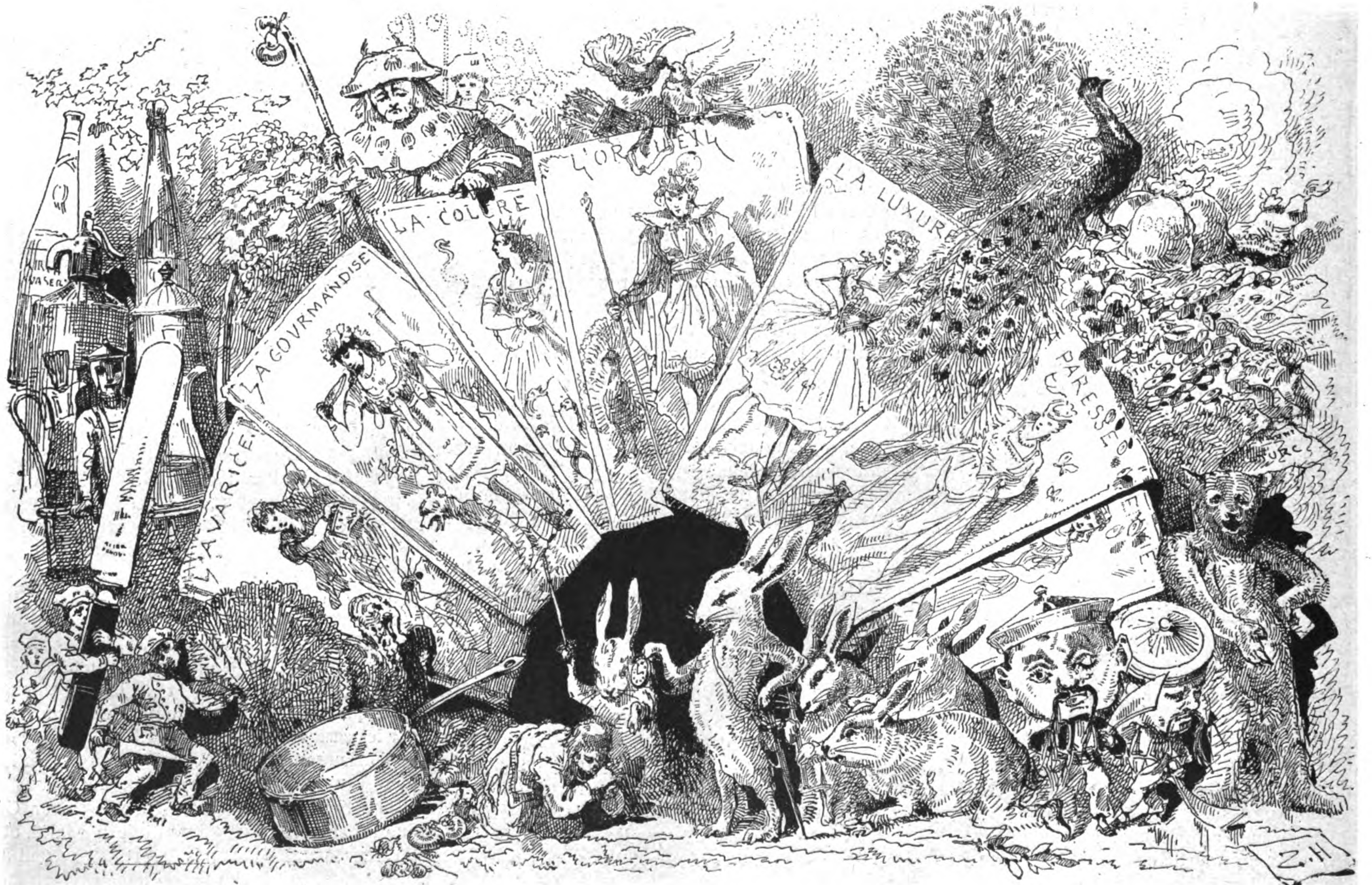
JULES NORIAC.

Toujours en quête de ce qui peut ajouter un attrait de plus à notre publication, et en voyant le succès qu'obtient notre partie récréative, échecs, rébus, problèmes du cavalier, nous avons pensé à donner plus d'importance à ces jeux de l'esprit qui sont pour les gens occupés un utile délassement et pour les oisifs un agréable passe-temps. A partir donc du prochain numéro, outre nos problèmes d'échecs et nos rébus, sous le titre : RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE, nous consacrerons un certain espace à des séries de problèmes variés, tels que charades, logogriphes, énigmes, anagrammes, — mots carrés, mots croisés, en losange, en triangle, mots avec lettres absentes ou en trop. — Problèmes sur toutes les cryptographies, sur les carrés dits magiques. — Problèmes de dames, de dominos, de piquet, de whist, sans oublier les problèmes syllabiques du cavalier, dont nous avons aujourd'hui tant de solutions à enregistrer. On voit que le choix en est aussi multiple que varié, et nous espérons que nos abonnés feront bon accueil à cette innovation, qui ne nuira en aucune façon aux autres parties du journal.

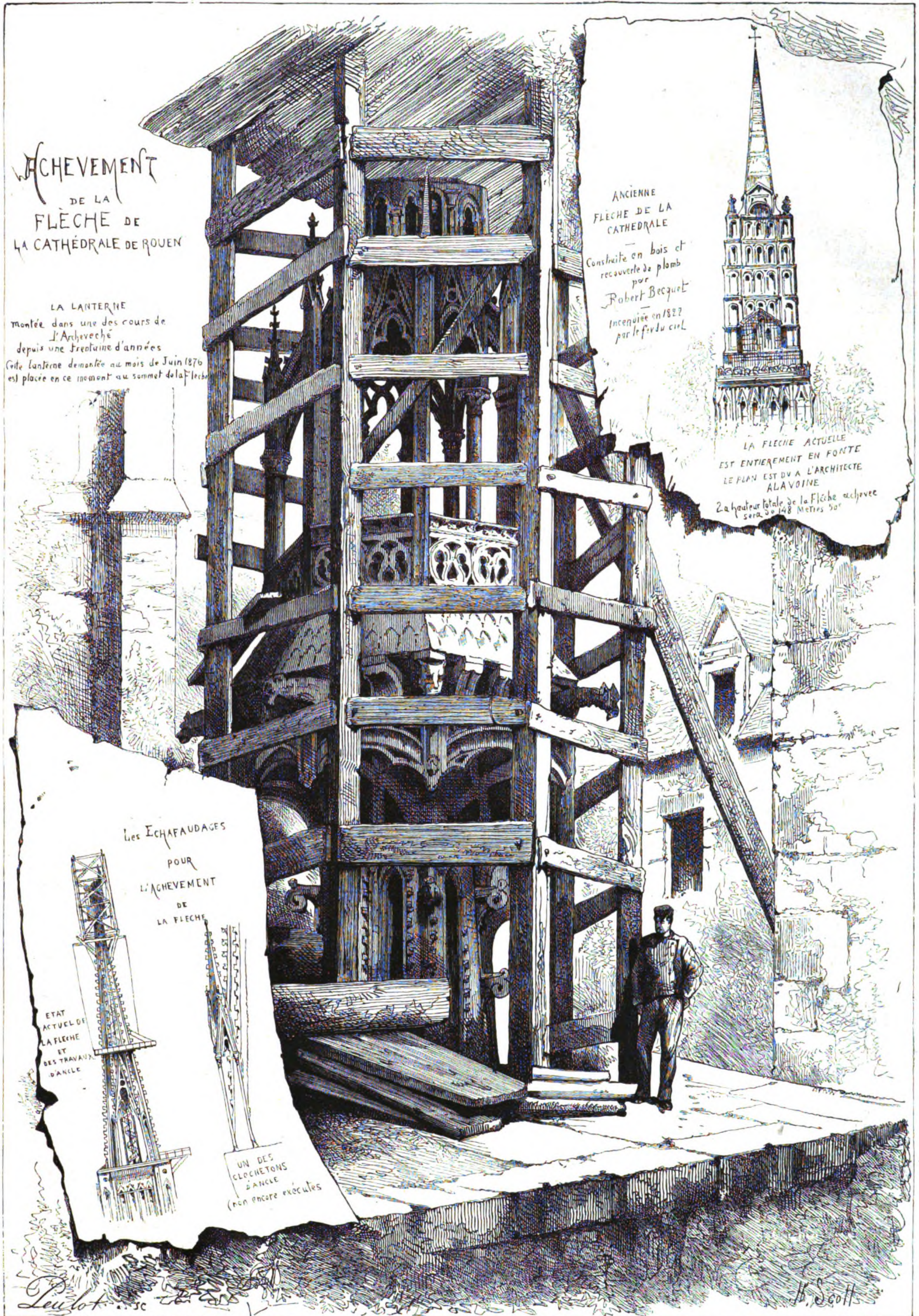


Chez l'Huissier. — La Leçon d'armes. — La Baron Poupardet (Daubray). — Francine et l'Amour (Mme Théo). — Mistigris (Mlle Paola Marié). — Le Triomphe du peintre Adalbert. La Mansarde de Souchard.

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS. — *LA BOITE AU LAIT*, opérette en quatre actes, de MM. L. Grangé et Jules Noriac, musique de M. J. Offenbach. — (Dessin de M. Vierge.)



THÉATRE DU CHATELET. — *LES SEPT CHATEAUX DU DIABLE*, féerie en quatre actes et vingt-deux tableaux, de MM. Dennery et Clairville. — (Dessin de M. Scott.)



ROUEN. — Achèvement de la Flèche de la Cathédrale. — La Lanterne de la Flèche, dans la Cour de l'Archevêché, avant sa mise en place.

(Dessin de M. Scott, d'après le croquis de M. Adeline.)

NOS GRAVURES

L'Incendie de la grande Mosquée, à Constantinople

Il est rare qu'il se passe une nuit sans que l'on entendre crier au feu dans les rues de Constantinople, et les incendies y sont si fréquents, que c'est à peine si l'on y prend garde, quand on n'est pas soi-même directement menacé.

Le 9 novembre, vers onze heures et demie du soir, les veilleurs de nuit jetaient à tous les coins de rues ces cris sinistres : « Le feu est à la Sulimanieh, la grande mosquée brûle!... »

Quelques instants après, la grande mosquée lançait, en effet, de magnifiques gerbes de flammes; située au centre et au point culminant de Stamboul, elle flambait avec beaucoup de majesté, et l'effet produit était des plus saisissants. L'émoi fut grand dans les quartiers turcs; la place qui entoure l'immense monument, inondée par les pompes et la pluie, présenta bientôt le spectacle d'une mêlée et d'une cohue indescriptibles.

Il y eut plus de peur que de mal cependant; on put se rendre maître du feu avant que la partie centrale fût atteinte; les bâtiments latéraux de droite seulement ont été détruits et se sont effondrés; le magnifique sanctuaire de Suliman a été préservé et n'a subi aucun dommage.

La nouvelle Flèche de la cathédrale de Rouen

Dans les derniers jours d'octobre 1876, la flèche de la cathédrale de Rouen, dont l'aspect inachevé avait dû, depuis trop longtemps, passer pour une énigme aux yeux de tous, a été enfin munie de sa lanterne.

Cette flèche en fonte avait été conçue par Alavoine pour remplacer la flèche en bois, recouverte en plomb, de Robert Becquet, laquelle, construite au seizième siècle, avait été incendiée en 1822 par la foudre.

Le sujet principal du dessin que nous donnons aujourd'hui représente la lanterne de la flèche d'Alavoine, telle qu'elle resta pendant plus de vingt années dans une des cours de l'Archevêché, montée, ajustée sur une plate-forme de pierre, et protégée des intempéries par une toiture et un léger bâtis de charpente.

Pour exécuter le travail de sa mise en place définitive, un plancher volant fut établi au sommet de la flèche. A l'aide d'étages successifs, les pièces de fonte composant cette lanterne furent montées et ajustées à l'intérieur d'un bâtis à peu près semblable à celui qui avait été construit dans la cour de l'Archevêché.

La hauteur totale de cette flèche en fonte est de plus de 150 mètres, y compris une croix en fonte dorée qui surmonte un coq. Il reste encore, pour parfaire l'œuvre d'Alavoine, à élever aux quatre angles de sa base des clochetons également en fonte et mesurant près de 20 mètres de hauteur. L'ensemble de cette œuvre gigantesque se compose de plus de 2,500 pièces, pesant environ 600,000 kilogrammes.

Cette flèche est actuellement la plus haute qui existe; elle dépasse en hauteur le Munster de Strasbourg (142 mètres) et les pyramides d'Égypte (146 mètres). Elle est entièrement coulée en fonte de fer, que l'on recouvre en ce moment d'une couche de peinture couleur plomb. Les échafaudages nécessaires à la construction ont été enlevés il y a quelques jours à peine, et on peut voir que cette œuvre colossale, tant de fois décidée, n'a fait que gagner à cet achèvement si longtemps attendu et toujours retardé.

Ces travaux ont été exécutés sous la direction de M. Barthélemy, architecte diocésain; par MM. Filleul et fils, serruriers; Gambier, charpentier; Leblond, peintre, et Marron, plombier (pour le coq). Commencés au mois de juin dernier, ils ont été complétement terminés dans les derniers jours d'octobre.

Il ne reste plus maintenant qu'à édifier les clochetons à la base de la flèche. Le projet n'en est pas encore adopté, les modèles pour la fonte n'ayant pas été exécutés du temps d'Alavoine, l'auteur de la flèche. Il serait à souhaiter, pour simplifier la question de dépenses, et si l'État, le département et la ville ne pouvaient couvrir les frais, qu'une souscription fût ouverte dans *toutes les* paroisses du diocèse de Rouen pour permettre d'exécuter promptement cet achèvement indispensable de la métropole.

Revue des Théâtres

Nos collaborateurs Monselet et de Lasalle, chacun en ce qui le concerne, ont rendu compte, en temps, des pièces de théâtre dont la gravure n'apparaît qu'aujourd'hui; nous n'y reviendrons donc que pour expliquer les scènes représentées par nos artistes.

Nous avons retardé quelque peu cette publication pour en faire une sorte de *Revue* de fin de mois et pour donner ensemble ces trois genres si divers : *l'opérette*, *la féerie* et *la comédie héroïque*.

LA BOITE AU LAIT

Notre gravure représente les principales scènes de l'opérette des Bouffes, *la Boîte au lait*, qui nous intéresse tout particulièrement, notre spirituel collaborateur Noriac étant l'un des auteurs. Le principal personnage de la pièce, Mme Théo, se dessine au centre dans son double costume de Francine et d'Amour. A droite et à gauche, le rapin Mistigris (Mlle Poala Marié) et le baron Poupardet (Daubray).

Dans les petits médaillons, nous voyons Francine dans l'étude de l'huissier et entourée par ces petits clercs si galants et si charmants, qu'on ne peut rencontrer qu'au théâtre; le baron Poupardet plastronné en maître d'armes et assistant à l'assaut engagé entre Francine et le peintre Adalbert; le triomphe de celui-ci, après l'achèvement de son grand tableau pour lequel Francine vient de poser sous le costume de l'Amour; et enfin, le troupier Souchard, transformé de sabreur enragé en ménagère diligente et repassant le linge de sa nièce Francine.

LES SEPT CHATEAUX DU DIABLE

Le Châtelet a repris depuis la fin d'octobre et maintient avec un égal succès les *Sept Châteaux du diable*, une féerie du vieux temps, et vous promène à travers les sept châteaux de messire Satanas.

C'est la tentation de saint Antoine en sept étapes et vingt-deux tableaux. L'orgueil se pavane dans son manteau couleur de soleil; l'avarice met son or en tonneaux; la colère dégaîne sa flamberge; l'envie secoue ses serpents; la paresse sommeille au coin de son feu; la gourmandise entasse des Ossa de pâtés sur des Pélions de brioches. Quant à la luxure, figurez-vous le jardin du grand-sultan Ali-Bourik, rempli de jets d'eau, de sorbets, de vestes à soleils, de turbans en melons à côtes, d'eunuques et d'odalisques de toutes les couleurs. Un Café Turc idéal, l'Orient rêvé par Paul de Kock, Asnières sur l'Euphrate ou le Bosphore!

Le Châtelet a convenablement restauré ces sept châteaux diaboliques dont la mise en scène, illustrée de jolis ballets et de beaux costumes, attire sans cesse la foule.

DÉIDAMIA

Nous avons cru devoir choisir pour sujet de notre dessin la scène du deuxième acte, où Ulysse et Diomède, envoyés par les chefs grecs à la recherche d'Achille, savent qu'il est caché sous des vêtements de femme dans le gynécée de Scyros, avec les filles du vieux roi Lycomède. Il s'agit de reconnaître l'aiglon parmi les colombes, couvert comme il est des mêmes ailes, revêtu de la même blancheur. Ulysse tire alors des ruses, qu'il croit infaillibles, d'un coffret plein de présents divers. Les armes y sont mêlées aux tambourins et aux thyrses, aux bandelettes brodées d'or et aux colliers de joyaux. Les vierges s'élancent vers les parures; Achille, d'un bond, s'empare d'une épée, et le geste dont il l'emporte fait jeter au glaive des éclairs. Ulysse a reconnu le héros cherché.

Les Blessés russes à Kladowa

Dans notre précédent numéro, nous avons donné une vue de la petite forteresse serbe de Kladowa, sur le Danube, et qui est occupée par les volontaires russes. C'est également de ce point que notre correspondant nous adresse le croquis émouvant que nous reproduisons aujourd'hui. Nos lecteurs savent, sans doute, quelle part brillante les volontaires russes ont prise à la guerre de Serbie. Toujours au premier rang, et tâchant de galvaniser par leur héroïque exemple les miliciens serbes, ces braves gens ont été plus que décimés et ont abondamment arrosé de leur sang la vallée de la Morava. A la dernière et suprême bataille de Djunis, le 29 octobre dernier, qu'il nous suffise de rappeler qu'un bataillon de volontaires russes, d'un effectif de 1,000 hommes, soutint à lui seul, pendant toute la journée, l'effort entier de l'armée turque, en perdant plus de 700 des siens, mais en donnant à l'armée serbe le temps de se réfugier dans le camp de Deligrad. Aussi les hôpitaux serbes sont-ils encombrés de blessés russes. A peine convalescents, ceux-ci, préférant achever leur guérison dans leur pays natal, se font embarquer à Belgrade et à Semendria, à bord des vapeurs du Danube, qui les transportent à Kladowa. Arrivés en cette ville, et après quelques instants de repos dans les ambulances volantes, ils traversent le fleuve, en barque, pour se rendre à Turn-Severin, station roumaine qui est située sur le Danube, en face de Kladowa, et, de là, ils prennent le chemin de fer qui les conduit à la frontière russe. C'est un de ces passages de convois de blessés que représente notre gravure. Leurs camarades, formant la garnison de Kladowa, les ont accompagnés jusqu'au bord du Danube, et, entassés dans des barques, les vêtements en lambeaux, les traits pâlis par la souffrance et les privations, ils quittent cette ville serbe où, quelques mois auparavant, ils avaient débarqué si brillants et si pleins d'enthousiasme pour la cause slave.

COURRIER DU PALAIS

Encore les ménageries. — Les espiègleries de *Salam*. — Pluie de certificats. — Les amis sont agréables et u iles. — Une malheureuse héritière. — L'oncle ou Chili. — Le trésor. — Comment on peut mourir sans avoir vécu. — Lovelace moderne. — Un effronté voleur. — La mendiante aveugle et capitaliste. — Paysan obstiné. — Nouveau moyen de diriger un arbitrage. — L'intention ne suffit pas. — Les grands crimes de la semaine.

Je terminais mon dernier Courrier par une histoire de bêtes féroces; c'est par une histoire de bêtes féroces que je commence — et, hélas! que je finirai celui de cette semaine.

Nous apprenons, par un procès soumis à la 4me chambre du tribunal, que M. Simon, fabricant d'appareils d'éclairage, a été tout à la fois plus malheureux et plus heureux que sir Richard Wallace dans un procès contre la ménagerie Bidel. M. Simon demandait 1,500 francs de dommages-intérêts; il a eu le mollet mordu par *Salam*, un grand singe fort méchant, tout le monde en est convenu. Mais M. Bidel faisait observer que M. Simon avait été plus qu'imprudent en pénétrant jusqu'au fond de ce terrain de la rue de Malte, où sa ménagerie a élu domicile provisoirement. Si M. Simon avait affaire au *musée anatomique*, au *musée scientifique* ou à *l'Auvergnate colosse* qui remisent aussi dans ce même terrain leurs voitures et leur matériel, leur campement étant à l'entrée, rien ne forçait M. Simon à venir taquiner le lama, l'éléphant et l'autruche qui ont fait preuve de patience et de modération. *Salam*, dont on lui avait dit de se défier, s'est montré moins indulgent; mais il a vu une provocation dans un mouvement bien involontaire de M. Simon dont le pied avait glissé.

La question ainsi posée, les certificats pleuvent à la barre: certificat des voisins qui déclarent que la ménagerie de M. Bidel est un sujet de terreurs continuelles; qu'un jour un énorme ours blanc échappé de sa cage était apparu sur le mur qui sépare la cour de Mme Simon du terrain en question, et que l'animal témoignait le désir d'entrer dans les magasins; certificat constatant que M. Simon est entré dans le terrain pour les besoins de son commerce et qu'il ne s'est approché de la ménagerie que pour demander où il trouverait le directeur du musée anatomique qui est son client; certificat constatant qu'il n'a agacé aucune bête; certificat établissant que M. Simon a agacé le lama, l'éléphant et l'autruche

malgré les représentations des gardiens; certificat constatant que si le singe a mordu M. Simon, c'est M. Simon qui avait commencé, etc., etc.

Il paraîtrait même qu'à un certain moment M. Simon s'était adossé, sans y faire attention, à la cage des lions.

Le tribunal a reconnu, dans son jugement, que M. Simon avait été imprudent; mais que cela ne saurait effacer l'imprudence dont M. Bidel est responsable. En conséquence, M. Bidel a été condamné à payer 200 francs d'indemnité à la victime de Salam.

Mlle Lucile Machinet, une demoiselle majeure de trente-sept ans, avait beaucoup de penchant pour les relations de société, et elle élargissait d'autant plus volontiers le cercle de ses connaissances que presque toujours, en devenant son ami, on devenait son tributaire. Comment aurait-on refusé de lui venir en aide; sa situation n'était-elle pas des plus intéressantes? D'abord elle venait de perdre sa tante, qui lui laissait une petite fortune de 60,000 francs, et elle ne pouvait venir à bout de terminer ces maudites affaires; les notaires et les avoués n'en finissaient pas, et Dieu sait si elle avait besoin de toucher son héritage! Il lui fallait donc de l'argent, souvent de l'argent, toujours de l'argent pour les frais, et on lui en prêtait. Et puis elle avait un oncle, un oncle fort âgé qui arrivait du Chili, où il avait fait fortune, et qui avait enterré à Saint-Cloud, dans la propriété de la tante décédée, un trésor, un vrai trésor. Pauvre oncle! il tomba malade peu de temps après son arrivée. Les fatigues de la traversée, le trop brusque changement de climat, sans doute, ont altéré sa santé. Vous comprenez que la nièce ne peut le quitter d'un instant. Pauvre oncle qui s'éteint, et cela l'empêche d'aller voir ses amis à qui elle doit de l'argent; c'est bien naturel. Mais le coiffeur, le cordonnier, le charpentier et leur famille attendent avec patience et respect... peut-être avec impatience, car elle a promis à la mère du coiffeur qu'elle épouserait son fils, et à la sœur du charpentier qu'elle épouserait son frère, — simple étourderie! Le cordonnier, étant marié, n'a pas reçu de promesse de ce genre; mais tous reçoivent chaque jour un bulletin de la santé de l'oncle du Chili, puis enfin une lettre de faire part bordée de noir : l'oncle vient de mourir à la maison Dubois; son enterrement est fixé au lendemain, à telle heure précise. Tous ses amis sont exacts au rendez-vous funèbre; il n'y manque que la nièce, sans doute absorbée par sa douleur, et le défunt, qui n'a pas eu la peine de mourir, n'ayant jamais existé. La tante, l'héritage, le trésor enfoui, tout cela disparaît comme un songe, et Mlle Lucile reparaît seule — un peu plus tard — devant le tribunal de police correctionnelle, où ses amis, devenus témoins à charge, l'entendent condamner à deux années d'emprisonnement pour escroquerie.

L'histoire est curieuse, mais elle n'offre rien de bien original pour vous et moi qui commençons à avoir une certaine expérience de l'effronterie des aventuriers de l'un ou de l'autre sexe. Et cependant, malgré cette expérience, vous et moi aurons l'occasion d'être surpris par l'incroyable audace d'un don Juan, d'un Lovelace moderne. Il s'appelle Quéret, et *César* est son prénom. Quéret n'a pas passé le Rubicon, mais il a passé les mers pour emmener aux États-Unis la femme d'un petit fabricant de Paris, y compris 18,000 francs de valeurs mobilières, de l'argenterie, du linge, des effets de toutes sortes. Il était renvoyé devant le tribunal correctionnel sous la prévention de complicité de vol, et, bien entendu, il ne s'est pas présenté. Le mari trompé et volé a produit au débat une lettre que Quéret lui a écrite de New-York, lettre affectueuse pour le mari, lettre indignée contre la femme et remplie de sentiments honnêtes. Il paraît qu'arrivé en Amérique, Quéret a soustrait à la femme qu'il avait enlevée toutes les valeurs mises en commun, et que celle-ci a porté plainte à la justice américaine. Voyez quelle malheureuse chance! Quéret avait pris ces valeurs pour les rapporter au mari, et il était déjà sur le navire qui devait le ramener en France pour opérer cette restitution, quand il fut arrêté et conduit en prison. Aussi il conseille au mari de lui envoyer un pouvoir bien en forme, dûment légalisé, de retirer des mains de la justice les titres dont il s'agit, avec mandat précis de les rapporter lui-même. Eh bien, les intentions pures de ce pauvre Quéret sont, il faut le dire, complétement méconnues par le mari, qui a préféré choisir un autre mandataire. De sorte que Quéret, déjà prisonnier en Amérique, se trouvera, s'il revient jamais en France, avoir à subir un emprisonnement d'un an.

Je ne puis non plus passer sous silence les malheurs de cette *pauvre aveugle*, la veuve Bastide, à qui l'on a volé des bons de liquidation, des obligations de la Ville, 1,500 francs en or et en billets de banque, et à qui, après ce vol, il restait encore quelques titres dans sa commode. Quand elle est appelée à venir exposer ses infortunes devant le tribunal, c'est avec stupéfaction qu'on la voit se lever du banc des détenus et arriver à la barre, soutenue par une canne qu'elle tient de la main droite et par un gendarme qui la tient par le bras gauche. Cette aveugle capitaliste a été condamnée, une fois à six mois de prison, et arrêtée nombre de fois, toujours pour mendicité. C'est encore sous l'inculpation de mendicité qu'elle est détenue aujourd'hui préventivement; elle sera jugée à une prochaine audience. La veuve Bastide raconte sans embarras qu'un nommé Fromiger qui demeurait avec elle, mais qui a très-prudemment disparu, lui a volé sa petite fortune.

M. le président lui fait observer que les revenus de la mendicité doivent avoir une certaine importance pour qu'elle ait pu réaliser de pareilles économies; mais elle proteste, avec une énergie qui se comprend, contre cette conjecture. Ah! la charité!... cela donne à peine de quoi manger; cet argent, c'est son patrimoine, c'est la succession de sa mère! Et voyez quel malheur pour Fromiger et pour la veuve Bastide, ils étaient sur le point de contracter un mariage que va rompre cette conduite légère du futur. Sans compter que, si les deux fiancés persistent dans ce dessein, il faudra attendre que chacun d'eux ait payé sa dette à la justice; car Fromiger est condamné par défaut à six mois de prison. Reviendra-t-il? Pour mon compte, j'en doute fort.

Encore une cause correctionnelle; mais celle-ci n'a plus le même caractère; c'est à Nevers qu'elle a été jugée, et le prévenu est un vieux paysan de vieille roche, une sorte de *Mauprat* dans son genre. Ce bonhomme, dont les antécédents sont sans reproches, est âgé de soixante-seize ans; c'est un peu tard pour se faire condamner! Que voulez-vous, cette vieille cervelle rustique a été probablement mise à l'envers par un différend qui dure depuis dix ans, une question de bornage. Enfin le procès va se terminer, les limites des champs respectifs des deux parties vont être légalement indiquées; c'est le lendemain, pas plus tard que le lendemain matin, que les avocats des deux parties, le juge de paix, le maire de la commune et un arpenteur expert doivent terminer le bornage. Henri, c'est le nom de famille du vigneron septuagénaire, passe la nuit à terrasser. D'une petite butte qui se trouve sur son terrain, il fait une façon de forteresse et il s'y enferme avec un fusil à deux coups. Cette pauvre tête obstinée a imaginé un moyen de faire établir le bornage dans le sens de ses intérêts, et ce moyen consiste à mettre en joue et à menacer de mort les arbitres qui qui ne seront pas de cet avis. C'est ainsi que ce vieux vigneron rageur pose le canon de son fusil sur la poitrine de son avocat, qu'il vise tour à tour le maire, le juge de paix et tous les assistants, et ce n'est pas sans peine que ceux-ci parviennent à se retirer. Ce terrible plaideur fléchit cependant devant le tribunal, il déclare qu'il ne voulait tuer personne et que son intention était seulement de faire peur à ses *ennemis!* Cependant le fusil était chargé, chargé à balles, et un malheur est sitôt arrivé!... Le tribunal a condamné à six mois de prison ce terrible vieillard.

Décidément, non! quels que soient l'intérêt et l'importance des causes criminelles que j'ai pu enregistrer cette semaine, et terminées presque toutes par des condamnations capitales, je ne puis décidément pas souiller ma plume et votre imagination de ces épouvantables récits. Il y en a trois, au moins, dont le compte rendu, même analytique, ne peut figurer que dans les journaux judiciaires, et, quant aux autres, j'aurai bientôt tout dit en peu de mots. Philippe Dufays, ce jeune homme de vingt-sept ans, a tué de quatorze coups de couteau sa bienfaitrice, la femme qui l'a adopté, qui l'a traité comme son enfant quand il est resté orphelin; c'était un braconnier, et un braconnier ivrogne; il a commis ce crime par vengeance, prétendant que sa mère d'adoption lui retenait un salaire de 30 francs. Portelette a été condamné par la cour d'assises de la Marne : c'était un ivrogne, et un ivrogne braconnier. Il envoie ses enfants frapper à la porte de la femme Laurent, sa voisine; celle-ci sort pour ouvrir la porte, et l'assassin la foudroie d'un coup de fusil. Ah! il avait de graves motifs de colère : la petite Laurent avait pris les sabots de son petit garçon, parce que celui-ci lui jetait des pierres!...

En voilà bien assez, n'est-ce pas? Mais la semaine a été terrible : sept condamnations capitales ont été prononcées.

PETIT-JEAN.

LA TANTE LEAR

(Suite)

Au bout de quelques journées, nécessairement absorbées par l'égoïsme des jeunes amoureux, Pauline nous sera rendue. Vous habitez à deux pas l'une de l'autre. Bientôt son mari se lancera dans les affaires ou la politique, ce qui procurera à la nouvelle mariée des loisirs qu'elle viendra sûrement passer au milieu de nous.

— Tu crois, ma chérie? J'avais si grand'peur qu'une fois échappé de sa cage le bel oiseau n'y revînt plus.

— Pouviez-vous le penser? Et puis ce sera un petit-fils qui vous sautera gentiment sur les genoux.

Cette perspective ne lui sourit que médiocrement.

— Comme tu y vas, toi! Grand'maman tout de suite, n'est-ce pas? Pourquoi pas demain?

— Est-ce que vous n'en seriez pas ravie?

— Si fait! si fait! je ne dis pas non... Mais, enfin, je ne vois pas qu'il faille absolument que cela ait lieu immédiatement. Je suis si peu préparée à porter des lunettes et à me coiffer en tire-bouchons... et Pauline est si jeune...

Ce qui voulait dire, et Nancy ne s'y trompa point : cet événement me vieillirait trop.

— J'avoue, reprit-elle, que j'ai un peu hâté les choses.

— Ah! si tu le reconnais toi-même!...

Nimporte, Mme d'Allemer n'était pas très-rassurée, et elle sortit du salon en hochant singulièrement la tête, s'écriant :

— Grand'maman! peste!... grand'maman!

Le même soir, pour achever sa guérison, elle courait à quelque raout.

Chaque jour Édouard de Loing venait passer quelques heures au château.

C'était alors de douces causeries, des rêves d'or, toutes les délicieuses chimères des amants.

Nature profondément sentimentale, Édouard aurait consenti à passer toute sa vie ainsi.

L'humanité se concentrait pour lui dans la personne aimée et le temps dans la minute où il la voyait.

Quant à Nancy, elle se reprochait sa trop parfaite félicité.

— Voilà donc la vie, se disait-elle avec amertume : un perpétuel va-et-vient de choses et de sentiments. Hier, je me serais crue seule au monde en perdant ma chère compagne; aujourd'hui il faut que je me fasse violence pour y penser!

Depuis le soir où ils s'étaient avoué leur amour, Édouard et Nancy n'en avaient jamais reparlé.

Certains mots simplement échappés du cœur en disent plus long que les serments les plus solennels.

Ils n'en parlaient plus, mais si leurs lèvres étaient muettes, leurs regards étaient indiscrets.

Tant et si bien que Mme d'Allemer finit par se douter de quelque chose.

Si Mme d'Allemer apercevait quoi que ce fût de ce qui se passait autour d'elle, il fallait que ce fût bien visible.

Par exemple, elle ne savait rien remettre au lendemain, et dès qu'elle eut surpris le penchant de sa sœur pour leur jeune voisin, elle attendit à peine qu'Édouard ait tourné les talons et tint *ex abrupto* à Nancy ce discours :

— Or ça, ma sœur, vous voilà, ce me semble, entichée du menton imberbe d'un M. de Loing, qui me revient fort peu avec ses petits airs de sainte n'y touche?...

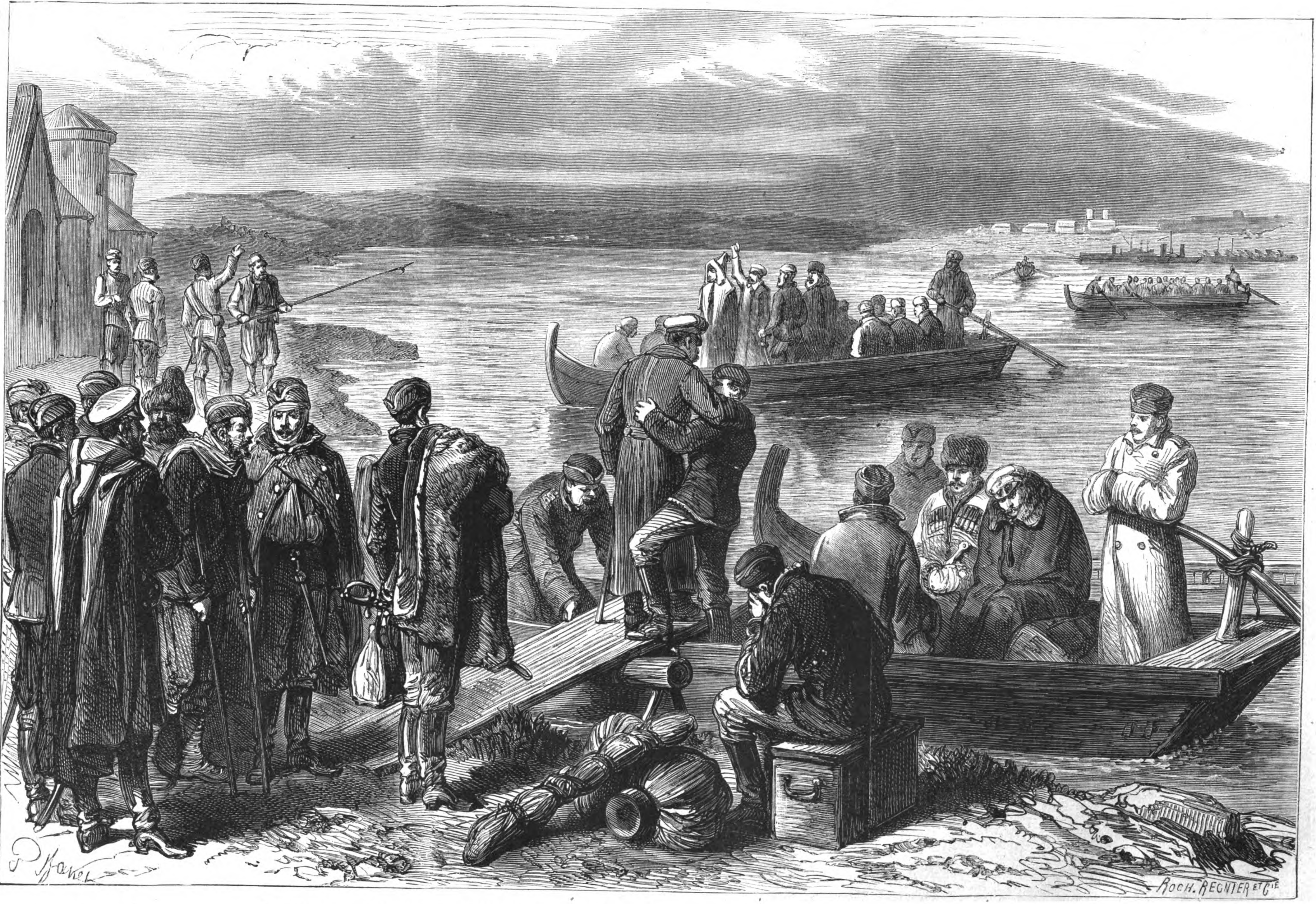
— Mais, ma sœur, qui te l'a dit?

BEAUX-ARTS



UN IMPORTUN

Tableau de M. Albert Lambron (Salon de 1876)



SERBIE. — **Volontaires russes blessés traversant le Danube, à Kladowa, pour se rendre à Turn-Sévérin (Roumanie).**
(Dessin de M. Gustave Janet, d'après le croquis de M. Schonberg, notre correspondant.)

— Qui me l'a dit? C'est superbe! Qui me l'a dit? Laisse-moi rire, je t'en prie. Mais c'est toi-même, mignonne, avec ces grands yeux effarés.

— Eh bien?

— Eh bien, je trouve l'idylle amusante, jolie au possible, en tant qu'idylle; mais comme la vie est tout juste le contraire d'une bergerie à la Florian, je trouve aussi ton aventure absurde.

— Le mot est gros!

— Ah! dame, je n'ai pas l'habitude de mâcher ce que j'ai sur le cœur... Que comptes-tu faire? Et ne crois-tu pas que le mieux serait encore de renvoyer ce jeune premier à ses livres grecs ou latins, où il pourra rencontrer autant d'églogues qu'il lui conviendra...

Nancy était toute triste, ses lèvres tremblotaient comme les enfants qui ont envie de pleurer.

— Mais que vois-je, continua sans pitié Mme d'Allemer, te voilà presque en larmes?... Ah! ça, l'aimerais-tu sérieusement, par hasard?

— Oui.

— Alors c'est bien différent... Nous en recauserons une autre fois... C'est curieux que je n'en aie pas eu vent plus tôt... Après ma fille, toi aussi tu veux me quitter? C'est donc une conjuration! Il n'y a rien à faire quand le cœur a dit : Je veux!... Oh! je sais ce que c'est, va... Eh bien, je te donne ma bénédiction... lorsque l'heureux époux de ton choix aura des moustaches...

Et Mme d'Allemer regagna sa chambre en riant aux éclats.

Tandis que cette petite scène avait lieu au château d'Allemer, une autre à peu près analogue se jouait au château de Loing.

Mme de Loing, plus perspicace, sinon moins superficielle, que Mme d'Allemer, avait, dès les premiers jours, deviné le secret de son fils.

Tant qu'elle avait espéré que ce ne serait qu'une amourette, comme il en éclot si souvent dans les cœurs de dix-huit ans, elle avait jugé prudent de se taire, ne voulant pas donner à cette escapade plus d'importance qu'elle n'en avait réellement.

Mais, au lieu de le voir diminuer, elle constatait chaque jour un progrès dans l'amour de son fils pour la jeune Nancy.

Elle chercha à l'en distraire par tous les moyens possibles, l'engageant à aller à la chasse, à courir les champs à cheval, en compagnie des châtelains des environs. Malgré les objections de l'abbé, elle conduisit elle-même Édouard dans les bals et les soirées. Rien n'y fit : Édouard était éperdument amoureux.

Mme de Loing se décida alors à avoir avec lui un sérieux entretien, en présence même du docte ecclésiastique.

Aux premiers mots, Édouard se cabra.

Il était de ceux qui n'admettent pas qu'on pénètre dans le mystérieux sanctuaire de leur cœur.

L'abbé se mouchait bruyamment. Il était visiblement embarrassé.

— Pourtant, osa-t-il ajouter, Mme votre mère, Édouard, a de bonnes raisons pour vous interroger.

— Je n'en doute pas, monsieur l'abbé, répliqua-t-il d'un ton un peu aigre, et c'est la seule excuse que je trouve à l'indiscrétion de ma mère. Élevé par elle, elle doit connaître la noblesse de mes sentiments...

L'abbé ne savait plus à quel saint se vouer et, plutôt que de continuer dans cette voie où il s'égarait, il préféra s'esquiver en catimini.

Dès qu'ils furent seuls vis-à-vis l'un de l'autre, Édouard se jeta en sanglotant dans les bras de sa mère.

— Tu le veux? lui dit-elle, eh bien celle que tu aimes sera ma fille.

— C'était bien la peine de faire tant de bruit pour en arriver là! s'écria l'abbé en apprenant le résultat de la conférence.

— Au bout du compte, lui répondit Mme de Loing, je n'y vois pas grand mal... car l'enfant est charmante... n'est-ce pas votre avis?

— Palsambleu, madame, je n'en saurais avoir d'autre, et j'ajouterai même qu'il me semble difficile, sinon impossible, de rencontrer une jeune personne plus accomplie.

Le lendemain Mme de Loing se rendait au château d'Allemer pour y traiter officiellement le futur mariage de M. Édouard avec Mlle Nancy.

Bien entendu, ce mariage ne devait avoir lieu qu'à une époque assez éloignée, vu la jeunesse des fiancés.

Édouard avait alors dix-neuf ans et Nancy dix-sept.

Ce que furent ces amours à dénoûment encore incertain, tout le monde peut se les imaginer, de véritables rêves à deux, pleins de douces illusions et de projets insensés.

De toutes les passions l'amour est celle qui dilate le plus l'imagination et la laisse flotter dans le vague.

L'ambition a un but précis, l'amour embrasse confusément l'univers et voudrait résumer en lui tout ce qu'il y a de beau, tout ce qu'il y a de grand.

Aussi est-ce, de toutes, la plus sujette aux déceptions.

Mais laissons Édouard et Nancy voguer à pleines voiles sur la mer azurée de l'espérance pour retrouver le nouveau ménage au lendemain de ses noces.

Pauline, à vrai dire, n'aimait pas plus M. son mari qu'elle n'eût aimé le premier danseur venu.

Bien que son idéal de jeune fille fût assez borné, il lui avait paru que M. d'Illoms ressemblait médiocrement à l'époux de ses rêves.

Cela n'a rien que de très-normal, vu les exigences fantastiques des demoiselles à marier.

Il leur faudrait à toutes un héros; mais il se trouve que cette espèce d'hommes devient de plus en plus rare, d'où le nombre incalculable de désanchantement de la part des malheureuses condamnées à passer leur vie entière en société d'un simple mortel, après avoir entrevu en songe Amadis ou tout au moins le Cid.

— Mais, chère petite, de quoi te plains-tu? lui demandait sa mère. Est-ce que je t'ai trompée? T'ai-je en quoi que ce soit exagéré les mérites de ton seigneur et maître?

— Oh! quant à cela, non, ma mère.

— Non! n'est-ce pas, tu en conviens? Je t'ai tout bonnement affirmé que c'était un honnête homme, ce dont je ne me dédis pas...

— Cependant?...

— Oui, oui, j'entends bien. Cependant... Tu t'étais figuré autre chose... un phénix, par exemple. Crois-tu donc être la seule, et, sans te parler de moi... jette les yeux autour de toi... tu verras que tu n'as pas de motifs plausibles à te lamenter. Les hommes, mon enfant!... Connais-tu une certaine fable de La Fontaine...

— Laquelle? J'en sais plusieurs par cœur.

— La plus charmante, *les Bâtons flottants*. Toute l'histoire de l'amour est là dans ces lignes! Oh! quel homme, ce La Fontaine! Et encore ses contemporains assurent le contraire.

Pauline faisait quelque peu la moue.

C'est qu'on se résout difficilement, quand on a vingt ans, à troquer ses belles illusions contre la banale réalité.

Un matin, au bout de six mois de mariage, on rapporta sur une civière M. d'Illoms avec la poitrine traversée par une balle dans une partie de chasse.

— Tu le regretteras, dit Mme d'Allemer à sa fille.

Ce fut l'oraison funèbre du pauvre diable. Hélas! Pauline n'eut pas grand temps pour le regretter. Elle mourut elle-même quelques mois après en donnant le jour à une adorable petite fille qu'on nomma Pauline, du nom de sa mère.

— C'est un nouvel amour que Dieu m'envoie, s'écria Nancy en apprenant la funeste catastrophe.

— Nous la partagerons à deux, répondit Édouard de Loing.

III

Jamais douleur ne fut plus bruyante et cependant plus réelle que celle de Mme d'Allemer. Elle remplissait littéralement le château de ses cris et de ses sanglots.

Elle avait jusqu'à trois évanouissements coup sur coup.

Nancy se trouvait fort embarrassée, appelée d'un côté par la petite et de l'autre par sa sœur.

Mme d'Allemer maudissait le ciel, la terre, tous les êtres vivants, à commencer par elle-même.

— Ah! Dieu me punit d'avoir été mauvaise mère, s'exclamait-elle entre deux crises. Je porte la peine de ma coupable indifférence. Mais pouvais-je savoir qu'elle me serait sitôt enlevée! Je n'ai pas compris les devoirs que m'imposait ma nouvelle situation... Pauvre folle, tu as tué ta fille, tu l'as tuée!

Et elle se tordait les bras, elle s'arrachait les cheveux.

On entendait alors les cris de la pauvre petite orpheline répondant aux doléances de la malheureuse femme...

Et l'enfant lui tendait instinctivement ses petites mains roses.

La vue de ce petit être calmait alors la malheureuse mère.

— Tu m'as, en naissant, enlevé ma Pauline; c'est à toi, chère créature, de la remplacer, car je suis ta grand'maman, ta grand'maman, entends-tu bien!

Et pour s'étourdir de son chagrin, elle se livrait, avec l'ardeur d'une fillette travaillant pour sa poupée, à confectionner des ouvrages d'aiguille de toute sorte pour la petite orpheline.

Tout ce qu'elle possédait déjà n'était pas assez joli. Mme d'Allemer rêvait pour elle une layette comme n'en eut jamais l'héritière d'un trône.

Elle se mit d'arrache-pied à la besogne; enfouie sous un flot de mousseline et de dentelles, elle taillait bonnets sur bonnets, bavoirs sur bavoirs.

Mais, au bout du deuil réglementaire, son rôle de bonne-maman commença à lui peser.

— Les cris de cette gamine sont insupportables! s'écria-t-elle; j'en ai le tympan perforé.

Ce fut le tour des visites, en réponse à celles qu'elle avait reçues.

Une fois replongée dans le monde, cette femme rivole retrouva son équilibre.

On ne sait qui le premier codifia le formulaire des usages sociaux, à coup sûr, si ce n'est pas là l'œuvre collective de l'humanité, c'est le chef-d'œuvre d'un génie sans égal.

Rien n'y est omis. Le bonheur, la tristesse, le deuil, tout y est réglementé.

Tant d'heures sont laissées aux sombres pensées, tant d'autres aux moyens de s'en distraire.

Brave et compatissante société! Elle n'admet pas qu'on soit heureux sans elle; elle ne veut pas non plus qu'on pleure loin d'elle.

Ceux qui trouvent qu'elle banalise tout ne sont que de véritables égoïstes, des misanthropes indignes de bénéficier de ses faveurs.

Mme d'Allemer n'était certes pas de ceux-là, et elle se fût plutôt passée de boire et de manger que de ne pas aller conter ses misères à ses bonnes amies.

— Je fais de mes chagrins, disait-elle, comme d'un fardeau trop lourd dont on s'allège en le répartissant de droite et de gauche.

ALFRED BONSERGENT.

(*La suite au prochain numéro*).

LES DIEUX QU'ON BRISE

Une indisposition de notre collaborateur Albert Delpit nous empêche de publier cette semaine sa poésie hebdomadaire.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : Reprise de *Lalla-Rouck*, opéra comique en deux actes, de M. Hippolyte Lucas et de Michel Carré, musique de Félicien David.

Lalla-Rouck peut être comptée au nombre des victimes de la guerre de 1870.

Vers la mi-juin, c'est-à-dire alors que l'année n'était pas encore « terrible, » selon l'expression du poëte, une reprise de l'œuvre de Félicien David avait été donnée par l'Opéra-Comique. Capoul chantait la partie de Noureddin, que venait de lui céder Montaubry.

Tout allait bien, il semblait même que pour longtemps et, à l'encontre des traités de géographie, la

vallée de Kachmyr serait située entre les rues Favart et Marivaux.

Pourtant, après sept ou huit soirées, un bruit de tambour, qui venait de la rue, envahit le théâtre et tira le public du songe poétique qu'il faisait au pays des roses. A cette heure-là, dans les premiers jours de juillet, il n'y avait plus d'oreilles que pour *la Marseillaise* et *le Rhin allemand*.

Lalla-Rouck fut bientôt rayée de l'affiche.

L'affiche elle-même ne tarda pas à être supprimée; et l'Opéra-Comique, qui ferma ses portes aux premiers jours de septembre, ne les rouvrit que dans le courant de l'été suivant.

Si nous rappelons ces temps de deuil et d'alarme, c'est pour bien faire sentir que les événements ont pu seuls interrompre le cours glorieux des représentations de *Lalla-Rouck*.

Dès le début, en effet (c'est-à-dire au printemps de 1862), l'opéra-comique si original, si distingué, si personnel de Félicien David, avait été compris et goûté avec une sorte de délectation.

Le succès en fut immédiat, ainsi qu'il arrive toujours d'une œuvre d'art, quand elle est de valeur et qu'on la présente à nos raffinés Athéniens de Paris. Nous vous racontons là l'histoire de *la Dame blanche*, du *Pré-aux-Clercs*, et aussi de *Paul et Virginie*, pour prendre un exemple parmi les plus récents et les plus probants.

Il est vrai que quand le cyclone de 1870-71 fut passé, rien n'empêchait une reprise de *Lalla-Rouck*. Le directeur d'alors n'avait qu'un signe à faire; mais il était entiché d'autres idées; un rêve le poursuivait : il voulait à l'Opéra-Comique même réformer le style du *genre* appelé opéra-comique, et chasser de sa maison la vieille muse chansonnière qui y tenait domicile depuis Grétry.

On sait ce qu'il lui en coûta. Les néophytes de l'école dramatico-symphonique accoururent avec leurs inventions saugrenues, et mirent en fuite le public, qui se rabattit sur les petits théâtres à ariettes.

Lalla-Rouck était pourtant là, dans la coulisse; on eût pu la faire entrer en scène, et sans qu'il eût été besoin de la pousser par les épaules. Mais son secours fut dédaigné.

La nouvelle direction de l'Opéra-Comique a été mieux avisée; elle n'a eu garde de laisser dans l'ombre une œuvre qui exerce une égale attraction sur les connaisseurs et sur la grosse foule. Elle a même apporté autant de soin qu'on lui en pouvait demander dans l'installation matérielle de ces deux actes de *Lalla-Rouck* qui prêtent aux déploiements de mise en scène. Les décors ont été retouchés, ravivés, et mis au point de coloration voulu. Les costumes aussi ont été rafraîchis, et le tout est fort appétissant à voir.

Du reste, M. Carvalho ne pouvait faire mieux pour Félicien David, qu'il traita un jour avec tant de magnificence. C'était au Théâtre-Lyrique; on répétait *la Captive*, dont la représentation était imminente. Au dernier moment, le maestro, pris d'un scrupule d'artiste, trouva sa musique indigne de l'exécution et demanda qu'elle ne fût pas donnée au public. Cependant il était un peu tard pour prendre un tel parti, car les costumes, les décors et les accessoires avaient été commandés. M. Carvalho n'en fit pas moins droit au désir de l'auteur et accepta galamment la perte sèche d'un matériel coûteux.

La Captive ne fut jamais représentée. Et si nous avons éveillé la curiosité du lecteur en imprimant ici le titre d'un opéra inédit de Félicien David, c'est bien sans le vouloir, et pour nous en repentir aussitôt. En effet, notre science ne va pas plus loin que le nom de l'œuvre, et nous n'en pourrions dire un motif de huit mesures.

Notre regretté maestro nous traitait comme ses autres amis, en ne nous révélant pas sa musique avant le grand jour où elle luisait pour tout le monde. Il en était le Pygmalion. Jamais non plus sultane ne fut gardée et tenue close par son sultan avec des soins plus jaloux. Et cette façon tout orientale de procéder n'a rien qui doive étonner de la part d'un artiste qui avait visité la Turquie et l'Égypte avec tant de profit.

Il en fut de même pour *Lalla-Rouck*. Nous nous souvenons de tous nos colloques avec Félicien David au temps des répétitions; il était très-agité, fort nerveux, et le plus souvent découragé, achetant ainsi d'avance et à un prix exorbitant, le succès qui se préparait pour lui. Mais, nous ne nous rappelons pas que, malgré nos instances, il ait consenti à fredonner devant nous une phrase de sa partition.

Nous ne savons si ces souvenirs intéressent la personne qui nous lit en ce moment. Dans tous les cas, elle emploierait mieux son temps à aller écouter de nouveau *Lalla-Rouck*. En l'y envoyant, nous sommes sûr qu'elle se laissera prendre au charme particulier de cette musique mahométane, qui exale très-positivement (et non pas « pour ainsi dire ») des senteurs de roses et de hatschich, et qui, par l'enivrement qu'elle procure, ouvre aux sens des perspectives sur le paradis musulman.

Si *Lalla-Rouck* ne vous donne point ces sensations, il est inutile que nous en causions plus longtemps; ou bien, et comme s'il s'agissait d'une simple opérette, je vais vous faire l'énumération des morceaux qu'on y remarque et que vous pourrez transporter sur votre piano :

Ce sera, au premier acte : le chœur d'introduction; la romance de Noureddin; les couplets bouffes de Baskir; les airs de ballet et le finale. — Au second acte : le grand air de Lalla-Rouck; le duo-nocturne de Lalla-Rouck et de Mirza; la barcarolle, chantée dans la coulisse par le ténor, et le duo entre Noureddin et Baskir.

Le chef-d'œuvre de Félicien David eut pour interprètes, lors de la création, Montaubry, Gourdin et M[lles] Cico et Belia. Les rôles en sont aujourd'hui distribués à Furst, Queulain; M[mes] Brunet-Lafleur et Ducasse.

M[me] Brunet-Lafleur avait débuté il y a quelque huit ans à l'Opéra-Comique dans *la Part du diable*, si j'ai bonne mémoire; puis, avant de quitter la scène, elle avait paru au Théâtre-Lyrique dans *la Bohémienne*, de Balfe. Sa voix, d'un timbre velouté, mais d'ailleurs sans éclat, convient admirablement à la rêveuse et indolente Lalla-Rouck. Le ténor Furst et la basse Queulain s'étaient signalés au dernier concours du Conservatoire; ils ont su profiter de l'heureuse chance qu'ils avaient en débutant devant le public par des rôles sympathiques et d'un débit facile, tant ils sont écrits dans de bonnes conditions vocales. Je leur demanderai cependant, à tous deux, de ne pas tant forcer l'expression et d'observer la mesure dans toute sa rigueur. C'est une tradition qui vient de Félicien David lui-même.

— Ainsi que nous l'avions annoncé, Nicolini est rentré au Théâtre-Italien et a pris possession du rôle de Radamès dans *Aïda*. Sa voix passionnée a sonné comme un cuivre, notamment au troisième acte, où elle tient tête aux cornets à pistons. Le duo de l'agonie a valu aussi des applaudissements au sympathique ténor.

Avec un tel renfort, *Aïda* ne peut manquer de fournir la plus brillante carrière.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO

L'Urne, Compagnie d'assurances *contre la vie*. — Cette Compagnie, qui vient d'être constituée à Dresde, — capitale du royaume de Saxe, — ne donne ni intérêts, ni dividendes. Au contraire, elle espère qu'on lui portera un peu d'intérêt et beaucoup de dividendes, en raison de l'immense service qu'elle se propose de rendre à l'humanité souffrante. Elle offre à ses futurs clients qui voudront l'honorer d'une confiance aveugle, de les brûler, morts ou vivants, s'ils sont tombés en catalepsie; le prix est le même; ils ne seront plus tourmentés de la crainte d'être enterrés vivants. Parions un bûcher antique en bois de rose, que les propagateurs de la *crémation* n'ont pas songé à cette horrible alternative.

Mais que le public ne se laisse pas prendre à ce doux mot : crémation, qui ne vient ni de crème, ni de crèmerie; cela n'aurait pas fait l'affaire des savants. Ils l'ont emprunté au latin, langue morte et exceptionnellement appropriée à la circonstance.

Dans l'*Urne* — au figuré — il s'était tenu, à la fin d'octobre, l'assemblée générale de deux cents actionnaires amateurs; on y a annoncé qu'à l'*Exposition de secours et de sauvetage*, à Bruxelles, la grande médaille d'honneur a été accordée au four de crémation d'un certain système anglais. Je connais ce four.

Daignez aller en voir le pareil chez le premier pâtissier venu; regardez l'artiste en farine et confiture enfourner ses succulents produits; supposez un de ces derniers grand comme un cercueil, et vous aurez — sauf quelques mécanismes assez compliqués — l'idée de cette lugubre invention. Vous pourrez alors choisir — en parfaite connaissance de cause — entre votre *brûlement* ou votre enterrement; dans la supposition que vous soyez expédié — encore un peu vivant — dans un monde meilleur.

A Gotha, — ville connue par la publication de son *Almanach des souverains et des familles princières*, — on construit en ce moment un four modèle, mais dont les travaux, par suite du manque de cotisations volontaires, ne marchent pas avec une vitesse exagérée. Ce n'est certes pas la faute de l'*Urne*, qui est également le nom du journal de la Compagnie. Cette feuille bimensuelle fait assez de propagande, mais prêche dans le désert, malgré les efforts de son rédacteur en chef, l'honorable *docteur Reclam*.

Découverte archéologique à Bonn. — Pendant les travaux de fondation de la nouvelle clinique dans cette célèbre université des provinces rhénanes de la Prusse, à l'endroit où la chaussée romaine conduit au camp de Jules César, on a mis à jour la superstructure de plusieurs tombeaux anciens bâtis avec des briques carrées sans mortier. Ces maçonneries sèches sont couvertes intérieurement d'un enduit minéral très-bien conservé. Sur ces murs sont peintes des fresques, qui, lors de leur enlèvement, se sont cassées en plusieurs morceaux. Elles représentent une scène de combat, artistement dessinée sur un fond clair.

Sur un cheval s'élançant au galop, on aperçoit une amazone en manteau rejeté en arrière, et tenant une lance dans la main droite. A côté de la guerrière sont placés deux fantassins qui semblent parer les coups de leurs ennemis. Cette peinture n'a que 25 centimètres de hauteur sur 3 mètres de longueur; les couleurs en sont très-vives. Parmi les trouvailles, on remarque la figurine en bronze d'un adolescent dans une pose gracieuse. D'après la tenue des bras et des mains, on suppose que cette statuette faisait partie d'un groupe d'écuyers dans un quadrige.

Un bas-relief en grès rouge, malheureusement brisé, représente un Hercule. Les autres précieuses antiquités comprennent une grande quantité de pots, d'ornementations et de tuiles; puis des objets de cuisine, des gobelets en terre étrusque, des assiettes en terre sigillée (*terra sigilata*), avec des inscriptions en émail blanc, de petites bouteilles enduites de la précieuse patine, ainsi que beaucoup de styles en ivoire et en bronze. Les urnes renferment des médailles de grandeur inusitée, parmi lesquelles on en remarque une magnifique, avec le buste de l'empereur Adrien.

Les fouilles sont continuées très-activement, et on est convaincu de trouver encore d'autres trésors

La Société zoologique à Paris. — Cette docte assemblée vient de faire paraître son premier bulletin. On y remarque une planche photographiée représentant un oiseau à très-courtes ailes, mais dont le corps extensible peut se gonfler et — à ce que l'on dit — flotter dans les airs comme un aérostat.

On y voit aussi un beau dessin colorié qui figure une hirondelle des tropiques dont le vol hardi résulte de ses puissantes *rémiges*; on appelle ainsi les pennes ou grandes plumes des ailes.

Ce bulletin mentionne également la découverte d'un fossile inconnu jusqu'à ce jour. C'est une créature intermédiaire entre le volatile et le lézard ou saurien; de là le nom de *sauropteryx*.

La Société zoologique est appelée à rendre d'importants services à l'agriculture. Elle avait exposé dans la serre du jardin des Tuileries une collection de charançons de toutes espèces. Feu Abel Hugo, frère du poëte Victor Hugo, soutenait, dans un travail publié il y a vingt-cinq ans, que les ravages de ces insectes sur les récoltes de la France s'élevaient à plus de cent millions de francs par année.

Le nouvel homme oiseau. — Dédale, citoyen à Athènes, fut exilé dans l'île de Crète, où il bâtit le labyrinthe qui devait lui servir de prison. Au moyen de plumes attachées avec de la cire, il se fabriqua des ailes, et put s'envoler accompagné de son fils Icare. Ce dernier s'approcha trop du soleil, la cire fondit, les ailes se détachèrent, et il tomba dans la mer Egée, qui, depuis cette catastrophe, s'appelle la mer Icarienne.

Jusqu'aujourd'hui, les hommes n'ont pas encore eu une chance plus favorable. Généralement munis d'ailes ou plutôt de parachutes, ils se sont lancés du haut

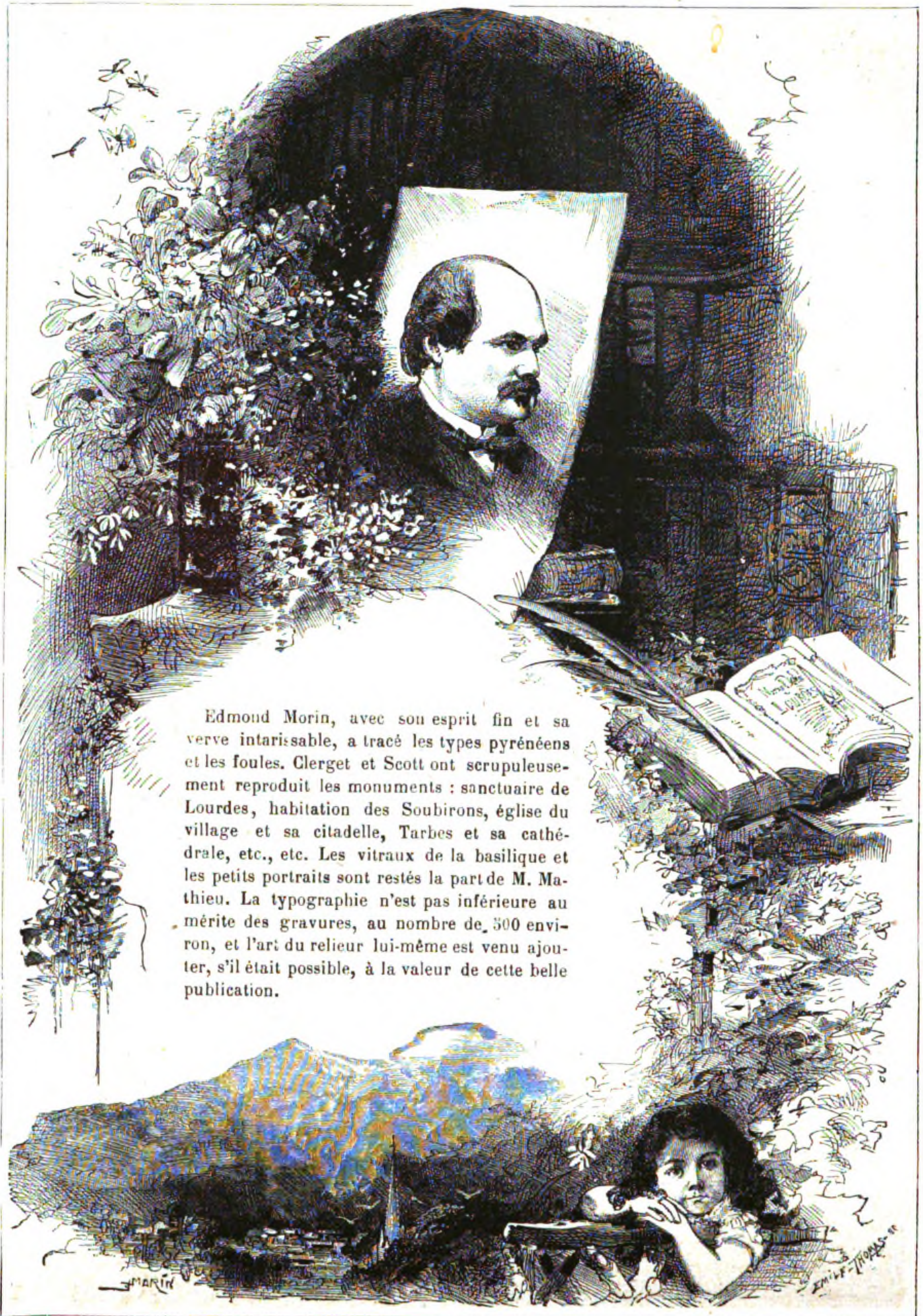


NOTRE-DAME DE LOURDES

Ce volume, qui compte *cent vingt-cinq* éditions, vient d'être illustré d'une façon exceptionnelle, sous la direction de M. Eugène Mathieu.

Les Pyrénées, fourmillant de beautés pittoresques, ont fourni des éléments précieux et d'heureuses inspirations, et le récit attachant de M. Henry Lasserre, que tout le monde connaît aujourd'hui, a trouvé des interprètes du plus grand mérite. C'est ainsi que les sites pyrénéens nous apparaissent dans leur majestueuse beauté sous le crayon de Yan'Dargent. Les fleurs s'épanouissent et forment les plus gracieuses guirlandes sous la main délicate de Giacomelli.

Bernadette.



Edmond Morin, avec son esprit fin et sa verve intarissable, a tracé les types pyrénéens et les foules. Clerget et Scott ont scrupuleusement reproduit les monuments : sanctuaire de Lourdes, habitation des Soubirons, église du village et sa citadelle, Tarbes et sa cathédrale, etc., etc. Les vitraux de la basilique et les petits portraits sont restés la part de M. Mathieu. La typographie n'est pas inférieure au mérite des gravures, au nombre de 500 environ, et l'art du relieur lui-même est venu ajouter, s'il était possible, à la valeur de cette belle publication.

M. Lasserre.

LES PUBLICATIONS ILLUSTREES. — *NOTRE-DAME DE LOURDES*, par Henry Lasserre, publiée par Victor Palmé, éditeur.

REVUE COMIQUE, PAR CHAM



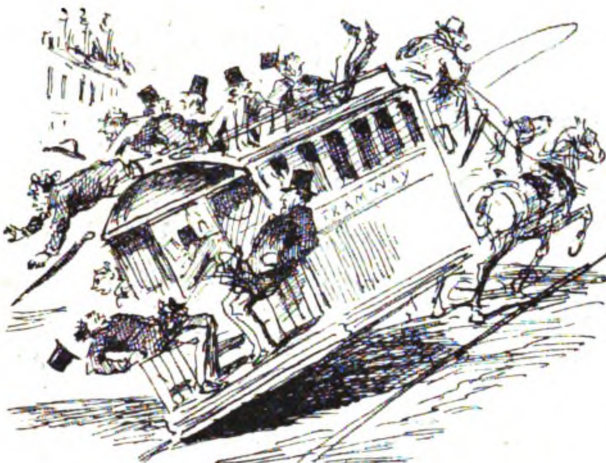
— Corneille était pauvre, à preuve son soulier.
— Allons donc! soulier percé, mais jamais bas percé!



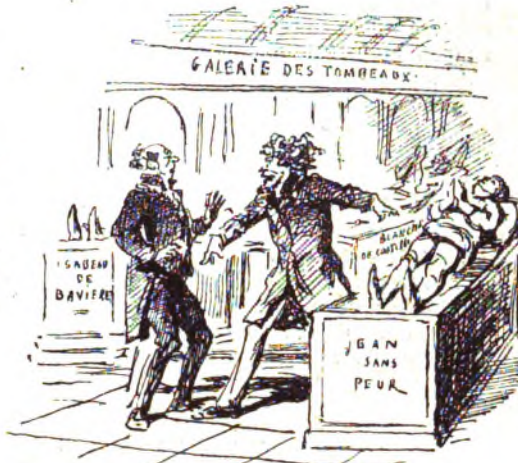
— Je suis arrivé trop tard pour la porte de Corneille, je n'ai pu acheter que son paillasson.



— Viens-tu boire la goutte?
— Avenue Corneille? t'es bête! c'est pas là qu'on tue le *vers*.



Le cocher du tramway parlementaire pensant être agréable à la gauche.



— Tous enterrés civilement, je suppose? si non, je me retire!



DISCUSSION DU BUDGET
Retire un des morceaux de sucre pour dégrever d'autant le budget des dépenses.



OU L'IMPOT SUR LE REVENU AURAIT DU BON
— C'est donc plus cher?
— Vous avez bu un verre, puis vous y êtes revenu, le revenu paye.



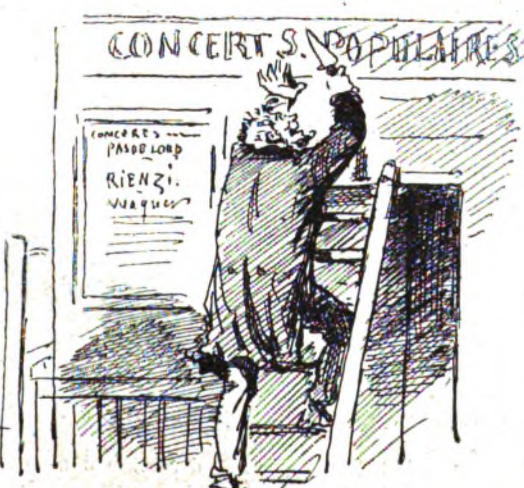
— Hi! hi! j'ai peur de monter tout seul dans la cheminée.
— Eh bien, petit bêta?
— Faut que madame y monte avec moi!



— Comment qu'on t'appelle, mon petit?
— Dans le quartier, on m'appelle la question d'Orient.



M. Pasdeloup envoyé à Constantinople pour jouer son programme wagnerien au sultan jusqu'à ce qu'il se soumette.



M. Pasdeloup grattant une portion de son enseigne pour y mettre le nom de Richard Wagner.



— Je me recommande à vous, il me doit de l'argent!
— Vous en prêtez donc? Quelle heureuse rencontre!

d'une tour pour retomber plus ou moins malheureusement près de leur point de départ. Dans toutes leurs tentatives, ils avaient cherché à imiter l'oiseau, sans pouvoir se rendre compte de ses mouvements, dont le principe échappe à nos investigations. C'est ainsi que l'on croit que les habitants des airs se tiennent immobiles quand ils planent dans leur élément. On sait à présent qu'ils descendent avec lenteur vers la terre; du reste, on le voit quand leur ombre se projette sur le flanc des montagnes escarpées. Ce qui peut les maintenir en place ou ralentir leur chute, c'est l'action vibratoire des ailes que l'on observe à l'aide de télescopes.

Le mouvement est-il seul en cause dans le vol? L'oiseau possède-t-il un moyen de se rendre plus léger pour s'élever, comme le poisson avec la vessie natatoire? Ce sont là des questions qui n'ont pas encore été résolues. Ce qu'on a appris, cependant, c'est que les procédés mécaniques employés par l'homme pour imiter le vol des oiseaux n'ont pas donné des résultats applicables.

A ce sujet, on se rappelle peut-être la mort de l'homme volant, arrivée à Londres, il y a quelque temps. Sa première expérience, à Bruxelles, avait échoué; Groof — c'était son nom — ne put s'envoler, et la foule impatientée mit en pièces les appareils de navigation aérienne. De là, il se rendit en Angleterre où, dans un nouveau voyage, il se fit enlever par un ballon; arrivé à trois cents mètres au-dessus de la terre, il donna à son aéronaute le signal de le lâcher et déploya les ailes, adaptées à une espèce de plate-forme où il avait pris place, puis il descendit obliquement.

A la seconde représentation, les ailes ne purent se développer; le malheureux tomba sur le sol et s'y tua. Les signaux avaient-ils été mal donnés de part et d'autre? Groof et son conducteur — ne parlant pas la même langue — ne se sont-ils pas compris? Les sacs de lest ont-ils été jetes précisément sur la tête de l'homme-volant? On l'ignore.

Faut-il dès lors ajouter foi au récit d'un voyage aérien exécuté à Philadelphie il y a quelques années, et dont la relation détaillée se trouve dans le livre des *Inventions*, par Émile With (Paris, 1864)? Un mécanicien, nommé William Tood, s'envola, en présence d'un nombreux public, et se dirigea vers New-York; les spectateurs le perdirent de vue dans le ciel. On le découvrit, quelques jours après son expérience, dans une forêt; il était à moitié dévoré par les loups. Un chasseur, l'ayant aperçu, à l'entrée de la nuit, et l'ayant pris pour un oiseau gigantesque, l'avait abattu d'un coup de fusil. Près du cadavre, on trouva des ailes brisées, qui avaient été reliées avec des fils de fer, et une espèce de cuirasse, ainsi qu'un casque se terminant en bec d'aigle.

Ces divers insuccès n'ont pas découragé les esprits inventifs. Il y a quelques jours, sir Ralph Scott, ingénieur de Ceylan, a présenté à MM. de Bismark et de Moltke sa nouvelle machine à voler. Disons tout de suite que le point capital — la force motrice et les mécanismes de transmission — avaient été tenus secrets. L'invention comprend une nacelle assez profonde mise en mouvement par une roue semblable à celles d'un bateau à vapeur. Cette roue reçoit l'impulsion par un ressort, exactement comme celui des tramways, et dont la description se trouve dans un des *memento* précédents. La machine pèse 150 kilogrammes; de chaque côté se trouve un siége pour les hardis voyageurs qui voudraient s'envoler dans l'éther. L'inventeur assure l'avoir essayé mainte fois; il peut, avec son appareil, monter, rester en place, descendre, ou se diriger horizontalement, à raison de 90 kilomètres à l'heure dans l'air calme, et moitié du trajet dans la tempête.

Les deux célèbres personnages ci-dessus mentionnés ne sont pas — on le sait — très-crédules; mais, pour être agréables à l'inventeur, ils l'ont renvoyé à une commission choisie au ministère impérial de la guerre, et dont ils attendent patiemment le rapport. Imitons-les, et ayons toujours confiance dans l'avenir de la navigation aérienne, qui, à la vérité, offre un problème difficile, mais nullement impossible à résoudre, car il n'est pas contraire aux lois de la physique, ni à celles de la mécanique. Ce qui l'a fait échouer jusqu'à ce jour, c'est l'absence d'un moteur à la fois puissant et léger que certainement on découvrira tôt ou tard.

ÉMILE WITH.

ERRATUM

Par erreur de mise en pages, et seulement dans les premiers exemplaires distribués de notre dernier tirage, les portraits du peintre Diaz et du candidat américain Hayes se trouvent transposés. Nous exprimons tous nos regrets à ceux de nos abonnés qui ont reçu leur numéro avant la correction. Ils reconnaîtront le célèbre artiste, qui doit occuper le haut de la page, à ses traits énergiques, à sa grande moustache et à sa large barbiche blanche, M. Hayes portant toute sa barbe qui est presque noire.

ÉCHOS DE LA MODE

Si j'en juge par les remarques que j'ai faites depuis quelque temps, à propos des toilettes féminines, j'ai tout lieu de penser que la réputation du véritable cachemire de l'Inde, comme tissu pour robes et confections, a fait le tour du monde entier. Je me trouvais, l'autre jour, dans une réunion cosmopolite où les membres du high-life de tous les pays semblaient s'être donné rendez-vous pour apprécier une œuvre musicale de haute valeur. Or, j'ai pu constater la présence de plus de vingt toilettes composées avec cette étoffe incomparable, associée à la faille et au velours. Je conçois parfaitement l'engouement actuel pour le véritable cachemire de l'Inde, car il possède toutes les qualités; sa souplesse, ses reflets chatoyants en font une étoffe unique au point de vue des exigences, des fantaisies, des caprices de la mode actuelle.

Mes lectrices trouveront peut-être que je me répète; mais on ne saurait trop affirmer ce qui est absolument vrai, si l'on veut faire partager sa conviction; et puisque cet article a pour titre *Échos de la Mode*, je ne peux faire moins que d'essayer de justifier ce titre en me faisant véritablement l'écho de l'opinion des femmes qui *font* la mode; celles-là préconisent toutes le véritable cachemire de l'Inde, dont le seul dépôt en Europe se trouve à *l'Union des Indes*, 1, rue Auber. Du reste, il n'y a point à s'y tromper, le seul véritable cachemire de l'Inde a une marque de fabrique auquel on le reconnaît et qui le préserve de la contrefaçon : c'est la lisière chinée à jours. Il faut donc exiger cette lisière de la couturière qui fournit l'étoffe. M. Lehoussel expédie partout sa collection d'échantillons, dans laquelle on trouve toutes les nuances connues et même inconnues jusqu'à ce jour. — UNE PARISIENNE.

Succès comme noblesse oblige.

Fidèle à ce vieil adage, l'Association des comptables du commerce et de l'industrie du département de la Seine a dû renoncer à choisir l'hôtel du Louvre, devenu insuffisant, pour recevoir les nombreux invités qui se pressent chaque année au bal que donne cette Société au profit de sa caisse des retraites. C'est que, outre l'attrait que contribuent beaucoup à donner à ces fêtes le zèle et l'intelligence des organisateurs, il s'agit encore de faire une bonne action, et on sait qu'en France on n'est jamais sourd quand il s'agit d'une bonne œuvre.

Cette année, le bal aura lieu le 9 décembre dans les salons du Grand-Hôtel, qui, eux aussi, nous l'espérons, deviendront bientôt insuffisants.

On trouve des billets, au prix de 10 francs, au Grand-Hôtel, à l'hôtel du Louvre et au siége social, 6, rue Turbigo.

(1) 61, rue de Seine.

Le journal LA REVUE DE LA MODE a commencé dans son numéro du 1er octobre et continuera à publier, *tous les dimanches*, la série des NOUVEAUTÉS D'AUTOMNE ET D'HIVER. — CONFECTIONS, COSTUMES, CHAPEAUX INÉDITS, ETC.

Pour être exactement renseigné à l'avance sur les tendances de la Mode, il est indispensable de consulter la **Revue de la Mode**, feuille essentiellement française, et dont tous les modèles de toilette, de confection, de lingerie, de chapeaux, etc., sont dessinés, gravés et exécutés par des artistes parisiens, avec le concours des premières maisons de la capitale. — Deux fois par mois, la **Revue de la Mode** publie un grand nombre de patrons imprimés, grandeur naturelle.

PRIX DE L'ABONNEMENT

LE JOURNAL SANS LES GRAVURES COLORIÉES

52 numéros et **24** feuilles de patrons, par an

PARIS

Un an : **12** fr. — Six mois : **6** fr. — Trois mois : **3** fr.

DÉPARTEMENTS

Un an : **14** fr. — Six mois : **7** fr. — Trois mois : **3** fr. **50**

EUROPE

Un an : **16** fr. — Six mois : **8** fr. — Trois mois : **4** fr.

LE JOURNAL AVEC LES GRAVURES COLORIÉES

52 numéros,

24 feuilles de patrons et **52** gravures coloriées, par an

PARIS

Un an : **24** fr. — Six mois : **13** fr. — Trois mois : **6** fr. **75**

DÉPARTEMENTS

Un an : **25** fr. — Six mois : **13** fr. **50**. — Trois mois : **7** fr.

EUROPE

Un an : **30** fr. — Six mois : **15** fr. — Trois mois : **7** fr. **50**

Envoyer mandat-poste à M. ACHILLE BOURDILLIAT, administrateur de la **Revue de la Mode**, **15**, quai Voltaire, Paris.

Est-il donc indispensable que toute préparation pharmaceutique soit détestable au goût pour être salutaire au corps?

« Qui aime bien, châtie bien », semble dire le Codex. Ce recueil routinier abuse un peu trop de la permission; aussi faut-il le corriger lui-même.

Ainsi fait M. Rebours, l'inventeur du *Chocolat au quinquina*, en remplaçant le médicament par un aliment savoureux et à la fois apéritif, tonique, fébrifuge.

L'enfant, la femme, le vieillard, le convalescent, les plus fins gourmets le prennent avec plaisir.

Le meilleur cacao caraque et le sucre de canne le plus pur entrent seuls dans sa composition avec le quinquina, dans la proportion de 75 centigrammes par tablette.

Les vertus curatives du *Chocolat Rebours au quinquina* sont hautement reconnues par les sommités de la science dans nombre de cas pathologiques. L'expérience est venue consacrer son succès (132, avenue Malakoff).

Les plus jolies valses? *Mlle Printemps, Cerise Pompadour, Lèvres de feu, Patte de velours, Fraises au champagne.*

Nous recommandons particulièrement les déjeuners du *Grand-Hôtel* : 4 fr., vin, café et liqueurs compris. *Dîners* de la *Table d'hôte* à 6 fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le *Grand-Hôtel* sont admises à ces deux tables.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

ADJON, *même sur une enchère*, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 19 décembre 1876, D'une MAISON A PARIS Bd DE CLICHY, 49
Revenu net : 28,067 fr. — Mise à prix : 320 000 fr.
S'adr. à Me P. de la Berthelière, not., Fg-St-Honoré, 5.

MAISON de RAPPORT, avec HOTEL et JARDIN rue St-Dominique-St-Germain, 16.. Conten. : 1,740 m., A VENDRE, *sr une enchère*, en la ch. des notaires de Paris, le mardi 19 décemb. 1876. Revenu : 13,271 f.— Mise à prix : 1.5,000 f.— S'adr. à Me ROBERT, notaire à Paris, boul. St-Denis, 24.

A ADJUGER, *même sur une enchère*, en la chamb. des notaires de Paris, le 26 décembre 1876 :
1o Une MAISON à PARIS, r. de l'Ance-Comédie, 12 Rev. net 9,654 f. — M. à p. : 100,000
2o Une MAISON à PARIS, rue de Lille, 36. — Rev. net. 10.317 f.—Mise à p. : 100,000
et 3o Une MAISON à PARIS, r. Grégoire-de-Tours, 11 Rev. net 2,500 f. — M. à pr. : 25,000
S'adr. aux notaires Mes DE MARSAC, place Dauphine, 23, *dépositaire de l'enchère;* ROUGET, rue Gaillon, 8, et LE VILLAIN, rue Boissy-d'Anglas, 9.

ADJON, *même sr une ench.*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 19 déc. 1876, à midi, D'UNE MAISON A PARIS nos 42 et 44, r. du Fg-St-ANTOINE
Revenu brut susceptible d'augmentation : 22,100 fr.
Mise à prix : 250,000 fr.
S'adr. à Me FABRE, notaire, rue Thevenot, 14.

ADJON, *même sur une enchère*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 19 dec. 1876, à midi, d'une MAISON A PARIS no 134 *bis*, rue de CHARENTON
Rev. net, environ 15,000 fr. — Mise à prix : 160,000 fr.
S'adr. à Me FABRE, notaire, rue Thevenot, 14.

ADJON, *même sur une ench.*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 19 decembre 1876, à midi, De la FERME de SAUSSAY Cnes de Saussay-la-Vache, Coudray et Puchay, cn d'Etrepagny, arr. des Andelys (Eure). — Conten. : 127 hect. 56 a. 61 cent. d'après les titres, et 121 hect. 22 a. 79 cent. d'apr. le cadastre. — Rev. net : 13,000 fr. — M. à pr. : 325,000 fr.
S'ad. pr vis., à M. Raban, fermr à Saussay, et pour rens., à Me FABRE, not. à Paris, rue Thevenot, 14.

ADJON, *même sr une ench.*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 19 déc. 1876, D'UN GRAND HOTEL à PARIS, rue Blanche, 32 et 34, avec DEUX PAVILLONS DE PRODUIT, JARDIN.
Conten. : 1,953 mèt. — Mise à prix : 500,000 fr.
S'ad. à Me MÉGRET, notaire, rue Richelieu, 45.

ADJON, *même sur une ench.*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 26 décembre 1876, D'UNE MAISON rue Saint-Georges, 16, près la rue Lafayette, disposée en hôtel.
Revenu net : 10,000 fr. par bail expirant le 1er juillet 1877. — Mise à prix : 135,000 fr.
S'ad. à Me Tandeau de Marsac, not., pl. Dauphine, 23, et à Me Trébuchet, avocat, pl. Dauphine, 12.

ADJON, *même sur une enchère*, en la chambre des not. de Paris, le 19 décembre 1876, à midi, D'UN HOTEL AVEC VASTES DÉPENDANCES A PARIS RUES D'AMSTERDAM, 95, et SAINT-PÉTERSBOURG, 58.
Mise à prix : 200,000 fr.
S'ad. à Me BONNEAU, not., r. du Fg-Poissonnière, 7.

VILLE DE PARIS **Les lots de Terrain restant à vendre** AVENUE DE L'OPÉRA seront mis en vente par adjudication, à la chambre des notaires, le mardi 16 janvier 1877, sur des mises à prix inférieures aux précédentes. — S'ad. aux not. Mes J.-E. Delapalme, r. Auber, 11, et Mahot-Delaquerantonnais, r. de la Paix, 5.

BLE MAISON NEUVE, A PARIS, rues Turbigo, 8 *bis*, du Cygne et Mondétour, 21, A VENDRE par adjudication, *sur une ench.*, en la ch. des not. de Paris, le 19 décembre 1876, à midi — Revenu actuel : 36,330 fr.; avec les augmentations : 39,080 fr. — Mise à prix : 480,000 fr.
S'adr. à Me BEZANSON, not., quai du Louvre, 8.

A ADJUGER, *même sur une enchère*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 26 decembre 1876, UNE MAISON à PARIS, rue de Bruxelles, no 30. Rev. net : 6,375 f. — M. à pr. : 70,000 f.
S'ad. à Me TANDEAU DE MARSAC, not., pl. Dauphine, 23.

ADJON, *sr une ench.*, en la ch. des not. de Paris, le 19 déc. 1876, DE : 1o MAISON A PARIS RUE DE RIVOLI, 196 Rev. : 25,560 fr. M. à pr. : 260,000 fr.
2o PROPRIÉTÉ, RUE CASSETTE, 24. Façade de 52 m. sur la **rue de RENNES.**
1er lot, RUE CASSETTE avec maison et jardin, — 4 autres lots RUE DE RENNES, chacun env. 13 m. façade. — Superficie : 374 m. — Mes à pr. : 1er lot, 140,000 f. — 2e, 3e, 5e, 90,000 f. — 4e, 88,000 f. — S'adr. à Me GODET, notaire, rue des Petites-Ecuries, 49.

ADJON, *sur une enchère*, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 19 décembre 1876, D'UNE MAISON A PARIS RUE DU Fg-St-ANTOINE, 171. — Rev. : 8,180 fr. — Mise à prix : 70,000 fr.
S'ad. à Me COLLEAU, notaire, avenue d'Italie, 21.

ADJON, *sur une enchère*, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 19 decemb. 1876, midi :
1o D'UNE MAISON à VERSAILLES, R. DU HASARD, 8. Mise à prix : 10 000 fr.
2o D'UNE MAISON à VERSAILLES, R. DU HASARD, 10 Mise à prix : 18,000 fr.
S'ad. à Me MOUCHET, not. à Paris, r. Le Peletier, 42. et Me CARPENTIER, avoué à Versailles, pl. Hoche, 10.



THÉATRE DE L'ODÉON. — *DEIDAMIA*, **comédie héroïque en trois actes et en vers, de M. Théodore de Banville.**
2e acte : les Présents d'Ulysse. — (Dessin de M. Valnay, d'après le croquis de M. Lix.)

ÉCHECS

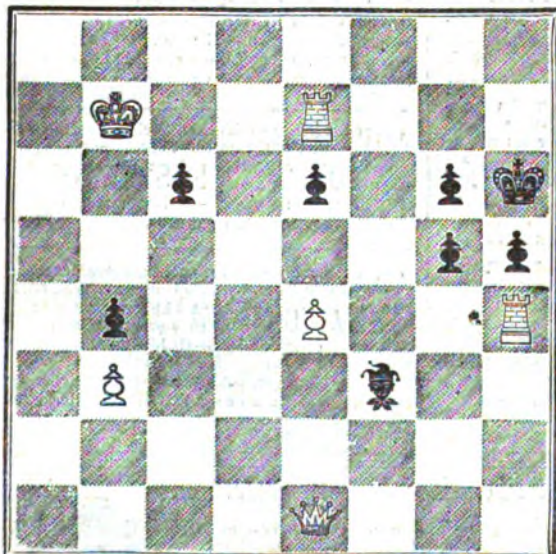
—

Solution du problème n° 631.

1. F 4 FD, échec	1. R 5 R (meilleur)
2. T pr. P, échec	2. F pr. T (meilleur)
3. T 3 R, échec	3. C pr. T (meilleur)
4. D 3 FR, échec	4. C pr. D (meilleur)
5. C 3 CR, échec	5. R 5 D
6. C 2 R, échec	6. R 5 R
7. C 3 FD, échec	7 R 5 D
7. C 5 CD, échec	8. R 5 R
9. F 3 D, échec	9. R 4 D
10. C 4 CD, échec et mat.	

Solutions justes : MM. Kassioph ; L. de Croze.

PROBLÈME N° 633, COMPOSÉ PAR M. PH. KLETT



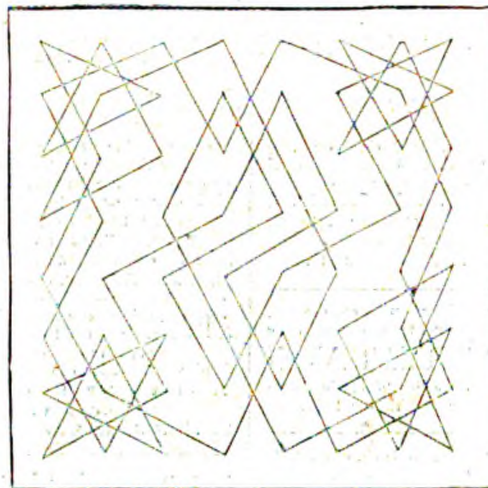
Les Blancs font mat en quatre coups.

Autres solutions justes du problème n° 630 : MM. Kassioph ; Em. Anterrieu, café Poujol, à Montpellier ; le Cercle du Commerce, de Firminy.

P. JOURNOUD.

SOLUTION DU DERNIER PROBLÈME SYLLABIQUE

DU CAVALIER

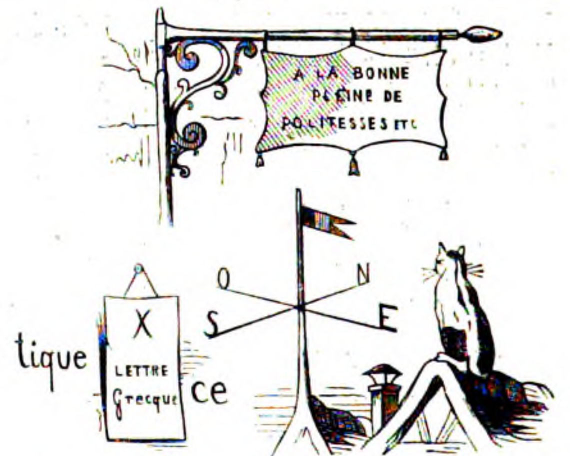


CHARADE

Mon premier, du temps de nos pères,
Était un récit amoureux
Que colportaient les gais trouvères.
Grossier, poli, dur, doucereux,
Mon second peint, par ses nuances,
De nos humeurs les différences.
Le fondeur, au feu des fourneaux,
Fait mon tout avec deux métaux.

(*Laiton.*)

Solutions justes : MM. G. Trouvé; Termes du Broca; Ern. Dufay; Ad. Tuniot; Bouzinac de la Bastide; M. S. M. Centraux; G. Tellier; Ed. de Céligny; le Véloce-Club de Castelsarrasin; la Quesdaillière; le cercle de l'Union, à Amiens; Ajax III; Jaitrouvé; Miss, café Sainte-Catherine, à Châteuroux; le docteur Héfert; le café de l'Union, à Saumur; Canne-à-Sucre; Talmard, Café central, à Tarare; un groupe d'habitués du café de la Bourse, à Valenciennes; un abonné, à la Chapelle-sur-Loire; le cercle Saint-Louis-de-Gonzague, à Lille; le marquis de la Louge; A. Couchy; A. Baudoin; L. de Croze; P..., café des Quatre-Vents; Alp. Long; l'hôtel de la Couronne, à Château-Salins; Pascal Charrier; A. Choquet; Amioré, hôtel Ferrière, à Saint-Gaudens; Mme T. de Marine-Villa; L. Alb. Richard; Auzepy, brasserie Fontaine; P. Fleury; Leturque; Pablito, à Hyères; Deleuze; X.O.B., café Delhoste, à Montpellier; Rick de la Chenneraye; de la Mothaye; P. P., à Angers, le café Gauthier, à Lyon; E. Juflé; le Schaunard-Club, à Bordeaux; S. R, à Lyon; le cercle de l'Union, à Trie; Cl. Girard; E. C., maison Rogeat, à Lyon; le Cercle littéraire de Villedieu; Juroncle; deux jeunes, à Foulquemont; les habitués du casino de Gap; le café de l'Alma, à Paris; la brasserie Gambrinus; les abonnés du café du XIXe siècle; le Café suisse, à Bordeaux; le Vieux du café Frézier, à Longwy; le Club gascon du café de la Source; les habitués de la Brasserie lyonnaise, à Lyon; Kassioph; E. Leebvre; Albert G...; le café de la Source; Mme Louise Gambaré; le café de France, à Limoges; Villalaud; Baptiste; un habitué du café Perdereaux, à Bourg-la-Reine.



Explication du dernier rébus : Bachi bouzouch (en turc) est l'équivalent de *tête mauvaise.*

Solution unique du dernier rébus : M. E. Flutiau, à Wassy.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE
20e Année. N° 1026 — 9 Déc. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne rend pas des manuscrits envoyés.
Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. É. HUBERT.



THÉATRE-FRANÇAIS. — *L'AMI FRITZ*, comédie en trois actes de **MM.** Erckmann-Chatrian. — (Dessin de M. Vierge.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

Les friands d'émotions judiciaires continuent à se passionner à propos de la femme coupée en morceaux et du prévenu que la police tient toujours sous clef.

Il faut convenir, du reste, que l'affaire est féconde en hypothèses étranges et en enseignements singuliers.

Voyez, par exemple, en ce qui concerne la valeur des témoignages, quelle circonspection imposent des exemples comme celui-ci. Voilà une malheureuse victime qui a été reconnue déjà sous sept ou huit noms différents. Reconnue par des gens qui étaient tout disposés à prêter serment et qui sont restés frappés de stupeur lorsqu'on a retrouvé ensuite parfaitement vivantes les femmes qu'ils désignaient avec opiniâtreté.

Autre conséquence :

Quelle démonstration à l'appui de la théorie qui soutient que toujours les criminels sont illogiques.

Voici un scélérat, connu ou inconnu, qui n'a pas reculé devant les circonstances les plus horribles. Il a tailladé effroyablement sa victime, ce qui prouve une insensibilité qui n'hésitait devant aucun atroce détail. Et par une contradiction incroyable, la seule mutilation à laquelle il ne se soit pas livré est précisément une mutilation qui lui aurait peut-être assuré une impunité définitive : la mutilation du visage de l'assassinée, dont les traits sont le seul indice qui puisse guider les recherches de l'instruction.

Je disais en commençant que l'opinion publique se préoccupe de plus en plus de ce sanglant mystère. Je suis à même de vous fournir, si vous en doutiez, une preuve de cette préoccupation-là. La preuve est une lettre qui m'est adressée par un correspondant qui s'est, ma foi, ingénié à inventer une hypothèse qui ne manque pas d'originalité et qui pourrait fournir aux légistes un sujet de discussion et aux dramaturges un sujet de pièce.

Je transcris la partie essentielle de la lettre :

« Monsieur le rédacteur,

« Au milieu des controverses et des suppositions que fait naître l'affaire de la femme coupée, permettez-moi de glisser, moi aussi, une petite supposition, — faite au simple point de vue d'une singularité judiciaire.

« Il n'est pas impossible, puisque tant d'autres reconnaissances ont été reconnues fausses, d'admettre que l'ancienne compagne de Billoir ne soit pas, malgré de nombreuses affirmations, la pauvre femme exposée à la morgue.

« Admettons encore que l'ancienne compagne de Billoir soit vivante et que sciemment elle se dérobe aux recherches dont elle est l'objet, ou plutôt, laissant de côté sa personnalité, admettons qu'une femme quelconque, placée dans une situation analogue, conçoive l'étrange idée de tirer vengeance de l'homme par qui elle a été maltraitée et chassée.

« Elle reste donc cachée. La justice, égarée par des dépositions sincères, mais erronées, poursuit sa tâche. Le prévenu est jugé, condamné à mort et exécuté.

« Mais voilà que six mois, un an après (plus ou moins, peu importe), on retrouve la femme qui avait été inutilement recherchée. Elle avoue qu'elle a su toute la procédure ; que c'est volontairement en conséquence qu'elle a, par une horrible vendetta, laissé frapper un innocent.

« Je demande, monsieur le rédacteur, ce qu'il pourrait être fait à cette femme. Sous quelle prévention pourrait-elle être poursuivie ? Pour complicité d'assassinat ? Non, car ce serait taxer d'assassinat un arrêt de la justice.

« Mais alors comment ?... car l'impunité absolue pour ce forfait monstrueux et prémédité serait abominable !

« Nous vous serions obligés (car je vous écris au nom d'un groupe d'amis, habitant la même ville et que ce problème bizarre préoccupe), nous vous serions obligés de nous répondre à ce sujet dans votre prochain Courrier de Paris, etc... »

Le reste de sa lettre n'ayant pas d'intérêt, nous le supprimons.

Quant à la réponse que notre correspondant sollicite, nous confessons qu'il nous embarrasse fortement.

Et d'abord, peut-être à l'heure où paraîtra cette chronique, la lumière s'étant faite sur la mystérieuse affaire d'une façon définitive, l'interrogation posée n'aura-t-elle plus de raison d'être.

Elle n'en soulève pas moins une difficulté qui, à titre de curiosité, a son intérêt. La combinaison ultra-machiavélique qu'a imaginée mon correspondant aurait probablement eu un succès de terreur dans un roman-feuilleton. C'est une péripétie à laquelle les maîtres du genre regretteront de ne pas avoir pensé.

Mais une solution me paraît bien difficile à donner.

Evidemment, dans le cas admis, il y aurait bel et bien crime d'assassinat. Mais le Code n'a certainement pas prévu cette façon de tuer son prochain par contumace. Et dès lors...

Dès lors nous renvoyons à de plus compétents. S'il se trouve parmi nos lecteurs quelque raffiné de jurisprudence qui juge bon de nous éclairer, nous accueillerons volontiers sa communication pour la soumettre à qui de droit.

∿∿ A propos de cour d'assises, tous les journaux ont annoncé que Labiche, le spirituel vaudevilliste, est appelé à faire partie du jury qui vient d'entrer en fonctions.

Ce n'est pas, naturellement, la première fois que pareil fait vient à se produire.

Deux souvenirs à ce sujet :

Peu de personnes savent, par exemple, que le beau roman de *Gerfaut*, le chef-d'œuvre de Charles de Bernard, est dû au jury. Charles de Bernard, ayant été désigné par le sort comme juré, vit juger une affaire qui, à peu de détails près, était tout à fait l'histoire qu'il a depuis racontée d'une si tragique façon.

Dès le premier abord, il fut vivement frappé. Quelques jours après, il se mettait à la besogne et écrivait *Gerfaut* dont le succès fut immense.

Notez qu'à cette époque, les journaux ne publiaient pas, comme ils le font aujourd'hui, de chronique judiciaire. Ce qui explique comment le sujet ne fut pas défloré par une publicité préventive.

Le second souvenir est personnel à Scribe.

Lui aussi avait été appelé à faire partie du jury. Il s'agissait d'une tentative d'empoisonnement, compliquée de détournement de mineure.

Le prévenu se débattait et niait avec énergie. Il avait un système de défense, ma foi, très-ingénieux et enchevêtré avec une habileté rare. Scribe l'écoutait avec une visible stupéfaction. La fable que l'autre récitait avec aplomb était la reproduction presque textuelle d'une intrigue romanesque dont Scribe avait fait lui-même une nouvelle parue peu de temps auparavant.

Il fit prévenir le procureur du roi, pendant une suspension d'audience. Celui-ci, averti, pressa l'inculpé de questions, qui finirent par lui arracher l'aveu de sa culpabilité, qu'il avait eu l'idée de déguiser en pastichant le scénario de Scribe, qui s'appliquait justement à son affaire.

Comme cet exemple le démontre, la présence des auteurs dramatiques dans un jury peut ne pas être inutile.

∿∿ Quel est ce brouhaha ?

On ne parle que de déménagements artistiques. S'il faut croire notamment les rumeurs d'alentour, la troupe du Palais-Royal serait menacée de défections assez nombreuses.

Nous ignorons ce qu'il peut y avoir au juste de vrai dans ces bruits très-répandus, mais ce que nous savons, c'est que ceux qui en sont l'objet feront bien de réfléchir avant de leur donner raison.

On n'a que l'embarras du choix parmi les cas célèbres qui attestent la vérité de cette constatation.

Un jour, Bouffé quitte le Gymnase et s'en va aux Variétés. Il y est terne, morne, détestable.

Frédérick-Lemaître, le grand Frédérick, s'aventure au Palais-Royal. Il y échoue misérablement sous le carrick de Bilboquet.

Thiron abandonne l'Odéon et s'aventure sur les planches d'un théâtre de genre. Sa gaieté s'y fige. Son sourire y devient grimace. Il pouvait le plus, il ne peut pas le moins.

Pareille déconvenue arrivait récemment encore à Coquelin cadet, induit maladroitement en vaudeville ; à Sainte-Foy, quand il émigra de l'Opéra-Comique aux Folies Dramatiques.

Or, de même que les comiques des autres théâtres, s'ils tâtent du Palais-Royal, y réussissent peu et incomplètement, parce qu'ils ne peuvent se mettre à ce diapason outrancier, de même je crains sincèrement pour les artistes du Palais-Royal que leurs velléités d'émigration n'aient pas un plus heureux résultat.

Je crains que leur gaieté, accoutumée aux violences de l'endroit, ne détonne ailleurs comme un cri détonnerait au milieu du chant. Je crains qu'ils ne semblent excessifs autre part ceux qui semblent si désopilants là où ils sont.

Et ma conclusion est que l'on a toujours tort de lâcher la proie pour l'ombre, le connu pour l'inconnu, que, par conséquent, rester où l'on est bien est plus sage que de courir après un mieux hypothétique. *Amen !*

∿∿ Assister à la première de l'*Ami Fritz !* Tel était, depuis trois mois, le rêve des Parisiens et des Parisiennes.

Il faut bien le dire, tous ces désirs étaient surexcités par l'espérance d'un tapage qui ne devait pas tenir ce qu'il avait promis. Le plus beau chef-d'œuvre du monde n'éveillera jamais autant de curiosité que n'en provoque la perspective d'une soirée à fracas.

On raconte à ce propos une anecdote.

C'était du temps où Lireux, de spirituelle mémoire, dirigeait l'Odéon. Il avait monté une pièce à laquelle il n'attachait aucune importance, mais qui, le soir de la première représentation devint, je ne sais plus comment, un prétexte à vacarme infernal. On s'invectiva, on se cogna même dans la salle.

A l'issue du spectacle, Lireux rencontre l'auteur dans un couloir, l'auteur qui s'en allait consterné et mine basse.

Et l'apostrophant :

— Vous auriez dû au moins me prévenir que vous aviez tant d'ennemis, j'aurais doublé le prix des places.

Les marchands de billets, avec leur habituelle avidité, ne s'étaient pas contentés, pour l'*Ami Fritz*, de doubler le prix des places, vu le nombre d'ennemis qu'ils supposaient aux auteurs. On a parlé de simples places de parterre qui se sont vendues jusqu'à 125 francs.

C'était un spectacle curieux que de voir, dans la journée, manœuvrer ces subtils industriels.

Ils commençaient par expertiser du regard le chaland à qui ils avaient affaire. S'ils croyaient qu'il s'agissait d'un simple curieux, d'un étranger attiré par les rumeurs répandues, ils faisaient ainsi l'article :

— Il parait, monsieur, que ce sera très-chaud... oh ! très-chaud !

— Combien votre fauteuil?
— Soixante francs.
— Par exemple!
— Je répète à monsieur qu'on s'attend à une soirée terrible. On parle d'établir un cordon de troupes dans les couloirs.
Si le marchand de billets flairait un adversaire de la pièce, autre antienne :
— Une stalle, monsieur?
— Combien?
— Soixante francs.
— Vous voulez rire?
— Monsieur, c'est une des places les mieux en vue; de là, tous les coups de sifflet porteront et vous pourrez entraîner les autres.
Si, au contraire, il pressentait un ami, troisième refrain.
— Monsieur, une bonne stalle, soixante francs.
— Allons donc!
— Je l'ai refusée tout à l'heure pour quatre-vingts à un individu qui voulait la prendre pour aller siffler. Je vous la cède pour ce prix-là uniquement parce que je m'intéresse aux auteurs. Et puis vous serez admirablement, vous dominerez tout l'orchestre, et si une manifestation hostile se produit, vous pourrez voir d'où elle vient pour la réprimer.
Ainsi montaient les enchères.
Quelques-uns, plus avides et se croyant plus roués, avaient conservé pour le soir un petit nombre de places. Mais quand, au premier entr'acte, on a appris que la salle était profondément calme, ils étaient furieux et essayaient de combattre ces rumeurs favorables.
Un monsieur demandait, par exemple, à un sortant :
— Eh bien! comment cela marche-t-il?
— Tranquillité parfaite.
— N'en croyez rien, faisait tout à coup la voix du marchand de billets qui s'était faufilé, on se réserve pour le second acte.
Ils n'avaient oublié qu'une chose, c'était d'introduire dans la place un ou deux compères qui auraient fait les tapageurs pour soutenir les prix au dehors. On ne pense pas à tout. Ce sera pour une autre occasion.

~~ Bien des fois déjà la presse, se faisant l'écho du public, a protesté contre la rapacité des marchands de billets et mis en demeure les directions de débarrasser le trottoir de cette industrie interlope. La chose n'est pas aussi facile qu'on le supposerait à exécuter.
Notre ami Altaroche nous racontait à ce sujet qu'étant directeur de l'Odéon, il tenta un effort énergique pour abolir ces spéculations en plein vent, ces agiotages malsains.
Justement on jouait *l'Honneur et l'argent*, un énorme succès. Altaroche avait décidé qu'on ne donnerait pas une seule place aux marchands de billets. Bien plus, que toutes les loges seraient données en location au même prix qu'au bureau.
Savez-vous ce que firent mes gaillards, pris d'abord au dépourvu par cette mesure vigoureuse? Ils combinèrent un plan machiavélique. Ils se procurèrent des compères qu'ils affublèrent des travestissements les plus variés. Tantôt c'était un petit vieux monsieur, à l'air vénérable et à la cravate blanche, qui venait demander une baignoire, en toussotant, pour conduire sa petite famille. Il était charmant, le petit vieux, causeur au possible, offrant même une prise de tabac à la buraliste, touchée de cette familiarité.
Une autre fois, c'était un grand laquais galonné sur toutes les coutures, à la livrée splendide, ornée de boutons armoriés. Il entrait fièrement en demandant d'un ton d'autorité la plus belle loge de la salle pour Mme la marquise de ***.
Un vrai défilé de carnaval auquel il était bien difficile de ne pas se laisser prendre.
Et, le soir, Altaroche apprenait avec désespoir que les billets qu'on s'était ainsi procurés malgré sa défense se revendaient, à la porte, deux et trois fois au-dessus de leur valeur.
La liberté du commerce, que voulez-vous!

~~ Cette liberté-là nous déborde en la personne de quelques marchands de nouveautés qui, pour peu que cela continue, auront bientôt centralisé tous les genres de marchandises.
Attendez-vous à ce que, prochainement, ces magasins aient un rayon pour le gibier à côté de la soierie, un rayon pour les fruits auprès du comptoir des tapis, un rayon pour la boucherie, pour la fruiterie, pour la boulangerie...
Voici qu'en attendant ils cultivent les joujoux avec frénésie. L'un d'eux m'a fait l'honneur de m'envoyer un prospectus énumérant tous les cadeaux qu'il dédie aux enfants.
J'ai remarqué, dans la nomenclature, ce jouet inédit :
« *Vache bêlant et donnant du lait.* »
Voilà du réalisme, j'espère. A quand la vache donnant du vaccin?
Ce n'est pas, d'ailleurs, la seule singularité par laquelle le jour de l'an de 1877 semble disposé à se signaler. La confiserie s'est mise également en frais d'imagination, et j'ai vu quelque part une annonce d'un nouveau bonbon fabriqué avec l'eau médicinale et sulfureuse des stations thermales.
Ce sont des horizons nouveaux qui s'ouvrent. Le bonbon pharmaceutique. Guérir en charmant.
Ce sera du dernier galant, en vérité. On apportera un sac enrubanné à une dame et on lui dira avec un sourire exquis :
— J'ai remarqué que vous toussiez toujours un peu, depuis quelque temps. Permettez-moi de vous offrir ces délicieux fondants à l'huile de foie de morue.
Quelles ravissantes réclames cela nous promet!
Par exemple :
« *Utile dulci!* Telle est la devise de la maison Candinard. Aux bonbons malfaisants d'autrefois elle a substitué de délicieux produits, qui sont, on peut le dire, des bienfaiteurs de l'humanité. Nous recommandons tout spécialement ses dernières inventions, qui font fureur : *le caramel à l'eau de Sedlitz* et *le marron glacé à la rhubarbe*. Autrefois, le jour de l'an était toujours pour les familles une date effrayante, car les sucreries du passé traînaient derrière elles tout un cortège de maladies inflammatoires. Avec les bonbons nouveaux, au contraire, le jour de l'an deviendra pour tous une époque de salutaire rafraîchissement. Se purifier sans le savoir! n'est-ce pas l'idéal? La maison Candinard peut prendre pour devise : *Purgat ridendo!* »
Très-ingénieux! très-ingénieux! très-ingénieux!

~~ La reprise solennelle de *Robert-le-Diable* à l'Opéra a remis à l'ordre du jour le nom de Meyerbeer et rappelé l'histoire des pénibles débuts du grand musicien, qui ne serait peut-être jamais arrivé à se faire jouer en France s'il n'avait eu assez de fortune pour commencer par payer sa gloire.
Le directeur de l'Opéra, en effet, ne consentit à monter *Robert-le-Diable* que parce que Meyerbeer accepta de faire tous les frais de la mise en scène.
Cette convention, bien entendu, n'avait pas été rendue publique tout de suite, et le docteur Véron acceptait sans broncher les félicitations qu'on lui adressait au sujet de sa prodigalité. En revanche, on continuait à faire à Meyerbeer une réputation d'avarice qui formait le contraste le plus piquant avec les panégyriques de son impresario.
Un jour, pendant les répétitions, Meyerbeer croit devoir faire une observation au costumier, relativement à des costumes qui lui semblaient trop mesquins, eu égard probablement au prix qu'il y avait mis sans le dire.
Le costumier, qui n'était pas un modèle de politesse sans doute, et qui peut-être était agacé ce jour-là, eut un mouvement d'impatience et, brusquement :
— Il me semble pourtant que M. le directeur fait assez de frais pour un inconnu. Ce n'est pas moi qui, à sa place, aurais dépensé cent mille francs.
— Pardon! cent vingt, fit tranquillement Meyerbeer. J'ai payé la note ce matin.
C'est ainsi que la combinaison s'ébruita, et que le docteur Véron dut renoncer à sa réputation de Mécène... entretenu.

~~ C'est le carnaval.
Vous savez qu'il sera terriblement court cette année. Aussi prend-il de l'avance.
Les bals masqués seront inaugurés aujourd'hui même à Frascati, à Valentino et ailleurs. Quant à l'Opéra, comme il ne compte en donner que trois, il n'entrera en danse qu'après les autres, dans le mois de janvier. Peut-être, cependant, y aura-t-il une quatrième séance pour la mi-carême.
Des instances sont faites aussi auprès de la préfecture de police pour obtenir le rétablissement du cortége du bœuf gras de plantureuse mémoire. On sait que, depuis 1870, des raisons de convenance, d'abord, puis, plus tard, des raisons d'ordre, ont fait interdire la promenade chère aux badauds.
Y a-t-il des chances pour que l'on revienne sur cette décision?
C'est un entrepreneur de publicité qui offre de faire tous les frais du bœuf gras et de son cortége, dans lequel il compte, naturellement, faire figurer toutes sortes de réclames industrielles et autres.
J'avoue que si j'avais voix consultative, je voterais contre cette résurrection, surtout si elle est compliquée ainsi de charlatanisme.
Le carnaval de la rue est mort, bien mort; quoi qu'on fasse, on ne lui rendra jamais son entrain. Quant au carnaval des puffistes, il dure toute l'année, et il n'y a par conséquent aucune raison pour lui faire une place à part.

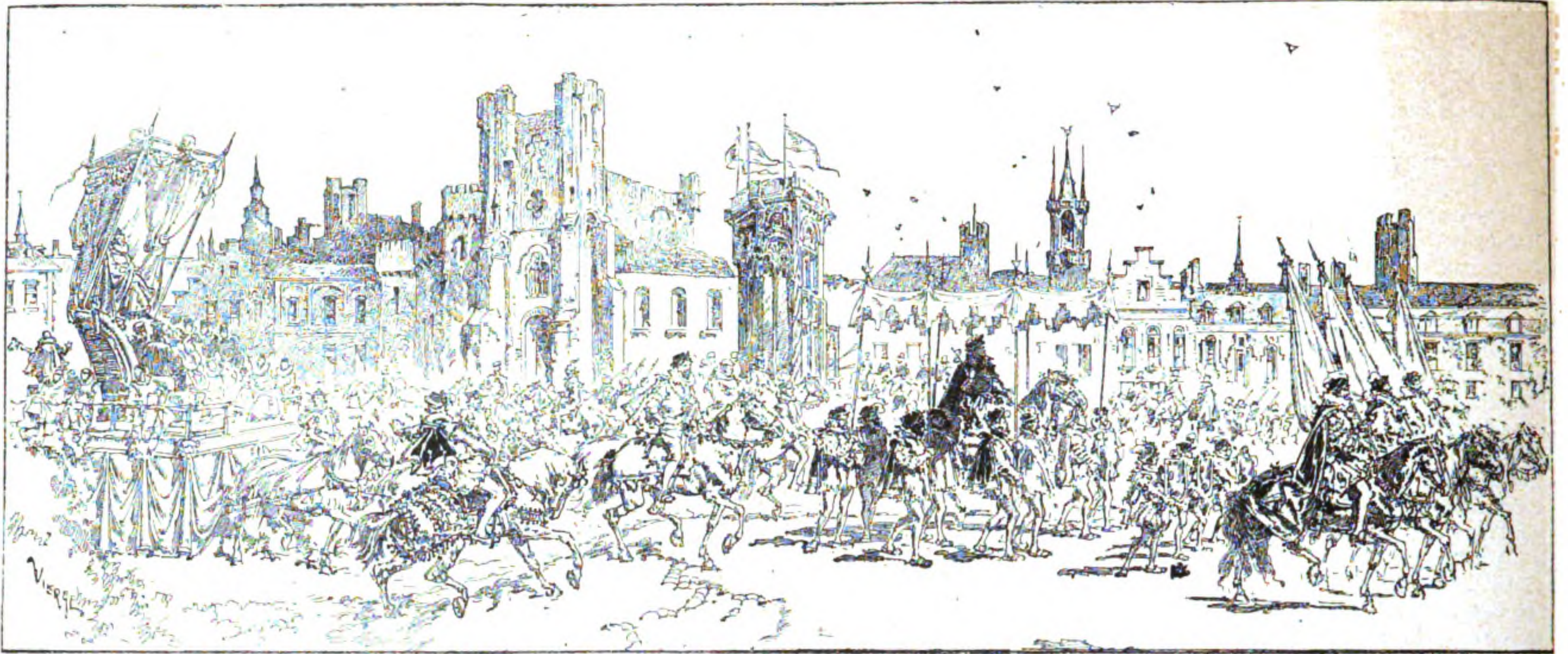
~~ Diable! voici une découverte intéressante.
On a expérimenté, avant-hier, sur la ligne du Nord, un nouvel appareil pour l'arrêt instantané des trains.
L'expérience a réussi, dit-on, à merveille. Un convoi a été arrêté en quelques secondes, sans que l'on ait ressenti aucune secousse.
Voilà qui réjouira tout le monde... excepté peut-être les gérants et les caissiers.
L'arrêt instantané des trains! Et justement sur la ligne du Nord.
Il n'y aura donc plus moyen de filer tranquillement. C'est terrible!

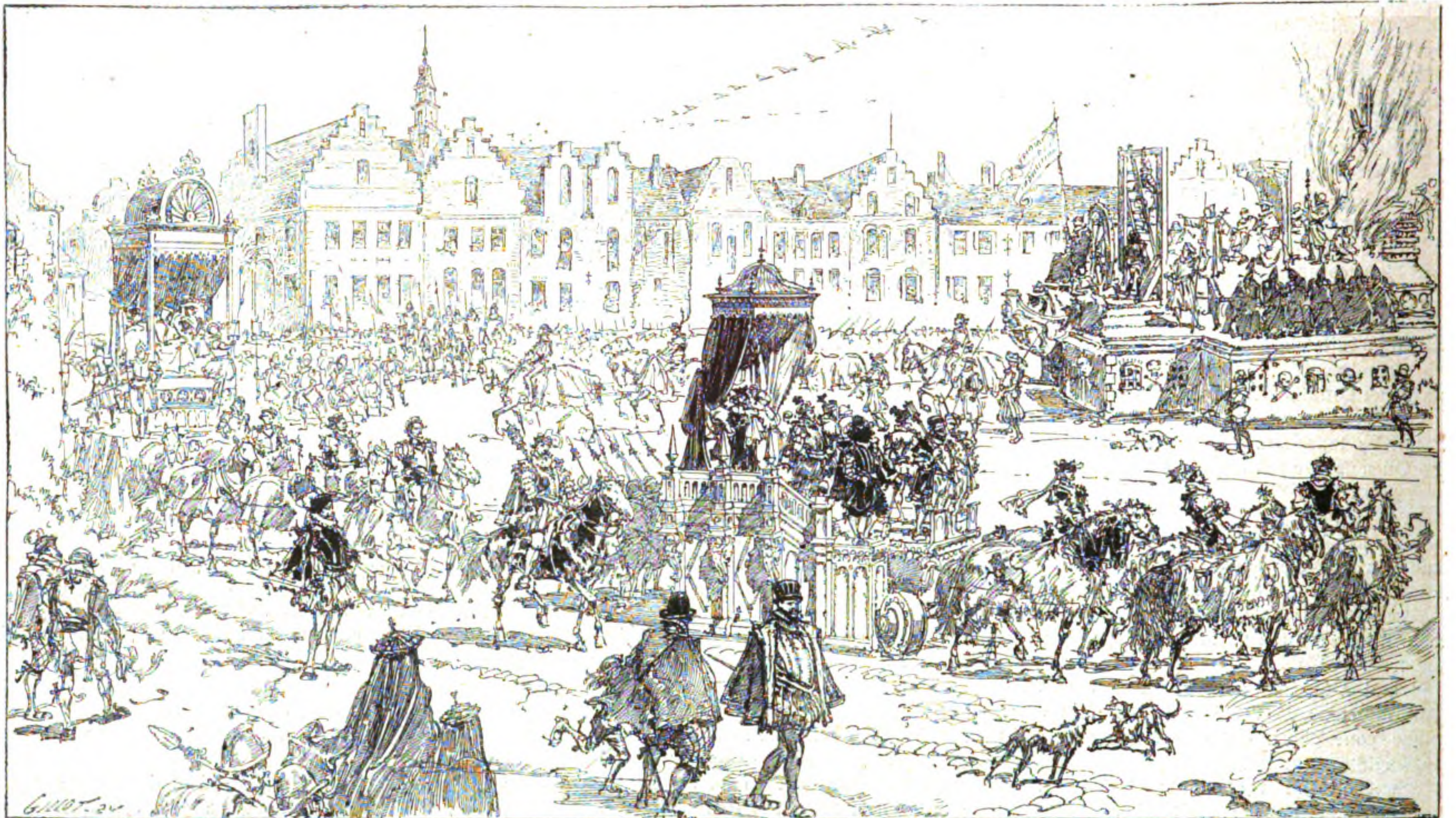
~~ Un de nos directeurs de théâtre musical reçoit l'autre jour la visite d'un gaillard aux allures ultra-vulgaires, à la voix traînante, à l'embonpoint de colosse, au ton outrecuidant :
— Monsieur le directeur, je désirerais être engagé...
— Ah! et quel est votre emploi?
— J'ai joué les Faure.
— De la halle?...
L'autre court encore.

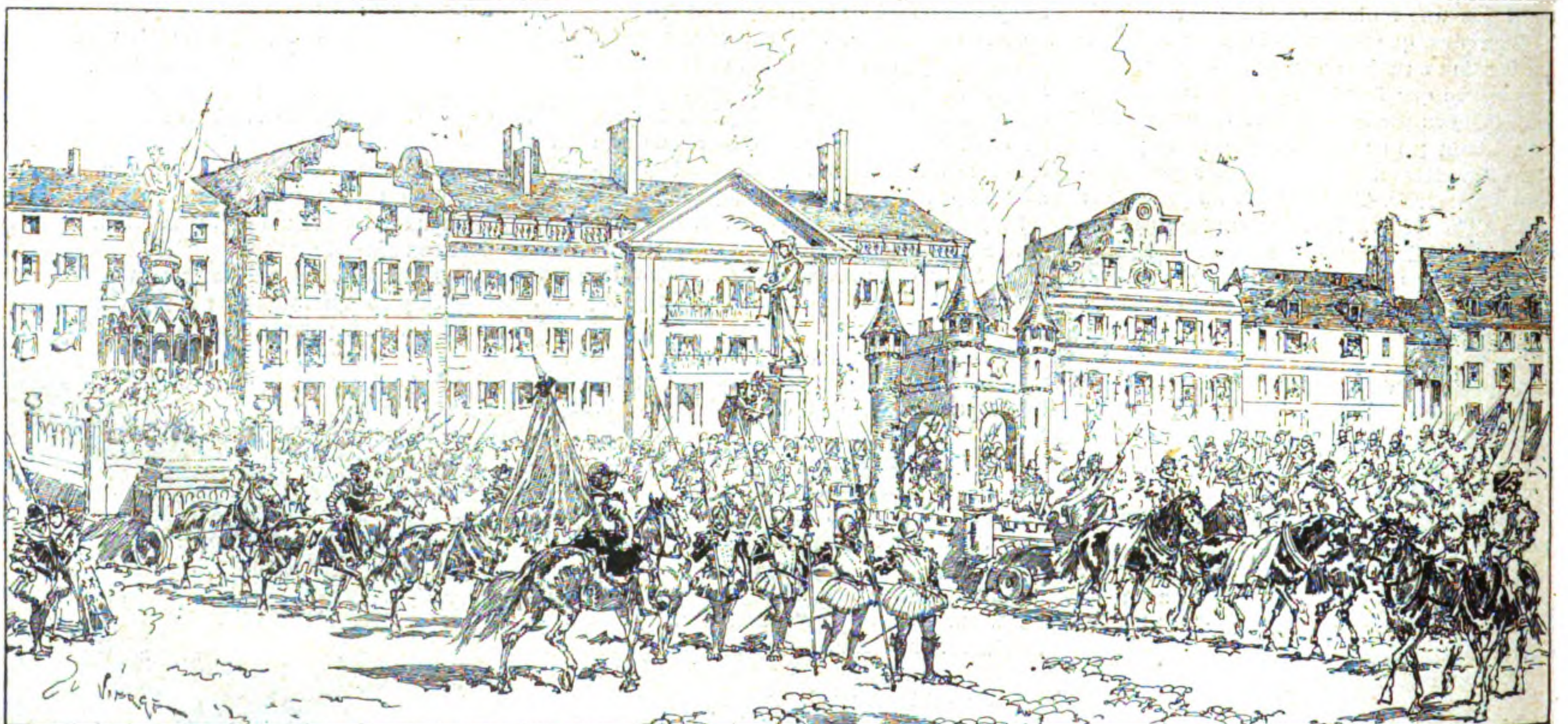
~~ Ce même directeur n'en est pas d'ailleurs, en fait de boutades, à son coup d'essai.
Dernièrement, c'est un compositeur qui se présente.
Prétentieux, maniéré, plein de morgue, le compositeur en question prend des attitudes, et d'un ton doctoral :
— Je crois pouvoir, sans vanité, vous dire que ma musique vous pénétrera... Je suis de l'école de Gounod; mais je crois avoir fait un pas en avant... Chaque mesure pense... C'est de la rêverie notée...
— Je vous écoute, monsieur.
Et le directeur en effet subit, avec une docile résignation, tout un acte creux et banal.
Quand le musicien a fini, il se retourne, épanoui dans son orgueil :
— Eh bien!... qu'en pensez-vous?
— Je pense qu'il ne faut pas prendre la musique qui fait dormir pour la musique qui fait rêver.

~~ Augier, arrivant de Croisy, rencontre Labiche hier.
— Tiens! te voilà à Paris.
— Oui.
— Et la campagne?
— Mon cher, en plein décembre, il y a déjà des bourgeons aux arbres.
— Oui... à ce théâtre-là, quand on ferme, c'est pour répéter.

PIERRE VÉRON.







BELGIQUE. — La Grande cavalcade historique de la Pacification de Gand. — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Léon Beaudoux.)



PARIS. — La Nouvelle percée de l'avenue de l'Opéra. — Aspect des démolitions pendant la nuit. — (Dessin de M. Scott.)

NOS GRAVURES

Le troisième Centenaire de la pacification de Gand (1576-1876)

Nous sommes en retard pour rendre compte de cette fête; on nous excusera en considérant les dessins de M. Vierge, qu'il eût été regrettable de laisser dans nos cartons.

Philippe II, par l'abdication de Charles Quint, en 1555, avait succédé à son père dans la souveraineté des Pays-Bas. Ce prince étranger, impopulaire, et qui nourrissait une véritable aversion contre les mœurs et les institutions du pays, ne fit qu'aggraver par ses édits et ses persécutions le mécontentement qui régnait déjà dans les provinces, même avant l'établissement de l'Inquisition, en 1522. Les réclamations des nobles et les adresses des États restaient sans résultat, les exécutions sanglantes se succédaient sans relâche, enfin l'oppression était arrivée à un tel degré de violence qu'une révolte ouverte contre la domination espagnole était devenue inévitable : ce qui arriva en effet. C'est ce drame sanglant et glorieux que le cortége historique de Gand vient de rappeler, après trois siècles, avec une vérité saisissante et un succès acclamé par cent mille poitrines des seize provinces, par tout un peuple fier de ses ancêtres et toujours prêt à défendre toutes les libertés qu'ils lui ont conquises.

Le cortége est composé de huit grands chars attelés de huit chevaux caparaçonnés, de cavaliers, de fantassins, de corps de musique; en tout environ douze cents personnages en costumes de l'époque, de la plus rigoureuse exactitude, et défilant dans l'ordre suivant :

1er GROUPE. — *Le Compromis des nobles.* — Vingt-cinq cavaliers de milice bourgeoise de Gand au seizième siècle; corps de musique; six porte-étendards à cheval; six hérauts d'armes à pied portant les écussons du prince d'Orange, d'Egmont, de Hornes, du cardinal Granvelli, de Berlaymont et de Viglius; groupe de nobles signataires du compromis; six hérauts d'armes à cheval; porte-étendards de la gouvernante.

Char (projet de M. Jules de Keghel) représentant la gouvernante Marguerite de Parme entourée des membres du conseil d'État, pendant que Brederode et d'autres nobles lui présentent la requête (4 avril 1566).

2e GROUPE. — *Le Conseil du Sang.* — Tambours et fifres espagnols; cavaliers; le duc d'Albe, son fils don Frédéric de Todèle, Romero et Jeronimo de Salinas; porte-étendards, arquebusiers, lansquenets; deux hérauts d'armes portant les écussons d'Egmont et de Hornes; justicier à cheval, armé de la verge rouge de justice.

Char (projet de M. Louis Van Biesbroeck) représentant la condamnation des comtes d'Egmont et de Hornes par le Conseil du Sang (2 juin 1568). Ce char est entouré de dix-huit hallebardiers à pied.

3e GROUPE. — *La sainte Inquisition.* — Corps de musique; officiers et hallebardiers à cheval; inquisiteurs à cheval; neuf valets du bourreau portant des instruments de supplice.

Char (projet de M. G. Geets) représentant la pendaison à la potence de sept protestants gaulois, et le supplice par le bûcher de quatre anabaptistes sur la place Sainte-Pharaïlde, à Gand (30 mars 1568).

4e GROUPE. — *La Furie espagnole à Anvers.* — Tambours et fifres espagnols; trois porte-étendards, parmi lesquels l'enseigne Navarrita portant le grand étendard d'Espagne à l'image de la Vierge d'un côté et celle du Christ de l'autre; officiers à cheval et arquebusiers; deux canons attelés et entourés de canonniers espagnols; officiers et lansquenets; groupe de soldats espagnols portant de l'argenterie et autres objets volés.

Char (projet de M. Ad. Pauli) représentant une partie de la ville d'Anvers en flammes. Il est entouré de soldats portant des torches allumées et suivi de cavaliers cuirassés (novembre 1576).

5e GROUPE. — *Les provinces unies des Pays-Bas.* — Enseignes portant les étendards des seize provinces; cortége de délégués avec les armoiries de chaque contrée.

Char (projet de M. A. Cluysenaer). Seize femmes se tenant par la main, assises en dessous de la statue de l'Union, représentent les seize provinces.

6e GROUPE. — *La Trêve religieuse.* — Deux groupes, composés d'officiers et de soldats de l'armée des États néerlandais; trois hérauts d'armes, portant chacun un cartel où sont inscrits les noms de ROME, LVTHER, CALVIN, ces trois noms qui résument à eux seuls la grande lutte religieuse du seizième siècle.

Char (projet de M. Félix Meldepenningen) représentant la réconciliation des catholiques et des protestants; une grande figure de la Paix domine le char.

7e GROUPE. — *Le Retour des proscrits.* — Quatre tambours de l'armée des gueux; hérauts d'armes portant des devises des gueux; corps de musique précédant les gueux des bois et les gueux des mers, qui chantent les chansons gueuses du seizième siècle.

8e GROUPE. — *Le prince d'Orange.* — Quatre trompettes à cheval; corps de musique à cheval; huit porte-étendards; quatre massiers; les vingt-six échevins des Parchons et de la Keure. — Hérauts d'armes, porte-drapeaux, écuyers et pages.

Le Taciturne chevauche sous un dais porté par douze valets. — Pages, écuyers, groupe de gentilshommes néerlandais et cavaliers de l'armée du prince.

9e GROUPE. — *La signature de la Pacification à l'hôtel de ville de Gand.* — Huit trompettes à cheval; hérauts d'armes portant les écussons des dix-neuf signataires de l'acte de la pacification; quatre massiers de la ville de Gand à cheval.

Char (projet de M. Jean Capeinick) représentant une partie de l'hôtel de ville de Gand et les dix-neuf signataires de la pacification (8 novembre 1576).

10e GROUPE. — *La ville de Gand.* — Corps de musique; les membres des quatre chefs confréries des arquebusiers de Saint-Antoine, des arbalétriers de Saint-Georges, des archers de Saint-Sébastien et des escrimeurs de Saint-Michel; les corporations des métiers; les chambres de rhétorique.

Char (projet de M. L. Lebrun) représentant la pucelle de Gand avec son lion blanc, et le *Magistrat*, composé des treize échevins de la Keure et d'un nombre égal d'échevins des Porcherons.

Ce cortége, magnifique souvenir d'une grande lutte, fait honneur à ses organisateurs et aux artistes qui lui ont prêté le concours de leur talent. Deux chars surtout, l'Inquisition et la Furie espagnole, impressionnaient particulièrement par la pensée sinistre qui les enveloppait; et on croyait, à leur aspect, entendre encore résonner les cris hideux des nuits d'Anvers de novembre 1577 : *« Santiago! Santiago! Espana, Espana! à Sangre, à carne, à fuego, à sacca! »*

Notre correspondant doit des remercîments particuliers à MM. Jules de Keghel, de Wylder et d'Hoy, pour leur obligeance à son égard. — LÉON BEAUDOUX.

Les Démolitions de Paris

Le souffle de la bise est glacial. La nuit est descendue. Des hommes aux accoutrements bizarres, costumes inconnus, impossibles, sont accroupis autour de formidables brasiers. Ils se lèvent et jettent aux foyers de nouveaux aliments, ramassis de toutes sortes, vieux lambris, poutres rompues, épaves négligées par la destruction.

Une épaisse fumée se dégage. Des flammes ardentes s'allongent et crépitent vers la nue. Elles illuminent de sinistres reflets les débris voisins, et projettent au loin, sur des débris encore, dans le fond de l'ombre, des lueurs rougeâtres et blafardes. Fantastique tableau, amphithéâtre de ruines. Devant, auprès, plus loin, partout des murs surplombant, déchiquetés, crevés. Cité déserte, prise d'assaut. Maisons vidées, toits effondrés, ouvertures noires et béantes, des fantômes de la nuit, sans regards et sans pensée, épouvante du passant, et qui demain auront disparu, nivelés dans l'éternelle poussière!

Est-ce Bazeilles ou Châteaudun après l'incendie? Une ville châtiée sous le doigt de Dieu? Un coin de Paris pendant les incendies de la Commune?

Du tout. C'est la description exacte de la butte des Moulins, vue du coin de la rue de l'Échelle, alors que les gardiens de nuit ont allumé leurs feux de bivouac, au milieu des décombres.

Nous n'avions pas vu ces lignes quand nous avons prié M. Scott de nous dessiner cette opposition si pittoresque de Paris mort au milieu de Paris vivant, mais nous les empruntons volontiers à l'écrivain du *Figaro*, dont la plume a si bien *peint* ce que le crayon de notre artiste a si bien *écrit*.

L'Armée roumaine

Nous extrayons de la volumineuse correspondance de M. Schonberg, notre correspondant autrichien, en ce moment en Roumanie, les lignes suivantes ayant trait à l'armée de ce pays :

« Un peu avant d'arriver au delta du Danube, notre vapeur s'arrête à la station de Galatz. Cette ville, qui ressemble, à proprement parler, à un énorme village, est en ce moment le point de concentration de la troisième division territoriale de l'armée roumaine. Dans les rues, couvertes d'une boue épaisse et fétide, on voit circuler une foule de soldats dont l'assemblage donne une idée des uniformes assez peu militaires de ces troupes. L'administration roumaine s'est cependant donné beaucoup de peine pour introduire dans son armée l'uniforme français, lequel cependant n'a pu donner le *chic* et la désinvolture de nos troupiers à ces petits hommes grêles, à figure placide et bonnasse, composant les régiments de ce pays. En somme, ces soldats vous font ressentir la même impression sale et pitoyable que vous a déjà causé l'aspect de la ville. Chaque bataillon est pourvu d'un nombre considérable de tambours et clairons, afin que les accents de ces instruments tiennent toujours en éveil dans les marches ces soldats apathiques. A Galatz, il y a maintenant près de 20,000 hommes, et il paraît que dans toute la Roumanie on en a mobilisé près de 80,000. Quiconque, ainsi que moi, a vu à Jassy les nombreuses troupes de réfractaires qui y arrivent journellement sous escorte militaire, perd facilement toute confiance en l'esprit guerrier des Roumains. Cependant on doit dire que dans toute la Roumanie il n'existe ni cadres, ni registres matricules et états : aussi, quand arrive la mobilisation, les hommes sont tout simplement ramassés par la gendarmerie, qui les escorte jusqu'à la plus prochaine prévôté, où ils sont embrigadés, vêtus et armés. »

NOS PORTRAITS

Erckmann-Chatrian

Messieurs Émile Erckmann et Alexandre Chatrian, dont les noms ont suscité tant de polémique dans la presse, au sujet de leur dernière pièce, *l'Ami Fritz*, représentée le 4 décembre dernier à la Comédie-Française, sont nés, le premier à Phalsbourg (Meurthe), le 20 mai 1822; le second au hameau de Soldatenthal (même département).

Le 18 décembre 1826, M. Emile Erckmann, fils d'un libraire, fit des études assez irrégulières au collége de sa ville natale et vint à Paris en 1842 pour commencer son droit, qu'il interrompit à plusieurs reprises et dont il ne passa le troisième examen qu'en 1859, pour l'abandonner définitivement l'année suivante. Dans l'intervalle, il s'était efforcé de se faire jour en littérature par une collaboration active avec M. Chatrian. Celui-ci, appartenant à une ancienne famille de verriers de la Meurthe, ruinée par des revers d'industrie, avait été envoyé dans les verreries de Belgique, où il était en voie de s'y créer une belle position, lorsque, tourmenté par le goût des travaux littéraires, il entra, malgré sa famille, comme maître d'études au collége de Phalsbourg, où il fut mis en relation avec M. Émile Erckmann.

Les deux amis travaillèrent dès lors ensemble à diverses œuvres, qu'ils signèrent de leurs deux noms réunis, et avec une telle unité de composition ou de style, qu'ils comptaient déjà de sérieux succès lorsque personne ne se doutait que deux auteurs différents se cachaient sous cette sorte de raison sociale littéraire formée de leurs deux noms. Du reste, leurs débuts furent obscurs et pénibles. Ils écrivirent pour divers

journaux de nombreuses nouvelles, dont les unes furent peu remarquées et dont les autres restèrent dans les cartons des années entières. Désespérant de vivre de leur plume, M. Erckmann reprenait ses études de droit, et M. Chatrian avait obtenu une place dans les bureaux du chemin de fer de l'Est. Ce fut seulement en 1859 que l'un des types des fantaisies de leur première manière, *l'Illustre docteur Mathéus*, publié par la Librairie-Nouvelle, donna au nom collectif d'Erckmann-Chatrian un certain retentissement. Depuis, leur réputation comme romanciers n'a fait que grandir, grâce à une série d'ouvrages consacrés à l'étude patiente et pittoresque des mœurs populaires de l'Alsace, puis à la mise en scène des gloires et des revers militaires de la Révolution et de l'Empire.

Citons, parmi leurs plus populaires ouvrages : *l'Histoire du docteur Mathéus; Contes fantastiques; Contes de la montagne; Maître Daniel Rock; Contes des bords du Rhin; le Fou Yégof; le Joueur de clarinette; Madame Thérèse; l'Ami Fritz; l'Histoire d'un conscrit de* 1813; *Waterloo; la Taverne du jambon de Mayence; Histoire d'un homme du peuple; la Maison forestière; la Guerre; le Blocus; Histoire d'un paysan; le Plébiscite; Une Campagne en Kabylie.*

Déjà, avant la réception de *l'Ami Fritz* à la Comédie-Française, les deux écrivains jumeaux avaient abordé ensemble le théâtre, en donnant avec un grand succès, au théâtre de Cluny, *Le Juif polonais* (juin 1869).

Charles Blanc

Le 30 septembre dernier a eu lieu à l'Académie française la séance de réception de M. Charles Blanc. Le nouvel académicien, frère aîné de M. Louis Blanc, est né le 15 novembre 1813 à Castres (Tarn). Après avoir cultivé la gravure, il rédigea des comptes rendus au Salon et des articles de critique artistique dans le *Bon Sens* et la *Revue du progrès* que dirigeait son frère. Après avoir collaboré à divers journaux, il remplaça, après la Révolution de février 1848, M. Garraud à la direction des Beaux-Arts, où il fut maintenu jusqu'en 1852. En novembre 1868, il fut nommé membre de l'Académie des Beaux-Arts, en remplacement de M. Walewski, et reprit après le 4 septembre la direction des beaux-arts où l'a remplacé M. de Chennevières.

Citons, parmi ses principaux ouvrages : *l'Histoire des peintres français au dix-neuvième siècle; les Peintres des fêtes galantes; l'Œuvre de Rembrandt; l'Histoire des peintres de toutes les écoles.*

Mlle Priola

Mademoiselle Priola, que nous avons applaudie tant de fois à l'Opéra-Comique dans les opéras de *Fra-Diavolo*, du *Domino noir*, de *Mignon*, et à laquelle *l'Ombre* dut son succès, a succombé dans les derniers jours du mois d'octobre à Marseille. Une fièvre typhoïde a emporté l'aimable et charmante actrice. Vie douloureuse que celle de cette artiste qui peut s'enorgueillir de tant de triomphes, et qui, du jour où un public provincial la siffle sans respect pour son sexe, et la maladie qui l'accablait déjà, désespère et meurt prématurément, impuissante à supporter l'ingratitude et l'abandon.

Kime

L'un des plus anciens sociétaires de la Comédie-Française, Kime, vient de mourir à la suite d'une longue et cruelle maladie. Kime s'appelait de Blonde et avait débuté au théâtre des Variétés. Il passa ensuite à l'Odéon, où il obtint un grand succès dans *l'Honneur et l'argent*. En dernier lieu, il fut reçu au Théâtre-Français, où il se fit remarquer par sa création de Girodot dans *le Testament de César Girodot*.

Mlle Hisson

Une cantatrice de talent et d'avenir, Mlle Julia Hisson, vient de succomber aux suites d'une maladie de poitrine. Mlle Hisson était née à Besançon en 1849; son père, officier de marine, fut tué en Crimée. Entrée au Conservatoire à l'âge de dix ans, elle fut engagée à l'Opéra en 1867 et y débuta l'année suivante, au mois de juillet, dans le rôle d'Éléonore du *Trouvère*. Grâce à sa beauté et à son talent, ses débuts obtinrent un véritable succès, qu'affirmèrent plusieurs autres rôles qu'elle remplit avec le même avantage dans divers opéras.

LES DIEUX QU'ON BRISE

XXII

DEVANT UN BERCEAU

(Écrit le 28 octobre 1870)

Je la voyais dormir dans son petit berceau;
Le sommeil de l'enfant, et celui de l'oiseau,
Qui, la tête sous l'aile, est perché sur la branche,
Ont un rayonnement dont la lueur est blanche.
Je la voyais dormir, tranquille à mon côté;
Sa lèvre avait encore un reste de gaieté;
Elle devait penser à ses jeux de la veille.
Moi, j'entendais au loin gronder à mon oreille,
Le bruit sourd du canon, au mont Valérien.

Oh! comme elle est heureuse! Oh! que je voudrais être
Endormi, souriant, comme ce petit être!
Elle dort, ignorant les temps où nous passons,
Ne sachant rien encor des pleurs que nous versons;
Elle dort, inclinant sa tête, qu'un beau rêve
Qui commencé joyeux, en souriant s'achève,
Caresse doucement d'un vol mystérieux...

Et je la regardais des larmes dans les yeux!

Dans vingt ans, quand la France aura repris sa place,
Quand le sang, de la honte aura lavé la trace,
Lisant dans le passé l'histoire d'à présent,
D'un peuple tout entier debout et frémissant,
Oh! la petite fille, alors, qui sera femme,
Aura-t-elle gardé dans le fond de son âme,
Une place aux héros dont nul ne sait le nom,

Morts, quand elle dormait à l'écho du canon?

ALBERT DELPIT.

COURRIER DU PALAIS

Le mois terrible. — Le collégien de Pontoise. — Les expertises. — Ils veulent tous être fous. — Le faux agent de police. — Un assassin qui révèle lui-même son crime. — La logique dans le trouble mental. — Souvenirs de la Régence. — Deux messieurs qui ont soupé. — Facéties après boire. — Une cause repoussante. — Le père et la fille. — Passons vite. — Les fauves aux Fantaisies-Parisiennes. — Les certificats. — La musique triomphe.

Les curieux qui ont besoin de grosses émotions et qui s'intéressent principalement aux audiences des cours d'assises ont eu de fréquentes occasions de palpiter et de frémir pendant ce terrible mois de novembre, qui ne nous laisse pas moins de dix-sept condamnés à mort dans les prisons de France. Quant à moi, je me perds dans tous ces crimes monstrueux que les cours d'assises nous ont révélés en un si court espace de temps, et si, dans ma chronique, j'en oublie quelques-uns bien volontairement, il m'arrive aussi d'en laisser dans l'oubli d'autres qui ont eu trop de retentissement pour qu'il soit permis de ne pas en faire connaître au moins le dénoûment judiciaire. L'affaire du collégien de Pontoise est de ce nombre. La question de sanité d'esprit de ce meurtrier de seize ans et du degré de responsabilité qu'il pouvait encourir s'est imposée lors de sa première comparution devant la cour d'assises de Seine-et-Oise, à la session du mois de juillet dernier. Les débats ont eu lieu nécessairement à huis-clos, et c'est par le résumé de M. le président, prononcé quand l'audience est redevenue publique, que nous avons connu la déposition de M. le docteur Legrand du Saulle qui concluait à l'irresponsabilité du sujet. En présence de cette opinion formellement exprimée par un aliéniste aussi distingué, une expertise devenait nécessaire, et la cour commettait pour y procéder un de ses membres et trois médecins. L'affaire, renvoyée à une autre session, est revenue devant la cour, et, comme la première fois, les débats ont eu lieu à huis-clos. Était-il atteint de folie ou affligé d'idiotisme, — ce qu'on pourrait appeler la folie passive, — ce garçon de seize ans qui offre toute l'apparence d'un homme de vingt-cinq à vingt-six ans? La taille, la corpulence, les mouvements, les traits, la barbe, tout est d'un homme fait, et le développement moral ne s'étant pas produit en proportion du développement physique, il y a certainement au moins défaut d'équilibre. Les trois médecins experts ont conclu à la responsabilité, et Alphonse Laurence a été condamné à quatre années d'emprisonnement.

Il n'y aurait certainement pas assez de médecins en France, et tous ceux qui exercent leur art passeraient leur temps en expertises s'il fallait examiner tous les accusés et prévenus qui font plaider l'aliénation mentale et l'irresponsabilité. Tel a été le système de défense de Rainot, cet individu qui s'est fait passer pour un agent de la police des mœurs, exhibant une carte de fantaisie pour arrêter Mlle Rousseil, l'artiste dramatique que tout le monde connaît. Quoi de plus révoltant, à tous les points de vue, qu'une pareille usurpation de fonctions publiques, que le tribunal a punie de six mois de prison! Nous avons pourtant entendu des gens dire qu'on avait fait dans cette circonstance beaucoup de bruit pour bien peu de chose, que c'était là l'acte d'un ivrogne, d'un maniaque, qui ne méritait pas que l'on y attachât tant d'importance. Comment! une honnête femme, votre mère, votre sœur, votre femme, peut-être, sera publiquement outragée, l'autorité elle-même sera un instant, ne fût-ce qu'un instant, compromise par cette « fantaisie », et il faudra laisser cela dans l'ombre! Le coupable en sera quitte pour dire qu'il avait trop bien déjeuné; que, d'ailleurs, il est faible d'esprit et qu'il n'a pas compris la gravité du délit qu'il a commis! Il me semble à moi que poser la question, c'est la résoudre, et que jamais sévérité n'aura été mieux placée.

Et puis, je suis bien fâché d'en revenir encore aux cours d'assises. Voici un homme de cinquante ans, un cultivateur du département de la Vienne, qui est accusé d'avoir tué sa femme. Il n'est pas contestable que l'accusé Brin n'avait pas la tête bien solide, que, pendant les trois jours qui ont précédé son crime, il était « tout drôle, » qu'il ne mangeait plus, qu'il était sombre, rêveur, qu'il avait senti « dans son estomac que sa femme devait être étranglée. » Tout dans les révélations du débat indique un certain trouble mental; ainsi Brin est allé avertir ses parents que sa femme s'est tuée en tombant du lit; tout le monde ajoute foi à son récit, et l'inhumation va avoir lieu, quand lui-même, tout à coup, à propos de rien, raconte que sa femme est morte étranglée par lui et qu'il mérite, selon son expression, « d'avoir le cou coupé. » Quand il fait cette révélation soudaine, le corps était déjà à l'église, et il pouvait compter sur l'impunité. Mais aussi que de calculs pervers dans ce cerveau dérangé : la victime lui a fait une donation, et, pendant que les parents veillent et prient auprès du corps, Brin va, au milieu de la nuit, trouver le notaire pour s'assurer que l'acte est bien régulier et valable. Ce malheureux a été condamné aux travaux forcés à perpétuité.

« J'avais bu, j'étais fou, je ne savais pas ce que je faisais, » dit aussi le prévenu Terrail devant le tribunal correctionnel de la Seine; et un nommé Bœuf, son complice, adopte à peu près le même système. En effet, ces deux messieurs avaient trouvé fort plaisant, entre minuit et une heure du matin, d'attaquer, d'injurier et même de maltraiter deux artistes lyriques qui sortaient d'un concert. Le prévenu Terrail, furieux d'avoir vu repousser ses galanteries brutales, avait fini par punir d'un coup de canne sur la tête la résistance de sa victime. Huit jours de prison et 50 fr. d'amende le feront réfléchir.

Il faut bien, pour ne pas manquer à mes devoirs de chroniqueur, que je vous dise un mot, — mais rien qu'un mot, — de l'affaire de Penhouët et Jeanne, veuve Lorre.



QUESTION D'ORIENT. — **Types et Uniformes de l'armée roumaine.** — (Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis de M Schonberg, notre correspondant.)



UN MARCHÉ AU XVIII[e] SIÈCLE

Panneau décoratif de M. Émile Bayard, appartenant à M. Bordes

Gravure de M. Méaulle, d'après la photographie Michelez.

Les deux accusés sont le père et la fille, et, de complicité, ils ont tué Lorre, un brave et honnête homme, le gendre de Penhouët, le mari de Jeanne. Une certaine nuit, la victime devait prendre tel chemin déterminé, passer dans tel champ, et Penhouët était là embusqué dans une haie, un pistolet à la main. Quand son gendre parut, il fit feu presque à bout portant, et la mort fut presque instantanée. Voilà tout ce qu'il est possible de raconter de ce crime odieux. Devant le jury d'Ille-et-Vilaine, la fille accusait son père par un demi-aveu; le père niait avec fureur, et, pendant trois longues audiences, cette lutte désespérée n'a pas cessé. La veuve Lorre a été condamnée aux travaux forcés à perpétuité; mais elle a paru fort contente de ce résultat, parce que son père était condamné à la peine capitale; c'est elle qui l'a dit, et cet horrible propos circulait dans l'auditoire après le prononcé du verdict. — Oh! passons vite!

Je vous ai dit que le juge des référés appelé à prononcer entre sir Richard Wallace et son locataire, M. Joseph Oller, directeur des Folies-Parisiennes, avait renvoyé les parties à se pourvoir au principal. Le débat a donc été engagé devant la 1re chambre du tribunal civil, et précisément dans les mêmes conditions. En somme, la question à résoudre était celle-ci : Une exhibition d'animaux féroces peut-elle être comprise dans les attributions d'un théâtre-concert? Rien de plus choquant, en apparence, que ce rapprochement; mais il faut bien reconnaître qu'il y a des précédents en faveur de M. Oller. Me Allou, l'avocat de sir Richard Wallace, admettait, lui-même, la chèvre du *Pardon de Ploërmel*, les chevaux du Cirque et de l'Opéra, nécessaires pour telles et telles représentations; mais une ménagerie entière de fauves ne répond, disait-il, à aucune exigence dramatique ou littéraire.

— Ce n'est pas une ménagerie, répondait Me Guerrier, l'avocat de Me Oller, c'est une collection d'animaux savants qui exécutent tels ou tels exercices sous le geste puissant du dompteur Delmonico. Peut-on même donner à ces deux lionnes, à cet ours et à ces six hyènes le nom d'animaux féroces? disait l'avocat en souriant et, à ce qu'il m'a semblé du moins, en baissant un peu la voix, afin de ne pas troubler les illusions des spectateurs futurs.

Et, comme dans une précédente affaire, les certificats ont pris part à la discussion : un certain nombre de locataires déclarent que les rugissements ne les incommodent pas le moins du monde; il y en a même un qui se montre plus explicite; il prétend, il soutient que l'orchestre couvre les rugissements des animaux et lui est infiniment plus désagréable.

Cet homme assurément n'aime pas la musique!

Tel est ce procès qui a été plaidé, de part et d'autre, le plus spirituellement du monde; mais enfin sir Richard Wallace a gagné son procès; le tribunal a ordonné que, dans les trois jours du présent jugement, M. Oller sera tenu de faire sortir dudit lieu les bêtes fauves de Delmonico, à peine de 100 francs de dommages-intérêts par chaque jour de retard, et, à défaut par M. Oller d'avoir obéi à cette injonction, autorise l'expulsion desdits animaux avec l'assistance du commissaire de police et de la force armée.

Ainsi, c'est la musique qui l'emporte!

PETIT-JEAN.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *L'Ami Fritz*, comédie en trois actes, par MM. Erckmann-Chatrian. — PALAIS-ROYAL : *Le Prince*, comédie en quatre actes, par MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy.

Il n'y a rien d'improvisé dans la réputation de MM. Erckmann et Chatrian. Ces deux écrivains, qui se sont astreints à fondre leurs personnalités en une seule, ont conquis lentement et pied à pied leurs titres littéraires. On peut dire leurs grades, car après quelques essais dans le genre fantastique, — Hoffmann et Edgar Poë mélangés, — ils se sont jetés presque exclusivement dans le genre militaire. Ils ont voulu être les Raffet de la littérature, et ils y ont réussi. Avant eux, nous avions eu Antoine Gandon, l'auteur des *Trente-deux duels de Jean Gigon* et du *Grand Godard*, qui avait cherché à en être le Charlet. Mais l'aimable Gandon, à travers d'incontestables qualités de bonhomie et de sensibilité, manquait de la qualité souveraine : le style. On ne peut donc pas s'attarder dans une comparaison avec les auteurs des *Romans nationaux*, où tout l'avantage demeure à ceux-ci.

Romans nationaux est peut-être une étiquette trop ambitieuse; la nation française n'est pas résumée tout entière dans l'Alsace, et c'est l'Alsace que MM. Erckmann-Chatrian ont choisie pour le théâtre de leurs romans. Ils en ont tellement tourné et retourné le champ qu'ils ne laisseront plus rien à dire à leurs successeurs.

Ce n'est pas toutefois un de leurs romans militaires qu'ils viennent d'adapter aujourd'hui à la scène. On ne tire pas un seul coup de canon dans *l'Ami Fritz*; aucun souffle de guerre n'assombrit cette idylle qu'aurait signée Léonard ou Auguste Lafontaine. En revanche, on y mange, on y boit et on y fume démesurément; c'est la mise en scène, consciencieuse jusqu'à la puérilité, de ce passage du roman : « Est-il rien de plus agréable en ce bas-monde que de s'asseoir, avec trois ou quatre vieux camarades, devant une table bien servie, dans l'antique salle à manger de ses pères; et là, de s'attacher gravement la serviette au menton, de plonger la cuiller dans une bonne soupe aux queues d'écrevisses, qui embaume, et de passer les assiettes en disant : « Goûtez-moi cela, mon ami, vous m'en donne« rez des nouvelles! » — Qu'on est heureux de commencer un pareil dîner, les fenêtres ouvertes sur le ciel bleu du printemps ou de l'automne! Et quand vous prenez le grand couteau à manche de corne pour découper des tranches de gigot fondantes, ou la truelle d'argent pour diviser tout du long avec délicatesse un magnifique brochet à la gelée, la gueule pleine de persil, avec quel air de recueillement les autres vous regardent! »

Il n'y a presque pas d'action dans *l'Ami Fritz*. Tout est dans les détails; le cadre absorbe la peinture. Fritz est un bon et gros garçon, qui ne quitte la table que pour la brasserie, et qui a fait vœu de célibat afin de n'accepter aucune des charges sérieuses de la vie. Cependant, un vieux rabbin, David Sichel, a juré de marier Fritz, et il y réussit; il lui fait épouser, après bien des hésitations, la fille d'un fermier, une adorable enfant, qui excelle dans la confection des beignets. Je vous jure que voilà tout le fond de l'ouvrage.

Reste l'arrangement; restent les scènes tour à tour gracieuses, émues, comiques; reste une mise en scène qui peut entrer pour moitié dans le succès, — car il y a eu succès, en dépit des mauvais pronostics. Ajoutez une interprétation sans reproche, Got admirable d'originalité en rabbin, Febvre plus expansif que d'habitude, Barré et Coquelin joyeusement affamés, et, brochant sur le tout, la jeune Reichemberg, cette aurore en jupon rouge.

Au Palais-Royal, renouvellement de l'affiche.

Si *le Prince* n'est pas une des meilleures pièces de MM. Henry Meilhac et Ludovic Halévy, ce n'en est pas moins un amuasnt vaudeville. Les deux premiers actes surtout sont une peinture réussie de certaines mœurs provinciales en l'état actuel. On y voit une troupe de comédiens arriver à Saint-Malo, l'intéressante petite ville enfermée dans son corset de pierre, et y jeter un trouble profond dans l'imagination jusqu'alors sommeillante de deux honnêtes bourgeois, Cardinet et maître Monicot, notaire. Le premier, tenu trop en tutelle par sa femme, profite de cette occasion pour briser sa chaîne et courir après les comédiennes. Il leur paye un magnifique souper dans lequel sa raison fait naufrage; et, à deux heures du matin, il se trouve devant sa maison, au bras d'un cabotin encore plus gris que lui. Cardinet sonne pour se faire ouvrir, mais Mme Cardinet, instruite et indignée de sa conduite, a mis le verrou en dedans et le laisse se morfondre à la porte.

Après un court moment d'hésitation, Cardinet prend gaiement son parti, et suit les comédiennes à Paris.

A ce moment une nouvelle pièce commence, qui ne vaut pas la première. Cardinet donne dans tous les excès, Cardinet mène une vie de Polichinelle, jusqu'au moment où il est réclamé par sa femme. Cardinet se laisse docilement ramener à Saint-Malo. Le « prince » qui donne son titre à la pièce n'est qu'un personnage sans importance, le Russe traditionnel à la barbe de fleuve; il ne fait que traverser le troisième acte.

Malgré ses inégalités, *le Prince* se laisse gaiement entendre; il est joué comme on joue au Palais-Royal, dans la perfection. Geoffroy, Brasseur, Lhéritier, il n'y a plus de bonnes fêtes sans cet étonnant trio!

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

LES PETITES PIÈCES DU THÉATRE-LYRIQUE

Le Théâtre-Lyrique a plus d'une raison d'être; donc *il est!*

Le succès de *Paul et Virginie* qui, en ce moment, ameute à sa porte une foule si empressée, lui ouvre même une carrière de prospérité qui peut se prolonger pendant plusieurs années. Il n'en faut pas plus, mais il en faut autant pour secouer l'indolence d'un certain public qui ne se remue et ne prend le chemin d'un théâtre qu'à bon escient. Par exemple, quand l'élan est donné, quand la confiance est venue, le mouvement ne s'arrête pas de longtemps. Ainsi va le monde au delà et en deçà de la rampe.

Cependant, nous n'avons pas à revenir aujourd'hui sur le bel opéra de M. Victor Massé; les deux chroniques que nous avons publiées à son sujet, tout insuffisantes qu'elles soient, atteignent et dépassent la mesure autorisée par les usages du journalisme.

Ce que nous voudrions, ce serait attirer l'attention des curieux sur les petites pièces que donne le Théâtre-Lyrique pour commencer ses spectacles. Le choix en est très-intelligent; et, si le public daignait s'y intéresser, il s'en trouverait bien.

Par malheur, les habitudes de la vie moderne sont un obstacle à ces sortes de joies. Je n'aurai pas été le premier à en faire la remarque, mais il n'en est pas moins vrai que le dîner commence trop tard, et que les spectateurs n'en sont pas encore au dessert lorsque les théâtres lèvent leur rideau.

N'y a-t-il point aussi chez certaines personnes une sorte de vanité à ne point se précipiter, dès sept heures un quart, dans sa stalle, comme un pauvre diable sevré de tout plaisir? J'en pose la question aux philosophes qui ont l'habitude d'observer à la loupe, et sans dégoût, les travers de notre espèce.

Toujours est-il que le Théâtre-Lyrique représente en ce moment *le Tableau parlant*, de Grétry, et *le Bouffe et le tailleur*, de Gaveaux, sans émouvoir plus qu'il ne faut messieurs les dilettantes, et c'est grand dommage! Toute leur attention est portée sur *Paul et Virginie* et sur *Giralda*, qui ont d'ailleurs le bon goût de ne se faire entendre qu'à neuf heures moins le quart.

En rééditant ces petits opéras-bouffes pour les lendemains de *Paul et Virginie*, le Théâtre-Lyrique profite de ses immunités traditionnelles. Tandis que le solennel Opéra n'ose plus donner *le Comte Ory* comme trop badin, et que notre guilleret Opéra-Comique voit ses habitués faire la grimace à *Mireille*, qu'ils trouvent trop élégiaque, lui, le théâtre sans préjugés, peut aborder tous les genres (hormis celui que vous savez!). Son répertoire va de l'*Orphée* de Gluck aux *Rendez-vous bourgeois*; de la tragédie à la farce; et l'on peut trouver dans son magasin d'accessoires des battes d'Arlequin à côté de cothurnes antiques.

Enfin, les amateurs ne perdront pas leur temps à aller entendre *le Tableau parlant* et *le Bouffe et le tailleur*; ils en seront quittes pour hâter leur dîner ce jour-là, et, s'il le faut, pour remettre au premier entr'acte le plaisir de humer leur café.

Nous trouvons, quant à nous, un agrément infini dans ces bluettes du temps jadis, à condition cependant que l'âge n'en ait pas tout à fait déformé les contours ou éventé l'esprit. Pour pousser l'aveu jus-

qu'au bout, nous nous en faisons encore un prétexte à fourrager dans notre bibliothèque et à inventorier nos notes archéologiques.

Le Tableau parlant est daté du 20 septembre 1769. Il fut donné à la Comédie-Italienne, sise rue Mauconseil, au quartier des Halles,

Grétry avait écrit sa partition à Croix-Fontaine; cependant il en avait déjà improvisé quatre morceaux à Paris, chez M. de Creutz, ambassadeur de Suède et son ami le plus dévoué.

Le chapitre de ses *Mémoires* consacré au *Tableau parlant* serait à citer tout entier; mais nous devons nous borner à y cueillir quelques phrases caractéristiques : « Cette pièce, dit-il, n'eut pas d'abord un succès décidé. Les acteurs qui, lors de la première représentation, n'avaient pas osé se livrer à la gaieté de ce genre, finirent par y être charmants. Clairval, dans le rôle de Pierrot, et Mme Laruette, dans celui de Colombine, furent inimitables... Une prude dit le soir, au souper du duc de Choiseul, qu'on ne pouvait pas entendre deux fois cet opéra, parce que les accompagnements étaient *d'une indécence outrée!!!* »

Voilà qui est plus que particulier, et c'est la première fois qu'on entend parler d'une prude contemporaine de Mme du Barry qui s'effarouche de quelques arpéges de violoncelle ou d'alto!

La curiosité nous a pris cependant de relire ces funestes accompagnements. Eh bien! nous avons peut-être l'âme très-endurcie, mais il nous a semblé qu'on les pourrait jouer, sans danger, dans les pensionnats de jeunes demoiselles; d'où il ressortirait que, plus que jamais, il faut se méfier des prudes de l'an 1769.

Anséaume, librettiste du *Tableau parlant*, occupait à la Comédie-Italienne l'emploi de secrétaire-répétiteur. Il a fait représenter une quarantaine de pièces, tant à ce théâtre qu'à l'Opéra-Comique; parmi lesquelles *le Soldat magicien, le Chinois poli par l'amour, le Docteur Sangrado*, etc...

Le Bouffe et le Tailleur n'est guère qu'un vaudeville; du moins s'il paraît tel, c'est que plusieurs ariettes dont il est embelli sont insérées dans « la Clef du caveau, » et que, depuis trois quarts de siècle, les chansonniers en font usage.

Pierre Gaveaux, l'auteur de cette agréable partitionnette, fut un brillant acteur de Feydeau pendant la Révolution, le Consulat et l'Empire. Ce fut lui qui créa le rôle du ténor dans *Roméo et Juliette*, de Steibelt, et celui de Belfort, dans *les Visitandines*.

Il a fait représenter une trentaine d'opéras-comiques, qui, bien que d'ordre secondaire pour la plupart, ne sont pas tous oubliés. On se souvient encore du *Petit matelot* par l'air « de la pipe de tabac; » et aussi d'*Owinska*, du *Retour* et de *Léonore* ou *l'Amour conjugal*, dont le sujet pathétique devait tenter plus tard Paër et Beethoven.

Le Bouffe et le Tailleur, donné pour la première fois en 1804, au Théâtre-Montansier, n'avait pas, que nous sachions, été entendu à Paris depuis 1835; date à laquelle il fut repris à l'Opéra-Comique par Ponchard et Mme Damoreau.

Gaveaux, né en 1761, est mort à l'hospice de Charenton en 1825.

M. le directeur du Théâtre-Lyrique vient aussi de nous faire entendre *les Troqueurs*, d'Hérold; ce serait un plaisir d'artiste qu'il nous donnerait, et qu'à la fois il s'offrirait à lui-même, s'il rendait pour quelques soirs à la vie l'*Impressario*, de Mozart; *Milton*, de Spontini; *Uthal*, de Méhul; *Jadis et aujourd'hui*, de Kreutzer; *les Maris garçons*, de Berton; *l'Illusion*, d'Hérold; *le Moulin des Tilleuls*, de Maillart... et autres petites pièces en un acte dont abondent les vieux répertoires.

Mais nous prêchons un converti, et nous voulons enfoncer une des portes ouvertes du Théâtre-Lyrique.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — Pendant que nous serons sous presse, le Théâtre-Italien donnera la reprise de *Poliuto*, de Donizetti, et l'Opéra celle de *Robert-le-Diable*. Ce sera le sujet de nos prochains entretiens. — A. L.

LES LIVRES D'ÉTRENNES

L'Histoire des Croisades, de MICHAUD, illustrée de cent grandes compositions, par GUSTAVE DORÉ.

A la veille peut-être des plus grands événements du siècle, en Orient, la publication de l'*Histoire des croisades* offre un intérêt tout particulier. L'œuvre primitive de Michaud est trop connue et trop appréciée pour qu'il soit besoin d'en faire l'éloge. Nous dirons seulement que cette histoire renferme au point de vue des gestes, des mœurs et des coutumes orientales, des observations qui n'ont pas vieilli et qui éclairent le présent et peut-être l'avenir des vives lumières du passé.

Il fallait à une telle œuvre des illustrations hors ligne. G. Doré, le grand artiste, *the great artist*, comme disent les Anglais, a exécuté pour l'*Histoire des croisades* une suite de cent compositions superbes. Les paysages, les scènes émouvantes, les costumes pittoresques prêtaient au talent de l'éminent dessinateur; aussi a-t-il étudié le sujet avec amour. De là, une étonnante vérité dans les scènes multiples de cette merveilleuse épopée. On dirait que l'artiste a vécu du temps de ces rudes chevaliers, tant il les connaît bien. Il combattait avec eux à la Massoure; il accompagnait saint Louis dans le camp des Sarrasins, il assistait à l'agonie de ce grand roi qui, pour mourir, se fit étendre sur un lit de cendres et expira avec la piété d'un religieux et le courage d'un grand homme. En présence d'un tel spectacle, on comprend ces paroles de la Bulle de canonisation : « Maison de France, réjouis-toi d'avoir donné au monde un si grand prince! réjouis-toi, peuple de France, d'avoir eu un si bon roi! »

Toutes les grandes familles de la vieille Europe retrouvent dans cet ouvrage leurs plus vénérables titres de noblesse; le peuple y figure, comme toujours, à l'état de héros anonyme, mais, pour être impersonnelle, la gloire de chaque nation n'en est pas moins éclatante, et le crayon de G. Doré a jeté sur les unes et les autres un reflet de sa magique puissance.

Tous les ans, à peu près à pareille date, la Librairie française publie un de ces Livres qui sont le LIVRE DE L'ANNÉE. Hier, c'étaient les *Évangiles* de la Maison Hachette; aujourd'hui, ce sont les *Croisades* de la Maison Furne et Jouvet, éditées avec un luxe et un soin incomparables. C'est ainsi, du moins, qu'en a jugé la haute commission de l'Exposition de Philadelphie, et ce jugement sera ratifié par tous les connaisseurs de l'Europe contemporaine.

A coups de fusil, par QUATRELLES, illustré de trente dessins originaux de A. DE NEUVILLE; G. CHARPENTIER, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain, Paris.

Tel est le titre d'un ouvrage qui sera le grand événement artistique du jour de l'an; nous sommes heureux d'en donner la primeur à nos lecteurs par les petits spécimens que l'éditeur a bien voulu nous communiquer.

On a déjà reconnu dans ces dessins, que nos moyens typographiques ne rendent qu'imparfaitement, l'allure du peintre des *Dernières cartouches* et du *Combat sur la voie ferrée*, œuvres devenues populaires, et que le *Monde illustré* a répandues à l'infini.

Le récit émouvant et patriotique de M. Quatrelles, dont nous n'avons plus à faire l'éloge, puisque le succès l'a consacré, a donc trouvé dans M. A. de Neuville un interprète exceptionnel, ajoutant aux impressions de l'auteur ses propres impressions.

Trente dessins inédits, autant de sujets de tableaux que le maître aurait pu traiter, forment la part de collaboration de M. de Neuville. Douze de ces dessins sont des fusains, les dix-huit autres des dessins au trait, et fusains et croquis sont reproduits, c'est ce qui fait l'attrait particulier de l'ouvrage, par la photogravure. De sorte que c'est bien l'œuvre originale de l'artiste, sans intermédiaire, que l'on a sous les yeux. — Nous ne pouvons citer tous les titres de ces pages, toujours émues, toujours dramatiques, qui rappellent les épisodes les plus saisissants de l'invasion étrangère. Nous avons sous les yeux ces types de militaires en campagne, ces ponts qui sautent, ces barricades où l'on meurt, ces émigrants qui fuient, emportant leurs cercueils, etc., etc. Bref, c'est un succès acquis dont nous félicitons vivement les deux auteurs qui ont su si bien associer le mérite de la plume au génie du crayon.

MEMENTO

La Question des truffes. — Cette question est vivement agitée en ce moment dans le quartier des Halles-Centrales, à Paris, où il arrive de grandes quantités de ces tubercules parfumés des environs d'Angoulême et de Périgueux. Beaucoup de départements fournissent aussi cette ambroisie, comme disait le poëte, qui n'a jamais su au juste quelle est cette nourriture des dieux. Dans l'Aube, les truffes sont grises; dans l'Isère, elles ont un goût musqué; dans la Bourgogne, un goût de résine, et celles de Naples sentent le soufre.

La France en produit annuellement pour une somme de 16 millions de francs, le prix du kilogramme compté à raison de 10 francs.

L'Italie en exporte le plus et l'Angleterre en importe le plus (51,000 kilogrammes). L'Allemagne nous en achète 37,000 kilos, la Russie 24,000 kilos et la Belgique 16,000 kilos.

Peut-on produire artificiellement les truffes? Tel est cet éternel problème dont on attend toujours la solution définitive; il paraît qu'on y approche.

Pour la culture de la truffe, il faut un sol calcaire très-pauvre, au point de se refuser au gazonnement; il y faut, en outre, la présence de chênes ou de noisetiers d'une végétation languissante. Dans ces conditions, il est rare qu'on ne trouve pas de truffes. On y distingue quatre espèces : la truffe noire commune, la truffe noire en dehors et grise en dedans, la truffe intérieurement blanche, enfin la truffe rousse qui a un goût désagréable.

Les truffes naissent au mois d'août, comme les champignons, et mûrissent au mois de novembre, quand les chaleurs et les pluies en ont favorisé le développement. L'état de maturité est signalé par un parfum qui dure fort peu de temps, après quoi elles pourrissent et sont dévorées par les vers.

Pour obtenir des truffes par la culture, la pensée la plus simple a été de les semer; mais jamais on n'est arrivé à une récolte. On croit aujourd'hui, d'après des expériences faites par un certain commerçant de truffes des Basses-Alpes, que la truffe naît — comme la noix de Galles — de la piqûre faite dans les racines du chêne par une mouche que l'industriel ci-dessus appelle la *mouche truffigène*, et voici de quelle façon il procède, depuis deux cents ans, — de père en fils, — pour obtenir des truffes. Il sème des glands de chêne truffiers; lorsque la plantation a atteint l'âge de quatre ans, il dépose au pied des jeunes arbres des chrysalides de ces précieux insectes, et la production s'opère avec une facilité incroyable. Il ne reste donc qu'à savoir comment il faut s'y prendre pour déposer ces mouches. C'est là un secret fidèlement gardé dans cette famille truffigène.

Les Fouilles archéologiques à Mycène. — Dans cette ville grecque, bâtie deux mille ans avant Jésus-Christ, et dont il reste des ruines superbes, une équipe de cent hommes, avec cinq chariots et deux dragues à vapeur, opère actuellement des fouilles et enlève les pierres de la voûte écroulée au-dessus de laquelle se trouve la chambre du trésor qui, pendant des siècles, avait été couverte de terres.

On y a déjà découvert de nombreuses statues de cavaliers, des vases, des colliers en pierres perforées retenues par des fils d'airain. On remarque, parmi ces précieuses antiquités, surtout une bague en onyx (agate très-fine), sur laquelle sont gravées deux images de vaches parfaitement bien dessinées; puis des moules en jaspe (espèce de quartz coloré), destinés sans doute à la confection d'objets en or et en argent fondus; deux vases, imitant des crocodiles, sont ornés de figures de guerriers, armés de lances et de boucliers, peintes en rouge sur un fond jaune.

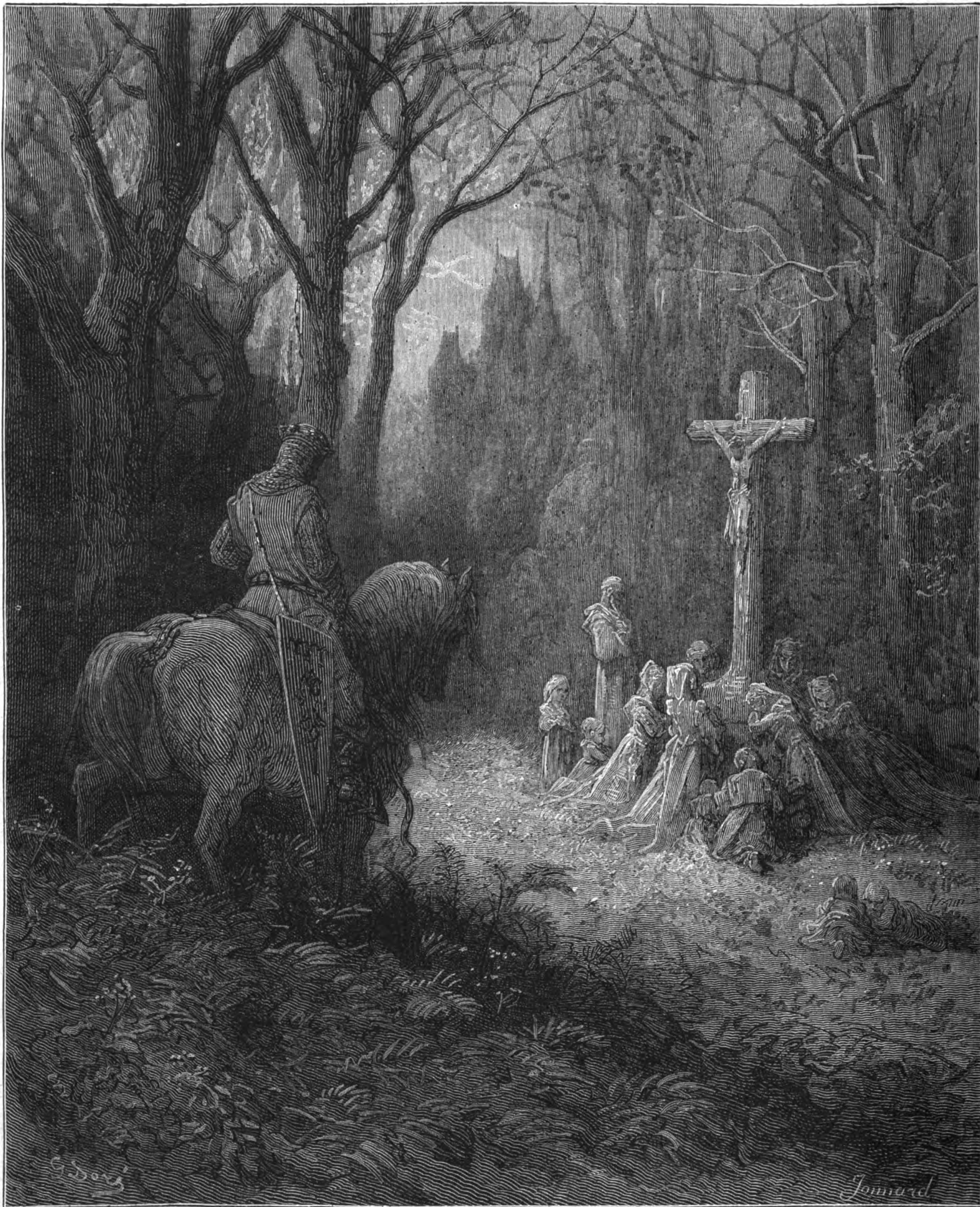
Dans la partie supérieure de l'acropole, on a déterré la *Porte des Lions*. Ce monument est entouré de murs d'une épaisseur extraordinaire, formant des corridors qui sont remplis de décombres. Ces murs font partie d'une habitation construite en pierres symétriquement superposées sans mortier, ce qui indique une très-haute antiquité, où la fabrication de la chaux — base du mortier — était encore inconnue. Cette habitation est composée de quatre chambres, dont une contient une profonde citerne dans laquelle l'eau arrivait par un aqueduc aboutissant à la montagne.

Il est à présumer que ces fouilles amèneront de nouvelles découvertes qui nous feront connaître les us et coutumes des Grecs de l'époque classique d'Homère.

L'HISTOIRE DES CROISADES

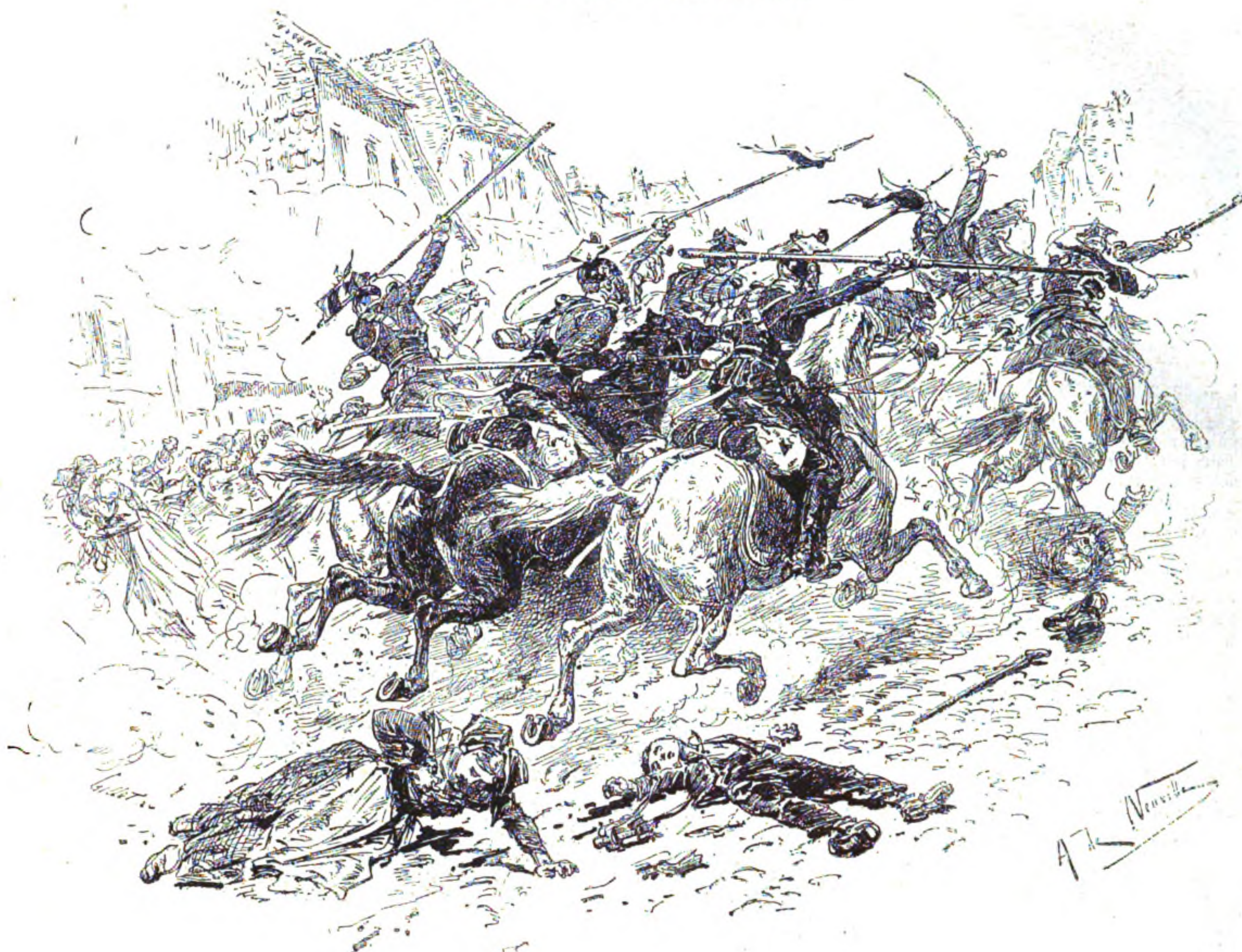
PAR MICHAUD

Illustrée par GUSTAVE DORÉ



LE RETOUR

Gravure extraite de *l'Histoire des Croisades.* — Furne, Jouvet et Cie, éditeurs.



LA CHARGE DES UHLANS.



UN POSTE AVANCÉ.

A COUPS DE FUSIL, par QUATRELLES, illustrations de A. DE NEUVILLE. — Charpentier, éditeur.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

Nous commençons aujourd'hui la série annoncée de problèmes amusants, que nous avons choisis très-simples, pour initier le lecteur à ces jeux de l'esprit.

Les solutions devront être adressées à

M. P.-L.-B SABEL,

Boulevard Magenta, 150, Paris.

I — MOTS CARRÉS (*a*)

Vous trouverez en moi les continents et l'onde.
Je fus pendant longtemps parcouru par Joconde.
Journal intéressant, je suis très-illustré,
Et, ce qui ne nuit pas, je suis aussi lettré.

Voulez-vous un instant rêver que, sur la terre,
Vous êtes puissant, riche, ou toute autre chimère?
Fumez-moi, cher lecteur, et bientôt, c'est certain,
Vous deviendrez, au choix, roi pape ou mandarin!

Suivant que le veut l'homme; *engrais*, je fais produire.
Or, changé par ses mains, je ne puis que détruire;
La nature me fit fertilisant et bon;
Mais lui, me saisissant, me fit *poudre à canon!*

Il s'appelait Albert, était de la phalange
Du divin Raphaël et du grand Michel Ange;
Il fut tout à la fois, grand peintre, bon sculpteur,
Très-habile architecte et célèbre graveur!

Que ne puis-je, au moral, polir le caractère
De celui qui se met sans raison en colère,
Aussi bien que je puis polir tous les métaux,
Et la pierre et le bois, diamants et cristaux!

II — MOTS EN TRIANGLE (*b*)

Si je fuis le bonheur, j'aime la pauvreté;
Ame et corps, j'appartiens à l'immortalité!

Ma foi, l'on devrait bien (méthode novatrice)
Le donner et le prendre... au loin... dans la coulisse!

S'il le faut, mois charmant, écrase tes rivaux,
Pour arriver plus vite à chasser tous nos maux!

Sans toi, plus d'un enfant aurait quitté la terre,
Même avant d'avoir pu contempler la lumière!

Protégé par la France, assez vaste archipel,
Je jouis d'un climat presqu'exceptionnel!

III — MOTS EN LOSANGE (*c*)

C'est par moi que l'oiseau s'envole dans les cieux.

Je suis dans un dîner l'un des mets savoureux.

En latin, j'avertis qu'une femme, une chose,
Par l'éclat ou la forme est semblable à la rose.

Quatre côtés égaux, mais pas un angle droit.

Je suis un affreux ver qu'on redoute à bon droit.

Je possède, en Turquie, un bon rang dans l'armée.

L'on me trouve deux fois dans une belle almée!

IV — SIMPLE QUESTION (*d*)

Quels sont les *trois nombres entiers* dont la *somme* multipliée par elle-même donne un *produit* qui, *suivi* de ladite *somme*, donne pour résultat final le *nombre* des jours de la présente année?

V — POLYGRAPHIE DE LA TOUR DES ÉCHECS (*e*)

Le Château-Fort

EC	NS	SQ	PA	SO	US	IL	RE
ON	MO	UE	IT	UR	VO	NE	IV
DT	RO	NEP	NDU	DAN	OIS	XD	EV
OT	PT	OMM	SEI	SLE	ARF	EU	IR
SO	NN	EPR	ENE	ROU	VEP	ID	ES
OT	EV	RDE	ZGA	MET	LON	ES	MM
RE	TR	EN	RA	MO	IE	RB	HO
AS	EP	HI	VE	NE	NT	RA	VE

CHARADE

EXPLICATIONS

(*a*). **Un seul mot par quatrain.** — Car nous éviterons autant que possible (et nous prions nos futurs collaborateurs-lecteurs de nous imiter), nous éviterons, disons-nous, d'employer, pour ces sortes de compositions, les fameux mots surannés de *premier*, *second*, *troisième*, *suivant*, *dernier*, *entier*, *tout*, etc., dont la répétition perpétuelle est fatigante et peu élégante; cela, cependant, sans les exclure absolument, quand la forme en sera gentiment tournée, comme dans la charade de la polygraphie de la Tour (V).

Dessin que donneront les cinq mots demandés :

Les mots carrés doivent se lire :

1° De gauche à droite;

2° De haut en bas.

(*b*). **Un seul mot par deux vers.** — **Le premier** *mot* n'a nécessairement qu'une lettre.

Dessin que donneront les cinq mots demandés :

Les mots en triangle doivent se lire :

1° De gauche à droite;

2° De haut en bas.

NOTA : Ils peuvent se présenter sous d'autres aspects, dont nous donnerons des exemples à la première occasion.

(*c*). **Sept mots en tout, tantôt un vers pour un mot, tantôt deux vers.**

Le premier *mot*, ainsi que le dernier, n'ont forcément qu'une seule lettre dans les mots en losange.

Dessin que donneront les sept mots demandés :

Comme dans les mots en carré et en triangle, les mots en losange doivent se lire :

1° De gauche à droite;

2° De haut en bas.

(*d*). Nous n'avons pas voulu ajouter : *mathématique*. C'est un très-simple petit problème, où le raisonnement et l'attention ont seuls à jouer un rôle.

(*e*). Comme dans la polygraphie du Cavalier, la Tour doit occuper les 64 cases de l'Echiquier, **sans jamais passer deux fois sur la même, en suivant,** bien entendu, la marche qui lui est propre aux Echecs, c'est-à dire la marche à la fois horizontale et verticale (mais jamais diagonale).

Comme nous désirons vivement que tous nos lecteurs, même ceux qui ne connaissent pas la marche des Pièces du jeu des Echecs puissent prendre part à ces sortes de récréations, nous leur donnons ci-dessous un tableau qui leur permettra de nous comprendre facilement pour tous les problèmes de ce genre.

TABLEAU POUR DÉMONSTRATIONS

1	2	3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23	24
25	26	27	28	29	30	31	32
33	34	35	36	37	38	39	40
41	42	43	44	45	46	47	48
49	50	51	52	53	54	55	56
57	58	59	60	61	62	63	64

Si la Tour est sur 1, elle peut aller indifféremment aux cases de 2 à 8 ou de 9 à 57.

Si la Tour est sur 28, elle peut aller indifféremment aux cases de 20 à 4, de 36 à 60, de 27 à 25 et de 29 à 32. Et ainsi de suite.

Nous aviserons pour les primes à accorder aux auteurs des plus habiles et des plus promptes solutions, dont le nom sera inséré dans le numéro de la quinzaine selon l'ordre de la réception.

Enfin, nous accueillerons favorablement les envois de ceux de nos lecteurs qui voudront bien devenir nos collaborateurs volontaires, et nous ferons large part à leurs communications; il y aura ainsi plus d'émulation et de diversité.

Ceci dit, nous n'avons plus qu'à assurer nos lecteurs que tous nos efforts tendront à leur être agréables.

P.-L.-B. SABEL.

L'Agenda photographique de 1877, publié sous la direction de M. Léon Vidal, est actuellement sous presse pour paraître à la fin de décembre.

Cette publication, remplie de renseignements utiles aux photographes et aux amateurs de photographie, contiendra une belle photochromie et divers spécimens des procédés d'impression photographique les plus perfectionnés.

Le prix de 6 francs l'exemplaire est réduit à 5 francs pour les souscripteurs avant le mois de janvier prochain; ajouter 50 centimes pour le recevoir *franco*.

Adresser les demandes à la direction des ateliers de photochromie du *Moniteur*, à Paris, 13, quai Voltaire.

Les ouvrages suivants viennent d'être couronnés par l'Académie française :

Louis XIII et Richelieu, par Marius Topin, 1 vol. in-8°, 7 fr. 50. — *Corneille inconnu*, par Jules Levallois, 1 vol. in 8°, 7 fr. — *La Morale utilitaire*, par Lud. Carrau, 1 vol. in-8°, 7 fr. 50. — *Journal, lettres et documents pour servir à l'histoire du canal de Suez*, 2 vol. in-8°, 14 fr.

Librairie académique DIDIER et Cie, quai des Augustins, 35.

. **EAU** d'**OREZZA**, contre anémie, chlorose, gastralgies, etc. — **Consulter les Médecins.**

RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX DE Mme S. A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse.—Nouvelle vie, Croissance et Beauté. Se trouve chez les Coiffeurs et Parfumeurs. Entrepôt: 37, Bd. Haussmann, Paris.

VIANDE ET QUINA
L'Aliment uni au plus précieux des toniques.
VIN AROUD AU QUINA
Et à tous les principes nutritifs solubles de la **VIANDE**
LE FORTIFIANT PAR EXCELLENCE
DES PHTHISIQUES, ANÉMIQUES, ENFANTS DÉBILES, Convalescents, Vieillards, Personnes délicates.
5 fr.—Phie AROUD, à Lyon, et toutes Phcies.

CHOCOLATS
QUALITÉ SUPÉRIEURE
Cie Coloniale
ENTREPOT GÉNÉRAL
Paris, rue de Rivoli, no 132
DANS TOUTES LES VILLES
CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS
(6e année) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, 18, Paris.
Propriété de la **Société Française Financière** (*anonyme*) *au capital de Trois Millions.*
DIRECTEUR : **CH. DUVAL**, OFFICIER RETRAITÉ
Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers.
Paraît chaque dimanche.—Liste des anciens tirages.
Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.
ABONNEMENTS : Paris et Départements **3 FR. PAR AN**
Abonnement d'essai : 3 mois, 1 fr.
L'ABONNÉ D'UN AN reçoit **EN PRIME GRATUITE** un beau **PORTEFEUILLE FINANCIER** avec un Traité de Bourse de 200 pages.



NEUFALINE nettoie gants, étoffe, chapeaux d'hommes. 1 gr. flac. avec inst., 1 fr. 25. Chez les pharmes et princ. détails, qui procureront au même prix. Vente en gros, 7, rue de Jouy, Paris.

MAISON
SARAH FÉLIX
PARFUMERIE DES FÉES
GRAND SUCCÈS DU JOUR!!!
POUDRE ET CRÈME DES FÉES
Blancheur de la Peau, Transparence, Éclat, Santé!
Pour le MODE D'EMPLOI, qui est ESSENTIEL A CONNAITRE se renseigner, **43, Rue Richer,** où l'on trouve également:
L'EAU DES FÉES *pour la recoloration des Cheveux.*
LA POMMADE DES FÉES *utile aux personnes faisant usage de l'*EAU DES FÉES.
L'EAU DE TOILETTE DES FÉES *pour le velouté et la beauté du corps.*
L'EAU DE POPPÉE *pour l'entretien des Cheveux.*
LE BOUQUET DES FÉES *pour le Mouchoir.*
PARIS — 43, Rue Richer, 43 — PARIS

Rhumes Pâte pectorale et SIROP DE **Nafé**
DELANGRENIER, rue Vivienne, 53, à Paris.

BRULOIR A CAFÉ
allant sur tous les fourneaux.
NOUVELLE CAFETIÈRE A CIRCULATION
4, rue Vivienne, à Paris.

CEINTURE contre le mal de mer.
CEINTURE de sauvetage.
CEINTURE pour monter à cheval.
CEINTURE pour soutenir l'abdomen.
CHARBONNIER, fabt, r. St-Honoré, 376. Assomption.

SURDITÉ BRUITS Doctr **GUÉRIN**, R. Valois, 17, Paris 1h à 2h. — **Pas d'opération.** — Traite aussi par correspondance.— *Guide du Traitement*, 2 fr.

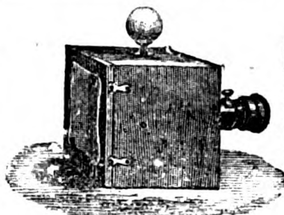
CACHEMIRE DE L'INDE pr Robes, seul dépôt en Europe l'**Union des Indes**, 1, r. Auber.

10e année.
LE MONITEUR DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES
Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissemts de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis.
4 fr. par AN — **4** fr. par AN
Correspondance des abonnés. Renseignements.
PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
1 fort volume in-8o.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

UN DE NOS MAGASINS de CAOUTCHOUC en vogue, la maison LARCHER, 7, *rue d'Aboukir*, a créé le Coussin hygiénique à eau chaude, contre les douleurs. (*Médaille d'argent.*)

EAU DE ZÉNOBIE SEULE PARFAITE Pr RÉTABLIR la COULEUR DES CHEVEUX, Seguin, 3, r. Huguerie, Bordeaux. Paris, THOREL, 17, r. de Buci; FAY, 9, r. de la Paix.

MACHINE A PLISSER A TUYAUTER, b. s. g. d. g. *Système Jeansaume* Perfectionnée par CRESPIN aîné
6 médailles 3 en or et ... DEUX ... COURS
CRESPIN AINÉ
de Vidouville (Manche), demt à Paris, 11, 13, 15, bd Ornano
MACHINES A COUDRE de tous systèmes, garanties deux ans.
VEND A CRÉDIT MÉNAGE, TOILETTE, etc.—*En Province les* **MACHINES à coudre, MACHINES à plisser** et **à tuyauter** *sont expédiées à moitié payement. A Paris on donne de plus grandes facilités.* Envoie gratis et franco la brochure explicative.



ÉTRENNES 1877
L'APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE DUBRONI
est le plus charmant CADEAU que l'on puisse offrir aux jeunes gens à l'occasion du nouvel an. — La facilité des opérations permet à toute personne ignorant les principes de la Photographie de faire avec succès : PORTRAITS et PAYSAGES sans laboratoire et sans se tacher les doigts. — Appareil complet, guide et produits depuis
QUARANTE FRANCS
Envoi contre remboursement — DUBRONI, 9, rue Auber, Paris.

10,000 fr. de Récompense à qui prouvera que le **Bleu d'argent pur**, pour argenter soi-même très facilement et solidement : *Couverts, Orfèvrerie d'église, Sellerie*, cuivre, ruoltz et plaqué, contient du Mercure. **EXIGER LA MARQUE** Flac. 1f50; triple flac. 3f50. **F. VIARD** ✠, 5bis, r. Auber, Paris. Détail chez princips Mds de couleurs, quincailliers, épiciers de France et étranger.



ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

ÉTUDES de Me CHARLES LE BRUN, avoué à Paris, rue du 29 Juillet, 3, et Me ALLAIN, avoué à Paris, rue des Bons-Enfants, 21.
VENTE, au Palais de Justice, à Paris,
Le samedi 23 décembre 1876, à 2 heures,

D'UNE MAISON SISE A PARIS
RUE MALESHERBES, No 40.
Contenance : 362 mèt. 25 c.
Revenu : 19,880 fr.
Mise à prix : 130,000 fr.

S'adresser, pour les renseignements, à Paris, :
1o Auxdits Mes Le Brun et Allain, avoués;
2o A Me Félix Morel d'Arleux, notaire à Paris, rue du Faubourg-Poissonnière, 35;
3o A M. Barboux, syndic, boulev. Sébastopol, 9;
4o Et Me Masson-Joly, avocat, rue Saint-Marc, 32.

ADJON, *même sur une enchère*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 9 janvier 1877, à midi,
D'UNE Gde PROPRIÉTÉ A PARIS
AVENUE DE L'OPÉRA et RUE GAILLON, 13 et 15.
960 m. env. avec façade de 23 m. 50 sur l'avenue.
Mise à prix : 1,050,000 fr.
Me CHAMPETIER DE RIBES, not., rue Castiglione, 10.

BOIS DE BELLEGARDE (LOIRET)
Essence chêne. — Belles plantations de sapins. — **204 HECT.** — Petit pavillon. — Belle chasse. — A 3 hres de Paris et 1 kil. de la stat. de Bellegarde,
A ADJUGER, *même sr une ench.*, en la chambre des notaires de Paris, le 23 janvier 1876, à midi.
Mise à prix : 110,000 fr.
S'ad. à Me MAGNE, not. à Paris, r. Bellechasse, 14.

Étude de Me LACOMME, avoué, 350, rue Saint-Honoré (successeur de Me Glandaz).
VENTE, au Palais de Justice, le samedi 16 décembre 1876, D'UNE
PROPRIÉTÉ AVENUE DES TERNES, 8
Contenance : 993 mèt. environ.
Revenu brut : 15,124 fr. 90 c.
Mise à prix : 150,000 fr.
S'adresser à : 1o Me Lacomme; — 2o Me Gamard, avoué, rue Bertin-Poirée, 13; — 3o Me Michelez, notaire, rue Saint-Ferdinand-des-Ternes, 10.

ADJON, *sur une enchère*, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 19 décemb. 1876, midi :
1o D'UNE MAISON à VERSAILLES, R. DU HASARD, 8. Mise à prix : 10 000 fr.
2o D'UNE MAISON à VERSAILLES, R. DU HASARD, 10 Mise à prix : 18,000 fr.
S'ad. à Me MOUCHET, not. à Paris, r. Le Peletier, 42, et Me CARPENTIER, avoué à Versailles, pl. Hoche, 10.

ADJON, *même sr une ench.*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 19 déc. 1876, à midi, D'UNE
MAISON A PARIS nos 42 et 44, r. du Fg-St-ANTOINE
Revenu brut susceptible d'augmentation : 22,100 fr.
Mise à prix : 250,000 fr.
S'adr. à Me FABRE, notaire, rue Thévenot, 14.

ADJON, *même sur une enchère*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 19 déc. 1876, à midi, d'une
MAISON A PARIS no 134 *bis*, rue de CHARENTON
Rev. net, environ 15,000 fr. — Mise à prix : 160,000 fr.
S'adr. à Me FABRE, notaire, rue Thévenot, 14.

ADJON, *même sur une ench.*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 19 décembre 1876, à midi,
De la FERME de SAUSSAY Cnes de Saussay-la-Vache, Coudray et Puchay, con d'Etrepagny, arr. des Andelys (Eure). — Conten. : 127 hect. 56 a. 61 cent. d'après les titres, et 121 hect. 22 a. 79 cent. d'apr. le cadastre. — Rev. net : 13,000 fr. — M. à pr. : 325,000 fr.
S'ad. pr vis., à M. Raban, fermr à Saussay, et pour rens., à Me FABRE, not. à Paris, rue Thévenot, 14.

ADJON, *même sur une enchère*, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 19 décembre 1876,
D'une MAISON A PARIS Bd DE CLICHY, 49
Revenu net : 28,067 fr. — Mise à prix : 320 000 fr.
S'adr. à Me P. de la Berthelière, not., Fg-St-Honoré, 5.

ADJON, *même sur une enchère*, en la chambre des not. de Paris, le 19 décembre 1876, à midi,
D'UN HOTEL AVEC VASTES DÉPENDANCES A PARIS
RUES D'AMSTERDAM, 95, et SAINT-PÉTERSBOURG, 58.
Mise à prix : 200,000 fr.
S'ad. à Me BONNEAU, not., r. du Fg-Poissonnière, 7.

ADJON, *sr une ench.*, en la ch. des not. de Paris, le 19 déc. 1876, DE : 1o MAISON A PARIS RUE DE RIVOLI, 196 Rev. : 25,560 fr. M. à pr. : 260,000 fr.
2o PROPRIÉTÉ, RUE CASSETTE, 24. Façade de 52 m. sur la **rue de RENNES.**
1er lot, RUE CASSETTE avec maison et jardin, — 4 autres lots RUE DE RENNES, chacun env. 13 m. façade. — Superficie : 374 m. — Mes à pr. : 1er lot, 140,000 f. — 2e, 3e, 5e, 90,000 f. — 4e, 88,000 f. — S'adr. à Me GODET, notaire, rue des Petites-Ecuries, 49.

ADJON, *sur une enchère*, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 19 décembre 1876, D'UNE
MAISON A PARIS RUE DU Fg-St-ANTOINE, 171. — Rev. : 8,180 fr. — Mise à prix : 70,000 fr.
S'ad. à Me COLLEAU, notaire, avenue d'Italie, 21.

MAISON A PARIS, R. DU FAUB.-St-MARTIN, 125, A ADJUGER, *sur une enchère*, en la chambre des notaires, le 19 décembre 1876, à midi
Revenu : 7,310 fr. — Mise à prix : 75,000 fr.
S'adr. à Me BREUILLAUD, not., rue St-Martin, 333.



Émile ERCKMANN.
(Phot. Marcel.)



Alexandre CHATRIAN.
(Phot. Marcel.)



Charles BLANC, reçu membre de l'Académie le 30 novembre 1876. — (Phot. Maunoury.)



Mlle Julia HISSON du grand Opéra, décédée.
(Phot. Pierre Petit.)



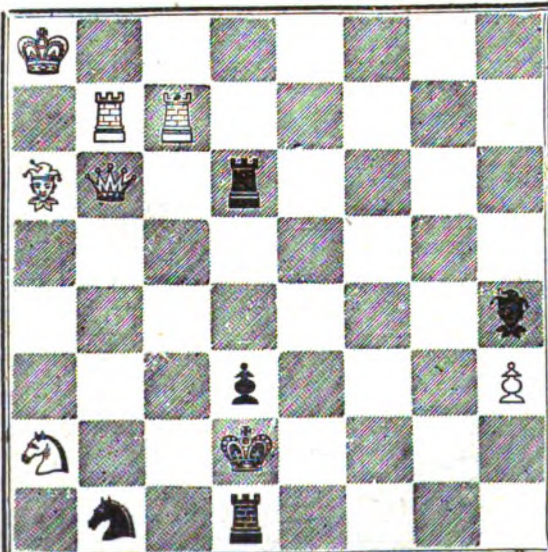
KIME, sociétaire du Théâtre-Français, décédé.
(Phot. Maunoury.)



Mlle PRIOLA de l'Opéra-Comique, décédée.
(Phot. Tourtin.)

PROBLÈME N° 634, COMPOSÉ PAR M. J. MENZIES

English chess Problems.



Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 632.

1. C 6 R, échec	1. R 4 F (A)
2. D pr. P	2. *ad libitum*
3. D ou P, échec et mat.	
(A)	
	1. F pr. C
2. D 8 C, échec	2 R 4 F
3. P 4 C, échec et mat.	

Solutions justes : MM. Quéval; Ad. Vhouss-Avéki; le capitaine A. G. Boutigny; Camille; les officiers de l'Ecole de tir de la Valbonne; E. Lalarge; le Cercle de Tonnerre; G. Faure; le Grand café Serin, à Angers; L. de Croze; le lieutenant A. Bouillerot; Em. Giran, café Planque, à Montpellier; Alcide, brasserie Schneider; le café Parisien, à Bordeaux; Rojare; Lansquenet; le Cercle de Château-la-Vallière.

Autres solutions justes du dernier problème syllabique du Cavalier : MM. Camille; de Bert, à Chartres; le Grand café Serin, à Angers; A. Duret, officier du 75e de ligne; le Café du Commerce, au Mans; Raoul, café Frontin; Jos. Rais, à Delémont (Suisse); J. Moreau; L. C., à Mostaganem.

PAUL JOURNOUD.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Ah! la bonne politique!... qui se fait à l'estaminet!

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20e Année. N° 1027 — 16 Déc. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. É. HUBERT.



M. CORTI, Ambassadeur d'Italie.



Baron de WERTHER, Ambassadeur d'Allemagne.



Comte ZICHY, Ambassadeur d'Autriche-Hongrie.



Comte de BOURGOING, Ambassadeur de France.



Général IGNATIEFF, Ambassadeur de Russie.



Lord ELLIOT, Ambassadeur d'Angleterre.



Comte de CHAUDORDY, Représentant de la France.



SAVFET-PACHA, Représentant de la Turquie.



Marquis de SALISBURY, Représentant de l'Angleterre.

LES PRINCIPAUX MEMBRES DE LA CONFÉRENCE DE CONSTANTINOPLE.

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

Il y avait un jour un petit paysan qui, assis tranquillement au bord d'une mare, mangeait à belles dents un morceau de pain noir.

Un chasseur passe, fait quelques questions au gamin et se plaint du manque de gibier.

Le petit paysan, qui n'aime pas à entendre dire du mal de son pays, répond :

— Le gibier ne manque pas pour ceux qui savent le tirer.

— Tu crois que je ne sais pas tirer, reprend le chasseur vexé ; permets moi de tirer sur tes canards qui pataugent là-dedans, et tu vas voir.

— Hum ! fait le gamin, tirer sur des canards, ça coûte gros, savez-vous ?

— Combien ?

— Je sais pas.

— Veux-tu que je les tire pour cent sous chaque ?

— Dame, si vous voulez.

Le chasseur tire, tue un canard et donne une pièce de cinq francs au gamin, et d'un air de gloire lui dit :

— Eh bien, comment trouves-tu ce coup-là ?

— Il y a peut-être bien un peu de hasard, fait le petit paysan.

— Du hasard ! s'écrie le chasseur ; tiens, tiens, pif ! paf !... il tue deux autres canards. Le succès le grise ; il recharge son fusil et tue encore deux canards.

— Pour bien tirer, dit l'enfant, vous tirez bien.

— S'il y en avait encore, ils seraient bien vite démolis.

— Oui, mais il n'y en a plus.

Le chasseur prend les cinq canards, les met dans son carnier, donne vingt-cinq francs à l'enfant, et s'en va tout aussi joyeux que le chasseur qui avait rencontré la laitière que la gravure a illustrée.

Arrivé de l'autre côté de l'étang, il veut rendre au petit paysan goguenard la monnaie de sa pièce, et lui crie :

— A revoir, Lapincheux.

— A vous revoir, mon bon monsieur.

— Tes canards verront une drôle de danse dans la casserole.

Le gamin se lève nonchalamment, et, mettant ses deux mains près de sa bouche en manière de porte-voix, il crie à son tour :

— Je m'en fiche pas mal, ils ne sont pas à moi.

∿∿ En racontant cette paysannerie, qui n'est probablement pas inédite, j'ai voulu faire un simple rapprochement. Pour faire ce rapprochement, il est nécessaire d'entrer pour un instant dans un autre ordre d'idées.

On sait que, tous les ans, l'honorable M. Naquet présente à la Chambre un projet de loi pour le rétablissement du divorce en France.

La Chambre s'empresse de ne pas prendre le projet de loi en considération, et on passe à autre chose, je pourrais dire à l'ordre du jour, mais ce ne serait pas absolument exact.

Cette année, l'honorable M. Naquet est revenu avec son projet de loi ; comme les autres années, la Chambre a nommé une commission pour étudier le projet, et, comme les commissions précédentes, cette commission s'est empressée d'émettre un avis contraire par l'organe de son rapporteur, l'honorable M. Constans.

M. Constans a fait un rapport des plus remarquables ; c'est clair, limpide, élégant, et ce qui est mieux, les bonnes raisons et la logique la plus saine donnent à ce travail un mérite réel.

Si la logique et les bonnes raisons suffisaient aux assemblées délibérantes pour conclure une bonne fois, le projet de rétablissement du divorce serait jeté au panier, et on n'en parlerait plus ; mais ce serait trop simple.

Donc, le projet de loi reviendra et sera encore renvoyé bien des fois à l'endroit où l'on conserve les vieilles lunes.

∿∿ Vous ne voyez pas le rapport qui peut exister entre le petit paysan et l'honorable M. Naquet ? il est pourtant frappant.

Supposons que dans trois ans, dans huit, dans vingt ans, M. Naquet ne soit pas renommé, ou qu'il renonce à la candidature, il ne manquera pas de railleurs qui, en le voyant passer, ne s'écrient :

— Ah ! brave homme ! vous avez voulu faire une loi pour rétablir le divorce, mais malgré tous vos efforts, vous n'avez pas pu y arriver.

Alors, comme le petit paysan, M. Naquet criera à ces mauvais plaisants :

— C'est vrai, moi je m'en fiche pas mal, je ne suis pas marié !

∿∿ Il est vrai que les mauvais plaisants ne manqueront pas, s'ils ont un peu de présence d'esprit, de lui appliquer ces deux vers, qui ne sont pas les meilleurs de Victor Hugo :

> Mais si vous n'êtes pas marié, par Hercule !
> Pourquoi donc êtes-vous à ce point ridicule ?

Pour moi, qui ne trouve pas ridicule un homme qui poursuit avec persévérance une idée qu'il croit bonne, je suppose que la réforme n'est pas absolument impossible.

Que de gens se marieraient si on rétablissait le divorce !

∿∿ Il s'est passé un fait profondément regrettable, dimanche dernier, à l'esplanade des Invalides.

Un Italien, doué d'une rate particulière, avait obtenu la permission de faire une course au Champ-de-Mars.

Pour donner plus d'attrait à ses exercices, ce coureur avait offert d'engager des paris contre des cavaliers.

Il prétendait que sur un parcours de soixante kilomètres, c'est-à-dire quinze lieues, il se chargeait d'arriver bon premier, battant le meilleur cheval du monde.

La course n'a pas eu lieu, et c'est fort heureux, car si l'Italien eût gagné, ce n'était plus le cheval qui était la plus noble conquête de l'homme, mais bien l'homme qui serait devenu la plus noble conquête du cheval ; toutes les idées reçues jusqu'à ce jour revenaient en question, tout était à recommencer, et les actions de M. de Buffon dégringolaient avec la rapidité de l'emprunt turc.

∿∿ D'un autre côté, il est fort malheureux que la course n'ait pas eu lieu, d'abord pour le coureur, qui avait fait des frais relativement considérables, et qui, selon toute probabilité, ne court pas pour la gloire.

C'est malheureux aussi, parce que la course n'a pu avoir lieu par la faute du peuple parisien.

Excepté en temps de révolution, personne n'est plus respectueux pour les barrières que le Parisien.

Une simple corde suffit pour en retenir vingt mille ; mais il ne faut pas que la corde casse.

Eh bien, voilà ! la corde du coureur a cassé. Adieu la compagnie. La foule a envahi la piste, et aucun raisonnement n'a pu la déloger ; on a eu beau lui dire :

— Si vous restez là, vous ne verrez rien ; le coureur ne pourra décemment passer sur vos corps.

La foule n'a rien voulu entendre. La police, qui sait qu'il n'y a rien à faire en ce cas-là, s'est retirée, après quelques efforts aimables et tentés pour la forme.

La foule victorieuse, à peu de frais, a perdu la vue du spectacle par son sot entêtement, et elle avait l'air d'être enchantée de sa trop facile et trop sotte victoire.

Et je répète sérieusement, ceci est très-fâcheux.

La piste de ce coureur était une propriété privée, deux fois respectable, puisqu'elle n'existait que par permission de l'autorité.

Or, dans un temps où le peuple est souverain, il devrait, en toute chose, faire preuve de modération, puisqu'il est le plus fort, et montrer un respect profond pour les ordres de l'administration, qui émane de ministres qui émanent de Chambres qui émanent de lui.

Cette petite émancipation passagère peut en amener d'autres ; si on brise impunément la corde de la piste de l'Esplanade, on brisera demain celle du champ de course et, après-demain, savoir ce que l'on brisera.

La conclusion de ce qui précède est très-simple.

On ne peut pas empêcher un coureur de courir ; c'est évident.

On ne peut empêcher la foule de casser une corde. La charger pour cette mince incartade ne serait ni juste ni humain.

L'administration n'a donc qu'une chose à faire : veiller à ce que la corde soit solide.

∿∿ M. le capitaine Voyer, qui s'est acquis une certaine réputation comme pianiste, vient de donner sa démission. Il quitte le corps spécial de l'état-major, où il était fort estimé, où il sera certainement regretté, mais où on ne le voit pourtant pas partir sans un certain plaisir.

— Comment arrangez-vous ça ?

Rien n'est plus simple.

Pendant vingt ans, cet officier vraiment distingué a accompli ses devoirs militaires d'une façon très-brillante. M. Voyer est un parfait homme du monde, et son caractère lui avait fait beaucoup d'amis. Voilà, certes, assez de qualités pour être aimé et estimé.

Mais voilà qu'un jour le capitaine, qui possède un grand talent comme pianiste, pensa que ses épaulettes ne pouvaient l'empêcher de produire ce talent en public et, afin de rendre son talent encore plus aimable, il le consacra exclusivement à enrichir les pauvres.

Mais on est susceptible dans l'armée, et plusieurs — qui oserait les blâmer ? — pensèrent qu'un officier français n'avait pas le droit de se transformer en virtuose devant un auditoire payant.

Quel que soit le but honorable que se proposait l'officier artiste, il est certain que le premier goujat venu pouvait, moyennant cinq francs, user de ce droit désagréable, stupide, inique, enfin

De ce droit qu'on achète en entrant à la porte.

Voyez-vous d'ici un officier français accueilli par une bordée de sifflets ? C'eût été pitoyable.

Le talent et surtout l'honorabilité de l'artiste rendaient le fait inadmissible ; mais nous sommes dans un temps et dans un pays où tout arrive vite, excepté les ministères.

∿∿ Dans cette situation, on a pris un moyen terme ; on a désigné au capitaine un poste fort éloigné de Paris, la ville artistique par excellence, et naturellement il a donné sa démission.

M. Voyer, désormais simple artiste, appartient à la chronique ; néanmoins, nous nous serions abstenu de parler de lui jusqu'au prochain concert, s'il n'avait jugé à propos de mettre lui-même le public dans ses confidences.

Dans une lettre digne, l'ancien capitaine explique sans aigreur ses raisons, et il n'y aurait rien à dire s'il n'ajoutait ceci :

« L'argent gagné par mes doigts continuera de ne pas passer par mes mains. Il sera versé aussitôt dans une caisse que je fonde pour servir à la bienfaisance. »

C'est fort honorable, mais c'est moins artiste.

Les virtuoses très-estimables qui seront en concurrence avec M. Voyer n'auront-ils pas à souffrir d'un acte qui ne saurait manquer de donner à leur concurrent une sympathie toute particulière de la part du public ?

A talent égal, M. Voyer l'emporterait de beaucoup sur les autres pianistes, et ça ne serait pas juste.

Un artiste n'a pas plus le droit de donner son talent sans en recevoir le prix, sauf à lui à en faire dans le silence tel emploi qu'il lui plaît, qu'un officier n'aurait le droit de verser son sang pour son pays en refusant publiquement sa solde.

La vraie charité veut qu'on ne blesse point les frères qui combattent à côté de vous.

Ceci n'est point une observation, mais bien une simple réflexion qui ne saurait blesser ni un brave officier, ni un vrai artiste.

∿∿ Depuis bien longtemps on n'avait pas vu mourir autant de centenaires; cette semaine en a eu cinq pour sa part.

Les journaux ne manquent jamais de donner des détails très-minutieux sur ces... retardataires; ils savent qu'une partie de leurs lecteurs y prennent un plaisir extrême; il n'y a cependant pas de quoi, la vie n'étant pas toujours tissée d'or et de soie. Il est vrai que les incertitudes de la mort justifient suffisamment les répugnances de certaines gens à s'en aller trop tôt.

M. Millaud, qui prétendait connaître, mieux que personne, les goûts des lecteurs, ordonnait à ses rédacteurs de ne pas manquer de mettre chaque jour la mort d'un centenaire dans les mille journaux qu'il publiait alors.

Quand on n'en avait pas, il fallait en inventer.

— Quel plaisir, disait-il, voulez-vous qu'aient les vieilles gens à lire des suicides ou des vols? pour eux, les suicidés sont des fous; et, comme la vieillesse est prudente, ils ne craignent rien des filous. Tandis que si vous leur racontez qu'un homme est mort en Amérique à l'âge de cent vingt ans, les voilà contents pour un mois, parce qu'ils se disent, avec la vanité inhérente à l'espèce humaine : « Ce qu'un autre a fait, je puis le faire aussi. »

Cette théorie du maître fut vite admise par son état-major, si bien que chaque matin les rédacteurs arrivaient ayant chacun un centenaire en poche: ça finissait par être ridicule.

Un jour, l'un d'eux, que je ne nommerai pas parce qu'il est très-susceptible, ayant besoin d'une avance de cent francs et sachant qu'il aurait d'autant plus de chance de l'obtenir, qu'il saurait plaire au maître et « flatter son tic, » un jour, dis-je, ce rédacteur susceptible et besoigneux entre dans le cabinet de Millaud la figure rayonnante.

— Qu'avez-vous? lui demanda Millaud, vous ressemblez à un homme qui aurait trouvé un porte-monnaie.

— J'ai trouvé mieux que ça.

— Quelque chose de mieux que de l'argent? ce n'est pas vraisemblable!

— Jugez plutôt.

Et il lut :

« On vient de découvrir, dans l'ouest du Labrador, un village vraiment étrange; la population, qui se compose tout au plus de deux ou trois cents personnes, parle le français le plus pur. Suivant toutes les prévisions, cette petite colonie aurait été fondée par des protestants chassés de France par la révocation de l'édit de Nantes. Ce petit village, caché entre deux montagnes, n'avait pas, jusqu'à présent, attiré l'attention des voyageurs, et il est probable qu'il serait resté dans l'oubli, sans une particularité bizarre qui a causé une grande impression dans le Nouveau-Monde.

« Dans le dernier recensement ordonné par le gouvernement des États-Unis, les employés n'ont pas été médiocrement surpris de trouver, au milieu de cette paisible et peu nombreuse population, quatorze vieillards ayant passé l'âge de cent ans, et tous dans un état de santé et de force vraiment surprenant. On attribue cette longévité extraordinaire aux mines de sel qui se trouvent placées au milieu du village et qui sont la seule ressource de ces braves gens, qui les exploitent avec une discrétion dont on ne saurait trop les louer. »

— Parfait! superbe! s'écria le financier journaliste, c'est splendide! ça va être reproduit partout.

— Je suis enchanté que vous soyez content; car je vous avoue, mon cher directeur, que je venais vous demander une petite avance.

— Bien, mon ami. Hément! Hément! cria le bon Millaud à son caissier, donnez une avance de deux cents francs à monsieur. Êtes-vous satisfait?

— Plus que je ne saurais le dire; je n'espérais pas avoir plus de cent francs.

— Diable! fit Millaud en pensant qu'il avait été peut-être un peu bien vite.

Après avoir réfléchi, il ajouta en souriant :

— Bah! prenez vos deux cents francs, vous ajouterez trois centenaires de plus...

∿∿ On raconte une petite histoire qui montre dans combien de cas il est fâcheux de n'avoir pas de ministère.

M. Cadol, l'auteur des *Inutiles*, de *la Grand'mère*, et d'une infinité d'œuvres estimables représentées avec succès sur les théâtres de Paris, et de différents romans auxquels, en ces derniers temps, le public a fait fort bon accueil, M. Ed. Cadol a une pièce reçue à l'Odéon.

Cette pièce s'appelle *le Secrétaire d'État*; non-seulement elle est reçue, mais distribuée et prête à être jouée.

Au dernier moment, la censure eut quelques scrupules et ne voulut pas autoriser la pièce, ou, pour mieux dire, elle ne voulut pas prendre sur elle de l'autoriser.

Cadol jeta feu et flamme, et déclara qu'il allait en référer au ministre compétent.

La commission d'examen qui, au fond, est de bonne composition, lui conseille de mettre cette bonne idée à exécution.

Cadol met son habit noir, prend une voiture et vole au ministère.

— Monsieur le ministre?

— Il est sorti.

— A quelle heure pensez-vous qu'il rentrera?

— Je l'ignore, monsieur. (C'est le concierge qui parle).

— Comment! vous ne savez pas si Son Excellence?...

— Non monsieur; il y en a qui disent que M. le ministre rentrera et d'autres qui disent qu'il ne rentrera pas.

Cadol, pensant que le concierge avait marié Justine, s'élance dans les bureaux.

— M. le ministre, s'il vous plaît?

— Lequel?

— Il y en a donc deux?

— Non; il n'y en a plus.

— Alors, pourquoi me demandez-vous lequel, puisqu'il n'y en a plus?

— C'est que nous en attendons un.

— Ah! et lequel, demanderais-je à mon tour?

— Mais comment voulez-vous que je le sache, moi, puisque la Chambre ne le sait pas?

— C'est juste, merci; je reviendrai.

Et depuis ce temps, tous les matins Cadol met son habit noir et sa cravate blanche, et chaque matin l'employé, qui est devenu très-aimable, lui dit de la façon la plus gracieuse :

— Ah! c'est vous, monsieur; vous venez trop tôt, *il* n'est pas encore arrivé.

Le pauvre auteur s'en retourne chez lui tout chagrin, et il recommence le lendemain.

Quand cela finira-t-il?

Il est probable que l'auteur ne songera jamais à faire entrer un ministre dans sa pièce des *Inutiles*.

∿∿ Le grand concours de messieurs les coiffeurs a eu lieu, comme à l'ordinaire, chez Valentino.

La place que les cheveux ont pris dans la société moderne rendait cette séance assez curieuse.

Beaucoup de curieux, désintéressés dans la question *du* cheveu, étaient venus pour voir les modèles, comme les faux amateurs font dans les ateliers d'artistes.

Trois ou quatre jeunes femmes, à qui la nature a prodigué le tissu capillaire à profusion, étaient là, enveloppées dans le peignoir classique et assez embarrassées du reste de leur personne. Sachant bien qu'elles étaient là pour leur tête, elles ne laissaient pas que d'être fort empêchées de placer leurs jambes et leurs bras.

Heureusement pour ces membres dépaysés, la séance a commencé, et messieurs les coiffeurs ont bâti les plus merveilleuses invraisemblances au son d'un orchestre passable, tout comme le personnage de la Fable, qui bâtissait des villes au son de la lyre.

Après bon nombre de coiffures de caractère, exécutées dans plus ou moins de temps et avec plus ou moins de grâce, un artiste, dont il est inutile de dire le nom, est venu attaquer la question brûlante par les cornes.

La question brûlante, c'est la teinture, la teinture qui abîme les cheveux, brûle la tête et donne les plus horribles maladies à de folles jeunes femmes brunes, qui veulent être blondes, et *vice versa*.

L'artiste n'a rien dit, mais d'un seul coup de peigne, d'un coup de peigne magistral, il a affirmé une doctrine qu'il doit professer à l'extérieur, et qui pourrait se formuler ainsi : « Ne teignez pas, augmentez. »

L'artiste a, dans une seconde, transformé une blonde en brune et une brune en blonde, et l'une et l'autre étaient charmantes; elles paraissaient n'avoir rien de changé, elles n'avaient qu'un paquet de plus.

Ce grand pas fait, la galerie a applaudi à outrance, parce qu'après tout, il vaut mieux avoir sur la tête des cheveux d'autrui qu'une teinture corrosive dont les ravages sont incalculables, comme je le prouverai un jour à mes lectrices, et qui, d'ailleurs, a le désavantage de donner des couleurs étranges aux cheveux.

∿∿ La haute gomme anglaise vient de se livrer à une plaisanterie, qui pourrait bien passer le détroit. Elle s'est livrée au servage.

Le servage est un bracelet d'or uni ou façonné, rivé au bras et muni d'une chaîne qui va rejoindre une bague du petit doigt.

En France, quelques dames ont adopté ce bijou, qui ne manque pas de grâce; mais l'usage n'en est pas devenu général dans le monde élégant, à cause de la chaîne.

La chaîne empêche le gant de bien aller, et rien n'est plus laid qu'une bague sur le gant.

Pourquoi la gomme masculine anglaise a-t-elle adopté cet excentrique bijou? Mon Dieu, c'est bien simple : un prince du sang a donné l'exemple. Comment et pourquoi? Je l'ignore.

Le prince s'est livré au servage, et les courtisans — race maudite — l'ont imité. Les gommeux ont imité les courtisans! dans trois mois, les calicots imiteront les gommeux, et ce sera fini.

Mais encore une fois, pourvu que le servage ne passe pas le détroit; ce serait le comble du grotesque. Si cela devait y faire quelque chose, j'entonnerais volontiers le chant de *Charles VI*, si longtemps interdit par la censure :

La France a l'horreur du servage!

∿∿ Pendez-vous, cher Cham, ou plutôt, non, ne vous pendez pas; qui donc nous ferait rire et penser?

C'est en province. Un voleur surpris se cache sous un comptoir.

Plusieurs individus entrent et se mettent à discuter; ce sont les habitués du café de *la Pensée* qui tiennent un conciliabule comme les gauches.

Plusieurs orateurs se succèdent, qui réclamant la liberté de la presse, qui le mandat impératif.

Tout à coup, le voleur est découvert; on le porte à la tribune.

— Que faites-vous là?

— Je fais ce que vous faites.

— Que demandez-vous?

— Mais...

— Parlez.

— Eh bien! je demande la séparation de la gendarmerie et de l'État. JULES NORIAC.

Nous subissons, comme nos confrères, à chaque fin d'année, une véritable invasion d'annonces; mais notre public aurait mauvaise grâce à nous en faire le reproche, sachant les énormes sacrifices que nous faisons sans cesse pour que notre publication, malgré son prix modique (un tiers en moins des journaux analogues), se maintienne au premier rang.

On nous excusera donc d'avoir remis à huitaine, avec l'article *Courrier du Palais*, les *Récréations de la Famille*, arrêtées en plein succès, si nous en jugeons par cinq à six cents lettres approbatives.

Cette modification étant faite au profit des *publications du jour de l'an*, qui intéressent tout le monde, elle nous permet de mettre sous les yeux de nos lecteurs la reproduction en gravure du gracieux frontispice des MOIS, de Giacomelli et Coppée, qui, interprétés par la photochromie, font un album exceptionnellement artistique et gracieux, appelé à un véritable succès.

Le prix de 30 francs sera réduit à 20 francs pour tout abonné du *Monde illustré*.

NOS GRAVURES

—

Conférence de Constantinople

Lundi dernier, 11 décembre, ont commencé les délibérations préliminaires de la Conférence de Constantinople si impatiemment attendue par l'Europe et d'où dépend son repos. Aussi, croyons-nous intéresser notre public en donnant dans le présent numéro les portraits des principaux représentants des puissances garantes que nous accompagnons de la courte biographie suivante :

RUSSIE. — Général Paul-Nicolas, comte Ignatieff, né en 1831 à Saint-Pétersbourg, filleul de l'empereur Nicolas, nommé ministre de Russie à Constantinople en juillet 1864, élevé au rang d'ambassadeur en 1867. Le général n'est assisté d'aucun autre diplomate. Le long séjour qu'il a fait à Constantinople, la connaissance approfondie qu'il a du pays, des hommes et des affaires, lui permettent de dire : Moi seul, et c'est assez !

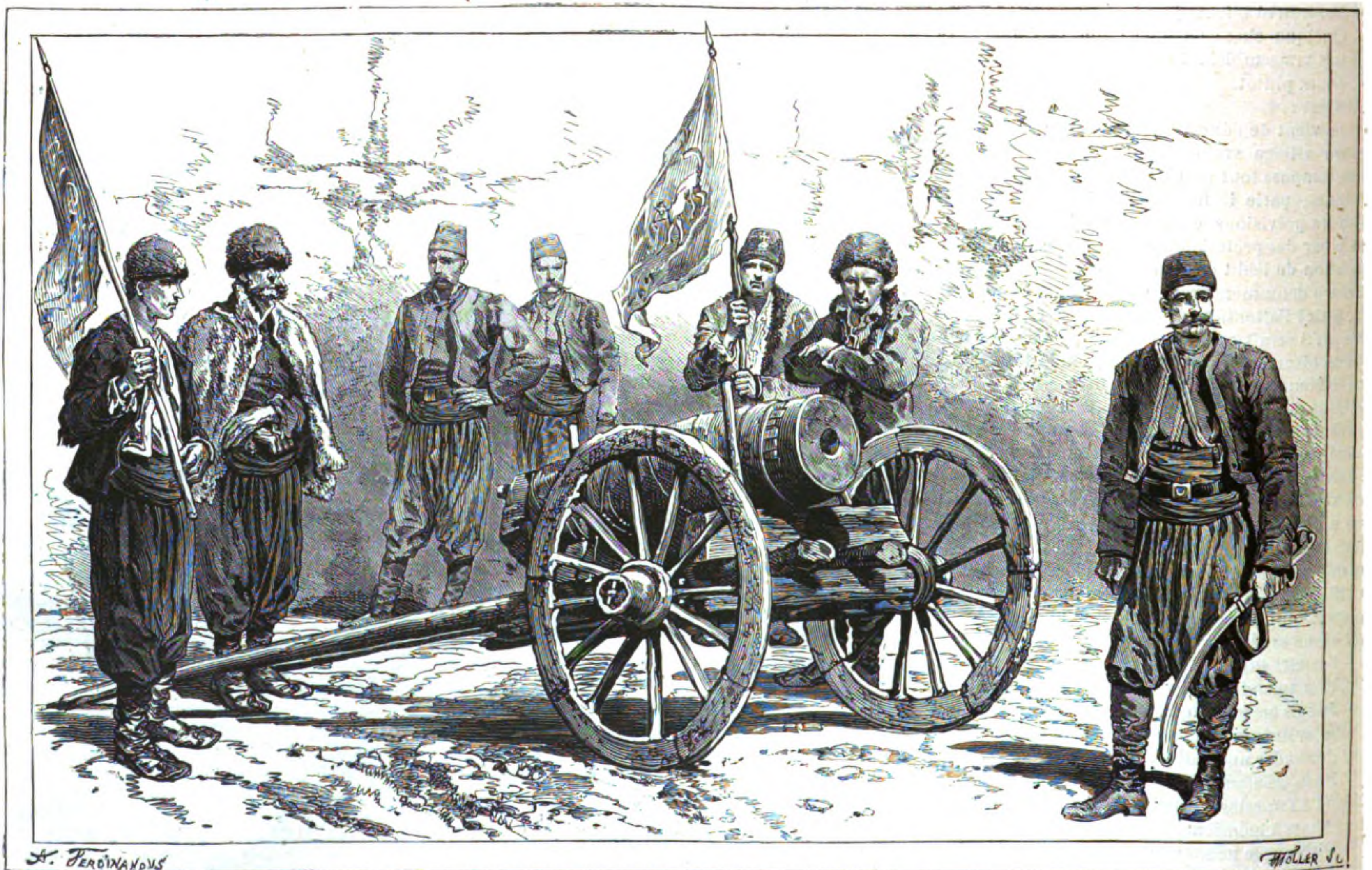
ANGLETERRE. — Sir Henry Elliot, né en 1817, fils du deuxième omte de Minto, ancien ministre à Athènes, nommé ambassadeur à Constantinople le 26 octobre 1867.

Le baronnet est assisté par un deuxième ambassadeur, Robert-Arthur Talbot Gascoyne Cecil, troisième marquis et huitième comte de Salisbury, né le 13 février 1830. Il entra au Parlement en 1853, succéda son père en 1859 comme membre de la Chambre haute. Pendant la guerre du Danemark, le jeune pair se distingua par la violence de son langage contre l'Allemagne, et les États-Unis du Nord, pendant la guerre de sécession, curent en lui un adversaire non moins opiniâtre et non moins passionné. Déjà en 1866 il était membre du cabinet Derby et secrétaire d'État pour les Indes. Il occupe en ce moment le même poste dans le deuxième cabinet Disraeli.

FRANCE. — 1° M. le comte de Bourgoing, né en 1824. Son père était aide de camp du maréchal Ney. Le comte François de Bourgoing fut d'abord attaché au cabinet de M. Guizot, alors que celui-ci était ministre des affaires étrangères, puis envoyé à Turin et à Rome. En 1848, il quitta la diplomatie pour rentrer dans la vie privée et consacra ses loisirs à un grand et remarquable travail : L'*Histoire diplomatique de l'Europe depuis la première coalition*, lequel a placé M. de Bourgoing au rang de nos plus sérieux écrivains.



S. A. I. le grand-duc NICOLAS NICOLAEWITCH, Commandant en chef l'armée Russe du Sud. — (Dessin de M. Bocourt.)



ÉVÉNEMENTS D'ORIENT. — Canon en bois pris par les Turcs aux insurgés Bulgares.

(Dessin de M. Ferdinandus, d'après la phot. de M. B. Kargopoulo.)



LES PUBLICATIONS ARTISTIQUES. — Gravure du frontispice imprimé en Photochromie dans l'Album

LES MOIS

Reproduction à l'encre grasse des dessins originaux de M. Giacomelli. — Poésies de Coppée en caractères polychromes. — (V. l'article p. 382.)

Sous le gouvernement de M. Thiers, M. de Bourgoing rentra dans la vie politique, fut nommé en 1872 ministre plénipotentiaire à La Haye, et quelque temps après ambassadeur auprès du Saint-Siége. Démissionnaire en décembre 1873 à propos de la question de l'*Orénoque*, M. de Bourgoing fut envoyé peu de temps après en Russie, en qualité d'ambassadeur extraordinaire pour la conclusion du traité de commerce, et en juin 1875 il remplaça à Constantinople notre précédent ambassadeur, M. le marquis de Vogué.

2° M. le comte de Chaudordy, ambassadeur de France à Madrid. Né en 1819, il entra dans la diplomatie en 1850, fut envoyé dans diverses capitales de l'Europe comme attaché d'ambassade, puis nommé ministre plénipotentiaire. Il était directeur aux affaires étrangères lorsqu'il fut désigné au mois de septembre 1870 pour représenter ce ministère auprès de la délégation de Tours. C'est en cette qualité qu'il publia plusieurs circulaires adressées aux gouvernements étrangers pour protester contre les excès commis par les armées Allemandes, et pour répondre aux notes diplomatiques de M. de Bismarck contre la France. Élu à l'Assemblée député du Lot-et-Garonne, le 8 février 1871, le premier sur six par 58,076 voix, il fut, au mois de décembre 1873, nommé ambassadeur près la Confédération helvétique, en remplacement de M. Lanfrey, démissionnaire, et en 1874 il fut envoyé comme ambassadeur en Espagne.

ALLEMAGNE. — M. le baron Werther, ancien ministre de Prusse à Vienne en 1866, à Paris en 1870, nommé ambassadeur en 1873 à Constantinople, où il succéda à M. de Keudell. Homme doux, conciliant, dont le caractère loyal a conquis partout l'estime et la sympathie.

AUTRICHE. — Ambassadeur, le comte François Zichy, de la deuxième branche de la grande famille hongroise de ce nom. Il appartient à la ligne des Zichy-Carlburg, et il est né le 24 janvier 1811. Il avait épousé en 1837 une femme charmante d'origine française, née marquise de Ville, qu'il eut la douleur de perdre en 1868. Le comte n'avait rempli qu'une mission diplomatique avant de venir à Constantinople. Ce fut en 1849, quand il fut envoyé à Saint-Pétersbourg pour liquider les frais de l'occupation russe en Hongrie.

ITALIE. — L'Italie est représentée par M. le comte Corti, ministre de Victor-Emmanuel, arrivé à Constantinople au printemps dernier. Précédemment, M. Corti avait rempli les fonctions d'ambassadeur d'Italie à Madrid durant le règne du roi Amédée Ier.

La Serbie et la Porte, qui ne seront admises que dans quelques jours aux séances de la Conférence, y seront représentées, la première par M. Marinovitch, ancien ministre des affaires étrangères, en ce moment envoyé extraordinaire du prince Milan auprès du czar; la deuxième par Midhat-Pacha, qui sera le véritable plénipotentiaire; par Savfet-Pacha, ministre des affaires étrangères, et par Edhem Pacha, ambassadeur de Turquie à Berlin, d'où il vient d'être rappelé pour quelques semaines.

Le grand-duc Nicolas

Le grand-duc Nicolas Nicolaewitch, second frère de l'empereur Alexandre, et qui vient de prendre le commandement en chef de l'armée du Sud, est né le 8 août (27 juillet, suivant le calendrier russe) 1831. Il est général du génie, aide de camp général de l'empereur, inspecteur général du génie, commandant des gardes du corps, chef d'un régiment de grenadiers, du régiment de dragons d'Astrakan et du régiment des hussards d'Alexandre; chef du 1er bataillon de sapeurs du Caucase, propriétaire du 2e régiment des hussards autrichiens et chef du 5e régiment des cuirassiers prussiens. Il a épousé, le 6 février 1856, la grande-duchesse *Alexandra Petrowna*, ci-devant Alexandra-Frederique-Willhelmine, fille de Pierre, prince d'Oldenbourg, née le 2 juin 1838, dont il a eu deux fils : *Nicolas*, grand-duc, né le 18 novembre 1856, chef du régiment de la garde de Lithuanie, et *Pierre*, né le 22 janvier 1864.

L'Artillerie de l'Insurrection bulgare

Bien que les événements qui se sont déroulés en Bulgarie ne soient plus de date récente, nous croyons intéresser nos lecteurs en mettant sous leurs yeux un spécimen de pièces d'artillerie bulgares tombées au pouvoir des Turcs dans les divers engagements qui ont eu lieu entre Bellora et Tatar-Bazardjek.

Ces canons, au nombre de trois, sont l'œuvre des insurgés eux-mêmes et nous reportent à des temps très-primitifs. Un de ces engins a été envoyé à Constantinople. C'est tout simplement un tronc d'arbre creusé, de 1 mètre et demi de long. La gueule a 6 centimètres d'ouverture et le diamètre intérieur du corps a 25 à 30 centimètres. Extérieurement, il est fortement cerclé en fer et entouré de cordes goudronnées. Il a été placé sur l'avant d'une telika (charrette du pays) qui tient lieu d'affût. Les effets, comme on se l'imagine aisément, en étaient presque nuls; c'est à peine si le boulet pouvait *porter* ses coups meurtriers à 100 mètres.

Les personnages représentés à la gauche du canon sont des prisonniers bulgares au nombre de quatre gardés à vue par des zaptiés (gendarmes turcs). Ils sont coiffés d'un kalpak en peau avec une croix en cuivre et cette inscription : « Vaincre ou mourir. » Deux d'entre eux tiennent des étendards insurrectionnels bulgares sur lesquels est représenté un lion foulant à ses pieds le croissant turc. D'une patte il tient dans ses griffes une croix et dans l'autre un poignard pour la défendre. Ces étendards sont tricolores, aux mêmes couleurs que le royaume d'Italie, rouge, blanc et vert, avec cette différence que les trois bandes en sont disposées horizontalement.

L'Armée russe

L'ARMÉE russe se compose en temps de paix de 900,000 hommes de troupes de campagne, de 120,000 de garnison, de 80,000 hommes de troupes locales et de 68,000 de troupes spéciales (pour le Turkestan, le Caucase, etc.) En temps de guerre, il y a en outre 164 bataillons de réserve (206,000 hommes) et 199 bataillons de dépôt (257,000 hommes), donnant un total de 1,700,000 hommes de troupes régulières. Il faut y ajouter encore 200,000 cosaques et la landwehr (opoltchenie) d'un million d'hommes.

La mobilisation de ces troupes, en cas de guerre, pour le service actif, prendrait quelque temps, mais on pense qu'au besoin le gouvernement aurait tout de suite à sa disposition les forces suivantes : 330,000 hommes de campagne, 120,000 de garnison, 80,000 de troupes locales, 206,000 hommes de la réserve, 257,000 de troupes de dépôt et 70,000 cosaques. Cela fournit un total de 1,463,000 hommes, c'est-à-dire 163,000 de plus que les troupes régulières de l'Allemagne.

La Charité

Le statuaire a fait d'un sépulcre un autel
Aux Vertus de notre âge ; il a, dans la matière,
De la race moderne imprimé l'âme entière,
Afin qu'il en restât un symbole immortel!

L'antiquaire futur, dont le pieux appel
Fera de notre cendre émerger cette pierre,
Dira : « La femme, alors, avait cette paupière,
« Et telle fut sa grâce, et son rôle fut tel.

« Aux siècles orageux dont ce témoin subsiste,
« Elle eut cette tendresse enveloppante et triste,
« Unique abri du faible et du déshérité.

« Le genre humain n'a dû, pendant sa longue enfance,
« Le lait et le sommeil qu'à l'humble Charité :
« Seule, avant la Justice, elle a pris sa défense. »

SULLY PRUDHOMME.

LES DIEUX QU'ON BRISE

XXIII

« ... L'auteur rappelle... d'autres conquêtes trop récentes et trop douloureuses pour qu'on les oublie... Ne nous rabaissons pas nous-mêmes, et, pour avoir été peut-être trop fiers, ne nous faisons pas trop modestes aux dépens de notre pays...

« Avec son chauvinisme, la France a toujours été la première à défendre le droit et la justice. La justice et le droit se font moins entendre depuis que nos malheurs l'ont condamnée à se taire... »

(*Extrait du remarquable discours prononcé à l'Institut, le jeudi 16 novembre 1876, par* M. CAMILLE DOUCET, *secrétaire perpétuel de l'Académie française.*)

A PAUL DUBOIS

SUR SA STATUE : *LE GUERRIER*

16 mai 1876.

Quand Rome allait crouler, quand la Ville Éternelle
Courbait sous Annibal son passé triomphant;
Lorsque déjà la mort effleurait de son aile
Ce peuple que la gloire avait pris pour enfant;

Quand le légionnaire, insultant son histoire,
Jetait le javelot trop pesant pour sa main;
Quand tous, peuple et soldat, doutant de la victoire,
Reniaient leur croyance en l'avenir romain;

Quand enfin, on pensait que dans cette tempête,
Rome ne mourrait pas comme elle avait vécu,
Fabius Cunctator, seul, relevant la tête,
Jura d'être un sauveur pour son pays vaincu!

Alors, il remplaça les images lascives
Par d'autres qui haussaient le cœur et la raison,
Osant placer parmi les armes défensives,
Les œuvres d'art qui sont une mâle leçon!

N'as-tu pas fait de même, ô grand tailleur de pierre,
Et ton guerrier pensif regardant au lointain,
Ne nous donne-t-il pas l'image calme, fière,
Songeuse, — d'un Français en face du destin?

Quand je l'ai vu, muet et tenant son épée,
Impassible, mais fort, — tranquille, mais puissant,
Lisant à l'horizon la future épopée
Que chaque nation écrit avec du sang,

J'ai compris! — J'ai compris que ta blanche statue
N'était pas seulement un chef-d'œuvre nouveau,
A côté du guerrier brutal qui meurt ou tue,
Comme le tien est grand! comme le tien est beau!

Il parle, à nos regards, de tout ce qu'il espère!
Il contient la leçon du dictateur romain!
Ce n'est pas le soldat d'une époque prospère :
C'est le soldat vaincu qui songe au lendemain!

Croule sur lui le ciel, il demeure immobile!
Que fait à ce héros le succès d'un instant?
On voit son âme luire en son regard tranquille;
Les yeux sur l'avenir que Dieu garde, — il attend!

Tu l'as fait calme, afin que tous nous soyons calmes.
O Français d'aujourd'hui quel long enseignement!
Jamais les violents n'ont mérité les palmes
Que tous ceux qui sont doux gagnent résolûment!

Tu l'as fait jeune, afin de dire à la jeunesse :
« — C'est à toi, maintenant, toi, qui naissais hier,
« Que le pays, quand Dieu voudra bien qu'il renaisse,
« Confiera son drapeau, ce lambeau de sa chair! »

Maître, partout déjà, la clameur populaire,
T'aura porté l'hommage amplement mérité,
Que conquiert à l'artiste, en guise de salaire,
Son œuvre de génie et de virilité ..

Tu valais plus encore! — En ma langue appauvrie,
C'est un autre salut que j'apporte à mon tour :
Il te vient des amants ardents de la patrie,
Que tu fais tressaillir d'espérance et d'amour!

ALBERT DELPIT.

LES MOIS

Poésies de M. FRANÇOIS COPPÉE — Compositions de M. H. GIACOMELLI

Préface de M. A. DAUDET

Le dessin de M. H. Giacomelli, que nous publions dans notre numéro, est le digne complément de la série *des Mois*, cette œuvre si gracieuse et si artistique que nos lecteurs connaissent déjà et qu'ils ont accueillie avec tant de faveur.

Mais pourquoi ce titre si tard venu? pourquoi, nous dira-t-on, n'avoir pas commencé par là?

A cette demande, bien naturelle, nous sommes heureux de pouvoir faire une réponse de nature à satisfaire nos abonnés et aussi tous les amis des publications réellement artistiques.

Ce titre, si habilement composé, doit servir de frontispice à un album où l'on a groupé les poésies de M. F. Coppée et les compositions de M. H. Giacomelli, non pas les mêmes impressions typographiques publiées dans ce recueil, mais la reproduction fidèle des dessins originaux tracés sur le bois par l'artiste lui-même avant le travail de la gravure.

Par suite d'une combinaison heureuse, nous avons pu nous entendre avec la photochromie du *Moniteur universel* pour obtenir, en faveur de nos abonnés, une réduction d'un tiers sur le prix de ce bel album. C'est dire qu'ils l'auront au prix coûtant.

Tous, sans exception, apprécieront à sa valeur l'idée que l'on a eue d'unifier la publication de ces ravissantes poésies et de ces compositions délicieuses, déjà tant admirées dans leur état épars, de former un tout complet de chacune de ces œuvres isolées, et dont l'ensemble, formant l'année entière, ne pouvait que constituer une suite charmante et d'un goût exquis, une nouveauté artistique unique en son genre.

En comparant les planches de cet album aux gravures des mêmes sujets publiées dans le *Monde illustré*, l'on apercevra bien vite la différence qui distingue les uns des autres. C'est, pour la définir en deux mots, celle qui existe entre l'interprétation par la gravure et l'original lui-même.

Pour ceux de nos lecteurs, bien rares assurément, qui seraient peu initiés encore à la façon dont s'exécutent les gravures de nos journaux illustrés, nous croyons qu'il nous est permis de donner une courte explication de ces procédés.

L'artiste, l'auteur des compositions originales, dessine généralement sur le bois lui-même l'œuvre à graver. Il exécute son dessin au crayon, aidé souvent de l'estompe, de la plume ou du pinceau; il le trace et le modèle à sa fantaisie, puis le bois, recouvert de cette création artistique, est confié à un autre artiste pour être gravé.

Le graveur sur bois suit évidemment autant que possible les traits du dessin; mais quand il s'agit de le modeler, de l'ombrer, il ne peut plus imiter absolument la manière de l'auteur primordial; il lui faut s'inspirer du modelé qu'il a sous les yeux pour le rendre, en dénaturant sa graduation continue, par des hachures plus ou moins serrées et par des tailles contournées dans tous les sens, droites, curvilignes ou croisées, suivant l'effet à produire.

Si habile qu'il soit (et la pléiade de graveurs qui sont nos collaborateurs dévoués dans ce recueil hebdomadaire est certes composée d'artistes d'un incontestable talent), si précis que soit son travail, le graveur peut difficilement conserver la physionomie exacte de l'œuvre qu'il interprète pour produire une copie identique. Les procédés si perfectionnés aujourd'hui de la gravure sur bois ne permettent pas la reproduction complète des modelés dans leur valeur de fondu, dans la douceur de leurs demi-teintes continues; l'impression, par suite d'une impérieuse nécessité typographique, ne pouvant s'opérer que sur des traits en relief.

Il y a là une difficulté tellement grande à surmonter avant d'arriver à obtenir les effets voulus, qu'on se demande comment le graveur parvient à la dompter, et si rapidement, pour produire les résultats que nous avons si souvent la bonne fortune d'admirer.

Quoi qu'il en soit, tout travail de copie à la main ou de gravure est forcément une interprétation; une main étrangère à l'œuvre première s'est glissée, avec un grand talent sans doute, entre l'artiste et le public : aussi ne saurait-on proclamer trop hautement la valeur d'un art de copie doué de la faculté de multiplier à l'infini les originaux, tout en supprimant cette main intermédiaire.

La photographie, secondée puissamment par l'application d'un merveilleux procédé d'impression à l'encre typographique, permet de reproduire à l'infini des copies exactes de l'original, tout aussi inaltérables, et même plus encore qu'il ne l'est lui-même, et sans que la main ait à y toucher, sans qu'à une première personnalité s'en substitue une deuxième, sans que rien se trouve modifié du modelé le plus doux des traits les plus déliés, des vigueurs les plus sombres. Au lieu d'une œuvre de seconde main, d'un auteur nouveau, l'on a l'œuvre initiale bien authentique et portant en soi-même la preuve de son authenticité.

Il importait d'entrer dans ces détails techniques; qu'on nous pardonne d'y avoir insisté, peut-être trop longuement, pour faire comprendre la valeur vraiment artistique du riche album imprimé par la photochromie du *Moniteur universel*.

Quand nous avons entrepris la série des *Mois*, nous ne pensions pas que notre idée, déjà heureuse, de doter notre recueil des œuvres dues à deux éminents artistes comme MM. F. Coppée et H. Giacomelli, pourrait se compléter, à la fin de cette année, par une publication si remarquable et d'un si grand intérêt; nous n'aurions osé espérer la chance véritablement exceptionnelle de pouvoir offrir à nos abonnés le moyen de posséder les originaux, après avoir mis sous leurs yeux des copies si fidèlement interprétées. Ils pourront ainsi comparer le burin du graveur avec le crayon de l'artiste, et acquérir la conviction que ces gravures sont de véritables prodiges d'exécution.

La plume si poétique de M. Alphonse Daudet s'est chargée, au début de la série des *Mois*, de présenter au public deux auteurs qui déjà avaient tant d'autres droits à sa sympathie. Cette préface est à la fois une poésie et un tableau de plus dans ce délicieux ensemble des *Mois*, appelé à faire époque cette année et à plaire en tout temps.

LES MOIS *forment un splendide album grand in-folio, richement relié, doré sur tranches, contenant treize magnifiques planches imprimées en plusieurs teintes par les procédés photochromiques inaltérables de* M. LÉON VIDAL, *brevetés s. g. d. g.*

Prix : **30 francs**; *réduit à* **20 francs** *pour les abonnés du* Monde illustré; *port et emballage, 3 francs en sus pour les départements. — Adresser les demandes à la Direction du* Monde illustré, 13, *quai Voltaire, Paris.*

THÉATRES

VARIÉTÉS : *On demande une femme honnête*, comédie en un acte, par MM. Aurélien Scholl et V. Koning; *le Jeu de l'amour et du... houzard*, vaudeville en un acte, par MM. Jules Moinaux et H. Bocage; *la Revue sans titre*, revue de l'année en deux actes et trois tableaux, par M. Charles Monselet.

Ces trois pièces ont été représentées dans la même soirée, qui a été baptisée : *la soirée des journalistes*. Elles ont, en effet, pour auteurs des hommes de lettres appartenant ou ayant appartenu au journalisme. On ne s'explique pas cette invasion.

On demande une femme honnête est basée sur une idée aussi ingénieuse qu'impertinente. Un ancien viveur consent à se marier, mais il ne veut épouser que la femme qui lui résistera. Naturellement il est *roulé*, comme aurait dit Balzac, par la première venue. On connaît l'esprit acéré de M. Aurélien Scholl; il n'y a que lui pour traiter les sujets périlleux, — et pour en triompher. La pièce est bien jouée par M. Lanjallay, un acteur adroit, et par Mlle Rose Mignon, une toute petite actrice, mignonne comme son nom.

O Marivaux! que diras-tu en voyant ton *Jeu de l'amour et du hasard* dérangé par MM. Moinaux et Bocage et devenu *le Jeu de l'amour et du... houzard?* Tu rirais sans doute, comme ont ri les spectateurs de la première représentation, et tu aurais raison, bon Marivaux. Ton Pasquin s'appelle aujourd'hui Léchaudé; il est superbe, d'ailleurs, sous les traits de Dupuis. En allant rendre visite à la cuisinière de son cœur, il tombe dans une soirée de gommeux et de cocottes; il y patauge de la façon la plus divertissante. A un certain moment, on le voit engager une partie de cartes avec un prince russe, et cette partie de cartes atteint aux extrêmes limites de la bouffonnerie, car le houzard joue le bézigue tandis que le prince russe joue l'écarté. C'est de la bonne parade, de celle que l'opérette ne parviendra jamais à tuer complétement. A côté de Dupuis s'agitent trois ou quatre autres caricatures originalement profilées par Guyon, Hamburger et Deschamps; — plus, deux jolies femmes : j'ai nommé Mmes Gabrielle Gautier et Angèle.

Il serait trop long d'expliquer à mes lecteurs par quelle série de circonstances j'ai été amené à écrire une revue de fin d'année pour les Variétés. La faute est consommée aujourd'hui. Je ne sais si le public a pris quelque agrément à *la Revue sans titre*; on a essayé de me le faire croire. J'en remercie ceux de mes confrères, qui ont tenu dans cette occasion à justifier le proverbe : « Les loups ne se mangent pas entre eux » Sommes-nous aussi loups que cela pour les autres?

On n'analyse pas plus une revue qu'on n'analyse une lanterne magique. Une scène succède à une autre, comme un verre colorié à un autre verre colorié. C'est ainsi que j'ai fait défiler sous les yeux du spectateur le vigneron revenant du centenaire de Rameau, le vieillard exproprié de la butte des Moulins, les tramways à vapeur, le sauveteur à spirale, les odalisques sans ouvrage, etc., etc., — et tous les événements dramatiques de l'année, chutes et succès. Un couplet souligne chaque invention, un rondeau salue l'apparition ou le départ de chaque personnage. C'est un art d'exhibitions, pas autre chose.

Un homme de génie viendra peut-être un jour, qui agrandira cet art d'exception et qui en fera un genre nouveau, quelque chose comme un bulletin annuel, une grande fresque où la comédie, la satire, la féerie, l'opéra, apporteront leur concours. Je le désire, car la revue est le champ le plus vaste qu'on puisse ouvrir à la littérature dramatique. Ce champ, qui permet tout, qui autorise tout, eût peut-être tenté Shakespeare. Jusqu'à présent, la facétie s'en est seule emparée. Encore, par une fatalité inexplicable, la facétie s'est-elle donné à elle-même des entraves. Elle s'est forgé une tradition; elle s'est imposé un cadre, des personnages convenus, parmi lesquels figure au premier rang le *compère* despotique, — indispensable autant que Stenterello ou le Pulcinella des farces italiennes. Le compère! la clef de voûte de toutes les revues parisiennes! Un auteur contemporain qui rêverait une revue sans compère serait condamné à l'avance par tous les directeurs de théâtre, — et ensuite par tous les publics de Paris.

Aussi, connaissant bien mon époque, j'avais rêvé un instant de ne mettre que des compères dans *la Revue sans titre*. J'avais rêvé bien d'autres choses encore; mais j'avais compté sans un directeur extrêmement habile et spirituel, et sans une légion d'artistes qui en savent infiniment plus long que moi sur ce chapitre. Ils m'ont ménagé une réussite là où, avec mes idées novatrices, j'aurais probablement essuyé un revers. C'est pourquoi je remercie en toute effusion ces interprètes dévoués qui s'appellent MM. Pradeau, Dailly, Léonce, Cooper, Deltombe, Guyon, Chambéry, Germain, Blondelet, Daniel Bac, Hamburger; — et, parmi les actrices, Mmes Aline Duval, Gabrielle Gautier, Jane Kuschnick, Angèle, Stella, Rose Mignon, Rose-Marie, Ghinassi et Guiotti.

Que de monde j'ai dérangé là! Il n'y a que les journalistes pour de telles indiscrétions.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

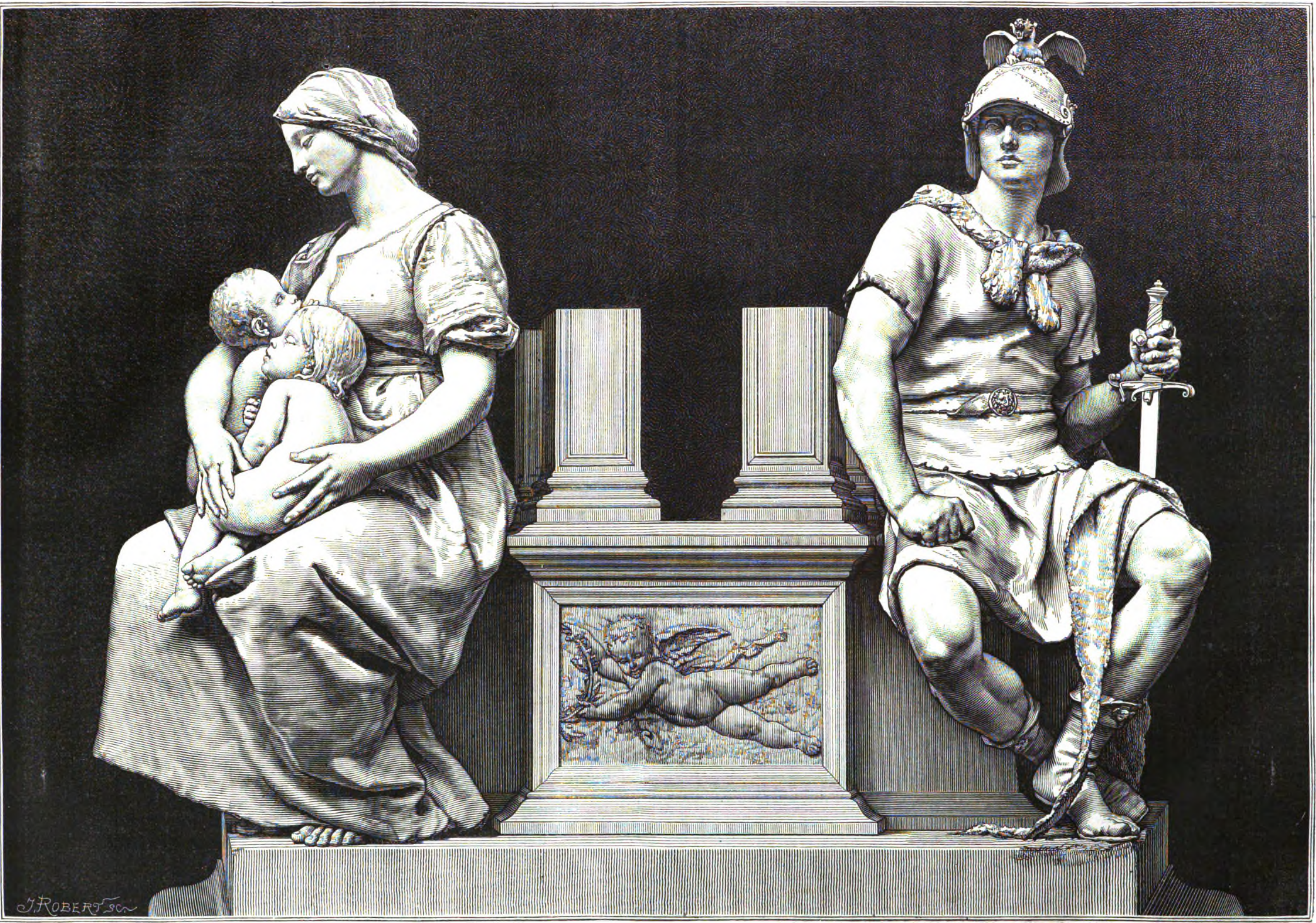
THÉATRE DE L'OPÉRA : Reprise de *Robert-le-Diable*, opéra en cinq actes de Scribe et Germain Delavigne, musique de Meyerbeer. — THÉATRE-ITALIEN : Reprise de *Polinto*, opéra en trois actes de Donizetti. — THÉATRE LYRIQUE : Reprise du *Barbier de Séville*, opéra-bouffe en quatre actes de Beaumarchais et Castil-Blaze, musique de Rossini. — Reprise des *Troqueurs*, opéra-comique en un acte, de Dartois, musique d'Hérold.

Ne perdons ni temps, ni encre, ni papier à parfiler des préambules. Nous avons aujourd'hui un trop gros sommaire à commenter; et ce n'est pas lorsque la table est chargée de plats qu'on peut s'amuser à grignoter des hors-d'œuvre.



Officiers d'infanterie de la garde. Cuirassier. Hussard. Général. Officier d'état-major. Uhlans de la ligne. Dragon. Cosaque du Caucase. Cosaque du Don. Train des équipages m...

RUSSIE. — **Tenue de campagne d'hiver de l'armée Russe au camp Kichineff.** — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. G. Broling.)



LA CHARITÉ ET LE COURAGE MILITAIRE. — **Statues de M. Paul Dubois (médaille d'honneur du Salon de 1876.) — Gravure de M. Jules Robert, d'après la photographie de M. Marville.**

Figures destinées à un monument qui doit être érigé à Nantes, au général de Lamoricière.

La reprise de *Robert le-Diable*, avec son matériel neuf, était impatiemment attendue. En effet, depuis 1831, *Robert-le-Diable*, qui a naturalisé Meyerbeer compositeur français, est resté une des curiosités de Paris; quelque chose que les étrangers vont voir quand la nuit est venue, et qu'il n'est plus l'heure de visiter les monuments.

L'orchestre de l'Opéra, sous le bâton de commandement de M. Deldevez, a rendu admirablement toutes les nuances, toutes les sonorités élégantes qu'a notées le Paul Véronèse de la musique (cette comparaison piquante m'est soufflée par mon ami le critique d'art F. de Villars, lequel prétend même que, d'autre part, «il n'est que Paul Véronèse qui ait su d'une façon aussi frappante orchestrer les couleurs. »)

Quant à l'interprétation vocale, elle a été suffisante, sinon excellente; aussi les vieux amateurs vont-ils rééditer leurs lamentations sur les pertes, d'ailleurs irréparables, de Nourrit, de Falcon, de Dorus et de Levasseur. La mémoire de l'oreille est comme celle des autres sens, une sorte de tamis qui laisse passer les mauvaises impressions et ne garde que les meilleures. Croyez que, dans trente ans, les jeunes amateurs de 1876 parleront sur le même ton attendri de la reprise de *Robert-le-Diable*, qui était chantée au nouvel Opéra par Mlle Krauss (Alice); Mme Carvalho (Isabelle); Salomon (Robert); Boudouresque (Bertram), et Vergnet (Raimbaut).

Mais puisque nous n'avons pas encore ce recul, et que nous ne jouissons pas de cet effet de perspective, nous pouvons nous permettre quelques observations de détail. Mlle Krauss a, comme on devait s'y attendre, a prêté beaucoup de relief aux parties dramatiques de son rôle; mais elle a été moins heureuse dans les morceaux qui, comme la romance du premier acte, ou l'air du troisième, exigent de la grâce et de la candeur juvéniles. C'est, du reste, là l'écueil de tous les talents exercés à l'expression des sentiments énergiques. Quant à Mme Carvalho, elle a vocalisé la grande cavatine à roulade : *Idole de ma vie*.... avec sa perfection habituelle, lançant gammes, arpéges et trilles, sans plus d'effort qu'un artificier qui met le feu à des fusées. Par malheur, et je le dis en dépit de l'opinion du parterre, dans l'air de *Grâce !*... la cantatrice n'a pas déployé une vigueur dramatique suffisante; à l'entendre pousser ce cri de miséricorde d'une façon si correcte, si académique, on eût dit qu'elle ne doutait pas que sa prière ne fût exaucée. Mme Carvalho sait très-bien le dénoûment de la pièce, cela va de soi; mais la princesse Isabelle qu'elle représente doit l'ignorer.

Une fois passé le premier acte qui exige des qualités d'opéra-comique qu'il n'a guère, Salomon a été applaudi avec autant de sincérité qu'il en mettait lui-même dans son jeu et dans sa diction. Le duo : *Des chevaliers de ma patrie*.... lui a été une occasion propice de faire étalage de toute sa voix dont la qualité saillante est l'éclat dans la sonorité.

Boudouresque, qui fait Bertram, n'est point sans mérite. Il a attaqué hardiment son rôle, sans éluder une seule des difficultés dont le texte est semé, et la grande scène infernale du troisième acte lui a valu des applaudissements mérités. Sa voix qui est superbe dans la région aiguë demande cependant à être travaillée dans le grave pour acquérir l'ampleur et la vibration désirables. Il aurait encore à surveiller sa prononciation, et à ne pas appuyer si fortement sur toutes les consonnes.

Vergnet a repris avec honneur son rôle de Raimbaut dans lequel il avait débuté, au temps où l'Opéra logeait en garni à la salle Ventadour. Il y est presque excellent, ce qui veut dire au moins très-bon.

Pour compléter ce compte rendu, peut-être un peu minutieux, nous devons noter qu'au point de vue de l'exécution, le moment le plus chaud de la soirée a correspondu au trio du cinquième acte. Les chanteurs, entraînés dans un courant irrésistible, ont hissé leur talent jusqu'à la hauteur du génie qui éclate dans cette page sublime

Les décors ont été tres-applaudis, particulièrement celui du cloître avec ses doubles arcades se découpant en silhouette sur le paysage funèbre du cimetière que la lune éclaire. Celui de la cathédrale de Palerme, étincelant de la flamme de mille cierges, produit aussi un grand effet.

Quant aux costumes, ils sont très riches; et c'est justement la critique qu'on en pourrait faire. Les compagnons de Robert de Normandie, héroïques vagabonds, n'ont certes pas dû débarquer en Sicile costumés comme pour un bal masqué à la cour.

Après cela, si le théâtre représentait les choses de ce monde dans leur réalité crue, on ne verrait pas la foule y courir par tous les temps, et y porter son argent.

A suivre. ALBERT DE LASALLE.

Le manque d'espace nous oblige, à notre grand regret, à remettre la suite de l'article de M. Albert de Lasalle et l'article *Récréations de la famille* au prochain numéro.

LES LIVRES NOUVEAUX

La Chanson du Marin, traduite de l'anglais par AUGUSTE BARBIER, de l'Académie française, illustrations de GUSTAVE DORÉ. — HACHETTE, éditeur.

Voici une nouvelle œuvre qui, indépendamment de l'intérêt littéraire, a fourni au plus fécond et au plus célèbre de nos illustrateurs une occasion de remettre en lumière sa verve intarissable et son imagination merveilleuse. Quel que soit l'idéal que se fait le lecteur de telle ou telle scène, de telle ou telle description, on est toujours sûr que Doré ira au delà, et que sur le style, souvent impuissant du poëte, poëte lui-même, au moyen de cette langue universelle qu'on appelle le dessin, il peindra, saisissant et vrai, l'idée conçue, le tableau rêvé.

Voici en quelques mots le sujet que le poëte-artiste avait à traduire en images sur la belle traduction de M. Auguste Barbier :

Coleridge (1773-1834) était, on le sait, un écrivain anglais qui fut tour à tour critique, moraliste, journaliste politique, auteur tragique et poëte lyrique. C'est surtout en cette dernière qualité qu'il est estimé. Parmi ses poëmes lyriques, le plus étrange et le plus remarquable est la *Chanson du vieux marin*.

C'est une légende tout anglaise, dont l'action se passe sur l'Océan, et le sujet repose tout entier sur le meurtre d'un oiseau. Le vaisseau que montait le marin, emporté par la tempête, a été entraîné jusqu'au milieu des glaces du pôle sud. Un albatros élit alors domicile dans sa mâture et est choyé par tout l'équipage, quand le marin, poussé par nous ne savons quelle méchante pensée, le tue d'un coup d'arbalète. Irrité de la mort de son oiseau favori, l'Esprit du pôle poursuit le navire, frappe de mort l'équipage, et le coupable reste seul sur le pont, triste, anéanti. Accablé de remords, le marin s'humilie et prie, et des séraphins, descendant du ciel, dirigent vers le nord le navire sans équipage et ramènent le marin sur la terre natale pour y achever son expiation. Pendant toute sa vie, errant et fugitif, il racontera à tout venant le meurtre dont il s'est rendu coupable.

On voit, par ce simple résumé, combien cette légende se prêtait à l'interprétation de l'artiste, dont le crayon obéit si bien à l'imagination.

La Sainte Vierge, par l'abbé V. MAYNARD, 1 vol. in-4o. FIRMIN-DIDOT et Ce, éditeurs.

M. Ch. Jourdain, de la part des éditeurs, MM. Firmin-Didot et Ce, fait hommage à l'Académie des inscriptions et belles-lettres d'un beau volume qui a pour titre : *La Sainte Vierge*, par M. l'abbé Maynard, chanoine de Poitiers. L'ouvrage est accompagné de quatorze chromolithographies, de trois photogravures et de deux cents gravures. C'est assez dire que la partie iconographique a été l'objet des plus grands soins. Parmi les œuvres d'art, à peu près inconnues et pourtant de la plus grande valeur, œuvres reproduites dans ce volume, et qui n'ont pas été gravées ou dont les gravures sont aujourd'hui très-rares, M. Jourdain cite : les fresques de la Madona dell' Arena, de Padoue, par Giotto; les fresques de Santa Maria Novella, de Florence, par Ghirlandajo; les fresques de l'oratoire de Saint Bernardin de Sienne, peintes par Sodoma; la coupole de la cathédrale de Spolète, peinte par Filippo Lippi, etc. On compte près de soixante-dix noms de maîtres illustres de toutes les écoles dans la liste placée en tête du volume et qui désigne les compositions ayant servi à commenter le texte du livre. Cette résurrection de chefs-d'œuvre, ajoute M. Jourdain, cette galerie si recommandable par le choix des éléments et par l'exécution, intéressent à la fois l'archéologie et l'art, et, à ce titre, ne sauraient nous laisser indifférents (1). Nous ne saurions oublier non plus que, dans cette belle collection, la maison Didot a tenu à honneur de faire figurer les écrits de Joinville, publiés et traduits par notre honorable et savant président, et l'Histoire de Jeanne d'Arc, par M. Wallon, notre secrétaire perpétuel.

Le livre de M. l'abbé Maynard est divisé en trois parties. La première concerne la préparation de la Sainte Vierge, c'est-à-dire sa prédestination; on y étudie les prédictions, les figures, les symboles et les mythes qui se rapportent à sa personne et à son rôle. La seconde est consacrée à raconter la vie de la mère de Dieu, depuis sa conception jusqu'à son assomption, en passant par le séjour à Nazareth, les voyages à Jérusalem, la fuite en Egypte, les Noces de Cana, la prédication de Jésus, la Cène, le Calvaire, la Pentecôte. La troisième partie donne l'histoire du culte de Marie avant et depuis le concile d'Ephèse, en Orient, en Occident, en France. L'auteur y a joint des considérations relatives à l'influence de ce culte sur les mœurs, la poésie et les arts. (*Académie des inscriptions et belles-lettres*, séance du 24 novembre 1876.)

Les Sciences et les Lettres au moyen âge et à l'époque de la Renaissance, par PAUL LACROIX (bibliophile Jacob), conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal. 1 vol. in-4o, contenant 13 chromos et 400 gravures sur bois. Broché, 25 fr.; relié dos chagrin, tranches dorées, 33 fr. — — FIRMIN DIDOT, éditeur.

Il n'est pas de sujet plus vaste, plus instructif, plus intéressant que celui qui a été traité, dans ce volume, avec toute l'érudition, toute l'exactitude qu'on pouvait attendre de l'auteur, M. P. Lacroix (bibliophile Jacob).

Au commencement du moyen âge, à l'entrée du cinquième siècle de notre ère, les peuples barbares se précipitent sur l'ancien monde : ces invasions successives étouffent en peu d'années la civilisation grecque et romaine, les ténèbres succèdent partout à la lumière. La religion de Jésus-Christ resistera seule à la barbarie envahissante; les sciences et les lettres disparaîtront avec les arts, de la face du monde, pour se réfugier dans les églises et les monastères. C'est de là qu'elles doivent sortir, lorsque le christianisme aura renouvelé la société païenne. Mais il faut des siècles et encore des siècles pour que les connaissances humaines soient revenues au point où elles étaient arrivées avant la chute de l'empire des Césars. Il faut aussi une société nouvelle pour de nouveaux efforts de l'intelligence qui reprend ses droits; les écoles, les universités se fondent sous les auspices du clergé et des corporations religieuses : les sciences et les lettres s'échappent alors de leur tombeau. Au milieu des conflits tumultueux de la politique qui fait et défait des royaumes, les poëtes, les orateurs, les romanciers, les écrivains se multiplient; savants, philosophes, chimistes et alchimistes, mathématiciens et astronomes, voyageurs et naturalistes, se réveillent au souffle vivifiant du moyen âge; de grandes découvertes scientifiques, d'admirables ouvrages en tous genres attestent que le génie des sociétés modernes n'aura rien à envier au génie de l'antiquité. L'imprimerie est trouvée : devant ce foyer lumineux, le moyen âge, qui a fini son œuvre de rénovation sociale, cède la place à la Renaissance qui vient répandre à pleines mains les fécondes et brillantes créations de l'Art, de la Science et des Lettres. Tel est le tableau grandiose et imposant, qui se déroule magistralement dans l'ouvrage du bibliophile Jacob.

Ajoutons que cet ouvrage nous semble un vrai monument bibliographique, authentique et définitif, où le texte, la gravure et la lithochromie luttent d'archaïsme, de précision et de couleur.

---

(1) Pour donner quelque idée du luxe de l'illustration, nous ajouterons que les lettres initiales des chapitres ont été dessinées par MM. Gandon et Sabatier dans le plus beau style. Parmi les sujets d'en tête, tous très-remarquables, les uns sont empruntés à Mariotto Albertinelli, les autres au Guide, les autres sont des compositions de M. Racinet. Les ornements des lettres sont également inspirés des maitres, de Raphaël, de Lesueur, etc. Les culs-de-lampe de l'introduction sont d'après Michel-Ange et Rosellino. Tout cet ensemble fait le plus grand honneur à la sagacité et au goût de M. Magimel, qui a présidé à la partie artistique de cette publication. (*Journal officiel* du 28 novembre 1876.)

Cette splendide publication se trouvera bientôt, non seulement dans toutes les bibliothèques, mais pourra être étalée comme un précieux album historique sur les tables des plus riches salons. C'est un des plus beaux spécimens de la typographie moderne.

UN CONSEIL A SUIVRE

De toutes les maladies qui apportent leur contingent au bulletin des décès, la plus commune, la plus désespérante pour les familles, celle qui chaque jour occasionne la plus grande mortalité, c'est assurément la phthisie pulmonaire. Jusqu'à présent la science n'a encore trouvé aucun moyen certain de guérison, et son rôle se borne à soulager les phthisiques et à prolonger, à force de soins, leur existence de quelques années. Chacun sait qu'on recommande aux poitrinaires de passer l'hiver dans les climats chauds et autant que possible dans le voisinage des forêts de sapins, dont les émanations ont une action si favorable sur les poumons. Malheureusement bien des malades ne peuvent pas se déplacer; c'est spécialement à eux que cet article s'adresse.

Des expériences faites d'abord à Brüxelles et renouvelées depuis un peu partout ont prouvé que le goudron, qui est un produit résineux du sapin, a une action des plus remarquables et des plus heureuses sur les malades atteints de phthisie et de bronchite.

C'en est assez déjà pour que ce produit mérite de fixer l'attention des malades. Mais il faut bien se persuader que c'est surtout au début de la maladie qu'il faut prendre le remède. Le moindre rhume peut dégénérer en bronchite; aussi convient-il, pour en tirer le plus grand profit possible, de se mettre au traitement du goudron dès que l'on commence à tousser. Cette recommandation est d'autant plus utile que beaucoup de poitrinaires ne se doutent même pas de leur maladie et se croient seulement atteints d'un gros rhume ou d'une légère bronchite alors que la phthisie est déjà déclarée.

Le goudron s'emploie sous forme d'eau de goudron. Autrefois on mettait du goudron dans le fond d'une carafe, on remplissait avec de l'eau qu'on agitait deux fois par jour, pendant une semaine, avant de l'employer; on obtient ainsi un produit peu actif, très-variable dans ses effets et d'un goût âcre et désagréable. Aujourd'hui on trouve chez tous les pharmaciens, sous le nom de *Goudron de Guyot*, une liqueur très-concentrée de goudron qui permet de préparer instantanément, au moment du besoin, une eau de goudron très-limpide, très-aromatique et d'un goût assez agréable. On en verse une ou deux cuillerées à café dans un verre d'eau, et on peut ainsi obtenir à volonté une eau de goudron plus ou moins chargée de principes aromatiques et d'un prix minime, à ce point, qu'un flacon du prix de 2 francs peut servir à préparer dix à douze litres d'eau de goudron. Du reste, une instruction détaillée accompagne chaque flacon.

C'est avec le *Goudron de Guyot* que les expériences ont été faites dans sept hôpitaux et hospices de Paris, ainsi qu'à Bruxelles, à Vienne et à Lisbonne.

M. Guyot prépare ussi des petites capsules rondes de la grosseur d'une pilule, qui, sous une mince couche de gélatine, contiennent du goudron de Norwége pur de tout mélange. Cette forme peut être recommandée aux personnes qui ont de l'aversion pour l'eau de goudron ou que leur position appelle à voyager fréquemment. Deux ou trois capsules de goudron de Guyot au moment du repas remplacent facilement l'usage de l'eau de goudron. Chaque flacon du prix de 2 fr. 50 contient soixante capsules; c'est assez dire à combien peu revient le traitement par les capsules de goudron de Guyot : dix à quinze centimes par jour.

Lorsqu'un rhume sera déjà ancien, ou lorsqu'on voudra obtenir un effet plus rapide, il conviendra de suivre le traitement par les capsules de goudron, en même temps que l'on prendra de l'eau de goudron aux repas et au moment de se coucher. Ce double traitement dispense de l'emploi des tisanes, pâtes et sirops, et le plus souvent, le bien-être se fait sentir dès les premières doses.

Livres nouveaux pour l'Enfance et la Jeunesse

Librairie J. HETZEL et Cᵉ, 18, rue Jacob

Les beaux et bons livres de la *Bibliothèque illustrée d'éducation et de récréation* de la maison Hetzel ont la marque des œuvres faites pour durer : tout y montre que l'improvisation n'y est pour rien; on sent que le jour de l'an n'est pour ces excellentes publications que l'occasion de naître et non un but. Chacune d'elles ne paraît qu'après de longs et minutieux préparatifs, qui demandent une et plusieurs années de soins et de travaux. Nous nous bornons aujourd'hui à signaler par leurs titres les ouvrages nouveaux que la librairie Hetzel offre cette année à sa nombreuse clientèle. Chaque âge de l'enfance et de la jeunesse, et, grâce au talent littéraire de leurs auteurs, l'âge mûr lui-même, y trouveront leur compte.

Michel Strogoff, de Jules Verne, a devant lui la brillante carrière de *l'Ile mystérieuse* et de tous ses aînés. — *Les Histoires de mon parrain*, de P.-J. Stahl, la fleur des contes de ce moraliste aimable, de cet humoriste à qui nos enfants doivent les *Contes et récits de morale familière*, *l'Histoire d'un âne et de deux jeunes filles*, *la Famille Chester* et *les Patins d'argent*, que l'Académie vient de couronner, trouveront le secret de se faire lire par les grands, en ne prétendant qu'aux petits. — Le beau livre de M. Victor de Laprade, *le Livre d'un père*, de tous les pères, aurait pu dire l'auteur, restera comme une œuvre à part dans notre poésie française; ce noble recueil mettra entre les mains de l'enfance et de la jeunesse de belles et touchantes poésies écrites POUR et non *sur* les enfants. — *Le Tour du monde d'un naturaliste au Jardin d'acclimatation*, du savant auteur de *la Plante*, M. Grimard, tient toutes les promesses de son titre, et met en outre sous nos yeux par les splendides illustrations de Benett, ce lieu unique au monde, et ses habitants. — *Les Jeunes voyageurs*, de Mayne-Reid, sont un intéressant récit de plus à ajouter aux six ouvrages séparés répondant au titre général d'*Aventures de terre et de mer*, du célèbre écrivain anglais, adaptés soigneusement à l'usage de notre public français pour la collection Hetzel. — *La Morale en action* PAR L'HISTOIRE, de E. Muller, est une sorte de Plutarque anecdotique et universel, plaçant sous nos yeux tous les grands faits, tous les grands exemples que fournit, à l'honneur de l'humanité, l'histoire ancienne et moderne de tous les pays. — *Le Petit roi*, de S. Blandy, est l'histoire d'un enfant gâté, un petit grand seigneur russe que les voyages et la vie ramènent à la réalité des choses. — La nouvelle édition de la *Géographie de la France*, de Jules Verne et Th. Lavallée, ornée de cent vues et de cent cartes, a été remise au courant des changements survenus par M. Dubail, de Saint-Cyr. M. Jules Verne, avant de nous faire voyager dans les pays connus et inconnus, a entendu faire comme la préface de son œuvre de ce livre indispensable. Avant tout, il faut connaître son pays. — Les deux volumes, le XXIIIᵉ et le XXIVᵉ, du *Magasin d'éducation*, sont tout un répertoire de contes, de nouvelles, d'articles variés et d'ouvrages complets dus à MM. Jules Verne, Stahl, Legouvé, V. de Laprade, Henry Fauquez, Bénédict, etc.

La part des plus petits est moins grosse, mais aussi nombreuse que celle du second âge et de la jeunesse dans la récolte de l'année. Ses huit albums, dont trois en couleurs : *Le Roi Dagobert*, — *Girofle-Girofla*, — *Le Pommier de Robert*, — dessins de Frœlich, — et cinq : *Les Travaux d'Alsa*, de Schuler, — *Jocrisse et sa Sœur*, de Fath, — *l'Histoire d'un Perroquet*, de Pirodon, *Cerf-Agile*, l'histoire d'un petit sauvage, de Frœlich, et enfin *l'Odyssée de Pataud*, où le crayon de Cham s'est associé avec une inépuisable gaieté à l'humour de Stahl, — portent à près de 60 cette collection d'*Albums Stahl* que sur la table d'un salon les grands disputent aux petits, et qui a créé de toute pièce une littérature qu'on croyait impossible : celle des bébés.

Le plus bel ouvrage d'étrennes qui ait été mis en vente cette année, est l'**HISTOIRE DES CROISADES** par MICHAUD, illustré par **GUSTAVE DORÉ**, deux splendides volumes in-folio, ornés de cent grandes compositions hors texte. Tout le monde connaît cette œuvre considérable à laquelle l'éminent talent de l'artiste vient de donner un éclat nouveau.

L'HISTOIRE DES CROISADES n'est plus seulement un monument littéraire et un hommage rendu aux hauts faits de la chevalerie française, elle est aussi maintenant un monument artistique, que l'on ne peut assez admirer. Prix, avec un riche cartonnage, 170 francs.

Un autre beau cadeau d'étrennes, qui tient en librairie une place distinguée, est la collection aujourd'hui complète, des **MERVEILLES DE LA SCIENCE** et des **MERVEILLES DE L'INDUSTRIE**, par LOUIS FIGUIER. Ce grand ouvrage forme 8 superbes volumes illustrés de 3,227 gravures, dont le prix est de 80 francs brochés, reliés toile 104 francs. Chaque ouvrage formant 4 vol. se vend séparément 40 francs broché, relié toile 52 francs. (Furne, Jouvet et Cⁱᵉ, éditeurs, 45, rue St-André-des-Arts, Paris. — Envoi franco).



LA CHANSON DU VIEUX MARIN. — *« Autour de nous en troupe et en cercle des feux de mort dansaient à la nuit. »*
Gravure extraite de l'ALBUM DE SAMUEL COLERIDGE, illustré par Gustave Doré et publié par la maison Hachette.



Le Sabbat : Saint Jacques le Majeur aux prises avec les enchantements d'un Magicien, composition de Breughel le Vieux, gravé par Cock.
Gravure extraite des SCIENCES ET LETTRES, publiées par Firmin-Didot.



Nativité de la Vierge, d'après Albert Durer.



Purification de la Vierge et Présentation de Jésus au temple, d'après Albert Durer.

Gravures extraites de la SAINTE-VIERGE, publiée par Firmin-Didot.

LES ÉTRENNES UTILES

La plus vive préoccupation du moment, — politique à part, bien entendu, — est le choix des étrennes. Pour les uns, ceux qui donnent, cette préoccupation implique un véritable souci; pour les autres, ceux qui reçoivent, elle renferme une espérance. En femme pratique et véritablement de mon siècle, je suis d'avis que le plus sûr moyen d'être agréable en donnant un cadeau d'étrenne est d'offrir un objet *utile*. Ainsi, par exemple, quelle est la jeune fille qui n'embrassera de tout cœur la marraine, la tante, la sœur aînée qui lui apportera une coupe de cachemire de l'Inde, destinée à se transformer en séduisant costume de dîner, de petite soirée? Quel est le frère élégant et musqué qui ne remerciera pas la sœur attentionnée qui a pensé à lui donner, dans une élégante boîte, douze petits foulards fins et soyeux, grands comme un mouchoir de duchesse et ornés de son chiffre, délicatement brodé au coin? Quelle femme ne saura gré à son mari d'avoir songé à lui fournir les éléments d'une délicieuse toilette de bal au moyen de quelques mètres de crêpe de Chine, la merveille des merveilles comme tissu? Toutes ces choses charmantes, utiles, et d'autres encore, on les trouve à l'*Union des Indes*, 1, rue Auber; aussi je recommande fort à mes lectrices de ne décider aucune acquisition d'étrennes sans aller s'assurer *de visu* de la vérité de mes assertions. Je suis certaine qu'elles ne sortiront pas des magasins de l'*Union des Indes* sans rapporter de quoi faire la joie et le bonheur de ceux auxquels elle offrira ces charmants cadeaux. Ces quelques lignes sont une sorte de préambule aux renseignements précis que je donnerai la semaine prochaine. En entrant dans quelques détails, j'ai voulu seulement, aujourd'hui, prémunir tout donneur d'étrennes contre les acquisitions irréfléchies; je me réserve de leur démontrer que les conseils d'*une Parisienne* sont souvent bons à suivre. — UNE PARISIENNE.

Nous recommandons comme un excellent produit le *Rowland's Macassar Oil*, dont le succès ne s'est jamais démenti pendant la longue durée de son existence. Rien de préférable pour l'entretien et l'hygiène de la chevelure, qu'il rend soyeuse et souple et à laquelle il donne un lustre admirable.

L'*Huile de Macassar* arrête la chute des cheveux, en détruisant les pellicules qui leur sont si nuisibles; enfin, cette composition extra-délicate, qui vient directement d'Angleterre, offre encore l'avantage de *prévenir la décoloration des cheveux*. De pareilles qualités dispensent de tout commentaire en faveur d'un produit aussi rare.

Les personnes qui désirent se la procurer demanderont le *Roweland's Macassar Oil* : *à Londres, Hatton Garden*, 20; *à Paris, chez H. Walterspiel-Lamar*, 22, *rue du Quatre-Septembre, dépôt principal pour la vente en gros.*

De t'attaquer à moi, qui t'a rendu si vain!

Peut dire *l'ancienne maison L. Marquis*, première du nom, à tout rival envieux. Un grand procès gagné par elle l'a bien prouvé.

Fondée en 1814, brevetée des princes et princesses de la branche aînée de Bourbon, son histoire commerciale ressemblerait à une apologie.

Mais cette maison ne s'endort pas sur ses lauriers... chocolats et sucrés; elle ne cesse de les travailler, d'en perfectionner la forme et le fond. Pour ses bonbons d'étrennes, chocolats à la crème, à la pistache ou pralinés, elle s'est encore surpassée ; succès oblige.

Dans l'*ancienne maison Marquis*, l'art trouve aussi sa place à côté de la gourmandise. Le connaisseur apprécie ces boîtes mignonnes, ces coffrets élégants, ces chinoiseries fantaisistes, ces faenza, ces porcelaines de Chine et du Japon, enfin tous ces charmants bibelots de la plus coquette originalité (10, rue Richelieu).

Une idée des plus heureuses, fort ingénieusement appliquée et dont nos grandes dames laborieuses se sont déjà emparées, c'est une sorte de charmant jeu de patience facile à combiner et qui consiste dans l'assemblage de carrés en crêpon de Chine sur lesquels sont peints des sujets chinois qu'il s'agit d'ajuster en élégantes mosaïques pour former des stores du style le plus original. Voilà un travail autrement attrayant que la perpétuelle tapisserie de Pénélope.

Il y a en outre dans la maison Jérôme, 15, boulevard Malesherbes, de splendides paravents ; un choix aussi riche que varié de légers stores en brillantine ornés de fraîches peintures de fleurs ; des éventails japonais, des écrans, des coffrets indiens, etc., etc.

Est-il succès plus complet que celui du chenillé, introduit dans la toilette par la *Ville de Lyon?* Voilettes, écharpes, corsages, tabliers, cols, rubans, tout est au chenillé. Impossible de traiter ce genre d'une façon plus variée. Quelle ravissante chose que le fichu réseau de chenille frangé, servant de coiffure à volonté! La grâce féminine sait également tirer un parti merveilleux du voile *Dona Sol* chenillé et frangé, et de la mantille milanaise d'une grâce si piquante.

Voici, pour brides et tours de cou, des pointes chenillées tilleul, marine, caroubier, mandarine, ciel, etc. On ne saurait varier plus heureusement l'application de la chenille, ni manier le velours frappé, en fleurs, fruits, scarabées plus finement découpés et nuancés. Quant aux effilés, aux galons, ce serait n'en pas finir s'il nous fallait citer tous les spécimens ; effilés à girandoles de chenille, galons à pendeloques, galons clair de lune garnis de perles aux reflets d'acier, galons guirlande nuancée, et galons ordinaires.

Impossible d'étendre plus largement le cercle de la mercerie artistique appliquée à la toilette. La *Ville de Lyon* a, par excellence, l'intuition du grand style, du relief élégant. (6, chaussée d'Antin).

Qu'offrir pour étrennes si l'on veut sortir de la banalité ? Question délicate qui exige du tact, de la finesse. Un cadeau inédit, d'une influence mystérieuse, c'est l'élégante boîte de parfumerie à l'*ixora*, préparé par Ed. Pinaud. Qu'est-ce que l'ixora? Un parfum magnétique aux puissantes effluves, qui semble pénétrer les sens pour arriver à l'âme. Ce n'est pas sans raison que les poëtes orientaux le désignent sous le nom poétique de « parfum de la femme aimée. »

Ed. Pinaud a établi toute une cosmétique nouvelle à cette base. C'est l'eau de toilette à l'ixora qui rafraîchit parfume les tissus ; la *crème à l'ixora* qui veloute, assouplit, tonifie l'épiderme et efface la ride, cette griffe du temps, comme l'éponge enlève sur l'ardoise un trait maladroit. La poudre de riz, qui rend le teint diaphane; le savon, dont la mousse onctueuse conserve la santé du derme; l'huile, la pommade, le sachet, l'extrait pour le mouchoir, etc., complètent cette boîte.

La boîte de parfumerie à l'ixora contient tous les dons que puisse envier une fille d'Eve ; aussi son succès est-il immense. 30, boulevard Italien, 137 ; boulevard de Strasbourg.

Nous recommandons particulièrement les *Déjeuners* du *Grand-Hôtel* : 4 fr., vin, café et liqueurs compris. *Dîners* de la *Table d'hôte* à 6 fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le *Grand-Hôtel* sont admises à ces deux tables.

Étrennes en vogue? ŒUVRES CÉLÈBRES DE JULES KLEIN.

COMPAGNIE GÉNÉRALE DES

VOITURES A PARIS

Avis aux actionnaires.

Le Conseil d'administration a l'honneur de prévenir MM. les actionnaires qu'usant des pouvoirs qui lui ont été conférés par l'Assemblée générale extraordinaire du 9 novembre 1876, il va émettre **8,744** obligations représentant la somme de **4,000,000** de francs destinés partie à l'exécution de travaux reconnus utiles à l'exploitation générale, partie à l'augmentation du fonds de roulement.

Conformément au désir exprimé par l'Assemblée générale, les obligations seront attribuées de préférence aux actionnaires, et ceux-ci pourront user de ce droit les lundi 18, mardi 19 et mercredi 20 décembre 1876 inclusivement, de 9 heures du matin à 4 heures du soir, au siége de la Compagnie, 1, place du Théâtre-Français.

Les demandes des actionnaires devront être accompagnées d'un versement de 50 francs par obligation.

Les autres conditions de l'émission sont énumérées dans les prospectus que la Compagnie tient à la disposition de MM. les actionnaires.

Les actionnaires pourront également user de leurs droits dans les mêmes délais par correspondance, en accompagnant leurs lettres d'un mandat de 50 francs par obligation demandée.

Si le nombre des obligations demandées est supérieur à celui du montant total de l'émission, les demandes subiront une réduction au prorata.



ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

MAISON A PARIS, R. DU FAUB.-St-MARTIN, 125, A ADJUGER, *sur une enchère*, en la chambre des notaires, le 19 décembre 1876, à midi. Revenu : 7,310 fr. — Mise à prix : 75,000 fr. S'adr. à Me BRECILLAUD, not., rue St-Martin, 333.

ADJ^on, *même sur une enchère*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 9 janvier 1877, à midi, d'une G^de PROPRIÉTÉ à PARIS, RUE GAILLON, 13-15 et **AVENUE DE L'OPÉRA** 960 m. env. avec façade de 23 m. 50 sur l'avenue. Mise à prix : 1,050,000 fr. Me CHAMPETIER DE RIBES, not., r. Castiglione, 10.

ADJ^on, *même sur une enchère*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 9 janvier 1877, à midi, D'UNE **G^de PROPRIÉTÉ A PARIS** AVENUE DE L'OPÉRA et RUE GAILLON, 13 et 15. 960 m. env. avec façade de 23 m. 50 sur l'avenue. Mise à prix : 1,050,000 fr. Me CHAMPETIER DE RIBES, not., rue Castiglione, 10.

ADJ^on, *même sur une ench.*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 19 décembre 1876, à midi, De la **FERME de SAUSSAY** C^nes de Saussay-la-Vache, Coudray et Puchay, c^on d'Etrepagny, arr. des Andelys (Eure). — Conten. : 127 hect. 56 a. 61 cent. d'après les titres, et 121 hect. 22 a. 79 cent. d'apr. le cadastre. — Rev. net : 13,000 fr. — M. à pr. : 325,000 fr. S'ad. p^r vis., à M. Raban, ferm^r à Saussay, et pour rens., à Me FABRE, not. à Paris, rue Thévenot, 14.

ADJ^on, *s^r une ench.*, en la ch. des not. de Paris, le 9 janv. 1877, de : 1° **MAISON** à PARIS, rue Saint-Lazare, 2 (9e arrondissement). Revenu brut annuel jusqu'au 1er avril 1879, 14,100 fr. et ensuite 15,300 fr. — Mise à prix : 180,000 fr. 2° Une **PROPRIÉTÉ** à SARCELLES (S.-et-O.) pr. stat. de Pierrefitte (l. du N.) r. des Piliers. — S. p., 10,259 m env. — M. à p., 50,000 fr. S'ad. aux not., à Paris, Me Devès, r. Laffitte, 3, et Me J.-E. Delapalme, r. Auber, 11, *dép. de l'ench.*

VILLE DE PARIS ADJ^on, *même s^r une ench.*, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 19 décembre 1876, à midi, d'UN **GRAND TERRAIN** à PARIS, *entre les rues Sainte-Anne et Molière* Conten. : 2,835 m. env. — Mise à prix : 1,260,000 fr. S'ad. aux not., Mes J.-E. Delapalme, r. Auber, 11, et MAHOT-DELAQUERANTONNAIS, r. la Paix, 5, *d. de l'ench.*

Étude de Me DEHERPE, avoué à Paris, boulevard Saint-Denis, n° 24.

VENTE, *sur licitation*, aux criées de la Seine, le samedi 23 décembre 1876, 2 heures,

1° d'un **HOTEL** A PARIS n° 69, rue de **DUNKERQUE** Mise à prix : 50,000 fr.

2° d'une **MAISON** A PARIS n° 11, rue **MARTEL** Revenu brut : 28,345 fr. — Mise à prix : 250,000 fr. S'adresser audit Me Deherpe et à Me Carvès, avoué colicitant, et à Mes Devès et Labouret notaires.

ADJ^on, *même sur une enchère*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 19 déc. 1876, à midi, d'une **MAISON** A PARIS n° 134 *bis*, rue de **CHARENTON** Rev. net, environ 15,000 fr. — Mise à prix : 160,000 fr. S'adr. à Me FABRE, notaire, rue Thévenot, 14.

BIBLIOTHÈQUE DE Mlle LILI

ET DE SON COUSIN LUCIEN

58 Albums STAHL

1er Age — Dessins de FRŒLICH — 1er Age

Cartonné, **3** *fr*; *relié*, **5** *fr.*

L'A PERDU DE Mlle BABET.

LA GRAMMAIRE DE Mlle LILI.

ALPHABET DE Mlle LILI.

ARITHMÉTIQUE DE Mlle LILI.

LA JOURNÉE DE Mlle LILI.

COMMANDEMENTS DU GRAND-PAPA.

LES PREMIÈRES ARMES DE Mlle LILI.

Mlle LILI A LA CAMPAGNE.

CAPRICES DE MANETTE.

1er CHEVAL et 1re VOITURE.

MONSIEUR TOC-TOC.

LE PETIT DIABLE.

BONSOIR, PETIT PÈRE.

L'OURS DE SIBÉRIE.

CERF-AGILE.

LE ROI DES MARMOTTES. Cart., **2** fr.; r., **3** fr. **50**

Mlle PIMBÊCHE. Cart., **2** fr.; rel., **3** fr. **50**

Cartonné, **5** *fr.*; *relié*, **7** *fr.* **50**

VOYAGE DE DÉCOUVERTES DE Mlle LILI ET DE SON COUSIN LUCIEN.

VOYAGE DE Mlle LILI ET DE SON COUSIN LUCIEN AUTOUR DU MONDE.

Mlle MOUVETTE.

LA REVOLTE PUNIE.

ROYAUME DES GOURMANDS.

BIBLIOTHÈQUE SPÉCIALE ILLUSTRÉE

ÉDUCATION — RÉCRÉATION



ENFANCE — JEUNESSE

ALBUMS GRAND in 8°. — Cartonné, **5** fr.; relié, **7** fr. **50**

ODYSSÉE DE PATAUD ET DE SON CHIEN FRICOT. — Dessins de CHAM.

AVENTURES SURPRENANTES DE TROIS VIEUX MARINS. — Dessins de GRISET.

LES MÉTAMORPHOSES DE PIERRE. — Dessins de GRISET.

LA CHASSE AU VOLANT. — Dessins de FROMENT.

LE PREMIER LIVRE DES ENFANTS. — Exercices de Lecture. — Contes. — Fables. — Splendide alphabet illustré par THÉOPHILE SCHULER.

LA BELLE PETITE PRINCESSE ILSÉE. — Dessins de FROMENT.

HISTOIRE D'UN AQUARIUM ET DE SES HABITANTS, par VAN BRUYSEL. Dessins de BECKER.

EN COULEURS. — Dessins de FRŒLICH. — Cart., **1** fr. **50**; rel., **3** fr.

LE BON ROI DAGOBERT.

GIROFLÉ-GIROFLA.

LA BOULANGÈRE A DES ÉCUS.

MALBROUGH S'EN VA-T-EN GUERRE.

LA TOUR, PRENDS GARDE.

AU CLAIR DE LA LUNE.

CADET-ROUSSEL.

IL ÉTAIT UNE BERGÈRE.

LE POMMIER DE ROBERT.

LA BRIDE SUR LE COU.

LE CIRQUE A LA MAISON.

HECTOR LE FANFARON.

MONSIEUR CÉSAR.

LE MOULIN A PAROLES.

JEAN LE HARGNEUX. Cart., **2** fr.; rel., **3** fr. **50**

BIBLIOTHÈQUE DE Mlle LILI

ET DE SON COUSIN LUCIEN

58 Albums STAHL

1er Age — Dessins de DIVERS — 1er Age

Cartonné, **3** *fr.*; *relié*, **5** *fr.*

LES TRAVAUX D'ALSA. — Dessins de SCHULER.

LE ROSIER DU PETIT FRÈRE. — Dessins de LALAUZE.

HISTOIRE DE BOB AINÉ. — Dessins de PIRODON.

HISTOIRE D'UN PERROQUET. — Dessins de PIRODON.

LES BONNES IDÉES DE Mlle ROSE. — Dessins de DETAILLE.

JOCRISSE ET SA SŒUR. — Dessins de G. FATH.

PIERROT A L'ÉCOLE. — Dessins de G. FATH.

LES MÉFAITS DE POLICHINELLE. — Dessins de G. FATH.

CAPORAL, LE CHIEN DU RÉGIMENT. — Dessins de LANÇON.

JOURNAL DE MINETTE. — Histoire d'une Mère et de ses Enfants. — Dessins de COINCHON.

LA BOITE AU LAIT. — Dessins de FROMENT.

LES PETITES AMIES. — Dessins de O. PLETSCH.

HISTOIRE D'UN PAIN ROND. — Dessins de FROMENT.

LE PETIT TYRAN. — Dessins de MARIE.

BEAUX ET BONS in-8° illustrés

(Jeunesse)

1er AGE — 2e AGE — 3e AGE

Broché, **7** *fr.*; *toile dorée*, **10** *fr.*; *relié*, **11** *fr.*

VICTOR DE LAPRADE. — **Le Livre d'un Père.**

JULES SANDEAU. — **La Roche aux Mouettes.**

P.-J. STAHL. — **Histoire d'un Ane et de deux Jeunes Filles. — Contes et Récits de morale familière** (*Couronné*). — **La Famille Chester. — Les Patins d'argent** (*Couronné*). — **Les Histoires de mon Parrain. — Mon premier Voyage en mer.**

STAHL ET DE WAILLY. — **Contes célèbres anglais.**

L. RATISBONNE. — **La Comédie enfantine** (*Couronné*).

MULLER. — **La Jeunesse des hommes célèbres. — La Morale en action par l'Histoire.**

JEAN MACÉ. — **Les Contes du Petit-Château. — Le Théâtre du Petit-Château. — Arithmétique du Grand-Papa. — Histoire d'une Bouchée de Pain. — Les Serviteurs de l'Estomac.**

PROSPER CHAZEL. — **Le Chalet des Sapins.**

HECTOR MALOT. — **Romain Kalbris.**

MAYNE-REID. — **Les Planteurs de la Jamaïque. — La Sœur perdue. — William le Mousse. — Les Jeunes Esclaves. — Le Désert d'Eau. — Les Naufragés de l'île de Bornéo. — Les Deux Filles du Squatter. — Les Jeunes Voyageurs.**

L. DESNOYERS. — **Jean-Paul Choppart.**

NÉRAUD ET MACÉ. — **Botanique de ma Fille.**

LUCIEN BIART. — **Entre Frères et Sœurs.**

XAVIER SAINTINE. — **Picciola.**

KAEMPFEN. — **La Tasse à Thé.**

DE SÉGUR. — **Fables.**

E. GRIMARD. — **La Plante.**

MARELLE. — **Le Petit Monde.**

CAHOURS ET RICHE. — **Chimie des Demoiselles.**

ALF. DE BRÉHAT. — **Aventures d'un Petit Parisien.**

DE CHERVILLE. — **Histoire d'un trop bon Chien.**

E. SAUVAGE. — **La Petite Bohémienne.**

VIOLLET-LE-DUC. — **Histoire d'une Maison.**

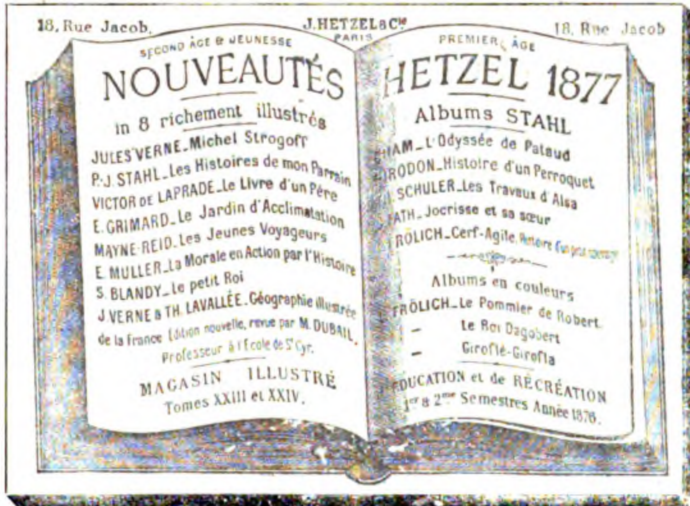
S. BLANDY. — **Le Petit Roi.**

STAHL, — NODIER, — A. DUMAS, — BALZAC, SAND, — Etc. — **Nouveau Magasin des Enfants.**

BIBLIOTHÈQUE SPÉCIALE

DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE

Beaux et bons livres de choix illustrés



Broché, **9** *fr.*; *toile dorée*, **12** *fr.*; *relié*, **14** *fr.*

GRIMARD. — **Le Jardin d'acclimatation. — Le Tour du Monde d'un Naturaliste.**

VIOLLET-LE-DUC. — **Histoire de l'Habitation humaine. — Histoire d'une Forteresse.**

LOUIS DU TEMPLE, capitaine de frégate. — **Les Sciences usuelles et leurs Applications mises à la portée de Tous.** — 300 dessins.

C. FLAMMARION. — **Histoire du Ciel.**

GRANVILLE. — **Animaux peints par eux-mêmes.**

LUCIEN BIART. — **Aventures d'un Jeune Naturaliste.**

STAHL ET MULLER. — **Nouveau Robinson Suisse.**

L'ABBÉ DE MEISSAS. — **Histoire Sainte.**

JULES VERNE illustré complet

VOYAGES EXTRAORDINAIRES — COURONNÉS PAR L'ACADÉMIE

MICHEL STROGOFF. Br., **7** fr.; toile, **10** fr.; rel., **12** fr.

L'ILE MYSTÉRIEUSE. Br., **9** fr.; toile, **12** fr.; rel., **14** fr.

LE DOCTEUR OX. — LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS. Séparés : br., **4** fr.; toile, **7** fr — Réunis : br., **7** fr.; toile, **10** fr.; rel., **12** fr.

LE PAYS DES FOURRURES. Br., **7** fr.; toile, **10** fr.; rel., **12** fr.

AVENTURES DE 3 RUSSES et DE 3 ANGLAIS. — UNE VILLE FLOTTANTE et LES FORCEURS DE BLOCUS. Séparés : br., **4** fr.; toile, **7** fr. — Réunis : br., **7** fr.; toile, **10** fr.; rel., **12** fr.

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS. Br., **7** fr.; toile, **10** fr.; rel., **12** fr.

AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS. Br., **7** fr.; toile, **10** fr.; rel., **12** fr.

LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT. Br., **9** fr.; toile, **12** fr.; rel., **14** fr.

CINQ SEMAINES EN BALLON. — VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE. Séparés : br., **4** fr.; toile, **7** fr. — Réunis : br., **7** fr.; toile, **10** fr., rel., **12** fr.

DE LA TERRE A LA LUNE. — AUTOUR DE LA LUNE. Séparés : br., **4** fr.; toile, **7** fr. — Réunis : br., **7** fr.; toile, **10** fr.; rel., **12** fr.

LE CHANCELLOR. Br., **4** fr.; toile, **7** fr.

VERNE et TH. LAVALLÉE. — **Géographie illustrée de la France.** — Édition nouvelle revue par DUBANIL, professeur à Saint-Cyr. 100 vues, 96 cartes. Un beau vol. grand in-8°. Br., **10** fr.; toile, **13** fr.; rel., **15** fr.

L'ŒUVRE COMPLÈTE. — 12 vol. in-8°. Br., **88** fr.; cart., **124** fr.

GRANDS IN-8° ILLUSTRÉS

Molière. Célèbre édition, gr. in-8°. Étude et notice par SAINTE-BEUVE, illustrée de 630 dessins de Tony JOHANNOT. Br., **10** fr.; toile, **13** fr.; rel., **15** fr.

Fables de La Fontaine. 116 dessins à part par E. LAMBERT, préface par A. MOREL. Très-belle édition gr. in-8°. Br., **10** fr.; toile, **13** fr.; rel., **15** fr.

Victor Hugo. — LES ENFANTS, illustrés par FROMENT. Br., **10** fr.; cart., **13** fr. rel., **15** fr.

Contes de Perrault, illustrés par Gustave DORÉ, avec préface par P.-J. STAHL. Magnifique édition, gr. in-4°. Cart. riche av. fers spéciaux, **25** fr.; rel., **30** fr.

Broché, 3 fr. **COLLECTION HETZEL, in-18, non illustrée** Cart. Dor. 4 fr.

Ampère. Journal et Correspondance.
Bertrand (J.) Les Fondateurs de l'astronomie.
Boissonnas. Une Famille pendant la guerre.
Brachet (A.). Grammaire historique.
Lucie (B.). Une Maman qui ne punit pas.
— Aventures d'Édouard.
Durand (H.) Les grands Poëtes.
Foucou. Histoire du Travail.

Erckmann-Chatrian. L'Invasion, 1 vol.
— Mme Thérèse, 1 vol.
— Le Conscrit de 1813, 1 vol.
Gratiolet. De la Physionomie.
Grimard. Histoire d'une Goutte de sève.
Lavallée (Th.) Histoire de la Turquie, 2 vol.
Legouvé (E.) Les Pères et les Enfants, 2 vol.
Maury. Géographie physique.

Ordinaire. Dictionnaire de Mythologie.
— Rhétorique nouvelle.
Reclus (E.) Histoire d'un Ruisseau.
Radot (V.) Journal d'un Volontaire d'un an.
Hugo (V.) Les Enfants.
Renard. Le Froid de la Mer.
Roulin. Histoire naturelle.
Simonin. Histoire de la Terre.

Stahl et de Wailly. Enfants d'Amérique, 2 vol.
Susane (général). Histoire de la Cavalerie.
Thiers. Histoire de Law.
Verne (J.). Les Grands Voyageurs.
Verne (J.). Œuvres complètes in-18, 25 vol. Prix des 25 vol., br., 75 fr.; cart., 100.
Zurcher et Margollé. Les Tempêtes, 1 vol.
Histoire de la Navigation, 1 v.-Le Monde sous-marin, 1 v.

Broché, 3 fr. 50; cartonné, 4 fr. 50

Anquez. Histoire de France.
Bertrand (A.). Les Révolutions du globe.
Paraday. Histoire d'une Chandelle.

Franklin. Vie des animaux, 6 vol.
Lavallée. Les Frontières de la France. (*Cour.*)

Hirtz (Mlle). Méthode de coupe et de confection.
Nodier. Contes choisis, 2 vol.

Susane (général). Histoire de l'Artillerie.
Silva. Le Livre de Maurice.
Tyndall. Dans les Montagnes.

MAGASIN ILLUSTRÉ D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

(*Couronné par l'Académie*)

ET SEMAINE DES ENFANTS, RÉUNIS

ABONNEMENT D'UN AN — POUR ÉTRENNES

PARIS, **14** fr. — DÉPARTEMENTS, **16** fr. — UNION POSTALE, **17** fr.

L'Année 1876 du MAGASIN D'ÉDUCATION. — Br., **14** fr.; toile **20** fr.

La Collection complète du Magasin, 24 v. Br., 168 f.; 240 f. 1 v. sep. Br. 7 f.; toile 10 f.

A paraître à partir du 1er Janvier 1877

HECTOR SERVADAC. Voyages et Aventures à travers le monde solaire, nouvelle œuvre inédite de J. VERNE. — **Aventures d'un Grillon**, par le Dr CANDEZE. — **Mémoires d'un Écolier américain**, par BENTZON. — **Voyage de deux Enfants dans un parc**, par LUCIEN BIART. — **Des Articles de** STAHL, LEGOUVÉ, EGGER, etc., etc.

TOUTE DEMANDE

EXCÉDANT

25 FRANCS

et accompagnée de son montant en Mandat-Poste, Timbres-poste Chèque à vue, etc. *est expédiée* **FRANCO** *en France.*

LES CAHIERS D'UNE ÉLÈVE DE SAINT-DENIS

Cours complet et gradué d'Éducation pour les filles et les garçons

A suivre en six années, soit dans la Pension, soit dans la Famille

PAR DEUX ANCIENNES ÉLÈVES DE LA MAISON DE LA LÉGION D'HONNEUR et **LOUIS BAUDE**, Professeur au Collège Stanislas

17 VOLUMES IN-18. — BROCHÉS, **57** fr. — CARTONNÉS, **61** fr. **50**

COLLECTION DES CLASSIQUES FRANÇAIS DÉDIÉE A LA JEUNESSE. 17 v. in-18. Br. 3 f. Cart. 3 25

Boileau. Œuvres poétiques, 2 vol.
Bossuet. Oraisons funèbres, 1 vol.

Bossuet. Discours sur l'Histoire universelle, 2 vol.
Racine. Œuvres dramatiques.
Fénelon. Télémaque.

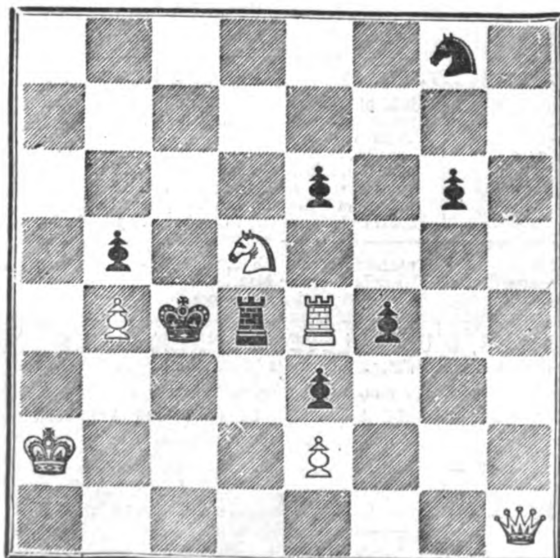
La Fontaine. Fables, 1 v.
P. Corneille. Œuvres dramatiques, 3 vol.
La Bruyère. Les Caractères.

Vient de paraître :

M. Robinot-Bertrand, l'auteur de la *Légende rustique*, publie en ce moment, chez Alphonse Lemerre, un roman intitulé : *les Fougères*. Observation, intérêt, style, autant d'éléments qui doivent lui assurer le succès.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 635, COMPOSÉ PAR M. J. W. ABBOTT



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 633.

1. D 2 FR	1 P 4 R (A)
2. D 1 F	2. P 4 FD (1)
3 T pr. PT, échec	3. R, F ou P pr. T
4. D 3 T ou 8 FR ou 6 TD, échec et mat.	
(1)	
	2. P pr. T
3. D 1 FD, échec	3 P 4 C
4. D pr. PF, échec et mat.	
(A)	
	1. P pr. T
2. D 2 D, échec	2. P 4 C
3. D 4 D	3. *ad libitum*
4 D 7 C ou 6 D, échec et mat.	

Solutions justes : MM. L. de Croze; Kassioph; F. Sigoud; Eug. Planque, à Montpellier; Em. Frau.

Les solutions commençant par D 2 D sont détruites par la réponse F 7 R suivie, après T 4 C, de P pr. T.

Autres solutions justes du problème n° 632 : MM. Kassioph; A. Guéroult.

Autre solution juste du problème syllabique du Cavalier : M. A. Barault, à Constantinople.

P. JOURNOUD.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Le point noir est l'Orient, point ailleurs.

Solution unique : l'Œdipe du café de l'Uuivers, au Mans, qui avait aussi trouvé l'avant-dernier.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

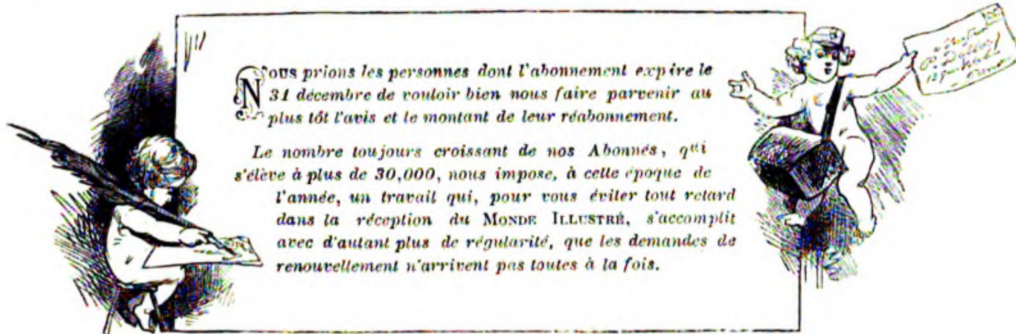
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20e Année. N° 1028 — 23 Déc. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. É. HUBERT.



Nous prions les personnes dont l'abonnement expire le 31 décembre de vouloir bien nous faire parvenir au plus tôt l'avis et le montant de leur réabonnement.

Le nombre toujours croissant de nos Abonnés, qui s'élève à plus de 30,000, nous impose, à cette époque de l'année, un travail qui, pour vous éviter tout retard dans la réception du MONDE ILLUSTRÉ, *s'accomplit avec d'autant plus de régularité, que les demandes de renouvellement n'arrivent pas toutes à la fois.*

NOEL. — **La Nuit de l'Enfant.** — (Composition de M. Edmond Morin.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

Donc nous possédons un immortel de plus. Cette fois les passions politiques n'ont pas été mises en éveil. M. Gaston Boissier est un écrivain érudit, en la personne de qui l'Académie a voulu honorer le professorat.

Peu connu du gros public, il s'est fait, dans le monde lettré, une réputation restreinte et discrète. Ses goûts, d'ailleurs, ne le portent pas vers les popularités retentissantes.

Ami des champs, il habite pendant une bonne partie de l'année la commune de Viroflay, qui compte aussi parmi ses hôtes connus M. Dupanloup et M. Cresson, l'ancien préfet de police.

M. Boissier s'est fait construire, en pleine campagne, une agréable villa qu'il choye comme on élève un enfant. Il en est même résulté un assez singulier mélange et des quiproquos dont un vaudevilliste aurait pu tirer parti.

M. Boissier, en effet, s'occupait en même temps de la construction de sa maison de campagne et de la préparation de son discours académique.

Maçonnerie et rhétorique panachées!

C'était dans son esprit un duel bizarre entre les devis et la littérature. Au moment où il arrondissait une période, son imagination s'échappant tout-à-coup par la tangente lui murmurait à l'oreille :

— Je crois qu'il vaudrait mieux qu'elle fût sur cave.

Par contre, lorsqu'il étudiait le plan de sa toiture, la folle du logis venait chuchoter au récipiendaire :

—Ta péroraison est insuffisante. Il faudrait trouver là une anecdote pour réveiller la curiosité.

Il oscillait ainsi perpétuellement entre une fenêtre à percer et une phrase obscure à éclairer, entre les gradations à ménager et la disposition de son escalier intérieur.

Ce n'est pas tout.

Il y a trois semaines environ on annonce à M. Boissier une visite. Il y a urgence, lui dit-on. M. Boissier fait entrer.

— Monsieur, lui dit le visiteur, je viens m'informer de l'état de vos travaux.

—Mais cela marche très-bien. On posera les cheminées mardi.

— Pardon, quelles cheminées? Je suis le secrétaire de l'Académie, et comme on désire avoir communication de votre discours le plus tôt possible...

Le lendemain, on annonce un autre visiteur, qui commence :

— Monsieur, l'état de vos travaux...

— J'ai répondu déjà, hier, que je n'avais plus qu'à retoucher un peu mon exorde.

— Pardon, quel exorde?... Je suis fumiste, et c'est moi qui...

On finit par s'expliquer. Mais M. Boissier doit tout de même être soulagé. A moins qu'aujourd'hui, son discours étant lu et sa maison terminée, il n'en vienne à regretter les doubles soucis d'autrefois et à s'ennuyer de l'inaction.

Auquel cas il n'y aurait rien à faire en ce qui concerne le discours. Mais il serait toujours à même de démolir la maison pour la recommencer.

∿∿ Quel singulier télégramme que celui qui a couru les journaux cette semaine à propos des représentations données à Bruxelles par une des plus éminentes sociétaires de la Comédie-Française.

Il était ainsi conçu :

« Mlle Sarah Bernhardt vient d'obtenir un nouveau succès. Elle a été d'autant plus applaudie au Parc, que les autres artistes de la troupe étaient d'une insuffisance déplorable. »

Nous avions cru jusqu'à présent qu'un bon ensemble, loin de nuire aux succès des pièces, leur était au contraire indispensable; nous nous étions imaginé que les plus grands comédiens et les plus grandes comédiennes avaient intérêt à ne paraître qu'avec un convenable entourage. Aurait-on la prétention de changer tout cela?

La rédaction de la dépêche que nous venons de citer le donnerait à entendre. Mlle Sarah Bernhardt a été d'autant plus applaudie qu'elle jouait avec d'indignes mazettes.

Pourquoi ce *d'autant plus?*

Il importe de ne pas laisser s'accréditer plus longtemps une pareille théorie, sans quoi où irions-nous, mon Dieu! Si l'on persuadait aux étoiles que pour briller d'un éclat plus vif, elles ont besoin d'évoluer en pleine médiocrité, nous assisterions à de drôles de représentations. En province surtout, les tournées théâtrales des premiers sujets deviendraient de grotesques parades.

Voyez-vous un de ces premiers sujets traitant avec un directeur :

— Chère madame, vos conditions seront les miennes.

— Fort bien. Nous voilà d'accord pour le prix, mais cela ne suffit pas.

— Ah!::: qu'y a-t-il donc encore?

— Que sont vos acteurs?

— Je vous assure qu'ils ne manquent pas de talent. J'ai un premier rôle qui va très-bien, une ingénue qui promet, de l'aveu de tous ceux qui...

— Alors, rien de fait... je ne signe pas l'engagement.

— Comment! vous ne signez pas?

— Non. Si vos acteurs ont du talent, ne comptez pas sur moi.

— Je ne comprends pas.

— Si vous voulez m'avoir, il faut faire jouer avec moi les dernières de vos doublures.

— Mais...

— J'aimerais même mieux que tous les rôles fussent remplis par des figurants.

— Ils seront ridicules.

— Justement, c'est mon affaire; je serai d'autant plus applaudie. Vous n'avez donc pas lu ce que les journaux ont raconté à propos de Sarah Bernhardt?

— Permettez...

— C'est à prendre ou à laisser. Mon entourage étant détestable, on ne s'occupera que de moi; je centraliserai tous les bravos. L'idéal serait de remplacer même tous les autres rôles par des mannequins...

Voilà où nous conduirait fatalement la mise en pratique de la jolie thèse soutenue par le télégraphe. Halte là! spectateurs, prenez garde à vous!

∿∿ Si le : *Moi seule et c'est assez* est absurde lorsqu'il s'agit de théâtre, il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de peinture.

Au contraire.

Rien n'est plus curieux que de pouvoir étudier isolément l'œuvre d'un artiste, à condition, bien entendu, que cet artiste ne soit pas le premier venu et ait les épaules assez solides pour porter tout le poids de l'attention publique.

Dans une exposition individuelle, en effet, le critique tient toutes les pièces du procès sous les yeux. Il n'est pas distrait par des côte-à-côte qui, trop souvent, trompent sur la véritable valeur d'un morceau. Il n'a pas à compter avec les surprises du succès de hasard qui, parfois, va s'accrocher à une production médiocre et qui sera refusée ensuite à un tableau vraiment remarquable.

Dans une exposition individuelle aussi on peut suivre le développement individuel d'un même talent, comparer les résultats aux efforts, analyser avec méthode et prononcer un verdict motivé par un complet examen.

Ainsi l'a pensé Gustave Doré, qui réunit dans la salle d'exposition du cercle de la place Vendôme, non pas tout ce qu'il a produit (il lui faudrait le Champ-de-Mars pour cela), mais une série remarquable de tableaux, d'aquarelles et de dessins où la verve inépuisable du jeune maître s'affirme avec autorité.

Ce qui, avant tout, chez Gustave Doré force la sympathie et impose l'admiration, c'est cette volonté énergique dont rien ne peut ébranler la ténace persévérance. C'est aussi ce labeur infatigable d'un homme qui, au lieu de s'endormir sur les énormes succès de son début, semble toujours trouver qu'il n'y a rien de fait tant qu'il reste quelque chose à faire.

∿∿ Suite des animaleries dramatiques.

Nous avions eu des chiens à l'Odéon et au Théâtre-Historique.

Nous avions eu un éléphant à la Porte-Saint-Martin.

Nous avions eu un âne au Château-d'Eau.

Nous avions eu des poneys aux Variétés.

Il paraît que nous aurons des loups dans le futur drame de M. Sardou, intitulé *les Exilés*.

L'imagerie a popularisé la fameuse scène du traîneau courant à travers les steppes de la Russie poursuivi par une bande de loups affamés. C'est cette scène-là qui sera reproduite sur les planches.

On annonce déjà qu'on est en train d'apprivoiser les loups.

Je me demande, puisque les quadrupèdes sont appelés à jouer un rôle si important dans la littérature contemporaine, pourquoi on n'a pas encore eu l'idée d'instituer un Conservatoire animal. Les directeurs trouveraient là, chaque fois qu'ils en auraient besoin, un assortiment complet de sujets variés.

Il y aurait la classe des chevaux pour les pièces militaires, avec collection de coursiers dressés à sauver leur maître au milieu de la mitraille, et à reparaître au cinquième acte en le tenant entre les dents.

Il y aurait encore la classe des chiens allant chercher les héroïnes au milieu des neiges, sautant à la gorge du traître et l'étranglant pour les besoins du dénoûment.

Il y aurait enfin la classe des bêtes féroces, puisque, comme vous le voyez, la littérature dramatique du jour éprouve le besoin de réclamer leur concours.

Cela ferait bien sur les prospectus de notre Conservatoire, cette mention :

Choix de grands-premiers tigres, pour la province, au plus juste prix.

Les fauves n'en sont pas, d'ailleurs, à faire leurs débuts sur la scène. Nos pères ont conservé la mémoire des succès de terreur obtenus par Carter, dont les lions jouaient un rôle dans un mélodrame composé à leur intention.

Un de ces lions, qui était peut-être bien une lionne, sautait, à un moment donné, sur le théâtre, du haut d'une roche, pour voler au secours de son maître. Un frémissement d'horreur parcourait la salle à ce spectacle. Peut-être la salle aurait-elle moins frémi si elle avait su à quel point ces pauvres bêtes étaient inoffensives. Pour les forcer à s'élancer, on était obligé de leur administrer, derrière le théâtre, de fortes volées de coups de fouet.

Un jour même, dans une ville de province où Carter avait emmené sa troupe, il lui arriva une aventure du comique le plus imprévu.

Comme on répétait la fameuse scène du saut, la lionne, habituée à un espace plus vaste, prit trop bien son élan et s'en alla tomber dans la grosse caisse, qu'elle creva avec un bruit formidable.

La malheureuse, folle de terreur, resta sur place, tremblant de tous ses membres. On crut qu'elle allait s'évanouir comme une petite-maîtrese.

∿∿ A propos de férocité, on a beaucoup parlé d'un incident véhément qui s'est passé entre une artiste dramatique d'une pétulance excessive et un auteur dont l'honorabilité et le talent méritent toutes les sympathies.

Un rôle aurait été jeté à la figure de l'auteur par celle qui, oubliant ce qu'elle devait à un homme de

la valeur de M. Auguste Maquet, a oublié aussi ce qu'elle se devait à elle-même.

Ce n'est, par malheur, pas la première fois qu'une semblable escapade se produit.

Elle eut une première édition, il y a une vingtaine d'années, et ce fut Alexandre Dumas en personne qui servit de cible à la colère féminine.

Dans une de ses pièces, un rôle avait été distribué à Mlle X... Ne la nommons pas; elle est encore vivante, et son grand âge la protége contre notre divulgation.

Le soir de la première, Mlle X..., qui était protégée par un très, très-riche personnage, avait abusé des millions de son protecteur pour s'offrir une ovation à prix fixe. Les Romains, grassement rétribués, lui décernent à son entrée une salve furibonde de bravos, qui se répètent après qu'elle a dit quelques mots.

Le rôle étant de mince importance et le mérite de Mlle X... plus mince encore, le public se fâche et siffle, ce qui manque de faire tomber la pièce.

Le lendemain matin, Alexandre Dumas retire le rôle à la maladroite et le donne à une camarade.

Mais Mlle X... était douée d'un tempérament rageur. Comme on était en train de faire ce qu'on appelle au théâtre le *raccord*, elle arrive à l'improviste, bondit sur Dumas, qui était assis au milieu de l'orchestre désert.

Et v'lan! une gifle superbe!

Dumas, imperturbable, se retourne, et tranquillement :

— Vous voyez bien que j'ai raison, et que vous abusez de la claque.

∿∿ Scandale!

Il n'est bruit que d'une triste affaire de jeu dans laquelle un gentleman connu serait plus que compromis.

Il y aurait eu flagrant délit de tricherie et expulsion d'un cercle.

Ces scènes douloureuses se multiplient bien cruellement depuis quelque temps. La terrible passion du jeu va grossissant toujours le nombre de ses victimes.

Les uns y perdent leur fortune, les autres leur honneur. Est-ce là la moralisation qu'on nous avait promise lorsque les jeux publics ont été abolis?

Hélas! ce n'est pas seulement chez nous que les cartes exercent leurs ravages.

Un de mes amis, qui revient d'Amérique, me donne, sur les mœurs de là-bas, des détails bien étranges. Entre autres singularités, il assista un jour, dans une sorte de taverne-tripot, à la scène suivante :

Une partie d'écarté s'engage, avec parieurs de chaque côté.

L'un des joueurs, la première fois qu'il donne, retourne le roi.

Immédiatement, tous ceux qui avaient parié pour son adversaire, tirent ostensiblement leur revolver de leur poche!...

∿∿ Progrès, où t'arrêteras-tu?

Le monde médical est mis en émoi par une découverte nouvelle que le grec me permettrait d'appeler la *télesphygmographie.*

Un crâne mot! Pour l'amour de celui-là les *Femmes savantes* auraient embrassé au moins dix fois.

En langage plus simple, la télégraphie *sphygmique* est une invention qui, avec le concours de l'électricité, permet de constater à distance le nombre et la qualité des pulsations d'un sujet.

Savez-vous qu'il pourrait bien y avoir, dans cette façon de tâter le pouls à distance, le germe d'une révolution dans les mœurs médicales?

Voyez-vous des postes sanitaires installés sur divers points de Paris et mis en relations directes avec les lignes télégraphiques?

On se sent mal à l'aise. On entre au télégraphe. On dépose deux francs et on met son bras en communication avec le médecin de service.

— Docteur, est-ce que je n'aurais pas la fièvre? Voyez.

Lui regarde et répond.

Si c'est *non*, on s'en va rassuré.

Si c'est *oui*, on est prévenu qu'il faut se tenir sur ses gardes.

On rentre chez soi, on se couche et l'on appelle son médecin habituel.

Pour notre époque pressée, qui n'aime pas les non-valeurs de temps, ce serait un système précieux. Il faudra examiner la question de plus près.

∿∿ Le bruit s'en est répandu et le dilettantisme a tout de suite été en éveil quand il a appris qu'il serait question d'engager Nilsson au Théâtre-Lyrique pour une pièce nouvelle.

Ce serait, en effet, un coup de maître. Mais nous croyons savoir qu'on a été trop vite en besogne quand on a donné cette nouvelle.

Pour les étoiles, il n'y a plus guère de possible aujourd'hui que les représentations nomades. Aucun théâtre ne peut arriver à signer un engagement durable en présence des conditions que l'on fait aux célébrités pour une soirée isolée. Voilà Faure, par exemple, il s'était contenté d'appointements relativement très-modestes. Dans la tournée qu'il vient de faire, la moyenne de son bénéfice a été de neuf à dix mille francs par séance.

Comment veut-on ensuite qu'un ou qu'une artiste, pour gagner le quart de cette somme tout au plus, aille courir les risques d'une création nouvelle où le critique peut le traiter comme un débutant, où il joue peut-être sa réputation sur une carte, où il peut être solidaire de l'insuccès d'une partition inconnue?

Capoul a eu cette audace-là. Mais c'est tout à fait exceptionnel.

C'est la vérité, la vérité dure. Il faut nous résigner à ne plus voir, avant peu, que dans des représentations extraordinaires et fugitives, les illustrations de *primo cartello.*

Plus d'étoiles fixes, rien que des météores.

∿∿ Les oraisons funèbres ont plu sur la tombe de Chaix d'Est-Ange. On a trop longuement raconté la carrière du fameux avocat pour que nous y revenions; mais un de ses confrères nous raconte sur lui une anecdote authentique dont je ne veux pas vous priver, car elle est curieuse.

Chaix d'Est Ange, dont la réputation commençait seulement, avait plaidé pour un homme accusé de meurtre.

Il avait parlé avec une éloquence qui avait subjugué le jury, invoquant les antécédents irréprochables du prévenu, montrant, avec des larmes dans la voix, sa jeune femme et son jeune enfant qui attendaient avec anxiété le verdict.

Bref, il enleva l'acquittement.

Le lendemain, son client, remis en liberté, vient pour le remercier.

— Vous m'avez sauvé, et je...

— Je vous ai sauvé... oui..., mais si c'était à refaire, je ne me chargerais pas de votre affaire.

— Comment?

— Vous êtes coupable.

— Mais...

— Je vous dis que vous êtes coupable.

L'autre pâlit, se trouble... et avouant :

— A quoi avez-vous pu voir?...

— Vous m'avez laissé pleurer tout seul!

∿∿ Avant de terminer, je tiens à ouvrir une parenthèse pour faire remarquer à mes indulgents lecteurs que j'ai dans la présente chronique aquis un titre sérieux à leurs sympathies dont je suis sincèrement reconnaissant.

Le courrier que voici paraîtra le 23 décembre.

Et il ne contiendra pas une seule allusion aux cadeaux de Noël ou au réveillon, deux sujets dont j'aurais été en droit d'user à merci.

Si ce n'est pas là de la discrétion poussée jusqu'à l'abnégation!...

∿∿ Tout Paris a vu l'immense cage de bois et de verre qu'on a élevée au coin de la rue de Choiseul pour mettre à l'abri les ouvriers qui bâtissent là une immense construction.

Gavroche passait par là ce matin.

Il regarde ébahi ces murailles qui montent à couvert, et de sa voix gouailleuse :

— Tiens! une maison en chambre!...

PIERRE VÉRON.

AVIS

Nous croyons être utiles au public en le guidant dans ses choix d'étrennes utiles par la publication des comptes rendus des nouvelles publications illustrées et des spécimens de leurs gravures. Mais, éditeurs nous-mêmes, en feuilletant tous ces beaux livres, nous nous reportons malgré nous à notre propre journal, qui, lui aussi, forme à la fin de chaque semestre un très-intéressant volume, et nous devons avouer que la comparaison est quelquefois à notre avantage. Indépendamment de ses faits historiques, traités au jour le jour avec tant de talent par les mêmes illustrateurs, de ses remarquables portraits de célébrités, de ses nouveautés de toutes sortes, le *Monde illustré* contient des reproductions artistiques, tableaux, statues, monuments, objets d'art, aussi soignées, aussi parfaites que possible. Il nous semble donc qu'un abonnement au *Monde illustré* de six mois ou d'un an, donné comme étrennes, aurait le double avantage de rappeler toute l'année le souvenir de celui qui l'a offert, et d'enrichir celui qui le reçoit d'une collection qui, reliée, fait un magnifique album artistique, en même temps qu'un recueil intéressant.

Nous recommanderons en même temps la collection complète du *Monde illustré* depuis sa fondation, en avril 1857 jusqu'en juillet 1870, que nous venons de compléter.

Cette histoire en images, pour ainsi dire photographiée au jour le jour, devrait former le fond de toutes les bibliothèques des châteaux, des maisons de campagne, où la jeunesse, en se récréant, pourrait s'initier d'une façon absolument impartiale aux événements contemporains qui ne font jamais partie de ses études. Les bibliothèques des cercles populaires, des cercles du monde, des hôtels, des casinos, des paquebots à long trajet, devraient également offrir ce passe-temps, aussi instructif qu'intéressant, à leurs habitués ou à leurs hôtes.

Nous qui savons à peu près par cœur notre journal, nous nous égarons parfois dans nos recherches en suivant les péripéties de ces treize années si fertiles en événements. Nous suivons notre armée en Italie, en Chine, au Mexique et dans toutes les expéditions glorieuses de cette époque; nous assistons aux dernières luttes de la Pologne, aux gigantesques combats de terre et de mer de la guerre de la sécession; puis nous voyons naître, avec les défaites du Danemark et de l'Autriche, la grande puissance allemande; enfin nous arrivons, avec la France, à la grande Exposition de 1867.

Voilà pour les grandes lignes; mais que de faits viennent se grouper autour de ces événements! La liste des célébrités, des fêtes, des deuils, des voyages, des découvertes dans les sciences et dans les arts, des œuvres de maîtres aux théâtres, aux musées, aux expositions, enfin de tout ce qui surgit ou disparaît, hommes et choses, forme une encyclopédie du plus grand attrait.

Les écrivains comme les artistes qui ont reproduit ou commenté au jour le jour ce panorama de treize années ne sont pas les premiers venus; à côté des noms de Gavarni, Daumier, Cham, Gustave Doré, de Neuville, Daubigny, Morel Fatio, Bayard, Durand-Brayer, Morin, Godefroy Durand, Lix, Janet, etc., nous trouvons ceux de Jules Lecomte, George Sand, Théophile Gautier, H. Mürger, Méry, Gozlan, A. Daudet, P. Féval, Fulgence Girard, Vitu, L. Énault, X. Aubryet, Monselet, P. Véron, J. Noriac, A. de La salle, etc., etc.

Il y a donc non-seulement beaucoup à voir, mais aussi beaucoup à lire dans cette collection, qui nous est souvent demandée par nos abonnés nouveaux. Afin d'en rendre l'acquisition plus facile à tous, nous avons fixé le prix de ces vingt-cinq volumes à 150 francs.

Nous rappelons en même temps l'attention de nos lecteurs sur l'appréciation que fait M. Paul de Saint-Victor (page 398) sur notre magnifique album photochromique *les Mois*, d'après les dessins originaux de Giacomelli, dont le prix de 30 francs est réduit à 20 francs pour tout abonné du *Monde illustré*.


OMON BLAU

NOS GRAVURES

—

Noël!

La Nuit de l'Enfant, de M. Edmond Morin, est une légende trop connue pour que nous cherchions à la développer; le crayon est poëte universel quand il est manié avec esprit et talent. Cette gravure est d'ailleurs à l'adresse des chers bébés, qui, tous, ne savent point lire la prose ni les vers, à ces chers enfants frais et candides comme l'Enfant-Jésus, vers lesquels se reportent en ces jours toutes les tendresses, toutes les délassantes émotions de la famille.

—

M. Chaix d'Est-Ange

Le barreau français vient de perdre un de ses membres les plus éminents. M. Chaix d'Est-Ange, ancien bâtonnier, ancien procureur général, est mort vendredi soir, 15 décembre, à l'âge de soixante-seize ans.

Né à Reims le 11 avril 1800, il était le fils d'un procureur général, et venait à peine de débuter au Palais, lorsqu'il resta orphelin à l'âge de dix-neuf ans avec une jeune sœur et 600 francs pour toute fortune. Il se fit d'abord connaître dans quelques affaires politiques; celle des événements de juin 1820; celle de la conspiration du 19 août devant la Cour des pairs; celle des sergents de la Rochelle. La Révolution de 1830, qui prit au barreau tant d'hommes politiques, aplanit la route aux jeunes avocats, entre autres, à M. Chaix d'Est-Ange. Parmi les nombreuses et célèbres affaires qu'il plaida depuis cette époque, il faut citer le procès du parricide Benoît où, plaidant pour la partie civile, il eut l'honneur d'arracher l'aveu du coupable; l'affaire La Roncière; l'affaire du jeune Donon-Cadot qu'il sauva d'une accusation de parricide, et l'affaire Pescatore, à laquelle la question de validité, quant aux effets civils, du mariage religieux, donna un si grand retentissement.

Envoyé à la Chambre des députés par ses compatriotes de Reims en 1834, il fut réélu en 1837 et en 1844. En 1843, il était devenu bâtonnier. A la fin de 1857, il entra dans la magistrature comme pro-



M. CHAIX D'EST-ANGE, décédé à Paris, le 15 décembre 1876. — (Phot. Nadar)



ORIENT. — Arrivée à Constantinople des volontaires revenant de Serbie. — (Dessin de M. Valnay, d'après le croquis de M. Julien Viaud.)

cureur général près la cour impériale de Paris. Peu après, il fut nommé conseiller d'État; le 2 novembre 1862, sénateur; vice-président du conseil d'État le 18 octobre 1863, et chargé, le 5 octobre 1864, de présider la section des travaux publics et des beaux-arts. Promu, le 11 août 1858, commandeur de la Légion d'honneur, il devint grand-officier le 13 août 1861.

M. Chaix d'Est-Ange s'était retiré de la vie politique depuis de longues années et habitait, rue Saint-Georges, dans un hôtel dont il avait fait un véritable musée.

Retour des Volontaires à Constantinople

Les bataillons de soldats volontaires de Constantinople viennent de rentrer dans la capitale de la Turquie. Ces « braves » s'en reviennent dépenaillés et balafrés, mais toujours aussi fiers et aussi pittoresques. Ils étaient partis 1,600 et ils reviennent 1,510.

Des transports les ramènent en rade de Constantinople, et, depuis deux ou trois jours, de lourdes barques circulent sur le Bosphore, chargées de ces hommes à moitié sauvages.

Ces volontaires portent des drapeaux ornés de croissants et poussent des cris formidables en l'honneur d'Allah.

Le ministre de la guerre a reçu en personne ces deux bataillons, qui sont allés, avant de déposer leurs armes, faire dévotement leurs prières sur le tombeau de Mahomet le Conquérant. Ils ont promis de reprendre leurs armes au premier signal, en cas de besoin, et la « patrie » ottomane peut dormir tranquille tant qu'elle aura de pareils défenseurs.

LES MOIS — Décembre

Nous sommes heureux de constater, en terminant cette première série allégorique (1) par le triste hibou du triste mois de décembre, qu'elle n'a rencontré que des approbateurs. Voici, d'ailleurs, comment M. Paul de Saint-Victor, l'illustre critique d'art et de littérature du *Moniteur universel*, apprécie l'œuvre originale de M. Giacomelli, qu'on a eu le soin de photographier avant la gravure pour en faire les reports exacts à l'encre grasse qui encadrent, dans notre magnifique album LES MOIS, les sonnets en lettres historiées bleu et or de M. François Coppée.

« Un des chefs-d'œuvre du jour de l'an sera l'*Album des Mois*, exécuté sous la direction de M. Paul Dalloz, dans les ateliers photochromiques du *Moniteur universel*. Douze pages en tout, sans compter le frontispice, dont chacune contient une pièce de vers de M. François Coppée, encadrée par une grande composition de M. Giacomelli.

On pourrait appeler ce charmant recueil le Calendrier des oiseaux. Ce sont eux qui indiquent et personnifient les Saisons dans les dessins de l'artiste. Ne sont-ils pas en effet leurs images vivantes, leurs signes fatidiques, les prophètes ailés des phases du temps et de l'atmosphère? Les oiseaux volent de page en page, comme de branche en branche; ils se suspendent à la strophe; l'arbuste ou la haie familière leur tend sa feuillée du bord de la marge. C'est comme un doux gazouillement qui accompagne la parole, sans empêcher de l'entendre. — Janvier et Février les montrent engourdis sur les branches mortes, frileusement recroquevillés dans leurs plumes que la neige étoile. — Les giboulées de Mars ont chassé une volée de moineaux sous la corniche d'un vieil hôtel parisien. Ils s'y blottissent et ils s'y rencognent, gamins de l'air, effrayés par le martinet cinglant de la grêle, n'attendant que l'embellie d'un rayon pour reprendre leurs jeux aériens. — Avril sourit, une tiède haleine de printemps circule; ce sont alors des tire-d'ailes pétulants et des essors enhardis. — L'insecte a sa place au banquet de la nature renaissante: les lilas de Mai ploient sous des grappes de hannetons bourdonnants; l'un d'eux se risque sur le texte, ébloui sans doute par ses lettres d'or, et semble avidement en ronger un vers. — Les oiseaux reviennent accrocher leur nid aux feuillages de Juin en fleurs. — La caille surveille, en Juillet, sa couvée éparse essayant ses ailes. — Ils se baignent, sous le soleil d'Août, dans la source vive où trempent les glaïeuls et les campanules. — Septembre attroupe leurs becs maraudeurs sur les fruits rouges picorés. — Mais l'automne s'effeuille, le ciel s'assombrit, Octobre allonge ses brouillards sur la campagne refroidie: pas une mouche tout à l'heure pour nourrir leur aile et leur voix. Une corneille perchée sur une herse délaissée dans un champ désert, sonne de son cri sinistre, le glas de l'hiver. — Les prudentes hirondelles, averties par les ombres croissantes de Novembre, se lancent bravement dans la migration, à travers les filets flottants de la pluie qui semble serrer ses mailles pour les retenir. — La chouette seule, l'oiseau de mort, règne en Décembre, le mois noir: pas d'autre lumière dans les bois nocturnes que la rondeur phosphorique de ses yeux voraces qui guettent les mulots sortis de leurs trous.

Ce sont de vraies idylles au crayon que ces tableaux de la vie ailée, harmonieusement accordés au ton de la saison et du jour. M. Giacomelli a, au plus vif degré, le sentiment exact et la poésie des oiseaux. Il excelle, comme les artistes japonais, à saisir leurs fins mouvements, leurs jolis masques, leurs poses vacillantes, le sautillement de leur marche, le jet oblique ou droit de leur mignonne envergure. Il sait les grouper et les disperser, broder des ornementations luxuriantes et des arabesques féeriques avec les spirales et les enroulements de leur vol. Chaque feuillet ouvert vous donne l'impression d'une nichée surprise, ou d'un essaim qui s'envole au bruit du rameau que soulève la main d'un passant.

L'exécution est celle même de l'artiste: ce sont ses dessins originaux que l'admirable procédé photographique de M. Vidal transporte sur chaque page, sans interprétation, sans retouche, sans qu'un trait de son crayon, qu'une coloration de son estompe ait passé par l'atténuation ou par la licence d'un copiste. L'œil d'un expert, placé entre les compositions originales et ces reproductions surprenantes, ne parviendrait pas à les distinguer l'une de l'autre. Même souplesse moelleuse dans le modelé, mêmes jeux subtils des clairs et des ombres, même gradation des demi-teintes lentement et délicatement affaiblies. Chaque planche est un autographe signé de la main du maître, dans ses plus imperceptibles nuances. Le prestige du fac-simile ne saurait aller au-delà. On comprend les services que peut rendre à l'art un si merveilleux instrument. Ce que la typographie fait du manuscrit unique qu'elle reproduit à des milliers d'exemplaires, dans la littéralité de son texte, le cliché photographique de M. Vidal peut le faire de tous les dessins. Ils passeront de la main de l'artiste dans le portefeuille de l'amateur; ils y seront « en présence réelle, » en corps et en âme, pour ainsi dire, créés une seconde fois plutôt que reproduits. La lumière réalisera désormais pour les œuvres d'art le miracle de l'ubiquité. »

Voici qui, dans une nouvelle édition, compléterait à merveille la ravissante préface de M. Alphonse Daudet.

(1) Nous préparons pour la prochaine année des Mois d'un nouveau genre. Nous les appellerons provisoirement LES MOIS GASTRONOMIQUES, et nous nommerons, avant « la première », le nom des auteurs : Charles Monselet et Edmond Morin.

Les Élections présidentielles à New York

L'AGITATION causée dans la cité de New York par les élections présidentielles qui viennent d'y avoir lieu est loin d'être calmée, et l'on craint fortement qu'elle ne donne naissance à de sérieuses émeutes. Des deux côtés, la lutte a été plus que violente, ni l'un ni l'autre parti, comptant chacun sur le succès, ne voulant céder à son adversaire. Les démocrates, aussi bien que les républicains, étaient tellement confiants dans la victoire de leur candidat, qu'il ont dépensé 3 millions de dollars dans les maisons de jeu de la seule ville de New York; Morissey et Cᵉ ont perdu en paris 1,500,000 dollars; Johnson et Cᵉ, 100,000 dollars.

La veille des élections, les rues de New York ont été sillonnées par de nombreux cortèges, où figuraient des députations, des corporations, en costumes de toutes sortes, munies de drapeaux chargés d'inscriptions et de nombreuses torches. Un seul de ces rassemblements, composé de près de 50,000 personnes, est allé faire une ovation devant la demeure de M. Tilden, et a mis plus de trois heures pour défiler dans Union-Square. Le jour des élections, la foule qui stationnait devant les bureaux du *New-York Herald* et des autres journaux était énorme, toujours exaltée et prête à ajouter foi à toutes les fables qu'on lui débitait. De pareils rassemblements s'étaient formés devant les petites baraques construites provisoirement en planches de sapin, d'où l'on délivrait les bulletins de vote. La nuit, la population entière se portait devant les bureaux du chemin de fer d'Erié, sur les murs desquels on avait tendu un immense drap éclairé à la lumière électrique, et où on inscrivait les votes des Etats aussitôt leur réception. Dès qu'un nouveau résultat partiel y était ajouté, il était accueilli par une véritable tempête de hurrahs et de sifflets qui produisaient un vacarme assourdissant.

L'intérêt de ces élections reposait bien plus sur les formidables paris engagés que sur le résultat politique. De nombreux fraudeurs, qui s'étaient présentés aux polls sous le nom d'électeurs véritables, ou ceux qui, plus hardis, se prétendaient le droit de voter, furent arrêtés. A New York, ils furent réunis dans les nouveaux bâtiments encore inoccupés de la poste. Là, s'installa un commissaire judiciaire, assisté d'une force suffisante de police. Ce magistrat se faisait amener à la fois vingt-cinq délinquants dans une cour séparée de son tribunal improvisé par une grille, de telle sorte que l'ensemble présentait à peu près l'aspect d'une cage. La mine furieuse de la plupart des électeurs fraudeurs donnait à cette cage quelque chose de l'aspect de la prison de fer où logent les pensionnaires de Delmonico. Un vigoureux et rébarbatif gardien veillait sur le troupeau. Au milieu d'un profond silence, chaque prévenu, rapidement interrogé, rapidement convaincu d'avoir paru au poll sans droit, était, suivant son degré de culpabilité, ou renvoyé, ou confié aux soins des agents chargés de l'incarcérer.

Ces scandales électoraux paraissent avoir sérieusement affecté les patriotes américains, et, suivant les démocrates, ils sont une suite logique et nécessaire de la corruption générale qui a signalé la période de la présidence de Grant.

COURRIER DU PALAIS

La fermeté du jury. — Deux tentatives. — Intention bien marquée. — Premier et deuxième ivrogne. — Une session de mauvais présage. — Les bravades du crime. — En place pour le quadrille! — Il est bien temps! — Le commis fruitier. — Pour arriver au suicide. — La folie et les précautions d'un homme lucide.

Il serait, je crois, puéril de reculer devant la constatation d'un fait établi maintenant par de nombreux verdicts; le jury a peu à peu, et dans une période de temps très-limitée, substitué à ses tendances indulgentes une remarquable fermeté dans la répression des crimes contre les personnes. En vérité, je ne sais pas qui songerait à s'en plaindre, car il n'y a pas de plus haute et de plus exacte expression de l'opinion générale que le jury et les attaques féroces des malfaiteurs, les assassinats par colère, par vengeance, par passion, les manifestations d'un mépris de la vie humaine, parfois cynique et souvent inconscient, ce qui est plus triste encore; tout cela est bien fait pour expliquer ces rigoureux arrêts.

Ainsi il est bien rare, quand la victime d'une tentative d'assassinat a survécu, et surtout quand les blessures ont été insignifiantes, qu'une condamnation capitale intervienne. La cour d'assises de la Côte-d'Or avait à statuer, ces jours derniers, sur le sort d'un homme de trente-neuf ans, nommé Garnier, cultivateur, accusé de tentative d'assassinat sur la personne de l'adjoint au maire de sa commune. Celui-ci avait été témoin à charge dans trois affaires précédentes qui avaient abouti à des condamnations correctionnelles prononcées contre Garnier, à trois mois de prison pour coups portés à son beau-frère; à trois mois de prison pour avoir tiré un coup de fusil sur le garde champêtre; à un mois de prison pour outrage au même adjoint. Ce qui aurait dû lui servir de leçon ne fit que l'irriter davantage, et Garnier, rencontrant l'adjoint dans la campagne, lui tira un coup de fusil à courte distance. Il l'avait blessé; mais, ne le voyant pas tomber, il s'écria : «Ah! tu n'y es

pas? Eh bien, attends!» Et il tirait de nouveau sur lui quand un témoin releva brusquement le canon du fusil! Le verdict a été muet sur les circonstances atténuantes, et la cour a prononcé une condamnation à la peine suprême. Garnier est resté atterré.

Vous allez voir que ces rigueurs demeurent inconnues : un autre ivrogne, — car j'ai oublié de vous dire que Garnier était un ivrogne, — un autre ivrogne nommé Magnant, qui comparaissait devant la cour d'assises de la Charente-Inférieure, était bien instruit des dispositions du jury en général, et c'est en proie à de terribles appréhensions qu'il venait prendre place sur le banc des accusés, sachant que, dans la même session, deux condamnations capitales avaient été prononcés. Ah! nous parlions tout à l'heure de ce mépris de la vie humaine, qui se trahit par de cyniques bravades; en voilà un exemple : Magnant est âgé de quarante-sept ans; il passe sa vie à s'enivrer et à maltraiter sa femme et ses enfants. Il était en train de battre son fils, et la mère et la sœur du jeune homme étaient allées réclamer la protection du maire. Celui-ci étant absent, deux conseillers municipaux se présentèrent pour calmer Magnant. L'ivrogne alors tire de sa poche un revolver en s'écriant : « En place pour le quadrille!» Et, après avoir tiré un coup en l'air, comme pour mettre l'instrument d'accord, il fit feu sur les deux conseillers municipaux. L'un d'eux, atteint au bas-ventre, est mort de ses blessures; l'autre en a été quitte pour quelques grains de plomb dans l'épaule.

— Ah! je ne savais pas ce que je faisais, j'étais fou, je n'avais pas l'intention de donner la mort!...

Il est bien temps de venir dire cela devant le jury quand un honnête homme est couché dans la tombe.

Magnant est fort heureux et paraît fort heureux d'en être quitte pour quinze ans de travaux forcés.

Joseph Bosco, l'accusé qui a comparu devant la cour d'assises du Rhône, soutient aussi qu'il était fou quand il a frappé sa patronne de trois coups de hache. C'est un jeune Italien de vingt-quatre ans que les époux Merle, fruitiers à Lyon, avaient accepté comme garçon de boutique. Ils avaient eu l'imprudence de parler trop haut d'une somme de 5,000 francs mise de côté pour un achat important, et Bosco avait tout entendu. Un matin, le mari était allé recevoir des marchandises à la gare, la femme était occupée dans sa cuisine, quand Joseph Bosco, qu'elle entendait aller et venir sans concevoir le moindre soupçon, s'approcha d'elle et la frappa trois fois avec une violence telle, qu'un fragment du crâne resta adhérent à la hache dont il se servait. Il veut fuir; mais, pour cela, il lui faut absolument passer par la boutique, et précisément plusieurs acheteurs viennent d'entrer. Il monte alors dans sa chambre, et, après avoir lavé ses mains et jeté son tablier ensanglanté, il essaye de se pendre.

— Je suis atteint d'aliénation mentale, dit encore celui-là; j'ai agi sous l'empire d'une obsession qui est du domaine de la folie; ma raison et ma volonté n'ont aucune part dans cette horrible action, que je ne m'explique pas moi-même. Je voulais depuis longtemps me tuer; mais craignant de ne jamais trouver en moi le courage d'accomplir ce suicide, j'ai imaginé de commettre un crime pour me mettre dans l'impossibilité de reculer l'exécution de mon dessein!

Cette fois, je ne crois pas que l'on puisse accuser la littérature d'avoir fourni à l'accusé cette explication prétentieusement absurde. L'accusation lui a prouvé que, pour un fou, il n'avait manqué ni de précautions, ni de présence d'esprit. Ainsi l'on a trouvé sur lui une lettre qu'il avait écrite quatre jours avant le crime; elle était adressée à son patron, et il lui disait : « En revenant de mes courses, j'ai trouvé votre femme assassinée, et je prends la fuite de peur d'être soupçonné. Je reviendrai quand le coupable sera arrêté. » Evidemment cette lettre était préparée d'avance pour être mise à la poste quand le moment de fuir serait venu. Bosco s'était aussi précautionné d'un passe-port et d'un indicateur des chemins de fer. Naturellement, les médecins ont été unanimes pour le déclarer parfaitement lucide et parfaitement responsable; si bien qu'il lui est advenu la seule chose qu'il n'eût pas prévue et qu'il aurait pu prévoir : une condamnation aux travaux forcés à perpétuité.

PETIT-JEAN.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE LYRIQUE : *les Troqueurs*, opéra-comique en un acte, de Dartois, musique d'Hérold; *le Barbier de Séville*, opéra-bouffe en quatre actes, de Castil-Blaze, musique de Rossini. — THÉATRE-ITALIEN : Reprise de *Poliuto*, opéra en trois actes de Donizetti.

On joue, en ce moment, au Théâtre-Lyrique, *les Troqueurs*, d'Hérold. Cette petite partition, datée de 1819, n'a pas perdu tout son charme; mais comme il y a quelque chose des procédés du pastel dans ce tableau villageois, il faut reconnaître que le temps en a, par endroits, défraîchi les couleurs. La partie qui en est le mieux conservée est le trio entre les deux commères et le seigneur du village. Là, avec un intérêt extrême, on voit poindre le génie dramatique de notre grand Hérold.

La représentation se continue par *le Barbier de Séville*, de Rossini, chanté par Engel, Sotto, Lepers, Greese et Mlles Dalti et Girard.

Le chef-d'œuvre des opéras-bouffes vient de sonner ses soixante ans, et c'est par une espèce de miracle qu'il conserve encore sa grâce et sa fraîcheur juvéniles. Car que n'a-t-on pas entrepris pour nous en fatiguer les oreilles? On l'a parfois livré à de misérables voix qui y commettaient mille dégâts, ajoutant ici des vocalises inventées par le professeur du coin, retranchant plus loin une page d'une exécution périlleuse.

On y a taillé des quadrilles et des valses!

Il a été encore traîné sur toutes les scènes lyriques, et même sur celles qui ne l'étaient pas. A ne tenir compte que de nos souvenirs personnels, nous avons entendu *le Barbier de Séville* aux Italiens, au Théâtre-Lyrique, à la Porte-Saint-Martin (avec Capoul dans le rôle d'Almaviva), à l'Athénée, et jusqu'au petit théâtre-buvette Tivoli, dont la porte fait face à celle du cimetière Montmartre.

Il est à noter aussi que *le Barbier* fut représenté (une seule fois) à l'Opéra en 1853. Nous assistions à cette reprise fugitive, et nous avons le souvenir très-présent de l'embarras où se trouvaient jetés des chanteurs tragiques s'aventurant dans la comédie lyrique. Ils y mirent beaucoup d'amour-propre, de zèle et même de talent; mais quelle noble ampleur dans le geste pour se donner une taloche! quels accents solennels pour envoyer au parterre une bonne grosse plaisanterie! Des joueurs de trombone ne seraient pas plus empêchés s'ils voulaient souffler dans des galoubets.

L'expérience n'en fut pas moins curieuse. Elle eût été réitérée, si le ministère, pris de je ne sais quel scrupule, ne s'y fût opposé. Les rôles étaient ainsi distribués : Rosine, Mme Bosio; — Almaviva, Chapuy; — Figaro, Morelli; — Basile, Obin; — Bartholo, Marié.

Malgré tout, *le Barbier* est vivant et défie l'usure du temps.

« Quel que soit l'état de perfection auquel nous avons porté tous les arts (écrivait Stendhal, en 1823), il faut bien s'attendre que la postérité aura l'impertinence d'inventer aussi quelque chose. »

Ce quelque chose a été, en effet, inventé, mais n'a pu, si énorme qu'il soit, cacher aux yeux de la postérité les beautés du chef-d'œuvre de Rossini.

La comédie de Beaumarchais était prédestinée à la musique. Voici une liste de compositeurs qui, à divers degrés, en ont fait leur profit :

Paisiello, — Saint-Pétersbourg, 1780;
Benda, — Hambourg, 1782;
Schulz, — Reinsberg, 1783;
Nicolo Isouard, — Malte, 1796;
Rossini, — Rome, 1816 (première représentation à Paris, en 1819);
Dall'Argine, — représentation en Italie, il y a une dizaine d'années.

Il en est ainsi. Quelqu'un s'est trouvé pour *refaire* la musique du *Barbier*... Subissons notre temps!

— « Les morts vont vite! » dit la plus désespérante des ballades. Mais ce n'est pas une moindre désolation que de voir avec quelle rapidité les opéras les plus applaudis s'acheminent aussi vers le noir séjour de l'oubli. Sur les quarante-cinq ou cinquante partitions qu'à signées Donizetti, il n'en est guère que six ou sept sur lesquelles le temps n'ait pas déposé sa poussière. Que sont devenues les autres? Où les joue-t-on? S'il est quelqu'un qui en sache quatre notes qu'il se lève et me les dise!

Voulez-vous au moins savoir les noms de ces pauvres délaissées? Je pourrais vous les réciter, mais cela ne serait pas par cœur; il me faudrait ouvrir mes livres.

En revanche, il y a toujours beaucoup de vie dans *Lucie de Lammermoor*, dans *la Favorite*, *Don Pasquale*, et *Poliuto*, dans *Lucrezia Borgia* aussi, sans compter *la Fille du Régiment*, qui fait en ce moment ses preuves de longévité à l'Opéra-Comique. Donizetti a donc, en fin de compte, une situation très-sortable devant la postérité.

Poliuto, que nous venons de citer, a été chanté la semaine dernière au Théâtre Italien.

Pour faire plaisir à plusieurs personnes qui ont l'air d'y tenir essentiellement, nous voulons bien concéder que par endroits on peut relever des taches de vétusté sur cette partition qui compte près de quarante hivers. Mais nous ne pousserons pas plus loin la complaisance, et nous inviterons ces dilettantes moroses, ces tristes éplucheurs de doubles-croches à détendre leurs nerfs devant le sextuor du second acte de *Poliuto*, qui est une page magistrale, très-digne de figurer à côté, quoiqu'un peu au-dessous du septuor de *Lucie*.

Le *Credo*, qui vient ensuite, est aussi plein de chaleur et d'exaltation; c'est une de ces inspirations soudaines, de ces mélodies spontanées qui ne peuvent éclore que sous le soleil d'Italie. Et on en peut dire autant du duo de la prison qui est d'un si beau dessin mélodique! C'est dans ce dernier morceau que Mlle Borghi-Mamo et le ténor Aramburo ont donné le maximum de leurs voix si vibrantes et si richement timbrées. Le public les a rappelés.

ALBERT DE LASALLE.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

AVIS IMPORTANT

Les solutions et envois de problèmes doivent être adressés, directement et affranchis, dans la huitaine, à

M. P.-L.-B. SABEL,

Boulevard Magenta, 150, Paris.

PROBLÈMES

VI — ENFANTILLAGES

Nous prions nos jeunes lecteurs :

1° De former un adjectif de neuf lettres avec les trois mots suivants :

ELISE — PAR — TOI

2° Quand ils auront trouvé cet adjectif, ils devront chercher toutes les combinaisons de *mots* français ou francisés, y compris les noms et prénoms, les noms connus historiques et géographiques; mais à condition que chaque série contienne, comme dans les exemples ci-dessus et ci-dessous, toutes les neuf lettres (et rien qu'elles) contenues dans ledit adjectif; aucun mot ne devra se trouver en double :

RAT — OISE — PILE

VII — MÉTAGRAMME

(La première lettre change cinq fois)

CINQ CONSEILS EN CINQ VERS.

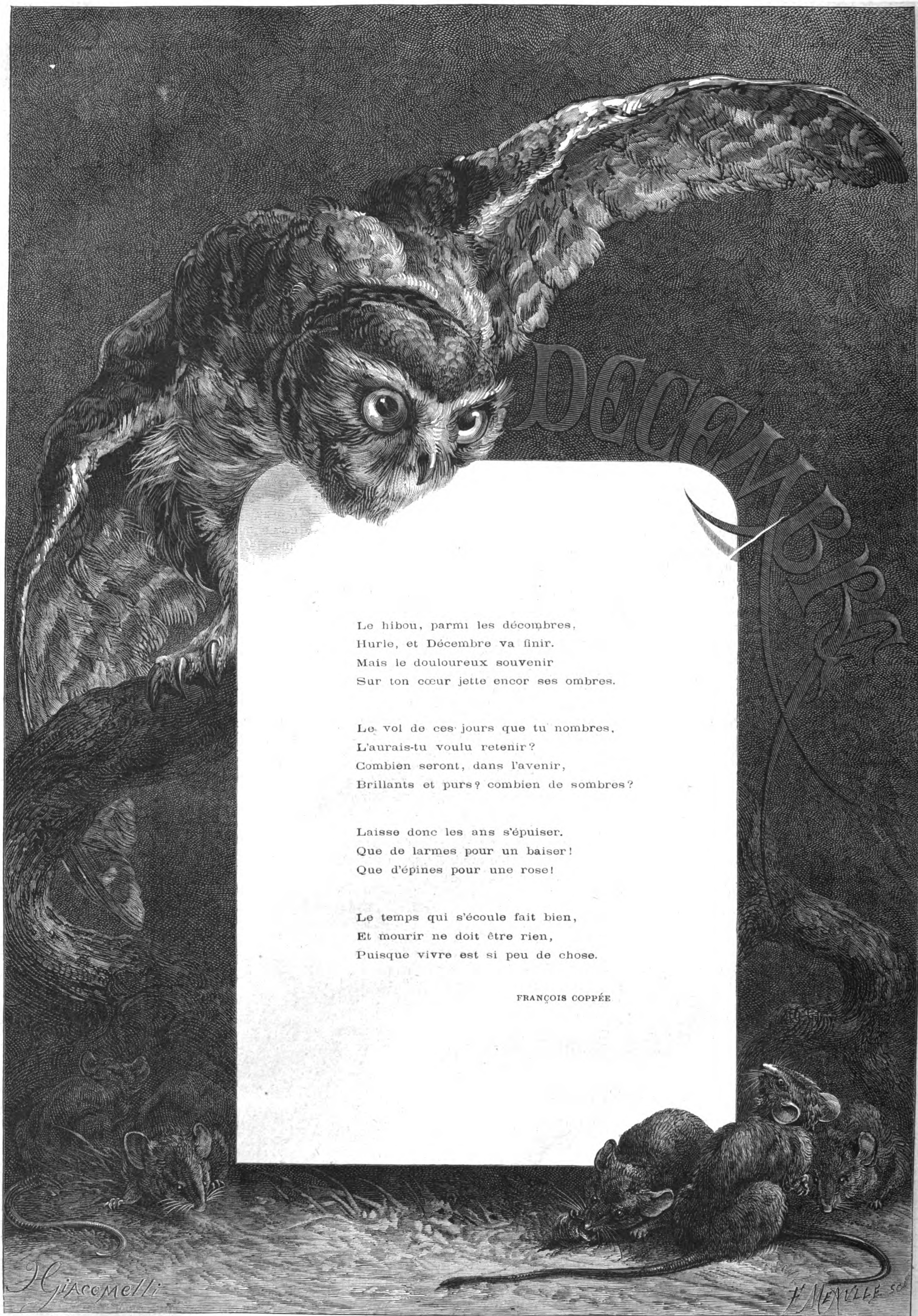
En mer, de mon premier surveillez le courroux!
Ah! n'arrê ez jamais mon second quand il roule!
De manger mon troisième, en été, gardez-vous!
Attendez à l'abri que mon suivant s'écoule.
Du produit du dernier toujours nourrissez-vous.

VIII — DOMINOS

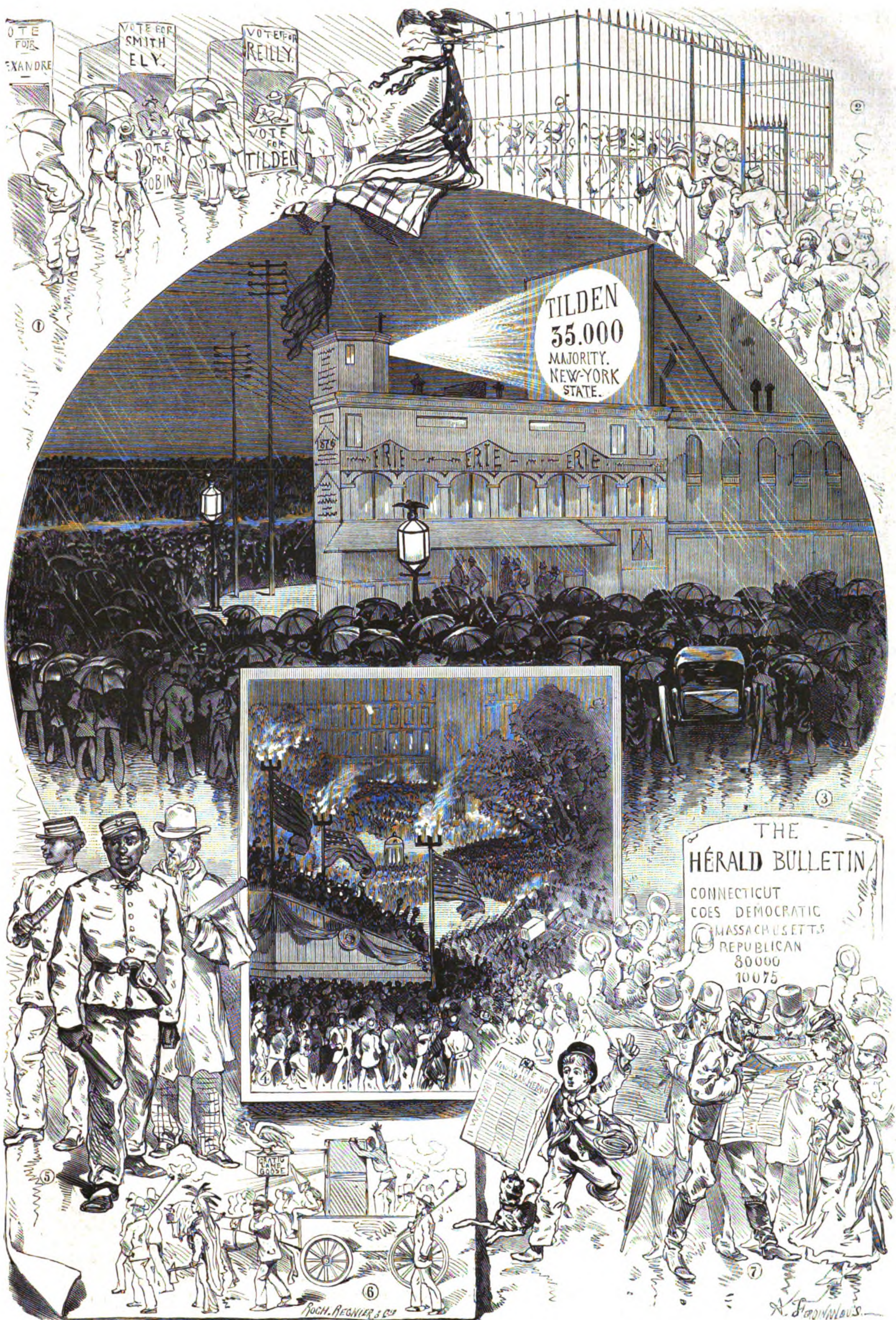
Avec les 28 dominos construire :

Un rectangle de 24 dominos, haut de 4 dominos, large de 3 dominos.

Mettre en saillie, aux quatre angles de sa largeur, les 4 dominos restants, lesquels devront être choisis parmi les 7 doubles.



DÉCEMBRE. — **Le Chant du Hibou.** — (Dessin de M. Giacomelli.)



1. Distribution des bulletins de vote. 2. Emprisonnement à la poste des individus ayant voté frauduleusement. 3. Affichage des résultats de l'élection à la station d'Erie. 4. Une démonstration aux flambeaux dans le Grand Strand et Union Square. 5. Policemen. — 6. Défilé des corporations. 7. La foule aux abords du « Herald Bulletin ».

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE. — Les Élections présidentielles à New York. — (Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis de M. G. R. Halm.)

Disposer ces 28 dominos de façon que les 8 quatre (en 7 dominos), soient réunis au milieu de la figure et forment à leur tour un petit rectangle, haut de 2 dominos et large d'un seul; que les autres dominos restants forment entre eux des carrés de 0, 1, 2, 3, 5, 6, sans qu'aucuns carrés semblables soient à côté l'un de l'autre et qu'en outre les additions des points portés sur les lignes horizontales donnent, de gauche à droite :

8, 18, 34, 40, 30, 22, 12, 4 = 168 } Points
Et celles des verticales de haut en bas : } du jeu
32, 32, 14, 14, 20, 20, 18, 18 = 168 } entier.

IX — ÉNIGME

Je suis d'une nature à peu près sans pareille,
On me met dans un livre; on me vend en bouteille.
Je suis impondérable et je suis un produit.
Celui qui ne m'a pas croit m'entendre la nuit.
On me dit fort malin et souvent très-habile.
Capricieux chez l'un et chez l'autre facile.
Paul m'a bon, Pierre faux; mais ne m'a pas qui veut;
Même avec tout son or un Crésus ne le peut!
Vous me possédez tous (du moins je le suppose),
Je serai, dans huit jours, mieux fixé sur la chose.

X — SIMPLE QUESTION

Envoi de deux abrutis de la Tour-Saint-Gélin (Indre-et-Loire) :

Quels sont les trois *nombres* entiers et différents l'un de l'autre, dont la *somme*, multipliée par le *premier nombre*, donne un *produit*, lequel, multiplié à son tour par le *deuxième nombre*, donne un autre produit qui, multiplié lui-même par le *troisième nombre*, forme le millésime de la présente année en *ajoutant* au *dernier produit* obtenu, le *carré du premier nombre augmenté du produit* de la *somme* des *trois nombres* par le *premier?*

XI — POLYGRAPHIE DU CAVALIER

			MON	AUX	EUX	QUAN			
			LORS	DON	PRE	JEUX			
			RE	DE	EUX	CI			
PREN	LA	PHE	A	QUON	JOY	MI	DE	AUX	VI
CEE	SU	AP	FOIS	ME	PRE	CI	EUX	ER	AI
A	DLE	PRA	PRE	TRE	PEUT	EST	CI	ENT	LER
LE	SEN	TOUT	DES	TI	LE	SE	AL	UN	VOI
			TRAI	LA	ME	LON			
			QUER	SIN	ME	CA			
			COND	LIN	TOUT	E			
			LIN	SUR	RAC	LER			
			TE	SE	SI	MON			
			TER	E	PAR	TE			
			MON	PA	PAR	TROI			
			AIRE	RE	RE	FOIS			
			DOUX	DE	MON	ET			

LA CROIX

Charade

Problème syllabique sur un Echiquier fantaisiste de 88 cases, donnant un joli dessin composé de 4 chaînes formées de 22 pas de Cavalier chacune, indépendantes l'une de l'autre.

Solutions des Problèmes publiés dans le numéro du 9 décembre 1876 (1026)

I	II	III	IV
		L	1 + 2 + 3 = 6
M O N D E	T	R O T	6 × 6 = 36 qui
O P I U M	L A	R O S E A	suivi de 6 donne
N I T R E	M A I	L O S A N G E	366, nombre de
D U R E R	L A I T	T E N I A	jours de l'année
E M E R I	T A I T I	A G A	1876, qui est bis-
		E	sextile.

V — LE CHATEAU-FORT

L'on me trouve parfois dans le sein d'une pomme.
Prenez garde, en hiver, à mon entier, brave homme,
Si, désireux de vivre, il ne vous sourit pas
Que mon second trop tôt sonne votre trépas.

(VERGLAS)

SOLUTIONS JUSTES

Les douze premiers solutionnistes ont trouvé les cinq problèmes et sont arrivés les premiers (en tenant compte des distances). — (S'ils se maintiennent dans cette situation jusqu'au mois de décembre 1877, ils auront gagné les primes; mais, d'ici là, il peut venir d'autres concurrents pour les leur disputer.)

1er, G. E., Paris, r. de Milan; — 2e, E. Orbal, Paris, — 3e, F. Lefebvre, Paris; — 4e, les Œdipes de la *Valeureuse* (Cherbourg); — 5e, Le Chesne, Charenton-le-Pont; — 6e, Louis Félix, Landrecies, sergent-major au 73e de ligne; — 7e, d'A. de B., à Alger; — 8e, le Cercle des Grands-Crevés de Lorient; — 9e, A. Neyronis, à Saint-Gobain; — 10e, Parizon et Paggi, Bruxelles; — 11e, Ch. Brélaz, Genève; — 12e, L. Noblet, Lausanne.

Ont ensuite trouvé les cinq problèmes : E. Dufay, à Cueilly; E. Pennetier; Mimi; Dr J. Pelletan; Dumarais; Cold-Cream; Nimay; Bibi; Madelaine; H. D., de Douai; un oisif; Hébert; Tixier; Pavé; Job; Totor; un bon papa; Maria; A. Alleman; M. Tarneaud; Cothereau; Leconte; celui qui cherche; Papa de Doullens; Henry d'Escure; Talk; café Courtin; les officiers du cercle de Medy-Haut; le cercle de l'Union, à Givors; Victor Doudain; Triboulet; café Victor; Ad. Turdot; Emile Loradoux; E. J., à Marseille; Bleuet; d'Opoeteren, de Liège; A. Chapuis; Cercle des Imbéciles; Ledrappier; G. B.; veuve Cagnotte; Castor et Pollux; Blanche-Bidard; Carolus; Quelquejeu; cercle le Bouchon; la nièce du président P., à Orléans; Nicolas, de Rouen; Bédégé; G. Benezech; Louis de Croze; L. Péret; Oméga; M. et L. Garceau; Fleury; Yassorb; J. Lachaire; E. Bataille; E. Juffé; Ernest L.; les Marmousé; Rodilihp; Rick de la Chenetaye; Neudelt; Mourad de Folembray; E. G. C. R.; Kassioph; E. d'IPE; Deleuze de Saint-Gilles; café Nandy, à Tarascon; A. Guigou; E. Simonard; le Cuirassier du Café suisse, Trekindon-Lambertaux; F. Terrasse; café Martin, à Auxerre; Yrdnab; Baudemant; cercle Agramon; café de France, à Limoges; cercle Bonnet, à Revel; Ch. Giresse; G. Albrieux; P. P., à Angers; cercle du Progrès, à Cette; J. Alciatore; Satragno; les trois Édouards; quatre ânes de Montmartre; G. Moret; Heuca; Dr Hébert; Mlles Miran du Rayet; Léon Lechenaut; P. J. B.; X. P., les sorciers; Ch. Marchand; Jacquemin; Molez, à Reims; E. B. des Œillets; Héva Robumi; Kalupso; J. Jouve et S. Richard; une réunion de ratés; Mme Gaston; M. Lacarau; M. B. et V. G.; Brichard; Jos. Rais; le cercle de l'Ordre, à Tonneins; Launay; Charpentier; Algranval; Eureka; un Alsacien, à Roubaix; cercle des Alpes, à Digne; Michaine, à Lyon; le Dernier philosophe; Menois; les Anglais du café du Port, à Dunkerque; Le Maistrich, café du Mirail; Jaeger, à Versoix (Suisse); Acerta, à Douai; Jocelyn; le café Brunet, à Digne; Parfait, d'Arras; Salon Dunkerque; café de la Place-d'Armes, à Roanne; P. S. et L. A., du café du Commerce, à la Chaudefonds (Suisse); René de Chartronière; Cercle philharmonique de Jarnac; Ecole de tir de la Valbonne; H. Rué; Cercle musical d'Aubenas; B. Courres d'Aures; Torre frères; Lafon et Cordier; Tillet; Poullain; les amateurs de la Croix-Blanche, à Balan; Koudso-Ley; Juhan; Rouquier; Féral; Huguenin.

(*La suite de la liste des solutionnistes au prochain numéro.*)

P.-L.-B SABEL.

LES LIVRES NOUVEAUX

Venise. — *L'Histoire, l'Art, la Ville et la Vie*, par Charles YRIARTE. — *Le Doge Pascal Cicogna. — Le Bucentaure. — La Présentation de la Vierge au Temple.*

L'écrivain auquel on doit *la Vie d'un patricien de Venise au seizième siècle*, qui a fait ses premières armes ici même dans les premiers numéros de cette publication et nous a donné pendant onze années une collaboration assidue, s'est voué depuis quelques années aux études historiques et artistiques. Il se présente aujourd'hui avec un volume in folio qui ne contient pas moins de 400 gravures, et s'est proposé de faire un guide vivant et raisonné de *Venise* pour les gens du monde. Il a voulu peindre et la ville et la vie tout en disant l'histoire; le passé, tout en expliquant les origines authentiques des chefs-d'œuvre qui se présentent à chaque pas à l'admiration des voyageurs.

L'énoncé seul de ses chapitres dans dans le plan du volume : l'Histoire, — le Commerce, — la Navigation, — l'Arsenal, — le Rialto, — l'Architecture et ses transformations successives, — la Sculpture, — les Tombeaux, — les Lombardi, — le Léopardi, — le Vittoria,— la Peinture, — la Littérature, — la Typographie, — le Verre, — la Mosaïque, — la Dentelle et le Costume, — enfin la Ville et la Vie. Si on considère que 400 gravures sont répandues dans le texte, naturellement reliées au corps même de chaque chapitre, on comprendra quel vaste tableau d'ensemble M. Yriarte présente aux lecteurs.

Nous n'avons pu extraire, à notre grand regret, qu'une des illustrations qui ornent le livre.

Le *Bucentaure* est la reproduction exacte du fameux navire sur lequel le doge, aux jours de fête, franchissait la barre du Lido pour aller en grande pompe épouser l'Adriatique. Il faut dire qu'il ne reste absolument plus rien du dernier *Bucentaure*, et le musée de l'Arsenal de Venise ne contient que quelques fragments de l'avant des grandes galères. Les gravures du quinzième et du seizième siècle, qui en ont conservé la fidèle image, sont très-nombreuses, et il existe à l'Arsenal un modèle qui a permis à l'auteur de faire graver cette illustration. Les plus grands artistes de Venise collaboraient à la construction du *Bucentaure*; on croit qu'Alessandro Léopardi avait donné la maquette de celui qui fut construit à la fin du quinzième siècle, et, quant au Vittoria, il est positif qu'il avait sculpté en bois l'avant des grandes galères d'apparat.

Le jour de la *Sensa* où le doge allait épouser la mer en jetant son anneau dans les flots, c'étaient les ouvriers de l'Arsenal qui servaient de rameurs, c'était leur privilège. Le pilote était le chef des patrons de l'Arsenal, le *grand amiral*; il guidait la nef, et, comme il s'engageait à ramener la Seigneurie saine et sauve, il avait le droit d'exiger, si le temps était menaçant, qu'on ne dépassât point la barre du Lido. Une fois dans l'eau de l'Adriatique, au bruit des bombardes, des vivats, des cloches de Venise et de celles des îles, aux cris de *vive Saint-Marc!* poussés par un monde de spectateurs qui glissaient sur les eaux dans des galères d'apparat, dans des gondoles et des *bissones* magnifiquement ornées, le *Bucentaure* tournait la poupe vers la mer, et tout le monde, la tête nue, assistait à la cérémonie symbolique. Le patriarche, quittant son siége à baldaquin d'or et de pourpre, prenait l'anneau sur lequel on avait gravé le livre de Saint-Marc et le lion, et le bénissait, épanchant dans les flots un vase plein d'eau lustrale au lieu même où devait tomber la bague, et la remettait au doge, qui, par un beau geste, la jetait dans la mer en signe de domination.

C'est ainsi que M. Yriarte suit à chaque pas l'histoire et remonte aux sources, appuyant chaque gravure d'un commentaire, instruisant le lecteur, tout en le charmant, et faisant enfin un tableau complet de cette prestigieuse Venise, autrefois si puissante, si riche et si belle, si triste aujourd'hui, mais toujours pleine de charme pour le voyageur.

LEO DE BERNARD.

La Nature, revue des Sciences illustrée, publiée par GASTON TISSANDIER. — G. MASSON, éditeur.

Parmi les plus beaux livres de fin d'année, nous mentionnerons les deux nouveaux volumes de *la Nature* que rédige M. Gaston Tissandier avec le concours d'un grand nombre de savants. Ils ne comprennent pas moins de 600 gravures qui accompagnent une série variée de chapitres sur toutes les branches de la science. On y trouve comme rédacteurs les noms les plus autorisés : MM. le Dr Bertillon, Blerzy, Ch. Boissay, Breguet, Dehérain, Flammarion, Amédée Guillemin, Hamy, de Luynes, Margolle, Stanislas Meunier, Oustalet, Planté, Wurtz, Zurcher, etc. Les volumes de *la Nature*, tout en étant sérieux et éminemment instructifs, n'en forment pas moins une collection remplie d'attrait, une vaste encyclopédie de la science et de ses applications. Nous leur empruntons deux gravures que nous accompagnons de quelques lignes de description.

UN MONTREUR D'OURS TSIGANE. — La Serbie et la Roumanie, d'après M. Ohédénare, ne comptent pas moins de 230,000 de ces tsiganes qui alimentent ces bandes de bohémiens errants, s'étendant parfois jusque dans nos régions. Ils sont forgerons, ménétriers, chaudron-

niers, et souvent bateleurs ou montreurs d'ours. Ceux-ci vont prendre de jeunes ours dans la montagne, et ils leurs apprennent à danser, en les plaçant sur une plaque chauffée.

Amsterdam et Venise est le titre du nouveau livre que vient de publier, à la librairie E. Plon et Cie, de Paris, l'un de nos collaborateurs bien connu par ses études sur la Hollande.

Quels rappports existent entre ces deux cités également célèbres? quels contrastes offrent-elles? voilà ce que s'est demandé M. Henry Havard, après les avoir étudiées — sur leur sol; — séduit par le piquant d'une semblable thèse, il s'est laissé entraîner à écrire un gros volume, quittant parfois la plume pour le crayon, afin de mieux accentuer ses impressions.

Le travail qui a tenté M. Henry Havard n'était pas sans périls. Ce n'est pas chose aisée de fixer l'attention du lecteur, 500 pages durant, par un parallèle entre deux villes, quelque intéressante qu'en soit l'histoire.

L'auteur fait d'abord connaître, par de sérieuses études, le passé et le présent de ces deux capitales et les compare. Il montre Amsterdam et Venise placées l'une et l'autre au fond d'un golfe à la base d'une presqu'île, et devant à cette situation exceptionnelle la prospérité inouïe qu'elles ont trouvée dans le commerce maritime : toutes deux se sont illustrées par les exploits glorieux de leurs grands amiraux, et elles sont restées célèbres, grâce à une gloire plus féconde et plus durable qu'ont répandue sur elles les illustres artistes qui vécurent dans leurs murs.

Mais quelque attrait que puisse trouver dans ces rapprochements le savant, le penseur ou l'artiste, cela ne suffit pas toujours pour attacher le plus grand nombre des lecteurs. Il y a plus d'une difficulté à vaincre, et c'est de ces obstacles que M. Henry Havard a très-habilement triomphé.

Son livre est semé d'anecdotes curieuses, de traits piquants de mœurs, de peintures, d'usages bizarres, qui tous, recueillis sur les lieux, sont racontés dans la note juste, tantôt avec un charme plein de sentiment, tantôt avec une pointe de douce satire ou un entrain humoristique d'artiste. Il est ainsi permis au lecteur de se reposer par moments du sérieux d'études purement historiques ou esthétiques et de les mieux goûter et apprécier.

Ajoutons que les nombreuses gravures qui divisent le texte, et parmi lesquelles nous avons extrait celle que nous publions aujourd'hui, contribuent à délasser l'esprit en occupant les yeux.

Tout a été réuni pour que ce volume, qui est imprimé avec luxe, et contient de belles eaux-fortes de Léopold Flameng et Gaucherel, réponde au précepte d'Horace : *utile dulci*, joindre l'utile à l'agréable, afin d'instruire en amusant.

Nos petits rois, fables et poésies enfantines, **par M. Henri Jousselin**, conseiller à la cour d'appel de Paris, avec illustrations de Gustave Doré, Bertall et Yan'Dargent. — 1 vol. in-8°, chez Garnier frères.

M. le conseiller Jousselin pense, et avec raison, que la justice, si grave qu'elle soit, n'exige pas des serviteurs exclusifs, et qu'un magistrat peut très-bien concilier le culte des Muses avec celui de Thémis.

Aussi M. Jousselin, après avoir publié, il y a quelques années, une remarquable traduction en vers des *Mélodies irlandaises* de T. Moore, s'est mis à rimer pour les enfants une série de petits poëmes pleins de charme, d'amour intime et de sensibilité paternelle, qu'il a publiés successivement en 1872 et 1874 sous les titres de : *Les Enfants pendant la guerre* et *les Enfants pendant la paix*.

« M. Henri Jousselin excelle à mettre en scène ces jolis et aimables personnages aux cheveux d'or et aux lèvres roses que dédaigna l'antiquité éprise de la force triomphante, et qui sont la création et la conquête de la poésie moderne. Leurs étonnements naïfs, leurs réparties, leurs mots heureux, leurs raisonnements empreints d'une logique parfois embarrassante et d'une curiosité souvent *terrible*, ont rencontré dans M. Jousselin un observateur attentif et un fidèle interprète; il les a recueillis en des petits vers élégants, faciles à retenir, et dans un langage dont la grâce ingénue révèle un admirateur sagace de La Fontaine et des vieux maîtres français. »

C'est ainsi qu'un des beaux esprits de ce temps, M. Théodore de Banville, s'exprimait à propos de ces deux volumes, qui ont valu cette année à leur auteur la médaille d'honneur de la *Société nationale d'encouragement au bien*.

On peut, sans témérité, prédire au nouvel ouvrage que M. le conseiller Jousselin publie sous le titre de *Nos petits rois* le même succès qu'à ses prédécesseurs.

Chaque petit poëme est accompagné d'une gravure de Doré, ou de Yan'Dargent ou de Bertall. Nos petits rois aiment tant les images! Il faut bien subir leur irrésistible empire.

Nous n'hésitons pas à recommander, pour étrennes, **La Mosaïque**, ouvrage hors ligne honoré d'une souscription du Ministère de l'instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts et adopté par les commissions des bibliothèques scolaires et de l'enseignement primaire. (*Voir aux annonces.*)

La librairie POUSSIELGUE Frères offre aux personnes qui désirent donner des étrennes sérieuses un choix considérable de bons livres. D'abord les *Œuvres du P. Lacordaire; le Christianisme et les Temps présents*, de M. l'abbé Bougaud; les *Œuvres de M. Nicolas*. On y trouve aussi un grand nombre de biographies : entre autres les Histoires de *sainte Chantal*, de *sainte Monique*, de *Marguerite-Marie*, par M. l'abbé Bougaud; celle de *sainte Paule*, par M. l'abbé Lagrange; celle de *Mme Barat*, de *saint Ambroise* et de *saint Jean*, par l'abbé Baunard; la *Vie du P. Lacordaire*, par le P. Chocarne, et une *Vie de saint Alphonse de Liguori*, précédée d'une lettre de Mgr d'Orléans.

Les archéologues y trouveront les *Caractéristiques des Saints*, par le P. Cahier, et les musiciens amateurs de musique sérieuse les *Mélodies religieuses*, de G. Duprez.

Enfin les mêmes libraires ont édité une très-belle traduction de l'*Imitation*, faite dans la belle langue du dix-septième siècle. Édition de luxe pour cadeaux et petite édition avec réflexions tirées des œuvres de Bourdaloue pour lectures pieuses. (*Voir aux annonces.*)

Le *Magasin d'éducation et de récréation* couronné par l'Académie, a démontré aux familles françaises qu'une œuvre collective qui offre à ses jeunes abonnés la primeur des meilleurs ouvrages d'écrivains comme Jules Verne, P.-J. Stahl, Jules Sandeau, E. Legouvé, Victor de Laprade, Lucien Biart, Bentzon, et pour les sciences, de MM. Egger, Grimard, J. Macé, pour ne citer que ceux-là, n'a pas pour abonnés l'enfant seulement, mais la famille tout entière. De là, la fortune méritée de ce précieux recueil. M. Hetzel et ses collaborateurs ont enfin obtenu cet inappréciable résultat d'établir un lien commun de saines, d'instructives et de très-amusantes lectures entre les membres d'une même famille, et de chasser ainsi le vide et la banalité des entretiens du foyer. — L'année nouvelle apportera aux lecteurs du *Magasin d'éducation et de récréation* un ensemble d'œuvres nouvelles à faire envie aux plus importants recueils : *Hector Servadac*, voyages et aventures à travers le monde solaire, par Jules Verne; — *Voyages dans un parc*, par Lucien Biart; — *Béquillette*, par E. Legouvé; — *le Petit Garde-malade*, par V. de Laprade; — *les Aventures d'un grillon*, par le Dr Candèze; — *l'Alphabet et le Papier*, par Egger; — *la Petite Ramasseuse de cendres*, par Bentzon; — *Maroussia*, par Stahl; — *Nos jardins*, par Henry Fauquez, etc. — L'abonnement peu coûteux d'un an au *Magasin d'éducation et de récréation* (14 fr, pour Paris; 16 fr. pour les départements; 17 fr. pour l'union postale) est un cadeau qui se renouvelle de quinzaine en quinzaine, et dure ainsi pour le jeune abonné toute l'année. C'est un complément d'étrennes très-apprécié de l'enfance et de la jeunesse. Nous ne saurions trop le recommander aux pères et aux mères de famille qui ont à cœur l'éducation morale et l'instruction de leurs enfants : c'est un ami sûr à mettre entre leurs mains.

De très-beaux livres d'étrennes viennent d'être mis en vente par la librairie E. Plon et Ce. Parmi ces ouvrages tout nouveaux et d'un vif intérêt, signalons : *Amsterdam et Venise*, d'Henry Havard, un volume enrichi d'eaux-fortes de Flameng et Gaucherel et de nombreuses gravures sur bois; — *Bêtes et gens*, contes humoristiques à la plume et au crayon, par Stop; — les *Contes de ma mère*, recueillis et illustrés par Bertall; — les *Amateurs d'autrefois*, de Clément de Ris, avec eaux-fortes; — le *Journal de Marie Edmée*, — et l'*Histoire des Littératures étrangères*, de M. Bougeault.

A la même librairie se trouvent : le *Voyage autour du monde*, du comte de Beauvoir; l'*Écorce terrestre*, de M. With; — la *Comédie de notre temps*, et la *Vie hors de chez soi*, de Bertall; — la jolie collection de *Classiques français*, des bibliophiles; — l'*Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par Mgr Dupanloup; — et l'excellente *Histoire de France*, de M. Dareste, qui a obtenu deux fois le prix Gobert.

Autrefois, dans une confiserie, on se bornait à vendre des bonbons renfermés dans de modestes sacs en papier plus ou moins bien glacés. A présent, une confiserie est devenue une sorte de musée tout rempli d'objets élégants et gracieux, dignes de figurer sur les étagères à côté des objets d'art.

Après qu'on a mangé les bonbons, on conserve comme ornements les coffrets, les paniers, les miroirs et les coupes qui les cachaient sous leurs arabesques et leurs dessins capricieux. C'est la maison Siraudin, *rue de la Paix*, qui a inauguré ce progrès, et inventé tout exprès les jolies choses exposées dans sa montre et ses salons. Cette maison, justement renommée, a inventé le *miroir vide-poche*, une merveille qui sait unir l'utile à l'agréable. Qu'on se figure un coffret avec un dessus de glace. La glace est encadrée dans un fouillis de satin capitonné. Le coffret se développe et forme une poche dans laquelle une femme peut serrer ses bijoux et tous les petits objets qu'elle a coutume de porter sur elle. Il faut citer aussi *la coupe en satin brodé or*, qui produit beaucoup d'effet, et suffit pour orner le dessus d'un meuble. Dans un autre genre, il y a *la coupe en paille d'Italie brodée* en soie aux couleurs éclatantes; puis *des paniers en filigrane doré* avec plateau en cloisonné. Rien n'est plus opulent à l'œil que ces deux sortes d'objets.

On passe de surprise en surprise dans les salons de la confiserie Siraudin. A côté de ces futilités élégantes, il s'en trouve d'autres d'un genre tout différent; citons d'abord les *paniers de chats* : d'un panier de forme particulière s'échappent des têtes de petits chats, plus éveillés que les souris qu'ils vont attraper. Des chats, on passe aux oiseaux, et on aperçoit un magnifique perroquet, plus fier de son beau plumage en chenille qu'un paon ne l'est de sa queue; il se dresse au milieu d'un encadrement en satin tilleul, relevé par un bouillonné de satin vert. Cet oiseau forme à lui seul toute une volière. Enfin, dans une autre salle, se trouvent des chapeaux et des paniers remplis de bonbons. Après qu'on les a mangés, on a un chapeau de feutre garni de beaux rubans; puis en dépeçant les paniers, on y trouve une ceinture garnie d'un gros bouquet qui peut aller avec des robes de toute nuance.

Nous n'en finirions pas si nous voulions inventorier tous les colifichets élégants de la *maison* Siraudin. C'est pourquoi nous allons dire un mot des bonbons. Les dragées, les pralines, les marrons glacés règnent toujours. Quant aux fruits confits, on est parvenu à leur conserver toute leur saveur. Quand on les mange, on est tenté de croire qu'on vient de les cueillir sur l'arbre. Parmi les bonbons à la mode et qui font fureur, il y a les *Capoul*, une bouchée délicieuse, fondante, parfumée, et qui ne fait point de mal à l'estomac. Qu'on se figure la fraîche et douce voix de ce ténor ayant pris une forme. Les *Capoul*, c'était inévitable, se vendent dans des boîtes illustrées de gravures, représentant Paul et Virginie abrités sous une feuille de palmier et roucoulant la musique de M. Victor Massé. A l'heure qu'il est, la maison Siraudin a déjà expédié des cargaisons de *Capoul* dans toutes les capitales de l'Europe.

Tout au mérite et rien à la faveur! — Telle était la devise des membres du Caveau au banquet où figuraient les produits les plus remarquables de la gastronomie savante. Le prix au meilleur, disaient-ils, en s'escrimant à qui mieux mieux de la langue et des dents. Cinq fois le chocolat et les bonbons de l'*ancienne maison L. Marquis* furent accueillis et proclamés vainqueurs.

En leur honneur, un membre du Caveau entonna un chant de triomphe improvisé séance tenante. L'enthousiasme était au comble.

Le monde des gourmets ratifiera la décision éclairée du jury gastronomique. Au jour de l'an, tous s'offriront mutuellement le chocolat et les bonbons de l'*ancienne maison L. Marquis*, 10, rue Richelieu.

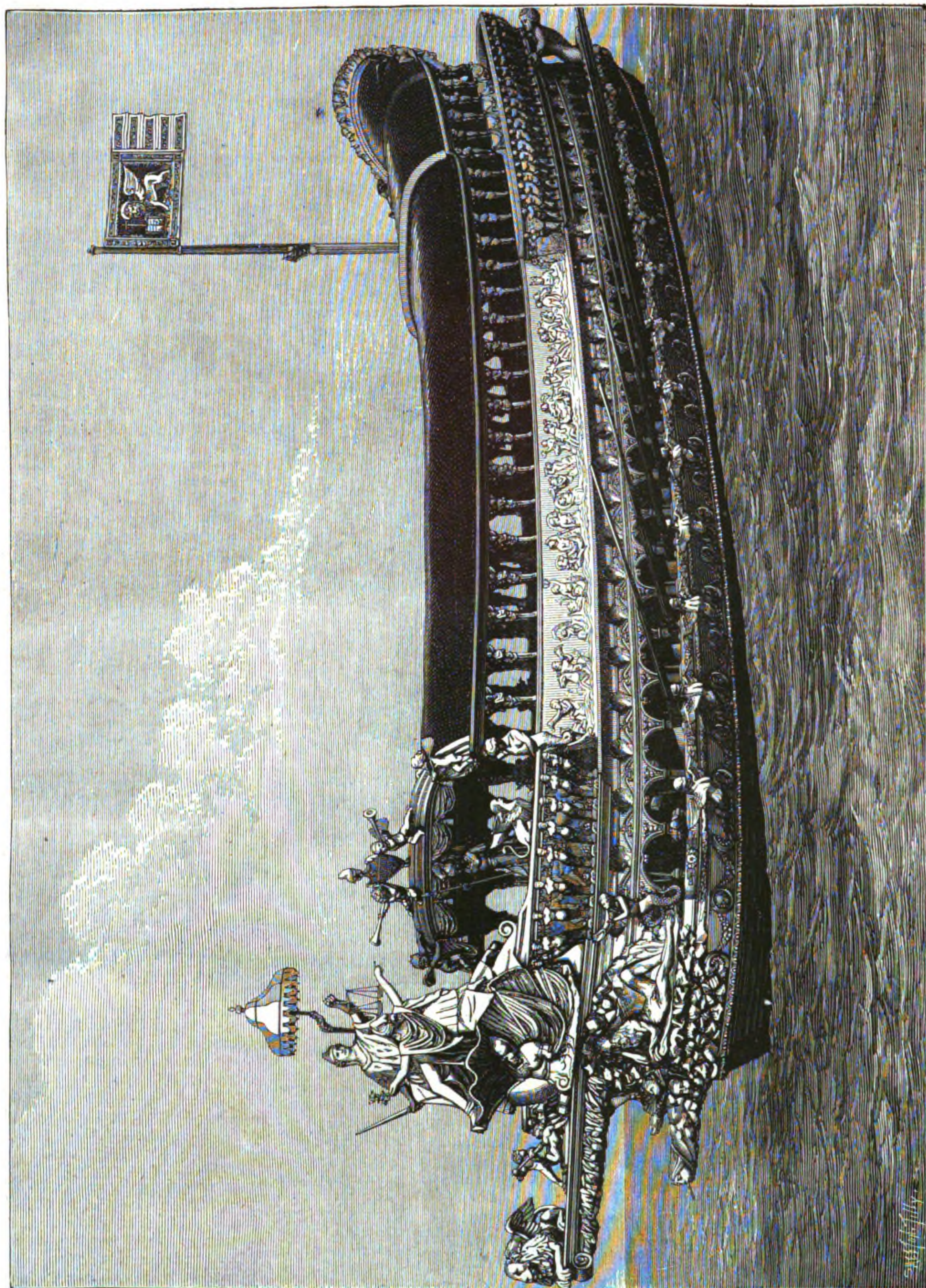
Une faute! Quel titre de mélodrame! Heureusement, il ne s'agit ici que d'une faute de typographie et nous comptons sur toute l'indulgence de nos lecteurs pour nous la pardonner. Le siége de la parfumerie à l'*ixora* maison *Pinaud*, n'est pas 137 boulevard de Strasbourg, mais bien 37.

CHARLEMAGNE

La maison Alfred Mame de Tours vient de mettre en vente une splendide publication historique du plus haut intérêt : *Charlemagne*, par M. Alphonse Vétault, avec introduction par M. Léon Garnier. Ce que M. Vétault s'est surtout proposé dans son livre, c'est de résumer tous les documents historiques que l'on a découverts jusqu'à ce jour sur cette époque si curieuse de notre histoire nationale et sur la vie du grand empereur.

Quant à l'illustration de ce magnifique ouvrage, elle est de deux natures, suivant qu'elle est dans le texte ou hors le texte. Tous les dessins insérés dans le texte appartiennent, sans exception, aux huitième et neuvième siècles. Pour l'illustration hors texte, elle reproduit les œuvres des peintres et des sculpteurs de tous les temps qui ont représenté Charlemagne du dix-neuvième au vingtième siècle. C'est la mosaïque du Triclinium de Saint-Jean de Latran, contemporaine du fils de Pépin ; c'est une statue équestre du commencement du dix-neuvième siècle, un vitrail de Chartres, un dessin

LES LIVRES D'ÉTRENNES



LE BUCENTAURE, d'après le modèle conservé à l'Arsenal de Venise.

Gravure extraite de « Venise, l'Histoire, l'Art, la Ville et la Vie, » par Charles Yriarte. — Rothschild, éditeur.

d'Albert Durër, une gravure d'après Charles Lebrun, et ainsi de suite en descendant jusqu'à nos jours.

Tel est ce livre, exécuté avec tant de soins, de scrupules, au prix de tant de sacrifices, et pour lequel rien n'a été négligé afin d'en faire un des plus beaux ouvrages de la saison.

Les Merveilles de l'Industrie, par Louis Figuier. 1 vol. grand in-8° avec 360 figures. Prix, 10 fr. — Chez Furne et Jouvet, 45, rue Saint-André des-Arts, à Paris.

M. Louis Figuier a entrepris de donner le tableau des procédés et des méthodes de l'industrie contemporaine, et avec cet art de vulgarisation, dans lequel il est passé maître, il nous initie à tous les secrets de cette fabrication. L'utilité des notions de ce genre est assez évidente par elle-même, pour qu'il soit inutile d'insister sur ce point. Chacun a intérêt à connaître l'origine, la nature et le mode de préparation des substances qu'il a chaque jour entre les mains.

Le verre, le cristal, les poteries, le sucre, le papier, les cuirs, le caoutchouc, etc., tels sont les produits dont M. Louis Figuier donne la monographie scientifique et industrielle dans le recueil qu'il a intitulé les *Merveilles*

la rédaction de ces différentes Notices un ordre toujours le même, mais excellent. Il commence par donner l'histoire de chaque industrie. Après la partie historique, vient la partie technique, c'est-à-dire la description des appareils et procédés. Les récits sont entremêlés d'intéressants aperçus et d'anecdotes qui ne laissent pas reposer un moment l'attention. La gravure vient, d'ailleurs, à chaque instant, en aide à la description. Les illustrations qui accompagnent les *Merveilles de l'industrie*, par leur exactitude et leur côté pittoresque, ne sont pas un des moindres mérites de cette publication.



Charlemagne, Empereur, d'après une estampe attribuée à Albert Durer.

Gravure extraite de CHARLEMAGNE, par Alphonse Vétault. — Alfred Mame et fils, éditeurs.



Un Montreur d'ours tsigane.

Gravure extraite de LA NATURE, par Gaston Tissandier. — G. Masson, éditeur.

Le spécimen de gravures qui accompagne cet article : *Moines bourguignons cultivant la vigne au moyen âge*, donnera une idée des illustrations du volume dont nous parlons. Les *Merveilles de l'industrie* forment la suite et le complément des *Merveilles de la science* du même auteur, ouvrage composé également de 4 volumes du même format, et dont le succès a été considérable.

Par l'une et l'autre de ces publications, M. Louis Figuier a rendu un très-grand service à l'instruction du public et aux études de la jeunesse. Il a répandu dans une foule d'esprits des notions éminemment utiles, en expliquant avec clarté et simplicité ce qu'il fallait chercher à grand'peine, sans toujours l'y rencontrer, dans les traités spéciaux. C'est donc en toute conviction qu'à ce moment de l'année, nous recommandons les *Merveilles de la science* et les *Merveilles de l'industrie* de M. Louis Figuier, comme les plus intéressantes étrennes littéraires et scientifiques.

MAXIME VAUVERT.

de l'industrie. Le quatrième et dernier volume, qui vient de paraître, est consacré aux *Industries agricoles et alimentaires*. Il renferme les Notices suivantes : *Le pain et les farines*, — *Les fécules et les pâtes alimentaires*, — *Le lait, le beurre et les fromages*, — *Le vin et le cidre*, — *La bière*, — *L'alcool et la distillation*, — *Les huiles*, — *Les vinaigres*, — *Les conserves alimentaires*, — *Le thé et le café*.

Sur tous ces sujets, l'auteur nous donne les renseignements les plus précis et les plus complets. Quand on a lu ce volume, si bien rempli, on est parfaitement édifié sur tout ce qui concerne, aux divers points de vue technique, scientifique, économique et industriel, nos aliments et nos boissons.

L'auteur emploie, pour



Les Moines bourguignons cultivant la vigne, au moyen âge.

Gravure extraite des MERVEILLES DE LA NATURE, par Louis Figuier. — Furne, Jouvet et Cie, éditeurs.

UN RENSEIGNEMENT UTILE

Dans le dernier numéro de ce journal, j'ai parlé du véritable cachemire de l'Inde comme étrenne utile et toujours bien reçue, et j'ai promis quelques détails supplémentaires. Je veux surtout mettre en garde mes lectrices contre les contrefaçons nombreuses dont ce merveilleux tissu est l'objet, et leur apprendre à le reconnaître si elles ne l'ont jamais vu. Celles qui l'ont employé déjà n'ont pas besoin de ce renseignement. Le véritable cachemire de l'Inde dont la maison l'Union des Indes, 1, rue Auber, *a le seul dépôt en Europe*, ne se trouve que dans cette maison. C'est donc là qu'il faut aller pour faire l'acquisition de ce tissu ; c'est à son propriétaire, M. Lehoussel, qu'il faut écrire pour recevoir la collection d'échantillons où se trouvent groupées les quatre cents nuances et plus qui existent en cachemire de l'Inde. Enfin, si on laisse à sa couturière le soin de se pourvoir de l'étoffe, il faut *exiger la lisière chinée à jour*, qui est la marque de fabrique déposée du véritable cachemire de l'Inde. En usant de cette simple précaution, on sera certain d'offrir le plus charmant cadeau d'étrennes, puisque ce cadeau doit se transformer en une merveilleuse toilette.

UNE PARISIENNE.

La parfumerie de la maison Dellettrez, 54 et 56, rue Richer, qui sous le titre de : *Parfumerie du monde élégant* et avec la devise : *Comme noblesse titre oblige* s'est acquis une réputation européenne, vient de recevoir d'éclatantes récompenses à l'exposition de Philadelphie.

Les nombreux amateurs des produits hors ligne de cette excellente fabrique comprend ront l'empressement que nous avons mis à recommander quelques articles spéciaux que l'on nomme : *le Lait de Cacao*, pour la beauté et la blancheur du teint ; le cold-cream *au Lys des vallées*, qui parfume la peau et lui donne l'éclat de la première jeunesse ; *l'Eau de Cologne du grand cordon* qui a détrôné toutes ses rivales et dont le succès est sans précédent, et enfin les parfumeries à l'OPOPANAX qui forment toute une série digne de fixer la vogue dont elle est en ce moment l'objet.

Voulez-vous consacrer un dernier souvenir à ce coin de Paris qu'habitèrent Régnier, Corneille, Molière, Piron, Diderot, Voltaire ? Courez à la confiserie *des Palmiers*, transportée de la rue Saint-Honoré, avenue de l'Opéra ; choisir l'arbre de Noël aux mille surprises enchantées qui réalisera tous les rêves de Bébé. De cette maison magnifiquement réinstallée, vous apercevez, le soir, le feu des brasiers improvisés par les démolisseurs et léchant de leurs lueurs fauves les murailles croulantes de cette vieille ville éventrée. Mais Bébé n'aime pas à méditer sur les ruines; il leur préfère, avec raison, les délicieuses chatteries réunies par *les Palmiers* pour inaugurer sa nouvelle exposition d'étrennes. Cette maison s'est vraiment surpassée; on ne saurait en faire un plus digne éloge. Ses bonbons ont acquis une perfection dont rien n'approche; les sacs, les coffrets, les corbeilles qui doivent les contenir, sont des merveilles d'art coquet.

3, Avenue de l'Opéra, et 15, rue de l'Échelle.

Nous recommandons particulièrement les *Déjeuners* du *Grand-Hôtel* : 4 fr., vin, café et liqueurs compris. *Dîners* de la *Table d'hôte* à 6 fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le *Grand-Hôtel* sont admises à ces deux tables.

Le grand genre?... Donner pour étrennes les œuvres de Klein : *Truite aux perles, Cerises Pompadour, Mlle Printemps.*

EAU d'OREZZA, contre anémie, chlorose, gastralgies, etc. — **Consulter les Médecins.**

UN HOLLANDAIS distingué, de 40 ans, d'un caractère et extérieur agréables, ayant une position très-considérée, avec un revenu de 8,000 florins par an, désire

SE MARIER

avec une dame de religion protestante, possédant ou attendant de la fortune. Prière d'adresser les photographies avec indication de l'âge, des langues que l'on parle, etc., sous les initiales N. O. à M. Y. Kaan, libraire, lange Niezel, 16, à Amsterdam. — Discrétion assurée.

CACHEMIRE DE L'INDE pr Robes, seul dépôt en Europe l'Union des Indes, 1, r. Auber.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, Boulevard Saint-Germain, 79. Paris.

ÉTRENNES POUR 1877

En vente chez tous les Libraires de la France et à l'Étranger

NOUVELLES PUBLICATIONS

LA CHANSON DU VIEUX MARIN

Par COLERIDGE, traduite de l'anglais par AUG. BARBIER, enrichie de 40 grandes compositions par GUSTAVE DORÉ. — 1 magnifique volume in-folio, richement cartonné avec fers spéciaux, 50 fr.

PROMENADE AUTOUR DU MONDE

En 1871, par le baron DE HUBNER. — 1 magnifique volume in-4°, illustré de 300 grandes vignettes gravées sur bois, d'après les dessins de nos plus célèbres artistes. — Broché, 50 francs; très-richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées, 65 francs.

L'ITALIE

Description de toute la Péninsule, par JULES GOURDAULT. — 1 magnifique volume très-grand in-4°, splendidement illustré de 400 très-belles gravures sur bois. — Broché, 50 francs; très-richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées, 70 francs.

L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'avénement de la reine Victoria, racontée à mes petits-enfants, par M. GUIZOT, et recueillie par Mme de WITT, née GUIZOT. — Tome Ier, comprenant l'histoire d'Angleterre depuis les temps les plus reculés jusqu'à la mort de la reine Elisabeth. — 1 magnifique volume grand in-8° jésus, illustré de 83 gravures sur bois. — Broché, 20 francs; richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées, 27 francs.

LE TOUR DU MONDE

Nouveau journal des voyages, publié sous la direction de M. ÉDOUARD CHARTON, et très-richement illustré par nos plus célèbres artistes. — Année 1876, illustrée de plus de 500 gravures sur bois et de 10 cartes ou plans. — Prix de l'année 1876, brochée en 1 volume, 25 francs : cartonnée, 28 francs; reliée, 31 francs. — La collection comprend actuellement 16 volumes qui contiennent environ 250 voyages, plus de 9,000 gravures, 350 cartes ou plans, et se vendent chacun le même prix que l'année ci-dessus annoncée.

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

Nouveau recueil hebdomadaire pour les enfants de dix à quinze ans. — Les quatre premières années de ce nouveau recueil forment chacune deux magnifiques volumes in-8° ; elles contiennent des nouvelles, des contes, des biographies, des récits d'aventures et de voyages, des notions d'histoire naturelle, et sont splendidement illustrées de plus de 2,400 vignettes gravées sur bois d'après les dessins de nos plus célèbres artistes. — Prix de chaque année : Brochée en deux volumes, 20 francs; reliée en deux volumes, 26 francs.

LA FRANCE

Tome II de la *Nouvelle Géographie Universelle (la Terre et les Hommes)*, par ELISÉE RECLUS. — 1 magnifique volume in-8° jésus, contenant 10 cartes tirées à part en couleur, 200 cartes dans le texte et 60 gravures sur bois. Le tome Ier, qui a paru l'année dernière, comprend **l'Europe méridionale** (Grèce, Turquie, Serbie, Roumanie, Italie, Espagne et Portugal). — Chaque volume se vend séparément. — Broché, 30 francs; richement relié avec fers spéciaux, 37 francs.

HISTOIRE DU MOBILIER

Notes et Recherches sur les objets d'art qui peuvent composer l'ameublement ou les collections de l'homme du monde et des curieux, par ALBERT JACQUEMART, avec une notice sur l'auteur, par H. BARBET DE JOUY. — 1 magnifique volume in-8° jésus, contenant plus de 150 eaux fortes typographiques, d'après le procédé Gillot, par JULES JACQUEMART. — Broché, 30 francs; richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées, 37 francs.

LA CONQUÊTE BLANCHE

Par W. HEPWORTH DIXON, traduit de l'anglais, par H. VATTEMARE. — 1 volume in-8° (75 gravures). — Broché, 10 francs; relié, 14 francs.

DIX ANS DE VOYAGE
DANS LA CHINE ET L'INDO-CHINE

Par J. THOMSON, ouvrage traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur et des éditeurs, par MM. A. TALANDIER et H. VATTEMARE. — 1 très-beau volume in 8° raisin, illustré de 50 vignettes gravées sur bois. — Broché, 10 francs; relié, 14 francs.

LA BANNIÈRE BLEUE

Par LÉON CAHUN. — 1 magnifique volume in-8° jésus, avec 76 gravures sur bois, par J. LIX. — Broché, 10 francs; relié, 15 francs.

NOUVELLE COLLECTION
A L'USAGE DE LA JEUNESSE
Volumes in-8° à 5 francs brochés et 8 francs reliés

Le Bonheur de Françoise, par Mme COLOMB (112 gravures). — *Voyage pittoresque à travers le Monde*, par R. CORTAMBERT (60 gravures). — *La Petite Duchesse*, par Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT (72 gravures). — *Une Croisière autour du Monde*, par W. H. G. KINGSTON, traduit par J. BELIN DE LAUNAY (41 gravures). — *Légendes et Récits*, par Mme DE WITT, née GUIZOT (18 gravures). — *L'Oncle Placide*, par J. GIRARDIN (138 gravures).

V. Format in-18 jésus

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES
PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

Chaque volume broché : 2 fr. 25. — Cartonné : 3 fr. 50

Nouvelles Publications

CAZIN : *L'Étincelle électrique*, 1 volume.
LESBAZEILLES : *Les Colosses*, 1 volume.
MOITESSIER : *La Lumière*, 1 volume.
ZURCHER et MARGOLLÉ : *Les Trombes et les Cyclones*, 1 volume.

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE
Chaque volume broché : 2 fr. 25. — Cartonné : 3 fr. 50

Nouvelles Publications

GOURAUD (Mlle Julie) : *Les Filles du Professeur*, 1 volume.
LAROQUE (Mme) : *Petits et Grands*, 1 volume.
MARÉCHAL (Mlle Marie) : *Nos petits Camarades*. 1 volume.
SCHWEINFURTH : *Au cœur de l'Afrique*. 1 volume.
STANLEY : *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, 1 volume.
STOLZ (Mme de) : *Quatorze jours de Bonheur*, 1 volume.
BERTALL : *Pierre l'irrésolu*, 1 album colorié et cartonné, 4 francs.

LE MAGASIN DES PETITS ENFANTS
NOUVELLES COLLECTIONS DE CONTES
En gros caractères et illustrés de chromolithographies

Nouvelles Publications :

PREMIÈRE SÉRIE. — FORMAT PETIT IN-4°, A 2 FRANCS

La Belle au bois dormant. — La Princesse Belle-Etoile — Les Bons Chiens. — Les Chevaux.

ÉTRENNES 1877
LA
MOSAÏQUE
REVUE PITTORESQUE

De tous les Temps et de tous les Pays

Un volume grand in-4° de 432 pages, illustré d'environ 450 belles Gravures et Vignettes

Tous les ouvrages contenus dans ce volume sont terminés.

Broché.	7 »	*A jouter à ces prix 1 fr. 50 pour recevoir franco.*
Relié à l'anglaise . .	8 50	
Relié richement, tranche dorée.	10 »	

Mêmes prix pour les volumes des 1re, 2e et 3e années (1873, 1874 et 1875).

On peut, EN TOUTE CONFIANCE, offrir ce livre, — aussi recommandable par la variété et la beauté de ses gravures que par le choix irréprochable de son texte. — **La Mosaïque** est une encyclopédie que consulteront avec fruit les Lecteurs et les Lectrices de tous les âges ; son succès est consacré par une importante souscription du ***Ministère de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts***, par son adoption par la Commission générale des bibliothèques scolaires et par la Commission de l'enseignement primaire de la Seine, pour être placée dans les bibliothèques des écoles et donnée aux distributions de prix.

Adresser les demandes à l'Administrateur de la **MOSAÏQUE, 11, quai Voltaire, Paris.**

EXPOSITION de 1878. 500 fr. peuvent produire 2000 *skat.* 184, r. **Rivoli.** *Paris* 1° ou de 2 à 4.

ÉTRENNES 1877
CHANGEMENT DE DOMICILE
AU FIDÈLE BERGER
(ci-devant *rue des Lombards*)
actuellement
16, BOULEVARD SÉBASTOPOL, 16
CHOCOLATS — BONBONS
FRUITS CONFITS — MARRONS GLACÉS, ETC.

13e Année. 42,000 Abonnés.

Le Moniteur
DES
TIRAGES FINANCIERS
104, rue de Richelieu, à Paris
PARAIT TOUS LES JEUDIS

Ce journal financier et politique contient tous les renseignements nécessaires aux capitalistes et aux rentiers.

PRIX DE L'ABONNEMENT : 4 FR. PAR AN
donnant droit à la Prime gratuite

Envoyer mandat ou timbres-poste

VIANDE ET QUINA
L'Aliment uni au plus précieux des toniques.
VIN AROUD AU QUINA
Et à tous les principes nutritifs solubles de la **VIANDE**
LE FORTIFIANT PAR EXCELLENCE
DES PHTHISIQUES, ANÉMIQUES, ENFANTS DÉBILES,
Convalescents, Vieillards, Personnes délicates.
5 fr. — Phie AROUD, à Lyon, et toutes Phcies.

SURDITÉ
BRUITS Doctr **GUÉRIN**, R. Valois. 17, Paris 1h à 2h. — **Pas d'opération.** — Traite aussi par correspondance. — *Guide du Traitement*, **2** fr.



NEUFALINE nettoie gants, étoffe, chapeaux d'hommes. 1 gr. flac. avec inst., 1 fr. 25. Chez les pharms et princ. détails, qui procureront au même prix. Vente en gros, 7, rue de Jouy, Paris.

PAR SUITE D'EXPROPRIATION
LE DÉPÔT DE
LA VELOUTINE VIARD
ci-devant place du Palais-Royal, est transféré 5 *bis*, rue Auber.

Imitation de Jésus-Christ (L'). Traduction inédite du XVII[e] siècle avec le texte latin en regard, publiée par Ad. HATZFELD. Édition illustrée par Claudius Ciappori, d'après des dessins originaux de Simon Vouet, Lebrun, Mignard et Coypel, ornée de quatre gravures des maîtres du temps. — 2e édit. Un magnifique volume in-8o, papier raisin glacé. Broché .... 20 »

La même, édition de luxe, tirée à petit nombre, in-8o jésus, papier vergé de Hollande ...... 30 »

La même, édition ordinaire. Grand in-32 ..... 1 50

On trouve ces Imitations en reliures ordinaires et en reliures de luxe.

LIBRAIRIE

POUSSIELGUE Frères

RUE CASSETTE, 27, PARIS

ANCIENNES MAISONS POUSSIELGUE-RUSAND & ADRIEN LE CLÈRE

Œuvres complètes du R. P. Lacordaire, 9 vol. in-8o .... 50 fr.

Les mêmes, 9 vol. grand in-18 .... 30 »

Sainte Marie-Madeleine, par le R. P. LACORDAIRE (4e édition), joli volume in-32 ... 1 25

9 vol. in-8o .... 50 »

On vend séparément : **Les Conférences prêchées à Paris (1835-1851) et à Toulouse**, 5 vol. grand in-18 .... 20 »

Lettres à un jeune homme sur la Vie chrétienne, par le même, 4e édition, joli vol. in-32 .... 1 25

La Bienheureuse Marguerite-Marie par l'abbé BOUGAUD, 1 vol. in-8o 7 50

La même. Grand in-18 .... 3 75

Sainte Chantal, par le même. 2 volumes in-8o 12 50

La même, 2 vol. grand in-18 .... 8 »

Sainte Monique, par le même, 1 volume in-8o 7 50

La même, 1 vol. grand in-18 .... 4 »

Saint Ambroise, par l'abbé BAUNARD, 1 beau vol. in-8o 7 50

L'Apôtre saint Jean, par le même, gr. in-8o. 4 »

Madame Barat, par le même, 2 vol. in-8o, avec portrait, 10 fr. 50, *franco* 12 50

Sainte Paule, par M. l'abbé LAGRANGE, un beau vol. in-8o. 7 50

Saint-Paulin-de-Nole, par le même (sous presse).

Lettres choisies de saint Jérôme, par le même, 2e édition. Grand in-18 .... 4 »

Mélodies religieuses, paraphrasées des textes sacrés, mises en musique, en latin-français, par G. DUPREZ. Gr. in-4o 20 »

Conférences du P. de Ravignan. 3e édition. 1 vol. in-12. 12 50

LE CHRISTIANISME ET LES TEMPS PRESENTS

par l'abbé BOUGAUD, 2 vol. in-8o .... 15 »

— Le même. 2 vol. grand in-18 .... 8 »

Le R. P. Lacordaire : Sa vie intime et religieuse, par le P. CHOCARNE. 2 vol. in-8, avec portrait gravé, par M. MARTINET ..... 10 »

Vie de saint Dominique, par le P. LACORDAIRE. 1 beau vol. gr. in-8o illustré. 12 50

La même. Grand in-18 .... 3 »

OUVRAGES DE AUGUSTE NICOLAS

La Divinité de Jésus-Christ, beau vol. in-8o .... 6 »

Le même ouvrage, grand in-18 .... 4 »

Etudes philosophiques sur le Christianisme, 4 vol. gr. in-8o. 21 »

Le même ouvrage. 4 vol. gr. in-18. 14 »

La Vierge Marie et le Plan divin, 4 vol. in-8o .... 25 »

Le même ouvrage, 4 vol. grand in-18 .... 16 »

Jésus-Christ. Introduction à l'Evangile, in-8o 7 »

Le même ouvrage, grand in-18 ..... 3 50

Etude sur Maine de Biran, gr. in-18. 2 »

L'Etat sans Dieu (édition populaire). grand in-18 .... » 50

Du Protestantisme et de toutes les Hérésies, 2 volumes in-8o .... 12 »

La Révolution et l'Ordre chrétien, in-8o 6 »

Le même ouvrage, grand in-18 ..... 3 50

La Raison et l'Evangile, suivi de considérations sur les Universités catholiques, in-8o. 4 »

Histoire de Saint François de Paule. 1 vol. avec portrait 7 50

La même, 2e édition, grand in-18 .... 3 75

Le R. P. F. Libermann, par le cardinal PITRA. In-8o 7 50

P. de la Colombière, par le P. SÉGUIN. In-12 .. 3 80

Histoire de Saint Alphonse de Liguori. In-8o 7 50

Vie de M. Olier, par M. FAILLON. 4e édition. 3 vol. grand in-8o 22 50

Vie du vén. de la Salle, par le frère LUCARD. 2 vol. in-8o .... 5 »

La même. 1 vol. in-12 .. 3 50

Vie de Sainte Catherine de Ricci de Florence, par le P. BAYONNE, in-12 .... 6 »

Elisabeth Séton, par Mme de BARBEREY, 2 vol. grand-in-18 ....

La Marquise de Barol, par M. DE MELUN. In-8o .... 6 »

La même, 2e édit., Grand in-18 .... 2 50

Caractéristiques des Saints dans l'Art populaire, par le P. Ch. CAHIER. 2 vol. in-4o ornés de nombreuses gravures sur bois .... 64 »

Cours élémentaire d'Archéologie, par M. J. MALLET, professeur au petit séminaire de Séez. Beau volume in-8o, orné de 220 figures dans le texte 3 75

Sœur Rosalie, par M. DE MELUN. In-12. 1 25

Mlle de Melun, par le même. In-12 .... 2 fr.

Vie de la mère Marie-Thérèse, par M. l'abbé D'HULST. In-12 .... 3 50

Œuvres complètes de M. Bonald. 7 vol. in-8o .... 35 fr.

Œuvres pastorales de Monseigneur Darboy, 2 vol. in-8o. 12 fr.

Missel Romain, grand in-folio, texte encadré, imprimé rouge et noir, sur papier vergé .... 25 fr.

Vie des Saints, par M. l'abbé CAILLET. 4 forts volumes in-8o .... 18 fr.

Joséphine Sazerac de Limagne. Pensées, journal et correspondance. 1 vol. in-12 .... 3 fr.

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS

(6e année) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, 18, Paris.

Propriété de la Société Française Financière (*anonyme*) *au capital de Trois Millions*.

DIRECTEUR : CH. DUVAL, OFFICIER RETRAITÉ

Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers. Paraît chaque dimanche. — Liste des anciens tirages. Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.

ABONNEMENTS : Paris et Départements **3 FR. PAR AN**

Abonnement d'essai : 3 mois, 1 fr.

L'ABONNÉ D'UN AN reçoit EN PRIME GRATUITE un beau **PORTEFEUILLE FINANCIER** avec un Traité de Bourse de 200 pages.



CEINTURE contre le mal de mer.
CEINTURE de sauvetage.
CEINTURE pour monter à cheval.
CEINTURE pour soutenir l'abdomen.

CHARBONNIER, fab[t], r. St-Honoré, 376. Assomption.

BRULOIR A CAFÉ *allant sur tous les fourneaux.*

NOUVELLE CAFETIÈRE A CIRCULATION

4, rue Vivienne, à Paris.

RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX DE Mme S. A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse. — Nouvelle vie, Croissance et Beauté. Se trouve chez les Coiffeurs et Parfumeurs. Entrepôt : 37, Bd. Haussmann, Paris.

RUE DU BAC 28 **MAISON SEUGNOT** RUE DU BAC 28

CONFISEUR

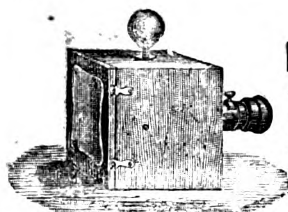
ÉTRENNES 1877 Ancienne Maison DELAFOLIE ÉTRENNES 1877

FOURNISSEUR DES BAPTÊMES DES ANCIENNES COURS DE FRANCE

Salons d'Exposition, au Premier, d'Objets et Boîtes fantaisies pour Étrennes

ÉTRENNES 1877

L'APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE DUBRONI



est le plus charmant CADEAU que l'on puisse offrir aux jeunes gens à l'occasion du nouvel an. — La facilité des opérations permet à toute personne ignorant les principes de la Photographie de faire avec succès : PORTRAITS et PAYSAGES sans laboratoire et sans se tacher les doigts. — Appareil complet, guide et produits depuis **QUARANTE FRANCS**

Envoi contre remboursement — DUBRONI, 9, rue Auber, Paris.

EAU DE ZÉNOBIE SEULE PARFAITE P[r] RÉTABLIR la COULEUR DES CHEVEUX, Séguin, 3, r. Huguerie, Bordeaux, Paris, THOREL, 17, r. de Buci; FAY, 9, r. de la Paix.

MACHINE A PLISSER A TUYAUTER s. g. d. g. Système Jeansaume Perfectionnée par CRESPIN aîné

CRESPIN AINÉ

de Vidouville (Manche), dem[t] à Paris, 11, 13, 15, b[d] Ornano

VEND A CRÉDIT MÉNAGE, TOILETTE, etc. — *En Province les* MACHINES à coudre, MACHINES à plisser et à tuyauter *sont expédiées à moitié payement. A Paris on donne de plus grandes facilités.* Envoie gratis et franco la broch[re] explicative.

MACHINES A COUDRE de tous systèmes, garanties deux ans.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

AVENUE DE L'OPÉRA

A VENDRE A L'AMIABLE, 4 LOTS DE TERRAIN, *avenue de l'Opéra* et *rue des Pyramides*.

Contenances : 298, 448, 318 et 351 mètres.

S'ad. aux not., à Me Péan de St-Gilles, r. de Choiseul, 2 ; Martin Deslandes, 1, pl. Boieldieu ; Cocteau, 37, r. de Lille, et à M. Tronquois, architecte, 8, avenue Percier.

Étude de Me DEHERPE, avoué à Paris, boulevard Saint-Denis, no 24.

VENTE, sur surenchère du dixième, en l'audience des saisies de la Seine, le jeudi 28 décembre 1876, à deux heures,

D'UNE MAISON à PARIS

Boulevard DE L'HOPITAL, no 68.

Revenu net : 14,697 fr.

Mise à prix : 142,000 fr.

Il est dû au Crédit foncier environ 95,000 fr.

S'adr. à Me Deherpe, avoué poursuivant, et à Mes Allain et Henriet, avoués présents à la vente.

VILLE DE PARIS ADJ[on], *sur une enchère*, en la ch. des not. de Paris, mardi 9 janv. 1877, DE

5 Lots DE TERRAINS R. SOUFFLOT

1er LOT, *à l'angle des r. St-Jacques et Toullier prolong.* Cont. 275m98. — Mise à p. (312 f. le m.) : 86,103 f. 76.

2e LOT, *à l'angle de la r. Toullier prolongée.* — Cont. 271m51. — Mise à prix (250 f. le m.) : 67,877 f. 50.

3e LOT, *à l'angle de la rue Ste-Catherine.* — Conten. 377m33. — Mise à prix (250 f. le m.) : 94,332 fr. 50.

4e LOT, *à l'angle de la rue Toullier.* — Contenance : 137m69. — Mise à prix (350 f. le m.) : 48,191 f. 50.

5e LOT, *à l'angle de la rue St-Jacques.* — Conten. : 115m90. — Mise à prix (450 f. le m.) : 52,155 fr.

S'ad. aux not[res] : Mes J.-E. DELAPALME, r. Auber, 11, et MAHOT-DELAQUERANTONNAIS, 5, r. la Paix, d[re] *de l'enc.*

VILLE DE PARIS ADJ[on], *sur une enchère*, en la ch. des not. de Paris, le 9 janv. 1877, D'UN

TERRAIN de 304m43, à Paris, b. Henri IV, à l'angle du b. Bourdon, près la place de la Bastille. — Mise à prix (260 f. le m.) : 79,151 f. 80.

S'ad. aux not. : Mes MAHOT-DELAQUERANTONNAIS, r. de la Paix, 5, et J.-E. DELAPALME, r. Auber, 11, *d. de l'ench.*

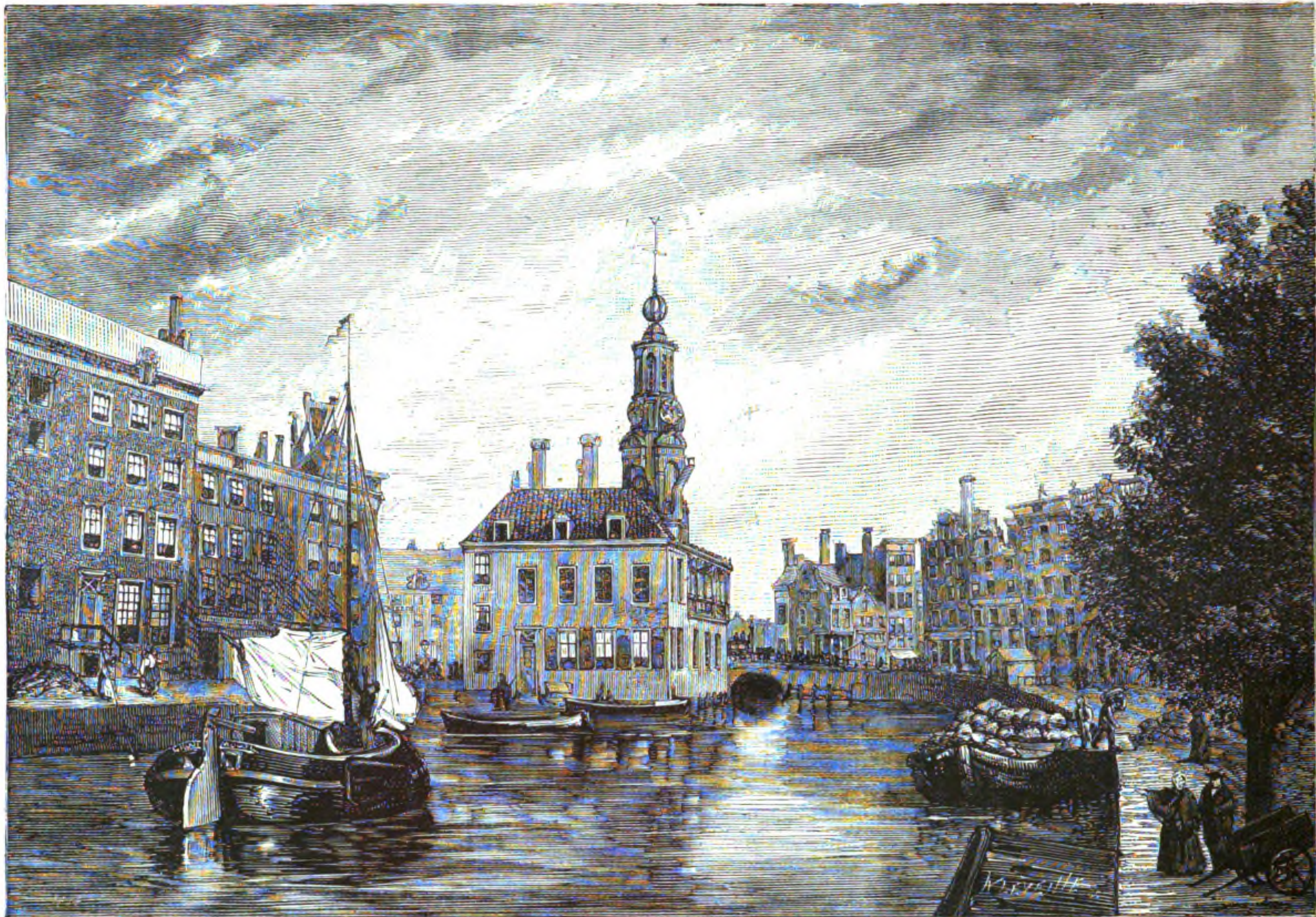
ADJ[ON], *même sur une enchère*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 9 janvier 1877, à midi, D'une Gde PROPRIÉTÉ à PARIS, RUE GAILLON, 13-15

et AVENUE DE L'OPÉRA

960 m. env. avec façade de 23 m. 50 sur l'avenue.

Mise à prix : 1,050,000 fr.

Me CHAMPETIER DE RIBES, not., r. Castiglione, 10.



Amsterdam. — La Tour de la Monnaie. — Gravure extraite d'AMSTERDAM ET VENISE, par Henry Havard. — E. Plon et C°, éditeurs.



Ont trouvé le dernier rébus : MM. Charles, brasserie Fontaine; Teste de Sagey; les huîtres du café Cubes, à Condom; le cercle de l'Union, à Vence; A. F., café Chantereine; les abonnés de la maison Pagès, à Marseille; café Mazarin, à Marseille; les habitués du café Esculape, à Manosque; L. Juillard, à Berne; le Petit Café de Gamaches; les habitués du café Landet, à Paris; le chevelu du café Porson, à Paris; G. Trouvé; Mathey, à Ornans; A. Colombaud, café Roullet, à Saint-Vallier; Paul Hérard, café de la Concorde, à Dijon; A. Neyroms, à Saint-Gobain; N., café Vauthier, à Brienne; l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; Thézette.

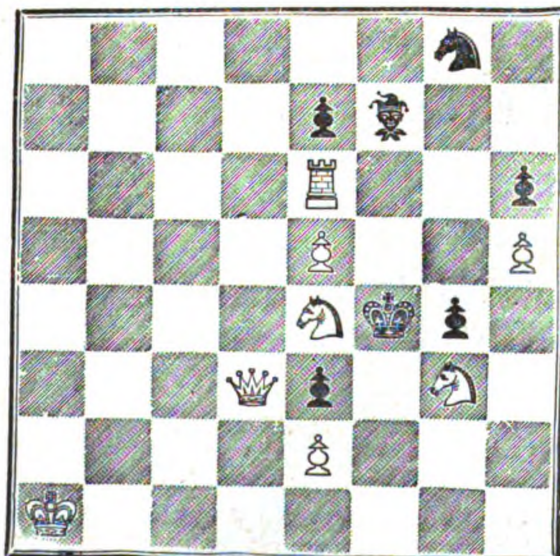
(*A continuer.*)



Le Berger menteur. — Le Vent et le Soleil. — Gravures extraites de NOS PETITS ROIS, par Henri Jousselin. — Garnier frères, éditeurs.

PROBLÈME N° 636, COMPOSÉ PAR M. R. B. WORMALD

English chess Problems.



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 634.

1 T 2 FD, échec	1 P pr. T
2. T 7 R	2 T 6 D (meilleur)
3. D 4 D	3. *ad libitum*

4. T pr. T, ou 2 FR, ou 2 CD, ou T 2 R, suivant le coup joué par les Noirs, échec et mat.

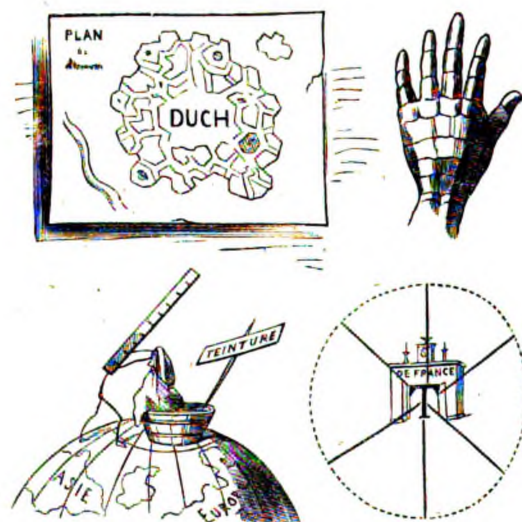
Solutions justes : MM. Quéval; Kassioph; F. Signoud; A. Vancouyghem; L. de Croze; le capitaine A. G. Boutigny; Camille; le docteur A. Michalski; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs; Misselieux; les officiers de l'Ecole de tir de la Valbonne; E. Gran; café Planque, à Montpellier; Léon, Café du Palais, à Reims; le Cercle de Château-la-Vallière; le Club-Rouge de Blamont-les-Viette.

P. JOURNOUD.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Le fameux testament de Pierre le Grand, visant la Turquie, est, assure-t-on, fort apocryphe.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE
20e Année. N° 1029 — 30 Déc. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne rénd pas des manuscrits envoyés.
Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. É. HUBERT.



DERNIERS JOURS, PREMIERS ANS. — Cheveux blancs et cheveux blonds. — (Composition de M. Edmond Morin.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

ANNÉE 1876, bonsoir! Allez-vous-en, ma mie, et emportez avec vous vos bruits de guerre, vos scandales et les bruits de vos luttes discourtoises quoique parlementaires. Ne pouviez-vous finir tranquillement? Vos débuts dans le monde n'étaient pas rassurants; on prévoyait que vous seriez orageuse, mais on disait, comme on dit toujours :

— Elle est jeune, elle s'amendera.

Vous n'avez pas justifié nos espérances, année 1876, et l'on vous voit partir sans regret. Vous n'avez gagné aucune gloire, votre chiffre ne rappellera à l'esprit des races futures aucune grande tentative, aucune grande conception; aussi, comme on désigne les années comme les siècles, c'est-à-dire en accolant à son nom celui d'un grand homme ou d'une grande chose, d'un grand bonheur ou d'une grande disgrâce, on dira de vous :

— C'était l'année de la femme coupée en morceaux.

C'est sous cette horrible appellation que vous irez grossir le nombre des années qui doivent composer la science de la photographie, le premir de l'ère du collodion.

∿∿ Mais qu'est-ce qu'une année bonne ou mauvaise de plus ou de moins dans l'éternité? C'est à peine si l'on se souvient encore de l'année fatale de la guerre, et bien des hommes de cinquante ans ne sauraient préciser au juste le chiffre de l'année du dernier choléra. Il est vrai que cette année fatale a suivi une année de révolution, et que le peuple a confondu les deux fléaux dans sa mémoire.

Qu'importe, après tout, qu'on se souvienne de vous? n'est-il pas assez d'hommes studieux et soucieux de l'avenir pour décrire heure par heure vos maux si nombreux et vos bienfaits si restreints?

Si vous étiez citée devant le tribunal des temps, année 1876, vous seriez acquittée sans nul doute, car vous n'auriez qu'à dire :

— J'ai apporté avec moi bien des maux, mais nul ne peut comprendre ou concevoir quelle sera la conséquence de ces maux pour l'avenir, nul ne pouvant prévoir et expliquer les résultats et les conséquences du mal que je portais dans les plis de ma tunique. Peut-être ce mal est-il gros d'enseignements et de conseils pour ceux qui sauront les analyser et en faire leur profit. Le bien naît du mal, les philosophes savent cela pour l'avoir appris, les chrétiens pour l'avoir deviné.

∿∿ Sans chercher à approfondir les choses, les marchands ornent la devanture de leurs boutiques.

Les mères attentives sont en course pour acheter ces mille riens qui doivent faire sourire les lèvres roses de leurs enfants; pour le cœur des mères, il n'est pas de mauvaises années.

Les petits trafiquants ont construit leurs baraques avec un zèle d'autant plus grand que l'année a été mauvaise, et qu'il faut réparer bien des désastres.

Les voilà pour quinze jours dans la boue des boulevards. Ils ont abandonné leurs logis pour habiter ces frêles abris de planches et de toiles. Pareils aux explorateurs du pôle nord, ils vont grelotter et souffler dans leurs doigts, et quand, la campagne finie, ils voudront serrer leur gain modique, compter leur bénéfice décevant, leurs pauvres mains seront gelées.

Mais, c'est égal, rien ne les arrête, rien ne vient troubler la sérénité de leurs espérances; ils bâtissent, et bâtir est l'action la plus douce au cœur du pauvre. Être établi est le rêve honorable de tout ouvrier parisien truqueur ou brocanteur. Être établi, c'est le comble des espérances les plus audacieuses, être établi, c'est tout.

Et, pendant toute cette quinzaine, un millier de pauvres gens va se consoler de n'avoir pas pignon sur rue en possédant un fief sur le trottoir.

∿∿ Chaque année voit naître un joujou bizarre ou une invention nouvelle. Le *cricri*, venu trop tôt, eût été une fortune au jour de l'an.

Pour toute nouveauté, les truqueurs ne nous offrent cette fois qu'une assez piètre contrefaçon de la pièce de cinq francs.

Impossible de s'y tromper, — sans cette condition la vente n'eût pas été autorisée. — C'est grossier et presque bête, mais pourtant cette stupide imitation est très en faveur.

Un grand financier, dont personne n'a oublié ni le nom, ni les luttes, disait :

— Toutes les idées sont bonnes, et les idées courent les rues, mais les hommes capables de faire valoir une idée sont excessivement rares, d'où il faut conclure qu'un homme habile, mais sans idée, vaut mieux qu'un homme qui a une idée par jour et qui ne sait pas s'en servir.

Le financier avait raison; l'inventeur de la pièce de cent sous, qui ne vaut rien, vient de sanctionner son système.

Un homme inhabile qui invente une pièce de monnaie fausse, qu'il donne, d'ailleurs, pour un prix minime, ne peut décidément rêver la fortune. Mais, si cet inventeur est un homme avisé, la thèse est bien changée.

Imaginer la pièce de cent sous fausse n'était rien. Savoir la vendre était tout. L'inventeur la vend. C'est un homme fort.

Il n'a trouvé qu'un moyen, mais ce moyen est un trait de génie.

Il expose sa marchandise sur une assiette et fait le simple boniment que voici :

— Tenez, tenez, messieurs, voilà des pièces de cinq francs au choix pour dix centimes; dix centimes, deux sous! Voyez, messieurs, elles sont bien faites, elles ont la couleur de l'argent véritable et elles sonnent comme de vraies pièces, voyez plutôt.

Il fait sonner ses pièces qui ont le son de l'argent, comme le bon Léonce a la voix de Faure. Aussi les badauds assemblés devant ce changeur platonique demeurent-ils parfaitement indifférents.

Mais l'inventeur n'a pas tout dit, il lui reste dans son sac un argument vainqueur; quand il voit que les badauds vont l'abandonner avec mépris, il ajoute avec conviction :

— Ces nouvelles pièces, messieurs, ont été fondues, moulées et frappées à seule fin de servir pour ceux qui donnent des étrennes aux portiers.

Les badauds s'en vont, et le marchand de pièces ne se désespère pas, il sait qu'ils vont revenir.

En effet, à peine ont-ils fait quelques pas, qu'un sourire bizarre apparaît sur leurs lèvres; ils pensent à la tête que ferait leur portier en recevant une de ces fallacieuses pièces, et ils reviennent sur leurs pas et donnent leurs deux sous; ils sont heureux à la seule idée de faire une mauvaise farce à celui qu'ils appellent leur Pipelet. La charge sera de courte durée, mais que leur importe? ils auront fait une bonne plaisanterie, et cela leur suffit; un éclat de rire vaut bien deux sous.

C'est bien innocent, comme vous voyez, mais tout le Parisien est là.

J'ai eu la curiosité de rester un instant devant le marchand, afin de voir à quelle classe de la société ses pièces agréaient le plus; j'ai eu la satisfaction de voir que tout le monde en achetait.

Peu de banquiers, peu de diplomates, c'est vrai, mais de bons rentiers, des marchands, des boursiers, des ouvriers et des employés.

Un grand gamin en achète une.

— Pour quoi faire? lui dit son compagnon, t'as pas de pipelet.

— J'en ai pas, mais je veux faire la charge au portier d'un camarade.

∿∿ Il y a quelque vingt ans, peut-être plus, un teinturier-passementier avait eu l'idée de faire fabriquer des adresses affectant la forme, le dessin et la couleur des billets de la Banque de France. En regardant attentivement, on voyait vite le stratagème. Les mots « mille francs, » écrits en gros caractères au milieu des billets étaient remplacés par les mots : *Mille franges*. Mais, de loin, on s'y pouvait tromper. Comme quelques filous abusèrent de l'ignorance des gens simples, la police saisit les billets-adresses et en défendit toute émission. Mais pendant un mois les billets avaient circulé, et il se trouve encore des gens qui en conservent au fond de leur porte-monnaie. Chaque fois qu'ils ont quelque chose à payer, ils montrent négligemment le faux billet et s'en vont persuadés qu'ils ont donné à ceux qui l'ont vu une haute idée de leur opulence.

∿∿ Dans les théâtres, il y a un endroit qu'on appelle le magasin des accessoires; c'est dans ce lieu que l'on entasse tout ce qui sert à jouer la comédie : le poignard du traître, dont la lame entre dans le manche, la tapisserie de la comtesse, les volants de la pensionnaire, le timbre d'appel, la pendule en papier doré, les poulets, les pâtés, les homards de carton, les glaces, figurées par de l'ouate blanche quand elles sont à la vanille, et rose quand elles sont panachées; la tabatière de M. Dubois, la canne de M. Durand, la mandoline de Juanita, les castagnettes de dona Inès, l'épée de mon père, la fameuse cassette qui renferme les fameux papiers, la lettre que la femme doit perdre et que le mari doit trouver, l'anneau qu'on confie avant de mourir à celui qui doit le remettre « à elle seule »; enfin tout ce qui sert à jouer la comédie, c'est-à-dire des milliers de choses.

Le fameux bout de dentelle que la reine Marie de Neubourg porte sur sa poitrine, et qu'elle compare à la moustache de Ruy-Blas, est un accessoire.

Les bourses que les Almaviva jettent aux soubrettes sont des accessoires.

Enfin on ne peut se figurer le nombre et la diversité des objets qui encombrent ce magasin.

Parmi tous ces objets, quelques-uns ont une valeur relative, et pourtant on ne ferme jamais la porte du magasin des accessoires; comme dans les théâtres il entre une foule de gens, sans compter les figurants, cette confiance est assez singulière. Il est vrai que, par une exception que je ne me charge pas d'expliquer, on ne vole jamais rien dans ce fantastique dépôt.

Une seule chose est mise, par le garçon du magasin, à l'abri de la convoitise, c'est la liasse de billets de banque qui figure dans tant de pièces. Ces billets sont faits, avec intention, de la façon la plus grossière; un pensionnaire de Charenton ne s'y laisserait pas prendre. Cela ressemble plus à l'affiche d'un cardeur de matelas qu'aux images signées Garat; mais peu importe; chaque fois que le garçon manque de vigilance et qu'à l'issue de la pièce il ne s'empare pas des billets pour rire, la liasse est enlevée et on ne la revoit plus.

Que deviennent ces grossières imitations? On ne l'a jamais su.

Roqueplan, qui était fort observateur, s'amusait quelquefois à ordonner au garçon de laisser traîner un ou deux de ces faux billets; à l'instant même ils étaient enlevés avec une dextérité étonnante.

— Demain, j'en mettrai de vrais, dit-il un soir, le voleur sera bien attrapé.

Le lendemain, il hésita à tenter la mystification, et je pense qu'il fit bien.

∿∿ Méfions-nous : voici les savants qui veulent importer en France une science nouvelle.

Il paraît qu'à l'étranger il y a des chaires de pétrologie ou de pétrographie, et l'on ne serait pas fâché d'en voir pousser chez nous.

Une chaire est toujours bonne à quelque chose, quand ce ne serait que pour appointer un titulaire et un suppléant.

Or, savez-vous ce que c'est que la pétrologie ou pétrographie? Vous le devinez; mais les dames me sauront peut-être gré de leur dire que la pétrographie est la description des pierres.

Repousser une science nouvelle serait un crime inutile, parce que la science, quand science il y a, s'impose sans le secours de personne. Elle va doucement, mais, bon gré malgré, elle fait son trou envers et contre tous.

La pétrographie ne me semble pas destinée à accomplir ce travail de taret, par cette bonne raison qu'il y a fort longtemps qu'elle a été abandonnée en France; il y a plus de cinquante ans qu'elle est passée à l'état de science honoraire.

La minéralogie paraît suffire à tous les besoins. Ce que les Allemands appellent aujourd'hui pétrographie n'est autre que cette science à laquelle nos pères avaient donné le nom de cristallographie, qui est bien autrement élégant.

Entre pétrographie et cristallographie, il n'y a pas à hésiter une seconde.

La cristallographie est morte; elle a été tuée par les juifs marchands de diamants.

Au siècle dernier, les minéralogistes avaient été fort désarçonnés par un bon et respectable abbé, qui leur montrait un diamant rose en leur demandant:

— Qu'est-ce que c'est que ça?

Les savants répondaient :

— Ceci est un rubis-balai au spinel extrêmement pâle.

A quoi le bon abbé répondait :

— Vous n'y êtes pas du tout, vous êtes des ignorants, et, la preuve, c'est que vous ne savez pas plus ce que c'est que cela?

Et il leur montrait un saphir vert.

A quoi les savants répondaient naturellement :

— Ceci est une émeraude un peu moins transparente que les émeraudes d'Ormuz.

— Vous vous trompez encore; mais je passerai condamnation, si vous me dites quelle est cette pierre noire?

— Du jayet! s'écriaient les savants.

— Eh bien, non! leur dit le bon prêtre; vous vous trompez, et c'est bien naturel, parce que vous n'avez pas de règles positives pour apprécier les pierres précieuses; ces règles, les voici; et il leur remit un livre intitulé *Traité de cristallographie*, par M. l'abbé Haüy.

Dans cet ouvrage, clair et bien écrit, les savants apprirent que le diamant avait un poids spécifique déterminé et invariable, que le diamant se volatilisait régulièrement sous la lumière d'une lentille; que le diamant brisé affectait dans ses débris une forme unique, et que, partant, ce qu'il avait montré n'était pas un rubis pâle, mais bien un diamant rose, que la pierre noire était un diamant noir et non du jayet, et que la pierre verte était un saphir de Golconde et non une émeraude moins claire que celle d'Ormuz.

Dans ce traité, toutes les pierres précieuses étaient décrites de la manière la plus précise du monde, et leurs signes particuliers ne pouvaient donner lieu à aucune confusion.

Les savants s'inclinèrent, et le vénérable abbé entra à l'Institut lors de sa formation.

∿∿ Comme tous les systèmes, bons ou mauvais, celui de l'abbé Haüy eut ses détracteurs; on appela ses disciples des *cristalloclastes*, et on ne laissa pas de déverser un peu de ridicule sur ces nouveaux savants, qui ne trouvaient rien de plus naturel, pour apprécier une pierre précieuse, que de l'écraser à coups de marteau. Il y avait un peu de vrai dans tout cela.

La dispute allait son train, lorsque des israélites vinrent de Hollande s'établir en France pour faire le commerce du diamant. En entendant parler de la cristallographie, ils se mirent à rire de tout leur cœur et ils montrèrent qu'ils avaient d'autres moyens plus naturels de juger les pierres précieuses; ces moyens étaient l'habitude, l'instinct, la sagacité; et des fortunes considérables, loyalement acquises, prouvèrent que ces moyens étaient tout à fait suffisants.

Et voilà qu'aujourd'hui on veut importer chez nous la pétrographie; elle est en Allemagne, qu'elle y reste.

∿∿ Le recensement de la population parisienne est presque terminé, dit-on. Tant mieux!

Si l'autorité a voulu savoir le nombre exact des habitants de Paris, il est probable que son but sera rempli; mais, pour le reste, je ne voudrais rien affirmer.

Voici comment procède l'employé chargé de s'enquérir, — il ne faut pas oublier que cet employé a tant par tête de Parisien recensé et que les lois les plus simples du bon sens l'engagent à aller le plus vite possible : — après avoir salué très-poliment et s'être excusé du dérangement qu'il vous cause bien involontairement, il ajoute :

— Veuillez me dire votre nom et votre profession. Bien. Votre âge? Où êtes-vous né? Bien.

Il ajoute :

— Êtes-vous marié?

— Non, monsieur.

— C'est très-bien.

Si l'on répond : Oui, monsieur, il dit :

— C'est parfait.

— Vous avez des domestiques?

— Deux.

— Qui s'appellent?

— Césarine Fruchet et Florentine Bachelu.

— Ces deux domestiques sont du sexe féminin?

— Tout porte à le croire.

— Où sont-elles nées?

— Ma foi, je ne sais pas trop; il y en a une, je ne sais laquelle, qui est de Pontoise et l'autre de Pont-l'Évêque. Elles sont en course; si vous voulez attendre?

— Ça suffit; désolé de vous avoir dérangé; mais, vous savez, il faut que ça se fasse.

Ce monsieur employé va renouveler ses questions à l'étage supérieur.

Il est certain qu'il n'y a pas d'autre façon possible de procéder; mais, enfin, supposons un manque de sincérité de la part des habitants, et voilà un assez long travail à recommencer.

L'administration n'a pas probablement la prétention de savoir au juste l'âge des Parisiennes.

J'en connais une entre mille, qui est en train de friser la cinquantaine et qui met le plus de temps possible à ôter les papillottes; elle a répondu effrontément à l'employé qui lui demandait son âge :

— Monsieur! j'ai trente-trois ans.

L'employé l'a considérée avec attention et en silence: la dame était sur des charbons ardents; enfin l'employé a parlé, il a dit d'un air aimable :

— Vous êtes bien conservée, tout de même.

— Vous êtes galant.

— Ah! pas du tout. Où êtes-vous née?

La dame a eu peur, elle s'est dit :

— Si l'on sait où je suis née, on saura mon âge, et l'on verra que j'ai menti.

Et, comme deux mensonges ne coûtent pas plus qu'un, elle a ajouté :

— Je suis née en mer.

L'employé a répondu :

— Ah! c'est différent; tout s'explique.

Si cet employé n'est pas un imbécile, je trouve qu'il a bien de l'esprit.

∿∿ A quelques pas de moi, demeurent deux artistes graveurs; l'arrivée du recenseur les dérangeait, je ne sais pas pourquoi Ils ont répondu de fort mauvaise humeur. Ils ont bien dit leurs noms et prénoms, leur âge. Mais quand l'employé qui les voyait travailler leur a demandé quelle était leur profession, ils sont restés stupéfaits. Après avoir donné quelques instants à leur étonnement, et, comme l'employé, en suivant leur burin, renouvelait sa question, le plus vieux a répondu :

— Je suis agrégé honoraire de la fumisterie de Montpellier.

— Hérault? a demandé l'employé.

— Hérault, a répondu le mauvais farceur.

— Et vous?

— Moi, a dit l'autre, je suis ramoneur adjoint de la justice de paix.

L'employé est parti paraissant très-content.

∿∿ Il eût peut-être été plus simple de déposer des imprimés à remplir, avec toutes les questions voulues, en laissant à chacun des habitants la responsabilité d'une fausse déclaration et en enjoignant aux portiers ou au principal locataire de la maison de remettre, dans un délai fixé, ces déclarations à la mairie.

Il était encore plus simple, si l'on ne voulait que le nombre exact des habitants, de le demander purement et simplement aux concierges.

∿∿ Entre un Bordelais et un Marseillais :

— Viens-tu à la messe de minuit?

— Non, ça finit trop tard.

— C'est égal; je ne suis pas fâché de voir ça, moi.

— C'est comme les autres messes.

— Tu as été déjà à la messe de minuit, toi?

— Moi! plus de deux cents fois.

∿∿ Ceci se passait il y a... Ma foi, je ne sais pas combien il y a de temps. Mettons qu'il y a longtemps et nous ne blesserons personne.

Avant de quitter le ministère, un ministre décore un de ses amis.

L'ami arrive au cercle, où tout le monde reste agréablement stupéfait.

On félicite l'heureux mortel. Un seul membre du cercle, son meilleur ami, ne lui dit rien.

— Toi, mon plus vieux camarade, tu ne me félicites pas?

— Non, fait l'autre, je trouve que c'est une croix qui s'est trompée de chemin.

— Pourquoi?

— Tu n'as rien fait pour être décoré.

— Comment! je n'ai rien fait. Qu'en sais-tu?

— Je le sais parfaitement.

— Tu pourrais te tromper.

— Eh bien! voyons, parle, qu'as-tu fait?

— Mais... j'ai fait des démarches!

JULES NORIAC.

AVIS

Nous serions tentés de nous excuser d'avoir à reproduire dans ce numéro, qui arrive au milieu des fêtes de famille, les lugubres catastrophes qui, de chaque côté de l'Océan, ont signalé les derniers jours de l'année 1876; mais, fidèles miroirs de l'actualité, nous sommes obligés de répondre à l'émotion générale, et, selon notre rôle, de montrer ce que nos confrères racontent depuis quinze jours. Espérons que l'année 1877 nous épargnera d'aussi douloureux devoirs; des sujets sinon plus intéressants, au moins plus agréables, ne nous manqueront pas.

Tel est notre souhait.

Selon notre coutume, nous avons réservé, pour le premier numéro de janvier, une gravure hors ligne qui aura le même succès que nos belles reproductions des *Dernières cartouches*, de *Villersexel*, etc., etc., mais empruntée, cette fois, à l'œuvre de M. Édouard Detaille, qui fit sensation au dernier Salon :

EN RECONNAISSANCE

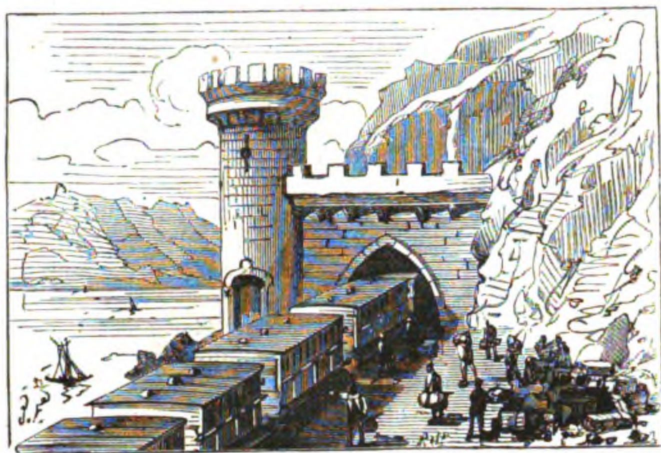
« Un bataillon de chasseurs à pied, envoyé en reconnaissance, occupe un village où vient d'avoir lieu un combat de cavalerie. »

On sait quel soin et quel talent nos artistes apportent à l'interprétation de ces tableaux patriotiques; nous n'insisterons donc pas, heureux d'offrir à nos abonnés, anciens et nouveaux, un hommage qui soit digne d'eux et de nous.

Nous rappelons notre magnifique album

LES MOIS

Dessins originaux de Giacomelli, poésies de François Coppée. — 20 francs au lieu de 30 francs pour nos abonnés.



Tunnel de la Colombière.

NOS GRAVURES

—

Accident de Culoz

Un terrible accident a eu lieu, le dimanche 17 décembre dernier, sur la ligne de Culoz à Modane, par Aix et Chambéry. Deux trains de voyageurs, lancés à toute vapeur, se sont rencontrés près du lac du Bourget, et on a à déplorer la mort de huit personnes; quinze autres ont été blessées.

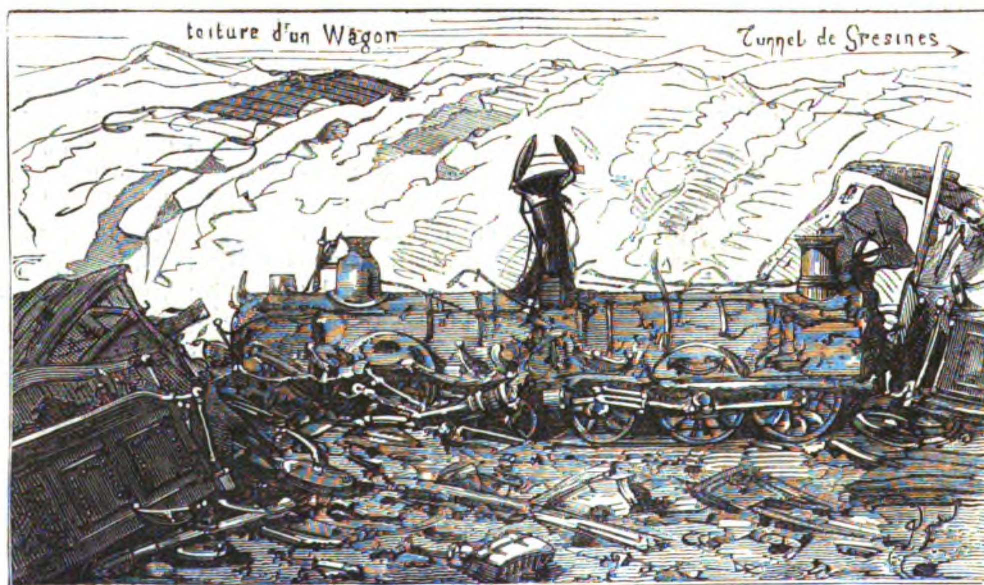


Station de Châtillon (Savoie).



La recherche des victimes au lever du jour.

Un accident survenu, à Montereau, à l'express de Paris-Lyon, le 16 décembre au soir, avait eu pour conséquence de retarder de dix heures environ le départ de Mâcon du train correspondant n° 265, qui part ordinairement de cette ville à 5 h. 55 du matin pour arriver à Genève à 10 h. 30. Ce train se mit donc en route à 3 h. 55 seulement. Arrivé à Culoz, il se bifurqua, une partie des voitures continuant dans la direction de Genève, l'autre prenant celle de l'Italie par Chambéry, où malheureusement la ligne n'est qu'à une seule voie. Ce dernier train, lancé à toute vapeur, venait de dépasser la petite station de Châtillon et se dirigeait sur Aix-les-Bains, lorsqu'il rencontra dans une tranchée le train omnibus n° 272, parti de Modane à 2 h. 12, et qui se trouvait également en pleine carrière. Il était sept heures du soir. Les mécaniciens avaient à peine eu le temps de s'apercevoir mutuellement, qu'un choc terrible eut lieu. Les machines entrèrent à la lettre l'une dans l'autre et restèrent comme soudées face à face. Une seule cheminée, celle de l'express, resta. La cheminée de l'autre train disparut littéralement. La locomotive express, ayant pour elle une plus grande vitesse acquise, pénétra de plus d'un mètre dans celle qui lui faisait obstacle. Derrière ces deux monstres, les fourgons de bagages et les voitures de voyageurs, continuant leur



Aspect des locomotives des deux trains après la rencontre.

CATASTROPHE DE CHATILLON, près Aix-les-Bains (Savoie). — (Dessins de M. Férat, d'après les croquis de MM. Mari de Buttet et Fabert.)



M. Henry Murdoch, acteur, mort pendant l'incendie. — Miss Kate Claxton, l'actrice qui invita le public au calme. — Fuite des spectateurs au commencement de l'incendie pendant le dernier acte des *Deux Orphelines*.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE. — New-York. — Incendie du théâtre de Brooklyn. — (Dessin de M. Lix, d'après le *Daily Graphic*.)

mouvement en avant, vinrent s'entasser les uns sur les autres dans le plus effroyable désordre. Les cris des blessés et des mourants se mêlaient au bruit des bois brisés et aux grincements stridents des masses de fer mises en pièces. La violence du choc avait été tellement forte, que dans le train omnibus, composé de douze voitures, le dernier wagon avait eu ses tampons complétement brisés. Quant aux premières voitures et aux fourgons de bagages, qui heureusement les précédaient, ils avaient été littéralement mis en pièces. Le train express n'avait pas moins souffert, et pas une de ses voitures n'avait échappé à l'œuvre de destruction.

Cette catastrophe horrible avait eu lieu en pleine nuit et sans qu'il fût possible de se reconnaître pour chercher un moyen d'échapper à la mort. Au milieu de cette confusion, un employé courut à Aix, éloigné encore de 6 kilomètres, pour demander du secours, et bientôt après, une escouade de conscrits arrivait sur les lieux en même temps que les habitants des villages voisins. L'on se mit aussitôt à procéder au sauvetage à la lueur des torches et des feux allumés sur les bords de la tranchée pour éclairer cet épouvantable chaos. Ce travail était rendu très-difficile par la disposition des lieux et par l'entassement des voitures qui gisaient disloquées et dans les positions les plus anormales. Il fallut retirer les voyageurs encore vivants au moyen de cordes qu'on leur jetait du haut de la tranchée, et auxquelles ils s'accrochaient avec toute l'énergie du désespoir. Ces malheureux, dont la plupart venaient d'échapper à la rencontre de Montereau, ont passé en moins de vingt-quatre heures par les émotions les plus terribles qu'il soit possible d'éprouver.

Il semblerait ressortir, d'après l'enquête immédiatement ouverte, qu'en somme la responsabilité de cette catastrophe retombe sur le chef de gare de Châtillon; mais que cette responsabilité se trouve grandement atténuée par l'avance de quatre minutes qu'avait prise l'express, avance qui n'a pas donné le temps de faire les signaux qui auraient dû être établis.

Cheveux blancs et Cheveux blonds

VOICI encore une de ces scènes qui n'ont pas besoin de développement; à peine aurait-on besoin d'y mettre une légende, tant l'artiste sympathique y a mis d'esprit, de sentiment et de grâce. Que chacun y voie donc ce qui le touche dans ces premiers et ces derniers baisers de celle qui s'en va à ceux qui restent, de la vieille année qui passe aux nouveaux jours qui promettent, de l'aïeule qui représente le souvenir aux enfants qui sont l'espérance!

Incendie du Théâtre de Brooklyn

NOUS regrettons vivement de n'avoir guère à offrir aux lecteurs, dans notre numéro de fin d'année, que des catastrophes et des scènes navrantes qui ont porté au loin le deuil et l'épouvante. Pourtant, et le public nous donnera gain de cause, le *Monde illustré*, fidèle et consciencieux reproducteur des grands événements, quels qu'ils soient, ne pouvait passer sous silence le terrible désastre du théâtre de Brooklyn (le plus important faubourg de New-York), qui a causé la mort de plus de trois cents personnes, et dont les détails sinistres ont produit dans les États-Unis, et jusqu'en Europe, un sentiment d'horreur et de consternation.

C'est le 5 décembre, à onze heures du soir, pendant que l'on représentait le dernier acte des *Deux Orphelines*, que l'incendie s'est déclaré, on ne sait trop comment, dans les frises au-dessus de la scène. Quatre artistes étaient en scène. Miss Kate Claxton, qui remplissait le rôle de Louise vit, la première, des langues de feu courir le long des frises; mais, pensant que ce commencement d'incendie serait facilement étouffé, elle continua à jouer son rôle sans paraître se douter de rien. Le feu cependant faisait de rapides progrès et devint bientôt visible pour les spectateurs de l'orchestre. Alors les quatre acteurs s'avancèrent au bord de la rampe et supplièrent le public d'éviter une panique et de sortir en bon ordre. Malheureusement, leurs sages conseils ne furent pas écoutés. Une voix cria : « Au feu! » et tous les spectateurs, pris d'une folle panique, se précipitèrent, au milieu d'une confusion indescriptible, vers toutes les issues praticables. Les personne qui se trouvaient au rez-de-chaussée, orchestre et parterre, se trouvèrent, en un instant, saines et sauves dans la rue. Pendant ce temps, l'alarme et la confusion étaient extrêmes parmi les spectateurs du dress circle et de la galerie, qui s'entassaient aux portes étroites, les plus forts cherchant à se frayer passage en bousculant les femmes et les enfants. Le théâtre étant de construction légère, les flammes gagnèrent rapidement tous les étages et, en une demi-heure, la salle entière fut envahie par le feu. Les galeries et la toiture du théâtre ne tardèrent pas à s'effondrer, entraînant dans leur chute des centaines de spectateurs qui n'avaient pu s'enfuir à temps. On imaginerait difficilement une scène plus horrible que celle qui se passa alors. La foule qui occupait les galeries supérieures se précipita pour s'enfuir par un étroit escalier, et avec une violence telle, que celui-ci s'écroula et que ces malheureux tombèrent en masse dans les caves du théâtre, où ils périrent écrasés sous des monceaux de débris embrasés.

Peu après la chute de la toiture, le mur de la façade de Johnson street s'abattait, écrasant une maison et remplissant la rue de débris. Puis vint le tour du mur de l'est; il ne restait plus bientôt qu'un monceau de ruines du théâtre de Brooklyn, où le feu s'était déclaré moins d'une heure auparavant.

A trois heures du matin l'incendie étant entièrement maîtrisé, le maire et beaucoup de spectateurs se retirèrent sans se douter qu'un grand nombre de victimes étaient ensevelies sous les décombres fumants. Les fouilles commencèrent à quatre heures, quand la chaleur cessa d'être trop forte. Arrivés sur la plate-forme du vestibule, les pompiers furent frappés d'horreur en reconnaissant qu'une énorme pile noircie, qu'on avait cru jusque là composée de débris de matériaux, était, en réalité, formée de corps humains. Une dizaine d'entre eux descendirent par des échelles dans ce véritable ossuaire, qui était au fond du sous-sol, et attachèrent les corps à des cordes, au moyen desquelles leurs camarades restés sur le vestibule hissaient ces tristes fardeaux et les déposaient au fur et à mesure dans des cercueils. Pendant ce temps, une autre équipe de pompiers fouillait les ruines amoncelées, du côté opposé, sur le derrière de l'édifice et en retirait aussi une quantité de corps, qui étaient mis dans des cercueils et expédiés à la Morgue.

Le 7 décembre, le nombre des cadavres retrouvés s'élevait à 292; et cependant, quand les travaux de déblayage des ruines seront terminés, on en retirera sans doute beaucoup d'autres. Presque toutes les victimes étaient entièrement carbonisées, et si beaucoup ont pu être reconnues, ça n'a été, le plus souvent, que par les bijoux ou autres objets restés sur elles.

Parmi les acteurs, deux seulement ont péri : ce sont MM. Claude Burroughs et Henry Murdoch. On sait que ce dernier était en scène au moment de la naissance de l'incendie. Ayant commis l'imprudence, ainsi que son camarade, de courir à leurs loges pour sauver leurs effets, ils furent entourés par les flammes et brûlés vifs.

Toute la ville de Brooklyn est en deuil. Dans beaucoup de rues, les maisons sont décorées d'emblèmes de deuil; plusieurs magasins sont fermés; les affaires sont suspendues et les tribunaux ont fermé leurs portes. Une foule énorme stationne aux abords du théâtre incendié où, chaque jour, on découvre encore quelques nouvelles victimes.

Les Costumes militaires au Musée d'Artillerie

LE Musée d'artillerie vient d'enrichir d'une nouvelle merveille ses uniques et inestimables collections d'armes anciennes et modernes.

On vient d'ouvrir au public la nouvelle galerie, où est exposée la collection de costumes militaires, due aux soins laborieux et intelligents de M. le colonel Leclerc, le savant directeur de ce musée. Cette collection se compose de trente-six mannequins de grandeur naturelle, recouverts de vêtements et d'armures de la plus scrupuleuse fidélité historique, et comprend la série des costumes militaires depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIV. On ne saurait trop féliciter M. Leclerc d'avoir pu, avec les quelques ouvriers et les ressources restreintes dont il dispose, créer cette collection si utile qui permet de suivre désormais l'histoire du costume militaire en France.

D'abord, le guerrier du temps de Charlemagne avec ses vêtements éclatants et son bouclier peint, dernier souvenir de la race des Franks, puis le banneret croisé, entièrement couvert de cottes de mailles sur lesquelles viendront s'émousser les glaives de Damas des guerriers sarrasins; l'arbalétrier des communes, premier essai et premier ancêtre de l'infanterie française, « la reine des batailles, » l'homme d'armes des Duguesclin et des Boucicault, à l'armure d'acier aux reflets bleuâtres et aux panaches ondoyants; les fantassins suisses avec leurs pittoresques pourpoints à crevés et armés de la longue pique de douze pieds avec laquelle ils anéantirent les armées bourguignonnes et autrichiennes ; les gendarmes des compagnies d'ordonnance, que les Bayard, les Lautrec, les La Palisse, les La Trémouille se disputaient l'honneur de commander; le mousquetaire Henri II, coiffé de la salade, l'arquebuse à mèche sur l'épaule; le cavalier léger aux longues bottes jaunes, l'écharpe blanche en travers de la cuirasse, terreur des Espagnols et de la Ligue; puis les soldats de nos premiers régiments, Picardie, Piémont, Navarre, etc..., dont les noms sont restés si célèbres dans les annales de notre vieille infanterie française. Cette première série de costumes qui, espérons-le, sera complétée jusqu'à nos jours, s'arrête à Louis XIV avec le type d'un brillant officier, à la perruque flottante et aux larges bottes à entonnoir, portant la cuirasse pour toute arme défensive et appartenant sans doute à ces cuirassiers de Revel qui passaient le Rhin à la nage sous le feu des Hollandais et enlevaient les forteresses au galop de leurs chevaux.

En regardant ces types énergiques et superbes qui ont écrit à la pointe de leurs lances et de leurs glaives l'épopée militaire de notre pays, on se sentira fort par le passé, on espérera dans l'avenir, et on se rappellera que les revers, loin d'abattre nos aïeux et nos pères, furent pour eux d'utiles enseignements; qu'à Crécy et à Poitiers succédèrent Orléans et Castillon; qu'à Pavie et Saint-Quentin succédèrent Ivry, Rocroy et Fontenoy; à Rosbach, Valmy et Iéna; et à Waterloo, Sébastopol et Solférino.

Convoi militaire russe

BIEN que les représentants des grandes puissances aient ouvert leur conférence à Constantinople et s'efforcent, animés par le même esprit de concorde, de ramener la paix dans ce coin si tourmenté de l'Europe, la Russie n'en continue pas moins la concentration et l'approvisionnement de ses troupes sur la ligne du Pruth, sans doute pour obéir à ce vieil adage latin : « *Si vis pacem, para bellum.* »

Néanmoins, quels que soient les résultats de la conférence, les hostilités, croyons-nous, ne pourraient pas commencer avant la fin de l'hiver, qui, surtout cette année-ci, est très-rigoureux au nord des Balkans. Les campagnes sont en ce moment couvertes d'une épaisse couche de neige, sur laquelle se meuvent le plus difficilement du monde, comme le montre le dessin de notre correspondant, les troïkas et les charrettes chargées des approvisionnements destinés aux troupes russes. Que serait-ce donc si l'on mettait en mouvement au mois de janvier l'artillerie et les lourds fourgons du train? Embourbée et perdue dans ces vastes plaines de la Bulgarie, l'armée du czar ne pourrait tenter aucun effort sérieux avant l'arrivée du printemps et s'épuiserait en escarmouches et affaires d'avant-postes qui ne donneraient aucun résultat.

Inauguration de la Statue de Mirabeau, à Aix

ON se souvient des légitimes éloges qui furent successivement décernés à Paris et à Vienne au Mirabeau de M. François Truphême. Cette belle statue de marbre, donnée par l'État à la ville d'Aix, a été inaugurée le 17 décembre dernier dans la cour d'honneur de l'hôtel de ville, et le maire, M. Bedarrides, enlevait le voile qui la couvrait depuis quelques jours, aux applaudissements de l'assistance.

La parole autorisée de M. Raynald, le savant professeur de la faculté de lettres d'Aix, vint ensuite une nouvelle fois esquisser en termes émus, dans un discours plein de mesure, de tact et de goût, le portrait

de l'homme extraordinaire en qui s'est pour ainsi dire incarnée l'idée des temps modernes. La France entière connaît, sans aucun doute, le bouillant orateur qu'on vient de fêter à Aix, mais plus d'un a sans doute oublié que ce fut la « sénéchaussée d'Aix » qui l'envoya, en 1789, siéger à l'Assemblée nationale; voilà pourquoi son image a été placée dans l'édifice municipal, dont les échos furent jadis ébranlés par sa formidable et mâle éloquence.

Ajoutons que cette cérémonie d'inauguration avait été précédée d'une distribution de récompenses aux instituteurs et aux agriculteurs de la contrée, distribution que présidait M. Donniol, préfet des Bouches-du-Rhône, assisté d'un inspecteur général de l'agriculture, du recteur de l'Académie, du maire et de la municipalité d'Aix, du maire de Marseille, etc.

LES DIEUX QU'ON BRISE

XXIV

A VICTOR MASSÉ (DE L'INSTITUT)

A PROPOS DE *PAUL ET VIRGINIE*

Je veux te saluer, ô maître,
Toi qui dans ces temps abaissés,
Par ton génie as fait renaître
L'art splendide des jours passés :

J'ai vu ton œuvre, qui m'enchante
Comme un poëme né du ciel,
Car on dirait que Mozart chante
Par ta voix son rhythme immortel.

Comme on sent dans ta mélodie
L'amour vrai, l'amour grand et beau,
Par qui la passion grandie,
Triomphe même du tombeau!

Quand, sous le réalisme bête,
L'esprit s'avilit et décroît,
C'est bon d'applaudir un poëte
Qui fièrement travaille et croit!

C'est bon de rehausser son âme
Avec un chef-d'œuvre pareil;
Car l'art humain est une flamme
Qui réchauffe comme un soleil!

Puis, faut-il aussi te le dire?
Quand notre pays fut vaincu,
L'Allemagne s'est mise à rire,
En s'écriant : « Ils ont vécu!

« Morte est la nation française
« Qui nous humilia longtemps!
« Nous pouvons triompher à l'aise,
« Après avoir souffert cent ans;

« Dieu n'a pas créé la victoire
« Rien que pour nos seuls ennemis :
« Moltke et Wagner auront la gloire
« De nous donner d'autres Valmys! »

Ils ont tort; la fortune penche,
En courtisane du destin;
L'art a déjà pris sa revanche,
La guerre aura son jour certain.

Beyreuth commença la défaite;
Leur cuivre est vaincu par ton or...
Le rayon que la France jette
N'est pas près de s'éteindre encor!

ALBERT DELPIT.

COURRIER DU PALAIS

Le puits mitoyen. — Comment on tire de l'eau. — L'Amour, c'est la Vérité. — Les éventails. — Le faux boyard. — Encore les bêtes féroces. — Lamartine et Chateaubriand en mauvaise compagnie. — Les esprits farceurs.

Le puits mitoyen! Vous voyez cela d'ici. Vous le voyez d'autant mieux que le charmant tableau de M. Metzmacher qui porte ce titre a été très-remarqué à l'Exposition de 1876. Une jeune fille en costume Louis XV vient de tirer un seau d'eau dans un puits entouré de touffes de roses trémières, mais le puits est mitoyen, et de l'autre côté un jeune homme se penche à mi-corps pour embrasser la joue qui se présente à lui. Ah! ce n'est pas du réalisme; on ne tire guère de seaux d'eau quand on est chaussée de souliers à talons et que l'on est revêtue de la robe à trousse-quin; mais c'est si joli!... C'est si joli, que M. Hugot, fabricant d'éventails, a acheté le droit de reproduction du sujet; c'est si joli, que M. Prébay, autre fabricant d'éventails, est prévenu, devant le tribunal correctionnel, ma foi, de s'être emparé du sujet. On peut bien dire, et je répète cela après Me Cléry, l'avocat de M. Hugot, et après Me Cresson, l'avocat de M. Prébay, que les éventails ne produiront jamais la consciencieuse finesse de touche qui a fait la réputation de M. Metzmacher et de ses tableaux; mais, enfin, il y reste le mouvement, la pose, la grâce et l'harmonie des détails.

En matière de contrefaçon, il existe, paraît-il, une jurisprudence qui permet de considérer comme sien un dessin auquel on a apporté une modification d'une certaine importance. Or, dans l'éventail Prébay, la jeune fille qui tire de l'eau en costume Louis XV trouve à la place de son seau, au lieu du discret jeune homme de l'autre côté du mur, un petit Cupidon mythologique qui n'a jamais certainement fréquenté les maisons de confections. L'Amour sortirait-il des puits comme la Vérité? Mais, dans cette circonstance, la modification n'a probablement pas paru suffisante au tribunal, puisqu'il a condamné M. Prébay, comme contrefacteur, à l'amende et à des dommages-intérêts envers M. Hugot et à fixer par état.

Par ce temps d'étrennes, je réserve pour un prochain courrier l'histoire de ce jeune faux grand seigneur russe, ou du moins qui a brillé comme tel pendant vingt jours dans le monde théâtral. Vous pensez bien, puisque c'est moi qui vous en parle, qu'il a fini en police correctionnelle; mais n'anticipons pas.

Nous n'en avions pas fini avec les bêtes fauves — et peut-être féroces — des *Fantaisies-Parisiennes*. M. Oller, mis en demeure, par le jugement, de les faire déménager au plus vite, s'empresse d'obéir à la justice, ne voulant pas que le commissaire de police et la force armée fussent appelés pour opérer l'expulsion de vive force. Un conflit avec l'ours, les deux lionnes et les six hyènes ne pouvait rien produire de bon. Le dompteur Delmonico se mit donc en devoir de procéder au déménagement. Mais, ô surprise! depuis que la cage est entrée dans l'immeuble, des réparations, des changements de distribution ont eu lieu, et la grande cage ne pouvait plus sortir. Séparer les animaux et les répartir dans des cages plus petites, c'était une opération délicate et coûteuse, et M. Delmonico trouva plus simple de demander la permission de sortir par la porte de l'immeuble contigu ouvrant sur la rue Taitbout et appartenant aussi, comme nous l'avons dit, au même propriétaire, sir Richard Wallace. Cette autorisation lui fut, à ce qu'il paraît, refusée, car, il y a quelques jours, M. Delmonico venait plaider devant le juge des référés « qu'il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. » — Je veux bien m'en aller, disait-il, mais laissez-moi passer; ou si vous ne voulez pas me laisser passer, ne me parlez plus d'expulsion.

Vous ne vous étonnerez pas en apprenant que le procès a tourné court cette fois. Sir Richard Wallace s'est rendu à ces bonnes raisons et il a consenti à ouvrir à deux battants la porte de sortie, ce dont le juge des référés lui a donné acte.

Il existait au Mans, il y a quelques mois, une société de fait entre les sieurs Doyen, employé d'assurances, Bellonde, sabotier, et Gontard, jardinier, pour la propagation des merveilles du magnétisme, du spiritisme. L'esprit de Lamartine, par l'intermédiaire d'un médium, bien entendu, venait éclairer les associés en leur apprenant qu'il habitait maintenant la planète de Mars, séjour de douleurs et de misère; Chateaubriand apparaissait aussi, — autant que peut apparaître un esprit invisible, — et il débitait de petites folies dans lesquelles il est difficile de reconnaître le majestueux auteur des *Martyrs*. Le père de Doyen venait de temps en temps recommander à son fils de faire prendre à celle qui fut sa femme sur cette terre du vin de quinquina soir et matin et de la tisane de mousse perlée. Enfin certains esprits farceurs, qui sont la plaie du spiritisme, se présentaient sous les noms les plus respectables pour débiter des phrases comme celle-ci : « Tu m'emb... va donc te cacher! » C'est bien la peine de revenir de l'autre monde!

Il paraît que les sectaires avaient donné des conseils hygiéniques à quelques enthousiastes, ordonné le vin de quinquina, l'eau magnétisée et la tisane de chiendent, si bien que les trois fondateurs ont été poursuivis pour exercice illégal de la médecine et pour escroquerie. Mais le tribunal et la cour d'appel d'Angers ont successivement prononcé le renvoi des prévenus, en déclarant que ces « ridicules insanités » ne touchaient en rien au domaine de la médecine.

PETIT-JEAN.

THÉATRES

ODÉON : *Racine sifflé*, comédie en un acte, en vers, par M. Pierre Elzéar; *la Belle Saïnara*, comédie japonaise en un acte, en vers, par M. Ernest d'Hervilly.

C'est à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Racine que l'Odéon a joué le petit acte de M. Pierre Elzéar : *Racine sifflé*. L'anecdote qui en a fourni le sujet se trouve dans tous les cours de littérature, avec les trois sonnets si connus :

Dans un fauteuil doré, Phèdre tremblante et blême...

L'infortuné Racine ne fut pas seulement sifflé par la coterie *pradonienne*, mais encore il fut menacé de coups de bâton. Ce désastre et cette menace lui parurent suffisants à le détourner du théâtre; selon M. Elzéar ils eurent même un effet plus grave, celui de le pousser au mariage. Le poëte susceptible ne fit plus de tragédies; en revanche, il fit sept enfants.

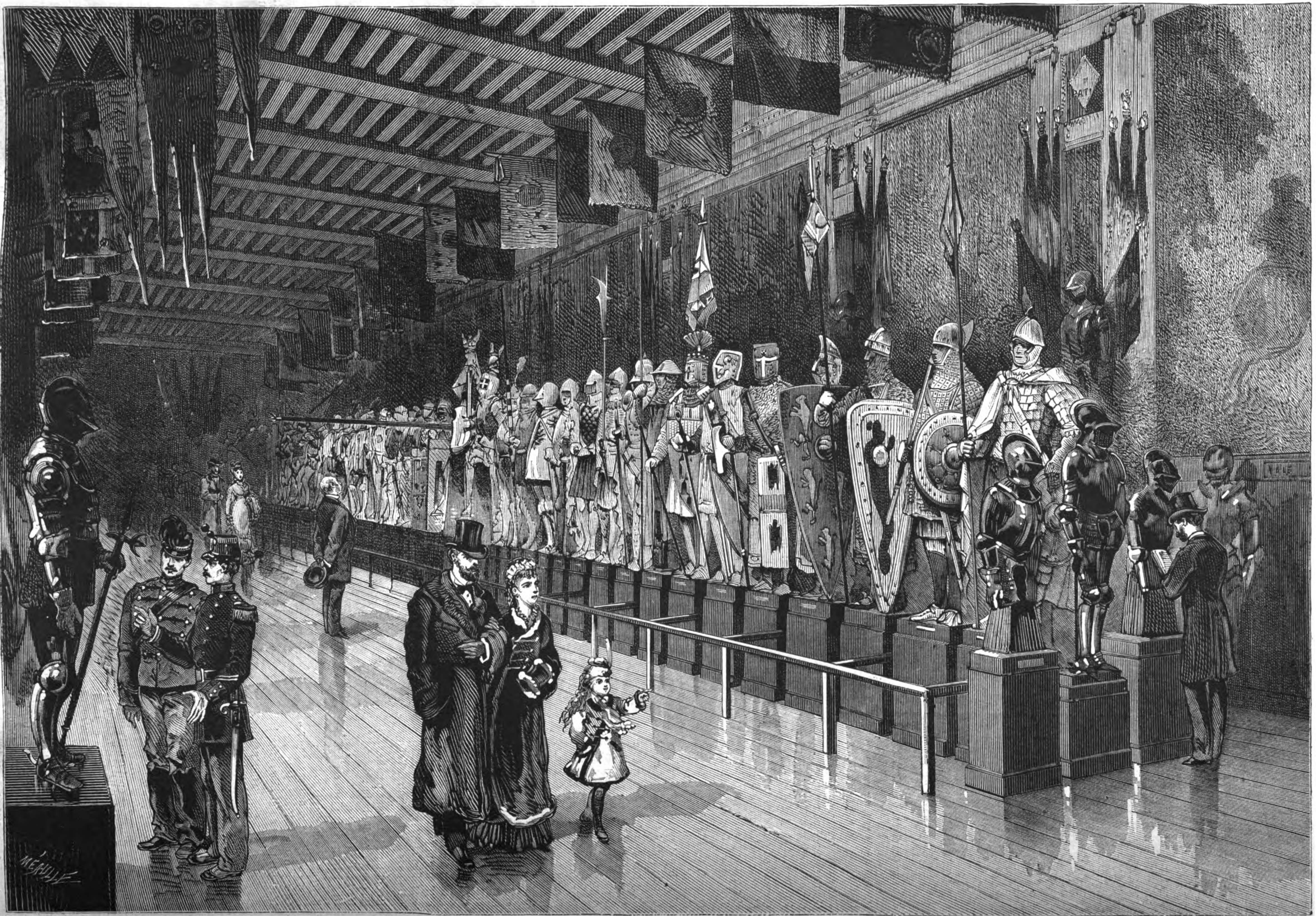
Il y a nombre de vers agréables dans cette pièce légère. La critique y est représentée d'une façon assez désobligeante par Donneau de Visé, rédacteur du *Mercure galant*. C'est le droit de la comédie. Pour accentuer son propre ridicule, Visé y exalte le mérite de Pradon au détriment de celui de Racine :

..... Racine a peu l'expérience
De la scène; il surcharge à foison son discours.
Écoutez son héros parlant de ses amours :
« Son arc, ses javelots, son char, tout l'importune;
« Il ne se souvient plus des leçons de Neptune,
« Et ses coursiers oisifs ont oublié sa voix. »
C'est faux. Que dit Pradon? « Depuis que je vous vois...
« Depuis que je vous vois, j'abandonne la chasse. »
Voilà le style simple et que rien n'embarrasse.

Eh! eh! est-il certain que Donneau de Visé n'ait pas un peu raison?

Au dernier siècle, Crébillon fils avait commencé à mettre le Japon à la mode avec son roman de *Tanzaï et Néardané*. Aujourd'hui, c'est un engouement général. L'hôtel des Ventes ne suffit plus à la furieuse consommation de lanternes, d'écrans, d'idoles, de dragons, de crapauds, de sabres japonais. Ce goût devait tôt ou tard s'implanter au théâtre; l'y voici. *La Belle Saïnara* est autant un tableau qu'une pièce, et l'on s'amuse fort à voir ces jolis magots fardés, aux yeux allongés, s'éventant sans relâche, allant et venant dans leurs robes aux couleurs voyantes. Quant aux passions qui s'agitent dans ce cadre chatoyant, elles ne diffèrent en rien des passions qui s'agitent dans les comédies parisiennes. Kami, qui joint au titre de poëte lyrique l'industrie de marchand d'ivoires (lui, malin!), aime une jeune fille de Yeddo belle comme le jour, ou plutôt comme la lune. Tous ses vœux tendent à obtenir sa main de son oncle, comme dans les vaudevilles les plus élémentaires. L'unique nuance est que cet oncle s'appelle Kash, au lieu de s'appeler Duhamel.

Ah! si, il y a encore une nuance, c'est que *la Belle Saïnara* n'est pas écrite dans le style des vaudevillistes, mais bien dans la langue poétique la plus exquise et la plus raffinée qui se soit jamais murmurée sur les bords amoureux d'un lac, soit que ce lac caresse une rive japonaise, soit qu'il reflète plus modestement les chalets d'Enghien. Cela ne surprendra personne lorsqu'on apprendra que l'auteur est M. Ernest d'Hervilly, un de nos écrivains humoristiques les plus brillamment doués, attendri avec mesure, suffisamment enthousiaste, de la famille intellectuelle de Charles Lamb et de Henri Heine.



PARIS. — **Musée d'artillerie. — La nouvelle collection des costumes militaires français de Charlemagne à Louis XIV.** — (Dessin de MM. Scott et Ferdinandus.)



RUSSIE MÉRIDIONALE. — **Transports militaires d'approvisionnements en Podolie.** — (Dessin de M. Schonberg, notre correspondant.)

Un comédien d'esprit, M. Porel, et trois jolies femmes, jouent cet adorable badinage. Les trois jolies femmes s'appellent Antonine, Chartier, Gravier.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

TRAVAUX DES THÉATRES LYRIQUES PENDANT L'ANNÉE 1876.

Opéra

1res REP.	*Jeanne-d'Arc* (5 actes), paroles et musique de M. Mermet .... Voir page	250	1er SEM.
	Sylvia (ballet, 3 a. 5 t.), J. Barbier, Reinach; Leo Delibes........	410	
REPR.	*Freyschutz*	27	2e s.
	Le Prophète........	138	
	Robert-le-Diable........	383	

Théâtre-Italien

1res R.	*Aïda* (4 a.), Ghislanzoni; Verdi........	282	1er s.
	La Forza del destino (4 a. 8 t.), Piave; Verdi.	294	2e s.
REP.	*Aïda*	312	
	Poliuto........	399	

Opéra-Comique

1res R.	*Piccolino* (3 a.), Sardou, Nuitter; E. Guiraud.	266	1er SEMESTRE
	Les Amoureux de Catherine (1 a.), Erckmann-Chatrian, J. Barbier; H. Maréchal.	331	
REPRISES.	*Le Calife de Bagdad*........	27	
	Le Nouveau Seigneur	27	
	Le Voyage en Chine........	43	
	Philémon et Baucis	317	
	Piccolino........	235	2e s.
	Lalla-Rouck........	354	

Théâtre-Lyrique

1res REPR.	*Dimitri* (5 a.), H. de Bornier, Sylvestre; V. Joncières........	315	1er s.
	Le Magnifique (1 a.), J. Barbier: Philippot.	363	
	Paul et Virginie (3 a. 7 t.), Michel Carré, Jules Barbier; Victor Massé........	323	2e s.
REPRISES.	*Le Sourd ou l'Auberge pleine*	363	1ers s.
	Oberon........	395	
	Les Charmeurs........	266	2e SEM.
	Giralda........	266	
	Les Troqueurs	399	
	Le Barbier de Séville	399	

Bouffes-Parisiens

1res REP.	*Le Moulin du Vert-Galant* (3 a.), Grangé, V. Bernard; G. Serpette........	266	1ers.
	Pierrette et Jacquot (1 a.), J. Noriac, Philippe Gille; Offenbach	266	2e SEM.
	La Boite au lait (4 a.), J. Noriac, Grangé; Offenbach	306	
REP. R.	*La Timballe d'argent*........	43	1ers s.
	Madame l'Archiduc........	155	
	La Princesse de Trébizonde........	190	2e s.

Théâtre-Taitbout

1res REP.	*La Petite Comtesse* (3 a.), Gaston Escudier; Luidgi, Ricci........	139	1er s.
	Le Roi d'Yvetot (3 a.), Chabriat, Hemery; L. Vasseur........	235	

Renaissance

...	*Kosiki* (3 a.), Busnach, Liorat; Ch. Lecoq..	282	2e s.

TOTAL : *Quarante-six* actes inédits, et *vingt* opéras repris.

En somme, l'année musicale n'a donné qu'un rendement moyen.

On ne sait trop si l'on doit se réjouir ou s'alarmer de ce rallentissement dans la production artistique de Paris. Il peut provenir, en effet, de la constance des succès obtenus par nos scènes lyriques. Sans s'y connaître, on devine aisément que la foule, continuant d'affluer dans un théâtre, y retarde l'éclosion des œuvres nouvelles.

L'année 1876 est marquée par deux opéras de haute valeur et dont le public a vivement senti les beautés. Nous voulons parler d'*Aïda* et de *Paul et Virginie*. Il n'est pas besoin que nous y insistions davantage, le sentiment de notre lecteur étant certainement d'accord avec le nôtre.

En nous reportant au tableau inséré plus haut, nous avons encore à faire cette remarque que l'Opéra a grandement et bellement travaillé à la reconstitution de son matériel. Une partie des fonds votés par l'Assemblée nationale a été employée à la peinture des décors de cinq grands ouvrages, dont deux nouveaux et trois anciens. C'est un labeur considérable.

L'Opéra-Comique a traversé une année pénible, attristée par un relâche de quatre mois. Il lui faut faire crédit pendant quelque temps encore, pour qu'il puisse restaurer son répertoire et se former une troupe digne de son glorieux passé.

— Voici maintenant, pour l'année écoulée, la liste des ouvrages d'archéologie et de littérature concernant la musique. Tous les ans, à la même date, nous donnons au lecteur ce document qu'il chercherait vainement dans les autres publications :

LE JOURNAL DE MUSIQUE, recueil paraissant toutes les semaines, avec texte et planches gravées (13, quai Voltaire). — FÉTIS : *Histoire générale de la musique* (t. V et dernier); — NOEL et STOULLIG : *les Annales du théâtre et de la musique* (1re année); — A. POUGIN : *Rameau, essai sur sa vie et ses œuvres*; — A. VIDAL : *les Instruments à archet; les Faiseurs et les Joueurs d'instruments*; — ADOLPHE JULLIEN : *Un Potentat musical; Papillon de la Ferté, son règne à l'Opéra, de 1780 à 1790. Les Grandes Nuits de Sceaux; le Théâtre de la duchesse du Maine*; — BOURGAULT-DUCOUDRAY : *Souvenirs d'une mission musicale en Grèce et en Orient*; — FÉLIX GRENIER : *Vie, talents et travaux de Sébastien Bach*; — EUSÈBE LUCAS : *les Concerts classiques en France*; — DOMERGUE : *la Saison musicale à Nice*; — MARCILLAC : *Histoire de la musique moderne et des musiciens célèbres*; — GEORGES DUVAL : *l'Année théâtrale* (2e année); — SOUBIÈS : *Almanach des spectacles* (année 1875); — E. GOYON : *Annuaire musical de l'Orphéon de France.*

A. L.

LES LIVRES NOUVEAUX

Les Terres du ciel, par CAMILLE FLAMMARION, un vol. in-8° de 608 p., avec 97 fig., 8 chromolithographies et 2 photographies; Paris, Didier, 1877.

M. Flammarion, depuis la publication de ses grands ouvrages, l'*Atmosphère* et l'*Histoire du ciel*, dont nous avons rendu compte en leur temps, semblait se recueillir; il publiait seulement quelques-uns des petits volumes dans lesquels il tient les lecteurs au courant des recherches astronomiques, et ce conte scientifique extraordinaire, saisissant, qu'il a écrit sous le titre de *Lumen, histoire d'une âme*. Pendant que le savant astronome se délassait de ses travaux techniques, en mettant au jour ces livres qui eussent suffi à un moins fécond travailleur, il préparait le magnifique ouvrage qu'il soumet aujourd'hui au public, en donnant à ce mot sa plus grande extension, de la femme du monde au mathématicien.

Grâce aux découvertes de l'astronomie d'abord, aux savants qui ont daigné les vulgariser ensuite, tout le monde le sait maintenant, les astres qui scintillent dans la nuit ne sont point des flambeaux piquetant de points d'or la tenture bleue du firmament; ce sont des soleils entourés de cortéges de planètes; ce sont des « terres, sœurs de la nôtre, voguant dans l'océan infini du ciel, » et ce que l'astronome ne voit pas, le penseur le devine : la vie anime tous ces mondes, que la lumière et la pesanteur mettent en communion les uns avec les autres.

Telle est la thèse que l'auteur des *Terres du ciel* soutient avec l'énergie d'une conviction raisonnée, une incomparable magnificence de style et une grande force d'arguments. Ce livre est, avant tout, un excellent traité d'astronomie planétaire, à la fois scientifique et mondain, où l'auteur a présenté toutes les découvertes contemporaines qui tendent à confirmer l'idée si naturelle de l'habitation des astres.

Mais, cette fois, le zélé observateur nous réservait une nouvelle surprise, il a voulu nous prouver que, sachant peindre à la plume avec la plus brillante palette, il sait encore manier le crayon et ajouter à ses explications si claires l'enseignement graphique, lequel précise et fait saisir d'un coup d'œil mille détails. Regardez ce paysage lunaire illuminé par le clair de terre qu'a dessiné — presque sur nature — M. Flammarion, et dites-nous si l'on n'a pas envie de l'accompagner dans ce céleste voyage. — CHARLES BOISSAY.

Le *Voyage aux pays annexés*, qui complète les deux autres volumes que M. Victor Tissot nous a déjà donnés sur l'Allemagne, est tout bourré de faits, tout émaillé d'anecdotes.

La partie la plus intéressante est sans contredit celle qui se rattache à l'Alsace et à la Lorraine :

« La révolution française, dit M. Tissot, recruta en Alsace ses plus vaillants soldats. Quand les lignes de Wissembourg furent rompues, et que l'invasion fit une nouvelle apparition dans la fumée, dans le sang et dans la nuit, Strasbourg donna une admirable preuve de son attachement à la France et de son dévouement patriotique. Non-seulement tous les jeunes gens prirent le fusil afin de rejoindre l'armée en retraite, non-seulement chaque maison se transforma en ambulance, mais comme les caisses publiques étaient vides, que la récolte avait été mauvaise, et que les soldats manquaient de tout, on vit les femmes du peuple et de la bourgeoisie apporter dans des paniers leurs coiffes de vermeil, d'argent et de cuivre doré. Il y avait quatre ans que les hommes avaient donné les boucles d'argent de leurs souliers!

« A cette époque, le costume de la population alsacienne ne différait guère de celui des habitants d'outre-Rhin. Le gouvernement de la République avait déjà publié un édit somptuaire à ce sujet, mais les femmes oubliaient de s'y conformer.

« Que firent Saint-Just et Lebas? Ils s'adressèrent aux sentiments français des citoyennes d'Alsace

« Le 15 novembre 1793, la proclamation suivante était affichée sur les murs de Strasbourg :

« Les citoyennes de Strasbourg sont invitées à « quitter les modes allemandes, puisque leurs cœurs « sont français.

« *A Strasbourg, le 25 brumaire de l'an II « de la République une et indivisible.*

« Les Représentants du peuple près l'armée du Rhin.

« SAINT-JUST, LEBAS. »

« Le jour même, les corsets brodés, les jupes rouges les coiffures à larges ailes disparurent comme par enchantement. »



En comparant ce costume, copié à la Bibliothèque de Strasbourg, avec celui des Alsaciennes de l'*Ami Fritz*, on ne peut s'empêcher de reconnaître que Saint-Just et Lebas ont rendu un grand service aux jolies Alsaciennes.

LA TANTE LEAR

(Suite)

Et si Nancy tâchait de lui répliquer qu'on l'en diminue d'autant, et qu'il est une volupté tout aussi grande, bien que plus amère, à souffrir qu'à jouir seule, elle la regardait avec l'étonnement d'une personne qui entend parler une langue inconnue.

Tandis que sa sœur courait ainsi à travers les salons, en quête de consolations, Nancy restait au château, à côté du berceau de sa petite nièce.

Elle voulait lui remplacer l'amour de sa mère, ou tout au moins l'empêcher d'en sentir trop vivement l'absence.

Ce qu'il faut de délicatesse, de bonté, de charité, de mansuétude à la chère femme qui s'est mis en tête de servir de mère à un orphelin est incommensurable.

Elle a toujours, suspendue sur son cœur, comme une épée de Damoclès, cette phrase terrible des enfants : « Mais tu n'es pas ma mère! » qu'ils ne se font pas défaut de lui jeter au visage dès qu'elle manque à exécuter leurs plus extravagantes volontés.

Elle pourrait lui répondre :

« — C'est vrai, je ne suis pas ta mère; mais tandis que tu étais là, abandonné, je t'ai recueilli, je t'ai conservé la vie qu'on t'avait donnée; j'ai passé mes jours dans les angoisses et mes nuits sans sommeil pour chasser le mal loin de toi.

Mais elle se tait noblement en se promettant d'être plus héroïque encore le lendemain.

Édouard ne se départit pas un seul instant du respectueux amour qu'il avait voué à Nancy.

Et si, parfois, il laissait percer un peu d'impatience, un regard de Nancy avait bien vite fait de le ramener à la soumission.

— Attendons, disait-il avec résignation.

Nancy ne voulait pas laisser son œuvre inachevée.

Elle avait adopté comme le sien cet enfant que le hasard lui donnait, et pour rien au monde elle n'eût consenti à se marier avant que la petite fille pût se passer de ses soins constants.

— Pourquoi, chère Nancy, différer le bonheur qui nous invite? lui demandait Édouard.

— Parce que l'amour tel qu'il m'est apparu n'admet pas de partage.

— Croyez-vous que nous en aimerons moins notre charmante orpheline?

— Peut-être!

Elle comprenait instinctivement que ses deux devoirs de mère adoptive et d'épouse s'amoindriraient l'un par l'autre, et elle aimait mieux retarder de quelques années l'accomplissement de ses vœux les plus chers, pour être certaine alors de pouvoir être tout entière à son mari.

Mme d'Allemer devinait vaguement ces raisons, mais n'en reconnaissait pas la justesse.

— Mon Dieu! disait-elle, je le veux bien, je ne suis pas le modèle des bonnes-mamans... La nature en est la seule coupable, qui m'a gardée trop longtemps jeune pour jouer ce rôle vénérable... Cependant je ne suis pas un monstre... N'est-ce pas, Nancy, que je ne suis pas un monstre?

— Comment peux-tu prononcer de telles paroles!

— Il est évident que sans toi, la pauvre petite n'aurait pas tous les jours trouvé pâture dans son nid... Mais, au bout du compte, je m'en fiais à toi... Sans quoi, tu comprends, je me serais acquittée de cette charge tout comme une autre.

— Je le crois facilement.

— Tu es si bonne, toi! C'est à ton tour maintenant de te reposer. Le plus dur est fait... Tu ne veux pas? Voyons, sois raisonnable! Tu ne peux pourtant pas condamner ce brave garçon qui t'adore à attendre que la petite soit pourvue d'un mari? Elle n'aurait qu'à coiffer sainte Catherine. Te croirais-tu forcée de lui sacrifier ta vie?

— Oui, ma sœur, si tant est que ce soit un sacrifice que de faire du bien aux gens qu'on aime.

— Patata, patata! Mais ce que tu chantes là est simplement insensé. L'existence ne serait plus tenable! Le bonheur ne frappe pas si souvent à notre porte, qu'il ne nous faille encore commettre l'insigne maladresse de le prier de repasser.

— La porte s'est ouverte, il s'est installé chez moi, et n'est pas près d'en déménager.

— Ouais! Si tu veux m'écouter, fillette, dès ce soir tu me diras :

« Madame ma sœur, il y a assez longtemps que j'occupe votre place, veuillez donc la reprendre. »

Et moi, tout écervelée que je puisse te paraître, je te répondrai :

« Mademoiselle, ma sœur, c'est fort bien pensé, et encore mieux dit; m'y voilà, et vous partez mademoiselle, pour nous revenir madame. »

Mais, le soir même, oublieuse de ses excellentes intentions, bonne maman donnait l'ordre d'atteler les chevaux et se rendait à la ville.

L'enfant prospérait à vue d'œil, et sa gentillesse dédommageait amplement Nancy de tous les soins qu'elle avait pour elle.

— Quand je serai grande, tu seras mon petit mari, disait-elle souvent à Édouard.

Comme d'habitude, on trouvait ces réflexions charmantes, et Édouard le premier.

Explique qui pourra cet étrange phénomène: tous les enfants, au dire de leurs parents, sont des prodiges d'intelligence, et la société n'en demeure pas moins encombrée de gens des plus médiocres, tant du sexe laid que du beau sexe.

Le brave Édouard avait fini par prendre son mal en patience, et, un peu de curiosité aidant, il s'était mis à adorer cet petit être qui lui avait été tout d'abord affreusement désagréable comme un obstacle placé entre son bonheur et lui.

Nancy était enchantée de rencontrer un auxiliaire dans celui qu'elle aimait.

Elle avait craint un instant qu'il ne fît rejaillir son dépit sur la pauvre orpheline, mais il n'en fut rien.

Édouard était à la hauteur de son cœur; il comprenait la grandeur du sacrifice qu'elle s'imposait et partageait noblement les peines.

Bientôt, cependant, de graves questions d'intérêt, d'où dépendaient la fortune de sa mère et la sienne, obligèrent Édouard à partir pour la Nouvelle-Orléans.

Il allait au loin débrouiller des questions d'intérêt, et ne savait quand il en aurait la solution.

Ce fut un triste jour que celui où les deux amis, qui ne s'étaient jamais séparés, se firent leurs adieux.

— Au revoir, dit Nancy, en sanglotant.

— Tu nous reviendras, n'est-ce pas, mon petit mari? répétait l'enfant.

— Dire qu'elle aurait pu le suivre si, au lieu de n'être que sa promise, elle était sa femme... Promise! quel vilain mot! Mais cette jeunesse joue avec le bonheur comme le chat avec la souris. Enfin advienne que pourra, j'ai fait mon devoir, ajoutait mentalement Mme d'Allemer.

La bonne dame s'imaginait sérieusement qu'elle avait fait son devoir. Sa conscience ne lui reprochait absolument rien.

Nancy demeura fort affligée de ce brusque départ.

De sombres pressentiments assiégeaient son âme. L'avenir qu'elle s'était plu à lentement échafauder lui sembla rêve tout à coup.

Édouard lui écrivait souvent; chacune de ses lettres était pleine d'amour.

De loin comme de près, la pensée de Nancy restait présente à sa mémoire.

Édouard était parti pour quelques mois, disait-il, mais des années s'écoulèrent sans qu'il annonçât son retour.

Leur correspondance, non interrompue dans le début, s'espaça de plus en plus.

Nancy conservait cependant une inaltérable confiance.

Jamais un doute ne vint effleurer son esprit.

Quant à Mme d'Allemer, elle n'entretenait pas, à beaucoup près, la même assurance.

Ce fut elle qui eut tort; car, après être demeuré fort longtemps sans donner de ses nouvelles, Édouard apparut un matin à ses amis tout surpris.

Quel ne fut pas son étonnement en revoyant, à la place de la gamine qu'il avait laissée, une belle jeune fille dans tout l'épanouissement de la jeunesse.

Pauline lui sauta au cou. Cette démonstration de tendresse fit rougir Édouard.

Mme d'Allemer remarqua son embarras.

— Eh! eh! pensa-t-elle, voilà un oncle par trop sentimental!

Nancy, tout entière à la joie du retour d'Édouard, ne s'aperçut de rien.

ALFRED BONSERGENT.

(La suite au prochain numéro).

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

AVIS IMPORTANT

Les solutions et envois de problèmes doivent être adressés, directement et affranchis, dans la huitaine, à

M. P.-L.-B. SABEL,

Boulevard Magenta, 150, *Paris.*

Les envois de problèmes doivent être accompagnés de leur solution, mise sous un pli cacheté.

Nous prions également nos collaborateurs volontaires de nous donner leur adresse, pour leur écrire directement s'il y a lieu.

Les NOMS ou PSEUDONYMES aussi courts que possible, s. v. p.

Prière de mettre en tête de sa lettre (en gros caractères) le nom, ou les initiales, ou le pseudonyme choisi pour être publié, la ville et la date.

Prière de mettre les envois de problème sur une feuille indépendante de celle contenant les solutions.

PRIMES

Nous offrirons, le 31 décembre 1877,

Une année du MONDE ILLUSTRÉ

au lecteur qui aura trouvé le plus de solutions, et, en cas d'égalité, à celui qui les aura envoyées le plus tôt (en tenant compte de l'éloignement, bien entendu);

Et, dans les mêmes conditions :

Six mois au second;
Trois mois au troisième;
Et un mois aux neuf suivants.

PROBLÈMES

XII — UN SONNET EN QUATRE CRYPTOGRAPHIES *(a)*

1° *Par inversion :*

SEL SNOZAG TNOS SIRTELF, TE SEL SELLIUEF SEELLIUOR
TNEHCNOJ TIORTE'L REITNES UO SIAMIA'J A REVER;
TUOT ES TRUEM, TE AJED SEL SEHCNARB SEELLIUOPED
ES TNEBRUOC SUOS EL TNEV IUQ TNEIV ED REVELE'S.

2° *Par superposition :*

V C V N R L H V R T L S L N G S V L L
O I I E I I E E E O U E E I E E S

T L S C H M N S D S R T S N S L L N S T R V R
E E E I E E O U O U A O O U E

L S S X M R T S D F R D O L R S L S S L L S
E O I E A U O E O I U E E U A I E O U I E E

D N S L R N P R R N T P L S D S R M S N L V
A A I E O U O U E O A I E E E

3° *Par les Y :*

YH TRYSY YST LY NYTYRY YT PLYS TRYSTY YST MYN YMY
CYR YLLY Y VY PYLYR SYS TYNDRYSSYS SY FLYMMY
SYS DYYX RYVYS D'YMYYR Y TYYT JYMYYS PYRDYS

4° *Par transposition :*

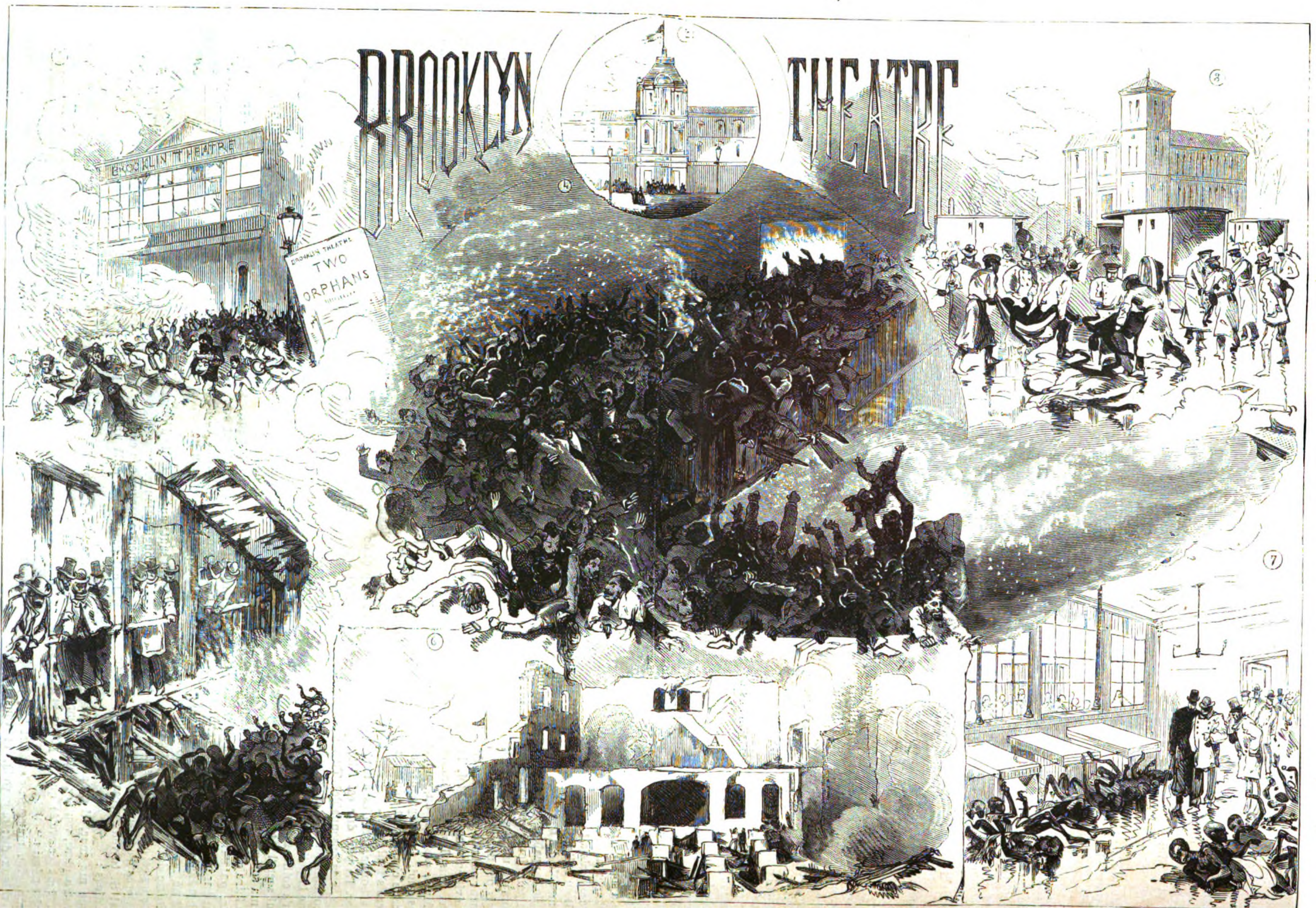
NEVNEI EL VEUEROUAN ELS XAEBU RUJSO NTVO RTAEEINR
SEL LEIFUGEASL SUERFOS TE LES ERLSUF PIAAEETRRR
IMAS EL ISMNPTRPE ED A'ELM SHALE EN INETRVE LSUP

XIII — *Envoi de M. Charles Brelaz, de Genève*

FANTAISIE SUR RIMES FÉMININES IMPOSÉES

MOTS CARRÉS

Il y a six mille ans qu'en mordant une pomme
Je fis d'un coup de dent tous les malheurs de l'homme.
Je sers à bien des arts, même à l'horlogerie,
Et souvent le poëte me voit dans la prairie.
Mes six frères et moi, sur la machine ronde,
Naissons, mourons, toujours pendant la nuit profonde.
Pour avoir d'Apollon ravalé la musique
Je me suis vu coiffé d'oreilles de bourrique.
Il faut me ménager, je suis si bonne fille,
Qu'en renversant mon nom je vous offre un asile.



1. La sortie des spectateurs. 2. Le théâtre de Brooklyn avant l'incendie. 3. Fourgons recueillant les cadavres 4. Fuite du public des galeries supérieures. 5. Cadavres retrouvés dans le sous-sol. 6. Aspect des ruines, près de Johnson street. (A. Emplacement de l'escalier des galeries supérieures.) 7. La morgue de Brooklyn.

ÉTATS-UNIS. — Incendie du théâtre de Brooklyn à New-York. — (Dessin de MM. Ferdinandus et Scott, d'après les croquis de M. G.-R. Halm et le *Daily Graphic*.)

REVUE COMIQUE, PAR CHAM



LE RECENSEMENT

— Votre âge, madame? — Vingt-cinq ans. — Avec les dames, on ne sait jamais que la moitié de la vérité : je mets cinquante ans.



LE RECENSEMENT

— On est venu pour le recensement? — J'ai mis nos deux âges ensemble, ça a fait soixante-sept ans pour madame.



LE RECENSEMENT

— Joseph Prudhomme, cinquante-neuf ans?
— Ajoutez, je vous prie : N'a jamais fait d'excès.



LE RECENSEMENT

— Votre état?
— Maladif.



— Monsieur, comme un des premiers adhérents à notre Société d'autopsie, vous avez droit à vous faire vivisecter.



LES ÉTRENNES. — Mon enfant, veux-tu que je te conduise à *Paul et Virginie*, ou préfère-tu un abonnement au *Journal de Musique?* — Le *Journal de Musique*, cela dure plus longtemps.



— Vous faussez le texte, mon agent! On a dit : « Faut éclairer le peuple! » mais il n'a pas été question des voleurs!



— Excusez, mon agent, je vous prenais pour l'omnibus.



LE TRAMWAY PARLEMENTAIRE

— Cocher, faites donc attention! vous conduisez des députés!
— Merci, avec cela qu'ils savent où ils nous conduisent, eux autres!



LES PLAISIRS DU JOUR

— Petit père, je t'en prie, régale-nous de la Morgue!



— Elle a les cheveux coupés courts.
— Qu'on arrête tous les coiffeurs!



Sort extrêmement satisfait de la discussion sur le budget du clergé.

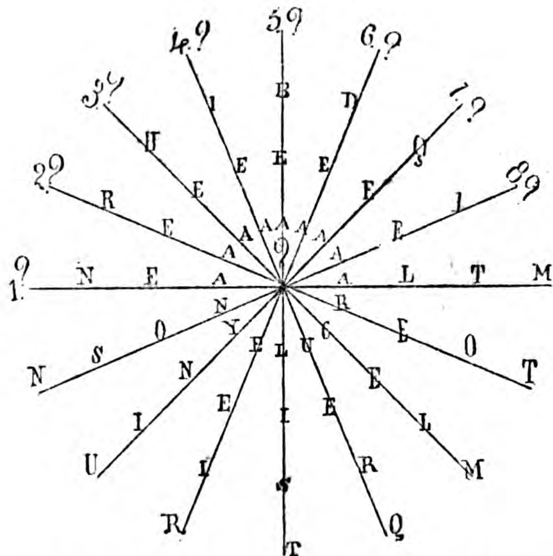
XIV — *Envoi de M. Charles Brelaz, de Genève*

SIMPLE QUESTION

Quand suis-je né? La somme des chiffres de l'année de ma naissance est égale aux 3/5 de l'âge que j'ai en 1876.

XV — LES LETTRES INCONNUES

La Rose des Vents



La lettre inconnue (au centre) est commune à tous les mots. Toutes les premières lettres de chaque mot de neuf lettres sont différentes pour chaque mot, et, en outre, les lettres de chaque mot sont transposées sur la ligne de chacun d'eux.

XVI — *Envoi de M. A. Duret, officier au 75e*

LOGOGRIPHE

Sur mes cinq pieds, je suis un assemblage
Dont tout le monde admire la grandeur;
Où brillent non la science et non l'esprit du sage,
Mais seulement la main du créateur.
Si vous me disloquez, aussitôt je m'engage
A devenir un esprit tentateur.
Sur quatre pieds, j'attire à moi les belles,
Ou dans mes profondeurs j'engloutis les nacelles
Des matelots qui m'osent affronter.
D'un édifice grec je forme la couronne.
Et suis un mot latin qui veut dire personne.
Coupez encore un pied, je vais vous présenter
L'auteur du meilleur fruit que la terre nous donne.
Si vous voulez chanter
Les hauts faits d'un héros, la gloire d'une ville,
Je pourrai rendre alors votre tâche facile;
Bien plus, ami lecteur, je vous dirai mon nom,
Je vous offrirai même un don!
Avec deux pieds enfin, en terme de musique,
Du plus simple des tons, on m'appelle tonique.
La grammaire me fait, simple négation,
Deux fois pronom et préposition!

XVII — POLYGRAPHIE DES DEUX FOUS DES ÉCHECS (*b*)

□	TAN	UFF	ISPE	GEN	OCHE	EETD	□
TPIS	REP	RCHE	ESO	RSU	ERA	NCL	RAG
ASDE	POU	AN	ANG	VEN	SL	ECOU	SURU
RLAV	GAL	EBO	TD	AF	NSOU	BIEN	IND
JAID	OIS	DER	ISET	BIE	GEOU	SPLE	RAIN
INES	UNS	□	IVAL	MAN	□	NREF	SUI
ULTA	ILA	SGO	EJE	ASSE	TEL	UXJE	INMO
□	NLE	MBIN	UTS	CHAN	ZDO	EMAT	□

(*En deux chaines ouvertes, indépendantes l'une de l'autre*)

ÉNIGME

EXPLICATIONS

(*a*) Lorsque ces quatre espèces de cryptographie seront déchiffrées, l'on aura un joli sonnet composé par un jeune poëte de nos amis, mort à trente-quatre ans. Nous commençons par les cryptographies les plus faciles.

(*b*) Voir au numéro 1026, du 9 décembre, notre tableau pour les démonstrations.

Placés sur un angle (case noire ou blanche), les deux Fous des Échecs ne peuvent aller que sur la grande diagonale; mais si l'un ou l'autre se trouve plus au centre, à 28, par exemple, il peut faire la croix et aller indifféremment sur toutes les cases des deux diagonales qu'il commande; ainsi : de 28 à 1, de 28 à 64, de 28 à 7 et de 28 à 49. Dans ces sortes de problèmes, les Fous doivent occuper le maximum de cases que la nature de leur marche sur l'Échiquier leur permet de faire.

SOLUTIONS JUSTES

(*Suite des solutions justes du nº 1026*)

Ont trouvé quatre problèmes : Lucet; G. Trouvé; deux abrutis de la Tour-Saint-Gelin; Marc Nodet; Emeric; Moka senior; P. Holtzapffel; Thezette; H. Rejoux; L. Borel; P. de L.; Paul Chapelle; Canne-à-Sucre; Ach. Prieur; Ch. Lefrère; F. G., 12, rue du Helder; Eau magique; société Poupel; Arthur Hecquet; l'Œdipe de Beaumarchy; Lys-lez-Lannoy; Albert Hic; E. Sunas; Miottain; café du Siècle, à Carpentras; Aug. Pichot; café de la Jeunesse; Em. Pierre; l'Œdipe du café Barbès; Raoul Rosse; Lambert, à Martigny-le-Comte; J. de la Réoule; Cercle des officiers du 9e hussards; de Maison-Neuve; docteur A. Michalski; H. Charmetz de la Tour-du-Pin; Gagny; Vagliano; Mme de Marine-Ville; Reittop; un salon de la rue d'Hauteville; Louis Regnart; O. Flesselle; Chevrel; Leros; Sphinxus; Goursac; Lecnœl; Jules Lours; Michel Chapuis; Marchal; un salon de la rue de Châteaudun; Lequesne, à Elbeuf; Hirschberger; Boule-d'Or; H. L., à Lyon; L.-B. Michel; café Faure, à Saint-Amand; Audunitz; cercle conservateur de l'Isle-sur-Doubs; Mariette; T. Gabert; Allard; le salon de Chaillou; H. de la Mothayer; E. Lacomme; *De omni re...*; T. Lecomte; C. Cherchant; S., à Toulon; cercle de l'Avenir; Léopold Gibert; I. I. H.; la Sibylle d'Annonay; cercle de Saint-Louis de Gonzague; trois officiers, à Rodez; Boissac; le cuirassier du Café suisse; café Denain; brasserie du Havre; Vitat; cercle Roussillonnais; Emilie M.; le Paladin Roland; A. Henry; Mlle Louise Juillard, à Berne (13 ans); Emor; le cercle de l'Union, à Revel; C. T., à Dieuville; café de Nancy, à Pont-à-Mousson; L. G. J. de Chevetogne; Jac. Ch.; N. et E. Lacerain; P. B., à Nantes; P. et A. de Meuron; Marc Jaubert; Sermay; Paillot; E. Lecat; la société chorale de Sainte-Cécile, de Douai; café du XIXe siècle; deux néophytes; café de la Rochefoucauld; H. Mongodin; café Marcadieu; café Jules Chabert; café Français; Génoir; Erohd; Roux; Bailly; café Descours; D., à Nagis; A. Guerin-Duvivier; le cercle de Saint-Girons; le cercle de l'Union, à Vence; Georges, à Sallanches; V. Guanino; café Mazarin; cercle de Château-la-Vallière, R. Henraux; H. Barrachini; Mathilde William; W. Norès; café Walter; Micolle, Saint-Mandé; café Richelieu; café Esclapas; G. Bazin; Noël Niérem; cercle du Théâtre, à Annecy; A. Flay; A. C. Dorney; les Labadens de Dunkerque; Pagea; café E ie; Fleury de Noirmar; deux Bethenvillois; E. Lota, à Bastia; Mlle Noémie; B. D. et M. L.; un ami de Brutus; Eug. Borel; Pigot; cercles du Commerce et de l'Industrie, à Aups; Graziella; Lomellini; Alice B., au Havre; Augustine Calvet; F. Rünnescoff, à Saint-Pétersbourg; salon de la rue Cambacérès; salon de la rue Godot-de-Mauroi; salon de la rue Poissonnière; salon de la rue Louis-le-Grand; salon de la rue Mozart; salon de la rue Saint-Fiacre; salon de la rue de Rennes; salon de la rue Labruyère.

Ont trouvé trois problèmes : Un bon voisin; Carreviej-de-Thace; Hahn; café Ratinier; Jules Lavaron; un salon du Berry; Lahousse; G. G., à Lure; G. Gassouin; café Sempé; Firmin Cayer; L. Monnier; café du Centre, à Tournus; A. S. et H., de Compiègne; cercle Catholique de Rouen; René Gélinard; G. Cortier; Henri M.; J. C. et H. G.; Paul Sauvat; café Bordier; G. A.; Polton; M. Boulengé; B. Chambry; Adila Airolles; J. Binos; Léonie D.; Romeyer; Mignon; G. Sau, Havre; café Central, à Tarare; L. de Odave; O. C., à Neufchâtel; Durand; café Français, à Gannat; L. de Si., à Carpentras; Dr Martel, à Lyon; Paul Vilé; Mlle Lucie D.; Mérard; Jules V.; H. Finot; cercle du Commerce; A. Tuog; Mlle Stella Valparaiso; les ramollis du Mans; P. Tardieu; Ed. Pouzin; S. Oyassois; G. Laguerre; Grand café Boudon; café Montaigne, à Bordeaux; Chabert; Cl. Leijendecker; Clady Roy; L. Angeraud; G. Chabany; le fou de Saint-Gemmes; A. Michel fils; le spectateur; le groupe des abrutis; café Saint-Paul; G. Faurie; Miallet; J. Vivet; J. Villalard; Jul-Lub-Per; Chellon; Daving; Chirède; Edouard I; Marie Duchesne; F. Limochet Cauchois, Jacks Kran; M. Lucot; A. Matter; L. Noirot; Fonarmes; Grilex; Geniève-Jules; Noël Bœuf (Algérie).

Ont trouvé deux problèmes : Georges François; E. Kuntz; H. Drugmann; E. Prouvat; René de Valanfroy; Georges Carpeza; Morétau Claudius; A. Touzé; Goffinet; cercle Artistique de Remanvillers; Lehmann, de Londres; le petit Agasson; l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; cercle de l'Union, de Quimperlé; Chalandoud; Baptiste; 61 M. G. A.; Jules Pajot; Sermet; cercle de Morlanwelz; Goffinet; B. D. et M. L.; Ch. B., à Cannes; A. de Saint-Martin; J. Martin; E. D., de Bitche; la tante et la nièce; café Allibert; H. Leturque; E. Decagny; J. M. et E. A. Phylloxeres; Ruby; café de Nice; Degeorge.

Ont trouvé un problème : Auguste Vitu; H.; M.; Emile Gari; un élève de l'Ecole centrale; Louis Joncour; Olga-Comtesse; E. Mignot; café de France, à Moulins; Hivart; P. des Quatre-Vents; Tout-Petit; Ch. Séguin; G. Soubiran; Portner; le petit Lucien; J. Grange; Marie G.; M. et Mme Jules Moreau; Ad. Morin; forges de Firminy; les carabiniers du Petit-Château; Louise Bascon; E. Dersinfang; café de l'Alma; cercle de Thonac; Eug. Guillen; E. Massart; Cl. Giraud; E. Clabant; Léonce Faure; H. Peyra; C. Delarue; A. Aupy; Ugeine; Tsuovad; café de la Halle, à Montargis; Ch. Breton; Bourcier; Besnon; Magnan; Violette; L. Capdeboscq; Lepère; O. X. 2; M. Challion; P. P., à Angers; café Central, à Tarare; café du Commerce et de l'Industrie; A. Duret, officier au 75e; Marius Brégar; Emile Comonst.

Toutes les solutions qui ne nous seront point parvenues le samedi soir, au plus tard, c'est-à-dire huit jours après la publication du journal, ne pourront être mentionnées, vu le peu de place dont nous pouvons disposer.

CORRESPONDANCE

Un mot seulement. Nous avions adressé à tous et à quelques-uns en particulier tous nos bien sincères remerciments pour l'empressement qu'ils ont bien voulu mettre à nous envoyer un si grand nombre de solutions justes et des envois de problèmes charmants; mais l'on nous avertit que la place manque et qu'il nous faut, quant à présent, adopter le style télégraphique. Nous nous résignons et nous nous bornons à remercier :

MM. Ch. Brelaz, de Genève; les deux abrutis de la Tour-Saint-Gélin; A. Negronis, de Saint-Gobain; Valenciennes-Guanino; Courres; Jacquemin-Molez; une Polonaise, à Bassées; Algrawal; Emile Prouvot; Louis Croze; Jul-Lub-Per; Moka; Norès; Talk; Poulain; V. J., à Annecy; Touses; A. Duret, officier au 75e; L. de S., à Carpentras; non signé; Œdipe; un salon du Berry;

des envois charmants et intéressants qu'ils ont bien voulu nous faire, les assurant que tous seront publiés aussitôt que nous le pourrons.

P.-L.-B. SABEL.

La librairie Ducrocq, rue de Seine, 55, met en vente, pour les étrennes, la nouvelle édition, couronnée par l'Académie française, de *Henri IV*, par M. de Lescure, avec les eaux-fortes de Léopold Flameng; *le Robinson noir*, gravures par M. Méaulle; *l'Education d'Aline*, par G. Fath. — Mentionnons encore les belles éditions de *C. Colomb, le Sabot de Noël, Marie Stuart, Marie-Antoinette, Jeanne d'Arc, Napoléon Ier*, avec les eaux-fortes de Léopold Flameng.

Nous recommandons particulièrement les *Déjeuners* du *Grand-Hôtel* : 4 fr., vin, café et liqueurs compris. *Dîners* de la *Table d'hôte* à 6 fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes **qui n'habitent pas le** *Grand-Hôtel* sont admises **à ces deux tables.**

Valses enivrantes : *Mlle Printemps, Fraises au champagne Cerises Pompadour, Lèvres de feu, Patte de velours, Pazza.*

LE BON GÉNIE

VOUS ENVOIE A CRÉDIT

Par abonnements et par versements d'UN FRANC par semaine

100 KILOS DE CHARBON

de terre ou de Coke des meilleures provenances, *franco* en votre domicile à Paris ou aux environs, pour la somme de

5 fr. 80 ou 58 fr. les mille kilos

Cette Maison, connue par son admirable institution de *doubler le capital* de celui qui n'a pas assez, fait de même pour tous les autres articles :

VÊTEMENTS — CHAPELLERIE — CHAUSSURES
MEUBLES — BIJOUTERIE, ETC.

300 Magasins des plus honorables à choisir sur sa liste.

Rappelez-vous bien l'adresse :

Maison du BON GÉNIE
15, rue de la Douane, 15

MÉDAILLE d'ARGENT et de bronze, Diplôme de MÉRITE. Expositions

ALCOOL DE MENTHE DE RICQLÈS

TRENTE-CINQ ANS de succès, merveilleux pour la digestion, rafraîchit la bouche et réchauffe l'estomac, dissipe maux de tête et de nerfs, excellent aussi pour la toilette. Lyon, 9, cours d'Herbouville. — PARIS, 41, rue Richer, et chez les pharmaciens, épiciers, parfumeurs., etc.

PAR SUITE D'EXPROPRIATION
LE DÉPOT DE

LA VELOUTINE VIARD

ci-devant place du Palais-Royal, est transféré 5 *bis*, rue Auber.

ÉTRENNES 1877

CHANGEMENT DE DOMICILE

AU FIDÈLE BERGER

(ci-devant *rue des Lombards*)
actuellement

16, BOULEVARD SÉBASTOPOL, 16

CHOCOLATS — BONBONS
FRUITS CONFITS — MARRONS GLACÉS, ETC.

13e Année. 42,000 Abonnés.

Le Moniteur DES TIRAGES FINANCIERS

104, rue de Richelieu, à Paris

PARAIT TOUS LES JEUDIS

Ce journal financier et politique contient tous les renseignements nécessaires aux capitalistes et aux rentiers.

PRIX DE L'ABONNEMENT : 4 FR. PAR AN
donnant droit à la Prime gratuite

Envoyer mandat ou timbres-poste

RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX DE Mme S.A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse.—Nouvelle vie, Croissance et Beauté. Se trouve chez les Coiffeurs et Parfumeurs. Entrepôt: 37, Bd. Haussmann, Paris.

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS

(6e année) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, 18, Paris.
Propriété de la **Société Française Financière** (*anonyme*) *au capital de Trois Millions.*
DIRECTEUR : **CH. DUVAL**, OFFICIER RETRAITÉ
Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers.
Paraît chaque dimanche. — Liste des anciens tirages.
Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.
ABONNEMENTS : Paris et Départements **3 FR. PAR AN**
Abonnement d'essai : 3 mois, 1 fr.
L'ABONNÉ D'UN AN reçoit EN PRIME GRATUITE un beau **PORTEFEUILLE FINANCIER**
avec un Traité de Bourse de 200 pages.

EXPOSITION de 1878. 500 fr. peuvent produire 2000 *skat.* 180, r. Rivoli. *Paris* /° ou de 2 à 4.

PRODUITS HYGIÉNIQUES St-DENIS



La Compagnie Centrale de France, dans le but de généraliser l'usage des agents hygiéniques, s'inspirant des préceptes de la science et mettant à profit la vaste organisation de sa Maison de commerce et les grands moyens de production de son **Usine St-Denis**, offre au public, en qualité supre et à prix modérés sous la garantie de son cachet :

EN PRODUITS HYGIÉNIQUES ALIMENTAIRES :

Analeptine ou Farine de santé St-Denis, comme aliment du matin pour les enfants et personnes délicates. Boites 2 fr.
Cordial ou Liqueur de santé de St-Denis, comme liqueur de table la plus saine et la plus agréable. Bouteille 4 fr.
Chocolat de santé de St-Denis, des plus digestifs et des plus nutritifs parmi les produits similaires. Demi-kil. 2 fr.
Thé de Chine, mélangé de santé St-Denis, comme réunissant l'arome, la saveur et l'action à la fois tonique et stimulante que l'on recherche dans ce produit. Boite 2 fr.
Eau de fleurs d'oranger extra de St-Denis. Flac. 1 fr. 25
Ces produits sont accompagnés de prospectus-instruction.

EN PRODUITS HYGIÉNIQUES DE TOILETTE :

Eau de toilette balsamique Saint-Denis, produit le mieux approprié à l'entretien de la peau et le plus suave........ Flac. 2 fr.
Vinaigre de toilette tonique St-Denis, pour les soins du corps quand la peau a besoin de tonicité. Flac. 1 f. 50
Eau dentifrice de St-Denis.......... id. 1 80
Poudre id. rose de St-Denis........ Boite 1 50
Poudre id. au charbon de quinquina id. 1 50
Pommade balsamique comophile... Pot 1 50
Savon balsamique dermophile...... Pain 0 80
Tous produits recommandables pour leurs usages spéciaux.

Vente en Gros : Compagnie Centrale de France, 7, rue de Jouy, Paris ; — Détail dans les Pharmacies.

SURDITÉ BRUITS

Doctr **GUÉRIN**, R. Valois. 17. Paris 1h à 2h. — **Pas d'opération.** — Traite aussi par correspondance.— *Guide du Traitement*, 2 fr.

PÂTE ÉPILATOIRE *Supérieure aux poudres.* Enlève radicalement tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Innocuité absolue. Pr.: 10 fr. Mme DUSSER, 1, rue J.-J.-Rousseau, au 1er, Paris.

RUE DU BAC 28 — **MAISON SEUGNOT** — RUE DU BAC 28

CONFISEUR

ÉTRENNES 1877 — Ancienne Maison DELAFOLIE — ÉTRENNES 1877

FOURNISSEUR DES BAPTÊMES DES ANCIENNES COURS DE FRANCE

Salons d'Exposition, au Premier, d'Objets et Boîtes fantaisies pour Étrennes

---

MAISON A. GIROUX — ÉTRENNES 1877

EXPOSITION — 43 — Boulevard des Capucines **EXPOSITION**

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

VILLE DE PARIS

ADJUDICATION, *sur une enchère*, en la ch. des not. de Paris, le **mardi 16 janvier 1877**, à midi, des lots restant à vendre de la 2e série des

TERRAINS AVENUE DE L'OPÉRA

Lots		Conten.	Prix du mètre	Mises à prix	Total
1		608m	700 fr.	425 600 fr.	2,106,250 fr.
2		2 0m	450 »	130 500 »	
4		374m	700 »	261.800 »	
11		510m	600 »	306.000 »	
13	A	330m	800 »	264.000 »	
13	B	383m	450 »	172.350 »	
17		439m	600 »	263.400 »	
18		471m	600 »	282 600 »	

S'ad. aux nres : Mes J.-E. DELAPALME, r. Auber, 11, et MAHOT-DELAQUERANTONNAIS, r. la Paix, 5, *dre de l'enc.*

VILLE DE PARIS

ADJUDICATION, *sur une ench.*, en la ch. des not. de Paris, le **mardi 9 janvier 1877**, à midi, de **6 lots** de TERRAINS RUES Ste-ANNE et MOLIÈRE (3e. 5e, 6e, 7e, 8e et 9e lots de la 2e sie des terrains de l'*AVENUE de L'OPÉRA*).

Lots	Contenance	Prix du mètre	Mises à prix
3e	346m80	450 fr.	156.060 fr.
5e	364m50	450 »	164.025 »
6e	450m »	450 »	202.500 »
7e	503m80	450 »	226 710 »
8e	595m80	450 »	268.110 »
9e	532m10	450 »	239.445 »
Total : 2.793m »		à 450 fr.	= 1.256.850 fr.

Après l'adjudication, les 6 lots de l'ench. seront réunis.
S'adr. aux nres : Mes J.-E. DELAPALME, r. Auber, 11, et MAHOT-DELAQUERANTONNAIS, r. la Paix, 5, *dre de l'enc.*

MAISON à Paris-Montmartre, r. La Vieuville, 4, A ADJUGER, *même sur une enchère*, en la ch. des notaires de Paris, le 23 janvier 1877.
Revenu : 5,140 fr. — Mise à prix : 50,000 fr.
S'adresser à Me LAVOIGNAT, notaire, rue Auber 5.

ADJON, *même sur une enchère*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 9 janvier 1877, à midi, D'une Gde PROPRIÉTÉ à PARIS, RUE GAILLON, 13-15

et **AVENUE DE L'OPÉRA**

960 m. env. avec façade de 23 m. 50 sur l'avenue.
Mise à prix : 1,050,000 fr.
Me CHAMPETIER DE RIBES, not., r. Castiglione, 10.

ADJTION, *sur une enchère*, en la ch. des notres de Paris, le 23 janvier 1877, D'UNE GRANDE PROPRIÉTÉ *à usage de* **TEINTURERIE** et BLANCHIMENT de tissus, au PORT-A-L'ANGLAIS, *sur les bords de la Seine* (*avec prise d'eau*), cne de Vitry-sr-Seine, à 5 min. de la stat. de Vitry, ch. de fer d'Orleans. — **2 belles maisons d'habitation**, vastes bâtimts d'exploit., grand jardin. — Sup. 9,000m. — M. à pr. : 180,000 fr.
Faculté pour l'adjudicataire de prendre le matériel à dire d'experts, ou à défaut réserve de jouissance par les vendeurs, moyennant indemnité annuelle nette de 15,000 fr.
S'adr. à Me AUBRON, norre à Paris, av. Victoria, 18.

VILLE DE PARIS

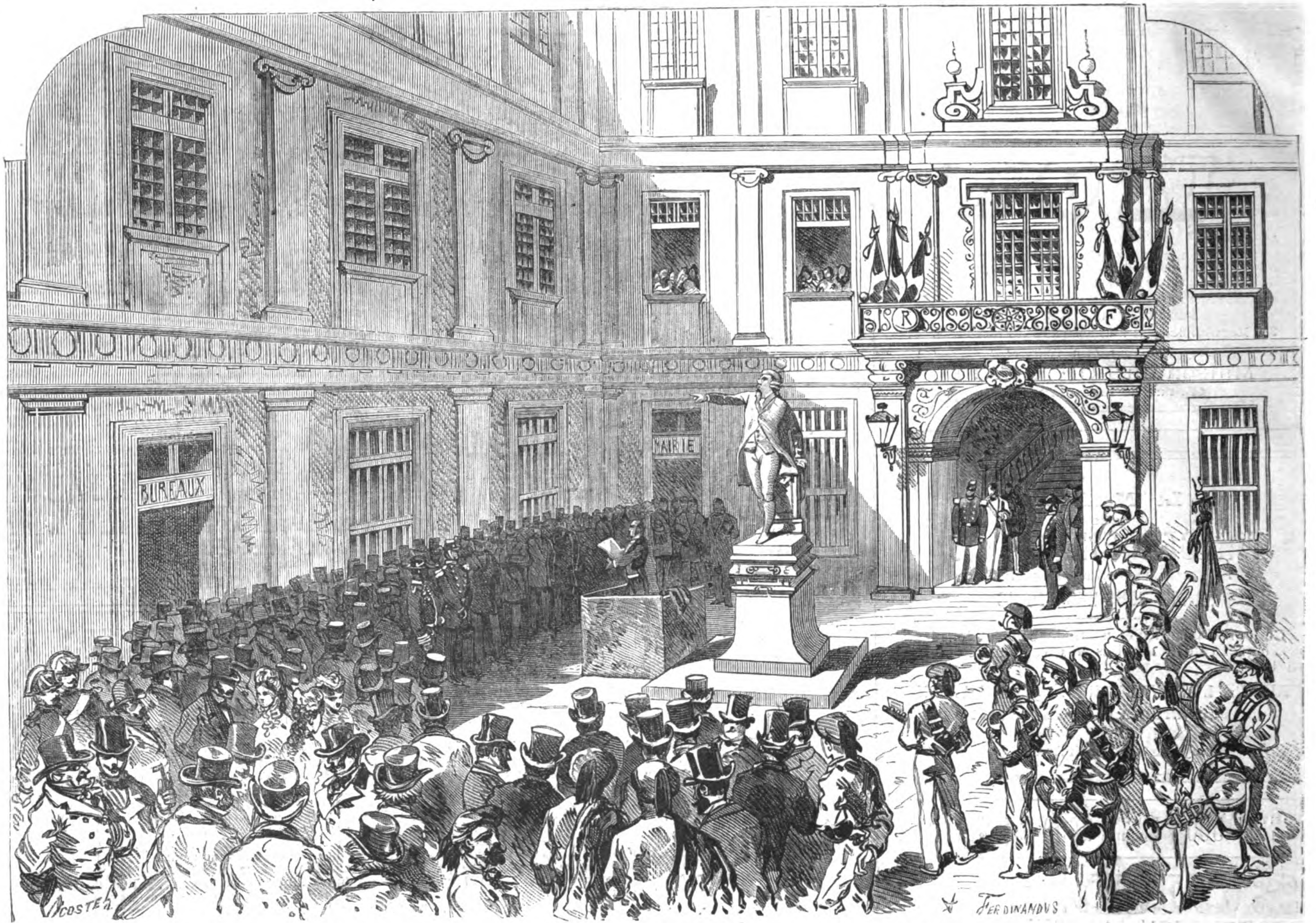
TERRAINS AVENUE DE L'OPÉRA

ADJON, *même sur une enchère*, en la ch. des not. de Paris, le mardi 16 janvier 1877, de 4 LOTS DE TERRAINS formant les 1re, 10e, 11e et 12e de la 1re série, situés à gauche de l'avenue en se dirigeant de l'Opéra au Théâtre-Français, l'un à l'angle de la rue Neuve-St-Augustin et les 3 autres entre la rue Thérèse et la rue Ste-Anne.

	MISE A PRIX :
1er, 17e lot : 541m à 1.000 fr. le m..	541.000 fr.
2e, 10e lot : 645m à 750 fr. le m..	483.750
3e, 11e lot : 351m à 400 fr. le m..	140.400
4e, 12e lot : 693m à 700 fr. le m..	485.100
Total.....	1.650.250 fr.

S'ad. aux not. : Mes MAHOT-DELAQUERANTONNAIS, 5, r. la Paix. et J.-E. DELAPALME, r. Auber, 11, *dre de l'enc.*

Les Annonces et Insertions sont reçues Chez MM. L. AUDBOURG et Cie, 10, pl. de la Bourse et dans les bureaux du journal.



AIX. — Inauguration de la statue de Mirabeau dans la cour de l'hôtel de ville. — (Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis de M. Honoré Gibert.)

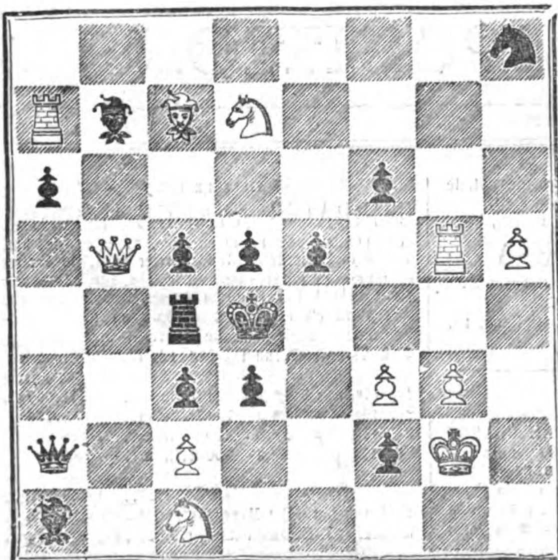
ÉCHECS

Solution du problème nº 635.

1. D 7 T	1. T pr. T (Var.)
2. D 7 TD	2 *ad libitum*
3. D 5 F, échec et mat.	
(A)	
	1. R pr. C
2 D 7 D, échec	2. R *ad libitum*.
3 D pr. P au T, échec et mat.	
(B)	
	1. P pr. C
2. D 7 FD, échec	2 R pr. P
3 T pr. T, échec et mat.	
Etc., etc.	

PROBLÈME Nº 637

COMPOSÉ PAR M. ÉMILE PRADIGNAT



Les Blancs font mat en six coups.

Solutions justes : MM. Duchesne; Herc. A. Goudjou; L. de Croze; le cercle du Commerce de Firminy; le Grand café Serin, à Angers; E. Lafarge; le café Cauvel, à Cogolin; le docteur A. Michalski; A. Vancouyghem; le cercle du Donjon (Allier); le capitaine A. Bouillerot; le Cercle de Château-la-Vallière; Camille; le café Valentin, à Fontainebleau.

Les solutions qui, dans la variante principale, ont pour deuxième coup D 7 F échec, sont détruites par la réponse : 2. R 5 D.

PAUL JOURNOUD.



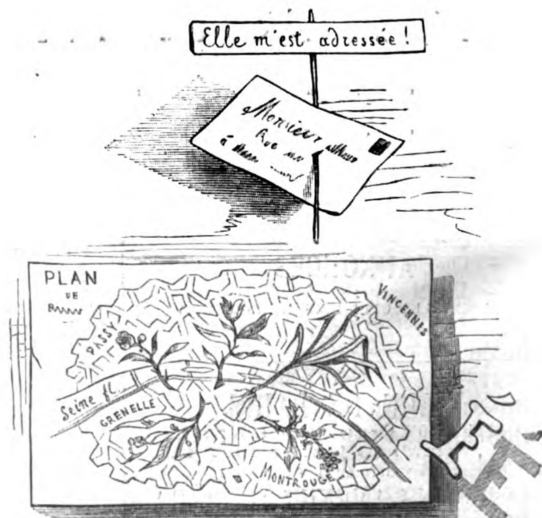
La Lune au clair de terre.

Gravure extraite des *Terres du Ciel*, par Camille Flammarion. Didier, éditeur.

RÉBUS

Suite des solutions justes de l'avant-dernier rébus : les clercs de la maison Journet; P. Courrier; l'Oetypes du café Nicollet, à Cherbourg; Jean, café Champagne; Rodilihp; P. C., café de Paris, à Vitry-le-François: le grand café Serin, à Angers; le café de la Ville, à Orléans; Louis de Croze; H. Chevrel; E. Marmenteaux, à Parthenay; le cercle philologique de Sarlat; l'Œdipe du café Choinet, à Orléans; café Tivoli; le café Brunet, à Digne; A. P....t, habitué de la brasserie Dreher, à Paris; les abonnés de M. Boissac; le Coq noir, à Lyon; trois membres du cercle littéraire de Charroux; E. Debaisieux, à Valenciennes; Julius, à Apt.

Aucune solution juste du dernier rébus ne nous est parvenue.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Dans le plan du chemin de fer métropolitain, tous les rayons aboutissent au Théâtre-Français.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DU

MONDE ILLUSTRÉ

2e SEMESTRE 1876

TOME XXXIX

(Du 1er Juillet au 31 Décembre 1876)

TEXTE

GRAVURES

FIN DE LA TABLE DU TRENTE-NEUVIÈME VOLUME

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE. — 3635






UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 118001582